BULLETIN

DE

L'ÉCOLE FRANÇAISE

D'EXTRÊME-ORIENT

BULLETIN

DE

l'Ecole Française

D'EXTRÊME-ORIENT



TOME XXXI — 1931.



HANOI

1932

A Monsieur ALBERT SARRAUT

Ministre des Colonies

ÉTUDES CAMBODGIENNES[1]

Par George CŒDÈS
Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

XXV. — DEUX INSCRIPTIONS SANSKRITES DU FOU-NAN.

Notre connaissance de l'histoire du Fou-nan est basée sur les textes chinois rassemblés par M. Pelliot (*BEFEO.*, III, p. 248). Les rares allusions de l'épigraphie cambodgienne aux événements antérieurs au règne de Bhavavarman I (cf. *BEFEO.*, XXVIII, pp. 127-131) ne sont devenues intelligibles que le jour où la sinologie a projeté quelque lumière sur l'histoire de l'Indochine méridionale avant 550 A. D.

Aucun vestige matériel n'a pu être jusqu'à présent attribué avec certitude à l'époque du Fou-nan. Parmi les monuments d'art khmèr primitif relevés par M. Parmentier, il n'en est pas un seul qu'il y ait une raison décisive de faire remonter plus haut que le milieu du VIe siècle. On a pu, pour la commodité de l'exposition, parler de « statuaire du Fou-nan » ; mais cette expression, pas plus que celle d' « art de Dvāravatī » (2), n'est fondée sur autre chose que des présomptions. Enfin, les inscriptions de Bhavavarman I et de Citrasena-Mahendravarman, les deux conquérants du Fou-nan, fondateurs de la première dynastie cambodgienne, sont considérées comme les plus anciens documents épigraphiques découverts au Cambodge.

On pourrait en conclure que l'émancipation des Kambujas et la fondation de leur puissance sur les ruines du Fou-nan eurent pour conséquence un développement, inconnu auparavant, de l'architecture en matériaux durables, de la statuaire en pierre et de l'épigraphie. Cette conclusion, basée sur un de ces arguments *a silentio* qui masquent généralement notre ignorance ou l'insuffisance de notre information, ne serait pas fondée en ce qui concerne l'épigraphie. Je suis en effet en mesure de faire connaître deux inscriptions sanskrites qui ont passé jusqu'ici pour des inscriptions du Cambodge, mais qui émanent en réalité du Fou-nan. Il est possible qu'il s'en cache encore quelques-unes dans nos collections d'estampages ; il est probable qu'on en découvrira d'autres dans le bas Cambodge ou en Cochinchine.

---

(1) Voir *BEFEO.*, XI, 301 ; XIII, VI ; XVIII, IX ; XXIV, 345 ; XXVIII, 81 ; XXIX, 289.

(2) G. Cœdès, *Les collections archéologiques du Musée National de Bangkok*, Ars Asiatica, XII, p. 23.

⁂

La première inscription (K. 5) est gravée sur un piédroit de schiste qui se trouvait primitivement parmi les ruines du monument de Prasàt Pràm Lovèn sur le tertre de Tháp-mười, dans la Plaine des Joncs. Cette pierre fut transportée vers 1878-1879 à l'inspection de Sadec [1], où elle fut estampée par Aymonier (*Cambodge*, I, p. 139), par le Ct L. de Lajonquière (*Inventaire*, III, p. 478) et par moi-même (*BEFEO.*, XII, IX, p. 184) ; elle y resta jusqu'en 1928, date de son envoi au Musée Blanchard de la Brosse à Saigon.

Le texte comprend 22 lignes qui se répartissent en 12 stances : 8 *vasantatilaka* (I-III, V-IX), 1 *çloka* (IV), 2 *çārdūlavikrīḍita* (X-XI), et 1 *aupacchandasika*. Les deux premières lignes sont presque entièrement ruinées ; les neuf suivantes donnent une lecture fragmentaire qui permet cependant de comprendre le sens général ; à partir de la ligne 12, la pierre est bien conservée et permet un déchiffrement complet, à part quelques caractères qui, heureusement, ne sont pas d'une importance essentielle. Ma lecture est basée sur une première transcription des estampages Aymonier (Bibl. Nat., n. 305), faite à Paris il y a près de 25 ans, que j'ai revue sur la pierre originale et les estampages de l'Ecole Française d'Extrême-Orient (Pl. III et IV).

L'acte commémore la consécration d'une image des pieds de Viṣṇu [2] sous le nom de Cakratīrthasvāmin. Cette œuvre méritoire et les prescriptions qui s'y rattachent ont pour auteur un certain Guṇavarman, qui est qualifié de « fils du roi ». C'est de ce roi, et peut-être de ses prédécesseurs immédiats, qu'il devait être question dans les premières stances dont on ne saurait trop regretter la ruine. Tout ce que l'on peut tirer du texte, c'est que le roi père de Guṇavarman était de la race de Kauṇḍinya, et qu'il avait mis son fils à la tête d'un domaine « conquis sur la boue », c'est-à-dire évidemment récupéré par drainage et assèchement sur les alluvions du Mékong qui constituent l'actuelle Plaine des Joncs.

On sait que les premiers rois du Cambodge, Bhavavarman I et ses successeurs, prétendaient descendre du brâhmane Kauṇḍinya, mais ils n'avaient fait qu'adopter la tradition généalogique des souverains du Fou-nan dont ils étaient peut-être les descendants plus ou moins directs [3]. La mention de Kauṇḍinya comme ancêtre du roi est donc insuffisante à elle seule pour décider s'il s'agit d'un roi du Fou-nan ou du Cambodge primitif. Mais les

---

(1) Cf. *BEFEO.*, XIII, I, p. 60.

(2) On notera que l'inscription de Pūrṇavarman à Ci Arutön (Java) qui, ainsi qu'on le verra plus loin, est contemporaine de celle de Tháp-mười, compare aux pieds de Viṣṇu (*viṣṇor iva padadvayam*) la représentation des pieds du roi au-dessous de laquelle elle est gravée.

(3) *BEFEO.*, XXVIII, pp. 130-131.

A



B

A. — Spécimen d'écriture de Mahendravarman (Thâm Prasāt, K 508). Cf. p. 3.
B. — Inscription de Tà Prohm (Bàti), fin de la ligne 6 (*tatpitrā jayavarmmaṇā*).
Cf. p. 8.

caractères paléographiques de l'inscription de Tháp-mười permettent de trancher la question.

Un examen, même superficiel, de l'écriture révèle un état nettement antérieur aux inscriptions de Bhavavarman I et de Mahendravarman [1]. La forme du caractère *r* formé de deux traits inégaux, celui de gauche ne remontant pas aussi haut que l'autre, suffirait à dater l'inscription de Tháp-mười du V[e] siècle. Mais il y a d'autres indices d'ancienneté. Le procédé employé pour indiquer qu'une consonne finale doit être prononcée sans voyelle inhérente, consiste à écrire le caractère de dimensions réduites au-dessous de la ligne, avec un petit trait au-dessus ; dans les inscriptions de Mahendravarman, le caractère garde ses dimensions normales et est écrit sur la ligne, à l'alignement des autres, avec un trait au-dessus. A Tháp-mười, *ṇ* alvéolaire ne se distingue de *n* dental que par deux petits crochets tracés de part et d'autre de l'extrémité supérieure de la lettre ; à l'époque de Mahendravarman, il a déjà les quatre jambages qu'il a encore de nos jours. A ces traits essentiels, on pourrait encore en ajouter quelques-uns de moindre importance. A Tháp-mười, le crochet qui forme la partie gauche de *y* est moins haut que les deux jambages de droite ; — le petit trait courbe qui distingue *ç* de *g* est accroché au jambage droit ; — *m* affecte la forme d'un X dont les extrémités inférieures seraient réunies par un trait courbe : ces formes sont inconnues des inscriptions de Mahendravarman dans lesquelles la boucle de *y* a la même hauteur que les deux jambages, le trait intérieur de *ç* est accroché au jambage gauche ou barre le caractère dans presque toute sa largeur, et *m* s'éloigne de la forme en X pour tendre vers la forme en H.

En comparant l'écriture de l'inscription de Tháp-mười avec celle des premières inscriptions du Champa et de l'Insulinde, on peut arriver à dater Guṇavarman d'une manière approximative. Une pénétrante analyse paléographique des inscriptions de Mūlavarman à Kutei (Bornéo) a prouvé à M. J. Ph. Vogel (*Bijdr.*, 74, 1918, p. 222 et suiv.) qu'elles sont un peu postérieures à celles de Bhadravarman I, roi du Champa (par rapport auxquelles elles présentent certaines innovations), mais probablement antérieures à celle de Pūrṇavarman à Ĉi Arutön (Java) [2]. Or, plusieurs indices tendent à placer l'écriture de Guṇavarman à une date plus récente que celle de Mūlavarman et assez proche de celle de Pūrṇavarman. Le trait supérieur des caractères (*box-head*) est moins développé que dans l'épigraphie de Mūlavarman ; par contre, le

(1) Phnoṃ Bantāy Nāṅ, K 213 ; Chān Nākhon, K 363 ; Khān Thevāda (Pāk Mun), K 496, 497 ; Thâm Prasāt, K 508, 50 ; Thma Krè, K 122 ; Ĉrûoy Ampĭl, K 116 ; Vāt Xūmphon (Sūrīn), K 377. — Je reproduis ici (Pl. I, A), pour illustrer la discussion paléographique, l'inscription de Thâm Prasāt (K 508) qui donne le même texte que Chān Nākhon et Khān Thevāda (*BEFEO.*, III, p. 442 ; XXII, p. 57), mais qui est beaucoup mieux conservée.

(2) Fac-simile dans Kern, *Verspr. Geschr.*, VII, p. 5.

trait inférieur de *k* et le signe de la voyelle *u*, qui se terminent à Kutei par un simple petit crochet tourné vers la gauche, remontent assez haut à gauche, comme à Ċi Arutõn ; la ligne de base des caractères *j*, *p*, *m*, *b*, *v*, *h* n'est pas droite comme à Kutei, mais ondulée comme à Ċi Arutõn ; le signe du virāma au-dessus des caractères réduits est une innovation par rapport à l'épigraphie de Mūlavarman ; le signe de la voyelle *ī* affecte la forme d'une spirale fermée comme à Ċi Arutõn et non ouverte comme à Kutei. Bref, l'inscription de Guṇavarman ne saurait être très éloignée dans le temps de celle de Pūrṇavarman. Si l'identification de Bhadravarman I, roi du Champa, avec Fan Hou-ta qui d'après les témoignages chinois régnait vers 400, est fondée, Mūlavarman doit se placer vers 450 et Pūrṇavarman vers 500. Mais l'identification n'est pas certaine [1], et la seule paléographie tendrait plutôt à remonter Bhadravarman I vers 350, Mūlavarman vers 400 et Pūrṇavarman vers 450. Si maintenant on compare l'écriture de Guṇavarman avec celle des chartes émanant des rois Pallava, on constate qu'elle est aussi semblable que possible, pour ne pas dire identique, à celle de la charte d'Uruvupallī (*IA.*, V, p. 50), gravée par ordre du Yuvamahārāja Viṣṇugopavarman, dans la 11e année du règne de Siṃhavarman (Pl. II). La date exacte de ce dernier n'est malheureusement pas connue, mais on s'accorde à le localiser dans la première moitié du Ve siècle [2]. On voit que de toute façon la paléographie conduit à placer l'inscription de Guṇavarman au plus tard dans la seconde moitié du Ve siècle.

On ne saurait invoquer contre une date aussi haute la possibilité d'une évolution plus lente de l'écriture dans la région de Tháp-mười, d'un retard sur les modes qui la transformaient dans les pays voisins. L'étude de la paléographie indienne a toujours montré, au contraire, avec quelle rapidité ces modes se propageaient d'un bout à l'autre de l'Inde extérieure. D'ailleurs, dans le cas particulier de l'inscription de Tháp-mười, il y a un moyen de contrôle. Plusieurs autres inscriptions ont été trouvées au même endroit ou dans les environs : l'une d'entre elles (K. 9) est datée de 639 (561 ç.) et son écriture est identique à celle des inscriptions de la même époque trouvées à l'autre extrémité de l'ancien Cambodge, à Khảo Rāng (K. 505) et Khảo Nọi (K. 506), près d'Aranya (Siam). Il n'y a donc aucune raison de douter que la fondation de Guṇavarman ne date bien du Ve siècle et ne soit antérieure de près d'un

---

[1] G. Maspero, *Le royaume de Champa*, p. 63.

[2] R. Gopalan, *History of the Pallavas of Kanchi*, 1928, pp. 42-45. — La seule différence importante entre l'écriture de Siṃhavarman et celle de Guṇavarman réside dans la forme des caractères *n* et *ṇ*. A Tháp-mười, comme d'ailleurs à Kutei et à Ċi Arutõn, ces caractères ont une boucle à la partie inférieure gauche, forme plus archaïque que le type sans boucle de la charte d'Uruvupallī. Les inscriptions de Mahendravarman présentent les deux types pour *n*, avec boucle à Thăm Prasăt et sans boucle à Khăn Thevāda ; pour *ṇ*, ces inscriptions ont, comme je l'ai dit plus haut, un type entièrement différent.

III a.

III b.

IV a.

SPÉCIMEN D'ÉCRITURE PALLAVA (règne de Siṃhavarman).
FRAGMENT DE LA CHARTE D'URUVUPALLĪ
(*IA.*, V, p. 50). Cf. p. 4.

siècle à la conquête du Fou-nan par Bhavavarman I et Citrasena-Mahendravarman.

Ceci exclut la possibilité que l'expression «lune de la famille de Kauṇḍinya» (st. VII) puisse désigner l'un de ces deux rois, ou quelqu'un de leurs successeurs ayant régné au Cambodge au VIIe siècle. Ce descendant de Kauṇḍinya, dont le nom est malheureusement perdu, est certainement un roi du Fou-nan.

Texte (Pl. III-VI).

I (1) — — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ — —
— — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ — —

(2) — — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ — —
— — ⏑ — *vid iva* — ⏑ *taga* ⏑ — —

II (3) ‖ *tasya prasādaja* ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ — —
— — ⏑ — ⏑ (1) *nṛpatir jja* ⏑ — ⏑ — — (2)

(4) *yasyāgrahastaparimṛṣṭajalas samudra* +
kṣīrodako py amṛtavad draham abhya — —

III (5) ‖ *jārāṅga* ⏑ ⏑ ⏑ — *yudhi vīra* — — (3)
nāmnā narādhipatinā saha yu ⏑ — —

(6) *çrī* — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ — — *r*
yyonau ⏑ — *pari caturbhuja* — ⏑ — — (4) ‖

IV (7) ‖ *k.* — — — — — — — — — — — *tab.* ⏑. *ā*
svahṛdi (5) — — — *hanti nirddagdhārāma . ā* (6) ⏑ *mā* ‖

V (8) ‖ *padma* ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ *yo bhuvi* — ⏑ *sarvva*
. *i* — ⏑ — *ripugaṇās sva* ⏑ *jā* ⏑ *yena* (7)

(9) *sa* — ⏑ — ⏑ ⏑ *vataç* (8) *ca jagaty anekā* (9)
— — ⏑ — ⏑ ⏑ *dhanai*× *paritoṣitāç ca* ‖

---

(1) Le premier caractère de ce *pāda* a complètement disparu ; le second pourrait être lu *çrī* ; les deux suivants ressemblent tous deux à un *n* ; le dernier se composait d'un groupe de consonnes comportant peut-être un *t* souscrit.

(2) Après *jja* on distingue un trait courbe qui paraît être le premier jambage de *ya*, ce qui pourrait donner *Jaya*[*varman*].

(3) On peut songer à Vīravarman, Vīrasena, Vīradāman.

(4) Le caractère suivant *ja* est presque certainement *ca* ; l'antépénultième comportait un *y* souscrit.

(5) Très douteux ; le second caractère peut se lire aussi *pr* ou *dya* (?).

(6) La consonne précédant cet *ā* est un *v* ou un *d*.

(7) Le caractère suivant *jā* est *b* ou *ç* ; *ye* est douteux.

(8) Je crois distinguer *saṃsthā*[*pi*]*tā* [*bhaga*]*vataç*.

(9) Le caractère final *kā* est peu net.

VI (10) ‖ *tasyāvani* (¹) ⏑ — ⏑ *ter* (²) *guṇavarmmanāmā*
. ṛ — ⏑ — ⏑ ⏑ *ṇabuddhir abhūn mahātmā*
(11) *se* — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ *saṅkramacārukāñcī*
yene (³) ⏑ — ⏑ *dayitā janitā manojñā* ‖
VII (12) ‖ *yaç çrīmatā vijayavikramivikra[mena]* (⁴)
kauṇḍi[n]ya[vaṅ]çaçaçinā vasudhādhipena
(13) *jambāttabhojakapade nṛpasūnu* — — (⁵)
bālo pi [sa]nn adhikṛto guṇaçauryyayogāt ‖
VIII (14) ‖ *tenedam ātmajananīkarasampra* — —
— *sthāpitaṃ bhagavato bhuvi pādamūlam*
(15) *yasyaiva rūpam atuladyuti yena . ṛ* —
— — *sa necchati parapratimā× pṛthivyām* ‖
IX (16) ‖ *asyāṣṭame hni vicitrair upavedaveda-*
vedāṅgavidbhir amarapratimair dvijendraiḥ
(17) *saṃskāritasya kathitaṃ bhuvi cakratīrttha-*
svāmīti nāma vidadhuç çrutiṣu pravīṇāḥ ‖
X (18) ‖ *sthānaṃ yo guṇavarmmaṇā guṇavatā çraddhāvatā tyāginā*
puṇyañ citra ⏑ — ⏑ — *kṛtam idaṃ çrīcakratīrtthasya ha*
(19) *tadbhakto dhivased viçed api ca vā tuṣṭāntarātmā jano*
mukto duṣkṛ[ta]karmmaṇas sa paramaṅ gacchet padaṃ vaiṣṇavam ‖
XI (20) ‖ *dattaṃ yad guṇavarmmaṇā bhagavate dharmmārtthinā çaktito*
viprair bhāgavatair anāthakṛpaṇais tatkarmmakārais tathā
(21) *tat sarvvair upayujyatāṃ samayato yair anyathā bhujyate*
yujyantāṃ narake yamasya patitās te pañcabhi× pātakaiḥ ‖
XII (22) ‖ *abhivarddhayatīha yo mahātmā*
bhagavaddravyam idaṃ guṇāhva — ⏓
sa tu yatkuçalaṃ (⁶) *labheta viṣṇo×*
paramaṃ prāpya padaṃ mahad yaçaç ca ‖

TRADUCTION.

I. (ruiné).

II. ... la faveur de celui...... le roi Ja........ par le bras de qui l'Océan de lait lui-même, débarrassé de son eau (⁷), (fut transformé en) un lac d'ambroisie.

(¹) Le *ta* n'est pas net.

(²) *avanīdharapater* irait bien pour le mètre.

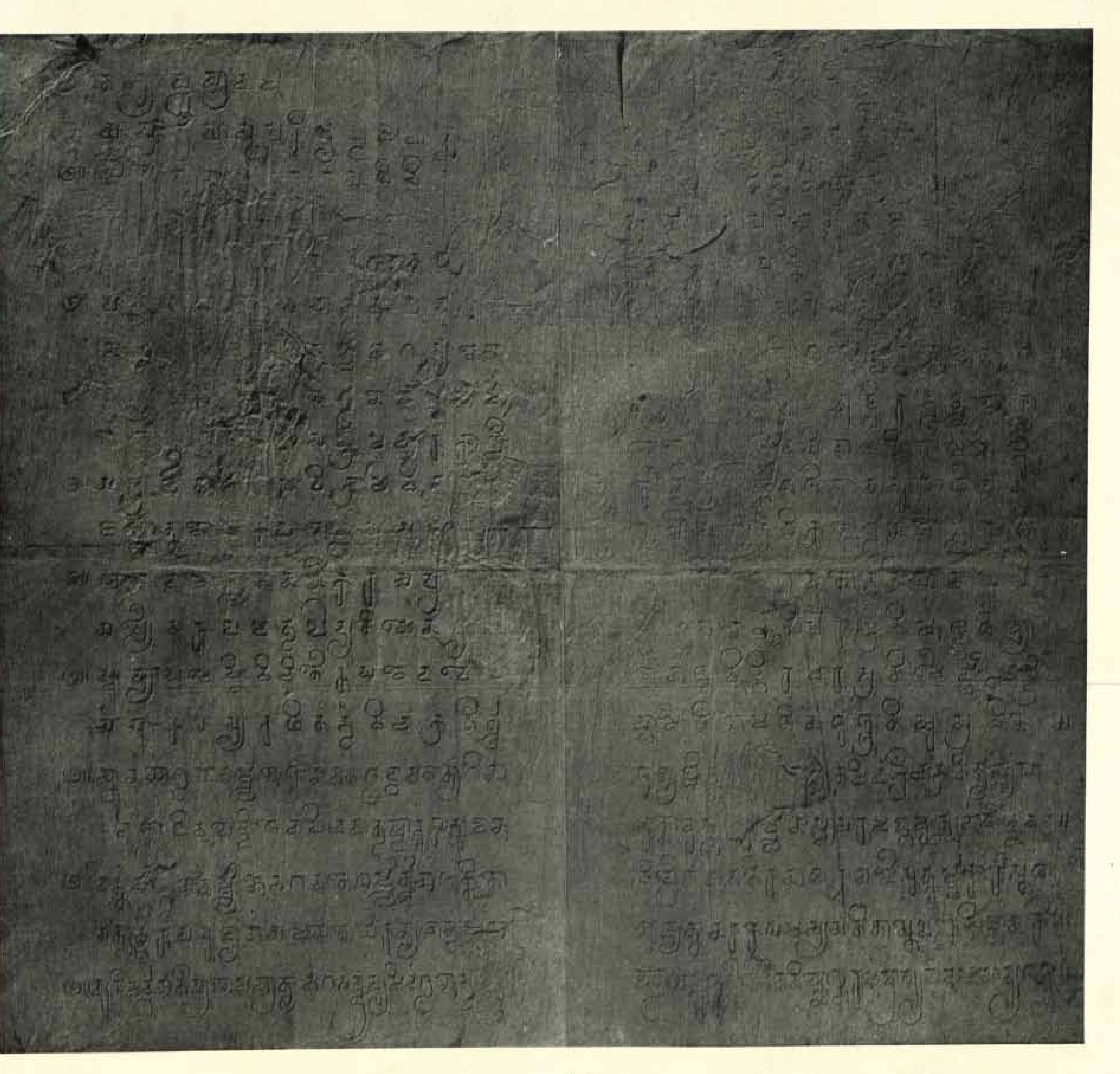
(³) Ou *yeno*...

(⁴) La lecture *vijaya* est douteuse.

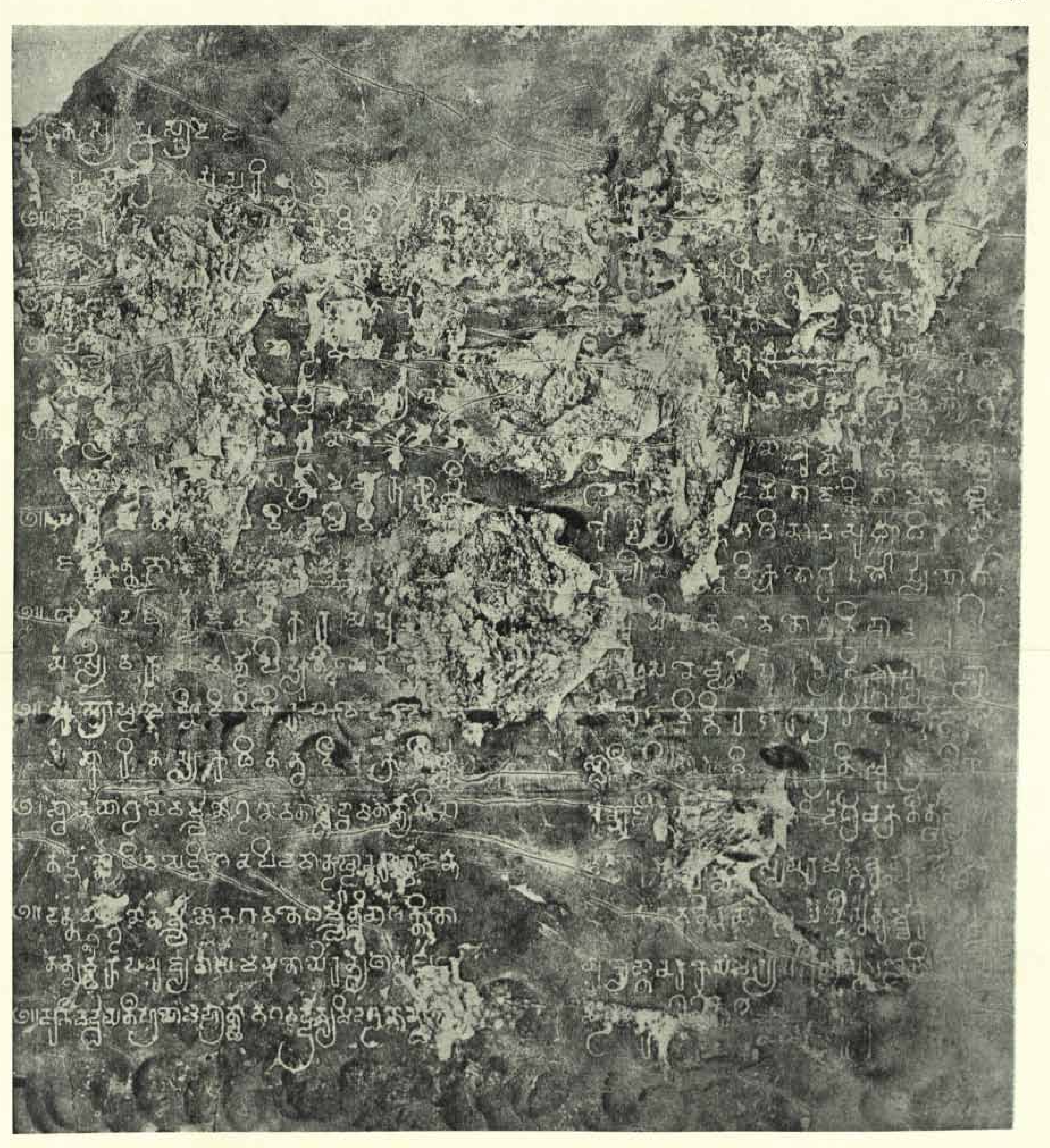
(⁵) Les deux caractères de *sūnu* sont peu distincts, mais la lecture est pratiquement certaine.

(⁶) La lecture *yat* est douteuse.

(⁷) En même temps qu'au mythe du barattement de l'Océan, ce passage fait peut-être allusion aux travaux d'assèchement de la Plaine des Jones qui sont mentionnés explicitement à la stance VII.



Inscription de Tháp-mười
(estampage d'après le procédé de Lottin de Laval. EFEO 329).
Cf. p. 5.



INSCRIPTION DE THÁP-MƯỜI
(estampage à la chinoise, EFEO n. 15).
Cf. p. 5.

III. ... dans la bataille, avec le roi nommé Vīra.......... Caturbhuja......

IV. ...... ārāma détruit par le feu (?)......

V. ... lotus ... sur la terre ... tous ... les troupes ennemies ... par lui furent fondés en ce monde d'innombrables (sanctuaires) de Bhagavat pourvus de richesses.

VI. Ce roi qui avait pris pour épouse une femme ravissante ayant une démarche ... et une belle ceinture, eut (un fils) nommé Guṇavarman, de qui l'âme était noble et l'intelligence [1]...

VII. Par le roi fortuné qui a la démarche victorieuse (?) de Vikramin [2] et qui est la lune de la lignée de Kauṇḍinya, ce fils de roi, bien que jeune, a été, parce qu'il réunit en lui la vertu [3] et la valeur, désigné comme chef d'un domaine religieux [4] conquis sur la boue.

VIII. Par ce (Guṇavarman) ... de sa propre mère, a été placée sur terre la plante des pieds de Bhagavat. Celui dont la représentation à l'éclat incomparable a été (fondée) par lui, ne désire pas d'autres images sur la terre.

IX. Le huitième jour, cette (image) consacrée par les divers brâhmanes connaissant les Veda, les Upaveda et les Vedāṅga, semblables aux immortels, a reçu des sages versés dans la Çruti le nom, proclamé sur la terre, de Cakratīrthasvāmin [5].

X. Que l'homme dévot envers ce (dieu) qui habite ce lieu consacré à Çrī Cakratīrtha, œuvre pie ... de Guṇavarman, vertueux, pieux et généreux ; ou même que celui qui (seulement) y pénètre, aille au suprême séjour de Viṣṇu, l'esprit satisfait, délivré de son mauvais karman.

XI. Ce qui a été donné à Bhagavat par Guṇavarman, avide de justice, doit être, en vertu de son ordre, à la disposition de tous les religieux Bhāgavatas,

---

(1) Cette traduction est hypothétique, d'abord à cause des lacunes, et aussi par suite de l'ambiguïté de certains mots : *dayitā*, que je prends dans le sens d'« épouse », peut signifier simplement « aimée, chérie » ; *janita* que je traduis par « produit, devenu », a aussi le sens de « né, engendré » ; enfin *yena* que je rapporte à *tasya*, c'est-à-dire au roi, pourrait se rapporter à Guṇavarman. On aboutirait ainsi à la traduction suivante : « Ce roi eut un fils nommé Guṇavarman, par qui fut engendrée (une fille) chérie ... ». Mais on ne voit pas pour quelle raison serait mentionnée cette fille de Guṇavarman dont il n'est plus question ensuite. Par contre, la stance VIII nomme la mère de Guṇavarman, et comme la stance VII dit qu'il était fils du roi (*nṛpasūnu*), il est raisonnable de penser que la femme citée dans cette stance VI est la même princesse, épouse du roi.

(2) *Vikramin* « marcheur » est un surnom de Viṣṇu conquérant le monde en trois pas (*Trivikrama*). Mais *vikramin* a aussi le sens de « valeureux » et de « lion » ; et l'on pourrait traduire *vikramivikrama* par « fort comme un lion ». La traduction reste hypothétique du fait que le premier terme du composé (*vijaya* ?) est d'une lecture douteuse.

(3) Allusion au nom de *Guṇa*-varman.

(4) Exactement « séjour de personnes vivant d'offrandes ».

(5) *Cakratīrtha* est le nom d'un tīrtha mentionné dans divers Purāṇas.

des malheureux sans protection et de ceux qui travaillent en cet endroit, conformément à la loi ; quiconque détournera (ces biens) de leur usage tombera dans l'enfer de Yama avec ceux qui sont coupables des cinq grands crimes [1].

xii. Que l'âme noble qui fera prospérer ici les biens de Bhagavat... ayant atteint le séjour suprême de Viṣṇu et acquis une grande renommée, jouisse de la félicité.

⁂

L'autre inscription a été signalée pour la première fois par le Ct L. de Lajonquière (*Inventaire*, I, p. 44). Elle est gravée sur une dalle de schiste qui a dû servir primitivement de piédroit, et qui a été ensuite réemployée comme linteau extérieur, au-dessus de la porte latérale Sud de l'entrée Est, dans l'enceinte intérieure du monument de Tà Prohm (province de Bàti). En 1920, sur la demande de M. Georges Maspero, alors résident supérieur p. i. au Cambodge, cette dalle fut dégagée par le service des Arts Cambodgiens et transportée au Musée Albert Sarraut de Phnoṃ Péñ, où elle figure sous la cote D 24 [2]. Un bon fac-simile en a été reproduit dans *Inscriptions du Cambodge*, Pl. LXV.

L'inscription, en sanskrit, comprenait un nombre de lignes indéterminé, dont une vingtaine sont encore reconnaissables. Les six premières (1 stance *pṛthvī* et 2 *çārdūlavikrīḍita*) permettent un déchiffrement à peu près complet ; les six suivantes (3 *çārdūla*°) ne donnent qu'une lecture lacunaire, mais sont cependant susceptibles d'être traduites ; à partir de la ligne 13, le texte est si ruiné que la traduction devient impossible.

Les deux premières stances sont en l'honneur du Buddha. Les deux suivantes sont à la gloire du roi Rudravarman ; la cinquième dit que le père de celui-ci, le roi Jayavarman [3], investit un fils de brâhmane des fonctions d'inspecteur des biens royaux. La suite devait contenir l'éloge de ce fonctionnaire et de sa famille, et relater quelque fondation faite par lui sous le règne de Rudravarman.

Tout l'intérêt de ce texte réside dans la mention des deux rois : Jayavarman et son fils Rudravarman. Il ne peut s'agir de Jayavarman I (dont on a des inscriptions datant des environs de 660 A. D.) et de son successeur, inconnu jusqu'ici, qui se trouverait nommé ici pour la première fois. Cette supposition est incompatible avec l'aspect de l'écriture qui, tout en étant moins ancienne

---

[1] Meurtre d'un brâhmane, ivresse, vol, adultère avec la femme du maître, complicité d'un des crimes précédents.

[2] *Arts et archéol. khmers*, I, pp. 144, 190-191, 194, 199.

[3] Ce nom étant peu lisible sur l'estampage reproduit Pl. V, j'en donne (Pl. I, a) un fac-simile d'après l'agrandissement d'un cliché pris sur la pierre originale.

que celle de l'inscription précédente, indique cependant une époque nettement antérieure à Bhavavarman I. En effet, si la lettre *r* avec ses deux hastes égales a déjà l'aspect qu'elle revêt dans les premières inscriptions du Cambodge primitif, le caractère *ṇ* a encore la forme très archaïque relevée dans l'inscription de Guṇavarman et totalement inconnue de celles de Bhavavarman I et de ses successeurs. Ce trait suffit à faire remonter l'inscription de Bàti à une époque un peu antérieure au milieu du VIe siècle.

Or, les textes chinois rassemblés par M. Pelliot nous apprennent qu'en 514 le roi du Fou-nan nommé Jayavarman mourut et que son fils Rudravarman, né d'une concubine, lui succéda après avoir mis à mort l'héritier légitime ([1]). L'identification de ces deux rois avec ceux de l'inscription s'impose avec la force de l'évidence, et se trouve encore renforcée par le caractère bouddhique de l'invocation. Les textes chinois montrent en effet que le bouddhisme était florissant au Fou-nan sous le règne de Jayavarman : le placet envoyé par lui en 484 à la cour de Chine par l'intermédiaire du bonze indien Nāgasena est d'inspiration bouddhique, et c'est sous son règne que les bonzes Mandrasena et Saṅghapāla, tous deux originaries du Fou-nan, vinrent s'établir en Chine où ils traduisirent des textes sanskrits ([2]). Les témoignages sont moins précis à l'égard de Rudravarman : on sait cependant qu'en 539 il offrit à l'empereur de Chine de lui céder une relique du Buddha consistant en un cheveu long de douze pieds.

Les termes assez vagues des deux stances d'invocation ne permettent malheureusement pas de décider à quelle école appartenait celui qui les composa. Rien en tout cas n'y trahit l'influence du Mahāyāna ([3]), et l'inscription de Palembang datée 684 (*BEFEO.*, XXX, pp. 38, 54) reste provisoirement le plus ancien témoignage épigraphique de l'existence dans les pays indianisés d'Extrême-Orient d'un bouddhisme à tendances nettement mahâyânistes.

TEXTE (Pl. V).

1 (1) *jitaṃ vijitavāsanāsahitasarvvadoṣāriṇā*
nirāvaraṇabuddhinādhigatasarvvathā[sampadā] ([4])
(2) *ji[n]ena karuṇātmanā parahitapravṛttātmanā*
digantaravisarppinirmmalabṛhadyaça — ⏑ —

([1]) *BEFEO.*, III, pp. 257 et suiv., 284-285.

([2]) Les textes traduits en Chine par les bonzes Mandrasena et Saṅghapāla dont on trouvera la liste dans Nanjio, appartiennent tous au Grand Véhicule, mais on n'en saurait rien conclure quant à la forme que le bouddhisme avait revêtue au Fou-nan : les deux bonzes ont pu n'adopter le Mahāyāna qu'après leur arrivée en Chine.

([3]) M. de La Vallée Poussin, à qui j'ai communiqué ce texte et qui a bien voulu me proposer les restitutions indiquées plus bas, me fait remarquer que la stance II relative aux saintes reliques du Buddha semble plutôt inspirée par le Hinayana.

([4]) Restitution proposée par M. de La Vallée Poussin.

(3) *ud[dhṛ]tya tribhavā[m] bu — ⌣ ⌣ titaṃ* ([1]) *lokaṃ nirālambanaṃ*
nirvvāṇasthalam uttaman nirupamaṃ saṃprāp[ya] — — ⌣ —
(4) *yasyādyāpi ca kurvvate parahitaṃ çrīdhātavaç çeṣitāç*
çāstus tasya hitodayāya jagatāṃ sa ..i ⌣ — — ⌣ —
III (5) *yasyotkṛṣṭatayā kṛço pi na guṇa + kaç cit sasaṃprekṣito* ([2])
yaç cūḍāmaṇivac chirassu jagatāṃ sthātuṃ nay . — ⌣ —
(6) *[e]kasthān akhilān narādhipaguṇān udyacchate vekṣituṃ*
dhātrā nirmmita eka eva sa bhuvi çrīrudravarmma ⌣ —
IV (7) *sarvva[ṃ] saccarita[ṃ] kṛtaṃ nṛpatinā tenātidharmmārtthinā*
— — — *ç cari* — *nisargga* ⌣ *bale ci* — ⌣ — — ⌣ —
(8) *lokānugrahasādhanaṃ prati na ca kṣatravrataṃ khaṇḍitam*
medhādhāya ([3]) *hi mā* ⌣ — ⌣ ⌣ ⌣ — ([4]) — — ⌣ — — ⌣ —
V (9) *tatpitrā jayavarmmaṇā nṛpatinādhyakṣo dhanānāṃ kṛtaç*
çrīrudrāhva ⌣ — ⌣ *pi* ⌣ ⌣ — — — ⌣ — — ⌣ —
(10) *viprasya dvijanāyakasya tanayaç çrīdehamātro dites*
sadvartmānani — ⌣ — ⌣ ⌣ ⌣ — — — ⌣ — — ⌣ —
VI (11) *buddhadharmmam athāryyasaṅgham akhilais svais svair guṇais saṅgataṃ*
yaç çresthaṃ ça ⌣ — ⌣ — ⌣ ⌣ ⌣ — — — ⌣ — — ⌣ —
(12) *yaç copāsakakarmma sarvvam akarot pāpān nivṛtta* ⌣ —
— — *no vi* ⌣ — ⌣ — ⌣ ⌣ ⌣ — — — ⌣ — — ⌣ —
VII (13) *ādhāra× payasām ivākhilajalai× puṇyair a* — — ⌣ —
sarvvaṃ kāma ⌣ — ⌣ — ⌣ ⌣ ⌣ — — — ⌣ — — ⌣ —
(14) *yaç cābhūt kuçalakriyāsu sakalās svādānadā .ya* ⌣ —
— — — ⌣ ⌣ — ⌣ — ⌣ ⌣ ⌣ — — — ⌣ — — ⌣ —
VIII (15) *tasyāçeṣaviçeṣaṇaikanilayasyājanmano nu* ⌣ *te*
bhāryyāryyā sadṛçi ⌣ — ⌣ ⌣ ⌣ — — — ⌣ — — ⌣ —
(16) *akleçāt suṣu* — ⌣ *sā duhitaraṃ siddhiṃ kriyevottamā*
— — — ⌣ ⌣ — ⌣ — ⌣ ⌣ ⌣ — — — ⌣ — — ⌣ —
IX (17) *ācārān ativarttinī svatanayāṃ tantupra* — — ⌣ —
— — — ⌣ ⌣ — ⌣ — ⌣ ⌣ ⌣ — — — ⌣ — — ⌣ —
(18) — — — ⌣ ⌣ — ⌣ *man nirupamaṃ varṇṇottamaṃ prā* ⌣ —
— — — ⌣ ⌣ — ⌣ — ⌣ ⌣ ⌣ — — — ⌣ — — ⌣ —
X (19) *kovidvān dvijasa* ⌣ *me* ⌣ ⌣ *lav . āsya ṣ.* ⌣ — — ⌣ —
— — — ⌣ ⌣ — ⌣ — ⌣ ⌣ ⌣ — — — ⌣ — — ⌣ —
(20) *ity evaṃ dvijamaṇḍale suba* ⌣ — — — ⌣ — — ⌣ —
— — — ⌣ ⌣ — ⌣ — ⌣ ⌣ ⌣ — — — ⌣ — — ⌣ —

---

(1) Problablement *patitaṃ*. M. de La Vallée Poussin suggère *tribhavāmbudhiprapatitaṃ*, mais les traces subsistant sur la pierre ne semblent pas s'accorder avec cette restitution.

(2) Le texte semble porter °*preskṣitā* ; le signe de l'*e* est peu visible.

(3) Très douteux.

(4) Le dernier caractère visible de cette ligne semble être *khe* ou *ce*.

(3) *ud[dhṛ]tya tribhavā[m] bu — ⏑ ⏑ titaṃ* (1) *lokaṃ nirālambanaṃ*
nirvvāṇasthalam uttaman nirupamaṃ saṃprāp[ya] — — ⏑ —
(4) *yasyādyāpi ca kurvvate parahitaṃ çrīdhātavaç çeṣitāç*
çāstus tasya hitodayāya jagatāṃ sa ..i ⏑ — — ⏑ —
III (5) *yasyotkṛṣṭatayā kṛço pi na guṇa + kaç cit sasaṃprekṣito* (2)
yaç cūḍāmaṇivac chirassu jagatāṃ sthātuṃ nay . — ⏑ —
(6) *[e]kasthān akhilān narādhipaguṇān udyacchate vekṣituṃ*
dhātrā nirmmita eka eva sa bhuvi çrīrudravarmma ⏑ —
IV (7) *sarvva[ṃ] saccarita[ṃ] kṛtaṃ nṛpatinā tenātidharmmārtthinā*
— — — *ç cari* — *nisargga* ⏑ *bale ci* — ⏑ — — ⏑ —
(8) *lokānugrahasādhanaṃ prati na ca kṣatravrataṃ khaṇḍitam*
medhādhāya (3) *hi mā* ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — (4) — — ⏑ — — ⏑ —
V (9) *tatpitrā jayavarmmaṇā nṛpatinādhyakṣo dhanānāṃ kṛtaç*
çrirudrāhva ⏑ — ⏑ *pi* ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ —
(10) *viprasya dvijanāyakasya tanayaç çrīdehamātro dites*
sadvartmānani — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ —
VI (11) *buddhadharmmam athāryyasaṅgham akhilais svais svair guṇais saṅgataṃ*
yaç çresthaṃ ça ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ —
(12) *yaç copāsakakarmma sarvvam akarot pāpān nivṛtta* ⏑ —
— — *no vi* ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ —
VII (13) *ādhāra× payasām ivākhilajalai× puṇyair a* — — ⏑ —
sarvvaṃ kāma ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ —
(14) *yaç cābhūt kuçalakriyāsu sakalās svādānadā .ya* ⏑ —
— — — ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ —
VIII (15) *tasyāçeṣaviçeṣaṇaikanilayasyājanmano nu* ⏑ *te*
bhāryyāryyā sadṛçi ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ —
(16) *akleçāt suṣu* — ⏑ *sā duhitaraṃ siddhiṃ kriyevottamā*
— — — ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ —
IX (17) *ācārān ativarttinī svatanayāṃ tantupra* — — ⏑ —
— — — ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ —
(18) — — — ⏑ ⏑ — ⏑ *man nirupamaṃ varṇṇottamaṃ prā* ⏑ —
— — — ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ —
X (19) *kovidvān dvijasa* ⏑ *me* ⏑ ⏑ *lav . āsya ṣ.* ⏑ — — ⏑ —
— — — ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ —
(20) *ity evaṃ dvijamaṇḍale suba* ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ —
— — — ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ —

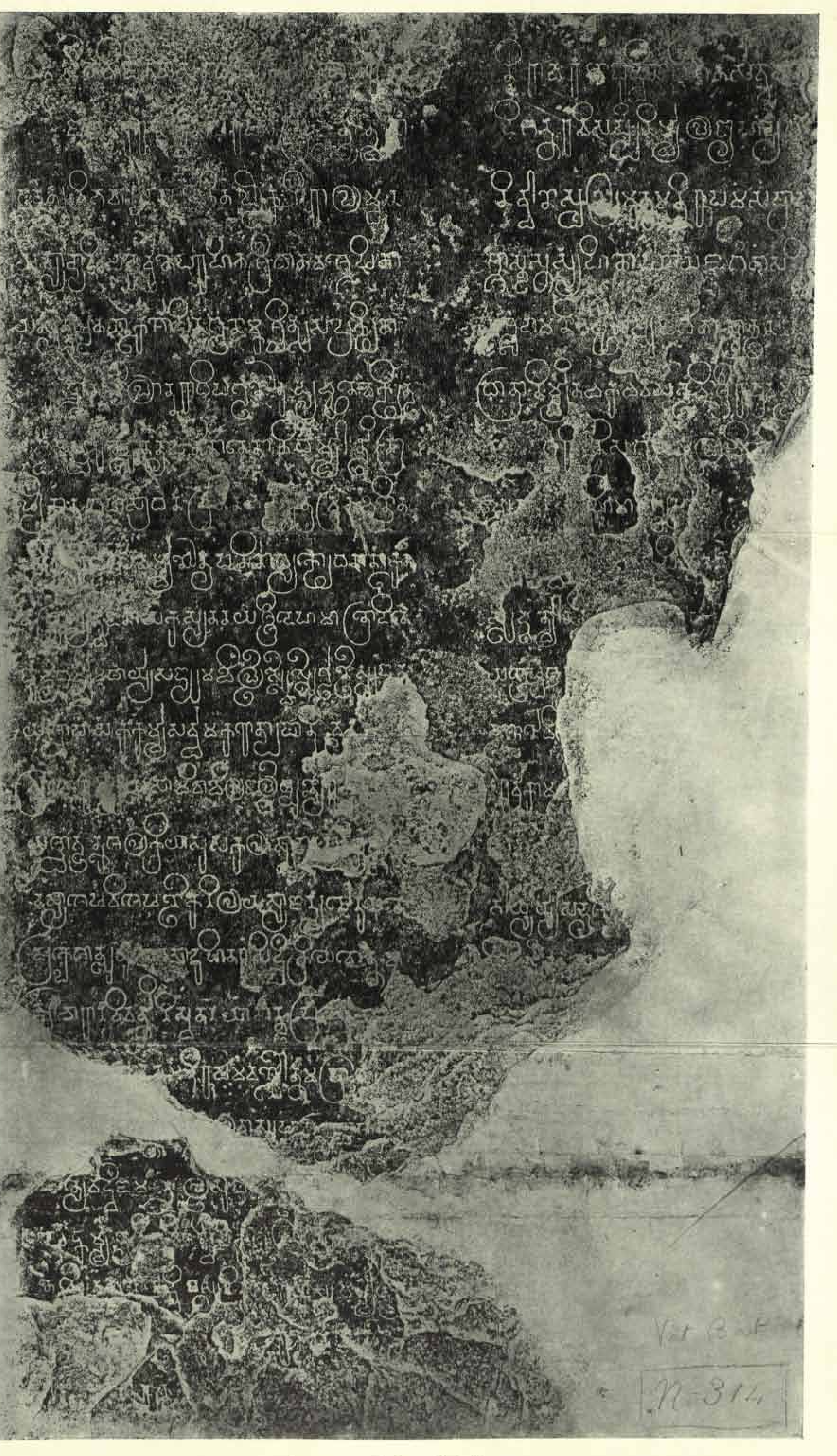
---

(1) Problablement *patitaṃ*. M. de La Vallée Poussin suggère *tribhavāmbudhiprapatitaṃ*, mais les traces subsistant sur la pierre ne semblent pas s'accorder avec cette restitution.

(2) Le texte semble porter °*preskṣitā*; le signe de l'*e* est peu visible.

(3) Très douteux.

(4) Le dernier caractère visible de cette ligne semble être *khe* ou *ce*.



Inscription de Tà Prohm (Bàti). Cf. p. 9.

XI (21) *ṣaṭkarmmany a* ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ —
— — — ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ —
(22) *le. ai* — ⏑ ⏑ — *divijasya .i* ⏑ — — — *sya dharmmātma* —
— — — ⏑ ⏑ — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ —

(On distingue encore sur la pierre les traces de plusieurs lignes, mais aucun caractère n'en est reconnaissable.)

Traduction.

I. Victorieux est Celui qui a vaincu cet ennemi que sont toutes les passions avec leurs traces (1), Celui dont la raison ne connaît pas d'obstacle, qui a obtenu (la perfection) en toutes choses, le Jina dont l'esprit est compatissant et tourné vers le bonheur d'autrui, dont la gloire immense et sans tache est répandue dans les régions de l'espace.

II. Après avoir sauvé le monde tombé dans l'océan des trois conditions d'existence (2), et atteint le sol imperceptible (3), sublime, incomparable du Nirvāṇa . . . ce Maître dont les saintes reliques, laissées en vue de la production du bonheur des créatures, causent encore aujourd'hui le bonheur d'autrui. . .

III. (Le roi) qui, malgré sa supériorité, ne considère aucune vertu comme insignifiante, qui tel un joyau ornant la tête . . . se tenir sur la tête des créatures, et s'efforce d'observer toutes les vertus royales réunies, ce Çrī Rudravarman a été véritablement créé unique sur la terre par le Créateur.

IV. Tout le bien fait par ce roi extrêmement dévoué au dharma . . . en vue de réaliser ses bonnes dispositions envers le monde, et non pas (en vue de réaliser) les devoirs du kṣatriya qui lui sont opposés . . .

V. Le père de ce (roi), le roi Jayavarman, nomma inspecteur des biens le fils d'un religieux chef des brâhmanes . . .

VI. Il . . . le Buddha, le Dharma, le Saṅgha, chacun avec toutes ses vertus, excellent . . . . . ; il accomplit tous les actes d'un upāsaka, exempt de péché. . .

(La suite ne donne pas de traduction suivie ; à la stance VIII, il devait être question de la femme et de la fille du personnage nommé dans les stances précédentes.)

---

(1) M. de La Vallée Poussin m'écrit au sujet de ce passage : « *doṣa* me paraît être un substitut métrique de *kleça* (passions en activité) et leurs traces (*vāsanā*) sont en même temps leurs semences, c'est-à-dire les passions à l'état de sommeil (*suptakleça*, *kleçabīja*) ou *anuçaya*. C'est le *savāsanāprahāṇa* de Koça, VII, p. 83. »

(2) L'existence sensuelle (*kāmabhava*), l'existence corporelle (*rūpabhava*) et l'existence incorporelle (*arūpabhava*).

(3) Parce que sans attribut (*nirālambana*). Sur *ālambana*, cf. la note de S. Lévi, *Mahāyānasūtrālaṃkara*, trad., p. 32, n. 3.

.˙.

Nous voici désormais en possession de deux inscriptions sanskrites dont l'une nomme les deux derniers rois du Fou-nan et dont l'autre, plus ancienne, mentionne un prince « lune de la famille de Kauṇḍinya » qui ne peut être qu'un roi du Fou-nan. Ces deux textes n'ajoutent rien à notre connaissance de l'histoire de ce pays, telle qu'elle a pu être reconstituée avec l'aide des textes chinois. Ils confirment ce que ceux-ci nous avaient appris sur l'essor de la culture indienne au V[e] siècle et sur la faveur dont jouissaient l'hindouisme et le bouddhisme. Ils prouvent que les Kambujas n'ont pas, comme on aurait pu le croire, introduit l'habitude de graver des inscriptions sur pierre pour commémorer les fondations religieuses. Ils sont surtout précieux en tant que reliques tangibles d'un passé que l'on ne connaissait jusqu'ici que par des sources étrangères.

XXVI. — LA DATE DE KÒḤ KER.

D'après la chronologie d'Aymonier qui, à ma connaissance, n'a jamais été contestée sur ce point par personne (1), Jayavarman IV commença de régner en 850 ç. (928 A. D.) et quitta aussitôt Aṅkor pour aller fonder à *Chok Gargyar* = Kòḥ Ker une nouvelle capitale où il installa le Devarāja (*Cambodge*, I, p. 409 ; III, p. 489).

La date 850 ç. est tirée d'une inscription de Pràsàt Nāṅ Khmau (K 35 ; *Inscr. du Cambodge*, Pl. XIX) : *khaçarāṣṭa*, « huit, les (cinq) flèches et l'atmosphère (= zéro) », soit 850 (2). Mais, en plaçant la fondation de Kòḥ Ker après cette année-là, Aymonier ne s'est pas aperçu, ni personne après lui, qu'il y avait contradiction avec l'inscription sanskrite du Pràsàt Thoṃ de Kòḥ Ker (*ISCC.*, LXIV), qui est datée 843 ç. (921 A. D.). Il est vrai que cette date ne figure pas dans le texte laissé par Bergaigne ; mais elle est établie avec un grand luxe de détails dans une note de Barth (p. 559) qui n'aurait pas dû échapper à Aymonier.

Avant d'examiner ce problème chronologique, il ne sera pas inutile de reprendre le texte de l'inscription de Pràsàt Thoṃ. Bergaigne n'en avait laissé qu'une transcription incomplète ; Barth poussa plus loin le déchiffrement, mais sa lecture n'épuise pas tout ce qu'on peut tirer des estampages, et ne donne pas, notamment, le nom, pourtant fort distinct, du dieu érigé à Pràsàt Thoṃ. Dans la transcription qui suit, je mets en italique les passages pour lesquels j'ai pu améliorer ou compléter celle de ces deux savants.

---

(1) C'est ainsi que M. STERN, *Le Bàyon d'Angkor*, p. 17, parle de la « capitale éphémère où le roi qui avait abandonné Angkor vint s'établir pendant 16 ans *de 928 à 944*. »

(2) Citée par BERGAIGNE, *Chronologie de l'ancien royaume khmer*, JA., 1884 (I), p. 65.

TEXTE.

(1) [ç]rī [siddhi s]va[s]ti [ja]ya

I. yo nādir ādir akhilasya caturmmukh[ā]der
vvisṛ — [ata]nur aṣṭa tanūs tanoti
— — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — ⏑ ⏑ — ⏑ — —
— — ⏑ — s [t]ribhuva(2)neçvaranāmadhāme ||

II. [çā]kendro hutabhuksamudravasava[ḥ] pauṣyo [ṣṭa]māhas sitas
sūryyas saindava — ⏑ — ⏑ ⏑ ⏑ — — · ⏑ — — ⏑ —
(3) — — (¹) — kalaçaṃ kavis samudayo mānan dadhāty arkkajaḥ
kālāḥ kāryyakarāḥ kra[meṇa] ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ — ||

III. (4) kṛtvā sākam açeṣabhūpatipatiṃ yaṃ hetumātraṃ ha — s
siddhiṃ yas sadasī çriyā ⏑ ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ —
(5) [te]na [çrījaya](²)varmmaṇā *vijayinā* rājyasya sārādbhutaṃ
bhaktyā sarvvam adīyata tri ⏑ ⏑ — — — ⏑ — — ⏑ — (³) ||

TRADUCTION.

Fortune ! Succès ! Bonheur ! Victoire !

I. Celui qui, sans commencement lui-même, est le commencement (le principe) du monde entier, à commencer par le dieu aux quatre visages, qui . . . étant sans corps, prend cependant huit corps . . . . dans la demeure nommée Tribhuvaneçvara (⁴).

II. (⁵) Le roi des Çakas est (figuré) par les (trois) feux, les (quatre) mers et les (huit) Vasus ; c'est le (huitième) jour clair de Pauṣa ; le soleil avec Mercure (est dans le . . .) ; Vénus et l'horoscope sont . . . dans le Verseau ; Saturne est dans la Balance ; tels sont, dans l'ordre, les temps propices . . . . .

III. A ce Tri[bhuvaneçvara] qui (⁶) l'a fait maître de tous les maîtres de la

(¹) Les deux premiers caractères semblent être *sāñji*.

(²) Sur un estampage particulièrement net, je crois distinguer le *ja* et les deux jambages droits de *ya*, mais la lecture *tena çrī* me paraît douteuse.

(³) Il faut probablement restituer Tribhuvane(çāya ?).

(⁴) C'est-à-dire dans le *temple* dédié à Tribhuvaneçvara ; à moins qu'il ne faille prendre *dhāma* dans un autre sens et traduire (Çiva) sous son *aspect* nommé Tribhuvaneçvara.

(⁵) Je reproduis textuellement la traduction de Barth.

(⁶) Barth rapporte *yas* à un personnage qui serait nommé dans la lacune et qui, de son vivant, aurait associé Jayavarman au pouvoir en qualité de vice-roi ; il traduit : « Lui qu'avait fait maître de tous les maîtres de la terre conjointement avec lui-même (le roi) . . . ». *Tri-* étant presque certainement le début du nom *Tribhuvaneça*, dieu à qui est faite la donation, il semble raisonnable de rapporter *yas* à celui-ci et de voir dans le début de la stance le motif de la dévotion du donateur. Mais j'avoue que ma traduction reste hypothétique.

terre, en même temps qu'un moyen de . . . le succès . . . . [1] ce [Çrī Jaya]varman victorieux a donné avec dévotion tout ceci, merveille et essence de la royauté [2].

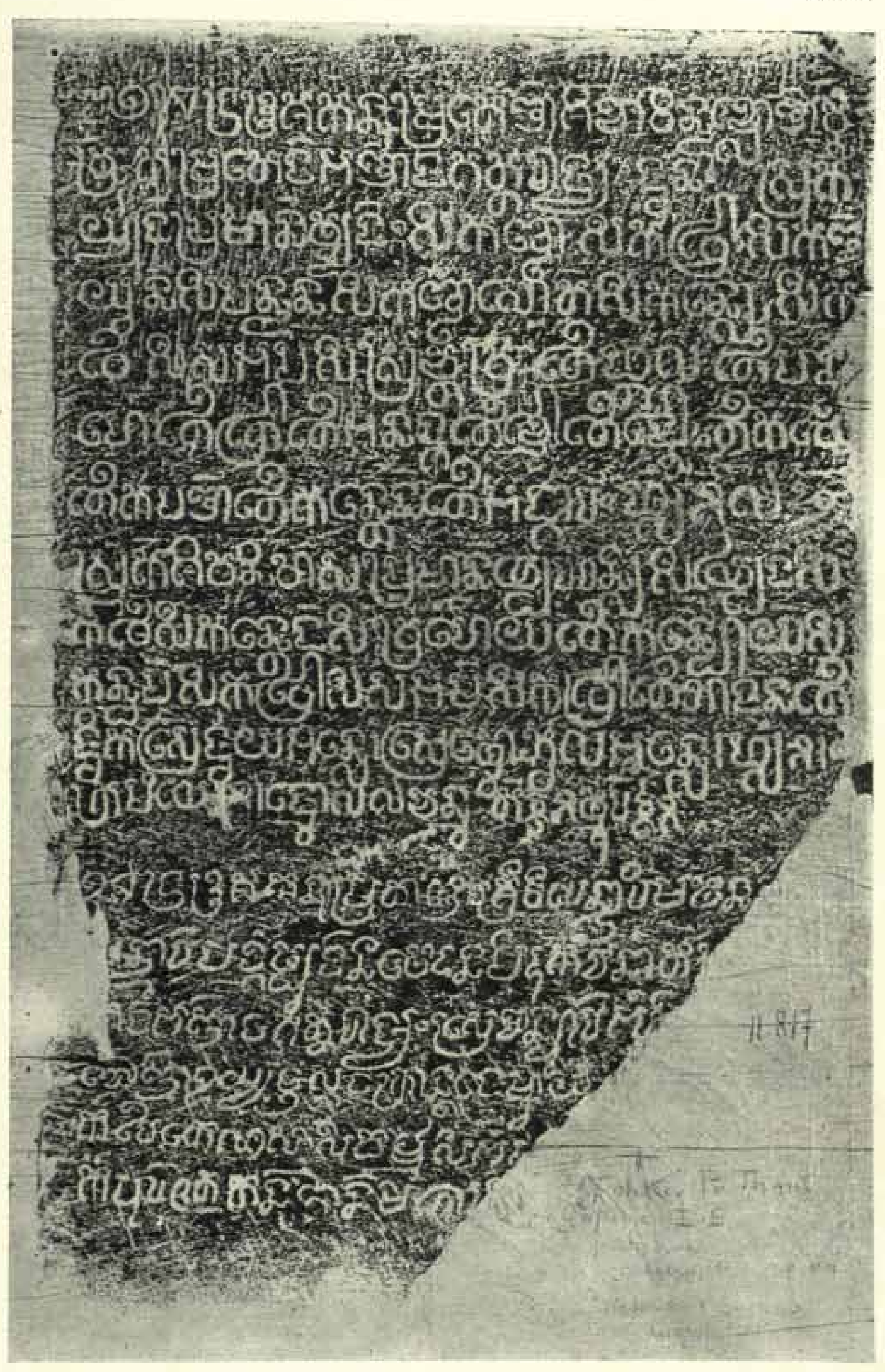
Cette nouvelle lecture apporte une donnée intéressante, en faisant connaître le nom du dieu en l'honneur de qui fut construit le Pràsàt Thoṃ de Kòḥ Ker : Tribhuvaneçvara. Or, toutes les inscriptions khmères du même monument énumèrent les donations faites au *Kamrateṅ jagat ta rājya*, au « dieu de la royauté ». On peut se demander si l'expression *Kamrateṅ jagat* qui, à ma connaissance, apparaît pour la première fois dans l'épigraphie précisément à Kòḥ Ker, n'est pas la traduction en khmèr de *Tribhuvaneçvara*, et si cette expression qui a fini par être appliquée à toutes sortes de dieux et de personnages divinisés, n'a pas à l'origine désigné exclusivement le dieu du Pràsàt Thoṃ de Kòḥ Ker en qui était censée résider l'essence de la royauté (*rājyasya sāraḥ*).

Mais revenons à la date. Barth qui n'ignorait pas que l'inscription de Pràsàt Nāñ Khmau place en 850 ç. l'avènement de Jayavarman IV, supposait que la fondation commémorée par celle de Kòḥ Ker avait été faite par ce prince en qualité de vice-roi (*ISCC.*, p. 557, n. 1). J'ai proposé une traduction assez différente de la stance III, où Barth avait cru trouver une allusion à cette position subordonnée de Jayavarman. D'ailleurs, si celui-ci n'agissait à Kòḥ Ker qu'en qualité de vice-roi d'un souverain régnant à Aṅkor, on ne comprend pas comment le Dieu royal aurait pu se trouver à Kòḥ Ker. On ne manquera pas de faire remarquer que ce dieu n'est pas expressément nommé dans le texte, que mon interprétation de *rājyasya sāra* est hypothétique et que le Devarāja a pu n'être amené à Kòḥ Ker qu'en 850 ç. et installé dans

---

(1) Si, comme il me semble, *sadasī* est bien écrit avec un *ī*, ce mot est alors au duel et doit se traduire « le ciel et la terre ».

(2) *Sarvam*, « tout ceci », désigne apparemment le monument et les biens énumérés ensuite par la partie khmère de l'inscription. Barth traduit *sārādbhutam* par « qui est la merveille de son royaume et ce qui s'y trouve de plus précieux ». Mais si le *Kamrateṅ jagat ta rājya* du texte khmèr désigne bien le Devaraja ou Dieu-Roi de l'inscription de Sdŏk Kăk Thoṃ, il est probable que *rājya* signifie ici « royauté » et non « royaume », et que *sāra* a le sens d'essence de la royauté (Cf. *BCAI.*, 1911, p. 12, n. 4). En donnant à *Tribhuvaneçvara* cette essence dont le roi se nourrit (régner = *svey rājya* = manger la royauté), il en faisait le dieu royal, appelé ailleurs *Devarāja*. D'après la stèle de Sdŏk Kăk Thom, le culte du Devarāja aurait été institué par Jayavarman II, mais nous n'en avons en réalité aucune autre preuve. C'est à Kòḥ Ker qu'apparaît pour la première fois le Dieu royal. — Je crois devoir signaler que dans les traités d'architecture indienne, *sāra* et *adbhuta* désignent deux types de monuments à étages. Cf. P. K. ACHARYA, *Dict. of Hindu archit.*, s. v. Les deux interprétations ne s'excluent pas nécessairement, car il faut compter avec un jeu de mots toujours possible dans ces textes.



Inscription gravée sur un pilier du gopura Est de la deuxième enceinte de Prâsàt Thoṃ (Kôḥ Ker). Partie supérieure. Cf. p. 15.

un édifice commencé en 843 ç. par Jayavarman, alors vice-roi. Cette explication est rendue impossible par la découverte, récemment faite par M. Parmentier, d'une nouvelle inscription (gravée sur un pilier du gopura Est de la deuxième enceinte de Pràsàt Thoṃ) qui mentionne en toutes lettres le *Kamrateñ jagat ta rājya*, en cette même année 843 ç. En voici le texte (Pl. VI) :

(1) ~9 *843 çaka nu mrateñ çikhāvindu khloñ vnaṃ* (2) *vraḥ kamrateñ añ jagat ta rājya* ° *jvan sruk* (3) *ryyuñ pramān thaoñ* ° *si kañcū si kaṃvrau si kañ*(4)*yvan si pandan si kañcū sot si kanso si kaṃ*(5)*vai si saṃap si srac ta vraḥ* ° *tai phtal tai pan*(6)*he tai krau tai anaṅga tai khmau tai jnau tai kaṃvai* (7) *tai kaṃpañ tai kanteñ tai aṅgāra* ° *phsaṃ 19* ° (8) *sruk çivanivāsa pramān chpar ransi si chpoñ si* (9) *kaṃvai si kanteñ si vrahey tai kanhey si* (10) *kandhap si kaṃvrau si saṃap si kaṃvrau tai bhājana tai* (11) *jvik sre jvay anle 1 sre thmo bhval anle 1 phsam 11* ° (12) *krapi ye 21 jmol 9 canmat 30 thmur 50*

(13) ~9 *843 çaka nu mratāñ çrīvīrendrārimathana* — — (14) — — *n dāc paṅgaṃ thpvañ nivedana pi duk camnāṃ ta* [*v*]*r*[*aḥ kamra*](15)*t*[*e*]*ñ añ jagat ta rājya* ° *sre canpār aṃ* — — — — — (16)*ñcāñ oy yajña saṅkrānta je mvāy* — — — — — — — — (17) *kaṃvai* — *tāsa* ° *si dharmma si aṃ* — — — — — — — (18) *kaṃpūr tai kan in mahā* — — — — — — — — —

« En 843 çaka, le Mrateñ Cikhāvindu, Khloñ vnaṃ (1) du dieu royal, donne le pays de Ryyuñ, dans le district de Thaoñ (suit une liste de serfs au nombre de 19) ; le pays de Çivanivāsa dans le district de Chpar Ransi (suit une liste de 11 serfs) ; 30 buffles dont 21 femelles et 9 mâles ; 50 bœufs.

« En 843 çaka, le Mratāñ Çrī Vīrendrārimathana... informe respectueusement (le roi) qu'il fait des fondations en faveur du dieu royal (suit la liste, ruinée, des rizières avec leurs redevances et leurs serfs). »

La date de 843, répétée deux fois par deux mains différentes, est d'une netteté parfaite : toute possibilité d'erreur ou de confusion entre les chiffres 4 et 5 doit être écartée. Le dieu royal se trouvait donc à Kòḥ Ker dès 843 ç. (921 A. D.), c'est-à-dire sept ans plus tôt qu'on ne le croyait. L'erreur, dira-t-on, n'est pas considérable, et sa correction n'est pas de nature à renouveler notre

---

(1) *Vnaṃ* désignant régulièrement une construction à étages, *Khloñ vnaṃ* signifie peut-être « chef de chantier », à moins encore que ce ne soit un « gardien du temple ».

(2) Ces deux inscriptions sont suivies d'une troisième, en très mauvais état, qui offre la particularité d'avoir pour auteur Udayādityavarman I, roi éphémère dont on ne connaissait jusqu'à présent qu'une seule inscription (*BEFEO.*, XI, p. 400). La date est en effet 923 ç. : le chiffre 9, à vrai dire, n'est pas fort net, mais comme Udayādityavarman II régna de 971 à ± 990 ç., il ne peut s'agir que d'Udayādityavarman I dont la seule date connue est 923. L'objet de l'acte semble être de confirmer les privilèges relatifs aux fondations des deux premières inscriptions.

connaissance de l'art khmèr au X[e] siècle. Je l'admets ; mais sans compter qu'une correction de sept ans à propos d'un groupe dont la construction et l'occupation s'étendent au plus sur une vingtaine d'années n'est pas sans importance, cette date de 843 ç. nous met en présence d'un autre problème : celui de l'avènement de Jayavarman IV.

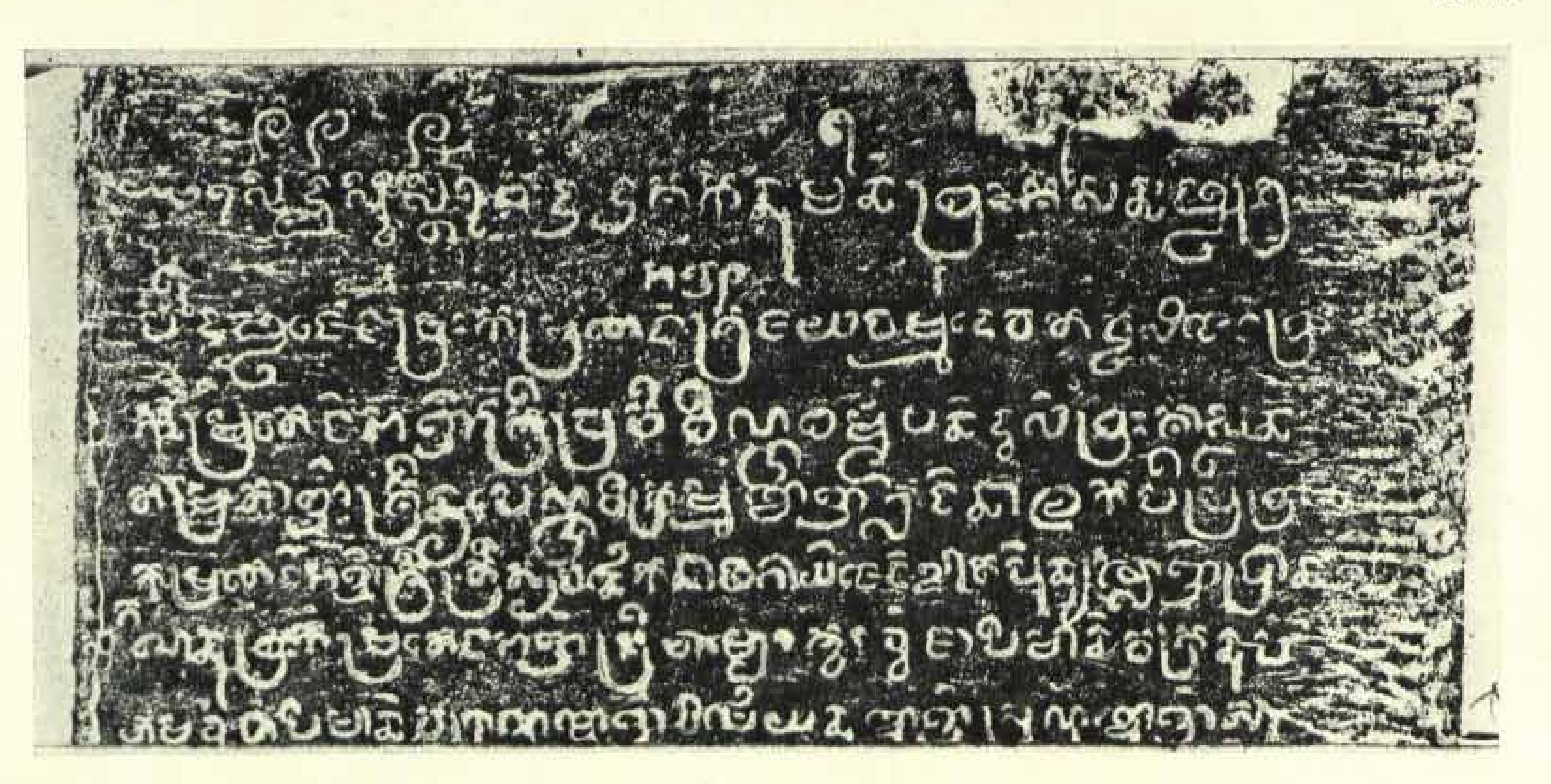
Il faut, à ce sujet, poser une question préjudicielle : est-ce bien Jayavarman IV qui est l'auteur de l'inscription de Pràsàt Thoṃ ? Car, après tout, le nom n'est pas clairement lisible, et sa restitution par Bergaigne, acceptée par Barth comme « très probable » (*ISCC.*, p. 557, n. 1), n'est tout de même qu'une restitution. J'ai dit plus haut qu'elle me semblait confirmée par un estampage particulièrement net. Si, d'autre part, on met en doute son exactitude, comme aucun des prédécesseurs de Jayavarman IV (Yaçovarman, Harṣavarman, Īçānavarman) n'a un nom convenant aux exigences du mètre, on est obligé de supposer que l'inscription de Pràsàt Thoṃ est l'œuvre d'un roi nouveau, inconnu par ailleurs, et l'on s'embarque alors sur un océan de difficultés.

Je crois donc que l'inscription de Pràsàt Thoṃ émane bien de Jayavarman IV, et confirme les textes qui s'accordent à nous le montrer installant le dieu royal à Kòḥ Ker. Il faut alors en conclure qu'il arriva au pouvoir, régulièrement ou non, au moins sept ans avant la date donnée par l'inscription de Pràsàt Nāṅ Khmau.

Serait-ce lui qui est nommé dans une inscription de Čoṅ Aṅ (K 99) débutant ainsi : ‖ *siddhi svasti* ‖ *844 çaka nu mān vraḥ çāsana dhū[li] vraḥ pāda dhū[li] jeṅ vraḥ kamrateṅ añ çrījayavarmmadeva ta dhūli jeṅ vraḥ kamrateṅ añ çrīprathivīndravarmma pandval vraḥ çāsana ta mratāñ çrīnṛpendravikramma khloñ glāṅ nā eka pi pre vraḥ kamrateṅ añ çrītribhuvanaikanātha āy jeṅ oṅ...* « En 844 çaka, il y eut un ordre de S. M. Jayavarmadeva au Kamrateṅ Añ Çrī Pṛthivīndravarman qui remit cet ordre au Mratāñ Çrī Nṛpendravikrama, chef des magasins, de la première (classe), pour faire (ériger ?) [1] le Vraḥ Kamrateṅ Añ Çrī Tribhuvanaikanātha à Jeṅ Oṅ (= Čoṅ Aṅ) ». Aymonier (*Cambodge*, I, p. 293) qui avait lu la date 7844, proposait de la corriger en 784 et d'attribuer l'acte à Jayavarman II. Mais ce qu'il a pris pour un 7 est en réalité un trait ornemental, signe de ponctuation après *svasti* (Pl. VII). Le millésime est donc 844, et cette inscription de Čoṅ Aṅ, qui relate l'érection du dieu *Tribhuvanai*kanātha, a bien l'air d'avoir pour auteur le roi qui installa au Pràsàt Thoṃ de Kòḥ Ker le dieu *Tribhuvane*çvara, au Pràsàt Kračàp du même groupe le dieu *Tribhuvana*deva, et semble bien aussi être contemporaine des inscriptions de Pràsàt Kravàn (K 269-271) qui mentionnent en 843 ç. l'érection des dieux *Trailokya*nātha et *Tribhuvana*svāmi.

---

[1] Peut-être simplement : « ordre... relatif au service (du dieu) ».



Inscription de Čoṅ Aṅ (début). Cf. p. 16.

Mais si Jayavarman IV régnait dès 843/844 ç., que faire du témoignage de l'inscription de Tûol Pĕi (K 164) qui nomme à cette date le roi Harṣavarman I ? Elle débute en effet par cette formule :

844 çaka daçamī ket āṣāḍha mān vraḥ çāsa[na dhūli] vraḥ pāda dhūli jeṅ vraḥ kamrateṅ añ çrīharṣa[varmma]deva ta mratāñ çrīnarendrārimathana pre... « En 844 çaka, le 10e jour de la lune croissante d'āṣāḍha, il y eut un ordre de S. M. Harṣavarmadeva au Mratāñ Çrī Narendrārimathana lui ordonnant... »

Ici, la date est certaine. En faisant provisoirement abstraction du témoignage de Pràsàt Nāṅ Khmau, on pourrait à la grande rigueur essayer de concilier les données de Còn Aṅ et de Tûol Pĕi, en supposant que le règne de Harṣavarman I prit fin peu après le mois d'āṣāḍha 844 ç. et qu'après une apparition éphémère d'Īçānavarman II sur le trône d'Aṅkor, Jayavarman IV prit le pouvoir avant la fin de cette même année 844 ç. Mais cela n'expliquerait toujours pas pourquoi dès l'année précédente, en 843 ç., Jayavarman IV et le dieu royal étaient déjà à Kòḥ Ker !

Faut-il alors avoir recours à la même explication que pour Jayavarman VI (*BEFEO.*, XXIX, pp. 298-302) et admettre que Jayavarman IV, qui n'avait d'autre lien de parenté avec ses deux prédécesseurs que son mariage avec leur tante maternelle, se serait proclamé roi à Kòḥ Ker dès 843 ç., alors que Harṣavarman I régnait à Aṅkor ? Plus tard, l'inscription de Pràsàt Nāṅ Khmau aurait arrangé les choses, en ne faisant partir le règne de Jayavarman IV que de l'extinction de la dynastie légitime à la mort d'Īçānavarman II en 850 ç.

Je donne cette explication pour ce qu'elle vaut, et en faisant d'autant plus de réserves que, si le nom de Jayavarman est incertain dans l'inscription de Pràsàt Thoṃ, de son côté le nom de Harṣavarman n'est en réalité pas très net à Tûol Pĕi. Aymonier (*Cambodge*, I, p. 443) dit que le nom a disparu, mais est vraisemblablement Īçānavarman II. En fait, le premier caractère *ha* est net à la fin de la ligne 2, mais au début de la ligne 3 le groupe *rṣa* n'est rien moins que sûr et les deux syllabes *varmma* ont complètement disparu. Les sceptiques qui douteront de la restitution de Bergaigne [*te*]*na* [*çrījaya*]*varmmaṇā* dans l'inscription de Pràsàt Thoṃ et ne reculeront pas devant les difficultés créées par l'introduction d'un nouveau roi dans la liste dynastique, auront beau jeu pour restituer à leur tour dans l'inscription de Tûol Pĕi, au lieu de *Harṣa*varman, un autre nom tel que *Hara*° ou *Hari*varman commençant aussi par la syllabe *Ha* et satisfaisant aussi bien que *Jaya*varman au mètre de l'inscription de Kòḥ Ker.

Ce qu'il faut retenir de la discussion précédente, c'est que le Devarāja ou plus exactement le *Kamrateṅ jagat ta rājya* était à Kòḥ Ker dès 843 ç. (931 A. D.) dans le Pràsàt Thoṃ qui était probablement en cours de construction ; il y était adoré sous le nom de Tribhuvaneçvara ou du moins associé au culte de ce dieu dans le temple connu aujourd'hui sous le nom de Pràsàt Thoṃ. Qu'il y ait été installé par Jayavarman IV, celui-ci s'étant proclamé roi du

vivant même de son neveu Harṣavarman I, cela est possible et même probable, mais avant d'émettre une opinion décisive sur ce point, il faut attendre que de nouvelles découvertes viennent combler les lacunes et remédier aux regrettables défaillances des textes dont nous disposons.

XXVII. — LA DATE DU BÀPHÙON.

Les inscriptions de Tà Kèv (K 278), de Pràsàt Kôk Pô (K 255) et de Lovék (K 136) [1] mentionnent un ou plusieurs monuments sous les noms de *Hemagiri*, *Hemaçṛṅgagiri*, *Hemādri*, *Svarṇādri*, en les associant aux règnes de Jayavarman V, de Sūryavarman I et d'Udayādityavarman II. Voici ces textes :

TÀ KÈV, A, 5-6 [2].

çrīyogīçvarapaṇḍitas... hemagires samāpanakṛto rājño gurusthāpakaḥ çrīsūryyavarmmagurur ... vyadhatta ... sa ... hemagiriveçmani pañcaçūlam

« Çrī Yogīçvarapaṇḍita, ... guru et exécuteur des travaux du roi qui acheva le Hemagiri,... guru de Çrī Sūryavarman... établit un pañcaçūla sur l'édifice du Hemagiri. » [3]

TÀ KÈV, B, 7.

hemaçṛṅgagirau devapūjāvṛddhyāy adhiṣṭhipat
rājaçrījayavarmmā yaṃ darçane guṇadoṣayoḥ

« Sur le Hemaçṛṅgagiri, pour le développement du culte des dieux, le roi Çrī Jayavarman (V) préposa (Çivācārya) à l'inspection des qualités et des défauts. »

TÀ KÈV, B, 19.

ahipatrāṅkitāṃ dolāṃ lavdhvā yas tadanugrahāt
hemaçṛṅgagirāv āpa darççanaṃ guṇadoṣayoḥ

« Ayant reçu de la faveur de (Sūryavarman I) un palanquin orné d'ailes de dragon, il (Kṣitīndropakalpa) obtint sur le Hemaçṛṅgagiri (la charge de) l'inspection des qualités et des défauts. »

PRÀSÀT KÔK PÔ, ll. 6-7 et 10-11.

...... *khñuṃ [ta ro]ḥ neḥh ti añ duñ ta vāp çivavrāhma kāla thve vraḥ hemaçriṅgiri nu vraḥ mandira vraḥ çrījayendranagiri* ....

---

(1) Sans parler de la grande inscription d'Aṅkor Vat (K 300) qui nomme le *Haimaçṛṅga* (st. 64).

(2) Je remplace par des points les passages qui ne se rapportent pas au Hemagiri et encombreraient inutilement la discussion.

(3) L'inscription khmère de Tà Kèv (K 276) mentionne encore le Hemaçṛṅga parmi les lieux ou monuments auxquels ce personnage fit des donations, sous le roi Sūryavarman I.

khñuṃ ta roḥ neḥh ti añ duñ ta vāp . . . vāp lo vāp in kāla thve ñār vraḥ hemaçriṅganagiri nu vraḥ mandi[ra vra]ḥ çrījayendranagiri

« Ces esclaves, je les ai achetés au vāp Çivabrāhma au moment où je construisais (¹) le Hemaçṛṅgagiri et le palais de Çrī Jayendranagarī . . . Ces esclaves, je les ai achetés aux Vāp . . . Lo et In au moment où je travaillais (¹) au Hemaçṛṅgagiri et au Palais de Jayendranagarī. »

(La fondation dont faisaient partie ces esclaves remonte à 900 ç., Jayavarman V régnant, v. AYMONIER, *Cambodge*, II, p. 383.)

LOVÊK, A, 25.

uditoditavañçau dvau kavī çrījayavarmmaṇā
nyayujyatāṃ çemuṣiddhau hemaçṛṅgeçayājakau ||

« Deux membres de cette race de maîtres savants, poètes tous deux, de la plus brillante intelligence, furent employés par Çrī Jayavarman (V) comme prêtres de Hemaçṛṅgeça. »

LOVÊK, B, 23-26.

vīkṣya madhyasthahemādrijamvudvīpaṃ surālayam
antassvarṇādrim akarot svapurīṃ sparddhayeva yaḥ ||
tasmin svarṇādriçikhare divye jāmvūnade rucā
prāsāde kāladhautaṃ yaç çaivaliṅgam atiṣṭhipat ||
rājñoditoditas tena dhīraç çaṅkarapaṇḍitaḥ
nyayujyata gurur vvīkṣya satrasatkṛtatām inām ||
trailokyatilake çaile svarṇṇaliṅgasya yājakaḥ
sa çuklaç çuklapakṣena tenāyujyata bhūbhṛtā ||

« Voyant qu'au milieu du Jambudvīpa, la demeure des dieux, s'élevait la montagne d'or (*Hemādri* = le Meru), il (Udayādityavarman II) fit faire, comme par émulation, une montagne d'or (*svarṇādri*) au centre de sa ville. Sur le faîte de cette montagne d'or, dans un temple d'or, brillant d'un éclat céleste, il érigea un liṅga de Çiva honoré d'ablutions aux temps (prescrits). Par ce roi, le sage Çaṅkarapaṇḍita, versé dans toute science, fut employé comme guru, à la vue de la parfaite efficacité de ses sacrifices. Sur cette montagne, l'ornement des trois mondes (*trailokyatilaka*), cet illustre, dans la quinzaine fortunée du mois, fut institué prêtre de ce liṅga d'or par ce protecteur de la terre. »

En résumé, ces textes nous parlent : 1° du *Hemaçṛṅgagiri*, en cours de construction en 900 ç. (978 A. D.) ou un peu avant, sous Jayavarman V (Pràsàt Kôk Pò), et sur lequel le même roi, puis Sūryavarman I, installèrent un inspecteur des qualités et des défauts, c'est-à-dire leur ministre de la justice (Tà Kèv, B, 7, 19) ; — 2° du *Hemagiri*, achevé par le roi dont Yogīçvarapaṇḍita était le guru (Jayavarman V ou Sūryavarman I, cf. *BEFEO.*, XXVIII, p. 83, n. 1), sur lequel Yogīçvarapaṇḍita éleva un *pañcaçūla* sous le règne

(¹) A moins que ce ne fussent les Vāp qui travaillaient à cette construction.

de Sūryavarman I (Tà Kèv, A, 5-6) ; — 3° de la montagne d'or (*svarṇādri*) comparable au Meru (*hemagiri*), édifiée par Udayādityavarman II au milieu de sa capitale pour y installer un liṅga dans un temple d'or.

Aymonier, après avoir identifié le Hema(çṛṅga)giri avec le Bàphûon dont il attribue la construction à Jayavarman V et à Sūryavarman I, faisait observer « que le roi Udayādityavarman (II), second successeur de Jayavarman V, revendiquera, lui aussi, la construction d'une montagne ou tour d'or au centre de sa ville, ce qui désignerait très positivement le Ba Phuon, si toutefois cette ville était Angkor Thom. Il est à craindre, en somme, que la plupart de ces potentats n'aient eu quelquefois des prétentions exagérées, en qualifiant de construction ce qui pouvait n'être qu'embellissement ou restauration. » (*Cambodge*, III, p. 495).

Voici maintenant l'opinion de M. Ph. Stern (*Le Bàyon d'Angkor*, pp. 41, 46-48) :

« A la rigueur, le Bàphuon peut être à la fois le Hemaçṛṅgagiri et le Hemagiri bien qu'il soit curieux qu'un temple de dimensions relativement modestes, qui ne porte guère traces de remaniements, puisse avoir déjà eu des prêtres sous Jayavarman V et n'avoir été achevé que par Sūryavarman I. Mais le Bàphuon ne peut correspondre en plus à l'inscription de Lovêk, ce qui supposerait un nouveau remaniement et un couronnement différent de celui qui a disparu : ce dernier, probablement en bois, ne répondant guère à la magnifique construction vantée par l'inscription de Lovêk qui date d'une époque où l'on avait certainement déjà atteint la maîtrise dans l'emploi de la pierre. De plus, le Bàphuon, ce qu'on ignorait quand M. Aymonier écrivait son grand ouvrage, n'est pas au centre de la ville ».

« Le Hemaçṛṅgagiri (Mont de la corne d'or) et le Hemagiri (Mont d'or) sont-ils un seul et même monument ? Nous l'ignorons et aucune indication ne permet de se prononcer. Si les deux noms désignent un même édifice, il y a toute chance pour que ce soit le Bàyon qui, d'après les récents travaux de M. Parmentier, aurait subi deux changements de plan en cours d'exécution, ce qui, avec le plan primitif, donne trois états. Le monument, par sa grandeur, sa complexité et les deux changements de direction observés dans les travaux, pourrait être à la fois le Hemaçṛṅgagiri, le Hemagiri et la montagne d'or d'Udayādityavarman. Nous avons vu que le Bàphuon ne pouvait jouer ce rôle.

« Si, ce qui est plus probable, les deux appellations se rapportent à deux édifices différents, le doute ne semble pas possible. Le premier en date, fin du premier style, le Bàphuon, serait le Hemaçṛṅgagiri construit sous Jayavarman V (968-1001), nettement après Kòḥ Ker (1er style), nettement avant le grand Bouddha de Tép Praṇàṃ (2e style, 1005 ?) ; le Hemagiri désignerait le Bàyon et la date de Sūryavarman I (1002-1049) correspondrait à celle du Bouddha de Tép Praṇàṃ.

« Une difficulté demeure, dans l'un ou l'autre cas, qui nous a longtemps arrêtés. Le Hemagiri étant le Bàyon, et ayant été achevé par Sūryavarman,

dit l'inscription de Tà Kèo, comment son successeur, Udayādityavarman, peut-il revendiquer l'honneur d'avoir bâti une montagne d'or au centre de la ville, ce qui paraît encore désigner le Bàyon ? Pour que ce fût possible, il aurait fallu que le monument eût été terminé, puis repris après démolition d'une partie de l'édifice et que des différences se montrassent entre la partie reprise et les précédentes : le caractère bouddhique, par exemple, étant plus marqué dans la partie construite par Sūryavarman, roi certainement bouddhiste, que dans celle, plus récente, édifiée par son successeur.

« Cette hypothèse paraissait invraisemblable ; or, c'est exactement ce que des recherches récentes ont dévoilé ». (Suit l'exposé, d'après M. Finot, des découvertes de bas-reliefs bouddhiques au Bàyon.)

Mes recherches sur la date du Bàyon (*Et. camb.*, *XIX*, BEFEO., XXVIII, p. 81) ont mis ce monument hors de cause. Dans mon mémoire, j'ai indiqué « comme une *possibilité* à laquelle on n'a pas encore songé » (p. 84) l'identification du Hemaçṛṅgagiri de Jayavarman V avec la Terrasse du Roi lépreux. Je regrette qu'en proposant cette hypothèse, la réelle beauté des figures qui ornent la Terrasse du Roi lépreux ait oblitéré dans mon souvenir la médiocrité de la construction de cet édifice. Mais tout n'est peut-être pas à rejeter dans mon hypothèse. La Terrasse du Roi lépreux avec ses rangées superposées de Nāga, de Garuḍa, de Kumbhanda, de Rākṣasa, de Gandharva, veut certainement représenter le Meru. Et de même que l'Inspecteur des qualités et des défauts siégeait sur le Hemaçṛṅgagiri, de même la statue de Dharmarāja, qui remplit le même office auprès des morts, trône sur la Terrasse du Roi lépreux à qui elle a donné son nom. Je crois donc que cette Terrasse correspond à *un* Hemagiri, mais j'ai sans doute eu tort d'y placer celui de Jayavarman V : il doit s'agir d'un édifice sensiblement postérieur.

Le problème de l'identification des monuments cités dans les inscriptions de Tà Kèv, de Pràsàt Kôk Pô et de Lovêk reste donc entier, Je crois être en mesure d'en résoudre une partie.

Un fait me paraît hors de doute. Le *svarṇādri* de Lovêk désigne un édifice complètement différent du *Hemagiri* et du *Hemaçṛṅgagiri* de Tà Kèv (soit que ces deux noms s'appliquent à deux monuments, soit au contraire qu'ils ne se rapportent qu'à un seul). On ne peut en effet, sans faire violence à la lettre et à l'esprit de l'inscription de Lovêk, l'appliquer à une construction entreprise par un prédécesseur d'Udayādityavarman II. Cette montagne d'or que ce roi a faite (*akarot*), comme par émulation (*spardhayeva*), parce qu'il avait remarqué (*vīkṣya*) qu'il y a une montagne d'or au milieu du Jambudvīpa, ne peut absolument pas être un édifice conçu et commencé sous un règne précédent, sans quoi aucun des mots de cette stance ne porterait. On peut donc tenir pour certain qu'Udayādityavarman II fit construire au milieu de sa capitale, quelle qu'ait été celle-ci, un temple comparé au Meru et portant à son sommet un temple d'or (ou simplement doré) abritant un liṅga.

Quant au Hemagiri et au Hemaçṛṅgagiri, voici comment la question se pose. Le Hemaçṛṅgagiri était en cours de construction en (ou avant) 900 ç. (978 A. D.), sous le règne de Jayavarman V qui y installa son ministre de la justice. Du Hemagiri, tout ce qu'on sait, c'est qu'il fut achevé par un roi qui eut pour guru le brâhmane Yogīçvarapaṇḍita : celui-ci fut certainement guru de Sūryavarman I, mais il peut aussi l'avoir été de son prédécesseur Jayavarman V (*BEFEO.*, XXVIII, p. 83, n. 1). Ces maigres données permettent-elles de décider si Hemagiri et Hemaçṛṅgagiri désignent deux monuments ou un seul ? Je ne le crois pas, mais l'inscription de Pràsàt Kôk Pô semble interdire l'identification du Hemaçṛṅgagiri avec le Bàphûon.

Dans ce texte, en effet, la construction du Hemaçṛṅgagiri est associée à celle du palais de Jayendranagarī. Cette cité est mentionnée dans l'inscription de Tùol Pràsàt (K 158) comme la résidence de Jayavīravarman (= Sūryavarman I) en 925 ç. (1003 A. D.). Aymonier (*Cambodge*, III, pp. 494-498) y voit un autre nom d'Aṅkor Thoṃ. Mais, à ma connaissance, cette ville ne fut jamais appelée autrement que Yaçodharapura. Les inscriptions de Tà Kèv qui datent de Sūryavarman I, la nomment Yaçodharapura, et Jayavarman VII lui-même, qui marqua toutes ses fondations de son sceau, en leur donnant un nom commençant par *Çrījaya-*, n'osa pas changer le nom de la capitale séculaire du royaume lorsqu'il la reconstruisit à la fin du XIIe siècle sous le nom de Yaçodharapura (*BEFEO.*, XXVIII, p. 89). La ville qui était en construction vers 900 ç. et où résidait Sūryavarman I en 925 ç., tout au début de son règne, alors qu'il ne s'appelait encore que Jayavīravarman, correspondrait-elle au groupe de Pràḥ Khằn dans Kồṃpŏṅ Svày qui, avec son grand bassin, ses longues levées de terre, sa pyramide de Pràḥ Daṃrĕi (analogue au Phimānàkàs d'Aṅkor Thoṃ et au Pràṅ du Pràsàt Thoṃ de Kòḥ Ker), donne assez l'impression d'une ville royale, et où la seule inscription découverte jusqu'ici (K 161) date précisément de Sūryavarman I ? Je me réserve de reprendre plus tard cette question, et je me contente ici de noter que le Hemaçṛṅgagiri n'étant vraisemblablement pas à Aṅkor, il ne saurait être identifié avec le Bàphûon.

Restent le Hemagiri de l'inscription de Tà Kèv et le Svarṇādri de l'inscription de Lovêk. Si le Hemagiri est identique au Hemaçṛṅgagiri, son affaire est réglée par ce qui vient d'être dit. Si c'est un monument différent, rien ni dans son nom, ni dans ce qu'en dit l'inscription n'invite à y voir le Bàphûon plutôt qu'un autre édifice. Alors que la « corne » (*çṛṅga*) du Hemaçṛṅgagiri avait à la rigueur quelques titres à faire valoir en faveur d'un rapprochement avec le faîte du Bàphûon « dont la vue, disait Tcheou Ta-kouan, est réellement impressionnante », Hemagiri = « montagne d'or » = Meru peut désigner n'importe quelle construction à terrasses ou à galeries étagées. Le peu que nous savons du Svarṇādri de l'inscription de Lovêk favorise, au contraire, son identification avec le Bàphûon.

On a vu qu'au sommet de la montagne d'or construite au milieu de la capitale, Udayādityavarman II avait installé un liṅga dans un temple d'or. Vu

sa situation, ce liṅga devait être associé au culte du Dieu-Roi s'il n'était pas l'effigie du dieu lui-même. La stèle de Práḥ Ṅòk (K 289) nous apprend que le moi subtil et invisible (*sūkṣmāntarātman*) du roi Udayādityavarman II résidait dans un liṅga d'or, auquel le général Saṅgrāma voulut offrir les richesses reçues du roi en récompense de ses victoires (*ISCC.*, XVIII, D, 27). Or cette stèle qui a pour objet de commémorer cet événement a été trouvée *au pied même du Bàphûon.*

Il y a plus. L'inscription de Lovêk appelle la montagne d'or d'Udayādityavarman II : « ornement des trois mondes », en sanskrit *trailokyatilaka*. Ce terme, dans lequel Barth n'a vu qu'une épithète, rappelle ce *vasudhātilakaṃ çilākṛtam* « ornement de la terre fait en pierre », de la grande inscription du Phimānàkàs (K 485, st. XCI ; *BEFEO.*, XXV, pp. 384, 391) que M. Finot a justement soupçonné de désigner un « objet ». *Trailokyatilaka* et *Vasudhātilaka* sont tout à fait analogues aux noms de divers types de monuments décrits par les Çilpaçāstras, tels que *Avaniçekhara*, *Bhuvanatilaka*, *Bhuvanamaṇḍana*, *Kṣonīvibhūṣaṇa*, *Pṛthvītilaka* (cf. *Samarāṅganasūtradhāra*, Gaekw. O. S., XXV, chap. 30). Le *Vasudhātilaka* fait en pierre de la stèle du Phimānàkàs appartient certainement à cette nomenclature et n'est peut-être qu'un synonyme de *Pṛthvītilaka*. Quant au *Trailokyatilaka* de la stèle de Lovêk, je crois fermement qu'il faut y voir aussi un terme technique désignant un édifice d'un type déterminé, et probablement synonyme de *Bhuvanatilaka* (1). Les pràsàdas énumérés par le *Samarāṅganasūtradhāra*, parmi lesquels se trouvent le Bhuvanatilaka et le Pṛthvītilaka, ont tous pour caractères communs l'existence de galeries concentriques avec une construction centrale reposant sur quatre piliers et pouvant comporter un nombre d'étages allant jusqu'à seize (dans le cas du Kṣonīvibhūṣaṇa). *Or le plan du Bàphûon appartient nettement à ce type architectural.* Les présomptions en faveur de l'identification du Svarṇādri d'Udayādityavarman II avec le Bàphûon sont donc très fortes, et si les textes nous faisaient connaître le nombre d'étages que comportait le pavillon supérieur, construit probablement en matériaux légers, nous pourrions nous représenter en imagination avec une certaine précision l'aspect de cette « tour de cuivre » dont la vue impressionnait Tcheou Ta-kouan.

---

(1) Un esprit ingénieux pourrait même être tenté d'expliquer le nom *Bàphûon* par *Braḥ Bhuvana(tilaka)* et de retrouver *Braḥ Pṛthvī(tilaka)* dans le nom du *Práḥ Pithu* qui correspondrait peut-être alors au *Vasudhātilaka* de la stèle du Phimānàkàs. On notera que les deux autres grands monuments d'Aṅkor Thom portent aussi des noms désignant des types d'édifices : *Bàyon* = *Vaijayanta*, *Phimānàkàs* = *Vimānākāça* (avec les deux termes du composé *Ākāça-vimāna* inversés suivant les règles de la syntaxe cambodgienne).

QUELQUES POINTS DE COMPARAISON

FOURNIS PAR

LA CHINE PROTOHISTORIQUE

Les haches à tenon indochinoises et les *ko*. — Les poignards de Binh-ca (Tonkin). — Les poteries au panier. — Les anneaux de jade. — Comparaisons avec l'art de l'âge du Fer au Caucase.

par ETIENNE PATTE

Professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Poitiers.

Les haches à tenon indochinoises. — En prenant connaissance du superbe livre publié en 1929 par M. Osvald SIRÉN, professeur à l'Université et conservateur au Musée de Stockholm (*Histoire des arts anciens de la Chine : la période préhistorique; l'époque Tcheou; l'époque Tch'ou et Ts'in*), j'ai été très intéressé par la reproduction d'un objet en jade fixé dans un manche de bronze incrusté de turquoise (pl. 17, fig. A = fig. 1). Cet objet de la collection David Weill est attribué à l'époque Yin, époque allant de 1401 à 1122 avant J.-C. et caractérisée par ses vases de bronze très décorés et par l'existence d'une écriture pictographique ; il est figuré sous le nom de *ko*. La pièce de jade possède un tranchant à peine évasé et un talon rétréci légèrement, mais très nettement en forme de tenon : elle est donc absolument comparable aux haches à tenon classiques de l'Indochine.

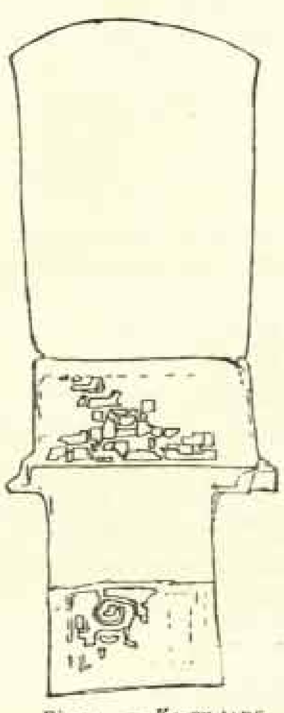


Fig. 1. — KO EN JADE A MANCHE DE BRONZE.

Je ne veux pas voir dans ce rapprochement un moyen de dater le soi-disant néolithique indochinois, car la Chine est le pays des survivances, mais il y a là une comparaison intéressante quant à l'emploi ou la valeur rituelle de certaines haches indochinoises et à leur emmanchement.

La pièce figurée par M. Osvald Sirén a un manche en bronze ayant lui-même la forme d'un tenon avec courte garde transversale, de sorte qu'elle prend la forme d'un poignard dont la lame serait rectangulaire au lieu d'être pointue ; mais il faut remarquer que la moitié du tenon du manche située contre la garde est dépourvue d'incrustations ; ce manche n'apparaît donc que comme une gaine d'emmanchement très perfectionnée, rappelant un peu certaines gaines de hache de nos stations lacustres d'Occident.

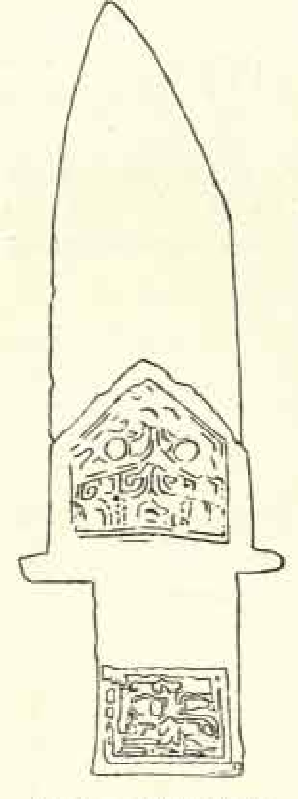


Fig. 2. — Couteau de jade à manche de bronze.

En réalité, ce jade ne mérite peut-être que, par extension, le nom de *ko* ; de toute façon, certaines pièces forment la transition entre lui et les vrais *ko* ; le couteau de jade à manche de bronze orné (pl. 18, fig. B (¹) = fig. 2) et le *ko* en bronze à lame triangulaire et à incrustations de turquoise (pl. 18, fig. C (¹) = fig. 3) sont significatifs à cet égard ; il est remarquable que l'ornementation est absente de la même partie du tenon que sur la pièce précédente, ce qui indique bien un emploi ou un emmanchement analogue (²).

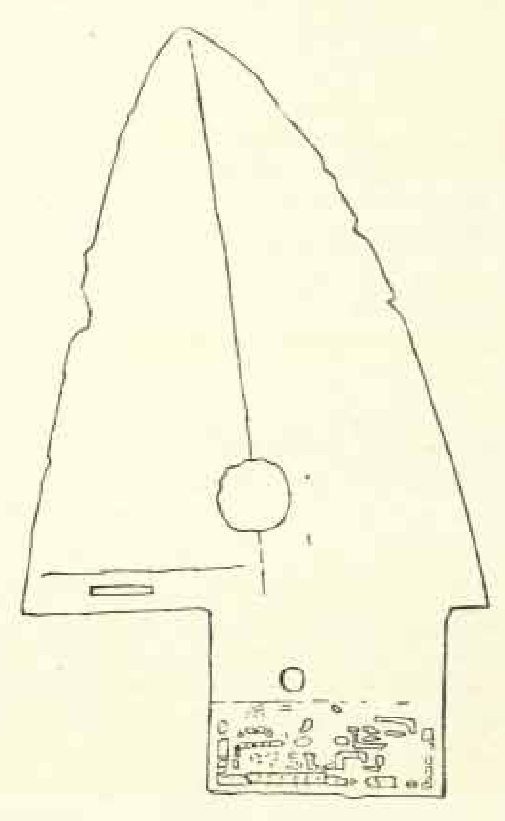


Fig. 3. — *Ko* en bronze.

(¹) Epoque Yin.

(²) Comparer, à ce sujet, la hache de bronze figurée par M. A. de Mortillet (1913, fig. 2).

Jacques de Morgan (1927, p. 227, fig. 223, n° 3) a figuré, malheureusement sans référence, une pièce très instructive. Ce *ko* forme le chaînon intermédiaire parfait entre les pièces B et C de la planche 18 de M. Sirén ; et, bien plus, elle montre que le soi-disant poignard B peut aussi bien être et est un *ko*. L'ornementation est, en effet, répartie de la même façon sur les deux bronzes qui ont exactement la même forme générale : or le trou pratiqué dans la soie du bronze de Jacques de Morgan ne laisse pas de doute sur l'attribution de cet objet à la classe des *ko*.

Voici d'après M. Osvald Sirén ce qu'il faut entendre par *ko* : c'est (p. 62) essentiellement une hache ou un poignard fixé perpendiculairement sur une longue hampe, c'est une *hache-hallebarde*.

Le *ko* n'est d'ailleurs spécial ni à la Chine, ni à l'époque Yin. Dans les sépultures Tcheou, on trouve des hachettes-hallebardes qu'on fixait à de longs manches en bois (p. 50) ; ces *ko*, munis d'une mèche et d'une sorte de garde, sont parfois décorés à la base (pl. 57) [1]. M. Osvald Sirén fait remarquer qu'on ne peut pas leur assigner une date exacte, car leur usage fut courant en Chine dès une époque reculée.

Notre ami, M. Vayson (fig. 3-4), a figuré un certain nombre de *ko* appartenant à diverses époques. L'Annam et le Laos ont fourni un certain nombre de *ko*, très simples et sans ornements, il en est figuré dans les comptes rendus de la *Mission Pavie* ; M. Vayson (fig. 1) en a représenté un provenant, dit-on, de la Chaîne annamitique. Dès 1882, John Evans en a figuré un exemplaire de Chine (p. 284, fig. 330) [2]. Pavie a signalé une pièce de cette forme emmanchée en poignard, mais il s'agit d'une pièce emmanchée par les Laotiens actuels. M. André d'Argence, professeur honoraire, à qui toutes les questions extrême-orientales sont si familières, a bien voulu me signaler autrefois la ressemblance avec le kris malais. M. Mansuy (1928, p. 18) les a comparés, avec doute, à des faucilles.

Souvent le manche peut convenir à un poignard, mais il peut alors convenir aussi bien à une hallebarde. Il est d'autres cas où l'objet n'a pu servir que de hallebarde, il en est ainsi pour une très belle pièce de la collection C. T. Loo et Cie figurée par M. Sirén (pl. 95, fig. B = fig. 4) ; la présence d'une douille ne laisse aucun doute à cet égard ; cette pièce est à retenir à cause de sa forme et de son extrémité postérieure tourmentée et richement ornée tenant la place du tenon des autres hallebardes et des prétendus poignards. Il est cependant possible que certains *ko* soient de vrais poignards. Le *ko*, orné de dragons, auquel nous faisons allusion, date probablement de l'époque Ts'in, c'est-à-dire de 255 à 206 avant J.-C.

---

(1) Les 3 *ko* de la planche 57 ont été figurés par M. Vayson, *L'étamage des armes de bronze en Chine* (L'Anthropologie, 1924, p. 507, fig. 9).

(2) Voir également de Morgan, 1927, fig. 223, n° 6.

Ainsi que je l'ai déjà écrit (1923, p. 13), il y a lieu de conserver le nom de hache pour les pièces à tenon d'Indochine. Cependant, comme M. Parmentier, j'avais été amené à comparer certaines haches en pierre d'Indochine à des

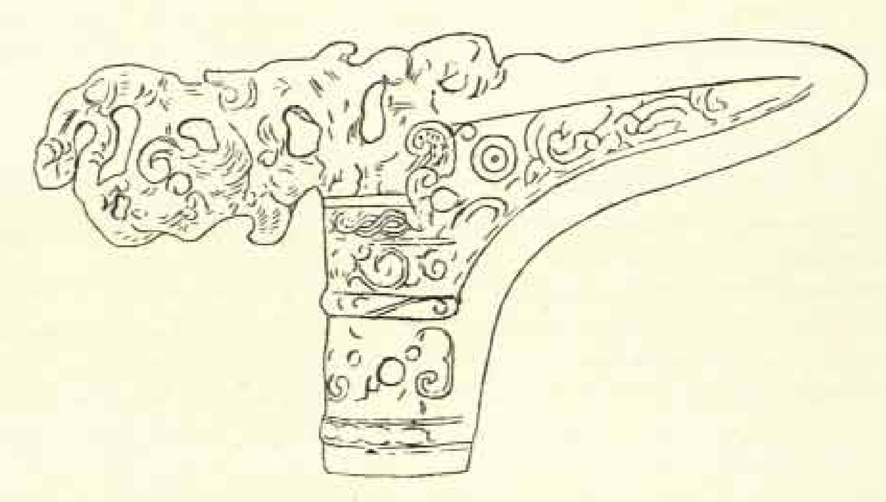


Fig. 4. — *Ko* orné de dragons.

outils aratoires. Deniker, dans son traité classique sur les races humaines, avait déjà signalé leur ressemblance avec les houes des Nagas. On peut signaler aussi à titre de comparaison, les « palstaves » ou « paalstab », sortes de bèches étroites encore en usage en Islande. John Evans (1882, p. 77, fig. 48 et 49) en a figuré deux ; l'une a une armature comparable à la hache classique d'Indochine, l'autre peut être rapprochée de certaines haches de pierre sans tenon et très allongées du Laos ou encore des très grandes pièces à tenon figurées par M. Mansuy (1925, pl. VII) ; j'ai toujours pensé que ces dernières pièces ayant une trentaine de centimètres de long, étaient des instruments aratoires, peut-être utilisés comme les socs de charrue de l'ancienne Egypte.

J'ai vu, en Espagne, près de la frontière portugaise, à la Frageneda, aux mines de cassitérite, un fer à tenon sans trou, mais emmanché ingénieusement à l'aide d'une bride, à la façon d'une sorte de binette.

Toutes ces comparaisons montrent qu'il est difficile de trouver le mode ou, mieux, les modes d'emploi de ces différents objets de pierre [1] à propos de la comparaison de ces haches avec certains *ko* ; il faut rappeler que l'idée de la hache à tenon n'est pas spéciale à l'Indochine et aux régions voisines. En dehors de l'Indochine, de la Birmanie, de l'Inde où elle est

(1) A propos des paalstab, John Evans écrit (p. 78) que ce mot désignait autrefois en Scandinavie et en Islande, une arme destinée à fracasser les boucliers des ennemis.

sporadique, de la Malaisie où elle est douteuse [1], et d'autres points que j'ai rappelés en 1923 (p. 28), on trouve des haches à tenon un peu partout, dans les stations lacustres (par martelage), en Scandinavie (Sven NILSSON, 1868, p. 92, pl. VIII, fig. 164), en Lithuanie (ASPELIN, 1874, p. 285, fig. 2). Aspelin (ibid., p. 287, fig. 11) et Morlot (1868, p. 40, fig. 24) ont décrit l'un de Finlande, l'autre du Mecklembourg, deux haches à tenon presque identiques ; le nom de « coin à manche » leur a été donné, ce sont des outils pouvant atteindre 38 cm. (chiffre comparable à celui des grandes pièces indochinoises) ; ils sont signalés, quoique assez rares, au Danemark et dans le Nord de l'Allemagne. Ces haches, à tenon de type très spécial, caractérisent donc une province baltique : Scanie, Danemark, Mecklembourg, Lithuanie, Finlande.

John Evans (1878) a figuré des haches comparables, à extrémité rétrécie tendant au tenon : une hache taillée de Lakenheath (Suffolk) (p. 93-94, fig. 38) ; — une hache polie de Cottenham (comté de Cambridge) (fig. 80 et p. 129) ; Evans dit en avoir vu une semblable de Carnac ; — une hache polie, courte et à extrémité légèrement rétrécie en soie (fig. 79 et p. 129) de Daviot (Inverness) ; — une hache polie évasée, d'un type différent, de Malton (Yorkshire) (p. 131, fig. 81) ; il y en aurait une semblable de Rhénanie, au Musée de Bonn. Il signale des haches à tranchant évasé, de la Caroline du Sud (p. 131).

A Suse, comme je l'ai rappelé en 1923, on a signalé depuis longtemps des haches à tenon d'un type très spécial. M. de Mecquenem vient d'en figurer, d'un type différent (1930, p. 228, fig. 3) ; il s'agit de « haches spatuliformes » faites de gros galets du fleuve, choisis à cause de leur forme plus ou moins adaptée. En réalité, toutes ces haches ne sont comparables qu'à certaines formes indochinoises et justement aux moins typiques.

Le jade emmanché figuré par M. Osvald Sirén doit, au contraire, être comparé aux « haches » de la région indochinoise ; malheureusement, si la comparaison est intéressante au point de vue des relations entre peuples, elle n'éclaire que peu le problème de l'âge et de l'usage soit du *ko*, soit des haches à tenon.

Il faut d'ailleurs se méfier d'une chose : en Chine et en Indochine comme naguère en Europe, les haches en pierre sont considérées comme des pierres de tonnerre (John EVANS, 1878, p. 61) et aux Indes, il y a un culte des haches polies, celles-ci étant placées au pied des idoles ou constituant elles-mêmes des idoles (ibid., p. 61). En devenant objets cultuels ou cérémoniels, ces objets ont pu changer de signification et persister.

---

(1) D'après EVANS (Ivor) (C. R. dans l'*Anthropologie*, 1928, p. 188), il y en a une de provenance inconnue au Musée de Taiping. Il faut prendre garde aux échanges modernes. PINEAU (A. F. A. S., 1892, p. 261) a signalé une hache du Tonkin colportée par un coolie.

Il suffit de rappeler le cas des haches cérémonielles ou symboliques, bien connues, de Tahiti et de l'archipel de Cook, haches au manche pyramidal et ajouré, et absolument inutilisables, possédant d'ailleurs un tenon comme les haches indochinoises.

En particulier, voici ce qu'écrit M. Osvald Sirén (pp. 61-62) au sujet de certains jades rituels dits *kouei*, nom qui a servi à désigner des objets assez différents par la forme et par l'usage : « A l'origine, il se peut que le *kouei*... fût un objet « en forme de marteau » symbolisant le pouvoir souverain, mais ceux qui nous sont parvenus sont plutôt en forme de ciseau : ce sont des plaques rectangulaires terminées par une pointe ou un tranchant droit ou incurvé... » L'empereur portant le *ta kouei* (tablette majeure) à la ceinture et le *tchen kouei* (tablette de puissance) dans les mains, offrait, les matins de printemps, des sacrifices au Soleil. L'empereur accordait aussi des *kouei* aux princes comme insigne de leur rang.

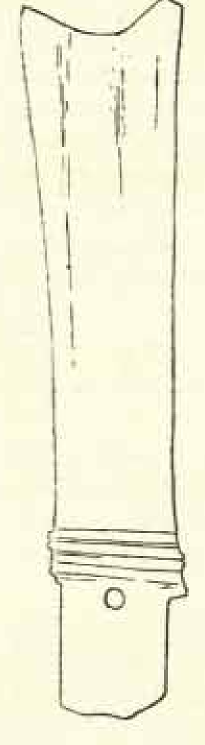


Fig. 5. — *Kouei* EN JADE.

Les termes de *ko* et de *kouei* sont, en réalité, assez élastiques et certains objets de jade sont aussi bien l'un que l'autre. Certains *kouei* sont des jades en forme de *ko* (SIRÉN, 1929, pl. 72, fig. A = fig. 5). Lorsque leur matière est le jade, ce sont des objets rituels.

De toute façon, le rapprochement est intéressant ; et il m'amène d'ailleurs à un autre.

On trouve aux alentours du Delta tonkinois des haches polies percées d'un trou d'axe perpendiculaire à leur aplatissement et différemment situé suivant les pièces, placé par exemple dans un angle de l'extrémité tranchante. Il y a même parfois plusieurs trous. J'en ai vu des exemples au Musée de l'Ecole Française d'Extrême-Orient et dans la collection d'Argence. Un rapprochement peut être tenté avec des haches en bronze à trou central figurées par Adrien de Mortillet (1913, p. 405, fig. 1 et 2 ; cf. VAYSON, 1924, fig. 7). Il est remarquable que ces haches chinoises en bronze ont la forme des haches classiques d'Indochine. M. de Mortillet a fourni, à ce propos, des comparaisons archéologiques. On connaît des haches en pierre polie à tenon et à trou rond de l'Amérique du Nord, spécialement du Sud et du Sud-Est des Etats-Unis, des haches en pierre, cuivre ou bronze, ainsi percées de l'Equateur, de Bolivie, du Pérou.

Le *ko* en bronze à large lame triangulaire, dont j'ai déjà parlé (SIRÉN, pl. 18, fig. 6), permet une comparaison intéressante avec des pièces rares, mais qui ne paraissent pas exceptionnelles et dont je ne connais d'exemples que de Cochinchine. M. Holbé en a figuré une longue de 17 centimètres (HOLBÉ, fig. 25 = fig. 6). Une pièce tout à fait comparable, rapportée par

le C[el] Grossin, peut se voir au Musée de St-Germain, salle de Mars (fig. 7); elle provient de l'île Cù-lao Ruà. Ces pièces à tenon rectangulaire ou carré, à lame large et lancéolée, doivent être comparées au *ko* malgré la disposition légèrement récurrente de leurs ailes latérales ou épaulements.

Cette disposition pourrait tendre à s'opposer à la comparaison ; en effet, d'après la répartition de l'ornementation, le *ko* triangulaire en bronze était certainement emmanché, l'axe de la pointe perpendiculaire au manche ; or la disposition récurrente des talons des 2 pièces en pierre est comparable à celle qui s'observe chez certains objets (fig. 8) (¹) qui, d'après la forme de leur tranchant et de leur talon, étaient vraisemblablement des bèches, leur axe prolongeant le manche; mais il se peut que celui-ci ait été coudé et que ces outils aient été emmanchés comme des binettes. Il s'agit, en réalité, de deux types différents et la faible récurrence peu accentuée des objets recueillis par Holbé et par Grossin, permet d'envisager deux modes d'utilisation avec manche dans le plan d'aplatissement, soit que ce manche ait été perpendiculaire à l'axe de la pointe, soit qu'il ait été situé dans son prolongement.

Fig. 6. — Hache.

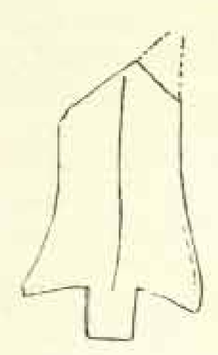


Fig. 7. — Hache.

Les magnifiques *ko* décrits par M. Osvald Sirén, sont, de toute évidence, des objets cérémoniels ; ces objets sont-ils toujours dérivés de prototypes ayant servi d'armes ? Il ne faut pas oublier que les Chinois, comme les Annamites, ont l'esprit fort peu militaire et que bien des rites mi-politiques, mi-religieux sont en rapport avec l'agriculture. Rappelons-nous que l'empereur de Chine semait tous les ans 5 céréales dont le riz et le blé, et qu'une cérémonie rituelle de printemps, analogue, manifestement inspirée par la Chine, a lieu encore à la cour d'Annam (²). Les *ko* (?) en pierre de Cochinchine peuvent avoir servi d'outils agricoles, par exemple à travailler dans la boue des rizières. Je ne fais que signaler une possibilité, car ils peuvent très bien avoir servi d'armes.

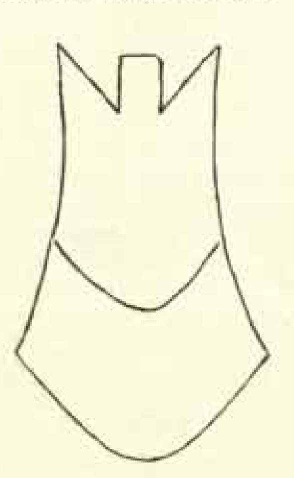


Fig. 8. — Hache.

(¹) Croquis pris au Musée de Nantes ; Cochinchine (d. p. M. de Laprade).
(²) Faits rappelés par Jean Brunhes (1925, pp. 305 et 329).

Je propose pour ces curieux instruments lancéolés le nom de *ko en pierre* ; le terme n'est peut-être pas très exact, mais il est aussi convenable que celui de « hache » lorsqu'il est appliqué à divers instruments en pierre.

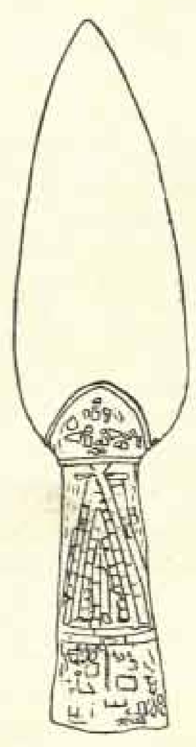


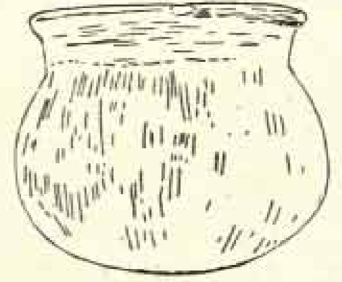
Fig. 9. — Poignard en jade a manche de bronze.

Les poignards de Binh-ca. — M. Osvald Sirén figure également un poignard en jade à manche de bronze incrusté de turquoise (pl. 17, fig. B=fig. 9) ; je ne puis m'empêcher de le rapprocher, sans pouvoir faire plus, des « pointes de lances ou de sagaies (?) en schiste (¹) provenant de Binh-ca (Tonkin, aux environs de Tuyên-quang) et signalées par M. Mansuy (1920, pl. IV, fig. 4, 5, 6). Ces pointes sont minces, assez acérées, de section losangique ; deux d'entre d'elles ont le talon brisé, l'autre a le talon en partie conservé ; leur longueur est variable ; la plus grande, brisée, atteint encore 115 millimètres.

Le poignard de jade est attribué à l'époque Yin. M. Mansuy (1924, p. 29) a rappelé l'existence des pointes de Binh-ca à propos d'objets de Mandchourie méridionale signalés par Torii.

La poterie au panier. — M. Sirén représente des vases de l'époque Tcheou (1134 à 255 av. J.-C.) ornés du « dessin de natte » (*mat pattern*) et faits à la main. Il s'agit, à mon avis, de poterie au panier ou d'une copie de poterie au panier ; je me refuse à admettre l'explication avancée par M. Andersson : recherche d'une meilleure surface de chauffe.

Les formes sont variées, il y a des tripodes (*li*), etc. (pl. 28). J'ai précédemment signalé la ressemblance des poteries actuellement fabriquées à Nhommalat (Laos) et de celles trouvées par les RR. PP. de Pirey dans les dunes de



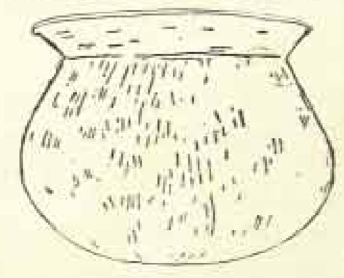


Fig. 10. — Poterie de Nhommalath.

(¹) M. Andersson a signalé, du Honan, des pointes de flèche en schiste (Teilhard de Chardin, 1926, p. 118). Il est curieux de constater que, pour les objets de schiste, nous trouvons encore des points de comparaison dans la région de la Baltique (Schetelig, 1926, p. 31-34) ; mais l'on ne peut étayer aucune hypothèse sur ces faits de convergence, dus à la matière première.

Tam-toà près Đồng-hới (PATTE, 1925, pl. VI, fig. 1-3); j'ai eu le tort d'indiquer les premières comme préparées à l'aide du procédé au panier. M. Cœdès, directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, veut bien me signaler que les poteries de Nhommalat sont faites à l'aide d'un tour primitif, que les stries, donnant l'apparence d'empreintes de panier, sont obtenues, avant cuisson, à l'aide d'une spatule striée et du support de base lui-même; il s'agit donc d'une imitation de poterie au panier; il y a encore, jusqu'à un certain point, survivance (1) et il n'est pas inutile de figurer des types actuels du Laos, d'après des photographies communiquées aimablement par M. Fromaget (fig. 10). Les anciennes poteries au panier de Tam-toà et les imitations actuelles du Laos méritent d'être rapprochées des produits protohistoriques chinois.

Les anneaux de jade. — M. Sirén présente des anneaux de jade rituels dits *pi* (pl. 69 et 70); les uns sont fermés, les autres interrompus le long d'un rayon (pl. 70, B; coll. Gieseler). Ils ne sont que provisoirement attribués à l'époque Tcheou, car la forme est restée immuable à travers les siècles (p. 59-62), ce qui est logique pour une forme aussi élémentaire. Ces anneaux sont bien connus des préhistoriens en raison des comparaisons et rapprochements que l'on a tentés pour les anneaux trouvés dans les sépultures énéolithiques d'Occident (Morbihan, etc.) (2). Ces anneaux rentrent dans la catégorie des inventions que j'appelle *conceptions élémentaires*. Il faut observer des associations et mieux des *combinaisons de conceptions élémentaires* pour se permettre des rapprochements. Mais il est intéressant pour nous de savoir (p. 60) que les grands anneaux plats dits *pi* ont été, à l'origine, des emblèmes du Soleil ou du Ciel, donc aussi de l'Empereur. Il est à remarquer également que le rayon intérieur doit être inférieur ou au plus égal à la moitié du rayon extérieur; si les proportions diffèrent, ce sont des *yuan* ou des *hou*, non plus des *pi*, et le sens varie. Que ceci nous mette en garde contre les comparaisons trop généralisées. L'empereur donnait des *pi* aux princes pour qu'ils les portent. Dans les sépultures, il semble que les *pi* soient placés sur la poitrine ou sous le dos. M. Sirén signale des *pi* dans une sépulture coréenne du IIIe siècle.

On connaît de semblables anneaux de Samrong Sen (Cambodge) (3). M. Mansuy et M. Chauvet, entre autres, en ont figuré; les exemplaires figurés par M. Chauvet et par M. Mansuy (1923, p. 6, pl. IV) ne répondent pas à la définition des *pi*.

(1) Cette survivance d'une ornementation imitant les empreintes de panier est un fait banal signalé ailleurs en ethnographie (cf. en particulier: BREUIL, 1926, p. 369).

(2) Cf. Bibliographie *in* DÉCHELETTE, 1908 (*Manuel...*, pp. 520-523); CHAUVET, 1927, p. 296; CAPITAN, 1909.

(3) Mlle Colani (1928) en a découvert également à Chợ Gành, etc.

Comparaison avec l'âge du Fer au Caucase. — Deux plaques de bronze de la collection Oppenheim (Sirén, 1929, pl. 62 = fig. 11) sont en forme d'animaux assis, les membres sont grêles, de largeur presque uniforme, les gueules ont un aspect très spécial, et je ne puis m'empêcher de songer, en les voyant, aux gravures sur ceintures de bronze, représentant soit des quadrupèdes soit des hommes, appartenant à l'âge du Fer et provenant d'Akthala dans le massif du Lelwar (de Morgan, 1927, p. 296-297, fig. 296-297; de Morgan, 1921, p. 236, fig. 131). Il y a aussi une certaine ressemblance avec des figurations des sépultures de Koban (Osséthie) (de Morgan, 1927, p. 315, fig. 320, p. 323, fig. 230; de Morgan, 1926, p. 235, fig. 130) ainsi qu'avec deux animaux affrontés (de Morgan, 1927, p. 329, fig. 338, d'après Chantre).

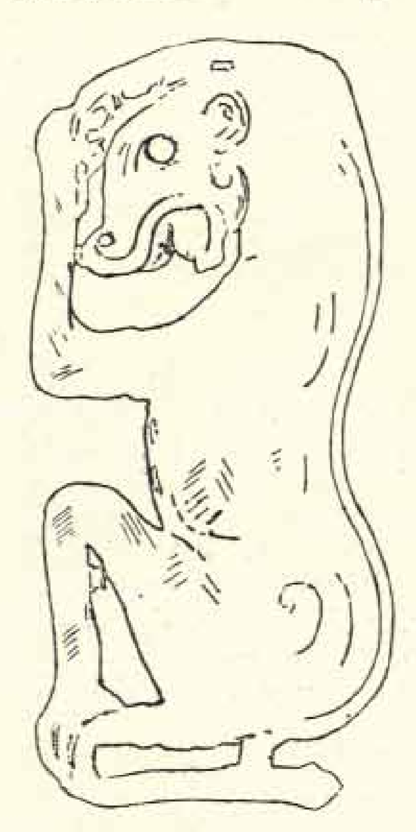


Fig. 11. — Plaque de bronze.

Ce n'est pas la première fois que ces découvertes du Caucase se prêtent à des comparaisons avec des pays plus ou moins éloignés. Chantre (1880, p. 837) comparait les trouvailles de Koban à celles de Hallstatt, de Villanova et de Bismentova en Haute-Lombardie. Déchelette (1910, p. 65) reconnaît que, en particulier, des plaques de ceinturon gravées et même ornées d'émaux champlevés à figures d'animaux, peuvent avoir été inspirées par l'art oriental (Perse, Chaldée) et qu'il y a des affinités manifestes avec l'Europe centrale, affinités dont l'origine serait égéenne. Celles-ci s'expliqueraient par des influences d'origine commune, suivies de dégénérescence (p. 525). Quant aux émaux des plaques de ceinturon, ils correspondraient, par leur composition, à ceux d'Egypte et d'Assyrie. La prolongation du rayonnement de la culture assyrienne jusqu'au VIIIe et VIIe siècle est d'ailleurs démontrée par la découverte de cunéiformes dans la vallée de l'Araxe. De Morgan (p. 329), à propos des animaux affrontés de Koban, a remarqué qu'il s'agit d'une conception non indigène et que l'idée, sinon l'objet, était venue de Chaldée, d'Assyrie ou de Phénicie.

On a, d'autre part, trouvé à Koban un scarabée phénicien (?) et de l'ombre balte; le commerce se faisait donc dans différentes directions. Aussi les analogies relevées plus haut entre le Lelwar et l'Osséthie sont-elles très naturelles; d'ailleurs, de Morgan avait déjà écrit (p. 327) que les gravures

d'animaux d'Osséthie rappellent beaucoup celles du Lelwar. Cet auteur avait également attiré l'attention sur les relations entre le Lelwar et la région du Tigre et en avait donné des preuves (p. 330). De Morgan a admis aussi les analogies entre les civilisations de Hallstatt, d'Arménie et d'Osséthie (1921, p. 142) et considéré (ibid., p. 237) comme possibles des relations commerciales avec la région de l'Altaï, ceci, d'une part, d'après des découvertes récentes en Sibérie, d'autre part, d'après celles de vases zoomorphes et de certaines ciselures en Osséthie.

Nous sommes donc amenés à des comparaisons avec des manifestations artistiques contemporaines de la civilisation hallstattienne d'Europe ; or, les bronzes chinois, qui nous intéressent, datent de l'époque Tcheou, époque qui a duré de 1134 à 255 av. J.-C ; on ne peut pas rêver une coïncidence plus parfaite.

Les relations entre la Chine et l'Occident ou le proche Orient remonteraient d'après les découvertes récentes d'Arne, d'Andersson, à l'âge du bronze (civilisations de Suse ou d'Anau). Des relations à l'âge du fer ont été pressenties depuis longtemps ; Paléologue (1887-1910, p. 102) a signalé des influences chaldéennes ; Mou wang (1001 à 946), empereur appartenant justement à la dynastie Tcheou, fit un voyage dans les contrées de l'Occident de la Chine ; il ramena des ouvriers et des architectes, le pays n'est malheureusement pas précisé, Médie, Chaldée, Assyrie, Susiane, Chaldée ? Paléologue s'est donc cru autorisé à comparer certains monuments chinois dit *taï* (p. 103) avec les grandes tours à 7 étages et à escaliers extérieurs de Chaldée et d'Assyrie [1].

Dans ces conditions, le rapprochement entre les bronzes chinois et les gravures du Caucase n'a rien d'extraordinaire [2]. On ignore quelles sont les relations entre les civilisations de Hallstatt et de Koban ; de Morgan (1921, p. 234) a suggéré que les tombes d'Osséthie seraient les témoins du passage

---

(1) Dussaud (1914, p. 214) a considéré comme superficiels les rapprochements entre l'art mycénien et celui d'Extrême-Orient ; le meilleur avait trait à la représentation du « galop volant ». Le « galop volant » se retrouve bien à l'âge du fer en Osséthie (DE MORGAN, 1027, fig. 336, n° 13) ; mais n'est-il pas téméraire de comparer le cheval de Koban et le griffon de Mycènes (DUSSAUD, fig. 154) ? Le « galop volant » est une *conception élémentaire* capable, comme toutes, de germer n'importe où, en tout temps, chez les Magdaléniens de Saint-Marcel (Indre) par exemple.

(2) On a déjà cherché à expliquer l'ornementation des bronzes chinois archaïques, par une dérivation du Proche-Orient. Rostowtzeff, cité par Andersson (1925, p. 31), pense que certains types n'ont pas été inventés en Chine, mais qu'il s'agit des types favoris de l'art assyro-babylonien qui les aurait tenus lui-même de l'art sumérien ; il serait impossible de supposer que des créations aussi particulières aient été inventées indépendamment par les Sumériens et, plus tard, par les Chinois. Le rapprochement proposé aujourd'hui a le gros mérite de respecter les synchronismes.

des Hallstattiens au travers du Grand Caucase ; elles dateraient de l'époque où les Aryens, dans leur marche lente vers l'Occident, seraient entrés en possession du fer (1927, p. 338). De Morgan considérait ceci comme une pure hypothèse et il écrivait : « Ce que nous venons de voir élargit singulièrement le champ de cette civilisation (hallstattienne), mais ne donne pas la solution quant à son origine » (*ibid.*, p. 338). Après avoir fait le rapprochement entre les gravures du Caucase et de Chine, je fais mienne la phrase précédente ; il faut, d'ailleurs, être réservé quant au rapprochement lui-même ; les convergences sont aussi, sinon plus, courantes en art qu'en zoologie, et il se peut que les deux productions artistiques n'aient rien de plus en commun que le canard et le *Trachodon*, reptile crétacé à bec de canard.

M. Osvald Sirén signale une convergence ou une ressemblance très curieuse entre les *tao-t'ie* chinois de l'époque Yin et certaines images de têtes démoniaques ou bestiales appartenant à des monuments de l'Amérique centrale, stèles, mosaïques, poteries du Guatemala, de l'Honduras, du Mexique, monuments attribués, les uns à l'art maya, les autres à l'art zapotèque et aztèque (pl. 21). Les analogies sont frappantes, à tel point que l'on ne sait si elles sont un appel à l'audace ou à la prudence ([1]), audace dans le cas particulier, prudence en général.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler, par un exemple, la complexité des problèmes relatifs aux influences artistiques. D'après plusieurs archéologues, Pottier, Salomon Reinach, etc., il faut rechercher en Perse, en Assyrie, en Susiane, l'origine de certains motifs de la décoration mérovingienne ([2]). Ainsi que l'a parfaitement exposé Salomon Reinach (1921, p. 290-292 ; 1922, p. 106), la décoration mérovingienne qui rappelle plus celle de l'ancienne Gaule que celle de la Gaule romaine, ne doit des affinités avec Byzance qu'à une communauté d'origine ; l'art barbare, comme l'art byzantin, a été influencé par la civilisation gothique de la Mer Noire et celle de la Perse des Sassanides, le courant s'étant propagé vers l'Europe par l'Arménie et le Caucase. Certains caractères de l'art mérovingien se retrouvent d'ailleurs, plus anciennement, parmi des objets de Hallstatt et du Caucase (Koban).

Justement, un bijou mérovingien de la nécropole de Lavoye (Meuse) (Musée de St-Germain, nº 57274 ; REINACH, 1921, fig. 170) se trouve présenter un certain air de parenté avec le bronze chinois étudié ; celle-ci ne serait donc pas fortuite ; elle s'expliquerait par l'influence prolongée d'un même foyer.

---

(1) Pour la bibliographie, voir, outre S. REINACH, CHAUVET, 1907, et MORIN-JEAN, p. 118 et 119.

(2) Sur l'origine mongolique des Américains, voir, en particulier : LICENT et TEILHARD in *L'Anthropologie*, 1925, p. 63, à propos d'instruments agricoles. — Voir plus haut les comparaisons avec l'Extrême-Orient fournies par les haches américaines à tenon et à perforation. Voir enfin RIVET, 1925, p 295.

En résumé, la difficulté rencontrée dans la désignation des objets par suite de la variété d'usages ou de sens des pièces en apparence voisines, difficulté se trouvant par suite dans les rapprochements, doit être méditée par les préhistoriens. Le cas des anneaux-disques est typique à cet égard. Mais il n'est pas moins vrai que la protohistoire chinoise nous a amené à des rapprochements avec le Caucase d'une part, avec l'Indochine d'autre part ; ces derniers sont les plus fermes, ils ont trait aux haches à tenon, aux *ko* en pierre de Cochinchine, à la poterie au panier, aux anneaux de jade. Plusieurs des faits comparés débordent d'ailleurs du domaine de la Chine, de l'Indochine et du Caucase. Les comparaisons suggérées par les belles planches du travail d'Osvald Sirén n'amènent pas toujours à de fermes conclusions, elles méritaient néanmoins d'être enregistrées ; elles peuvent devenir fertiles en conséquences.

C'est pour moi un devoir que de remercier M. Osvald Sirén qui a bien voulu m'autoriser à reproduire au trait quelques-unes des magnifiques photographies qui illustrent son mémoire.

Ouvrages cités.

Andersson (J. G.), 1925. *Preliminary report on archaeological research in Kansu* (Mem. of the Geolog. Survey of China, Series A, n° 5, juin 1925).

Aspelin (J. R.), 1874. *Sur l'âge de la pierre des régions finno-ougriennes* (Cong. intern. d'Anthrop. et d'Archéol. préhist., Stockholm, 1874).

Breuil (H.), 1926. *Les origines de l'art décoratif* (Journal de Psychologie normale et pathologique, Paris, Alcan, 1926).

Brunhes (Jean), 1925. *La géographie humaine*, 3e édit. (Paris, Alcan).

Capitan (Louis), 1909. *Les grands anneaux de poitrine des anciens Mexicains. Comparaison avec les anneaux similaires japonais, océaniens et préhistoriques de la Gaule* (XVIe Congr. intern. des Américanistes, Vienne, 1909, p. 103-106).

Chauvet, 1907. *Une fibule barbare en forme d'oiseau* (Bull. Soc. arch. et hist. de la Charente, séance du 12 décembre 1906).

Colani (Madeleine), 1928. *Notice sur la préhistoire du Tonkin. I. Deux petits ateliers* (Bull. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. XVII, fasc. 1, Hanoï, 1928).

Evans (John), 1878. *Les âges de la pierre, instruments, armes et ornements de la Grande-Bretagne* (trad. franç., Paris, 1878).

Evans (John), 1882. *L'âge du Bronze, instruments, armes et ornements de la Grande-Bretagne et de l'Irlande* (trad. franç., Paris, 1882).

Mansuy (H.), 1920. *Contribution à l'étude de la préhistoire de l'Indochine. II. Gisements préhistoriques des environs de Lang-Son et de Tuyen-Quang, Tonkin.* (Bull. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. VII, fasc. 2, Hanoï, 1920).

Mansuy (H.), 1923. *Contribution à l'étude de la préhistoire de l'Indochine. III. Résultats de nouvelles recherches effectuées dans le gisement*

préhistorique de Somrong Sen (Cambodge), suivi d'un *Résumé de l'état de nos connaissances sur la Préhistoire et sur l'Ethnologie des races anciennes dans l'Extrême-Orient méridional* (Mém. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. X, fasc. 1 ; Hanoï, 1923.)

MANSUY (H.), 1925. *Contribution... VI. Note sur deux instruments en pierre polie provenant de l'île de Tré (Annam).* (Mém. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. XII, fasc. 2, Hanoï, 1925).

MECQUENEM (R. DE), 1930. *Outillage préhistorique d'un nouveau sondage profond dans l'Acropole de Suse* (Anthropol., 1930, p. 225 sqq.).

MORGAN (Jacques DE), 1925-1926-1927. *La préhistoire orientale* (ouvrage posthume publié par Louis GERMAIN, Paris).

MORIN (Jean), 1908. *Archéologie de la Gaule et des pays circumvoisins.* Paris, Alcan, 1908.

MORLOT (A.), 1868. *L'archéologie du Mecklembourg, d'après les travaux du Dr. Lisch, comparée à celle de l'Europe centrale.* 1ère partie. *Âge de la pierre* (Zurich, 1868).

MORTILLET (Adrien DE), 1913. *L'Age du bronze en Chine* (Rev. anthr., 1913, p. 397 sqq.).

NILSSON (Sven), 1868. *Les habitants primitifs de la Scandinavie* (traduction française).

PALÉOLOGUE (M.), 1887-1910. *L'art chinois.* Paris, Quantin (1887, Bibl. de l'enseignement des beaux-arts).

PATTE (E.), 1923. *Notes sur le préhistorique indochinois.* I. Résultats des fouilles de la grotte sépulcrale néolithique de Minh-Cam (Annam). (Bull. Serv. Géol. de l'Indochine, vol. XII, fasc. 1, Hanoï, 1923).

PATTE (E.), 1925. *Notes sur le Préhistorique indochinois. IV. Le Kjökkenmödding néolithique du Bau-Tro à Tam-Toa près de Dong-Hoi (Annam).* (Bull. Serv. Géol. de l'Indochine, Hanoï, 1925; et Bull. Ec. Franç. d'Extrême-Orient, XXIV et XXV).

REINACH (Salomon), 1921. *Catalogue illustré du Musée des Antiquités nationales au Château de St-Germain-en-Laye.* T. II. Paris, 1921.

REINACH (Salomon), 1922. *Guide illustré du Musée de Saint-Germain.* 3e éd. Musée de Saint-Germain, 1922.

RIVET (P.), 1925. *Les origines de l'homme américain* (L'Anthropologie, 1925, p. 293).

SCHETELIG (Haakon), 1926. *Préhistoire de la Norvège.* Oslo, 1926.

SCHETELIG (Haakon), 1927. *Préhistoire de la Norvège* (Bull. Soc. préhistorique française, 1927, p. 176 sqq.).

VAYSON DE PRADENNE, 1924. *L'étamage des armes de bronze en Chine* (L'Anthropologie, 1924, p. 481 sqq.).

ÉTUDES INDIENNES ET INDOCHINOISES[1]

Par Paul MUS

Membre de l'École Française d'Extrême-Orient.

IV. — DEUX LÉGENDES CHAMES.

Introduction : le Livre des Hymnes. — Dans ses *Nouvelles Recherches sur les Chams*, M. Cabaton a transcrit et traduit un livre d'hymnes auquel il joint un commentaire composé par un prêtre de Phanrang et renfermant, nous dit-il, « à peu près tout ce que les Chams savent de leurs divinités » [2] : ce recueil serait comme l'inventaire des croyances non-islamiques actuelles. Mais le contenu déçoit. Le nom de yań In, où M. Cabaton a reconnu Indra, et une allusion à Sītā qu'il a cru rencontrer [3], voilà la part des religions indiennes, assez prospères jadis pour couvrir le pays de tant de sanctuaires, où l'on sait que s'abritent encore dans le Sud les dernières lueurs des cultes chams. Quelques hymnes s'apparentent à la légende historique (hymne à Pō Binsvơr) [4], et l'on voit ailleurs un héros, le Pō Riyak, s'en venir de la Mecque (*mơkaḥ*), ce qui trahit un apport islamique [5]. Mais les textes n'offrent que des indications maigres et triviales sur ce panthéon mélangé. Qu'on en juge d'après l'hymne à Pō Klauń Garai, tel que l'a donné M. Cabaton :

« Le dieu Pō Klauń adore les filles. Il ne consent à manger les mets du sacrifice que rangés sur deux files, offerts entre la deuxième et la troisième veille.

---

(1) Voir *BEFEO.*, XXVIII, p. 147, XXIX, p. 331.

(2) A. Cabaton, *Nouvelles Recherches sur les Chams*, PEFEO., vol. II, Paris, Leroux, 1901, p. 11.

(3) *Ibid.*, p. 116, n. 1 : « yań In est probablement Indra » et p. 11, n. 1 : « une allusion à Sītā est sans doute la preuve qu'il existait une version chame du Rāmāyaṇa », cf. infra, p. 75.

(4) *Nouvelles Recherches*, p. 118. Cf. E. Aymonier, *Légendes historiques des Chames*, Excursions et Reconnaissances, t. XIV, n° 32. Saigon, Imp. Coloniale, 1890, p. 164.

(5) Hymne au « Roi des flots », *Nouvelles Recherches*, p. 117. Sur l'immixtion musulmane dans la tradition chame, voir surtout E. M. Durand, *Les Chams Bani*, BEFEO., III, 1903, p. 62, et *Notes sur les Chams*, III, *la Chronique royale*, ibid., V, 1905, p. 378.

« C'est ainsi qu'il faut disposer les oblations pour qu'elles soient agréables à Pō Klauṅ ; il descendra alors de sa montagne, la tête ornée d'un beau turban, les pieds chaussés, pour prendre part au sacrifice. » (1)

Cet exemple est particulièrement instructif, du fait que Pō Klauṅ Garai nous est connu d'autre source : un conte en partie traduit par Aymonier rapporte tout au long sa légende et la chronique royale, qui d'ailleurs ne se distingue guère des légendes, du moins pour les hautes époques, en fait un des premiers rois du pays (2). Pō Klauṅ Garai est encore vénéré dans le liṅga à visage de la grande tour rouge de Phanrang : elle a même pris son nom. Or il est clair que si l'hymne cité n'a rien de commun avec la légende populaire, rien non plus n'y évoque le dieu Çiva auquel, à Phanrang, le héros est ainsi identifié. Doit-on désespérer de textes qui ne se rattachent pas aux traditions indiennes et qui, pris en eux-mêmes, semblent presque dénués de sens ?

M. Cabaton n'a pas décrit le manuscrit unique qu'il a utilisé. Il porte le nº 13 du fonds cham de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. C'est un mauvais cahier de papier annamite non collé, quatre feuillets écrits sur une seule face, pliés par le milieu, à la chinoise, en pages doublées de 0 m. 23 × 0 m. 25, et cousus le verso du feuillet à l'intérieur. L'écriture, au pinceau et à l'encre de Chine, est d'une main souvent confuse, hâtée plutôt qu'inexperte, et le texte s'avère fautif en maint endroit, comme la ponctuation, par traits verticaux simples et doubles, fréquemment maladroite. Au total, copie récente et peu soignée, observation qui n'est pas sans importance, le manuscrit présentant à la lecture de grandes difficultés, bien que le traducteur n'en ait pas averti.

« Etudiés avec attention, écrit au contraire M. Cabaton (p. 96), les alphabets et exercices conduiront sans peine du déchiffrement relativement facile des manuscrits à celui plus compliqué des nombreux documents épigraphiques de l'ancien Campā. » Or, les hymnes ne semblent nullement d'une lecture ou d'une interprétation moins épineuses que les inscriptions. On y rencontre des termes qui sont absents du dictionnaire publié par Aymonier et M. Cabaton, et les quelques lettrés qui subsistent en pays cham ne sont trop souvent d'aucun secours pour éclaircir ou corriger la leçon. L'auteur des *Nouvelles Recherches* n'en avertit pas (3), bien que ses traductions, données *de plano*,

(1) *Nouvelles Recherches*, p. 111.

(2) *Légendes historiques*, p. 157. Cf. A. Landes, *Contes tjames*, Exc. et Recon., t. XIII, nº 29, 1889, p. 53 : l'histoire de Noix de Coco, *čei balauk laṅ*, est une variante populaire de la légende de Pō Klauṅ Garai. Pour des analogies indonésiennes, voir références ap. R. O. Winstedt, *The Folk-tales of Indonesia and Indo-China*, JSBRAS, nº 76, 1917, p. 125. — Landes traduit une seconde légende du même cycle, op. cit., p. 128 : *Histoire du Seigneur Klong Garai* ; c'est celle de la guérison miraculeuse ; cf. infra, p. 47.

(3) Ceci valant surtout pour les hymnes : M. Cabaton s'est montré plus circonspect à l'endroit des *Prières des Grandes Fêtes* (p. 119) et du *Chant du Kadhar au sacrifice du buffle* (p. 182).

soient parfois assez difficiles à apparier au texte. La médiocrité du manuscrit laisse espérer que quelques lectures pourront s'améliorer à les serrer de plus près, en même temps que le progrès des études chames, dû pour une si large part à M. Cabaton lui-même, permettra de réduire certaines difficultés insolubles il y a trente ans.

∴

Il convient tout d'abord d'observer que le texte est métrique, ce dont il semble que M. Cabaton ne se soit pas avisé. Selon les règles de la versification chame, les finales ne riment pas entre elles, mais chacune, dans le haut style, se répercute deux fois dans le corps du vers suivant, qui marque deux césures sur ces assonances. Ces éléments métriques sont fortement accusés à la récitation. Un exemple fera saisir le mécanisme :

yaḥ kyơn hū anơk likĕi kā nōrāpā
papōk niçar dī grơp adhvā
pākvơč tabơn dī grơp jalan ‖
gaḥ tathik pāñap dhơr dī ñauk butar
tơn nī mơḥ brĕi dan
dī grơp pabaḥ lāmơñơ ‖
dơṃ nan nōrāpat čan saun nōramơ
pāñap nī dhar dī lāmơñơ
saun abiḥ dī grơp jalan ‖ (¹)

(¹) On a coupé chaque vers par deux alinéas aux césures. Cette disposition répond aux arrêts qu'y marque le récitant. Elle a en outre l'avantage de faire ressortir les mots portant l'assonance, ce qui peut guider pour l'interprétation : c'est là que sont ordinairement les points faibles de la construction, particules vides, mots explétifs : *nī, nan, lō rĕi*, ainsi que les éléments ou les articulations de sens les plus difficiles : doublets néologiques : *čaraṅ = čaraḥ*, parallélisme enchainant des emplois forcés, e. g. *khañ* répondant à *bī draḥ*, parallèlement à *čaraṅ, čaraḥ*, etc.

Dans ce passage il s'agit d'un roi qui désire vainement un héritier. Son astrologue dit :

« Si l'on veut que le roi ait un garçon, — qu'il accomplisse de bonnes œuvres sur toutes les routes, — qu'il fasse creuser des puits près de tous les chemins,

« Au bord de la mer, qu'il fasse des œuvres pies, sur la terre ferme, — qu'il pèse l'or pour le répandre en dons — à l'embouchure de tous les fleuves [ou : dans tous les ports]. »

« Or donc le roi dit à la reine — qu'ils devaient accomplir des œuvres pies aux embouchures [ou dans les ports] — et en tous lieux, par tous les chemins. »

Niçar = niçal « cordial, complaisant, bienfaisant, œuvre pie » (D) [je renvoie par cette initiale à E. Aymonier et A. Cabaton, *Dictionnaire čam-français*, PEFEO., VII, 1906]. — *Butar = butal* (malais *butala* < sk. bhūtala), la terre ; ici, la terre ferme par opposition avec *lathik* ; *butar* (D. om.) n'est plus connu que dans l'expression *diḥ dī butar*, coucher en plein air, à la belle étoile. — *Čan* : les lettrés glosent [*bi*]*čan* (sk. vacana) ; je n'ai toutefois pas d'autre exemple de cette aphérèse, qui semble bien brutale.

J'extrais ces lignes d'un roman traduit du malais, qui est encore très populaire chez les Chams de l'Annam [1]. Dans son état actuel, leur littérature montre toutefois peu d'exemples soutenus d'une prosodie régulière. Le livre des Hymnes en est bien éloigné. Les deux assonances qui étayent intérieurement le vers s'y retrouvent, mais le plus souvent sans répondre à la finale du vers précédent. Le fait dénonce l'inconsistance du texte; des vers en ont pu tomber : du coup s'expliquerait assez bien l'incohérence flagrante de plusieurs petites pièces. On remarque d'autres traces de corruption dès qu'on se réfère aux règles de la versification, comme pour l'hymne à yaṅ In, mal ponctué et incomplet par endroits dans la leçon qu'on en a publiée ; faute d'en avoir tenu compte, la traduction s'en est naturellement ressentie [2]. Mais les ressources que la métrique peut fournir pour l'établissement et l'interprétation de nos textes se verront mieux après l'examen d'un morceau de quelque étendue.

On est en droit d'attendre certaines indications de l'emploi rituel des hymnes et des circonstances mêmes du culte. Les *Nouvelles Recherches* ne s'étendent pas sur ce point : « les hymnes aux divinités chames sont dans la mémoire de tous les prêtres ; on les chante plusieurs fois de suite pendant les cérémonies » (p. 11). En décrivant la consultation de la pajau, l'auteur ajoute seulement : « le kathar... chante les hymnes sacrificiels aux divinités chames. Une libation est versée pour chacune des divinités nommées dans les hymnes. L'alcool des libations est recueilli dans un vase pour être bu à l'issue de la cérémonie. A chacune des divinités correspond une prière chantée par le baçaiḥ et le kathar. Ces prières ou hymnes sacrificiels s'appellent adauḥ daā Pō Yaṅ, chants pour inviter les dieux » (p. 35). Il n'en est plus fait mention au chapitre qui traite des fêtes religieuses des Chams. Cependant ces morceaux sont chantés dans toutes les cérémonies : à celles du culte public où officient conjointement le baçaiḥ et la pajau, comme à

---

(1) *Ākayet devāmanū* = ḥikâyat Devamandu. Cf. Ph. S. van Ronkel, *Catalogus der Maleische Handschriften* in het Museum v. h. Batav. Genootschap v. Kunsten e. Wetenschappen, Verhand. v. h. B. G. v. K. e. W., Deel LVII, Batavia — La Haye, 1909, n^os^ xci-xcvi, p. 99-104. La ville de Gañsa Indra devient en cham *gançrik inra*, etc... Je me demande si « *Kanōrapā*, nom d'un roi » [D], n'est pas bâti sur notre *Kā nōrapā* (supra, vers 1). Les informateurs d'Aymonier et de M. Cabaton connaissaient l'ouvrage. Ils ont même fourni le nom de Devamanū : « *Devāmanō* (sk. devamaṇi ?) : Devamaṇi, un surnom de Çiva (?) » [D]. Cette étymologie n'est pas à retenir. De même « *ākayet*, commencement » [D] est un faux-sens ; *ākayet* est l'arabe et malais *ḥikâyat* « histoire, récit ». Mais ce mot se trouve en fait *placé au commencement* des récits, en tête du titre : on a dû mal comprendre une explication de lettré.

Le texte cham est versifié ; je ne suis pas en mesure d'établir si l'original malais qu'il traduit est l'*ḥikâyat* même, donc en prose, ou déjà une version métrique.

(2) *Nouvelles Recherches*, p. 105 et 116.

celles des cultes privés et domestiques où la pajau paraît ordinairement seule, assistée d'un simple mơdvơn, parfois d'un kathar, qui font office de chantres Dans les cérémonies collectives célébrées aux temples, le récitant répète, semble-t-il, les hymnes de « tous les personnages divins qui ont, à un titre quelconque, illustré le pays » (1). Il ignore quelquefois un ou plusieurs des treize morceaux donnés par M. Cabaton — d'autres en ajoutent. Il importe de spécifier qu'éléments essentiels du rituel, c'est seulement par ces chants qu'est provoquée la « descente » des dieux, Pātrun Pō yaň.

Cependant, il suffit de parcourir la traduction de M. Cabaton pour s'en assurer, on célèbre les gestes de ces dieux sans joindre d'imprécations qui les lieraient magiquement. A l'examen se décèle un autre point notable : presque tous sont donnés pour des hommes divinisés et plusieurs chants relatent simplement un épisode de la vie du héros avant l'apothéose. Plutôt qu'il ne serait une formule abstraite contraignant la divinité, l'hymne cham a donc une efficacité magique certes, mais aussi lourde d'éléments épiques, voire dramatiques : l'état précaire des cultes ne permet pas d'en décider à première vue. Les pratiques et le mobilier cultuels, celui-ci malheureusement presque réduit à néant, prennent du coup un grand intérêt. Nous pourrons y trouver trace de quelques motifs tombés des hymnes.

Telles sont les remarques succinctes dont on peut s'aider pour l'examen de textes dont jusqu'ici l'intérêt n'a pas semblé égal aux difficultés qu'ils présentent.

***

Le premier hymne transcrit et traduit par M. Cabaton est l'hymne à Pō Ganvơr Mơtrī :

« *Commentaire cham.* — Pō Ganvơr Mơtrī « Seigneur chef des ministres », est le dieu des sculpteurs, des graveurs et des charpentiers. Pendant sa vie terrestre, Mơtrī vécut en ascète et s'abstint toujours de manger de la viande de bœuf.

« Pō Klauň Garai, le roi Lépreux, en fit son ami et son confident. Il le chargea plus tard de sculpter sa statue et celle de sa monture, un bœuf de cinq ans.

« Les statues terminées, Pō Ganvơr Mơtrī les présenta au roi ; celui-ci, après les avoir considérées quelques instants, disparut soudain.

« La figure qui orne le fronton du temple de Phanrang est Mơtrī ; le liṅga à figure représente le roi Pō Klauň Garai ; le bœuf de pierre placé à gauche dans le couloir du temple est Kapila, le bœuf du roi, que montent les morts dans les enfers.

(1) E. M. Durand, *Notes sur les Chams*, V, *La Déesse des étudiants*. BEFEO., VI, 1906, p. 287.

« *Hymne.* — Mơtrī alla loin, il revint vers son frère et changea une épine en figuier religieux.

« Mơtrī s'éloigna encore, il revint vers son frère et créa le palmier épineux.

« Il s'en alla et revint de nouveau ; avec une aiguille de palmier il toucha son frère.

« Son frère se retourna sur sa couche, s'éveilla et aperçut des éléphants qui s'avançaient.

« Des éléphants chams qui pénétrèrent dans l'enceinte du palais, passèrent devant lui et poursuivirent leur route. » (1)

La photographie du texte correspondant est reproduite page 101 des *Nouvelles Recherches* : c'est l'incipit du manuscrit, qu'on trouvera également ci-contre (Pl. VIII). On contrôlera aisément l'étude rapide que j'en vais tenter. Ma lecture est à gauche, à droite celle de M. Cabaton (2).

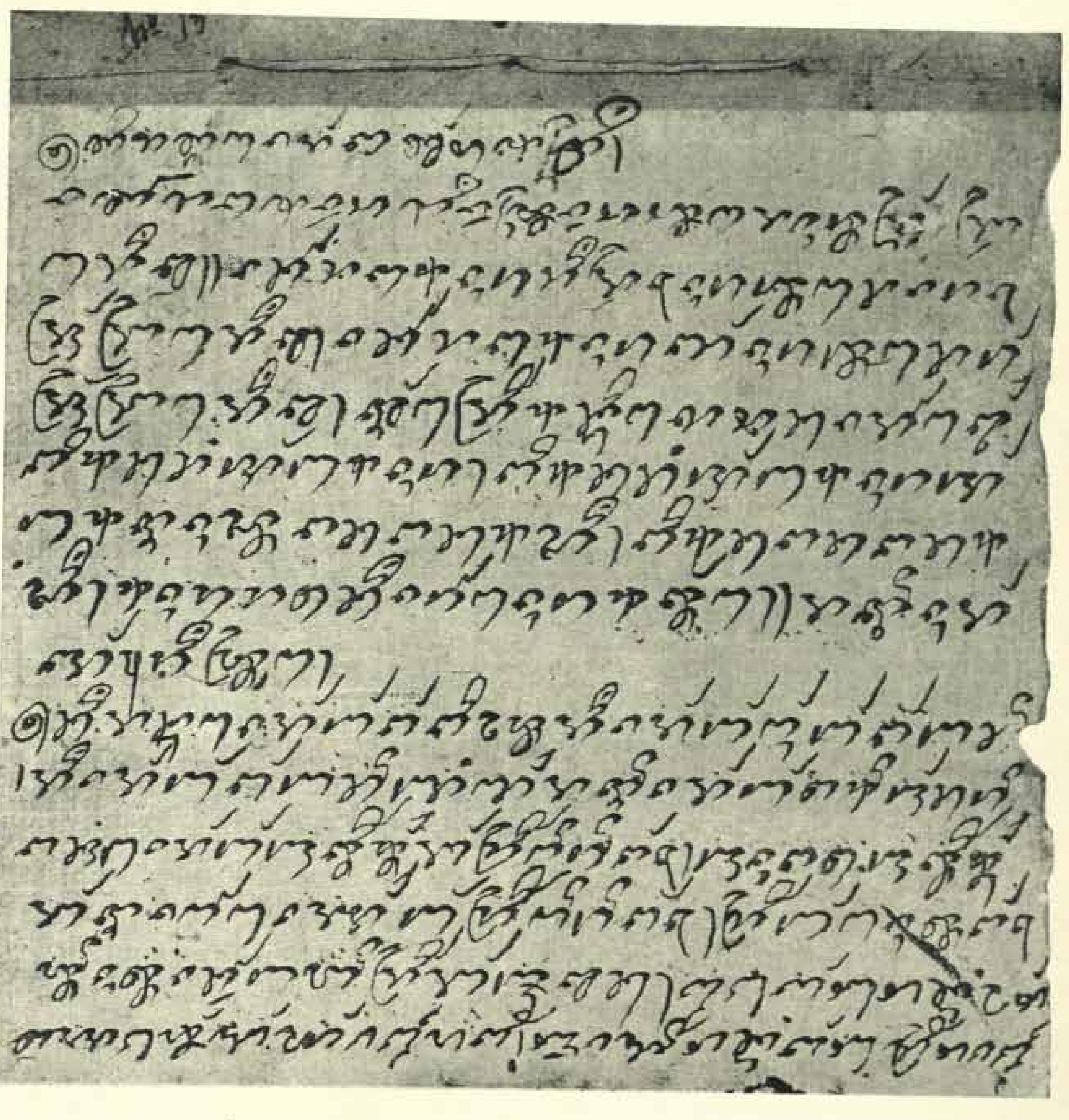
---

(1) *Nouvelles Recherches*, p. 106.

(2) *Ibid.*, p. 102. Pour faciliter la comparaison, j'ai partout ramené la transcription de M. Cabaton à mon système, en principe celui du *Dictionnaire*, avec quelques changements. Je rends les consonnes *ajoutées*, en cham *akhar prauṅ* « les grandes lettres » par la petite capitale : Ñ, D, B. J'écris de même PA le *pa* écrit en cham *dā*. Les semi-voyelles *y* et *v* seront rendues, en toutes positions, par un même signe : *yaṅ*, *byuḥ*, *var*, *ganvơr*, appuyé sur une apostrophe quand le signe cham pend à un *a* de support : *'yā*, *'vak*. J'ai confondu la nasale gutturale figurée par l'adjonction d'un croissant ou trait ascendant et celle qui s'écrit par la lettre pleine, affectée, à la finale, du virâma (cf. *Dictionnaire*, p. XVII). On pourrait rendre la première par l'italique : *rauṅ*, l'autre par la lettre droite du corps : rauṅ. Ainsi transparaîtrait la différence que l'écriture chame introduit entre les nasales dans *aṅvĕi* et dans *aṅkā* : mots qui seraient transcrits *aṅvĕi* et *aṅkā*. Mais cette finesse est inutile : il suffit d'observer que dans l'écriture des mss. les deux graphies sont interchangeables à la finale, et qu'à l'intérieur des mots *ṅ* s'écrit par la lettre pleine devant voyelle (*aṅan*) ou semi-voyelle (*baṅvū* ; quelquefois, au Cambodge devant sifflante : *saṅsai*, D), par le croissant devant occlusive nasale ou devant sifflante — ces deux graphies notées ici l'une et l'autre par *ṅ* seront donc, au besoin, aisément distinguées par position, c'est-à-dire par la considération de la lettre qui les suit.

glơṅ (v. 4) « regarder », écrit avec un double croissant = *ơ* + *ṅ*, paraît volontiers se prononcer *glaṅ*, comme s'il n'en portait qu'un = [*a* inhérent +] *ṅ*. De même *pơṅ*, prononcé *paṅ* « entendre », etc... Le *Dictionnaire* donne les doublets graphiques *glaṅ/glơṅ*, *paṅ/pơṅ*, sans signaler l'équivalence de prononciation. Je m'en suis tenu à une translittération : *aṅ* chaque fois que le signe est simple, *ơṅ* quand il est redoublé. D'après Aymonier, le croissant sert à noter, outre la nasale et la voyelle *ơ*, une autre voyelle qu'il transcrit *ă*, différente de *a* et de *ơ* (*Grammaire de la langue chame*, Exc. et Recon., t. XIV, n° 31, 1889, p. 25, et *Première étude sur les inscriptions tchames*, JA., 1891, I, p. 13). Dans l'usage actuel je n'ai pas cru reconnaître de différence très accentuée.

Le préfixe *mơ* est fréquemment écrit *mơṅ*. Pour Aymonier, la graphie est fautive : « ce préfixe dans les manuscrits est souvent écrit d'une manière fautive *mœng*, *mœng anœk* pour *mœ anœk* » (*Gram.*, p. 40). Cette écriture répond pourtant bien à



Incipit du livre des Hymnes : Ganvœr Motrī et Pō Saň (cf. p. 44).

nī danak ᴘō *ganvơr mơtrī*

nau bal mơrai bī ʙ*rai*
rai svak darvai
drŏṅ jrak dī ai ‖
nau bal mơrai bi draḥ
rai svak čaraḥ
drŏṅ jrak dī ai ‖
nau bal mơrai khaṅ
rai svak čaraṅ
drŏṅ jrak dī ai ‖

nau bal mơrai bī *mrai vak* darvai drŏṅ jrak dī ai. nau bal mơrai bī draḥ rai *vak çaraḥ* drŏṅ jrak dī ai. nau bal mơrai khaṅ rai hvak čaraṅ drŏṅ jrak dī ai.

*'vơk drĕi mơ*ᴅ*ik çaban*
dauk glơṅ limơn
čaṃ ryơp mơrai ‖
limơn čaṃ ryơp mơrai
ryơp mơadhvai
gan lan mơdhī ‖
limơn gan lan mơdhī
mơbai bat nī
rauk rai mơgvơk ‖

'vơk drĕi *mơnik çadan* dauk glaṅ limơn čaṃ ryơp mơrai limơn čaṃ ryơp mơrai ryơp *mơadvai khan* gan [lan] mơdhī. limơn gan *gan* mơdhī *mơrai* bat nī rauk rai *mơlvơk*.

J'ai souligné dans la colonne de droite quelques mots qui m'ont paru entachés de légères erreurs de lecture (¹). On peut traduire :

---

la prononciation actuelle, du moins au Binh-thuận ; on lit *mơṅkaḥ*, *mơṅgvơč* plutôt que *mơkaḥ*, *mơgvơč*, même quand ces mots sont ainsi écrits. On dit *mơṅanơk*, *mơṅrai* aussi bien que *mơanơk*, *mơrai* et l'on peut même dire *mơṅtơḥ*, *mơṅbauḥ* pour *mơtơḥ*, *mơbauḥ*. La nasalisation gutturale répond donc en cham, en toutes positions, à la nasalisation plus nuancée dont le préfixe malais *mĕ* est affecté devant *h*, alif et consonne explosive ou sifflante (*mĕṅ*, *mĕn*, *mĕm*, *mĕñ*). La prononciation chame flotte, mais fait manifestement un plus grand emploi que l'écriture de l'infixe *ṅ*, que nous transcrirons donc chaque fois que nos mss. le donnent.

(¹) Vers 1. Le mot que M. Cabaton lit *mrai* est nettement écrit ʙ*rai* (Pl. VIII, 1, 2 ; cf. infra, p. 46, n. 2). M. C. a d'autre part sauté un mot : *rai*. *Vak* corrigé en *hvak* est *svak* (l. 2, 3, 4). La correction *hvak* « manger » est incohérente et M. C. lui-même n'en a pas tenu compte pour la traduction.

Vers 2. *Çaraḥ*, lire *čaraḥ*. Le ms. (l. 3) donne *čareḥ* « lotus » ou « échelle » [D]. Le contexte et la rime exigent la suppression du signe vocalique.

Vers 4. *Mơnik* m'est inconnu. Le ms. (l. 5) donne *mơ*ᴅ*ik* < ᴅ*ik* « monter » ; *çadan*, lire *çaban* (l. 5).

Vers 5. *Mơadvai*, lire *mơadhvai* (l. 7, cf. infra, p. 47, n. 1) ; *khan*, lire *gan* (l. 7).

Vers 6. *Gan*, lire *lan* (imposé par le sens) ; *mơrai*, lire *mơbai* ; *mơlvơk*, lire *mơgvơk* (cf. infra, p. 47, n. 3).

L'hymne s'achève par une invocation : *daā* ᴘō *lyơṅ bī thruk* : « nous vous prions,

« Parti au loin [1], je reviens tard [2], je reviens arracher les épines de *drŏṅ* [3] dont vous êtes blessé, Seigneur !

« Parti au loin, je reviens en hâte, je reviens arracher les lancettes de *drŏṅ* dont vous êtes blessé, Seigneur !

« Parti au loin, je m'en reviens tout roide [4], je reviens arracher les lancettes de *drŏṅ* dont vous êtes blessé, Seigneur !

« S'asseyant en grand apparat [5] sur le trône, il regarde les éléphants que les Chams amènent [6].

Seigneur, de festoyer à satiété ». M. C., dans sa transcription, a écrit *khaṅ* (pour *lyơṅ*) : il rétablit *lyơṅ* en note (p. 102, n. 5). *Kh* et *ly* sont facilement confondus. Toutefois, le signe *ơ* et la lettre pleine rendant la nasale gutturale finale écartent ici la lecture *khaṅ* de M. C. ; c'est bien *lyơṅ* qu'a son texte, il faut l'y rétablir et sa note 5 est à supprimer.

(1) M. Cabaton a traduit *nau bal* par « s'éloigner » (cf. D., s. v. 4 *bal*). J'inclinerais à traduire « parti pour quelque temps. . . » [D., s. v. 5 *bal*<sk. *velā*], n'ayant pas jusqu'ici rencontré *bal* au sens de « loin, éloigné » dans les textes. Toutefois, ce simple sentiment ne m'autorisait pas à corriger une traduction très admissible : je l'ai conservée. Les lettrés traduisent *bal* par « capitale ». Ils ne comprennent d'ailleurs plus cette phrase dont on trouvera ci-dessous un essai d'interprétation.

(2) Le ms. donne *bi ʙrai*. *ʙrai* se rapproche de *ʙrač* (pron. *ʙrai*), *ʙrvač*, *ʙrvak* « sortir, passer, traverser ». Toutefois, si *ʙrač* n'a pas une acception adjective, qui me reste inconnue, *bi ʙrač* correspond mal à *bi draḥ* et *bī khaṅ*. Je corrige en *bi thrvai*, adverbe de structure normale : le ʙ et le signe combiné *thv* sont d'ailleurs aisés à confondre (cf. *thruk*, Pl. VIII, l. 9).

(3) *Drŏṅ*, rhapis flabelliformis L'Hérit. [D]. — Les trois mots *darvai*, *čaraḥ* et *čaraṅ* désigneraient par métaphore le même objet : au propre, *darvai* = épine [D] ; *čaraḥ* = « flèche garnie d'une pointe de fer » [D] se dit aussi des aiguilles ou lancettes de bambou fichées en terre, la pointe en haut, en travers d'un sentier pour l'interdire ; *čaraṅ* serait un doublet de *čaraḥ*, appelé par la rime (j'ai rencontré ailleurs l'alternance *padak*, *padaṅ*, épée, à la rime, en même position qu'ici *čaraḥ*, *čaraṅ*). Les feuilles du *drŏṅ* (le *trâṅ* des Cambodgiens) sont armées d'épines. D'autre part, son bois fibreux et dur pourrait s'employer au lieu du bambou pour la confection des lancettes. Je n'en ai toutefois pas rencontré l'usage. Par contre, des esquilles de bois de *drŏṅ* ont certains emplois rituels ou magiques. C'est ainsi qu'on en pique auprès des sépultures pour clouer l'âme défunte au sol et l'empêcher de revenir tourmenter ses proches. On en enfonce aussi dans des figurines de terre, selon l'universelle pratique de l'envoûtement. C'est plutôt sur ces emplois que s'appuie la métaphore dont use notre texte (infra, p. 47).

(4) *Khaṅ*, solide, dur ; ici *mơrai bi khaṅ*, s'en revenir « tout roide » ?

(5) *Vơk drĕi*, s'habiller, se parer ; cf. *'vak drĕi*, « se laver » [D].

(6) *Ryơp mơrai*. Le *Dictionnaire* a « *ryơp*, préparer, arranger », sens ici peu satisfaisant : il n'est d'ailleurs attesté qu'au Cambodge. Un bon lettré m'a traduit *ryơp* = appeler de loin, en criant. La plupart corrigent et lisent *tyap* « chasser ». Le sens fourni par D. serait utilisable à condition de faire de *mơrai* le verbe principal : *ryơp mơrai* = amener en bon ordre, caparaçonner et amener.

« Les Chams amènent les éléphants en file (1) au milieu de la cour du palais (2).

« Les éléphants au milieu de la cour du palais . . . . . (3) ramenant en cortège de la chasse (?). »

La traduction reste incertaine en quelques points, surtout à la fin. Elle fait cependant apparaître un sens plus compréhensif. Les trois premiers vers sont du discours direct. *Ai*, employé sans déterminations, telles que [*ai*] *ñu*, [*ai*] *sā tyan*, ne signifie pas seulement « frère aîné », comme le prend M. Cabaton, mais équivaut volontiers à un pronom personnel, et le plus souvent à celui de la seconde personne, acception respectueuse. Ce mot désignerait ici Pō Klauṅ Garai, de qui Pō Ganvơr Mơtrī fut le ministre (4). Les *épines* dont Pō Klauṅ Garai est blessé sont probablement toutes métaphoriques. Elles pourraient représenter (comme en sanskrit *kaṇṭaka*) les ennemis du prince, évoquant ses luttes pour conquérir ou garder le trône, aidé par le personnage énigmatique qui, ici, s'adresse à lui. J'y vois plutôt une allusion à la lèpre dont il fut atteint dans sa jeunesse. Un épisode de la légende soutient cette interprétation :

« Le Pō Klauṅ rencontre le Bhō Patiḥ et se lie d'amitié avec celui-là. Ils vont et viennent, faisant commerce de bétel comme tout le monde. Ils arrivent à la roche fendue. Là, pris de maux à la tête et aux pieds, le Pō Klauṅ Garai ne peut plus porter le bétel. Très inquiet, le Pō Klauṅ Čan [= Bhō Patiḥ] lui dit : « Permets-moi de te laisser là afin que j'aille prévenir ta mère, qu'elle prépare le riz et une gourde d'eau que trois hommes apporteront ». Ils viennent, ils s'approchent, voient la roche fendue et le dragon léchant le lépreux qui devenait resplendissant de beauté. Le Pō Klauṅ Čan réfléchit et se dit : « Celui-là même que j'appelais cadet est seigneur d'origine divine ». Il offre le riz, le bétel et la gourde d'eau au seigneur qui avait faim et devait manger le premier. Le seigneur fait des reproches à Pō Klauṅ Čan, lui disant : « Pourquoi m'as-tu quitté pour aller prendre ce riz ? Nous sommes unis comme des frères : je suis malade à en perdre le sentiment, et tu m'offusques ! » [Note d'Aymonier : c'est-à-dire : « tu m'offusques en m'appelant seigneur, toi qui jusqu'à ce jour

---

(1) *Mơadhvai* « en file indienne, un par un ».

(2) *Mơdhī* = *mơdhir* [D] ; noter l'allongement de la voyelle et la chute de l'*r*, pour la rime, cf. infra, p. 50, n. 3.

(3) Phrase difficile. Pour *mơbai bat ni*, je n'ai aucun sens méritant mention ; *mơgvơk* serait un doublet de *mơgvơč* « chasser » < *gvơč*, *gveč* [D] « chasser, prendre au lacet ». L'alternance *k*/*č* à la finale n'est point anormale : *arvăk*/*arvăč*, *dvơk*/*dvơč* (*dvič*). La construction elliptique *rai mơgvơč* « revenir *de* la chasse » se rencontre fréquemment en poésie : *rai mơkaḥ* « revenir *de* la Mecque ».

(4) Ganvơr Mơtrī n'est qu'un titre. C'était, disent encore les Chams, « le ministre qui gardait la porte intérieure du roi », définition imagée, qui explique bien l'application du titre au Çiva dansant sculpté au tympan de la porte du sanctuaire, e. g. à Pō Klauṅ Garai de Phanrang.

m'as donné le titre de cadet » ([1])]. Y a-t-il contamination entre la légende de Pō Klauṅ Ċan et celle de Pō Ganvơr Mơtrī — ou mieux *du* Ganvơr Mơtrī de l'hymne ? Ces deux personnages n'en font-ils qu'un ? Les deux textes s'accordent du moins sur quatre points essentiels : maux dont est affligé le seigneur — départ et retour de son ami — secours qu'il lui apporte — vocable dont il use en s'adressant à lui. Il semble donc que l'on soit en droit de s'aider du récit légendaire pour l'établissement et l'interprétation de notre texte, qui en a dû être comme une amplification métrique, dont nous n'avons plus que des fragments.

La seconde partie de l'hymne introduit un défilé d'éléphants. Suivant la légende traduite par Aymonier, l'élévation au trône de Pō Klauṅ Garai a été l'œuvre de ces animaux ([2]) : on ne peut rien faire d'une analogie aussi lâche ([3]).

Mais l'hymne fournit encore une indication intéressante : « S'asseyant en grand apparat sur le trône, il regarde, chante-t-on, les éléphants que *les Chams* amènent. » Or, à ma connaissance, il est sans exemple que l'ethnique ait jamais servi autrement que par opposition avec l'étranger : le peuple considéré en lui-même ou dans sa sujétion au souverain national se nomme normalement *bvơl, bhap, bhap parī, subhap palĕi*, etc. . . Si donc le mot *ċaṃ* paraît dans le fragment étudié, il appelle implicitement un terme antagoniste par rapport auquel il ait été dit, et qui sera tombé de notre mauvais texte. Il semblerait ainsi qu'intervînt dans la légende de Pō Klauṅ Garai et par contrecoup dans celle de Pō Gavơr Mơtrī le thème épars dans la tradition d'une influence extérieure s'immisçant en pays cham. Le délabrement du texte ne laisse pas présumer de sa nature. D'autres traditions mais confuses et qui devront être traitées avec précaution, appuient ce faible indice d'un rôle joué par l'étranger *khur, lauv* ou *javā*, dans la carrière légendaire de Pō Klauṅ Garai.

* * *

Quoi qu'il en soit, un premier point semble acquis : les hymnes rituels se fondent sur le cycle légendaire. Nous en trouverons plus bas ample confirmation. Il est ainsi manifeste que seule la légende complète de chaque dieu, si elle se retrouvait, donnerait un lien sensible aux vers décousus qu'on lui adresse, tout faits d'allusions à des thèmes apparemment perdus. Mais on voit quelles précautions sont ici nécessaires et que si la langue difficile des hymnes et leur mauvais état ne permettent souvent d'en comprendre un passage qu'à la lumière d'une légende parallèle, on risquera constamment de s'engager sur de fausses analogies, et d'autant plus qu'il y aura moins de points

---

([1]) *Légendes historiques*, p. 160.
([2]) *Ibid.*, p. 161.
([3]) *Infra*, p. 100.

clairement établis de par eux-mêmes dans le texte étudié. Nous devrons donc d'abord nous priver des facilités qu'offre la méthode comparative, traitant chaque morceau avec les seules ressources qui sont en lui, pour l'affermir, autant qu'il l'admet, en toute indépendance. A cette fin, rien ne sera plus utile que l'étude de la métrique.

Le vers cham (*kanaiṅ āriyā*) est normalement composé de trois membres (*kanaiṅ paᴅit*), de longueur variable, que déterminent deux césures : *klāu kanaiṅ paᴅit ṅap jyơṅ sā kanaiṅ āriyā* « de trois membres est fait un vers ». Le nombre de syllabes n'est pas fixe. S'il en manque une, on prolonge l'émission de la dernière accentuée. Une syllabe supplémentaire atone ne fait pas position et passe, sans rompre le mètre, avec la ou les syllabes atones qui séparent ordinairement deux ictus. Beaucoup d'irrégularités apparentes se laissent d'ailleurs réduire. L'écriture rend assez mal la prononciation chame actuelle : des doublets tels que *akan* = *ikan*, *bakan* = *bikan* = *bukan*, la fréquence de l'aphérèse : *akan* > *kan*, *akauk* > *kauk*, ne dénoncent pas des variantes réelles, mais l'irréductibilité de la prononciation à l'écriture. En fait, on ne dit ni *akan*, ni *ikan*, ni *kan* : la syllabe accentuée est précédée d'une aperture glottale qui n'a pas de notation alphabétique propre et que l'on exprime par l'une des voyelles brèves *a*, *i*, *u*. Il en résulte que pour les Chams eux-mêmes, la notation ou l'omission de pareilles initiales restent arbitraires : d'où des licences métriques. Quoiqu'il scande *'kak nau kā byā* « on l'attache pour l'envoyer à la reine », le scribe écrit fort bien *ikak nau kā byā*. D'autre part, si les préfixes non accentués *mơ*, *ka*, etc., s'adjoignent dans le corps d'un vers ou tombent librement, c'est que leur vocalisme, et partant leur valeur métrique, sont presque imperceptibles. Il est souvent impossible de savoir à l'oreille si par exemple *yaḥ* n'est pas précédé d'un écrasement de son préfixe ordinaire *mơ* : *(m)yaḥ*. La graphie *mơyaḥ kyơṅ kumĕi* « si on désire une femme », ne peut donc à la rigueur être tenue fautive, là même où le rythme demande *yaḥ kyơṅ kumĕi*, en quatre syllabes : le préfixe reste hors de la mesure.

Il semble d'autre part qu'il soit loisible d'ajouter un pied ou deux à tout *kanaiṅ paᴅit*, et surtout au premier : ce sont ordinairement des iambes, pied qui connaît en cham une fortune exceptionnelle, le fonds de la langue étant au moins pour moitié de dissyllabes oxytons à initiale brève. Mais de telles surcharges restent en somme l'exception. On peut ici les négliger.

Dans les formules métriques ordinaires, le premier membre est presque toujours le plus long et les deux derniers sont volontiers égaux. Les formules 5. 4. 4, 6. 4. 4, 10. 7. 7, sont particulièrement fréquentes :

ṅap saṅ dvĕi talĕi
yaḥ kyơṅ kumĕi
glơṅ tvĕi pajaiḥ

« Quand on fait une maison, on [en] tire le [plan au] cordeau ; — quand on prend une femme, — qu'on examine sa parenté ! »

klak gơp ranaṃ urań
tabyak BƠŃ *jań*
rań klau balĕi

« Si vous quittez les vôtres pour prendre des amis — en dehors de vos portes, — le monde se moquera de vous. »

Comme l'a noté M. H. Maspero [1], les vers chams « sont surtout caractérisés par la rime : le dernier mot du premier vers de chaque distique rime avec un mot placé à peu près au milieu du deuxième vers. » — M. Maspero considère en effet comme un vers le premier *kanaiṅ paɒit*, comme un second vers les deux derniers membres, que je sépare l'un de l'autre : son « distique » est mon vers (*kanaiṅ āriyā*). Dans le poème qu'il a excellemment édité et traduit, « l'hémistiche qui suit la rime est presque toujours une formule qui se répète à chaque distique. A la première strophe l'hémistiche final est toujours *yań po Nagar*, à la deuxième *haup dauk dī khan*, etc... » Nous avons rencontré un exemple de cette forme de composition aux trois premiers vers de l'hymne à Pō Ganvơr Mơtrī. De tels refrains dénoncent peut-être une veine populaire : dans la poésie savante le dernier membre change au contraire à chaque vers et s'enchaîne aux premiers membres du vers suivant en rimant avec eux, comme plus haut dans l'exemple tiré du roman de Devamanū, ou comme aux trois derniers vers de l'hymne. Les treize pièces du recueil publié par M. Cabaton suivent l'une ou l'autre de ces règles dans les rares passages présentant un sens cohérent : on peut donc bien croire que les vers ne s'enchaînant pas sont les restes d'une version plus étendue.

Outre ces rimes, les *kanaiṅ paɒit* admettent parfois une rime intérieure : la plus courante est au premier membre, de la pénultième à la quatrième *retrorsum*, ou surtout de la finale à l'antépénultième :

kunơ PŌ *bi*DAŃ *blauḥ* PAŃ
*panvơč syaṃ mơ*LAŃ
doṃ anơkhan [2]

« Je vous supplie, ô déesse, de vous manifester et d'entendre, — ô très belle et très bonne, la prière — que je vous adresse ! »

L'oreille discerne en cham trois espèces de rimes, qu'on peut nommer, à l'imitation des Khmèrs, rimes longue, moyenne et tronquée. La première repose sur des voyelles finales (syllabes ouvertes), obligatoirement longues [3]. La seconde porte sur des syllabes fermées par semi-voyelle, nasale ou sifflante,

---

[1] H. Maspero, *La prière du bain des statues divines chez les Čam*, BEFEO., XIX, v, p. 2.

[2] E. M. Durand, *la Déesse des étudiants*, BEFEO., VI, 1906, p. 270-289.

[3] E. Aymonier, *Grammaire*, p. 31. L'écriture néglige souvent de noter cet allongement. De là vient que Himly ait pu parler de voyelles brèves à la finale, trompé par les transcriptions de Landes. Cf. K. Himly, *Sprachvergleichende Untersuchung des Wörterschatzes der Tscham*. - *Sprache*, Sitz. - B. d. philos. philol. u. hist. Class. d. A.W. M., 1890, Heft III, p. 337, 343.

ou affectées de l'anusvāra. La rime tronquée joue sur des syllabes fermées par les sourdes *k*, *t*, *p*, ou par le visarga, *ḥ*. On remarque parfois une disposition comparable à celle de nos rimes plates, les rimes longues et tronquées (ou moyennes) alternant comme nos féminines et masculines. Le meilleur exemple que j'en connaisse est fourni par le début de l'*Ākāyet Dēvāmanū* (1).

Les lois de la prosodie sont assez difficiles à dégager des formules proprement musicales; les vers se chantant, selon les circonstances, sur des rythmes variables, leur scansion paraît présenter d'assez notables différences d'un système à l'autre. Le jeu des longues et brèves de nature et des allongements par position semble d'autre part influencé par la distribution des mots dans le vers. Un mot normalement prononcé *rĭyǻk* devient *rīyǻk* au début du vers, l'initiale atone et la finale accentuée, brèves de nature, s'allongeant toutes deux; tandis qu'à la fin du vers on pourra scander :

yāṅ ᴘō̆ *rĭyǻk* ‖

et dans un membre intermédiaire :

hātǻn rĭyǻk.

Un trait notable est souvent, au second membre, la prolongation de l'antépénultième comme pour préparer et mettre en relief la rime, appuyée sur la brève non accentuée qui la précède régulièrement :

kunơ ᴘō̆ *biᴅaṅ blauḥ paṅ*
panvơ̆ sya —— *ṃ* ᴍơʟǺṄ
doṃ anơkhan ‖

L'iambe *mơlaṅ* est ici très nettement détaché. A en juger sur ces débris, la métrique chame reconnaît les mêmes règles que la métrique cambodgienne, si l'on s'en rapporte d'autre part pour celle-ci à l'étude de M. Rœské (2). La coupe du vers, le mètre et les libertés qu'il admet, la nature des rimes et leur disposition, l'enchaînement sont pareils : le mètre ordinaire des hymnes est identique au *Bat Phuċūṅ lilā* khmèr, dont M. Rœské fournit le schéma suivant :

X X X X X X
X X X X
X X X X ‖
X X X X X X
X X X X
X X X X ‖

(1) Une licence assez fréquente est la chute d'une occlusive ou d'une semi-voyelle finale, transformant une rime tronquée en rime longue : e. g. dans le passage cité p. 41, *nōrapā* pour *nōrapət* (écrit ainsi deux vers plus loin); *mơdhī* pour *mơdhir.*

(2) Rœské, *Métrique khmère, Bat et Kalɔbat*, Anthropos, t. VIII, 1913, p. 670-687 et 1026-1043.

Il est intéressant de rappeler qu'au Cambodge comme au Champa les vers sont toujours chantés. Le même mètre « peut se chanter sur plusieurs airs : par exemple il y a plusieurs airs sur le rythme du *Bat Kàkatĕ* ». A la fin de sa note sur *la Déesse des étudiants*, le P. Durand donne de son côté une liste de rythmes ou thèmes (*ragaṃ*, sk. *rāga*) par lesquels l'orchestre doit répondre à l'appel du nom de chaque dieu (en l'espèce, d'ancêtres divinisés) : rythmes du *gurat*, de la grande cymbale, du *batañ*, etc. Il convient d'ajouter qu'après cette entrée instrumentale, rythme et mélodie sont repris par le kathar qui entonne l'hymne sacré : par exemple l'hymne à Pō Klauṅ Garai se chante sur l'air *daṃ çrī* au cours de la cérémonie dite Rijā harĕi ; la ḳaīn yaṅ règle sa danse sur le même rythme. C'est là, en réduction, toute une séance dramatique, où se retrouve l'essentiel des danses religieuses javanaises ou cambodgiennes.

Au Cambodge, « il y a toujours, poursuit M. Rœské, un rapport entre le vers et le rythme. Autrefois chaque rythme correspondait à un état psychologique ou à une action du personnage que l'on représentait. Ainsi, pour chanter un combat, exposer un récit, on jouait le *Bat pumnôl*, ou bien sur l'indication de la souffleuse, on jouait l'air du *Bantô kàk*. Quand le héros marchait ou se baignait, on jouait le *Bat Prohm kīt* et les descriptions se faisaient sur le rythme du *Bat kàkatē*. » On observe dans la récitation des hymnes chams ces changements de mélodie aux tournants de l'action : c'est ainsi que dans l'hymne à Pō Ganvơr Mơtrī, entre le 3e et le 4e vers, mètre, rythme et mélodie accusent le passage du style direct à la narration. Telle formule rythmique correspond obligatoirement aux récits héroïques, une autre s'emploie pour les morceaux galants.

On a donc là quelques raisons de croire que le rituel cham a reposé sur une mise en scène plus ou moins rudimentaire de la Vie des Dieux. Ainsi se trouverait expliqué ce fait surprenant que dans l' « hymne » à Pō Ganvơr Mơtrī rien ne ressemble à une prière et rien même à une glorification de ce personnage. Discours direct, fragments descriptifs, tout ce qu'on y rencontre se suivrait sans lien et resterait comme en suspens, si l'on n'accordait en dehors du texte quelque principe organique de continuité. Il est remarquable que le vrai héros du poème soit Pō Klauṅ Garai, à ce que l'on croit voir, plutôt que le Mơtrī. Incohérente, à supposer que l'hymne soit une prière, la donnée répond au contraire très bien à notre hypothèse : si l'on a pu jadis représenter scéniquement l'entretien du Mơtrī avec son seigneur, on conçoit que les fragments du texte devaient garder trace de sa subordination — et ceux-là mêmes où son rôle est assez notable pour qu'on soit venu à en faire un « hymne à Pō Ganvơr Mơtrī » (1).

---

(1) Cf. P. Mus, *Littérature chame* in *Indochine*, ouvrage publié sous la direction de M. Sylvain Lévi, Paris, 1931, T. I, p. 195. On comparera ces cultes dramatiques aux rites secrets décrits par M. Nguyễn-văn-Khoan dans son très intéressant *Essai sur le đình et le culte du génie tutélaire des villages au Tonkin*, BEFEO., XXX (1930), p. 107-130. « Pendant les cérémonies célébrées à l'occa-

Mais les danses rituelles sont confiées aujourd'hui à une unique danseuse, pajau ou kaĭn yaṅ, aux mouvements d'une désolante monotonie : si jamais on a fait davantage, rien ne paraît plus, dans l'ordinaire des cultes, en témoigner matériellement. Oblations, libations, des chants et ces danses fastidieuses, voilà tout ce qu'offrent actuellement les cérémonies chames proprement dites [1]. Il serait donc peu profitable — si même notre hypothèse est fondée — de tenter une restitution de l'action dramatique en s'appuyant sur les fragments de texte conservés. Leur état n'autorise, on l'a vu, que peu d'espoirs et la légende en prose ou la tradition orale resteraient sur bien des points le seul recours : il est précaire. On se trouverait ainsi tout à fait désarmé, si certains cultes locaux n'apportaient parfois d'utiles éléments d'interprétation. C'est à l'examen sommaire de deux d'entre eux que s'attachera la présente étude.

* * *

I. — La légende du Seigneur des Flots. — Le douzième hymne du recueil est intitulé par M. Cabaton « hymne à Pataṅ Gahlău ». Pataṅ Gahlău, nous dit-il, est le nom du « roi du bois d'aigle » :

« Les [trois] rejetons de Gahlău et le Roi des Flots ont le même cœur. Ils ont conclu une alliance et fondé un royaume.

« Mille poissons escortent ces seigneurs qui reviennent de Mơkkaḥ.

« Ils reviennent de Mơkkaḥ et les poissons les précèdent.

« Au milieu de la nuit les poissons s'assemblent, ils suspendent à l'extrémité des vagues des clochettes qui se mettent à tinter.

---

sion de la grande fête (*vào đám*) un rite rappelle les traits saillants de la vie du génie. On organise ainsi une scène de combat pour un génie guerrier (village de Phù-đổng), une scène de cambriolage pour un génie voleur (village de Long-khê). Ce rite appelé *hèm* en annamite, très souvent tenu secret, est un des traits essentiels des cultes communaux... » (p. 123-24). *Cf.* encore R. C. Temple, *The thirty-seven Nats*, a phase of Spirit worship prevailing in Burma, Londres, 1906, p. 60, culte de Kyawzwá, de son vivant ministre du roi de Pagan et mari d'une marchande de liqueurs fortes : « Kyawzwá se prit d'un goût soutenu pour les spiritueux de son épouse ; quand il se trouvait de sang-froid, il employait tout son temps à courir les combats de coqs et les feux d'artifice. Il mourut et devint Nat... Sous le pavillon élevé lors de sa fête, les *natkadaws* s'en viennent tous pareillement vêtus d'un *pasô* rouge dont le bout est rejeté sur l'épaule, avec un turban rouge. Ils miment le tir de pièces d'artifice et la conduite d'un combat de coqs, et frappent à plusieurs reprises de la main droite leur biceps gauche (comme fait tout bon Birman pour lancer un défi à la lutte ou à la boxe); ensuite, ils dansent et attaquent le *Nat-than* : « Me voilà, c'est moi, Maung Kyawzwá, l'époux bien-aimé de Má Bôme du village de Pôpá, dans mon habit rouge à paillettes : c'est moi qui me gorgeais de boissons fortes, qui raffolais de feux d'artifice et de combats de coqs... » Là-dessus éclate une musique orgiaque et les danseurs s'élancent en croisant leurs pas. »

(1) Plus complexe est l'ordonnance des cérémonies *bani* dites *rijā* : cf. E. Aymonier, *Les Chams et leurs Religions*, Rev. d'Hist. des Religions, t. XXIV, 1891, p. 291 sq.

« Le Roi des Flots entend leur son, il se change en cygne et nage à la surface de l'eau.

« Il se rend sur le mont Dil pour chercher un lieu de repos dans l'épaisse forêt.

« Sa demeure, gardée par des Annamites, est bâtie dans un site enchanteur. » [1]

Telle est du moins la traduction proposée dans les *Nouvelles Recherches*. Rétablissons l'incipit, visiblement très corrompu dans le Ms. Ch. 13 ; je lis :

nī danak PŌ *tañ gahlău*

gahlău athal sauñ PŌ *hata ñrayak nan*
păk PŌ *să tyan*
dơñ panrơñ blauḥ ñap nơgar ‖

On voit du premier coup que les kanaiñ panit I et III sont distendus par des interpolations : on essaiera d'en rendre compte plus bas. Le point le plus important est que le « roi du bois d'aigle » tombe de notre texte. M. Cabaton semble l'avoir implicitement tiré d'une correction de PŌ *tañ gahlău* en PŌ *patău* [! *patau*] *gahlău*, matériellement inadmissible, et qui le conduit par surcroît à intituler, sans commentaire, « hymne au roi du bois d'aigle » un hymne au seigneur des flots. Le premier vers du texte porte bien *hatañ* et non **patañ*, comme écrit M. Cabaton ; *tañ*, que donne le titre, n'est que l'abréviation de *hatañ* (cf. *hajyơñ* / *jyơñ*, *havañ* / *vañ*, etc.).

Tout ce début, il faut l'avouer, reste bien confus et l'on ne pouvait guère s'y reconnaître sans secours extérieur. En fait, l'hymne de M. Cabaton réunit deux fragments indépendants. Le titre et le premier vers sont le début d'un hymne aux Seigneurs Gahlău, Hatañ mơḥ pơr et Athal ; on pourrait restituer :

gahlău sauñ PŌ *athal*
hatañ mơḥ nan
klău PŌ *să tyan* ‖

« Gahlău, les Seigneurs Athal — et Hatañ mơḥ, — [sont] trois frères de même mère », conformément au mètre, et à l'imitation du vers qui ouvre l'hymne aux trois Pō dans une version que j'en ai retrouvée :

gahlău sauñ PŌ *athar*
hatañ mơḥ par
klău PŌ *să tyan* ‖

M. Cabaton a pris *athal* au sens de « lignée, race » : c'est ici un nom propre ; d'autre part,... *să tyan*, plutôt que « [ont] le même cœur », signifie « [sortent] du même ventre, sont frères » — c'est du moins ainsi que cette expression

[1] *Nouvelles Recherches*, texte, p. 105, trad., p. 117.

est comprise aujourd'hui : 同胞兄弟, frères nés de la même matrice, glose le tri-huyện d'An-phước. Certaines traditions rapprochent le génie des flots, Pō Riyak (*ou* Rayak), et ces trois Seigneurs. Il est manifeste qu'un mơdvơn a voulu ici l'introduire à leurs côtés (pāk pō *sā tyan*) dans la première stance d'un hymne auquel il était d'abord étranger : tentative maladroite et qui est allée contre le mètre.

L'hymne authentique aux trois Pō se continue par une suite de vers dont le refrain est « *dauk* (ou *rai*) *ñap nơgar* » ; le texte de M. Cabaton démarque cette formule (*blauḥ ñap nơgar*), dont le sens apparaîtra plus clairement dans l'original (¹) :

sā phun gihlău klău dhan
klău pō *sā tyan*
dauk ñap nơgar ‖
ō kan gihlău klak glak
pō *thai tabyak*
rai ñap nơgar ‖ etc.

« Le tronc c'est le Gahlău, les trois branches — [en] sont les trois Seigneurs frères, — Instituteurs du pays.

« Ce n'est point là un Gahlău échoué et laissé dans la vase (²), — c'est le Ciel qui l'envoie — pour l'Institution de ce pays. »

Quel est ce bois d'aigle (*gahlău*, *gihlău*) dont semblent issus les trois frères ? On insiste sur son caractère surnaturel : c'est le Ciel qui l'envoie (³). *Ñap nơgar*, d'autre part, selon toutes mes autorités, veut dire ici non : « fonder un royaume », mais plus précisément : « donner la civilisation au pays. » (= sino-ann. *hóa* 化 dans *giáo hóa* 敎化). La légende a donc quelque analogie, au moins dans son détail, avec celle de la déesse Thiên-y-a-na, transportée également dans un tronc de bois d'aigle (⁴) et investie, elle aussi, d'une mission civilisatrice (⁵). Un thème commun semble se retrouver au fond des deux

---

(¹) Le troisième membre du vers, tel que le donne M. Cabaton, est augmenté d'une expression : *dơñ panrơñ*, dont je ne sais que faire. M. Cabaton lit *dơñ pačrañ*. L'*n* est cependant une lecture certaine. Qu'est *panrơñ* ? Faut-il corriger en *panrañ* = Phanrang : « s'établissent à Phanrang » ? Ou *panrơñ* dérive-t-il de *prơñ* « s'efforcer, s'appliquer » [D], comme *panrauñ* < *prauñ* ? En tout cas, je ne vois pas clairement comment peut se justifier la traduction que l'on a proposée : « conclure une alliance ».

(²) *Glak* = *glōt*, *glut*, *gluḥ*, « s'enliser, embourbé » [D]. On m'a expliqué *glak* par *bauk* : *kayău glak* = *kayău bauk*. Cf. D., s. v. *bauk*.

(³) Le mot Pō employé seul a le sens de « pouvoir suprême, destin, providence », sens abstrait, sans spécification de la personne divine, cf. infra, p. 76, l. 24.

(⁴) Đào Thái Hanh, *Histoire de la déesse Thiên-Y-A-Na*, BAVH., 1914, p. 164. — A. Sallet, *La Légende de Thiên-Y-A-Na*, I, *La Princesse de Jade*, Extrême-Asie, juillet-septembre 1926, p. 12 ; II, *Détails et particularités*, ibid., avril 1930, p. 186.

(⁵) Đào Thái Hanh, *loc. cit.*, p. 165 ; A. Sallet, *loc. cit.*, I, p. 13-14.

contes. Mais il n'y a pas lieu de s'étendre : l'hymne de M. Cabaton tourne court au premier vers, quitte le thème et passe au Pō Riyak, en omettant toutefois les premiers vers du chant qui est le propre de ce Seigneur des Flots.

Ce nouvel hymne resterait lui-même d'interprétation incommode, si l'on ne tenait mieux la légende dans une courte version en prose, d'une langue plus facile. Elle figure à la suite d'une recension de la Chronique Royale dont le Dr Sallet a fait don à l'Ecole Française d'Extrême-Orient — recension récente, sur deux cahiers de format écolier, l'un de 80, l'autre de 43 pages écrites : ils portent les numéros 42 (a) et 42 (b) du fonds cham. Le copiste, que j'ai retrouvé, n'a pu me montrer son original : sans qu'il en ait voulu convenir, peut-être a-t-il simplement mis par écrit une tradition orale [1]. Outre la légende du Pō Riyak, il transcrit dans le cahier 42 (b) une version également en prose de la légende du Pō Tabai, inséparable de l'hymne au Pō yaṅ In. Les deux textes, d'inégale longueur, sont réunis sous le titre : *nī daṃnơy* PŌ *yaṅ dī hu dalaṃ dak rai patau ō*, « Histoire des Génies qui ne sont pas dans les Généalogies royales ». Le second sera examiné dans la suite de cette étude. Voici le premier :

ja aiḥ vā nơsak ulā anaiḥ DIḤ *dī apvĕi harĕi 3 baṅun 4. dī balau* PĀK.

nan tak dī kal PŌ *rayak nau hayat dī mơṅkaḥ hu ganrơḥ blauh* BOḤ *čaṃ kājaik kyơṅ lvič rai patau likău dī grū nan* PŌ *nơbī* [2]. *kyơṅ vơk mơrai mơsuḥ mơk čaṃ vơk. blauḥ* PŌ *nơbī dī brĕi mai o. čaṃ ṅap patau doṃ nan jō̆. dauk čaṅ pơṅ gaun* PŌ *prauṅ kā blauḥ vơk nau.* PŌ *rayak dauk čaṅ čhvai lō dī* BOḤ *gaun brĕi. mơyaḥ grū jaṅ oḥ brĕi mai. barūv mơṅ* PĀ*dyak tyan lō hamyit yvơn dauk ṅap dī čaṃ ra*BA*ḥ lō. črōṅ plut lvā dơp mai krōḥ mơlaṃ hadaḥ jyơṅ harĕi dī* BOḤ PŌ *rayak o. barūv mơṅ grū dvaḥ dī* BOḤ *ō.* PŌ *grū hvơč* DĀ *mai ṅap [jhak] dī yvơn pak nơgar nī. blauḥ tablơk 'yā* PŌ *prauṅ mơk glač. barūv mơṅ grū hataṃ sā bauḥ panvơč. mơyaḥ ja aiḥ vā hō̃ nau dī tasik nan ikan* BƠṄ. *mơyaḥ nau dī glai nan ramauṅ* BƠṄ. *barūv mơṅ* PŌ *rayak mai mơṅtơḥ tasik ikan čamauḥ klaiḥ kauk. doṃ nan rup thơk čalaḥ dī kauk. akauk čalaḥ dī rup.* PŌ *rayak ṅap jyơṅ rabuk tathauv lin mơṅklaṃ dī grơp* PĀ*baḥ laṃmoṅṅō̆. yvơn* BOḤ *yāu nan mơk bā tagok ṅap jyơṅ bamoṅ bhuttik.* PŌ *grū amyơṅ*

(1) Il ajoute à la fin du cahier un poème de son cru sur les malheurs des temps et la déchéance de sa race : il a donc bien pu rédiger les pages précédentes sur de simples souvenirs.

(2) J'ai respecté la ponctuation originale, souvent opposée à notre coutume : elle aide à restituer la construction et si souvent, par négligence, elle est réellement maladroite, encore faut-il y bien regarder. On écrit volontiers, comme ici, plusieurs phrases à la suite sans ponctuer, la barre verticale (je la rends par un simple point) servant alors surtout à détacher les passages en style direct, que l'absence de flexion rend difficiles à délimiter.

BOḤ *yvơṅ mơk atuv talaṅ nan bhuktik hvơč* DĀ *haraṃ tanuv akhar. mơṅ* PŌ *grū tathit nau jyơṅ kayaun 'yā radak. tơl lvič* PŌLISĪ. *thrơḥ jyơṅ yaṅ aṅan ja rayak.* BƠṄ *tvĕi atuv aṅan kuramat dī tuk.* BƠṄ *tvĕi čĕi aṅan čĕi trauṅ.*

mơṅduḥ PŌ *grū tathit jyơṅ vơk sā* BƠṄ *trā kayvā* PŌ *rayak amal hayat nan gunrơḥ tơl abiḥ. sauṅ* PŌ *riyak nan aval min.*

« Ja Aiḥ vā, en l'an du Petit Serpent, naquit au feu le 3e jour de la quinzaine claire du 4e mois, un mercredi (1).

« En ce temps là, le Pō Riyak s'en fut vivre à la Mecque (2), où il passa maître ès-sciences magiques. [Jetant les yeux sur son pays,] il vit les Chams sur le point de n'avoir plus de rois. Il adressa cette prière à son maître, le Nabi : « Je voudrais rentrer pour arracher les Chams [à leurs oppresseurs] ». Mais le Nabi ne le laissa pas partir : « La royauté chame [, répondit-il,] est

---

(1) Cette phrase semble une simple note incorporée au texte : les dernières lignes du récit présentent aussi ce caractère. Je n'ai pas retrouvé ailleurs Ja Aiḥ vā. Dans le texte, on lui attribue naturellement par anticipation le titre de Pō Riyak qu'il n'a pris qu'après sa mort. Seul le guru l'appelle une fois par son nom personnel. — Sur l'expression *naquit au feu*, *diḥ di apvĕi*, cf. D : « litt. coucher près du feu : accoucher (on entretient un feu auprès des parturientes) ; *Diḥ di apvĕi anök likĕi*, accoucher d'un fils » ; la construction est ici d'un certain intérêt ; elle fait ressortir toute la différence qui sépare le verbe cham du nôtre. Il est déjà surprenant de voir, dans l'exemple du D., une expression pour nous essentiellement intransitive « coucher au feu » admettre un régime direct. Ici nos règles sont encore moins applicables : c'est l'enfant qui semblerait le sujet du verbe accoucher : « Ja Aiḥ vā coucha au feu... ». C'est qu'en cham comme en malais, « lorsque la forme simple (sans préfixes) du verbe est employée, le verbe est le sujet logique de la phrase et le nom ou le prénom qui serait le sujet selon notre grammaire, lui est subordonné ». (R. O. WINSTEDT, *Malay Grammar*, Oxford, 1927, p. 65, n. 1.) Cette conception pénétrante a été pour la première fois suggérée par M. C. O. BLAGDEN dans son important compte rendu de R. C. TEMPLE, *A plan for a Uniform Scientific Record of the Languages of Savages* : « What I conceive as possible is the treatment of the verbal idea, the action, process, or (if one may so style it) the dynamic element of the sentence, as the subject, making the words that we should take as subject, object, etc., subordinate to it, while the real predicate... would either be represented by a particle of affirmation or be already implicitly involved in the form of the verb-subject itself » (JRAS., 1908, p. 1204). Il faudrait donc ici construire : « [En ce qui concerne] Ja Aiḥ vā, le coucher-au-feu [de sa mère] advint le... » On notera l'analogie de la construction chame (pour le malais, cf. WINSTEDT, *loc. cit.*, p. 167) et de celle qui place en tête de certaines propositions chinoises ce *déterminatif général* que le P. Lamasse nomme *exposé préalable du sujet*, et dont il fait si bien ressortir l'emploi dans son édition française du *Sin Kouo Wen* (2e éd., Hongkong, 1922, p. XIII sq.).

(2) *Nau hayat di mơṅkaḥ*. *Hayat* = malais *hayat*, *ḥayāt*, arabe *ḥayāt*, vie, vivre. Pourtant le mot malais ne paraît pas signifier *vivre à* = demeurer. Explication fournie par un lettré de Phanri : « se retirer dans les montagnes pour acquérir des pouvoirs magiques ». La formule est fréquente au début des biographies de génies.

arrivée au terme [marqué par le destin] : c'en est fait d'elle ! [Pour toi,] reste ici : attends, avant de t'en retourner, que le Seigneur veuille bien t'en accorder la permission ». Le Pō Riyak attendit très longtemps cette autorisation sans la voir venir, et pendant ce temps (1) son maître s'opposait toujours à son retour ; et son cœur brûlait au récit de tous les maux que les Annamites infligeaient aux Chams. [Enfin] il créa magiquement une pirogue (2) et s'échappa en secret au milieu de la nuit. Le matin, au jour levant, on ne le vit plus. Le maître se mit alors à sa recherche sans pouvoir le trouver. Il eut peur qu'il ne fût revenu ici pour malmener les Annamites et semer le désordre parmi eux (3). Craignant que le châtiment du Seigneur (4) ne retombât [sur sa propre tête], le Maître proféra cette malédiction : « Ô Ja Aiḥ vā ! si tu t'en vas par mer, que les poissons te mangent ! Si tu t'en vas par la forêt, que le tigre te mange ! » Comme le Pō Riyak arrivait au milieu de la mer, les poissons le mordirent, lui coupant la tête, et la tête s'en fut, flottant à part du corps, le corps à part de la tête (5).

« Le Pō Riyak souleva une grande tempête qui ensevelit dans les ténèbres tous les ports de la côte ; ce que voyant, les Annamites repêchèrent [ses restes] et lui élevèrent une pagode où ils lui rendirent un culte. Le Maître s'aperçut que les Annamites avaient recueilli ses restes pour les adorer. Craignant la perte (6) des formules magiques [qu'il lui avait transmises], il le fit renaître

---

(1) *Mơyaḥ* a ici le sens de cependant, or, mais = chin. *eul* 而. Mes deux principaux informateurs, le tri-huyện d'An-phước et le Bố-Thuận (cf. *BEFEO.*, XXIX, 1929, p. 509 et 512), que je désignerai par les lettres A et B, ont l'un et l'autre une bonne connaissance des caractères chinois ; j'en ai profité pour noter quelques correspondances : on ne prétend pas ici ramener la construction chame à la chinoise, mais celle-ci l'éclaire souvent mieux que la traduction française ou qu'une comparaison à nos grammaires. A (Phanrang) et B (Phanri) représentent chacun la tradition d'un des deux groupements chams subsistant en Annam. J'ai toujours indiqué la source de mes informations orales. Les traditions chames, en pleine régression, doivent être fixées avec toute la rigueur possible pendant qu'il en est temps encore. La localisation en est d'autant plus indispensable que les deux groupes accusent de notables divergences (cf. *BEFEO.*, XXIX, p. 510).

(2) *Plut*, canot fait dans un tronc d'arbre, cf. *pluk* « grand bateau » [D].

(3) *Tablơk 'yā*, bouleverser, détruire la nation. *'yā* = *'yā yvơn* [B].

(4) Pō *prauḥ*, le Seigneur suprême ; commentaire de B. : pō *mơhammat nơbī açil* pō *aulvaḥ nơbī prauḥ* : « d'Allah et de Mahomet, le premier est le plus grand Nabi ».

(5) Suivant une tradition orale [A], la tête aurait été recueillie à Phanrang et le corps à Phanri. Cette bipartition des reliques est un thème favori des amplifications populaires, où elle sert surtout à justifier la coexistence d'un culte dans les deux régions que sépare le massif du Padaran : chacune reçoit sa part.

(6) *Haraṃ tanauv akhar*. *Haraṃ*, « ce qui est défendu, illicite, péché » [D], aussi : profanation, injures, *revilement* ; selon B, ici = *palai*, « perte, destruction ; en vain, en pure perte » [D]. « Le grū ne veut pas avoir en pure perte transmis sa science à son disciple. »

dans la personne d'un Kayaun de 'yā Radak [1]. Parvenu au terme de sa vie [2], il devint [enfin] un génie qui prit le nom de Pō Riyak. On lui rend un culte au rang des atuv sous le nom de Karamat dī tuk. On lui rend [également] un culte au rang des čěi sous le nom de Čěi Trauñ [3].

« La raison pour laquelle le Maître le ressuscita, c'est que le Pō Riyak avait acquis par la vertu de sa retraite à la Mecque les pouvoirs magiques les plus grands [4] et qu'il était initié [5]. »

Toute cette légende est d'une teneur franchement islamique : le maître du Pō Riyak, le Nabi de la Mecque, n'est autre que Mahomet, et dans le Suprême Seigneur on doit reconnaître Allah. La version que je donne est due cependant à un kaphir qui, semble-t-il, s'est contenté d'éviter les noms de Mơhammat et d'Aulvaḥ, qu'un Bani eût sans doute écrits ; — mais il n'y a là, on le sait, nulle interdiction. En tout cas, la légende s'est intégrée dans la tradition *jat* [6].

On notera que dans ce conte la Mecque ne prend pas le caractère fabuleux que lui attribue ordinairement la croyance chame : ce n'est pas cette ville

---

(1) *Sic* B (cf. E. M. Durand, *Les Chams Bani*, BEFEO., III (1903), p. 54 : « nagara Ka-Yen Yarda ». Il y a là un problème qui mériterait d'être repris à part). Les Kayaun, selon B, seraient des Moïs demeurant dans le huyện de Tân-linh, phủ de Hoá-đa (Phanri), *'yā radak* serait *palěi 'yā radak*, un village de cette circonscription [B]. — *Tathit* : transformer, métamorphoser [B : 化.]. D. om., mais cf. « *Pō tathit*, le dieu créateur », s. v. pō.

(2) *Pōrasi*, *pōlithi*, « vie, destin, destinée » [sino-ann. *sô mịnh* 數命], forme dérivant du sanskrit *puruṣa* ?

(3) Les *atuv* [D. : Mânes des ancêtres, esprits malins, fantômes, spectres, revenants] et les *čěi* [D. : Prince, maître, appellation des divinités inférieures] sont deux classes d'êtres surnaturels sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir ailleurs. Les premiers auraient pour chef le Pō Barganā, les autres le Čěi Çak bar bañvū. Le Po Riyak appartient aux deux ordres. Les noyés deviennent atuv de mer (*atuv tasik*) : il serait leur chef sous le nom de Karamat dī tuk. Son nom de čěi est « le Čěi Aubergine » (*trauñ*).

(4) *Ganrơḥ tơl abiḥ*, superlatif absolu, cf. chinois 至極, 之至, siamois *t'i sut*, etc.

(5) *Aval* = initié [D] ; on m'a donné à Phanri cette définition concrète : « *di hu ươn ralauv ajaḥ ralauv pabvěi ō* = [qui] s'abstient de viande de lézard et de porc ».

(6) B m'a fourni en guise de préface un court résumé de ce que les Chams *jat* les plus instruits savent de la Mecque : « *tak di kal barūv jyơñ tanōḥ riyā akan. pō uvlvaḥ patrun sā bauḥ sañ mơṅgrik di nơgar mơṅkaḥ. kā gıơp pō nơbi trun ñap dat kamrvai daa pak nơgar nan dahlău. jā aiḥ vā anōk urañ dunyā nau hayat pak sañ mơṅgrik nơgar mơṅkaḥ.* Juste après la création de la Terre et du Ciel, Allah fit descendre la Mosquée en la ville de la Mecque, pour que les Prophètes y descendissent réciter les prières, en cette ville, aux temps passés. Ja Aiḥ vā, [simple] enfant des hommes, s'en fut vivre à la Mecque dans la Mosquée. . . » Cf. E. M. Durand, *Notes sur les Chams*, VII, *Le Livre d'Anouchirvân*, BEFEO., VII (1907), p. 329. Voir *Coran*, II, 119 ; III, 90-91. Pour les Chams, c'est la ka'ba tout entière qui est tombée du ciel et non la seule pierre noire des traditions authentiques.

bienheureuse flottant dans l'espace, d'où les génies *descendent* (*trun*) miraculeusement, et ne viennent pas tout uniment en barque comme notre Pō Riyak :

Pō *mai mơñkaḥ mơrai livik*

« Le Pō s'en vient de la Mecque et reste longtemps en chemin », chante-t-on dans un hymne. L'hymne au Pō Riyak, que nous donnons ci-dessous est plus net encore. La conception positive, géographique, pourrait-on dire, qui transparaît au contraire dans le récit en prose permettrait de l'attribuer à quelque conteur connaissant la Ville Sainte autrement que par la fable cosmogonique des Chams.

Réservons l'examen de quelques particularités : on en a vu assez pour pouvoir aborder l'hymne lui-même. La version que j'en donne m'a été communiquée par le tri-huyện d'An-phước (Phanrang) : c'est le texte qui est chanté au temple de Sơn-hải 山海 (1). Toutefois j'ai introduit entre crochets deux vers fournis par le ms. de M. Cabaton : les deux versions sont trop proches pour mériter une présentation séparée (2).

nī danak Pō *riyak*

mơyauṃ riyak kyơñ jak kyơñ ghơḥ
nau tok ginrơḥ
pak ñauk mơñkaḥ ‖
trun dī moñkaḥ mơrai livik
Dō *dil parik*
Pō *oḥ tamơ̄* ‖
Pō *oḥ tamơ̄ lač jhak*
Dō [*dil*] *kānak*

---

(1) Cf. *BEFEO.*, XXIX, 1929, p. 510.

(2) Le ms. de M. Cabaton a les vers 4-7 et 10-13, la version fournie par A les vers 1, 2, 3, 5, 6 et 8-15. Je désigne celle-ci par α, celui-là par β.

Vers 1, α : *kyơñ jak kyơñ thit kyơñ ghơḥ*. On a signalé que le vers est susceptible d'extension. Toutefois A lui-même condamne le pied °*kyơñ thit*°, qui sonne pauvrement entre *jak*, rimant intérieurement au vers avec *riyak*, et *ghơḥ* rimant à *ganrơḥ*. *Thit* = pouvoir magique, cf. *sanit*, saint [D] et *tathit*, ci-dessus, p. 59, n. 1.

Vers 1. 2. 3 ; β om.

Vers 2. α °*jiñ*°. A reconnaît qu'il a introduit ce mot au lieu de °*dil*° qu'avait l'original du modvơn de Sơn-hải.

Vers 4-5 d'après β. Il semble qu'α ait fondu les deux vers ; il donne : Pō *mai mơñ daiḥ sĕi bā — sĕi thāu akan di 'yā — kauñ* Pō *mơrai*.

Vers 6, *sic* α ; β om. ° *brok dayơp* ; β : ° *kāu glaṃ* ° — ° *akan* et non *ākaṃ* (Cabaton).

Vers 7, α om.

Vers 10 ; " *čvơḥ ta ramvuv* " [= *rauv* ?] Cab. : " *dvơḥ ča sauv* ", incompréhensible.

Vers 11, *sic* α ; A propose de corriger *dil* en *diñ*. β : Pō *ñap kadauñ* Dauñ *tyauñ*-Dơñ *dva galauñ dil blauḥ tamơ̄*. M. Cabaton a lu : °*kanoñ* pour *kadauñ* (*sic* β). Cf. ann. *bồ nông*, pélican gris.

PŌ oḥ tamō ||
[*PŌ mai moṅkaḥ thĕi thāu*
akan rabuv
kauṅ PŌ di 'yā ||]
PŌ mai moṅkaḥ thĕi bā
ikan di 'yā
kauṅ PŌ tagok ||
PŌ mai dī brok dayop krōḥ molaṃ
jak gop kā glaṃ
lac PŌ ikan ||
[*ghon tvol dī kū*
rayak tarrū
poṅ ghon moñī ||]
pagloḥ riyak kyoṅ nau kyoṅ DVOC
PĀmyit BAit pvoc
dalaṃ riyak ||
riyak coḥ tā bilik
takai PŌ Dik
nau sauṅ riyak ||
riyak coḥ tāamuv
takai PŌ kuv
nau sauṅ riyak ||
ñap mokuDoṅ Doṅ raḥ
Doṅ dvaḥ pabaḥ
dil blauḥ tagok ||
uraṅ lac dil kāvok
padoṅ jyoṅ kvok
blauḥ dauk dī dil ||
yaṅ PŌ riyak byak jak
mok yvon PĀbhak
blauḥ dauk dī dil ||
jalan tvĕi 'yā tathik
drōk av kañik
kyoṅ tauṃ PŌ klauṅ ||
jalan tvĕi Bvon gihul
drōk av tamul
kyoṅ tauṃ PŌ klauṅ ||

« Gloire au [Pō] Riyak, qui, désirant science et puissance, — s'en fut acquérir la Vertu magique — là haut, à la Mecque [1] !

[1] C'est la Mecque transcendante.

« Il descend de la Mecque et s'en revient à longues journées (1). — Mais arrivé devant Parik, — le Pō n'entre pas (2) !

« Le Pō n'entre pas à Parik et maudit [le pays]. — Mais arrivé devant Kanak, — le Pō n'entre pas !

« Le Pō revient de la Mecque : et qui l'a su ? — Les poissons par milliers — l'accompagnent dans la mer (3).

« Le Pō revient de la Mecque : et qui l'escorte ? — Les poissons de la mer — l'escortent vers la côte (4).

---

(1) *Mơrai livik*, mot à mot : s'en revient *longtemps*.

(2) Tout ce vers est difficile, le mot *dil*, écrit suivant le cas *dil, dơl, dèl, dvơl, dvơr* [ces deux dernières leçons par suite d'une confusion sur laquelle nous reviendrons], n'étant plus compris clairement. A veut lire *jiṅ* [ou *diñ*], que je n'ai pas rencontré ailleurs et qui désignerait une anse, une petite lagune ouverte sur la mer (?) ; B y a vu un nom de lieu : ultime ressource ! Le mot revenant plusieurs fois dans les diverses versions, il semble qu'on puisse en éclaircir le sens. Notons d'abord les significations données dans D. : *dil*, mer, et *dụal, dụơl* (khmèr *tuol*), tertre, plateau. Mais le cham *dil* répond à stieng *til*, bahnar *del* ; et à *til*, etc., dans divers dialectes de la péninsule Malaise [cf. W. W. Skeat and C. O. Blagden, *Pagan Races of the Malay Peninsula*, Londres, 1906, II, p. 681] : « lieu, endroit, traces, piste ». B, ayant consulté les divers lettrés de Phanri, m'a donné spontanément comme équivalent le caractère 處 « lieu, endroit ». Il m'a fourni d'autre part l'expression *dil 'yā* = étang, mare [confirmé par A, etc.]. Dans l'usage courant, il semble que le mot *dil* ne se soit conservé que dans cette expression. Il est probable que de là vient son emploi au sens d'*étendue d'eau*, avec ellipse de *'yā*. La phrase : *dơṅ dvaḥ pabaḥ dil blauḥ tamö* [β] « il flotte, cherchant l'embouchure du *dil*, puis il y entre . . . » impose ce sens, confirmé d'ailleurs par la légende en prose du Pō Tabai que nous retrouverons plus bas et où on lit : *čamauḥ 'yā nan jyơṅ dil, ev 'yā tapyơt, 'yā ralaṅ*, « cette étendue d'eau [laissée par une inondation] forma [deux] lagunes (*dil*), nommées *'Yā Tapyơt* et *'Yā Ralaṅ* » [infra, p. 85]. En fait, la côte peu hospitalière du Ninh-thuận et du Bình-thuận, bordée souvent de dunes énormes, offre des lagunes qui sont les meilleurs ports naturels. Celle de Sơn-hải, où les gens de Phanrang croient que s'est fixé le Pō Riyak, est complètement dissimulée, du côté de la terre, par le haut bourrelet des dunes rouges. De là vient l'expression *dil kavơk* « la lagune cachée » du vers 12, infra.

C'est sans doute encore sur cet emploi elliptique que repose le sens de Mer fourni par D., et dont on verra plus bas que la version γ semble donner confirmation. *Dil* a pu finir par désigner *la grande étendue d'eau* = la mer en général. En effet, s'il y a bien une lagune à Kanak (Ca-na des Annamites), par contre, je ne vois pas ce que peuvent désigner les mots *dil Parik* « le dil de Phanri » si ce n'est la côte à Phanri, la mer au large de Phanri, ou peut-être encore la large nappe d'eau formée par la rivière à son embouchure. Je traduis : devant Phanri. On peut risquer une traduction plus précise pour *dvaḥ pabaḥ dil* (vers 11). Pour *dvơl*, inadmissible ici, cf. infra, p. 65, n. 7.

(3) J'ai mis le singulier : ce texte est tout à fait indépendant de l'hymne à Gahlău, etc., qui a fourni à M. Cabaton son premier vers et, du coup, quelques raisons d'écrire : « escortent ces Seigneurs qui reviennent de la Mecque ».

(4) *Tagok* : aborder, monter sur la berge.

« Le Pŏ arrive le soir, en pleine nuit. — On s'assemble pour [lui] jeter des pierres (1), — on s'écrie : « c'est le Roi des poissons ! » (2)

« Des grelots (3) pendent à la poupe (4) ; — les vagues brisent (5) — et l'on entend sonner les grelots.

« Les vagues s'abaissent et [tous] d'aller et de courir ; — on entend une multitude qui parle — au milieu des vagues.

« Les vagues brisent, déferlantes (6), — et les pieds du Pŏ montent — suivant la vague.

« Les vagues brisent en nuages [d'embruns] (7), — et les pieds du Pŏ s'en vont — avec la vague.

« Il se fait un radeau (8) et va flottant de çà de là, — cherchant l'entrée — de la lagune, et puis débarque.

« On conte que dans ce coin caché — il bâtit une maison — et depuis il habite [au bord de] la lagune.

---

(1) *Glaṃ*, lancer (des pierres, des rochers) [D]. A prétend que *glaṃ* doit être lu *glaṅ* « regarder », la nasale finale ayant été modifiée pour la rime (l'alternance °ṃ /°ṅ n'est pas absolument inconnue en cham : cf. *sraṃ/sraṅ*, étudier ; *galaṃ/galaṅ*, collier, *vauṃ/vauṅ*, bât d'éléphant, D). B traduit « pour s'élancer, pour se précipiter [vers la côte] » : c'est un peu forcé. J'ai accepté le sens de D., bien qu'il ne fournisse pas d'exemples à l'appui, ce qui ordinairement doit inciter à ne l'employer qu'avec prudence.

(2) D'après tous mes informateurs : un homme, roi des poissons, mais non un poisson lui-même.

(3) *Ghơn*, collier orné de grelots [A, B]. Il est curieux que ce mot, traduit « grelot » par M. Cabaton, manque dans D.

(4) *Ikā* = *ikā ahauk*, poupe de navire [B]. M. Cabaton comprend *ikā rayak*, expression qui ne semble pas dans l'usage. L'enjambement est d'autre part moins commun entre les kanaiṅ panit 1 et 2 que 2 et 3.

(5) *Tarvū* ou *tarrū* : briser (des vagues), cf. *rū*, murmurer, bruire [D].

(6) *Cơḥ tā bilik*, cf. *balik* [D].

(7) *Ta amav* « ébranlé . . . . fumée, nuage de poussière » [D]. — B. : « rapidement », sens qu'il tire apparemment de l'annamite *mau*, vite (!).

(8) *Ṅap mơkaᴅᴏṅ*. Cabaton : se change en cygne. *Ṅap mơṅ ṅap...* veut bien dire : « faire semblant d'être... », mais je n'ai pas rencontré *ṅap mơṅ...* en cet emploi. « Se changer en » se dit *yō* [*drĕi*] *jyơṅ*. . . qui ici convenait métriquement : *yō jyơṅ kaᴅᴏṅ ᴅᴏṅ raḥ* [*kaᴅᴏṅ*, pélican, D]. L'interprétation de M. Cabaton, appuyée cependant par son *commentaire cham*, reste inconnue de mes informateurs. Elle est à écarter, du fait que l'expression reparaît dans un autre hymne, où elle s'applique au Pŏ Binnơthvơr, qu'on nous montre allant attaquer le pays annamite et qui ne passe pas pour s'être jamais métamorphosé en cygne non plus qu'en pélican. *Kaᴅᴏṅ* est un radeau [A, B], de ᴅᴏṅ, flotter. *Ṅap mơṅ kaᴅᴏṅ*, employer comme radeau, se faire un radeau de. . . Le grand prêtre de Pŏ Klauṅ Garai, qui n'admet pas l'interprétation de M. Cabaton, m'en a cependant offert une glose subtile : le Po « se change en cygne » (ou plutôt en pélican), par simple métaphore ; c'est dire qu'il erre sur la mer comme cet oiseau, n'ayant plus de demeure où habiter. *β* a : *ṅap moṅkaᴅᴏṅ ᴅᴏṅ tyauṅ*. B ne comprend pas ; A : « fait un radeau avec un *tyauṅ* » : ce mot serait annamite, désignant l'arbre nommé en cham *hadap* [« un grand arbre à épines dont le fruit ressemble à celui du tamarinier », D]. J'ai

« Puissant, en vérité, est le Génie des Flots ! — Les Annamites ont ramené sa dépouille ([1]) — et il habite [au bord de] la lagune.

« Par le chemin qui suit la mer, — revêtant un habit jaune d'or ([1]), — il va rejoindre le Pō Klauṅ ([2]).

« Par le chemin qui suit le dos des dunes, — revêtant un habit brodé de fleurs ([3]), — il va rejoindre le Pō Klauṅ. »

On voit que les versions α et β, provenant toutes deux de Phanrang, à trente ans d'intervalle, sont extrêmement proches l'une de l'autre. Un mơdvơn de Phanri m'a fourni, par contre, un recueil d'hymnes donnant de celui qui nous occupe un texte fort divergent. Nous désignerons cette source par la lettre γ ([4]).

çanơṅ drĕi dī paauk
  dauk mauṅ ahauk
  Pō *mai mơṅ hvaiy* ||
sĕi Bōḥ *čuk av kañik*
  mai mơṅ tathik
  yō jyơṅ akan ||
uraṅ hu bamoṅ prauṅ dauk
  Pō *ṅap danauk*
  ṅauk rauṅ akan ||
yvơn čaiv galai
      hō khvaṅ
  Pō *çrơḥ mơrai*
  tabyak dī dvơr ||
tānơḥ dvơr mơṅhavaṅ
  Pānơḥ *jyơṅ gơṅ*
  Pō *dauk dī dvơr* ||

---

vainement demandé à des Annamites un mot de leur langue comparable à *tyauṅ* (ailleurs *vyauṅ*). A et quelques *mơdvơn* écrivent aussi *dauṅ*. Si cette lecture se confirmait, on pourrait peut-être reconnaître là le sino-annamite *thông* 松, pin. Selon A, il y aurait métonymie : se faire un radeau, un esquif d'un pin : ce serait : construire [ou conduire] une flotte [dans le cas du Pō Binnơthvơr] ou une simple jonque [dans le cas du Pō Riyak].

([1]) Ms. Pābhat = Pābhak [D], que j'ai rétabli pour la rime. B : *mơk yvơn* Pābhat « il a obligé les Annamites à l'adorer » [*pābhat* pour *pā* + *bhaktik*]. Subtilité.

([2]) *Kyơṅ* [*naau*] *tauṃ* « pour aller rejoindre » [B]. Le ms. a *khơṅ*, var. commune de *kyơṅ*. A lit *tyơṅ*, sous-entendant *naau* : « il va festoyer avec Pō Klauṅ [Garai] ». Cf. infra, p. 70-72.

([3]) Selon A, l'*habit jaune d'or* et l'*habit à fleurs* sont une allusion aux sables jaunes et rouges bordant le chemin qui suit la mer, et à la végétation revêtant « le dos des dunes », que suit le second chemin.

([4]) Dans un autre recueil d'hymnes provenant de Phanri, le Pō Riyak ne reçoit qu'un vers, correspondant au dernier de α ; var. : *pavak* au lieu de Pānơḥ, *dvơl* au lieu de *dvơr*. Ce nouveau recueil sera désigné par la lettre δ.

« En s'appuyant (1) à un manguier, — on regarde la jonque — du Pō qui s'en vient de Huê (2).

« Qui a-t-on vu (3), vêtu d'habits jaune d'or, — s'en venir de la mer — [et puis] se changer en poisson ?

« Les autres ont des temples spacieux où habiter. — Le Pō a fait sa résidence — sur le dos d'un poisson.

« Les Annamites dans leurs barques rament (4) [à grands cris de] *hō khvaṅ* ! (5) Le Seigneur (6) s'en vient, — sortant de la mer [ou de la lagune].

« Le terrain vers la lagune (7) forme des replis, — [à l'abri desquels] on élève des colonnes, — et le Seigneur [désormais] habite [au bord de] la lagune. »

---

(1) *Çanơṅ* [A] ou *ganơṅ* [corr. de B] « s'appuyer contre ».

(2) *Sic*, A, B.

(3) *Ou* : qui donc l'a vu.

(4) *Čaiv* = *tiav* (khmèr *čév*) [D].

(5) *Hō khvaṅ* = ann. *hô khoan* 胡 寬, exclamation rythmant l'effort. Il convient d'observer que cette exclamation reste en quelque sorte en dehors du vers [cf. la position de la rime]. C'est un fait dont j'ai trouvé plusieurs exemples : ces mots sont criés plutôt qu'émis suivant le cours de la mélodie. — Selon B, les Chams, qui n'ont plus de marins ni de pêcheurs, se souviennent que le cri des bateliers ramant en cadence a été, dans leur langue : *ti mi* (?).

(6) *Çrơḥ* = sk. *çri* [D].

(7) *Dvơr*, cf. au vers suivant : *tanơḥ dvơr mơhavaṅ* et *dauk di dvơr*. Morphologiquement : *dvơr* = *dvơl*, khmèr *tuol*, tertre, éminence [D]. Nous avons noté que ce mot *dvơr* = *dvơl* = *dơl* s'écrit fréquemment pour *dil* [supra, p. 62, n. 2]. Le passage est obscur. On nous a successivement montré le Pō nageant dans la mer, puis monté sur un poisson, puis changé lui-même en poisson. On ajoute : « Les Annamites rament à grands cris et le Seigneur s'en vient, sortant du *dvơr* » : il n'y a pas de doute qu'on ne doive corriger *dvơr* en *dil* et traduire : *de la mer* [ou peut-être *de la lagune*, ouverte sur la mer, et où le Pō serait d'abord entré ?]. *pō dauk di dvơr*, par analogie avec α et β, s'interprète de même : « Le Seigneur habite [sur le bord de] la lagune ». Le début du dernier vers fait davantage difficulté. A lit partout *dvơr* = monticule et ne comprend pas. B : « le sol vallonné [montueux : *tānơḥ dvơl*] se plisse — formant [comme] des colonnes — et le Pō demeure au milieu de ces monticules. » Glose : « Au lieu de mettre le toit sur des colonnes, on avait jadis fait reposer le bout de ses poutres maîtresses sur le haut des dunes ; l'intervalle entre deux de celles-ci, ainsi couvert, constituait la cella du temple. » Je n'ai pas trouvé trace d'une telle tradition en m'informant sur place : c'est sans doute une subtilité de B. On n'est nullement obligé de chercher dans le premier kanaiṅ panit le sujet de *pānơḥ*, verbe qui équivaut à *ṅap*, faire, construire, et se prend très bien à l'impersonnel. Le vers répond point pour point, à ce que je crois, aux vers parallèles de α et β :

α : *uraṅ lač dil kāvơk*
padơṅ jyơṅ kvơk
blauḥ dauk di dil

β : *tanơḥ dvơr* [= *dil*] *mơhavaṅ*
pānơḥ jyơṅ gaṅ
pō dauk di dil

« Le terrain vers la lagune forme des ondulations qui dissimulent celle-ci. — On élève un temple [*ou* : on plante des piliers, métonymie], — et le dieu habite [au bord de] la lagune. »

Reste un dernier document : c'est le *commentaire cham* dont M. Cabaton a mis une traduction en tête de l'hymne, malheureusement sans transcrire le texte que sa traduction ne rend peut-être pas parfaitement :

« Les trois fils du roi du bois d'aigle (Patañ Gahläu !) et le roi Baleine (ou Roi des Flots) ont fait alliance pour gouverner ensemble leur domaine.

« Quand le roi Baleine se déplace, tous les poissons l'escortent. Malheur aux hommes qui lui jettent des pierres ou qui essaient de s'en emparer, les maladies les plus graves les atteindront.

« Le roi Baleine flotte à la surface de l'eau comme une bouée, de loin il paraît jaune. Pendant les tempêtes le roi Baleine se métamorphose en cygne, il se tient alors dans l'embouchure des rivières ou dans les mares d'eau douce à proximité de la mer.

« Il y a bien longtemps le roi Baleine habitait au Laos, il y fonda des temples dont il est le génie protecteur.

« Les bateliers qui entendent le troisième coup de tam-tam doivent implorer sa protection. Il les sauvera du naufrage, mais laissera périr les impies.

« Le roi Baleine veille toujours sur eux, la nuit il fait une ronde et renfloue les bateaux. Offrons-lui des présents de choix. Les Cambodgiens et les Annamites qui savent ce qui lui est agréable lui offrent des noix de coco, trois œufs cuits et de l'alcool (¹) ».

Avec la version en prose, celles, étroitement apparentées, de α et β, γ et le *commentaire*, nous disposons donc de quatre rédactions distinctes. Comment mettre en ordre ces éléments disparates ? A vrai dire, leur complexité ne laisse pas d'être instructive, décelant les diverses influences qui ont régi l'évolution de la poésie chame. En gros, on reconnaît d'abord un thème commun, celui du retour de la Mecque. Seule la version γ s'en écarte franchement, où l'on fait venir le Pō de Huê. Eliminons cette donnée hétérogène : le vers est tiré de l'hymne au Pō Binnơthvơr, roi légendaire qui « s'empara du royaume yuon et subjugua l'Annam » (²). Voici en effet le début de cet hymne (³) :

haṅvō̆ drĕi dī paauk
dauk glaṅ ahauk
pō̆ mai mơṅ hvō̆ ‖
haṅvō̆ drĕi dī ralai
dauk glaṅ gilai
pō̆ mai mơṅ hvō̆ ‖

« Se suspendant (⁴) au manguier, — ils regardent la nef — du Seigneur Binnơthvơr] qui revient de Huê.

(¹) *Nouvelles Recherches*, p. 117.
(²) *Legendes historiques*, p. 165.
(³) Texte fourni par un kathar de Phanri.
(⁴) *Haṅvō̆ dī...*, var. *haṅvơy* [A] « se suspendre à, soulager le poids du corps en saisissant... avec les mains et en tirant » [A, B] ; *haṅvơy dī takvai* : lever les bras

« Se suspendant au *ralai*, — ils regardent la jonque — du Seigneur qui revient de Huê. »

Position dans le contexte, convenances de signification [1], tout indique que le vers aberrant de γ est en place dans l'hymne au Pō Binnơthvơr. Voilà l'occasion de noter en passant l'importance dans l'art poétique cham du phénomène de *plasticité* : c'est le nom que lui donne M. Gaspardone qui l'a observé dans la chanson annamite [2]. On a déjà pu se rendre compte des flottements que présente la composition des hymnes chams : un morceau, ailleurs très développé, peut se réduire dans certaines recensions à un vers unique [3].

La version fournie par γ semble assez mêlée. Il est remarquable qu'elle s'accorde avec le commentaire reproduit par M. Cabaton sur un point important où elle s'oppose aux trois meilleures sources, α, β et la prose qui ignorent en effet la métamorphose du Pō Riyak en poisson (le roi Baleine du commentaire).

Observons tout d'abord que la donnée implique contradiction. Si le vers 2 de γ dit : « il se change en poisson, *yō jyơṅ akan* », le vers suivant a : « [*ṅap danauk*] *ṅauk rauṅ akan*, [il s'installe] sur le dos d'un poisson ». Les Annamites eux-mêmes qui vénèrent le génie cham sous le nom de Prince [ou Esprit] des Mers du Sud (Nam Hải Vương *ou* Thần 南 海 王 *ou* 神) [4] n'en font jamais, que je sache, un poisson et tiennent son culte bien distinct de celui de la Baleine. La plupart des Chams ne commettent pas la confusion.

---

et croiser les mains derrière la tête [B]. Cf. *hañvơl, hañuay*, léger, alléger [D]. A ajoute : flâner, prendre du loisir. Il semble qu'il faille comprendre avec lui « s'accoter [peut-être : paresseusement] contre. . . », car il est bien impossible de se *suspendre* à un *ralai* [Homonaya riparia Lour., plante ressemblant au ricin. D]. Toutefois le nom de cette dernière plante vient surtout pour la rime.

(1) Naturellement on ne doit pas attacher trop d'importance à l'apparition du nom de Huê dans ces textes tardifs et remaniés sans cesse ; le fonds de la légende a chance d'être antérieur à l'introduction du mot dans l'hymne. Cf. infra, p. 73.

(2) « J'entends par là la facilité avec laquelle ces chansons sont susceptibles de se scinder en morceaux indépendants, de s'agréger des chansons voisines, où de combiner en un nouvel ensemble leurs fragments désagrégés » (E. Gaspardone, CR. de Nguyễn-văn-Ngọc, *Proverbes et chansons populaires*, et de Thiện-đình, *Vers populaires de notre patrie*, BEFEO., XXIX (1929), p. 378.) Du moins chez les Chams, ce qui distingue ce phénomène du simple emprunt, c'est la vie propre, si j'ose dire, qu'ont les membres dissociés. On ne cherche nullement à les fondre dans le texte où ils entrent. La division de l'hymne cham en groupes de vers admettant des rythmes différents est sans doute pour beaucoup dans cette *plasticité* (supra, p. 52).

(3) Supra, p. 64, n. 4.

(4) e. g. *Đại Nam nhất thống chí* 大 南 一 統 志, q. 12, p. 33 *b*, temple de Thạch-long 石 龍. Toutefois dans la plupart des pagodes que j'ai visitées, le Pō Riyak n'occupe que le second rang, le grand dieu étant communément Quan-đế 關 帝 [le Kouan-ti chinois] dont l'autre acolyte est très souvent la déesse Thiên-y-a-na.

Mais ne rendant pas (ou ne rendant plus) de culte aux baleines qui viennent parfois s'échouer sur la côte d'Annam, culte florissant parmi leurs conquérants, peut-être quelques-uns d'entre eux ont-ils cru que le génie marin adoré dans les pagodes dédiées au *cá ông* devait être leur Pō Riyak.

Le nom que prend le génie dans le *commentaire*, la manière dont s'exerce son activité protectrice (renflouements, etc.) paraissent montrer une contamination de la légende chame par la croyance annamite ; γ serait peut-être plus explicite encore : on sait que les cadavres de baleines ou de cachalots rencontrés au large sont remorqués en grand appareil jusqu'à la côte par les villages annamites de pêcheurs qui ont eu la bonne fortune de les découvrir [1]. Est-ce la scène que décrit notre vers :

yvon čaiv galai
hō khvañ
Pō çroḥ morai
tabyak dī dil ||

« Les Annamites dans leurs barques rament à grands cris de *hō khvañ* ! — Le Seigneur s'en vient — sortant de la mer [2]. »

Les cultes annamites sont encore trop mal connus, particulièrement ceux du Sud, pour qu'il soit possible d'instituer ici une comparaison très étudiée. Notons seulement que les Annamites ont volontiers repris les coutumes indigènes. Celles mêmes de nos sources qui ignorent l'identification du Pō Riyak avec leur Génie Baleine attestent qu'ils dédient des pagodes au Pō et vont jusqu'à leur attribuer l'initiative de son culte. Nous verrons qu'il en est de même pour la reine du Pō Tabai, héroïne purement chame. Au Bình-thuận comme au Ninh-thuận, les Annamites ont progressivement mis la main sur tous les centres de quelque importance, accaparant les cultes avec les lieux où ils étaient rendus. Dans nombre de temples les deux races se

---

(1) « Vers le milieu du mois de mars 1898 un pêcheur du village de Thanh-hà, à l'embouchure du Sông Gianh, vit un énorme cachalot mort flottant au large. C'était une heureuse trouvaille pour lui et pour son village. Il s'empressa d'en faire part aux autorités communales qui réquisitionnèrent un grand nombre de barques pour aller remorquer le poisson divin, etc... » (L. Cadière, *Croyances et dictons populaires de la vallée du Nguồn-sơn*, BEFEO., I (1901), p. 183.)

(2) Sur *dil* = mer, cf. supra, p. 62, n. 2. Pour l'interprétation générale du passage, comparez la prose : « les Annamites repêchèrent ses restes » ; α, β : « les Annamites ont ramené sa dépouille ». B, par contre, rapproche ce vers du passage de la légende où Aiḥ vā soulève une tempête : « les pêcheurs annamites, dit-il, luttent à grands cris contre la mer déchaînée ». On pourrait aussi voir là, le Pō revenant de Huê, quelque allusion à un équipage annamite : de toute façon le texte resterait incohérent. Si dans ce vers *gilai* est le vaisseau qui porte le Pō, comment se fait-il qu'on ait montré celui-ci, au vers précédent, assis sur le dos d'un poisson ?

coudoient. Souvent on voit, comme à Sơn-hải, les Chams de l'arrière-pays admis en corps, une fois l'an, le jour de la fête principale, dans les temples de villages côtiers d'où ils sont depuis longtemps complètement évincés. Enfin dans les villages mixtes, par exemple à Xuân-hội 春會 (Hoà-đa, Bình-thuận), l'on rencontre des pagodes où les génies chams sont titulaires de brevets délivrés par l'empereur d'Annam (1) : c'est cette assimilation graduelle que refléteraient, à divers degrés, les textes analysés.

Le *commentaire* fournit une autre donnée remarquable : « il y a bien longtemps, nous dit-il, le roi Baleine habitait au Laos... » Le nom de roi Baleine, emprunté selon toute probabilité aux Annamites de la côte, est ici particulièrement impropre. D'ailleurs, à ma connaissance, les Chams de l'Annam n'ont aucune idée distincte de ce qu'est le Laos et je doute que sur ce point l'interprétation de M. Cabaton soit sûre : il ne nous dit pas quel mot cham il traduit et son *Dictionnaire* n'atteste *lau* (khmèr *lāv*, siam. *lāv*) qu'au Cambodge. Il faut s'en tenir sans doute à une indication imprécise : à l'Ouest, dans l'intérieur. C'est ce que suggère l'analogie de l'hymne à Gahlău et consorts, dont nous avons signalé l'étroit rapport avec le Pō Riyak. Ces génies y font d'abord figure de gens de l'hinterland. On a remarqué d'autre part qu'à la fin du texte en prose Jā Aiḥ vā renaît, avant sa déification, dans la personne d'un Moï. Nous touchons là de toutes parts à un ordre de conceptions qui n'est pas dénué d'intérêt. Il n'est pas rare qu'un dieu cham soit ainsi mis en relation avec les « frères aînés » de l'intérieur et l'on doit attacher de l'importance au fait que les Moïs participent à divers cultes chams. A Pō Klauñ Garai je les ai vus chargés en privilège de préparer la grande fête annuelle du Katē, coupant la végétation qui escalade le temple et débroussaillant le sol alentour (2) : il faut connaître le rôle essentiel joué par le sol du lieu sacré dans tous les cultes indochinois pour mesurer la portée d'une telle coutume. Cette venue annuelle des Moïs à Pō Klauñ Garai correspond exactement, en changeant les parties, à l'invitation des Chams par le village annamite de Sơn-hải pour la fête de son génie. Somme toute, on peut avancer que dans le Sud-Annam nombre de cultes se présentent comme des faits d'ordre géographique plutôt qu'ethnique.

***

Ayant ainsi fait la part des influences extérieures, que reste-t-il qui soit la légende même ? Notons d'abord une localisation : le Pō Riyak

---

(1) On m'a procuré la copie de brevets de Tự-đức [1865], Đồng-khánh [1886], Khải-định [1924], décernés au Pō Riyak de Xuân-hội et, outre des brevets aux mêmes dates que ci-dessus, deux brevets de Tự-đức [1880] et Duy-tân [1909] au nom de Thiên-y-a-na.

(2) Cf. H. Parmentier, *Inventaire descriptif des monuments čams de l'Annam*, PEFEO., vol. XI, Paris, 1909, t. I, p. 57.

passe Phanri et Cana sans toucher terre ; il maudit même Phanri, où les gens, semble-t-il, lui jettent des pierres. Le texte porte *lač jhak*, ce qui peut s'entendre de deux façons : ou bien *jhak* est adverbe et le Seigneur parle violemment, lance des paroles irritées ; ou bien encore c'est un régime et l'on traduira : « il dit [que Phanri est un pays de] méchants. » C'est seulement au Nord du Cap Padaran qu'il a pu aborder. Il paraît bien en effet que sa tradition appartient au Ninh-thuận plutôt qu'au Sud, où nous avons trouvé l'hymne réduit et tout mélangé (γ, δ). C'est à la lagune de Sơn-hải que se serait terminée sa carrière et c'est là qu'on le croit à demeure : *tanơḥ pō riyak*, domaine du Pō Riyak, tel est le nom qu'on donne à l'endroit. On nous montre ailleurs le dieu s'en allant rejoindre « Pō Klauñ » par la route au bord de la mer ou par celle qui coupe les dunes : de Sơn-hải deux chemins répondant à cette description s'en vont vers Pō Klauñ Garai de Phanrang, (et en même temps, notons-le, vers le temple de Pō Romē, infra, p. 71-72).

On croit donc saisir ici quelque opposition des deux provinces : faible indice, dont on ne sait trop que tirer. « Malheur aux gens qui lui jettent des pierres, dit le *commentaire*, ou qui essaient de s'en emparer : les maladies les plus graves les atteindront », et plus bas : il « sauvera [les bons] du naufrage, mais laissera périr les impies... » Le conflit des deux groupes chams qui transparaîtrait là est-il dans une certaine mesure d'ordre confessionnel ?

Il semble que presque toutes les sources, à l'exception de γ et δ d'ailleurs lacunaires, tiennent explicitement le Pō Riyak pour un Bani. Dans beaucoup de légendes chames où elle figure, la descente de la Mecque n'est qu'un symbole : c'est simplement annoncer l'origine surnaturelle du héros. Il n'en est pas tout à fait de même ici. La tradition en prose fait du séjour d'Aiḥ vā à la Mecque un élément capital de l'action ; Aiḥ vā n'est d'autre part qu'un mortel qui est allé s'y instruire. Les hymnes dans leur meilleure recension (α, β) répondent dans une certaine mesure à cette dernière donnée : « Gloire à Riyak qui, désireux de science et puissance, s'en fut acquérir la vertu magique là-haut, à la Mecque... » Trouvant aujourd'hui sa légende intégrée dans les cultes dits brahmaniques, mais surtout à Phanrang, en conclura-t-on qu'une légende islamique s'est plus facilement vue adopter par eux dans cette province ?

Ces indications peu consistantes sont tout ce que permet l'état des recherches ; on n'y pourrait introduire quelque précision qu'après avoir daté les hymnes au moins approximativement, et c'est ce qui est tout à fait impossible. Jusqu'ici je n'ai retrouvé dans l'ensemble de la littérature chame, certains rituels et un vocabulaire sanskrit-cham mis à part, aucune tradition indienne authentique. Les fragments qui s'en montrent témoignent de singulières vicissitudes de transmission et nos documents sont d'époque tardive. Je soupçonne tel hymne du cycle de Gahlău, Riyak, etc., d'avoir été très remanié, sinon composé, au début du XIXe siècle. On voit combien il serait prématuré de s'enquérir du fonds de réalité historique que peuvent enfermer de tels hymnes. Les légendes historiques — c'est, on l'a vu, le nom qu'Aymonier donne prudemment aux

chroniques royales — ne doivent elles-mêmes s'employer qu'avec précaution. Il est bon, à ce propos, de se référer au culte birman des Nats, réplique des cultes chams, mais que l'on a pu aborder sur une meilleure documentation.

« J'attirerai particulièrement l'attention, écrit Sir R. C. Temple, sur le caractère extrêmement moderne de nombre de ces histoires. Les siècles précédant notre ère, le VIIIe, voire le XIe siècle A.D., sont peut-être des dates admissibles pour des histoires légendaires de génies, mais le gros de celles-ci relèvent de la période comprise entre le XIIe et le XVIIe siècle A.D. : une date aussi basse que 1558 est reconnue avec certitude pour la date authentique d'une histoire ; une date plus basse encore, ca. 1620, est presque sûre pour une autre. Il n'est pas jusqu'à un conquérant aussi tardif que Tabin Shwèdé qui ne soit aujourd'hui un Nat éminent, lui qui régna de 1530 à 1550, du temps de notre Henri VIII, et qu'ont bien connu les premiers Européens établis au Pégou . . . » (1) Notons qu'on peut retrouver sous un même cycle légendaire deux ou même trois ordres de faits historiques séparés par plusieurs siècles [cf. ch. XII, *The Ava Mingaung and Pagan Alaungsithu mixed cycle*, p. 55 sq., mêlant des éléments, des VIIIe, XIe et XVe siècles] ; que des personnages insignifiants se voient diviniser, tel ce Maung Pó Tú « who was a trader of Pinyá and was killed by a tiger . . . » (p. 69) ; qu'on a proposé de reconnaître dans certaines divinités de simples dédoublements : « Taw Sein Ko de son côté rend compte autrement de ce qu'il nomme le Panthéon indigène de Birmanie [il s'agit d'expliquer comment les 33 dieux du ciel d'Indra sont devenus 37] . . . Le nombre de 37 s'est trouvé fixé dans l'esprit populaire par le fait que le livre des Hymnes chantés aux sacrifices qu'on leur fait se compose de 37 hymnes, certains des Nats ayant [i. e. ayant eu à l'origine] plusieurs hymnes en propre ». Citons enfin comme s'appliquant *verbatim* aux faits chams, quelques lignes du regretté Taw Sein Ko : « Les hymnes ne sont à proprement parler que de courtes esquisses biographiques versifiées que récitent des médiums [*natkadaw*] en état de possession ; ils montrent quelques tendances moralisantes . . . » (cité *ibid.*, p. 35).

Dans l'analogie de ces faits birmans, mieux élucidés, on trouve quelque aide pour débrouiller l'écheveau des traditions chames : elles ont comme eux des parties anachroniques et plusieurs personnages légendaires ou semi-historiques s'y peuvent dissimuler derrière un même dieu, comme aussi le même héros reparaître dans plusieurs hymnes sous des vocables différents (2).

Le Pŏ Riyak est un assez bon exemple de ces confusions. Aymonier, en effet, cite une tradition selon laquelle le Pŏ Romē, qu'il fait régner de 1627 à 1651, « eut pour général ou ministre Ja Thameñ Kĕi, qui naquit en l'année

(1) R. C. Temple, *The thirty seven Nats*, p. 39.

(2) Voir aussi R. O. Winstedt, *The history of the Peninsula in Folk-tales*, JSBRAS., n° 57 (1911), p. 183-84.

du coq et qui devint aussi une grande divinité, le Pō Riyak ou dieu des flots » (1). Voilà donc le Ja Thameṅ kĕi en compétition avec notre Ja Aiḥ vā, né en l'an du Petit Serpent.

Dans la superstition sino-annamite, il n'est pas rare que plusieurs individus (d'ailleurs nommés et datés avec précision) assument à leur mort le nom et le rôle d'un même génie. A proprement parler, plutôt que d'une personnalité, c'est d'un titre et d'une charge qu'ils sont ainsi pourvus : ils s'y succèdent. Jusqu'ici rien de tel ne m'est apparu chez les Chams. Autant que j'ai su me reconnaître au milieu de traditions confuses et constamment contradictoires, tout ce qu'ils admettent, c'est qu'un même dieu peut s'incarner plusieurs fois avant l'apothéose finale, dont je n'ai pas réussi à savoir si elle lui confère ou lui restitue seulement sa personnalité supérieure. J'ai souvent relevé la progression suivante : un [roi] cham → un Raglai (ou quelque autre Moï) → le dieu (e. g. Pō Klauṅ Garai [en tant que roi] → le Raglai Tavak → Pō yaṅ In). Ici : Ja Aiḥ vā → un Kahaun → le Pō Rayak (2). Ces incarnations sont d'ordinaire des états nettement différenciés et constituent une progression réglée : tout se passe comme si le héros devait renaître chez les peuples à demi sauvages de l'Ouest, avant que d'accéder à son rang divin — c'est son stage dans la montagne, sur le chemin du ciel. Par contre, je n'ai pas observé qu'une même personnalité transcendante passât pour s'être incarnée dans plusieurs Chams du commun, fussent-ils devenus ministres. Jusqu'à plus ample informé, les deux *Jā*, antécédents humains du Seigneur des Flots, s'excluraient donc l'un l'autre : nous allons voir qu'on n'est pas, à leur sujet, sans quelques indices décelant deux traditions distinctes.

* * *

Le Pō Riyak illustre donc toute la complexité des cultes chams : éléments de provenance islamique, place faite aux Moïs, voire contamination annamite, rien ne manque à ce dieu du panthéon dit brahmanique. Mais si en ce sens l'étude de sa légende ne manque pas d'intérêt, elle se trouve, par contre, mal soutenue par l'observation connexe des pratiques cultuelles, féconde dans d'autres cas. Evincés qu'ils sont de la zone côtière, les Chams ne connaissent plus guère ce génie marin que par leurs livres d'hymnes, et nous savons quelle maigre part lui font certains mơdvơns : à lui consacre un vers !

J'ai relaté ailleurs ma visite à Sơn-hải en compagnie de M. le quản-đạo

(1) *Légendes historiques*, p. 172-73.

(2) A Xuân-hội, on m'a conté qu'avant d'être reconnu comme Seigneur des Flots, l'esprit de Ja Aiḥ vā *s'incarna* dans un Annamite. Mais ce n'est pas là une variante véritable : il ne s'agit, en l'espèce, que de possession, non d'une réincarnation. Telle quelle, la tradition mérite toutefois d'être retenue.

Nguyễn-khoa-Kỳ (1) et du Dr Galinier. Nous n'avons trouvé là qu'une pagode où trône Quan-đế, et le Pō Riyak, alias Nam-hải vương, n'y est plus que l'acolyte d'un si puissant seigneur. Le culte que les Chams continuent de lui rendre se réduit à la récitation de l'hymne ci-dessus traduit. Il en est à peu près de même à Xuân-hội et les brevets dont je tiens la copie n'apportent aucun complément d'information. Aux questions que l'on peut poser les Chams répondent par des bribes de la tradition conservée dans les écrits. Quant aux Annamites, ils n'ont guère plus à dire que le panneau à sentences parallèles suspendu contre l'autel du dieu à Xuân-hội : « 南國有生皆化育. 陽神. 海天無處不慈航, [Dédié au] génie masculin (2). Toutes les populations du Royaume du Sud [sont par lui] élevées à la civilisation. Sous le ciel de la Mer [du Sud], il n'est lieu où ne passe sa jonque charitable. » Ses autels, fréquentés également par les Annamites et les Chams, sont en grand renom auprès des patrons de jonques chinois : les dieux des navigateurs sont accueillants et leur clientèle naturellement composite (3). Adoré par des musulmans et par des brahmanistes dégénérés, par les bouddhistes annamites et par des Chinois, le Pō Riyak est le pendant du grand saint de la côte birmane, Badr'ud din Aulīyā (4).

Je tiens du mưdvơn de Sơn-hải une tradition populaire à Phanrang, que Phanri semble ignorer. Le bruit de la mer grondant la nuit sur les grèves désolées du Padaran, les coups sourds de la houle qui se brise, seraient le bruit des pas du Seigneur, un maléfice le tenant indéfiniment écarté de son sol natal, qu'il s'en venait délivrer de l'oppresseur. Ce dernier trait figure dans la version en prose ; les hymnes le passent sous silence. Seule la recension γ (selon l'une des interprétations possibles, celle de B, supra, p. 68, n. 2) en garderait l'écho. Mais justement γ s'oppose formellement à la prose en faisant venir le Pō, non de la Mecque, mais de Huế. C'est, nous l'avons dit, par contamination, et nous avons renvoyé à l'hymne du Pō Binnơthvơr. Or l'on sait que ce roi divinisé et le Pō Romē sont constamment confondus dans la tradition pseudo-historique (5). C'est un « roi de Huế » que le Pō Romē com-

---

(1) Aujourd'hui tổng-đốc du Nghệ-an. Cf. *BEFEO.*, XXIX, p. 510, XXX, p. 552, et *BAVH.*, vol. II, 1915, p. 301.

(2) A la gauche de Quan-đế lui correspond comme génie féminin 陰神 la déesse Thiên-y-a-na, 天依阿那演玉妃.

(3) Ce n'est pas comme dieu de la guerre, mais plutôt comme génie militaire de la richesse (武財神), que Kouan-ti se trouve pris pour patron par des navigateurs et des marchands. Cf. B. M. Alexéiev, *The Chinese Gods of Wealth*, Londres, 1928, p. 9, 29 sq.

(4) R. C. Temple, *Buddermokan*, Journ. Burma Res. Soc., vol. XV, part 1, Apr. 1925, p. 1-33. Cf. *BEFEO.*, XXX (1930), p. 464.

(5) E. Aymonier, *Légendes historiques*, p. 172. Contrairement à ce qu'Aymonier écrit p. 166, Binnơthvơr, pour n'avoir pas une tour en propre comme Pō Klauṅ Garai et Pō Romē, n'en est pas moins un roi divinisé et qui a sa place marquée dans le culte.

battit sa vie durant, et c'est de mains annamites qu'il reçut la mort. Le vers qui fait venir le Pō Riyak de *Hvaiy* a donc des affinités certaines, quoique peut-être indirectes, avec la tradition qui fait de lui le ministre de Pō Romē. On notera que c'est là le seul trait l'apparentant aux héros du cycle brahmanique ; que la donnée de γ provient d'une région qui n'est pas la terre d'élection du dieu (*tanōḥ* Pō *rayak* = Sơn-hải) ; que la source, enfin, où elle s'atteste, est la moins complète et la moins cohérente.

On l'a sans doute observé, si la tradition orale de Sơn-hải retient le thème de la malédiction interdisant au Seigneur l'accès de sa terre natale, explicitement fourni par la prose, quelque chose s'en retrouve aussi dans la recension α-β de l'hymne : celle-ci ne montre-t-elle pas le Pō maudissant successivement les ports de la côte chame, où il paraît ne pouvoir aborder ? Il semble que les habitants l'accueillent mal : cela n'est pas incompatible avec la version en prose ; les traditions agonisantes des Chams sont les premières à reconnaître qu'ils furent, par leurs dissensions, par leur intolérance d'un maître, les artisans de leur propre ruine. Notons enfin que le Pō, au terme de sa course errante, s'établit à l'abri du regard des hommes, derrière la haute dune retranchant sa lagune du pays, « auquel il tourne le dos, parce que les gens sont méchants » [A]. γ est un état de texte trop fragmentaire pour que, de ce qu'il ignore la donnée, l'on soit assuré qu'elle est rejetée par la tradition divergente qu'il représente.

Somme toute, on est contraint de faire deux parts de notre maigre moisson de documents : l'une est d'un comportement franchement islamique, et c'est la plus ample, relativement assez homogène dans l'ensemble. La seconde prétend relier le héros aux traditions locales. Elle n'est constituée que par une variante de l'hymne et par un témoignage qu'Aymonier cite en passant : même en sa brièveté, elle n'échappe pas à la contradiction ; le Pō, montant d'abord une jonque, s'y fait poisson, soudain homme sur le dos d'un poisson.

Ces considérations conduisent à attribuer à toute la légende une origine extérieure à la tradition *jat* proprement dite, où elle se serait imparfaitement et inégalement intégrée ; γ dénoncerait un essai tardif de réduction au panthéon national [1]. Dans l'état de la question, aller plus loin serait œuvre de pure hypothèse. Si l'on attribue au Pō Riyak des origines au moins partiellement musulmanes, c'est bien sans doute, en ces pays, dénoncer une influence malaise ou javanaise. Il appartient aux malayisants de nous apprendre,

---

[1] J'ai eu accès jusqu'ici à trois recensions des hymnes : β, γ et δ, outre d'importants fragments fournis par divers mơdvơn de Phanri et de Phanrang. Mais ce n'est point suffisant pour affirmer que l'élément *jat* retracé dans la légende du Pō Riyak ne se montrera pas ailleurs plus développé, et peut-être assez pour qu'il faille réviser certains points de cette première étude.

le cas échéant, quelles en ont pu être les voies et si le Seigneur des Flots a fait par exemple quelque emprunt au *Grand Seigneur* malais, Si Raya, dieu de la mer, son quasi-homonyme ([1]).

* * *

II. L'hymne à yaṅ In et la légende du roi Tabai. — Nous avons noté que M. Cabaton a cru reconnaître Indra dans le Pō yaṅ In. Voici sa traduction de l'hymne adressé à ce dieu, le 11e de son recueil :

« Sur une belle montagne où croît l'arbre kalauṅ, le magicien yaṅ In opère des miracles.

« On dit qu'il fit sortir par magie de l'eau glacée de sa belle montagne.

« Yaṅ In a près de lui [son frère] Jaban qui le regarde pendant qu'il tient la corde d'un cerf-volant.

« Le cerf-volant plane dans les airs, agrémenté de banderoles ondulantes.

« On entend un grand bruit au milieu du jour, une bataille se livre et la gracieuse Sītā est enlevée. »

De cette version on retiendrait surtout le dernier vers : il serait très heureux que les hymnes chams eussent gardé cette trace des traditions indiennes, qui toutefois ne placent aucune bataille au moment de l'enlèvement de la Maithilī. Mais cette Sītā n'a pas meilleure consistance que les fameux sauvages Mada d'Aymonier. Bien que M. Cabaton traduise « la gracieuse Sītā », sa propre transcription est *çathaḥ*, où *ça* est une erreur de lecture pour *ba*. On ne nous dit pas comment cham °*thaḥ* se réduit à sanskrit °*tā* : opération hardie, qui a donné le jour à cette Sītā chame. Le ms. a *bathaḥ*, « mouillé, trempé » [D] : *kamĕi balā bathaḥ*, ce qui n'est pas la gracieuse Sītā, mais « la fille de la Défense mouillée », qu'on rencontre d'ailleurs dans le dictionnaire, s. v. *bat* : « *bat bya bala bathaḥ*, une divinité féminine ». Ce nom énigmatique trouve son explication dans la seconde des « légendes relatives aux divinités dont il n'est pas fait mention dans les Généalogies royales ». Comme l'histoire de Ja Aiḥ vă nous est venue en aide à l'endroit de l'hymne au Pō Riyak, celle du Pō Tabai permet de mieux comprendre l'hymne au Pō yaṅ In : voyons ce qu'elle apporte.

[Pl. IX] *nī danak* PŌ *patau tabai sauṅ nai balā* ([2]) — *tak dī kal dauk hayat pak nơgar mơṅkaḥ. hamyit čaṃ dī hu patau ō. mai ṅap patau. mai tơl*

([1]) W. W. Skeat, *Malay Magic*, Londres, 1900, p. 91-92, cf. 104, n. 1.

([2]) Transcription non de l'original, mais d'une copie que B en a faite pour la photographie (cf. pl. IX-XVI) et où il a introduit de légères variantes. Le ms. 41 (b) est trop peu clair pour qu'on l'ait pu reproduire directement. B a d'autre part adjoint in fine quelques indications qui m'ont paru valoir d'être conservées. J'indiquerai dans des

nơgar čaṃ ṅap yut (1) *sauṅ* PŌ *patau yaṅ in. mơṅ* PŌ *patau tabai ṅap ragĕi patyā kyơṅ hanrak* DAV *katvaṅ.* PŌ *yaṅ in sauṅ* PŌ *tabai jak gơp nau amar nau tamō glai nơḥ nau jyơṅ dva jalan.* PŌ *tabai nau gan danau balā. kruṅ balā nan balā arap tvĕi mơk patau tavak bā mai ṅap patau. tavak dī čyip mai ṅap patau o. barūv* PĀNƠḤ *arap mơtai tak nan* (2). *blauḥ balā nan gunauṅ karaṃ tamō tanơḥ hadĕi jyơṅ danau. athău* PŌ *tabai dī nau o. mauṅ dalaṃ danau blauḥ grauḥ čhvai. ɛv athău nan blauḥ athău dī čyip nau ō. barūv* PŌ *tabai paDar baul bhap trun danau nan ravơk* BOḤ *sā* BAIK *balā. baul* PĀ*thău vơk sauṅ patau. lač dalaṃ danau nī hu balā. patau paDơr doṃ baul daā bā tagok. barūv mơṅ abiḥ mơnviç nau amar nan čakoṅ tagok dī truḥ ō.* PŌ *tabai* BOH *yău nan trun* PŌ*k bā tagok. blauḥ* PŌ *nan gulač mai saṅ. bā balā nan čroṅ ṅauk rāda.*

harĕi hadĕi PŌ *nan nau amar vơk. tơl tuk gulač mai saṅ* BOḤ *çalav lisĕi a*[Pl. X]*ryiṃ mơta. sauṅ ahar gơṃ pyauḥ kā* PŌ *nan. patau tabai jaṅ oḥ kā thău kā lithĕi thĕi ṅap ō. min gvơn* (3) *patau tabai nau mar. nan nai balā lvā tabyak ṅap lithĕi 'yā blauḥ lvā tamō dauk dalaṃ balā vơk jō. kajaik tauṃ thun jaṅ ṅap yău nan rĕi. sauṅ tabul khan av baṅvū kā patau tabai habik.*

çak çak hamyīt tơl rak binthvơr. rak nan krak PŌ *tabai nau mar rak nan yvō drĕi jyơṅ kačak pơr mơrai* DAṂ *dī bauḥ* BƠṄ BOḤ *nai balā tabyak dalaṃ balā syơṃ banai lō. mơṅ rak binsvơr yvō drĕi jyơṅ mơnviç vơk. ṅap mơrūp* PŌ *tabai mai lvā* PŌ *byā nan.* PŌ *byā taṅī. lač* PŌ *nau mar habar* PŌ *klak uraṅ* PŌ *mai saṅ vơk. rak nan lač habar dī thău ō dahlak nau mơtōh jalan blauḥ* PŌ *črauk brĕi ka dahlak tamuḥ* BLAUV *dva bauḥ grain yău nī. nai balā mauṅ* BOḤ *karĕi dī* PŌ *tabai. dalaṃ tyan çanơṅ lač dī Ñơp pasaṅ drĕi o. kajaik tơl tuk* PŌ *tabai mai saṅ. rak nan yvō drĕi nau jō.*

PŌ *tabai mai tơl saṅ. nai balā* DƠṂ *vơk kā kruṅ rakuḥ rakvơn.* PŌ *mai mơṅ bak jalā. blauḥ* PŌ *nau vơk* PAJŌ. *habar blauḥ* PŌ *mai vơk.* PŌ *tabai taṅi. uraṅ mai dahlău nan rūp ṅu habar* BAUK *mơta yău halĕi nai balā* DƠṂ *rūp* PĀ*bhap yău* PŌ. *halĕi tagĕi hu* BLAUV *dva bauḥ grain.* PŌ *tabai thău kā rūp rak binsvơr* PĀJŌ. *blauḥ dī* DƠṂ *tabyak ō.*

harĕi hadĕi PŌ *tabai nau mar vơk. daa kadhā tanrā* (4) *dī grơp* [Pl. XI]

---

notes les quelques points où il s'est légèrement écarté de l'original ; elles prouveront assez que le médiocre texte du ms. ne méritait pas que l'on fît davantage. Pour faciliter la référence aux planches, j'en ai reproduit les numéros entre crochets dans ma transcription.

(1) Ms. *ṅap gơp taṅrav.*

(2) Ms. *tvĕi mơk patau tavak* PĀNƠḤ *mai mơhtai* ÇAK (om. *nan*).

(3) Ms. *gaun.*

(4) Ms. *kadhā trā.*

bauḥ BOṅ *vok. rak binsvor mai vok. ñu* BOḥ *grop bauḥ* BOṅ *urañ tanrā abiḥ. ñu yvo drĕi ñu tamō truḥ dalaṃ modhir. nai balā tañī ñu. ñu* DOṃ *abiḥ* Pānvoč *kadhā kā ap*Pābhap Pō *tabai dauk dalaṃ sañ habar. nau mar habar. yāu sā rūp sauñ* Pō *tabai. byaḥ dauk dalaṃ modhir* BOṅ *hvoč klau sauñ gop yāu hadyop pasañ jō.* Pō *tabai nau motōḥ jalan gulač mai krak mauñ* Boḥ *dī grop bauḥ* BOṅ *dauk tamauv min. barūv moñ gulač nau mar vok jō.*

rak nan moīn moyač blauḥ likāu drĕi lač nau tauṃ Pō *yañ in. nai balā ñap ba*Dī *banyai. moyaḥ nau dahlak ha'von* Pō *lō. dauk tak nan ka dahlak ačiḥ mok nuṃ rūp* Pō *čaik vok. moyaḥ dahlak ha'von mok tabyak mauñ* Pādvol. *nai balā čiḥ blauḥ rak nan nau. byaḥ* Pō *tabai mai. nai balā ba rūp nau čaik alā tul hadyop pasañ* Diḥ. *čaik blauḥ vor mok kā pasañ mauñ nōrūp thaik thauk nan. hvak* BOṅ *blauḥ* Pō *tabai nau* Diḥ *dahlāu. rūp rak nan dauk moñ lā atul. kaik klop* Diḥ *dī hu ō. barūv moñ* Pō *tabai rvoh atul tagok.* Boḥ *rūp rak binsvor. mok bā tabyak tañī nai balā. nai balā hvoč vor glai kyoñ* DOṃ. *moyaḥ* DOm *tapak lijañ pasañ oḥ tapak hatai trā.* Pō *tabai gunauñ morūv tyop hadyop nai balā moluv nau.*

Pō *tabai anit hadyop lō. hadyop drĕi tyop blauḥ ñu nau* [Pl. XII] *yāu nan. moyaḥ kyoñ pvoč anaiḥ bā mai sañ vok. jañ moluv sī pvoč. burūv moñ* Pō *tabai ñap moñ motai ñap jyoñ* Daṃ *čuḥ. lauñ hadyop 'yok klauḥ hatai sauñ pasañ rĕi. ñap kajañ* (1) *blauḥ blai bā atuv* Pō *nan tabyak nau* Diḥ *dalaṃ kajañ. hamyit tol nai balā lač* Pō *tabai motai. nai balā mai tamō dalaṃ kajañ dauk taphyā atuv blauḥ čauk.* Pō *tabai* Boḥ *čauk abiḥ panvoč kadhā. kruñ ñap hadyop pasañ sauñ gop.* Pō *tabai palvā taiin kačav hu nai balā.* Pō *tabai* DOṃ *likāu čyip oḥ* Ñop *vok ō* (2). *likāu nai vok nau modhir ñap hadyop pasañ vok sauñ gop. nai balā* DOṃ *vok sauñ* Pō *tabai:* Pō *pa*Dañ *palak tañin tagok dahlak dauk dalaṃ* Pālak *tañin* Pō *moyaḥ* Pō *apan vok hu. nan dahlak nau modhir ñap mohadyop vok.* Pō *tabai pa*Dañ *tañin. nai balā tamō dauk.* Pō *tabai kačav nai balā lan tabyak jyoñ tamrak hataṃ. blauḥ çroḥ tamō dauk dalaṃ balā vok.*

çak çak Pō *yañ in mai tauṃ* Pō *tabai patyā tagak* Pō *tabai patyā* Pō *yañ in dvĕi lādai. nai balā dauk dalaṃ balā* Boḥ Pō *yañ in syoṃ likĕi. burūv moñ kačvoč 'ya* Pābaḥ Ñop Pō *yañ in.* Pō *yañ in ñauk mauñ* Boḥ *dalaṃ balā moviç* Blauv *akauk tabyak mauñ* Pō *yañ in.* Pō *yañ in čaik dī tyan. tyā blauḥ blai.* Pō *yañ in* [Pl. XIII] *jak* Pō *tabai nau amar.* Pāgvon *harĕi molaṃ sauṃ* Pō *tabai. tol harĕi tauṃ gop pak čamauḥ nan. moyaḥ thĕi nau* (3)

---

(1) Ms. *rap* = ann. *rạp*, hangar, construction temporaire, pavillon.

(2) Ms. Pō *tabai čyip ōḥ ñop ō pājō* : le Pō Tabai reconnut ses torts.

(3) Ms. *moñyah* Pō...« si vous [arrivez le premier]...»

truḥ dahlău nan jauḥ halā kayău čaik pak čamauḥ (1) *nan.* PŌ *yaṅ in kanal tơl harĕi* PĀ*gvơn tagok* PĀ*gē* PĀD*ar baul nau jauḥ halā kayău klak pak čamauḥ* PĀ*gvơn. nau tơl čơk glauṅ.* PŌ *patau tabai mơrai* B*oḥ halā kayău klak čamauḥ* PĀ*gvơn nan.* PŌ *tabai tvĕi nuṃ halā kayău nan nau* (2). *dauk* PŌ *yaṅ in nau pak mơdhir* PŌ *tabai mơk balā bā nau saṅ.* PŌ *tabai tvĕi lvơč halā kayău. dvaḥ dī* B*oḥ* PŌ *yaṅ in ō. laik tơl byơr harĕi gulač mai saṅ mauṅ dī* B*oḥ balā ō. thău kā* PŌ *yaṅ in klaik bā jơ̄.*

PŌ *tabai gunauṅ dī* PŌ *yaṅ in. tyap* PĀ*nrauṅ jabaul nau taṅī* PŌ *yaṅ in* D*ok balā vơk.* PŌ *yaṅ in* D*ơṃ vơk lač kău dī brĕi vơk kā* PŌ *hō̆ ō. nau* D*ơṃ sauṅ* PŌ *hō̆ vơk. sī ṅap habar blauḥ ṅap baik. gaun gulač mai* D*ơṃ vơk kā kruṅ panvơč* PŌ *yaṅ in* D*ơṃ yău nan. barūv mơṅ* PŌ *tabai gunauṅ jak* PŌ *yaṅ in mơsuḥ.* PŌ *yaṅ in* D*ơṃ vơk : mơyaḥ kyơṅ mơsuḥ nan thĕi hu ganrơḥ hagait blauḥ mơsuḥ.*

gaḥ PŌ *tabai hu sā drĕi kubav liṅō̆.* PŌ *yaṅ in črōṅ jālikauv. hanī* [Pl. XIV] *gūlimyơṅ. mơsuḥ sauṅ kubav liṅō̆ di ṅauk čơk liṅ tapin. dī hu kā gaḥ halĕi laḥ ō.* PĀ*vak gơp* PĀ*dĕi. kubav mai mơdhir* D*ơṃ sauṅ* PŌ *tabai mơyaḥ dahlak mơsuḥ vơk sā* B*ơṅ trā. mơyaḥ glai glain dahlak habar čaik likău di* PŌ PĀ*gu*D*ơṅ hatai. jvai svak yavā bā prōn kā dahlak jvai.*

kubav liṅō̆ mơsuḥ sā B*ơṅ trā tajuḥ harĕi tajuḥ mơlaṃ.* PŌ *yaṅ in črōṅ gơṃ haunhagar* (3) *kaik kubav liṅō̆* D*vơč ta*P*ā guhul. nan daraḥ* D*vơč bak mơṅ drĕi hauk bak čvaḥ. nan mơṅ hu čvaḥ bhoṅ kayvā daṃnơy kabav liṅō̆ yău nan. kubav liṅō̆* D*vơč tamō̆ 'yā. lijaṅ ṅu tvĕi kaik dalaṃ 'yā rĕi. hamyit tơl patau tabai. lač kubav liṅō̆ yău nan.* PŌ *tabai* B*vaḥ kal. uraṅ mơblaḥ balā drĕi yău nan. blauḥ mơsuḥ yău nī. kubav liṅō̆ mơsuḥ jai rĕi o thău. glai glain kubav liṅō̆ lō yău nan. lvơč panvơč* PŌ *tabai* B*vaḥ kal. kubav liṅō̆ libuḥ trun mơtai.* PŌ *tabai alaḥ dī* PŌ *yaṅ in jơ̄.*

byaḥ PŌ *tabai ruv rī* B*vaḥ kar kā nai balā dī hu çanơṅ kā kruṅ krik hadyơp pasaṅ mơṅ kal sauṅ gơp o. hamyit tơl nai balā. tơl harĕi* PŌ *tabai mơnĕi dī črauḥ tapyơn yok. nai balā mơnĕi tapyơn ṅauk. kavơk gơp sā bauḥ glai gan. nai balā haluḥ baṅūk* PĀ*jơṅ sā uraṅ kamar. thơk mai* Ñ*ơp* PŌ *tabai.* PŌ *tabai* PŌ*k tagok* B*oḥ kamĕi. lač bā nau rauṅ ṅap kamvon. bā mai saṅ apaḥ muk rauṅ. sā harĕi sa karĕi. prauṅ doṃ* [Pl. XV] *halĕi* (4) *syơṃ banai doṃ nan.*

---

(1) Ms. *čơ̄* = ann. *chỗ*, lieu, endroit.

(2) Ms. *tvĕi halā kayău myơt. Myơt* = ann. *miết*, droit devant soi, d'un trait. Voilà avec *rap* et *čơ̄* trois exemples d'emprunt pur et simple qui sont un avertissement. On devra traiter avec prudence des parallèles lexicographiques du cham à l'annamite. Les Chams ne savent que trop bien l'annamite : quelque adaptation phonétique, la transcription, et que d'emprunts passeront pour des correspondances !

(3) Ms. *hauṅgar.*

(4) Ms. *dơ̄ halĕi.*

tơl nai nan prauṅ jyơṅ darā PŌ tabai bā nau ravaṅ hamū. nau tơl črauḥ trun di ayun taPĀ 'yā sauṅ gơp. nai kamvon nau dahlău blaṅ khan tagok tơl phā prauṅ. PŌ tabai mauṅ BOḤ blauḥ tathrōk. tơl vơk mai mơdhir. PŌ nan tañī doṃ kaḥPĀkar : Ñaṃ drĕi palā dī PĀgā drĕi. drĕ BƠṄ vơk hu rĕi ? doṃ kaḥPĀkar pơṅ pačhơṃ lač bauḥ kadhā tapak. thĕi thĕi jaṅ lač Ñaṃ drĕi PĀlā drĕi BƠṄ vơk hu. doṃ nan PŌ tabai gulač mơiṅ sauṅ kamvon vơk.

Blauḥ hatvā tajuḥ thun. tablơk taruṅ nơgar. 'yā dī krauṅ thū oḥ hu kyơṅ mơñuṃ. baul bhap mơtai liṅyơk (1) ralō lō. PŌ tabai BOḤ yău nan çanơṅ vơk kā rūp drĕi. daā kaḥPĀkar mơrai bya (2). hatvā nơgar yău nī kayvā dahlak čvaṅ gơṃ sauṅ kamvon. yău nan bai bā trun lơk dva uraṅ dahlak dī krauṅ thū. mơyaḥ hajan 'yā mai dī krauṅ vơk. 'yā mơṅ guin lvai kău kā. 'yā mơṅ tada bā kau tagok. 'yā çvā mai tơl tada blauḥ gruṃ katal hajan liṅ mơklaṃ. doṃ kaḥPĀkar hvơč dī gruṃ katal dī kyơn bā tagok vơk. palau lvai dalaṃ 'yā tak nan.

barūv mơṅ krauṅ DVƠČ jyơṅ dva tanaḥ. sā tanaḥ krauṅ prauṅ DVƠČ tapak PĀbaḥ lāmơṅơ̄ tamơ̄ tasik. sā tanaḥ krauṅ barūv truḥ DVƠČ gan guhul (3). thơk bai nan tvĕi tanaḥ krauṅ barūv nau tơl 'yā tabā mơṅ krauṅ thauk. bai nan kaDauṅ vơk tak nan jyơṅ danau prauṅ BYAḤ doṃ kaḥPŌkar sauṅ halun halak tvĕi mơk a[Pl. XVI]*tuv PŌ nan bā nau mơdhir ṅap Daṃ čuḥ mơk talaṅ ragĕi çauṃ baṅvū ṅap bamoṅ bhuktik (4).*

dauk atuv nai nan yvơn thrauṅ bā tagok nau dal. baṅvuk yavā nai nan çrơḥ jyơṅ yaṅ. ev tvĕi aṅan yvơn BĀ thī lyim Day Dauṅ. yvơṅ ṅap bamoṅ bhuktik plơk anak tau harĕi tagok. min anak bamoṅ nan hu jalan uraṅ nau mai. thĕi Dik yvvn Dik athaiḥ oḥ trun o. laik uraṅ nan trun taglak daraḥ. tơl hadĕi hu oṅ kadơy. prauṅ yvơn aṅan lĕ byơṅ jyait dauk pak bai gaur bā baul nau mơsuḥ pak nơgar kvi ñoṅ. oṅ kadơy mai dơḥ PĀdĕi tơp nan. uraṅ Dơṃ sauṅ oṅ nan. lač nai nan harơḥ lō thĕi nau gan anak oḥ trun dī yvun dī athaiḥ ō laik uraṅ nan trun daglak daraḥ. barūv mơṅ oṅ kadơy PĀyyoṅ anak nai nan plơk pak čơk tauṃ čamauḥ 'yā kruṅ nai nan tavak. urak nī čamauḥ 'yā nan jyơn dil ev 'yā tapyơt. 'yā ralaṅ. bamoṅ nai nan tauṃ thun doṃ prauṅ anaiḥ dauk pak gulaṅ hamū lithit mơrai ṅap yaṅ sā BƠṄ (5).

---

(1) Ms. *mơtai lihik. Lihik*, perdre, se perdre, est ici un complétif. *Liṅyơk* = *liṅiv*, dehors, en sortant, qui joue le même rôle, est une forme archaïsante qu'on rapprochera de *liṅyak* [épigr., D., s.v.].

(2) Corr. *byai*.

(3) Ms. *barūv mơṅ krauṅ dvơč jyơṅ dva bauḥ. sā bauḥ krauṅ. sā tanaḥ trā dvơč mơṅ PĀbaḥ byuḥ truḥ dalaṃ tasik.*

(4) Ms. ... *tvĕi mơk hu dī danau 'yā tabā nan bā atuv PŌ tabai mai mơdhir ṅap Daṃ čuḥ mơk talaṅ bhuktik.*

(5) Tout cet alinéa dû à B. Fin du ms. : *dauk atuv nai nan dauk tak nan ayvơn* (= *yvơn*) *mơk tagok ṅap bamoṅ bhuktik. thrơḥ aṅan jyơṅ BĀ thī tyiṃ Dai Dauṅ. hajyơn urak nī danau nan ev. 'yā tap*[illegible]*ơt. 'yā ralaṅ jơ̄.*

« Jadis le Pō Tabai vivait à la Mecque. Il apprit que les Chams n'avaient plus de roi et s'en vint pour être leur roi. Parvenu au pays cham, il se lia d'étroite amitié avec le roi yaṅ In, [avec qui] il entreprit de forger une lance et une grande épée à deux mains. [Un jour,] le Pō yaṅ In et le Pō Tabai s'en furent ensemble à la chasse. En entrant dans la forêt, ils se séparèrent et chacun partit de son côté. Le Pō Tabai passa devant la mare de la Défense. Il faut savoir que cette défense était celle de l'éléphant blanc ([1]), qui jadis rattrapa le roi Tavak pour le ramener sur le trône. Ne voulant absolument pas être roi, Tavak le blessa d'une flèche et le tua en cet endroit. La défense, transportée d'indignation, s'enfonça dans le sol, donnant naissance à la mare. Le chien du roi Tabai s'y arrêta, aboyant longuement et regardant au fond de l'eau. On avait beau l'appeler, il ne se décidait pas à repartir. Le roi Tabai ordonna à ses gens de descendre dans la mare pour y fouiller. Ils y trouvèrent une défense et dirent au roi. « Il y a une défense dans cette mare. » Le roi commanda à ses gens de la ramener délicatement sur la rive. Mais toute la chasse, l'ayant soulevée d'un commun effort, ne vint pas à bout de la tirer de là. Quand le roi Tabai eut vu cela, il descendit et [à lui seul] la ramena sur la berge. Rentré chez lui, il la plaça sur une étagère.

« Le lendemain, le Pō retourna chasser. L'heure venue du retour au logis, il y trouva un plateau [chargé] de toutes sortes de mets et d'entremets, dressé à son intention : le Pō Tabai ne put savoir qui avait préparé ce festin. Or, chaque fois que le roi Tabai s'en allait à la chasse, la Dame de la Défense (*nai balā*) sortait secrètement pour lui préparer à manger et à boire, puis rentrait dans sa défense sans laisser de traces. Il en fut ainsi durant près d'une année. De plus, elle brodait à l'intention du roi Tabai des habits à ramages.

« La rumeur en parvint à l'oreille du rak Binsvơr. Ce rak épia le roi Tabai à son départ pour la chasse : se changeant en margouillat, il se percha sur la porte et vit la Dame sortir de la défense, dans toute sa beauté. Sur ce, le rak Binsvơr se transformant derechef prit l'aspect d'un homme, à l'exacte ressemblance du Pō Tabai et s'en vint courtiser la reine. Celle-ci lui dit : « Seigneur, vous étiez parti chasser ; quelle raison vous fit quitter vos compagnons et rentrer ? » Le rak répondit : « Je ne sais comment c'est arrivé : au beau milieu du chemin, voilà que la puissance divine m'a fait sortir ces deux crocs que voici. » La nai Balā les regarda et vit qu'il différait [par ce trait] du Pō Tabai. Elle se dit dans son for intérieur : « Cela ne ressemble pas à mon mari ! » Vers l'heure où le Pō Tabai rentrait, le rak s'esquiva en se changeant encore.

« Au retour du Pō Tabai, la nai Balā l'entreprit sur toute cette aventure :

([1]) « *arap* (skt. *airāvaṇa*, *airāvata*, l'éléphant d'Indra), éléphant, éléphant blanc » [D].

« Seigneur, vous êtes venu sur les midi, puis reparti : comment se fait-il que vous voici encore ? » Le Pō Tabai demanda : « L'individu qui est venu, comment était-il de sa personne ? Quelle était sa figure? » La dame répondit : « Identique à vous de toute sa personne, sauf, en fait de dents, deux boutoirs issant [des lèvres] ». Le Pō Tabai reconnut parfaitement là le rak Binsvơr, mais n'en dit mot.

« Le lendemain, quand le Pō Tabai repartit à la chasse, il écrivit des formules magiques sur toutes les portes. Le rak Binsvơr revint et vit qu'on avait mis des charmes à toutes les portes. Il réussit [cependant], en se métamorphosant, à pénétrer dans le palais. La nai Balā le pressa de questions ; il y répondit dans les propres termes que le Pō Tabai en personne eût employés : comment il s'était comporté à la maison et comment il s'en était allé à la chasse, si bien que tous deux mangèrent et folâtrèrent ensemble dans le palais comme de parfaits époux. Le Pō Tabai s'arrêtant à mi-route revint subrepticement examiner ses grimoires magiques qu'il trouva intacts à toutes les entrées : aussi s'en retourna-t-il chasser.

« Après s'être bien diverti, le rak prit congé, prétendant qu'il partait rejoindre le Pō yañ In. La dame imagina un artifice : « Après votre départ, je serai poursuivie par votre pensée : restez donc là le temps que je peigne votre portrait, que, quand le regret me poindra, je le sorte et me console en le regardant. » La dame fit son tableau et le rak s'en alla.

« La nai Balā avait placé le portrait sous le matelas du lit conjugal. Quand le Pō Tabai fut revenu, elle omit de l'y prendre pour montrer à son mari l'aspect du personnage. Après dîner, le Pō Tabai s'alla mettre au lit le premier. Mais le portrait du rak placé sous le matelas le meurtrissait et l'incommodait à n'en pouvoir reposer. Il retourna le matelas sens dessus dessous, vit le portrait du rak Binsvơr et en demanda compte à la dame. Celle-ci, éperdue, ne sut que répondre : dît-elle même la vérité, que son mari ne pourrait davantage la croire. Enflammé de jalousie, le Pō Tabai chassa sa femme, et la dame s'en fut, toute honteuse.

« Le Pō Tabai aimait toujours sa femme d'un grand amour, mais chassée et partie de la sorte, il eut honte d'aller à elle pour lui demander son pardon et la ramener chez lui. Il fit donc mine de mourir et qu'on préparât l'incinération, pour mettre sa femme à l'épreuve et voir si elle serait frappée dans ses sentiments par [le décès de] son mari. Le pavillon crématoire [*kajañ*] confectionné, on y transporta le Seigneur pour l'y exposer. La rumeur en vint jusqu'à la nai Balā : « le Pō Tabai est mort ! » La dame vint au kajañ et, aux côtés du corps, éclata en sanglots. Le Pō Tabai, lui voyant rappeler, au milieu de ses sanglots, tous les souvenirs de leur union, subrepticement sortit sa main et saisit la dame. Il confessa ses torts et la supplia de rentrer au palais reprendre la vie commune. La dame répondit au Pō Tabai : « Seigneur, étendez la main, la paume en l'air ; j'y viendrai et, en fermant les doigts, si vous me prenez, je reviens au palais pour être de nouveau votre femme. » Le Pō Tabai étendit

la main, la nai Balā s'y mit, et le Pō la saisit : elle se changea en plomb fondu et rentra dans sa défense (1).

« A quelque temps de là, le roi yaṅ In vint forger une lance avec le Pō Tabai : le Pō Tabai forgeait, le roi yaṅ In activait la soufflerie. La dame cachée dans la défense aperçut le Pō yaṅ In [et le trouva] bel homme. Elle cracha dans sa direction (2). Le roi In, levant la tête, vit émerger de la défense une tête

---

(1) J'aurais incliné à ne voir qu'une métaphore dans l'expression *jyơṅ tamrak hataṃ*, m. à m. « se changer en plomb noir » : la nai rentre chez elle tout d'un trait, rapide comme une coulée de plomb fondu. De telles images sont familières aux Chams. Ici, j'hésite. La Reine Mouillée est en effet invoquée dans certaines formules magiques sous le nom de *byā tamrak hataṃ*. Il y a là-dessous une tradition qui m'échappe. — Sur cette fée capricieuse, quelques brèves remarques. Ce sont données fréquentes dans la légende chame que de ces petits génies habitant un fruit ou quelque autre réceptacle, parent du pot ou de la bouteille contenant un microcosme magique (l'univers du magicien) qui sont de si grand emploi notamment dans les *Mille et une Nuits*. La petite taille de la queen Mab Chame ressort clairement de la légende : ce qu'on ne dit pas, c'est comment un homme peut faire sa maîtresse d'une créature qui tient toute dans sa main. La nai Balā est en somme la divinité protectrice de la maison du roi. On doit rappeler à ce propos qu'une part considérable de la Vertu royale réside dans l'Eléphant blanc, dont cette fée habite une défense, et que c'est un axiome en matière magique que la partie vaut le tout : l'être magique d'une tortue subsiste dans une simple écaille, d'un oiseau dans l'une de ses plumes (cf. E. M. Durand, *Notes sur les Chams*, XII, *La Cendrillon chame*, BEFEO., XII (1912), n° 4, p. 19 sq.). Le rôle de la nai Balā se laisse donc entièrement interpréter en fonction des croyances chames. On peut cependant rapprocher de cette nymphe logée dans une défense d'Arap la tradition indienne situant tout un monde merveilleux sur celles d'Airāvaṇa : lacs, lotus et surtout danses d'Apsaras. Dans un commentaire en pāli sur la *Chagatidīpanī* [*Ṣaḍgatīdīpanī*, cf. Sylvain Lévi, *Notes indiennes*, J.A., 1925, I, p. 38-40 ; *Encore Aśvaghoṣa*, ibid., 1928, II, p. 205-207 ; *Autour d'Aśvaghoṣa*, ibid., 1929, II, p. 253-259] dont j'ai préparé une édition sous la direction de M. Sylvain Lévi, au livre de la Destinée divine, chapitre des plaisirs de *Sakka devānaṃ Inda*, je lis cette description des défenses d'Erāvaṇa : *ekekasmiṃ dante satta satta pokkharaṇiyo honti... ekekassa padumapupphassa satta satta pattāni honti. ekekasmiṃ padumapatte satta satta vanitāyo naccanti ca gāyanti ca.* « A chaque défense sont sept étangs fleuris ;... chaque fleur de lotus est pourvue de sept pétales ; sur chaque pétale de lotus sept nymphes dansent et chantent. » Le passage se retrouve presque textuellement dans la version chinoise du *Saddharmasmṛtyupasthāna sūtra* [sur laquelle, cf. Sylvain Lévi, *Pour l'histoire du Rāmāyaṇa*, J.A., 1918, I, p. 8 sq.] : 一一牙端有十華池...一一華臺有百華葉一一華中有百玉女以五音樂歌舞嬉戲... [正法念處經, Tōkyō, XIV, II, 14^{b} 3-4, cf. ibid., 17^{a}, 12-13].

(2) Le personnage de la nai Balā manque de cohésion. Il y a un désaccord sensible entre deux des morceaux dont est bâtie sa légende : l'histoire du rak Binsvơr, où elle semble sincèrement attachée au Pō Tabai [dans la légende cambodgienne répondant à ce début, la reine que déçoit Rāvaṇa est aussi une épouse d'intentions irréprochables ; infra, p. 90, n. 1] et l'histoire de son rapt, où elle court d'elle-même au devant de l'aventure. Noter encore que l'on ne dit pas précisément comment Tabai a démasqué son génie familier, ni comment il s'en est rendu maître.

humaine qui le fixait. Le Pō yaṅ In garda tout cela pour lui. Quand ils eurent fini de forger, le Pō yaṅ In invita le Pō Tabai à la chasse ; il convint d'un jour avec lui : « Au jour dit nous nous réunirons en tel endroit. Si l'un de nous arrive en avance, qu'il cueille des feuilles et les sème par terre ». Le Pō yaṅ In se garda bien d'oublier le jour fixé. Levé de bonne heure, il ordonna à ses gens d'aller couper des feuilles et de les semer du rendez-vous jusqu'au haut des montagnes. En arrivant, le Pō Tabai vit ces feuilles laissées au rendez-vous et partit sur leur trace. Quant au Pō yaṅ In, il alla droit au palais du Pō Tabai, prit la défense et l'emporta chez lui. Ayant suivi les feuilles jusqu'au bout, le Pō Tabai chercha en vain le Pō yaṅ In. Au coucher du soleil, il revint chez lui, et n'y trouvant plus la défense, il sut que le Pō yaṅ In l'avait volée.

« Le Pō Tabai s'emporta contre le Pō yaṅ In. Il lui envoya un officier pour exiger restitution de la défense. Le Pō yaṅ In répondit : « Je ne la rendrai pas à ton maître : va lui dire qu'il peut bien faire ce qu'il voudra ». L'envoyé vint rapporter ces paroles du Pō yaṅ In. Le Pō Tabai, furieux, défia le Pō yaṅ In. Celui-ci riposta : « Combattons donc, et que chacun y aille des armes magiques qu'il possède ! »

« Pour sa part, le Pō Tabai disposait d'un buffle tavelé (1). Le Pō yaṅ In créa des guêpes, des abeilles et des bourdons (2) qui luttèrent contre le buffle sur les montagnes, obscurcissant le jour [comme un nuage]. La lutte resta indécise entre les deux partis et l'on s'arrêta d'un commun accord pour prendre du repos. Le buffle revint au palais et dit au Pō Tabai : « Quand je reprendrai la lutte, si épuisé que je sois, je vous supplie d'imposer silence à vos sentiments : ne vous lamentez pas sur moi. »

« Le buffle tavelé reprit la lutte, sept jours et sept nuits durant. [Alors] le Pō yaṅ In suscita des guêpes géantes dont les piqûres chassèrent le buffle à travers les dunes. Ruisselant de tout son corps, son sang inonda le sable, et c'est cet épisode de son histoire qui explique les [dunes de] sables rouges [qui bordent la côte chame, de part et d'autre du Cap Padaran]. Le buffle tavelé courut se jeter dans l'eau. Mais les guêpes géantes le poursuivirent jusque dans l'eau pour le piquer. Le roi apprit où en était son buffle. Le roi Tabai se répandit en lamentations : « Voilà qu'on m'a volé la défense, puis voici que nous avons combattu sans que le buffle tavelé obtienne le moindre avantage, et le voilà [maintenant] à bout de force, etc. » Comme le Pō Tabai

---

(1) *Kubav liṅū*, le Buffle Sésame. Ce serait là le nom commun des bestiaux à peau tachetée, notamment des buffles albinos dont la peau rose montre des tavelures « en forme de grains de sésame » [A].

(2) *Jālikauv* [D. *jilakauv*, abeille commune], *hanī* [D. abeille], *galimyơṅ* ou *galimyơṅ* [D. om.] : abeilles sylvestres, rangées ainsi par ordre de grandeur croissante [B]. Les *galimyơṅ* sont plutôt des guêpes : elles ne feraient pas de miel [A].

achevait ces paroles, le Buffle tavelé périt noyé : le Pō Tabai était définitivement vaincu par le Pō yañ In (1).

« Un certain temps s'écoula. Le roi Tabai, plein de chagrin, se désolait de ce que la nai Balā eut perdu tout souvenir du temps de leur union. La dame l'apprit : un jour qu'il se baignait dans la rivière, en aval, elle s'y baigna, [mais] en amont ; ils étaient cachés l'un à l'autre par la forêt les séparant. [Se dédoublant,] la dame changea son ombre en une petite fille qui vint au fil de l'eau jusqu'au Pō Tabai. Le Pō Tabai l'élevant dans ses mains vit que c'était une fillette. « Je l'emmène, dit-il ; je l'élèverai comme ma nièce ». Ramenée au palais, on engagea pour elle une nourrice. De jour en jour elle se transforma, embellissant à mesure qu'elle grandissait.

« Comme elle atteignait l'adolescence, le Pō Tabai la prit avec lui, un jour qu'il s'en allait inspecter ses domaines. Arrivés au ruisseau, ils descendirent de palanquin pour passer l'eau ensemble. La jeune fille qui marchait devant troussa haut sa robe jusqu'au gros des cuisses, et le Pō Tabai y aperçut du sang. En rentrant au palais, le roi consulta ses officiers : « Les légumes qu'on a de sa main plantés dans son propre jardin, les peut-on soi-même consommer ? » Et chacun à son tour de répondre : « Il est permis de consommer ce qu'on a planté. » Sur ce, le roi Tabai s'en revint vers sa nièce et en jouit (2).

« Alors survint une sécheresse de sept ans, qui bouleversa le pays : l'eau tarit dans les ruisseaux, l'on n'avait plus rien à boire et une foule de gens moururent de soif. Devant ce désastre, le Pō Tabai fit un retour sur lui-même et convoquant son conseil : « Cette sécheresse dans le royaume, dit-il, est causée par mes débordements incestueux à l'endroit de ma nièce. Donc mettez-nous tous deux en cage et nous exposez dans le lit desséché de la rivière (3). S'il pleut et que l'eau revienne dans le lit,

---

(1) Il semble que Tabai ait causé la perte du buffle par ses lamentations, qui lui ont comme retiré son pouvoir magique. Ce motif se retrouve dans d'autres légendes chames : un buffle, fils du Pō Binsvơr, perd la vie dans des circonstances analogues.

(2) A-t-on là quelque lointain écho des croyances étudiées par M. Granet [cf. *La Civilisation chinoise*, Paris, 1929, p. 204 et 216] ? Le passage du ruisseau n'est qu'épisodique dans notre conte et s'il prépare une union sexuelle, ce n'est qu'indirectement.

(3) Sur l'exposition du Chef pour obtenir la fin d'une sécheresse, cf. M. Granet, *op. cit.*, p. 226, comparer J. Przyluski, *Le Concile de Rājagṛha*, Paris, 1928, p. 254 sq. — Le Pō Tabai est doublement coupable : il a entretenu des relations criminelles avec sa « nièce » ; il a d'autre part négligé d'observer la période d'interdiction habilitant rituellement une fille au commerce sexuel, une fois déclarée la puberté physiologique. Cf. J. G. Frazer, *The Golden Bough* (3rd Ed.), *Balder the Beautiful*, I, p. 31, et surtout la pénétrante étude de M. Lévy-Bruhl sur *les transgressions et l'inceste* (*Le Surnaturel et la Nature dans la mentalité primitive*, Paris, Alcan, 1931, p. 227-269 ; nombreuses références au domaine indonésien).

tant qu'elle n'atteindra qu'aux reins, laissez-m'y. Venez me reprendre dès qu'elle montera à la poitrine. » Mais quand l'eau s'éleva jusqu'à sa poitrine, la foudre et le tonnerre se déchaînèrent et des torrents de pluie obscurcirent la lumière du jour. Les gens du roi, terrifiés par la foudre, n'osèrent l'aller chercher et l'abandonnèrent au fil de l'eau.

« Sur ces entrefaites, le cours du fleuve [gonflé par les pluies] se sépara en deux bras ; l'un, le fleuve principal, [continua] d'aller tout droit jusqu'à l'embouchure où il se jette dans la mer (1) ; l'autre, le nouveau [défluent], court à travers les dunes. La cage dériva le long du nouveau bras jusqu'à 'Yā Tāba. Quand la rivière décrût, il se fit là une vaste mare ; la cage s'échoua en cet endroit. Tous les officiers et les serviteurs du roi vinrent reprendre ses restes, qu'ils ramenèrent au palais pour procéder à l'incinération. On recueillit les os nobles et on leur consacra un bumoṅ au village de Çauṃ Baṅvū.

« Quant au corps de la demoiselle, les Annamites le repêchèrent pour l'ensevelir. Son esprit devint un génie dont le nom en annamite est Bā thī lyiṃ DAY DAUṅ (2). Les Annamites lui élevèrent un temple orienté face au soleil levant. Devant le temple passait une route fréquentée ; or, quiconque omettait [en cet endroit] de descendre de palanquin ou de cheval se trouvait soudain jeté à terre, vomissant le sang. Par la suite le Grand Eunuque, l'illustre seigneur annamite Lē byơṅ jyait (3) qui résidait à Bai gaur (4), emmenant ses troupes guerroyer du côté de Kvi ṅoṅ (5), fit une halte en cet endroit. Les gens dirent au grand mandarin : « La Dame qui est ici est très puissante, si l'on passe devant elle sans descendre de litière ou de cheval, on est jeté à terre, vomissant le sang (6). » Le Grand Eunuque prescrivit alors de retourner la Dame face aux montagnes vers l'étendue d'eau où elle s'était trouvée retenue [dans la cage et noyée]. Aujourd'hui cette étendue d'eau a formé deux étangs nommés 'Yā Tapyơt et 'Yā Ralaṅ. Une fois par an les fonctionnaires de tous grades de la place de Hamū Lithit (7) viennent rendre un culte au temple de cette Dame. »

---

(1) Le *Sông Lũy*, cham *krauṅ byuḥ*.

(2) Bà Thủy-liêm đại-động 妃水廉大洞.

(3) Le Maréchal Lê-văn-Duyệt (1763-1832), illustre serviteur de Gia-long.

(4) Saigon.

(5) Qui-nhơn, citadelle qui fut, comme on le sait, le pivot de la guerre contre les Tây-sơn.

(6) Croyances analogues ap. R. C. TEMPLE, *37 Nats*, p. 12 ; A. SALLET, *Les souvenirs chams dans le folklore et les croyances annamites du Quảng-nam*, BAVH., X, 1923, p. 226. [Pagode de Bà Thái-dương Phu-nhơn, village de Phô-thị, canton du An-thái, phủ de Thăng-bình, Quảng-nam : Lê-văn-Duyệt marchant contre les Tây-sơn vit ses éléphants immobilisés devant cette pagode jusqu'à ce qu'il eût rendu hommage à la déesse.]

(7) Phan-thiêt.

*
* *

Ce texte s'écarte sur plusieurs points de l'hymne au Pō yañ In, dont voici la version la plus complète que j'aie retrouvée : elle m'a été remise par le Tri-huyện d'An-phước. Beaucoup plus étendue que celle des *Nouvelles Recherches*, elle la recouvre entièrement (1).

syaṃ čơk syaṃ kalauñ
ginrơḥ PŌ *klauñ*
yañ in sunit ||
syaṃ čơk syaṃ bituv
ginrơḥ PŌ *kău*
yañ in sunit ||
syaṃ čơk syaṃ baDar
ginrơḥ 'yā ñar
yañ in sunit ||
mơñ kal havĕi jyơñ vauñ
ginrơḥ PŌ *klauñ*
yañ in sunit ||
mơñ kal havĕi jyơñ truk
ginrơḥ PŌ *kuk*
truk jyơñ batuv ||
PŌ *klauñ dar drĕi dī ñuk*
dauk glañ rabuk
aryơñ patĕi ||
X X X X X X
ginrauñ dar drĕi
drĕi dar ginrauñ ||
yañ in tačik rakauñ
athauḥ ganrauñ
aryơñ kataṃ ||
yañ in tačīk akauk
thauḥ ka čarauk
pak sañ raglai ||
*yañ in ba*PŌ *pak ñauk*
trun jvak takhauk
dơñ črat kalañ ||
pan sauñ čaban dauk čañ
*yañ in ba*DAÑ
apan talĕi ||

(1) Cf. *Nouvelles Recherches*, p. 105 (texte) et 116 (traduction).

kalaṅ lauk drĕi mơklaṃ
talĕi brơṅ čaṃ
yaṅ in papơr ||
kalaṅ lauk drĕi ADaḥ
akū syaṃ laḥ
yaṅ in papơr ||
harak dī rauṅ kalaṅ
ikak nau kā yaṅ
in 'vơn palō ||
harak dī gvơr halā
ikak nau kā byā
balā bathaḥ ||
kalik bar bauḥ jamuv
kalik PŌ *kău*
balā bathaḥ ||
danuy phav bak jalā
rā PŌk *jyơṅ byā*
balā bathaḥ ||
danuy phav krōḥ harĕi
mơthuḥ mơk kumĕi
balā bathaḥ ||

« Sa belle montagne ! son beau *kalauṅ* (1) ! — Puissant est le Seigneur — yaṅ In à la grande Vertu magique !

« Sa belle montagne ! sa belle pierre ! — Puissant est le Seigneur — yaṅ In à la grande Vertu magique !

« Sa belle montagne ! sa belle liane ! — Puissante est l'eau qui sourd — [au domaine de] yaṅ In à la grande Vertu magique !

« De rotins, il fit jadis un bât à éléphant. — Puissant est le Seigneur — yaṅ In à la grande Vertu magique !

« Le rotin jadis s'amoncelait en tas. — Puissant est le Seigneur (2) ! — Il changea ces monceaux en pierre.

---

(1) « Kalauṅ (kh. *khlŏṅ*), Dipterocarpus crispalatus » [D]. B : « le beau village de Kalauṅ (*nơgar kalauṅ*) ». D connaît en effet « palĕi kalauṅ, un village de Panrik ». Il est probable que le village tire son nom de l'arbre, le culte de yaṅ In se trouvant toujours en étroite liaison avec un arbre (qui dans l'usage actuel n'est toutefois pas nécessairement un kalauṅ, cf. infra, p. 97 sq.). Je traduis donc avec M. Cabaton « son beau kalauṅ ».

(2) Ms. *ginrơḥ* PŌ *huk*. B comprend : « le seigneur possède (*huk — hū*) la puissance magique. » Je corrige en PŌ *kuk*, parallèlement à PŌ *klauṅ* et PŌ *kău*. C'est un trait fréquent que ces cascades de synonymes à la rime : nous avons vu que c'est une source habituelle de néologismes (supra, p. 41, n. 1).

« Le Seigneur plonge et tout autour de lui — regarde l'orage — [soulevé par] les crabes [qui] battent [l'eau de leurs pattes.] [1]

« . . . . . — les pinces grosses comme le corps, — le corps de la grosseur des pinces [2].

« Yaṅ In tend le cou, — [cherchant] en vain une pince — de crabe noir [3].

« Yaṅ In tend la tête, — [cherchant] en vain le čarauk — au pays des Raglai.

« Yaṅ In, Seigneur d'En-Haut, — descend sur la terre — pour lancer un cerf-volant.

« Pan et Çaban [4] sont là, qui attendent — que yaṅ In paraisse — tenant la corde [du cerf-volant].

« Le cerf-volant se balance et se perd [dans le ciel] [5]. — Avec une corde de chanvre [6] — yaṅ In le fait planer.

« Le cerf-volant se balance, tendu [par le vent] [7] ; — sa belle queue se partage [en deux banderoles]. — Yaṅ In le fait planer [8].

---

(1) Passage difficile. A avoue qu'il ne comprend pas. Le dieu serait, selon lui, plongé (*ñuk*) dans le torrent de poussière soulevé par le soufflet de la forge qu'il met en mouvement de concert avec le Pö Tabai. La traduction que je tente repose sur le sens que B attribue à *patĕi* [faire sauter en claquant, battre], qui n'est connu ni de A, ni de D. A corrige *aryơṅ* en *araṅ* [bruit sec, D] : le vent fait claquer les bananiers [*patĕi*]. Mais les vers suivants semblent garantir la lecture *aryơṅ*, « crabe ».

(2) Le premier membre du vers manque.

(3) *Aryơṅ kataṃ*, une espèce de crabe de couleur noire (confusion avec *hataṃ* ?) qui vivrait dans les rochers au bord de la mer (?) [B] ; une carapace vide de crabe [A]. Je prends *athauḥ* adverbialement : « en vain ». A traduit « vide » : la pince vide, ce serait, par métaphore, la défense vide de la nai Balā (!). Ma traduction s'appuie sur l'analogie du vers suivant : *thauḥ kā čarauk*.

(4) Ce personnage s'appellerait indifféremment *Ja ban*, *Čaban* et *Çaban*. Ce dernier terme désigne la 9e dignité parmi les prêtres de la caste royale. Cf. E. M. Durand, *Notes sur les Chams*, VI, *les Baṣêḥ*, BEFEO., VII (1907), p. 316.

(5) *Lauk*, se balancer, osciller. *Mơklam*, ténèbres, obscurité [D], est pris ici dans une acception assez remarquable : *lauk drĕi mơklaṃ*, [monter] en se balançant jusqu'à n'être plus qu'un point obscur qui cesse d'être perçu.

(6) *Brōṅ čaṃ*, chanvre, ou plus exactement ortie de Chine (麻).

(7) *Adaḥ*, cf. « *ḍak*, courbe, courbé, tordu, creusé » [D].

(8) Le ms. de M. Cabaton dit :

kalaṅ lvauk drĕi anaiḥ
kā gaḥ likaiḥ
yaṅ in papơr.

Lvauk drĕi anaiḥ = [monter] en se balançant jusqu'à [n'] être [plus qu'une tache] minuscule. *Likaiḥ*, beau, joli [B].

Il ne semble pas que le cerf-volant ait aucun emploi rituel en dehors de ce que nous relevons infra, p. 98 sq. Cf. W. W. Skeat, *Malay Magic*, Londres, 1900, p. 485.

« La lettre, au dos du cerf-volant — liée, s'en va vers le Seigneur — In [témoigner que la Dame] se souvient sans cesse ([1]).

« La lettre [écrite] sur la feuille de bétel — s'en va vers la Reine — de la Défense mouillée.

« Une peau qui a la couleur du fruit du *jamauv*, — [telle est] la peau de la Reine de la Défense mouillée.

« Le fracas des fusils au milieu du jour, — c'est l'élévation de la Reine — de la Défense mouillée.

« Le fracas des fusils en plein midi, — c'est l'enlèvement de la Demoiselle — de la Défense mouillée. »

Le manuscrit utilisé par M. Cabaton ne fournit que les vers 1, 3, 11, 13 (variante) et 18 de la présente version. δ ([2]) a une leçon plus sommaire encore :

syaṃ čɵk syaṃ kalauṅ
syaṃ 'yā krauṅ
yaṅ PŌ *tau li in* ‖
kalik bar bauḥ mɵkyā
gunrɵḥ PŌ *byā*
balā bathaḥ ‖

« Une belle montagne, avec un beau *kalauṅ*, — une belle eau courante, — [voilà le domaine] du Roi de Li in.

« Une peau de la couleur de la figue de Chine, — puissante est la Reine — de la Défense mouillée ! »

Par contre, ce recueil est, à ma connaissance, le seul qui fournisse un embryon d'hymne au nom du Pō Tabai :

tabyak dī byuḥ BOḤ *raloṅ*
nau BOḤ *bamoṅ*
patau tabai ‖
kamĕi doṃ byā mɵhik
limɵn o DIK
DOK *rā čakauṅ* ‖

« Au sortir de la citadelle on voit une forêt — où, en entrant, se voit le sanctuaire — du roi Tabai.

« La jeune fille, la Reine de Mɵhik — ne veut pas monter à éléphant. — Il faut que ses gens la portent sur leurs épaules, [en litière.] »

([1]) *'vɵn* = *ha'vɵn*, *palō* = *ralō* (?). Le Seigneur lance le cerf-volant. La Dame y met une lettre. Le Seigneur la reçoit et envoie une réponse écrite sur la feuille de bétel [B]. Cette histoire est assez obscure. Où se trouve la nai, pour qu'on doive l'atteindre à l'aide d'un cerf-volant ? A traduit « la lettre attachée au dos du cerf-volant s'en va [témoigner] que le Seigneur In n'oublie pas ». Cette interprétation va contre le parallélisme de la construction : ... *nau kā yaṅ*, ... *nau kā byā*.

([2]) Supra, p. 64, n. 4.

. · .

Les traditions orales m'ont apporté quelques indications sur les différents héros de ce cycle ; mais trop souvent l'on n'obtient qu'une paraphrase des textes. Un point peut être marqué : l'influence islamique, si nette dans le conte précédent, ici se montre peu. La Mecque paraît, mais seulement comme une manière de Cité ou d'Ile des Bienheureux, aussi imprécise que son équivalent, le P'ong-lai 蓬 萊 qui fleurit dans la croyance sino-annamite.

La Dame de la défense ne m'est point connue d'ailleurs. Son nom se trouve expliqué par le récit. Notons cependant qu'on peut traduire *nai balā bathaḥ*, soit : la Dame de la défense mouillée, i. e. de la défense repêchée par le Pō Tabai, soit : la Dame mouillée de la défense. On dit encore : *nai balā byā bathaḥ*, « la Dame de la défense, Reine Mouillée », et la comparaison de sa peau avec l'éclat humide d'une baie appuie cette interprétation (*kalik bar bauḥ jamuv*).

La reine de Mơhik n'est que le double, l'ombre de la Reine mouillée. Le fragment d'hymne qu'on vient de lire semble évoquer l'épisode du ruisseau, quand l'enfant descend de son palanquin, dit le conte, se trousse et dévoile un événement intime. Mơhik, village voisin de Phanri, est voué au culte de cette déesse.

Le Rak Binsvơr — je ne puis expliquer ce nom — n'est pas un seigneur de mince importance. Il revient dans plusieurs contes populaires et trahit notamment sa véritable identité dans un *Rāmāyaṇa* réduit à quelques pages, de rédaction tardive, que j'ai eu la bonne fortune de retrouver : c'est Rāvaṇa en personne.

L'identification vient à point : on n'a pas été sans remarquer la ressemblance de la légende chame du rākṣasa jouant les Jupiter chez Alcmène à la barbe du Pō Tabai, et d'une légende cambodgienne du cycle d'Indra : Rāvaṇa, métamorphosé en caméléon, se poste sur le linteau de la porte d'Indra et surprend la formule magique dont le dieu use pour interdire l'entrée du palais. Il se donne la taille et le visage du maître du logis dont il vient caresser la femme [1]. Le conte cambodgien et le conte cham procèdent visiblement d'un même cycle légendaire. On

---

[1] G. Cœdès, *Notice archéologique*, in *Le Bayon d'Angkor Thom, Les Bas-reliefs*, publiés par la Commission archéologique de l'Indochine d'après les documents recueillis par la mission H. Dufour avec la collaboration de Ch. Carpeaux, Paris, 1913, t. I, p. 20-22. « Les dieux tremblent devant la puissance de Rāvaṇa. Indra lui-même, pour soustraire ses femmes aux convoitises de l'impudent Rākṣasa, ne trouve d'autre moyen que de les enfermer dans une caverne où il va les visiter toutes les semaines. La porte de cette grotte ne s'ouvre qu'au moyen d'une formule magique. Rāvaṇa imagine de se changer en lézard : il se blottit au-dessus de la porte et écoute

peut donc penser que yaṅ In, l'un des héros du second, est en vérité l'Indra des traditions indiennes, quoiqu'il ne paraisse pas, dans la version chame, exactement en même posture que dans le récit khmèr correspondant. Dans notre cycle, c'est en effet le Pō Tabai, et non yaṅ In, le mari trompé : yaṅ In, son ami, le trompera même à son tour. Mais on ne doit pas trop demander à des traditions croulantes et l'apparentement même lâche des légendes fournit au moins une présomption en faveur d'une identification qu'appuie l'hymne, énumérant comme attributs de yaṅ In sa montagne, son arbre, sa pierre, toutes choses qui conviennent fort au dieu indien. Yaṅ In, d'ailleurs, est seul à adjoindre à son nom l'appellatif yaṅ, « le dieu », au milieu de tous les rois et seigneurs divinisés qui encombrent le livre des hymmes.

Cependant, à lui accorder cette origine, il faut avouer qu'il s'est fort écarté de sa personnalité première. Dans la légende du roi Tabai, le Pō patau yaṅ In — on le nomme aussi Pō tau In, le roi In — se trouve sur le même pied que son rival moins fortuné : il ne fait nullement figure de dieu supérieur. Il y a mieux. Une tradition conservée près de Phanri verrait en lui un simple chef montagnard briguant la royauté chame. Il semble que les vers 4 à 9 de l'hymne y souscrivent. Ils sont, il est vrai, des plus obscurs et les lettrés de Phanrang n'en ont aucune interprétation tolérable. Voici pourtant le commentaire qu'en a fait le mơdvơn de Hamū Katrip [1] et que B m'a remis :

mơṅ kal dihlău dī čơk nan havĕi yău rā PĀBUK. PŌ *yaṅ in hu ganrơḥ truk havĕi pataum vơk jyơṅ bauḥ an dī haluv krauṅ la in ṅap thak.* PŌ *nan hu ganrơḥ tathit havĕi nan jyơṅ patuv čakak 'yā vơk. panvơč lač çơṅ bơk 'yā ṅap thak halĕi dalam tyān* PŌ *nan čakak 'yā vơk dī adam. ṅap kā adam dauk mơjaik hatvā dī 'yā tagok nau likău 'yā dī* PŌ *nan. hajyơṅ čaik damnơy kyak byel nī thun halĕi hatvā adam tagok nau ṅap kubav kā* PŌ *nan mơṅ hū hujan 'yā trun kā adam.*

PŌ *yaṅ in bơk thak blauḥ 'yā tơk vơk* PŌ *nan mơnĕi ṅuk dalam 'yā* BOḤ *ikan hadaṅ aryơṅ mơin čadak 'yā čhai rabuk. dī taṅ 'yā nan hu sā drĕi aryơṅ prauṅ ganrơṅ* DŌ *rūp rūp* DŌ *ganrauṅ.* PŌ *yaṅ in tačik ta rakauṅ čauṅ kyơṅ* BƠṄ *aryơṅ katam. kayvā* PŌ *nan čauṅ kyơṅ jyơṅ patau. nơgar čam si* PŌK *patau tagok drōṅ rai patau krō si* BƠṄ *aryơṅ katam. ikan čarauk. bak klum [= klău] harĕi klum mơlam.* PŌ *yaṅ in tačik akauk tagok dvaḥ mauṅ ikan čarauk blauḥ mauṅ thauḥ min dī kā hu ikan ō. ikan dauk pak saṅ raglai ataḥ lō.*

---

le mantra qu'Indra prononce sans défiance. Le lendemain, sous la forme d'Indra, il pénètre sans difficulté dans le harem et joue son rôle près de sa première femme Sucitra. »

[1] Infra, p. 96.

« Au temps jadis, sur cette montagne, les rotins s'amoncelaient comme mis en tas. Par sa puissance surnaturelle, le Pō yaṅ In les ratissa en un seul monceau, faisant [comme] une digue (1) à la source du ruisseau de La in, pour le barrer (2). Par un effet de sa puissance surnaturelle, le Seigneur métamorphosa ces rotins en pierre, interceptant le courant. La tradition enseigne qu'il coupa l'eau en construisant un barrage, parce que son intention cachée était d'obliger ainsi les mortels à venir la lui redemander, quand ils se verraient près de [périr par] la sécheresse. C'est pourquoi de nos jours (3), lorsque vient une année où sévit la sécheresse, on monte sacrifier un buffle au Seigneur pour que la pluie revienne sur les mortels.

« Quand le Pō yaṅ In cessa de l'intercepter, l'eau reprit son niveau et le Seigneur, s'y baignant, plongea au fond. Il y vit des poissons, des crevettes et des crabes qui, en s'ébattant, frappaient d'eau [de leurs queues et de leurs pattes] et la bouleversaient toute en tempête. Dans ce gouffre se trouvait également un grand crabe dont les pinces étaient grosses comme le corps et le corps de la grosseur des pinces (4). Le Pō yaṅ In tendit le cou ; il avait envie de manger du crabe noir : la raison en est qu'en pays cham, lorsqu'on procédait à l'investiture du souverain, il devait [au préalable] se nourrir trois jours et trois nuits [de certains aliments prescrits, notamment] de crabes noirs et de čarauk (5). Le Pō yaṅ In tendit la tête, espérant apercevoir le čarauk. Mais il regardait en vain, il n'y avait point de ce poisson : il demeurait bien loin de là chez les Raglai (6). »

Faute de trouver de ces aliments rituels, conclut l'informateur, yaṅ In ne devint pas roi des Chams. C'est le montrer non sous le jour d'un maître des dieux, mais bien de quelque héros local marchant de pair avec les Pō Tabai et consorts. A Palĕi Hamū Katrip, on montre son vêtement magique, à

---

(1) *An* pour *ar* [B].

(2) *Thak*, nasse, barrage de claies, cf. *that* [D] et ann. *sa*, espèce de nasse [Génibrel]

(3) *Kyak byet* (= *bel*, sk. *vela*, D) *nī* = jusqu'à ce jour, ann. *dèn bây giờ* [B].

(4) Sur ce crabe tapi au fond d'un gouffre, je n'ai guère d'informations ; cf. peut-être Skeat, *Mal. Magic*, p. 7 et 92, mais surtout M. Granet, *Danses et Légendes de la Chine ancienne*, Paris, 1926, II, p. 479, n. 1 : « Les démons de la sécheresse se nourrissent de crabes de montagne », cf. *ibid.*, p. 508.

(5) Qu'en mangeant de certains poissons on accède au trône : cf. Mission Pavie, *Etudes diverses*, vol. II, 1898, p. 120, Histoire de Chantapinit : « ... près des lieux d'aisances, il y a des aubergines, vas-en cueillir, mange-les avec de la pâte de poisson, lave-toi ensuite soigneusement. Tu es appelé à une grande fortune. » Noter que le héros de la légende laotienne n'est d'abord qu'un misérable colporteur de bétel : tels sont aussi les débuts de Pō Klauṅ Garai, qu'une tradition met en étroit rapport avec le Pō yaṅ In (supra, p. 72, infra, p. 97, n. 2).

(6) Il semble cependant que ce soit yaṅ In plutôt que le čarauk qui se trouve au pays des Raglai : « yaṅ In, au pays des Raglai, attend en vain le čarauk (?) ».

l'épreuve des balles, tout comme ailleurs on conserverait la cuirasse du Pō Romē. Rien d'impossible même à ce qu'un personnage plus ou moins authentique, quelque chef de la montagne entre Chams et Raglai, divinisé, ait fourni un apport à la légende : les parallèles birmans abondent en de telles superpositions. Nous avons noté la variante Patau Li in ou La in qui omet le *yañ* : « le roi [de] Li in ». Li in est ici un toponyme : une rivière notamment porte ce nom [1]. De toutes les formes que la tradition chame prête au Pō yañ In, ce « roi de Li in » est en un sens ce qui s'écarte le plus d'une origine indienne, ce qui s'étaie le plus sur les particularités locales.

Au premier abord, certaines stances de l'hymne sembleraient, au contraire, s'adresser à un dieu supérieur plutôt qu'à un roi :

« Yañ In, Seigneur d'En-Haut — descend en ce monde, etc... »

Il n'en est rien ; toutes ces expressions appartiennent au langage spécial dont, à l'exemple d'autres peuples indochinois, les Chams paraissent avoir usé pour décrire les faits et gestes du Roi [2]. *Bapō pak ñauk* ne désigne pas nécessairement un dieu régnant au ciel, mais fort bien aussi « le roi, qui demeure toujours au sommet de son palais » [B] ; « descendre marcher avec des chaussures », c'est fouler la terre, et *bidan*, se montrer au peuple, « ce que le roi faisait au moins une fois par jour devant son palais » [B ; cf. *mədhir badañ*, s. v. *badañ*, D.].

---

[1] Il y a quelque rivalité entre le ruisseau que nous avons suivi et le cours d'eau que la carte nomme yan In, qui naît et descend de la montagne sacrée parallèlement au précédent. L'ancien village dont le bumoñ marque la place se serait appelé, lui aussi, palĕi La in ou Li in. J'ai pu faire quelques observations sur le rôle de dieu des eaux qu'assume yañ In en ces vallées ; je n'insisterai pas là-dessus, le Dr Sallet préparant une étude sur certaines traditions folkloriques du Binh-thuận, où la question se trouvera parfaitement traitée.

[2] Il va sans dire que cette terminologie vaut pour les dieux comme pour le roi, puisque l'application qu'on en fait à celui-ci procède de son identification à la majesté divine. L'expression *jvak takhauk*, marcher chaussé, rappelle la tradition selon laquelle le roi seul portait chaussure (mais cf. R. C. Majumdar, *Champa*, Lahore, 1927, p. 221-22). On comparera l'hymne au Pō yañ In et ces vers que je tire d'un hymne au Pō Gahlău, où les diverses expressions dont use l'étiquette royale se trouvent appliquées à un dieu :

yañ pō guhlău pak ñauk
takai jvak takhauk
jrañ bal alā ||
oḥ kən guhlău dunyā
guhlău dēbatā
palaik mən svər ||

« Le génie Bois d'Aigle, cet habitant du Ciel, — chaussures aux pieds — descend en ce bas monde.

« Ce n'est point un bois d'aigle [comme il en pousse] en ce monde — Ce Bois d'Aigle là, les dieux — l'ont envoyé du ciel. »

Telle qu'elle nous est accessible, la légende se montre donc par plus d'un trait comme réduite à l'ordinaire des croyances chames. On y retrouve cependant les traces d'un fond ancien, où yañ In est plus proche du prototype indien, le meurtrier de Vṛtra, libérateur des Vaches célestes et dispensateur des pluies bienfaisantes. C'est à yañ In que l'on s'adresse en dernier ressort quand une sécheresse rebelle désole le Binh-thuận : culte toujours vivant et qu'on a eu l'occasion de rendre en 1929, quelques mois avant mon arrivée à Phanri. Sans doute dans le commentaire cité le dieu construit-il lui-même le barrage qui retient les eaux et qu'on lui demande de rompre. Ce n'est point contre une puissance malfaisante que s'exerce son intervention. Mais la croyance déborde visiblement cette interprétation étroite : yañ In est bien le grand libérateur des eaux célestes, et ce qu'on réclame de lui, d'après le texte lui-même, ce n'est pas la simple rupture d'un barrage sur le modeste ruisseau de La in, mais explicitement le retour des pluies trop longtemps retardées : *hū hujan 'yā trun kā adaṃ*.

Cet ordre de préoccupations tient d'ailleurs tant de place dans l'ensemble du cycle de yañ In qu'on y pourrait trouver les éléments d'un mythe saisonnier : on emploierait à cela Indra et son barrage, le sacrifice du Pō Tabai et de la Nai, voire la mise à mort du buffle Liñö. et jusqu'au nom de la Reine Mouillée. On nous excusera de ne point insister, faute de données plus cohérentes.

Restent le Pō Tabai et le Pō Tavak : ces personnages nous ramènent aux légendes historiques que le livre des Hymnes côtoie souvent. Dans la tradition de Phanri [B], le Pō Tavak est un Raglai : « Les dignitaires du royaume cham s'en étaient allés à la recherche d'un roi, le trône se trouvant vacant. Ils rencontrèrent une troupe de Raglai, d'entre lesquels Tavak seul sut porter convenablement l'habit des rois. On l'invita à monter sur l'éléphant royal et on le ramena triomphalement. Il se tint coi quelques années, mais ne put s'accoutumer à l'ennui d'aller vêtu : un beau jour il feignit de partir pour la chasse et s'esquiva dans les grands bois. Son éléphant mis à ses trousses le rejoignit, et s'agenouillant versa d'abondantes larmes, dont il fut attendri : il se laissa ramener, mais pour s'enfuir encore au bout de quelques jours. Derechef l'éléphant le rattrapa. Mais, cette fois inébranlable, Tavak, en désespoir de cause, lui décocha une flèche qui le tua net. C'est depuis ce temps que le tronc du figuier (*kayău harā*) n'est plus droit : adossé contre un figuier pour bander son arc, Tavak, dans son effort, le tordit. »

Nous retrouvons là le *Tivak*, « roi urañ glai rejeté par la Chronique royale » du Dictionnaire. Aymonier lui consacre quelques lignes : « Les traditions indigènes placent après le Pō Klong Garai deux rois que la chronique a rejetés, les Chames s'accordant à reconnaître que leur amour-propre souffre de mentionner ces deux personnages nommés Tivak et Dibai » (1).

---

(1) *Légendes historiques*, p. 163.

« Par la suite se voit un homme de la nature de la chouette ; il est roi. Tout travail est pénible, toute parole est difficile. Alors Tivak est roi. » Tel est le paragraphe sybillin relatif au règne de Tivak, dans le manuscrit *mơṅbalai*. Aymonier commente : « Tivak, disent les Chames, prohibait tout d'une manière inintelligente. » — Dībai, « nom d'un roi rejeté par la Chronique » [D], est, semble-t-il, notre roi Tabai : il faut rappeler que la légende de ce dernier se trouve rangée sous la rubrique « génies qui ne sont pas mentionnés dans les Généalogies royales ». Aymonier ne nous apprend rien à son sujet et je ne connais aucune tradition orale s'écartant sensiblement de nos textes.

* * *

On a constaté qu'en ce qui a trait au rituel du culte voué au Pŏ Riyak, mon enquête en pays cham n'a mené qu'à de médiocres résultats : on en a vu la raison. J'ai été plus heureux avec le Pŏ yaň In. Il se trouvera d'utiles compléments d'information dans la description sommaire de plusieurs cérémonies auxquelles j'ai assisté, ou dont on m'a fourni la description détaillée.

J'ai rendu compte ici même de mon excursion à la Montagne de yaň In en décembre 1929 (1) : c'est la crête que la carte de l'Indochine au 1.100.000e nomme Núi Gia-Bàng (éd. d'avril 1927, feuille 213b, [Dji]ring, long. 117G93', lat. 12G75'). On y accède (d'ailleurs assez malaisément) en suivant à partir de Lệ-nghi le haut cours du Sông Mao, petit affluent du Sông Lũy. Au lieu dit Xuân nhan Inh, on passe un bumoň de yaň In, modeste maisonnette en pierre, couverte de tôle ondulée et ouvrant à l'Est. Au fond, sur une dalle nue, quatre cailloux ovoïdes dressés sur un rang : yaň In, la nai Balā, et deux panrauň (grands officiers), plus petits, à leur gauche. Une étagère vitrée, en arrière, est vide. Nous fîmes une halte, mais sans cérémonie : le tri-phủ, chef de notre compagnie, se contenta d'offrir quelques cigarettes aux cailloux. C'est que yaň In ne demeure plus là, si parfois il y vient encore. Voici ce que l'on m'a conté : « On conservait jadis en cet endroit une magnifique défense d'éléphant, longue, dit-on, de près de deux mètres, l'authentique balā de la Nai. Mais, voici quelque vingt ans, une bande de brigands pilla le temple, emportant la défense, dont jamais plus on n'ouït parler. Le site profané fut délaissé et le hameau avec les prêtres se reporta à quelques kilomètres, au pied du núi Gia Bành. » Qu'étaient ces brigands ? Des Moïs,

---

(1) *BEFEO.*, XXIX (1929), p. 511-513. Cette excursion a été préparée et conduite par le tri-phủ de Hoà-da, M. Trần-dình-Khuyền, à qui je tiens à exprimer ici ma gratitude. Sérieusement blessé à la cheville par une ruade, dès le départ, je ne pus le dissuader de m'accompagner sur ce rude parcours de trente-cinq kilomètres à cheval et vingt à pied — ceux-ci sur des pentes abruptes, où il n'avançait qu'appuyé sur un domestique : belle leçon d'énergie.

m'a-t-on dit devant le tri-phủ, mais derrière son dos : des Annamites de la plaine — version qui paraîtra peut-être la plus vraisemblable, quoiqu'en général les Annamites n'aillent pas volontiers braver les dieux indigènes, dont ils s'accommodent si bien dans leurs propres temples.

Le nouveau site se nomme Village du champ du Katrip (*palĕi hamū katrip*) (¹). Ce n'était qu'un champ de bon rapport, que venaient cultiver les gens de Yaṅ In (nhan Inh). On a transporté là les débris du trésor et l'on s'y est installé après le désastre : c'est en ce lieu, au pied d'un jaquier, sur le bord de la claire rivière, que nous dûmes rendre hommage au dieu pour obtenir de visiter sans risques sa « belle montagne ». On m'avait promis que l'on me conduirait au palais de yaṅ In, ou du moins à ses restes, une porte monumentale marquant l'entrée ; c'est un simple accident de terrain : deux grands rochers qui dominent toute la vallée et qui ressemblent à quelque portail découronné. L'on m'avait annoncé d'autre part que le čaṃnĕi de yaṅ In me montrerait « la veste magique, à l'épreuve des balles, du dernier des rois chams ». Ce renseignement m'avait été donné par le tri-huyện de Phan-ly, un métis, ou plutôt un Annamite avec quelques gouttes de sang cham, qui ne parle même pas la langue. J'ai bien vu un habit magique, mais l'on m'a formellement assuré que yaṅ In, et yaṅ In seul, en est le propriétaire : aucun roi ne l'a porté.

La figure 12 donne le schéma des lieux. Une paillote sur pilotis en plein champ (*a*) abrite le « trésor ». Le čaṃnĕi et le mơdvơn demeurent à proximité dans des cases accolées (*b*). Sur la rive Ouest du ruisseau, quelques cases encore. A notre arrivée, on étendit des nattes sous le jaquier (*c*) ; nous y rangeâmes les offrandes apportées et le čaṃnĕi fournit un petit brûle-parfums garni d'un peu de bois d'aigle (*d*). Les assiettes et plateaux alignés au bord de la natte (*e*) portaient : un poulet bouilli, vingt œufs, du sel, un régime de bananes sur un petit tas de riz, un pamplemousse, une boîte de sar-

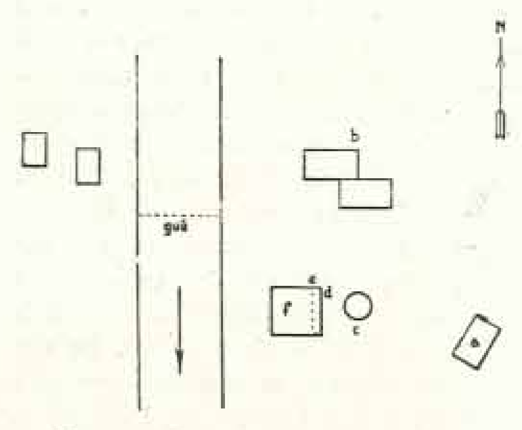


Fig. 12. — Le hameau de Hamū Katrip.

(¹) *Katrip* est-il *katip*, ar. *kāteb*, lecteur de la loi [D] ? Je signale le problème que pose ce nom sur lequel je n'ai pu obtenir d'éclaircissements. Y a-t-il eu contamination entre les cultes musulmans et celui du dernier dieu indien dont les Chams conservent quelque connaissance ?

dines, des paquets de bâtonnets d'encens et une bouteille d'alak (alcool de riz). On avait joint à l'intention de la nai Balā un éventail roulé dans un mouchoir de soie rouge. Aucune place ne nous fut assignée, et nous nous tînmes derrière l'officiant. Le čamnĕi (*f*) flanqué du mơdvơn s'installa sur la natte et entonna une invocation, en versant de l'alcool : *traiy* PŌ. PŌ *patau yaṅ in ghơḥ dī haluv krauṅ hadĕi nai bat balā byā* Pāthaḥ *bat byā balā mơhik. čơk vauṅ krauṅ daṅ byā kakơp byā kayauv*. Telle est du moins la transcription qu'il m'a donnée après coup. « Libation au dieu ! au Seigneur yaṅ In, puissant à la source de la rivière ; puis à la dame de la défense, la reine Mouillée [et] à la reine de la défense de Mơhik . . . le mont de la Selle, la rivière barrée (?) . . . la reine de Kakơp, la reine de Kayauv » ([1]). Après quoi, il cassa les œufs, prit les bâtonnets d'encens, les brisa, en jeta des fragments sur son feu de gahlău, brûla au pied de l'arbre les papiers qui les enveloppaient et aspergea le tronc de quelques gouttes d'alcool. Il fit connaître au dieu notre requête (Pā*thău pāhalal*). Escorté de deux ou trois hommes qui frappaient sur un petit tamtam, il s'en fut ensuite chercher le « trésor » en *a*. Dans un pauvre panier, il avait à nous montrer une robe de toile blanche semée de signes cabalistiques et de lettres arabes enchevêtrées : ce n'est plus guère qu'un haillon. L'autre pièce remarquable est une petite défense d'éléphant, longue d'un pied ; on n'a pu trouver mieux pour remplacer la grande pièce volée. Il est probable que cet objet a sa légende, mais le prêtre s'est montré réticent.

Le Pō yaṅ In ne reçoit plus guère la visite des gens de la plaine qu'à l'occasion des grandes sécheresses. La pauvreté rituelle de la cérémonie qu'on vient de décrire paraît dénoncer un culte décadent. Yaṅ In cependant est encore fréquemment invoqué par les Chams de la plaine, dans la forêt, si elle n'est pas trop éloignée, en tout cas en plein air et à l'ombre d'un arbre, en faveur d'un malade que les médications ordinaires ne parviennent pas à guérir ([2]).

J'ai vu rendre ce culte à Phanrang. Il est couramment pratiqué à Phanri et B m'a fourni un schéma rituel de son ordonnance que je reproduis ici

---

([1]) *Traiy = thraiy ?* — Si la reine de Mơhik est l'« ombre » de la reine Mouillée, Indra a deux fois détroussé Tabai. Mais il se peut que le dédoublement de la déesse n'ait été qu'épisodique et qu'ici l'on ait affaire à une personnalité unique, la nai ayant récupéré son « ombre ». La reine de Kakơp serait « l'épouse légitime de yaṅ In, qu'il n'aime pas » [B].

([2]) Cette offrande à l'ombre d'un arbre rappelle *l'offrande à l'ombre des bois* (*ṅap yaṅ dī halvĕi glai*) qui, elle, est adressée à Pō Klauṅ Garai. C'est un nouveau point de contact entre ce personnage et yaṅ In (supra, p. 72). Le mobilier rituel est le même dans les deux cérémonies, sauf qu'on n'apporterait pas de cerf-volant pour Pō Klauṅ Garai.

(fig. 13). On se met à midi sous l'ombre d'un grand arbre (*a*). Sous un second arbre, au Nord et à proximité du précédent (*b*), on suspend un cerf-volant. Si l'emplacement choisi n'offre pas un second arbre ainsi disposé, on pique une branche en terre et l'on y attache l'objet. On plante à la file trois armes rituelles, du genre des « armes de pagode » annamites : une lance (*hanrak*), un sabre à deux mains (*dav katvaṅ*, c'est un couperet à deux tranchants et emmanché long), un étendard (*dok*) ; enfin on ajoute une feuille de papier montée sur deux baguettes fichées en terre, et sur un côté de laquelle on a dessiné un éléphant (la figure montre avec quelle naïveté). La pajau (*P*) est assise sur une natte, le visage à l'Ouest (orientation exceptionnelle) et regarde l'arbre (*a*). Le kathar est à sa gauche, muni du kuñi. Au pied de l'arbre, sont rangés un plateau à bétel (*thauṅ halā*), portant 18 chiques, et cinq plateaux (*çalav*) de riz et de viande de chèvre, ces six ustensiles pourvus chacun d'une bougie. Le thauṅ halā et deux çalav sont sur une petite natte (*c*), les trois autres à même le sol, ainsi que deux petits bols (*batil*) d'eau lustrale (*'yā mū*). La pajau a sous sa main droite, en *e*, une bouteille d'alak et un plateau chargé de riz (*braḥ galaṅ*) qu'ornent trois bougies. Devant elle (*d*), une couple de petites tasses sur un plateau, un brûle-parfums (*pādhuk*) ; plateau et brûle-parfums ont chacun sa bougie, ce qui fait au total onze bougies. A sa gauche, un bol d'eau lustrale (*'yā gahlău*).

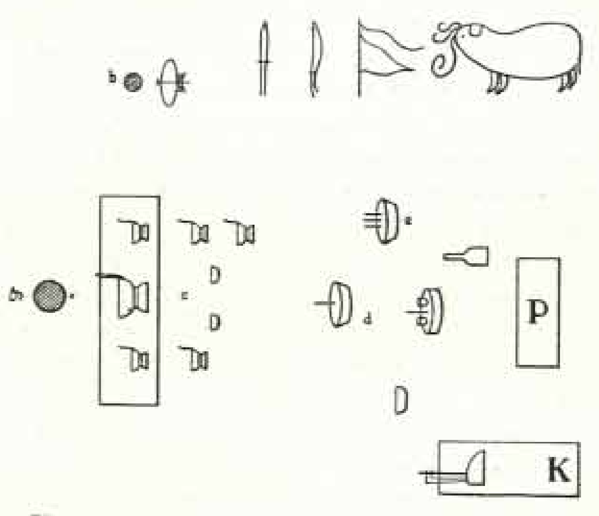


Fig. 13. — Cérémonie en l'honneur de Pō yaṅ In.

Du menu rituel, l'essentiel est fourni par une chèvre, dont la chair garnit les cinq çalav. On l'a tuée avant de se mettre en route, devant la maison familiale (une seule règle : elle ne peut être égorgée par un homme dont la femme serait enceinte). Avant le sacrifice, on lui fait boire trois fois de l'eau, de force s'il en est besoin. On la lie, on la couche sur le côté, la tête au Sud, les pattes à l'Ouest. Le sacrificateur est à l'Est de la victime, face à l'Ouest. Il lui tranche la gorge, on la dépèce et on en cuit la viande.

Revenons à l'arbre sacré. La pajau et le kathar « invitent les dieux (*dāā pō yaṅ*) dans les formes ordinaires. Le prêtre chante les hymnes. La pajau allume les onze bougies avec une braise de bois d'aigle. Pour chaque dieu, elle verse une libation d'alcool dans les tasses placées devant elle, puis jette

quelques gouttes dans le brûle-parfums. Elle tient à la main un petit goupillon, le *gan* ([1]), fait de trois fleurs rouges (dites *baṅū yaṅ*) dont les longues tiges, avec leurs feuilles, sont étroitement liées ensemble. Elle s'en sert pour asperger tout le matériel de culte, après chaque *daā* PŌ *yaṅ*. Quand elle trempe le *gan* dans l'eau de bois d'aigle, elle cache la tasse de sa main gauche.

Tous les dieux assemblés, la pajau réunit en faisceau dans sa main gauche les onze petites bougies qu'elle éteint d'un seul coup en les coiffant d'une grande chique de bétel : cette manipulation demande une certaine dextérité. Elle prononce entre temps une formule dont je n'ai pu obtenir communication : j'ai saisi au passage les mots *baṅuk yavā* « esprits vitaux », et le rite s'appelle bien, m'a-t-on dit, *ev baṅuk yavā*, évocation des esprits vitaux. La chique de bétel est remise au malade, qui la consomme. La pajau éteint le petit feu de gahlău, qu'elle noie avec l'eau des tasses placées en *b*. On se retire, abandonnant le cerf-volant, le dessin et la panoplie, dont à aucun moment l'on n'a paru se soucier.

On doit sans doute interpréter le geste de la pajau comme un rappel des esprits vitaux du malade : il n'est mal en point que par leur évasion et guérira s'il les récupère en les avalant avec la chique qu'on lui offre. Le détail du rite porte à croire que ces esprits seraient au nombre de onze. Je n'ai pu me faire confirmer cette supposition : *baṅuk yavā*, dans chaque individu, paraît être tenu pour un principe unique. Selon B (que je ne crois pas devoir suivre), la pajau évoque non les esprits du patient, mais « ceux de tous les membres de la famille, vivants et morts ».

Le Pō yaṅ In est le « chef » de cette cérémonie, bien que tous les dieux s'y rangent à ses côtés : tous mes informateurs en conviennent. Cependant, ni dans les chants ni dans le rite, rien n'en témoigne. Son hymne passe à son rang ordinaire et nul geste, nulle manipulation rituelle ne tranche sur l'ordinaire monotonie des pratiques chames, qui soit en relation avec la personnalité du dieu. En a-t-il toujours été de même ? Il n'est pas indifférent que le mobilier sacré de cette cérémonie soit précisément l'illustration des divers épisodes de sa légende, telle que nous l'ont fait connaître nos textes : on y voit le cerf-volant du Pō et les armes qu'il a forgées avec le roi Tabai (*hanrak* et *dav katvaṅ*, supra p. 80). L'éléphant n'est pas moins instructif : on sait que le Pō Tavak, avatar de yaṅ In, n'eut pas de plus fidèle serviteur que l'éléphant *arap*. Ce mot signifie « éléphant, éléphant blanc ; sk. *airāvaṇa*, *airāvata*, l'éléphant d'Indra » [D]. Selon le *Dictionnaire*, on en a fait un nom commun ([2]) ; nous ne nous prévaudrons donc pas de cette étymologie.

---

(1) D. om. — Cf. E. M. DURAND, *Notes sur une crémation chez les Chams*, BEFEO., III (1903), p. 452 et n. 1.

(2) Je n'ai rencontré le mot que dans le présent texte et ne puis déterminer sa valeur exacte.

Dans une certaine mesure on a pourtant là une indication. Quand nous avons énuméré les attributs que le génie cham et le grand dieu indien ont en commun, l'arbre, la pierre et le mont, nous n'avons rien dit de l'éléphant : il semble qu'on ait maintenant quelques raisons de l'ajouter. Il figure dans le mobilier rituel auprès du cerf-volant et des lances, qui sont bien la propriété de yañ In. Il n'est pas absent de sa légende. Du moins a-t-on vu la place considérable qu'y tient le *vauñ*, c'est-à-dire le bât d'éléphant que le dieu créa par son pouvoir magique. La toponymie en fait foi : l'invocation prononcée à Palĕi hamū Katrip nomme « Mont du Bât d'Eléphant » (*Čơk vauñ*), la montagne de yañ In. C'est le bât fait de rotin que connaît l'hymne et qui se serait changé en pierre (*jyơñ batuv*). C'est là d'ailleurs le sens de Núi gia bành : « mont des joncs (qui forment un) bât », s'il faut en croire la tradition locale. Le *bàng* de la carte semble fautif [1].

On m'a encore décrit un culte voué à yañ In, où les instruments rituels ne restent pas, comme dans l'exemple précédent, de pur décor. Je tire surtout ces nouvelles informations d'un jeune infirmier cham de Phanrang, source capricieuse, confirmée toutefois ici, pour l'essentiel, par A. Le culte appartiendrait à une certaine famille de Palĕi Blañ Kačak, le Village de la Plaine du Margouillat [2], mais tomberait en désuétude. Rendu jadis au 7e mois cham, il n'était ouvert, m'a-t-on dit, qu'aux membres de cette famille, qui s'adjoignaient simplement un kathar. A nos premiers contacts, d'obscurs dissentiments entre ces gens et A, mon principal guide, ont rendu impraticable une enquête directe : je n'en ai moi-même rien obtenu. Voici donc crûment ce qu'avance mon groupe habituel d'informateurs (A, l'infirmier, et le grand prêtre de Pô Klauṅ Garai) :

« La fête du cerf-volant de yañ In (*ṅap kalañ* PŌ *yañ in*) dure une journée, de 8 h. du matin jusqu'à 4 h. de l'après-midi. On élève un *kajañ* (hangar de matériaux légers) devant la maison de la famille Juṃ. Le kathar chante les hymnes sacrificiels. Offrandes : bananes, fleurs, arec, noix de coco, poissons. Ni buffle, ni chèvre, ni poulet (ce qui revient à dire : les viandes en sont proscrites). On répète trois fois le cérémonial de l'adoration (*kukuk* PŌ *yañ*). Le soleil marquant midi, le kathar tire deux ou trois coups de fusil. Jadis on se servait d'un fusil (*phav*) véritable. Ces derniers temps on n'a plus employé qu'un simulacre en bambou, et des amorces (je n'ai pu obtenir

---

(1) Tous mes informateurs disent et écrivent *bành*. C'est l'annamite *bành* [voi], selle, harnachement d'éléphant. Les Chams appelleraient la montagne indifféremment *čơk vauñ*, Mont du Bât, ou *čơk tabañ*, Mont de la Fontaine [B]. Ann. *gia*, joncs, roseaux = cham *havĕi*.

(2) C'est le nom que M. J. Y. Claeys transcrit phonétiquement Phan Ka Cha, *BEFEO.*, XXVIII, 1928, p. 607.

qu'un schéma de l'objet (fig. 14). On recommence ensuite à chanter. A 3 h. 1/2, heure « française » (*parañ*), le kathar lance un grand cerf-volant sur lequel il a fixé une feuille de bétel, où il feint d'écrire quelques caractères : il le tient en l'air jusqu'à 4 heures. Ramené au sol, on arrache le papier qui le couvre et qu'on brûle avec la feuille de bétel (*gvơr halā*) et le fusil. La carcasse du cerf-volant est par contre conservée. Un banquet clôt la journée. » Conduite en connaissance de cause, on peut espérer qu'une nouvelle enquête fournirait d'autres détails : c'est ainsi qu'il me reste à apprendre ce que l'on feint d'écrire sur la feuille.

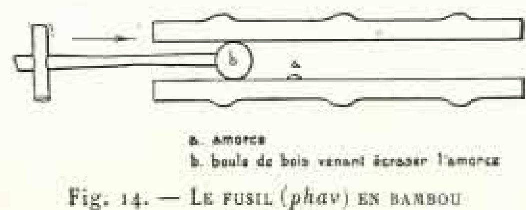


Fig. 14. — Le fusil (*phav*) en bambou de Blañ Kačak.

Des quelques notes que j'ai pu prendre se dégagent déjà d'intéressantes conclusions. On entrevoit une pratique complexe dont le matériel cultuel de l'offrande à l'ombre des arbres n'est plus que le résidu. Dans l'un et l'autre cas on apporte un cerf-volant, mais à Blañ Kačak on le lance. Nos textes nous apprennent d'autre part ce que représente la feuille emportée sur le cerf-volant : c'est la lettre de yañ In. Quant aux coups de fusil tirés à midi par le kathar, nous voilà dans l'action même de l'hymne : « Le fracas des fusils en plein midi ; — c'est l'enlèvement de la Dame — de la Défense mouillée. »

⁂

Nous nous arrêterons sur ce dernier trait, qui paraît bien confirmer nos prémisses, à savoir que les hymnes chams sont les débris d'un culte dramatique, où, pour évoquer les dieux, l'on a dû représenter leur vie. Mais on ne saurait établir de thèses générales sur la traduction de trois hymnes et le sommaire de deux cultes. Les détails même les plus caractéristiques, s'ils doivent prendre quelque portée, ce n'est que dans un exposé d'ensemble, et autant qu'un tel exposé se laissera tirer d'une documentation instable et de traditions évanescentes. L'on n'a pas eu ici d'autre projet que d'illustrer les traitements qu'admet le difficile *Livre des hymnes*, en même temps que le secours qu'en peut attendre l'étude de la religion.

LÉGENDE DU ROI TABAI

Texte cham

(p. 75-79)

[illegible]

LEXIQUE ĐÀY-FRANÇAIS

ACCOMPAGNÉ D'UN PETIT LEXIQUE FRANÇAIS-ĐÀY ET D'UN TABLEAU DES DIFFÉRENCES DIALECTALES

Par F. M. SAVINA

de la Société des Missions étrangères de Paris,
Correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

[Ce lexique đày-fra çais a été recueilli par le P. Savina au cours d'un séjour de quatre ans à Haïnan. Les éléments en proviennent principalement de la partie méridionale de l'île. Un tableau comparatif dressé à l'occasion d'un voyage dans les montagnes de l'intérieur fournit un aperçu des différences dialectales. Le P. Savina a également rapporté de Haïnan un dictionnaire hoklo-français et un dictionnaire français-bê, dont la publication suivra. Selon l'auteur, « les Hoklo (Chinois) au nombre de 1.500.000 occupent le Nord-Est et toutes les côtes de l'île ; les 400.000 Ong-Bê (tribu Tai) sont aujourd'hui groupés dans le Nord-Ouest ; les Hiày-ao ou Đày-ào (ào = homme) qui sont les autochtones de l'île qu'ils prétendent avoir jadis occupée toute entière, sont campés actuellement, au nombre de 200.000 environ, sur les montagnes du centre » (1). Ils les débordent toutefois vers le Sud et c'est précisément là que le P. Savina a eu l'occasion d'observer à loisir leurs coutumes et d'appre dre leur langue. — N. D. L. R.]

Système de figuration.

Le système de figuration que j'ai adopté pour la transcription de la langue đày, est le quốc-ngữ, universellement employé pour la transcription de la langue annamite, et dont je me suis servi également pour transcrire les langues thổ, miao, nùng, mán, ông-bê, hoklo. Il est inutile de le reproduire ici.

Il convient cependant de signaler :

1º l'absence de la consonne *r* en đày, et son remplacement par *tr*, *tl* ou *dr*. Ex. : *đráo*, étoile ; *đra*, semer ; *tlá*, poisson ; *trai*, beaucoup ;

2º la dualité du ton interrogatif, tantôt bas, comme le 2ème ton montant bas cantonnais dans *fou₂*, femme mariée, tantôt haut comme le 2ème ton

---

(1) Cf. F. M. Savina, *Monographie de Haïnan*. Cahiers de la Société de Géographie de Hanoi, nº 17, Hanoi, 1929, C.R. *BEFEO*, XXX (1930), p. 436-444.

montant haut cantonnais dans *fou²*, amer. Ex. : *khẩu*, femme ; *ẩn*, coco ; *lẩu*, manger ; *thả*, riz, etc. ;

3° le ton grave bas, possède également deux intonations, et se prononce tantôt comme le 4ème ton rentrant moyen cantonnais dans *fát₀*, loi, tantôt comme le 4ème ton rentrant bas cantonnais dans *fouk₄*, habit. Ex. : *đự*, le, la ; *đrự*, os ; *giự*, tabac.

Genre.

La langue đày est très pauvre en expressions pour désigner le genre ; elle ne possède en effet que les deux suivantes : *phà* pour le genre masculin, et *mêi* pour le féminin. Ex. : *phà mán*, un homme (vir) ; *mêi khẩu*, une femme ; *phà má*, chien ; *mêi má*, chienne ; *phà khảy*, coq ; *mêi khảy*, poule.

Pour désigner un animal châtré, on se sert du mot *đướn* : *khảy đướn*, chapon.

Formation du pluriel.

Pour désigner le pluriel, quand le sens de la phrase l'exige, on se sert, en plus des noms de nombres, des quelques expressions suivantes : *đai*, beaucoup ; *đai đa*, combien ; *ngào*, peu ; *kí*, quelques ; *đuồi*, *toảng*, paire, double.

L'expression négative « personne » est rendue en đày par « pas un ». Ex. : Je ne vois personne, *ém lài cứ phà* ; il n'y a personne, *ém đụ cứ ao*.

Numération.

Les Đày, comme presque tous les peuples, ont adopté l'échelle décimale. Eux aussi comptent sur leurs dix doigts.

1	*cứ*	21	*đàu p'uồt cứ*
2	*đàu*	30	*sù p'uồt*
3	*sù*	40	*sào p'uồt*
4	*sào*	50	*má p'uồt*
5	*má*	60	*nồm p'uồt*
6	*nồm*	70	*thú p'uồt*
7	*thú*	80	*đú p'uồt*
8	*đú*	90	*pờư p'uồt*
9	*pờư*	100	*cứ đán*
10	*p'uồt*	110	*cứ đán cứ*
11	*là p'uồt cứ*	150	*cứ đán má*
12	*là p'uồt đàu*	200	*đàu đán*
20	*đàu p'uồt*	1000	*cứ nguồn*

Les Đày n'ont pas de nombres ordinaux propres. Ceux qui habitent dans le voisinage des Hoklo emploient les nombres ordinaux de la langue de ces derniers.

1er	*đói iĕt*	6e	*đói lạc*
2e	*đói gi*	7e	*đói siĕt*
3e	*đói tả*	8e	*đói bói*
4e	*đói tỉ*	9e	*đói cão*
5e	*đói ngau*	10e	*đói tạp*

Les Đày ne disent donc pas le premier mois, le deuxième mois, etc., mais, mois un, mois deux, etc.

Ils se servent également des nombres cardinaux pour désigner les quantièmes du mois.

Premier jour du mois	*cứ vèn nhán*
Deuxième —	*đàu* —
Dixème —	*p'uồt* —

Nous sommes au onzième jour du mois, *vèn nểi là p'uồt cứ*. Nous sommes au trentième jour du mois, *vèn nểi sủ p'uồt.*

Construction de la phrase.

La phrase đày est tantôt directe, tantôt inverse. Ex. :
directe : *chảm cuồn*, marcher ;
inverse : *mang chảm*, marcher vite ;
d. *viủ luồng*, grand vent ;
i. *tík viủ*, petit vent ;
d. *ớư phạ vèn*, se lever tard ;
i. *cào cào ớư*, se lever tôt ;
d. *náu veng*, bouton ;
i. *vèng suống*, boutonnière ;
d. *tạt bín*, l'oiseau vole ;
i. *tạt phị*, aile d'oiseau ;
d. *nồm sàu*, eau chaude ;
i. *lèi nồm*, —
d. *mạ xồc cào*, malade depuis longtemps ;
i. *chiủ chiủ mạ xồc*, maladie récente.

Dans un grand nombre de cas, on peut employer indifféremment, soit l'ordre direct, soit l'inversion.

Ex. : d. *khồc phòn*, pieds de la table ;
i. *phòn khồc*, —
d. *hủn sả*, sourcils ;
i. *sả hủn*, —

d. *sàu đai*, très chaud ;
i. *đai sàu* —
d. *đầu đuí đồng đứơn*, devant la maison ;
i. *đầu đứơn phày đồng* —
nèi phà, cet homme-ci ;
máu nếi, cette année.

EXEMPLES DE CONSTRUCTIONS GRAMMATICALES.

Je mange, *hàu lầu thá*.
Je pars illico, *hàu tì nèi hèi*.
J'ai mangé, *hàu lầu thá bài*.
Avez-vous mangé ? *mừ lầu thá ém* ?
Avez-vous mangé ou pas encore ? *mừ lầu thá vể châu* ?
Il n'y en a pas plus, *ém đụ bài*.
Il y en a encore, *tồng đụ*.
Près de partir, *chiú hèi*.
Sur le point d'arriver à la maison, *chiú đản đươn*.
Sur le point de mourir, *cuì đồm*.
Quand partira-t-on ? *phên đa hêi* ?
Où allez-vous ? *mừ hèi đa* ?
Je ne partirai que demain, *mềi hảo nò hèi*.
Je partirai avec vous, *hàu thông mừ hèi*.
Trop long, *nào quà*.
Trop court, *thết quà*.
Meilleur, *đín quà*.
Très loin, *lay đai*.
Avoir grand faim, *xồc đèn đai*.
Avoir grand soif, *háo đai*.
Très bon, *đín đái* ; *p'uồt pẻn đín*.
Plus on boit et plus on transpire, *cà lầu nồm đai, cà thươn nồm ền đai*.
Deux hommes se battent, *đàu phà tháy thàng*.
Se disputer, *chàng thàng*.
S'aimer mutuellement, *khớư thàng*.
En face, *đầu đồng thàng*.
Oui ou non ? *chàng ém chàng* ?
Quel âge ? *đai đa máu* ?
Quel est votre nom ? *mừ phảng phang* ?
Que faites-vous ? *mừ vụ phang* ?
Peut-on ou non ? *mạ ém mạ* ?
Qui est venu ? *à đa mươn* ?
Depuis combien de temps êtes-vous malade ? *mừ xồc mạ cào đa* ?
Le buffle de qui ? *mền tuì à đa* ?

Combien de piastres ? *đai đa hồm nghèn ?*
Une piastre cinquante, *hồm péng nghèn.*
Bouteille à moitié pleine, *cồc đày thúm.*
Un kilo et demi, *cứ cẳn đày thúm.*
Cet homme-ci, *nèi phà.*
Cet homme-là, *hớư phà.*
Cette année, *mảu nẻi.*
L'année dernière, *mảu khảu.*

Différences dialectales en Đày.

Dialecte du Sud.	Dialecte du centre.	Français.
cứ	*ứ*	1
đàu	*tráu*	2
sù	*sú*	3
sào	*só*	4
má	*pả*	5
nồm	*tồm*	6
thú	*thau*	7
đú	*au*	8
pờư	*phơư*	9
p'uồt	*phuồt*	10
đái	*hai*	fer
nghèn	*cản*	argent
đày	*hiày*	un Đày
loà	*hoản*	étranger
mừ	*mớư*	toi
nèi	*na*	lui
má	*pả*	chien
ngà	*cá*	cheval
đứơn	*plồng*	maison
đán	*phan*	terre
đụ	*đuộc*	avoir
đai	*trai*	beaucoup
đai đa	*trai la*	combien
ngào	*tổ*	peu
nôm	*nám*	eau
ngùn	*cún*	bois de chauffage
khuông	*pớư*	savoir
ém	*trím ; vẻi ; cá*	non ; pas
mồm	*pẳm ; bẳm*	bouche
đàu	*phồ*	tête
nồm đàu	*tồm ồ*	cheveu

Dialecte du Sud.	Dialecte du centre.	Français.
giay	*tháy*	oreille
đà	*tlá*	craindre
mướn	*pườn ; pơư*	revenir
đông ; hàu	*võ ; soảng ; hang*	montagne
giư	*giả*	tabac
mám	*ám*	viande
đá	*tlá*	poisson
nả	*tà*	rizière
mòc	*cộc*	paddy
đồp	*phạp*	riz
ún	*dun*	coco
pèi	*phèi*	feu
luồi	*tầu*	descendre
lầu thá	*khẩu thá*	manger le riz
viú	*vẩn*	vent
đồp	*ớư*	toile
lờư	*plờư*	près
té	*thái*	écrire
điến	*tliền*	langue (lingua)
bóng	*pộc*	ventre
giềng	*tlềẳng ; thếng*	doigt
đrư	*phươc*	os
đạt	*tlạt*	sang
ả sáy	*ngàm sáy*	branche d'arbre
p'òn	*bèn ; p'iên*	table ; banc
đẳng thá	*lòng thá*	cuire le riz
áo	*voaa*	bol
đuồi	*ui*	graisse
máu	*pầu*	porc
ớư	*vớư*	se lever
vụ	*vộc*	faire
cá đai	*bồc*	fatigué
uồt đáng	*voải đóng*	laver la figure
mán	*nó*	neuf ; nouveau
kháu	*xáy*	vieux
bàng	*xồm*	déchiré
sit veng	*sát veng*	s'habiller
nghến	*cản*	herbe
đẳn	*lòn*	bambou
già	*thà*	serpent
thẳn	*cán*	mordre
giáo	*tảo*	rire

Dialecte du Sud.	Dialecte du centre.	Français.
mừơm	*pứơm*	barbe
đáo	*cá*	couteau
đèng	*tlạ ; thleng*	rouge
đớư	*ớư*	mince
hàn	*ván*	salé
nồm găn	*nàm ản*	eau froide
lự	*plựa*	jeune
nồm èn	*nàm voăn*	sueur
kiú	*phan*	regarder
lớư	*plớư*	entendre
bản ; điền	*hít ; khuống*	parler
mạ	*mán ; lêi*	oui ; pouvoir
vèn	*vẩn*	jour
máu	*pẩu*	année
phàng	*p'èng*	nom
cứ bớư	*ứ cải*	une fois
giền pêi	*thau phêi*	allumer le feu
hàn	*chơư*	inoccupé
phạ	*p'ét*	élevé
nào	*táo*	long
ngả xồm	*ví khuôn*	ouvrir la porte
nghèt xồm	*xèp khuôn ; và muôn*	fermer la porte
mền	*pán ; èang*	mouillé
khớư	*thlóng*	sec
ò lò	*tlên tiềt*	sale
phàng bơư sảy	*vải cản*	arroser les légumes
mạ	*lêi*	pouvoir
mêi	*pí*	mère
èng đuồng	*é ỏ ; éng huồng*	frères
đồm	*thui*	mourir
múi	*pùi*	ivre
phà	*bà*	père
tầu nủng	*tlâu đí*	enfanter
đin	*tlên*	bon
giạ	*tẹk*	mauvais
gam	*hảm*	demander
gẩn ; thờư	*thứn*	bas, basse
đâc	*tlọ*	profond
thị	*thiệt ; thếăc*	plein
đày đảy	*phày*	vide
tík	*tộc*	petit
tha	*p'ơư*	échelle

Dialecte du Sud.	Dialecte du centre.	Français.
chí	*chêi*	lait
sòp	*sạp*	nuit
đán	*tlan*	parapluie
vin pà	*đẹk pha ; von*	nuage
đin lảu	*ờư khẳn*	bon à manger
p'ên đa	*p'ươn la*	quand
lào sả	*xa plao*	aveugle
pễi	*phễi*	couverture
cắp pễi	*cừơng phễi*	se couvrir d'une couverture
xạ mòc	*sẹ phạp*	piler le riz
đrả xảy	*vả xảy*	planter un arbre
bào	*thuộc ; thào*	empaqueter
mé hêi	*đơư hêi*	emporter
nườm ngà	*tườm cả*	chevaucher
bàng	*sôm*	déchiré
vài	*xồm muồn*	patates douces
lồng	*lảng*	tambour
thào	*xliét ; tliét*	éplucher
kháy tuồn	*kháy đoăn*	chant du coq
điẻp	*phiệp*	cru, non cuit.
má cảu	*pả bứơn*	le chien aboie
đòi	*lỏi*	cerf
lòng mắt	*pọt pả*	puce
niú	*tiủ*	rat
cau ngáp	*cả cạp*	bâiller
nhài	*cơm*	arracher
đráo ; sẳn	*xớn*	dur
puồt	*phòc*	tendre ; mou
giáng	*tháu*	attendre
luồn	*pluồn*	rond
hiú	*hẽao*	chercher
nhám	*lai xlạ*	paresseux
ỏm	*giòm*	avaler
p'èng hêi	*p'ét hêi*	rejeter
đrống đá	*lú tla*	pêcher à la ligne
đều	*văn*	veine
vạ	*vẹng*	banane
pảu	*vom*	farine
huồi	*khói*	chaux
p'ầu	*p'ồ*	sable
út đươn	*tịt plồng*	balayer la maison.

LEXIQUE ĐÀY-FRANÇAIS

A

À. — *chờư*, madame ; femme âgée (v. *Giờư*). — *chờư hềi đa* ? Où va madame ? — *chờư đầu đươn*, madame est chez elle. —*chờư lầu thá vế châu* ? Madame a-t-elle déjà mangé ou non ? — *chờư mạ xôc*, madame est malade.

Á. — *p'ín ỉn*, opium (v. *P'iển*). *Lầu — p'ín ỉn*, fumer l'opium. *Hày giự — p'ín ỉn*, résidu d'opium.

À. — *đa* ? Qui ? Lequel ? Laquelle ? — *đa hềi* ? Qui part ? Qui est parti ? — *đa mươn* ? Qui vient ? Qui est venu ? — *đa đồm* ? Qui est mort ? *Cúng — đa* ? La propriété de qui ? *Nả — đa* ? À qui appartient la rizière ?

Ả. — *sáy*, branche d'arbre. *Sắc — sáy*, casser une branche. *Thẩn — sáy*, couper une branche. *Ụt — sáy*, courber une branche. *Thuồn sáy đụ — đai*, l'arbre a beaucoup de branches.

Ạ. *Cứ lồng* —, un corbeau. *Cứ lồng — đòm*, un corbeau noir.

Ăc. *Điếng* —, se pendre ; s'étrangler.

Ai. *Cứ lồng mềi địp* —, une araignée (v. *Cứ lồng mềi khuông mớư*). *Đài mềi địp* —, toile d'araignée (v. *Đài mềi khuồng mớư*).

Ấy. *Iểng* —, s'écarter ; faire place ; céder la place. *Mừ iểng* —, écartez-vous.

Ầm, heurter ; rencontrer ; bousculer. *Đẩu phà — thàng*, deux hommes se rencontrent, se heurtent.

Ầm, macérer. *Mé mầm — luồi nồm*, faire macérer de la viande dans l'eau.

An. — *nàm ào*, un Annamite.

Ẳn. *Siền — pèi tầu*, les pierres du foyer, et qui tiennent lieu de trépied.

Ản. *Cứ bẽ — phà mớư*, paume, creux de la main.

Ằng. *Ngầu — cứ lá*, être couché sur le dos.

Ao. *Chiềng — hàng*, tumeur goitreuse qui se forme sous le menton. *Chiềng — giòng*, goitre qui se trouve au devant de la gorge.

Áo. *Cứ hồm* —, un bol ; une tasse. *Lầu cứ — thá*, manger un bol de riz. *Thảy — bàng*, casser un bol, le briser. *Uồt* —, laver, rincer les tasses. *P'ọc* —, renverser, retourner un bol, en mettre l'ouverture en bas. — *chán*, estrade pour recevoir les bols ; vaissellier. *Cứ hồm — thiếng*, bol fêlé, fendu. *Cứ hồm — veng cứ liệp đứ*, tasse ébréchée. *Hồm — đầu luồi*, le bol s'est renversé. *Cặp — lầu thá*, mettre la table ; préparer la table pour le repas.

Ào (âu). *Cứ phà* —, un homme (homo). *Đày* —, un homme dày. — *đồm* ; — *tảo*, un mort ; un cadavre. — *già*, personne âgée. — *lự*, individu encore jeune. *Cứ — phạ*, un homme grand. *Cứ — thờư*, un homme de petite taille. — *đín*, un homme bon, aimable. — *giạ*, personne méchante, cruelle. — *lềi*, individu maigre. — *đuồi*, personne grasse. — *lào sá*, un aveugle.

— *ngôn*, un muet. — *đắc giáy*, un sourd. — *gièng*, gagnant. — *từ*, perdant. *Chán—mứơn*, appeler quelqu'un. *Ém — đẩu đươn*, il n'y a personne à la maison. *Thảy súng — đồm*, tuer un homme à coups de fusil. *Nhám* —, un paresseux. *Ủn* —, un travailleur. *Giồc* —, un voleur. *Cứ khủn* —, groupe, foule d'hommes. *Vàng vớư* —, l'ombre d'un homme. *Lớư—điền*, entendre les gens causer. *Điền—lớư, bản—lớư*, avertir, prévenir les gens. *Cáu — mạ xồc*, guérir un malade. *Mòn* —, tromper les gens. *Vụ cả* —, faire du tort aux gens.

Ắt, serré ; dru ; touffu. *Độp* —, tissu serré. *Đra* —, *đra nả* —, repiquage serré ; repiquer les rizières, les plants de riz très rapprochés les uns des autres.

Ảu, abcès ; furoncle ; bouton. *Chiềng* —, se former un furoncle. — *đụ đều*, l'abcès a du pus. — *thứơn đều*, l'abcès suppure. *Sứưn* —, percer un furoncle.

Ảu, souffler. — *đảng tảo*, — *đuôi tảo*, éteindre une lampe en soufflant dessus ; souffler la lampe. — *hồm viú*, souffler dans une flûte. — *hỏ*, souffler dans un clairon. *Cứ hồm thủn vói* — *pêi*, tube en bambou pour souffler sur le feu, et tenant lieu de soufflet. *Viú — sẻa hèi*, le vent en soufflant a emporté les papiers.

B

Bà. *Hầm — làng đồm bài*, tout le monde est déjà mort ; tous sont déjà morts.

Bà. *Thuồn — chứơng*, cactus.

Bà. *Thảy cứ — chứơng*, gifler ; donner une gifle à. *Phị cứ — chưóng*, gifler.

Bà. *Cứ chuồn đự mêi khẩu* — *ảo*, visiteuse ; femme en visite.

Bả. *Cứ hồm ảo đảu — nồm*, la tasse s'est renversée et l'eau qu'elle contenait s'est répandue. *Thị* — *thứơn*, le trop plein déborde ; déborder parce que trop plein.

Bác, coller ; appliquer ; faire adhérer. — *sẻa*, coller du papier. — *cao iồ*, appliquer un cataplasme, un emplâtre, un onguent.

Bác. *Cứ pủ* —, une peinture ; un tableau.

Bạc, nord.

Bạc. — *téng*, le peuple ; le menu peuple. *Vụ — téng*, être du menu peuple.

Bài, fini ; passé ; déjà. *Lẩu thá* —, avoir déjà mangé. *Nèi đồm* —, il est déjà mort. *Ém đụ* —, il n'y en a plus. — *ém đụ*, c'est fini, il n'y en a plus. *Màng cày* —, il fait déjà nuit. *Pà đin* —, il fait déjà jour. *Cứ đèn đai khứt* —, la ficelle s'est rompue. — *nguồi, lủn nguồi*, fin d'un deuil.

Bài. *Thảy* —, jouer aux cartes.

Bàn. — *gỉ*, bon marché ; pas cher.

Bàn. — *nồm mỉn p'uồn hèi*, vider la cuvette.

Bản, parler ; causer ; dire (v. *Điền*). *Mừ—mêi pháng* ? Qu'est-ce que vous dites ? Comment dites-vous ? — *chiến chiến*, dire la vérité. — *chiến thứm*, dire la vérité. — *cả cả*, dire des mensonges, des faussetés ; mentir. *Hàu ém tỉn mừ* —, je ne vous crois pas ; je n'ajoute pas foi à vos paroles. —

ào lớư, avertir, prévenir les gens.— *thun đày*, parler la langue đày. *Khuông đớư*—, savoir parler. *Đừơm đớư* —, ne pas savoir parler.

BÀNG, déchiré ; cassé ; brisé. *Veng hú* —, vêtements déchirés. *Thảy áo* —, casser, briser une tasse. *Giưồm kháy* —, œufs cassés. *Đèn thong* —, verre de lampe cassé. *Đèn thong khụ* —, verre de lampe qui a éclaté.

BẢNG. *Cứ chừơng phòn tí* —, une table carrée qui a quatre côtés.

BÀO, empaqueter ; envelopper ; paquet. *Cứ* — *huổi soá*, une boîte d'allumettes. *Cứ hồm* — *ỏi*, un épi de maïs. *Cứ* — *buổi*, une balle de coton. *Cứ* — *sểa*, balle, liasse, paquet de papier.

BÁU.— *nồm*, qui surnage ; qui flotte sur l'eau.

BÀU. *Cứ hồm* —, petit village ; hameau. *Cứ đèu* —, grand village ; réunion de hameaux. — *mừ giự đâu đa* ? Où est votre village ? — *đu lay*, mon village est loin. — *đu lờư*, mon village est près. *Hèi quà* —, passer par le village. *Cứ già* —, notable d'un village.

BẢU. *Phít* — *độp*, pièce d'étoffe.

BẢU, élever ; nourrir ; donner à manger à. — *máu*, élever des porcs, leur donner à manger. — *mả*, nourrir des chiens. *Mé đồp* — *kháy*, donner du riz aux poules.

BẢU, couper (v. *Thún*). — *ngủn*, couper du bois de chauffage. — *thuốn sáy*, couper un arbre.

BẢU. *Cứ lòng* —, un crabe.

BẢU. *Xốc* — *thét*, avoir mal au derrière, à l'anus.

BÉ. *Tà* —, ouvrier. *Thảy đái tà* —, forgeron. *Vụ sáy tà* —, charpentier.

BÉ, s'appuyer contre ou sur. — *sừơng*, s'appuyer contre le mur. — *nớư phòn*, s'appuyer sur la table.

BẼ, numéral, particule qualificative de certains objets. *Cứ* — *bẻn*, une planche. *Cứ* — *ngoa phín*, une tuile. *Cứ* — *pùng đá*, une voile de navire. *Cứ* — *độp*, un morceau d'étoffe. *Cứ* — *sểa*, un morceau de papier. *Cứ* — *mảm*, un morceau de viande. *Cứ* — *phèn*, une cloison. *Cứ* — *ủu phà mớư*, paume de la main.

BÊA. *Cứ hồm* — *kểa*, un gâteau.

BÊK. — *vè*, cartouche ; balle de fusil.

BÉN. *Hèi* — *đươn*, tourner autour de la maison.

BỀN. *Cứ lồng mếi* — *đrự*, chauve-souris.

BẺN. *Cứ bẽ* —, une planche. *P'ào bẽ* —, raboter une planche.

BENG. *Thún khứt đâu* —, couper, trancher en deux morceaux.

BÉNG. *Đươn* —, maison large. *Đươn* — *đai đa* ? Quelle est la largeur de la maison ?

BÉO. *Cứ hồm*—, chapeau ; bonnet ; béret ; casquette. *Ngàu* —, mettre un chapeau ; se couvrir ; porter une coiffure ; être coiffé ; être couvert. *Sỏn* — *luồi*, ôter son chapeau ; se découvrir.

BIÈNG. *Cứ hồm* —, une marmite. *Cứ* — *suông đăn nồm*, la marmite percée perd de l'eau. *Cứ* — *đắp* ; *cứ đắp* —, couvercle de marmite. *Cập cứ* — *đắp lừơng*, mettre le couvercle sur la marmite. *Cứ hồm* — *sà*, théière.

BIẾNG. *Cứ hồm* — *cồc*, cul de bouteille.

BÍN, tresser. — *phèn cứ ún*, tresser des feuilles de cocotier.

Bín, voler ; s'envoler. *Cứ lòng tạt* —, l'oiseau vole. *Cứ lòng tạt tộc tiền ém* —, l'oiseau apprivoisé ne s'envole pas.

Bing, soldat. — *chuồn mẫn mươn*, soldat qui monte la garde à une porte ; sentinelle. *Cứ đuôi* —, une bande de soldats.

Bít. *Cứ sờư* — ; *cứ đàu* —, un pinceau pour écrire ; un porte-plume. — *đạ*, crayon. *Thào* —, tailler un crayon.

Biù, éclabousser ; gicler ; jaillir en éclaboussant. *Nồm* —, l'eau gicle (v. *Chụ*).

Bộ, changer ; échanger. — *thàng*, se changer mutuellement ; faire un échange mutuel. *Mẫn* — *mẫn*, un mandarin qui change de poste avec un autre.

Boa. — *chiền*, jouer aux sapèques. — *chiền giềng*, gagner au jeu. — *chiền từ*, perdre au jeu.

Boá. *Cứ hồm* —, cymbale ; timbale. *Thảy* —, frapper les cymbales.

Boà. *Cứ hồm tul* —, abaque.

Boả. *Cứ suồng* —, une hache.

Bón. — *láu ảo*, idiot ; imbécile.

Bóng, ventre. *Xồc* —, avoir mal au ventre. — *luồng*, gros ventre. *P'ển* —, masser le ventre.

Bòng, aider. — *thàng*, s'entr'aider. — *cúng*, aider à un travail. *Đầu phà* — *thàng vụ cúng*, deux individus qui s'entr'aident pour faire un travail.

Bơư, feuille. — *sảy*, feuille d'arbre ; légumes en général. *Sát* — *sảy*, acheter des légumes. *Điù* — *sảy*, vendre des légumes. *Làu* — *sảy*, manger des légumes. *Viên* — *sảy*, jardin potager. *Vi viên* — *sảy*, clore un jardin. *Mé* — *sảy*, cueillir des légumes. *Phàng* — *sảy*, arroser les légumes. — *sảy púi*, légumes cuits. — *sảy khao*, chou blanc, « pe tsai ». *Pũn đặc* — *sảy*, les feuilles des arbres dégouttent.

Bớư, fois. *Cứ* —, une fois. *Kí* —, quelquefois. *Đai* —, plusieurs fois. *Sà* —, trois fois.

Bớư. *Cứ* — *đin*, un rayon lumineux ; un jet de lumière.

Bú, réparer ; rapiécer ; raccommoder. — *veng hú*, raccommoder des vêtements.

Bủ, ajouter ; augmenter. — *cứ líp chiền*, ajouter un peu plus d'argent.

Búi. *Đự* —, un pirate ; un brigand.

Bủi, riz cuit (v. *Thá*). *Làu* —, manger du riz ; prendre un repas.

Bũn, capital. *Tịt* —, perdre le capital.

Bổn. *Cứ* — *sí*, un volume ; un exemplaire d'ouvrage.

Bủn. *Kiú ào ém* — *tử*, mépriser les gens.

Búng. *Phà mớư* — *p'ao*, avoir des ampoules aux mains.

Buôi, coton. *Cứ bào* —, une balle de coton.

Buôn. *Cứ hồm* —, une jarre. *Cứ hồm* — *đuôi*, une jarre d'huile.

Bướn, goûter ; essayer ; expérimenter. — *kiú đín ém đín*, goûter pour voir si c'est bon ou mauvais. — *kiú giạ ém giạ*, goûter pour savoir si c'est mauvais ou non. — *kiú vụ mạ ém mạ*, essayer pour voir si c'est faisable ou non.

Buồng, fendre. — *ngũn*, fendre du bois de chauffage.

C

(*Chercher à Q les mots que l'on ne trouvera pas en C.*)

CÁ. *Cứ đàu* —, houe ; binette ; croc.

CÁ. *Cứ sờư — ngắm*, fourche.

CÀ. — ... —, plus..., plus. — *lầu đè đai — thườn nồm ền đai*, plus on boit de thé et plus on transpire.

CÀ, mentir ; mensonge ; fausseté. *Bản* — —, mentir. *Điền* — —, mentir.

CÀ. *Cứ hồm là* —, petit panier à provisions des Đày; panier à légumes.

CÀ. *Cứ* — *sáy cung*, cercueil.

CÀ. *Si* —, soi-même (v. *Si kỉ*).

CẢ, fatigué ; épuisé. — *đai*, très fatigué, épuisé. *Lớư* —, très fatigué ; épuisé. *Khẩu* —, à bout de forces ; sans forces.

CẢ. *Vụ* — *ào*, faire du tort aux gens ; nuire.

CẠ, avertir ; conseiller. *Ém ừ cứ già* —, désobéir à ses parents, ne pas les écouter. *Đẩu ào thảy thàng cứ phà* —, s'interposer entre deux combattants, les séparer.

CÁI, défaire ; supprimer ; annuler. — *thục gia*, contrepoison.

CÀY. *Màng* — *bài*, il fait déjà nuit.

CÀI. *Cứ đèn* —, une rue (v. *Cải*).

CẢI, marché. *Hèi* —, aller au marché (v. *Cài*).

CÁM, diminuer ; baisser. — *xồc*, le mal a diminué. — *ké*, baisser le prix.

CẤM, défendre. — *hèi*, défense de partir.

CÀM, soulier ; chaussure. *Cứ péng* —, un soulier. *Cứ đuồi* —, une paire de souliers. — *năng*, chaussure en cuir ; soulier. — *độp*, chaussure en toile. — *lạp hày*, souliers en caoutchouc. — *sáy*, sabots ; galoches. *Tháp* —, mettre les souliers ; se chausser. *Giảo* —, quitter ses souliers ; délier les lacets de souliers. — *đoả*, lacets de souliers. — *nghển*, souliers chinois en paille. *Hồm đàu* —, semelle de soulier. *Hồm ngầu khồi* —, talon de soulier. *Hồm thứm* —, espace creux séparant le talon de la semelle.

CAN, choisir.— *đàu đa khồm đin*, choisir le meilleur.

CẲN, serré. *Tền* — —, attacher solidement, en serrant bien.

CẴN, ronger. *Cứ lòng má* — *đrự*, le chien ronge l'os.

CẰN, livre ; kilo. *Cứ* —, une livre ; un kilo. *Cứ* — *đày thúm, đày thồm*, une livre ; un kilo et demi. *P'uồt* —, dix livres ; dix kilos.

CẢN, savon. *Hoản* —, savon européen.

CÀNG. *Cứ hồm thàu* —, une cuiller.

CAO. *Cứ tép* — *iò*, cataplasme, emplâtre. *Bạc* — *iò*, appliquer un cataplasme, un emplâtre, un onguent.

CÀO. — *đồm*, mourir jeune. — — *ớư*, se lever de bonne heure. — *chồn*, se coucher tôt. *Lẩu* — *thá*, manger de bon matin, de bonne heure.

CÀO. *Cứ hồm* — *lì*, une bouteille (v. *Cộc*).

CẢO, longtemps. *Giáng* —, attendre longtemps. *Mạ* — *đa*? Depuis combien de temps? Il y a

combien de temps ? *Mạ là* — ? Il y a combien de temps ? *Đụ xòc mạ — đa* ? Malade depuis combien de temps? *Mạ xòc đụ là* — ? Malade depuis combien de temps ? *Mạ xòc* —, malade depuis longtemps.

CÁP. *Veng* —, tricot. On dit aussi : *veng cạp*.

CẮP. — *ào lẩu thá*, mettre la table, préparer le repas. On dit aussi : *cặp ào lẩu thá*.

CẮP, couvrir (v. *Khắp*). — *đươn*, couvrir une maison ; mettre la toiture. — *cứ biềng đắp lương*, couvrir la marmite, mettre le couvercle.

CẠT. *Cứ đẻn* —, petit rotin. On dit aussi : *cứ đẻn cát*.

CAU. — *ngáp*, bâiller.

CÁU. *Cứ gùng* —, espèce de grand roseau.

CÁU. — *hoa hắt lẩu*, un mendiant.

CÁU, sauver ; délivrer ; guérir. — *ào mạ xòc*, guérir un malade.

CÀU. *Cuồn — gọ*, chemin qui fait beaucoup de détours, tortueux. *Sí hoẳn — gọ*. les lettres européennes font beaucoup de courbes (par rapport aux caractères chinois).

CÀU, crochet. — *đái*, crochet en fer.

CẤU. *Lòng má* —, le chien aboie.

CẤU. — *giáy*, se curer les oreilles.

CẦU, diviser, partager. — *đầu pèn*, diviser en deux. — *pèn*, différence. — *pển*, distraction. — *thàng*, partager entre soi.

CẤU. *Hòm* —, poumons.

CHẠC. — *xú*, tremper les aliments dans la sauce en mangeant.

CHÁY. — *sương*, faire, construire un mur.

CHẮM, marcher. — *cuồn*, marcher ; aller en route. *Mang mang* —, marcher vite. *Khồc khoả* —, marcher lentement. — *khuồn*, marcher devant. — *đùi*, marcher en arrière. — *p'ay thản*, marcher en arrière. — *cuồn uồi khiền*, balancer les mains en marchant. *Mừ — lờư*, approchez-vous. *Đu — cuồn ém mạ*, je ne puis pas marcher. *Đìn khồc — cuồn*, marcher nu-pieds. — *cuồn sù pẻn mạ cứ pẻn*, avoir parcouru le tiers du chemin.

CHÁN, appeler. — *ào mướn*, appeler quelqu'un. — *ào ớư*, réveiller quelqu'un.

CHÁN. *Áo* —, vaissellier, estrade pour remiser les bols, les tasses, les assiettes.

CHẨN. — *nồm*, plonger ; ne pas surnager.

CHANG. — *thồm cuồn*, au milieu du chemin. — *thồm đươn*, le milieu de la maison.

CHÁNG. *Vụ* —, témoigner ; faire témoin ; porter témoignage.

CHÀNG, oui ; c'est vrai ; c'est cela. *Ém* —, non ; ce n'est pas vrai. — *ém* — ? Oui ou non ? Est-ce vrai ou pas vrai ?

CHẰNG. *Mé đuồi mướn — đìn*, apportez la lampe pour éclairer.

CHẰNG. — *thàng*, se disputer.

CHẮNG. *Cứ đàu* —, cloche ; *thảy* —, frapper la cloche.

CHẮNG. *Tì chuồn* —, une montre. *Đai đa đềằm* — ? Quelle heure est-il ?

CHÁO, changer. — *khồm nghèn*, changer une piastre.

CHẦU. *Phà phàu lẩu thá vể* — ? Monsieur a-t-il déjà mangé ou pas encore ? *Á chờư lẩu thá vể* — ? Madame a-t-elle déjà mangé ou pas encore ? *Ém đồm* —, pas encore mort.

Khứt — cứ tiền, ce n'est pas encore coupé net (les deux bouts n'étant pas encore séparés).

CHÂU. — *thá*, les restes d'un repas.

CHÈ, résidu (v. *Hày*). *Chè* —, résidu de canne à sucre.

CHÉM, CHÈM, qualificatif. *Cứ chèm séng*; *cứ chèm séng*, une fleur. *Cứ chém đòp*, un grain de riz. *Cứ chém đráo*, une étoile.

CHÍ. *Cứ — thuổn*, un bàtonnet d'encens. *Giền — thuổn*, allumer le bâtonnet d'encens.

CHÍ. *Cứ hòm sà* —, piment. *Sà — đrít*, le piment est piquant.

CHÍ. *Cứ hòm — van*, anneau; bague. *P'ươn — van*, mettre un anneau au doigt. *Khò — giẻng*, compter sur les doigts.

CHÍ, lait; mamelle (on dit aussi: *chỉ*). *Òc* —, téter; boire du lait. *Lâu* —, boire du lait. *Lâu — tùi*, boire du lait de buffle; on dit aussi: *lâu chí tùi*.

CHÌ. *Cứ sờư — cò*, un bambou; canne en bambou. *Cứ sờư — cò đòng đá*, une canne à pêche en bambou. *Cứ sờư xoáng* —, barreaux des portes, fenêtres.

CHIỀN. *Cứ hòm* —, une sapèque. *Ém* —, n'avoir pas d'argent. *Vạt đai ém* —, très pauvre, sans argent. *Đụ đai* —, avoir beaucoup d'argent; être riche. *Sát tụt* —, acheter et payer comptant. *Sát ém tụt* —, acheter à crédit. *Cứ đèn đai* —, la ficelle qui sert à enfiler les sapèques. *Pạt* —, infliger une amende. — *khao*, face d'une pièce de monnaie. — *đòm*, pile d'une pièce de monnaie. *Tòc* —, enfiler des sapèques. *Tụt cúng* —, payer le salaire. *Te* —, emprunter de l'argent. *Mé — te*, prêter de l'argent; donner à emprunter. *Boa* —, jouer aux sapèques; jeu d'argent. *Boa — giẻng*, gagner au jeu. *Boa — tứ*, perdre au jeu. *Giòc* —, voler de l'argent. *Đai đa* — ? Combien d'argent ? *Đủ* —, parier; faire un pari.

CHIẾN, vrai; réel. *Bản* — —, dire la vérité. *Điền* — —, dire vrai.

CHIỀNG, devenir; pousser. — *ngòng*, devenir fou, idiot. — *âu*, pousser des furoncles, des boutons; avoir un abcès. — *mêi khúm*, avoir la gale. — *ao hàng*, goitre sous le menton. — *ao giòng*, goitre sur le cou. — *nạp nêi*, cicatrice. *Phà mớư — nứt*, avoir des cals aux mains; mains caleuses. *Vụ ém* —, ne pas réussir dans une affaire; ne pas terminer un travail. *Té sí ém* —, mal écrire un caractère chinois. *Sí ém* —, caractère fautif. *Cứ lòng lụ — phị*, termites ailés.

CHIỂNG. — *đươn*, réparer la maison.

CHIẺNG. *Nhán* —, le premier mois de l'année.

CHÍM, couper avec les ciseaux. — *đò*, ciseaux. — *đâu*, couper les cheveux.

CHÍP, unir, joindre, par ex. les deux bouts d'une ficelle.

CHIÚ, sur le point de; depuis peu de temps; récemment; dans un instant. — *hèi*, sur le point de partir; parti récemment, il n'y a qu'un instant. — *đán đươn*, sur le point d'arriver à la maison. — — *mạ xòc*, malade depuis très peu de temps.

CHÓ. *Đươn* —, cuisine. *Pêi* —, foyer. *P'âu* —, esprit, divinité du foyer.

Chồm. — *còng*, plonger une étoffe dans la teinture d'indigo.

Chón. dormir ; se coucher ; être couché. *Hèi* —, aller se coucher. — *đéng*, dormir profondément. — *đang đản*, ronfler en dormant. *Kẻ*—, simuler le sommeil ; faire semblant de dormir. — *mêi vèn*, faire la sieste, la méridienne. — *phạ vèn*, se lever tard. *Sỗp làng lớư nò* —, ne se coucher que très tard dans la nuit.

Chòng. — *ngủt*, avoir sommeil ; avoir envie de dormir.

Chớư. *Xốc* —, avoir mal au cœur (v. *Xốc tềm*).

Chớư. *Cứ bẽ nhái* —, variété de champignon comestible qui pousse sur le bois mort.

Chớư. *Thầu* —, respirer. *Đỏm bài ém thầu* —, il est déjà mort, il ne respire plus, le cœur ne bat plus. *Cùi đủn* —, près de rendre le dernier souffle, sur le point d'expirer.

Chờư. *Á* — (v. *Giờư*), femme âgée ; madame. *Á* — *hèi đa*? Où allez-vous, madame ?

Chụ, éclabousser (v. *Biủ*).

Chúc. *Cứ đền* —, bougie ; cierge. *Đèm* —, allumer une bougie.

Chúi. *Cứ sờư* — *thùng*, fourneau de la pipe à eau.

Chùi. *Hèi* — *mà*, aller réclamer une dette (v. *Găm mà*).

Chứn. — *huồn*, faire demi-tour.

Chồn. — *p'ét đươn*, se baisser pour entrer dans la maison.

Chứn, abîmé ; gâté ; avarié ; détérioré. *Pền veng* —, un habit inutilisable, qu'on ne peut plus porter. *Ỉ sêa* —, déchirer du papier (v. *Chứơn*).

Chùng. — *luỗi*, s'asseoir. *Siếng*—, inviter à s'asseoir. — *đéo khồc*, s'asseoir les pieds croisés (petit arsène). — *khả khồc*, s'asseoir les jambes croisées (grand arsène). — *đầu nẻi*, asseyez-vous ici.

Chùng. *Cứ hỏm* — *sà*, une tasse à thé. — *sà đầu bả nỏm*, la tasse s'est renversée et l'eau s'est répandue.

Chuồn. — *ớư*, se lever ; se tenir debout ; être debout. — *khản*, se lever ; se mettre debout. — *lay*, se lever et se tenir à l'écart ; se lever pour faire place. — *sáu hả*, être debout les mains sur les hanches. — *đèng đèng*, vertical. *Bìng* — *mửa mươn*, sentinelle qui se tient debout à la porte. — *mõ ém hèi*, se tenir debout sans bouger. *Còc* — , une bouteille debout.

Chuồn, individu (pour les deux genres ; v. *Phà*, pour le masculin). *Cứ* — *ào*, un homme (homo). *Cứ* — *đự mêi khầu*, une femme. *Cứ* — *mủn*, un mandarin. *Ém gáy nẻi* — , ce n'est pas cet individu-ci ; ce n'est pas celui-ci. *Gáy hờư* — , c'est cette personne-là ; c'est celui-là. *Hàu độ sảo cứ lèk*, *đầu* — *đự phà mán*, *đầu* — *đự mêi khầu*, j'ai quatre enfants, deux garçons et deux filles.

Chuồn, sauter. — *quà nỏm*, sauter une rivière ; sauter par-dessus l'eau. *Mạc* — *lin lin*, le pouls bat vite ; pouls rapide.

Chuồn. *Ti* — *chảng*, une montre.

Chươn. *Cứ hỏm* —, une brique. *Cứ hỏm giù* —, un four à briques.

Chứơn, avarié ; gâté ; vicié (v. *Chứn*). *Giườm kháy*—, un œuf pourri.

Chuông. *Cứ sờư* — *đải*, un clou en fer. *Điềng* — *đải*, clouer ; enfoncer un clou. *Nhải* — *đải thườn*, arracher un clou.

Chương. *Thuồn bà* —, cactus.

Chương. *Thảy cứ bà* —, gifler ; donner une gifle. *Phị cứ bà* —, donner une gifle.

Chương, numéral qualificatif. *Cứ* — *phòn*, une table. *Cứ* — *thềng*, un lit.

Cò. — *p'ét tay*, empocher ; mettre dans sa poche.

Cò. *Cứ sờư chỉ* —, bambou ; canne en bambou. *Cứ sờư chỉ* — *đòng đá*, canne à pêche en bambou.

Coắn. — *têặc*, habitué (v. *Tộc tiền*). — *têặc đi phẳng*, habitué au pays, acclimaté.

Còc. *Cứ hồm* —, une bouteille (v. *Cào lì*). — *luồng*, grande bouteille. *Đự* — *nhỉ*, petite bouteille. *Thị thị* —, bouteille pleine. — *đay thủm*, bouteille demi-pleine. — *đày đảy*, bouteille vide. *Cứ hồm đàu đắp* —, bouchon de bouteille. *Ìềm đàu đắp* —, boucher une bouteille. *Mé đàu đắp* — *thớơn*, déboucher une bouteille. — *cứ giòng*, goulot de bouteille. *Biềng* —, cul de bouteille. *Mồm* —, ouverture de la bouteille. — *chuồn*, bouteille debout. — *đảu*, bouteille couchée, renversée. *Í oắc* —, agiter, secouer une bouteille.

Cóc. — *sáy khao*, chou chinois, « pe tsai ».

Côi. *Thòng* —, miel.

Côm, assez. — —, *đín đín lò*, assez, assez, c'est bien, c'est bien. —, *ém lảu*, assez, je ne mange plus. —, *ém mé*, assez, je ne prends pas davantage, je n'en veux plus.

Cồm. — *luồi*, presser ; comprimer. *Mé phà mớư* — *luồi*, presser avec la main (v. *Sắt luồi* ; *Nồc luồi*).

Cóng. — *ứt*, gémir ; geindre.

Còng. — *p'ìng*, juste ; équitable.

Còng. *Chồm* —, plonger une toile dans la teinture d'indigo.

Cổng. *Đrự tồng* —, épine dorsale (v. *Đrự cứ sủn*).

Cờư. *Cứ đàu* —, une scie. — *sáy*, scier du bois ; scier un srbre.

Cứ, un (on dit aussi *cử*). *Là p'uồt* —, onze. *Đẩu p'uồt* —, vingt-et-un. — *đán*, un cent. — *đán* —, cent dix. — *nguồn*, mille. — *hồm nghền*, une piastre. — *vền*, un jour. — *mảu*, un an. — *bớư*, une fois. *Nhản là p'uồt* —, le onzième mois. — *cản*, une livre ; un kilo. — *cản đảy thủm*, un kilo et demi. — *vền nhản*, le premier jour du mois. *Vền nểi là p'uồt* —, aujourd'hui c'est le onzième jour du mois. *Lảu* — *ảo thả*, manger un bol de riz. — *hảm*, un pas. — *hảm* — *hảm*, pas à pas. — *pĩ*, une charge. — *đuồn*, un repas. *Mạ* — *thòn cuồn*, on a fait la moitié du chemin. Les Đày ne peuvent pas désigner une personne ou un objet sans les faire précéder de l'adjectif numéral *cứ*, un. C'est la raison pour laquelle il est devenu adjectif qualificatif dans un très grand nombre d'expressions. Dans ce dernier cas, il se prononce plus souvent *cử* que *cứ*. En voici quelques exemples : *Thuồn cử đà*, pandanus. *Thuồn cử sà*, cannelier. *Thuồn cử đuồi*, ricin. *Thuồn cử hào*, faux-cotonnier. *Thuồn cử ủn*, cocotier. *Thuồn cử oi*, maïs. *Thuồn cử lòng* ; *thuồn cử luồng*, aréquier. *Lảu cử long*, chiquer le bétel. *Xá cử thẩu*, haricots germés. *Cử hồm cử mít*, fruit du jaquier. *Cử hồm cử long*, noix d'arec. *Cử hồm cử đrảu*, mortier à piler le riz. *Cử đự cử lềk*, un enfant. *Cử sờư cử pĩ*, perche pour

porter une charge. *Giạ cứ đèi*, avoir honte ; savoir rougir. *Ém giạ cứ đèi* ; *đưởm đớư cứ đèi*, n'avoir pas honte ; ne pas savoir rougir. *Cứ đỉ*, aisselle. *Hép p'ét cứ đỉ*, mettre, porter sous l'aisselle. *Ngảu cứ kiềng*, couché sur le côté. *Ngảu àng cứ lá*, couché sur le dos. *Đrự cứ sủn*, épine dorsale. *Cứ đèn cứ đẹ*, tresses des filles chinoises. *Đrự cứ vả*, os de l'épaule. *Láu cứ líp*, manger un peu. *Đày cứ lún*, gros intestins. *Vền cứ đẹt*, avant-avant-hier. *Cứ thà*, échelle. *Phền cứ ún*, feuilles de cocotier tressées.

Cù. *Đùn — đèn*, terrain inégal, mamelonné, mouvementé.

Cù. *Cứ — tàng í*, une part dans le commerce.

Cục. *Hăn pêi — sá*, la fumée entre dans les yeux.

Cúi, cher ; d'un prix élevé. — *đai*, très cher.

Cùi, près de ; sur le point de. — *đồm*, près de mourir ; sur le point de mourir ; à l'article de la mort. — *đủn chớư*, sur le point de rendre le dernier soupir.

Cùn. *Ùi —*, tablier.

Cung. *Cứ cà sáy —*, un cercueil.

Cúng, travail ; ouvrage. *Vụ —*, travailler. *Đẩu phà bỏng thàng vụ —*, deux hommes qui s'entr'aident pour travailler. *Tụt — chiền*, payer le salaire. *Vụ — quà vền quà sốp*, travailler nuit et jour. *Tháy thàng vụ —*, se relayer pour travailler.

Cứng. *Mèn —*, corde tendue. *Giẹt mèn cứ —*, tendre une corde ; tirer une corde pour la bien tendre.

Cúng. — *à đa* ? La propriété de qui ? — *hâu*, c'est à moi ; c'est ma propriété ; c'est le mien. — *mừ*, c'est le vôtre ; c'est votre propriété ; c'est à vous.

Cuồn. *Cứ đèn —*, chemin ; route. *Hèi —*, se mettre en route. *Chăm —*, marcher. *Găm —*, demander la route. *Tờư —*, montrer, indiquer la route. *Khuông đớư —*, connaître la route. *Đưởm đớư —*, ne pas connaître le chemin. *Sọ —*, se tromper de route ; s'égarer. *Đươn lay —*, la maison est loin. *Đươn lờư —*, la maison est près. — *muột*, chemin droit. — *càu gọ* ; — *nóng* ; — *nát nóng*, chemin courbe, détourné. — *kiệt*, chemin glissant. *Chăm — uôi khiền*, remuer les bras en marchant. *Ìem —*, barrer la route ; boucher une issue. *Chang —*, au milieu de la route. *Mạ cứ thòn —*, avoir parcouru la moitié du chemin ; être à moitié route. *Đìn khốc chăm —*, marcher nu-pieds. *Chăm — sù pẻn mạ cứ pẻn*, avoir parcouru le tiers du chemin. *Cứ đèn — tạp tủ*, carrefour. *Cứ đèn — phà*, chemin de traverse ; embranchement de chemin. *Chăm — ém mạ*, ne pas pouvoir marcher.

Cướn. *Cứ — lát*, sanglier.

Cuồng. *Cứ đèn —*, gros intestin.

Cương. — *đàu vụ*, commencer à travailler ; commencer un travail.

Cướng. — *đá*, ramer une barque.

Củt. — *nghền*, faucher l'herbe ; couper l'herbe (v. *Phót*, *Thún*).

Đ

Đa. *Đai* — ? Combien ? *Mừ sát đai* — ? Combien l'avez-vous acheté ? *Mừ đìu tai* — ? Combien le vendez-vous ? *Ém đụ đai* —, il n'y en a pas beaucoup ; il n'y a pas tant que ça. *Mừ hèi* — ? Où allez-vous ? *Mừ hèi — mườn* ? D'où venez-vous ? *Đầu* —? Où ? *Bàu mừ giụ đầu* — ? Où est votre village ? *Mừ đai — mầu* ? Quel âge avez-vous ? *Đai — đềầm chàng* ? Quelle heure est-il ? *Đai — nghèn* ? Combien de piastres ? *Đai khủn* — ? Quelle pesanteur ? quel poids ? *À* — ? Qui ? lequel ? laquelle ? *Cúng à* — ? La propriété de qui ? *À — hèi* ? Qui est parti ? *À — mườn* ? Qui est venu ? *Sồn đầu* — ? Où est-ce qu'on l'a déposé ? *Nà à* — ? A qui appartient la rizière ? *Đươn nào đai* — ? Quelle est la longueur de la maison ? *Phèn* — ? Quand ? *Mừ phèn — hèi* ? Quand partirez-vous ? *Cáo* — ? Combien de temps ? *Đụ xồc mạ cáo* — ? Malade depuis combien de temps ?

Đá. *Cứ giừơng* —, barque ; bateau. *Hèi* —, aller en barque, en bateau. *Cương* —, ramer la barque. *Cứ bẽ pùng* —, voile de navire. *Cứ sờư sảy pùng* —, mât de navire. *Cứ đàu* —, proue. *Cứ sủt* —, poupe. *Cứ sờư làu* —, une rame. *Cứ đàu đẻá* —, ancre. *Cứ đàu đoả* —, gouvernail.

Đá. *Cứ lồng* —, poisson. *Sát* —, acheter du poisson. *Điù* —, vendre du poisson. *Đrồng* —, pêcher à la ligne. *Cứ bẽ láp* —, écailles de poisson. *Cứ bẽ phị* — : *cứ bẽ vịt* —, nageoires des poissons. *Cứ lồng ngạ* —, ouïes. *Tồc* —, enfiler des poissons. — *lèi nồm*, les poissons nagent. *Cứ sờư chì cò đrồng* —, canne à pêche en bambou. *Cứ đèn đai đòng đrồng*, ligne de pêche. — *uồng*, vivier ; étang pour poissons. — *hàn*, poissons salés. *Lầu* —, manger du poisson.

Đà, avoir peur ; craindre. *Mừ êm* —, n'ayez pas peur ; ne craignez rien. *Cứ lồng ngà* —, le cheval a peur, a eu peur. *Mừ — mẽi phang* ? Que craignez-vous ? *Hầu êm — mẽi phang*, je ne crains rien.

Đà. *Thuồn cứ* —, pandanus.

Đạ, plomb. *Bít* —, crayon. *Thào bít* —, tailler un crayon.

Đã. *Cứ lồng — mầu*, un crapaud.

Đắc. — *giầy*, sourd. — *giầy ào*, un homme sourd. — *giầy êm lớư ào điền*, être sourd et ne pas entendre les gens causer.

Đắc, profond. *Nồm* —, eau profonde.

Đặc, goutte. *Cứ — cứ* —, goutte à goutte. *Cứ — nồm*, une goutte d'eau. *Cứ — mục nồm*, une goutte d'encre. *Pũn — sủt pà*, les bords du toit dégouttent. *Pũn — bơư sảy*, les feuilles dégouttent.

Đặc, famille. *Mừ — phàng* ? De quelle famille êtes-vous ? (v. *Têng*).

Đạc, baver. *Đự cứ lèk — lai*, les enfants bavent.

Đai, beaucoup. — *ào*, beaucoup de monde ; beaucoup de personnes. — *đa* ? Combien ? — *đa nghèn* ? Combien d'argent ? Combien de piastres ? *Mừ sát — đa* ? Combien l'avez-vous acheté ? *Mừ điù — đa* ? Combien le vendez-vous ? *Đụ* —, il y a beaucoup. *Ém đụ — đa*, il n'y a pas

beaucoup; il n'y en a pas tant que ça. *Cả* —, très fatigué. *Vạt* —, très pauvre. *Mừ — đa mầu?* Quel âge avez-vous? *Pŭn* —, il pleut beaucoup. *Cúi* —, très cher. *Bàn gỉ* —, très bon marché. *Lầu thá* —, manger beaucoup de riz. — *đa đềàm chảng?* Quelle heure est-il? — *khún đa?* Quel poids? combien cela pèse-t-il? — *sàu*, très chaud. *Găn* —, très froid. *Đươn nào — đa?* Quelle est la longueur de la maison? *Đụ khẩu* —, avoir beaucoup de force, une grande force; être très fort. *Đụ — giương*, il y a plusieurs espèces. *Đín* —, très bon; très joli. *Xồc* —, souffrir beaucoup.

Đai. *Cứ đền* —, ficelle. — *nài hèa tền hủ*, une ceinture. *Tền đền — nài hèa*, mettre la ceinture. *Cứ đền — khứt*, la ficelle s'est rompue. *Lủn* —, bout de la ficelle. — *chiền*; *cứ đèn — chiền*; *cứ đèn — tồc chiền*, une ficelle pour enfiler les sapèques, les sous.

Đai. *Cứ hòm — đớư*, nombril; cordon ombilical.

Đai. *Cứ hồm xèi phạ* —, espèce de coquillages, mollusques bivalves; moules; huîtres.

Đái, fer. *Cứ chuồng* —, un clou, une pointe en fer. *Cứ đền* —, fil de fer. *Hày* —, mâchefer. *Điếng chuòng — luỗi*, clouer; enfoncer un clou. *Càu* —, un crochet en fer. — *khóng*; — *suống*, mine, gisement de fer. *Đúi* —, marteau en fer. *Thầy — tà bé*, forgeron.

Đáy, supporter; endurer. *Ém — mạ*, insupportable; intolérable.

Đài, rangée. *Cứ — náu*, une rangée de boutons. *Cứ — sáy*, une rangée d'arbres.

Đài, filet. *Cứ khẩu* —, filet de pêche.

Đài. — *mềi khuồng mớư*, toile d'araignée. *Cứ hồm* — —, petit filet portatif des Đày.

Đày. — *ào*; — *phà*, un Đày; un aborigène du centre de Hai-nan. *Thun* —, la langue đày; la langue des Đày. *Bản thun* —; *điền thun* —, parler la langue đày. *Khuồng đớư thun* —, connaître la langue des Đày. *Đườm đớư thun* —, ignorer la langue đày. *Họ thun* —, étudier la langue đày. *Thảy* —! *thảy* —! Frapper, tuer les Đày! A mort les Đày! cris des Chinois quand ils aperçoivent des Đày. A leur tour, ces derniers crient: *Thảy mói! thảy mái!* A mort les Chinois!

Đày. *Cứ đền* —, intestin; boyau. — *cứ lản*, gros intestin. — *páu*, intestin grêle. *Xồc* —, avoir mal aux intestins, mal au ventre.

Đày. *Cồc — thúm*, bouteille à moitié pleine. *Cứ cẩn — thúm*, une livre, un kilo et demi.

Đảy. *Cồc đày* —, bouteille vide. *Cứ hồm huổi soả đày — phạ*, une boîte d'allumettes vide.

Đám, oser. *Ém — hềi*, ne pas oser partir.

Đảm, boucher; obstruer (v. *Iêm*). — *giảy ém lớư*, se boucher les oreilles pour ne pas entendre. — *nồm ém đớư nà máo*, boucher, obstruer l'eau pour l'empêcher de couler.

Đảm. *Cứ — độp*, un picul de riz; une charge de riz.

Đán. *Cứ* —, cent. *Cứ — cứ*, cent-dix. *Cứ — má*, cent-cinquante.

Đán, bouillir. *Nồm* —, l'eau bout.

Đán. *Chón đáng* —, ronfler en dormant.

ĐẢN, terre (v. *Đèn*).

ĐẢN, couler ; s'écouler ; s'échapper. *Cứ biêng suông — nôm*, une marmite percée laisse échapper l'eau. — *phà mứư luồi*, glisser, s'échapper des mains.

ĐẢN, arriver. *Chiú — đươn*, sur le point d'arriver à la maison. *Ém — đươn*, pas encore arrivé à la maison.

ĐẢN, bambou. *Sá —*, nœuds des bambous. *Thuồn —*, entre-nœuds des bambous. *Nứơng —*, pousses de bambous. *Nứơng — đeng*, pousses de bambous douces. *Nứơng — pà*, pousses amères.

ĐÁNG, crier ; faire du bruit (v. *Nguồn*). *Pà — ôm*, tonnerre ; bruit du tonnerre. *Chón — đán*, ronfler en dormant. *Ngà —*, le cheval hennit. *Nôm máo —*, l'eau coule avec fracas ; bruit de l'eau qui coule.

ĐÁNG. *Cứ nồm — súng*, révolver ; fusil à six coups.

ĐÀNG, semblable. *Đầu phà — phàng*, deux individus de même nom.

ĐÀNG. *Cứ hồm —*, grand chapeau parasol chinois.

ĐẢNG, hiver.

ĐẢNG, faire cuire. — *thá*, cuire du riz.

ĐẢNG. *Cứ hồm —*, une lampe (v. *Đuồi*). *Đím —*, allumer la lampe. *Thọ đuồi p'ét —*, verser de l'huile dans la lampe ; mettre du pétrole dans la lampe. *Náu — khán*, remonter la lampe. *Náu — luồi*, baisser la lampe. *Âu — tảo*, éteindre la lampe en soufflant dessus. *Vùng — tảo*, éteindre la lampe en l'éventant. *Ém đuồi — tảo*, la lampe qui n'a pas d'huile s'éteint. — *ém đìn*, la lampe n'éclaire pas.

ĐẢNG, hiver.

ĐẢNG, lancer ; jeter. — *siền*, lancer un caillou.

ĐÁO. *Là —*, le front.

ĐÁO, brûler ; prendre feu. *Ngủn ém —*, le bois ne brûle pas, ne prend pas feu.

ĐÀO. *Cứ lồng thầu —*, tortue.

ĐÀO. — *vú*, fromage de haricots, le *tau phu* chinois.

ĐẢO. *Cứ phiền —*, un couteau. *Háu —*, manche de couteau. *Đrú —*, aiguiser un couteau. — *sám*, couteau aiguisé, qui coupe bien. *Cứ hồm khú —*, virole de couteau. — *thún giềng* ; — *lảm giềng*, se couper les doigts avec un couteau ; se blesser à la main avec un couteau. *Mé — mứơn thào phòn*, apportez-moi le couteau pour racler la table. *Cứ — đự xoản*, une lance.

ĐẢO. *Cứ sờư — độp*, navette de tisserand. *Cứ phiền — độp*, même sens.

ĐÁP, répondre.

ĐẢP. *Cứ hồm đàu —*, bouchon ; couvercle. *Ièm đàu — cốc*, boucher une bouteille. *Mé đàu — cốc thứơn*, déboucher une bouteille. *Cứ biêng —*, couvercle de la marmite. *Cặp cứ biêng — lứơng*, mettre le couvercle sur la marmite. *Hàng cứ biêng — thứơn*, enlever, ôter le couvercle de la marmite.

ĐẢP. — *cứ thà*, dresser, appliquer une échelle (v. *Khả*).

ĐẢP. *Mếi — đíng* ; *cứ lồng mếi — đíng*, ver de terre ; lombric ; vers intestinaux.

ĐẠT, sang. *Ẹ —*, vomir, cracher le sang. *Máo — khét*, saignement de nez. *Thảy ào thứơn —*, blesser jusqu'au sang.

ĐẶT, presser; comprimer. — *cứ giòng*, presser, serrer le cou; étrangler en pressant.

ĐÁU. — ; — *luồi*, tomber; se renverser; s'écrouler, s'abattre (on dit aussi *đáu*). — *ngà*, tomber de cheval (v. *Khá ngà*; *Thồc ngà*). *Cứ biềng* —, la marmite s'est renversée. *Cồc* —, bouteille couchée. *Thuồn sáy* —, l'arbre est tombé. *Hòm áo* — *luồi*, la tasse s'est renversée.

ĐÁU. *Cứ hứơp* —, espèce de grosse courge.

ĐÂU. — *sám*, cueillir un fruit (v. *Đrâu*).

ĐÂU. *Đâu* —, le genou.

ĐÂU, uriner. *Tăn* —; *p'ừơng* —, uriner. *Hèi tăn* —, aller uriner.

ĐÀU. *P'áng* —, la tête. *Xồc* —, avoir mal à la tête. *Nồm* —, cheveux; *cứ đèn nồm* —, un cheveu. *Chím* —, couper les cheveux. *Sắc* — *khán*, lever la tête. *Sắc* — *khán kíu pà*, lever la tête pour regarder le ciel. *Ngồt* — *luồi*, baisser la tête. *Uồi* —, signe de tête affirmatif. *Ngồt* —, faire un signe de tête négatif; branler la tête. *Nồm* — *thồc*, chute des cheveux. *Quàng* —, tête chauve. — *nhán*, commencement du mois. — *đá*, l'avant d'un bateau; proue. *Cứơng* — *vụ*, commencer un travail. *Cứ thỉm ngán* —, oreiller. *Nhùng* —, cheveux ébouriffés; tête hirsute; cheveux hérissés. — *đâu*, le genou. *Téng* —, se peigner.

ĐÀU, adjectif qualificatif usité surtout pour désigner les outils, les instruments. *Cứ* — *súng*, un fusil. *Cứ hồm* — *đắp cồc*, un bouchon de bouteille. *Cứ* — *tán*, parapluie. *Cứ* — *phà toá*, une clef. *Cứ* — *cá*, une houe. *Cứ* — *sóng*, balance. *Cứ* — *vạt*, arc; arbalète. *Cứ* — *mó*, une meule. *Cứ* — *đèá đá*, ancre de bateau. *Cứ* — *đoá đá*, gouvernail. *Cứ* — *gík*, herse. *Cứ* — *lảy*, charrue. *Cứ bẽ* — *nghền úl đươn*, balai. *Cứ* — *p'áo*, rabot. *Cứ* — *cờư*, une scie. *Cứ* — *chẳng*, une cloche. *Cứ* — *bít*, pinceau; porte-plume. *Cứ* — *tỉ*, une pièce de poésie. *Cứ* — *tèau*; *cứ* — *gièn*, flûtes.

ĐÂU, être; demeurer. — *đa*? Où? — *nểi*, ici. *Bàu mừ giự* — *đa*? Où est votre village? — *nớư phòn*, sur la table. — *sáu phòn*, sous la table. — *đươn*, être à la maison. *Ém* — *đươn*, être absent. — *đồng thàng*, en face de soi. — *phày sủn*, par derrière. — *mả*; — *hớư*, là-bas. — *thớơn giờơn đươn*, en dehors de la maison. — *sụ ụ đươn*, dans l'intérieur de la maison. *Mừ sỏn* — *đa*? Où l'avez-vous déposé?

ĐÂU, deux. *Là p'uồt* —, douze. — *p'uồt*, vingt. — *p'uồt* —, vingt-deux. — *péng phà mớư*, les deux mains. — *hồm sá*, les deux yeux. — *hồm khồc*, les deux pieds. — *péng khồc*, les deux jambes. — *péng vả*, les deux épaules. *Nhán* —, le deuxième mois. *Nhán là p'uồt* —, douzième mois. — *vèn nhán*, le deuxième jour du mois. *Vèn lảu* — *đuồn*, prendre deux repas par jour. — *bờư*, deux fois. — *phà đàng phang*, deux individus de même nom. — *phà vụ nhiòng*, deux individus de même âge. — *mâu*, deux ans. — *péng già*, les deux côtés de la rivière.

ĐÂU, courir. — *hèi*, courir. — *hèi mẳn*, courir se cacher. *Ngà toàng khồc* —, le cheval galope.

ĐÈ, thé (v. *Sà*). *Lầu* —, boire du thé. *Thọ — mươn lầu*, verser du thé à boire.

ĐẸ. *Cứ đển cứ* —, tresses des jeunes filles.

ĐẺA. *Cứ đàu — đá*, ancre de bateau.

ĐÈẢM. *Đai đa — chẳng*? Quelle heure est-il? *Má — chẳng*, cinq heures.

ĐÈI. *Giạ cứ* —, avoir honte; rougir. *Ém giạ cứ* —; *đươm đớư giạ cứ* —, ne pas avoir honte; ne pas savoir rougir.

ĐÈM, allumer (v. *Đím*). — *đảng*, allumer la lampe. — *chúc*, allumer la bougie.

ĐÈN, terre (v. *Đẩn*). *Hút* —, creuser la terre. *Điềng* —, terrain uni, plat. *Đủn củ* —, terrain inégal. *Sỏn sáu* —, déposer par terre. *Puồng* —, la poussière. *Út* —, balayer la terre.

ĐÈN. *Xồc* —, avoir faim. *Ém xồc* —, ne pas avoir faim. *Xồc — đai*, avoir grand faim.

ĐẺN, adjectif qualificatif usité pour désigner les objets longs (*đền*). *Đền đày*, intestin; boyau. — *đều sảy*, racine d'arbre. *Cứ — đai*, une ficelle. *Cứ — mèn*, une corde. *Cứ — toả*, un fil. *Cứ — tin*, une chaîne. *Cứ — già*, une rivière. *Cứ — đều*, une veine. *Cứ — nhiều đuôi*, mèche de lampe. *Cứ — cuồn*, le chemin. *Cứ — cạt*, petit rotin. *Cứ — cuồng*, gros rotin. *Cứ — sảy*; *cứ thuồn sảy*, un arbre.

ĐENG, doux. — *đai*, très doux. *Nương đẩn* —, pousses de bambou douces.

ĐÉNG. *Chỏn* —, dormir; plongé dans le sommeil. *Ngẩu ém* —, être couché sans être endormi.

ĐÈNG. *Chuồn* — —, vertical.

ĐÈNG, rouge. *Cứ đển toả* —, fil rouge. *Độp* —, étoffe rouge. *Đạt* —, sang rouge. *Sám* —, fruit rouge. *Đồng* —, figure rouge. *Giườm* —, jaune d'œuf.

ĐÉO. *Chùng — khồc*, assis les pieds croisés.

ĐÈU. *Cứ đền* —, une veine (v. *Điều*). *Cứ đền — sảy*, une racine d'arbre.

ĐÊU, pus d'un abcès. *Âu đụ* —, l'abcès a du pus. *Âu thườn* —, l'abcès suppure.

ĐI. *Cứ hồm — vàng*, un endroit; lieu; localité. — *phẳng*, endroit. *Coản têặc — phẳng*, acclimaté, habitué.

ĐI. — *giồc*, enfer.

ĐÍ. *Cứ* —, aisselle. *Hép p'ét cứ* —, mettre, porter sous l'aisselle.

ĐIÈM. *Cứ lòng* —, anguille.

ĐIÉM. — *thiều*, tousser.

ĐIÈN, dire; parler; causer (v. *Bẩn*). — *luồng thêò*, parler à haute voix. — *tík tík thêò*, parler à voix basse. *Khuông đớư* —, savoir parler. *Đườm đớư* —, ne pas savoir parler. — *chiền chiền*; — *chiền thùm*, dire la vérité, parler sincèrement. — *cà cà*, mentir. *Mừ — mêi phang*? Que dites-vous? *Lớư ào* —, entendre dire; entendre les gens causer. *Đắc giày ém lớư ào* —, être sourd et ne pas entendre les gens causer. — *ò lò*, dire des obscénités. — *ào lớư*, avertir, prévenir les gens. *Hiêng giày cứ già* —, écouter ses parents, leur obéir.

ĐIỀN. *Cứ hồm* —, la langue. *Già — thườn*; *nhè — thườn*, tirer la langue.

ĐIÊNG. — *đền*, terrain plat, uni.

Điếng. — *chuông đải luôi*, enfoncer un clou ; clouer.

Điếng. — *ắc*, se pendre ; s'étrangler.

Điếp, cru. *Mảm* —, viande crue.

Điẹp, étroit. *Đươn* —, maison étroite.

Điẻu. *Cứ pủ màng* —, moustiquaire (v. *Điò*).

Điều. — *sảy*, racine d'arbre (v. *Đèu*).

Điều. *Cứ đển* —, veine ; artère (v. *Đèu*).

Đím. — *đảng* ; — *đuôi*, allumer la lampe (v. *Đèm*). — *chúc*, allumer la bougie.

Đin, lumière ; clarté. *Pà* — *bải*, il fait déjà jour ; il fait déjà clair. *Láu pà* — ; *láu* — *là háo*, déjeuner ; prendre le petit déjeuner du matin. — *là háo nèi*, ce matin. — *thông*, verre de lampe. *Đảng ém* —, la lampe n'éclaire pas. *Nhán* —, clair de lune. *Đự cứ lèk* — — *năng*, enfants tout nus. *Mé đuôi mướn chàng* —, apporter la lampe pour éclairer. *Cứ bớư* —, rayon lumineux ; un jet de lumière ; un éclair. — *khôc chăm cuôn*, marcher nu-pieds.

Đín, bon ; joli ; saint. — *đai*, très bon ; excellent. — *quà*, meilleur. — *mướn đông*, joli visage. — *giếng tỉ*, adroit ; habile. *Cóm, cóm*, — *lô* ! Assez, assez, c'est bien ; assez, assez, merci ! — *têm*, merci. — *ém* — ? Bon ou non ? — *láu*, bon à manger. *Ém* — *láu*, pas bon à manger. *Ào* —, un homme bon, pas méchant. *Máu nẻi* — *máu mọc mộc*, cette année a été bonne, on a eu une bonne récolte. *Bươn kiú* — *ém* —, goûter pour voir si c'est bon ou non. — *kiú*, agréable à voir. — *lớư*, agréable à entendre. *Ào* —, un saint. *Cứ khún* — *tử*, un sacrement. *P'uôt pền* —, excellent ; superbe ; de toute première qualité ; sans défaut. *Can đâu đa khồm* —, choisir le meilleur.

Đíng. *Cứ lồng mêi đắp* —, vers de terre ; vers de sable ; lombric ; vers intestinaux.

Điò. *Màng* —, moustiquaire. *Tàu màng* —, mettre la moustiquaire (v. *Điêu*).

Đíp. *Cứ lồng* —, scolopendre ; mille-pattes. *Cứ lồng mêi* — *ai*, araignée (v. *Khuông mớư*).

Đít. *Cứ hồm* —, champignon.

Đít. *Cứ* — *sảy*, une rangée d'arbres (v. *Cứ đải sảy*).

Điú. *Cứ khâu* —, épervier, filet de pêche.

Điù, vendre. *Sát* —, acheter et vendre ; faire le commerce ; faire des échanges. *Mừ* — *mêi phang* ? Qu'est-ce que vous vendez ? *Mừ* — *đai đa* ? Combien le vendez-vous ? *Hàu ém* —, je ne vends pas. *Nèi* — *ém* — ? Vend-il, oui ou non ? — *ngủn*, vendre du bois de chauffage.

Đó, bouger ; remuer. *Iổ* — *phỏn*, ne remuez, ne bougez pas la table.

Đò. *Cứ đển lạ* —, saucisson.

Đò. *Chím* —, ciseaux.

Đỏ. *Cứ* — *sêà*, une main de papier.

Đoả. *Càm* —, lacets de souliers.

Đoả. *Cứ đàu* — *đá*, gouvernail.

Đọc. — *phền*, se curer les dents (v. *Tọ*). *Đự sảy* — *phền*, cure-dents.

Đòi. — *ít*, premier. — *gỉ*, deuxième. La numération ordinale a été empruntée aux Hoklo.

Đòi. *Cứ mèn* —, un cerf. *Mèn* — *theo*, le cerf brame.

Đồm, mourir ; on dit aussi *đồm* (v. *Táo*). *Ào* —, un homme mort ; un cadavre. *Thảy súng ào* —, tuer quelqu'un à coups de fusil. *Ào* — *bài*, un homme déjà mort. *Ào* — *bài* ; *ém thầu chớư*, l'homme est déjà mort, il ne respire plus. *Thồc nồm* —, mourir noyé ; se noyer. *Cùi* —, sur le point de mourir ; à l'agonie. *Đồm ào* —, enterrer un mort. *Cảo* —, mourir jeune. *Già* —, mourir vieux.

Đồm, enterrer ; inhumer. — *ào đồm*, inhumer un cadavre.

Đòm, noir. *Độp* —, toile noire. *Cứ đền toả* —, un fil noir. *Đồng* —, visage noir. *Năng* —, peau noire ; cuir noir.

Đòm. *Chiền* —, pile ; l'envers d'une pièce de monnaie.

Đòm. *Iú sá* —, prunelle de l'œil.

Đòng, montagne. *Cứ lồng má* —, loup ; chien sauvage.

Đóng. *Cứ sờư siền* —, pavé ; dalle.

Đồng, visage ; face ; figure ; devant. *Uồt* —, se laver la figure. *Cứ mìn kiả kiú* —, miroir ; glace. *Hên* — *lài*, tourner la tête pour regarder. *Đầu* — *thàng*, en face. *Đúi* —, face à face. — *đrư*, pommettes du visage. *Mảu phày* —, l'année prochaine. *Kiú phày* —, regarder en face. *Đầu đúi* — *đươn*, en face de la maison ; qui fait face à la maison. *Đầu đươn phày* —, devant la maison. — *phền*, dents de devant. *Óp* —, se cacher la figure avec les mains. *Pản* —, changer de figure. *Đín mứơn* —, joli visage.

Đòng. *Cứ suồng* —, hameçon. *Mé gì* — *đá*, amorcer l'hameçon. *Đền đai* — *đồng đá*, ligne de pêche.

Đồng. — *đá*, pêcher à la ligne (v. *Đrồng*). *Cứ sờư chì cò* — *đá*, canne à pêche. *Cứ đền đai đòng* — *đá*, ligne de pêche.

Đồng. *Cứ* — *ngả*, clochettes que l'on met au cou des chevaux.

Đồp. *Cứ hồm* — ; *cứ chèm* —, un grain de riz décortiqué. *Cứ khứơp* —, une poignée de riz. *Uồt* —, rincer le riz avant la cuisson. *Pảu* —, farine de riz. *Mỏ* —, moudre du riz. *Giáu* —, vanner, tamiser le riz. *Cứ đảm* —, un picul, une charge de riz. *Cứ hồm tíng lương* —, mesure pour le riz.

Độp, toile ; étoffe ; tissu. — *khao*, étoffe blanche. — *đèng*, étoffe rouge. — *đòm*, étoffe noire. — *khèò*, étoffe verte, bleue. — *đớư đớư*, étoffe très mince, ténue. — *na na*, étoffe très épaisse, grossière. — *phàn*, étoffe fleurie. — *mìn*, l'endroit d'une étoffe. — *nguồi*, l'envers d'une étoffe. *Càm* —, souliers en toile. — * át*, tissu serré. — *vàn*, toile grossière ; tissu large. *Cứ bẽ* —, un morceau d'étoffe, de toile. *Phít bảu* —, une pièce d'étoffe. *Kẻ* —, tisser. *Cứ pú kẻ* —, métier de tisserand. *Cứ sờư đảo đồp* ; *cứ phiền đảo* —, navette de tisserand. — *thoắt tèk*, l'étoffe se déteint, a déteint. *Vồm* —, teindre les étoffes, les toiles. *Sát* —, acheter de la toile, des étoffes. *Điú* —, vendre des étoffes.

Đớư, donner. *Đu* — *nghến mừ lảu*, je te donnerai de l'argent. *Ém* — *nả lảu*, ne pas lui donner à manger.

Đớư, savoir ; connaître. *Khuồng* —, savoir, connaître. *Khuồng* — *thun đày*, connaître la langue đày. *Đườm* —, ignorer. *Đườm* — *bản*, ne pas savoir causer. *Khuồng* — *sì*, savoir les caractères ; savoir lire. *Đườm* —

gia cứ đèi, ne pas savoir rougir. *Vùi mêi phang mừ — nghếi* ? Pourquoi pleures-tu ?

Đớư, mince. *Độp* —, étoffe très mince.

Đớư. *Cứ hồm đai* —, nombril ; cordon ombilical.

Đớư, adjectif qualificatif. *Cứ — thự*, une natte.

Đra, planter ; semer. — *sáy*, planter un arbre. — *mìn khí*, planter, ficher la hampe d'un drapeau en terre, à la mode chinoise. — *phèn*, semer ; jeter la semence. — *nả*, repiquer les rizières. *Nhài phèn mé hèi — nả*, arracher les plants de riz pour repiquer les rizières. — *át*, planter, semer, repiquer serré, dru. — *vản*, planter, repiquer, semer espacé, non serré.

Đrá. — *đảo*, aiguiser un couteau.

Đrang, rôtir. — *mắm*, rôtir la viande.

Đráng. — *ức*, roter.

Đráo. *Cứ chêm* —, une étoile. *Pả thừơn* —, les étoiles s'allument au ciel.

Đráo, dur ; coriace. *Mắm* —, viande dure.

Đrầu, cueillir (v. *Đầu*). — *sam sáy*, cueillir des fruits.

Đráu. *Cứ hồm cứ* —, mortier pour piler.

Đrèn. *Sả* — *sáy*, goyavier.

Đríp. *Cứ lồng* —, scolopendre (v. *Đíp*).

Đrít, piquant. *Sả chí* —, le piment est piquant.

Đrứ. *Cứ lồng mêi seng* —, civette ; martre.

Đrọ. *Pả* —, temps frais ; fraîcheur (v. *Lương*).

Đrồng. — *đá*, pêcher à la ligne (v. *Đồng*).

Đrự, os. *Mả cắn* —, le chien ronge un os. *Mả hắt* —, même sens. — *đầu vẩn*, omoplate. — *cứ vả*, clavicule. — *cứ niu*, humérus. — *khièn*, cubitus et radius. — *péng*, fémur. — *gìn*, tibia et péroné. — *cứ sủn*, épine dorsale. — *tổng cổng*, épine dorsale. — *khàng*, les côtes. *Đồng* —, pommettes des joues. — *thuổn*, articulations des os.

Đrự. *Cứ lồng mêi bến* —, chauve-souris.

Đruột. — *khét*, renifler.

Đu, moi (v. *Hầu*). — *mạ xốc*, je suis malade ; je suis souffrant. — *ém hèi*, je ne pars pas. — *khuông đớư*, je sais. — *đướm đớư*, je ne sais pas. — *đớư nghèn mừ*, je te donnerai de l'argent.

Đu. *Tịt* —, c'est ça ; c'est vrai ; c'est la vérité.

Đú, huit. *Là p'uột* —, dix-huit. — *p'uột*, quatre-vingts. *Nhán* —, huitième mois. — *bớư*, huit fois. — *mẩu*, huit ans.

Đủ. — *chièn*, parier.

Đụ, avoir ; posséder. — *đai đa* ? Combien y en a-t-il ? — *đai*, il y a beaucoup. — *ngảo*, il y a peu. *Ém* —, il n'y a pas. *Ém — bài*, il n'y en a plus. *Bài, ém* —, c'est fini, il n'y en a plus. *Tổng* —, il y en a encore. *Khuồn — đai* ; *p'ày thán ém* —, autrefois il y en avait beaucoup, actuellement il n'y en a plus. — *nguồi*, être en deuil. — *khẩu đai*, avoir beaucoup de forces. — *nghèn đai*, avoir beaucoup d'argent ; être riche. — *đai giừơng*, il y a plusieurs espèces. *Mừ mạ xốc — là cào* ? *mừ — xốc mà cào đa* ? Depuis combien de temps êtes-vous

malade ? *Ém — thá lầu*, il n'y a pas de riz à manger. — *ém* — ? Y en a-t-il ou n'y en a-t-il pas ?

Đự, adjectif qualificatif qui se place devant les noms de personnes, de certains animaux et de tous les objets petits en général. — *phà mân*, un homme ; un garçon. — *mềi khầu*, une femme ; une jeune fille. — *mềi*, épouse; femme. — *phà*, époux ; mari. — *cứ lèk*, enfant en général. — *búi*, un pirate ; un brigand. — *côc nhỉ*, petite bouteille ; flacon. — *tài nhỉ*, bufflon. *Tài tầu* —, la bufflesse a mis bas. *Cứ lòng — giệt*, grenouille. — *siền tík*, un petit caillou. — *phầu*, un grain de sable.

Đục, prison. *Mắc ào chùng* —, conduire quelqu'un en prison.

Đúi. *Cứ sờư thủn — đái*, marteau en fer. *Cứ sờư thủn — sáy*, marteau en bois.

Đùi. — *đồng*, face à face (v. *Đuồi*, couple). *Đầu — đồng đươn*, en face de la maison ; qui fait face à la maison.

Đúi, après ; ensuite (v. *P'ay thán*). *Hèi* —, marcher en arrière, à la suite des autres. — *nhán*, le mois suivant.

Đùm, exposer au feu ; griller. *Mé cứ òi* —, griller du maïs ; exposer des épis de maïs au feu.

Đún, adjectif qualificatif. *Cứ — đươn*, une maison. *Cứ — pàng*, une chambre.

Đùn. — *cù đền*, terrain inégal, mouvementé, tourmenté, non uni.

Đủn. *Cùi — chớư*, sur le point de rendre l'âme, sur le point d'expirer, de rendre le dernier souffle.

Đùng, Est.

Đùng. *Cứ hồm — giáu*, le van.

Đuôi, graisse; huile, et, par extension, lampe (v. *Đàng*) — *máu*, graisse de porc. *Cứ hồm buồn* —, une jarre de graisse, d'huile. *Ào* —, un homme gras. *Thọ — p'ét đáng*, verser de l'huile dans la lampe. *Ém — đẳng tảo*, quand il n'y a plus d'huile, la lampe s'éteint. *Đím* — ; *đèm* —, allumer la lampe. *Ầu — tảo*, éteindre la lampe en soufflant dessus. *Vuôt nhiều* —, moucher la lampe. *Hần — khán*, la lampe fume.

Đuôi. *Thuồn cứ* —, ricin.

Đuồi, paire ; couple ; double (v. *Đúi*). *Cứ — càm*, une paire de souliers. *Cứ — thàn*, un couple de perdrix. *Cứ — sá*, les deux yeux. *Cứ — thiẽp*, paire de bâtonnets.

Đuồi. *Cứ — bìng*, une troupe de soldats. *Cứ — mềi khầu*, une bande de femmes.

Đuổi. — *sồp*, souper ; repas du soir. *Lầu — sồp*, souper ; prendre le repas du soir.

Đướı. *Khôc* —, pieds fatigués.

Đướm. — *đớư*, ignorer ; ne pas savoir. — *đớư thún đày*, ne pas connaître la langue đày. — *đớư giạ cứ đèi*, qui ne sait pas rougir ; qui n'a pas honte.

Đuồn. *Cứ sờư* —, latte ; chevron.

Đuốn. *Cứ* —, un repas. *Vền lầu đẩu* —, prendre deux repas par jour.

Đươn. *Cứ đún* —, une maison. *Vụ* —, faire, construire une maison. *Cắp* —, couvrir une maison. *Ém ào đầu* —, il n'y a personne à la maison. *P'ét* —, entrer dans la maison. *Thớơn* —, sortir de la maison. *Lướng* —, retourner à la maison. *Đu — lay cuồn*, ma maison est loin, éloignée. *Mừ — lờư cuồn*, votre

maison est près, proche. *Cứ sờư ngấu* —, colonne, pilier de maison. — *chó*, la cuisine. — *thờư*, maison basse. *Kiú* —, garder la maison. *Hàu* —, angle extérieur de la maison. *Khẳng* —, toiture de la maison. *Đấu thươn giừơn* —, en dehors, à l'extérieur de la maison. *Đấu sụ ụ* —, dans la maison; à l'intérieur de la maison. *Út* —, balayer la maison. — *xùi*, la maison brûle; maison incendiée. *Xùi* —, incendier une maison, y mettre le feu. — *hòp pũo*, maison qui a des gouttières, dont le toit laisse passer l'eau. *Mẳn muòt* —, dans le sens de la longueur de la maison. *Thầm hèn* —, dans le sens de la largeur de la maison. *Chang thòm* —, milieu de la maison. — *đáu*, maison écroulée, effondrée, renversée. *Tẹ* —, démolir une maison. *Chìng* —, réparer une maison. — *béng*, maison large. — *điệp*, maison étroite. *Cùi đẳn* —, sur le point d'arriver à la maison. *Đấu* — *phày đòng*, devant la maison. *Đấu đúi đòng* —, face à la maison. *Đấu* — *phày sẳn*, derrière la maison.

Đứơn. *Khảy* —, chapon. — *khảy*, chaponner.

Đuồng, cuivre.

Đuồng, enfant (v. *Nủng*). *Ồm* —, porter un enfant dans les bras.

Đuồng. *Vàng* —, entremetteur ou entremetteuse pour les mariages.

Đuồng, frère ou sœur moins âgé. *Èng* —, frères. *Èng* — *hẳn hờư*, frères et parents. *Éi* —, sœurs. *Ei* — *hẳn hờư*, sœurs et parentes.

Đuồng. *Phèn* —, dents molaires.

Đừơng. *Giệt* —, s'étirer.

Đứơp, trop sec; cassant. *Giự* —, tabac trop sec.

Đuột. *Cư* — *mẳn mườn*, targette; pièce de bois servant à fermer les portes.

Đút. *Nòm làng* — *khân*, marée montante; le flot; le flux. *Nòm làng* — *luồi*, marée descendante; le reflux; le jusant.

Đút. *Đươn sù* — *lào*, maison à trois étages.

Đụt. *Cư hòm* —, un noyau de fruit.

Đụt. *Vèn* —, avant-hier.

E

Ẹ, vomir. — *đạt*, vomir, cracher le sang. *Tương* —, avoir envie de vomir.

Éi, sœur aînée; sœur plus âgée. — *đuồng*, sœurs. — *đuồng hẳn hờư*, sœurs et parentes.

Ém, non; ne pas. — *đụ*, il n'y a pas. — *đấu đươn*, n'être pas à la maison. — *lài*, ne pas voir. — *lớư*, ne pas entendre. — *hiêng*, ne pas obéir. — *hèi*, ne pas aller. — *mướn*; — *lướng*, ne pas revenir. — *đà*, ne pas craindre. — *nghêi*, ne pas pleurer. — *đớư*, ne pas donner. — *lầu*, ne pas manger. *Mừ điù* —? Vendez-vous? *Mừ sát* —? Achetez-vous? *Đu* — *điù*, je ne vends pas. *Nèi* — *sát*, il n'achète pas. — *đụ đai*, il n'y a pas beaucoup. — *đụ đai đa*, il n'y a pas tant que ça. *Lầu thá* —? Avez-vous mangé? *Mé* — *mé*? Vous prenez, oui ou non? *Vạt đai*, — *chièn*, pauvre, sans le sou.

Đảo — *sám*, le couteau ne coupe pas. *Lài* — *lài*? Est-ce que vous voyez ? — *lài mêi phang*, je ne vois rien. *Mạ* — *mạ* ? On le peut, oui ou non ? — *mạ*, on ne le peut pas. — *đụ bài*, il n'y en a plus. — *chàng*, ce n'est pas vrai. — *đín*, ce n'est pas bon, joli, beau. *Đảm giảy* — *lớư*, se boucher les oreilles pour ne pas entendre. *P'ển khêt* — *hái*, se boucher le nez pour ne pas sentir. — *sự í*, n'être pas content. — *cáu mạ*, inguérissable. — *thầu chớư*, sans respirer. — *ngó họ*, ne pas se souvenir. — *đám*, ne pas oser. — *xồc đền*, n'avoir pas faim. — *xồc háo*, n'avoir pas soif. — *sự*, ce n'est pas juste. *Hàu* — *tìn mừ bản*, je ne vous crois pas; je n'ajoute pas foi à vos paroles. *Ôm* — *tạ*, avaler sans mâcher. — *khẩu*, sans forces. *Lẩu thả* — *khườm*, n'avoir pas mangé à sa faim. *Sát* — *tụt chiền*, acheter à crédit. — *gảy nèi chuồn*, ce n'est pas cet homme-ci. *Ngẩu* — *déng*, couché et ne pas être endormi. — *đảy mạ*, insupportable.

Ền. *Nồm* —, sueur. *Thứơn nồm* —, suer; transpirer. *Cà lầu nồm đai cà thứơn nồm* — *ền đai*, plus on boit et plus on transpire.

Ền. *Sín* —, éternuer.

Éng. *Cứ hồm* —, cruche; pot; petite jarre.

Èng, frère aîné, plus âgé. — *đuồng*, frères.

Ép. *Cứ lồng* — *nồm*, canard; on ditt aussi *cứ lồng ẹp*. *Hún* —; *hún ẹp*, plumes de canard. *Cứ lồng* — *vồ*, cane.

G

Gà. — *gẩn*! Silence! ne parlez pas! taisez-vous; baissez le ton!

Gáy. *Ém* — *nèi chuồn*, ce n'est pas cet individu-ci; ce n'est pas celui-ci. — *hớư chuồn*, c'est cet individu-là; c'est celui-là.

Găm, demander. — *cuồn*, demander la route. — *mà*, réclamer une dette (v. *Chùi*).

Găn, froid (v. *Khảy*). *Nồm* —; *nồm khảy*, eau froide. — *đai*, très froid; glacé; glacial.

Gẩn, bas; pas profond. *Nồm* —, eau basse.

Gẩn. *Gà* —, taisez-vous; ne parlez pas; baissez le ton!

Gẩn. *Xồc* —, avoir mal au côté; avoir des points de côté.

Gảo. *Gắp* —, bigarré; multicolore. *Cứ lồng ngà gắp* —, cheval qui a une robe de différentes couleurs.

Gắp. *Cứ lồng ngà* — *gảo*, cheval bigarré.

Gặt, crier, par ex. un animal blessé. *Thảy mả* —, frapper un chien et le faire crier de douleur.

Ghêa, tousser; enrhumé.

Ghển, couper en taillant, par ex. un crayon, l'extrémité d'une canne.

Ghíng. — *veng*, bordure d'un habit (v. *Ngải veng*).

Gi. *Bản* —, bon marché; peu cher. *Bản* — *đai*, très bon marché.

Gì. *Mé* — *đrồng đá*, mettre des amorces pour la pêche à la ligne.

Gì. *Đòi* —, deuxième. Les Đảy ont emprunté leurs adjectifs ordinaux aux Hoklo.

Gị. *Giỏng — vụ*, facile, commode à faire.

Gia, remède ; médicament. *Lấu* —, prendre un remède. — *súng*, poudre. — *huối soá*, phosphore des allumettes. — *thục*, poison. *Cải thục* —, contrepoison. *Cứ hồm* —, une potion ; une pilule.

Già, vieux ; âgé. *Ào* —, vieillard. *Cứ — bàu*, notable, vieillard dans un village. — *đồm*, mourir vieux, âgé. *Hiêng giáy cứ — điền*, écouter ses parents. *Ém ừ cứ — cạ*, désobéir à ses parents.

Già. *Cứ đền* —, une rivière. *Đẩu péng* —, les deux côtés, les deux rives de la rivière.

Già. — *điền thứơn*, tirer la langue (v. *Nhè điền*).

Giả. *Cứ lồng* —, un serpent. *Cứ lồng — thục*, serpent venimeux. — *thẳn ào*, le serpent a mordu quelqu'un.

Giạ, mauvais ; méchant ; cruel ; difficile. *Ào* —, homme méchant ; mauvais homme. *Bứơn kiú — ém* —, goûter pour voir si c'est mauvais ou non. *Mẩu nếi — mẩu ém mạ mồc*, cette année a été mauvaise, on n'a pas eu de récolte. — *cứ đèi*, honteux. *Ém — cứ đèi*, ne pas avoir honte. *Đưồm đớư — cứ đèi*, qui ne sait pas rougir ; impudent. — *vụ*, difficile à faire.

Giáy. *Cứ hồm* —, une oreille. *Đẩu péng* —, les deux oreilles. *Đắc* —, sourd. *Đắc — ào*, individu qui est sourd. *Hày* —, cérumen. *Cẩu* —, se curer les oreilles. — *nguồn*, bourdonnement d'oreilles. — *khừơn*, boucles d'oreilles. *Đắc — ém lớư ào điền*, être sourd et ne pas entendre les gens causer. *Đẩm — ém lớư*, se boucher les oreilles. *Hiêng — cứ già điền*, écouter ce que disent les parents. *Đẩu péng — từơng*, les deux poignées, les deux anses d'une caisse.

Giản. — *phà mớư*, lever les mains en l'air. — *phà mớư mé*, avancer la main pour recevoir, pour prendre quelque chose. — *khiền mé*, avancer le bras pour recevoir, pour prendre.

Giang. *Cứ mền* —, chèvre ; mouton. *Cứ khún* —, un troupeau de chèvres, de moutons.

Giáng. attendre. — *cứ kểi*, attendre un instant. — *cào*, attendre longtemps.

Giáo, rire. — *vụt*, chatouillement.

Giảo, détacher ; délier ; déboutonner. — *cảm*, délier, délacer les souliers. — *ngà*, détacher un cheval. — *veng thứơn*, déboutonner ses habits.

Giáu. — *đồp*, vanner, tamiser le riz. — *mồc*, vanner le paddy. *Cứ đùng* —, van ; tamis.

Giáu. — *đàu*, arranger les cheveux. *Đự mếi khẩu — đàu*, une fille qui arrange ses cheveux sur le front.

Giáu. — *sồn*, déposer un objet ; prendre soin de ; mettre en réserve. — *sồn mếi hảo nò lẩu*, mettez cela de côté, on ne le mangera que demain.

Giảu, peu ; petit. *Lấu thá* —, manger peu.

Giáu. *Cứ sờư* —, bâton ; canne. *Ào lào sả siù cứ* —, un aveugle prend un bâton. *Mé cứ — thảy*, prendre un bâton pour frapper.

Giền. *Cứ đàu* —, flûte ; mirliton (v. *Đàu viú*).

Giền, allumer. — *pềi*, allumer le feu. — *thuồn*, allumer les bâtonnets d'encens.

GIÉNG, jaune (v. *Hiềng*). *Cứ đến toả* —, fil jaune. *Độp* —, étoffe jaune.

GIÈNG, changer de place. — *ngà*, changer la place d'un cheval que l'on a mis au vert, attaché. — *mèn tùi*, changer la place d'un buffle pour qu'il puisse brouter.

GIÉNG. *Cứ huồn* —; *cứ péng* —, un doigt. *Thuồm* —, phalanges des doigts. *Sắc* —, faire craquer les doigts. — *liềp*, les ongles. *Thảo* — *liềp*, se faire les ongles. *Khò chí* —, compter sur les doigts. *Kéo đự* —, enrouler quelque chose autour du doigt. *Đảo thún* —, *đảo lẳm* —, se couper les doigts avec un couteau. *Lủn* —, bout des doigts. *Đín* — *tỉ*, adroit, habile de ses mains. *Vủn* —, le doigt se dessèche et tombe. Les Đày prétendent que le doigt qui a montré l'arc-en-ciel, tombe aussitôt.

GIỆT. — *đường*, s'étirer.

GIỆT. — *năng*, tressaillir.

GIỆT. — *mèn cứng*, tendre une corde; tirer la corde pour la tendre.

GIỆT. *Cứ lồng đự* —, grenouille.

GÍK. *Cứ đàu* —, herse. — *nả*, herser les rizières.

GÌN, mollet. *Đrự* —, tibia; péroné.

GÍN, reconnaître. — *so*, reconnaître son erreur.

GIOÁ. *Nao* —, gai; joyeux.

GIOẢN. *Cứ đến* — *sểu*, mur d'enceinte, de clôture.

GIÒC, voler; dérober. — *nghền*, voler de l'argent. *Nèi* — *đai đa*? Combien a-t-il volé? — *hèi*, partir à la dérobée.

GIỒC. *Đi* —, l'enfer.

GIÒNG. *Cứ hồm* —, le cou. *Cứ* — *veng*, col d'habit. *Thún cứ* —, couper le cou, décapiter. *Đạt cứ* —, serrer le cou; étrangler. *Còc cứ* —, col de bouteille. *Chiềng ao* —, avoir un goitre sur le devant du cou.

GIỒNG. — *gị vụ*, facile, commode à faire.

GIỜƯ. *Đự hẳn* —, nièce. *Á* —, madame (v. *Chờư*).

GIỚƯ. — *vả*, changer d'épaule à la charge.

GIÙ, huile. *Thẩu* —, pétrole (v. *Iù*).

GIÙ. *Ti* —, saumure de haricots; sauce de soja (*sỉ giẩu*). V. *Tí iù*.

GIÙ, four. *Cứ hồm* — *chuồn*, four à briques.

GIỰ, tabac. *Lầu* —, fumer du tabac. *Cứ sờư* —; *cứ đến* —, une cigarette. *Pọ sờư* —; *p'ượp đến* —, rouler une cigarette. *Hày* —, résidu de tabac; mégot. *Pẩu* —, cendre de tabac. — *đướp*, tabac trop sec. *Cứ thùng* —, une pincée de tabac; une pipée de tabac. *Cứ khướp* —, une poignée de tabac. *Cứ mêi thùng* —, une pipe. *Hày* — *p'iền ìn*, résidu d'opium. *Hăn* —, fumée de tabac.

GIỮ. *Hèi* —, aller se promener, s'amuser. *Đự cứ lèk* —, les enfants s'amusent. *Hèi hiò ào* —, aller faire visite à quelqu'un; aller en visite chez quelqu'un.

GIỮ. *Bàu mừ* — *đẩu đa*? Où est votre village?

GIỮ. — *khẩu*, se reposer.

GIỦN. — *nhứt*, mois intercalaire.

GIỦN. *Cứ hồm* —, la rate. *Xồc* —, avoir mal à la rate.

GIÙNG, fondre, se dissoudre. *Thong khao*; *thong kha*; *thong nhào* —, le sucre fond, se dissout.

Giướm. *Cứ hồm —, khảy*, œuf de poule. *Phạ — khảy*, coquille d'œuf. — *khao*, blanc d'œuf. — *đèng*, jaune d'œuf. *Khảy p'ắc —*, la poule couve ses œufs. *Khảy tầu —*, la poule pond des œufs.

Giừơn. *Đẩu thừơn — đươn*, en dehors, à l'extérieur de la maison.

Giừơng, adjectif qualificatif. — *đá*, barque ; bateau.

Giứơng, espèce. *Đụ đai —*, il y a plusieurs espèces.

Giuốt, boire (v. *Lầu*). — *ngào*, boire du vin.

Giuột, embrasser ; baiser. — *đòng*, embrasser la figure.

Gọ, finale explétive. *Sỉ hoản cầu —* ! Les caractères européens sont bien contournés ! *Cuồn cầu —* ! Comme ce chemin fait des détours !

Gốp. — *ngủn thẩu*, fermer le poing. — *ngủn thẩu thảy*, donner un coup de poing.

Gùng. *Cứ — cáu*, espèce de grand roseau, appelé *cây lau* en annamite.

H

Ha, imperata ; herbe à paillotes. *Cứ kiẹp —*, paillotes tressées pour les toitures.

Hả, adjectif qualificatif. *Cứ — hú*, un pantalon ; une culotte.

Hả. *Chuồn sáu —*, debout, les mains appuyées sur les hanches.

Hai, puer ; sentir mauvais.

Hái, sentir ; flairer. *P'ển khét ém —*, se boucher le nez pour ne pas sentir.

Hày, adjectif qualificatif. — *phền*, dent. *Ém đụ — phền*, édenté. — *phền xồc*, avoir mal aux dents.

Hày, excréments ; détritus ; rebuts ; résidu. *Tăn —* ; *p'ương —*, aller aux grands besoins. — *đái*, mâchefer. — *giáy*, cérumen. — *giư*, déchets de tabac ; mégots. — *giư p'iền ỉn*, résidu d'opium.

Hày. *Lạp —*, caoutchouc. *Càm lạp —*, souliers en caoutchouc.

Hải. — *nàm*, Hai-nan. — *nàm ào*, Hainannais ; habitant de Hai-nan.

Hám, amer.

Hàm. *Ngảu phộc mà —*, couché sur le ventre.

Hẩm, pas. *Cứ —*, un pas. *Cứ — cứ —*, pas à pas.

Hầm. — *ba làng*, tout ; tous.

Hăn, fumée. — *pẻi*, fumée du feu. — *pẻi cục sá*, la fumée entre dans les yeux. — *giư*, fumée de tabac. — *đuôi khản*, la lampe fume.

Hăn. *Khảy —*, chant du coq ; le coq chante.

Hắn. *Cứ đền — ná*, diguettes des rizières.

Hần. *Đư — phầu*, neveu. *Đư — giờư*, nièce.

Hần, haïr ; détester.

Hẩn, étranger ; Européen (v. *Hoản*). *Cứ — pẻi*, couverture d'origine européenne. *Cứ — màng điò*, moustiquaire en toile européenne.

Hàn, salé. *Nốm —*, eau salée. *Đá —*, poissons salés.

Hàn, libre ; dispos ; loisir. *Mạ —*, être libre ; avoir des loisirs. *Ém mạ —*, n'être pas libre ; être occupé.

Hàng. — *cứ đắp thườn*, enlever, ôter le couvercle.

Hàng. *Nớư* —, mâchoire supérieure. *Sáu* —, mâchoire inférieure. *Lẫn* —, menton. *Chiềng ao* —, goitre qui se forme sous le menton.

Háo. *Xồc* — *nồm*, avoir soif. — *đai*, grande soif. *Hẩu èm xồc* —, je n'ai pas soif.

Hào. *Thuồn cứ* —, faux-cotonnier.

Hảo. *Mẽi* —, demain matin. *Mẽi* — *nò hèi*, ne partir que demain. *Giấu sồn mẽi* — *nò lấu*, mettre de côté pour être mangé demain. *Là* — *nẽi*, ce matin. *Lấu đin là* —, déjeuner ; prendre le repas du matin.

Hát. — *lấu*, mendier. *Cáu hoa* — *lấu*, mendiant.

Hắt. *Má* — *đrự*, le chien ronge l'os (v. *Cẫn*).

Hắt. — *khièn veng*, retrousser les manches. — *khồc hú*, retrousser les pantalons.

Hạt. *Vèn* —, dans quatre jours.

Háu, corne ; coin ; angle. — *tùi*, cornes de buffle. — *đảo*, manche de couteau. — *đươn*, angle extérieur de la maison. *Cứ hồm* — *phồn*, coin de la table.

Hàu, montagne (v. *Đồng*). *Khán* —, monter la montagne ; monter la côte. *Luồi* —, descendre la montagne ; descendre la côte. — *phạ*, montagne haute. — *thờư*, montagne basse. *Vá* —, col ; défilé dans les montagnes.

Hàu. — *nắc*, joue. *Đầu péng* — *nắc*, les deux joues.

Hàu, tuer. — *khảy*, tuer un poulet. — *máu*, tuer un porc. — *tùi*, abattre un buffle.

Hẩu, moi (v. *Đu*). — *èm lớư*, je n'ai pas entendu. — *tồc hồm nghèn*, j'ai perdu une piastre. — *ọp hèi*, j'ai envie de partir. — *ọp lấu thá*, j'ai envie de manger. — *khớư đự cứ lẽk*, j'aime les enfants. *Mừ uồng* — *hèi*, accompagnez-moi. *Cúng* —, le mien ; mon bien ; ma propriété. *Phiền đảo cúng* —, mon couteau.

Hên. *Cứ đền đai nài* — *tền hú*, ceinture pour le pantalon. *Tền đền đai nài* —, mettre la ceinture. *Xồc đai nài* —, avoir mal aux reins, au bas ventre, aux hanches.

Hèi, aller ; partir ; s'en aller ; s'enfuir. *Mừ* — *đa* ? Où allez-vous ? *Mừ* — *đa mườn* ? D'où venez-vous ? — *chón*, aller se coucher. — *giữ*, aller se promener. — *cải*, aller au marché. — *đá*, aller en barque. *Đầu* —, courir ; s'en aller en courant. — *tăn hày*, aller aux grands besoins. — *tăn đầu*, aller aux petits besoins. — *lương*, aller et venir. *Mừ* — *vụ phang* ? Qu'allez-vous faire ? *Đu èm* —, je ne pars pas. *Hẩu mẽi hảo nò* —, je ne partirai que demain. — — *lương lương*, aller et venir sans cesse. — *cuồn*, aller en route. *Ti nẽi* —, partir maintenant. — *khuồn*, partir avant ; aller devant. — *đủi* ; — *p'ay thán*, partir après ; aller derrière. *Mé* —, emmener ; emporter. *Táu* —, enlever ; ôter. *P'èng* —, rejeter ; jeter de côté. *Thồng mừ* —, partir avec vous. — *lương ngẫn*, aller chercher du bois de chauffage. *Chiú* —, sur le point de partir ; près de partir. *Hẩu ọp* —, j'ai envie de partir ; je désire aller. — *phảy nín*, aller à droite. — *phảy viềng*, aller à gauche. — *lay*, éloignez-vous ; écartez-vous. *Đầu*

thán —, suivre les traces des pas; suivre à la piste. *Ém đám* —, je n'ose pas aller. *Hầu cứ phà* —, je pars tout seul. *A đa* — ? Qui est-ce qui va ? qui est-ce qui part ? *Mừ uống hầu* —, accompagnez-moi. *Luôi* —, chasser, éloigner. *Luôi kháy* —, chasser les poules; éloigner les poules. — *mớư*, s'en retourner. — *mớư lường đươn*, s'en retourner chez soi; rentrer; revenir à la maison. *Mừ phên đa* — ? Quand partirez-vous ? — *mé bơư sáy*, aller cueillir des légumes. — *quà bàu*, passer par le village. *Cứ lồng tạt bín* —, l'oiseau s'est envolé.

Hèi. *Cứ siền—khủn thá*, spatules; gros bâtonnets pour tourner et puiser le riz cuit.

Hên. *Cứ lòng* —, vers rongeurs; vers des viandes pourries. *Cứ lòng — táu mắm*, les vers rongent la viande.

Hèn. *Thầm—đươn*, largeur, dans le sens de la largeur de la maison. *Thầm — phòn*, dans le sens de la largeur de la table.

Hèn. *Cứ vàng — cứ thà*, traverses, échelons d'une échelle.

Hến. — *đồng*, tourner la figure; se retourner. — *đồng lài*, se retourner pour regarder; tourner la tête pour voir.

Héng. — *khôc*, boiter. *Thảy má*—, blesser un chien à la jambe, le rendre boiteux.

Hép. — *p'ét cứ đỉ*, mettre quelque chose sous l'aisselle.

Hí. *Cứ thài* —, une comédie. *Vụ* —, jouer la comédie.

Hièng, jaune (v. *Giéng*). *Cứ đền toả* —, un fil jaune.

Hiếng, obéir; écouter; entendre raison. *Mừ — ém* — ? Vous obéissez, oui ou non ? Vous m'entendez, oui ou non ? — *giảy cứ già điền*, obéir aux parents; écouter ses parents.

Hiú, chercher. *Mừ — mềi phang* ? Que cherchez-vous ? *Hềi — ào giữ*, aller chercher quelqu'un pour s'amuser; aller en visite.

Hồ. *Cứ hòm* —, un clairon. *Âu* —, souffler dans un clairon; en jouer.

Họ, étudier. — *thun dày*, apprendre le dày.

Họ. *Ngó* —, se souvenir; se rappeler. *Ém ngó* —, ne pas se rappeler. *Lươm, ém ngó* —, j'ai oublié, je ne me rappelle plus.

Hoa. *Cáu— hắt lầu*, un mendiant.

Hoản, étranger; européen (v. *Hản*). — *cản*, savon européen. *Sỉ* —, caractères européens; écriture européenne.

Hồm, adjectif qualificatif très usité. *Cứ — nghền*, une piastre; on dit aussi: *cứ khồm nghền* (v. *Khồm*). *Cứ — lúi*, un sou; un cent. *Cứ — chiền*, une sapèque. *Cứ — siền*, une pierre. *Cứ — sá*, un œil. *Cứ — xà vền*, le soleil. *Cứ — nhán*, la lune. *Cứ — sòm*, une porte. *Cứ — béo*, béret; casquette; casque. *Cứ — thún*, un mot; une parole. *Cứ — dảng*; *cứ — đuôi*, une lampe. *Cứ — in*, une tombe. *Cứ — cứ mít*, jaquier (fruit du). *Cứ — lá tàng*, arachide. *Cứ — cứ luống*, noix d'arec. *Cứ — sà chí*, piment. *Cứ — đai đớư*, nombril.

Hông. *Chiêng mạ* —, lépreux; atteint de la lèpre.

Hồp. — *ngùn thàu*, fermer le poing (v. *Gộp*).

Hòp. *Đươn — pũn*, la maison a des gouttières; la pluie pénètre dans la maison.

Hớư. *Vát* —, âme.

Hớư. *Vền* —, après-après demain; dans trois jours.

Hờư. *Hủn* —, parenté mutuelle, réciproque. *Èng đuồng hủn* —, frères. *Ẻi đuồng hủn* —, sœurs.

Hớư, autre; différent (v. *Mả*). — *phà*, cet individu-là. *Đấu* —, là-bas. *Són* —, mettez, déposez cela là-bas. *Gáy* — *chuồn*, c'est un autre individu.

Hú. *Cứ hả* —, un pantalon; une culotte. *P'iền* —, mettre son pantalon. *Veng* —, habit et pantalon; vêtements en général. *Hắt khồc* —, retrousser le pantalon. *Veng* — *mán*, vêtements neufs. *Veng* — *kháu*, vêtements vieux. *Veng* — *bàng*, vêtements déchirés. *Nhộp veng* —, coudre des vêtements. *Bú veng* —, raccommoder des vêtements. *Veng* — *ò lò*, vêtements sales. *Đền đai nài hềa tền* —, ceinture pour le pantalon. *Khự veng* —, suspendre des vêtements. *Ém sit veng* —; *ém sit veng ém p'iền* —, ne pas se vêtir; aller tout nu. *Uồt veng* —, laver les vêtements. *Ém đụ veng* — *sit*, n'avoir pas de vêtements à mettre. *Veng* — *mẳn puồng*, vêtements poussiéreux.

Hú. *Cứ lồng là* —, tigre.

Hùi, chaux (v. *Huồi*). *Niền* — *khao*, badigeonner à la chaux; passer au lait de chaux.

Hủn. — *hờư*, parenté (v. *Hùng*).

Hún, poil; plume; crin. — *kháy*, plumes de poule. — *ep*, plumes de canard. — *nghe*, plumes d'oie. — *má*, poils de chien. — *tùi*, poils de buffle. — *máu*, soies de porc. — *sá*, sourcils. — *siểm*, cils. *Nhài* —, épiler; plumer. *Nhài* — *kháy*, plumer un poulet. *Ngả thồc* —, cheval qui perd son poil. *Thảo* — *máu*, échauder un porc.

Hủn. — *nồm*, faire tourner l'eau au moyen d'un bâton.

Hùng. *Cứ kẻ* — *ào*, une famille (v. *Hủn*).

Huồi. — *soá*, allumettes. *Cứ bào* — *soá*, une boîte d'allumettes. *Cứ hồm* — *soá đảy đảy phạ*, boîte d'allumettes vide. *Thảy* — *soá*, frotter une allumette. — *kiẩm thiệp pèi*, pincette pour le feu. *Gia* — *soá*, phosphore des allumettes.

Huồi, chaux (v. *Hùi*). *Siền* —, pierre à chaux; calcaire. *Cứ hồm khóng* —, four à chaux.

Huồi, soulever; lever; porter à la main. — *khồc khán*, lever, soulever le pied.

Huồn, corps; corps humain. *Sẻo* —, fouiller quelqu'un. *Uồt* —, se baigner, laver le corps. *Chứn* —, faire demi-tour. *Tường* — *ào*, avoir pitié des gens.

Huồn, adjectif qualificatif. *Cứ* — *giềng*, un doigt.

Hươn. *Cứ suồng* —, une épine. — *p'ào khồc*, une épine a piqué le pied. *Sứn* — *thớn*, arracher une épine.

Hứơn, gratter. *Cứ lồng kháy* —, la poule gratte.

Huồng. *Sà* —, le coude.

Huồng. *Cứ* — *tùi*, joug des buffles (en forme de coude). *Khắp* — *tùi*, mettre le joug. *Sờư* — *tùi*, l'enlever.

Hứơp. *Cứ* — *đáu*, grosse courge.

Hựơp. *Cứ* —, un empan.

Huồt, couper, tailler un objet en émincissant l'extrémité.

Hựơt, gratter. — *khẩm*, gratter où ça démange.

Hứt, creuser. — *đền*, creuser la terre. — *suồng*, creuser un trou. — *nghền*, sarcler l'herbe.

I

Í, volonté ; idée. *Sử* —, content ; satisfait. *Ém sử* —, mécontent.

Í. *Tàng*—, commerce. *Cứ cù tàng* —, avoir une part de bénéfice dans le commerce.

Ì. — *tàng*, médecin ; docteur.

Ỉ (Ī), déchirer ; arracher ; décoller ; fendre. — *sêa chườn*, déchirer du papier. — *sêa thườn*, arracher un papier collé. — *lồc tàng*, ouvrir les cacahuètes pour les manger. — *năng sáy*, enlever l'écorce d'un arbre. — *năng vạ*, éplucher une banane. — *cứ ỏi*, égrener du maïs.

Ỉ. — *oắc cồc*, secouer, agiter une bouteille (avant de s'en servir).

Ièm. — *cuồn*, barrer une route (v. *Đẩm*).

Ièm. — *đàu đắp cồc*, boucher une bouteille.

Ièn, parce que. — *hẩu mạ xồc*, parce que je suis malade.

Iểng. — *áy*, s'écarter ; faire place.

Ỉn. *Á p'iền* —, opium. *Hày giư p'iền* —, résidu d'opium.

Ỉn. *Cứ hồm* —, une tombe.

Iô, médicament ; remède. *Cứ tép cào* —, cataplasme ; onguent. *Bác cào* —, appliquer un cataplasme.

Iồ. — *mó*, toucher ; remuer. *Mò mỏ* — *mú*, ne bougez pas ! — *đó phòn*, remuer la table.

Íp. — *phiền làm*, aniline.

Ít. *Đòi* —, premier (comme en hoklo).

Iù, huile (v. *Giù*). *Tí* —, sauce de soja, condiment chinois. *Thẩu* —, pétrole. — *cứ ngớư*, sésame. *Lồc tàng* —, arachide ; cacahuète.

Iú. — *sá đòm*, prunelle de l'œil.

K

Kè, prix. *Khán* —, augmenter le prix. *Càm* —, diminuer, baisser le prix.

Kẻ, simuler ; faire semblant ; feindre. — *xồc*, simuler la maladie (v. *Tả xồc*). — *chón*, faire semblant de dormir.

Kẻ. — *độp*, tisser de la toile. *Cứ pú* — *đồp*, métier à tisser.

Kẻ. *Cứ* — *hùng ào*, une famille.

Kẹ. — *liú*, se marier ; prendre femme.

Kếi. *Cứ* —, un instant ; un moment.

Kền, nécessaire.

Kều. *Cứ sìng* —, palanquin (v. *Kiều*).

Ki. — *khi*, instrument ; outil. *Cứ pú* — *khi*, série, assortiment d'outils.

Kí, quelques. — *vèn*, quelques jours. — *bớư*, quelquefois.

Kí, envoyer ; expédier. — *pùng sí hèi*, expédier une lettre.

Ki. *Sl* —, soi-même.

Kiả, verre en général. *Mủn mườn* —, porte vitrée. *Cứ mìn* — ; *cứ mìn* — *kiú đồng*, glace ; miroir. *Mác* —, lunettes. *Khườn mác* —, porter lunettes.

KIẢM. *Huôi — thièp pêi*, pincette à feu.

KIẢM. *Cứ đàu* —, épée à deux tranchants.

KIÊNG. *Ngảu cứ* —, couché sur le côté.

KIỆP. *Cứ — ha*, paillotes ; tresses d'herbe imperata pour les toitures.

KIỆT, glissant ; poli ; luisant. *Cuồn* —, chemin glissant.

KIÊU, palanquin (v. *Kêu*).

KÍP. *Cứ lòng mêi* —, cigale ; grillon.

KÍT. *Sam* —, mandarine ; orange.

KIÚ, regarder. *Cứ mìn kiú — đông*, glace; miroir. *Sắc đàu khán — pà*, lever la tête et regarder le ciel, regarder en l'air. — *đươn*, garder la maison. *Mừ mé mươn đu* —, faites-moi voir ; montrez-moi. *Nèi — phang* ? Qu'est-ce qu'il regarde ? — *phày đông*, regarder en face. — *phày phị*, regarder de côté. — *phày sủn*, regarder par derrière. — *pủng sí*, lire une lettre. *Bươn — đín ém đín*, goûter pour savoir si c'est bon ou non. *Bươn — giạ ém giạ*, goûter pour voir si c'est mauvais ou non. *Bươn — vụ mạ ém mạ*, essayer pour voir si c'est faisable ou non. — *ào ém bủn tử*, mépriser les gens.

KHA. *Thong* —, sucre (v. *Khao* ; *Nhào*).

KHÁ, tomber. — *ngà* ; *thồc — ngà*, tomber de cheval (v. *Đảu ngà*).

KHẢ. — *cứ thà*, dresser, appliquer une échelle (v. *Đắp thà*).

KHẢ. *Chùng — khồc*, s'asseoir les jambes croisées, une jambe sur l'autre.

KHÃ. *Cứ hồm* —, un panier ; corbeille en bambou. *Cứ pĩ* —, deux paniers formant une charge.

KHÁY. *Cứ lòng* —, poulet. *Hún* —, plumes de poule. *Hàu* —, tuer un poulet. *Nhài hún* —, plumer un poulet. — *hăn*, chant du coq ; le coq chante. *Cứ lòng phà* —, un coq. *Cứ lòng mêi* —, une poule. — *đươn*, chapon. *Đươn* —, castrer un coq. *Cứ hồm giươm* —, œuf de poule. *Phạ giươm* —, coquille de l'œuf. *Giươm — mán*, œuf frais. *Giươm — khẩu*, œuf vieux. *Giươm — chươn*, œuf pourri. *Giươm — bàng*, œuf cassé. — *p'ắc giươm*, la poule couve les œufs. *Bảu* —, nourrir des poules. *Mé đôp bảu* —, donner du riz à manger aux poules. *Cứ lòng — hươn*, la poule gratte. *Luồi — hèi*, chasser, éloigner les poules. *Thòng* —, échauder un poulet. — *tầu giươm*, la poule pond. — *tuồn*, coq de bruyère ; poule sauvage.

KHÁY. *Ồm mêi* —, se croiser les bras.

KHÀY, compter ; calculer. — *nghèn*, compter de l'argent. — *sọ*, se tromper, faire erreur en comptant.

KHẢY, froid. *Pà* —, temps froid. *Nồm* —, eau froide. *Pắt* —, avoir la fièvre. *Thá* —, riz froid.

KHÁN, monter. — *sáy*, monter sur un arbre. *Hôm sá vèn* —, le soleil se lève ; le lever du soleil. *Náu đảng* — ; *náu đuồi* —, monter la lampe. — *cứ thà*, monter à l'échelle. — *sá thảy súng*, viser avec un fusil ; mettre en joue. — *kè*, monter, augmenter, rehausser le prix. *Hăn đuồi* — ; *hăn đảng* —, la lampe fume. *P'èng* —, jeter en l'air. *Huồi khồc* —, lever, soulever le pied. — *hàu*, monter une côte, une montée ; gravir une montagne. *Chuồn* —, se lever ; se mettre,

se tenir debout. *Nồm làng* —, flux; flot; marée montante.

KHÃNG. *Đrự* —, les côtes.

KHẢNG. — *đươn*, toiture.

KHAO, blanc. *Độp* —, toile, étoffe blanche. *Giưồm* —, blanc d'œuf. *Cứ đền toả* —, fil blanc. *Niền hùi* —, badigeonner à la chaux. *Chiền*—, face des pièces de monnaie par opposition à pile. *Cóc sáy* —; *bơư sáy* —, chou chinois, le « pe tsai » chinois. *Thong*—, sucre (v. *Thong kha, thong nhảo*).

KHẮP, couvrir (v. *Cặp*). — *ngoa phín*, tuiler. — *huồng tùi*, mettre le joug au buffle.

KHẠP. *Cứ hồm* —, nœud. *Vụ vàng viềng* — *lứơng*, faire un nœud coulant.

KHẢU, vieux; usé; usagé. *Veng hú* —, vêtements vieux, usagés. *Mảu* —, l'année dernière; l'an passé.

KHẢU. *Cứ* — *đài*, filet de pêche. *Cứ* — *điú*, filet; épervier.

KHẢU, force. *Ém* —, sans forces. *Đụ* — *đai*, avoir beaucoup de force. — *cả*, à bout de forces; fatigué. *Thứơn* — *vụ*, travailler de toutes ses forces.

KHẢU. *Giữ* —, se reposer; réparer ses forces. *Hèi cứ* — *lò lứơng*, marcher une étape et revenir.

KHẢU. *Đự mếi* —, une femme; une fille. *Đự mếi* — *tàu nủng*, la femme a mis un enfant au monde. *Hầu đụ nồm chuồn đự cứ lèk, sù chuồn đự phả mán, sù chuồn đự mếi* —, j'ai six enfants, trois garçons et trois filles. *Cứ đuồi đự mếi* —, un groupe de femmes.

KHÈỎ, vert. *Độp* —, étoffe verte. *Siền uồt nhải* —, pierre couverte de mousse verte. *Sáy uồt nhải* —, mousse verte des arbres. *Sám* —, fruit vert.

KHÉT, le nez. *Pl* —, se moucher. *P'ền* — *ém hải*, se boucher le nez pour ne pas sentir. *Đruồt* —, renifler. *Máo đạt* —, saigner du nez.

KHẾU. *Cứ lồng* —, un pont.

KHÊU. *Cứ sìng* —, palanquin; chaise à porteurs (v. *Kièu*).

KHI. *Cứ pú ki* —, série, assortiment d'instruments, d'outils.

KHÌ, triste; affligé.

KHỈ. *Cứ đàu* —, peigne à dents serrées.

KHỈ. *Cứ mln* —, un drapeau. *Đá mln* —, arborer le drapeau en plantant la hampe en terre, à la mode chinoise.

KHIẢM. — *mà*, endetté.

KHIỀN. *Cứ pèng* —, le bras. — *veng*, manche d'habit. *Giản* — *mé*, avancer le bras pour saisir ou recevoir quelque chose. *Đrự* —, cubitus; radius. *Hắt* — *veng*, retrousser les manches. *P'ền* —, masser le bras. *Sản* — *hềi*, conduire par le bras, par la main. *Chảm cuồn uồi* —, balancer les mains en marchant.

KHIỆT. *Ảo* —, un avare.

KHIM, or.

KHIỎ, vert (v. *Khèỏ*).

KHÓ. — *lìn ảo*, avoir pitié des gens.

KHÒ. — *chỉ giềng*, compter sur les doigts.

KHÕ. *Cứ hồm* —, pomme d'Adam. *Cứ đền* —, trachée-artère.

KHOẢ, lentement; doucement. *Khồc* — *chẩm*, marcher lentement. — — *hèi*, aller lentement. *Mạc chuồn* — —, pouls lent.

KHỒC. *Cứ hồm* —, un pied. *Đầu hồm* —, les deux pieds. *Cứ pèng*—,

une jambe. *Đâu pèng* —, les deux jambes. — *khoả chẳm*, marcher lentement. *Uôt* —, se laver les pieds. — *ún*, pieds enflés. *Hườn p'ào* —, pied piqué par une épine. *Thung* —, baquet pour prendre un bain de pieds. *Phòn* —, pieds de la table. *Hềng* —, boiter. — *kiệt*, glisser des pieds. *Hắt* — *hú*, retrousser les pantalons. *Thán* —, traces des pieds; piste. *Đảu thán* —, suivre les traces, la piste. *Sá* —, chevilles des pieds. *Huổi* — *khán*, lever le pied. *Ngà toàng* — *đâu*, le cheval galope. *Mièng* — *sọ*, porter des anneaux aux pieds. — *pượp*; — *lạp*, fouler aux pieds. *Nền* —, pieds engourdis. *Hồm ngầu* — *càm*, talons des souliers. *Đin* — *chẳm cuồn*, marcher nu-pieds. *Chùng đéo* —, s'asseoir les pieds croisés. *Chùng khả* —, s'asseoir les jambes croisées, une jambe sur l'autre.

Khồm, adjectif qualificatif (v. *Hồm*). *Nếi* — *nhán*, ce mois-ci. *Nếi* — *nghền*, cette piastre. *Can đâu đa* — *đín*, choisir le meilleur.

Khóng. *Cứ hồm* — *huổi*, four à chaux. *Cứ hồm* — *ngoà phín*, four à tuiles.

Khóng. *Đải* —, gisement de fer. *Nghền* —, mine d'argent.

Khóp, rencontrer. *Chẳm cuồn* — *pũn*, rencontrer la pluie en route.

Khơư, léger; pas lourd; pas grave. *Xồc* —, maladie légère.

Khớư, aimer (v. *Ọp*). *Hầu* — *đự cứ lèk*, j'aime les enfants. *Đâu phà* — *thàng*, s'entr'aimer (deux personnes).

Khớư, sec; non vert; non mouillé. *Veng hú* —, vêtements secs. *Ngủn* —, bois sec, desséché, mort. *Thuổn sảy* —, arbre mort. *Mếi thùng* —, longue pipe chinoise, sans eau.

Khò. *Cứ hồm* — *đảo*, virole de couteau.

Khụ, éclater. *Cứ đền thỏng* — *bàng*, le verre de lampe a éclaté.

Khự, suspendre. — *veng hú*, suspendre des habits. — *phá mìn*, suspendre une serviette de toilette.

Khúm, démanger. *Hượt* —, se gratter quand on a des démangeaisons.

Khúm. *Chiềng mếi* —, avoir la gale.

Khứn, lourd; grave. *Xồc* —, maladie grave. *Đai* — *đa*? Quel poids? quelle pesanteur? *Ém* — *đai đa*, ce n'est pas bien lourd. — *đai*, très lourd.

Khủn. *Cứ* — *tùi*, troupeau de buffles. *Cứ* — *tạt*, bande d'oiseaux. *Cứ* — *ào*, groupe, réunion d'hommes. *Cứ* — *giang*, troupeau de chèvres, de moutons.

Khủn. — *thá*, puiser du riz dans la marmite et le mettre dans les tasses. *Cứ siền hèi* — *thá*, spatules qui servent à puiser du riz.

Khủn, adjectif qualificatif. *Cứ* — *tứ*, une affaire. *Cứ* — *veng*, un habit. *Cứ* — *đín tứ*, un sacrement.

Khuổi. — *đự phà*, se marier, prendre un mari.

Khuồi. — *luồi*, s'agenouiller.

Khưồm, rassasié. *Lầu* —, manger à sa faim. *Lầu ém* —, ne pas manger à sa faim.

Khuồn, avant; devant; autrefois. *Chẳm* —, marcher en avant. *Hèi* —, partir devant, avant. — *dụ đai*, auparavant il y en avait beaucoup. — *nhán*, le mois, les mois précédents.

KHUỒN. *Chiêng* —, avoir des dartres.

KHỪƠN. *Cứ hôm* —, un collier. *Miêng hôm* —, porter un collier.

KHỪƠN. — *mác kiả*, porter, mettre, accrocher les lunettes.

KHUỒNG, connaître; savoir (v. *Đớư*). *Mừ* — *ém* —? Est-ce que vous le savez? *Ém* —, je ne le sais pas. — *đớư*, connaître; savoir. — *đớư lèi*, savoir nager. — *đớư cuồn*, connaître le chemin. — *đớư thun đay*, connaître la langue đày. — *đớư sĩ*, savoir lire; connaître les caractères. — *đớư bản*; — *đớư điền*, savoir causer.

KHUỒNG. *Cứ lòng mèi* — *mớư*, araignée. *Đài mèi* — *mớư*, toile d'araignée.

KHƯƠNG, gingembre.

KHUỒNG. *Đự* — *nủng*, nourrisson. *Đự* — *phà*, père nourricier. *Đự* — *mèi*, mère nourricière.

KHỨƠP, poignée. *Cứ* — *đồp*, une poignée de riz. *Cứ* — *giư*, une poignée, pincée de tabac. *Cứ* — *nghền*, une poignée d'herbe.

KHỨT, coupé, cassé, rompu en deux. *Đền đai* —, ficelle rompue. *Thún* — *đâu beng*, couper en deux. — *vụ đâu thủn*, couper en deux morceaux.

L

LÁ. *Cứ hồm* — *tàng*, arachide; cacahuète. (v. *Lồc tàng*).

LÁ. *Ngẩu ảng cứ* —, être couché sur le dos.

LÀ. — *p'uồt*, dix. — *p'uồt cứ*, onze. — *p'uồt đâu, sù...*, douze, treize. *Nhán* — *p'uồt cứ*, onzième mois. — *hảo nềi*; *đin* — *hảo nềi*, ce matin. *Vèn nềi* — *p'uồt má*, aujourd'hui, c'est le quinzième jour du mois. — *phền nềi*, ce soir.

LÀ. — *đáo*, le front.

LÀ. *Cứ hồm* — *cà*, petit panier haut des Đày.

LÀ. — *p'ả*, navet.

LÀ. — *cảo*? Combien de temps? *Mừ mạ xồc đụ* — *cảo*? Depuis combien de temps êtes-vous malade?

LÀ. *Cứ lồng* — *hú*, le tigre.

LẠ. — *tã*, objets; bagages. *Vửn* — *tã*, arranger, préparer les bagages.

LẠ. *Cứ đền* — *đồ*, saucisson.

LÃ. *Đự* —, orphelin.

LẮC. *Làu* —, poignet.

LAI, crachat; bave. *Thẩu* —, cracher. *Đự cứ lèk đạc* —, les enfants bavent.

LAY, loin. *Đươn* — *cuồn*, la maison est loin. *Ém* —, ce n'est pas loin. *Mừ hèi* —, éloignez-vous; écartez-vous.

LÁI, cueillir; briser; casser. — *cứ ồi*, cueillir les épis de maïs.

LÀI, voir. *Ém* —, ne pas voir. — *ém* —? Voyez-vous, oui ou non? *Hầu ém* — *mềi phang*, je ne vois rien. *Hầu ém* — *cứ phà*, je ne vois personne. *Hền đồng* —, tourner la tête pour voir. *Mừ* — *mềi phang*? Qu'est-ce que vous regardez? — *vàng vớư đâu nồm*, regarder son ombre dans l'eau.

LẢY, labourer. *Cứ đàu* —, la charrue.

LẨM, atteindre. *Thẩy súng* —, atteindre le but en tirant. *Thẩy ém*

—, manquer le but. *Đảo — giềng*, se couper les doigts avec un couteau.

LÀM. — *tèk*, couleur bleue ; couleur indigo (v. *Làn*).

LÀN. *Ip phiền* —, aniline.

LÀN. *P'àn* —, agaçant ; ennuyeux.

LÀN. — *tèk*, couleur indigo (v. *Làm*).

LÁNG. — *sụ mồm* ; — *đầu mồm*, garder quelque chose dans la bouche sans l'avaler.

LÀNG, la mer. *Nồm* —, eau de mer. — *lóng*, flots ; vagues. *Nồm — khán*, marée montante. *Nồm — luồi*, marée descendante. *Péng* — ; *phày* —, bords, rivages de la mer.

LÀNG. *Hầm ba* —, tout ; tous.

LÀNG. *Sồp — lớư*, nuit profonde ; heure avancée dans la nuit ; tard dans la nuit. *Sồp — lớư nò chón*, ne se coucher qu'à une heure tardive.

LÀO. *Đươn sù đủt* —, maison à trois étages.

LÀO. *Cứ hồm — lì*, bouteille (v. *Tồc*).

LÀO. *Ào* —, un aveugle. *Ào — mé cứ giẩu, sà siù cứ giẩu*, les aveugles portent des bâtons.

LẠP. — *hày*, caoutchouc. *Càm — hày*, souliers en caoutchouc.

LẠP, écraser sous les pieds (v. *Pượp*). *Khồc* —, fouler aux pieds.

LẠP. *Cứ bẽ — đá*, écailles de poissons.

LẮT. *Cứ cươn* —, sanglier.

LÁU. *Bồn — ào*, idiot : imbécile.

LÀU. *Cứ lòng mêi làu*, taon ; grosse guêpe.

LÀU. — *lắc*, poignet.

LÀU. *Cứ sờư — đá*, rame. — *đá*, ramer.

LẤU, manger ; boire. — *thá*, manger du riz. — *đè*, boire du thé. — *mám*, manger de la viande. — *nồm*, boire de l'eau. — *đá*, manger du poisson. — *ngảo*, boire du vin. — *giữ*, fumer du tabac. — *thá nồm*, manger de la bouillie. — *đin là háo*, déjeuner du matin. *Ém* —, n'avoir pas encore mangé. — *bài*, avoir déjà mangé. — *pà đin*, déjeuner du matin. — *mêi vèn*, repas du midi. — *đul sồp*, souper du soir. *Mừ — thá ém* ? Avez-vous mangé ? *Mèn tùi — nghên*, les buffles mangent de l'herbe. — *gia*, prendre un remède, un médicament. — *ngảo múi*, s'enivrer avec du vin. — *thá đai*, manger beaucoup de riz. — *bơư sáy*, manger des légumes. — *thá giáu*, manger peu de riz. — *thá khườm*, manger à sa faim ; se rassasier. *Ém — mạ thà*, ne pas pouvoir manger du riz. — *mày*, manger de la canne à sucre. *Đín* —, bon à manger. *Ém đín* —, pas bon à manger. *Mé thá má* —, donner à manger au chien. *Phà phàu — thá về châu* ? Monsieur a-t-il déjà mangé ou pas encore ? *Á chờư — thá về châu* ? Madame a-t-elle mangé ou pas encore ? *Hắt* —, mendier. *Cáu hoa hắt* —, mendiant. — *máu*, fêter le premier de l'an, la nouvelle année. — *cứ long*, chiquer le bétel. *Thó ngảo* —, verser du vin à boire. *Ém đớư nà — thá*, ne pas lui donner à manger. *Vèn — đầu đuồn*, prendre deux repas par jour. — *cứ pã thá*, manger une bouchée de riz. — *cứ pã nồm*, boire une gorgée d'eau. *Siêng — thá*, inviter à manger. *Cóm, ém* —, c'est assez, je ne mangerai pas davantage. *Cắp áo — thá*, préparer la table (les tasses). *Cà — đè đai cà thướn nồm ền đai*, plus on boit du thé et plus on trans-

pire. — *chỉ*, boire du lait ; téter (pour boire, on dit aussi : *giuồt ngào*, boire du vin, et *ồc nồm*, *ồc chỉ*, boire de l'eau, boire du lait). *Mé phà mớư p'ủng nồm* —, boire de l'eau dans le creux de la main.

Lẻ. *Ngầu* —, incliné.

Lẽ, terre ; boue ; vase. *Cứ thuồng* —, une motte de terre. *Tùi pan* —, les buffles se vautrent dans la boue.

Lềi. — *nồm*, eau chaude (v. *Sàu*).

Lềi, nager. *Đá* — *nồm*, les poissons nagent.

Lếi, maigre. *Ào* —, individu maigre. *Mèn tùi* —, buffle maigre.

Lèk. *Đự cứ* —, enfant en général. *Đự cứ* — *lầu chỉ*, les enfants tettent. *Hầu đụ má chuồn cứ* —, j'ai cinq enfants. *Đự cứ* — *giự*, les enfants s'amusent. *Đự cứ* — *đạc lai*, les enfants bavent. *Đự cứ* — *đin đin năng*, un enfant tout nu. *Sừ đự cứ* —, excepté les enfants ; les enfants exceptés. *Hầu khớư đự cứ* —, j'aime les enfants.

Lí. *Ào lỉng* —, homme intelligent, sagace.

Lí. *Đụ thọ* —, poli ; qui sait vivre ; bien élevé. *Ém đụ thọ* —, impoli ; mal élevé.

Lì. *Cứ hồm lào* —, une bouteille (v. *Cồc*).

Liềm. *Cứ piềng* —, faucille. *Cứ piềng* — *thèt muồn*, faucille pour moissonner.

Liềm. *Cứ* —, carambole.

Lièn. *Cứ đền* —, chaînette pour le cou. *Miềng* —, porter une chaînette au cou.

Liềp. *Cứ hồm* — ; *cứ giềng* —, ongle. *Thào* —, curer les ongles. *Thún* —, couper, tailler les ongles. *Miủ* —, griffes de chat.

Lím. *Sờư thuồn* —, mûrier pour les vers à soie.

Lín. — —, rapide ; vite. *Mạc chuồn* — —, pouls rapide.

Lìn. *Khỏ* — *ào*, avoir pitié des gens.

Lỉng. *Ào* — *lí*, individu intelligent, perspicace, sagace.

Líp, peu ; petit. *Lầu cứ* —, manger un peu. *Bủ cứ* — *chièn*, ajouter un peu d'argent en plus. *Cứ hồm ào veng cứ* — *đự*, une tasse un peu ébréchée. *Tík* —, tout petit. *Suồng tík* —, un tout petit trou.

Liú. *Kẹ* —, se marier ; prendre femme.

Lô, finale explétive. *Cóm* — ! *cóm* — ! Assez ! assez ! *Đín* — ! *đín* — ! C'est bien ! c'est bien !

Lò. *Ò* —, sale ; malpropre ; souillé. *Veng hủ ò* —, vêtements sales. *Phòn ò* —, table sale. *Điền ò* —, dire des obscénités.

Lò, de nouveau (v. *Lừn*). *Hèi cứ khầu* — *lướng*, revenir après un instant.

Lò. *Cứ sờư* — *si*, une vis. *Náu* — *si p'ét*, visser. *Náu* — *si thứơn*, dévisser.

Loà. — *phà*, un Européen.

Loà. *Thuồn ún* —, papayer.

Lồc. — *tàng*, arachide (v. *Lá tàng*). — *tàng ủ*, fruit de l'arachide, cacahuète. *Ỉ* — *tàng*, décosser les cacahuètes. *Phạ* — *tàng*, cosses des cacahuètes.

Lồc. *Thàu* —, marmite.

Long. *Thuồn cứ* —, aréquier (v. *Luồng*). *Lầu cứ* —, chiquer le bétel (et les noix d'arec).

Lóng. *Làng* —, flots de la mer ; vagues.

Lồng. *Cứ hồm* —, un tambour. *Thảy* —, frapper le tambour.

Lồng, adjectif qualificatif employé pour désigner les animaux. *Cứ — má*, un chien. *Cứ — giả*, un serpent. *Cứ — ạ*, corbeau. *Cứ — lụ*, termite. *Cứ — mản*, mandarin. *Cứ — vòng ùng*, abeille. *Cứ — mêi lầu*, taon. *Cứ — tạt*, un oiseau. *Cứ — thoà*, lapin. *Cứ — múi*, ours. *Cứ — là hú*, tigre. *Cứ — má đòng*, loup ; chien sauvage. *Cứ — mêi seng đriú*, civette ; marte.

Lóp. *Cứ hòm* —, une boîte.

Lớư, entendre. *Hầu ém* —, je n'ai pas entendu. *Đín* —, agréable à entendre. *Đầm giảy ém* —, se boucher les oreilles pour ne pas entendre. *Đắc giáy ém* —, sourd et n'entend pas. — *ào điền*, entendre les gens causer. *Mừ — ém* —? Avez-vous entendu ou non ? *Điền ào* — ; *bản ào* —, avertir, prévenir les gens.

Lớư. — *cả*, fatigué (v. *Cả đai*).

Lớư. *Sòp làng — nò chón*, ne se coucher qu'à une heure tardive.

Lờư, près ; proche. *Mừ chăm* —, approchez-vous. *Đươn — cuồn*, la maison est près, est proche.

Lụ. *Cứ lòng* —, termite ; fourmi blanche. *Cứ lồng — chiêng phị*, termite ailé.

Lự, jeune ; encore jeune. *Ào* —, un jeune homme.

Lúi. *Cứ hòm* —, un sou.

Lởn, bout ; extrémité. — *giêng*, bouts des doigts. — *đai*, bouts d'une ficelle.

Lởn. — *tủn*, lèvre. *Phày nớư — tủn*, lèvre supérieure. *Phày sáu — tủn*, lèvre inférieure.

Lún, fini ; marque du passé (v. *Bài*). — *nguồi* ; *bài nguồi*, fin du deuil ; le deuil est fini.

Lủn. *Đày cứ* —, gros intestin.

Lửn. — *lứơng*, revenir (v. *Lò lứơng* ; *Thủi lứơng*). *Hầu hèi khóp pũn — lứơng*, j'ai rencontré la pluie en route et j'ai fait demi-tour.

Lúng, grand (v. *Luồng*). *Viú* —, grand vent. *Điền — thêô*, parler à voix haute. *Pà vụ pũn* —, grande pluie. *Đự* —, l'aîné des enfants ; le premier-né. *Nhán* —, mois de trente jours. *Cứ hòm nghền* —, une piastre métallique.

Luồi, chasser ; écarter ; éloigner. — *kháy hèi*, chasser les poules. — *má hèi*, éloigner les chiens ; mettre les chiens dehors.

Luồi, descendre. *Khán* —, monter et descendre. *Chùng* —, s'asseoir. *Thòc* — ; *đản phà mớư* —, tomber par terre ; glisser des mains. *Sỏn béo* —, ôter son chapeau ; se découvrir. *Sá vền* —, le soleil se couche ; le coucher du soleil. *Đáu* —, tomber ; se renverser. *Hòm áo đáu* —, la tasse s'est renversée. *Náu đảng* —, baisser la lampe. *Điêng chuông đải* —, enfoncer un clou. *Khuồi* —, s'agenouiller. *Òm* —, avaler. — *hàu*, descendre la côte, la montée, la montagne. *Sỏn pĩ* —, déposer la charge qu'on porte. *Nồm làng* — ; *nồm làng đút* — ; *nồm làng máo* —, la mer descend ; marée descendante ; le reflux, le jusant. *Sát* — ; *nọc* — ; *cồm* —, presser ; comprimer ; faire descendre ; faire entrer ; rentrer. *Mé phà mớư cồm* —, presser avec les mains. — *múng*, neiger ; givrer. *Thạc khán thạc* —, manœuvrer les jetons de l'abaque en comptant.

Lứơm, oublier.

Luôn, rond. *Cứ hồm siền — —*, une pierre bien ronde. *Hồm siền — ngày hèi*, un caillou rond roule.

Lương. Cứ —, une once.

Luồng. *Cứ hồm cứ —*, noix d'arec (v. *Long*).

Lương. *Pà —*, temps frais (v. *Đrọ*).

Luồng, grand (v. *Lúng*). *Mẩn —*, grand mandarin. *Bóng —*, gros ventre. *Còc —*, grande bouteille.

Lướng, retourner; revenir. — *đươn*; *hèi mớư*; *hèi mớư — đươn*, retourner à la maison; rentrer chez soi. *Hèi hèi —*, aller et venir. *Hèi cứ khảu lò —*, faire un bout de chemin et faire demi-tour. *Sàu —*, racheter. *Vẩn —*, ramasser un objet par terre. *Hảu hèi khóp pūn lò —, thải —*, j'ai rencontré la pluie en route et j'ai fait demi-tour. *Pàn hèi pàn —*, se rouler d'un côté et de l'autre.

Lướng, chercher. *Hèi — ngẩn*, aller chercher du bois de chauffage. — *mêi phang?* Qu'est-ce que vous cherchez? — *mạ*, chercher avec succès; trouver en cherchant. — *ém mạ*, chercher sans trouver.

Lừơng. *Nghền —*, les impôts. *Thứơn —*, verser les impôts.

Lừơng, mesurer. — *nà*, mesurer les champs. — *độp*, mesurer du riz. *Cứ hồm tíng — độp*, mesure pour le riz.

Lừơng, adjectif qualificatif. *Cứ — khèu*, un pont.

M

Má, cinq. *Là p'uồt —*, quinze. — *p'uồt*, cinquante. *Cứ đán —*, cent cinquante. — *nguồn*, cinq mille. *Nhán —*, cinquième mois.

Má. *Cứ lồng —*, un chien. *Phả —*, chien. *Mêi —*, chienne. *Đự — nhỉ*, petit chien. — *thàn*, le chien mord. — *uồi sắt*, le chien remue la queue. *Vuồi —*, caresser un chien. *Bảu —*, nourrir, élever des chiens. *Mè thá — lảu*, donner à manger aux chiens. — *cảu*, le chien aboie. — *ngán mẩm hèi*, le chien emporte un morceau de viande dans sa gueule. — *cẩn đrự*; — *hắt đrự*, le chien ronge un os. *Thảy — gặt*, faire crier un chien en le frappant. *Thảy — hểng*, frapper un chien et le rendre boiteux.

Má. *Cứ hồm xèi —*, gros coquillage vulgairement appelé bénitier.

Mà, dette. *Chủi —*; *găm —*, réclamer le paiement d'une dette. *Khiẩm —*, être endetté. *Tụt —*, payer ses dettes.

Mà. *Ngảu phộc — hàm*, couché sur le ventre.

Mả, autre, là-bas (v. *Hớư*). *Chuồn —*, celui-là; un autre. *Đảu —*, là-bas.

Mạ, pouvoir; contracter; obtenir; encourir. — *xồc*, être malade. — *ém* —? Peut-on ou ne le peut-on pas? — *hàn*, être libre; n'être pas retenu. *Ém — hàn*, n'être pas libre; ne pas disposer de son temps. *Ém lảu — thá*, ne pouvoir pas manger. *Lướng —*, chercher avec succès. *Lướng ém —*, chercher sans succès. *Vẩn —*, trouver; ramasser. *Cảu ào — xồc*, guérir un malade. *Ém cảu —*, inguérissable.

— *p'èng on*, être en paix. *Bứơu kiú vụ — ém —*, essayer pour voir si c'est faisable. — *xồc đụ là cào* ? Malade depuis combien de temps ? *Tì tì — xồc*, toujours malade. *Ém đáy —*, insupportable. *Chièng — hông*, lépreux ; devenir lépreux. — *xồc cào*, malade depuis longtemps. *Chiú — xồc*, malade depuis peu de temps. *Chảm cuồn ém —*, ne pas pouvoir marcher. *Chảm cuồn sủ pển — cứ pển*, avoir fait le tiers du chemin.

MẠ. *Cứ hồm — thá*, un grain de riz cuit.

MẠ. — *tín* ; — *p'èn*, carie des dents ; matières qui occasionnent la carie.

MÁC. — *kiả*, lunettes. *Khừơn — kiả*, porter, mettre des lunettes.

MẮC, attraper ; saisir ; conduire. — *ào chùng đục*, mettre un homme en prison. *Cứ lồng miủ — niú*, le chat prend les souris.

MẠC, le pouls. *Thảy —*, tâter le pouls. — *chuồn lín lín*, pouls rapide. — *chuồn khoá khoá*, pouls lent.

MÁI. *Phà —*, un Chinois (v. *Mối*). *Thảy —*, frapper les Chinois ; tirer sur les Chinois ; mort aux Chinois ! cri de guerre des Đày.

MÀY. *Cứ sớư —*, canne à sucre. *Lảu —*, manger des cannes à sucre. *Chè —*, résidu de canne à sucre.

MẮM, viande. *Lảu —*, manger de la viande. *Sát —*, acheter de la viande. — *điệp*, viande crue. — *púi*, viande cuite. — *đráo*, viande dure, coriace. — *puồt*, viande tendre. *Đrang —*, rôtir de la viande. *Mé nhào ượp —*, saler de la viande. *Cứ thủn —* ; *cứ bế —*, un morceau de viande. *Mé — ám luồi nồm*, faire macérer de la viande dans l'eau.

MẢN, neuf ; frais. *Veng hú —*, vêtements neufs. *Giưồm kháy —*, œuf frais.

MẢN, garçon ; mâle. *Đự phà —*, un garçon ; un homme (vir). *Hảu đụ đảu chuồn đự cứ lèk, cứ chuồn đự phà —, cứ chuồn đự mếi khẩu*, j'ai deux enfants, un garçon et une fille.

MẢN, jurer. — *pả*, jurer par le ciel ; prendre le ciel à témoin. — *đền*, jurer par la terre.

MẮN. *Đảu hèi —*, courir se cacher.

MẮN, coller contre ; adhérer à. — *đảu phà mớư*, coller contre les mains. *Veng hú — puồng*, vêtements couverts de boue, de poussière.

MANG, vite. — *chảm*, marcher vite.

MÀNG. *Cứ pú — điô*, une moustiquaire. *Cứ hẳn — điô*, moust quaire en toile européenne.

MÀNG. — *cày bải*, il fait déjà nuit ; il fait déjà sombre.

MÁO, couler. *Nồm —*, l'eau coule. *Nồm sá —*, les larmes coulent. *Nồm làng — khán*, la marée monte. *Nồm làng — luồi*, la marée descend. On dit aussi : *nồm làng đút khán*, *nồm làng đút luồi*. *Nồm — đang* ; *nồm — nguồn*, le bruit de l'eau qui coule. — *đạt khết*, saigner du nez. *Đảm nồm ém đớư nà —*, barrer l'eau pour l'empêcher de couler.

MẮT. *Cứ lồng —*, une puce. *Sền —*, écraser une puce sous l'ongle.

MÁU. *Cứ lồng —*, porc, cochon. *Đự — nhỉ*, petit cochon. *Phà —*, porc. *Mếi —*, truie. — *ngáo*, le porc grogne. — *mảm*, viande de porc. *Đuồi —*, graisse de porc. *Hảu —*, tuer, saigner un

porc. *Thông* —, échauder un porc. *Thào hún* —, faire le crin du porc qui a été échaudé. *Bảu* —, élever des porcs ; nourrir des cochons. *Cứ hòm sáu* —, auge à porcs.

MÁU. *Cứ lòng đã* —, crapaud.

MẢU, an, année. *Cứ* —, un an. *Mừ đai đa* —? Quel âge avez-vous ? — *nềi*, cette année. — *nềi đín* — *mạ mốc*, cette année a été une bonne année, on a eu une bonne récolte. — *khẩu*, l'année dernière.—*phày đồng*, l'année prochaine. *Quà* —, le premier de l'an ; nouvel an. *Lảu* —, fêter le nouvel an.

MÉ, emporter ; prendre. — *hềi*, emporter ; emmener. — *mướn*, apporter ; rapporter. — *đàu đắp cốc thướn*, déboucher une bouteille. — *cứ giẩu thảy*, frapper avec un bâton ; prendre un bâton pour frapper. — *đảo mướn thào*, apporter un couteau pour racler. — *mướn đu kiú*, apportez-moi pour voir ; faites-moi voir. — *thá má lảu*, donner à manger aux chiens. — *đóp bảu kháy*, donner du riz aux poules. *Mừ* — *ém* — ? Est-ce que vous prenez, oui ou non ? — *chiền te*, prêter de l'argent ; donner à emprunter. *Mé pêi xủi óng*, brûler les « raïs » ; mettre le feu aux « raïs ». *Đai sàu ém* — *mạ*, c'est trop chaud, on ne peut pas le prendre, le tenir. *Giẩn phà mớư* —, avancer la main pour recevoir. — *đuồi mướn chàng đin*, apporter la lampe pour éclairer. *Hềi* — *bơư sáy*, aller cueillir des légumes. — *nhào ượp mẩm*, saler de la viande. *Cóm, ém* —, assez, je n'en veux plus. — *ém nẩn*, ne pas pouvoir atteindre un objet qui est trop loin ou trop haut. — *phà mớư p'úng nồm lảu*, réunir les deux mains pour puiser de l'eau pour boire.

MẾI, adjectif qualificatif féminin. *Đự* — *khẩu*, une femme. *Đự* —, épouse. *Đự* — *khẩu tầu nủng*, une femme qui met un enfant au monde. *Đự* — *đu*, ma femme. *Đự khuồng* —, mère nourricière. *P'èng đự* —, répudier sa femme. — *mừ*, ta mère. *má*, une chienne. — *máu*, une truie. — *ngả*, une jument. *Hảu đụ sà chuồn* — *khẩu*, j'ai trois filles. *Cứ* — *sẩn*, une veuve.

MỀI, adjectif qualificatif de certains insectes et de certains objets. *Cứ lồng* — *vàng*, une mouche. *Cứ lồng* — *nhuồng*, moustique ; cousin. — *nhuồng thàn*, les moustiques piquent. — *sáu*, un pou. *Cứ lồng* — *bền đrư*, chauve-souris. *Cứ lồng* — *đíp ai* ; *cứ lồng* — *khuồng mớư*, araignée. *Cứ lồng* — *mướng*, papillon. *Cứ lồng* — *đắp đíng*, lombric ; ver de terre ; ver de sable ; vers intestinaux. *Cứ lồng* — *lảu*, taon. *Cứ lồng* — *seng đriú*, civette ; marte. *Cứ lồng* — *kíp*, grillon ; cigale. *Ôm* — *kháy*, se croiser les bras. *Chiêng* — *khẩm*, avoir la gale. — *thùng giự*, une pipe. *Cứ hòm* — *sèa*, une roue de voiture. *Cứ* — *viú*, un coup de vent. *Pà thướn* — *ốc*, arc-en-ciel. — *phang* ? Quoi ? *Vủi* — *phang* ? Pourquoi ? *Mừ hiú* — *phang* ? Que cherchez-vous ? *Thốc* — *phang* ? Qu'est-ce qu'il y a de perdu ? *Mừ kiú* — *phang* ? Que regardez-vous ? *Mừ bẩn* — *phang* ? *Mừ điền* — *phang* ? Que dites-vous ? *Mừ tướng* — *phang* ? A quoi pensez-vous ? *Lảu* —*phang* ? Qu'est-ce qu'on mange ?

Mêi, adjectif qualificatif de temps. — *vèn*, midi. *Chón — vèn*, faire la sieste. *Láu — vèn*, prendre le repas de midi. — *thòn sòp*, minuit. — *hảo*, demain. — *hảo hẩu nò hèi*, je ne partirai que demain. *Giảu sỏn — hảo nò lảu*, mettre de la nourriture de côté pour demain.

Mèn, adjectif qualificatif de certains animaux. *Cứ — tùi*, un buffle. *Cứ — nhiú*, un bœuf. *Cứ — ngà*, un cheval. — *tùi lảu nghến*, le buffle mange de l'herbe. — *tùi số sảy*, le buffle se frotte contre l'arbre. *Cứ — giang*, chèvre ; mouton. *Cứ — đòi*, cerf. *Cứ — đòi theo*, le cerf brame.

Mèn. *Cứ đển —*, une corde (v. *Mièn*). *Giệt đển — cứng*, tendre une corde. — *cứng*, corde bien tendue. — *tùng*, corde lâche, non tendue.

Mền, mouillé ; humide. *Veng hú —*, vêtements mouillés.

Mièn. *Cứ đển —*, corde ; lien en général (v. *Mèn* ; *Vàng*).

Mièng, mettre ; porter. — *khừơn*, porter un collier. — *lièn*, porter une chaînette au cou. — *khòc sọ*, porter des anneaux aux pieds.

Miệt, pincer avec les doigts.

Mìn (ou Miền), figure. *Tịt —*, perdre la face. *Cứ — kiả* ; *cư — kiả kiú đòng*, glace ; miroir. *Phả —*, serviette de toilette ; mouchoir. *Độp —*, l'endroit d'une étoffe. *Cứ — khỉ*, drapeau. — *p'ủn*, ou *miền p'uôn*, cuvette pour se laver. *Bàn nóm — p'ùn hèi*, vider la cuvette.

Mìng, l'existence ; la vie. *Thét —*, brève existence ; mourir jeune. *Nào —*, longue existence ; arriver à une grande vieillesse.

Mịt. *Cứ hòm cứ —*, fruit du jaquier.

Miủ. *Cứ lồng —*, un chat. — *lièp*, griffes du chat. — *hứơt*, le chat griffe. — *mồc niú*, le chat prend des rats.

Mò (ou Mỏ), bouger. *Chuồn mỏ ém hèi*, ne bougez pas ; ne marchez plus ; restez sur place. — *mỏ iồ mú*, ne bougez pas. *Iồ —*, ne touchez pas.

Mỏ. *Cứ đàu —*, une meule. — *đòp*, moudre du riz.

Mọ, tâtonner ; chercher à tâtons.

Moát, caresser. — *mừơm*, caresser la barbe.

Mồc. — *pũn*, se mettre à l'abri contre la pluie (v. *Phị*).

Mồc, paddy. *Cứ hồm —*, un grain de paddy. *Thảy —*, battre le riz. *Giảu —*, vanner le riz. *Xọ —*, piler le riz. *Phèn —*, riz de semence. *Viètphèn —*, semer le riz de semence. *Phèn — thừơn xả*, le riz de semence a germé. *Mảu nểi đín mảu mạ —*, cette année a été bonne, on a eu beaucoup de paddy. *Mảu nểi giạ — ém mạ —*, cette année a été mauvaise, on n'a pas eu de paddy.

Mói. *Phả —*, un Chinois (v. *Mải*). *Thảy —*, tirer, frapper sur les Chinois ! cri de guerre des Đày.

Mồm, bouche ; gueule ; ouverture ; bec. *Ngả —*, ouvrir la bouche. *Nghèt —*, fermer la bouche. *Uòt —*, se rincer la bouche. *Láng sụ —* ; *láng đâu —*, tenir un objet dans la bouche sans l'avaler. *Ào viồ —*, individu qui a la bouche de travers. *Ào vềng —*, bec-de-lièvre. *Hảu —*, se priver, s'abstenir de certains aliments, de certaines boissons. — *còc*, trou du goulot de la bouteille.

Mòn, tromper. — *ảo*, tromper les gens.

Mớư. *Cứ lồng mêi khuồng —*, araignée (v. *Đíp ai*).

Mớu, retourner, revenir (v. *Lứơng*). *Hềi* —, s'en retourner. *Hềi — lứơng đươn*, revenir à la maison; rentrer, s'en retourner à la maison.

Mớư. *Cứ hôm phà* —, la main. *Cứ péng phà* —, le bras. *Đẩu péng phà* —, les deux bras; les deux mains. *Cứ bẽ ản phà* —, paume de la main. *Năng nớư phà* —, le dessus de la main. *Phà — phày nín*, main droite. *Phà — phày viêng*, main gauche. *Uồt phà* —, se laver les mains. *Đản phà — luồi*, tomber, glisser des mains. *Phà — búng p'áo*, avoir des ampoules aux mains. *Phà — chiêng nứt*, avoir des cals aux mains; mains calleuses. *Giản phà* —, allonger les bras, les lever en l'air. *Giản phà — mé*, avancer la main pour prendre, recevoir quelque chose. *Vík* —, faire signe avec la main. *P'ừơng phà* —, ouvrir la main. *Sò phà* —, essuyer les mains. *Pứơp phà* —, se frotter les mains.

Mú, bouger; remuer (v. *Mò*; *Mỏ*). — *phôn*, bouger, remuer la table. *Mò mỏ iổ* —, ne bougez pas.

Mừ, toi; vous. *Mềi* —, ta mère. *Phà* —, ton père. *Hẩu ém tìn — bản*, je ne crois pas à ce que vous dites. — *điền mềi phang*? Qu'est-ce que vous dites? — *tứơng mềi phang*? A quoi pensez-vous? — *hềi đa*? Où allez-vous? — *điù ém*? Vendez-vous ou non? — *sát ém*? Achetez-vous ou non? *Đu đớư nghền — lảu*, je te donnerai de l'argent. — *vụ phang*? Qu'est-ce que vous faites? *Hẩu thồng — hềi*, je vous accompagnerai.

Mục, encre. — *nốm*, encre liquide. *Cứ đạc — nốm*, une goutte d'encre; un point; une virgule. *Cứ sớư* —, un bâton d'encre de Chine.

Múi, ivre. — *ngào*, ivre de vin, d'alcool. *Lảu ngào* —, s'enivrer avec du vin.

Mủn, mandarin. *Cứ chuồn* —; *cứ lồng* —, un mandarin. — *luồng*, grand mandarin. — *bộ* —, changement de mandarin.

Mủn. *Cứ hồm — muồn*, une porte (v. *Hồm sồm*). — *muồn kiả*, porte vitrée. — *muồn soảng*, fenêtre. *Bìng chuồn — muồn*, sentinelle à la porte. *Cứ đuồt — muồn*, traverse qui sert à fermer la porte. *Xoảng — muồn*, fermer la porte avec cette pièce de bois. — *muồt đươn*, dans le sens de la maison. *Cứ — muồn súng luồng*, canon.

Múng. *Luồi* —, neiger; grêler; givrer.

Mướm, barbe; on dit aussi: *mừơm*. *Tháy* —, se raser la barbe. — *nào*, barbe longue. *Moát* —, caresser la barbe. *Ém đụ* —, imberbe.

Muồn. *Mủn* —, porte (v. *Mủn*).

Mứơn, venir; revenir. *Mừ hềi đa* —? D'où venez-vous? *Chán ào* —, appeler, faire venir quelqu'un. *Mé* —, apporter; rapporter. *Mé — đu kiú*, faites-moi voir. *À đa* —? Qui est venu? *Mé đảo — thảo*, apporter un couteau pour racler. *Thọ đè — lảu*, verser du thé à boire. *Thò* —, tirer à soi. *Ém đụ ào* —, personne n'est venu; il n'est venu personne.

Mứơn. — *ngào*, lie, dépôt du vin.

Mứơn. *Đín — đồng*, joli visage; belle figure.

Muồn, moisson; riz sur pied. *Thềt* —, couper le riz; moissonner. *Cứ piêng liêm thềt* —, petite faucille pour moissonner. — *ngả*, riz gluant. — *óng*, riz de montagne, de «raï». — *nả*, riz de rizière. *Nghền* —, paille de riz; tige de riz.

Mừơn, âcre. *Sám* —, fruit âcre.

Mứơng. *Cứ lồng mếi* —, papillon.

Muồt, droit. *Cuôn* —, chemin droit.

Muồt. *Mủn — đươn*, dans le sens de la longueur de la maison. *Mủn — phòn*, dans le sens de la longueur de la table.

Mụt, cime ; sommet. — *sáy*, cime de l'arbre.

N

Na, épais. *Độp* —, étoffe épaisse. *Năng* —, peau, écorce épaisse.

Nà, lui ; elle (v. *Nèi*). *Hấu ém đớư — lấu thá*, je ne lui donnerai pas à manger. *Đằm nôm ém đớư — máo*, barrer l'eau pour l'empêcher de s'écouler, de couler.

Nả, rizière basse. *Muôn* —, riz de rizière basse. *Lảy* —, labourer les rizières. *Gík* —, herser les rizières. *Đrà* —, repiquer les rizières. *Nhải phền mồc mé hềi đrà* —, arracher les semis, les plants de riz pour repiquer les rizières. *Lường* —, mesurer les rizières. *Cứ đển hẩn* —, diguettes des rizières. — *à đa* ? La rizière de qui ? à qui la rizière ?

Nạ. *Cứ lồng* —, loutre.

Nắc. *Hàu* —, la joue. *Hàu — phày nín*, la joue droite. *Hàu — phày vièng*, la joue gauche. *Đầu péng hàu* —, les deux joues.

Nài. *Đển đai — hèa tển hú*, ceinture qui retient le pantalon autour des reins. *Tển đển đai — hèa*, fixer cette ceinture. *Xồc đai — hèa*, avoir mal aux reins.

Nàm, sud. *Tờư — ngủt*, la boussole. *Hải — ào*, Hainanais. *An — ào*, Annamite.

Nản, difficulté, malheur. — *đai*, adversité ; grand malheur.

Nẳn, arriver à temps ; atteindre. *Ém* —, ne pas arriver à temps. *Mé ém* —, ne pas pouvoir atteindre.

Năng, peau ; écorce. — *tùi*, peau de bufile. — *sáy*, écorce d'arbre. *Càm* —, souliers en cuir. *Ī — sáy*, enlever l'écorce d'un arbre. *Ī — vạ*, éplucher une banane. *Ī — thứơn*, écorcher, éplucher en général. *Đự cứ lèk đin đin* —, enfant tout nu. — *nớư phà mớư*, le dessus de la main.

Nao. — *gioá*, allégresse ; gaîté.

Nào, long.

Nào. *Veng hú* —, vêtements longs. — *quà*, trop long. *Đươn — đai đa* ? Quelle est la longueur de la maison ? — *mìng*, longue existence ; arriver à une grande vieillesse. *Cứ tản* —, long d'une brasse.

Nạp. *Cứ đển* —, grosse corde ; câble.

Nạp. — *nêi*, cicatrice. *Chièng — nêi*, avoir une cicatrice.

Nát. — *nồng*, courbe, qui fait des détours. *Cuồn — nồng*, chemin qui fait des détours.

Náu. *Cứ — veng*, un bouton d'habit. *Cứ đải* —, une rangée de boutons.

Náu, tourner, tordre. — *lò si p'ét*, visser. — *lò si thứơn*, dévisser. — *đảng khán*, remonter la lampe. — *đảng luồi*, baisser la lampe.

Nẽi. *Nạp* —, cicatrice (v. *Nạp*).

Nèi, adjectif démonstratif (on dit aussi : *nẽi*). *Vèn* —, aujourd'hui. *Là phền* —, ce soir. *Đầu* —, ici. *Là*

hảo nẻi; *đin là hảo nẻi*, ce matin. *Tì* —, maintenant. *Tì — hèi*, partir immédiatement. — *phà*, cet individu-ci. — *kiú phang*? Qu'est-ce qu'il regarde? *Són* —; *són đâu* —, déposer ici. — *khồm nhản*, ce mois-ci. *Máu nẻi*, cette année. *Gáy* — *chuồn*, c'est celui-ci. *Ém gáy* — *chuồn*, ce n'est pas celui-ci. *Thuổn sáy nẻi sáy phang*? Quel est cet arbre-ci?

Nẻn, engourdi. — *khôc*, pieds engourdis.

Ngà. *Cứ mèn* —; *cứ p'ít* —, un cheval. *Phả* —, cheval. *Mểi* —, jument. *Tển* —, attacher un cheval. *Giảo* —, détacher le cheval. *Nưồm* —, aller à cheval; être à cheval. *Đẩu* —; *khả* —; *thôc khả* —, tomber de cheval. — *thị*, le cheval rue. — *thàm*, le cheval piaffe. — *ngồm ngày*, le cheval se roule; le cheval tourne autour de son piquet. *Òn* —, selle de cheval. *Nguồn* —, crinière du cheval. — *đáng*, le cheval hennit. *Gièng* —, changer de place un cheval mis au vert, attaché à un piquet. — *đà*, le cheval a peur. — *thôc hún*, le cheval perd son poil. *Hèi thún nghển* —, aller couper de l'herbe pour les chevaux. *Cứ đông* —, clochettes pour les chevaux. — *gẩp gảo*, cheval de différentes couleurs.

Ngà. *Muồn* —, riz gluant.

Ngả, ouvrir. — *xồm*, ouvrir la porte. — *cứ đàu tàn*, ouvrir le parapluie. — *mồm*, ouvrir la bouche. — *sá*, ouvrir les yeux. *Tạt — phị*, l'oiseau ouvre les ailes.

Ngạ. *Cứ lồng — đá*, ouïes des poissons.

Ngái, bordure (v. *Ghíng*). — *veng*, bordure d'habit. — *pèi*, bordure de couverture.

Ngài, ruminer. *Mèn tùi — nghển*, le buffle rumine.

Ngày, tourner; rouler. *Hòm sièn luồn — hèi*, une pierre ronde roule. *Mèn ngà ngồm* —, le cheval tourne et retourne; le cheval se roule.

Ngám, juste (v. *Sự*).

Ngẩm. — — *tẩm tẩm*, murmurer.

Ngẩm. *Cứ sờư cả* —, une fourche.

Ngán, colère. *Thứơn* —, se mettre, être en colère.

Ngàn, emporter dans la gueule. *Mà — mảm hèi*, le chien emporte un morceau de viande dans sa gueule.

Ngán. *Cứ thỉm — đàu*, l'oreiller. *Đẩu thỉm — đàu*, les deux oreilles.

Ngáo. *Lồng máu* —, le porc grogne. *Lồng tạt* —; l'oiseau chante, gazouille.

Ngào. *Đươn* —, enseigne de boutique (v. *Pàng*).

Ngảo, peu. *Đụ* —, il y a peu.

Ngào, vin; alcool. *Lẩu*—, *giuồt*—, boire du vin. *Múi* —, ivre. *Lẩu — múi*, s'enivrer. *Sát* —, acheter de l'alcool. *Điù* —, vendre de l'alcool. *Thó — lẩu*, verser du vin à boire. *Sủng nồm p'ét* —, mettre de l'eau dans le vin. *Mứơn* —, lie, dépôt du vin. *Lẩu — ém mạ*, qui ne peut pas boire du vin.

Ngáp. *Cau* —, bâiller.

Ngẩu. *Hồm — khôc càm*, talons de souliers.

Ngàu, porter sur la tête. — *béo*, mettre, porter un chapeau. — *phả*, mettre, porter un turban.

Ngẩu. *Cứ sờư* —, colonne de maison; pilier.

Ngầu, couché ; penché ; incliné. — *cứ kiềng*, couché sur le côté. — *àng cứ lả*, couché sur le dos. — *phộc mà hàm*, couché sur le ventre. — *vu vửt*, couché en chien de fusil. — *ém đéng*, couché sans dormir. — *lẻ*, incliné ; penché. *Thuồn sáy* — *lẻ*, l'arbre penche.

Nghe. *Cứ lòng* —, oie. *Hún* —, plumes d'oie.

Nghểi, pleurer. *Đự cứ lèk* —, les enfants pleurent. *Vúi mềi phang đớư* — ? *vúi tứ phang đớư* — ? Pourquoi pleures-tu ?

Nghền, argent. *Suồng* — ; — *suồng* ; — *khóng*, mine d'argent. *Cứ hồm* —, une piastre. *Đớư* —, donner de l'argent. *Khảy* —, compter son argent. *Đai đa* — ? Combien d'argent ? *Đụ* — *đai*, avoir beaucoup d'argent. *Ém đụ* —, sans argent. *Hồm péng* —, une piastre cinquante. *Giồc* —, voler de l'argent. *Hầu thồc hồm* —, j'ai perdu une piastre. *Cháo khồm* —, changer une piastre. *P'uồt hồm* — *luồng*, dix piastres. — *sêa*, papier-monnaie ; billet de banque.

Nghển, herbe ; paille. *Càm* —, chaussure de route en paille. *Cứt* — ; *phốt* — ; *thún* —, couper l'herbe ; faucher l'herbe. *Nhải* —, arracher l'herbe. — *muồn*, paille de riz. *Cứ khứp* —, une poignée d'herbe. *Cứ bẽ đàu* — *ứt đươn*, un balai (en paille). *Hèi thún* — *ngả*, aller chercher de l'herbe pour les chevaux. *Mèn tùi ngải* —, le buffle rumine.

Nghềt, fermer. — *xồm*, fermer la porte en général. — *cứ đàu tản*, fermer un parapluie. — *móm*, fermer la bouche.

Ngồ, secouer ; ébranler. — *thuồn sáy*, secouer un arbre.

Ngõ. — ; — *họ*, se rappeler, se souvenir. *Ém* — *họ*, ne pas se souvenir. *Hầu lứơm*, *ém* —, j'ai oublié, je ne me rappelle plus.

Ngoà. *Cứ bẽ* — *phín*, une tuile. *Cứ hồm khóng* — *phín*, four à tuiles. *Khập* —, tuiler.

Ngồm. — *ngảy*, tourner et rouler. *Ngả* — *ngảy*, le cheval tourne et retourne ; le cheval se roule.

Ngồn, muet. *Ào* —, individu muet.

Ngồng, fou ; idiot ; imbécile. *Chiềng* —, devenir idiot.

Ngót. — *đàu*, faire un signe de tête négatif. — *đàu luồi*, baisser la tête.

Ngớư. *Cứ* —, sésame. *Iú cứ* —, graines de sésame.

Ngũn, bois de chauffage. *Điù* —, vendre du bois de chauffage. *Sát* —, acheter du bois. — *khớư*, bois sec ; bois mort. — *tầu*, bois vert. — *đáo pèi*, le bois brûle, prend feu. — *ém đáo pèi*, bois qui ne brûle pas. *Buồng* —, fendre du bois. *Hèi lứơng* —, aller chercher du bois de chauffage. *Bầu* —, couper du bois. *Cứ pĩ* —, une charge de bois.

Ngũn. — *thàu*, le poing. *Gồp* — *thàu* ; *hồp* — *thàu*, fermer le poing ; donner un coup de poing.

Nguồi, envers (on dit aussi : *nguồi*). *Độp* —, l'envers d'une étoffe. *Sít veng* —, mettre son habit à l'envers.

Nguồi, deuil. *Đụ* —, être en deuil. *Lún* — ; *bài* —, fin du deuil.

Nguồn. *Cứ* —, mille.

Nguồn. — *ngả*, crinière de cheval.

Nguồn, faire du bruit. *Nồm máo* —, l'eau fait du bruit en coulant. *Viú*

—, bruit du vent ; bruissement, murmure du vent. *Giáy* —, bourdonnement d'oreilles.

Ngǘt. *Chòng* —, avoir envie de dormir ; pris de sommeil.

Ngút. *Cứ suồng* —, une aiguille. *Tòc* —, enfiler une aiguille. *Tờư nàm* —, la boussole.

Nhai. — *khèò*, mousse ; mousse verte. *Sáy uòt* — *khèò*, l'arbre est couvert de mousse. *Sièn uòt* — *khèò*, pierre moussue.

Nhài, arracher. — *hún*, arracher les poils, les plumes. — *chuồng đái thườn*, arracher un clou en fer. — *nghến*, arracher l'herbe. — *phèn mòc mé hèi đrà nả*, arracher les plants de riz pour repiquer les rizières. — *hún kháy*, plumer une poule. — *hún nghe*, plumer une oie.

Nhám. — *ào*, un paresseux.

Nhán, lune ; mois. *Cứ hồm* —, la lune. *Cứ* —, un mois. — *chiềng*, premier mois. — *đâu*, deuxième mois. — *sù*, troisième mois. — *sào*, quatrième mois. — *má*, cinquième mois. — *nòm*, sixième mois. — *thú*, septième mois. — *đú*, huitième mois. — *pờư*, neuvième mois. — *p'uòt*, dixième mois. — *là p'uòt cứ*, onzième mois. — *là p'uòt đâu*, douzième mois. *Cứ vèn* —, le premier jour du mois. *Đâu vèn* —, le deuxième jour du mois. *P'uòt vèn* —, le dixième jour du mois. *Đâu* —, commencement du mois. *Sút* —, la fin du mois. *Khuồn* —, le mois précédent. *Đùi* —, le mois suivant ; le mois prochain. — *lúng*, mois de trente jours. — *tík*, mois de vingt-neuf jours. — *đin*, clair de lune.

Nhào, sel. *Ém đụ* —, il n'y a pas de sel. *Hèi sát* —, aller acheter du sel. *Vièt* —, saupoudrer de sel. *Mé* — *ươp mảm*, saler la viande.

Nhào. *Thong* —, sucre (v. *Khao* ; *Kha*).

Nhé. *Nhủng* —, balayures ; ordures.

Nhè. — *điền thườn*, tirer la langue (v. *Già*).

Nhền, trembler. — *khảy*, trembler de froid.

Nhí, petit ; jeune. *Đự còc* —, petite bouteille ; flacon. *Đự mèn tùi* —, buffletin. *Đự má* —, petit chien.

Nhiặp, fermer. — *sá*, fermer les yeux.

Nhiệt, piquer. *Cứ lồng vòng ùng* — *ào*, l'abeille pique les gens.

Nhiêu. *Cứ đền* — *đuòi*, mèche de lampe. *Vuòt* — *đuôi*, moucher une lampe.

Nhiòng, année (v. *Mâu*). *Đâu phà vụ* —, deux individus de même année, de même âge.

Nhiú. *Cứ mèn* —, bœuf ; vache. *Phà* —, bœuf. *Mềi* —, vache.

Nhồng, secouer. — *veng hú*, secouer les habits.

Nhồp, coudre. — *veng hú*, coudre des habits.

Nhớư. *Cứ* — *vạt*, flèche.

Nhớư. *Vèn* —, après-demain.

Nhùng. — *đâu*, cheveux ébouriffés.

Nhủng. — *nhé*, balayures ; ordures.

Nhuồng. *Mềi vàng* —, moustique. *Mềi vàng* — *thần*, le moustique pique.

Nhút, mois (v. *Nhán*). *Giửn* —, mois intercalaire.

Nièn, coller ; appliquer. — *sẻa*, coller du papier. — *hùi khao*, badigeonner à la chaux.

Nièng. *Cứ sờư* —, poutres ; chevrons.

Nín, droite. *Phày* —, côté droit ; à droite. *Phà mờư phày* —, main droite.

Cứ phà hèi phày —, *cứ phà hèi phày viềng*, l'un est allé à droite et l'autre à gauche.

NIÚ. *Cứ lòng* —, un rat; une souris. *Lồng miủ mắc* —, le chat attrape les rats.

NIÚ. *Đrự* —, l'humérus.

Nò, seulement; que. *Hầu mẽi hảo — hèi*, je ne partirai que demain; je partirai demain seulement. *Giáu sỏn mẽi hảo — lầu*, mettre de côté ce que l'on ne doit manger que demain.

NÔC. — *luồi*, comprimer; presser (v. *Sắt luồi*; *Cồm luồi*).

NÒM. — *đàu*, cheveux; chevelure. *Cứ đền — đàu*, un cheveu. — *đàu thồc*, chute des cheveux.

NÒM, six. *Là p'uồt* —, seize. — *p'uồt*, soixante. — *đán*, six cents. *Nhản* —, le sixième mois de l'année. *Cứ — đáng súng*, révolver à 6 coups.

NỒM, l'eau. *Lầu* —; *ồc* —, boire de l'eau. — *hàn*, eau salée. *Thồc — đòm*, mourir noyé. *Sá — thuồng*, un puits; *sá — thủng*. *Văn* —, puiser de l'eau (v. *Vải*). *Xáp* —, porter de l'eau à la palanche. *Lèi* —; — *sàu*, eau chaude. — *khảy*; — *găn*, eau froide. — *đán*, eau bouillante. — *ền*, sueur. *Thứơn — ền*, transpirer; suer. — *đắc*, eau profonde. — *gẳn*, eau basse. *Chuồn quà* —, sauter par-dessus l'eau. — *sá*, larmes. *Ít — sá*, essuyer les larmes. — *máo*, l'eau coule. — *sá máo*, les larmes coulent. *Thó* —, verser l'eau; verser de l'eau. *Chùng sà đảu bả* —, quand la tasse se renverse, l'eau qu'elle contient se répand. *Quà* —, passer l'eau; traverser une rivière. *Cứ biềng suồng đẳn* —, quand la marmite est percée, l'eau s'écoule. *Đầm* —, barrer l'eau. *Đầm — êm đớư nà máo*, barrer l'eau pour l'empêcher de couler. *Đá lèi* —, le poisson nage. *Hầu khuông đớư lèi* —, je sais nager. *Báu* —, surnager, qui ne plonge pas. *Chẳn* —, qui plonge, qui va au fond, qui ne surnage pas. — *thỏ*, sauce. — *máo đáng*; — *máo nguồn*, le bruit de l'eau qui coule. *Lài vàng vớư đầu* —, regarder son ombre dans l'eau. *Cứ hồm uồng* —, flaque d'eau. — *biủ*; — *chủ*, l'eau qui gicle. *Hủn* —, tourner, faire tourner l'eau avec son doigt, avec un bâton. *Cứ đặc* —, une goutte d'eau. *Lầu cứ pạ* —, boire une gorgée d'eau. — *làng*, l'eau de mer. — *làng khản*; — *làng đút khản*; — *làng máo khản*, marée montante; le flux. — *làng luồi*; — *làng đút luồi*; — *làng máo luồi*, marée descendante; le reflux. *Mé mầm ảm luồi* —, faire macérer de la viande dans l'eau. *Mục* —, encre. *Cứ đạc mục* —, une goutte d'encre. *Cứ lồng ẹp* —, canard sauvage. — *siềng*, eau claire. — *nuồng*, eau trouble. *Vải* —, puiser de l'eau (v. *Văn*). *Chồm* —, puiser de l'eau en tirant, par exemple l'eau d'un puits. *Cứ đàu mẽi thùng* —, pipe à eau. — *siềng*, teinture d'indigo. *Mé, lầu phà mớư p'ủng — lầu*, boire de l'eau puisée avec les mains; boire dans le creux de la main. *Sủng — p'ét ngào*, mettre de l'eau dans son vin. *Bàn — mìn p'ùn hèi*, vider la cuvette, verser l'eau qu'elle contient. *Cà lầu — đai cà thứơn — ền đai*, plus on boit de l'eau et plus on transpire. — *thả*, l'eau de riz; l'eau dans laquelle on a fait cuire le riz. *Xồc háo* —, avoir soif.

NÓNG. *Cứ — vòng ủng*, abeille.

NÓNG. *Cuồn nát* —, chemin qui fait beaucoup de détours.

Nớư, dessus. — *phòn*, sur la table. — *hàng*, mâchoire supérieure. *Phày — lùn tùn*, lèvre supérieure. *Sồn — phòn*, mettre quelque chose sur la table. *Bé — phòn*, s'appuyer sur la table.

Nục. *Cứ lòng* —, un singe. *Đự* —! Espèce de singe! (insulte).

Nủng, enfant (v. *Đuồng*). *Tụng* —, porter un enfant sur le dos. *Ôm* —, porter un enfant dans les bras. *Tàu* —, enfanter; mettre au monde. *Đự mềi khầu pìeng* —, femme enceinte. *Đự khuồng* —, enfant adoptif.

Nườm, être à califourchon sur. — *ngà*, aller à cheval; être à cheval; enfourcher un cheval.

Nuồng, trouble. *Nồm* —, eau trouble.

Nứơng. — *đẩn*, pousses de bambou. — *đẩn đeng*, pousses de bambou douces. — *đẩn pà*, pousses de bambou amères.

Nứt, cal; durillon. *Phà mớư chiềng* —, mains qui ont des cals; mains calleuses.

O

Ỏ. — *lò*, sale; malpropre. *Veng hú — lò*, vêtements sales. *Phòn — lò*, une table malpropre. *Điền — lò*; *bản — lò*, dire des obscénités.

Oắc. *Ỉ* —, agiter; secouer. *Ỉ — còc*, agiter une bouteille, un flacon.

Ỏc, boire (v. *Lầu*). — *nồm*; *lầu nồm*, boire de l'eau. — *chỉ*, boire du lait; téter.

Ỏc. *Mềi* —, arc-en-ciel. *Pà thứơn mềi* —, l'arc-en-ciel se forme.

Ỏi, maïs. *Cứ thuồn cứ* —, un plant, un pied de maïs. *Cứ hồm bào* —, un épi de maïs. *Lái cứ* —, cueillir les épis de maïs. *Ĩ cứ* —, égrener un épi de maïs. *Mé cứ — đùm*, griller du maïs.

Ỏm. *Pà đang* —, tonner; tonnerre.

Ồm, embrasser; prendre, tenir dans ses bras (on dit aussi *ồm*). — *mềi kháy*, se croiser les bras (tenir une poule dans ses bras). — *nủng*; — *đuồng*, porter un enfant dans les bras.

Ỏm. — *luồi*, avaler. — *luồi ém tạ*, avaler sans mâcher.

On. *P'èng* —, paix; en paix; en bonne santé. *Mừ p'èng — ém*? Êtes-vous bien portant? *Hầu mạ p'èng* —, je suis en bonne santé.

Ỏn. — *ngà*, selle de cheval.

Óng, champs dans les montagnes; rizières hautes et sèches; raïs. *Muồn* —, riz de montagne, des champs élevés. *Thún sủn vụ* —, débroussailler pour faire ces champs. *Mé pêi xủi* —, mettre le feu aux broussailles coupées dans ces champs.

Óp. — *đồng*, se cacher la figure avec les mains.

Ọp, aimer (v. *Khớư*). *Hầu ọp đự cứ lèk*, j'aime les enfants. *Hầu — hềi*, j'ai envie de partir. *Hầu — lầu thá*, j'ai envie de manger.

Ớư, se lever. *Chán* —, réveiller quelqu'un. *Cào* —, se lever de bonne heure. *Chuồn* —, se lever; être debout. — *phạ vèn*, se lever tard dans la matinée. *Tầu* —, enlever; ôter; on dit aussi: *tầu hềi*. *Sáp pĩ* —, soulever la charge pour la mettre sur l'épaule.

P

Pa, ciel; firmament; temps. — *khảy*, temps froid. — *sàu*, temps chaud. — *lương*; — *đrọ*, temps frais. — *pũn*, pleuvoir; temps de pluie. — *vụ pũn lủng*, grande pluie. — *vụ pũn suy*, petite pluie; pluie fine. — *đang ồm*, tonnerre. — *đin*, clarté du jour, du soleil; il fait jour. — *đin bài*, il fait déjà jour; il fait déjà clair. — *sộp*, il fait nuit; pendant la nuit. *Sắc đàu khản kiú* —, lever la tête pour regarder le ciel. — *thừơn đrảo*, les étoiles s'allument au ciel. *Vin* —, les nuages. — *xỉng*, ciel serein; cessation de la pluie. — *thừơn mễi ồc*, arc-en-ciel. *Lảu — đin*, prendre le repas du matin; déjeuner. *Mản* —, jurer par le ciel.

Pà. *Nừơng đẩn* —, pousses de bambou amères.

Pà. *Pũn đặc sứt* —, quand il pleut, les toits dégouttent.

Pạ, morceau; bouchée; gorgée. *Lảu cử — thả*, manger une bouchée de riz. *Lảu cứ — nồm*, boire une gorgée d'eau.

P'á. — *mỉn*, mouchoir; serviette de toilette.

P'à. — *sèa*, brancard de voiture.

P'ả. *Lả* —, navet.

P'ắc, couver. *Kháy — giướm*, la poule couve ses œufs.

Pam, enfreindre; transgresser. — *tui*, pécher.

Pàn, se rouler; se vautrer. — *hèi — lừơng*, se rouler d'un côté et de l'autre. *Tùi — lẽ*, le buffle se vautre dans la boue.

Pản, changer. — *đồng*, changer de figure.

Pàng. *Cử đừn* —, une chambre.

Pàng. *Đươn* —, enseigne de boutique (v. *Ngảo*).

Pắt, devenir; se déclarer. — *sởi*, devenir riche. — *khảy*, avoir la fièvre. — *xồc*, être, devenir, tomber malade. — *xồc khứn*, maladie grave; gravement malade. — *xồc khờư*, légèrement souffrant; maladie légère.

Pạt, punir. — *chiền*, infliger une amende en argent.

Páu. *Đày* —, intestins grêles.

Pảu, farine. — *đồp*, farine de riz.

Pảu, cendre. — *giự*, cendre de tabac.

P'ắc, couver. *Kháy — giướm*, la poule couve les œufs.

P'ay. — *thản*, ensuite; après (v. *Đùi*). *Chảm — thản*, marcher derrière; marcher après les autres. *Khuồn đụ đai*. — *thản ém đụ*, auparavant il y en avait beaucoup, maintenant (après, ensuite) il n'y en a plus.

P'àn. — *làn*, désordre; ennui.

P'ần. *Đẩu hồm sám — thàng*, fruits doubles; fruits jumeaux.

P'áo. *Phả mớư bủng* —, avoir des ampoules aux mains.

P'ào. *Hừơn — khồc*, une épine a piqué le pied; pied piqué par une épine.

P'ào, raboter. — *bẽ bển*, raboter une planche. *Cử đàu* —, rabot.

P'ầu. *Đèn* —, terre sablonneuse (v. *Phẩu*).

P'àu. *Phả* —, monsieur, homme âgé (v. *Phàu*). *Phả — hèi đá*? Où allez-vous, Monsieur?

P'àu. — *chỏ*, le génie, l'esprit du foyer.

Pẻi, feu. *Ủơn* —, se chauffer au feu. *Xủi* —, allumer le feu. *Giền* —, arranger, entretenir le feu. *Ngủn khớư đảo* —, le bois sec brûle bien. *Ngủn tàu ém đảo* —, le bois vert ne prend pas feu, ne brûle pas. *Hăn* —, fumée. — *cục sá*, la fumée entre dans les yeux. *Thảy* —, éteindre le feu. *Mé* — *xủi óng*, brûler les broussailles dans les champs défrichés pour la culture. *Cứ thuổng* —, une flamme. — *chó*, le foyer. *Siền ẳn* — *tẩu*, pierres du foyer ; les trois pierres qui tiennent lieu de trépied. *Huổi kiầm thièp* —, pinces à feu ; pincettes. *Cứ hồm thủn vói ầu* —, tube en bambou pour souffler le feu.

Pẻi. *Cứ lòng tạt* —, hirondelle.

Pểi. *Cứ hẳn* —, couverture (étrangère). *Pa khảy tồm* —, quand le temps est froid, on se couvre d'une couverture.

Pèn. *Cảu* —, différence.

Pén. *Cảu* —, distraction.

Pến, adjectif qualificatif. *Cứ* — *veng*, un habit. *Cứ* — *pũn veng*, un vêtement contre la pluie. *Cứ* — *veng bàng*, habit déchiré. *Cứ* — *veng chửn*, habit hors d'usage. *Cứ* — *sẻa*, une feuille de papier.

Pển. *Cứ hồm* —, la poitrine.

Pển, part ; portion ; partie. *Cầu đầu* —, diviser en deux parties. *Chầm cuồn sủ* — *mạ cứ* —, avoir parcouru le tiers du chemin. *P'uồt* — *đín*, tout à fait bon ; parfait.

P'èn. — *đa*? Quand? *Mừ* — *đa hèi*? Quand partirez-vous?

P'èn. *Cứ hồm* — ; *hày* —, une dent (v. *Phền*). *Xồc* —, avoir mal aux dents. *Xoặc* —, brosser les dents. *Cứ suồng xoặc* —, brosse à dents. *Ựt* —, arracher les dents. *Mạ* —, carie des dents.

P'én, masser ; presser ; comprimer. — *bóng*, masser le ventre. — *khièn*, masser les bras. — *khết ém hải*, se pincer le nez pour ne pas sentir.

Péng, pèng, pểng, côté ; bord ; la prononciation varie avec l'accent du mot qui suit, et selon l'usage. *Péng làng*, bord de la mer ; rivage. *Đầu péng mưồm*, paire de moustaches. *Cứ pẻng giểng*, un doigt. *Cứ péng phà mớư*, la main. *Đầu pèng hàu nắc*, les deux joues. *Đầu pẻng già*, les deux bords, rives du fleuve. *Đầu pếng giáy tương*, les deux poignées d'une caisse, d'une malle. *Hồm péng nghèn*, une piastre cinquante. *Cứ péng càm*, un soulier. *Đầu pèng vả*, les deux épaules. *Đầu pèng khồc*, les deux jambes. *Đầu pèng giáy*, les deux oreilles. *Đầu péng phà mớư*, les deux mains. *Cứ pèng khièn*, le bras.

Péng, la cuisse. *Đrự* —, le fémur.

P'èng, rejeter ; jeter ; abandonner. — *hèi*, rejeter. — *khản*, jeter en l'air. — *đự mềi*, répudier sa femme. — *đự phà*, abandonner son mari.

P'ét, entrer. — *đươn*, entrer dans la maison. *Thọ đuổi* — *đẳng*, verser de l'huile dans la lampe. *Cò* — *tay*, mettre quelque chose dans sa poche. *Chủn* —, se baisser pour entrer. *Hẹp* — *cứ đỉ*, mettre quelque chose sous l'aisselle. *Nảu lò si* —, visser. *Sủng nồm* — *ngảo*, mettre de l'eau dans son vin.

Phá. *Cứ đền* —, serviette ; turban. — *mỉn*, mouchoir ; serviette de toilette. *Ngảu* —, mettre, porter le turban.

Phà, père ; époux ; masculin ; mâle. — *mản*, homme (vir) ; garçon. — *đay*, un homme đày. — *mải* ; — *mói*,

un Chinois. — *loà*, un Européen. *Cứ* —, un individu. *Đự* —, époux ; mari. *Khuối đự* —, se marier ; prendre un mari. — *mừ*, votre père. *Đẩu — thảy thảng*, deux hommes qui se battent. — *má*, un chien. — *mẩu*, un porc. — *kháy*, un coq. *Nèi* —, cet homme-ci. *Hớư* —, cet homme-là. — *phầu*, vieillard ; monsieur. — *phầu lẩu thá về châu* ? Monsieur a-t-il déjà mangé ou pas encore ? *Đẩu — khớư thàng*, deux hommes qui s'entr'aiment, qui s'aiment mutuellement. *Ém đụ cứ* —, il n'y a personne. *Ém lài cứ* —, je ne vois personne. *Hẩu cứ — hèi*, je partirai tout seul ; je vais tout seul. *P'èng đự* —, abandonner son mari. — *cứ sẩn*, veuf. *Đẩu — đàng phang*, deux individus qui portent le même nom. *Đẩu — vụ nhiòng*, deux individus de même âge. *Đự khuồng* —, père nourricier.

Phà. *Cứ péng — mớư*, la main. *Đẩu péng — mớư*, les deux mains. — *mớư phày nín*, main droite. — *mớư phày viềng*, main gauche. *Uốt — mớư*, se laver les mains. *Sò — mớư*, s'essuyer les mains. *P'ừơng — mơư*, ouvrir la main. *Giản — mớư*, allonger les mains ; lever les bras en l'air. *Mẩn đẩu — mớư*, qui colle contre les mains. *Pứơp — mớư*, se frotter les mains. — *mớư búng p'áo*, avoir des ampoules. — *mớư chiềng nủt*, avoir des cals ; mains calleuses. *Đẩn — mớư luồi*, glisser des mains, s'échapper des mains. *Cứ bẽ ẩn — mớư*, paume de la main. *Năng nớư — mớư*, le dessus de la main. *Giản — mớư mé*, avancer la main pour saisir.

Phà. *Cứ — vủng*, éventail.

Phà. *Đảu — toá*, une clef.

Phà. *Cứ đền cuồn* —, chemin de traverse.

Phạ, haut ; élevé. *Ảo* —, un homme grand. *Hàu* —, montagne élevée. *Ớư — vền*, se lever tard, quand le soleil est déjà haut sur l'horizon.

Phạ, carcasse ; contenant vide. *Cứ hồm huối soá đày đẩy* —, une boîte d'allumettes vide. — *giưởm kháy*, coquille d'œuf. — *lốc tàng*, cosses d'arachides. — *thẩu*, cosses de haricots. *Cứ hồm xèi — đai*, espèce de coquillages bivalves.

Phày, côté (v. *Péng*). *Phà mớư — nín*, main droite. *Phà mớư — viềng*, main gauche. *Đẩu — sẩn*, par derrière. *Hèi — nín*, aller à droite. *Hèi — viềng*, aller à gauche. *Mẩu — đồng*, l'année prochaine. *Kiú — đồng*, regarder en face, devant soi. *Kiú — sẩn*, regarder en arrière, derrière soi. *Kiú — phị*, regarder de côté. *Đẩu đươn — sẩn*, derrière la maison. *Đẩu đươn — đồng*, devant la maison. — *làng*, bords de la mer ; rivage (v. *Péng làng*).

Phàn, broderies ; fleurs. *Độp* —, étoffe rayée, fleurie. *Vụ* —, broder ; faire des broderies.

Phang. *Mẽi* — ? Quoi ? *Mừ đìu mẽi* — ? Qu'est-ce que vous vendez ? *Mừ sát mẽi* — ? Qu'achetez-vous ? *Mừ điền* ; *mừ bản mẽi* — ? Qu'est-ce que vous dites ? *Ém lài mẽi* —, je ne vois rien. *Mừ — phàng* ? Quel est votre nom ? *Mừ téng* — ; *mừ đặc* — ? Quelle est votre famille ? de quelle famille êtes-vous ? *Mừ hèi vụ* — ? Qu'est-ce que vous allez faire ? *Mừ kiú* — ? Que regardez-vous ? *Mừ tứơng* — ? A quoi pensez-vous ? *Mừ hiú mẽi* — ? Que cherchez-vous ? *Nèi*

sí sí mếi —? Quel est ce caractère? *Nèi thuổn sáy sáy* —? Quel est cet arbre? *Vúi mếi* —? Pourquoi? *Vúi tứ* —? Pour quelle affaire? A cause de quelle affaire? *Vúi mếi — đớư nghềi*? Pourquoi pleurez-vous?

Phàng, arroser.

Phảng. — *thuổn sáy*, arroser les arbres, les plantes. — *bơư sáy*, arroser les légumes.

Phàng, nom. *Mừ phang* —? Quel est votre nom? *Đấu phà đàng* —, deux individus qui portent le même nom.

Phảng. *Đi* —, contrée; région (v. *Vàng*). *Coẩn têặc đi* —, accoutumé, acclimaté au pays. *Ém coẩn têặc đi* —, non acclimaté.

Phát, paquet de certains objets. *Cứ* — *bít*, un paquet de pinceaux pour écrire. — *cứ* —, faire un paquet.

Phàu. —, *phà* —, monsieur; homme âgé. *Phà—lầu thá về chầu*? Monsieur a-t-il déjà mangé ou pas encore?

Phàu. *Đự hắn* —, neveu.

Phàu. — *p'ụt*, ancêtres.

Phàu. *Cứ lồng* —, les idoles. — *chó*, dieu, génie, esprit du foyer.

Phảu, sable (v. *P'ầu*). *Cứ đự* —, un grain de sable.

Phền. — *đa*? Quand? *Mừ — đa hèi*? Quand partirez-vous?

Phền. *Cứ hồm* —; *hày* —, une dent (v. *P'ền*, plus usité). *Xồc* —; — *xồc*, mal de dents. *Đọc* —; *tọ* —, se curer les dents. *Đự sáy đọc* —, *tọ* —, cure-dents. *Ém đụ hày* —, édenté. *Đồng* —, dents de devant; dents incisives. — *đuổng*, molaires. *Thẳn* —, grincer des dents. *Ựt* —, arracher les dents.

Phền. *Cứ hồm — siếng*, l'indigotier.

Phền, semence. — *mồc*, riz de semence; riz réservé pour faire les semis. *Đrà* —, semer. *Vièt — mồc*, semer le riz de semence. — *mồc thừơn xá*, le riz de semence a germé. *Nhài — mồc mé hèi đrà nả*, arracher les semis, les plants de riz pour aller repiquer les rizières.

Phến, soir. *Là* — *nếi*, ce soir. *Cứ — đu mạ xồc*, hier soir j'étais malade.

Phền. *Cứ bẽ* —, une cloison. — *cứ ủn*, feuilles de cocotier tressées qui servent de toiture et de cloison dans le Sud de Hai-nan. *Bín — cứ ủn*, tresser ces feuilles.

Phị. *Cứ hồm* —, une aile. *Tạt* —, aile d'oiseau. *Tạt ngá* —, l'oiseau ouvre ses ailes. *Cứ lồng lụ chiêng* —, termites ailés.

Phị. *Cứ bẽ — đá*, nageoires des poissons (v. *Vịt đá*).

Phị. — *pŭn*, se mettre à l'abri contre la pluie (v. *Mồc pŭn*).

Phị. *Kiú phày* —, regarder de côté.

Phị. — *cứ bà chừơng*; *thảy cứ bà chừơng*, gifler; donner une gifle.

Phiền, adjectif qualificatif. *Cứ — đảo*, un couteau. — *đảo à đa*? Le couteau de qui? — *đảo cúng hẩu*, mon couteau; le couteau est à moi.

Phiền. *Íp — làn*, aniline.

Phín. *Cứ bẽ ngoa* —, une tuile. *Khấp ngoa* —, tuiler. *Cứ hồm khồng ngoa* —, four à tuiles.

Phộc. *Ngẩu — mà hàm*, couché sur le ventre.

Phòn. *Cứ chừơng* —, une table. *Đấu nớư* —, sur la table. *Đấu sáu* —, sous la table. *Sò* —, essuyer la table. *Chừơng — ò lò*, la table est sale. *Uòt* —, laver la table. *Khồc* —;

— *khồc*, les pieds de la table. *Váng* —, traverses qui relient les pieds de la table entre eux et les consolident. *Són nớư* —, déposer, mettre quelque chose sur la table. *Són sáu* —, mettre sous la table. *Bẻ nớư* —, s'appuyer sur, contre la table. *Đòng thàu* —, les bords de la table. *Hòm háu* —, les coins de la table. *Mùn muồt* —, dans le sens de la longeur de la table. *Thằm hèn* —, dans le sens de la largeur de la table.

PHÓT, couper ; faucher (v. *Cắt* ; *Thún*). — *nghễn*, faucher l'herbe.

Pỉ. — *khét*, se moucher.

Pì. *Cứ* —, une charge. *Cứ sớư cứ* —, la palanche. *Cứ* — *ngủn*, une charge de bois de chauffage. *Són* — *tuồi*, déposer la charge ; se décharger. *Sáp* — *ớư*, prendre la charge ; mettre la charge sur les épaules. *Cứ* — *khã*, deux paniers formant une charge, un à chaque bout de la palanche.

P'IÈN, enfiler. — *hú*, mettre un pantalon ; se culotter. — *vạt*, mettre des chaussettes.

P'IẺN. *Á* — *ỉn* ; *á p'ỉn ỉn*, opium.

PIÊNG, porter sur les épaules ; porter sur soi. *Đự mếi khầu* — *nùng*, femme enceinte.

PIẾNG. *Cứ* — *liêm thèt muồn*, faucille.

P'ÌNG. *Công* —, juste ; équitable.

P'ÍT ; PHÍT, adjectif qualificatif. *P'ít ngà*, cheval.

PỌ, rouler ; plier (v. *Pượp*). — *sớư giư*, rouler une cigarette. — *sêa*, plier du papier.

P'ỌC, renverser. — *áo*, renverser une tasse, en mettre l'ouverture en bas.

PÔNG, heurter ; bousculer. — *thàng*, se heurter, se bousculer.

PỚƯ, neuf. *Là p'uồt* —, dix-neuf. — *p'uồt*, quatre-vingt-dix. — *đán*, neuf cents. — *nguồn*, neuf mille. *Nhán* —, le neuvième mois.

PÚ, adjectif qualificatif. *Cứ* — *sêa*, une voiture. *Cứ* — *kí khi*, assortiment d'outils, d'instruments. *Cứ* — *sí*, un livre. *Cứ* — *màng đió*, une moustiquaire. *Cứ* — *bạc* ; *cứ* — *bạc*, un tableau ; une peinture. *Cứ* — *sừơng* ; *cứ pù sừơng*, un mur. *Cứ* — *kẻ độp*, métier à tisser.

PÚI, cuit. *Mám* —, viande cuite. *Bơư sáy* —, légumes cuits. *Thá* —, du riz cuit.

PŨN, pluie. *Nôm* —, eau de pluie. — *tuồi*, la pluie tombe. *Pa* —, pleuvoir. *Pa vụ* — *lúng*, grande pluie. *Pa vụ* — *suy*, petite pluie. — *đai*, il pleut beaucoup. *Mộc* — ; *phị* —, se mettre à l'abri contre la pluie ; s'abriter. *Hầu hèi khóp* — *thùi lừơng*, j'ai rencontré la pluie en route et j'ai fait demi-tour. — *đặc sút pà*, quand il pleut, le toit dégoutte. — *đặc bơư sáy*, quand il pleut, les feuilles des arbres dégouttent. *Cứ pền* — *veng*, un vêtement pour se protéger de la pluie : manteau. *Đươn hộp* —, la maison, le toit a des gouttières.

P'ÙN. *Mỉn* — ; *miền p'uồn*, cuvette de toilette. *Bàn nôm mỉn* — *hèi*, vider la cuvette.

PÙNG. *Cứ bẽ* — *đá*, voile de navire. *Cứ sớư sáy* — *đá*, mât de navire.

PÙNG. — *sí*, lettre. *Tẻ* — *sí*, écrire une lettre. *Kí* — *sí hèi*, envoyer, expédier une lettre. *Kiú* — *sí*, lire une lettre.

P'ÚNG. *Mẻ phà mớư* — *nôm lầu*, puiser de l'eau dans le creux de la main pour boire.

P'uôn. *Miền* —, cuvette de toilette (v. *Mìn p'ủn*).

P'ươn. — *thư*, étendre, dérouler une natte.

P'ươn. — *sọ*, mettre un bracelet. — *chí van*, mettre un anneau, une bague.

Puông, poussière ; — *đền*, poussière. *Veng hú mẳn* —, vêtements couverts de poussière ; vêtements poussiéreux.

Puồng.— *vạ*, régime de bananes.

P'ương, ouvrir ; lâcher ; lâcher prise.— *phà mơư*, ouvrir la main. — *thuột*, péter. — *hày* (v. *Tăn hày*), aller aux grands besoins. — *đâu* (v. *Tăn đâu*), aller aux petits besoins.— *thướn*, lâcher prise.

Pứơp, froisser ; écraser, frotter.— *sẻa*, froisser du papier. *Khồc* — ; — *khồc*, écraser sous les pieds ; fouler aux pieds (v. *Lạp*). — *phà mơư*, se frotter les mains.

Pượp. — *sờư giứ* ; — *đền giư*, rouler une cigarette, un cigare (v. *Pọ*).

Puột, mou ; tendre. *Mâm* —, viande tendre. *Đền* —, terre molle. *Sam* —, fruit tendre.

P'uôt. *Là* —, dix. *Là* — *cứ*, onze. *Là* — *đâu*, douze. *Là* — *pờư*, dix-neuf. *Đâu* —, vingt. *Sà* —, trente. *Sảo* —, quarante. . . *Pờư* —, quatre-vingt-dix. *Nhân* —, dixième mois. *Nhân là* — *cứ*, onzième mois. *Nhân là* — *đâu*, douzième et dernier mois. — *vền nhân*, le dixième jour du mois. *Vền nểi là* — *cứ*, *là* — *đâu*, aujourd'hui, c'est le onzième jour, le douzième jour du mois. *Vền nểi đâu* —, aujourd'hui c'est le vingtième jour du mois. — *pền đín*, parfait ; absolument bon, bien, beau ; excellemment bien.

P'ứt. — *vắt*, adorer les esprits.

P'ụt. *Phâu* —, les ancêtres.

Q

(Chercher en C *les mots que l'on ne trouvera pas en* Q.*)*

Quá. *Vẳn* (v. *Mẳn*), mandarin civil. *Vù* —, mandarin militaire.

Quà, par ; marque de superlatif, de comparatif. *Chuồn* — *nồm*, sauter par-dessus l'eau. *Nào* —, très long ; trop long. *Thết* —, très court ; trop court. *Phạ* —, trop haut. *Thờư* —, trop bas. *Vụ cúng* — *vền*, travailler tout le jour. — *sồp*, toute la nuit. — *vá hàu*, passer un col, un défilé. *Đín* —, meilleur. *Hèi* — *bàu*, passer par le village ; traverser le village. — *nồm*, passer l'eau ; passer le bac.

Quáy. *Qùi* —, rusé ; fin.

Quàng. — *đâu*, tête chauve.

Qùi. — *quáy*, rusé ; fin.

S

(Chercher en X *tous les mots que l'on ne trouvera pas en* S.*)*

Sá. *Cứ hồm* —, un œil. *Đâu hồm* —, les deux yeux. *Siêm* —, les cils. *Hún* —, les sourcils. *Ngả* —, ouvrir les yeux. *Nhiặp* —, fermer les yeux. *Iú* — *đòm*, prunelle de l'œil. *Hăn pểi cục* —, la fumée entre dans les yeux. *Nồm* —,

larmes. *Nôm — mảo*, les larmes coulent. *Ỉt nôm* —, essuyer les larmes. *Ào lào* —, un aveugle. *Ào lào — siù cứ giầu*, les aveugles portent des bâtons. *Khẩn — thảy súng*, viser avec un fusil; mettre en joue. — *khôc*, chevilles des pieds. — *đẩn*, nœuds des bambous. — *sáy*, nœuds des arbres en général. *Sáy đụ* —, arbre noueux. *Cừ — nôm thẳng*, un puits. *Cứ hôm — vền*, le soleil.

SÀ. *Thuồn cứ* —, cannelier qui produit la pomme-cannelle. *Sam cứ* —, pomme-cannelle. — *chí*, piment. — *chí đrít*, le piment est piquant.

SÀ, thé (v. *Đè*). *Cứ hôm chùng* —, tasse à thé. *Cứ hôm biềng* —, théière. *Chùng — đầu bả nôm*, quand la tasse se renverse, le liquide se répand.

SÀ. — *huờng*, le coude.

SẮC, briser; rompre; casser. — *cứ sờư giầu*, casser un bâton. — *đự giếng*, faire craquer les doigts.

SẮC. — *đàu khẩn kiú pa*, lever la tête pour regarder le ciel.

SÁY. *Cứ thuồn* —; *cứ đền*—, un arbre. *Cứ sờư* —, tige, brindille de bois. *Đèu* —, racines des arbres. *Ả* —, les branches. *Bơư* —, feuilles des arbres; ce terme est employé pour désigner les légumes. *Lảu bơư* —, manger des légumes. *Phảng bơư* —, arroser les légumes. *Hèi mé bơư* —, aller cueillir des légumes. *Viên bơư* —, jardin potager. *Vi viên bơư* —, enclore un jardin. *Năng* —, écorce d'arbre. *Khẩn* —, monter sur un arbre. *Luồi* —, descendre d'un arbre. *Bẩu* —, couper un arbre. *Sát bơư* —, acheter des légumes. *Điù bơư* —, vendre des légumes. *Bơư — pải*, légumes cuits. *Càm* —, sabots. *Sam* —, fruit. *Đrầu sam* —, cueillir des fruits. *Thảo sam* —, peler un fruit. *Ụt ả* —, courber les branches. *Đự — tọ p'ền*; *đự — đọc p'ền*, cure-dents. *Cóc — khao*; *bơư — khao*, chou chinois. *Cứ sờư — pùng đả*, mât de navire. *Cứ đải* —; *cứ đài* —; *cứ đít* —, une rangée d'arbres. *Đrả* —, planter un arbre. *Ī năng* —, enlever l'écorce d'un arbre. *Pũn đặc bơư* —, quand il pleut, les feuilles des arbres dégouttent. *Vụ — tà bé*, charpentier; menuisier. *Còư* — scier du bois. — *uột séng*, la plante fleurit. *Cứ cà — cung*, cercueil. *Sả* —, nœuds des arbres. *Sắc* —, casser une plante. *Xà đrền* —, goyavier. — *uột nhải khẻò*, arbre couvert de mousse, sur lequel pousse de la mousse. *Ngỏ thuồn* —, secouer une plante. *Mền tùi sò* —, le buffle se frotte contre les arbres. *Cứ sờư thùn đải* —, marteau en bois. *Đàu — khớư*, arbre mort. *Đàu — đụ suống*, arbre creux. *Thuồn — đầu*, arbre tombé. *Nềi thuồn* —, — *phang*? Quel est cet arbre?

SAM. *Cứ hôm* —, un fruit (v. *Xam*). *Đrầu* —, cueillir des fruits. — *kít*, mandarine. — *khẻò*, fruit vert. — *tự*, fruit mûr. — *mườn*, fruit âcre. — *đảo*, fruit dur. — *puồt*, fruit mou, tendre. — *pải*, fruit cuit. *Thảo* —, peler des fruits.

SÁM, aiguisé; effilé; qui coupe bien. *Phiền đảo* —, couteau qui coupe bien. *Đảo ém* —, couteau qui ne coupe pas.

SẢN, dur. *Đền* —, terre dure.

SÁO, courber; plier. *Sắc* —, briser, rompre en pliant.

Sào, quatre. *Là p'uòt* —, quatorze. — *p'uòt*, quarante. — *p'uòt*—, quarante-quatre. — *đán*, quatre cents. *Đán* —, cent quarante. *Nhán* —, quatrième mois.

Sáp. — *pi ớư*, soulever la charge ; prendre une charge pour l'emporter ; mettre la charge sur l'épaule.

Sát, acheter. *Mư* — *mẽi phang* ? Qu'est-ce que vous avez acheté ? *Mư* — *mèn tùi* — *đai đa*? Combien avez-vous acheté le buffle ? *Mư* — *ém* ? Achetez-vous, oui ou non ? *Hâu ém* —, je n'achète pas. — *điù*, acheter et vendre ; faire le commerce. — *tụt chiền*, acheter et payer comptant. — *ém tụt chiền*, acheter à crédit.

Sáu, sous ; dessous ; inférieur. *Đâu* — *phòn*, sous la table. *Són* — *phòn*, déposer quelque chose sous la table. *Són* — *đèn*, déposer un objet par terre. — *hàng*, mâchoire inférieure. *Phày* — *lùn tùn*, lèvre inférieure.

Sáu. *Mẽi* —, pou.

Sâu. *Hòm* — *máu*, auge à porcs.

Sàu, chaud. *Pa* —, temps chaud. *Nòm* — ; *lèi nòm*, eau chaude. *Thá* —, riz chaud. *Đai* — *ém mé mạ*, cet objet est trop chaud, on ne peut pas le prendre.

Sàu. — *lường*, racheter. — *nả lường*, racheter une rizière.

Sáu. *Uòi* — ; *úi* —, jeu de la balançoire.

Sáu, rugueux. *Năng* —, peau rugueuse.

Sáu. *Chuồn* — *hả* ; *chuồn sáu hả*, se tenir debout, les poignets appuyés sur les hanches.

Se. *Cứ* — *sín*, flambeau ; torche.

Sẹ. *Cứ* —, un mètre.

Sẽ, cire.

Sẽa. *Cứ pú* —, une voiture. *Mèn tùi thò* —, le buffle tire la voiture. *Đâu hòm mẽi* —, les deux roues de la voiture. *P'à* —, brancards de la voiture.

Séa, papier. *Cứ vền* —, une feuille de papier. *Cứ bẽ* —, un morceau de papier. *Cứ bào* —, une liasse de papier. *Giư* — ; — *giư*, papier à cigarettes. *Bạc* —, coller du papier. *Ĩ* —, déchirer du papier. *Ĩ* — *chứn, chướn*, déchirer du papier et le rendre inutilisable. *Ĩ* — *thướn*, arracher du papier collé. *Pướp* —, froisser du papier. *Pọ* —, plier du papier. *Vẽi* — ; *tháu* —, déplier du papier. *Viú âu* — *hèi*, le vent en soufflant a emporté le papier. *Nghèn* —, billet de banque ; papier-monnaie. *Cứ đỏ* —, une main de papier.

Sèn. *Thảy điò đúi* —, livrer combat.

Sén, écraser sous le pouce, sous l'ongle. — *mắt*, écraser une puce.

Seng. *Cứ lồng mẽi* — *điú*, civette ; marte.

Séng, fleur. *Sáy uột* —, l'arbre fleurit. *Cứ chèm* —, une fleur. *Cứ thuồng* —, bouquet de fleurs.

Séo, fouiller ; examiner ; scruter. — *huòn*, fouiller quelqu'un.

Sẽu. *Cứ đẽn* —, un mur. *Cứ đẽn gioằn* —, mur de clôture.

Si. — *cà* ; — *kỉ*, soi-même.

Si. *Cứ sờư lò* —, une vis (v. *Sí*).

Sí, sỉ, caractère d'écriture ; lettre d'alphabet. *Té sỉ*, écrire ; écrire des caractères. *Té pùng sí*, écrire une lettre. *Kí pùng sí*, expédier une lettre. *Kiú pùng sí*, lire une lettre. *Cứ pùng sí*, une lettre. *Cứ bủn sí*, un volume d'une collection. *Cứ pú sí*,

un livre. *Só sỉ hèi*; *sò sỉ hèi*, effacer un caractère. *Ém chiềng sỉ*, caractère fautif; ce n'est pas le caractère qu'il faut. *Té sỉ ém chiềng*, écrire un caractère qui n'est pas le vrai. *Sỉ hoǐn càu gọ*, les lettres européennes sont tout tordues (par rapport aux caractères chinois). *Khuồng đờư* —, savoir lire; connaître les caractères.

Sỉ. *Cứ sờư lò sỉ*, vis (v. *Sỉ*). *Náu lò sỉ p'ét*, visser. *Nâu lò sỉ thứơn*, dévisser.

Siểm. — *sá*; *hún siểm*, cils.

Siền. *Cứ hòm* —, une pierre; un caillou. *Đảng* —, lancer un caillou. *Cứ hòm — luồn*, caillou rond. *Cứ hòm — luồn ngày hèi*, un caillou rond roule. *Cứ thuồng* —, un tas de pierres. *Cứ sờư — đóng*, un pavé. — *huổi*, pierre à chaux. — *ằn pêi tầu*, les pierres du foyer; les trois pierres qui tiennent lieu de trépied. — *uột nhài khèǒ*, pierre moussue; pierre couverte de mousse verte. *Đự — tík*, un petit caillou.

Siền. *Cứ — hèi khủn thá*, spatules pour puiser du riz dans la marmite.

Siếng. *Cứ hòm phèn* —, indigotier; *nóm* —, indigo.

Siểng, mettre à sécher; exposer à l'air. — *veng hú*, faire sécher les vêtements.

Siéng. — inviter. — *lầu thá*, inviter à manger. — *chùng*, inviter quelqu'un à s'asseoir.

Siểng, clair; pur; non troublé (v. *Xỉng*). *Nôm* —, eau claire, pure.

Sín. *Cứ sẹ* —, flambeau, torche.

Sín. — *ền*, éternuer.

Sìng. — *sủ*, aboutir; réussir. *Ém — sủ*, échouer.

Sìng. *Cứ — kèu*, — *kièu*, — *khêu*, un palanquin; une chaise à porteurs.

Sít. — *veng*, mettre un habit; s'habiller. — *veng*, *p'ièn hú*, mettre un habit et un pantalon. — *veng nguồi*, mettre un habit à l'envers. — *veng nguồi*, mettre un habit de deuil; se mettre en deuil; porter le deuil.

Siù, prendre en main; porter (v. *Mê*). — *cứ giầu*, porter un bâton. *Ào lào sá — cứ giầu*, les aveugles portent des bâtons.

Siu, automne.

Sò, frotter, essuyer; on dit aussi: *só*. — *phà mờư*, essuyer les mains. — *phòn*, essuyer la table. *Só sỉ hèi*, effacer un caractère. *Mèn tùi sỏ sáy*, le buffle se frotte contre l'arbre.

Sọ. *Cứ hòm* —, bracelet; anneau. *P'ươn* —, mettre un bracelet. *Mièng* —, porter un bracelet. *Khòc* —, anneau pour les pieds. *Mièng khòc* —, porter des anneaux aux pieds.

Sõ, se tromper. — *cuồn*, se tromper de chemin. *Khày* —, se tromper dans ses calculs. *Gỉn* —, reconnaître son erreur.

Soả. *Huổi* —, allumette. *Cứ bào huổi* —, boîte d'allumettes. *Thảy huổi* —, frotter une allumette. *Gia huổi* —, phosphore. *Cứ hòm huổi — đày đảy phạ*, boîte d'allumettes vide.

Soảng. *Mủn mươn* —, une fenêtre.

Sòi. *Pất* —, prospérer; devenir riche.

Sòm. *Cứ hòm* —, une porte (v. *Mủn mươn*). *Thảy* —, frapper à la porte (v. *Xòm*).

Són, déposer; mettre. — *nờư phòn*, déposer, mettre un objet sur la table. — *sáu đèn*, déposer un objet par terre. — *béo luồi*, ôter son chapeau; se découvrir. — *nèi*; — *đầu nèi*, déposez cela ici; mettez cela ici.

— *hớư*, déposez cela là-bas. — *đẩu đa* ? Où l'a-t-on déposé ? Où faut-il le déposer ? — *pĭ luồi*, déposer la charge. *Giáu — mêi hảo nò lảu*, mettez cela de côté, on ne le mangera que demain.

Sóng, peser. *Cứ đàu* —, balance romaine.

Sồp, nuit. *Cứ* —, une nuit. *Láu đuồi* —, souper ; prendre le repas du soir. *Mêi thòn* —, la moitié de la nuit ; minuit. *Pa* —, il fait nuit. *Vụ cung quà* —, travailler pendant toute la nuit. — *làng lớư nò chón*, se coucher à une heure tardive dans la nuit.

Sờư, enlever ; ôter ; débarrasser de. — *huồng tùi*, enlever, ôter le joug du buffle.

Sờư, adjectif qualificatif de certains objets longs (v. *Đển*). *Cứ — sảy*, bille de bois ; brindille. *Cứ — ngẩu*, colonne de maison. *Cứ — mày*, canne à sucre. *Cứ — giự*, une cigarette, un cigare. *Cứ — cứ pĭ*, palanche. *Cứ — chúc*, une bougie, chandelle. *Cứ — xạ*, un pilon. *Cứ — bít*, un pinceau. *Cứ — cá ngám*, une fourche. *Cứ — mục*, un bàton d'encre de Chine. *Cứ — thẩn đúi*, un marteau.

Sù. *Sìng* —, réussir ; aboutir. *Ém sìng* —, échouer.

Sủ, trois. — *hòm nhán*, trois mois. *Vèn nểi — p'uồt*, c'est aujourd'hui le trentième jour du mois. *Là p'uồt* —, treize. — *p'uồt*, trente. — *p'uồt* —, trente-trois. — *đán*, trois cents. — *đán* —, trois cent trente-trois. *Nhán* —, le troisième mois.

Sử, excepter ; exempter. — *đự cứ lèk*, excepté les enfants. — *mêi khẩu*, excepté les femmes. *Ém — cứ phà*, sans excepter personne.

Sụ. — *ụ*, à l'intérieur ; dedans. *Đẩu — ụ đươn*, dans la maison ; dans l'intérieur de la maison.

Sự. — *độp*, passer et repasser la navette sur le métier à tisser.

Sữ, vrai ; juste (v. *Ngám*). *Ém* —, ce n'est pas vrai ; ce n'est pas juste. — *í*, content. *Ém — í*, mécontent.

Suy. *Pŭn* —, crachin. *Pa vụ pŭn* —, crachiner.

Sủn. *Phà cứ* —, un veuf. *Mêi cứ* —, une veuve.

Sún, conduire. — *khiền hèi*, conduire par la main. — *tùi*, conduire un buffle.

Sủn. *Cứ hồm* —, le dos. *Kiú phảy* —, regarder derrière le dos, derrière soi. *Đẩu đươn phảy* —, derrière la maison. *Đẩu phảy* —, par derrière. *Đrự cứ* —, épine dorsale (v. *Đrự tổng cổng*). *Xồc cứ* —, avoir mal aux reins.

Sủn, printemps.

Sún, la brousse ; la forêt. *Thún — vụ óng*, couper la brousse, la forêt pour faire des champs.

Súng. *Cứ đàu* —, un fusil. *Thảy* —, tirer un coup de fusil. *Gia* —, la poudre. *Khán sả thảy* —, viser ; mettre en joue. *Thảy — ào đồm*, tuer quelqu'un à coups de fusil. *Đẩu — tương téng*, fusil rouillé. *Cứ mủn mườn — lúng*, canon. *Cứ nồm đáng* —, révolver à six coups.

Súng. — *nồm p'ét ngảo*, mettre de l'eau dans son vin.

Suồng, adjectif qualificatif. *Cứ — ngủt*, aiguille. *Cứ — boả*, une hache. *Cứ — hươn*, une épine. *Cứ — đòng*, un hameçon.

Suồng, trou ; troué ; percé. — *lúng*, grand trou. — *tík*, petit trou.

— *tik lip*, un tout petit trou. *Veng* —, boutonnière. *Hút* —, creuser un trou. *Cứ biêng* — *đân nôm*, une marmite percée laisse échapper l'eau. *Nghèn* —, mine d'argent.

Sương. *Đàu sáy đụ* —, arbre creux.

Suống. *Cứ pủ* —, un mur. *Cháy* —, faire, construire un mur. *Bé* —, s'appuyer contre un mur (v. *Séu*).

Sốt, queue; fin; extrémité. — *ngả*, queue de cheval. — *tùi*, queue de buffle. *Má uồi* —, le chien remue la queue. — *nhán*, la fin du mois. *Đự* —, le cadet; le dernier-né. — *đá*, la proue. *Păn đặc* — *pà*, quand il pleut, les bords des toits dégouttent.

Sứn, percer avec un objet pointu. — *áu*, percer un abcès. — *hườn*, enlever une épine avec une épingle. (On dit aussi : *sườn* et *sứn*.)

T

Tà. — *bé*, ouvrier. *Thảy đái* — *bé*, forgeron. *Vụ sáy* — *bé*, charpentier; menuisier.

Tà. *Cứ* —, échelle (v. *Thà*).

Tả, feindre; simuler (v. *Kẻ*). — *xốc*, feindre la maladie. — *chón*, faire semblant de dormir.

Tã. *Là* —, bagages; marchandises. *Vẫn là* —, arranger ses bagages.

Tạ, mâcher. — *mâm*, mâcher de la viande. *Ôm ém* —, avaler sans mâcher.

Tay, poche. *Cứ* — *veng*, une poche d'habit. *Cò p'ét* —, mettre quelque chose dans sa poche.

Tày, ouest.

Tẩm. *Ngẩm ngẩm* — —, murmurer; bougonner.

Tăn, lâcher (v. *P'ương*). — *hày*, aller à la selle; aller aux grands besoins. — *đàu*, uriner; aller aux petits besoins.

Tán. *Cứ đàu* —, parapluie. *Ngả đàu* —, ouvrir le parapluie. *Nghèt đàu tán*, fermer le parapluie.

Tẩn. *Cứ* —, une brasse. *Cứ* — *nào*, long d'une brasse.

Tàng. *Cứ hòm lá* —; *cứ hòm lôc* —, arachide. *Lôc* — *iủ*, cacahuète. *Phạ lôc* —, cosses de cacahuètes. *Ĩ lôc* —, écosser les cacahuètes.

Tàng. *Tìn* —, maître; appellation honorifique.

Tàng. *Ỉ* —, médecin; docteur.

Tàng. — *í*, commercer. *Cứ cù* — *í*, avoir une part de bénéfices dans le commerce.

Tảo, s'éteindre; mourir. *Ău đảng* —; *ău đuôi* —, éteindre la lampe en soufflant. *Vùng đảng* —, éteindre la lampe en l'éventant. *Ém đuôi đảng* —, quand il n'y a plus d'huile, la lampe s'éteint; la lampe sans huile s'éteint. *Ào* —; *ào đôm*, un homme mort; un homme est mort, s'est éteint.

Táp. — *thàng*, semblable.

Tãp. *Cứ hòm* —, une pagode.

Tạp. *Cuòn* — *tủ*, carrefour; croisement de chemins.

Tạt. *Cứ lòng* —, un oiseau. — *phị*, ailes des oiseaux. *Hún* —, plumes d'oiseaux. *Thảy* —, tirer sur les oiseaux; chasser les oiseaux. *Khún* —, une bande d'oiseaux. — *ngáo*, les oiseaux chantent, gazouillent. — *ngả*

phị, l'oiseau ouvre ses ailes. *Cứ lồng — tộc tiền*, oiseau apprivoisé. *Cứ lồng — tùi*, merle-buffle.

TÁU, ronger ; perforer. *Cứ lồng hền — mám*, les vers rongent la viande. — *thùng thàng*, percer, perforer de part en part.

TẨU, naître ; vivant ; vert. *Đự mèi khảu — nủng*, une femme a mis un enfant au monde. *Mèn tùi — đự*, la bufflesse a mis bas. *Ngủn —*, bois vert. *Ngủn — êm đáo pèi*, le bois vert ne brûle pas. *Khảy — giưồm*, la poule pond des œufs.

TẤU. *Siền ản pèi —*, les trois pierres du foyer tenant lieu de trépied.

TẤU, enlever ; ôter. — *ớư* ; — *hèi*, enlevez ; emportez ; ôtez. — *thả hèi*, desservir la table.

TẸ, emprunter ; — *chiền*, emprunter de l'argent.

TÉ, écrire. — *sí*, écrire des caractères. — *pùng sí*, écrire une lettre.

TẸ, démolir. — *đươn*, démolir une maison.

TÈĂC. *Coản —*, habitué ; accoutumé. *Coản — đi phảng*, habitué au climat, au pays.

TÈAU. *Cứ đàu —*, flûte (v. *Đàu giền* ; *đàu viú*).

TÈK, couleur. *Làm —*, couleur bleue. *Thoắt —*, déteindre. *Độp thoắt —*, l'étoffe déteint.

TÈM, cœur (v. *Chớư*). *Đín —*, merci ; avoir bon cœur. *Xòc —* ; *xòc chớư*, avoir mal au cœur.

TÉN, attacher. — *ngà*, attacher le cheval. *Đển đai nài hèa — hú*, ceinture pour retenir le pantalon. — *đển đai nài hèa*, mettre la ceinture. — *cản cản*, attacher, lier serré. — *tùng tùng*, attacher lâche.

TÉNG, famille (v. *Đặc*). *Mừ — phang* ? De quelle famille êtes-vous ? Quelle est votre famille ?

TÉNG. *Bạc —*, le peuple ; le menu, le bas peuple. *Vụ bạc —*, être un plébéien.

TÉNG. *Cứ đàu —*, peigne à dents espacées ; peigne à démêler. — *đàu*, démêler les cheveux au moyen de ce peigne.

TÉNG. *Đàu súng tương —*, fusil rouillé.

TÉP. *Cứ — cào iồ*, cataplasme ; onguent.

TÈU. — *vắt*, siffler.

THẢ, riz cuit. *Lẩu —*, manger du riz ; manger en général. *Lẩu — nồm*, manger de la soupe, de la bouillie de riz. *Mừ lẩu — em* ? Mangez-vous ? *Hẩu êm lẩu —*, je ne mange pas. *Mừ lẩu — vể chàu* ? Avez-vous déjà mangé, ou pas encore ? *Lẩu cào —*, manger de bon matin, de bonne heure. *Đảng —*, cuire le riz. *Cứ đuồn —*, un repas. *Lẩu — đai*, manger beaucoup. *Lẩu — giẩu*, manger peu. *Êm lẩu mạ —*, ne pas pouvoir manger. *Mé — má lẩu*, donner à manger au chien. — *sàu*, riz chaud. — *khảy*, riz froid. *Khủn —*, puiser du riz dans la marmite pour le mettre dans les bols. *Cứ siền hèi khủn —*, spatules qui servent à puiser et à tourner le riz dans la marmite. *Tẩu — hèi*, desservir la table. *Hẩu ọp lẩu —*, j'ai envie de manger ; je désire manger. *Lẩu cứ ảo —*, manger un bol de riz. *Êm đớư nả lẩu —*, ne pas lui donner à manger. *Cứ pạ —*, une bouchée de riz. *Lẩu cứ pạ —*, manger une bouchée. *Cứ đuồn —*, un repas. *Cứ hồm mạ —*, un grain de riz cuit. *Siềng*

lẩu —, inviter à manger. *Lẩu* — *khườm*, rassasié ; manger à sa faim. — *púi bài*, le riz est cuit. *Cắp ảo lẩu* —, préparez, mettez la table. *Nồm* —, eau de riz.

THÀ. *Cứ* —, échelle (v. *Tà*). *Khả cứ* — ; *đắp cứ* —, dresser l'échelle. *Sỏn cứ* —, enlever l'échelle ; déposer l'échelle. *Khấn* —, monter sur une échelle. *Luồi* —, descendre de l'échelle. *Cứ vàng hền cứ* —, échelons.

THẠC. — *khấn* — *luồi*, pousser en avant, retirer en arrière, par exemple, les jetons de l'abaque.

THÁY, raser avec un couteau, avec un rasoir. — *mườm*, se faire la barbe : se raser.

THÁY, à la place de. — *thàng*, se changer mutuellement. — *thàng vụ cung*, se remplacer pour travailler.

THẤY, frapper. — *ảo bảng*, briser une tasse en frappant dessus ; casser un bol. — *súng*, tirer un coup de fusil. — *huổi soả*, frotter une allumette. *Đẩu phả* — *thàng*, deux individus qui se battent. — *pẻi*, éteindre le feu. — *lồng*, frapper le tambour. *Gòp ngấn thàu* —, donner un coup de poing ; fermer le poing pour frapper. *Mé cứ giẩu* —, donner un coup de bâton ; prendre un bâton pour frapper. — *mồc*, battre le riz. — *tạt*, chasser ; chasser les oiseaux. — *súng ảo đồm*, tuer quelqu'un à coups de fusil. *Khấn sá* — *súng*, viser en tirant ; mettre en joue. — *lẩm*, attraper, atteindre, toucher le but en tirant. — *ém lẩm*, manquer le but. — *bài*, jouer aux cartes. — *mạc*, tâter le pouls. — *sồm*, frapper à la porte. — *ảo thườn đạt*, frapper quelqu'un jusqu'au sang. — *mả gặt*, frapper un chien et le faire hurler sous les coups. — *mả hẻng*, frapper un chien qui se sauve en boitant. — *đải tà bé*, forgeron (l'ouvrier qui frappe le fer). — *boả*, frapper les cymbales l'une contre l'autre. — *cứ bà chương* ; *phị cứ bà chương*, gifler ; donner une gifle. — *chiảng*, frapper la cloche (chinoise sans battant). — *đay* ! cri de guerre des Chinois contre les aborigènes : Frappons les Đày ! tirons sur les Đày ! Ces derniers répliquent en disant : —*mồi* ! — *mải* ! Tirons sur les Chinois !

THÀI. *Cứ* — *hí*, une pièce de comédie.

THÀM. — *thàu*, suie qui adhère au chaudron.

THẨM. — *hền đươn*, dans le sens de la largeur de la maison. — *hền phỏn*, dans le sens de la largeur de la table.

THẢM, frapper la terre du pied ; piaffer. *Ngà* —, le cheval piaffe.

THÁN. *P'ay* —, après ; ensuite (v. *Đùi*). *Chảm p'ay* —, marcher en arrière, après les autres. *Khuồn đụ đai, p'ay* — *ém đụ*, auparavant il y en avait beaucoup, mais ensuite il n'y en eut plus.

THÁN. — *khồc*, traces des pieds. *Đẩu* — *khồc*, suivre les traces, suivre à la trace, à la piste.

THÀN. *Cứ lồng* —, perdrix. *Cứ đuồi* —, couple de perdreaux.

THẦN, mordre ; piquer. *Méi nhuồng* —, les moustiques piquent. *Lồng mả* —, le chien mord. *Lồng già* — *ảo*, le serpent mord les gens. — *p'ền*, grincer des dents.

THÀNG, terme indiquant la mutualité, la réciprocité. *Đẩu phả thảy* —, deux individus qui se battent. *Chàng*

—, se disputer ; se quereller. *Đấu đồng* —, en face. *Đấu phả bòng — vụ cung*, deux individus qui s'entr'aident pour travailler. *Đấu phả khớư* —, deux personnes qui s'aiment mutuellement. *Tạp* —, semblable. *Àm* —, se rencontrer. *Đấu hồm sam p'ẩn* —, fruits jumeaux ; fruits doubles. *Táu thùng* —, percé de part en part. *Cấu* —, diviser entre soi ; partager. *Bộ* —, se changer mutuellement ; échange mutuel. *Tháy — vụ cung*, se remplacer pour travailler, se relayer.

THẢNG. *Cứ hồm* —, chignon des femmes chinoises (v. *Thụ đấu*).

THÀO, racler ; couper en raclant, en taillant. — *lièp*, tailler les ongles. — *bít*, tailler un crayon. — *sam sáy*, peler un fruit. — *vải*, peler, racler une pomme de terre. *Mé đảo mứơn — phòn*, apporter un couteau pour racler la table. — *hún máu*, racler le crin d'un porc que l'on vient d'échauder.

THÁP. — *càm*, mettre des souliers, se chausser.

THAU. — *tùi*, garder les buffles ; faire paître les buffles. — *nhiú*, garder les vaches.

THẦU. — *lai*, expectorer ; cracher.

THẦU. — *chớư*, respirer. *Nà đồm bài ém — chớư*, il est déjà mort, il ne respire plus.

THÁU, déplier (v. *Vẽi*). — *sẻa*, déplier du papier. — *sẻa thứơn*, même sens.

THÀU, chaudron. — *lộc*, marmite (v. *Biềng*). *Thàm* —, suie qui adhère au chaudron, à la marmite.

THẤU. — *gùi*, pétrole.

THÀU. *Cứ hồm — càng*, cuiller.

THÀU. *Ngún* —, le poing. *Gộp ngún* —, fermer le poing. *Gộp ngún — thảy*, donner un coup de poing.

THẤU. *Cứ* —, haricot ; pois. *Phạ* —, cosses des haricots. *Sá* —, haricots germés que l'on mange en salade.

THẤU. *Cứ lồng — đảo*, tortue.

THÊNG. *Cứ chừơng* —, un lit de camp.

THEO, bramer. *Mèn đòi* —, le cerf brame.

THÈÒ, voix ; timbre de voix. *Điền lủng* —, parler à haute voix. *Điền tík* —, parler à voix basse.

THÉT, court. — *quà*, trop court. *Veng hú* —, vêtements courts. — *míng*, mourir jeune ; courte existence.

THÈT, moissonner ; couper avec une faucille. — *muồn*, couper le riz ; moissonner. *Cứ liềm — muồn*, faucille pour moissonner.

THẸT. *Xòc bẩu* —, avoir mal à la partie postérieure, à l'anus.

THÌ, augmenter ; ajouter ; plus. *Mé* —, prendre davantage. *Đớư* —, donner un peu plus.

THĨ, donner un coup de pied ; ruer. *Ngà* —, le cheval rue.

THỊ, plein ; rempli. — — *cồc*, une bouteille bien pleine. — *bả thứơn*, plein à déborder.

THIẾNG, fendu ; fendillé. *Cứ hồm áo* —, un bol fendu.

THIẾP, prendre avec des pincettes, des bâtonnets. *Cứ đuồi* —, paire de bâtonnets. *Cứ huồi kiảm* —, pincettes pour le feu.

THIÊU. *Điểm* —, tousser.

THỈM. *Cứ — ngấn đầu*, oreiller.

THỊP. *Cứ hồm* —, assiette.

THỎ. *Nồm* —, la sauce.

THÒ, tirer. *Mèn tùi — sèa*, le buffle tire la voiture. — *mứơn*, tirer à soi ; tirer vers soi.

Thō. *Vụ* —, faire une marque; marquer.

Thọ, verser. — *nồm lảu*, verser de l'eau à boire. — *ngào lảu*, verser du vin à boire. — *đuôi p'ét đáng*, verser de l'huile dans la lampe; mettre la graisse dans la lampe (comme chez les Đày). — *đè mướn lảu*, verser du thé à boire.

Thọ. — *lí*, politesse; urbanité. *Ào đụ — lí*, un homme poli.

Thoà. *Cứ lồng* —, lapin; lièvre.

Thoắt. *Độp — tèk*, l'étoffe déteint.

Thồc, tomber par terre; perdre. — *luồi*, tomber; descendre. *Mừ — mêi phang*? Qu'est-ce que vous avez perdu? — *nồm đồm*, tomber dans l'eau et se noyer; mourir noyé. — *ngà*; — *khá ngà*, tomber de cheval. *Ngà — hún*, le cheval perd son poil. *Nồm đàu* —, chute des cheveux.

Thồm. *Chang* —; *chang thúm*, au milieu; le milieu. *Chang — cuồn*, au milieu du chemin. *Chang — đướn*, le milieu de la maison.

Thòn, moitié. *Cứ — vèn*, la moitié de la journée; le milieu du jour. *Mêi — sòp*, minuit. *Mạ cứ — cuồn*, avoir parcouru la moitié du chemin; être à mi-chemin.

Thong, sucre.

Thong. — *nhào*; — *khao*; — *kha*, sucre. — *cói*, miel. — *nhào giùng*, le sucre fond.

Thồng. *Đin* —, verre de lampe. *Đin — bàng*, verre de lampe cassé. *Đin — khụ bàng*, le verre de lampe a éclaté.

Thòng, échauder. — *máu*, échauder un porc. — *kháy*, échauder un poulet.

Thồng. — *hèi*, aller avec; aller ensemble. *Hầu — mừ hèi*, je partirai avec vous.

Thờư, petit; bas. *Ào* —, un homme de petite taille. *Hàu* —, montagne peu élevée. — *quà*, trop bas; trop petit. *Phòn* —, table basse.

Thú, sept. *Là p'uồt* —, dix-sept. — *p'uồt*, soixante-dix. — *p'uòt* —, soixante-dix-sept. *Cứ đán* —, cent soixante-dix. *Nhán* —, septième mois. — *hồm nghền*, sept piastres.

Thụ. *Cứ hồm — đàu*, chignon des femmes (v. *Thảng*).

Thự. *Cứ đờư* —, une natte. *P'ườn* —, étendre la natte. *Pọ* —, rouler une natte.

Thục. *Gia* —, poison; venin. *Cứ lồng giá* —, serpent venimeux. *Cái — gia*, contrepoison.

Thủi. — *lướng*, faire demi-tour, revenir sur ses pas (v. *Lứn lướng*). *Hầu hèi khóp pũn lải lướng*, j'ai rencontré la pluie en route et j'ai fait demi-tour.

Thúm, milieu (v. *Thồm*). *Chang — cuồn*, milieu du chemin. *Còc dày* —, bouteille à moitié pleine. *Cứ cần đày* —, un kilo et demi.

Thứm. *Hồm — càm*, cavité qui sépare le talon de la semelle d'un soulier (v. *Thườm*).

Thún, parole; mot; langage. — *đay*, langue đày. *Khuồng đờư — đay*, connaître la langue đày. *Đườm đờư — đay*, ignorer la langue đày. *Bản — mói*, parler le chinois. *Điền — loà*, parler une langue européenne. *Họ — đay*, apprendre, étudier le đày. *Cứ hồm* —, un mot. *Bản chiến* —, dire la vérité, dire des paroles vraies.

Thún, couper. — *nghền*, couper de l'herbe. *Hèi — nghền ngà*, aller

couper de l'herbe, chercher du fourrage pour les chevaux. — *cứ giòng*, couper le cou ; décapiter. — *khứt đầu bẻng*, couper, trancher en deux, de façon à séparer les deux morceaux. — *sản vụ óng*, couper la brousse, la forêt pour faire des champs de montagne, des raïs. *Đảo — giếng*, se couper les doigts avec un couteau.

Thủn, morceau. *Cứ — mằm*, un morceau de viande. *Khứt vụ đầu* —, faire deux morceaux séparés en coupant.

Thủn. *Cứ hòm — vỏi ău pèi*, petit tube en bambou pour souffler le feu (c'est le soufflet des pauvres, de tous les aborigènes d'Extrême-Orient).

Thủn. *Cứ sờư — đúi*, marteau. *Cứ sờư — đúi đải*, marteau en fer. *Cứ sờư — đúi sáy*, marteau en bois.

Thủng. *Mẻi — giự*, une pipe ordinaire. *Cứ đàu mẻi — nồm*, une pipe à eau. *Mẻi — khớư*, longue pipe chinoise à fourneau minuscule. *Cứ sờư chúi* —, le fourneau de la pipe.

Thùng. *Tău — thàng*, percé de part en part.

Thùng. *Cứ hòm xèi hày* —, longs coquillages, en spirales, genre fuseau, conque.

Thùng. *Cứ* —, une pincée. *Cứ — giự*, une pincée de tabac.

Thủng. *Cứ hòm* —, un baquet ; un seau. — *khòc*, petit baquet qui sert tous les soins au lavement des pieds.

Thủng. *Cứ sả, nồm* —, puits (v. *Thuồng*).

Thườm. — *càm*, creux entre le talon et la semelle du soulier (v. *Thừm*). — *đần*, entre-nœuds des bambous. — *giếng*, phalanges des doigts.

Thuồn, parfum ; parfumé ; encens. *Cứ chí* —, bâtonnet d'encens. *Tòc* —, planter, ficher le bâtonnet d'encens. *Gièn* —, brûler ces bâtonnets.

Thướn, sortir. — *đươn*, sortir de la maison. *Bả* —, verser, déborder. — *nồm èn*, transpirer ; suer. *Giảo veng hú* —, déboutonner ses habits ; se déshabiller. *Nhài chuông đải* —, arracher un clou. *Mé đàu đắp côc* —, déboucher une bouteilel. *Sứưn hườn* —, arracher une épine. *Pa — đráo*, les étoiles s'allument au ciel. — *ngắn*, se mettre en colère. *Đầu — giườn đươn*, être dehors, hors de la maison. *Vẻi sẻa* —, *tháu sẻa* —, déplier du papier. — *lương*, verser, livrer les impôts. — *khẩu*, donner toute sa force. — *khẩu vụ*, travailler de toutes ses forces, avec âme, avec ardeur. *Già điền* — ; *nhè điền* —, tirer la langue. *P'ương* —, lâcher prise. — *xả*, germer ; bourgeonner. *Phèn mộc — xả*, le riz de semence a germé. *Thảy ào — đạt*, frapper quelqu'un jusqu'au sang. *Pa — mẻi ồc*, l'arc-en-ciel se forme. *Cà lầu nồm đai cà — nồm èn đai*, plus on boit et plus on transpire.

Thuổn, adjectif qualificatif ; numéral des arbres, des plantes. *Cứ — sáy*, un arbre, une plante. *Ngò — sáy*, secouer un arbre. — *sáy đầu*, arbre tombé. *Nẻi — sáy, sáy phang* ? Quel est cet arbre ? *Cứ — ủn loà*, papayer.

Thuồn. *Đrự* —, articulation, jointure des os.

THUỎNG. *Sá nỏm* —, puits (v. *Thủng*).

THUỐNG, tas ; réunion. *Cứ — siền*, un tas de pierres, de caillous.

THUỎNG. *Cứ — séng*, un bouquet de fleurs.

THUỘT, pet. *P'ương* —, péter.

TI, soie. — *veng*, habit en soie.

TÌ, quatre (v. *Sào*). — *bảng*, carré. *Phòn — bảng*, table carrée.

TÌ, adverbe de temps. — —, toujours. — *nẻi*, maintenant. — *nẻi hẻi*, on part maintenant. — — *mạ xồc*, continuellement malade.

TÌ. — *chuông chảng*, une montre.

TÌ. *Đín giềng* —, adroit, habile de ses mains.

TÌ. *Cứ đàu* —, un poème ; pièce de poésie.

TIỀN, nouveau. — *vŭn*, une nouvelle.

TIỂN. —, *tộc* —, accoutumé ; apprivoisé ; connu. *Tộc — ào*, un individu que l'on connaît. *Ém tộc — ào*, un inconnu. *Cứ lòng tộc* —, oiseau apprivoisé. *Cứ lòng tộc — ém bín hẻi*, l'oiseau apprivoisé ne s'envole pas.

TIẾN. *Khứt chàu cứ* —, objet que l'on coupe, que l'on tranche et qui n'est pas encore complètement détaché, tranché.

TÍK, petit. — — ; — *líp*, tout petit, minuscule. *Viú* —, vent faible ; petit vent. *Suống* —, petit trou. *Điền — thẻô*, parler à voix basse. *Đự siền* —, un petit caillou. *Nhán* —, mois de vingt-neuf jours ; le mois de trente jours s'appelle le grand mois : *nhán láng*.

TIN. *Mạ* —, carie des dents (v. *Mạ p'ển*).

TÍN. *Cứ đén* —, une chaîne.

TÌN. — *tàng*, maître ; titre honorifique.

TÌN, croire. *Hầu ém — mừ bán*, je ne crois pas à ce que vous dites.

TÍNG. *Cứ hồm — lương đôp*, mesure de capacité pour le riz (en noix de coco, ou en bambou).

TỊT. — *đu* ! c'est vrai ; c'est la vérité !

TỊT, perdre. — *mín*, perdre la face. — *bũn*, perdre le capital.

TỌ. *Đự sáy — p'ền*, cure-dents (v. *Đọc p'ền*).

TOẢ. *Đàu phà* —, une clef. — *sồm* ; — *xồm*, fermer la porte à clef.

TOẢ. *Cứ đền* —, un fil. *Cứ đền — đèng*, fil rouge. *Cứ đền — khẻô*, fil vert. *Cứ đền — khao*, fil blanc. *Cứ đền — giếng* ; *cứ đền — hièng*, fil jaune. *Cứ đền — đòm*, fil noir.

TOÀNG, double. *Tàu đự* —, enfanter des jumeaux. *Ngà — khồc đáu*, le cheval galope.

TỒC, enfiler. — *chièn*, enfiler des sapèques. — *đá*, enfiler des poissons. — *ngứt*, enfiler une aiguille.

TỘC. — *tiển*, accoutumé ; apprivoisé ; connu. — *tiển ào*, individu que l'on connaît. *Cứ lòng tạt — tiển*, oiseau apprivoisé.

TỒM, se couvrir de. — *pẻi*, se couvrir d'une couverture ; mettre une couverture.

TÒNG, banc.

TỔNG. *Đrự — còng*, épine dorsale (v. *Đrự cứ sũn*).

TỔNG, encore ; — *đụ*, il y en a encore.

TỚƯ. *Đự* —, gendre, et par extension, mari ; dans ce dernier cas, voir : *Phà*.

TỜƯ, indiquer ; désigner ; montrer. — *cuồn*, montrer le chemin ; indiquer

la route. — *nàm ngủt*, la boussole (l'aiguille qui indique le Sud).

Tử, perdre. *Boá chiến* —, perdre au jeu. *Ào* —, le perdant, celui qui a perdu.

Tủ. *Cuồn tạp* —, carrefour ; croisement de chemins.

Tử, chose ; affaire. *Cứ khún* —, une affaire. *Cứ khún đín* —, un sacrement. *Vúi* — *phang* ? *vúi mẽi phang* ? Pourquoi? pour quelle raison ? à cause de quoi ?

Tử. *Kiú ào ém bũn* —, mépriser les gens.

Tự, mûr ; arrivé à maturité. *Sam* —, un fruit mûr.

Tui, péché. *Pảm* —, pécher ; commettre un péché.

Tùi. *Cứ mèn* —, un buffle. *Thau* —, garder les buffles ; faire paître les buffles. *Mèn* — *lảu nghễn*, les buffles mangent de l'herbe. *Hún* —, poils de buffles. *Hảu* —, cornes de buffles. *Chí* —, lait de bufflesse. *Đự* — *nhỉ*, buffletin. — *tàu đự*, la bufflesse a mis bas. *Lảu chí* —, boire du lait de bufflesse. *Sủn* — *hèi*, conduire un buffle par la corde. *Hàu* —, abattre un buffle. *Khủn* —, une bande de buffles. — *thò sèa*, le buffle tire la voiture. *Cứ huồng* —, joug de buffle. *Khắp huồng* —, mettre le joug au buffle. — *ngài nghễn*, le buffle rumine. — *pàn lẽ*, le buffle se vautre dans la boue. — *sỏ sáy*, le buffle se frotte contre l'arbre. — *vầu ào*, le buffle donne des coups de cornes. *Cứ lồng lạt* —, merles-buffles.

Tủi. *Cứ hòm* — *boả*, l'abaque.

Tùn. *Lùn*—, lèvre. *Phày nớư lùn* —, lèvre supérieure. *Phày sáu lùn* —, lèvre inférieure.

Tùng, lâche ; pas serré ; pas tendu. *Mèn* —, corde lâche, non tendue. *Tển* —, attacher lâchement, non serré.

Tủng. *Cứ đển* —, poireau.

Tuồn. *Kháy* —, poule sauvage ; coq de bruyère.

Tứơng, penser ; réfléchir. *Mừ* — *mẽi phang* ? A quoi pensez-vous ? — *mẽi khẩu*, pensez aux filles ; avoir de mauvaises pensées, de mauvais désirs.

Từơng. *Cứ hồm* —, une caisse ; une malle. *Đẩu péng giáy* —, les deux poignées d'une malle.

Từơng. — *huồn ào*, avoir pitié, compassion des gens.

Tuổng. *Xà* —, coin de la maison ; angle intérieur de la maison.

Tứơng. *Cứ đàu súng* — *tẻng*, fusil rouillé.

Tượng. — *ẹ*, avoir envie de vomir.

Tụt. — *mà*, payer ses dettes. — *cung chiến*, payer le salaire. *Sát* — *chiến*, acheter et payer comptant. *Sát ém* — *chiến*, acheter à crédit.

U

Ừ, écouter ; obéir. *Ém* —, ne pas écouter ; désobéir. *Ém* — *cứ già cạ*, désobéir à ses parents.

Ụ. *Đẩu sụ* — *đươn*, être dans la maison, à l'intérieur de la maison.

Ực. *Đráng* —, roter.

Úi, secouer ; balancer ; agiter ; branler (v. *Uôi*).

Ủi. — *củn*, tablier.

Ún, gonflé ; enflé. *Khồc* —, pieds enflés.

Ủn. — *ào*, un travailleur ; individu

qui ne perd pas son temps, qui n'est pas paresseux.

Ủn. *Thuồn cứ* —, cocotier. *Cứ* —, noix de coco. *Phèn cứ* —, feuilles de cocotier tressées. *Bîn phèn cứ* —, tresser ces feuilles. *Thuồn cứ* — *loà*, le papayer.

Ủng. *Cứ nóng vòng* —, *cứ lòng vòng* —, abeille. *Cứ lòng vòng* — *nhiệt ào*, l'abeille pique.

Uồi, secouer; branler; agiter; balancer (v. *Ủi*). — *đàu*, signe de tête négatif; branler la tête en signe de refus. *Má* — *sứt*, le chien remue la queue. *Chám cuồn* — *khièn*, balancer les bras en marchant. — *sáu*, jeu de la balançoire.

Ủơm, se chauffer. — *pêi*, se chauffer au feu.

Uồng, suivre; accompagner. *Mừ* — *hầu hèi*, venez avec moi; accompagnez-moi.

Uổng. *Cứ hồm* —, étang; pièce d'eau (v. *Váng*). *Đá* —, étang pour les poissons.

Ựơp, saupoudrer; confire; mariner. — *nhào*, saupoudrer de sel; saler. *Mé nhào* — *mám*, saler de la viande.

Uồt, laver. — *đồng*, laver la figure. — *phà mờư*, laver les mains. — *khồc*, laver les pieds. — *huồn*, se laver le corps; se baigner. — *mồm*, se rincer la bouche. — *đồp*, rincer le riz avant de le faire cuire. — *phòn*, laver la table. — *veng hú*, laver les vêtements. — *ào*, laver la vaisselle; rincer les bols.

Uột, germer; pousser. *Sáy* — *séng*, la plante fleurit. *Sièn* — *nhài khèò*, la pierre est couverte de mousse verte.

Út, balayer. — *đèn*, balayer la terre. — *đươn*, balayer la maison. *Cứ bẽ đàu nghền* — *đươn*, un balai.

Ứt. *Cóng* —, gémir; geindre.

Ụt, courber. — *ả'sáy*, courber une branche d'arbre.

Ựt, arracher. — *p'èn*, arracher une dent.

V

Vả. — *hàu*, col; défilé dans les montagnes. *Quà* — *hàu*, passer un col, traverser un défilé.

Vẩ. *Cứ pèng* —, une épaule. *Đầu pèng* —, les deux épaules. *Đrự cứ* —, clavicule. *Giờư* —, changer d'épaule; changer la charge d'épaule.

Vạ. *Cứ hồm* —, une banane. *Cứ puồng* —, un régime de bananes. *Ī năng* —, éplucher une banane.

Vái, puiser (v. *Văn*). — *nồm*, puiser de l'eau.

Vài, patates douces. — *ầu*, taro. *Thảo* —, éplucher des patates.

Van. *Cứ hồm chí* —, un anneau; une bague. *P'ương chí* —, mettre un anneau au doigt.

Văn. — *nồm*, puiser de l'eau (v. *Vái*).

Vẩn. *Đrự đàu* —, omoplate.

Vàn, espacé; clairsemé; non serré. *Độp* —, étoffe grossière; tissu lâche, non serré. *Đrà nả* —, repiquer les rizières, les plants de riz espacés, clairsemés.

Váng. *Cứ hồm* —, étang; lac (v. *Uổng*).

Váng. — *phồn*, traverses en bois qui relient entre eux les pieds de la table. *Cứ — hền cứ thà*, échelons d'une échelle.

Vàng. *Vụ — viềng khạp lương*, faire un nœud coulant.

Vàng. *Mềi —*, une mouche. *Mềi — nhuồng*, moustique.

Vàng. — *vớư*, ombre. — *vớư ào*, l'ombre d'un homme. *Lài — vớư đâu nồm*, regarder son ombre dans l'eau.

Vàng. — *đuồng*, entremetteur et entremetteuse pour les mariages.

Vàng. *Cứ hồm đi —*, un endroit (v. *Pháng*).

Vàng. *Cứ đển —*, lien ; corde (v. *Mèn* ; *Mièn*).

Vắt. — *hớư*, l'âme.

Vắt. *Tểu —*, siffler. *P'ứt —*, adorer les idoles.

Vạt, pauvre. — *đai, ém chièn*, très pauvre, sans le sou.

Vạt. *Cứ khôc —*, chaussettes. *P'ièn —*, mettre ses chaussettes.

Vạt. *Cứ đàu —*, arc, arbalète. *Nhớư —*, une flèche.

Vầu, donner des coups de cornes. *Tùi — ào*, le buffle donne des coups de cornes aux gens.

Vè. *Bèk —*, cartouche de fusil.

Vể. — *châu*, ou pas encore. *Phà phàu lầu thá — châu ?* Monsieur a-t-il déjà mangé ou pas encore ? *Á chờư lầu thá — châu ?* Madame a-t-elle mangé ou bien pas encore ?

Vềi, déplier (v. *Tháu*). — *sèa*, déplier du papier.

Vền. *Cứ —*, un jour. — *nềi*, aujourd'hui. — *đâu*, hier. — *đụt*, avant-hier. — *cứ đẹt*, avant avant-hier. — *nhớư*, après-demain (dans 2 jours). — *hớư*, après après-demain (dans 3 jours). — *hạt*, après après après-demain (dans 4 jours). *Mềi —*, midi. *Chón mềi —*, faire la sieste. *Lầu mềi —*, prendre le repas de midi. *Ơ'ứ phạ —*, se lever tard. *Chón phạ —*, rester au lit jusqu'à une heure avancée de la journée. *Kí —*, quelques jours. — *nềi hầu đâu đươn*, aujourd'hui je resterai à la maison. *Vụ cung quà — quà sôp*, travailler toute la journée et toute la nuit. *Cứ — nhán*, le premier jour du mois. *Đâu — nhán*, le deuxième jour du mois. *P'uồt — nhán*, le deuxième jour du mois. — *nềi là p'uồt cứ*, c'est aujourd'hui le onzième jour du mois. — *nềi là p'uồt đâu*, c'est aujourd'hui le douze. — *nềi đâu p'uồt*, c'est aujourd'hui le vingt. — *nềi sù p'uồt*, aujourd'hui c'est le trente. — *lầu đâu đuồn*, manger, prendre deux repas par jour. *Hồm sá —*, le soleil. *Sá — khán*, le soleil se lève. *Sá — luồi*, le soleil se couche. *Cứ thòn —*, la moitié de la journée.

Vền. *Cứ — sèa*, une feuille de papier.

Veng. *Cứ pền —* ; *cứ khún —*, un habit. — *hú*, habit et pantalon ; vêtements. *Sít —*, mettre un habit ; s'habiller. *Uồt — hú*, laver les effets. — *hú mán*, vêtements neufs. — *hú kháu*, vêtements vieux, usagés. — *hú bàng*, vêtements déchirés. — *hú chứn*, vêtements hors d'usage. *Nhồp — hú*, coudre des habits. *Bú — hú*, réparer des habits. *Náu —*, bouton d'habit. — *suồng*, boutonnière. — *hú mền*, vêtements mouillés, humides. — *hú khớư*, vêtements secs. *Siềng — hú*, mettre les effets à sécher ; faire sécher les vêtements. *Khièn —*, manche d'habit. *Giảo — thứơn*, déboutonner ses habits. — *hú ò lò*, vêtements

sales. — *nào*, habit long. — *thẹt*, habit court. *Khự — há*, suspendre les vêtements. *Cứ tay* —, poche d'habit. *Hắt khiền* —, retrousser les manches. *Sít — nguồi*, mettre un habit à l'envers. *Sít — nguồi*, porter des vêtements de deuil. — *hú mần puồng*, vêtements couverts de poussière. — *cạp*, tricot. *Cứ pẻn pũn* —, vêtement contre la pluie. *Nhồng — hèi*, secouer ses habits. *Ghing* — ; *ngái* —, bordure d'habit. *Tí* —, habit en soie. *Ém đụ — sít*, n'avoir pas d'habit à mettre ; n'avoir pas de quoi s'habiller.

VÉNG, ébréché. *Cứ hòm áo — cứ liệp đự*, bol un peu ébréché. *Ào — mồm*, bec-de-lièvre.

VÌ, entourer ; enclore. — *viên bơư sảy*, enclore un jardin potager.

VIÊN, jardin. — *bơư sảy*, jardin potager.

VIÊNG, gauche. *Phả mớư phảy* —, main gauche. *Hèi phảy* —, tourner à gauche, marcher sur sa gauche.

VIÊNG. *Vụ vàng — khạp lứơng*, faire un nœud coulant.

VIẾT, saupoudrer ; semer. — *nhảo*, saupoudrer de sel. — *phèn mộc*, semer le riz de semence.

VÍK. — *mớư*, faire signe avec la main.

VIN. — *pa*, nuage. — *pa đòm*, nuage noir. — *pa khao*, nuage blanc.

VIỔ. *Ào — mồm*, individu qui a la bouche de travers, bouche tordue, bouche torte.

VỊT. — *đá*, nageoires des poissons (v. *Phị*).

VIỨ, vent. — *lúng* ; — *luồng*, grand vent, vent fort. *Tík* —, petit vent ; vent faible. *Vùng* —, éventer avec un éventail. — *nguồn*, le bruit, le sifflement du vent. *Cứ mèi* —, un coup de vent.

VIỨ. *Cứ hòm* —, petite flûte champêtre en roseau, en tige de riz, en écorce d'arbrisseau (v. *Gièn*). *Au hòm* — ; *ău đàu* —, en jouer.

VÓI. *Cứ hòm thủn — ău pêi*, tube en bambou pour souffler le feu.

VỒM, teindre. — *độp*, teindre une étoffe.

VÒNG. *Cứ nông — ùng* ; *cứ lòng — ùng*, abeille.

VỚƯ. *Vàng* —, ombre. *Vàng — ào*, ombre de l'homme. *Lài vàng — đâu nồm*, regarder son ombre dans l'eau.

VÚ. *Đảo* —, fromage de haricots.

VỦ. — *quả*, mandarin militaire.

VỦ. *Ngắu — vủt*, couché en chien de fusil.

VỤ, faire. — *cung*, travailler. — *đươn*, faire, construire, bâtir une maison. *Mừ — mèi phang*? Qu'est-ce que vous faites? *Pa — pũn lúng*, pluie torrentielle. *Pa — pũn suy*, petite pluie ; crachiner. *Giồng gị* —, facile à faire. *Gịa* —, difficile à faire. *Đâu phả bòng thàng — cung*, deux individus qui s'entr'aident pour travailler. — *cung quả vèn*, travailler pendant toute la journée. — *cung quà sộp*, travailler pendant toute la nuit. *Thứơn khẩu* —, travailler de toutes ses forces, avec énergie. — *ồng*, faire des raïs, des champs. — *hí*, faire la comédie. *Cứơng đàu* —, commencer un travail. *Bứơu kiú — mạ ém mạ*, essayer pour voir si c'est faisable ou non. — *cả ào*, faire du tort aux gens. — *sảy tà bẻ*, charpentier ; menuisier. *Đâu phả — nhiòng*, deux individus du même âge. — *thõ*, faire une marque ; marquer.

Vúi. — *mếi phang*? Pourquoi? — *tứ phang*? Pour quelle affaire? à cause de quelle affaire?

Vủn. — *quá*, mandarin civil (v. *Mẩn*).

Vủn, ramasser; trouver; arranger. — *mạ*, trouver un objet. — *lạ lạ*, ramasser, arranger ses bagages. — *lứơng*, ramasser un objet par terre.

Vỏn. *Tièn* —, une nouvelle.

Vủn, tomber; se dessécher. — *giểng*, doigt qui se dessèche et qui tombe. Les Đày prétendent que le doigt qui a désigné, montré un arc-en-ciel, se dessèche et tombe aussitôt.

Vùng. *Cứ phà* —, un éventail. — *viú*, éventer. — *đảng*, éteindre la lampe en l'éventant.

Vuồi, caresser. — *mả*, caresser un chien.

Vuốt. — *nhiều đuồi*, moucher une lampe.

Vớt. *Ngảu vủ* —, couché en chien de fusil.

Vụt. *Giáo* —, chatouillement.

X

Xá, œil (v. *Sá*).

Xá, germe; bourgeon (v. *Sá*). — *cứ thầu*, haricots germés que l'on mange en salade. *Phèn mồc thứơn* —, le riz de semence a germé. *Thứơn* —, germer; lever; bourgeonner.

Xá. — *vèn*, le soleil (v. *Sá*).

Xà. — *tuồng*, coin de la maison (angle intérieur).

Xà. *Thuồn — đrèn sáy*, goyavier.

Xạ, piler. — *mồc*, piler le riz. *Cứ sờư* —, pilon.

Xam. *Cứ hồm* —, un fruit (v. *Sam*).

Xáp, porter à la palanche. — *nồm*, porter une charge d'eau. — *ngủn*, porter une charge de bois de chauffage.

Xỉng. *Pa* —, ciel clair; beau temps après la pluie (v. *Siểng*).

Xoặc. *Cứ xuồng — p'èn*, brosse à dents. — *p'èn*, brosser les dents.

Xoắn. *Cứ đàu đự* —, une lance.

Xoáng. *Cứ sờư — chì*, barreaux des portes et des fenêtres chinoises. *Cứ sờư — đái*, barreaux en fer. — *mủn mườn*, fermer la porte au moyen de ces barreaux.

Xồc, souffrir. *Mạ* —, malade. — *đèn*, avoir faim; souffrir de la faim. — *háo nồm*, avoir soif. — *đầu*, avoir mal à la tête. — *bổ ıg*, avoir mal au ventre. — *đày*, avoir mal aux entrailles. — *p'èn*, avoir mal aux dents. — *khửn*, gravement malade. — *khơư*, mal léger; maladie légère. *Cầu ào mạ* —, guérir un malade. *Hầu ém — đèn*, je n'ai pas faim. *Hầu ém — háo*, je n'ai pas soif. — *chớư*, avoir mal au cœur; faire mal au cœur. *Tả* —; *kể xồc*, feindre, simuler la maladie. *Mừ mạ — đụ là cào*? Depuis combien de temps êtes-vous malade? *Nà tì tì mạ* —, il est toujours souffrant. *Cám* —, le mal a diminué. *Mạ — cào*, malade depuis longtemps. *Chiú chiú mạ* —, malade depuis très peu de temps. *Đụ — mạ cào đa*? Malade depuis combien de temps? — *cứ sủn*, mal au dos; mal à l'épine dorsale. — *đai nài hèa*, avoir mal aux

reins. —*gản*, avoir des points de côté, des douleurs intercostales. — *bảu thẹt*, avoir mal à la partie postérieure, à l'anus.

Xồм. *Cử hồm* —, une porte (v. *Sồm*). *Ngả*—, ouvrir la porte. *Nghẽt* —, fermer la porte. *Toá* —, fermer la porte à clef.

Xú, sauce. *Chạc* —, tremper les aliments dans la sauce.

Xửт, brûler ; mettre le feu. —*pèi*, allumer le feu. — *ỏng*, brûler la broussaille dans les champs. — *đươn*, mettre le feu à la maison. *Đươn* —, maison qui a brûlé ; maison incendiée.

Xuống, adjectif qualificatif. *Cứ* — *xoặc p'èn*, une brosse à dents.

PETIT LEXIQUE FRANÇAIS-ĐÀY

A

A. *Il y a*, đụ. *Il y a beaucoup*, đụ đai.

Abaque, hòm tủi boà.

Abandonner, p'èng hểi.

Abattre (buffle), hàu mên tùi — (arbre), bẩu thuốn sáy.

Abcès, áu. *Se former un* —, chiêng áu.

Abdomen, bóng.

Abeille, nóng vòng ủng.

Abîmer, vụ chửn ; thẩy chửn.

Aboyer, cẩu. *Le chien aboie*, lồng má cẩu.

Absent, ém đẩu. *N'être pas à la maison*, èm đẩu đươn.

Accompagner, uống.

Accoucher, tẩu núng.

Acheter, sát.

Acquitter. *S'* — *d'une dette*, tụt mà.

Âcre, mừơn. *Fruit* —, sam mừơn.

Affaire, tử. *Quelle* — ? Tử mếi phang ?

Affamé, xòc đèn đai.

Affectionner, khớư đai ; ọp đai.

Affilé, sám. *Couteau* —, phền đảo sám.

Âge. *Quel* — *avez-vous* ? Mừ đai đa mẩu ?

Agenouiller (S'), khuồi luồi.

Agir (faire), vụ.

Agonie (A l'), cùi đồm ; củi đủn chớư.

Aider, bòng. *S'* — *mutuellement*, bòng thàng.

Aiguille, suồng ngủt.

Aiguiser, đrá. — *un couteau*, đrá đảo.

Aile, hồm phị. *Les deux ailes*, đẩu hồm phị.

Aîné. *L'* — *des enfants*, đự lúng ; chuồn lúng.

Aisé (à faire), giống gị vụ.

Aimer, khớư ; ọp.

Aisselle, cử đỉ. *Mettre sous l'* —, hẹp p'ét cử đỉ.

Ajouter, thỉ ; bú.

Alcool, ngào. *Boire de l'* —, lẩu ngào ; giuồt ngào.

Aller, hểi. *Où allez-vous* ? Mừ hểi đa ?

Allumer. — *la lampe*, dím đẳng. — *le feu*, giên pẻi.

Allumettes, huồi soá.

Âme, vẩt hớư.

Amer, hám. *Très* —, hám đai.

Amuser (S'), Se promener, hểi giữ.

Ampoule. *Avoir des ampoules aux mains*, phà mớư búng p'ao.

An, Année, mẩu. *Un an*, cứ mẩu.

Ancêtres, phàu p'ụt.

Ancre, đàu đẻa đá.

Anguille, lồng điềm.

Anneau, Bague, hồm chỉ van.

Anone, Pomme cannelle, sam cứ sà.

Anonyme, ém đụ phàng.

Anses, Poignées, giáy.

Antécédemment, khuồn.

Apercevoir, lài.

Aphone, ém đụ thèò.

Appeler, chán. *Faire venir*, chán mứơn.

Appétit. *Avoir de l'* —, xòc đền ; khớư lẩu thá.

Apporter, mè mứơn.

Apprivoisé. *Oiseau* —, lồng tạt tộc tiền.

Approcher. *Approchez-vous*, mìr chẩm lờư.

Appuyer (S'). — *sur la table*, bé nớư phòn.

Après, đùi ; p'ay thán. — *demain*, vền nhớư.

Aqueux. *Fruit* —, sam độ nồm đai.

Arachide, Cacahuète, lá tàng iù ; lòc tàng iù.

Araignée, lồng mếi địp ai ; lồng mếi khuỏng mớư.

Arbre, thuổn sáy.

Arc-en-ciel, mếi òc ; pa thứơn mếi òc.

Aréquier, thuốn cứ long ; thuốn cứ luông.

Arête. — *de poisson*, đá đrự.

Argent, nghền. *Sans* —, ém nghền.

Arracher. — *l'herbe*, nhải nghển. — *une dent*, ựt p'èn.

Arriver, đản. *Près d'* —, chiú đản ; cùi đản.

Arroser, phàng. — *les légumes*, phàng bơư sáy.

Asseoir (S'), chùng luồi.

Assez, cóm.

Assiette, hồm thịp.

Attablé, chúng lẩu thá.

Attacher, tến. — *le cheval*, tến mèn ngà.

Atteindre. — (*le but en tirant*), lẩm. — (*un objet en allongeant le bras*), nẩn.

Attendre, giáng. — *un instant*, giáng cứ kểi.

Attraper, mắc. — *un pirate*, mắc đự búi.

Auge. — *pour porcs*, hồm sáu mấu.

Aujourd'hui, vền nểi.

Auparavant, khuồn.

Auprès, Près, lờư.

Automne, siú.

Autre, mả ; hớư. *Un — individu*, chuồn má, chuồn hớư.

Autrefois, khuồn.

Avaler, ốm luồi. — *sans mâcher*, ốm luồi ém tạ.

Avant, khuồn. — *d'une barque, proue*, đàu đá. — *hier*, vền đụt.

Avare, ào khiệt.

Avertir. — *les gens*, điền ào lớư.

Aveugle, lào ào ; ào lào sá.

Avoir, độ. *Il n'y a pas*, ém độ.

B

Bagages, lạ tã. *Arranger ses* —, vủn lạ tã.

Bague, hồm chí van.

Baigner (Se), uồt huồn. *Aller se* —, hêi uồt huồn.

Bâiller, cau ngáp.

Baisser. — *la tête*, ngót đàu. *Se — pour entrer dans la maison*, chủn p'ét đươn.

Balai, bẽ đàu nghến út đươn.

Balance. — *romaine*, cứ dàu sóng.

Balancer, úi ; uồi.

Balançoire, úi sẩu.

Balayer. — *la maison*, ủt đuơn.

Balayures, Ordures, nhùng nhé.

Bambou, đẳn. *Pousses de* —, nừơng dẳn.

Banane. *Une* —, cứ hồm vạ. *Un régime de bananes*, cứ puông vạ.

Banc, tòng.

Bande, khủn. — *d'oiseaux*, khủn lồng tạt.

Banque. *Billet de* —, nghền séa.

Baquet, cứ hồm thủng.

Barbe, mưồm. *Raser la* —, thấy mưồm.

Barque, giừơng dá. *Aller en* —, hềi đá.

Barrer. — *la route*, ièm cuồn. — *l'eau*, đảm nồm.

Bas, Chaussettes, khồc vạt.

Bas, Basse. Eau —, nồm gẳn. *Maison* —, đún đươn thờư.

Bas. *En* —, đẩu sáu. *Trop* —, thờư quả.

Bâton, sờư giẩu.

Bâtonnet. *Paire de bâtonnets*, đuồi thiệp.

Battre, thẩy. — *le riz*, thẩy mồc. *Se* —, thẩy thàng.

Baver, đạc. *Les enfants bavent*, đự cử lềk dạc.

Beaucoup, đai. — *d'argent*, đai nghền. *Pas* —, ngào ; ém đai.

Besoin. *Aller aux besoins naturels*, hềi tăn đàu, tăn hày ; hềi p'ừơng đàu ; p'ừơng hày.

Bien, dín.

Bigarré, gắp gảo.

Blanc, khao. *Papier* —, sẻa khao.

Bleu, làm ; làn.

Bœuf, mên phà nhiù.

Boire, lẩu ; giuồt ; ồc. — *de l'eau*, lẩu nồm. — *du vin*, giuồt ngào. — *du lait*, ồc chí.

Bois. *Matière ligneuse*, sáy. — *de chauffage*, ngủn.

Boîte, hồm lóp.

Boiter, hẻng khồc.

Bol, Tasse, hồm áo. *Un* — *de riz*, cứ áo thá.

Bon, đín. *Homme* —, ào đín. — *à manger*, đín lẩu.

Bordure (*d'habit, de natte*), ghíng ; ngái.

Bouche, mồm. *Se rincer la* —, uồi mồm.

Bouchée, pạ. *Manger une* — *de riz*, lẩu cứ pạ thá.

Boucher, ièm ; đảm. — *une bouteille*, ièm đàu đắp cồc p'ét.

Bouchon, hồm đàu đắp.

Boue, lẽ. *Se vautrer dans la* —, pan lẽ.

Bouger, đó ; mú.

Bougie, đén chúc.

Bouillie, thá nồm. *Manger de la* —, lẩu thá nồm.

Bouillir, đán. *L'eau bout*, nồm đán bải.

Bouquet. — *de fleurs*, cứ thuồng séng.

Bourgeon, sá sáy.

Bourgeonner, sáy thứơn sá.

Bousculer, àm ; pồng.

Bout, lủn.

Bouton. — *d'habit*, náu véng.

Boutonnière, veng suồng.

Boyau, Intestins, đén đày.

Bracelet, hồm sọ. *Porter un* —, miềng sọ.

Bramer. *Le cerf brame*, mên đòi theo.

Branche. — *d'arbre*, ả sáy.

Bras, pèng khiền. *Les deux* —, đẩu pèng khiền.

Brigand, đự búi.

Brique, hồm chưồn.

Briser (*casser*), thẩy bàng ; (*rom-*

pre), sắc.

Brosse, xuống xoặc.

Brosser, xoặc. — *les dents*, xoặc p'ền.

Brouillé, nhùng.

Brousse, sủn. *Débroussailler*, thún sủn.

Bru, đự liú.

Bruiner, pa pũn suy.

Bruire, đáng; nguồn.

Brûlant, đai sàu.

Brûler, xùi. *Prendre feu*, đáo. *Le bois ne brûle pas*, ngủn ém đáo.

Bûche, sờư sáy; sờư ngủn.

Buffle, mên phả tủi.

Bufflesse, mên mếi tủi.

C

Câble, đến nạp.

Cabri, đự mền giang nhi.

Cacher. *Aller se* —, hêi mẳn. *Ne pas faire voir*, ém đớư lải.

Cactus, thuốn bả chứơng.

Caisse, hồm từơng.

Cal, hồm nứt. *Mains calleuses*, phà mớư chiéng nứt.

Califourchon (A), nưỗm.

Canard, lồng ép nồm.

Canne (bâton), sờư giẩu. — *à pêche*, sờư chì cò đồng đá. — *à sucre*, sờư mảy.

Caoutchouc, lạp hảy. *Souliers en* —, cảm lạp hảy.

Capital, bũn. *Perdre le* — tịt bũn.

Caractère (*lettre*), sí. *Ecrire les caractères*, tẻ sí.

Carambole, cứ liêm.

Caresser, moẩt, vuồi.

Carré, tí bảng.

Cassant (*trop sec*). đứơp.

Casser, thẩy bàng. — *la tasse*, thẩy áo bàng.

Causer (*parler*), bẳn; điền. *Ne pas savoir* —, đừơm đớư điền.

Ceinture. — *pour retenir le pantalon*, đến đai nải hềa tến hú.

Cendre, pảu. — *de tabac*, pảu giự.

Cent, cứ đán.

Centre (*milieu*), chang thồm.

Cercueil, cà sáy cung.

Cerf, mên đòi.

Cérumen, giáy hảy.

Ce, Cet. *Cet homme-ci*, nềi phà, nềi chuồn. *Cet homme-là*, hớư phà, hớư chuồn.

Chaîne, đến tín.

Chair, mẩm.

Champ. — *élevé, ou rizière sèche*, óng.

Champignon, hồm đít.

Changer. *Faire un échange*, bộ. — *de l'argent*, cháo nghên. — *d'épaule*, giớu vả.

Chapeau, hồm béo. *Grand — chinois*, đàng.

Chapon, kháy đứơn.

Charge. *Une* —, cứ pĩ. — *de bois*, cứ pĩ ngủn.

Charrue, đàu lầy.

Chasser (*éloigner*), luôi hêi.

Chassie, hày sá; sá hày.

Chat, lồng phà miủ. *Chatte*, lồng mếi miủ.

Chatouiller, giáo vụt.

Chaud, sàu. *Eau chaude*, nồm sàu.

Chauffer (Se), ửơm. *Se — au feu*, ửơm pêi.

CHAUSSER. *Mettre des chaussettes*, p'iền vạt. *Mettre des souliers*, tháp cảm.

CHAUSSETTES, khồc vạt.

CHAUVE, quảng đàu.

CHAUVE-SOURIS, lồng mếi bến đrự.

CHAUX, hùi ; huổi. *Pierre à —*, siền huổi.

CHEMIN, đến cuồn. *Au milieu du —*, chang thồm cuồn.

CHER, cúi. *Acheter —*, sát cúi.

CHERCHER, hiú ; lứơng. *Que cherchez-vous?* Mừ lứơng mếi phang ?

CHÉRIR, khớư ; ọp.

CHEVAL, mên ngà ; p'ít ngà. *Aller à —*, nườm ngà.

CHEVEU, nồm đàu.

CHEVILLE. *Chevilles des pieds*, sá khồc.

CHÈVRE, mên mếi giang.

CHIEN, lồng má. *Le — aboie*, lồng má cáu. *Le — mord*, lồng má thầu.

CHINOIS, phà mái ; phà mối.

CHOISIR, can.

CHOSE, tử.

CICATRICE, nạp nếi.

CIEL, pa. *— serein*, pa xing.

CIERGE, đến chúc.

CILS, siểm sá ; hún sá.

CIME, mụt. *— de l'arbre*, mụt sáy.

CINQ, má. *— cents*, má đán.

CINQUANTE, má p'uồt.

CISEAUX, chím đò. *Couper avec les —*, chím.

CIVETTE, MARTE, lồng mếi seng đriú.

CLAIR, đin. *Il ne fait pas —*, êm đin.

CLAIRSEMÉ, vàn.

CLEF, đàu phà toá.

CLOCHE, đàu chắng.

CLOISON, bẽ phến.

CLORE, vi. *— le jardin*, vi viên bơư sáy.

CLOU. *— en fer*, sờư chuòng đái.

CLOUER, điếng chuòng đái.

COCHON, lồng máu.

COCOTIER, thuốn cử ún.

CŒUR, tểm ; chớư.

COL. *— d'habit*, giòng veng. *— (défilé)*, vá hàu.

COLÈRE, hẩn ; ngán.

COLLER. *Faire adhérer*, bác ; miên. *Adhérer*, mẩn.

COLLIER, hồm khừơn.

COMBIEN, đai đa. *— vendez-vous?* Mừ điù đai đa ?

COMMENCER, cứơng đàu. *— à travailler*, cứơng đàu vụ cúng.

COMMODE. *— à faire*, giống gị vụ.

COMPTER, khảy.

CONDUIRE, sửn. *— par la main*, sửn khiên hêi.

CONNAÎTRE, khuòng ; khuòng đớư.

CONTENT, sữ í.

COQ, lồng phà kháy. *— de bruyère*, phà kháy tuồn.

COQUE. *— de l'œuf*, phà giườm kháy.

CORBEAU, lồng tạt ạ.

CORBEILLE, hồm khã.

CORDE, đến mên.

CORIACE, đráo. *Viande —*, mầm đráo.

CORNE, háu. *— de buffle*, háu tùi.

CORPS, huồn. *Laver le —*, uồt huồn.

COSSE. *— de haricots*, phạ thầu.

COU, hồm giòng.

COUCHÉ, ngầu ; chón.

COUCHER (SE). *Aller se —*, hêi chón.

COUDE, sà huồng.

COUDRE, nhồp. *— des habits*, nhồp veng.

COULER, máo. *L'eau coule*, nồm máo luồi.

COUPER, thún ; bẩu ; chím.

COURBE, nát nóng.

COURBER, ụt.

COURIR, đẩu ; đẩu hèi.

COUTEAU, phén đảo.

COUVER, p'ắc. — *des œufs*, p'ắc giướm.

COUVERCLE, hồm đàu đắp.

COUVERTURE, hòm pếi.

COUVRIR, cắp ; khắp.

COUVRIR (SE). *Mettre son chapeau*, ngàu béo.

CRACHER, thẩu lai.

CRACHINER, pa vụ pǔn suy.

CRAINDRE, đà. *Ne — personne*, ém đà cứ phà.

CRAPAUD, lồng đã máu.

CRAYON, bít đạ.

CREUSER, hứt. — *la terre*, hứt đèn. — *un trou*, hứt suóng.

CRIER, nguồn.

CRIN. — *de cheval*, hún ngà.

CRINIÈRE, nguồn ngà.

CROC, CROCHET, càu.

CROIRE, tiù. *Je ne vous crois pas*, hầu ém tiù mừ bản.

CROISER. — *les pieds*, đéo khồc. *Se — les bras*, ồm mếi kháy.

CRU, điệp. *Légumes crus*, bơư sáy điệp.

CRUCHE, hồm éng ; hồm buồn.

CRUEL, giạ. *Homme —*, ào giạ.

CUEILLIR. — *un fruit*, đrầu sam. — *les épis de maïs*, lái cứ ỏi.

CUILLER, thàu càng.

CUIRE, đẳng. — *le riz*, đẳng thá.

CUISINE, đươn chó.

CUISSE, péng.

CUIT, púi. *Viande cuite*, mắm púi.

CUIVRE, đuồng.

CULOTTE, hả hú.

CURE-DENTS, sờư sáy tọ p'ền ; sờư sáy đọc p'ền.

CURER. — *les oreilles*, cảu giẩy.

CUVETTE. — *de toilette*, mín p'ùn.

D

DAME, á chờư.

DANS. — *la maison*, đầu sụ ụ đươn.

DARTRE, khuồn. *Avoir des dartres*, chiéng khuồn.

DÉBORDER, thị bả thướn.

DÉBOUCHER. — *une bouteille*, mé đàu đắp còc thướn.

DEBOUT. *Être, se tenir —*, chuồn ớư.

DÉBOUTONNER. — un habit, giảo veng náu.

DÉBUTER, cương đàu.

DÉCAPITER, thún cứ giòng.

DÉCÉDER, đồm ; tảo.

DÉCEMBRE, nháu là p'uồt đàu.

DÉCHAUSSER (SE), *quitter ses souliers*, giảo càm.

DÉCHIRÉ, bàng. *Vêtements déchirés*, veng hú bàng.

DEDANS, đầu sụ ụ.

DÉFILÉ, *col de montagne*, vá hàu.

DÉFRICHER. — *les champs*, thún sửn vụ óng.

DÉGOUTTER, đặc.

DÉGUSTER, bướn. — *pour voir si c'est bon*, bướn kiú đín ém đín.

DEHORS, đầu thướn giừơn. *Hors de la maison*, đầu thướn giừơn đươn.

DÉJÀ, bài pa đin bài. *Il fait — jour. Avoir — mangé*, lẩu thá bài.

DÉJEUNER, lẩu đin là hảo ; lẩu pa đin.

DÉLACER, giảo. — *les souliers*, giảo càm đoả.

DÉLIER, giảo.

DEMAIN, mếi hảo. *Je partirai* —, mếi hảo hầu hềi.

DEMANDER, găm. — *la route*, găm cuồn.

DÉMANGER, khúm.

DEMEURE, đún đươn.

DEMEURER, đầu; đầu đươn. *Où demeurez-vous?* Mừ đươn đầu đa?

DEMI (*moitié*), thúm. *Bouteille à moitié pleine*, cồc đày thúm. Un kilo et —, cứ cần đày thúm.

DÉMOLIR, tẹ. — *la maison*, tẹ đươn.

DENT, hảy p'ền. *Avoir mal aux dents*, xồc p'ền. *Arracher une* —, ựt p'ền.

DÉPLIER, vếi; tháu. — *du papier*, tháu sếa.

DÉPOSER, sồn. — *sur la table*, sồn nớư phòn.

DÉROBER (*voler*), giồc.

DERRIÈRE. *Par* —, phày sủn.

DESCENDRE, luồi. *Monter et* —, khán luồi.

DÉSHABILLER (SE), giảo veng thươn.

DÉSIRER, khớư. — *partir*, khớư hềi.

DESSOUS (*sous*), sáu. — *la table*, sáu phòn.

DESSUS (*sur*), nớư. — *la table*, nớư phòn.

DÉTACHER, giảo. — *le cheval*, giảo ngà.

DETTE, mà. *Avoir des dettes*, khiầm mà.

DEUIL. *Être en* —, sít veng nguồi.

DEUX, đấu. — *fois*, đấu bớư.

DEVANT. — *soi*, phày đồng.

DIFFICILE, giạ. — *à faire*, giạ vụ.

DIGUETTE. *Diguettes des rizières*, đến lản nả.

DIMINUER, cám. *Le mal a diminué*, cám xồc.

DÎNER. *Repas du midi (prendre le)*, lầu mếi vền. *Prendre le repas du soir*, lầu đuồi sồp.

DIRE, bầu; điền. *Que dites-vous?* Mừ điền mếi phang?

DISSOUDRE, giùng. *Le sel se dissout*, nhảo giùng.

DIX, là p'uồt.

DOIGT, huốn giềng.

DONNER, đớư.

DORMIR, chón; chón đẻng

DORSALE. *Epine* —, đrự cứ sủn.

DOS, cứ hồm sủn.

DOUCEMENT, khoả. *Marcher* —, khoả chẩm.

DOULEUR, xồc. — *d'entrailles*, bóng xồc.

DOUX, đeng.

DOUZE, là p'uồt đấu.

DRAPEAU, mỉn khỉ.

DRESSER. — *l'échelle*, đắp cứ thà; khả cứ thà.

DROIT (*non courbe*), muồt.

DROITE. *A* —, phày nín. *Main* —, phả mớư phày nín.

DRU (*serré*), át.

DUR, đrảo; sẩn. *Terre* —, đền sẩn.

DURILLON, nủt (v. *Cal*).

E

EAU, nồm. *Boire de l'* —, lầu nồm.

EAU-DE-VIE (*alcool*), ngào.

ÉBATTRE (S'), giữ.

ÉBOURIFFÉS. *Cheveux* —, nhùng đàu.

ÉBRÉCHÉ, véng. *Bol* —, áo véng.

Écaille. — *de poisson*, vẽ lạp đá.
Écarter (S'), iềng áy.
Échanger, bộ.
Échauder, thòng. — *un porc*, thòng máu.
Échelle, cứ thà.
Éclabousser, bìu ; chụ.
Éclairer, đin. *La lampe n'éclaire pas*, đảng ém đin.
Éclater, khụ ; khụ bàng.
Écorce, năng sáy.
Écorcher ; Écorcer, ī năng ; ī năng sáy.
Écraser sous les pieds, khồc pứơp ; khồc lạp.
Écrire, tẻ. — *des caractères*, tẻ sí.
Écuelle, áo. *Une écuellée de riz*, cứ áo thá.
Édenté, ém p'ền.
Effacer. — *en frottant*, só. — *un caractère*, só sí hềi.
Effrayé, đà.
Effronté, ém giạ cứ đềi.
Égal, đàng ; tạp thàng.
Égarer (S'), *se tromper de route*, sõ cuồn.
Élevé. *Haut*, phạ. *Montagne élevée*, hàu phạ.
Élever, bấu. — *des porcs*, bấu máu.
Éloigné, *qui est loin*, đấu lay.
Eloigner. *Chasser*, *écarter*, luồi hềi.
Émacié, lếi đai. *Figure émaciée*, đòng lếi đai.
Embrouillé, nhùng.
Emmener, mé hềi.
Émoussé. *Couteau* —, phiển đảo ém sám.
Empan. *Long d'un* —, cứ hượp nảo.
Empaqueter, bào. — *des effets*, bào veng hú.
Empêcher. — *d'aller*, ém đớư hềi.

Empirer. *Le mal a empiré*, xồc khủn quả.
Emporter, mé hềi.
Empreinte. *Empreintes des pieds*, thán khồc.
Emprunter. — *de l'argent*, te nghên.
Enceinte. *Femme* —, mếi khầu đụ đuồng.
Encens, thuồn.
Enclore, vi. — *un jardin*, vi viên.
Encore. *Avez-vous déjà mangé ou pas* — ? Mừ lầu thá vế chàu ? *Il y en a* —, tổng đụ.
Encre, mục. — *noire*, mục đòm.
Endetté, khiầm mà.
Endroit, đi pháng ; đi vàng.
Enfant, đuồng ; nủng. *Les enfants en général*, đự cứ lềk.
Enfanter, tầu đuồng ; tầu nủng.
Enfer, đi giộc.
Enfiler, tồc. — *des sapèques*, tồc chiên.
Enflé, ún. *Pieds enflés*, khồc ún.
Enfourcher, nướm. — *un cheval*, nướm ngả.
Engendrer, tầu nủng.
Engin, ki khi.
Engourdi, nền. *Mains engourdies*, phà mớư nền.
Enivrer (S'), lầu ngảo mũi.
Enrhumé, Enroué, ghêa.
Ensemble. *Aller* —, thổng hềi.
Ensemencer, đrà phên.
Ensevelir, enterrer, đồm.
Ensuite, đùi, p'ay thán.
Entendre, lớư. *Il n'a pas entendu*, nà ém lớư.
Entre-nœud. *Entre-nœuds des bambous*, thườm đần.
Entrer, p'ét. — *dans la maison*, p'ét dươn.
Envelopper, bảo.

ENVERS, nguồi. *Mettre un habit à l' —*, sít veng nguồi.

ENVOYER, kí hềi.

ÉPAIS, na. *Papier —*, sếa na.

ÉPAULE, vả. *Porter sur les épaules*, piêng.

ÉPERVIER. *Filet*, cứ khầu đíu.

ÉPINE, suồng hườn. *Piqué par une —*, cứ suồng hườn p'ào.

ÉPLUCHER. — *des patates*, thảo vài.

ÉPOUSE, đự mếi.

ÉPOUSER. *Prendre femme*, kẹ liú. *Prendre mari*, khuồi đự phà.

ÉPOUVANTÉ, đà đai.

ÉPUISÉ. *Fini*, bài. *L'argent est —*, ém đụ nghền bài.

ESPACÉ. *Clairsemé*, vàn. *Arbres espacés*, thuồn sáy vàn.

ESSAYER, bứơn. — *pour voir si c'est faisable*, bứơn kiú vụ mạ ém mạ.

ESSUYER, só. — *la table*, só phòn.

EST, đủng.

ÉTAGÈRE. *Vaissellier*, áo chán.

ÉTANG, hồm vàng ; hồm uồng.

ÉTEINDRE. *S' —*, tảo. — *la lampe en soufflant*, ầu đẳng tảo.

ÉTENDRE. — *une natte*, pườn thự.

ÉTERNUER, sỉn ền.

ÉTIRER (S'), giệt đườngg.

ÉTOILE, chém đráo.

ÉTOFFE. *Tissu*, độp. — *rouge*, độp đèng.

ÉTRANGER, hẩn ; hoẩn.

ÉTRANGLER (S'), điếng ắc. *Etrangler*, đạt cử giòng.

ÉTROIT, điẹp.

ÉTUDIER, họ.

EUROPÉEN, loà phà.

ÉVENTAIL, phà vùng.

ÉVENTER, vùng viú.

EXCEPTER, sử. *Excepté les enfants*, sử đự cử lềk.

EXCRÉMENT, hảy.

EXTRÉMITÉ (*bout*), lủn.

EXPÉDIER. — *une lettre*, kí pùng sí.

EXPIRER, đổm ; đủn chớư.

EXTRAIRE. — *une épine*, sưrn suồng hườn. — *une dent*, ựt hảy p'ền.

F

FABRIQUER, vụ.

FACE. *Figure*, đồng. — *à —*, đúi đồng.

FACILE, giỏng gị. — *à faire*, giỏng gị vụ.

FADE. *Sans sel*, ém đụ nhảo.

FAIM, xồc đền.

FAIRE, vụ. *Que faites-vous?* Mừ vụ mếi phang?

FAISABLE, vụ mạ. — *ou non?* vụ mạ ém mạ?

FAMILLE, đặc ; téng ; kẻ.

FARINE, pảu. — *de riz*, pảu đồp.

FATIGUÉ, cả. *Très —*, cả đai. *Pieds fatigués*, khồc đười.

FAUCILLE, p'iếng liêm.

FAUCHER. — *l'herbe*, cút nghển ; phót nghển.

FEINDRE, kẻ ; tả. — *le sommeil*, kẻ chón.

FEMELLE, mếi. *Oiseau —*, lồng mếi tạt.

FEMME, mếi khẩu.

FÉMUR, đrự péng.

FENÊTRE, mủn mườn soáng.

FER, đái. *Clou en —*, chuồng đái.

FERMER, nghệt ; nhiặp. — *la porte*, nghệt sồm. — *les yeux*, nhiặp sá.

FEU, pêi. *Allumer le —*, giền pêi.

FEUILLE. — *d'arbre*, bơư sáy.

Février. *Deuxième mois*, nhán đâu.

Ficelle, đển đai.

Fiente, lồng tạt hày.

Figure, đồng. *Se laver la* —, uốt đồng.

Fil, đển toả.

Fille, dự mế khẩu.

Fils. *Garçon*, phà mán.

Finir, vụ bài. *C'est fini*, bài.

Flairer, hái.

Flamber. *Le bois flambe*, ngũn đáo.

Fleur. *Une* —, cứ chém séng.

Fleurir. *L'arbre fleurit*, thuổn sáy thứơn sẻng.

Fleuve, cứ đển già. *Les deux côtés du* —, đẩu péng già.

Flot. *Les flots de la mer*, làng lóng.

Flotter. *Surnager*, báu nồm.

Fois, bớư. *Cinq* —, má bớư.

Fondre, giùng. *Le sel fond*, nhào giùng.

Force, khẩu. *Sans* —, ém khẩu.

Forgeron, tà bé thẩy đái.

Fort. *Qui a de la force*, đụ khẩu.

Fosse, hồm suóng. *Creuser une* —, hút suóng.

Fouiller, sẻo. *Fouiller quelqu'un*, sẻo huồn.

Fouler. — *aux pieds*, khồc lạp; khồc pứơp.

Four, hồm giù.

Fourche, sơư cá ngẩm.

Foyer. *Les trois pierres du* — *tenant lieu de trépied*, siền ẩn pèi tẩu.

Frais. *Temps* —, pa lương ; pa đrọ. *Œuf* —, giướm mán.

Frapper, thẩy. — *avec un bâton*, mé cứ giẩu thẩy.

Frère. — *plus âgé*, èng. — *moins âgé*, đuồng. *Frères*, èng đuồng.

Froid, găn ; khẩy. *Eau froide*, nồm găn. *Temps* —, pa khẩy.

Froisser, pứơp. — *du papier*, pứơp sểa.

Fromage. — *de haricot*, đào vú.

Front, là đáo. — *le front*, só là đáo.

Frotter, só. *Le buffle se frotte contre l'arbre*, mền tùi sò sáy.

Fruit, hồm sam. — *mûr*, sam tự.

Fuir, hềi. *Il a déjà fui*, nà hềi bài.

Fumée. — *de feu*, hăn péi. — *de tabac*, hăn giự.

Fumer. — *du tabac*, lẩu giự.

Furoncle, áu. *Pousser des furoncles*, chiẻng áu.

Fusil, đàu súng. *Tirer un coup de* —, thẩy súng.

G

Gager, đủ chiền.

Gagner, giẻng. — *au jeu*, boa chiền giẻng.

Gai, nao gioá.

Gale. *Avoir la* —, chiẻng mế khúm.

Galoche, càm sáy.

Garçon, phà mán.

Garder. — *les buffles*, thau tùi.

Gâté, chứn. *Viande gâtée*, mẩm chứn.

Gâteau, bểa kểa.

Gauche, viềng. *A* —, phày viềng. *Main* —, phà mớư phày viềng.

Geindre. *Gémir*, cóng ứt.

Gendre, đự tớư.

Genou, đàu đàu.

Germe, sá. *Haricots germés*, sá thẩu.

Germer, thứơn sá ; uột.

Gicler, biù ; chụ.

Gifler, thẩy bà chứơng.

Gingembre, khương.

Glèbe. *Motte de terre*, thuổng lẽ.

Glissant. *Chemin* —, cuổn kiệt.

Gluant. *Riz* —, muổn ngà.

Goitre. *Avoir le* —, chiêng ao giòng.

Gorge, hòm giòng.

Gorgée. *Une — d'eau*, cứ pạ nổm.

Goûter, bứơn. — *pour voir si c'est bon ou non*, bứơn kiú đín ém đín.

Goutte, đặc. *Une — d'eau*, cứ đặc nổm.

Gouvernail, đàu đoả đá.

Goyavier, sà đrền sấy.

Graisse, đuôi. — *de porc*, đuôi máu.

Grand, lúng ; luông. — *vent*, viú lúng.

Gras. *Un homme* —, ào đuôi.

Gratter, hứơn ; hượt.

Grave. *Pesant, mortel*, khứn. *Maladie* —, xồc khứn.

Grenouille, lồng đự giệt.

Griller, đùm.

Grimper. — *sur les arbres*, khán sấy.

Grincer. — *des dents*, thẩn p'ên.

Grogner. *Le porc grogne*, lổng máu ngáo.

Guérir, cáu. *Inguérissable*, ém cáu mạ ; cáu ém mạ.

Gueule, mồm.

H

Habiller (S'), sít veng ; p'iền hú.

Habit, pển veng ; khủn veng.

Habiter. *Où habitez-vous* ? Mừ đươn đẩu đa ?

Habitué, coẩn téặc ; tộc tiến.

Hache, suồng boả.

Haïr, hẩn.

Haleine, chớư.

Hameçon, suồng đỏng.

Harassé, cả đai.

Hardi, ém đà.

Haricot, thẩu. *Haricots germés*, sá thẩu.

Haut, phạ. *Maison haute*, đún đươn phạ.

Hennir. *Le cheval hennit*, ngà đáng.

Herbe, nghền. *Couper l'*—, thún nghền.

Herbeux. *Endroit* —, đi pháng đụ nghền đai.

Herse, đàu gík.

Herser. — *les rizières*, gík nả.

Heure. *Quelle — est-il* ? Đai đa đèầm chảng ?

Heurter, àm ; pòng.

Hier, vến đàu.

Hocher. — *la tête*, ngột đàu.

Homme. *Homo*, ào. *Vir*, phà mán.

Honte. *Avoir* —, giạ cứ đèi.

Houe, đàu cá.

Huile, đuôi ; iù ; giù.

Huit, đú. *Dix* —, là p'uột đú.

Humérus, drự niú.

Humide, mến. *Vêtements humides*, veng hú mến.

I

Ici, đấu nếi.

Idiot, bón láu ào.

Ignorer. *Ignorant, illettré*, đừơm đớư sí.

Il, Elle, nềi ; nà.

Impoli, ém đụ thọ lí.

Incendier. — *une maison*, xùi đươn.

Incisive. *Dent* —, đồng p'ền.

Incliné, ngẩu lé.

Incompréhensible, ém khuông mạ ; ém khuông đớư mạ.

Inconnu. *Individu* —, ém coăn téặc ào ; ém tộc tiến ào.

Incrédule, ém tỉn ào.

Indigent, ém chiền ảo. *Mendiant*, cấu hoa hát lầu.

Individu, chuồn.

Indivisible, ém cẩu mạ.

Inexact, ém sự.

Infécond, ém tầu nủng mạ.

Instant. *Un* —, cứ kếi.

Intestin. *Gros* —, đến cuồng : đày cử lủn. — *grêle*, đến đày páu. — *en général*, đén đày.

Invisible, ém lài mạ.

Irrité, ngán.

Ivre, múi.

J

Jadis, khuồn. — *il y en avait*, khuồn đụ.

Jamais. *Je ne l'ai* — *vu*, hẩu ém lài nà cứ kếi.

Jambe, pèng khồc. *Les deux jambes*, đẩu pèng khồc.

Janvier. *Mois de* —, nhán chiềng.

Japper. *Les chiens jappent*, lồng má cẩu.

Jardin. — *potager*, viên bơư sáy.

Jarre, hồm buồn.

Jaune, giéng ; hiềng.

Jeter. *Lancer*, đẳng. — *une pierre*, đẳng siên.

Jeune. *Homme* —, ào lự. *Mourir* —, cào đồm.

Joli, đín.

Joue, hàu nắc.

Joug. — *de buffle*, huồng tùi.

Jour, vền. *Un* —, cứ vền. *Dix jours*, p'uôt vền.

Jumeaux. *Enfanter des* —, tầu đự toàng.

Jument, mèn méi ngà.

Jurer, mán.

L

Là-bas, đẩu hớư ; đẩu mả.

Labourer, lảy. — *les rizières*, lảy nả.

Lâche. *Pas tendu*, tùng.

Lâcher. — *prise*, p'ương.

Lac, hồm vàng ; hồm uóng.

Lacet. *Lacets de souliers*, càm đoả.

Laid, ém đín.

Lait, chí. *Boire du* —, ồc chí.

Lampe, hồm đẳng ; hồm đuôi.

Lancer. — *une pierre*, đẳng siên.

LANGUE. *La* —, hồm điến.
LANGUE. *Langage*, thún. — *dày*, thún đay.
LARD, đuôi máu.
LARGE, béng.
LARGEUR. *Dans le sens de la* —, thầm hên.
LARMES, sá nồm.
LAS. *Fatigué*, cả ; cả đai.
LAVER, uôt. — *les habits*, uôt veng hú.
LÉGER, khơư.
LÉGUME, bơư sáy.
LENTEMENT. *Marcher* —, khoá chẩm.
LÉPREUX, chiêng mạ hông.
LEQUEL ? LAQUELLE ? à đa ?
LETTRE, pủng sí. *Ecrire une* —, té pủng sí.
LEVER (SE), chuồn ớư ; chuồn khán.
LÈVRE, lủn tủn.
LIE, mứơn.
LIER. *Attacher*, tến.
LIT, chừơng thếng.
LOIN, lay. *Très* —, lay đai.
LONG, nào. *Habit* —, veng nào.
LONGUEUR. *Dans le sens de la* —, muôt.
LONGTEMPS, cào. *Attendre* —, giáng cào.
LOUP, lồng má đông.
LOURD, khứn.
LOUTRE, lồng nạ.
LUMIÈRE, đin. *Sans* —, ém đin.
LUNE, hồm nhán.

M

MACÉRER, ẩm.
MÂCHER, tạ. *Avaler sans* —, ồm luồi ém tạ.
MÂCHOIRE. — *supérieure*, nớư hàng. — *inférieure*, sáu hàng.
MADAME, á chờư.
MAIGRE, lếi. *Très* —, lếi đai.
MAIN, hồm phà mớư.
MAÏS, cứ ối.
MAISON, đún đươn. *Être à la* —, đẩu đươn.
MAL. *Avoir* —, xồc.
MALADE. *Être* —, mạ xồc.
MÂLE, phà. *Oiseau* —, lồng phà tạt.
MALPROPRE, ồ lồ.
MAMELLE, hồm chí.
MANCHE. — *d'habit*, khiền veng.
MANDARIN, mủn.
MANDARINE, sam kít.
MANGER, lẩu. — *du riz*, lẩu thá.
MARCHÉ. *Bon* —, bàn gỉ.
MARCHER, chẩm ; chẩm cuồn.
MARI, đự phà.
MARIER (SE). *Prendre femme*, kẹ liú. *Prendre mari*, khuôi đự phà.
MARMITE, hồm biêng ; hồm thàu lồc.
MARTEAU. — *en fer*, sờư thủn đúi đái.
MASSER, p'ển. — *le bras*, p'ển khiền.
MATIN. *Ce* —, là hảo nềi.
MAUVAIS, MÉCHANT, giạ.
MÉDICAMENT, gia. *Prendre un* —, lẩu gia.
MENDIER, hát lẩu.
MENTON, lủn hàng.
MER, làng. *Eau de* —, nồm làng.
MÈRE, mếi. *Ta* —, mếi mừ.
MESURER, lừơng.
MÈTRE. *Un* —, cứ sẹ.
MEULE, đảu mỏ.

MIDI, mế i vền. *Faire la méridienne*, chón mế i vền.

MILIEU. *Au — du chemin*, chang thòm cuồn.

MILLE, nguồn.

MINCE, đớư. *Peau —*, năng đớư.

MINUIT, mế i thòn sồp.

MOI, đu ; hẩu.

MOIS. *Un —*, cứ nhán.

MOISSON, muồn.

MOISSONNER, thềt muồn.

MOITIÉ, thòn. *La — de la journée*, thòn vền.

MOLAIRE. *Dent —*, p'ền đuồng.

MOMENT. *Un —*, cứ kểi.

MONNAIE, nghền ; chiền.

MONSIEUR, phả phảu.

MONTAGNE, đòng ; hàu.

MONTER, khán. — *et descendre*, khán luồi.

MONTRE, tỉ chuồn chẳng.

MONTRER, đớư lài.

MORCEAU, thủn ; bẽ. *Un — de viande*, cứ bẽ mẩm.

MORDRE, thẳn. *Le chien mord*, lồng má thẳn.

MORT. *Un —*, ào đồm.

MORTIER. — *pour piler le riz*, hồm cứ đráu.

MOU, puồt.

MOUCHE, mế i vàng.

MOUCHER (SE), pỉ khét.

MOUILLÉ, mền. *Vêtements mouillés*, veng hủ mền.

MOURIR, đồm. *S'éteindre*, tảo.

MOUSSE, nhai ; nhai khẻồ.

MOUSTIQUE, mế i vàng nhuồng.

MUET, ảo ngồn.

MÛR, tự. *Fruit —*, sam tự.

MURMURER, ngẳm ngẳm tẳm tẳm.

MUTUELLEMENT, RÉCIPROQUEMENT, thảng.

N

NAGER, lềi. *Les poissons nagent*, đá lềi nồm.

NAÎTRE, tầu.

NATTE, đớư thự. *Rouler une —*, pọ thự.

NAVET, là p'ả.

NE. — *pas* ; *non*, ém. *Il n'y a pas*, ém đụ.

NETTOYER. *Essuyer*, sò. — *la table*, sò phồn.

NEUF. *Nouveau*, mán. *Habit —*, veng mán.

NEUF, pờư. — *fois*, pờư kểi.

NEVEU, đự hẳn phảu.

NEZ, khét.

NIÈCE, đự hẳn mế i.

NŒUD, hồm khạp.

NOIR, đồm. *Papier —*, sếa đồm.

NOMBRIL, hồm đai đớư.

NORD, bạc.

NOURRICIER. *Père —*, đự khuồng phả.

NOURRIR, bẩu. — *des porcs*, bẩu máu.

NOUVELLEMENT, chiú.

NOYAU. — *de fruit*, hồm đụt.

NUAGE, vin pả.

NUIT, sồp. *Il fait —*, pa sồp.

O

OBLIQUE. *Incliné*, ngẩu lế.

OBSCÈNE, ỏ lò. *Propos obscènes*, điền ỏ lò.

OBSCUR, ém đin.

OBSTRUER, đẩm.

OBTENIR, mạ.

ŒIL, sá. *Les deux yeux*, đẩu hồm sá.

ŒUF, hồm giưởm.

OIE, lồng nghe.

Oiseau, lồng tạt.
Ombre, vàng vớư.
Omoplate, đrự đàu vắn.
Once. *Une* —, cứ lương.
Ongle, giếng liệp. *Se faire les ongles*, thào liệp.
Opium, á p'ín ỉn.
Or, khim.
Oreille, hồm giáy.
Orphelin, đự lã.
Os, đrự. *Ronger un* —, cắn đrự.
Oser, đám. *Ne pas* —, ém dám.
Où, đấu đa. — *allez-vous*? Mừ hêi đấu đa?
Oublier, lứơm.
Ouest, tày.
Oui, chảng.
Ouïes, lồng nga đá.
Ouvrir, ngả. — *la porte*, ngả xồm.

P

Paddy, mộc.
Paille. — *de riz*, nghến muồn.
Paillote, ha. — *tressées*, kiệp ha.
Paire. *Une* —, cứ đuồi.
Paître. *Faire — les buffles*, thau tùi.
Pandanus, thuồn cứ đà.
Panier, hồm khã; là cà.
Pantalon, hả hú. *Le mettre*, p'iền hú.
Papayer, thuồn ún loà.
Papier, sẻa. — *à cigarettes*, giự sẻa.
Papillon, lồng mế̉i mứơng.
Paquet. *Un* —, cứ bảo.
Parapluie, đàu tán.
Parce que, iên. — *malade*, iên mạ xồc.
Parenté, hún hờư.
Paresseux. *Individu* —, nhám ảo.
Parfum, thuồn.
Parier, đủ chiền.
Parler. *Causer*, bản; điền.
Parole. *Mot*, thún.
Partager. *Diviser*, cầu.
Parvenir. *Arriver*, đán.
Pas. *Un* —, cứ hẩm.
Pas. *Négation*, ém.
Passé. *Marque du* —, bài.
Passer. — *par*, hêi quả.
Patate. — *douce*, vài.
Paume. — *de la main*, bẽ ản phả mớư.
Pauvre, vạt; ém chiền.
Payer. — *ses dettes*, tụt mà.
Peau, năng.
Péché, tui. *Pécher*, pan tui.
Pêcher. — *à la ligne*, đrồng đá.
Peigne, đàu khỉ; đầu téng.
Peler. — *un fruit*, thào sam.
Pendre (Se), điếng ắc.
Penser, tứơng. *A quoi pensez-vous*? Mừ tứơng mế̉i phang?
Percer, sứưn.
Perdrix, lồng thàn.
Perdre, thồc.
Père, phả.
Pesant, khứn.
Peser, sóng.
Péter, p'ừơng thuột.
Petit, nhỉ; thờư, tík.
Pétrole, thầu giù.
Peu. *Il y a* —, dụ ngào. *Manger* —, lấu thá giầu.
Peuple, bác téng.
Peur. *Avoir* —, đà. *N'avoir pas* —, ém đà.

PIASTRE. *Une* —, cứ hồm nhiền.
PIED, hồm khồc.
PIERRE, hồm siên.
PILER, xạ. — *le riz*, xạ mồc.
PIMENT, hồm sà chí.
PINCÉE. *Une* —, cứ thủng.
PIPE, mếi thùng giự.
PIQUANT. — *au goût*, đrít.
PIRATE, đự búi.
PLANCHE, bẽ bến.
PLANTER, đrà. — *un arbre*, đrà thuồn sáy.
PLAT. *Terrain* —, điếng đèn.
PLEIN, thị.
PLEURER, nghểi.
PLEUVOIR, pa pũn.
PLOMB, đạ.
PLONGER, chẳn nồm.
PLUIE. *Eau de* —, nồm pũn.
PLUME, hủn. — *d'oiseau*, lồng tạt hủn.
PLUS... PLUS..., cà ... cà.
PLUSIEURS, đai. — *fois*, đai kếi.
POCHE. — *d'habit*, tay veng.
POIGNÉE. *Une* —, cứ khứơp.
POIGNET, làu lắc.
POIL, hủn.
POING, ngủn thẩu.
POINT. *Sur le* — *de mourir*, củi đồm.
POISON, gia thục.
POISSON, lồng đá.
POITRINE, hồm pển.
PONT, lồng khêu.
PORCE, lồng máu.
PORTE, xồm. *Ouvrir la* —, ngả xồm. *Fermer la* —, nghểt xồm.
PORTER. — *sur la tête*, ngàu. — *sur les épaules*, piềng.
POSSÉDER. *Avoir*, dụ.
POU, mếi sáu.
POULE, lồng mếi kháy.
POULS, mạc. *Tâter le* —, thẩy mạc.
POUSSE. — *de bambou*, nương đẩn.
POUSSIÈRE, puồng.
POUTRE, sờư niềng.
POUVOIR, mạ. — *ou non*? Mạ ém mạ?
PREMIER, đòi ít.
PRENDRE, mé. — *avec les bâtonnets*, thiêp.
PRÈS, lớư.
PRESSER, cồm luồi; sắt luồi; nồc luồi; đặt luồi.
PROFOND, đắc. *Eau profonde*, nồm đắc.
PROMENER. *Aller se* —, hêi giữ.
PROPRIÉTÉ. *La* — *de qui*? Cúng à đa?
PRUNELLE. — *de l'œil*, iủ sá đồm.
PUCE, lồng mắt.
PUER, hái.
PUISER, vải; văn.
PUITS, nồm thuồng; nồm thúng.
PUNIR, pạt.

Q

QUAND. — *partira-t-on*? P'ên đa hêi?
QUARANTE, sào p'uồt.
QUATORZE, là p'uồt sào.
QUATRE, sảo.
QUEL. *Quelle heure est-il*? Đai đa đẻầm chẳng?
QUELQUE. *Quelques jours*, kí vên.
QUEUE, sứt. — *de cheval*, sứt ngà.
QUI, À đa? *À* —? Cúng à đa?
QUOI, mếi phang.

R

RABOTER, p'ào.

RACINE. — *d'arbre*, đền đèu sáy.

RACLER, thào.

RAMASSER. — *un objet par terre*, vủn.

RAMER. — *une barque*, cương đá ; làu đá.

RANGÉE, đài ; đít.

RAPIÉCER, bú.

RAPPELER (SE), ngó họ.

RASER, tháy.

RASSASIÉ, khườm.

RAT, lồng niú.

RATE, hồm giủn.

REBELLE. *Pirate*, dự búi.

RÉCEMMENT, chíu.

RÉCIPROQUE, thàng.

RÉFLÉCHIR, tương.

REGARDER, kiú. — *sans voir*, kíu ém lài.

RÉGIME. — *de bananes*, puổng vạ.

REJETER, p'èng hèi.

REMÈDE. *Prendre un* —, lấu gia.

REMUER, đó.

RENCONTRER, khóp.

RENIFLER, đruột khét.

RENVERSER, p'ọc.

RÉPARER, chiếng.

REPAS, đuổn.

REPIQUER. — *les rizières*, đrà nỉ.

REPOSER (SE), giữ khầu.

RÉPONDRE, đáp.

RESPIRER, thàu chớư.

RÉSIDU, chè ; hày.

RESTES, chẩu.

RETROUSSER, hất. — *les manches*, hất khiền veng.

RÉVEILLER, chán ớư.

RICIN, thuốn cứ đuôi.

RIRE, giáo.

RIVIÈRE, đến già.

RIZ. *Moisson*, muổn. — *cuit*, thá.

RIZIÈRE, nả.

ROND, luôn.

RONFLER, chón đang đán.

RONGER, táu ; hất ; cần.

ROTER, đráng ức.

ROTIN, đền cạt.

RÔTIR, đrang.

ROUGE, đèng.

ROUGIR, giạ cứ đèi.

ROULER (v. a.), pọ ; pượp ; (v. n.), ngày hèi.

ROUTE, đền cuồn.

RUER. *Le cheval rue*, mèn ngà thĩ.

RUGUEUX, xẩu.

RUMINER. *Le buffle rumine*, mèn tùi ngài.

S

SABLE, p'ầu.

SABOT, càm sáy.

SAIGNER, đạt thươn.

SAINT. *Un* —, dín ào.

SAISIR, mé.

SALE, ò lò. *Vêtements sales*, veng hú ò lò.

SALÉ, hàn.

SALIVE, lai.

SANG, đạt.

SANGLIER, cươi lất.

SAPÈQUE, hồm chiền.

SAUPOUDRER, viết.

SAUTER, chuổn.

SAVOIR, khuỏng đớư.

SAUVER, cáu. *Qu'on ne peut* —, ém cầu mạ.

SCIE, đàu cờư.

SCIER. — *du bois*, cờư sáy.
SCOLOPENDRE, lồng líp.
SEC, khớư.
SÉCHER. *Mettre à* —, siểng.
SECOUER, ngò.
SEL, nhào.
SELLE. — *de cheval*, òn ngà.
SEMENCE, phền.
SENTIR, hái.
SEPT, thú.
SERPENT, lồng giả.
SERRÉ, át; cẳn.
SERVIETTE, p'á mín.
SEULEMENT, nò.
SIFFLER, tếu vắt.
SIMULER, kẻ; tả.
SINGE, lồng nục.
SIX, nồm.
SŒURS, ếi đuòng.
SOIF, xồc háo nồm.
SOIR, phến. *Ce* —, phến nểi.
SOIXANTE, nồm p'uồt.
SOL, đèn.
SOLEIL, sá vèn.
SOMBRE, ém đin.
SOMMEIL. *Avoir* —, chòng ngủt.
SORTIR, thứơn.
SOU, hồm lúi.
SOUFFLER, ẩu.
SOUFFRIR, xồc.
SOÛL. *Ivre*, múi.
SOULEVER, huối.
SOULIER. — *en cuir*, càm năng.
SOUPER, lẩu đuối sồp.
SOURD, đác giấy.
SOURIS, lồng niú.
SOUS, sáu. — *la table*, sáu phòn.
SOUVENIR (SE), ngó họ.
SUCRE, thong khao; thong nhào.
SUCRÉ. DOUX, đeng.
SUD, nàm.
SUEUR, nồm ên.
SUR, nớư. — *la table*, nớư phòn.
SURNAGER, báu nồm.
SUSPENDRE, khự. — *les vêtements*, khự veng hú.

T

TABAC, giự. *Fumer du* —, lầu giự.
TABLE, chừơng phòn.
TACHÉ. *Sale*, ò lò.
TAIRE, ém bắn; ém điền.
TALON. — *de soulier*, hòm ngầu khồc càm.
TALUS. — *des rizières*, đền hẩn nả.
TAMBOUR, hồm lồng.
TAS. *Un* —, cứ thuống.
TASSE, hồm áo. — *de riz*, cứ áo thá.
TÂTER. — *le pouls*, thấy mạc.
TÂTONNER, mọ.
TEINDRE. — *de la toile*, vòm độp.
TEMPS. — *froid*, pa khảy. — *chaud*, pa sổ.
TENDRE. MOU, puồt.
TENDU. *Non lâche*, cứng.
TERMITE, lồng lụ.
TERRE, đền; đẩn.
TÊTE, p'áng đàu.
THÉ, đè. *Boire le* —, lầu đè.
TIRER, thò.
TISSER. — *de la toile*, kẻ độp.
TOI; VOUS; TU, mừ.
TOILE, độp.
TOMBEAU, hồm ìn.
TOMBER. *Faire une chute*, đáu luồi. — *par terre*, thồc.
TONNER, pa đang òm.
TORDRE. *Tourner*, náu.
TOUFFU, át.

Toujours, tì tì.
Tousser, điềm thiêu ; ghêa.
Traverser, hêi quà.
Treize, là p'uôt sù.
Trembler, nhên.
Trente, sù p'uôt.
Tresser, bín.
Triste, khì.
Trois, sù.
Tromper. — *les gens*, mòn ào. *Se* —, sõ.
Trou, suống.
Trouble. *Eau* —, nôm nuòng.
Troupeau, khủn.
Tuer, hàu.
Tuile, bẽ ngoà phín.

U

Un. — *jour*, cứ vèn. *Une fois*, cứ kếi. — *homme*, cứ phà ào.
Uni. *Terrain* —, điếng đên.
Uriner, tăn đầu ; p'ượng đàu.

V

Vache, cứ mên mếi nhiú.
Vaissellier, áo chán.
Van, hôm dùng giáu.
Vanner. — *le riz*, giáu dôp.
Vase. *Boue ; terre*, lẽ.
Véhément. *Vent* —, viú luông.
Veine. *Artère*, đến đêu.
Vendre, điú.
Vent, viú.
Ventre, bóng. *Mal de* —, bóng xồc.
Ver. *Lombric*, lòng mếi đắp đíng.
Verre, kiả.
Verser, thõ.
Vert, khèô. *Mousse verte*, nhai khèô.
Vertical, chuồn đêng đêng.
Veuf, phà cử sứn.
Veuve, mếi cử sứn.
Viande, mám.
Vide, đày đáy.
Vieux. *Homme* —, ào già. *Habit* —, veng kháu.
Village, bàu.
Vin, ngào.
Vingt, đấu p'uôt.
Virole, hôm khù.
Vis, sớư lò si.
Visage, Figure, đông.
Visser, náu lò si p'ét.
Vite, mang. *Marcher* —, mang chẩm.
Voile. — *de bateau*, bẽ pùng đá.
Voir, lài. *Ne rien* —, ém lài mếi phang.
Voiture, pú sèa.
Voix, thêô.
Voler. *L'oiseau vole*, lòng tạt bin.
Voler. — *de l'argent*, giồc nghèn.
Vomir, ẹ. — *le sang*, ẹ đạt.
Vous, mừ.

NOTES ET MÉLANGES

LE PIÉDESTAL DE TRÀ-KIỆU.

(A propos d'un article de M. J. Przyluski, *Un chef-d'œuvre de la sculpture chame. Le piédestal de Tra kiêu.* Revue des Arts asiatiques, t. VI, 1929-1930, pp. 89-93, pl. xx-xxiv.)

M. Przyluski, qui cherche volontiers dans l'iconographie indochinoise un délassement à ses austères travaux sur l'histoire des canons bouddhiques et le substrat austro-asiatique de la civilisation indienne, nous propose aujourd'hui une ingénieuse interprétation des scènes sculptées sur ce grand piédestal de Trà-kiệu, qui est peut-être la pièce la plus remarquable du Musée cham de Tourane (Pl. XVII). D'après lui, les hauts-reliefs ornant les quatre faces du piédestal commémoreraient « l'arrivée des premiers conquérants indiens en Indochine » (p. 89), et plus précisément la légende dynastique du Fou-nan, suivant laquelle « un brahmane armé d'un arc merveilleux aborde chez une reine, l'épouse et fonde une dynastie » (p. 91).

A première vue, cette explication ne laisse pas de surprendre, et cela pour deux raisons :

A haute époque, cela n'a jamais été la coutume ni au Champa, ni dans les autres royaumes indiens d'Indochine et d'Indonésie, d'orner les temples de sujets empruntés à l'histoire locale. Les scènes sculptées sur les frontons et linteaux sont exclusivement tirées des purāṇas et des grandes épopées indiennes. Au Cambodge, ce n'est qu'au XII[e] siècle, dans les longues galeries d'Aṅkor Vat, qu'apparaissent pour la première fois des personnages historiques. Au Champa, la représentation d'une légende dynastique par un artiste du VII[e] siècle, sur un piédestal destiné de toute évidence à supporter l'image d'une divinité, est certainement insolite.

D'autre part, on ne voit pas bien pourquoi ce sculpteur, pour orner le piédestal d'une divinité érigée dans la capitale du Champa, aurait été choisir la légende dynastique du Fou-nan, adoptée par les rois du Cambodge préangkoréen. Je sais bien, et M. Przyluski aussi, que « la légende du brahmane Kauṇḍinya était connue au Champa, comme le prouve une inscription datée de 685 A. D. ». Cette inscription de Mĩ-sơn (qui est de 658 et non de 685) prouve bien que la légende était connue au Champa, mais en tant que légende cambodgienne : elle n'est mentionnée que parce que le roi régnant Prakāçadharma était, par sa mère, petit-fils d'Īçānavarman I roi de Bhavapura, c'est-à-dire du Cambodge.

D'ailleurs, même en admettant que le sculpteur ait eu l'intention de représenter la légende du brahmane Kauṇḍinya, ancêtre maternel de Prakāçadharma, on serait amené à constater qu'il n'a pas suivi la version qui avait cours au Champa à son époque. En effet, d'après l'inscription de Mĩ-sơn, « Kauṇḍinya, le plus grand des brahmanes, planta le javelot qu'il avait reçu d'Açvatthāman, fils de Droṇa ». Or, dans ce texte, il n'est pas question de l'arc qui, sur le piédestal de Trà-kiệu comme dans les versions chinoises, joue un rôle capital ; et sur le haut-relief il n'y a pas trace du javelot, qui est l'élément essentiel de l'inscription de Mĩ-sơn.

Pour réduire ces objections préalables, qui se posent immédiatement à l'esprit du lecteur, avant même qu'il ait pris connaissance de la démonstration de M. Przyluski, il faudrait que celle-ci fût fondée sur des arguments bien convaincants. Voyons donc maintenant l'argumentation qui nous est proposée [1].

L'hypothèse de M. Przyluski semble lui avoir été suggérée par la diversité des costumes figurés sur le haut-relief. « Si on ne considère, dit-il (p. 89), que les costumes des personnages sculptés sur le piédestal, ceux-ci peuvent être classés en plusieurs catégories . . . La scène met probablement en présence trois éléments ethniques : des Indiens débarqués, des Chams et des sauvages. »

Quels sont les traits vestimentaires qui caractérisent les Indiens ? « A droite sur la face A, nous dit M. Przyluski (ibid.), sont plusieurs hommes, notamment un archer, vêtus à l'indienne. Ils ont sur la tête un turban et portent des bijoux : colliers et bracelets. Le vêtement inférieur est fixé par une longue ceinture nouée à la taille. Les extrémités de ce vêtement et de la ceinture pendent d'une manière caractéristique. » Si par « vêtu à l'indienne », M. Przyluski entend « vêtu comme le sont les personnages figurés dans l'Inde propre », il a raison, mais à ce compte-là, c'est toute la statuaire chame et même toute la statuaire khmère qui est « vêtue à l'indienne ». La parure se retrouve plus ou moins complète sur les personnages que M. Przyluski appelle « Chams » ; celle de l'archer est composée des mêmes pièces que le fameux « trésor de Mĩ-sơn » du Musée de Hanoi et correspond exactement aux descriptions données par M. Parmentier dans son *Inventaire des monuments chams* (T. II, livre II, chap. 2). Quant à la coiffure, qui n'est pas à proprement parler un turban, elle est fréquente dans l'iconographie chame.

Voyons maintenant ce qui caractérise les Chams. « Sur la même face, à gauche de la fracture de la pierre, sont deux personnages vêtus uniquement

---

(1) Pour la critique qui va suivre, j'ai largement utilisé une longue note de M. J. Y. Claeys qui a soumis l'article de M. Przyluski à un minutieux examen. Je conserve aux faces et aux figures la numérotation qu'elles ont dans Parmentier, *Inv.*, I, p. 203 et suiv., adoptée par M. Przyluski.

Le piédestal de Trà-kiệu.
(Musée de Tourane). Cf. p. 201.

du sampot. Au témoignage des historiens chinois, le sampot appelé *kan-man* ou *tou-man* était le vêtement cham. » (Ibid.) J'avoue ne pas arriver à distinguer la moindre différence dans la forme du vêtement des Indiens et des Chams. Je ne remarque, entre des costumes composés des mêmes éléments, qu'une différence de richesse, correspondant plutôt à une différence sociale qu'à une différence ethnique. L'archer « indien » (A 4) porte un sampot tout comme les deux « Chams » A 11 et 12. La ceinture des « Indiens », comme celle des « Chams », a toujours deux retombées, l'une devant, l'autre derrière, celle-ci plus ou moins cachée ; elle a dans les deux cas le pan relevé sur le côté, décor conventionnel de costume (fréquent avec de multiples variantes dans la sculpture chame comme dans la sculpture khmère) dont l'aspect change suivant la position des personnages : si ceux-ci font corps avec le fond par leur côté droit, le pan est relevé vers la gauche ou inversement. Abstraction faite des « hommes nus » dont il va être question dans un instant, il y a deux figures qui portent un vêtement nettement distinct de ceux dont je viens de parler. Elles apparaissent à la face C (11 et 13) vêtues d'un long sarong : dans la figure agenouillée (C 11), M. Przyluski a justement reconnu une femme à l'aspect de sa poitrine ; bien que l'autre (C 13) ait eu les seins mutilés par quelque vandale, il n'est pas douteux que nous ne soyons là aussi en présence d'une femme. Au total, la seule différence réelle dans le costume indique une différence de sexe ; les autres correspondent à un traitement plus ou moins riche des divers éléments d'un costume identique. Et, notons-le, ces degrés dans la richesse ne correspondent nullement aux « éléments ethniques » de M. Przyluski. Ainsi, certains personnages portent une seconde ceinture qui recouvre ou se substitue à la première et paraît correspondre à une ceinture en métal, ornée de perles ou de pendeloques en forme d'écus, avec une retombée antérieure présentant soit un dessin de tissu interprété en gravure, soit des rangs de perles en saillie. Or, cette ceinture métallique est portée d'une part par des « Indiens » (A 4 et 7), d'autre part par des « Chams » (B 1 à 3) et par la « reine » elle-même (B 5). De plus, un seul des porteurs « indiens » (A 6 à 10) a cette ceinture ; le rabat perlé n'est visible que sur trois des porteurs (6, 7, 8), mais un quatrième (9) arbore un important collier à triple rangée de perles qui lui est propre. Ces divergences dans le costume et la parure de personnages unis par une même fonction, montrent avec quelle liberté de facture, avec quel souci de faire souple et varié le sculpteur cham ciselait les scènes qui lui étaient proposées ; constatation qui rend assez précaire tout essai d'interprétation basé exclusivement sur de menus détails de costume.

Restent les hommes « entièrement nus » que M. Przyluski identifie avec les aborigènes (p. 89). Il n'en signale que deux sur la face A (13 et 14) ; il y en a en réalité trois ; le troisième (A 2) est donné par M. Przyluski comme un « génie », bien que sa coiffure et son vêtement rudimentaire soient identiques à ceux des « deux hommes nus », et sans aucun rapport avec ceux des deux génies figurés en A 15 et 16 ; M. Przyluski (p. 93) en signale encore un sur la

face C (15). A vrai dire, ces hommes ne sont pas complètement nus : ils ont un pagne serré, des bracelets de perles, un haut chignon en forme de tiare conique, et, détail capital qui semble avoir échappé à M. Przyluski, l'« homme nu » de la face C porte le cordon brahmanique. Simplicité du vêtement, chignon, upavīta, tout concourt à faire de cet homme un ascète brahmanique : je ne doute pas que les trois autres « hommes nus » de la face A n'appartiennent à la même caste.

Etant donné que l'hypothèse de M. Przyluski a pour origine l'observation d'une divergence dans les costumes, on s'étonne que cette observation soit si souvent prise en défaut et que l'auteur attribue à deux groupes ethniques distincts des personnages portant le même costume, range dans le même groupe des personnages portant des costumes différents et prenne pour des sauvages aborigènes des personnages ayant toutes les caractéristiques des ascètes brahmaniques. Ayant remarqué sur la face A des différences réelles entre les costumes qui y sont figurés, il a conçu l'idée, fort ingénieuse je le reconnais, que cette scène pourrait se rapporter à la légende de Kauṇḍinya (encore que l'archer ne soit guère vêtu comme un brahmane). De là à conclure que, suivant une formule qui lui est chère, « en somme, tout se passe comme si » le sculpteur avait voulu représenter cette légende, il n'y avait qu'un pas, et une fois ce pas franchi, M. Przyluski n'a pas poussé plus loin l'analyse du costume et de la parure. Et c'est dommage, car une *jaṭā* et un *upavīta* brahmaniques ont en iconographie une signification précise, qui ne permet pas d'y voir les éléments d'un costume moï.

Voyons maintenant comment M. Przyluski interprète les gestes et les actions des divers personnages.

Face A. « Le premier groupe à droite, dit M. Przyluski (p. 91), représente le génie donnant des instructions au brahmane Kauṇḍinya. A gauche un groupe de trois hommes : le brahmane est au centre, armé de l'arc merveilleux. » Le « génie » (A 2) a, comme je l'ai dit plus haut, le même costume que les « sauvages aborigènes » du même panneau (A 13 et 14), mais les deux génies volants sculptés à l'extrémité gauche (A 15 et 16) sont vêtus du même sampot que tous les autres acteurs de la scène. La qualité de génie attribuée par M. Przyluski au porteur d'éventail (A 2) me paraît donc extrêmement discutable, et il semble beaucoup plus raisonnable de le considérer comme un brahmane. D'autre part, la première figure à droite (A 1) dans laquelle M. Przyluski reconnaît le brahmane Kauṇḍinya, recevant des conseils avant le tir à l'arc, a un vêtement beaucoup moins riche que l'archer. Enfin, détail extrêmement important qui a complètement échappé à M. Przyluski, *l'arc est brisé* [1] sans que cette particularité puisse être attribuée à un manque d'espace, qui aurait gêné le sculpteur. Le thème du bris de l'arc est bien connu dans la

---

[1] Ce détail est peu visible sur la photographie reproduite ci-contre, mais il est parfaitement net sur la planche XXI de la *Revue des Arts asiatiques*.

littérature ou le folklore indiens, mais il ne joue aucun rôle dans la légende de Kauṇḍinya dont l'arc merveilleux, loin de se briser, sert au contraire à décocher une flèche.

« Il est possible, continue M. Przyluski (ibid.), que Kauṇḍinya ait tiré une flèche pour déterminer l'emplacement de son camp ; c'était une façon de consulter le sort. A gauche, en effet, les Indiens paraissent occupés à transporter des matériaux de construction : cinq personnages, dont le dernier est brisé, portent sur leurs épaules un objet long qui est probablement un tronc d'arbre. » Ces « Indiens » sont bien richement vêtus pour des charpentiers. D'ailleurs, le prétendu tronc d'arbre est en réalité une longue barre dont les deux extrémités sont relevées et entourées d'attaches tout à fait analogues à celles que l'on distingue aux extrémités de l'arc. De sorte qu'il est permis de se demander si cette barre n'est pas tout simplement, comme l'a déjà proposé M. Parmentier (*Inv.*, I, p. 296), l'arc lui-même, que cinq hommes ordinaires ne sont pas de trop pour transporter, mais que le héros soulève seul et brise en se jouant.

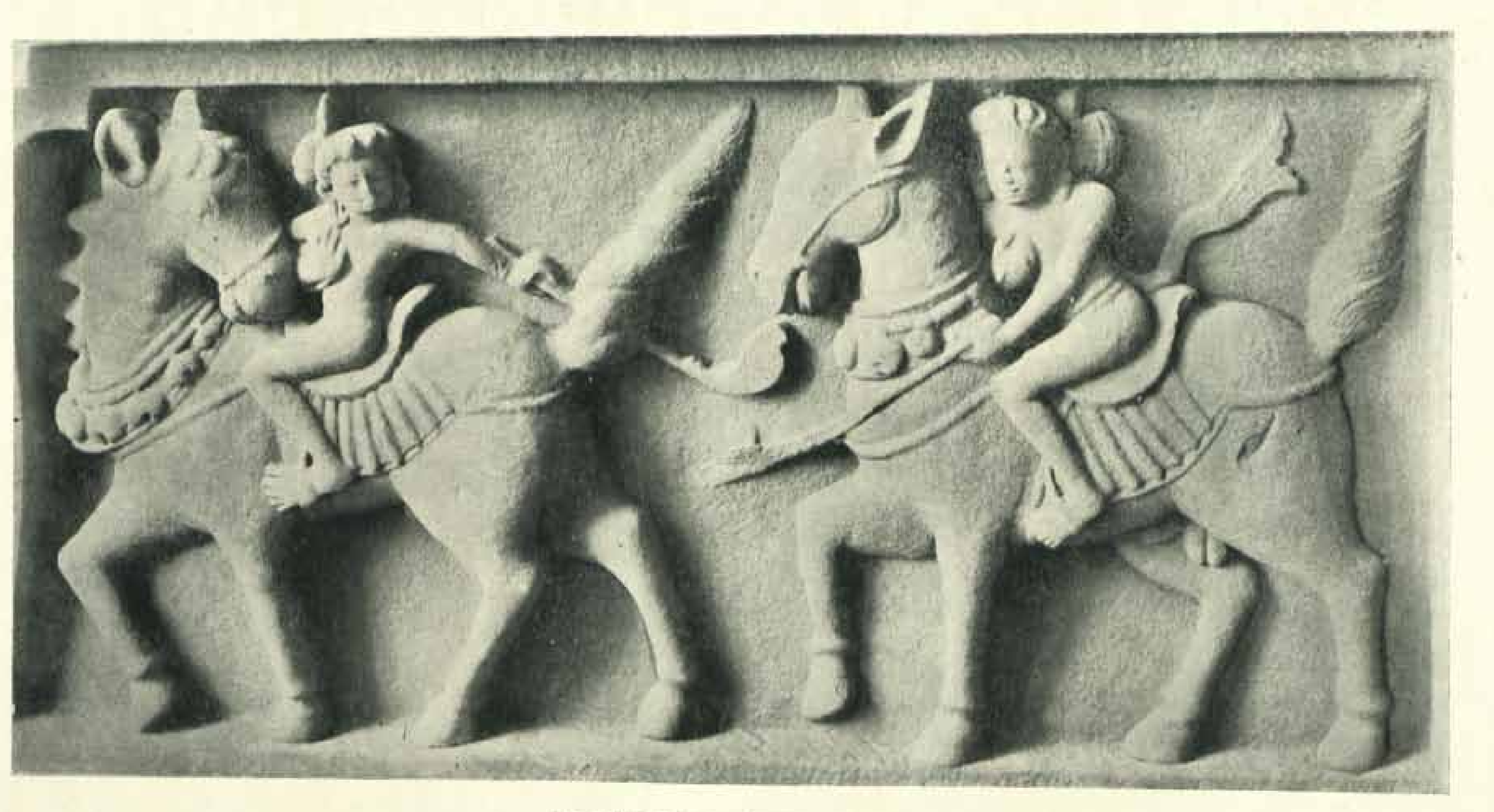
« Les six derniers personnages sont des spectateurs... » (ibid.). Je souscris bien volontiers à cette explication. Mais que « les deux êtres aériens qui se déplacent sans que leurs pieds touchent le sol » soient « les génies qui hantent l'emplacement de la future ville », absolument rien ne l'indique, et cette interprétation, qui découle de l'hypothèse de M. Przyluski, devra naturellement être modifiée si la scène du tir à l'arc s'explique autrement.

Face B. « Seul, dit M. Przyluski (p. 92), le cinquième personnage est assis, et seul il porte un collier et un ornement sous les seins. La présence de porteurs de chasse-mouches derrière lui indique que c'est le souverain, et la légende nous apprend que c'était une femme... ». Voilà qui caractérise bien la manière un peu hâtive avec laquelle M. Przyluski a examiné le haut-relief : du moment qu'il a décidé que celui-ci met en scène la légende de Kauṇḍinya, et que la face B notamment nous montre la reine recevant « un messager qui vient rendre compte de ce qu'il a vu sur la côte : arrivée de Kauṇḍinya et débarquement des Indiens », il faut que le personnage assis soit une femme, même si l'examen impartial du haut-relief prouve manifestement le contraire. « On objectera, dit M. Przyluski, que son torse n'est guère féminin. La réponse se trouve dans le *Leang-chou*, où la reine est ainsi décrite : elle était jeune et robuste et ressemblait à un garçon. » Pour prétendre que l'athlète vêtu comme un homme figuré en B 5 pût représenter une fillette impubère, même robuste et d'aspect garçonnier, il faudrait avoir du vice, ou la vue courte, et de plus, il resterait à expliquer pourquoi celle-ci est figurée en C 11 et 13 avec la jupe féminine et les attributs de son sexe. S'il y a une chose certaine dans la suite de scènes qui orne le piédestal de Trà-kiệu, c'est que le personnage assis en B 5 est le même que l'archer A 4, et qu'en fait de femme, il n'y a que les figures C 11, C 13, qui représentent peut-être la même personne dans deux poses différentes.

« Il semble, dit M. Przyluski (ibid.), que les huit premiers personnages (B 1 à 8) représentent la reine et sa cour. Elle est assise au centre. Le *Leang-chou* nous apprend que le roi du Fou-nan, lorsqu'il s'assied, s'accroupit de côté, relevant le genou droit et laissant tomber le genou gauche jusqu'à terre.» Le haut-relief ne correspond en aucune façon à cette description. La soi-disant reine est assise sur son siège le buste droit, cambrée et non accroupie, et si le genou droit est un peu plus haut que le gauche, qui ne tombe pas jusqu'à terre, cela vient probablement de ce que le pied repose sur un tabouret. Rien dans sa pose n'indique que ce soit le souverain du Fou-nan plutôt que d'un autre pays.

« Les huit personnages suivants, continue M. Przyluski (ibid.), sont en marche vers la gauche (B 9 à 16). Un seul est à cheval ; plusieurs semblent armés de glaives ou de massues. Ces armes et la présence d'un cavalier dans un pays où les chevaux ont toujours été rares et ne servaient qu'à la guerre, tendent à prouver que l'artiste a voulu figurer un rassemblement guerrier. La reine, avertie du débarquement des étrangers, réunit son armée pour les repousser. » Je dois confesser que ce rassemblement m'a l'air aussi peu guerrier que possible et que les armes, parmi lesquelles figure un chasse-mouches (B 11), ont l'air assez inoffensives. Que les chevaux aient « toujours été rares » au Champa (ou au Fou-nan ?), c'est bien possible, mais qu'ils n'aient servi « qu'à la guerre », ce n'est pas ce qu'enseigne l'iconographie : je n'en veux pour exemple que les Joueurs de Polo du Musée de Tourane (Pl. XVIII). Joueurs ou porteurs d'emblèmes, les cavaliers qui sont représentés sur cet échiffre, et dont les montures portent les mêmes colliers de grelots que le cheval du piédestal de Trà-kiệu, ne sont certainement pas sur le sentier de la guerre. Les chevaux étaient employés parfois à la traction des chars dans les défilés, ainsi que le montre une sculpture publiée par M. Parmentier (*Inv.*, II, p. 370, fig. 96). Enfin, une caravane de marchands, comme il devait en circuler de temps en temps au Champa, ne pouvait-elle à l'occasion faire usage de chevaux ?

Face C. M. Przyluski n'en interprète que la moitié gauche qui représente d'après lui « ce qui, dans la légende, vient après le combat, c'est-à-dire la soumission de la reine » (p. 92). Il n'explique pas la scène de droite : « Le mauvais état des figures, dit-il (p. 93), empêche de rien affirmer. » Il n'est pas exact que ces figures soient « plus mutilées que les autres ». A part quelques visages un peu abîmés, — pas plus que sur les autres faces —, les personnages conservent toutes les caractéristiques qui peuvent servir à les identifier. Donc, dit M. Przyluski, « la reine se soumet avec son armée ». Il y a quelque chose d'inquiétant dans cette interprétation. D'abord, je ne distingue aucune trace d'armée, ou du moins de gens portant des attributs guerriers. D'autre part, si l'on se reporte à la discussion de M. Przyluski relative au costume et qu'on applique son critère aux figures de la face C, on est amené à constater que cette scène, qui est censée représenter la soumission de la reine, ne comporte



Bas-relief dit des « Joueurs de polo ».
(Musée de Tourane). Cf. p. 206.

aucun « Indien » : on y voit seulement des « Chams » et un « sauvage » (C 15) qui a d'ailleurs, comme je l'ai marqué plus haut, toutes les caractéristiques de l'ascète brahmanique. A qui la reine se soumet-elle donc ?

« Comme il convient, continue M. Przyluski (p. 93), les seins de Somā penchée sont plus apparents que lorsqu'on la voyait assise. Le rinceau sculpté au-dessus de la reine peut être une allusion à un rite inconnu : ce serait un rameau conférant la sécurité et rendant inviolables ceux qui sont placés sous sa protection. » J'avoue très sincèrement n'avoir aucune dilection pour les études de folklore : c'est sans doute pourquoi je répugne à reconnaître dans l'objet représenté au-dessus de la femme agenouillée un rameau (d'or ?) servant à quelque rite inconnu, et suis plus disposé à y voir tout simplement une guirlande de fleurs. Quant aux seins de Somā, ils ne sont pas seulement « apparents », ils sont même pendants, et la disgrâce de la reine ne s'arrête pas là, car par surcroît elle est bossue, détail qui a échappé à M. Przyluski et dont on mesurera bientôt toute l'importance.

La face D « représente simplement les danses qui accompagnèrent les noces de la reine et du brahmane » (p. 93). Sur ce point, je ne chercherai pas noise à M. Przyluski. Cette scène de danses ne présente aucune caractéristique qui la distingue de n'importe quelle autre scène de danse, et sa relation avec les sujets sculptés sur les trois autres faces du piédestal découle évidemment de leur interprétation.

On voit que l'argumentation de M. Przyluski, loin d'être convaincante, soulève au contraire toute sorte de difficultés : son hypothèse me paraît aussi en l'air que les deux génies de la face A, et je ne vois aucune raison pour identifier les scènes représentées sur le piédestal de Trà-kiệu avec la légende de Kauṇḍinya. Il faut chercher autre chose.

Parmi les détails qui ont échappé à M. Przyluski, il s'en trouve deux : le bris de l'arc en A 4, et la difformité de la femme accroupie en C 11, qui vont nous mettre sur la voie. Le bris de l'arc est un thème qui apparaît plusieurs fois dans la littérature indienne ; conjugué avec une scène comportant une bossue, il évoque immédiatement un des exploits de Kṛṣṇa, précédant immédiatement le meurtre de Kaṃsa. Mais avant de confronter le haut-relief avec les textes, une remarque s'impose sur la façon dont les scènes doivent être contemplées.

Sur chaque panneau, la longueur de la surface sculptée ne dépasse pas 1 m. 60 ; chaque scène peut donc aisément être vue tout entière d'un seul coup d'œil et correspondre, non à une série d'épisodes successifs, mais à un épisode unique. Cela n'empêche pas que, suivant une coutume générale dans les arts dérivés de l'Inde, l'action des personnages principaux puisse être décomposée en plusieurs temps. Mais si le tableau est fait pour être vu d'un seul coup d'œil, il n'y a aucune raison pour que ces temps successifs se succèdent sur la pierre plutôt dans un sens que dans l'autre. Après cette observation préliminaire, examinons de nouveau le bas-relief à la lumière des textes, et lisons d'abord le *Bhāgavatapurāṇa*.

Ayant résolu de se débarrasser une fois pour toutes de Kṛṣṇa et de Balarāma, Kaṃsa leur dépêche Akrūra, avec mission de les ramener à Mathurā où il compte les faire mourir sous les coups de l'éléphant Kuvalayāpīḍa, ou, en cas d'insuccès, sous ceux des boxeurs Cāṇūra et Muṣṭika (X, XXXVI). Akrūra se rend au parc de Nanda et en ramène les jeunes gens qu'il précède à Mathurā (X, XXXVIII et XLI). Kṛṣṇa et Rāma entrent dans la ville par l'avenue royale. Rencontrant un teinturier en train d'apprêter les vêtements du roi Kaṃsa, Kṛṣṇa lui demande d'en choisir pour les porter. Sur le refus grossier du teinturier, Kṛṣṇa, d'une chiquenaude, le décapite et les deux frères endossent les vêtements. Puis un tisserand confectionne un costume à chacun d'eux. Ils se rendent ensuite chez le fleuriste Sudāman qui leur offre des guirlandes de fleurs (X, XLI). Continuant à cheminer par la rue royale, ils voient « passer une jeune femme au corps difforme, au beau visage, tenant dans ses mains un vase rempli de parfums » (X, XLII, 1). Questionnée, elle déclare être esclave et parfumeuse, et donne aux jeunes gens des onguents dont ils s'oignent le corps. Puis : (1)

6. Dans sa bienveillance pour Trivakrā, la bossue au gracieux visage, Bhagavat résolut de la rendre droite, et de montrer le fruit qu'on retire de sa vue.

7. Acyuta lui mit un pied sur la pointe de chaque pied, et, retournant la main, il la prit au menton avec deux doigts, les souleva et redressa toute sa personne.

8. Alors, au contact de Mukunda, le corps de la parfumeuse devint droit et bien proportionné, ses hanches et ses seins se développèrent, et elle acquit soudain une exquise beauté.

9. Douée d'une forme irréprochable et pleine de noblesse, elle dit alors à Keçava en le tirant par le pan de son vêtement, le sourire sur les lèvres et l'amour dans le cœur :

10. Viens, ô héros, allons dans ma demeure. Je n'ai pas la force de me séparer de toi ici-bas. Tu as bouleversé mon âme ; sois-moi propice, ô héros.

11. Pendant qu'elle lui adressait cette prière, Kṛṣṇa, voyant que Rāma et ceux de sa suite avaient la face et les yeux tournés vers lui, répondit à cette femme en riant :

12. Oui, ô belle, j'irai dans ta demeure, où les hommes trouvent la fin de leurs tourments, dès que j'aurai accompli mon œuvre : pour nous, voyageurs sans famille, tu es un refuge suprême.

13. Poursuivant son chemin après l'avoir congédiée avec ces douces paroles, il reçut d'une caravane de marchands, ainsi que son frère aîné, des présents de toute sorte, du bétel, des guirlandes et des parfums.

---

(1) Je reproduis la traduction de Hauvette-Besnault, au tome IV de l'édition d'Eugène Burnouf.

14. Dans le trouble amoureux que sa vue inspirait, les femmes, ne se connaissant plus elles-mêmes, laissaient glisser sur elles au hasard leurs vêtements, leurs cheveux, leurs bracelets : on eût dit les personnages d'une peinture.

15. Ensuite Acyuta demanda aux gens de la ville à quel endroit l'arc était déposé, et, s'y étant rendu, il vit un arc merveilleux, pareil à celui d'Indra.

16. Placé sous la protection d'une garde nombreuse, entouré de respect et brillant d'une incomparable beauté. Malgré l'opposition des gardiens, Kṛṣṇa prit l'arc de vive force ;

17. Il le souleva de la main gauche par manière de jeu, l'arma de sa corde et, le tendant, il le brisa par le milieu en un clin d'œil, sous les yeux des assistants : tel, entrant en fureur, un vigoureux éléphant brise une canne à sucre.

18. L'arc rendit en se rompant un son qui remplit l'espace éthéré, le ciel, la terre, les dix régions du monde. Kaṃsa frémit en l'entendant.

Suit une échauffourée qui met aux prises les deux frères avec les gardiens de l'arc : ceux-ci sont mis en pièces ainsi que les renforts envoyés par Kaṃsa. Les chapitres suivants (X, XLIII et XLIV) racontent le meurtre de l'éléphant Kuvalayāpīḍa, des boxeurs et finalement de Kaṃsa.

La même histoire se retrouve, entre autres textes, dans le *Viṣṇupurāṇa* (V, XIX et XX), dans le *Harivaṃça* (LXXXIII de la trad. LANGLOIS, LXXXII de la trad. DUTT) [1], et au dernier acte du *Bālacarita* de Bhāsa. On va voir que le sculpteur ne suit strictement aucun des textes précités ; il s'inspire d'une version combinant des éléments qui se retrouvent dans ces divers ouvrages. Il semble en outre avoir évité à dessein les scènes de violence pour ne conserver que celles qui permettaient à ses personnages des gestes nobles et mesurés.

Face C. *Miracle de la bossue.*

La scène se passe dans la grande rue de Mathurā, qui, d'après le *Bālacarita*, est pavoisée et décorée de guirlandes :
utsavādhikarocchritadhvajapatākam avasaktamālyadāmālaṅkṛtam utthāpitāgurudhūpasamākulaṃ rājamahāpatham (éd. GAṆAPATI SÂSTRÎ, Triv. Skt. Ser., XXI, p. 58).

Ce sont ces guirlandes suspendues qui sont représentées juste au milieu du panneau, en 11. N'oublions pas d'ailleurs que la rencontre de la bossue a lieu immédiatement après celle de Sudāman, donc tout près du quartier des fleuristes : la présence d'une guirlande de fleurs au beau milieu de cette scène est donc doublement justifiée.

---

(1) Je regrette de n'avoir pas à ma disposition le texte sanskrit.

Tous les textes s'accordent à nous montrer Kṛṣṇa et Rāma avec leur suite excitant la curiosité générale des habitants de Mathurā : il est naturel que le sculpteur en ait représenté quelques-uns, et je propose de considérer comme des suivants et des badauds tous les personnages sans emploi bien défini, comme 1, 2, 3, 7, 8, 9, 15, 16, 17, 18. Le brahmane 15 n'est pas déplacé parmi eux ; on lit en effet dans le *Bhāgavatapurāṇa* : « Les brâhmanes, transportés d'allégresse, présentaient respectueusement aux deux héros çà et là sur leur passage du lait caillé, des grains d'orge, des vases remplis d'eau, des guirlandes, des parfums, des offrandes » (X, XLI, 30).

Le groupe central représente la bossue (11), redressée par Kṛṣṇa (10) d'un geste correspondant assez bien à celui qui est décrit dans une des stances du *Bhāgavatapurāṇa* citée plus haut (X, XLII, 7). En 13, elle est debout, tenant à Kṛṣṇa (14) des propos amoureux. Le personnage 12 est probablement Balarāma, mais il semble accomplir un des gestes que le *Harivaṃça* attribue à son frère : « Cependant, Kṛṣṇa, en badinant, pétrissait doucement de ses doigts la bosse de la bonne femme. Celle-ci tout à coup sentit sa bosse rentrer, son corps s'étendre et se redresser, son sein se relever. » (*loc. cit.*, 35-36.)

Reste le groupe 4 à 6. Est-ce le premier temps de l'épisode : l'entretien des deux frères avec la bossue accroupie ? Est-ce la rencontre du fleuriste Sudāman ? L'indécision quant au sexe du personnage assis et vu de dos (5) oblige à garder une prudente réserve. Tout ce qu'on peut dire est qu'il ne paraît pas être difforme.

Face B. *Offrande des marchands.* Cet épisode ne se trouve que dans le *Bhāgavatapurāṇa*. Il me semble rendre parfaitement compte de la scène. Kṛṣṇa assis (5) et Rāma debout (4) reçoivent les présents que leur offrent des marchands (6, 7) ; à droite, d'autres marchands, à moins que ce ne soient des spectateurs ou des gens de la suite de Kṛṣṇa (1 à 3) ; à gauche (9 à 16) la caravane passe . . . (1)

Face A. *Bris de l'arc de Kaṃsa.*

Le *Harivaṃça* décrit en ces termes l'arc de Kaṃsa : « Le gardien lui fit voir cette arme qui ressemblait à une colonne, arme que personne ne pouvait tendre, que les dieux eux-mêmes et Vāsava ne pouvaient briser » (*loc. cit.*, 44-45). C'est cette colonne que soulèvent avec peine cinq porteurs (6 à 10). En 4, Kṛṣṇa brise l'arc, en présence de Balarāma (3) et de deux autres spectateurs (11, 12), qui sont peut-être des gardiens.

Je suis plus embarrassé par les deux personnages de droite (1 et 2). Je propose, faute de mieux, de voir dans le brahmane (2) le chef des gardiens

(1) Sur cette face, et sur la face A, Kṛṣṇa est plus richement vêtu que sur la face C. Il n'est pas impossible que ce soit un résultat de la libéralité des marchands.

informant le roi Kaṃsa (1) de ce qui vient de se passer, ainsi qu'il est dit dans le *Harivaṃça* (loc. cit., 50), mais j'avoue que cette explication ne me satisfait qu'à moitié.

L'épisode du bris de l'arc, qui est le point culminant de l'histoire, est encadré, à gauche par un groupe composé de deux brahmanes (13 et 14) et de deux êtres volants (15 et 16), et à droite par le groupe de danseuses de la face D. Il est tentant de voir là une représentation de la scène par laquelle se termine le *Bālacarita* : le rishi Nārada apparaît, accompagné de Gandharvas et d'Apsaras qui viennent rendre hommage à Viṣṇu-Kṛṣṇa :

Nāradaḥ | *Kaṃsé pramathite viṣṇoḥ pūjārthaṃ devaçāsanāt* |
sagandharvāpsarobhiç ca devalokād ihāgataḥ || 17 ||

Si cette interprétation est exacte, Nārada apparaît en 13, accompagné d'un autre rishi (14) ; les deux génies volants (15 et 16) sont des Gandharvas et la face D nous montre les Apsaras.

On n'aura pas manqué de constater que les trois épisodes : miracle de la bossue, offrande des marchands et bris de l'arc se succèdent sur les flancs du piédestal dans un ordre opposé à celui qui a été adopté par M. Przyluski, et inverse du sens de la pradakṣiṇā. Il y a peut-être à cet arrangement une raison qui nous échappe : à Aṅkor Vat aussi, les grands bas-reliefs doivent se lire en gardant le monument à gauche. Il se peut encore que le sculpteur ait suivi une version dans laquelle la rencontre des marchands avait lieu avant celle de la bossue, et comme A et D ne forment peut-être qu'un seul tableau, on aurait la suite B, C, D-A, qui serait conforme à la pradikṣiṇā. Il se peut aussi que l'ordre de ces trois épisodes, qui n'ont aucun lien entre eux, soit arbitraire, et que l'artiste ait été guidé dans leur répartition sur le piédestal par quelque raison de métier que nous ne connaîtrons jamais.

Quoi qu'il en soit, je ne pense pas que l'argument tiré de l'ordre des épisodes soit suffisant pour infirmer l'interprétation que je viens de proposer. On serait mieux fondé à s'étonner que l'artiste se fût borné à représenter des scènes accessoires, qui ne sont en somme que le prélude de ce grand drame en trois actes : meurtre de l'éléphant, des boxeurs et du roi Kaṃsa, épisodes qui ont si souvent inspiré les artistes cambodgiens. J'ai dit plus haut que le sculpteur du piédestal de Trà-kiệu semblait avoir voulu éviter les gestes violents. N'oublions pas d'autre part que ce piédestal n'est qu'une partie d'un ensemble, et notre étonnement cesserait peut-être si nous étions en possession de ce qu'il était destiné à supporter.

On trouvera sans doute que mon interprétation du haut-relief, par un fragment de la légende de Kṛṣṇa si souvent mise à contribution par les décorateurs indochinois, est bien banale, et n'a pas le piquant de celle qu'avait proposée M. Przyluski. Je suis le premier à regretter de voir disparaître le brahmane Kauṇḍinya, la reine Somā, et avec eux les premiers protagonistes de l'histoire du Fou-nan. La nouvelle identification proposée n'est cependant

pas dénuée de tout intérêt : c'est un exemple de plus de la faveur dont jouissait le culte de Viṣṇu à l'époque du roi Prakāçadharma, au règne duquel il ne semble pas téméraire de faire remonter l'exécution du piédestal de Trà-kiệu.

G. Cœdès.

L'OR DES FOURMIS AU SIAM.

Dans un passage bien connu des *Histoires* (III, 102), Hérodote rapporte une histoire de fourmis « plus petites que des chiens, mais plus grosses que des renards », que l'on trouvait dans un désert, chez les plus septentrionaux des Indiens, voisins de la ville de Kapastyros et du pays de Paktuïke. Ces fourmis emmagasinaient des sables aurifères dans leurs fourmilières. Au prix de grands risques, tant elles étaient vites et redoutables, les Indiens allaient voler leur or.

Hérodote n'est pas seul à parler de « l'or des fourmis ». Le *Mahābhārata* (II, 52) mentionne certaines populations qui en apportaient en tribut à Yudhiṣṭhira. M. B. Laufer, dans le *T'oung Pao* (série II, vol. IX, pp. 429 et suiv.), a consacré au sujet un important article où l'on trouvera de nombreuses références. Plus récemment, en 1924, M. Francke, dans *Asia Major*, I, 1, pp. 67-76, donnait deux contes du Tibet occidental, où ces étranges insectes jouent un grand rôle.

A ma connaissance du moins, on n'a jamais signalé au Siam aucune histoire où paraisse l'or des fourmis. Il se rencontre cependant dans ce pays un curieux récit (*Khăm hài kan xao krung kão*, Bangkok, 2457 EB., pp. 97-98) [1] où figurent à la fois des insectes, ici des termites (*pluĕk*), et un objet en or trouvé dans leur nid, ici la termitière (*chom pluĕk*). D'après ce texte, le roi (Prasăt Thong), père et prédécesseur du fameux Phra : Nărai, eut un songe qui lui montra un palais d'or enfoui dans une termitière située dans un certain lieu où il s'était rendu autrefois, avant son avènement. Le lendemain matin, dès son réveil, le roi ordonna de fouiller la termitière où l'on trouva en effet un palais en or à neuf étages, palais en miniature, haut d'un *sŏk*. De là serait venu au roi son nom de Prasăt Thong, « palais d'or ».

Dans la forme de cette histoire que l'on vient de rapporter, la seule que je connaisse, il n'est donné aucune explication sur la manière dont l'objet

---

(1) Traduction siamoise moderne (EB. 2457) d'un manuscrit birman conservé à Rangoon et provenant des archives du Palais, à Mandalay. Cet ouvrage contient des données fournies par une enquête menée par des fonctionnaires birmans sur des prisonniers de guerre siamois, déportés en Birmanie lors des guerres birmanes qui ont abouti à la chute d'Ayuthya. [On trouve une brève allusion à la légende du roi Prasăt Thong dans la *Recension pālie des Annales d'Ayuthya*, BEFEO., XIV, III, p. 24. — G. C.]

en or a été apporté dans la termitière. Il ne s'agit plus ici d'or brut, comme dans Hérodote, ni, du moins explicitement, d'or apporté par les fourmis (respectivement termites). Il est tout de même frappant que les deux éléments essentiels des autres histoires de fourmis qui emmagasinent de l'or dans leurs fourmilières se retrouvent ici sous les formes reconnaissables des termites et de l'objet en or.

Il semble que l'on ne puisse séparer la nouvelle donnée siamoise des données fournies par Hérodote et le *Mahābhārata*. On n'a pas le moyen, pour le moment, de rechercher la filiation de la légende du texte siamois, non plus que d'en déterminer l'aire d'extension et d'en réunir les variantes, s'il y en a. On a voulu seulement signaler la présence, sur un domaine où l'on ne l'avait pas encore relevé à ce qu'il semble, d'un thème folklorique curieux, qui paraît avoir intéressé et embarrassé beaucoup de chercheurs.

J. Burnay

Conseiller juriste auprès du Gouvernement siamois,
Correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

CONTRIBUTION A UNE MONOGRAPHIE DE L'ILE AUX BUISSONS (HONGAY)

L'Ile aux Buissons, dont le nom évoque seulement une végétation d'arbustes rabougris, semble n'avoir retenu l'attention de ceux qui y ont abordé qu'au point de vue minier, tactique ou commercial.

Dans son *Guide du Tonkin*, Madrolle n'en parle que pour mémoire en citant d'anciennes concessions minières. Il est vrai qu'à ce point de vue, l'Ile aux Buissons se trouve assez pauvre en comparaison de l'immense concession de la Société des Charbonnages du Tonkin. Il n'en reste pas moins vrai que Va-chai a failli devenir le grand port commercial et militaire du Tonkin, et que certains n'ont pas abandonné tout espoir à ce sujet.

Si l'on en croit l'auteur d'un article publié en 1930 dans la *Revue du Pacifique* (1), le Résident général, puis Gouverneur Richaud aurait, en 1889, donné les instructions nécessaires pour que tous les services civils et militaires procédassent à leur installation à l'Ile aux Buissons. Il y aurait même eu commencement d'exécution jusqu'à un contre-ordre venu de Paris sur les instances du propriétaire des Docks de Haiphong. La plupart de ceux qui ont étudié la question d'un port au Tonkin, l'Amiral Courbet, l'Amiral de Beaumont, Jules Ferry et même le Maréchal Lyautey, se seraient prononcés, d'après le même auteur, pour l'Ile aux Buissons.

---

(1) P.-A. Lapicque, *Le port du Golfe du Tonkin*. Revue du Pacifique, 1930, p. 511-530.

L'île aurait donc failli entrer dans l'histoire. Mais n'y a-t-elle jamais été ?

Sans ajouter complètement foi à l'auteur cité dessus, qui se demande si la baie de Hạ-long n'est pas « le grand port dans les rochers » dont parlerait (?) Ptolémée, on peut cependant s'imaginer que l'Ile aux Buissons a connu une autre activité que celle, si réduite, d'aujourd'hui et que, sans avoir été un grand port, elle a pu servir au débarquement d'une grande partie de ce qui venait de Chine « hommes, bêtes et choses », pour se rendre dans le Delta ; la route de Hongay à Sept-Pagodes, qui suit la limite Sud du massif montagneux, est jalonnée de vestiges d'une occupation chinoise de longue durée : Yên-lập, Uông-bí, Tràng-bạch, Đông-triều, Sept-Pagodes, où les tombeaux fouillés révèlent l'ancienneté et l'importance de ces centres aux temps de l'occupation chinoise.

A défaut de documents, c'est seulement dans son sol que l'histoire de l'Ile aux Buissons peut être écrite ; c'est donc là que l'esprit curieux doit la chercher.

Malgré son nom, l'Ile aux Buissons n'est pas entièrement couverte d'arbrisseaux. Constituée par une forte arête de 171 mètres d'altitude au point culminant, qui la partage presque en deux de l'Est à l'Ouest, l'île est coupée de ravins boisés de formation récente. L'épaisseur de la couche d'humus qui descend des hauteurs depuis une époque récente (4 à 5 siècles) semble démontrer que le déboisement de l'île n'est pas très ancien. Enfin, la différence d'aspect entre certains points, les uns rocailleux et couverts de buissons, les autres absolument dénudés, sans un rocher apparent, donnent à penser que ces derniers ont pu être cultivés, encore que la formation géologique de l'île n'apparaisse pas comme d'une homogénéité absolue.

Par suite de l'érosion les vestiges du temps passé sont recouverts d'humus, et c'est seulement au hasard que sont dues les trouvailles qui y ont été faites.

Au point de vue de ces recherches, l'Ile peut être divisée en cinq secteurs susceptibles d'être fouillés avec chance d'y trouver des documents intéressant son histoire.

1° *Le thalweg des stûpas.* — Il est situé à l'Ouest de la pagode des pêcheurs, pagode de construction très récente, aucun débris d'édifice antérieur n'y ayant été trouvé.

En passant à proximité, je ramassai un jour un morceau de terre cuite rouge représentant ce qui me parut être un fragment de tour carrée à étages aux bords relevés, présentant sur chaque face un médaillon où se dessinait une vague effigie. J'avais déjà remarqué semblable fragment posé devant le paravent de la pagode de Va-chai près d'un vase à jossticks. En avançant vers l'Ouest, je trouvai de plus en plus de débris de même nature, et, après avoir gravi 5 à 6 mètres à flanc de coteau, j'aperçus, émergeant de terre, des morceaux de terre rouge cuite rangés symétriquement. J'en fis dégager de la terre qui les entourait et pus ainsi extraire un spécimen complet. Haut de 45 cm. et mesurant 15 cm. de côté à la base, il comporte cinq étages ; il se

termine en haut par un embout creux et circulaire destiné à recevoir une pointe également en terre cuite d'environ 10 cm. de longueur. Cet embout comporte plusieurs anneaux. La base est évidée.

Le gisement comprend cinq groupements, distants de 5 à 6 mètres les uns des autres sans ordre apparent. Dans chaque gisement, les stûpas sont alignés sur 7 rangs de 10 à 15 pièces, séparées les unes des autres par un intervalle de 5 à 10 centimètres au plus. Elles ont été posées à même le sol sans que l'on y ait, semble-t-il, préparé un emplacement horizontal ; la ligne de leur faîte suit, en effet, la pente. Elles sont recouvertes d'humus jusqu'à la 4e corniche, humus provenant de la terre descendue du sommet de la colline sous l'action des pluies. Tous ces stûpas sont fortement inclinés vers le bas de la pente comme sous la pression des terres. Certains appartenant aux rangées extérieures sont renversés et c'est parmi ceux-là seulement qu'ont été trouvées les pièces entières ou faciles à reconstituer, celles restées debout ayant toutes été brisées au sommet.

Quelques pointes ont été trouvées en terre, à part, et aucune n'a sa place au sommet d'un stûpa.

Il m'a été donné de voir dans le bureau de l'ingénieur de la Société des Charbonnages à Campha-Mines, deux de ces stûpas trouvés en terre dans le voisinage ; ces deux pièces sont très régulières de forme, bien droites, mieux réussies que tout ce qui reste à l'Ile aux Buissons. J'ai cru pouvoir en conclure que je me trouvais en présence du lieu de fabrique ou tout au moins de dépôt à proximité du four de cuisson, les pièces brisées, ou les malfaçons, les rebuts ayant été seuls laissés. Le fait que ces stûpas ne sont pas garnis de leur pointe ne peut d'ailleurs que renforcer cette hypothèse.

Enfin, ces stûpas semblent avoir été fabriqués par étages séparés et jointés ensuite avant cuisson, certaines cassures à ces joints ne laissent aucun doute à cet égard. On s'est certainement servi de plusieurs moules, les étages correspondant de plusieurs tours étant sensiblement différents en dimensions de même qu'en netteté : on a employé l'argile ordinaire donnant après cuisson une belle teinte rouge, mais on a utilisé aussi une terre noirâtre, de l'humus, donnant après cuisson un objet gris qui n'est pas déplaisant à l'œil.

Quelle était donc l'utilisation de ces stûpas ?

Destinés au culte, sans aucun doute, la grossière effigie figurant sur les quatre faces de chacun des étages semble bien indiquer qu'ils doivent être d'inspiration bouddhique. Ils représentent exactement en réduction les stûpas fréquemment élevés, comme à Sept-Pagodes (Pagode des femmes), sur la tombe de bonzes. Madrolle en signale un exemplaire trouvé dans la Grotte des Merveilles de la baie de Hạ-long et qui est au Musée de Hanoi. Enfin Parmentier, dans son *Guide au Musée de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* (p. 61), en fait mention en ces termes, à propos de fragments trouvés sur l'emplacement du Đại-la, l'actuel Hanoi : « Il semble qu'à cette époque (XIIe et XIIIe siècle) ait existé l'habitude de placer auprès des tom-

beaux des représentations de stûpas sacrés devenus en Chine ces tours à étages dont l'exemple le plus connu est la tour de porcelaine de Nankin. »

Cette hypothèse paraît pouvoir dès maintenant être tenue pour conforme à la réalité ; elle est en effet corroborée, ainsi qu'on le verra ci-après, par une autre trouvaille faite à l'Ile aux Buissons qui démontre en même temps que le gisement de stûpas de cette île est le lieu de fabrication.

Il resterait donc à découvrir le four de cuisson de ces stûpas qui doit se trouver à proximité. Il n'est pas possible d'admettre, en effet, que ces stûpas aient été cuits sur place à l'aide d'herbes, la cuisson est trop accentuée et égale. Ils ont été posés là pour le choix après avoir été retirés du four. Enfin, les moules pourraient peut-être être retrouvés.

Tout le thalweg est semé de tessons et de débris de poteries, certaines récentes, mais d'autres anciennes, notamment provenant de vases en terre noirâtre dont les Chinois se servaient pour enterrer des restes mortels après exhumation, vases datant des XIVe et XVe siècles. Tout ce thalweg serait à examiner pas à pas.

2° *Ravin de Va-chai.* — Peu après, un de mes sous-officiers indigènes intéressé par mes hypothèses sur une occupation ancienne de Va-chai, me signalait qu'un indigène avait trouvé dans un ravineau de Va-chai des briques énormes et des débris de stûpas analogues à ceux de la fabrique. Ce ravin est situé exactement entre la pagode et la batterie d'artillerie qui se trouvent en contrebas de la route coloniale n° 18 (voir fig. 15, Carte au 50.000^{e}).

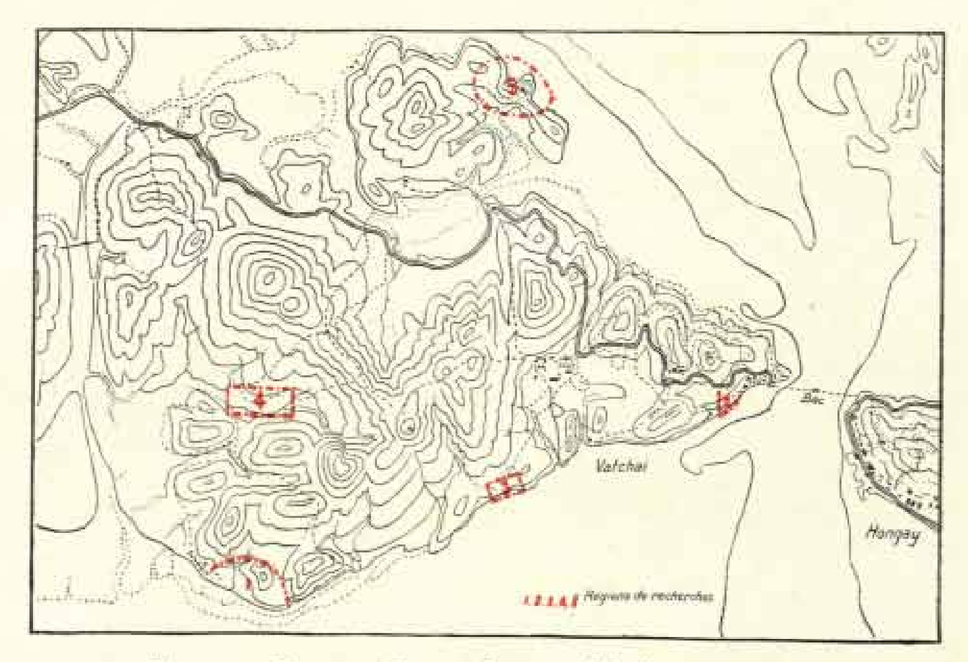


Fig. 15. — Carte de l'Ile aux Buissons. Echelle au 1 : 50.000^{e}.

M'y étant rendu, je pus constater qu'il s'agissait d'une coupure très nette du fond d'un thalweg dont le fond était autrefois, sans doute avant déboisement des hauteurs dominantes, très arrondi en cuvette. Les eaux, aux saisons des pluies, se sont tracé une voie que, s'écoulant avec impétuosité en torrent, elles ont approfondie rapidement. Ce ravineau, véritable tranchée aux parois à pic, est en effet profond de 3 m. 50 au moins et large de 1 m. 50 au plus. Il a été tranché dans le vif. En effet, sur chacune des parois, à 50 cm. au-dessous du sol, l'œil suit une rangée assez horizontale de débris divers, tuiles plates et minces, débris de poteries et de stûpas. Des quantités d'autres débris se trouvent également dans le fond du ravineau où ils ont été roulés par les eaux.

Les poteries sont de nature différente : pots en terre noirâtre déjà signalés, porcelaines à dessins grossiers bleuâtres, pots en terre jaune vernissée et même débris de très beau céladon.

Des indigènes nous ont remis des sapèques trouvées sur place ; le premier examen les indique, comme ayant été frappées pendant les périodes *hồng-đức* (1470-1497), *cảnh-thống* (1498-1504). Un examen plus approfondi de certaines autres, les dernières trouvées, permettra peut-être d'être fixé sur l'époque la plus reculée de l'occupation de Va-chai ; aucune grosse somme ne paraît avoir été trouvée, au plus cent sapèques.

L'ensemble de ces trouvailles, poteries funéraires, petites sommes en sapèques, débris de stûpas, semble bien indiquer que l'on se trouve en présence d'un cimetière. Cimetière d'habitants ou cimetière de navigateurs ? L'exiguïté de la plage de Va-chai ne paraît guère avoir permis l'installation d'une cité importante. Cependant il n'est guère d'habitants actuels de Va-chai, agglomération de cinquante cases au plus, qui, travaillant à l'aplanissement du terre-plein pour la construction de sa maison, n'ait trouvé quelques débris, traces d'un habitat antérieur.

Trois remarques intéressantes ont été faites.

L'évidement de la base des stûpas trouvés à Va-chai, par conséquent après utilisation, ne contenait que de la terre. Il paraît donc certain qu'il était pratiqué uniquement pour alléger le sujet et non pour y placer une relique ou un objet quelconque comme j'en avais eu l'idée un moment. En second lieu, ces stûpas n'étaient pas placés à moins de plusieurs mètres les uns des autres, distance séparant les tombes ; cette situation confirme l'hypothèse que dans le thalweg des stûpas on se trouve en présence non d'un cimetière, mais d'un lieu de fabrique ou de dépôt.

D'autre part, des boules en terre argileuse crue ont été trouvées dans ce même ravin qui paraissent avoir été faites de main d'homme. Plus grosses qu'un œuf, elles sont formées d'une enveloppe extérieure renfermant au centre du sable. On paraît avoir pris de la terre glaise malléable, l'avoir pétrie, puis, après y avoir placé une autre terre sablonneuse, avoir formé une boulette qui s'est durcie à la longue. La différence des deux terres est, à la section, très bien marquée.

Ces boulettes étaient-elles destinées à être emportées pour être remises à la famille d'un défunt, coutume que la Grande Guerre a vu revivre chez nous-mêmes ; ou étaient-elles apportées pour être mises avec le défunt, reposant ainsi près d'un peu de la terre natale ? A noter toutefois qu'aucun ossement n'a été signalé et qu'il semble que ce cimetière n'ait servi qu'à des inhumations après exhumation, suivant les coutumes encore observées en ce pays comme en Chine.

Etant donné que la majeure partie des monnaies trouvées se rapportent à la fin du XV siècle, je me demande si la petite colonie qui a vécu à Va-chai n'y aurait pas été amenée par Lê Thánh-Tòn venant visiter le pays peu après sa libération du joug chinois (1428) et y installer un poste aux confins de son royaume.

3° *Plateau de la Pagode.* — Au cours de promenades, j'avais remarqué certaines levées de terre qui me paraissaient peu naturelles ; leur forme régulière me convainquit vite qu'elles avaient dû être établies pour servir de plateforme à une construction, vraisemblablement une pagode. Le profil est très visible sur le terrain.

Cet emplacement est situé exactement au bas de la croupe sur laquelle se trouvent deux coupoles d'observatoires d'artillerie. La construction se trouvait face à la mer, permettant une vue splendide sur la baie de Hạ-long. Elle est orientée sensiblement Nord-Sud. J'avais remarqué, sur la gauche, par conséquent à l'Est, cinq tumuli d'inégale importance, dont le premier se trouve à cinquante mètres environ de la « Pagode ». Sur les deux premiers restaient les vestiges de tombes annamites. Le troisième était peu accentué et de forme imprécise ne permettant guère de fixer avec certitude le point central. Le quatrième comportait un évidement au sommet, provenant du tassement de la terre sur un mètre carré. Le cinquième, le plus éloigné, était peu accentué.

La fouille du deuxième tumulus, sur lequel j'avais ramassé des débris de poteries provenant de belles porcelaines et de céladons, permit de trouver à 1 m. 50 de profondeur une boîte en terre cuite, orientée exactement Est (pieds), Ouest (tête), dans laquelle les Annamites placent encore actuellement les restes mortels, en observant minutieusement la place des membres. Cette inhumation m'a paru remonter à 20 ou 30 années au plus. La fouille largement pratiquée ne donna pas d'autre résultat. J'en déduisis que les Annamites, en pratiquant leur inhumation, avaient dû briser et enlever les objets ayant pu se trouver sous ce tumulus manifestement en terre rapportée.

Il me fut rapporté que le quatrième tumulus intact un beau soir, avait, le lendemain, été trouvé, il y a 5 ou 6 ans, creusé à une profondeur de 1 m. 50 environ. Exhumation ou fouille de Chinois chercheurs de trésors, comme il en circule tant dans les régions autrefois occupées par les Chinois.

Je me décidai à attaquer le cinquième tumulus. A 1 m. 20 de profondeur, en terre rapportée, à plat sur le sol naturel facilement reconnaissable, je trouvai

un instrument en pierre polie, le tranchant dirigé vers l'Ouest. En pierre calcaire blanchâtre, crayeuse, onctueuse au toucher, cet outil à tenon d'emmanchement rappelle exactement la forme de celui dont les Annamites se servent actuellement pour remuer la terre molle des rizières et ramener la terre sur les diguettes. Ils l'appellent *cái cuốc*. Celui-ci semble peu propre, en raison de sa fragilité, à tout usage, encore que Parmentier, dans son *Guide au Musée de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* (p. 26, 27), paraisse admettre cette hypothèse pour des outils analogues trouvés à l'Ile de la Tortue (Cù-lao Ruà). « Ces outils, dit-il, sont toujours faits de pierre assez tendre et qui se briserait aisément au choc. Aussi peut-on se demander si, plutôt que des haches, ce ne sont pas des sortes de bêches pour le travail des terres molles des rizières. »

Si l'on s'en rapporte aux débris de poteries trouvées près des tumuli avoisinant la « Pagode », sensiblement contemporains des trouvailles faites dans le ravin de Va-chai, de l'état de l'emplacement de la « Pagode », on ne peut croire que cet outil ait été enterré là bien antérieurement. Ce serait donc au plus entre les XIVe et XVe siècles. N'était sa fragilité, on pourrait croire que, trouvée sur place, cette « pierre de foudre » a été enterrée par superstition : on sait, en effet, que les Annamites croient que ces pierres polies (époque néolithique) naissent du contact de la foudre avec le sol. Mais, d'autre part, l'Ile aux Buissons ne paraît pas contenir de calcaire du genre de celui dont cet outil a été extrait. Il reste donc à supposer qu'il n'a pas servi à un autochtone, même récent (2000 ans), mais qu'il a dû être apporté et enterré comme symbole, dans un but sans doute religieux, peut-être pour rendre les terres fécondes, ce qui rentrerait bien dans le cadre d'un culte naturiste.

Quant à la Pagode elle-même, aucune trace de tuiles, de pierres taillées, de poteries n'a été trouvée à proximité. Il s'est agi sans doute d'une construction en bois, couverte en chaume, de solidité très précaire en cet emplacement soumis aux rafales des vents. N'a-t-elle pas été élevée pour une durée restreinte ? Et je me demande si cet ensemble, pagode et tumuli, ne pourrait être rattaché à la visite que fit à ce pays le roi Lê Thánh-Tôn (1460-1497), venu chanter les louanges de la Baie de Hạ-long ? De l'Ile aux Cerfs où l'on situe le lieu où il manifesta son admiration, le point de vue est, en tout cas, moins magnifique que de l'emplacement de la pagode, au-dessus de laquelle les artilleurs jugèrent bon de placer, il y a moins de 30 ans, à gros frais, les observatoires nécessaires pour surveiller la baie. Pourquoi, à cinq siècles de distance, ces esprits à la recherche de l'emplacement le plus favorable, l'un pour la jouissance de la vue, les autres pour l'observation, ne se seraient-ils pas rencontrés ?

4° *Le ravin du champ de tir.* — Des Chinois et des Nung du 1er Territoire sont venus s'y installer pour y cultiver les bas-fonds il y a une dizaine

d'années. Ils déclarent que personne avant eux n'avait cultivé ces terrains. Or, j'ai trouvé chez eux des vases intacts, de la forme déjà signalée précédemment comme servant aux réinhumations, et ils m'ont déclaré les avoir trouvés dans la terre en cultivant. Certaines parties des collines montrent des traces manifestes de cultures. Un gros amoncellement de pierres provenant certainement du dégagement ancien d'un champ a été employé à la construction du champ de tir. Ce ravin a dû servir d'habitat à quelques agriculteurs.

Les hauteurs avoisinantes, notamment au Nord, portent des traces de murettes en pierres sèches. Elles ne me paraissent pas remonter au delà de notre conquête, ou même de la colonne Nogués (1919), pendant laquelle des postes optiques avaient été installés sur toutes les hauteurs.

Plus intéressants seraient sans doute les abords du signal.

5° *Cagnabianca.* — Il s'agit d'une maisonnette située à la pointe Nord de l'île, et destinée à servir d'habitation à un surveillant de mines. Son propriétaire l'a ainsi dénommée par pure fantaisie. D'après les dires de ce dernier, cette partie Nord de l'île présenterait des traces évidentes d'un habitat ancien.

Un four à poteries, toujours du même modèle que celles que je désigne comme ayant servi pour des réinhumations, y aurait été trouvé, en faisant des travaux. Je n'ai pas eu le temps d'aller en cet endroit et d'y faire une constatation personnelle.

De ce qui précède, je conserve l'impression que l'Ile aux Buissons présente un terrain intéressant pour des recherches pouvant permettre de fixer son histoire dans le passé.

Je ne pense pas qu'il puisse s'agir de larges fouilles entreprises à gros frais sur un point quelconque ; le seul justifiant un travail important serait peut-être le ravin de Va-chai. Ce terrain appartient à l'autorité militaire, et aucune construction ne peut y être édifiée sans son autorisation. Le cas échéant, tout travail de terrassement qui y serait pratiqué devrait être suivi très attentivement.

C^ne^ Pinault
de l'Infanterie coloniale.

ANCIENS CANAUX RECONNUS SUR PHOTOGRAPHIES AÉRIENNES DANS LES PROVINCES DE TÀ KÈV ET DE CHÂU-ĐÔC.

Les canaux 1, 2, 3 (fig. 16) ont été vus lors d'un vol en avion effectué le 22 janvier 1931 et reportés immédiatement sur une carte emportée à bord. Bien qu'il n'en existe pas de photographies, ils sont indiqués, cependant, avec une exactitude suffisante.

Le canal nº 4 est devenu sinueux avec le temps, mais sa direction générale est rectiligne, de part et d'autre de la rivière de Tà Kèv qu'il traverse à Anloṅ Tien. La partie pointillée allant de 3 km. au Nord de ce point jusqu'au Phnoṃ Aṅkor et peut-être au delà, n'est que supposée ; je n'ai été frappé, en survolant la région, par aucune ligne droite matérialisée sur le terrain, comme pour les autres canaux, par des herbes de couleur différente.

L'examen des photographies qui seront probablement prises en 1932 du marais d'Aṅkor Bórĕi relèvera peut-être ce prolongement, que la direction du tronçon figurant sur la carte invite à restituer.

De 7 à 11 km. au Sud de Anloṅ Tien le manque de clichés ne permet pas un raccord qui d'ailleurs serait forcément oblique, sans quoi le prolongement rigoureux de la partie précédente irait buter dans le massif de Triton (fig. 17). Mais une brisure d'axe n'est pas invraisemblable, puisqu'on en verra un exemple plus au Sud. Le canal commence à être visible sur le cliché 823 [1]. Il se prolonge sans interruption jusqu'à 1035. A sa traversée de la route Châu-đôc — Tinh-biên, à 12 km. 800 de Châu-đôc, il ne présente que l'aspect d'un vague fossé, et ne retiendrait pas l'attention du passant s'il n'était dirigé : 1º vers le Nord rigoureusement sur le Phnoṃ Aṅkor (en effet, la brisure d'axe supposée plus haut a pour effet de diriger ce tronçon sur la partie la plus élevée du Phnoṃ) ; 2º vers le Sud, quelques degrés seulement à droite du Núi Ba Thê.

Les clichés 1035 et 1066 ne se raccordent pas : lacune de 1 km. environ.

Le canal semble disparaître sur la photographie 1130, mais 1132 montre nettement qu'il se continue avec une déviation d'axe vers l'Est. Toutefois, chose curieuse, l'ancien axe reste matérialisé par intermittences, à côté de la nouvelle branche beaucoup plus large, jusqu'à la traversée du canal actuel de Triton à Mac Can Dung.

Plus au Sud, il n'existe plus que la nouvelle branche jusqu'au Núi Ba Thê, avec toutefois de grosses lacunes de 4500 mètres au total, impossibles à

---

(1) Ces numéros sont ceux des photographies du Service aéronautique. Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de reproduire la totalité des épreuves qui nous ont été adressées par M. Paris, nous avons choisi les photographies 865, 870, 871 (pl. XIX) qui sont les plus nettes et dont l'assemblage donne une idée des documents sur lesquels est basée la présente étude. [N. D. L. R.]

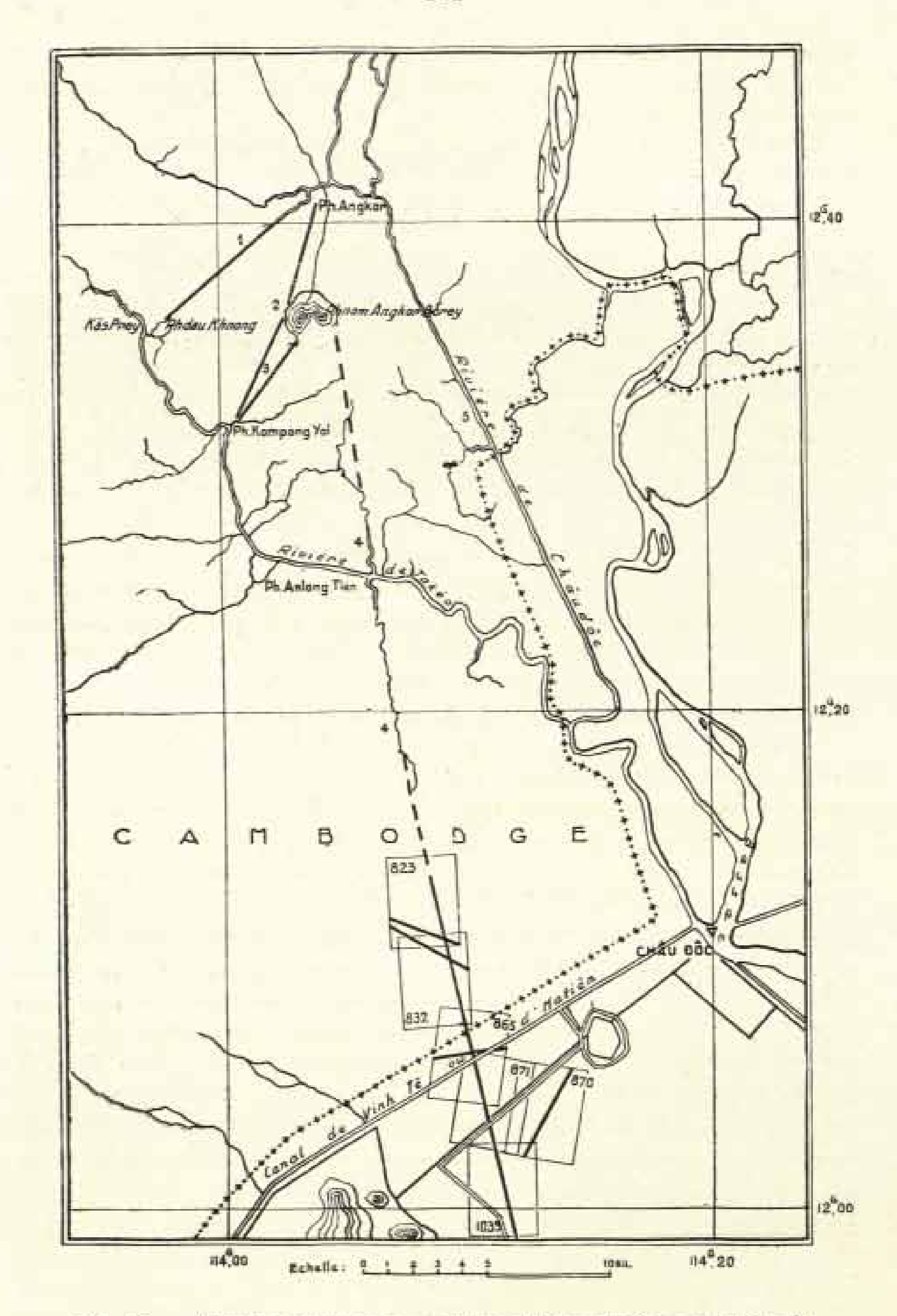


Fig. 16. — Anciens canaux dans la région d'Añkor Bórei et de Châu-đôc.

localiser, les photographies 205 et 168 n'ayant pu être placées qu'au jugé, faute de recouvrements avec d'autres déjà en place. Les clichés de cette région sont d'ailleurs très mauvais.

Le total des lacunes n'est que de 8 + 4 + 1 + 4, 5 = 17 km. 5 sur une longueur de 78 km. du Phnoṃ Añkor au Núi Ba Thê.

Chemin faisant, d'autres tronçons de canaux ont été décelés :

1° Sur les clichés 823, 832, 865, 870, rayonnant du Núi Sam ; ils ne sont pas très rectilignes et sont peut-être modernes ;

2° Sur les clichés 270, 271, 272, 273, 1023, 1204, 1205, 1206, 1207 ; canal ayant la direction générale du canal de Mac Can Dung, et dont les prolongements sont à chercher ;

3° Sur le cliché 235, tronçon sensiblement parallèle au canal n° 4 ;

4° Sur les clichés 1437, 1438, 1408, 1399, canaux à l'Est et au S.-E. du Núi Ba Thê, presque imperceptibles, vu la mauvaise qualité des clichés. Mais l'un d'eux semble bien se diriger vers la mer entre Rạch-giá et Hòn Dat.

Quel est l'âge de tous ces canaux ? Certainement antérieur à la colonisation annamite. A cette époque, ils ne devaient déjà plus attirer l'attention d'un observateur au sol, car les Annamites paraissent les avoir complètement dédaignés. En effet, le canal des Sept Montagnes suit parallèlement le canal n° 4, sur 13 km. De même, les canaux de Vinh-tê, de Mac Can Dung et de Núi Ba Thê coupent et recoupent respectivement, sous des angles quelconques, les canaux transversaux signalés aux paragraphes 1°, 2°, 4°.

Un seul de ces anciens canaux a « réussi ». C'est la rivière actuelle d'Añkor Bórĕi à Châu-dôc, numérotée 5 sur la carte. Ce canal s'est non seulement maintenu, mais a été élargi et approfondi par les courants de crue du Prék Aṃbĕl (bras du Bassac) jusqu'à présenter 10 mètres de fond aux basses mers de basses eaux avant la boucle qui le termine au Sud à Vinh-hội-đồng.

Cette boucle elle-même semble former trois côtés d'un rectangle ; mais, après examen sur place, rien n'autorise à restituer un quatrième côté et à supposer qu'il s'agirait là d'une ancienne enceinte rectangulaire. Les travaux précédemment décrits suffisent déjà à donner une haute idée de l'hydraulique agricole aux époques de la prospérité d'Añkor Bórĕi, car ces canaux auraient été trop nombreux pour ne servir qu'à la navigation, si leurs rives n'avaient pas été mises en valeur. Ainsi nos dragues, qui sont en train de creuser le canal de Rạch-giá à Hà-tiên et ses embranchements (voir photo 102, collection 37) ne font peut-être que reprendre sur un plan nouveau et avec des gabarits différents, l'ouvrage des esclaves et des prisonniers des anciens rois du Fou-nan.

Pierre Paris

Administrateur des Services civils,
Correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

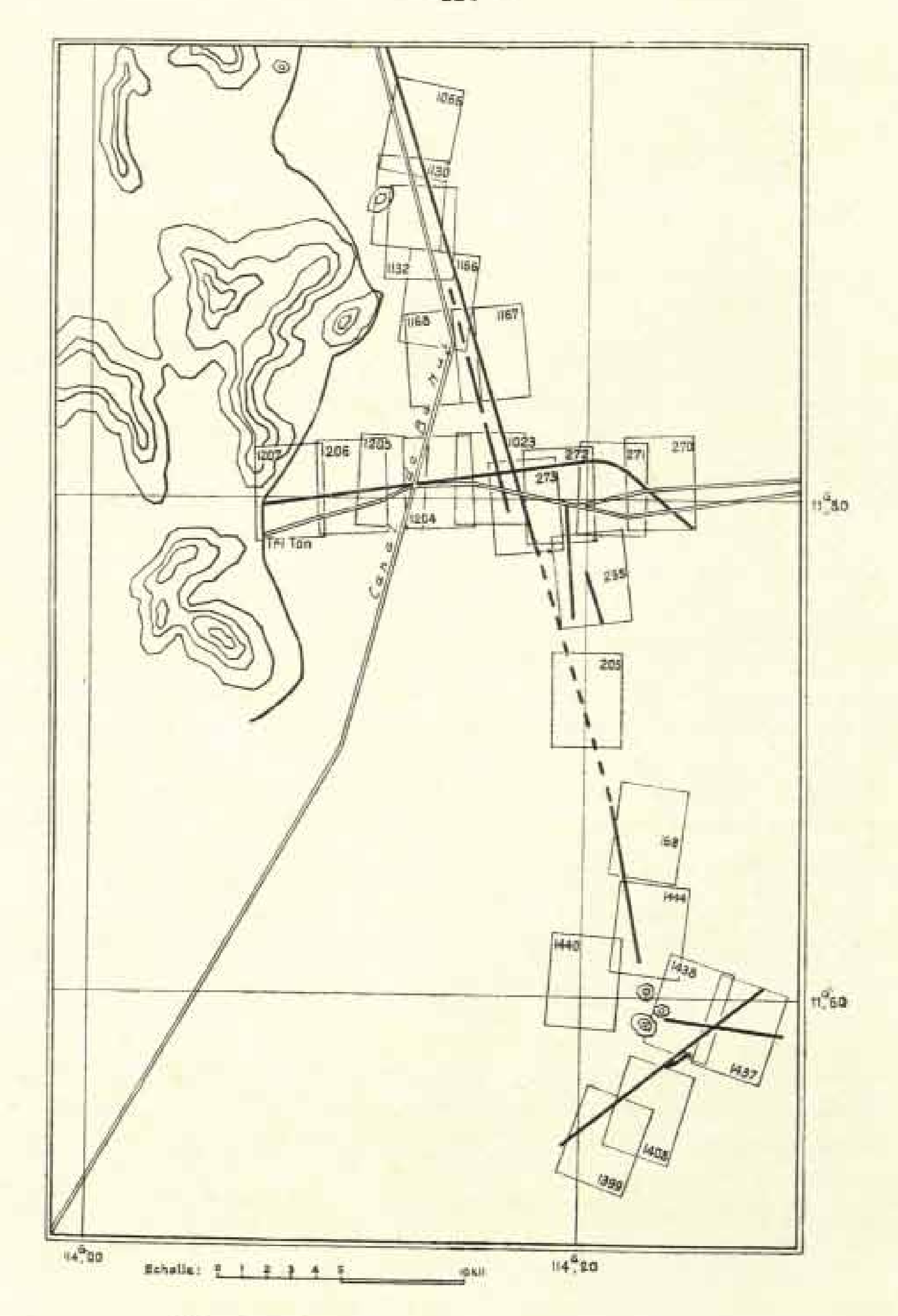
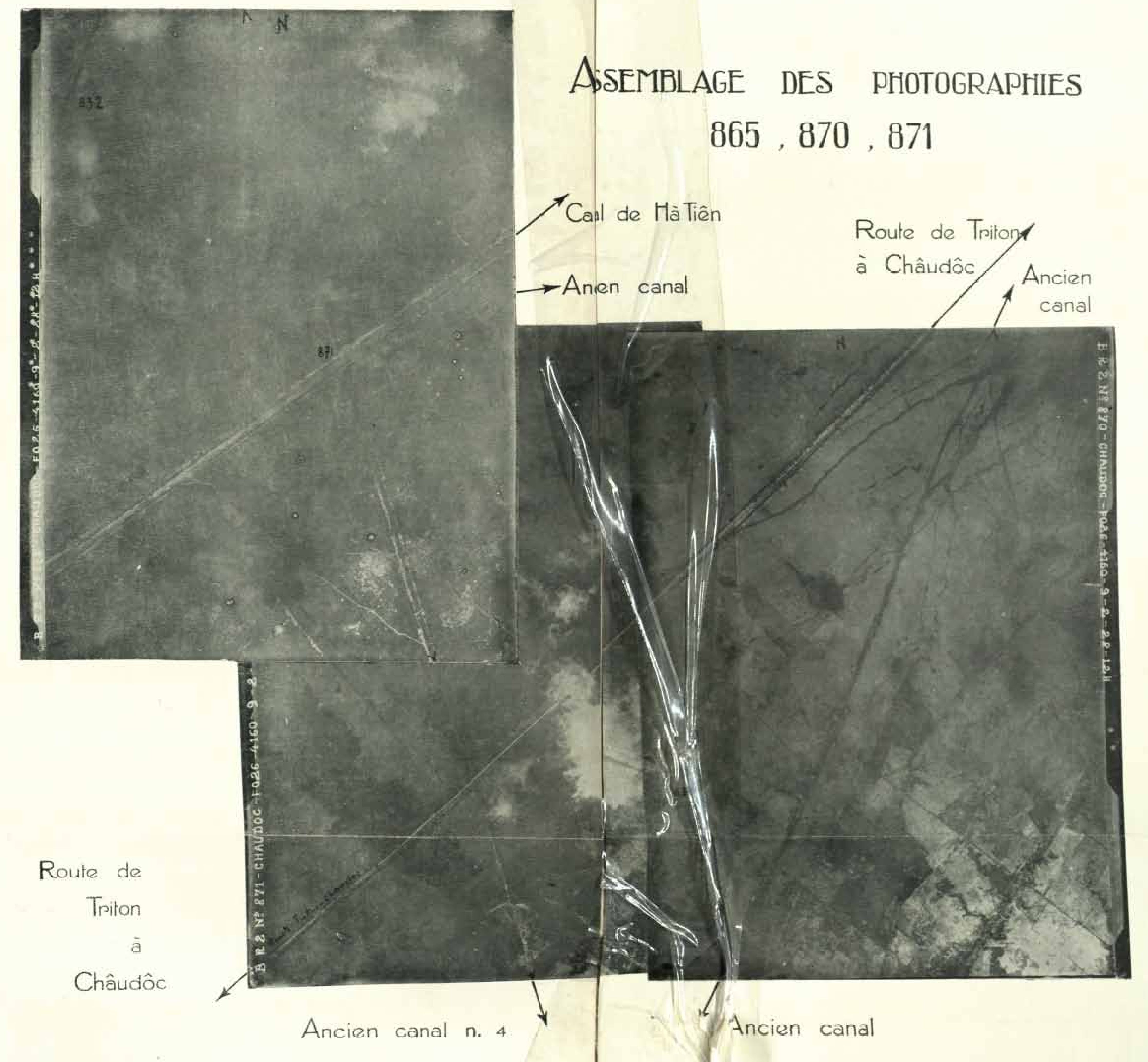


Fig. 17. — Anciens canaux entre Triton et Rach-giá.



Anciens canaux entre Châu-đốc et Triton (cf. p. 2[illegible])

BIBLIOGRAPHIE

Indochine française.

Charles ROBEQUAIN. — *L'Indochine française*. Préface de M. Pierre PASQUIER, Gouverneur général de l'Indochine. — Paris, Horizons de France, 1930, gr. in-8°, 116 pp., 207 héliogravures. (Extr. de *La France lointaine*, p. 141-252.)

Ce livre, dont la luxueuse présentation fait le plus grand honneur aux éditeurs, est un magnifique album d'images enchâssées dans un texte dont la richesse et la sobriété n'ont d'égales que la haute tenue littéraire. Composé par un géographe ayant une vision directe du pays et de ses habitants, solidement documenté en matière d'histoire, très au courant des questions économiques et sociales, cet ouvrage est le type parfait du livre de vulgarisation et de propagande dans le meilleur sens des termes, mettant sous une forme brève, attrayante et vivante, des renseignements exacts à la portée du grand public.

G. CŒDÈS.

Henri GOURDON. — *L'Indochine*. — Paris, Larousse, 1931, pet. in-8°, 224 pp., 140 héliogr., 7 cartes dont 1 en couleurs h. t. (Collection coloniale, publiée sous la direction de Henri GOURDON).

L'année 1931 aura vu naître un grand nombre de publications sur l'Indochine. Le livre de M. Gourdon a, sur la plupart d'entre eux, l'avantage d'avoir été écrit par un Indochinois ayant une connaissance exacte et intime du pays, qui lui permet de dominer son sujet. Agréablement écrit, admirablement illustré, cet ouvrage devra être lu par tous ceux qui désirent avoir, en quelques heures, une vue d'ensemble sur les divers aspects de la colonie.

Il est divisé en trois parties : I, La nature et les hommes ; II, L'intervention française ; L'œuvre politique et sociale de la France ; III, La mise en valeur.

Ce volume n'est pas un ouvrage de propagande impérialiste. C'est un recueil de faits, un exposé sincère et probe ; les deux pages de « Conclusion » sont éloquentes, sans pathos. Au total, un livre qui fait honneur à l'auteur et à son sujet.

Je relèverai quelques lapsus et de menues erreurs, surtout dans la partie historique.

P. 8. Au lieu de Xieng San, lire Xieng Sên.

P. 17. Si dans la phrase : les Dangrek, « remparts du royaume », etc., les guillemets indiquent une traduction, celle-ci est erronée, *dañrêk* signifiant en cambodgien « palanche ». L'auteur a peut-être trouvé l'expression « remparts du royaume » dans un ouvrage sur le Siam : en siamois, les monts Dangrêk portent le nom de Khâo Kămphêng, « monts de la muraille ».

P. 30. Aux stations balnéaires mentionnées, il y aurait lieu d'ajouter Cửa Tùng. M. Gourdon anticipe sur l'avenir en disant que Dalat est « relié par la voie ferrée au Transindochinois, à six heures de Saigon par l'automobile ». Le terminus du chemin de fer est toujours à l'Arore Broyé, et la route par le Col de Blao ne sera achevée qu'en 1932.

P. 32. Au lieu de Phu lang thong, lire Phủ-lạng-thương.

P. 35. Au lieu de Qouang tri, lire Quảng-trị.

P. 38. « Les civilisations qui se sont établies en Indochine se sont toujours fixées dans les régions maritimes et leur aire d'expansion a été limitée aux parties navigables des grands fleuves. » Cette affirmation n'est pas rigoureusement exacte. La civilisation indienne, par exemple, a laissé, fort loin dans l'intérieur du pays et notamment dans la vallée du Mékong, des traces certaines, sous forme de sanctuaires consacrés aux cultes hindouistes et d'inscriptions sanskrites.

P. 38. Au lieu de Port Vallut, lire Port Wallut.

P. 44. Annamite *Moi*, laotien *Khà*, cambodgien *Pnoṅ* ne signifient pas exactement « sauvage » dans les trois langues. Si tel est bien le sens en annamite, en revanche *Khà* veut dire « esclave » et *Pnoṅ* doit être apparenté à *phnoṃ* et signifier « montagnard ».

P. 48. A propos de l'hindouisation du Champa, l'auteur parle de « conquérants hindous ». C'est une expression qui est souvent employée, mais qui n'est pas très heureuse, car elle crée une impression qui n'est peut-être pas conforme à la réalité. On n'a aucune preuve historique que les premiers rois aient été des Indiens.

P. 50. « Le pays était divisé en trois régions avec trois capitales : Dong duong, My son et Cha ban ». Đồng-dương et Mĩ-sơn, situés tous deux dans la même région, ne furent ni l'un ni l'autre la véritable « capitale » : Đồng-dương est un sanctuaire bouddhique auprès duquel était sans doute située la capitale éphémère nommée Indrapura ; Mĩ-sơn était une ville sainte, plutôt que la capitale administrative dont le site était probablement à Trà-kiệu (Quảng-nam).

Ibid. « A partir du XIV[e] siècle, c'est contre les souverains annamites qu'ils (les Chams) se battirent » Les démêlés du Champa avec l'Annam sont beaucoup plus anciens : en 982, Lê Hoàn détruit Indrapura, en 1044 Phật Mã s'empare de Vijaya (Bình-định), en 1069 Rudravarman III est fait prisonnier par Lý Thánh-tôn et lui abandonne les trois provinces septentrionales du Champa. Tout cela nous reporte beaucoup plus haut que le XIV[e] siècle.

P. 52. Les monuments chams « sont construits en brique dure et sculptée sur place avec des motifs décoratifs *en terre cuite* ». En dehors des abouts de tuiles, les motifs décoratifs en terre cuite sont très rares, et c'est la pierre qui est employée. — « Leur architecture est de *pure tradition hindoue*, ainsi que leur sculpture. » Le mot « pure » est de trop, car s'il est vrai que l'origine lointaine de l'art cham est à chercher dans l'Inde, la « tradition hindoue » a été fortement influencée et modifiée par l'élément autochtone. — « Ces tours renfermaient des statues *en or ou en argent* de Çiva, etc. » Les statues en métal précieux devaient constituer une exception. — « Les Cham pratiquaient en même temps le bouddhisme qui *se confondait avec le culte çivaïte*. » Il y eut, entre les deux religions, syncrétisme, contamination, mais non pas confusion.

P. 53. « Les légendes locales, rapportées par les historiens chinois, nous montrent deux brahmanes, Kaundinya et Kambu, ayant épousé des reines indigènes et régnant sur deux Etats : l'un, dans le Sud, le Fou-nan, avec pour capitale

Vyadapura, près d'Angkor Boreï ; l'autre, le pays des Kambujas (Cambodge), dont la capitale était située à Crestapura (Sambor). » Passons sur les graphies Vyada- pour Vyādha-, Cresta- pour Çreṣṭha-. L'auteur confond ici deux traditions distinctes : 1) la légende du brahmane Kauṇḍinya (connue dans ses détails par les Chinois, mais mentionnée plusieurs fois dans l'épigraphie khmère et chame) qui constitue la tradition des rois du Fou-nan et du Cambodge préangkoréen ; 2) celle du rishi Kambu (connue exclusivement par l'épigraphie angkoréenne). Ensuite, il ne semble pas qu'on puisse opposer le Fou-nan au pays des Kambujas comme un Etat à un autre Etat : le pays des Kambujas était une principauté vassale du Fou-nan, qui, après avoir conquis son indépendance au milieu du VI[e] siècle, absorba rapidement l'Etat suzerain. Çreṣṭhapura devait se trouver aux environs de Bassak sur le Mékong, et non à Sambór, dont le nom ancien est Çambhupura. Quant à Vyādhapura, qu'on a longtemps localisé à Aṅkor Bórei, j'ai essayé de montrer (*BEFEO.*, XXVIII, p. 127) qu'il se trouvait plus vraisemblablement dans la région de Bà Phnoṃ.

P. 54. Pour le Bàyon, M. Gourdon en est resté à la chronologie classique qui attribuait sa construction à Yaçovarman ; il place d'ailleurs ce roi deux siècles trop tard, à la fin du XI[e], au lieu de la fin du IX[e]. Il faudra que l'auteur lise la « thèse Stern » et le *BEFEO*, XXVIII, XXIX, pour se tenir au courant des progrès réalisés depuis six ans dans la datation des monuments d'Aṅkor. Plus loin, on lit : « Vers l'an 1000, les princes feudataires du royaume prêtent un serment solennel. Parmi eux se trouvent les chefs des Etats établis dans la vallée du Ménam ... ». Il s'agit apparemment du serment dont la formule est gravée sur les parois du pavillon d'entrée du Palais Royal. On sait la date exacte de ce serment qui est 1011 ; il ne fut d'ailleurs pas prêté par des « princes feudataires », mais par des fonctionnaires provinciaux et rien ne permet d'affirmer que, parmi eux, se trouvaient « les chefs des Etats établis dans la vallée du Ménam ». Enfin, sur cette même page, l'auteur nous apprend que « seuls, les palais et les temples sont bâtis en pierre ». On n'a pas retrouvé un seul monument en pierre dont on puisse affirmer qu'il fut un palais. A Aṅkor Thoṃ même, à part l'enceinte, les portes, et l'édifice religieux nommé Phimānàkàs, on n'a exhumé dans le Palais Royal que des soubassements de pierre dont les superstructures étaient évidemment en bois.

PP. 56, 57. Au lieu de An Chan, An Duong, lire Ang Chan, Ang Duong.

P. 58. « La langue sacrée est le pâli, langue du bouddhisme du *Grand* Véhicule, la doctrine de Ceylan. » Ceci n'est pas un lapsus, comme on serait tenté de le croire, car à la p. 78, on lit : « Le bouddhisme a été révélé (aux Annamites) par la Chine ; c'est la doctrine du *Petit* Véhicule, moins *spiritualiste* et moins *pure* que celle de Ceylan ». En dehors de l'erreur capitale sur les dimensions réciproques des deux Véhicules, il y aurait beaucoup à dire au sujet des qualificatifs « spiritualiste » et « pure ». Mais cela entraînerait trop loin, et le livre de M. Gourdon n'est pas un traité de dogmatique bouddhique.

P. 60. L'orthographe *Nam Yue* est incohérente. Il faut choisir entre Nan Yue (chinois) et Nam Việt (annamite).

P. 61. Au lieu de *Nam* Tchao, lire *Nan* Tchao.

P. 70. « La maison annamite est bâtie directement sur le sol, alors que *toutes les autres races de l'Indochine surélèvent la leur sur des pilotis.* » Cette affirmation est beaucoup trop absolue. Les habitations des Meo, des Lolo, des Nung, des Mán Quần Cộc, de certaines tribus moï, sont construites sur le sol.

P. 71. « *Seuls de tous les peuples d'Extrême-Orient,* (les Annamites) se font laquer les dents en noir pour en assurer la conservation. » Encore une affirmation trop absolue. Les Cambodgiens pratiquent aussi cette coutume (v. AYMONIER, *Note sur les coutumes et croyances superstitieuses des Cambodgiens.* Exc. et Rec., XVI, 1883, p. 194; — A. LECLÈRE, *Cambodge, Fêtes civiles et religieuses,* p. 515).

P. 84. M. Gourdon place en 1889 la « démonstration navale à Bangkok », qui eut lieu en 1893. Il est vrai que plus loin, p. 118, cet événement est correctement daté.

P. 84 et 93. Les Mường apparaissent deux fois, rangés la première parmi les populations thai, la seconde parmi les montagnards du Tonkin et du Haut-Laos.

P. 94. « Ces sauvages (de la Chaîne annamitique) sont de piètres cultivateurs et *ne connaissent que le système du ray . . .* Ils n'ont pas de religion, à l'exception d'un assez vague animisme. Ils possèdent par contre beaucoup de *superstitions.* » La première proposition n'est pas tout à fait exacte : plusieurs tribus moï connaissent la rizière irriguée, dont la culture leur a peut-être été enseignée par les Chams. La seconde phrase est conçue dans un style « missionnaire » qui étonne sous la plume de M. Gourdon.

P. 111. Au lieu de Doudar*d* de Lagrée, lire Doudart de Lagrée.

P. 118. Au lieu de Za*f*arine, lire Za*k*arine.

P. 126. « . . . Luang Prabang, le royaume du Million d'éléphants et des *Sept Parasols,* a subsisté, avec, pour souverain nominal, S. M. Sisavong... ». Pourquoi *sept* parasols ? *Lan Xang Hom Khao* signifie seulement « Million d'éléphants et parasol blanc ». — Le nom exact du roi est Si Savangkavong (= *Çrī Svargavaṃça*).

P. 136. « . . . Les langues et les littératures classiques : chinoises, palies, sanscrites, constituent dans l'enseignement secondaire franco-indigène, les humanités extrême-orientales restées chères à la plupart des Indochinois. » Ici, l'ancien Directeur général de l'enseignement en Indochine se laisse emporter sur les ailes du rêve. Le sanskrit, aucun Indochinois n'en soupçonnait plus l'existence ni n'en connaissait même le nom avant la venue des Français et les travaux des épigraphistes : son enseignement se réduit à l'heure actuelle à un cours professé à l'Ecole supérieure de Pāli de Phnom Penh par un bonze qui est venu l'apprendre à Hanoi à l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Quant au pāli, il n'a encore aucune place dans l'enseignement secondaire franco-indigène.

PP. 136-137. M. Gourdon qui est membre correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, aurait pu présenter cette institution d'une façon plus exacte. Il aurait dû se rappeler que les recherches de l'Ecole Française d'Extrême-Orient n'ont pas exclusivement l'Indochine pour objet, et que par contre, le *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* ne fait pas seulement « autorité dans le monde des sinologues et des indianistes », mais aussi auprès de tous ceux qui s'intéressent au passé de l'Indochine. Enfin, l'Ecole Française d'Extrême-Orient ne se contente pas de dégager et de conserver « les monuments cham et khmèr ». Elle a fait et fait encore d'importants travaux au Tonkin (pagodes de Một-Cột, Bút-tháp, Phật-tích) et au Laos (Vat Sisaket, That Luong de Vieng Chan).

P. 182. Ce ne sont pas des Cambodgiens, mais des Birmans, qui « retirent du sol, dans la région de Phailin, des saphirs et des rubis ».

P. 196. Sur quelle autorité M. Gourdon se base-t-il pour appeler « Tours d'or » les douze tours alignées devant le Palais Royal d'Aṅkor Thoṃ et appelées par les Cambodgiens « Tours des danseuses de corde » ?

P. 198. Au Bàyon, « le voyageur s'émerveille de contempler les bas-reliefs aux *onze mille figures* qui retracent l'histoire du vieux Cambodge et glorifient les dieux protecteurs du royaume. » Je crois que si l'on perdait son temps à compter les figures des bas-reliefs du Bàyon, on en trouverait plus de 11.000.

P. 206. L'artisanat indigène, à Hanoi, a bien perdu de sa pittoresque activité depuis l'époque où l'auteur habitait le Tonkin, et le touriste ne trouvera plus grand'chose de ce que M. Gourdon lui annonce.

P. 210. Au lieu de Od*h*éra, lire Odéra.

P. 213. Pō Nagar de Nha-trang n'est pas « l'*antique cité sainte* des Cham ». Ce qualificatif s'appliquerait plutôt à Mĩ-sơn. Pō Nagar est le sanctuaire du pays de Kauṭhāra.

Ibid. La route coloniale n° 1, ou route mandarine, ne *traverse* pas, mais laisse à l'Est Qui-nhơn (7 km.), Fai-fo (11 km.) et la citadelle de Quảng-nam.

P. 214. La ligne de chemin de fer Tourane-Huê ne passe pas à proprement parler « près de Bana ». De la voie ferrée à cette station d'altitude, il y a 42 kilomètres, plus la montée pour atteindre l'altitude de 1500 m.

P. 221. *Bibliographie.* Sous la rubrique *Population* devrait figurer au moins le *Cours d'ethnographie indochinoise* du L^t-C^l Bonifacy et les deux volumes du C^t de Lajonquière sur l'ethnographie du Tonkin septentrional et des Territoires militaires.

P. 222. Je suppose que H. PARMENTIER, *Angkor Vat*, 2 vol. in-4° ; Paris, Van Oest, 1930, correspond au *Temple d'Angkor Vat*, en cours de publication dans la série *Mémoires archéologiques de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* ; mais c'est à tort que cet ouvrage est attribué à M. Parmentier.

Les cartes contiennent pas mal de lapsus. Voici ceux qui m'ont sauté aux yeux :

P. 57.	Au lieu de	Benteau Chhma,	lire	Bantéai Chhmar.
	—	Stung Stag,	—	Stung Stoung.
P. 75.	—	Muong Houn nien houng,	—	Muong Houn Xieng Houng.
P. 161.	—	Phnom de K.,	—	Phnom Dèk.
P. 161.	—	Khampot,	—	Kampot.
Carte finale	—	Than-hoa,	—	Thanh-hoá.
hors-texte.	—	Ben-goi,	—	Ba-ngòi.
	—	Bang-son,	—	Bồng-sơn.
	—	Pr. Thuot,	—	Prêk Thnot.
	—	Stang trang,	—	Stung Trang.
	—	Don Pialen,	—	Dong Phya yen.

G. CŒDÈS.

Biran Raj CHATTERJI. — *Indian cultural influence in Cambodia.* Published by the University of Calcutta, 1928, in-8°, xv-283 pp., 3 pl., 1 carte, 2 tableaux chronologiques hors-texte.

M. L. Finot a conté il y a quatre ans aux lecteurs du *Bulletin* (XXVII, p. 504) « l'aventure mémorable » arrivée récemment aux intellectuels hindous qui ont « découvert l'étendue de leur pays ». M. B. R. Chatterji est l'un de ceux-là. Il fait partie de ce petit

groupe de jeunes savants qui se sont mis courageusement à l'étude du français et du hollandais et qui comptent dans leurs rangs : P. C. Bagchi, P. N. Bose, N. P. Chakravarti, R. E. Majumdar, et, last but not least, Kalidas Nag, le principal promoteur du mouvement et le fondateur de la *Greater India Society*.

En ce qui concerne l'Indochine et l'Insulinde, ils ont jusqu'à présent fait plutôt œuvre de compilateurs et de vulgarisateurs, dans une série de monographies, d'ailleurs fort estimables, destinées à révéler à leurs compatriotes l'existence d'une plus grande Inde et le rayonnement de la civilisation indienne dans la péninsule indochinoise et dans les îles du Sud ([1]). Il est à souhaiter qu'ils ne s'en tiennent pas là, et qu'ils fassent bénéficier les études indochinoises et indonésiennes de leur connaissance des choses de l'Inde propre. Dans cet ordre d'idées, les recherches amorcées par P. C. Bagchi dans l'*Indian historical Quarterly*, et signalées il y a deux ans dans le *Bulletin* (XXIX, p. 356), autorisent les plus grands espoirs.

Le livre de M. B. R. Chatterji, — qui lui a valu le titre de Docteur de l'Université de Londres, — est surtout un ouvrage de compilation et ne tient qu'imparfaitement la promesse faite dans la préface (p. xv) : montrer comment les idées et les institutions de l'Inde ont été transformées par leur introduction chez des peuples étrangers. Les nombreuses citations tirées de l'épigraphie sanskrite du Cambodge, qui constituent une bonne moitié du texte, intéresseront certainement au plus haut point les compatriotes de l'auteur, en leur révélant une influence culturelle que la plupart d'entre eux ignorent encore. Mais du point de vue de la science pure, les confrères européens de de M. B. R. Chatterji regretteront qu'il n'ait pas poussé plus loin l'étude de cette influence : ses intéressantes remarques sur la déification dans l'Inde (p. 245), et sur le rôle du Bengale dans l'hindouisation du Cambodge (p. 253), qui entrent exactement dans le programme qu'il s'est tracé, donnent au lecteur un avant-goût de la contribution que M. B. R. Chatterji pourrait apporter aux études cambodgiennes et que nous souhaitons le voir nous donner prochainement.

Son livre est un résumé très exact et très clair des connaissances sur l'histoire politique, religieuse et artistique de l'ancien Cambodge au moment où il a été écrit, c'est-à-dire en 1927. Ce n'est pas la faute de l'auteur si ce moment s'est trouvé coïncider avec un point critique dans l'histoire des études cambodgiennes. L'année 1927 a vu paraître à la fois la conférence de M Finot sur *L'origine d'Angkor*, faisant remonter l'art du Bàyon au règne de Jayavarman II, et le *Bayon d'Angkor* de M. Ph. Stern rajeunissant cet art de deux siècles. M. Chatterji a eu le temps de connaître la première thèse, mais non la seconde, de sorte que son ouvrage reproduit la chronologie classique d'Aymonier, aggravée par l'hypothèse de M. Finot. Il a d'ailleurs flairé l'erreur, et dans un passage qui fait honneur à sa perspicacité, il dit (p. 99) : « C'est un fait

---

([1]) Kalidas Nag, *Greater India*. Calcutta, 1926 (Greater India Society Bulletin, N° 1) ; P. C. Bagchi, *India and China*, 1927 (Ibid., N° 2) ; B. R. Chatterji, *Indian culture in Java and Sumatra*, 1927 (Ibid., N° 3) ; N. P. Chakravarti, *India and Central Asia*, 1927 (Ibid., N° 4) ; P. N. Bose, *The Indian Colony of Siam*, Lahore, 1927 (Punjab Oriental [Sanskrit] Series, N° 13) ; R.C. Majumdar, *Ancient Indian colonies in the Far East*. Vol. I, Champa. Lahore, 1927 (Ibid., N° 16).

véritablement bien curieux, que pendant le règne d'Indravarman ait pu se développer une école d'art particulière, différant à la fois de celle de son prédécesseur Jayavarman II et de celle de son successeur Yaçovarman, le grand roi constructeur du Cambodge. »

Les chapitres V à IX seraient donc à récrire entièrement; mais, encore une fois, pour juger le livre en toute équité, il faut se reporter à l'époque, toute récente et déjà si lointaine, à laquelle il a été écrit. De ce point de vue, il mérite les plus grands éloges.

Voici cependant quelques critiques de détail :

P. 6. A propos de la légende de la Nāgī, il eût été bon de citer les articles de M. Goloubew (1) et de M. Przyluski (2), et d'en discuter du point de vue indien les conclusions contradictoires.

P. 7. Dans son *Histoire de l'ancien Cambodge* (p. 11), Aymonier ne dit pas que dans la cérémonie du mariage cambodgien, la mention de la Nāgī Somā et du brahmane Kauṇḍinya fasse partie du rituel. Voici exactement ce qu'écrit Aymonier : « Ce couple semi-divin des fondateurs du Cambodge préside aujourd'hui au rite essentiel des justes noces. Tandis que les parents, assis en cercle autour des jeunes époux, font circuler les petits disques de métal où brûle le feu sacré des bougies, la musique joue invariablement l'air antique et national du Divin Thong et de la Dame Nāg, cet air dont les notes mélancoliques entendues au milieu des belles nuits d'été, sont écoutées religieusement et provoquent un attendrissement, une émotion qui se traduit souvent par les larmes. » On voit qu'il n'est pas question des noms de Kauṇḍinya et de Somā, absolument inconnus des Cambodgiens d'aujourd'hui. Par contre, le rituel du mariage cambodgien comporte une allusion très nette au mythe de la Nāgī, que ne semble pas connaître M. Chatterji. A l'issue de la cérémonie, « le mari suit sa femme, en la tenant par le bout de son écharpe, dans l'intérieur de la maison où la conduisent les vieilles femmes. » (3) D'après les Cambodgiens, ce rite remonte au mariage de Práḥ Thôn avec Nāṅ Nāk, et rappelle la descente du jeune prince dans le monde des Nāgas sous la conduite de la Nāgī.

P. 8. Le nom du roi dans les inscriptions de Kutei est Kuṇḍunga et non Kundagga (Cf. VOGEL, *The yūpa inscriptions of King Mūlavarman*, Bijdr., 74, 1918, p. 212).

P. 44. La lecture et la traduction de l'inscription de Mahendravarman à Phu Lakhon auraient gagné à être complétées et rectifiées par celle de Khăn Thevāda (*BEFEO*, XXII, p. 58).

P. 139. D'après M. Chatterji, « le Bayon est le chef-d'œuvre de l'architecture khmère. Quoique plus petit qu'Angkor Vat, son plan est plus artistique et la décoration en est supérieure. » Même en tenant compte du fait que, à l'époque où il écrivait, M. Chatterji croyait le Bàyon bien antérieur à Aṅkor Vat, cette appréciation de la valeur architecturale et décorative du Bàyon par rapport à celle d'Aṅkor Vat est tout à fait surprenante.

P. 241. Suivant M. Chatterji, ce n'est qu'à partir du IXe siècle que le bouddhisme, sous la forme du Mahāyāna, commença graduellement à prendre de l'importance. En

---

(1) *Les légendes de la Nāgī et de l'Apsaras*, BEFEO, XXIV, p. 501.

(2) *La princesse à l'odeur de poisson*, Etudes asiatiques, II, p. 265.

(3) Aymonier, *Notice sur le Cambodge*, p. 53.

réalité, dès l'époque du Fou-nan, le bouddhisme est attesté, et le Cambodge préangkoréen a laissé quelques inscriptions bouddhiques dont on ne peut malheureusement pas dire avec certitude à quelle école elles appartiennent. Le témoignage le plus ancien de l'existence du Mahāyāna au Cambodge remonte à la fin du VIII[e] siècle : c'est l'inscription de Pràsàt Tà Kăm de 791 A.D. (K 244).

Je me suis borné à signaler quelques points de détail sur lesquels l'information dont disposait l'auteur en 1927 lui eût permis d'être plus exact ou plus précis. M. Chatterji, qui suit très attentivement les travaux de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, et qui me fait le trop grand honneur de me citer à chaque instant, n'éprouvera aucune difficulté à refondre son livre suivant la nouvelle chronologie. S'il veut bien prendre la pe ne de pousser plus à fond l'étude des transformations subies au Cambodge par les idées et les institutions de l'Inde, et nous donner dans une seconde édition le résultat de ses recherches, nous lui devrons un ouvrage d'une utilité certaine et répondant complètement au programme qu'il s'était tracé.

G. Cœdès.

G. H. Monod. — *Le Cambodgien.* — Paris, Editions Larose, 1931, pet. in-8°, 96 pp. (Collection « Comment ils p nsent » sous la direction de Georges Hardy).

M. Monod a vécu longtemps au Cambodge. Il connaît bien les Cambodgiens qu'il a administrés et sa maîtrise de leur langue lui a permis de pénétrer leur psychologie, de rechercher « comment ils pensent ». Après un court chapitre sur les *Origines des Cambodgiens*, selon les traditions du pays, l'auteur expose les croyances populaires sur la *Structure du monde.* Il donne ensuite un raccourci de la *Vie cambodgienne*, depuis la naissance jusqu'à la crémation, et termine par quelques remarques sur les *Caractéristiques des Khmèr* et leurs *Rapports avec les Européens.*

Les observations de l'auteur sont souvent un peu superficielles, et n'ont pas la valeur documentaire des *Notes sur les coutumes et croyances superstitieuses des Cambodgiens* d'Aymonier (*Exc. et Rec.*, XVI, 1883, p. 133), ni même des études d'Adhémard Leclère sur le même sujet. Elles ne sont pas toujours d'une exactitude absolue. Par exemple :

P. 26 et suiv. La description des rites de la naissance et des premiers jours qui la suivent n'est pas très complète. L'omission la plus grave est de n'avoir pas mentionné l'exposition de l'accouchée au feu (*ăn phlœṅ*) pendant un certain nombre de jours.

P. 30. « Quant au nouveau-né, pendant ses premières années, on ne l'appellera que : *mitoch*, terme affectueux qui, *employé pour les deux sexes*, tout comme bébé en français, signifie : petit. » L'expression *mé tóc* « petite » ne s'applique qu'à des filles ; pour un garçon, on dira *à tóc*. C'est l'expression *năṅ* (*tóc*) qui est commune aux deux sexes.

P. 31. Dire qu' « on ne rencontre pas d'illettrés au Cambodge, si ce n'est parmi les femmes » est certainement exagéré.

P. 38. « Neang Om nettoie la maison qu'elle entretient dans un état méticuleux de propreté. » Si la propreté corporelle des Cambodgiens est un fait dûment constaté, celle de leurs habitations n'est pas aussi méticuleuse que l'auteur voudrait nous le faire croire.

P. 51. A propos de la tonsure des enfants, l'auteur commet une erreur assez grave. Ce ne sont jamais les bonzes qui coupent la houppe de cheveux, mais l'ācār laïque, maître de la cérémonie, et les parents.

P. 65. « Un bonze ne doit jamais rester inactif. » Ce serait pourtant le meilleur moyen d'épuiser son karman...

P. 73. A propos des fiançailles, l'auteur omet de mentionner la comparaison des horoscopes des jeunes gens, qui est généralement considérée comme essentielle.

P. 78. « (Le cercueil) est porté trois fois autour du hangar qu'il laisse à sa droite. » Au cours des cérémonies funéraires, toutes les déambulations se font dans un sens inverse de celui qui est pratiqué dans les autres cérémonies : au lieu de *à sa droite*, lire *à sa gauche*. Plus loin : « L'achar ramasse une certaine quantité de cendres du bûcher (crématoire), en modèle une forme humaine, symbole du changement de corps, et la couvre avec une feuille de bananier ». Cette description ne donne qu'une idée incomplète du rite nommé en cambodgien *prè rup* « retourner l'image ». L'ācār, plus couramment dénommé yôki, modèle d'abord une forme humaine, la tête tournée vers l'Ouest ; puis il détruit son œuvre et modèle une nouvelle forme, la tête tournée vers l'Est. Ce n'est qu'après cette double opération qu'il recouvre la grossière effigie d'une feuille de bananier. Enfin, parmi les rites qui accompagnent les crémations, M. Monod a oublié l'un des principaux : l'entrée en religion, pour un jour au moins, d'un fils ou d'un petit-fils du défunt. Sur la crémation au Cambodge, v. Adh. Leclère, *Cambodge. La crémation et les rites funéraires*, Hanoi, 1906.

P. 85. « La littérature cambodgienne est *d'une richesse incroyable* ; le récit est toujours *alerte, vivant* ; la peinture des sentiments est souvent *infiniment émouvante* ; l'intrigue est *habilement menée* ... » Autant d'affirmations auxquelles il m'est difficile de souscrire.

P. 86. « Le caractère khmèr est d'une gaîté constante. » Ce n'était pas l'avis du Dr Pannetier, qui savait « comment pensent les Cambodgiens » comme peu d'Européens peuvent se vanter de l'avoir su. Il est dangereux de généraliser des impressions, qui ne sont souvent basées que sur des observations incomplètes et superficielles, mais il est un fait qui frappe tous ceux qui ont eu l'occasion de vivre en contact intime avec les Khmèrs d'une part, et les Thai (Siamois ou Laotiens) de l'autre : les seconds donnent, dans l'ensemble, une impression de gaîté beaucoup plus grande que les premiers.

On voit, par ces quelques critiques, que le petit livre de M. Monod pèche surtout par optimisme et par une certaine partialité en faveur des Cambodgiens. Il y aurait mauvaise grâce à lui en vouloir, car, nous dit-il dans l'introduction (p. 6), « le but qu'il s'est proposé sera atteint si le lecteur sent naître en son cœur une sympathique estime pour la race khmèr. » Ce but est atteint, au prix de quelques inexactitudes.

G. Cœdès.

Tây Dương (R. P. G. Hue). — *Petit Passe-partout de la presse sino-annamite. Hán Việt khan tiểu linh dược* 漢越刊小靈鑰. *Chìa khoá thiêng nhỏ mở báo Hán Việt.* — Hanoi, Imprimerie Trung-hoà thiện-bản, 1931 ; in-8° de XIV-698 p.

Id. — *Recueil des caractères du Petit Passe-partout suivant l'ordre alphabétique et tonique. Sổ các chữ Tiểu linh dược theo vần dầu.* 小靈鑰字韻聲次府. — Hanoi, Imprimerie Trung-hoà thiện-bản, 1931 ; in-8° de IV-88 p.

Ce dictionnaire de néologismes sino-annamites a deux grandes qualités : il est nouveau, et il sera utile. Ce n'est pas que ses définitions soient toujours bonnes. Une ressource importante manque à l'auteur : la connaissance du chinois moderne. Il procède par voie d'expérimentation directe ; il consulte l'usage. C'était, sans contredit, la méthode la plus sûre ; mais cette méthode aurait trouvé un contrôle et une base solide dans la connaissance des néologismes proprement chinois. C'est ainsi qu'il définit *ái lực* 愛力 par « force de cohésion », alors que le P. Charles Taranzano (*Vocabulaire des sciences mathématiques, physiques et naturelles*, II, *Vocabulaire chinois-français*, p. 442) comme le *Ts'eu yuan* 辭源 (s. v. 愛) le traduisent par « affinité chimique ».

Mais c'est par l'introduction des vues scientifiques dans la composition de son dictionnaire que le P. Hue a relevé la lexicographie annamite de l'abaissement où elle était tombée depuis Génibrel, et qu'il a doté la littérature annamite moderne d'un instrument de travail des plus utiles. Ces vues se dégagent nettement de la façon dont il embrasse et combine l'usage présent de la langue et son usage passé, afin de donner, à l'instar des grands lexicographes français, « à l'usage présent toute la plénitude et la sûreté qu'il comporte ». En effet, pour celui qui en embrasse l'entier développement, la langue annamite apparaît comme un tout où l'esprit, s'attachant à de certaines modifications lentement accomplies, peut distinguer des périodes, mais où ne se laisse voir aucune solution de continuité. Ce sont à peu près les mêmes éléments qui passent à travers ces périodes, mais combien ils sont plus clairs pour qui peut suivre de l'une à l'autre leur dérivation ou leur formation !

Le P. H. n'a pas eu de nombreux prédécesseurs dans le travail qu'il a exécuté. Les deux seuls ouvrages importants dont les néologismes sino-annamites aient été l'objet sont le *Dictionnaire des lettrés* de MM. Vũ-đình-Hải et Eug. Conti, et le *Dictionnaire annamite-français* de M. Georges Cordier. Mais la première de ces œuvres, parue en 1928, est aujourd'hui singulièrement vieillie, et la seconde n'est pas à proprement parler un dictionnaire de néologismes sino-annamites. Le P. H. ne semble d'ailleurs pas les connaître, ce qui explique ce défaut de précision dans la définition de certains vocables dont le sens a été établi par ses devanciers. P. 2, *ác hại* 惡害 ne veut pas dire « ruine », mais « nuisible, préjudiciable », comme l'ont traduit M. G. Cordier (*op. cit.*, s. v. *ác*) et le Dictionnaire de l'Association pour la formation intellectuelle et morale des Annamites (AFIMA.), *Việt-âm tự-điển* 越音字典, *bản in thử*, *Chữ A* (seul paru), Hanoi, Imprimerie tonkinoise, 1928 ; s. v. *ác* : *làm hại người ta*, et non, comme l'a traduit le P. H., *cái thiệt dữ*. — P. 5, *anh yến* 鸚燕 signifie bien « loriot et hirondelle » ; mais il ne s'emploie que pour désigner les visiteurs, les galants ; cf. G. Cordier (op. cit., s. v. *yến* : *yến anh*, foule brillante) et les vers 45 et

64 du *Kim Vân Kiều* : *Gần xa nô nức yến anh*, « Partout s'enthousiasmait la foule brillante » ; *Xôn xao ngoài cửa thiếu gì yến anh*, « A sa porte se pressaient une foule de galants » (litt. : Tumultueux, devant sa porte, ne faisaient pas défaut hirondelles et loriots). — Ibid., *anh linh* 英靈 ne veut pas dire « esprit, spirituel », mais « d'une grande puissance surnaturelle » ; cf. G. Cordier, s. v. *anh* ; le *Việt-âm tự-điển*, s. v. *anh* : *anh-linh, vẻ thiêng rực-rỡ*, et le *Ts'eu yuan*, s. v. 英 : 英華靈秀之氣所鍾者曰英靈. — P. 8, *ân tứ* 恩賜 ne s'emploie que pour désigner les faveurs impériales : *dùng khi các ông tiến-sĩ đỗ, vua cho về ăn mừng*, dit le *Việt-âm tự-điển*, s. v. *ân* ; cf. ce passage de l'histoire de Li Cheng 李晟 dans le *Sin T'ang chou* 新唐書, k. 154, p. 5 *a*, l. 6-7 : 與馬燧皆在朝, 每宴樂恩賜, 使者相銜于道.

Mais, en général, la définition des mots a été de la part du P. H. l'objet de soins tout particuliers. Il est inutile d'insister sur les difficultés que présente cette partie de l'œuvre du lexicographe : il est d'abord nécessaire de connaître le sens exact de chaque mot (et cela suppose une érudition encyclopédique), puis il faut arriver à exprimer ce sens autrement que par des équivalents vagues dans lesquels se perd la nuance du mot à expliquer. Comme on l'a vu par les exemples qui précèdent, le P. H. n'a pas toujours triomphé de la seconde de ces difficultés ; il y a bien encore dans son livre de nombreuses définitions vagues auxquelles il n'était peut-être pas possible de donner une plus grande précision, mais au moins a-t-il réussi, soit par ses études personnelles, soit en s'entourant des lumières de M. Phạm Quỳnh (p. XIII), à surmonter la première.

En somme, on peut dire que ce *Petit Passe-partout de la presse sino-annamite* se recommande par les qualités qui distinguent les travaux du P. H. : une grande netteté d'esprit, le tact qui sait distinguer l'essentiel et s'y tenir, l'art de porter la clarté jusque dans la disposition typographique.

NGUYỄN-VĂN-TỐ.

G. CORDIER. — *Cours de langue annamite. 1ère année. Textes.* — Hanoi, Tân-dân thư-quán, [1931] ; in-8° de 113 p.

Sous ce titre, M. G. C. publie et traduit une centaine de textes annamites, extraits du *Phổ-thông độc-bản*, édité non « par la Direction de l'Instruction publique », comme il le dit par erreur (p. 3), mais par M. Nguyễn-văn-Ngọc, inspecteur de l'enseignement primaire franco-annamite (*Lecture courante, ouvrage adopté par la Commission des manuels scolaires pour les écoles primaires franco-annamites, Phổ-thông độc-bản*, Hanoi, Vĩnh-hưng-long).

Texte et traduction so t naturellement inséparables. Or, — divorce dont les raisons m'échappent (1), — les 102 lectures se suivent d'une part en annamite, de l'autre en français. M. C. sera sans doute, à la réflexion, le premier à déplorer pour ses lecteurs

(1) M. C. conseille dans sa préface d'« essayer de reproduire le texte annamite sur la traduction française », mais ce n'est pas une raison pour ne pas mettre le premier en regard de la seconde.

les inconvénients d'une pareille disposition, mais il ne se doute pas combien elle a dû avoir d'influence sur la forme définitive de sa traduction. C'est une tâche ardue que de faire passer les « lectures courantes » d'une langue dans une autre. Rien n'est indifférent dans ces phrases concises, parfois familières, portant presque toujours la marque du milieu où elles ont pris naissance. Il semble que M. C. aurait serré de plus près certaines parties de son texte, qu'il aurait pris moins de liberté avec quelques-unes de ses locutions, si la traduction eût été placée à côté ou bien au-dessous de ce qu'elle doit rendre.

Cette réserve faite, je reconnais volontiers que M. C. a pris sa tâche à cœur : il a respecté à la fois l'auteur qu'il traduisait et le lecteur auquel il destine son recueil. Intention digne de louange assurément, car petit est le nombre de ceux qui lui sauront gré de tous ces soins ou seront en état d'apprécier le mérite des difficultés vaincues. Cependant, pour être parfaitement juste, il faut ajouter que la traduction est parfois inégale. A côté de parties faites avec soin, on en rencontre d'autres, en petit nombre il est vrai, qui semblent avoir été rédigées à la hâte. C'est l'explication la plus vraisemblable des erreurs qui déparent ce recueil et qu'on relève dès les premières pages : *Hai con ở, con Nhàn và con Huệ* (p. 5) ne veut pas dire « deux servantes, la petite Nhàn et la petite Huệ » (p. 51), mais simplement « deux servantes, Nhàn et Huệ » : *con* est, en effet, comme M. C. l'a défini lui-même dans son *Dictionnaire annamite-français*, s. v. *con*, le « numéral des personnes du sexe féminin et de condition humble ». — *Nghĩ ra* (ibid.), dans *về sau nghĩ ra, liền bay xuống đất*, « dans la suite, il réfléchit et aussitôt vola vers le sol » (p. 51), ne signifie pas « réfléchir », mais « trouver, découvrir ». — Il arrive à M. C. de prendre avec la langue certaines libertés que tout le monde ne lui passera pas, comme par exemple d'employer le verbe « piétiner » dans le sens de « pousser d'un coup de pied ou de patte » : p. 5 et 51, *Quạ ta lấy chân cò đạp cái bình, những mong cho bình đổ*, « Notre corbeau alors s'employa à le piétiner, son seul désir étant de renverser ce récipient ».

Ces erreurs, et quelques autres encore que nous pourrions signaler, sont assurément fort excusables dans un recueil qui contient une centaine de textes, et qui est presque un répertoire complet des difficultés de la langue courante. Nous voudrions que le *Cours* de M. C. fût remarqué des professeurs d'annamite ; et ce vœu sera compris de tous ceux qui ont pu voir de quelle manière l'annamite se traduit dans certains manuels, notamment dans celui de M. A. Bouchet et dans celui du Cne Julien.

Nguyễn-văn-Tố.

Henri Russier, avec la collaboration de Henri Gourdon et Edouard Russier. — *L'Indochine française*. — Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, éditeurs, 1931 ; in-4° de 128 p., ill.

Ce magnifique volume, d'une exécution typographique presque irréprochable, enrichi d'une trentaine de cartes en couleurs et d'une centaine de photographies, est consacré à l'Indochine physique, politique et économique. Très au courant des travaux du Service géographique et s'appuyant sur les meilleurs auteurs indochinois,

MM. Russier et Gourdon passent successivement en revue les caractères généraux des cinq pays de l'Union, montagnes et côtes, climat et cours d'eau ; les caractères secondaires, rivières et lacs ; leurs conditions physiques et géologiques, sol et minéraux, climat et flore ; ils étudient ensuite dans le détail la géographie particulière du Tonkin, de l'Annam, du Laos, du Cambodge, de la Cochinchine et du territoire de Kouang-tcheou wan ; ils terminent chaque chapitre par des extraits, fort bien choisis, des principaux ouvrages relatifs à l'Indochine.

On ne trouvera pas dans leur atlas la recherche naïve, désintéressée des faits : aussi bien, il ne s'agit pas d'explorations ni d'investigations nouvelles. Nous sommes en présence d'un de ces résumés qui se donnent pour mission d'exposer les résultats acquis par la science, mais rarement vérifiés par les auteurs eux-mêmes.

C'est à la partie historique et administrative que s'adressent nos critiques les plus sérieuses ; nous y rencontrons des inexactitudes qu'il est utile de rectifier. P. 46, les ministres d'Annam sont, depuis 1930, au nombre de six, et non de sept ; cf. *Annuaire administratif de l'Indochine*, 1930, p. 340. — P. 94, au lieu de colonel Ollivier, lire colonel Olivier de Puymanel ; cf. H. Cosserat, *Notes biographiques sur les Français au service de Gia-Long*, in Bulletin des Amis du Vieux Hué, 1917, p. 174. — Ibid., les trois provinces occidentales de la Cochinchine furent annexées non « par le traité de 1867 », mais par une proclamation de l'amiral de La Grandière en date du 25 juin 1867 ; cf. L. de Reinach, *Recueil des traités conclus par la France en Extrême-Orient (1684-1902)*, p. 129. La même erreur reparaît p. 112. — P. 112, le P. Alexandre de Rhodes débarqua en Indochine en 1624, et non en 1627. « Nous partîmes de Macao, lit-on dans les *Divers voiages du Père Alexandre de Rhodes en la Chine & autres roiaumes de l'Orient*, 2e éd., Paris, Sebastien Mabre-Cramoisy, 1666, p. 69, au mois de Decembre de cette année 1624, et en dix-neuf jours, nous arrivâmes tous en la Cochinchine. » — Ibid., le P. de Rhodes fut non pas le « créateur », mais le « régularisateur » du quốc-ngữ ; cf. L. Cadière, *Les Européens qui ont vu le Vieux Huế : le P. de Rhodes*, in Bulletin des Amis du Vieux Huế, 1915, p. 239. « D'après une communication à la Commission archéologique de l'Indochine (séance du 15 février 1912, *B.C.A.I.*, 1912, p. 13), le P. Cadière indique que les documents qu'il a dépouillés à la Bibliothèque Vaticane, lui ont permis de se rendre compte, « d'une façon certaine, que le système de transcription dit quốc-ngữ, que l'on se plaît à attribuer complètement aux missionnaires portugais, est bien, dans son état actuel, une œuvre française, celle de Mgr d'Adran. » (Charles B. Maybon, *Histoire moderne du pays d'Annam*, p. 36, n. 4.)

Malgré ces critiques de détail, et quelques autres relatives à l'orthographe des noms géographiques (p. 40, Sông Trà-khúc 茶曲, et non Sông Ta-khuc), et aux légendes des photographies (p. 102, « Une noria en bambou », Quảng-ngãi ou Bắc-kạn ?), nous devons reconnaître que l'atlas de MM. Russier et Gourdon est supérieur à tous ceux qui ont été publiés jusqu'à ce jour à l'usage du grand public ; c'est d'ailleurs le seul manuel que nous possédions sur la matière ; dans la partie statistique surtout, il est au courant des publications les plus récentes ; aussi le croyons-nous indispensable à tous ceux qui s'occupent de géographie.

Nguyễn-văn-Tố.

J. de Galembert. — *Les Administrations et les Services publics indochinois.* Deuxième édition, revue et augmentée par E. Erard. — Hanoi, Lê-văn-Tân, 1931, in-8° de xxiv-1023 p. (Gouvernement général de l'Indochine, Office indochinois de la Propagande.)

Ecrire « un résumé méthodique et suffisamment complet d'une organisation administrative dont la complexité est certes beaucoup plus grande qu'en France », tel était le louable désir de M. J. de Galembert, administrateur de 1re classe des Services civils de l'Indochine. Il n'avait rien épargné pour atteindre ce but : il avait, comme en témoigne la première édition (parue à l'Imprimerie Mạc-đình-Tư en novembre 1924 ; in-8° de 888 p.), non seulement compulsé les documents officiels, mais su réunir, grâce aux fonctions qui lui étaient confiées, tous les éclaircissements nécessaires à l'intelligence de son ouvrage.

La présente édition a été revue par M. E. Erard, administrateur des Services civils, attaché au Service de législation et d'administration du Gouvernement général. L'ordonnance en est aussi simple que logique, et l'exposition serrée et concise, assez développée cependant pour que le commun des lecteurs, nous voulons dire ceux qui n'ont ni l'intention, ni la possibilité de se livrer à une étude spéciale du sujet, puissent en rapporter, sur chaque administration et chaque service, une idée claire et à la rigueur suffisante. Ce n'est pas toutefois qu'il n'y ait rien à reprendre dans ce manuel. On ne peut traiter un sujet embrassant des questions aussi diverses, aussi nombreuses, aussi complexes, sans rencontrer à chaque pas des écueils et sans être exposé à bien des confusions, que l'érudition la plus étendue et le sens critique le plus exercé ne parviennent que difficilement à éviter au premier moment. P. 50, au lieu de « Bassac, chef-lieu Ban-Houeï-Sai », lire Bassac, chef-lieu Paksé, et Haut-Mékong, chef-lieu Ban-Houei-sai. — P. 553, le Service géographique est devenu un service relevant directement du Gouverneur général, non depuis le 7 octobre 1925, mais depuis le 1er janvier 1926 (v. l'art. 1er de l'arrêté du 7 octobre 1925). — P. 555, ajouter une section de photo-topographie, qui a été rattachée au Service géographique depuis le 15 octobre 1927. — Ibid., tout le passage relatif à l'état d'avancement de la cartographie indochinoise est à rétablir d'après la brochure sur le *Service géographique de l'Indochine*, publiée à l'occasion de l'Exposition coloniale de 1931. — P. 568, le montant de la subvention annuelle du Budget général de l'Indochine à l'Ecole Française d'Extrême-Orient est de 220.000 piastres, et non de 255.000 (v. les arrêtés du 1er octobre 1928 et du 13 février 1929). — Ibid., la qualification de « professeur à l'Ecole Française d'Extrême-Orient », abrogée en fait depuis le 1er janvier 1921, n'est plus retenue par le décret du 22 juin 1931. Les fonctionnaires ainsi qualifiés sont plutôt des directeurs d'études que des professeurs, tout comme l'Ecole elle-même est une institution de recherches, et non une institution enseignante. Le titre de « professeur », donné naguère à quelques-uns de ses membres, ne pourrait que contribuer à perpétuer une équivoque que le nom même de l'Ecole a créée parfois dans quelques esprits. — Ibid., au lieu de « le Secrétaire, le Bibliothécaire », lire le Secrétaire-bibliothécaire. — P. 568-569, refaire le passage sur les publications de l'Ecole Française d'Extrême-Orient d'après la notice publiée à l'occasion de l'Exposition coloniale : *L'Ecole Française d'Extrême-Orient*, p. 16. — Ibid., supprimer « et engagées par contrat pour une durée limitée » ainsi que la note 4. Aux termes de l'article 14 du décret du 3 avril 1920 conférant la personnalité civile à l'Ecole Française d'Extrême-Orient et de

l'article 14 du décret du 22 juin 1931, « les membres permanents qui remplissent par ailleurs les conditions exigées, seront placés sous le régime des pensions applicable au personnel européen des services généraux et locaux de l'Indochine ». — P. 570, au lieu de « la section des antiquités cham du Musée archéologique de l'Indochine, section créée par un arrêté du 26 décembre 1927 au Musée Khải-Định », lire « la section des antiquités chames du Musée archéologique de l'Indochine à Tourane créée par un arrêté du 22 juin 1918, et la section des antiquités chames créée par un arrêté du 26 décembre 1927 au Musée Khải-Định à Huê ». — Ibid., la création d'un Musée à Vieng Chan n'est pas encore réalisée. — P. 571, il y a actuellement dix-huit membres d'honneur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. — P. 574 le réseau des stations d'observations météorologiques comprend, à la fin de 1930 : 26 stations météorologiques (27 en comptant celle de l'Observatoire de Phủ-liễn), 74 (et non 71) stations climatologiques, 326 (et non 294) stations pluviométriques ; cf. *Le Service météorologique et l'Observatoire central de l'Indochine*, p. 11. — Etc., etc.

NGUYỄN-VĂN-TỐ.

Birmanie.

MRS. LESLIE MILNE. — *A dictionary of English-Palaung and Palaung-English*. — Rangoon, Govt. Printing, 1931, pet. in-8°, X-290 pp.

Le palaung, parlé en Assam et dans la Haute-Birmanie, est un des dialectes les moins connus de la famille môn-khmère. Sa bibliographie se réduit à quelques notes et quelques maigres vocabulaires épars dans les articles suivants :

F. A. BIGANDET, *A comparative vocabulary of Shan, Ka-Kying and Pa-Laông*. J. Ind. Archipelago, N. S., II, p. 221-229 ;

J. R. LOGAN, *Notes on Pa-Laong*. Ibid., pp. 233-236 ;

BASTIAN, *Die Völker des östlichen Asien*, IV, p. 304 sqq. ;

J. ANDERSON, *A report on the expedition to Western Yunnan viâ Bhamô*, pp. 400-403 (reproduit dans *Mandalay to Momien* du même auteur, pp. 464-473) ;

E. KUHN, *Beiträge zur Sprachenkunde Hinterindiens*, Sitz. d. k. bay. Ak. d. Wiss., philos.-philol. Kl., 1889, p. 189-236 ;

Gazetteer of Upper Burma and the Shan States, I, I, pp. 483-493, 626-645 et 707-709 ;

P. W. SCHMIDT, *Grundzüge einer Lautlehre der Khasi-Sprache* (Abh. d. k. bay. Akad. d. Wiss., I. Kl., XXII. Bd., III. Abt.).

En 1921, Mrs. Leslie Milne a publié *An elementary Palaung grammar* qui a, comme presque toutes les grammaires des langues indochinoises, le défaut de n'être pas une grammaire descriptive, mais qui offre l'intérêt de débuter par une introduction de M. C. O. Blagden, contenant d'utiles remarques linguistiques. Dans sa préface, Mrs. L. Milne exprimait son intention de donner un vocabulaire palaung : cette intention se trouve réalisée par la publication de son *Dictionary of English-Palaung and Palaung-English*.

La transcription adoptée est la même que dans la grammaire. Sans être parfaite, elle a sur les systèmes généralement adoptés par les auteurs de langue anglaise, le grand avantage d'employer les voyelles avec le timbre qu'elles ont dans la plupart des langues continentales.

Il est difficile de dire si ce dictionnaire est complet et si ses gloses sont exactes. Il doit contenir à peu près 5.000 mots, nombre qui ne semble pas exagérément bas pour un dialecte parlé par une population assez peu civilisée. Un grand nombre de ces mots sont d'origine t'ăi, empruntés au shan ou peut-être à l'ahom ; l'auteur qui connaît bien le shan aurait pu, sans inconvénient et sans se lancer dans de hasardeuses hypothèses étymologiques, les distinguer par quelque artifice typographique. Cela eût déblayé le terrain et facilité la besogne du linguiste qui cherchera dans le dictionnaire palaung des rapprochements lexicographiques avec les autres parlers de la même famille. Les mots qui appartiennent au fonds môn-khmèr confirment l'impression déjà ressentie par M. Blagden à la lecture de la grammaire : le palaung semble être plus directement apparenté aux dialectes les plus éloignés dans l'espace (stieng, bahnar, khmèr), qu'au môn plus proche sur la carte, mais phonétiquement plus dégradé.

L'étude du palaung, négligée jusqu'à présent, est donc susceptible d'éclairer l'histoire des parlers môn-khmèrs, et l'on doit savoir gré à Mrs. Leslie Milne d'avoir donné aux linguistes un utile instrument de travail.

G. Cœdès.

Chine et Corée.

Osvald Sirén. — *Histoire des Arts anciens de la Chine.* — Paris, Les Editions G. Van Oest, 4 vol. in-4°, 1929-1930. — Tome I, *La période préhistorique, l'époque Tcheou, l'époque Tch'ou et Ts'in*, vi-97 p. et 108 pl. — Tome II, *L'époque Han et les Six Dynasties*, 3-121 p. et 120 pl. — Tome III, *La sculpture de l'époque Han à l'époque Ming*, 107 p. et 128 pl. — Tome IV, *L'architecture*, 103 p. et 120 pl.

Deux difficultés essentielles se présentent à l'entreprise d'une histoire des arts anciens de la Chine : l'abondance et la variété des documents répandus dans le monde entier d'une part et, par ailleurs, les difficultés politiques et sociales qui entravent sur place les recherches scientifiques. Enfin, la période de fouilles qui donnera par ses résultats la clef de nombreux problèmes est à peine commencée. M. Osvald Sirén, au cours des quatre volumes dont nous rendons compte ici, volumes qui ne sont, paraît-il, et nous le souhaitons vivement, que le début d'une *Histoire des Arts*, a dégagé le principal de nos connaissances sur la Chine avec un ordre et une clarté remarquables, et l'a illustré de nombreuses et magnifiques planches.

Quel est l'ordre adopté par l'auteur ? Dans la complexité des documents et parmi les nombreux ouvrages qui traitent à l'heure actuelle de la question, il est intéressant d'examiner la méthode choisie ici. La parfaite unité qui marque le style de chaque

époque risque fort d'être sacrifiée à l'examen chronologique des objets ; toutefois, l'évolution d'ensemble au cours des âges mérite d'être soigneusement notée et observée. M. O. S., chaque fois qu'il le peut, pose les jalons que constituent les pièces datées, rares malheureusement pour la haute époque. Entre ces repères, il situe au moyen de leurs affinités et de leurs ressemblances les autres vestiges. Si, en général, la méthode de l'auteur paraît, de prime abord, n'avoir pas une stricte ordonnance, elle démontre au contraire ensuite son excellence par le fait qu'elle attribue à chaque série d'objets l'importance qu'elle a dans la continuité de cette *Histoire des arts*. Ainsi les deux premiers volumes suivent strictement l'ordre chronologique, le troisième se localise sur la sculpture, de l'époque Han à l'époque Ming, le quatrième traite de l'architecture, tandis que la suite en préparation portera sur les arts mineurs du moyen âge et sur la peinture. Cette dernière branche, par son caractère même de durée et d'ancienneté limitées, touchera aux temps modernes. Nous allons examiner rapidement chacun des quatre volumes parus.

Vol. I. *La période préhistorique. L'époque Tcheou. L'époque Tch'ou et Ts'in.* Un premier chapitre sur l'époque préhistorique souligne la difficulté des recherches (sur un territoire grand comme l'Europe actuelle) de vestiges remontant à une période qui s'étend sur trois ou quatre millénaires, dans un pays soumis à une anarchie qui en rend l'accès extrêmement difficile. La première organisation sociale, les plus anciennes parures ou monnaies, le début de la langue chinoise littéraire, ensemble qui constitue en quelque sorte le point de départ de l'histoire, sont attribués à Houang-ti, personnage mythique qui est censé avoir vécu vers le milieu du troisième millénaire. Les planches accompagnant ce volume montrent des vases d'une ancienneté remontant, d'après le système chronologique établi par M. Andersson, compatriote de M. O. S., à l'époque de transition entre l'âge de la pierre et l'âge du bronze, c'est-à-dire à une date antérieure encore à celle attribuée à Houang-ti. Ces données chronologiques paraîtront peut-être quelque peu hasardeuses dans l'état des connaissances actuelles, les pièces réellement datées ne remontant guère au delà du IIIe siècle av. J.-C. M. Andersson (1) prépare actuellement un ouvrage intitulé *La Chine avant l'histoire*, qui doit contenir une documentation serrée sur la question. Les volumes de M. O. S. bénéficient avant la lettre des travaux de son éminent compatriote. L'auteur examine ensuite les os sculptés, la sculpture ornementale de petites dimensions sur pierre, la céramique blanche et, d'une façon générale, les thèmes ornementaux avec lesquels nous atteignons l'an 1000 av. J.-C., c'est-à-dire la fin de l'époque préhistorique et les premiers souverains Tcheou. Les seuls monuments qui subsistent de cette époque reculée sont des tombeaux, et c'est dans les sépultures que furent trouvés les plus beaux bronzes rituels connus à l'heure actuelle. Malheureusement, les tertres funéraires Tcheou, troncs de pyramide de terre qui atteignent parfois 250 m. de côté, non loin de la Wei (Chen-si central), conservent presque tous le secret de leur contenu. Poteries et bronzes connus font l'objet d'une importante étude descriptive, accompagnée de croquis et d'un résumé bibliographique sommaire des ouvrages chinois anciens ou contemporains qui

(1) Cf. Andersson, *An Early chinese culture*, in *Bulletin of the Geological Survey of China*, october 1923.

traitent de la question et constituent une documentation de premier ordre pour le savant ou le collectionneur. Dans son passage sur la technique et la matière des bronzes, l'auteur fait un large emprunt au *Tong t'ien ts'ing lou*, auquel on est contraint de se référer dès que l'on parle des bronzes chinois. Il est bon de noter cependant que dans le procédé dit «à cire perdue», encore employé actuellement par les artisans annamites ou cambodgiens, c'est la cuisson du moule (fait par enduits successifs et lents d'une boue préparée qui constituera la matière réfractaire du «creux») qui provoque simplement la fonte de la cire. Celle-ci s'évacue par les évents ménagés obligatoirement, pour que le moule n'éclate pas sous la pression de l'air lorsque le métal liquide y est coulé. Certains objets d'usage courant sont encore faits actuellement par pièces, chacune des pièces étant moulée à cire perdue et sous une faible épaisseur telle qu'elle pourrait être difficilement obtenue par les fondeurs occidentaux. L'auteur termine le texte du premier volume en examinant les bronzes Ts'in qui sont surtout des objets de petite dimension : armes, miroirs, agrafes de ceinture, garnitures de harnais, de char, etc. Les vases de ce groupe sont rares. Leur métal, très mince, d'une composition spéciale, est très cassant, sa patine est généralement vert pâle ou grise, le style du décor est très particulier. N'achevons pas le premier volume sans signaler que l'auteur (p. 24) note quelques exemples de ressemblances frappantes entre certains décors mexicains et chinois. Cette question palpitante est à l'ordre du jour, il est intéressant de noter l'apport de nouveaux éléments d'appréciation qui finiront bientôt par constituer un faisceau important.

Le volume II, *L'époque Han, les Six Dynasties*, débute par un «addenda et corrigenda» au tome premier, que l'auteur a envoyé de Chine, n'ayant pu surveiller l'impression du volume lui-même. Un chapitre de notes historiques nous conduit à l'étude des sépultures qui contenaient en quantité considérable des objets en bronze ou céramique, en jade ou en laque. Ces objets avaient d'ailleurs pour la plupart un caractère symbolique et servaient l'esprit du mort. Sur cet important sujet des tombeaux Han, regrettons que l'auteur n'ait pu faire mention des sépultures indochinoises de la région de Thanh-hoá remontant à la même époque. Les armes, les tambours de bronze et le mobilier funéraire qui en proviennent, sans être considérables, ont cependant une importance capitale dans l'histoire de la civilisation du Sud de la Chine [1]. Ce second volume forme un ouvrage d'un très vif intérêt, consacré à une époque d'une homogénéité telle, au point de vue artistique, que malgré les influences «scythes» (que l'auteur développe longuement), et les voies où parfois sa vitalité exubérante le fait momentanément s'engager, son caractère est fortement marqué et ne peut tromper le collectionneur dès le premier examen. La personnalité des ateliers d'art chinois était telle que leurs artisans pouvaient copier des motifs ou adopter des procédés, ils les refondaient au creuset de leur propre génie. L'étude des Six Dynasties forme en quelque sorte une seconde partie du volume. Ce fut une période de luttes, de désagrégation et de décadence. Il est vrai que les progrès du boud-

(1) V. Goloubew, *L'Âge du bronze au Tonkin et dans le Nord-Annam*, in *BEFEO.*, t. XXIX, p. 1 sqq.

dhisme fournirent par ailleurs aux artistes et en particulier aux architectes et aux sculpteurs une puissante source d'inspiration. L'influence du taoïsme se fit également sentir dans les arts décoratifs, dès l'époque Han. M. O. S. établit ensuite quelques curieux rapprochements avec l'art scandinave.

Dans le troisième volume, *La Sculpture de l'époque Han à l'époque Ming*, l'auteur continue le tome précédent au point de vue chronologique en s'occupant plus particulièrement de la sculpture sur pierre. Lions et personnages de garde, sculptures remontant jusqu'à la dynastie des Han occidentaux, bêtes symboliques, pylônes au décor vigoureux sont de beaux exemples de cette période. M. O. S. passe en revue ces diverses figurations sous les dynasties suivantes. Ces pages sont illustrées de planches particulièrement bien choisies dont souvent l'auteur a trouvé le sujet dans ses collections personnelles.

Le dernier volume porte le simple titre *L'architecture*. Ce sujet de premier plan, car en vérité, la sculpture, la peinture et les arts dits mineurs sont subordonnés logiquement, socialement à l'architecture, est généralement négligé par les auteurs qui traitent de l'histoire de l'art chinois. La raison en est simple : c'est que la construction, le monument, ne sont pas objets de collection ; or, bien des monographies n'ont d'autre but que la présentation plus ou moins luxueuse d'un musée ou d'une collection particulière. L'architecture, au contraire, demande de la part de celui qui en fait l'étude une documentation serrée faite *in situ* ; elle exige de fatigantes missio s, et, dans le cas de la Chine, une pénétration que l'état social du pays rend particulièrement difficile. Les archéologues en chambre pourront, à la lumière des documents relevés par leurs confrères sur le terrain, signaler certaines erreurs de détail, avoir parfois une vue d'ensemble plus prompte que celui qui doit compter avec les fatigues d'une expédition, mais ils ne pourraient rien sans ces derniers. Les noms trop nombreux et douloureusement précieux pour nous, qui marquent les étapes de l'archéologie indochinoise nous font, lorsque l'occasion se présente, un devoir de rappeler le mérite du chasseur de documents qui ne recule pas devant les fatigues de lointaines et parfois périlleuses missions. M. O. S. est de ces derniers et si quelques fautes matérielles ont passé dans la publication de l'*Histoire des arts anciens de la Chine*, c'est que 'auteur était en mission au moment de sa publication. Son ouvrage y gagne en nouveauté et donne une impression de vitalité, d'actualité, qui en rendent l'étude précieuse. Le maître d'œuvre chinois ne considère pas la construction en elle-même, mais en rapport avec le cadre de la nature où les lois géomantiques la situent. C'est que l'architecture chinoise ne considère pas exclusivement la construction, mais aussi le site, le paysage. Les tombeaux royaux de Huê, comme certaines pagodes du Thanh-hoá ou du Tonkin, obéissent à cette règle. Si les constructions perdent en noblesse monumentale, en prestige dû à la richesse de la matière employée, à l'énormité de l'échelle, ils y gagnent en caractère d'intimité avec la nature, avec les puissances mystérieuses du ciel et de la terre. Ils sont en accord avec les forces créatrices (*yin* et *yang*) et participent au mouvement et à la vie. Au mê ne titre que l'écriture, l'architecture, comme le décor chinois, procède à l'origine de l'interprétation d'un symbole ; nous rappellerons, comme nous nous appliquons à le faire chaque fois que c'est possible, les exemples locaux et nous citerons entre plusieurs à ce sujet le tombeau du roi Minh-mạng dont les temples, les jardins et les bassins tracent en plan sur le sol un dessin où on a pu reconnaître celui d'une des nombreuses stylisations du caractère de longévité *thọ* 壽, si employé par les Annamites. La géomancie, les rapports de nombre, l'astronomie eurent également une

influence certaine sur les constructions chinoises, de l'humble paillote du paysan aux édifices civils et lieux de culte du palais impérial. Malheureusement la pérennité des constructions fut le moindre souci des architectes et souvent, dans l'esprit asiatique, le monument n'a quelque valeur que lorsqu'il est fraîchement et bien souvent fâcheusement restauré. La continuité des méthodes et les textes peuvent renseigner le chercheur sur l'architecture ancienne. De toute façon il est prudent de faire abstraction complète de notre conception occidentale de l'esthétique architecturale. Et ce que nous aurions pu prendre à l'origine pour monotonie dans la construction chinoise sera le thème, immuable comme les lois divines ou comme les vieilles traditions philosophiques de l'Asie, sur lequel jouera la calme évolution de la puissante plastique chinoise.

M. O. S. d'ailleurs nous prévient que le sujet est si vaste qu'il a dû s'en tenir à l'étude des points essentiels. Néanmoins, cette étude fait le seul objet d'un fort volume et est en tous points attachante. Les murailles occupent naturellement le premier chapitre. Elles présentent un des caractères les plus marquants de la construction chinoise et symbolisent même souvent « l'empire du milieu ». Les autels des grands sacrifices, les terrasses, les rampes et les escaliers, par leur participation directe avec le paysage, occupent également une place prépondérante dans l'étude de l'architecture. Les documents réunis par M. O. S. intéressent principalement le Nord de la Chine. Néanmoins, des lois générales peuvent en être déduites en attendant le jour, encore lointain, hélas! où une étude des variantes provinciales pourra être entreprise. Ce que la fixité dans le temps ne nous donne pas, l'évolution dans l'espace le compensera largement. Certains points restent à élucider, comme l'incurvation des toitures. Cette caractéristique semble être due à une influence méridionale et par conséquent à la construction exclusivement en bois. Faut-il y voir une répétition de l'extrémité de la tente du nomade soulevée par un pieu, la copie de la nature et l'interprétation des longues branches des cryptomérias ou simplement une précaution, de caractère magique, contre les influences néfastes des points et des lignes droites? (Cette superstition est particulièrement développée en pays annamite.) Ce qui semble certain, c'est que cette pratique correspond aux périodes (dans l'espace comme dans le temps) décadentes et va de pair avec l'excès de décor, l'abondance des ornements de faitage, de toiture, etc. Il nous eût été agréable de suivre l'auteur page par page dans son intéressante étude; force nous est faite de nous limiter et de citer seulement chacun de ses chapitres sur les toitures, les pavillons à plusieurs étages, les tours, les bâtiments en brique, les balustrades, les portes, les ponts, etc. Ces sujets sont abondamment illustrés dans le texte de croquis au trait parfaitement explicites, en plus des 120 planches photographiques en héliotypie, qui, comme au reste de l'ouvrage, constituent un captivant et complet panorama du sujet étudié. Les exemples choisis sont savamment dosés dans chaque catégorie; l'auteur ne craint pas parfois de négliger la tentation de donner du meilleur pour escamoter le pire dont la présentation est toutefois nécessaire pour donner à l'ensemble son homogénéité. De plus, l'auteur a pris lui-même presque tous les clichés: ils sont de premier ordre. C'est ajouter encore à l'impression de vie et de solidité de son important ouvrage. Nous l'en remercions et l'en félicitons vivement.

J. Y. Claeys.

H. D'Ardenne de Tizac. — *Les hautes époques de l'art chinois d'après les collections du Musée Cernuschi.* — Paris, Nilsson, 1930, 1 album in-4°, 7 p. et 24 pl.

Id. — *L'art décoratif chinois d'après les collections du Musée Cernuschi.* — Paris, Nilsson, 1930, 1 album in-4°, 10 p. et 24 pl.

Ces albums de planches luxueusement reproduites réunissent uniquement, le titre intérieur le spécifie, des pièces du Musée Cernuschi. Ils ne s'adressent donc pratiquement qu'au visiteur du Musée qui peut étudier ainsi sur planches les objets exposés. C'est l'élévation du catalogue, pour les pièces les plus représentatives, au rang de document bibliographique. Dans le premier, sont réunies les pièces de style ; le second, au contraire, contient les objets considérés au point de vue de l'étude de l'art décoratif chinois. Une courte étude historique sur l'art préface le premier volume. M. d'A. de T. nous décrit chronologiquement, succinctement, mais avec l'amour du conservateur qui daigne guider des visiteurs de choix, les pièces de son Musée. Souvent il n'hésite pas à classer celles-ci, avec une légère partialité qui est l'indice d'une foi que nous sommes heureux de noter, dans les plus anciennes ou les mieux réussies parmi celles actuellement connues de la série présentée. La conférence-visite semble s'adresser cependant à un public peu initié, magistralement, mais un peu succinctement invité ainsi à prendre contact. Nous regrettons par exemple de ne trouver aucune indication d'origine ni à côté des pièces, ni dans la table de celles-ci.

Le texte préfaçant l'*Art décoratif chinois* est un peu plus copieux. L'angle de vue diffère aussi, légèrement ; « le travail du critique est plus délicat que celui du chimiste », dit l'auteur lui-même. Une étude sur l'art décoratif est un travail de critique. M. d'A. de T. avait fait œuvre de chimiste en posant l'historique chronologique de son Musée. L'émotion faisait-elle réellement défaut au Chinois primitif et dans la création de l'œuvre d'art recherchait-il réellement une « conception intellectuelle de l'Univers » ? M. d'A. de T. a raison quand il affirme qu'*au critique on peut toujours opposer un doute.* Nous fierons-nous donc à sa perspicacité ?

Encore une fois, nous avons la sensation d'écouter une conférence. La promenade-visite étant terminée, nous assistons bien sagement à l'exposé du point de vue du conservateur fixé devant l'écran où il va nous présenter les vues de ses albums. Cet exposé ne saurait nous convaincre définitivement, sans doute parce que trop bref. Toutefois les planches retiennent longuement notre attention, non point comme documents en elles-mêmes, mais comme des indications précieuses sur la richesse du Musée Cernuschi en cette matière. Ailleurs, les reproductions nombreuses, souvent meilleures, ne manquent pas depuis quelques années, reproductions dont ces albums ne nous offrent ainsi ni la primeur, ni la meilleure image. Ils demeurent cependant le plus parfait Guide-catalogue que l'on puisse offrir au visiteur du Musée Cernuschi désireux de s'initier à l'histoire de l'art et particulièrement à celle de l'art décoratif chinois.

J. Y. Claeys.

W. Perceval Yetts. — *The George Eumorfopoulos Collection. Catalogue of Chinese and Corean bronzes, sculpture, jades, jewellery and miscellaneous objects.* Vol. Two, *Bronzes : bells, drums, mirrors, etc.* — London, E. Benn, Ltd, 1930, in-fol., VIII-99 p. et 75 pl.

Nous avons rendu compte à la même place, dans le *Bulletin* de 1929, du tome premier de ces deux forts volumes et nous avons dit quel bien nous pensions de cette splendide collection [1]. Posséder ces ouvrages magnifiques fait participer dans une certaine mesure à la joie du visiteur qui parcourt les galeries où sont exposées les pièces. Au long des pages du texte nous suivons l'exposé copieux et savant de M. Perceval Yetts, avant d'atteindre aux planches magnifiques qui nous feront connaître la qualité des joies du collectionneur.

La variété des objets que M. P. Y. nous présente en rendait l'étude difficile. Ce genre de recherches est encore peu exploité par les écrivains occidentaux et il offre de larges perspectives sur des sujets nouveaux. Les cloches, les tambours de bronze et les miroirs ont été groupés par M. P. Y. en raison de leur importante et commune signification dans le rituel chinois. Les tambours de bronze, essentiels dans les cérémonies de l'ancienne Chine, sont répartis sur une aire considérable qui comprend toute l'Asie du Sud-Est avec la Birmanie et l'Insulinde. Au Nord, elle s'étend jusqu'à la Mongolie ; « le nombre de spécimens connus et décrits est considérable et ne cesse de s'accroître » [2]. M. P. Y. s'est efforcé d'examiner le problème sous un nouveau point de vue. Les miroirs furent jusqu'à ce jour moins étudiés que les tambours et méritent également de retenir l'attention. Les arguments de M. P. Y. sont appuyés d'exemples. Dans la préface, l'auteur nous apprend que les volumes suivants traiteront de l'importante question de l'animal figuré dans l'art chinois sur lequel une ample documentation bibliographique existe déjà. Après un tableau chronologique des dynasties chinoises, M. P. Y. aborde le chapitre consacré aux cloches. Aussi loin que l'on puisse remonter dans l'histoire de la Chine, aux périodes légendaires, il est fait mention de cloches, parallèlement aux tambours dans les rites et cérémonies. Le traditionnalisme chinois qui persista jusqu'à ces dernières années fit qu'elles étaient encore employées couramment il y a peu de temps.

La première catégorie de cloches décrite est celle dite *tchong*, cloches suspendues, sans battant qui comportent trente-six bosses disposées en panneaux de trois rangées de trois. Un dessin nous montre comment ces cloches étaient disposées en véritables carillons sur des chevalets de bois. Au cours des cérémonies rituelles

---

(1) M. P. Y. nous a cependant fait part de son étonnement à la lecture des légères réserves que nous avions faites au sujet, non de la qualité des reproductions en couleur — qui est de premier ordre — mais de la technique employée. Nous répétons qu'il nous paraît difficile de faire mieux à l'heure actuelle et nous apprécions comme il convient le talent des artistes qui *mirent en couleur les photographies* et le soin jaloux de l'artiste qu'est M. P. Y., mais nous maintenons cependant notre point de vue sur le procédé qui consiste à *colorier des photographies*. Nous n'avons pas fait l'erreur simpliste de croire qu'il s'agissait de *photographie directe des couleurs* comme semble le supposer M. P. Y. ; la méthode employée est bien celle sur laquelle nous avions développé les motifs qui justifient nos légères réserves.

(2) Cf. Goloubew, *BEFEO.*, XXIX, p. 2.

annamites à Huê (Nam-giao, Hiệp-hương) nous eûmes l'occasion d'entendre de tels carillons de gongs, mais en pierre, disposés exactement de la même façon. La suspension de la cloche inclinée était, paraît-il, destinée à favoriser la percussion ; mais d'après Tchou Tsai-yu, ce mode de suspension fut abandonné sous les Song. Chaque région de la cloche avait son nom particulier et ces cloches étaient divisées en trois catégories suivant leurs dimensions. M. P. Y. passe en revue les divers auteurs qui traitent de ce sujet et qui tous, naturellement, ne s'entendent pas. Ce qui est mieux défini est le mode de suspension de ladite cloche. Le crochet qui la fixait au bâti la supportant était terminé soit par un anneau, soit par un croc. Ce dernier s'encastre dans un anneau du manche de la cloche. Dans les deux premiers cas, celle-ci comportait soit une tige dans laquelle une goupille retenait l'anneau du crochet de suspension, soit, tout bonnement, une tige coudée qui se fixait dans l'anneau. Les tambours sont également mentionnés par les textes dans la vie de l'ancienne Chine. La musique accompagnait nécessairement tout cérémonial et il n'y avait pas de musique sans tambour. Ces tambours servaient également à diriger, à coordonner les mouvements d'une assemblée. Des croquis accompagnant le texte nous donnent la forme et le mode de fixation d'un certain nombre de tambours, sur pied vertical, sur voiture orchestre, à porter en bandoulière ou à manche.

Les miroirs de bronze peuvent être considérés comme des reliques de la plus ancienne civilisation chinoise. Certains représentent des périodes dont il n'existe plus d'autre trace. Par bonheur la coutume fut toujours de revêtir d'inscriptions les miroirs, et parfois ceux-ci portent même la date de leur fabrication ; mais cet accessoire d'usage courant fut sans doute l'objet de contrefaçons et les faux abondent, fabriqués d'ailleurs à toutes les époques. Il est parfois fort difficile de reconnaître un miroir caractéristique de son époque, des objets de même nature faits en Chine, en Corée ou au Japon, sur d'anciens modèles chinois. Non seulement les miroirs de bronze furent très demandés pour l'usage principal auquel on les destine, mais le caractère en quelque sorte magique dont ils jouissent encore en amplifia l'usage. Le fait que de très nombreux miroirs se soient conservés est dû justement pour une grande part aux propriétés magiques qui voulaient que les morts fussent enterrés avec cet objet. Plusieurs centaines de miroirs furent trouvés dans la tombe d'un prince Wei qui mourut aux environs de 295 B. C., et cette coutume fut également en très grande faveur sous les Han. M. P. Y. détaille longuement cette intéressante question des miroirs de bronze, ainsi que les inscriptions portées par ceux-ci, leurs significations rituelles et leurs correspondances magiques ou astrologiques.

Cette étude, qui a rempli une quarantaine de pages du grand album, est suivie du catalogue descriptif détaillé des pièces figurées sur chaque planche, puis d'une abondante bibliographie et de différents index. Les planches qui suivent sont d'une qualité égale à celles des volumes précédents ; on ne peut guère faire mieux à l'heure actuelle. Nous attendons maintenant avec impatience le volume qui traitera de l'interprétation de l'animal dans l'art chinois, question d'une importance primordiale dont les répercussions se sont fait sentir au delà des limites de l'empire asiatique.

J. Y. Claeys.

V. M. Alekseev. *Leao tchai*. Perevod, predislovija i primečanija. I, *Lisji čary* (*Sortilèges de renards*). Pétersbourg, 1922. Vsemirnaja literatura, Gosudarstvennoe izdatel'stvo, in-8° de 22-159 p. II, *Monaxi volšebniki* (*Moines sorciers*). Moscou-Pétrograd, 1923, même éditeur, in-8° de 12-278 p. III, *Strannye istorii* (*Histoires étranges*). Léningrad, 1928, Mysl', pet. in-8° de 10-272 p.

Il ne s'agit encore que de la traduction d'un choix (« izbrannye razskazy ») parmi les nouvelles célèbres du *Leao-tchai tche yi* 聊齋誌異 de P'ou Song-ling 蒲松齡 (1622-1715). Mais par l'ampleur et l'exactitude elle dépasse de loin les traductions très incomplètes auparavant tentées. Les trois volumes de M. A. contiennent en tout 94 contes, tirés des seize livres du recueil, qui en contient 445. La nouvelle traduction a deux grandes qualités : elle est d'un homme qui a compris son auteur et qui connaît sa propre langue. Nous avons donc là une image fidèle de l'original ainsi qu'une œuvre littéraire de M. A. Le lecteur y est mis à même d'entendre clairement le *Leao-tchai*. C'est la chose essentielle ; M. A. échappe pleinement au reproche de fade accommodation qu'il adresse ailleurs aux premiers traducteurs de littérature chinoise [1] et il saisit et exprime des nuances à peine indiquées dans l'original (I, 23 « I vot, on vidit čto idet kakaja-to baryšnja. . . », cp. 有女郎, *Leao-tchai*, II, 嬰甯 ; III, 107 « u nevo byl učenyj drug », cp. 有執友, *Leao-tchai*, I, 嬌娜; III, 128 « kak ty v svoe vremja, pomniš' », cp. 猶汝昔日 etc., *Leao-tchai*, IX, 細柳, etc). La chose secondaire, qui doit être signalée, est que le *Leao-tchai* chinois est rendu dans une manière russe personnelle. M. A. a un style, et il écrit sa traduction dans ce style ; c'est dire que celui de P'ou Song-ling ne s'y retrouve pas toujours : défaut malaisément évitable. Pour le faire sentir, nous ne saurions mieux faire que de citer le passage dont M. N. Konrad, dans le compte-rendu développé qu'il a consacré aux deux premiers volumes de la traduction de M. A. [2], a choisi le commencement comme exemple, excellent, de la netteté parfaite et de l'intégralité de cet'e traduction : *Leao-tchai*, VII, 青蛾：一日，生於門外瞥見之，童子雖無知，祇覺愛之極而不能言，直告母，使委禽焉 ; Alekseev, II, 121 : « Odnajdy naš student zametil ee u vorot doma. Xotja éto bylo vsevo tol'ko odno mgnovenie i xotja on, kak rebenok, ničevo ešče ne ponimal, vse-taki on jasno počuvstvoval, čto poljubil ee do beskonečnosti. Vyskazat' étovo on ne umel, no prjamo zajavil materi, čto xočet, čtoby ona svatala emu devušku ». Le traducteur accuse et articule assez fortement le chinois, à la ligne si fine ; mais il n'introduit rien dans son texte qui n'y soit déjà virtuellement, et gagne à ce procédé, sans parler de son charme propre, d'instruire sans effort ni ambiguïté le simple lecteur en restant limpide pour le sinologue. Il use d'ailleurs de ces remplissages souvent nécessaires avec une discrétion plus grande que l'auteur de l'adaptation en chinois parlé de l'édition partielle de 1923 [3] : *Leao-tchai*, I, 狐嫁女 : 相公倜儻或不叱怪 ; adaptation : 般先生是諒亮人，便是醒來看見

---

[1] Cf. *Zapiski Kollegji vostokovedov*, IV, 1930, p. 275-6.

[2] In *Vostok*, V, 1925, p. 219-225.

[3] 3e éd., 1928, Changhai, *K'iun hio chö* 羣學社, 3 vol. p. in-8° (153 contes).

了我們，想也决不見怪的；ALEKSEEV, I, 45 : « Barin - čelovek bez predrassudkov, ne zakričit, esli čto strannoe uvidit » ; *Leao-tchai*, I, 嬌娜：問之，笑曰，僕不求進取也；adaptation : 問他，爲什麼不做八股．他笑笑說道，我並不想求功名；ALEKSEEV, III, 109 : « Kun pointeresovalsja uznat', počemy éto u nevo tak vyxodit. — Ja, vidite li, otvečal junoša, ne iščuu, čtoby prodvinut'sja i ovladet' stepen'ju i činom ! » (1)

Le travail de M. A. était d'abord destiné à la *Littérature universelle*, collection populaire publiée par l'Etat russe, à la section orientale de laquelle plusieurs membres et associés de l'Académie des Sciences fournirent des traductions souvent sur manuscrits (2). Cette destination aide à comprendre le soin de M. A. à être surtout clair et sans fatigue dans ses textes, général dans ses préfaces (biographie de P'ou Song-ling, I, 12 s.), succinct dans ses notes, et à ne point faire étalage d'érudition. Les titres ont été souvent amplifiés afin de les distinguer plus facilement dans la traduction (III, 93 : « Prokazy Sjao Cui » pour 小翠) et le retard qui en résulte pour l'identification des contes est obvié pour le dernier volume par les concordances de la table. Telle quelle, cette œuvre est fort bonne. Il faut souhaiter que l'entreprise en soit poussée jusqu'à l'achèvement, et même qu'une édition plus savante, que le traducteur aura eu le loisir de revoir et d'enrichir encore de notes, nous donne ensuite le *Leao-tchai* dans son intégrité. M. A., qui a déjà réussi à faire avancer l'art de le traduire, aura alors doté les lettres russes d'une des œuvres les plus originales et les plus caractéristiques de la littérature chinoise (3).

E. GASPARDONE.

ERICH HAENISCH. *Untersuchungen über das Yüan-ch'ao pi-shi, die geheime Geschichte der Mongolen* (Abhandl. d. philol.-hist. Kl. d. sächs. Ak. d. Wiss., XLI, 4). — Leipzig, S. Hirzel, 1931, gr. in-8°, [4-] 100 p.

Dans ce volume, M. H. édite une romanisation avec une restitution interlinéaire du texte mongol des chap. I, f° 34 *a*-II, f° 12 *b*, de la transcription phonétique chinoise de l'*Histoire secrète des Mongols* publiée en 1908 par Ye Tö-houei 葉德輝. Il les a munis de notes et d'une traduction parallèle du mongol restitué et de la version chinoise du *Yuan-tch'ao pi-che* 元朝秘史. Il rapporte de plus (p. 46-49) l'état des

(1) Il semble que le mouvement de sa phrase ait fait négliger à M. A. la traduction du facile 笑曰. Je préférerais : [Kong] lui en demanda [la raison], il répondit en souriant : je ne cherche pas à m'avancer en places. Dans le deuxième exemple avant celui-ci, la particule 而 semble bien rattacher le premier membre de la dernière phrase de M. A. à la précédente ; c'est encore une question d'allure.

(2) Cf. S. d'OLDENBURG in *L'Académie des Sciences de l'U. R. S. S., 1917-27*, brochure en français, Léningrad, 1928, p. 157 et 167, et in *JA.*, juill.-sept. 1929, p. 138.

(3) Que ce CR. me soit l'occasion de rectifier quelques inadvertances de mes précédents CR. russes, *BEFEO.*, XXVIII, 311 : « *Histoire de l'enseignement* ... », lire : *Hist. de l'étude* ... ; 529 : « jumeaux immortels », lire : doubles immortels ; 545 : « joli [enfant] », lire : [enfant] rouge (i. e., nouveau-né). *Mea culpa*.

sources dont il disposait pour ces passages, relatifs aux événements qui précédèrent la naissance et marquèrent l'enfance et l'adolescence de Gengis-khan. Ce travail, fort soigné, forme à peine la moitié de celui de M. H. Il a joint à son édition et à sa traduction des deux fragments l'historique de l'ouvrage (p. 1-5) et du titre (p. 40-42), la bibliographie du sujet (p. 43-46) et deux études importantes sur la technique de la transcription, de la version interlinéaire et de la traduction chinoises (p. 51-60) et sur la linguistique mongole et chinoise du double texte (p. 61-97). Ces suppléments intéressent l'ouvrage entier, éclairent des procédés employés par les Chinois dans le traitement des langues étrangères et fournissent à la connaissance du mongol et du chinois parlé et administratif des XIIIe et XIVe siècles une contribution qui, pour le chinois, se place immédiatement à côté de celles de Chavannes (in *TP.*, 1904, 1908) et de M. H. Maspero (*BEFEO.*, 1914). L'édition, la restitution et la traduction annotées sont, d'autre part, un complément partiel très fouillé, naturellement limité aux matériaux disponibles, de la traduction japonaise de Naka (1907), que n'éclairaient ni une restitution du mongol, ni une traduction de la version chinoise, ni aucune explication des mots ignorés dans les dictionnaires, et la publication pure et simple, par Ye Tö-houei, d'une des copies de l'ancienne transcription chinoise et de sa version interlinéaire (un fac-similé en est donné par M. H. p. 99-100) : il a sa place entre ces deux ouvrages et l'édition globale annoncée par M. Pelliot.

E. Gaspardone.

Kiao-yu yen-kieou 教育研究, *The Chinese journal of educational research*. Canton, Université nationale Sun Yat-sen. — *Kiao-yu yen-kieou so ts'ong-chou* 敎育研究所叢書 [Collection de l'Institut de pédagogie]. Chang-hai, *Min-tche chou-kiu* 民智書局.

L'*Institute of educational research*, *Kiao yu yen-kieou so* 教育研究所, sous l'intelligente direction de M. Tchouang Tche-siuan (Chai Hsuan Chuang) 莊澤宣, est l'un des deux très actifs instituts (1) de l'*Arts college* de l'Université de Canton. Fondé en février 1928, il publie depuis un bulletin mensuel (sauf janvier, juillet-septembre) qui en était en octobre 1931 à son VIIIe volume, et une collection de monographies dont la publication irrégulière, commencée en 1929, avait atteint la sixième en juin 1930. Bien que le but de ces ouvrages diffère de celui du *BEFEO.*, un grand nombre des sujets traités intéressent plus ou moins directement l'histoire contemporaine et la linguistique et doivent être signalés ici.

Le *Kiao-yu yen-kieou* a notamment donné des statistiques des termes simples et doubles les plus usuels (n°s 29 s., cp. n°s 17-20), des caractères écrits fautivement par les écoliers (n°s 21, 23) et des caractères du *San min tchou-yi* 三民主義 (n° 23), ainsi que des études sur les caractères employés pour les enseignes de boutique

(1) L'autre est l'Institut d'histoire et de philologie, dont nous commençons de signaler les publications dans la présente bibliographie, p. 6 et 13.

et les marques de fabrique (n° 8), les défauts dentaires des écoliers (n°s 15, 21), leur discipline (n°s 9, 11, 13-15), leur jugement moral (n° 8), leurs goûts et habitudes de lecture (n°s 21, 23); sur les *textbooks* de chinois en usage dans les *junior middle-schools* (n°s 14, 16), la lecture des textes chinois (n° 25, cp. p. 105-6, petite liste d'équivalents chinois de termes techniques anglais pour l'étude de la lecture), sur l'enseignement de la nature dans les écoles élémentaires (n° 16), sur l'école expérimentale des adultes illettrés (n° 26), sur les chansons populaires de Canton (n°s 2, 3, 5), etc., des revues et des études sur les méthodes pédagogiques occidentales, des traductions de l'anglais et de l'allemand, et même des essais sur le programme des écoles élémentaires en Turquie (n° 24), le mouvement pour l'éducation physique en Russie soviétique (n° 27), le nationalisme et l'éducation de Italie (*ibid.*).

Parmi les monographies, il convient de citer le *Jou-ho che sin kiao-yu Tchong-kouo houa* 如何使新教育中國化. *Modern education in China*, par M. Tchouang Tche-siuan, recueil d'essais critiques parus dans le *Kiao-yu yen-kieou*; et le *Eul-t'ong tseu-yeou houa yen-kieou* 兒童自由畫研究. *Children's free drawings, an experimental study*, par M. Tchao Wo-ts'ing 趙我青, avec une trentaine de reproductions et un sommaire du livre de M. G. H. Luquet. Les collaborateurs de M. Tchouang sont MM. Ts'ouei Tsai-yang 崔載陽, Tch'en Li-kiang 陳禮江, Siu Si-ling 徐錫齡, T'ang Si-fen 唐惜分, Wang Wen-sin 王文新, Pao Tche-chen 包稚頤, etc. Plusieurs travaux sont presque prêts à être imprimés, p. ex. un *Kiao-yu-hio siao ts'eu-tien* 教育學小詞典. *Educational terms in English with Chinese equivalents*, recueil de plus de deux mille termes techniques traduits en grande partie de la *List of educational subjects headings* (*Ohio state University press*, 1928). L'Institut de recherches pédagogiques publie enfin lui-même, sous la direction de M. T'ai Chouang-ts'ieou 邰爽秋, une bibliographie des articles relatifs à l'éducation parus dans les revues chinoises pendant le dernier quart de siècle, c'est le *Kiao-yu louen-wen so-yin* 教育論文索引, *An educational index*, qui comprenait sept volumes en 1930.

E. Gaspardone.

Lo Tchen-yu 羅振玉 et Chang Tch'eng-tsou 商承祚. *Yin-k'iu wen-tseu lei-pien* 殷虛文字類編 [*Recueil méthodique des caractères de Yin-k'iu*], 14 parties, suivies d'une table, *T'ong kien tseu* 通檢字. — [Canton, Institut d'histoire et de philologie de l'Université nationale Sun Yat-sen], 4 *pen* (28, 5 × 18 cm.), [1-] 2-2-10-20-21-16, 19-9-18, 10-8-14-13, 12-8-21-[1-] 5 f^os^.

Lo Tchen-yu, *Yin-k'iu chou-k'i k'ao-che* 殷虛書契考釋 [*Examen des caractères de Yin-k'iu*]. — [Même éditeur], 1 *pen*, 35 f^os^.

Lo Tchen-yu et Chang Tch'eng-tsou, *Yin-k'iu wen-tseu tai wen pien* 殷虛文字待問編 [*Recueil des questions en instance relatives aux caractères de Yin-k'iu*]. — [Même éditeur], 13 livres, 1 *pen*, [1-] 6-5-1-6-12-11-2-3-12-2-2-2 f^os^.

Hou Kouang-wei 胡光煒. *Kia kou wen li* 甲骨文例 [*Règles pour les caractères sur écailles et os*]. (*Kouo-li Tchong-chan ta-hio yu-yen*

li-che-hio yen-kieou so K'ao-kou-hio tsong-chou 國立中山大學語言歷史學研究所考古學叢書 [*Collection archéologique de l'Institut d'histoire et de philologie de l'Université nationale Sun Yat-sen*]. — Canton, éd. de l'Institut, 1928, un vol. gr. 30,8 × 21,7 cm., [2-] 4-42-4-30 p. lithographiées.

Elève de Lo Tchen-yu 羅振玉 depuis la fin de 1921, M. Chang Tch'eng-tsou (*hao* Si-yong 錫永), de Canton, procure un complément, muni de renvois, aux précédentes publications de son maître relatives aux écailles et os du Ho-nan. Le premier ouvrage est un recueil des explications de caractères produites par Lo Tchen-yu, de ses explications inédites, et de celles qu'y avait ajoutées Wang Kouo-wei 王國維, distribuées dans l'ordre du *Chouo wen* en quatorze livres, et augmentées pour un ou deux dixièmes d'identifications dues à l'éditeur. Ces additions sont données à la suite et distinguées du reste. Le meilleur témoignage en leur faveur est celui de Lo Tchen-yu lui-même, qui a confié à M. Chang ses suppléments, et de Wang Kouo-wei qui, dans la première préface, loue la finesse et la prudence de ses gloses et en cite des exemples : 兴, 衙, 枫, 壬, 犷, 映, auxquels il se rallie. A propos d'un caractère identifié à 解, il renonce à l'opinion du *Chouo wen* qu'il avait suivie et adopte celle de M. Chang, qui voit dans le 人 des textes divinatoires et des *tchouan* 篆 le résultat d'une double contraction de 㓞 en 㓚 et de 㓚 en 人, qui aboutit à sa confusion avec 刀 (cp. l. IV, 16) (1). Dans sa propre préface, l'auteur du recueil fournit quelques détails sur son origine. Lo Tchen-yu ayant publié ses livres y avait fait plusieurs centaines de corrections et d'additions. Lo et Wang Kouo-wei avaient depuis complété et éclairci près d'un dixième des articles à investiger du *Tai wen* 待問. M. Chang a là aussi avancé leur enquête : en établissant le recueil de leurs remarques, il y joint les siennes et augmente le relevé des formes graphiques. La valeur de ce complément à l'œuvre de Lo Tchen-yu et de Wang Kouo-wei est donc évidente et manifeste le mérite de leur éditeur et disciple. Les deux préfaces du premier ouvrage et le titre du troisième portent la date de 1923, mais la table à la fin du premier indique qu'ils n'ont pas été imprimés avant 1926.

L'ouvrage de M. Hou Kouang-wei (*hao* Siao-che 小石), de Kia-hing 嘉興 (Tchö-kiang), est d'un caractère différent. Dans une première partie, sur les formes, il expose et pratique une méthode de lecture en sens divers. C'est un répertoire d'exemples anciens de caractères uniques debout ou couchés sur la droite ou la gauche, de caractères doubles allant de haut en bas, de droite à gauche et inversement, de caractères simples et doubles mêlés à lire par la droite ou par la gauche, de caractères simples debout ensemble avec d'autres couchés, ou renversés, de doubles avec des simples, horizontaux, de caractères à double direction (gauche-droite ou haut et bas), à lignes continues : haut-bas, bas-haut, etc., à sens oblique, à lignes simples

---

(1) L. XI, 9 *b*, M. Chang, qui n'a pas connu Tchang Fong, *Recherches sur les os du Ho-nan*, Paris, 1925, p. 41-42, reproduit sans remarque l'interprétation de Lo Tchen-yu basée sur le *Chouo wen* que l'élément central de *tcheou* 州 (île) est figuratif, au lieu que M. Tchang le considère comme phonétique. Reste à savoir s'il n'est pas l'un et l'autre, comme le 臼 de 學.

ou doubles, à lignes roulées, à intervalles, à redoublements abrégés, enfin d'agrégats graphiques 合文, représentant des noms de nombres, d'hommes, de pays, des locutions (上帝, 小子, 上下, 小大, etc.), des *fou-sing* 複姓, — encore en usage au temps des Ts'in 秦 (夫 égalant 大夫) et dont les caractères réunis des signatures d'actes ou de lettres auraient conservé plus tard le souvenir. Selon l'auteur, la facilité de ces liaisons venait de ce que les caractères des Yin et des Tcheou étaient tous de la langue usuelle : 殷周文字凡常見之語多以合體書之 (1re partie, p. 39). La seconde partie a seize articles sur les règles sémantiques des mots isolés ou d'expressions de plusieurs mots. Il distingue par exemple, p. 4-5, trois emplois de 于 (au sens de 在) communs aux textes divinatoires, au *Chou king* et au *Che king*, et, p. 2-3, l'emploi de 其 comme particule dubitative : 擬議未定之詞, commun aux textes divinatoires, au *Chou king*, 盤庚, I, 4, au *Che king*, 衛風, 伯兮, 3, et au *Kouo yu*, I, 1, 蚩之亂. Il signale des exemples curieux de déplacement des particules locatives 王于庚告 pour 王告于庚 (p. 6), 六月在 pour 在六月 (p. 8) (1). Il identifie des formes anciennes de 暨, p. 18, de 則, p. 21, de 亡尤 (ou 無垂), p. 25, et de 不躡蝨 (pour 不踟躕), p. 26. Il identifie 止 à 止, tel qu'il apparaît dans les vers : 亦旣見止, 亦旣覯止 du *Che king* (*Kouo fong*, 草蟲), où Mao Tch'ang 毛萇 y voit une particule explétive, 辭, et il montre qu'il a la valeur pronominale de 是 dans les classiques. Mais il réfute l'identification que le *Chouo wen* tend d'en faire avec 㞢 (cp. *Chouo wen*, II, 上 et VI, 下) : si leurs formes sont voisines, leurs sens diffèrent, ce que prouvent dans les textes divinatoires leur opposition extrêmement fréquente et les emplois de 㞢 pour 又 et 有 ou comme abrévation de 告 (p. 1, 2). M. Hou, qui n'est pas de l'école de Lo Tchen-yu, néglige davantage le *Chouo wen* et recourt plus volontiers à la comparaison des fragments exhumés avec les anciens bronzes, les classiques et les auteurs antiques. Les exemples cités disent assez l'intérêt solide de son ingénieux ouvrage (Postface de M. Yu Yong-leang 余永梁 sur les opinions de Rostovtsev et Andersson) (2).

E. Gaspardone.

Paul Pelliot. L'origine des relations de la France avec la Chine. *Le premier voyage de « l'Amphitrite » en Chine* (Extrait du *Journal des Savants*). — Paris, P. Geuthner, 1930, in-4°, 80 p.

Cette étude a été écrite à la suite de la publication par M. E. A. Voretzsch de la relation de F. Froger découverte à la bibliothèque d'Ajuda (3). Elle a paru dans le

(1) Cp. l'expression 所于 pour 于所 dans Julien, *Syntaxe nouvelle*, 1869, p. 99, et la construction de *ni* en japonais.

(2) Voir sur les mêmes sujets les *Communications sur les fouilles de Ngan-Yang*, *Ngan-Yang fa-kiue pao-kao* 安陽發掘報告, publiées par l'Institut d'histoire et de philologie de l'Academia Sinica (2 séries).

(3) François Froger, *Relation du premier voyage des Français à la Chine fait en 1698, 1699 et 1700 sur le vaisseau « L'Amphitrite »*, hrsg. von E. A. Voretzsch, Leipzig, *Asia Major*, 1926, in-8°, xvi-187 p.

Journal des Savants de 1928, p. 433 s., et de 1929, p. 110 s., 252 s. et 289 s., mais le présent extrait a été nettoyé des fautes d'impression que l'absence de l'auteur avait laissé s'y glisser et augmenté d'un index et de huit pages d'*addenda* d'après deux séries d'inédits acquis peu après. « Il ne s'agit pas d'une étude complète, mais de la mise en œuvre de nombreux documents inédits et de la correction d'erreurs plus ou moins invétérées » (*Introd.*). M. P. précise d'abord nombre de points concernant les relations connues des deux voyages de l'*Amphitrite* (le second eut lieu du 7 mars 1701 au 17 août 1703) et F. Froger lui-même ; il signale pour le premier le *Journal* du commandant de La Roque, dont il reste un *Abrégé* de 13 p. (Arch. Nat., Mar. 477, 129, pièce 3) ; il introduit surtout une relation inconnue jusqu'ici dont il a retrouvé environ la moitié dans deux manuscrits différents en sa possession et en celle de M. G. du Loup : elle est due au chevalier de Lagrange (frère de Lagrange-Chancel), qui fit le voyage en qualité d'enseigne, et M. P. s'en est fort servi. Des pièces d'archives ont complété (p. 31-32, reproduction des instructions royales à La Roque, 6 fév. 1698 ; p. 68-70, extraits commentés de sa lettre à Pontchartrain, 19 fév. 1699, etc.). M. P. parvient ainsi à donner une idée assez nette des motifs de ce premier voyage, entrepris à l'instigation du jésuite J. Bouvet venu recruter pour la mission française de Pékin fondée dix ans plus tôt, et des conditions dans lesquelles il s'accomplit. Son succès relatif semble avoir été atteint partie grâce à quelques équivoques ou malentendus initiaux et partie en dépit d'eux (cf. p. 22, 32, 52-56) : K'ang-hi agréait les missionnaires pour avoir des savants étrangers, et les jésuites protégeaient sous leur science leur apostolat ; le P. Bouvet, rebuté par l'Etat et par la Compagnie des Indes Orientales, eut un dernier recours à Jean Jourdan de Groucé (ou peut-être à Pontchratrain) parce qu'il voulait passer gratuitement des confrères à la Chine, et Jean Jourdan arma sa frégate parce qu'il voulait gagner de l'argent ; Louis XIV entendait que l'*Amphitrite* restât « un simple marchand », le P. Bouvet en vue du prestige de sa mission le présenta comme un « vaisseau du roi », et les Chinois le considérèrent en définitive comme un « vaisseau de tribut » (*kong-tch'ouan*). L'éloignement et l'ignorance mutuelle en rendirent les inconvénients peu sensibles et les avantages qu'on en tira n'eurent pas de lendemain. D'ailleurs le P. Bouvet, sans sa diplomatie, n'eût rien obtenu, et le voyage de l'*Amphitrite* compte surtout pour l'ancienne mission française de la Chine. Le goût chinois en France en fut accru. M. P. groupe dans cette étude les premiers renseignements précis que nous ayons sur Jean Jourdan et fait la revue du personnel militaire et civil du bord, en laissant de côté les Jésuites, connus par ailleurs, sauf le frère Charles de Belleville sur lequel une longue note (p. 57-58, cp. p. 19, n. 2) aboutit à reporter à la fin du XVIIe s. l'autel et le retable de l'actuelle Eglise de la Cité à Périgueux. Le dernier chapitre est consacré au peintre Giovanni Gherardini. M. P. suit dans leurs querelles marins et marchands et rapporte un récit de Lagrange sur l'incident du *Macclesfield* (cp. H. B. Morse, *The chronicle of the East India Company trading to China*, I [1926], p. 91-92). Il a enfin des notes curieuses sur les envois en Chine d'ouvriers français, miroitiers et soyeux (p. 43, 45-47, 49, 53, 57, 62, 72-74).

E. Gaspardone.

S. M. Shirokogoroff. *Phonetic notes on a Lolo dialect and consonant L.* (Extrait du *Bulletin de l'Institut d'histoire et de philologie de l'Academia sinica, Kouo-li tchong-yong Yen-kieou-yuan li-che yu-yen yen-kieou-so tsi-k'an* 國立中央研究院歷史語言研究所集刊, I, p. 183-225). — Pei-p'ing, 1930, in-8°.

Anthropologue et ethnographe, M. S. est connu chez les linguistes par ses recherches sur les langues toungouses [1]. Un séjour à Yun-nan fou lui permit en 1928 de passer d'un bord à l'autre de la grande famille chinoise, non sans découvrir en deçà et au delà des éléments comparables ; peut-être même certains d'entre eux, p. ex. les *affixes*, ne paraîtront-ils pas absolument étrangers au groupe chinois, toute conclusion relative à une parenté réservée. Le dialecte ici en question a été observé sur une famille de Lolo sachant le chinois et représente suivant l'observateur le dialecte « *buš* », localisé, au sud des dialectes *ni* et *ahi*, dans la région de la petite ville de « Posi ». Sur un ensemble de données assez restreintes, M. S. fait en réalité un tableau schématique complet du système phonétique étudié et tente une comparaison avec le système des dialectes enregistrés par les PP. Vial et Liétard. Il traite ensuite en particulier d'un phénomène mal connu et d'aspect instable de ces dialectes, la sorte d'alvéolaire spirante faible notée L, dont de nouveaux rapprochements avec le tibétain, le birman, le thai, le hakka, etc., montrent la possibilité d'une extension qui atteindrait par les langues dites paléoasiatiques les langues nordaméricaines. Une grave difficulté des comparaisons de ce genre vient, ici comme ailleurs, de la diversité des transcriptions auxquelles on doit s'adresser et du défaut d'un enregistrement unique et rigoureux. Les observations de M. S. sont d'un grand intérêt et ses remarques très suggestives. Signalons, parmi les caractéristiques du dialecte de Posi à l'intérieur du groupe lolo, la tendance à la nasalisation (p. 201, 209, 210), la quantité plus résistante que les tons (p. 206) et la présence d'alvéolaires au lieu des glottales du *ni* et de l'*ahi* (p. 207, 210), et, parmi les faits de linguistique générale, la possibilité de combinaisons : quantité-intonation musicale-accent (p. 193), le développement dans les combinaisons d'un accent sur les syllabes de même quantité et même intonation, ou autrement (192, n. 2 ; cp. 188), l'affaiblissement et la perte de l'intonation qu'y présentent les voyelles non accentuées (191), l'affaiblissement ou la chute de celles qui n'ont ni accent ni ton (191, 192). Il est regrettable que l'impression n'ait pu être corrigée par l'auteur et que la fin de l'article ait été retranché, au moins provisoirement, par l'éditeur.

E. Gaspardone.

---

[1] *Study of the Tungus languages*, in *Journ. N.-Ch. br. RAS*, LV, 1924 ; *The Northern Tungus terms of orientation*, in *Rocznik orientalistyczny*, IV, 1928 ; *Notes on the bilabialization and aspiration in the Northern Tungus languages*, in *ibid.*, V, 1929 ; *Social organization of the Northern Tungus*, Changhai, *Commercial Press*, 1929, in-4°, xv-428 p., 7 cartes, 2 pl. ; dictionnaire toungouse en préparation, etc.

Yang Tch'eng-tche (Young Shing Chi) 楊成志. *Yun-nan min-tsou tiao-tch'a pao-kao* 雲南民族調查報告 [*Rapport sur une enquête ethnographique au Yun-nan*]. — [Canton,] Université nationale Sun Yat-sen, *Kouo-li Tchong-chan ta-hio* 國立中山大學, Institut de philologie et d'histoire, *Yu-yen li-che hio yen-kieou so* 語言歷史學研究所, 1930, in-4°, 1-2-103-39 p., 50 phot., 2 cartes.

M. Yang est un jeune ethnographe qui a déjà donné deux petites traductions de l'anglais à la collection de l'Institut de philologie et d'histoire de l'Université Sun Yat-sen. Le 12 juillet 1928, il quittait Canton en compagnie du Prof. Shirokogoroff, de Mme Shirokogoroff et de M. Yong Tchao-tsou 容肇祖, chargés avec lui de la mission qu'il a été le seul à poursuivre. Il était de retour le 23 mars 1930, ayant traversé deux fois le Tonkin pour se rendre d'une province de la Chine à l'autre. Durant son voyage, non sans périls, dont il fait, p. 10-21, un récit pittoresque, il a séjourné à Hanoi, Ho-k'eou 河口 et Kouen-ming 昆明 (Yun-nan fou), remonté seul vers le Kin-cha kiang 金沙江 qu'il a passé à Ta-t'ien pa 大田垻, au nord de la sous-préfecture de K'iao-kia 巧家, et visité les populations non chinoises des Leang chan 涼山 (梁山), dans le Sseu-tch'ouan méridional, vers la rive gauche et au nord-est de la boucle du haut Yang-tseu. Il a pu ainsi voir chez eux les Yao 猺, les Houa-miao 花苗, les Ts'ing-miao 青苗, les Yi-jen 夷人, les San-min 散民, les Chinois des marches et surtout les Lolo indépendants, que ces Chinois appellent les Man-tch'ao 蠻巢 (Barbares à *nids*?) ; il a étudié sur place la langue de ces derniers avec un Chinois bilingue, a été mis en rapports avec quelques-uns de leurs *han-pa* 漢把, interprètes des chefs locaux, et de leurs *po-mao* 白毛, sorciers versés dans l'écriture lolo. Du Tonkin au Sseu-tch'ouan il a recueilli des observations qu'il se propose d'utiliser, une collection de photographies et quelques centaines de pièces ethnographiques, aujourd'hui au Musée d'ethnographie en formation de son Université, dont les plus précieuses sont des manuscrits. Le présent *Rapport*, divisé en douze chapitres plus trois appendices, est un mélange d'indications excessivement sommaires sur les résultats de cette expédition et de données livresques empruntées presqu'uniquement à quelques ouvrages anglais, américains ou français.

E. Gaspardone.

Japon.

O. Nachod. *Geschichte von Japan*, II. Band : *Die Übernahme der chinesischen Kultur* (645 bis ca. 850), I. Hälfte, Teil I : *Die Entwicklung vom Geschlechterstaat zum Beamtenstaat* (*Taikwa-Reform*) 645 bis 700, 1929 ; II. Hälfte, Teil II : *Die Durchführung des Beamtenstaates* 700 bis *ca.* 850, 1930, hrsg. vom Japaninstitut in Berlin. — Leipzig, Verlag der Asia Major, 2 vol. in-8° de XXXII-1179 + A 64 p. et une carte h.-t. Prix : 63 Mk.

Le premier tome de l'*Histoire du Japon* de M. Nachod, consacré aux temps primitifs, a paru en 1906, à Gotta, dans l'*Allgemeine Staatengeschichte* éditée par K. Lamprecht. Les deux premières parties du tome II, terminées depuis 1918, ont pu être enfin publiées grâce à une subvention de la *Notgemeinschaft der Deutschen Wissenschaft*. La première étudie l'époque de la réforme *taika* jusqu'au VIIIe siècle : c'est, suivant l'expression de l'auteur, le passage de l'état à base de clans à l'état centralisé. La deuxième suit le développement de ce dernier jusqu'au milieu du IXe siècle, c'est-à-dire au temps de sa décadence et de l'élévation des régents. Ces deux siècles, qui embrassent la fin des résidences temporaires, toute la période de Nara (710-784) et le début de celle de Heian, sont caractérisés par l'adoption de la civilisation chinoise.

Comme au tome I, mais sur une plus large échelle, M. N. a procédé à un dépouillement extensif de ce qui a été écrit ou traduit sur le Japon dans les principales langues européennes, russe excepté. Avec l'aide d'un collaborateur japonais, il y a joint laborieusement et diligemment tout ce qu'il a pu des sources japonaises non traduites et un certain nombre de données empruntées aux travaux japonais récents. Il a consulté, en manuscrit, l'édition allemande des codes du VIIIe siècle, fondée sur le *Ryō no gige* 令義解 et le *Ryō shūge* 令集解 (1). Les documents ont été utilisés avec critique dans son texte et mis en quelque sorte à la disposition du lecteur dans ses notes, riches de bibliographie et de citations en langues européennes. Les opinions et les divergences de détail ont été résumées et rapprochées avec un très grand soin qui semble le plus souvent moins viser à décider qu'inviter à la discussion. Il y avait à cela prudence et nécessité d'aboutir. L'*Histoire* de M. N. se trouve ainsi fournir, rassemblés, nettoyés, prêts à être à nouveau mis en œuvre, les matériaux disponibles en Europe à sa date pour l'histoire (2). Cela suffirait à la recommander.

L'économie de ces deux premières parties du second tome est simple et claire : une époque par volume, et, pour chacune, trois sections d'étendue fort inégale sur les sources (p. 1-19, 541-580), les événements politiques (p. 19-68, 580-674) et les institutions (p. 69-539, 674-1114). M. N. entend par sources, outre les textes, historiques et juridiques, japonais anciens, le *Mañnyōshū* et les recueils indigènes d'art national, des sources secondaires qui sont les exposés de K. Asakawa et de G. Appert (3) et, dans une proportion faible, des sources étrangères : chinoises, coréennes et même arabes. Les événements politiques forment un récit continu par règnes, où les faits saillants de l'évolution intellectuelle, morale, religieuse et sociale sont indiqués à leur place, en attendant d'être repris avec tout le développement désirable dans la dernière section. En lisant à la suite ces 150 pages dans les deux volumes, le lecteur se trouve muni d'un tableau général précis, d'un fil conducteur qui lui permet d'aborder l'étude des

---

(1) André Wedemeyer et Shinshichi Miura. *Die Ryō oder Gebote*. Ein japanisches Rechtsbuch des 8. Iahrhunderts nebst Auszügen aus den Kommentaren... übers. u. mit Einl., Anm. u. Beil. vers.

(2) Un court supplément de notes bibliographiques, allant irrégulièrement jusqu'à 1927, est donné p. 1117-1122.

(3) K. Asakawa, *The early institutional life of Japan*. A study in the reform of 645 A. D. Tokyō, 1903. — G. Appert, *Un code jap. au VIIIe s.*, in *Nouvelle Revue histor. du droit fr. et étr.*, XVI (1892), 212 s. ; XVII (1893), 302 s. et 730 s. — Id., *Essai sur les institutions jap. de l'an 701 à l'an 950 de notre ère*, in *Ibid.*, XX (1896), 18 s. et 202 s.

institutions avec sûreté et de rapporter facilement leur détail à l'ensemble. La part de la dernière section est prédominante. Les huit chapitres concernent l'état, la religion, les mœurs et coutumes, l'art, les sciences et les lettres, la vie économique, les relations étrangères et la psychologie ethnique. Sous l'état sont rangés la géographie politique, la maison impériale, l'administration centrale et provinciale, le régime des terres et l'impôt, la justice, l'armée, les classes sociales. Sous les mœurs et coutumes, la vie de cour, la famille, le deuil, l'habitation, le costume, la coiffure, les instruments et outils, les armes, le calendrier, la nourriture, les jeux, etc. Une grande netteté résulte des subdivisions multiples au profit de l'analyse des points particuliers et l'index soigné (p. 1139-1177), les renvois entre les chapitres, les volumes et au premier tome rendent aisé leur regroupement pour une étude globale. C'est à ce point de vue un *Nachschlagebuch* admirable.

En appendice, M. N. après Asakawa rappelle les institutions politiques chinoises d'où s'inspirèrent les réformateurs japonais. Cette esquisse, des lacunes de laquelle avertit l'auteur, a le mérite de grouper dans l'ordre méthodique du livre les principaux résultats de recherches pour la plupart déjà anciennes. Il ne se borne pas à l'époque contemporaine des T'ang, mais remonte jusqu'aux origines traditionnelles, ce qui n'est pas sans intérêt si l'on pense à la grosse part de convention des traités chinois sur le gouvernement, à laquelle les législateurs japonais n'ont pas échappé. Peut-être eût-on pu insister davantage, p. 181 et 555 s., sur ce que leurs essais de codification comportèrent toujours d'artificiel et de théorique, fait qui éclaire les inapplications rapportées et diminue sensiblement la valeur historique de ces codes. Il serait par ailleurs difficile d'être aussi prudent, aussi minutieusement scrupuleux que M. N. d'un bout à l'autre de son livre. Tout ce qui pouvait être fait pour pallier le défaut de la connaissance directe des sources l'a été en conscience, et il essaie dans sa préface une réfutation du reproche qu'en avait formulé Cl. E. Maître à propos du premier tome (*BEFEO.*, VI, 434 s.). Si, à notre avis, il ne persuade pas que l'histoire du Japon et de l'Extrême-Orient peut échapper à la condition de toute histoire, il montre du moins les difficultés spéciales qu'il y a d'y satisfaire et dans quelle mesure on peut réussir à s'en passer. Ses deux nouveaux volumes, parfaitement édités par *Asia major*, sont un manuel indispensable, le plus critique et le plus complet qui existe hors du Japon sur le sujet.

E. Gaspardone.

Bulletin de la Maison franco-japonaise. — Tōkyō, Maison franco-japonaise.

Projetée en 1919, inaugurée officiellement en décembre 1924, la Maison franco-japonaise, *Nichifutsu kaikan* 日佛會館 (1), destinée à servir de centre d'échanges

(1) On lira sur elle l'article de M. S. Lévi, *La Maison franco-japonaise de Tokyo*, in *Revue de Paris*, 15 sept. 1929, p. 410 s., et une lettre de M. Paul Joubin, in *id.*, 15 oct. 1929, p. 948. La Maison publie elle-même chaque année un *Résumé du rapport annuel* et une *Liste des membres*, brochures bilingues. Outre le *Bulletin* et le dictionnaire

entre les deux cultures, s'est proposé de publier, selon M. S. Lévi, son premier directeur, « sans aucune astreinte de périodicité, des bulletins d'informations traitant chacun d'une question spéciale dans les ordres les plus divers, au hasard des collaborations disponibles ou des sujets recommandés par l'actualité » (*Bull.*, I, 1, *Avant-propos*). Ce *Bulletin* paraît depuis 1927, à raison d'un ou deux numéros par fascicule et de quatre numéros par tome ; il s'est jusqu'ici adressé de plus en plus à ceux qu'intéressent les travaux japonais dans tout le domaine de l'histoire.

Tome I.

N° 1 (1927, [4-] 64 p. et une feuille d'*errata*). Sylvain Lévi, *Matériaux japonais pour l'étude du bouddhisme*. On y trouve les programmes d'études bouddhiques de l'année dans les universités impériales ou libres, une liste de 21 éditeurs et libraires, une liste, d'après S. Fujii, des principaux périodiques relatifs au bouddhisme, et surtout un petit inventaire des sectes tiré du *Nippon Bukkyō yōran* 日本佛教要覽, mémento à l'usage des Chinois et des Coréens venus au congrès bouddhique de Tōkyō en 1925 : notes sur l'histoire des sectes, indication de leurs textes fondamentaux, de leurs temples, propriétés, œuvres et missions, etc. C'est, comme le souligne M. S. Lévi, sous la forme de renseignements pratiques, un raccourci du bouddhisme japonais vivant que termine une notice sur le *Taishō Issaikyō* et l'annonce du *Hōbōgirin*.

N° 2 (1927, [2-] 44 p.). Elie Aubouin, *L'enseignement supérieur au Japon*. Douze pages d'informations d'après les documents officiels et les journaux. — E. Aubouin, *Le type de l'étudiant dans le roman contemporain au Japon*. Essai de caractéristique appuyé de la traduction de fragments intéressants.

N° 3 (1928, [4-] 70 p.). Marcel Requien, *Essai sur l'organisation monétaire et bancaire du Japon*. Cet essai, présenté par M. T. Fukuda, comprend un chap. sur le système monétaire (p. 3 s.) et un chap. sur le système bancaire (p. 8 s.), suivis de deux annexes (p. 50 s.) : banques étrangères au Japon, nouvelle loi sur les banques.

N° 4 (1929, [6-] 48 p., 1 carte d'Izumo). M. C. Haguenauer, *L'adresse du dignitaire de la province d'Izumo* (Avant-propos de M. N. Sugiyama). Il s'agit du 27e *norito* conservé dans l'*Engishiki*, VIII (*Kokushi taikei*, 1e éd., t. XIII, 278-280). Ce beau texte, traduit ici pour la première fois, est replacé dans son cadre grâce à la traduction des passages des rituels (*Jōgangishiki* et *Engishiki*) concernant le cérémonial de la nomination du *miyatsuko* 造 et de la remise des présents au cours de laquelle il prononçait l'oraison. Le traducteur l'a fait précéder et suivre d'un bref rappel des traditions sur Izumo et des datations tentées par les Japonais ; sans se prononcer formellement, il se rapproche de J. Tsugita 次田潤 (*Norito shin kō* 祝詞新講) en indiquant comme dates possibles le Xe s. pour la rédaction actuelle et le début du VIIIe pour les cérémonies. Les traits religieux relevés à la fin sont communs à tous les *norito*, sauf que le récitant est ici un chef de culte local au lieu d'un employé de

---

bouddhique *Hōbōgirin*, dont il a été rendu compte ici même (*BEFEO.*, XXX, 165 s.), la Maison fait paraître une série japonaise comprenant un bulletin littéraire intitulé *Nichifutsu bunka* 日佛文化 (La culture franco-japonaise), qui en est à son 3e numéro, et des volumes de traduction : *Etudes sur l'art bouddhique de l'Inde*, de A. Foucher, *L'Inde et le monde*, de S. Lévi, *Conférences* du Prof. Ch. Achard, *La science française* (2 vol.). Les fasc. du *Bulletin* se vendent de 0,80 à 2 yen suivant la grosseur.

la cour. L'annotation utilise les travaux japonais autant qu'européens et les anciens commentaires. — SASAKI-TYURIZO, *Développement de l'entomologie au Japon*. Trois pages liminaires du 1er no du bulletin entomologique *Konchū* 昆蟲.

TOME II.

No 1 (1929, 66 p.). P. 1-22. JEAN RAHDER, *La carrière du saint bouddhique*. Conférence faite à la Maison franco-japonaise le 4 juillet 1929, excellent exposé technique d'une précision et concision étrangères au genre de la conférence. L'auteur énumère les âges de la vie humaine et les sortes d'adeptes suivant les *nikāya* pālis et les *āgama* chinois, avec une explication empruntée à l'*Abhidharmakoça* ; il résume les doctrines *sarvāstivādin* sur les pratiques préparatoires, les exercices, les *nirvedhabhāgyā* ; il traite compendieusement des divisions inventées dans la carrière du *bodhisattva* par les divers enseignements : *sarvāstivādin*, *Bodhisattvabhūmi*, *Avataṃsakasūtra* (sur les 52 degrés ou états), théories japonaises, *Lankāvatārasūtra* (sur les dix terres), et il rapporte l'essentiel du passage du *Gaṇḍavyūha* sur les dix naissances (Ed. H. Izumi 泉法璟, 1929, II, 986 s. ; *Taishō issaikyō*, no 279, p. 401 s., et no 293, p. 777 s.). Pas de synthèse, et pour cause.

P. 25-66. M. C. HAGUENAUER, *Les Tayal de Formose* (avec une carte). — *Sorciers et sorcières de Corée*. Deux conférences à la Maison franco-japonaise, les 29 et 20 juin 1929. M. H. a visité les uns et les autres. Dans la première conférence, nous refaisons avec lui le voyage de Ki-long à Gaogang. Les Tayal nous sont aussitôt présentés, la maison, la femme, le mariage, l'éducation sont invoqués à traits rapides ; quelques croyances rapportées (entre autres, une légende unissant les deux thèmes de la course et du tir au soleil). La coutume de la chasse aux têtes est décrite et expliquée ; malheureusement, l'auteur ne nous dit pas sa source. Il ne distingue pas nettement ailleurs ce qu'il a vu de ce qu'il a entendu ou lu. Le mariage où le mari entre dans la famille de la femme lorsque cette famille manque d'hommes méritait quelques détails. Les monographies qu'il annonce, tant sur les Tayal que sur les autres barbares de l'île, seront sans doute plus complètes. — La deuxième conférence débute en revanche par une note bibliographique et l'avertissement que les faits suivants ont été recueillis sur place. M. H. a rencontré les premières *mutang* dans l'île Quelpaert et les autres dans la péninsule ; partout il les a trouvées au dernier rang de la société, mais non point sans clientèle. Il décrit, c'est la pièce de résistance de son essai, une longue cérémonie du rappel et de la conduite posthume par la sorcière de l'âme d'une jeune fille, en présence de sa famille, dans le temple principal de l'association des sorcières, à Séoul. Il y joint des notes prises durant son voyage et caractérise.

No 2 (1929, [4-] 78 p.). PAUL DEMIÉVILLE, *Sur l'authenticité du* TA TCH'ENG K'I SIN LOUEN. Le *Ta tcheng k'i sin louen* 大乘起信論, classé par le *Li-tai san-pao ki* 歷代三寶紀 de 597 parmi les traductions de Paramārtha (眞諦, 500-569), cité par tous les grands maîtres des Souei et du début des T'ang et qui compte en Chine et au Japon plus de cent commentaires, est considéré comme un des chefs-d'œuvre de la littérature bouddhique et a longtemps passé pour la version chinoise d'un traité sanscrit d'Aśvaghoṣa. D'autre part, aucun document indien ne l'atteste, le *Tchong king mou-lou* 衆經目錄 de 594 le range parmi les *śāstra* douteux et une citation recueillie dans deux ouvrages japonais du XIIe et du XIVe siècles, écho, semble-t-il, de polémiques anciennes, en fait un apocryphe chinois de ce même début

des T'ang. Une deuxième recension chinoise, attribuée à Śikṣānanda († 710), et que M. T. SUZUKI a traduite en anglais (*Açvaghosha's discourse of the awakening of faith in the Mahāyāna*, Chicago, 1900), est ignorée dans la notice de Fa-tsang 法藏, collaborateur de Śikṣānanda, insérée dans le *Houa-yen king tchouan ki* 華嚴經傳記, mais mentionnée avec dix-huit autres titres dans les catalogues du VIII[e] siècle ; la préface anonyme qui l'accompagne dans l'édition coréenne du Canon la dit fondée sur deux manuscrits sanscrits, mais les adversaires de l'authenticité mettent en question cette préface. Tels sont les éléments du problème dont M. D. résume ici l'état, à l'aide des matériaux réunis depuis plus de vingt ans par l'érudition japonaise, sans que le différend ait été résolu ou le dossier épuisé. M. D. examine tour à tour les deux traductions supposées, l'attribution à Aśvaghoṣa et les arguments de terminologie et de doctrine invoqués à l'appui de la citation polémique. Ce lui est occasion de décrire la vie et l'influence de Paramārtha et de tracer une très intéressante esquisse des écoles bouddhiques et des grandes controverses de la Chine septentrionale à la fin des Six Dynasties, principalement d'après le *Li-tai san-pao ki*, le *Siu Kao seng tchouan* 續高僧傳 et des passages des traités. Il relève fort bien, entre autres, le rôle énorme des causes extérieures : temps, lieu, personnalité des maîtres, rivalités de couvents, dans la formation des sectes, qu'on tend trop à prendre pour le résultat d'une évolution purement doctrinale ; il souligne aussi la nécessité de passer résolument des éléments adventices : attributions, colophons, préfaces, et des interprétations des commentaires à l'examen interne des textes et à leur confrontation. Tout en se défendant de rien décider, le simple fait de la revue méthodique à laquelle il a soumis des documents jusqu'ici dispersés ne laisse pas de l'incliner, au moins provisoirement, vers telle solution plutôt que vers telle autre. Le radicalisme de Leang K'i-tch'ao, au fond nullement critique, lui répugne et il penche vers une opinion moyenne qui admettrait que le *Ta tch'eng k'i sin louen* « a bien été traduit du sanscrit sous les Leang, en 550, par Paramārtha », quoiqu'aucun texte hindou, original ou traduit, ne le mentionne, tout en laissant en suspens, et même en suspicion, l'attribution à Aśvaghoṣa, auquel le contenu si franchement mahāyāniste du *śāstra* semble interdire de le rattacher. C'est, dans un exemple illustre, un peu le procès de la tradition historique du bouddhisme chinois qui s'ouvre, c'est-à-dire un peu celui des lettres de noblesse du bouddhisme tout entier. Le débat est de conséquence.

N[os] 3-4 (1930, 112 p.). P. 1-13. N. MATSUMOTO 松本信廣. *La légende de Kogorō le charbonnier*. M. K. YANAGIDA 柳田國男, dans un article de ce titre (1) résumé par M. M., distingue dans cette légende deux parties rattachées au mythe général du dieu épousant la mortelle, suit la légende du Bungo 豐後, voisin du Hachimangū 八幡宮 d'Usa 宇佐 (Kyūshū), à travers tout le Japon de Tsugaru aux Ryūkyū, où selon lui elle a pris naissance, et en attribue conjecturalement la diffusion à une corporation de forgerons-chanteurs ambulants qui auraient eu leur centre religieux à ce temple. M. M. ajoute trois versions du même mythe dans le *Sam kuk yu sā* 三國遺事 et le *Sam kuk sā keui* 三國史記 et une quatrième à Quelpaert relatives aux anciens rois de Shiragi 新羅 et de Go-Kudara 後百濟 et aux ancêtres de l'île. Il

(1) *Sumiyaki Kogorō ga koto* 炭燒小五郎がこと, in *Kainan shōki* 海南小記, Tōkyō, 1925, p. 233-312.

les rapproche des mythes japonais du temple de Hachiman de l'Ōsumi 大隅, du temple de Miwa 三輪 (Yamato) et de l'ancêtre shiragien de l'impératrice Jingū dans le *Kojiki* et le *Nihongi*. Sur l'exemple des pères de métiers qui, dans la mythologie japonaise, accompagnent les chefs politico-religieux, M. M. suppose à son tour la technique des forgerons passant de Corée au Japon à la suite de prêtres-rois et l'antique culte du temple de Hachiman en rapport avec ce passage.

P. 15-112, M. C. Haguenauer, *Mélanges critiques* (avec une carte). Ces mélanges signalent et exposent des travaux japonais récents sur Formose et les Ryūkyu. I. *Le* Lieou-k'ieou kouo *du* Souei chou *était-il Formose* ? La question soulevée par d'Hervey de Saint-Denys et tranchée affirmativement par G. Schlegel, a été reprise au Japon par MM. S. Wada 和田清 et K. Inō 伊能嘉矩, qui ont adopté la solution de Schlegel, et par MM. F. Ifa 伊波普猷 et K. Akiyama 秋山謙藏, qui ont soutenu que l'ancien Lieou-k'ieou était bien le pays des Ryūkyū actuels. M. H. résume les deux thèses, fondées l'une et l'autre sur des arguments géographiques et des arguments ethnographiques, et partant du même texte, trop imprécis pour ne pouvoir être rapporté à la fois à ces deux régions voisines. Abordant l'examen pour son compte, M. H. penche pour la deuxième opinion, sans rejeter absolument une troisième, qu'on a aussi soutenue, et selon laquelle le nom de Lieou-k'ieou avant le XVe siècle a pu désigner en même temps Formose. Quelques points de l'exposé ne sont pas clairs : M. Wada est rangé parmi les partisans d'Hervey de Saint-Denys (p. 16) et parmi ceux de Schlegel (*passim*) ; P. 17 : « Inō op. c. », mais Inō n'a pas encore été cité, à moins que sa référence n'ait sauté après celle de Wada (p. 16)... Ce dernier est revenu sur la question dans une conférence à l'Université de Kyōto (*Shirin* 史林, XVI, 1 [1931], p. 154) qui me semble être devenue un article du *Rekishi chiri* 歷史地理, LVII, 3 (1931), p. 1-31, auquel M. H. répond dans le *Bulletin* suivant (t. I^I, *CR.*). — II. *Formose depuis son origine jusqu'à son annexion par le Japon*. C'est un sommaire du *Taiwan bunka shi* 臺灣文化志 (*La civilisation de Formose*) d'Inō Kanori 伊能嘉矩 (1867-1925), grande monographie historique, ethnographique, sociologique et économique publiée en 1928 à Tōkyō par M. Itazawa Takeo 板澤武雄 (3 vol. in-8° ill.). L'information concernant les Européens n'y est pas toujours sûre. — III. *Les Japonais à Formose*. IV. *Les Gores*. Le premier de ces deux articles résume, d'après M. Fujisaki Seinosuke 藤崎濟之助 (*Taiwan zenshi* 臺灣全誌, Tōkyō, 1928), l'histoire des relations depuis la fin du XVIe siècle (les Japonais appelaient alors Formose, *Takasago* 高砂, 高山 et *Takasagun* たかさぐん), l'œuvre administrative du gouvernement général, l'expédition de 1874 et la vie de l'amiral Kabayama Sukenori 樺山資紀, premier gouverneur japonais de Formose (p. 93-106). Les *Gores* des premiers navigateurs portugais en Extrême-Orient font l'objet du second article. Crawfurd et Schlegel y ont vu des Japonais, W. de Gray et Birch, des gens des Ryūkyū, J. J. Rein, des Coréens. M. Akiyama Kenzō, dans deux articles du *Shigaku zasshi* (XXXIX, 1928, p. 268 et 1349) résumés ici, y reconnaît d'abord des habitants des Ryūkyū, puis des Coréens établis aux Ryūkyū.

Tome III.

N° 1-2 (1931, IV-74 p., 6 pl. h.-t., 2 cartes h.-t.). M. C. Haguenauer, *Notions d'archéologie japonaise* (avec une préface du prince Ōyama Kashiwa 大山柏). M.

H. élargit ici ses résumés en une revue générale qui doit comprendre plusieurs fascicules. Celui-ci décrit les gisements néolithiques, divisés à la japonaise en gisements naturels : *ibutsu-hōgan-chi* 遺物包含地, dépôts des lacs et des grottes, et artificiels : *kaizuka* 貝塚 (*shell-mounds, kjækkenmœdding*), *tateana* 竪穴 (*pit-dwellings*), *chashi* (clôture primitive, tranchée de défense), sépultures. Les sites, groupés par régions, fournissent à chacun de ces types une série d'exemples, caractérisés par le lieu, les couches, les profondeurs, les objets trouvés. Les *kaizuka* sont particulièrement étudiés, bien que les essais de datation n'aient encore abouti qu'à des résultats fort relatifs. Les *chashi* étaient encore en usage chez les Ainu à la fin du XVIIe s. (p. 65, n. 1). Deux courts paragraphes, p. 68-69, indiquent la question des mégalithes et des ateliers, dont l'existence dans l'archipel est discutée. Les notes, au bas des pages, renvoient jusqu'en 1931 aux ouvrages et aux articles japonais dispersés d'où la description est extraite ; la note 4 de l'avertissement contient une liste des principaux préhistoriens, anthropologues et archéologues japonais ainsi que les fondations qui les groupent. Tous ceux qu'intéressent les origines extrême-orientales sauront gré à l'auteur de ces utiles dépouillements et souhaiteront qu'il les poursuive. Un index final rendrait des services (1).

En appendice à ce numéro se trouvent deux *Comptes-rendus* et une *Note* (18 p.). I. *Une nouvelle tentative pour prouver que le* LIEOU-K'IEOU KOUO *du* SOUEI CHOU *désigne Formose* (p. 1-3). Réponse au dernier article de M. S. WADA signalé au t. II, 3-4. — II. *Relations du royaume des Ryūkyū avec les pays des mers du Sud et la Corée* (p. 4-16). Analyse de nouveaux articles de M. K. AKIYAMA sur les relations avec Malacca et spécialement la Corée à l'époque de Muromachi (XIVe-XVIe s.). P. 4, n. 1, sur le dernier art. du Prof. KUROITA, cf. *BEFEO.*, XXX, 156-158. P. 8-10, une longue note d'après M. E. NAKAMURA 中村榮孝 sur le *Hä-ton čyo kuk keui* 海東諸國紀. — La *Note* (p. 17-18) communique un témoignage de Tchang Leao 章 (ou 張) 僚, des T'ang méridionaux, renforçant celui de Yi-tsing sur l'existence d'un culte du coq à Silla (Cf. HAGUENAUER, *Le « Ki-kouei » 雞貴 de Yi-tsing et le « Kye-rim » 雞林 de l'histoire* in Mélanges Kano 狩野).

On ne peut que souhaiter une longue carrière philologique au nouveau *Bulletin*.

E. GASPARDONE.

Asie centrale.

Innermost Asia. Detailed Report of explorations in Central Asia, Kan-Su and Eastern Īrān, carried out and described under the orders of H. M. Indian Government by Sir Aurel STEIN, K. C. I. E., Indian Archaeolo-

---

(1) P. 64, n. 2. L'auteur du *Ainsko-russkij slovar'* est naturellement Dobrotvorskij, et non : « Dobrotvorskavo ». M. H. a encore inauguré les résumés en français dans la *Shizengaku zasshi* 史前學雜誌 du prince ŌYAMA et il a fait à la session de juillet de l'Université de Tōkyō *Two lectures on prehistoric and protohistoric Japan*, 1931, Tokyo, 12-12 p. gr. in-8° polycopiées sur r°.

gical Survey. With descriptive lists of antiques by F. H. Andrews and F. M. G. Lorimer; and appendices by J. Allan, E. Benveniste, A. H. Francke, L. Giles, R. L. Hobson, T. A. Joyce, S. Konow, A. von Le Coq, W. Lentz, S. Lévi, H. Maspero, F. E. Pargiter, R. Smith, W. J. Sollas, R. C. Spiller, F. W. Thomas, V. Thomsen. — Oxford, at the Clarendon Press, 1928. 4 vol. in-4°. Vol. I, xx-547 p.; vol. II, xii-611 p. (p. 548-1159); vol. III, planches (i-cxxxvii) et plans (1-59); vol. IV, 51 cartes avec une carte-index. Le texte des vol. I-II est accompagné de 505 illustrations.

En 1916, à la fin d'un article du *Bulletin*, consacré au troisième voyage en Asie Centrale de Sir Aurel Stein, M. L. Finot exprimait l'espoir que « lorsque refleuriront les œuvres de la paix », l'illustre explorateur pût « nous donner un compte rendu détaillé de ses découvertes, dans un de ces beaux livres, aussi solides qu'attrayants, où le lecteur, en saluant sur le premier feuillet l'image familière de l'Athena Promakhos, sait d'avance qu'il trouvera beaucoup à apprendre et beaucoup à admirer » [1]. Après douze ans d'attente, ce vœu enfin a été réalisé. *Innermost Asia* est à tous les points de vue digne de succéder à *Ancient Khotan* et à *Serindia* dont elle est en quelque sorte la continuation et l'indispensable complément. Nous avons déjà rendu hommage à l'infatigable énergie de l'explorateur qui refit un voyage de quelque 20.000 kilomètres à travers des pays peu hospitaliers et souvent d'accès difficile, dans l'unique but de reprendre des recherches qui lui paraissaient susceptibles d'être complétées, et de s'assurer sur place qu'il ne restait plus rien à glaner dans les sites fouillés par lui au cours de ses précédentes pérégrinations. Qu'il nous soit permis aujourd'hui de le féliciter de ce bel effort de mise au point et de présentation scientifiques dont témoignent ces quatre magnifiques volumes où aucun détail n'a été négligé et où tout s'ordonne d'une façon si claire et harmonieuse.

L'article de M. Finot est un exposé aussi vivant que précis du voyage dont les résultats sont consignés dans *Innermost Asia*. Il suffira donc d'en rappeler ici les principales étapes.

Parti de Srinagar le 31 juillet 1913, Sir Aurel Stein remonte la vallée de Gilgit et franchit, à 5000 m. d'altitude, le col de Darkot. Le 7 septembre, il atteint la frontière du Turkestan chinois d'où il gagne Kachgar par le col de Morki. De Maralbachi, au pied du T'ien-chan, il essaye de traverser le Taklamakan avec sa redoutable barrière de dunes mouvantes, pour reconnaître le massif de Mazar-tagh, mais après trois jours de vains efforts, il est obligé de renoncer à son projet. Le 21 novembre, il est à Khotan. Il y reste une semaine. Ensuite, c'est la marche à l'Est, par un temps très clair, très sec et très froid, à travers des plaines nues balayées par le vent. Il revisite Domoko, revoit Niya, Charchan, Charkhlik. Plus à l'Est encore, c'est le Lop-nor avec le delta desséché du Tarim, ce sont les ruines de Miran et de Leou-lan, ancien poste stratégique des Han, où il arrive le 10 février. Partout où il plante ses tentes, il explore et il fouille. Ses caisses se remplissent de documents de toute espèce : manuscrits,

---

(1) *BEFEO.*, XVI, v, p. 88.

objets en bois et en métal, outils de pierre, tissus, sculptures, fragments de fresques bouddhiques. A Touen-houang il retrouve son vieil ami, le prêtre taoïste Wang Tao-che, et réussit à lui acheter pour une somme modeste encore un lot considérable de livres et de rouleaux chinois provenant de la fameuse chapelle murée (1). Après avoir parcouru une partie de la Mongolie et visité les ruines de Kara-Khoto, le voyageur gagne l'oasis de Tourfan, centre naguère florissant d'art bouddhique, dont les nombreux stūpas et vihāras abandonnés depuis des siècles, ont livré tant de belles peintures aux missions russes et allemandes. Il fait une longue halte à Idikut-Shahri. Dans les grottes de Toyuk il trouve des fresques et des reliefs en stuc. Le cimetière d'Astāna, à l'Ouest de Kara-Khoja, contient des étoffes et de curieuses figurines en terre cuite dont il emporte une collection. Sir Aurel Stein visite ensuite Korla et Koutcha. Le 31 mai 1915 il est à Kachgar. Ici se noue la boucle géante décrite par le voyageur autour du Gobi central. Mais il ne songe pas encore au retour. Avant de rentrer dans l'Inde et de regagner Srinagar, il traverse le Turkestan russe et l'Īrān oriental. Le voyage se termine par une rapide exploration archéologique du Seīstan.

Dans les pages qui vont suivre, nous avons réuni quelques notes, suggérées par la lecture des chapitres consacrés plus spécialement à l'archéologie, et par l'étude des planches qui les accompagnent.

Chap. VII, sect. III-VI (pl. XXX-XLIV). Au N.-E. de Leou-lan, dans la région du Lop-nor, une terrasse argileuse (*mesa*) avait reçu, à une époque indéterminée, mais antérieure sans nul doute au IVe siècle de notre ère, un grand nombre de cercueils provenant d'un cimetière plus ancien, abandonné pour des causes que l'on ignore. C'est là que Sir Aurel Stein fit une de ses plus étonnantes découvertes. Les sépultures explorées par lui contenaient en effet, outre des miroirs de bronze, des armes en bois imitant de vraies armes, et d'autres objets funéraires, une grande quantité de tissus variés, étoffes de soie brochées ou brodées (*kin*), étoffes de laine, tapis et tentures, tous datés par les circonstances même de leur découverte et pouvant par conséquent être attribués à l'époque des Han. De toutes ces merveilles il ne subsistait plus, bien entendu, que des loques fragiles, mais on en distinguait encore le dessin et les riches couleurs. Les précieuses reliques soigneusement emballées, furent expédiées à Srinagar et confiées à un expert, M. F. H. Andrews, qui les étudia avec beaucoup de minutie et une parfaite compréhension de leur valeur artistique, et en publia une série de spécimens dans le *Burlington Magazine* (2). *Innermost Asia* nous offre aujourd'hui l'inventaire complet et d'excellentes reproductions de cet ensemble absolument unique, dont l'intérêt se trouve considérablement accru par les récentes découvertes de la mission Kozlóv en Mongolie (3). Avant d'analyser de plus près quelques tissus

(1) *Serindia*, chap. XXII.

(2) F. H. ANDREWS, *Ancient Chinese figured Silks, excavated by Sir Aurel Stein at ruined sites of Central Asia*, The Burlington Magazine, juillet-septembre 1920. Voir notre compte rendu dans *BEFEO.*, XX, IV, 1929, p. 170 et suiv.

(3) En 1925, une mission russe, dirigée par le Colonel P. Kozlóv, découvrit dans la région de Noïn-Oula, à 100 kilomètres environ au Nord d'Ourga, un groupe de kour-

choisis parmi les plus caractéristiques, il ne sera peut-être pas inutile de communiquer au lecteur quelques données d'ordre général.

Les étoffes de Leou-lan peuvent être partagées en deux groupes : tissus de soie, tissus de laine. Il ne peut subsister aucun doute quant à la provenance des *kin* ou brocarts. Ils ont été tissés en Chine. On peut l'affirmer tant à cause de leurs dessins qu'en s'appuyant sur ce fait bien connu des historiens, que dans l'antiquité la sériciculture et le tissage de la soie constituaient un monopole jalousement gardé par les Chinois. Quant aux documents textiles en laine, ils paraissent avoir une autre origine, et la supposition de Sir Aurel Stein qu'ils ont été fabriqués dans la région même du Lop-nor, avec de la laine du pays, nous paraît très vraisemblable (1). En se basant sur cette double provenance, l'auteur d'*Innermost Asia* et son collaborateur, M. Andrews, ont cru pouvoir reconnaître deux styles distincts dans la décoration des étoffes découvertes à Leou-lan. D'après eux, les dessins des *kin* sont essentiellement chinois, tandis que les étoffes de laine et les tapis sont ornés de motifs empruntés à l'art hellénistique (2). Nous verrons plus loin, jusqu'à quel point cette opinion s'accorde avec les indications fournies par les documents.

Les planches reproduisant les tissus de Leou-lan sont en partie exécutées en couleurs, ce qui permet de se faire une idée très exacte de la variété des nuances et de leur habile juxtaposition. Devant l'irrécusable témoignage de ces soies polychromes, on est tenté d'accorder plus de confiance à un auteur grec du IIIe siècle, Denys le Périégète, qui vante les étoffes des Sères non seulement pour leur finesse et leur transparence, mais aussi pour leurs belles couleurs vives, pareilles « aux fleurs des champs » (3). Fait curieux : certaines nuances paraissent avoir été plus en faveur sous les Han que sous les dynasties plus récentes. Ainsi, dans les étoffes ornées de nuages entrelacés et d'animaux de style réaliste, le fond est souvent constitué par un ton rouge sombre, légèrement violacé dans certains exemples. Un rouge à peu près semblable se retrouve dans les damas d'Astāna qui datent du VIe siècle et dont il sera question plus loin. Plus tard, cette couleur tend manifestement à disparaître, à céder la place à d'autres nuances, plus conformes au goût de l'époque. Faut-il y voir comme un rappel lointain de la pourpre de Tyr ? Les Chinois connaissaient sans nul doute cette couleur, grâce à leurs relations commerciales avec le monde méditerranéen, et d'autre part, il leur était facile de l'imiter en

---

ganes renfermant des tombeaux Hiong-nou (IIe siècle av. J.-C.). Ces tombeaux contenaient, entre d'autres objets, de nombreuses étoffes décorées dans le style scytho-sibérien et dont l'origine grecque a été démontrée par M. Boróvka. On y a également trouvé des restes de tissus chinois semblables à ceux de Leou-lan. Voir *Compte-rendu de l'Expédition concernant l'Etude de la Mongolie du Nord et de l'Expédition Mongolo-Tibétaine de P. K. Kozlov* (en russe), Léningrad, 1925, Ed. de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. Une remarquable étude d'ensemble sur les travaux de la mission Kozlov a été publiée par M. W. Perceval Yetts dans le *Burlington Magazine*, avril 1926. Cf. également M. Rostovtzeff, *The Animal style in South Russia and China*, Princeton, 1929, p. 84-85, pl. xxiv-v.

(1) *Innermost Asia*, I, p. 231.

(2) *Ibid.*, I, p. 241.

(3) S. W. Bushell, *L'Art chinois*, trad. par H. d'Ardenne de Tizac, p. 280.

se servant de leurs matières colorantes végétales, la fabrication de la pourpre ne comportant pas nécessairement l'emploi de pigments fournis par le murex ou la cochenille (1).

A côté des tissus à fond rouge, les étoffes à fond jaune n'apparaissent que rarement. Le fait n'a rien de surprenant. Le jaune est la couleur naturelle de la soie, consacrée par les rites. Il était réservé à la cour, aux solennités religieuses. Deux spécimens dont la nuance, dans l'inventaire de M. Andrews, est définie comme étant du « deep golden yellow » et du « dark yellow brown », proviennent, très probablement, de robes de cérémonie (pl. XXXVII et XL). Ils sont ornés de dessins archaïques dont la sécheresse et l'ordonnance austère contrastent avec le rythme animé qui règne dans les compositions à fond rouge (2). Un troisième spécimen de soie jaune montre des animaux tantôt affrontés, tantôt juxtaposés par les extrémités, entre des bandes rigides où s'inscrivent des grecques (pl. XL, L. C. VII. 09).

Nous voici amené à dire quelques mots des motifs répandus à profusion sur les soies de Leou-lan. On peut les diviser en quatre groupes, par ordre chronologique.

Les motifs les plus anciens sont : le réseau de losanges, la volute et la grecque, les dents de scie, l'entrelacs et la tresse, dont on relève des exemples dès l'époque néolithique, sur les poteries peintes du Ho-nan (3). Ce sont là les formes ancestrales de l'art chinois (4). Viennent ensuite les motifs élaborés en Chine à l'époque où se formèrent les caractères écrits et apparurent les premiers bronzes rituels : le *t'ao-t'ie*, le phénix et le dragon, le tigre et d'autres animaux traités à la façon de purs schémas ou d'idéogrammes. Les sujets décoratifs qui représentent le troisième groupe sont les thèmes animaliers que l'art antique chinois avait empruntés à l'art scytho-sibérien et dont il a su tirer, aux approches de notre ère, les principes d'un style nouveau. Enfin, il convient de grouper en une quatrième catégorie les motifs attestant des influences hellénistiques reçues peut-être par l'intermédiaire de la Syrie et de la Bactriane, tels que fleurettes à quatre pétales elliptiques, rinceaux à feuillages, rosettes, marguerites et autres fleurs naturelles, notamment cette gracieuse campanule dont on distingue la corolle penchée dans le fastueux *kin* de la pl. XLI. Toutes ces formes, hâtons-nous de le dire, peuvent se juxtaposer, se superposer ou se combiner au gré du

---

(1) Cette nuance spéciale de rouge paraît avoir été réservée aux étoffes particulièrement précieuses. Bushell mentionne un texte chinois où il est question de cinq rouleaux de brocart, offerts par l'empereur Ming Ti des Wei, en 238 A. D., à l'impératrice régnante du Japon. Ces étoffes étaient ornées de dragons tissés sur un fond cramoisi. Cf. S. W. BUSHELL, *Chinese Art*, vol. II, p. 94.

(2) On retrouve le même décor archaïque sur un morceau de soie jaune rapporté par S. A. S. du *Limes* des Han et reproduit dans *Serindia*, pl. CXVIII (T.XXII. C. 0010).

(3) T. J. ARNE, *Painted stone age pottery from the province fo Honan*. *Palaeontologia Sinica*. Ser. D, vol. I, fasc. 2, Péking, 1925, pl. I-IV.

(4) Sur l'origine de ces formes et leur évolution voir ZOLTAN VON TAKÁCS, *Urchinesisches in der chinesischen Kunst*, dans *Wiener Beiträge zur Kunst und Kultur Asiens*, 1928, p. 40 sqq.

tisseur ou de l'artiste chargé de fournir le dessin de l'étoffe. Le mélange de styles qui en résulte, est à peu près complet. Passons maintenant aux exemples.

Dans pl. XXXIV est reproduit un groupe assez homogène de soies brochées, toutes à fond rouge ou bleu foncé, dont les dessins se composent de nuages stylisés et d'animaux [1]. Dans le spécimen qui porte la cote L. C. III. 011, les festons de nuages se joignent de façon à former une bande continue dont le contour ondulé évoque un paysage de montagnes, analogue à ceux des « hill-jars » (fig. 18) [2].

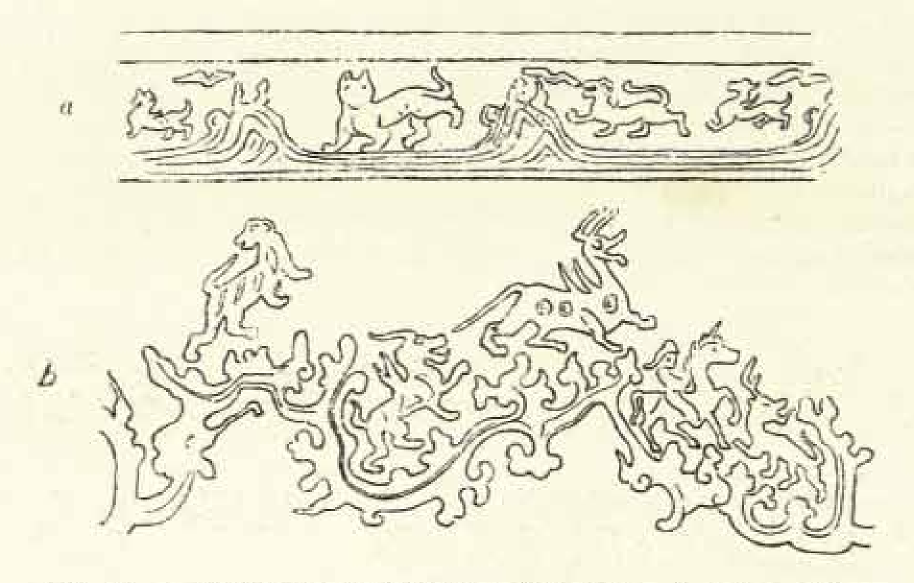


Fig. 18. — *a*. Décoration d'une poterie de l'époque Han. B. LAUFER, *Chinese pottery of the Han dynasty*, Pl. LVII. — *b*. Tissu de soie de la même époque, *Innermost Asia*, Pl. XXXIV (L. C. III. 011).

Le tissu L.C. 07. *a* a déjà été décrit dans le *Bulletin* par Léonard Aurousseau qui en a déchiffré également les caractères répartis parmi les divers éléments du décor [3]. Ces caractères forment un texte continu. A. les a lus ainsi : « Broderie de Han Jen... grand bonheur (à vos) enfants (et) petits enfants (jusqu'à) dix mille générations ». M. L. Giles propose la lecture suivante : « May this decorative pattern of Han Jen bring great good fortune to his ascendants (for generations) without end » [4]. Des formules analogues se lisent sur d'autres étoffes provenant de Leou-lan. On peut en conclure que dès l'antiquité les Chinois avaient coutume d'associer aux dessins de leurs riches étoffes brochées des vœux de longévité et de bonheur. La même tradition, du reste, s'observe sur les miroirs de bronze.

---

(1) Ces dessins annoncent déjà, à quinze siècles de distance, les somptueux « tapis de chasse » qui seront la gloire de l'art textile persan sous les Séfévis.
(2) B. LAUFER, *Chinese pottery of the Han dynasty*, 1909, pl. LVII.
(3) *BEFEO.*, XX, 1920, IV, p. 175.
(4) *Innermost Asia*, Appendix I, p. 1045 (vol. II).

Le sens des mots déchiffrés a suggéré à A. l'idée de prêter une signification symbolique aux animaux figurés dans le même tissu, et dans lesquels il a cru reconnaître le tigre (*hou*), le k'i-lin, le crocodile (*kiao*), le dragon, le bélier (*yang*) et la mystérieuse « hydre » signalée par Ed. Chavannes dans les bas-reliefs Han. C'étaient là, pensait-il, des animaux « fastes » dont les noms, groupés et lus d'une certaine façon, donnaient une formule de bon augure. Sans écarter tout à fait cette interprétation dont la discussion, du reste, est l'affaire des sinologues, nous croyons reconnaître dans cet alignement de quadrupèdes ailés et cornus un souvenir de ces compositions si caractéristiques du temps des Han que M. Rostovtzeff appelle des *animal symphonies*. On n'a, en effet, qu'à supprimer par la pensée les bandes de nuages stylisés qui se déroulent et se tortillent autour de ces monstres, pour se rendre compte que ces derniers sont représentés en pleine action, qu'ils se poursuivent et se menacent, prêts à bondir et à se jeter les uns sur les autres, tels les chimères et les fauves de l'art scytho-sibérien (fig. 19 *b*). Une bande de minuscules reliefs modelés sur une jarre émaillée du Musée Cernuschi nous fournit d'ailleurs un excellent chaînon intermédiaire pour un rapprochement avec les combats d'animaux, brodés sur les tentures de Noïn-Oula (fig. 19 *a*) (1).

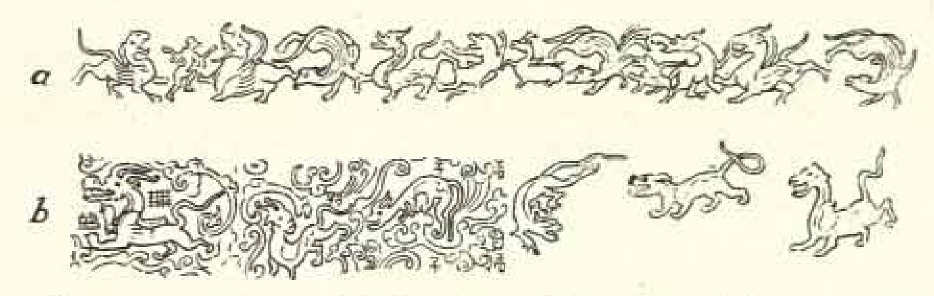


Fig. 19. — *a*. Frise en relief sur une jarre de l'époque Han. M. Rostovtzeff, *The Animal Style in South Russia and China*, Pl. xxxiii. — *b*. Tissu de soie de la même époque. *Innermost Asia*, Pl. xxxiv (L. C. 07. a). Dans la partie droite du dessin les festons de nuages ont été supprimés.

Pl. xxxv. Le spécimen marqué L.C. 02 est un magnifique tissu à fond rouge pourpré dont le dessin montre des fleurs associées à des *lei-wen* ou grecques. Les *lei-wen* sont traités d'une façon très libre et manifestent la tendance à se métamorphoser en ornement végétal. La fleur dont la représentation réaliste se répète d'un bout du tissu à l'autre, est la campanule. Nous en avons déjà parlé plus haut en signalant ses origines gréco-syriennes. — Le lambeau d'étoffe rouge cramoisi L.C. VII. 04 provient d'une fine broderie dont un autre reste est reproduit dans pl. xliii, sous la même cote. Ce qui nous frappe à première vue, c'est le caractère nettement occidental des motifs

(1) Mission Kozlóv. Voir plus haut, p. 265, n. 3. En dépit de la grande influence exercée par l'art scytho-sibérien sur l'art des Han, le goût chinois s'est toujours montré assez hésitant quant aux représentations de combats entre animaux fabuleux. Le réalisme brutal de ces scènes choquait-il leurs croyances religieuses ? Se trouvait-il en contradiction avec le fait qu'en Chine le dragon était un être essentiellement bénin ? On est tenté de l'admettre.

qui le décorent. Ces frêles marguerites, ce semis de pétales et de folioles, ce mince rinceau d'acanthe sont tout à fait étrangers à la tradition chinoise et font presque songer aux fresques de Mī-rān et d'Ajaṇṭā. C'est déjà de la pure « Späth-Antike ». Bien que mal interprété par le brodeur, l'acanthe est encore parfaitement reconnaissable, surtout pour qui a étudié les déformations subies par ce thème ornemental hors de la Grèce et du proche Orient. Il paraît peu vraisemblable que ces broderies aient été faites en Chine même, par contre, on peut admettre qu'elles sont l'œuvre d'artisans eurasiens, établis dans quelque oasis de l'Asie Centrale, peut-être à Leou-lan même, et qui utilisaient parfois, à côté de produits textiles locaux, les soies précieuses de la Sérique. — Quant à la soie pourpre L.C. 03, elle porte, celle-ci, un dessin tissé de pure création chinoise. On y voit des enroulements variés, combinés de façon à former de nouvelles volutes qu'entraîne un rythme mouvementé.

Pl. XXXIX. Le spécimen L. C. 031 *a* attire notre attention par l'ordonnance symétrique des motifs suivant un axe vertical. M. Andrews suppose que ce mode de décoration a été suggéré au tisseur par les procédés même de son métier et le qualifie de « turn over pattern ». Si dans certains cas cette opinion peut se défendre, elle est sûrement mal fondée dans d'autres, car des compositions semblables se rencontrent souvent sur les bronzes Tcheou. Les minuscules personnages aux allures de marmousets, qui se superposent par deux, accroupis l'un en face de l'autre, au milieu de *lei-wen* et de feuilles stylisées, sont probablement des génies taoïques, copiés d'après quelque miroir de bronze. — Le dessin de L. C. 11.03 montre un chevreuil qui fuit à grands bonds devant un tigre. C'est l'unique animal figuré au galop volant que nous ayons relevé sur les tissus de Leou-lan.

Pl. XL. Le document textile L. C. 076 est curieux à plusieurs points de vue. Tout d'abord, nous y retrouvons l'ordonnance symétrique de L. C. 031 *a*, mais avec cette différence que les divers éléments du dessin, au lieu de se reproduire indéfiniment par registres, sont réunis en une composition verticale occupant toute la hauteur du tissu et ne se répétant que dans le sens de la largeur. Le principal motif est une sorte de palmette dont les enroulements se terminent en têtes de monstres. Le bas de la composition est traité à la façon d'un paysage conventionnel. On y voit des arbres très schématisés dont les branches se recourbent jusqu'au sol, et de singuliers édicules-arches qui abritent chacun un groupe de deux petits personnages, agenouillés à droite et à gauche d'une espèce d'autel ou de table d'offrandes [1]. M. Andrews a cru reconnaître dans ces derniers des « winged sheep-like animals ». Nous avons jadis proposé d'y voir des lièvres lunaires [2]. Mais c'est sans nul doute M. Yetts qui a trouvé la bonne explication en rattachant ces menues images à des représentations taoïques relevées par lui sur des miroirs anciens [3].

---

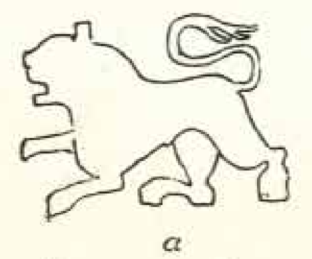
(1) Nous ne sommes pas absolument certain qu'il s'agisse d'un autel. On peut également songer à un tambour fixé sur un support, comme il en existe de nombreux exemples dans les pierres gravées des Han. Cf. à ce propos P. PELLIOT, *Les bronzes de la collection Eumorfopulos*. T'oung Pao, vol. XXVII, 1930, p. 374.

(2) *BEFEO.*, XX, 1920, IV, p. 174.

(3) *Discoveries of the Kozlov expedition*. Burl. Mag., avril 1926, p. 168. Le miroir auquel se réfère plus spécialement M. Yetts est reproduit dans le *Kin che so* sous la mention suivante *Han Ho Che Sien jen king*, c'est-à-dire « Miroir des Immortels de la famille Ho sous les Han ».

Pl. xlii. Le tissu L. M. I, ii 05 trahit peut-être quelques influences étrangères. Le fauve, notamment, avec sa silhouette trapue et son cou puissant, n'est pas sans analogies avec les lions des étoffes coptes (fig. 20).

Pl. xliii. Le spécimen L. C. V. 027 *a* présente, dans un lacis de losanges, des béliers affrontés, et dont le corps, comme entraîné par un tourbillon, se recourbe en arc. Ce curieux motif, en évoluant au cours des siècles, donnera naissance à un thème décoratif très répandu dans l'art extrême-oriental et dont on peut signaler des exemples jusque dans l'art khmèr. — Même planche, L. C. ix. 02 : cette étoffe à fond jaune pâle et au dessin brun foncé, imite fort probablement le pelage strié du tigre.



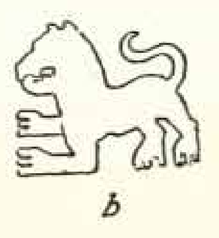


Fig. 20. — *a*. Lion sur une tapisserie égypto-romaine. *Encyclopaedia Britannica*, vol. 26, p. 404. — *b*. Même motif sur un tissu de Leou-lan, *Innermost Asia*, Pl. xlii (L. M. I, ii05).

Quelques mots maintenant sur les tissus de laine. La plupart des spécimens proviennent de tentures ou de tapisseries. Presque tous sont à fond cramoisi ou rouge violacé. Bien que les dessins en soient empruntés à l'art hellénistique, les éléments de style chinois y sont trop nombreux pour que l'on puisse songer à une provenance occidentale. Sauf peut-être en ce qui concerne le spécimen L. C. iii. 010 *a* (pl. xxx). Celui-ci montre de telles analogies avec des étoffes coptes qu'on l'attribuerait volontiers à un atelier de la Basse Egypte ou de la Syrie. Le tissu représentait le dieu Mercure. De cette image il ne reste plus que la moitié droite du visage avec une boucle de cheveux châtains, et le caducée qui se détache en jaune rose contre un fond indigo. Le caducée n'a ni ailes, ni baguette médiane, particularité que nous avons relevée également sur une étoffe égypto-romaine du Victoria and Albert Museum (fig. 21).

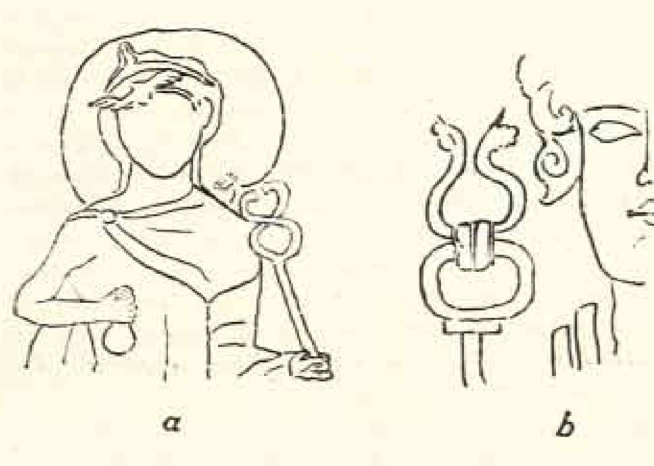


Fig. 21. — *a*. Représentation du dieu Mercure sur une étoffe égypto-romaine. *Encycl. Brit.*, vol. 26, p. 404. — *b*. Tissu de Leou-lan, *Innermost Asia*, Pl. xxx (L. C. iii. 010 a).

L'échantillon L. C. V. 02 *a*, reproduit dans pl. xxxi et xxxii, nous intéresse particulièrement, parce qu'il présente la plus grande ressemblance avec une étoffe

découverte par Kozlóv à Noïn-Oula (fig. 22) [1]. Sa décoration, conçue à la façon d'une frise, se compose de plusieurs bandes horizontales. La bande du milieu, la plus large, montre une sorte de palmette d'où s'échappent de longs fils dont le bout

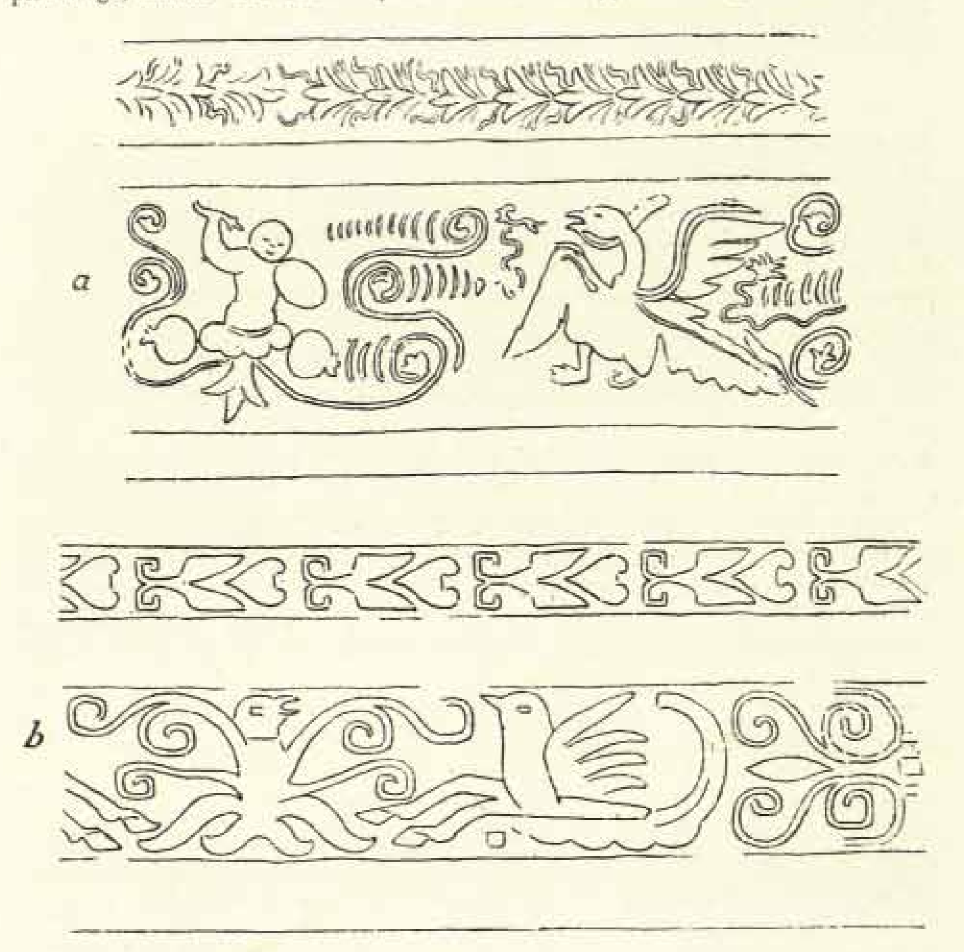


Fig. 22. — *a*. Motif ornemental sur une étoffe de Noïn-Oula. ROSTOVTZEFF, *The Animal Style in South-Russia and China*, Pl. XXIV a. — *b*. Motif apparenté au précédent sur un tissu de Leou-lan. *Innermost Asia*, Pl. XXXI et XXXII (L. C. V. 02).

s'enroule en crosse de fougère. En regardant avec attention, on aperçoit une tête d'oiseau placée au-dessus de l'axe. La palmette est flanquée d'animaux fabuleux ayant l'avant-train d'un cheval représenté au galop, et le corps terminé en queue de serpent ; la tête est celle d'un oiseau à bec droit, qui est peut-être le pigeon [2]. M.

---

(1) M. ROSTOVTZEFF, *The Animal Style in South Russia and China*, pl. XXIV *a*.

(2) Voir P. PELLIOT, *Jades archaïques de Chine*, pl. XXII, XXVI et XXVII, où apparaît un oiseau de la même espèce, sculpté dans de minces plaques de jade.

Andrews a reconnu un animal tout semblable sur une pierre gravée du Wou-leang ts'eu [1]. Les bandes qui encadrent ces motifs sont tantôt sans ornement, tantôt décorées d'un motif mi-végétal, mi-géométrique, où des pétales cordiformes alternent avec de doubles folioles soudées à des grecques, thème fréquent sur les étoffes du Fayoum. Sur le tissu de Noïn-Oula il y a la même ordonnance par bandes, la même palmette à longs fils spiraux entre deux bêtes fabuleuses, mais nous n'y retrouvons ni l'oiseau installé dans la palmette, ni la chimère à l'avant-train de cheval. On y voit, à leur place, un dragon à deux pattes, de pur style hellénistique, et un petit génie armé qui surgit de la palmette et s'apprête à combattre le dragon. Ce fut sans nul doute une tapisserie de ce genre, importée du proche Orient, qui servit de modèle au tissu reproduit dans *Innermost Asia* [2]. Mais elle n'a pas été copiée servilement. Le tisseur en a supprimé certains éléments pour les remplacer par d'autres, plus familiers au goût chinois. Nous ne pouvons passer en revue tous les spécimens réunis par S. A. S. Signalons cependant encore le L. C. iii. 010 *b* avec son joli motif de feuilles lancéolées et de baies que l'on retrouve, presque identique, sur les boiseries de Leou-lan [3].

A la fin du paragraphe consacré aux étoffes rapportées de la région du Lop-nor, l'auteur pose un problème important, celui de savoir si les dessins tissés ou brodés sur les soies de la Sérique ont exercé, à l'époque où elles étaient en vogue dans les pays d'Occident, une influence sur les arts textiles à l'ouest du Tārīm. Le problème n'est pas nouveau. Dès 1903, le prof. J. Strzygowski a cru reconnaître sur quelques étoffes anciennes du proche Orient, conservées au Kaiser Friedrich-Museum, des emprunts à l'art chinois [4]. Il n'a pas été soutenu par M. Dalton et le prof. von Falke qui, tous les deux, n'avaient relevé aucune trace d'influence extrême-orientale sur les étoffes examinées par eux [5]. M. von Falke est même allé plus loin. Il a exprimé des doutes quant à la possibilité même d'une influence venant de la Chine des Han, en s'appuyant sur ce fait qu'à l'époque des échanges commerciaux avec ce pays, le sentiment classique, nourri par le culte de la Grèce, était encore vivant dans l'art occidental. Les documents publiés dans *Innermost Asia* sont-ils de nature à infirmer cette opinion ? Il semble que non. Quelque variés et séduisants que soient les dessins dont nous venons de tenter la brève analyse, l'impression d'ensemble qui s'en dégage est celle d'un art en formation, en pleine effervescence, et auquel il manque encore la forte structure intérieure si indispensable à un rayonnement intense et continu. Et puis, quelles sont les « nouveautés » que ces fragiles tissus eussent pu offrir, en fait de décor figuré, aux artisans de l'Asie Mineure et de l'Egypte ? Des monstres ailés, des griffons, des chimères ? Mais c'étaient là précisément des formes que le

---

(1) Les quadrupèdes à tête d'oiseau ne sont pas rares sur les miroirs Han. Le *Kin che so* en offre un certain nombre d'exemples.

(2) Selon M. Borovka, les étoffes de style hellénistique trouvées à Noïn-Oula auraient été fabriquées dans la Russie Méridionale, sur les bords de la Mer Noire. Cf. M. Rostovtzeff, *op. cit.*, p. 86.

(3) *Serindia*, pl. xxxiv (Z. B. iv. vii. 003).

(4) J. Strzygowski, *Seidenstoffe aus Aegypten im Kaiser Friedrich-Museum*, dans *Jahrbuch der Kgl. Preussischen Kunstsammlungen*, XXIV (1903), pp. 147 sqq. Voir *Innermost Asia*, p. 243, n. 26.

(5) *Innermost Asia*, p. 243, n. 29 et 31.

proche Orient connaissait déjà depuis des siècles. Le *t'ao-t'ie* ? Il ressemblait trop au mascaron pour ne pas être évincé par lui. Restent la bande de nuages et les *lei-wen*. La bande de nuages devait paraître franchement incompatible avec les couronnes de lauriers, les rinceaux d'acanthe et les rigides palmettes qui prédominaient dans les compositions décoratives de l'époque. Quant au *lei-wen*, il n'eût pas tardé à se confondre avec son proche cousin, le méandre grec (1).

L'auteur se demande si le commerce de la soie n'a pu agir, dans une certaine mesure, sur l'art textile sassanide, en propageant en Perse les principes décoratifs chinois (2). Mais les animaux affrontés ou adossés sont tout aussi anciens en Îrân qu'en Chine, de même que les schémas d'arbres, et l'on ne peut en attribuer l'invention à l'Extrême-Orient. L'art sassanide ne doit donc rien à la Chine. Bien au contraire. C'est lui qui fournira des modèles aux tisseurs chinois. Il se passera plus de mille ans, avant que n'apparaissent en Perse, dans les miniatures timourides, sur les faïences émaillées et les tapis, des nuages stylisés et des dragons tortueux. Et ce n'est que bien plus tard encore, en plein XVIIIe siècle, que l'art de l'Europe occidentale, parvenu au terme d'une longue évolution et avide de se renouveler au contact d'un art alors peu connu, subira l'attrait des formes ornementales créées par le génie chinois.

Chap. XIII. Le delta du Etsin-Gol et les ruines de Kharo-Khoto. — Avant de gagner Tourfan par Barkul et Guchen, S. A. S. fait un crochet du côté de la Mongolie afin d'explorer les ruines de Khara-Khoto, la « Cité Noire » que le colonel Kozlóv avait visitée en 1908 et d'où ce dernier avait rapporté une grande quantité de manuscrits et de peintures bouddhiques. Cette ville, l'*Etzina* de Marco Polo, faisait jadis partie du royaume tangout des Si-hia qui fut anéanti par les Mongols vers 1225, après avoir connu pendant plus de deux siècles une période de grande prospérité. La capitale déserte, dont les murs et les bastions paraissaient encore intacts au milieu de la plaine silencieuse, impressionna vivement le voyageur. Du côté Nord-Ouest, sur une avancée de l'enceinte, se dressait un stûpa imposant, d'architecture manifestement tibétaine. D'autres stûpas, de taille moins grande, s'alignaient en dehors de la ville, à côté de ruines recouvertes de sable. C'est là que S. A. S., en glanant après la mission russe, découvrit un nombre considérable de documents de tout genre : textes chinois et tibétains, manuscrits en caractères si-hia, fragments de céladons et d'autres poteries, restes de bannières et d'estampes bouddhiques, dessins à l'encre de Chine sur papier... Les dessins, malgré leur mauvais état de conservation, présentent encore un grand intérêt (pl. LVIII-LXII). Ce sont des esquisses habiles où se manifestent les qualités maîtresses que les connaisseurs chinois attribuent aux peintres des Song. Le style de K. K. 11. 027 *bc* fait songer à une copie d'après une

---

(1) Parmi les étoffes d'Antinoé conservées au Musée Guimet, il n'y a qu'un seul spécimen où se trahit peut-être une lointaine influence extrême-orientale. Il s'agit d'une manchette de chemise en toile où l'on distingue des animaux qui se poursuivent en bondissant, ainsi qu'on le voit sur les poteries Han. Le motif est reproduit par M. R. Pfister, dans *La Décoration des étoffes d'Antinoé*, *Revue des Arts Asiatiques*, 1928, p. 223 (fig. 2).

(2) *Ibid.*, p. 244.

œuvre de Li Long-mien. Quant au paysage K. K. 11. 0313 *b*, il s'inspire plutôt de la manière de Hia Kouei. Le petit dessin qui porte la cote K.K. 11. 0313 *a* est une curieuse énigme pour l'iconographe (pl. LX). On y distingue un cavalier dont la monture avance au trot sur des volutes qui sont des nuages ; il tient dans la droite une fleur ; la gauche a saisi les rênes. A côté de lui, un démon aux jambes et bras nus est monté sur un bœuf (1). Que signifie cet étrange petit groupe qui semble l'illustration d'un chapitre de l'Apocalypse ? Par malheur, les têtes manquent, ce qui rend l'identification des deux mystérieux personnages à peu près impossible. Peut-être faisaient-ils partie d'un cortège de divinités stellaires, semblable à celui qui accompagne, dans une peinture de Touen-houang, le char triomphal du Buddha (2).

Les estampes de Khara-Khoto complètent d'une façon très appréciable la collection de documents xylographiques, rapportés par S. A. S. de Ts'ien-fo tong (pl. LXIII-LXV)(3). Elles témoignent du rôle important que la gravure sur bois tenait dans l'imagerie religieuse des Tangouts. On y voit représentés des scènes d'adoration, des sujets tirés des jātakas, de nombreuses assemblées de saints bouddhistes et de dieux hindous dont les coiffures sont ornées de leurs vāhanas respectifs ; et surtout des rangées de Buddhas, assis sur des trônes et faisant chacun une mudrā distincte (pl. LXV). Les Buddhas ont le torse tantôt nu, tantôt drapé, le manteau couvrant soit les deux épaules, soit une seule. Le texte qui les accompagne se présente parfois dans une bordure de style indien.

Chap. XIX. Les anciens cimetières d'Astāna. « Au-dessus du village d'Astāna, à l'Ouest de Kara-Khoja, S. trouva un cimetière auquel des inscriptions sur briques, restées intactes à l'entrée de plusieurs tombes, assignaient pour date le commencement des T'ang (VIIe siècle). Les corps, remarquablement conservés par le climat sec du Tourfān, étaient roulés dans de riches pièces de brocart ornées de dessins persans. Ils avaient dans la bouche des pièces d'or byzantines et sur les yeux des monnaies d'argent sassanides. Leur demeure sépulcrale était ornée de peintures sur soie et garnie de manuscrits la plupart chinois » (4). L'inventaire des documents provenant du cimetière d'Astāna n'occupe pas moins de trente pages (pp. 680-710). Il mentionne les objets les plus variés : étoffes de soie, avec ou sans dessins, figurines funéraires en terre cuite, fragments de sculptures en stuc, peintures sur soie et sur papier, objets en argent, chapelets, poteries, restes de vêtements, souliers brodés, paniers contenant des sapèques, des miroirs de bronze, des peignes ayant appartenu aux morts, et bien d'autres « miscellaneous articles » qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Parmi toutes ces reliques, la plus précieuse est une peinture chinoise, par malheur très mal conservée, dont les restes, soigneusement recollés sur une soie neuve de

---

(1) Il s'agit sûrement d'un bœuf et non pas d'un yak comme le suppose l'auteur (p. 497). Le même animal se retrouve dans une peinture de Touen-houang où il traîne le char du Buddha. Voir *Serindia*, pl. LXXI.

(2) *Serindia*, pl. LXXI. Voir aussi l'album de M. F. MARTIN, *Zeichnungen nach Wu Tao-tze* (Munich, 1914), dont les planches reproduisent des sujets analogues, adaptés aux traditions taoïques.

(3) *Serindia*, pl. C-CII.

(4) L. FINOT, *op. cit.*, p. 87.

nuance neutre, forment un rouleau horizontal. Les pl. cv et cvi nous en offrent d'excellentes reproductions en couleurs. Le sujet est emprunté à la vie quotidienne : des femmes vêtues de longues robes se promènent dans un jardin printanier, avec leurs pages et leurs servantes. Le rouleau ne porte aucune indication écrite, mais comme on avait trouvé dans la même sépulture des textes chinois sur papier, avec diverses dates allant de 690 à 709 A. D., on peut l'attribuer sans hésitation aux premières années du VIIIe siècle (1). On ne retrouve guère dans le document la délicatesse des contours et la grâce des attitudes que nous admirons dans les scènes peintes par Kou K'ai-tche sur le fameux rouleau du British Museum. On se sent en présence d'un art très différent de celui qui florissait en Chine avant les T'ang. Ce qui frappe tout de suite, ce sont les proportions trapues des personnages et les vives couleurs, vert malachite, écarlate, ocre brune, posées à peu près pures, sans demi-teintes. Faut-il voir dans ce rutilant makimono un spécimen de la fameuse peinture polychrome dont la vogue commence au VIIIe siècle et que les auteurs chinois désignent par le terme « Ecole du Nord » ? Ce qui paraît en tout cas certain, c'est sa provenance locale. Pl. xcix *a* reproduit deux figurines en terre cuite, extraites des sépultures d'Astāna ; l'une représente une femme debout, l'autre une jeune Chinoise assise à califourchon sur un cheval pie. Or, les deux statuettes paraissent être coloriées de la main même de l'artiste qui a peint le rouleau, tandis qu'elles se distinguent nettement, par la crudité de leurs teintes, des figurines funéraires de la même époque, trouvées en Chine.

Deux autres peintures d'Astāna, celles-là de facture assez grossière, ornaient l'une la couverture d'un cercueil, l'autre une tenture. Elles représentent, toutes les deux, l'empereur légendaire Fou-hi Ts'ang-tsing et son acolyte féminin, l'impératrice Niu-koua, avec leurs attributs respectifs, l'équerre et le compas (pl. cviii et cix). Conformément à la tradition, ces deux personnages ont l'aspect d'êtres composites, moitié hommes, moitié reptiles. Ils s'enlacent par le bas du corps qui se termine en queue de serpent. Chacun a posé une main sur l'épaule de l'autre, les deux bras étendus ne formant qu'un seul bras. Leurs bustes ainsi unis paraissent décrire un mouvement de rotation autour d'un axe vertical, à la manière d'une toupie. Au-dessus d'eux, on voit le soleil entouré de douze disques figurant les douze lunes (2) ; à droite et à gauche du groupe, le peintre a représenté des constellations parmi lesquelles on reconnaît la Grande Ourse. Vraisemblablement le couple mythique symbolise ici le rythme universel, la marche ordonnée des étoiles et les lois géométriques qui président à leur groupement harmonieux dans le ciel. Des représentations analogues, animées, elles aussi, comme d'un rythme de danse, figurent sur les dalles gravées du Wou-leang ts'eu (3). La présence d'une image de ce genre dans une sépulture devait fort probablement exercer une influence bénigne sur la destinée de l'âme libérée de ses entraves terrestres.

---

(1) Voir Laurence Binyon, *Remains of a T'ang painting discovered by Sir Aurel Stein*, Burl. Mag., 1925, p. 266 sqq. (av. deux planches).

(2) C'est à tort que l'auteur a cru reconnaître dans les disques entourant le soleil la figuration d'une constellation. Il est vrai que dans l'une des deux images en question le nombre de ces disques n'est que de 10, mais il s'agit là sans doute d'une erreur due à l'inadvertance du peintre.

(3) Ed. Chavannes, *Mission archéologique dans la Chine Septentrionale*, vol. I, 1, fig. 75 (premier registre, à droite) et fig. 123 (troisième registre).

Les étoffes d'Astāna sont presque toutes des tissus de soie (pl. LXXVI-LXXXVII). Elles sont tantôt multicolores, tantôt ornées, à la façon des damas, de dessins dont le ton répète la nuance du fond en plus clair ou en plus foncé. Plusieurs spécimens portent des motifs imprimés. D'autres sont brodés à l'aiguille. Les couleurs prédominantes sont une pourpre franche, le bleu, un vert pomme assez vif, le rouge écarlate. Les dessins diffèrent sensiblement de ceux que nous avons étudiés sur les tissus Han. Le nuage stylisé et les *lei-wen* y apparaissent à peine, comme si ces motifs avaient été frappés d'interdiction ; il en va de même des dragons et des animaux se suivant à la file. En revanche, on rencontre sans cesse un arrangement décoratif de goût essentiellement persan, à base de « dinars » ou médaillons formés de perles, où s'inscrivent des animaux affrontés et des plantes traitées à la façon de schémas. Sur un morceau de soie brun-pourpre, un de ces médaillons encadre une tête de sanglier vue de profil, de stylisation sévère, et néanmoins étonnante de réalisme (pl. LXXVI). C'est en effet « a very powerful piece of work » qui se classe parmi les échantillons parfaits de l'art textile sassanide.

A côté de tissus ornés de médaillons à la mode persane, le cimetière d'Astāna a livré une grande quantité d'étoffes à décor de fleurs stylisées et de rosettes, souvent combinées avec un dessin géométrique ou géométrisées elles-mêmes. Dans certains exemples, les fleurs, associées à des feuilles, s'ordonnent en losanges. Ailleurs, des rosettes s'entourent d'un cadre de perles (pl. LXXVIII), ou bien elles se transforment en disques dentés (pl. LXXXIII). La flore naturelle n'intervient que dans de rares exemples. Dans le spécimen Ast. VI. 3. 03 (pl. LXXVIII), nous retrouvons la campanule déjà relevée sur un *kin* de Leou-lan.

Chap. XXVIII-XXX. Les derniers chapitres d'*Innermost Asia* nous transportent au Seïstan, le *Çakasthāna* des auteurs anciens, pays voisin du Béloutchistan, et dont l'exploration archéologique, il y a quelque quinze ans, était encore à ses débuts. S.A.S. y reconnaît de nombreuses ruines dont quelques unes évoquent la Perse pré-musulmane. Il travaille dans des conditions climatologiques analogues à celles qu'il connut dans le désert Taklamakan. Le pays est aride. Le vent y souffle continûment. Partout où le voyageur rencontre quelque monument ancien, celui-ci est rongé par l'érosion et à moitié enterré dans les sables. En décembre 1915 il visite Koh-i-Khwāja, la Colline Sacrée, identifiée par James Darmesteter avec le Mont Ushidhão de l'Avesta. A une époque préhistorique, cette colline, haute d'environ 400 pieds, était une île. Aujourd'hui elle domine la plaine grise du fleuve Helmand. Sur son sommet se dresse, visible de loin, un sanctuaire musulman, lieu de pèlerinages annuels. A flanc de coteau se trouvent les ruines d'un castel sassanide, édifié en partie sur l'emplacement d'un couvent bouddhique dont il subsiste encore des vestiges. S.A.S. y découvre des reliefs en stuc, des colonnes à chapiteaux doriques et de remarquables peintures murales à la détrempe, de style sassanide, qu'il fait enlever et expédier dans l'Inde. Elles sont actuellement au Musée Impérial de Delhi. En étudiant ces fresques, il y relève certaines affinités avec des peintures sur bois qu'il avait jadis rapportées du Khotan. Il constate notamment qu'un personnage de type iranien, portant une massue et qu'il suppose être Roustem, se retrouve, à peu près pareil, sur une icone bouddhique de Dandān-Oilik [1], et il se demande s'il n'y a pas lieu de reconnaître dans celle-ci

[1] *Ancient Khotan*, pl. LX.

également une représentation du héros national persan. Voici ce que nous lisons à ce propos dans *Innermost Asia* : « The Persian divinity of the Dandān-oilik panel is shown with four arms. Of these the lower right one rests clenched on the thigh ; the lower left raised to the breast holds an object which I took for a vajra, but which may well be a cup, as suggested by professor von Le Coq. The spear-head upraised in the left upper hand, is quite clear. But the object at the top of a large curving shape held by the right upper hand, also upraised, is for the most part effaced, and the interpretation of it previously offered as a flower was purely conjectural. Comparison with the mural painting of the Koh-i-Khwāja site permits us now to recognize here a mace-head, an object fare more in keeping with the figure's martial look » (1).

Quelque ingénieux que soit ce rapprochement, nous hésitons à reconnaître comme exacte l'identification proposée par l'auteur. En examinant de plus près la peinture de Dandān-oilik, on se rend compte que la prétendue coupe est en réalité un brûle-parfums d'un type courant dans les pays iraniens ou iranisés, et que, d'autre part, la main droite supérieure de l'hypothétique Roustem tient une sorte de tige flexible qui n'a rien de commun avec le manche d'une massue (2). A notre avis, il ne peut s'agir là que d'une fleur dont la corolle aurait disparu, ainsi que du reste l'auteur l'avait suggéré lui-même dans *Ancient Khotan* (fig. 23). Ajoutons que la présence du brûle-parfums est un témoignage important en faveur de cette interprétation, car elle atteste que nous avons affaire à une image d'adorateur. Quel est le dieu, à qui s'adresse la double offrande de fleurs et d'encens ? Cette question n'a rien d'embarrassant, car il suffit de retourner la planche de bois sur laquelle est peint l'énigmatique personnage à quatre bras, pour se trouver en présence d'une divinité à trois têtes d'aspect tantrique, un Mahākala peut-être, dont le sosie existe d'ailleurs dans les peintures murales du Seīstan (3). Nous ne pouvons pousser plus loin notre analyse, les fresques de Koh-i-Khwāja n'ayant pas été reproduites dans *Innermost Asia*. Elles seront sans doute publiées un jour, et ce sera alors pour nous l'occasion de reprendre la discussion amorcée, et d'esquisser en même temps une série de rapprochements entre ces curieuses images et les peintures sassanides de Dokhtar-i-Nōshirwan, découvertes en Afghanistan par la Délégation Archéologique Française (4).

Le sol du Seīstan a livré aux recherches de S.A.S. de nombreux fragments de céramique (pl. CXIII-CXIX). Ils sont tantôt émaillés, tantôt sans glaçure. Les fragments non émaillés sont de beaucoup les plus intéressants, car ils révèlent l'existence en Perse Orientale, d'une céramique préhistorique très évoluée rappelant les poteries présumériennes de la Mésopotamie et celles de la Chine néolithique (5).

---

(1) T. II, p. 917.

(2) Des brûle-parfums en forme de calice sont reproduits par A. von Le Coq dans *Bilderatlas zur Kunst und Kulturgeschichte Mittel-Asiens*, fig. 11, 12 et 17.

(3) *Ancient Khotan*, pl. LX, et *Innermost Asia*, p. 917.

(4) *Les Antiquités bouddhiques de Bāmiyān*, par A. Godard, Y. Godard et J. Hackin dans *Mémoires de la Délégation Française en Afghanistan*, t. II, 1928, pp. 65 sqq., fig. 25-27 et pl. XLII.

(5) Voir *Painted Neolithic Pottery in Sīstan, discovered by Sir Aurel Stein*, par Fred. H. Andrews, dans *Burlington Magazine*, 1925, pp. 304 sqq.

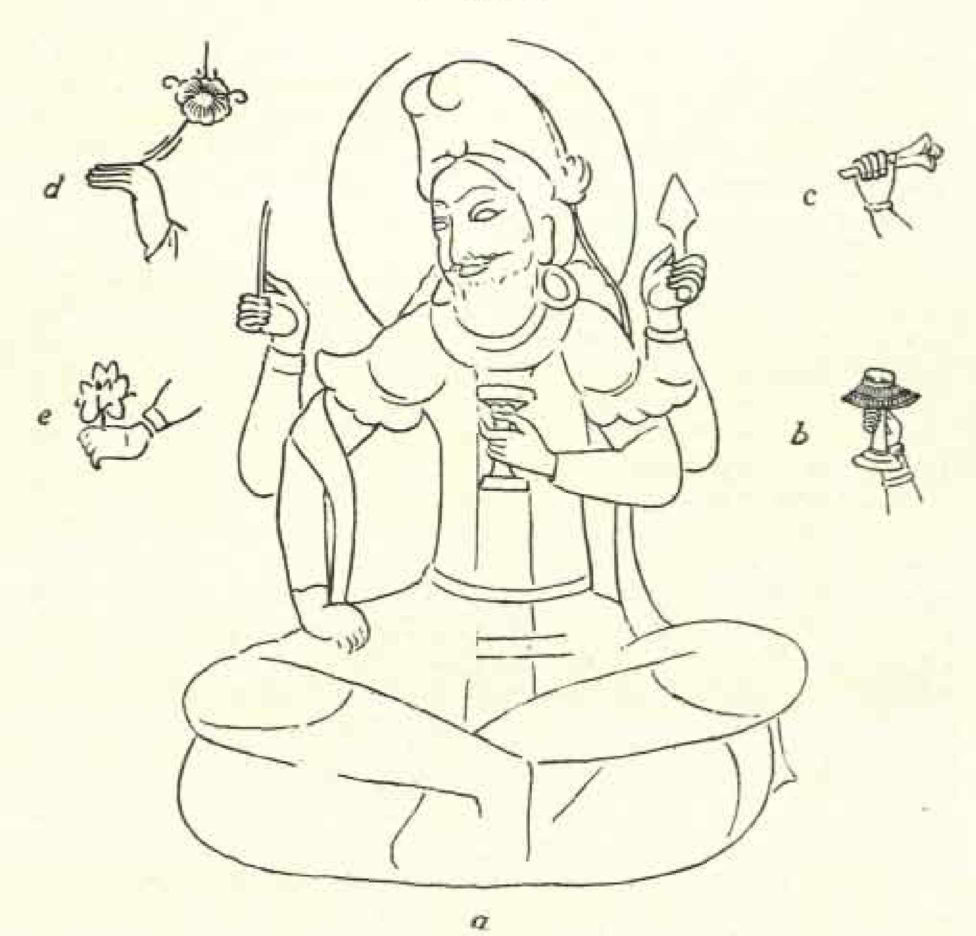


Fig. 23. — *a*. Divinité bouddhique (?) en costume iranien (Dandān-oilik). *Ancient Khotan*, Pl. LXI. — *b*. Brûle-parfums sur une fresque de Qumtura (VII[e] siècle ?). A. von Le Coq, *Bilderatlas zur Kunst und Kulturgeschichte Mittel-Asiens*, fig. 11. — *c*. Fleur dans la main d'un roi sassanide, d'après une image gravée sur un plat d'argent. F. Sarre, *L'Art de la Perse ancienne*, fig. 110. — *d*. Fleur offerte par un donateur. Fresque de Murtuq (IX[e]-X[e] siècle). A. von Le Coq, *op. cit.*, fig. 140. — *e*. Même motif. Fresque de Qyzil. *Ibid.*, fig. 171.

Nous ne pouvons consacrer, en terminant cet article, que quelques lignes aux armes et outils de pierre, recueillis par S.A.S. au cours de son troisième voyage en Asie Centrale (pl. XXII et CXII). La récolte est riche. Les pièces provenant de la région du Lop-nor sont pareilles aux spécimens de jaspe et de jade, déjà décrits et reproduits dans *Serindia* (pl. XXX) [1]. Grâce aux travaux de M. R. Torii et de M[me] Kimiko Torii, on sait maintenant que des instruments et outils du même type sont fréquents en Mongolie, où

[1] Voir à ce propos R. A. Smith, *The Stone Age in Chinese Turkistan*, dans *Man*, 1911, n° 52.

ils proviennent de campements néolithiques des Tong-Hou [1]. Rappelons à ce propos qu'on a relevé les traces d'une industrie apparentée à celle du Lop-nor jusque dans le Hokkaïdo, au Japon. Quant aux outils lithiques du Seïstan dont certains spécimens évoquent l'âge de la pierre en Syrie et en Egypte, les problèmes qu'ils nous posent sont trop nombreux et trop complexes pour que nous puissions en aborder la discussion dans le cadre restreint d'un compte rendu.

V. Goloubew.

Inde et Bouddhisme.

Louis Renou. — *Grammaire sanscrite.* — Paris, Adrien-Maisonneuve, 1930, 2 vol. g[d] in-8°, xviii-576 p.

Helléniste, védisant, sanskritiste, philologue et grammairien, la production de M. Renou, considérable déjà, reste une par la qualité et l'étendue de l'érudition, comme par le tour constamment heureux que lui vaut un sentiment pénétrant, original, mais mesuré des causes : de cette veine, ses *Maîtres de la Philologie védique*. Voici maintenant une grammaire sanskrite, modestement donnée pour « une grammaire descriptive qui comporte là où la chose apparaît possible des matériaux d'histoire » — en fait une œuvre riche, mûrie, vivante, soutenant assez bien une comparaison avec la grande grammaire de Wackernagel. L'information est d'une ampleur généreuse et des chapitres comme, dès les premières pages, celui des *alternances* (I, p. 51-81) ou, pour prendre au hasard, comme l'étude de l'*emploi des cas*, sont des contributions philologiques largement neuves par le détail, souvent par l'esprit : si la possession des faits védiques assoit toujours la recherche, M. R., ce qui est plus nouveau, va en effet « du côté bouddhique ... à la limite du sanskrit, en signalant les faits de langue mixte représentés par le Mahāvastu et le Lalitavistara », outre qu'il dépouille l'épigraphie et tire du théâtre des formes et locutions familières, qu'il sent et analyse finement. De cette première grammaire scientifique du sanskrit paraissant en français, remercions-le d'avoir ainsi fait un instrument prêt à servir pour tous les champs d'études.

P. Mus.

W. E. Soothill. — *The Lotus of the Wonderful Law or the Lotus Gospel, Saddharmapuṇḍarīka Sūtra, Miao fa lien hua ching.* — Oxford, Clarendon Press, 1930, in-8°, xi-275 p., ill.

---

(1) R. Torii et Kimoto Torii, *Les populations Primitives de la Mongolie Orientale*. Vol. XXXVI, article 4 de *Journal of the College of Science, Tokyo Imperial University*. Tokyo, 1914. Voir aussi le paragraphe consacré à la préhistoire de l'Asie Centrale dans *Weltgeschichte der Steinzeit* par O. Menghin (Vienne, 1931), pp. 314-15 («Gobikulturen»).

Ces *excerpta* seront favorablement accueillis. Le public de langue anglaise y trouvera assez de paraboles pour satisfaire ses goûts, nourri qu'il est des deux Testaments. Mais le traducteur a évité le style biblique : sa version élégante et vive rend bien le mouvement du chinois. M. Soothill a dans ses cartons la traduction intégrale du *Lotus de la Bonne Loi*, établie, comme la version abrégée qu'il publie aujourd'hui, sur le *Miao fa lien houa king* 妙法蓮華經 de Kumārajīva (A.D. 406), avec le concours du même bouddhisant japonais, M. Bunno Kato. Puisse-t-elle bientôt voir le jour ! Ici, à l'usage du grand public, M. S. a beaucoup élagué — il en avait, avouons-le, ample matière. Aussi lit-on avec lui l'*Evangile* du Mahāyāna dans une rédaction cohérente et agréable, débarrassée des inutilités et des répétitions les plus fastidieuses. C'est une information de première main offerte au public curieux de bouddhisme ; une longue introduction en facilite l'accès (p. 1-56). Peut-être à son propos pourrait-on reprocher à M. S. un léger désordre dans le plan : une sorte de matière interstitielle, mi-résumé, mi-commentaire, relie entre elles les traductions littérales qui constituent le fond de l'ouvrage et il s'introduit là, pour mon goût, trop de comparaisons et d'appréciations établies à la lumière de la controverse et du dogme chrétiens ; tout ceci était mieux à sa place dans l'Introduction, qui en traitait déjà, et rompt le fil de l'exposé (cf. p. 72-73). En revanche, M. S. a grossi cette même introduction d'un long résumé du Sūtra, chapitre par chapitre : 22 pages. Dix suffisaient ; c'est comme un nouveau *Lotus de la Bonne Loi*, en court, à l'instar des petites *Prajñāpāramitā* ! Pour tout dire, la préface a passé dans le texte et le texte dans la préface. Ce double phénomène d'osmose ne va pas sans quelque confusion.

Au demeurant, M. S. donne du *Lotus* une interprétation intéressante, étudiée, plus adéquate peut-être, par certains côtés, que celle de l'illustre Kern, si prévenu de mythologie. Il a bien mis en relief le caractère *révolutionnaire* (p. 35) et apologétique du Sūtra et analysé avec profondeur la délicate conception qui s'y révèle du salut par la foi et comment cette thèse nouvelle prétend non pas se substituer, mais bien se superposer aux anciens dogmes de la rétribution (*Karmaphala*). « On fait intervenir des facteurs tels qu'une puissance salvatrice et même quelque chose d'analogue aux œuvres de surérogation. Ces facteurs ne s'opposent pas à la loi de rétribution : ils l'accomplissent au contraire par délégation ou par un processus de substitution. Le bien et le mal restent constituants de la Vie, mais l'accès [au premier] est possible sans lutte ni effort, par la foi. Ainsi la foi peut entièrement transformer l'aspect et l'efficacité du Karma. La conversion instantanée, portant sur toute la nature, est réalisable par la foi et la prière, sur l'intervention d'un rapport nouveau : les infrangibles liens de l'ancien déterminisme cassent comme fils sous l'action libératrice d'une nouvelle relation d'ordre personnel à un Buddha personnel, qui porte au monde entier l'amour d'un Père » (p. 44). Enfin M. S. a su reconnaître clairement à travers les obscurités du texte les deux fondements de sa philosophie transcendante : que le *Lotus* lui-même est la base de toute réalité (p. 39) ; que le Buddha céleste connaît, dans un plan ineffable, une carrière somme toute comparable à celle d'un Buddha *laukika*. Elle s'achève à un suprême *Nirvāṇa* qui échappe à notre conception et à nos définitions (p. 52).

Sur quelques points de détail, j'avoue cependant ne m'être pas senti convaincu d'emblée. M. S. a voulu diversement animer son sujet, afin que le lecteur y prenne plus de goût, et il a eu raison ; mais ce faisant n'a-t-il pas trop concédé aux habitudes mentales du public européen, notamment quand il tente de restituer les intentions et les calculs de l'auteur du *Saddharmapuṇḍarika*, « a brilliant dramatist, whose name

is unknown », s'il faut l'en croire (p. 56) ? L'auteur du *Saddharmapuṇḍarīka* ! Quelque Samantamukha, réunissant en lui, où je me trompe fort, vingt compagnies d'acteurs, deux ou trois siècles de polémique, l'activité plus ou moins savante de dix couvents embusqués près des lieux de pèlerinage, et combien de récits pieux, naïfs ou adroits, tout au long des routes y menant ! M. S. a très bien noté ailleurs (p. VI) l'allure populaire de plusieurs développements du *Lotus* et se réfère fort à propos aux conditions d'une récitation vulgaire : il était là sur la bonne voie. S'il ne s'est pas encore donné le plaisir de lire les *Légendes épiques* de M. Bédier, je l'y renvoie, pour s'assurer qu'à ce niveau, et même en Occident, il n'est guère d'auteurs que la collectivité (1).

Si M. S. nous a donné une esquisse très remarquable et que nous nous sommes complu à citer en entier, du tournant des idées religieuses que marque la thèse du *Lotus*, c'est sans doute qu'il a pris un intérêt personnel à une controverse où à chaque pas il retrouve des analogies qui lui vont au cœur. « Fundamentalists, universalists, relation of sonship, supererogation ... », c'est tout le bagage d'un prédicant disputeur qu'il emporte allègrement dans ses recherches. Cela a du bon, nous l'avons dit, et des inconvénients : en voici un exemple. Pour M. S., les Mahāyānistes sont des Universalistes, au sens restreint du mot : voyez école de Saumur. Cet ordre de conceptions, contre quoi ont tonné les Calvinistes orthodoxes, se centre sur une doctrine du libre arbitre que M. S. transporte, j'en ai peur, là où elle n'a que faire. Je n'admets pas aisément son interprétation de la parabole de la Maison incendiée. « Le Buddha éternel limite son omnipotence au libre arbitre de ses créatures. Il s'interdit par exemple d'user de force pour les sauver. Dans la parabole de la maison incendiée, au chapitre III, bien que le maître de la maison soit fort de son corps et dans ses membres, il ne lui est pas permis d'emporter ses enfants au dehors. Ils doivent sortir par leur propre volonté » (p. 42). Ce sont les termes mêmes du *Lotus*, mais M. S. y voit une nuance dont je crois que, pour la retrouver dans le Sūtra, il faut d'abord qu'il l'y ait mise. Je lui proposerai de préférence une interprétation que son Introduction contient d'ailleurs en germe. Ce que respecte le Buddha, ce n'est point le libre arbitre des créatures, mais tout au contraire le jeu du Karma, cet unique ressort du bouddhisme primitif.

Que M. S. n'oublie pas combien dut être chaude la controverse dont le Sūtra est encore tout tremblant : « s'il se trouvait un méchant qui, par la perversion de sa nature, pendant tout un Kalpa, en présence du Buddha, ne cessât d'injurier le Buddha, son péché serait encore léger. Mais si qui que ce soit, ne fût-ce que d'un seul mot, médit des laïques et des moines qui lisent et qui récitent le *Lotus de la Bonne Loi*, son péché est d'un poids accablant » (p. 151), et partout l'affirmation passionnée « qu'il n'est pas de mensonge dans ce que dit le Tathāgata (諸所言說皆實不虛) ». Pour n'être réputé *adharmavādin*, il fallait à tout prix endosser l'ancien enseignement, quoique, tenu désormais pour rudimentaire, on le recouvrît de conceptions nouvelles. Bien mieux, il fallait rendre compte de l'humble vie terrestre du Buddha en même temps que de l'enseignement hīnayāniste. Sans épiloguer sur la nature de l'imprégnation ou de la souillure qui font apparaître une diversité illusoire

---

(1) Joseph Bédier, *Les légendes épiques. Recherches sur la formation des chansons de gestes*, 3e éd. Paris, Ed. Champion, 1929.

au sein de l'unité qui est la Tathatā suprême, il me semble que si le Buddha du *Lotus* n'est pas représenté comme heurtant de front le Karma des créatures, s'il ne procède jamais que par ruse (*upāyakauçalya*), c'est avant tout pour que ses adeptes puissent tant bien que mal justifier, sous le feu des objections hīnayānistes, de ce fait patent qu'il soit venu en ce monde et s'en soi· éclipsé sans l'avoir tout entier amené à l'acceptation de la vérité dernière.

P. Mus.

Amérique.

Erland Nordenskiöld. — *L'archéologie du bassin de l'Amazone*. — Paris, Les Editions G. Van Oest, 1930, in-4°, viii-71 p., 57 pl. et 1 carte. (Ars Americana, I).

Saluons ici l'apparition de la collection *Ars Americana* pour deux raisons: 1° parce qu'elle est la sœur de la série *Ars Asiatica* de même présentation, fille du même éditeur érudit autant qu'artiste raffiné; 2° parce que les liens subtils, ethniques ou esthétiques unissant les deux civilisations, extrême-asiatique et sud-américaine, apparaissent chaque jour plus clairement. *Ars Americana* sans doute, suivant le soleil dans sa course, sera tenté de comprendre dans ses études les Iles de Pâques et de la Société. *Ars Asiatica* ne dépassera-t-il pas de son côté l'Est du 140° de longitude ?

Le tome I qui nous est offert aujourd'hui traite du bassin de l'Amazone. L'intérêt archéologique de cette région encore peu connue est incontestable. Les planches de ce volume reproduisent de nombreuses trouvailles provenant des dernières explorations. Nous n'entreprendrons pas ici de résumer l'importante préface de ce volume, préface retraçant l'historique des recherches archéologiques. Dès la première planche, l'œil habitué aux ouvrages sur la Chine est arrêté, surpris. Instinctivement on revient à la page de garde du volume et au titre. Il s'agit bien du bassin de l'Amazone et, cependant, le vase funéraire que nous avons sous les yeux ne nous aurait aucunement surpris à première vue dans un ouvrage sur les hautes époques de l'art chinois. L'urne provenant de l'« Isla de Pacoval » sur laquelle sont figurées les « spirales typiques du style de Marajó », plus loin un couvercle de même provenance sont décorés de sortes de grecques arrondies et stylisées telles que nous les connaissons, si caractéristiques, sur les vases de bronze de l'époque des Han ou des époques antérieures [1]. Nous ne pousserons pas plus loin le petit jeu puéril des « ressemblances », mais il nous a été agréable de noter, en passant, la clarté d'un homomorphisme qui unira peut-être un jour la collection *Ars Asiatica* à sa jeune sœur *Ars Americana* que nous souhaitons voir prospérer à son exemple.

J. Y. C.

---

(1) On retrouve également sur certains monuments de l'Amérique centrale, Guatemala, Honduras ou Mexique méridional, certains motifs figurant des visages démoniaques qui offrent une ressemblance surprenante avec les *t'ao-t'ie*, masques terrifiants de haute époque chinoise. Cf. Osvald Sirén, *Histoire des arts anciens de la Chine*, vol. I, p. 23 et pl. 21.

CHRONIQUE

INDOCHINE FRANÇAISE

École Française d'Extrême-Orient.

Membres d'honneur.

L'Ecole Française d'Extrême-Orient a appris avec une légitime fierté l'élection, à la Présidence de la République, d'un de ses membres d'honneur, M. Paul DOUMER, à qui notre institution doit son existence.

S. A. R. le Prince DAMRONG RAJANUBHAB, avec sa bienveillance coutumière, a facilité, par tous les moyens en son pouvoir, la mission au Siam de M. PARMENTIER, dont il sera rendu compte plus loin. V. p. 342.

***

Membres permanents et membres temporaires.

— M. G. CŒDÈS, directeur, a continué à diriger la publication du *Bulletin*, pour lequel il a rédigé plusieurs comptes rendus et la suite de ses *Etudes cambodgiennes* (supra, p. 1-23 : *Deux inscriptions sanskrites du Fou-nan*, *La date de Kòḥ Ker*, *La date du Bàphûon*). Il a préparé la publication de la troisième partie du *Temple d'Angkor Vat* (Mémoires archéologiques de l'Ecole Française d'Extrême-Orient), dont il a écrit l'introduction. Il a préparé un projet de modification au décret du 3 avril 1920 conférant la personnalité civile à l'Ecole ; ce projet, après avoir reçu l'approbation du Gouverneur général, a été transmis au Ministère des Colonies et a été signé par le Président de la République le 22 juin 1931. M. Cœdès s'est occupé de l'aménagement intérieur du nouveau Musée, et a passé notamment avec la Société des Verreries d'Extrême-Orient un marché pour la fourniture des glaces destinées aux vitrines qui ont été commandées en Europe. Il a pris part aux réunions du Conseil des Recherches scientifiques, du Comité consultatif des Langues Orientales et du Comité central du Tourisme.

— M. P. MUS, membre permanent, secrétaire-bibliothécaire, a aidé le Directeur de l'Ecole à assurer la publication du *Bulletin*, pour lequel il a écrit une étude sur *Deux légendes chames* (supra, p. 39-101) et plusieurs comptes rendus. Tout en donnant ses soins à la Bibliothèque, et notamment à la mise à jour du catalogue par matières, il a établi après revision de nos stocks de publications un plan progressif de réimpressions qui a permis dès cette année de reconstituer plusieurs collections complètes du *Bulletin*.

— M. E. Gaspardone, membre permanent, sinologue, est revenu de sa mission au Japon le 21 février 1931. Il s'est rendu le 10 mars dans la province de Thanh-hoá pour y rechercher les stèles de Lam-sơn. Il a quitté Hanoi le 28 avril 1931, se rendant en France pour y jouir d'un congé administratif de sept mois, qui lui a été accordé par arrêté du 17 mars 1931.

— M. V. Goloubew, membre permanent, historien de l'art, a organisé à Paris la participation de l'Ecole à l'Exposition Coloniale Internationale. Il a préparé les maquettes de la 3e partie du *Temple d'Angkor Vat* (t. II des *Mémoires Archéologiques*). Il a fait en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Allemagne et en Autriche, une tournée de conférences sur les travaux de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, dont il sera parlé plus loin.

* * *

Service archéologique.

— M. H. Parmentier, membre permanent, chef du Service archéologique, a achevé, en compagnie du Dr. F. D. K. Bosch, la tournée archéologique qu'il avait commencée en décembre 1930 (v. *BEFEO.*, XXX, p. 489, et infra, p. 315). Il s'est rendu ensuite en mission au Siam. De retour au Cambodge le 23 mars 1931, il a, tout en continuant la rédaction de son *Inventaire détaillé des monuments du Cambodge*, visité de nouveaux points archéologiques découverts par M. Paris, administrateur des Services civils, dans la province de Tà Kèv.

— M. H. Marchal, membre permanent, conservateur du groupe d'Aṅkor, a continué les travaux de dégagement et d'entretien, en portant principalement son effort sur les monuments de Práḥ Khằn, du Bàkhèṅ et de Prè Rup. Il a en outre commencé la restauration du temple de Bantãy Srĕi, en débutant par le sanctuaire Sud.

— M. Ch. Batteur, membre permanent, conservateur des monuments de l'Annam-Tonkin, titulaire d'un congé administratif par arrêté du 11 février 1931, a quitté Hanoi pour la France le 17 février.

— M. J. Y. Claeys, membre permanent, conservateur des monuments de l'Annam-Champa, s'est, à plusieurs reprises, rendu sur divers points de l'Annam, notamment à Nhatrang, pour surveiller la marche des travaux de restauration de Pō Nagar confiés à M. Pajot (v. infra, p. 320). Il a fait le 9 février 1931, à la Société de Géographie de Hanoi une conférence sur l'archéologie siamoise.

— M. L. Fombertaux, membre permanent, conservateur des monuments du Laos, a continué les travaux de restauration du That Luong de Vieng Chan dont il sera parlé plus loin (v. p. 329).

— M. G. Trouvé a été, sur la présentation de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nommé membre temporaire par arrêté en date du 22 avril 1931. Après un court séjour à Hanoi, pendant lequel il a établi divers projets relatifs à l'achèvement du nouveau Musée, il est parti le 28 mai pour le Cambodge où il a été affecté par décision du Directeur de l'Ecole.

.˙.

Assistants.

— M. Nguyễn-văn-Tố, assistant de l'Ecole, a contribué au présent fascicule du *Bulletin* par plusieurs comptes rendus bibliographiques. Il a donné au *Pháp-viện báo, revue judiciaire franco-annamite* (mai et juin 1931), deux articles sur des *Questions de droit coutumier annamite*, articles rédigés à la fois en français et en annamite. M. Nguyễn-văn-Tố a été élu directeur des cours de la Société d'Enseignement mutuel du Tonkin. Il a été décoré de l'ordre royal du Monisaraphon.

— M. Nguyễn-văn-Khoan a été promu assistant de 3e classe le 1er janvier 1931. Il a continué à assurer, sous la direction du Secrétaire-bibliothécaire, le fonctionnement du fonds européen de l'Ecole.

.˙.

Membres correspondants.

— L'Ecole Française d'Extrême-Orient a eu la douleur de perdre un de ses plus anciens collaborateurs, le Lt-Cl A. Bonifacy, décédé à Hanoi le 3 avril 1931. V. infra, *Nécrologie*.

— Mlle S. Karpelès, M. G. Groslier, et le Dr A. Sallet, étant rentrés en France au début de l'année 1931, l'Ecole s'est trouvée privée de la collaboration de trois de ses membres correspondants les plus actifs.

— Le P. Max de Pirey a procédé à la mise au point de son catalogue des collections numismatiques de l'Ecole.

— M. J.-H. Peyssonnaux s'est tenu en étroit contact avec le Directeur de l'Ecole et avec le Conservateur des monuments de l'Annam-Champa, pour toutes les questions intéressant le Musée Khải-định.

Représentant de l'Ecole à Paris.

M. J. Przyluski ayant été, par décret du 14 janvier 1931, nommé professeur d'histoire et de philologie indochinoises au Collège de France, en remplacement de M. L. Finot, est devenu *ipso facto* représentant à Paris de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

.˙.

— Mlle M. Colani, chargée de mission, a continué ses recherches préhistoriques au Laos, dans la province de Cammon, et s'est rendue ensuite au Trấn-ninh pour étudier le problème de la Plaine des Jarres (v. infra, p. 330).

— M. M. Ner, chargé de mission, est parti au mois de juin pour une nouvelle tournée en pays moï.

— M. L. Pajot a achevé les travaux de consolidation de la tour centrale de Pŏ Nagar à Nhatrang, dont on trouvera plus bas un compte rendu détaillé (p. 319).

* * *

Section de photographie. — Comme les années précédentes, la section de photographie, dirigée par M. Chavanieux, a exécuté tous les travaux de l'Ecole ainsi que ceux qui lui ont été confiés par d'autres administrations, à savoir : 1526 clichés 18 × 24, pris soit à l'atelier, soit à l'extérieur. Parmi les premiers, 1041 clichés de manuscrits chams, composant la deuxième série de cette collection, portent le nombre total de ces clichés à 1885 ; — 445 clichés divers, dont 182 pris à Huê, pour le Service des Archives et des Bibliothèques en vue de l'Exposition Coloniale, à la Cour, aux Archives ou au Musée Khải-định.

On a de plus catalogué 30 clichés faits à Pŏ Nagar (Nhatrang).

Le tirage des épreuves se répartit de la façon suivante :

1° Ecole Française d'Extrême-Orient : 359 épreuves 18 × 24 et 40 agrandissements divers, se décomposant comme suit :

99	photographies	18 × 24 :	Laos
95	—	—	Annam-Champa
35	—	13 × 18	—
98	—	18 × 24	Tonkin
32	—	—	Cambodge
32	agrandissements	50 × 60	—
2	—	30 × 50	—
1	—	30 × 30	—
5	—	15 × 60	—

2° Service de la Marine :	18	épreuves	24 × 30
3° Service des Archives :	12	agrandissements	50 × 60
	12	—	40 × 50
	9	—	30 × 60
	145	—	24 × 30
4° Diverses :	30	épreuves	18 × 24

5° Service phototypographique : 28 réductions de feuilles cadastrales 1 m. × 0,80 en 18 × 24.

Pour les collections de la bibliothèque de l'Ecole, on a tiré toute la première série des manuscrits chams, soit plus de 800 épreuves.

* * *

Publications. — Le 2e fascicule du tome I de l'*Inventaire du fonds chinois* a paru en mai 1931. Il comprend les articles 2645 (*Eul ya pou Kouo*) à 5347 (*Hou nan che houa*).

A l'occasion de l'Exposition coloniale, l'Ecole Française a publié deux brochures intitulées :

A propos d'une collection de peintures chinoises représentant divers épisodes de la guerre franco-chinoise de 1884-1885 et conservées à l'Ecole Française d'Extrême-Orient, par le L[t]-C[l] Bonifacy.

L'Ecole Française d'Extrême-Orient.

A la fin de cette dernière brochure ont été insérées des notices sur les Musées de Phnoṃ Péñ (par M. G. Groslier), de Huè (par M. J.-H. Peyssonnaux), de Saigon (par M[lle] G. Naudin), sur la Société des Etudes indochinoises (par M[lle] G. Naudin), la Société de Géographie de Hanoi (par M. G. Norès) et l'Association des Amis du Vieux Hué (par le P. L. Cadière).

Les 2 premiers fascicules du tome XXX du *Bulletin* ont paru réunis en un volume de 245 pages avec 32 planches hors texte.

Le programme progressif de réimpressions mentionné *BEFEO*, XXX, p. 493, a déjà permis de reconstituer 9 collections complètes du *Bulletin*. Voici les numéros qui ont été réimprimés au cours de l'année 1930-1931 : T. I, n[os] 1 et 3 ; t. III, n[o] 2 ; XI, n[os] 1-2 ; t. XVI, n[os] 4 et 5 ; titres et tables des t. IV et VIII.

* * *

Bibliothèque. — Le fonds européen s'est accru de 695 volumes, 804 numéros de périodiques et 5 cartes géographiques.

Le fonds annamite a acquis 130 volumes, le fonds chinois 4 volumes et le fonds japonais 52 volumes. Le séjour de M. Gaspardone à Tōkyō a permis la mise à jour de notre fonds japonais, et notamment des collections de périodiques.

Plusieurs dons importants sont venus enrichir nos collections. Le plus notable est l'édition siamoise du *Tripiṭaka*.

Le fonds de manuscrits s'est enrichi de 26 documents t'ăi. L'Ecole a d'autre part acquis 7 manuscrits siamois, 12 manuscrits t'ăi et 8 manuscrits laotiens, provenant de la succession de M. Lorgeou, professeur à l'Ecole nationale des Langues orientales vivantes de Paris.

La collection épigraphique s'est augmentée de 6 estampages d'inscriptions cambodgiennes, de 11 estampages d'inscriptions annamites de Huè et de Lam-sơn.

Voici la liste générale des acquisitions nouvelles [1] :

---

(1) Les titres suivis de la mention [*Don*] sont ceux de livres ou de périodiques offerts par le corps savant, la société, l'institution ou le service officiel qui les a fait éditer. Les autres donateurs sont l'objet d'une mention spéciale. Les publications suivies de la mention [*Ech.*] sont celles qui ont été reçues à titre d'échange. La mention « dépôt légal » [*Dép.*] désigne les livres ou périodiques envoyés obligatoirement à notre bibliothèque en exécution de l'article 26 de l'arrêté du 20 septembre 1920. Les titres qui ne sont suivis d'aucune mention sont ceux des ouvrages qui sont entrés par voie d'achat.

Livres.

Emil Abegg. *Der Messiasglaube in Indien und Iran. Auf Grund der Quellen dargestellt.* Berlin, Walter de Gruyter, 1928.

Administration des Douanes et Régies en Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section générale.) [*Dép.*]

Aggavaṃsa. *Saddanīti, la grammaire palie* d'Aggavaṃsa. Texte établi par Helmer Smith. III, *Suttamālā* (Pariccheda, xx-xxviii). Lund, C. W. K. Gleerup, 1930. (Skrifter utgivna av Kungl. Humanistiska Vetenskapssamfundet I Lund, XII : 3.)

[*Album de contre-propagande communiste*, publié par l'Administration du Protectorat de l'Annam. Huè, 1930. — *Dép.*]

Basil M. Alexéiev. *The Chinese Gods of Wealth.* A Lecture delivered at the School of Oriental Studies, University of London, on 26th March, 1926. Published by the School of Oriental Studies in conjunction with The China Society. Hertford, Stephen Austin, 1928.

Raoul Allier. *Le non-civilisé et nous. Différence irréductible ou identité foncière ?* Paris, Payot, 1927. (Bibliothèque scientifique.)

Id. *La psychologie de la conversion chez les peuples non-civilisés.* T. I. *Les prodromes de la crise. La crise.* T. II. *Les conséquences de la crise.* Paris, Payot, 1925. (Bibliothèque scientifique.)

Ludwig Alsdorf. *Der Kumārapālapratibodha : Ein Beitrag zur Kenntnis des Apabhraṃśa und der Erzählungs-Literatur der Jainas.* Hamburg, De Gruyter, 1928. (Alt- und Neu-Indische Studien, 2.)

Aménagement des ports, éclairage et balisage des côtes de l'Indochine. Commission instituée par arrêté nº 5353 du 8 novembre 1929. 2ᵉ fasc. *Ports maritimes.* 2ᵉ partie. I, *Choix d'un emplacement de port dans le Sud-Annam.* II, *Dispositions à prendre pour l'embarquement du sel à Cana.* III, *Port de Saigon-Cholon.* IV, *Ports du Golfe de Siam (Hatiên et Réam).* Hanoi, Inspection générale des Travaux publics, 1930. [*Dép.*]

W. Andrae. *Das Gotteshaus und die Urformen des Bauens im alten Orient.* Berlin, Hans Schoetz, 1930. (Studien zur Bauforschung, Heft 2.)

Masaharu Anesaki. *History of Japanese Religion. With Special Reference to the Social and Moral Life of the Nation.* London, Kegan Paul, 1930.

Angkor. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Gouvernement général de l'Indochine, Office indochinois du Tourisme.) [*Don de M. G. Cœdès.*]

Angkor. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Government general of Indochina. Indochina Touristic Office.) [*Id.*]

L'Annam. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française.) [*Dép.*]

L'Annam scolaire. De l'enseignement traditionnel annamite à l'enseignement moderne franco-indigène. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Gouvernement général de l'Indochine. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Id.*]

Āpastamba. *Das Śrautasūtra.* Achtes bis fünfzehntes buch aus dem Sanskrit übersetzt von W. Caland. Amsterdam, K. Ak. Wet., 1924. (Verhandel. K. Ak. Wet., N. R., Deel XXIV, nº 2.)

T. G. Aravamuthan. *A Hindu counterpart of Ajanta ? Discovery of Pallava paintings.* [Calcutta, 1931.] (The Hindu Illustrated Weekly, February 8, 1931.) [*Don de M. G. Jouveau-Dubreuil.*]

Id. *Portrait sculpture in South India.* Foreword by Dr. Ananda K. Coomaraswamy. London, India Society, 1931.

Edwin Arnold. *The Book of Good Counsels from the Sanskrit of the « Hitopadeśa ».* Edinburgh, John Grant, 1924.

G. Aymé. *Monographie du Ve territoire militaire.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française.) [*Dép.*]

C. P. Venkatarama Ayyar. *Town Planning in Ancient Dekkan.* Madras, Law Printing House, 1916.

J. Bablet. *La rage en Indochine.* Saigon, Albert Portail, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section scientifique. Instituts Pasteur d'Indochine.) [*Dép.*]

Id. *L'eau potable en Indochine,* par J. Bablet et J. Guillerm. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des sciences. Instituts Pasteur d'Indochine.) [*Id.*]

Baie de Ha-long. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Gouvernement général de l'Indochine. Office indochinois du Tourisme.) [*Id.*]

Charles Bally. *Le langage et la vie.* Paris, Payot, 1926. (Bibliothèque scientifique.)

R. D. Banerji. *History of Orissa from the Earliest Times to the British Period.* Vol. I. Calcutta, R. Chatterjee, 1930.

L. D. Barnett. *A Supplementary Catalogue of the Sanskrit, Pali, and Prakrit Books in the Library of the British Museum acquired during the years 1906-1928.* London, Oxford University Press, 1928.

The Bay of Ha-long. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Gouvernement général de l'Indochine, Office Indochinois du Tourisme.) [*Don de M. G. Cœdès.*]

Joseph Bédier. *Les légendes épiques. Recherches sur la formation des chansons de geste.* 3e éd. Paris, H. Champion, 1926-1929, 4 vol.

Emile Benveniste. *The Persian Religion according to the chief Greek Texts.* Paris, P. Geuthner, 1929. (University of Paris, Ratanbai Katrak Lectures, I.)

Edmond Blanguernon. *Images d'Asie.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

Maurice Bloomfield and Franklin Edgerton. *Vedic Variants. A Study of the variant readings in the repeated Mantras of the Veda.* Vol. I. *The verb.* Philadelphia, University of Pennsylvania, 1930. (Special Publications of the Linguistic Society of America, Vedic variants series, vol. I.)

Lt-Cel Auguste Bonifacy. *A propos d'une collection de peintures chinoises représentant divers épisodes de la guerre franco-chinoise de 1884-1885 et conservées à l'Ecole Française d'Extrême-Orient.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française.) [*Dép.*]

Id. *Les débuts du christianisme en Annam. Des origines au commencement du 18e siècle.* Hanoi, Imprimerie tonkinoise, 1930. [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

Henry Bontoux. *L'inauguration du Tourisme aérien en Indochine. De la*

rivière de Saigon aux douves d'Angkor Vat à tire d'aile. Saigon, Editions d'Extrême-Asie, 1929. (Extrême-Asie, mai 1929.) [*Don de M. G. Cœdès.*]

Dr. L. A. Bordes. *Le paludisme en Indochine (Historique, épidémiologie, état actuel de la lutte antipalustre).* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section scientifique, Instituts Pasteurs d'Indochine.) [*Dép.*]

Phanindra Nath Bose. *The Indian Colony of Siam.* Lahore, Punjab Sanskrit Book Depot, 1927. (Punjab Oriental (Sanskrit) Series, n° XIII.)

Paul Boudet et Remy Bourgeois. *Bibliographie de l'Indochine française, 1913-1926.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1929. [*Dép.*]

G. Bouillard. *Notes diverses sur les cultes en Chine. Les attitudes des Buddhas.* 2e éd. Pékin, Albert Nachbaur, 1930.

G. H. Bousquet. *Précis de sociologie,* d'après Vilfredo Pareto. Paris, Payot, 1925. (Bibliothèque scientifique.)

Bernhard Breloer. *Kauṭaliya-Studien.* I, *Das Grundeigentum in Indien.* Bonn, Kurt Schroeder, 1927.

Jean Brunhes. *Races.* Documents commentés par M. Jean Brunhes-Delamarre. Paris, Firmin-Didot, 1930. (Images du Monde, II.)

E. Bruzon. *Le climat de l'Indochine et les typhons de la Mer de Chine,* par E. Bruzon et P. Carton. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Numéro spécial des Annales du Service météorologique.) [*Don des auteurs.*]

Id. *Le climat de l'Indochine et les typhons de la Mer de Chine,* par E. Bruzon et P. Carton. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des sciences, Observatoire central de l'Indochine.) [*Dép.*]

Buddhaghosa. *The Path of Purity,* being a translation of Buddhaghosa's *Visuddhimagga* by Pe Maung Tin. Part III of Understanding with an epilogue by Mrs. Rhys Davids. London, Oxford University Press, 1931. (Pali Text Society, Transl. Ser., n° 21.)

Id. *The Sumaṅgalavilāsinī,* Buddhaghosa's *Commentary on the Dīgha-nikāya,* edited by W. Stede from materials left unfinished by T. W. Rhys Davids and J. Estlin Carpenter. Part II. London, Humphrey Milford, 1931. (Pali Text Society.)

Les budgets annexes du budget général de l'Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section d'administration générale. Direction des Finances.) [*Dép.*]

Les budgets locaux en Indochine et leurs caisses de réserve. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section d'administration générale. Direction des Finances.) [*Id.*]

Budhasvāmin. *Bṛhat-Kathā Çlokasaṃgraha.* I-XXVIII. Texte sanskrit publié pour la première fois avec des notes critiques et explicatives et accompagné d'une traduction française par Félix Lacôte. Paris, Imprimerie Nationale, 1908-1929.

Maurice Cahen. *L'inscription runique du coffret de Mortain,* par Maurice Cahen et Magnus Olsen. Avec un appendice sur le décor du coffret par C. Osieczkowska. Paris, Ed. Champion, 1930. (Collection linguistique, XXXII.)

The Cambridge Ancient History. Vol. VIII. *Rome and the Mediterranean 218-133 B. C.* Edited by S. A. Cook, F. E. Adcock, M. P. Charlesworth. Cambridge University Press, 1930.

The Cambridge Ancient History. Third volume of plates. Prepared by C. T. SELTMAN. Cambridge University Press, 1930.

J. N. CARIZEY. *Recueil des règlements concernant le personnel européen des cadres indochinois constitués et organisés par arrêtés locaux.* (Mis à jour au 15 avril 1931.) Hanoi, Lê-văn-Tân, 1931.

P. CARTON. *La météorologie agricole en Indochine.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Sciences. Service météorologique.) [*Dép.*]

ID. *La météorologie et ses applications dans les pays tropicaux.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Sciences. Service météorologique.) [*Id.*]

Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Auteurs. T. CII-CV (LUTH-MARCHAMALO). Paris, Imprimerie nationale, 1930-1931. [*Don.*]

Catalogue of Negatives in the Archaeological Department, Ceylon. June, 1930. Colombo, Ceylon Government Press, 1930. [*Id.*]

Le centre de formation professionnelle de Huế. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des services d'intérêt social. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Dép.*]

Chāndogya-Upaniṣad, traduite et annotée par Emile SENART. Paris, Société d'éditions « Les Belles Lettres », 1930. (Collection Emile Senart.) Cf. *BEFEO.*, XXX, 461.

The Chhândogyopanishad with the *Bhâshya* of Śrîmat ŚANKAR CHÂRYA and its *Commentary* by Śrîmat ÂNANDAJNÂNA. Edited by Pandit KÂŚINATHA ŚASTRI AGÂSE of the Ânandâśrama. Published by Mahâdeva Chimanâjî ÂPTÉ. Poona, Ânandâśrama Press, 1890. (Ânandâśrama Sanskrit Series, nº 14, part I.)

Biran Raj CHATTERJI. *Indian Cultural Influence in Cambodia.* Calcutta, University of Calcutta, 1928. Cf. *supra*, p. 229.

CHÂU-KIM-ĐẶNG. *Leçons d'histoire d'Annam,* à l'usage des écoles normales et primaires supérieures franco-annamites. Saigon, Đức-lưu-phương, 1930. [*Don de l'auteur.*]

P. CHEVEY. *Larves et alevins des poissons du Mékong et du Tonlé-Sap* (I. *Acanthoptérygiens et Ostariophysaires*). Saigon, A. Portail, 1930. (Service océanographique des pêches de l'Indochine, 14ᵉ note.) [*Dép.*]

V. Gordon CHILDE. *The Most Ancient East. The Oriental Prelude to European Prehistory.* London, Kegan Paul, 1929.

Chủ-nghĩa quốc-gia và chủ-nghĩa cộng-sản. Avec traduction en caractères chinois. Huế, 1930. [*Dép.*]

C. CLEMEN. *Les religions du monde, leur nature, leur histoire.* Avec la collaboration de F. BABINGER, L. BLAECK, H. HACKMANN, F. E. A. KRAUSE, C. H. MEYER, F. PFISTER, G. ROEDER, Dr. A. SCHOTT, F. R. SCHROEDER, E. SEEBERG, et O. STRAUSS. Traduction française par Jacques MARTY. Paris, Payot, 1930. (Bibl. historique.)

Code civil de la République de Chine. Livres I-III, traduits du chinois par Ho TCHONG-CHAN. Zi-ka-wei, Imprimerie de l'orphelinat de T'ou-Sè-Wè, 1930. [*Don de M. Hu Hán-min.*]

George CŒDÈS. *Les inscriptions malaises de Çrīvijaya.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Extr. du *BEFEO.*, XXX.)

George Cœdès. *Recueil des Inscriptions du Siam.* Deuxième partie : *Inscriptions de Dvāravatī, de Çrīvijaya et de Lăvo,* éditées et traduites par G. Cœdès. Bangkok, Bangkok Times Press, 1929. [*Don de l'auteur.*] Cf. *BEFEO.*, XXIX, 446.

Marcel Cohen. *Genou, famille, force dans le domaine chamito-sémitique.* Paris, P. Geuthner, 1928. (Mémorial Henri Basset, Publ. de l'Inst. des H. Et. marocaines, t. XVII.)

A comparative analytical catalogue of the Kanjur division of the tibetan Tripiṭaka edited in Peking during the K'ang-hsi era, and at present kept in the Library of the Otani Daigaku Kyoto. I. Kyoto, Otani Daigaku Library, 1930.

Les contes du Perroquet. Texte persan publié et traduit pour la première fois en français par L. Bogdanov. I, Texte persan. Paris, P. Geuthner, 1927.

Ananda K. Coomaraswamy. *Identification of « Eine Götterstatue aus der Spätzeit ».* Lugduni Batavorum, 1931. (Ex Actorum Orientalium, Volumine IX excerptum.) [*Don de l'auteur.*]

Georges Cordier. *Cours de langue annamite,* 1ère année. Textes. Hanoi, Tân-dân thư-quán, 1931. [*Id.*] Cf. *supra*, p. 235.

Georges Coulet. *Le Théâtre annamite classique.* 2e éd. Toulon, F. Cabasson.

Gaston Courtillier. *Les anciennes civilisations de l'Inde.* Paris, Armand Colin, 1930. (Collection Armand Colin. Section d'hist. et Sc. écon., no 122.) Cf. *BEFEO.*, XXX, 444.

Le crédit populaire agricole en Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section économique. Inspection générale de l'Agriculture, de l'Elevage et des Forêts.) [*Dép.*]

Dr D. Daleas. *Le haricot vert annamite contre les méfaits des mille-pattes. Discussion au sujet du đậu xanh et des traitements populaires intervenant dans les envenimations causées par les mille-pattes,* par les Drs P. Daleas et A. Sallet. Hanoi, 1930. (Extr. du Bull. Soc. méd.-chir. de l'Indochine, no 7, juillet 1930.) [*Don du Dr. A. Sallet.*]

S. N. Dasgupta. *Hindu Mysticism. Six Lectures.* London, Open Court Co, 1927.

Albert Dauzat. *La géographie phonétique et la question des substrats.* Paris, 1931. (La Nature, no 2849, 15 janvier 1931.) [*Don de M. G. Cœdès.*]

W. Deane. *Fijian Society or the Sociology and Psychology of the Fijians.* London, Macmillan, 1921.

J. Delacour. *Oiseaux des Iles Paracels,* par J. Delacour et P. Jabouille. Saigon, Gouvernement général de l'Indochine, 1930. (Travaux du Service océanographique des Pêches de l'Indochine, 3e mémoire.) [*Dép.*]

Henri Delacroix. *Le langage et la pensée.* 2e éd. Paris, Félix Alcan, 1930. (Bibl. phil. cont.)

E. Delamarre. *L'émigration et l'immigration ouvrière en Indochine.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale du Travail de l'Indochine.) [*Dép.*]

Destenay. *Chambre consultative indigène au Tonkin. (Session ordinaire 1914.) Discours prononcé à l'ouverture de la session, le 14 décembre 1914.* Hanoi, Imprimerie tonkinoise. [*Id.*]

M. W. De Visser. *Ancient buddhism in Japan. Sūtras and ceremonies in use*

in the seventh and eighth centuries A. D. and their history in later times. T. I. Fasc. 3-4. Paris, P. Geuthner, 1930-1931. (Buddhica, 1re série : Mémoires, t. III.)

Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie. Fasc. CIV-CXI, *Lyon-Mariage*. Paris, Letouzey et Ané, 1931.

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques. Fasc. XXIX-XXX, *Avançon-Azzon*. Paris, Letouzey et Ané, 1931.

V. R. Ramachandra DIKSHITAR. *Studies in Tamil Literature and History.* London, Luzac, 1930. [*Don de l'auteur.*]

H. R. DIWEKAR. *Les fleurs de rhétorique dans l'Inde. Etude sur l'évolution des « Alaṅkāra » ou ornements stylistiques dans la littérature sanskrite.* Paris, A. Maisonneuve, 1930.

Le Domaine colonial français, suivi d'un aperçu général sur les colonies étrangères. Paris, Les Editions du Cygne, 1929-1930, 4 vol.

Georges DUMAS. *L'expression de la douleur.* Conférence faite le 1er juin 1930 à l'Institut Franco-japonais du Kansai. Kyōto. [*Ech.*]

René DUSSAUD. *Discours prononcé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séance publique annuelle du vendredi 21 novembre 1930.* Paris, Firmin-Didot, 1930. [*Don.*]

Binode Behari DUTT. *Town Planning in Ancient India.* Calcutta, Thacker, 1925.

Trois écoles d'art de l'Indochine. Hanoi, Phnom-penh, Bien-hoa. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des services d'intérêt social. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Dép.*]

L'Ecole de plein exercice de Médecine et de Pharmacie de l'Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section générale.) [*Id.*]

L'Ecole Française d'Extrême-Orient. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Arts.) [*Id.*]

Encyclopædie van Nederlandsch-Indië. 2de druk. *Aanvullingen en Wijzigingen.* Afl. 24-25 (November 1930-Januari 1931). 'S-Gravenhage, M. Nijhoff, 1930-1931.

Encyclopédie de l'Islām. Dictionnaire géographique, ethnographique et biographique des peuples musulmans, publié par M. Th. HOUTSMA, A. J. WENSINCK, E. LEVI-PROVENÇAL, H. A. R. GIBB et W. HEFFENING. Livraison 43. *Masdjid-Maṣmūda.* Paris, A. Picard, 1931.

L'enseignement secondaire indochinois et les humanités extrême-orientales. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des services d'intérêt social. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Dép.*]

Essai de catalogue des clichés de l'Office indochinois de la Propagande et du Tourisme (Section photographique) du Gouvernement général de l'Indochine. Hanoi, Imprimerie Minsang, 1931. [*Id.*]

Exhibition of Paintings by Rabindranath Tagore. The Fifty-Sixth Street Galleries-New York, November 1930. [*Don de l'éditeur.*]

Henry George FARMER. *Studies in Oriental Musical Instruments.* First Series. London, Harold Reeves, 1931.

Henri FAUCONNIER. *Malaisie.* 188e éd. Paris, Stock, 1930. [*Don de M. P. Mus.*]

Otto Fischer. *Die chinesische Malerei der Han-Dynastie.* Berlin, Paul Neff, 1931. [*Ech.*]

Alfred Forke. *Dichtungen der T'ang- und Sung-Zeit aus dem chinesischen metrisch übertragen* von Alfred Forke. Hamburg, W. de Gruyter, 1929-1930. (Veröffentlichungen des Seminars für Sprache und Kultur Chinas an der Hamburgischen Universität, Nrs. 2 & 4.)

Gustave Fougères. *Les premières civilisations*, par Gustave Fougères, Georges Contenau, René Grousset, Pierre Jouguet, Jean Lesquier. Nouvelle édition. Paris, F. Alcan, 1929. (Peuples et Civilisations, I.)

Pierre Foulon. *Angkor dans la forêt. Chante-fable archéologique.* Préface de George Cœdès. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931.

O. Franke. *Geschichte des chinesischen Reiches. Eine Darstellung seiner Entstehung, seines Wesens und seiner Entwicklung bis zur neuesten Zeit.* I, *Das Altertum und das Werden des Konfuzianischen Staates.* Berlin, Walter de Gruyter, 1930.

Dr Gaide. *L'Assistance médicale et la protection de la santé publique.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux de l'Indochine.) [*Dép.*]

Id. *Le Choléra en Indochine*, par les docteurs Gaide et Bodet. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux de l'Indochine.) [*Id.*]

Id. *Congrès scientifiques et sanitaires en Extrême-Orient (1908 à 1930).* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux de l'Indochine.) [*Id.*]

Id. *La fièvre récurrente et le béribéri en Indochine*, par les docteurs Gaide et Bodet. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux de l'Indochine.) [*Id.*]

Id. *Le péril vénérien en Indochine*, par le Médecin général Inspecteur Gaide et le Médecin commandant Campunaud. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux.) [*Id.*]

Id. *La peste en Indochine*, par les docteurs Gaide et Bodet. Août 1930. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux de l'Indochine.) [*Id.*]

Id. *La prévention et le traitement de la lèpre en Indochine*, par les docteurs Gaide et Bodet. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux de l'Indochine.) [*Id.*]

Id. *Les stations climatiques en Indochine.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux de l'Indochine.) [*Id.*]

Dr Gaide. *La tuberculose et sa prophylaxie en Indochine française*, par les docteurs Gaide et Dorolle. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux de l'Indochine.) [*Dép.*]

Id. *La variole et les vaccinations jennériennes en Indochine*, par les docteurs Gaide et Bodet. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux de l'Indochine.) [*Id.*]

J. de Galembert. *Les Administrations et les Services publics indochinois*. 2e édition revue et augmentée par E. Erard. Hanoi, Lê-văn-Tân, 1931. (Gouvernement général de l'Indochine. Office indochinois de la Propagande.) [*Id.*] Cf. *supra*, p. 238.

L. Gallin. *Le Service radiotélégraphique de l'Indochine, de sa création (1909) à la fin de 1930*. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social.) [*Id.*]

T. R. Gambier-Parry. *A catalogue of photographs of sanskrit mss. purchased for the administrators of the Max Müller Memorial Fund*. London, Humphrey Milford, 1930. [*Don de l'éditeur.*]

J. Gauthier. *Travaux de défense contre les inondations. Digues du Tonkin*. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Hydraulique agricole.) [*Dép.*]

Alice Getty. *The Gods of Northern buddhism. Their history, iconography and progressive evolution through the Northern buddhist countries*. With a general introduction on buddhism, translated from the french of J. Deniker. 2d ed. Oxford, Clarendon Press, 1928. Cf. *BEFEO.*, XXVIII, 307-308.

William Gill. *Myths and Songs from the South Pacific*. London, Henry S. King, 1876.

Victor Goloubew. *Léonard-Eugène Aurousseau (1888-1929)*. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1929. (Extr. du *BEFEO.*, XXIX, 1929.)

Théodore Gomperz. *Les penseurs de la Grèce. Histoire de la philosophie antique*. Traduction de A. Reymond. 3e édition française conforme à la quatrième édition allemande. T. I. Paris, Payot, 1928. (Bibliothèque scientifique.)

Henri Gourdon. *L'Indochine*. Paris, Larousse, 1931. (Collection coloniale.) Cf. *supra*, p. 225.

Nicolaus de Graaff. *Reisen van Nicolaus de* Graaff. *Gedaan naar alle gewesten des Werelds. Beginnende 1639 tot 1687 incluis*. Uitgegeven en toegelicht door J. C. M. Warnsinck. s'Gravenhage, M. Nijhoff, 1930. (Linschoten-Vereeniging, XXXIII.)

René Grousset. *Les civilisations de l'Orient*. T. III. *La Chine*. T. IV. *Le Japon*. Paris, G. Crès, 1930. Cf. *BEFEO.*, XXX, 481.

Dr Guillemet. *Principes élémentaires d'hygiène*. Cours enfantin et préparatoire. Edition des écoles annamites. Hanoi, G. Taupin, 1931. (Collection de livres classiques pour l'enseignement élémentaire indochinois. Traduction française publiée pour l'Exposition coloniale internationale de 1931. Edité par la Direction générale de l'Instruction publique en Indochine.) [*Dép.*]

J. Guillerm. *L'Industrie du nước-mắm en Indochine*. Saigon, Albert Portail. 1931. (Exposition coloniale internatio ale, Paris, 1931. Indochine française. Section scientifique. Instituts Pasteur d'Indochine.) [*Id.*]

R. Halliday. *Les inscriptions môn du Siam*, éditées et traduites par R. Halliday avec la collaboration de C. O. Blagden. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Extr. du *BEFEO.*, t. XXX.)

Yoshito Harada. *Lo-lang. A Report on the Excavation of Wang Hsü's Tomb in the « Lo-lang » province, an Ancient Chinese Colony in Korea.* With the collaboration of Kingo Tazawa. With Appendix *On Human Bones, Teeth and Hair found in Wang Hsü's Tomb*, By K. Kiyono, etc. By order of the Faculty of Letters, Tokyo Imperial University. Tokyo, Toko-Shoin, 1930. [*Don.*]

Lafcadio Hearn. *Etudes bouddhistes et Rêveries exotiques.* Traduction de Marc Logé. 2e éd. Paris, Mercure de France, 1930. (Coll. d'auteurs étrangers.)

Ernst Herzfeld. *Kushano-Sasanian Coins.* Calcutta, Government of India Central Publication Branch. (Memoirs of the Archaeological Survey of India, n° 38.) [*Ech.*]

Hikayat Hang Tuah. Die Geschichte von Hang Tuah. Aus dem Malayischen übersetzt von H. Overbeck. Vol. I-II. München, Georg Müller, 1922. (Meisterwerke Orientalischer Literaturen, 7ter & 8ter Bands.)

Histoire budgétaire de l'Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section d'administration générale. Direction des Finances.) [*Dép.*]

Histoire militaire de l'Indochine française. Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, 2 vol. et 1 pochette de cartes. (Exposition coloniale internationale de Paris de 1931.) [*Id.*]

Historique de l'Aéronautique d'Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section générale. Aéronautique militaire.) [*Id.*]

Historique et statuts de la « Société de rapprochement intellectuel franco-japonais ». Liste des membres de la Fondation. Institut franco-japonais du Kansai. Décembre 1930. [*Ech.*]

法寶義林 *Hôbôgirin. Dictionnaire encyclopédique du bouddhisme* d'après les sources chinoises et japonaises publié sous le haut patronage de l'Académie Impériale du Japon et sous la direction de Sylvain Lévi et J. Takakusu. Rédacteur en chef : Paul Demiéville. 2e fascicule : *Bombai-Bussokuseki.* Tôkyô, Maison franco-japonaise, 1930.

Rev. John Hoffmann. *Encyclopædia Mundarica.* By Rev. John Hoffmann, in collaboration with Rev. Arthur van Emelen, assisted by the Jesuit Missionaries. Vol. I, *A.* Patna, Government Printing, 1930.

Léon Homo. *La civilisation romaine.* Paris, Payot, 1930. (Bibliothèque historique.)

Elsie Houston-Peret. *Chants populaires du Brésil.* 1ère série. Paris, P. Geuthner, 1930. (Bibliothèque musicale, 1ère série, t. I.)

Harvey J. Howard. *Dix semaines avec les bandits chinois.* Traduit de l'anglais par C. Deslandes. Paris, Pierre Roger, 1930. (Collection « Voyages de jadis et d'aujourd'hui ».)

J. Hugon. *Mes paysans chinois.* Paris, Dillen, 1930.

Jean Humbert. *La disparition du datif en grec* (*du* 1er *au* Xe *siècle*). Paris, Edouard Champion, 1930. (Collection linguistique, XXXIII.)

Les impôts directs en Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section d'administration générale. Direction des Finances.) [*Dép.*]

Inauguration de l'Institut bouddhique du Laos. Vientiane, le 18 février 1931. Pnom-Penh, A. Portail, 1931. [*Id.*]

Indochine. Annam, Cambodge, Cochinchine, Laos, Tonkin. Information concerning climatic, thermal and touristic stations. Informes sobre las estaciones climáticas, termales y turisticas. Paris. Dubois et Bauer, 1930. (Office du Gouvernement général de l'Indochine.) [*Id.*]

Institut franco-japonais du Kansai. Bibliothèque Paul Claudel. Catalogue systématique des livres et catalogue alphabétique des périodiques au 30 septembre 1930. [*Ech.*]

Inventaire de la France d'outre-mer et des états et pays sous mandat français. Paris, Lang, 1930-1931. (Répertoire général de la grande industrie, V^e^ année, n° 5.) [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

H. Jacotot. *La peste bovine en Indochine.* Saigon, Albert Portail, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section scientifique. Instituts Pasteur d'Indochine.) [*Dép.*]

William James. *L'Expérience religieuse. Essai de psychologie descriptive.* Traduit par Frank Abauzit. Paris, Félix Alcan, 1906.

K. P. Jayaswal. *Hindu Polity. A Constitutional History of India in Hindu Times.* Calcutta, Butterworth, 1924.

Robert Jobez. *L'Expertise en écriture des documents chinois.* Tientsin, The Chihli Press, 1930.

Arvid Jongchell. *Huo Kuang och hans tid. Täxter ur Pan Ku's Ch'ien Han Shu.* Göteborg, Wettergren & Kerbers Förlag, 1930. [*Don des éditeurs.*]

Kālāmasutta. Extrait de l'Aṅguttaranikāya Dīghanipāta, traduit du pāli en cambodgien par Phra Maha Vimaladhamma. Traduit en laotien par Maha Phal, Phra Phichit Pricha. Revu et corrigé par Maha keo. Vientiane, Institut Bouddhique au Laos, 1931. [*Dép.*]

Kāśyapa V. *Dhampiyā Aṭuvā Gāṭapadaya. A glossarial commentary on the Dhammapadaṭṭha Kathā*, by Kāśyapa V, King of Ceylon (929-939 A. C.). Edited by D. B. Jayatilaka. Part I. Colombo, Lankābhinava Viśruta Press, 1929.

A. Kerr. *The Genera Hydnocarpus and Taraktogenos in Siam.* Bangkok Times Press, 1930. (Technical and Scientific supplement to the Record, n° 7.) [*Don de l'auteur.*]

Alexander Haggerty Krappe. *The Science of Folk-lore.* London, Methuen, 1930.

Alexandre Haggerty Krappe. *Mythologie universelle.* Paris, Payot, 1930. (Bibliothèque scientifique.)

Krishna-Dwaipayana-Vyasa. *The Srimad-Bhagbatam.* Translated into English Prose from the original Sanskrit Text by J. M. Sanyal. Vol. I. Part III. Calcutta, Oriental Publishing C°, [1930].

Kṣīrataraṅgiṇī Kṣīrasvāmin's *Kommentar zu* Pāṇini's *Dhātupāṭha.* Zum ersten Mal herausgegeben von Dr. Bruno Liebich. Breslau, Marcus, 1930. (Indische Forschungen, Doppelheft 8/9.)

Shri Kunda Kunda Acharya. *Samayasara* (*The Soul-Essence*). The Original Text in Prakrit, with its Samskrit Renderings, and a Translation, Exhaustive Commentaries, and an Introduction by Rai Bahadur J. L. Jaini, assisted by Jain-Dharma

Bhushana Brahmachari Sital Prasada Ji. Lucknow, Central Jaina Publishing House, 1930. (Sacred Books of the Jainas, vol. VIII.)

A. Lacroix. *La jadéite de Birmanie : les roches qu'elle constitue ou qui l'accompagnent. Composition et origine.* Paris, Masson, 1930. (Cinquantenaire de la Société française de Minéralogie. Livre jubilaire, 1878-1928. Extrait.) [*Don de l'auteur.*]

Marcelle Lalou. *Iconographie des étoffes peintes (Paṭa) dans le Mañjuśrīmūlakalpa.* Paris, P. Geuthner, 1930. (Buddhica, 1ère série : Mémoires, tome VI.)

J. C. Lamster. *Gids in het Volkenkundig Museum.* VIII. *Nieuw Guinee.* Amsterdam, Druk. De Bussy, 1930. (Koninklijke Vereeniging Koloniaal Instituut.) [*Ech.*]

Langue et Lecture indigène. Cours élémentaire. Edition des écoles cambodgiennes. Hanoi, G. Taupin, 1931. (Collection de livres classiques pour l'enseignement élémentaire indochinois. Traduction française publiée pour l'Exposition coloniale internationale de 1931. Edité par la Direction générale de l'Instruction publique en Indochine.) [*Dép.*]

Larousse du XXe siècle. Publié sous la direction de Paul Augé. Tome III, *E-H.* Paris, Librairie Larousse, 1930.

Henry Lasvigne. *Petite Princesse. Nouvelle d'Extrême-Orient.* Hanoi, Imprimerie tonkinoise, 1931. (Editions de l'Eveil Economique.)

Louis de La Vallée Poussin. *Documents d'Abhidharma,* traduits et annotés. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Extr. du *BEFEO.*, XXX.)

Id. *Etudes et textes tantriques.* I, *Pañcakrama.* Gand, H. Engelcke, 1896. (Recueil de travaux publiés par la Faculté de Philosophie et Lettres, 16e fasc.) [*Don de l'auteur.*]

Bimala Charan Law. *Some Kṣatriya Tribes of Ancient India.* Calcutta, Baptist Mission Press, 1924.

Paul Le Boulanger. *Histoire du Laos français. Essai d'une étude chronologique des principautés laotiennes.* Paris, Plon, 1930. Cf. *BEFEO.*, XXX, 423.

H. Le Breton. *De la cité jaune à l'état moderne. Introduction à l'étude de l'évolution de l'Extrême-Asie. Essai.* Paris, Deshayes, 1930. (Revue du Pacifique.)

Reginald le May. *Siamese Tales Old and New. The Four Riddles and Other Stories,* translated by Reginald le May. With some Reflections on the Tales. London, Noel Douglas, 1930.

Dr A. Le Roy des Barres. *Le cancer de la verge.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Direction de la prophylaxie du cancer en Indochine.) [*Dép.*]

Sylvain Lévi. *L'Inde et le Monde.* 2e tirage. Paris, Honoré Champion, 1928.

Liang K'i-tch'ao. *History of Chinese Political Thought during the early Tsin Period.* London, Kegan Paul, 1930. (International Library of Psychology Philosophy and Scientific Method.)

Dr. Bruno Liebich. *Konkordanz Pāṇini-Candra.* Breslau, Marcus, 1928. (Indische Forschungen, 6. Heft.)

Liste des Hôtels et Bungalows de l'Indochine. Hanoi, 1931. Avec traduction anglaise. (Gouvernement général de l'Indochine, Office indochinois du Tourisme et de la Propagande.) [*Dép.*]

Liste générale de classement des monuments historiques de l'Indochine. (*Arrêtés des 16 mai 1925, 20 novembre 1926, 1er juin 1928, 13 juillet 1928 et 29 avril 1930.*) Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Gouvernement général de l'Indochine, Ecole Française d'Extrême-Orient.)

Adolphe LODS. *Israël. Des origines au milieu du VIIIe siècle.* Paris, La Renaissance du Livre, 1930. (L'Evolution de l'Humanité. Synthèse collective, vol. 27.)

Lois siamoises. Code de 1805 A. D. XIV. *Lois diverses.* Texte édité par Jean BURNAY et Robert LINGAT. Bangkok, Imprimerie de l'Assomption, 1930. [*Don des auteurs.*] Cf. *BEFEO.*, XXX, 472.

Lokadīpanī (Ms. en caractères birmans).

Lokadīpanīnissaya (Ms. en caractères birmans).

Lokapaññatti (Ms. en caractères birmans).

Lokupatti (Ms. en caractères birmans).

MADROLLE. *Indochine du Sud. De Marseille à Saigon. Djibouti, Ethiopie, Ceylan, Malaisie, Cochinchine, Cambodge, Bas-Laos, Sud-Annam, Siam.* 2e éd. Paris, Hachette, 1928.

Victor MAGNIEN. *Les mystères d'Éleusis. Leurs origines, le rituel de leurs initiations.* Paris, Payot, 1929. (Bibliothèque scientifique.)

Mahāvyutpatti 梵藏漢和四譯對校飜譯名義大集. [Kyōto, Université impériale, 1916.]

Walter H. MALLORY. *China : Land of Famine.* New York, American Geographical Society, Special Publication, n° 6.)

Manuel de lecture. Cours élémentaire. Publié par les soins du Service local de l'Enseignement. Phnom-penh, Imprimerie du Gouvernement, 1929. (Collection des livres classiques à l'usage des écoles élémentaires cambodgiennes.) [*Dép.*]

Manuel de morale. Cours enfantin. Edition des Ecoles annamites. Hanoi, G. Taupin, 1931. (Collection de livres classiques pour l'Enseignement élémentaire indochinois. Traduction française publiée pour l'Exposition coloniale internationale de 1931. Edité par la Direction générale de l'Instruction publique en Indochine.) [*Id.*]

Manuel de morale. Cours préparatoire. Edition des Ecoles annamites. Hanoi, G. Taupin, 1931. (Collection de livres classiques pour l'Enseignement élémentaire indochinois. Traduction française publiée pour l'Exposition coloniale internationale de 1931. Edité par la Direction générale de l'Instruction publique en Indochine.) [*Id.*]

Les manuels scolaires et les publications pédagogiques de la Direction générale de l'Instruction publique. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Id.*]

The Manyôśû, translated and annotated by Dr. J. L. PIERSON Jr. Book II. Leyden, E. J. Brill, 1931.

Mappae Arabicae. Arabische Welt- und Länderkarten, herausgegeben von Konrad MILLER. V. Band. Weltkarten und Nachträge zu den Länderkarten, mit Beiheft. Stuttgart, Selbstverlag des Herausgebers, 1931.

Henri MARCELET. *L'huile de Cá Mòi* (*Dorosoma nasus*). *Etude physico-chimique.* Saigon, A. Portail, 1929. (Service océanographique des pêches de l'Indochine, 12e note.) [*Dép.*]

Henri MARCHAL. *Guide to Angkor. Angkor Vat, Angkor Thom and Monuments*

of « Great Circuit » and « Little Circuit ». Saigon, Société des Editions d'Extrême-Asie, 1930. [*Don de M. G. Cœdès.*]

Emm. de Martonne. *Europe centrale.* 1ère partie. *Généralités. Allemagne.* Paris, A. Colin, 1930. (Géographie universelle, t. IV.)

Georges Maspero. *Un empire colonial français. L'Indochine.* Ouvrage publié sous la direction de M. Georges Maspero. Tome II. *L'Indochine française. L'Indochine économique. L'Indochine pittoresque.* Paris et Bruxelles, G. Van Oest, 1930. [*Don de l'éditeur.*]

Henri Massé. *L'Islam.* Paris, Armand Colin, 1930. (Collection Armand Colin, Section d'Histoire et Sciences économiques, n° 126.)

Akira Matsumura. *On the Cephalic Index and Stature of the Japanese and their Local Differences. A Contribution to the Physical Anthropology of Japan.* (Journ. Fac. Sc., Imp. Univ. Tokyo, Sect. V, Anthropology, vol. I, part 1, March 1925.) [*Don de l'auteur.*]

Nānālāl C. Mehtā. *Gujarati Painting in the Fifteenth Century. A Further Essay on Vasanta Vilāsa.* London, India Society, 1931. [*Don.*]

Carl Meinhof. *Die libyschen Inschriften. Eine Untersuchung.* Leipzig, F. A. Brockhaus, 1931. (Abhand. für die Kunde des Morgenl., XIX. Band, Nr. 1.) [*Ech.*]

Dr. B. Menaut. *Matière médicale cambodgienne.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Services sanitaires et médicaux de l'Indochine.) [*Dép.*]

J. J. Meyer. *Gesetzbuch und Purāṇa.* Breslau, Marcus, 1929. (Indische Forschungen, 7. Heft.)

Roland Meyer. *Cours de cambodgien et lectures cambodgiennes.* Nouvelle édition. Phnom-penh, A. Portail, 1929.

Id. *Le Laos.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française.) [*Dép.*]

Sakae Miki. *The Exploits of Okya Senaphimocq (Yamada Nagamasu), the Japanese general in Siam in the Seventeenth Century.* Tokyo, 1931.

Id. *The Sawankalok Kiln in Siam.* Tokyo, 1931.

Id. *The Siamese Chintz.* S. l. n. d.

Mi-la-ras-pa or Rnam-Thar of Rje-Tsun Mi-La-Ras-Pa. Chapter VII. Edited by Mahamahopadhyaya Satis Chandra Acharyya Vidyabhusana. Darjeeling, Darjeeling Branch Press, 1912.

A. Monfleur. *Monographie de la province du Darlac (1930).* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Annam.) [*Dép.*]

Th. Monod. *Sur un Caphyra indo-chinois commensal d'un Alcyon.* Saigon, A. Portail, 1928. (Service océanographique des Pêches de l'Indochine, 8e note). [*Dép.*]

Masatoshi Gensen Mori. *The Pronunciation of Japanese.* Tokyo, The Herald-Sha, 1929.

Dr Henry G. S. Morin. *Sur la lutte contre le paludisme dans les collectivités ouvrières (Est-Cochinchine et Sud-Annam). Essai de prophylaxie rationnelle et pratique à l'usage des exploitations agricoles, industrielles et forestières des chantiers de travaux publics et de chemin de fer, etc..* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-

Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale du Travail de l'Indochine.) [*Dép.*]

Princess MURAT. *Angkor the magnificent, yesterday and to-day.* Shanghai, 1927. (China Journal, vol. VII, nº 3, September 1927.) [*Don de M. G. Cœdès.*]

Paul MUS. [*Notes critiques. 1929.*] Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1929. (Extr. du *BEFEO.*, XXIX.)

Marcel NER. *Centenaire de Fustel de Coulanges. La cité antique et l'Annam d'autrefois.* Conférence faite à la Société de Géographie le 9 juin 1930. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (19e cah. de la Soc. de Géogr. de Hanoi.) [*Don.*]

Arthur Percival NEWTON. *Travel and Travellers of the Middle Ages.* London, Kegan Paul, 1930. History of Civilization.)

NGUYỄN-VĂN-KHOAN. *Essai sur le* đình *et le culte du génie tutélaire des villages au Tonkin.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Extr. du *BEFEO.*, XXX, 1-2.)

Nói về cộng-sản (avec traduction en caractères chinois). Huè, 1930. [*Dép.*]

Georges NORÈS. *Itinéraires automobiles en Indochine. Guide du touriste.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, 3 vol. [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

Notes and Queries on anthropology. 5th edition edited for the British association for the advancement of science by a Committee of Section H. London, Royal Anthropological Institute, 1929.

Notice sur la Garde indigène du Tonkin [par A. MARROU]. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section d'administration générale et des Services de la défense.) [*Dép.*]

Mgr OLICHON. *Histoire d'un prêtre tonkinois. Le Baron de Phát-diệm.* Paris, Bloud, 1930.

R. OTTO. *Le sacré. L'élément non-rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel.* Traduction française par André JUNDT, revue par l'auteur, d'après la 18e édition allemande. Paris, Payot, 1929. (Bibliothèque scientifique.)

Paramatthamañjusā, ṭikā du Visuddhimagga. Bangkok, E. B. 2468-2470 (1925-1927), 3 vol. [*Don.*]

Vilfredo PARETO. *Traité de sociologie générale.* Edition française par Pierre BOVEN, revue par l'auteur. Paris, Payot, 1917-1919, 2 vol.

Pierre PASQUIER. *L'Annam d'autrefois. Essai sur la constitution de l'Annam avant l'intervention française.* Nouveau tirage de l'édition de 1907. Paris, Société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales, 1930.

E. K. PEKARSKII. *Slovarĭ yakutskago yazyka.* Fasc. XII. Publié par l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. Leningrad, Imprimerie académique d'Etat, 1930. (Travaux de l'Expédition yakoute, III, 1.) [*Ech.*]

La pénétration scolaire dans les minorités ethniques. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Dép.*]

La pénétration scolaire dans les pays annamites (*Tonkin, Annam, Cochinchine*). Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris,

1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Dép.*]

La pénétration scolaire en pays cambodgien et laotien. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Id.*]

Petit Guide illustré de Dalat. Indochine française. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930.

Le Petit Lycée de Dalat. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Dép.*]

Phạm QUỲNH. *Le paysan tonkinois à travers le parler populaire suivi d'un Choix de chansons populaires.* Hanoi, Đông-kinh ấn-quán, 1930. (Nam-phong tùng thư, Hors série, II.) Cf. *BEFEO.*, XXX, 432.

Arthur Upham POPE. *An introduction to Persian Art since the seventh century A. D.* London, Peter Davies, 1930.

C. J. POPP SERBOIANU. *Les Tsiganes. Histoire. Ethnographie. Linguistique. Grammaire. Dictionnaire.* Paris, Payot, 1930. (Bibliothèque scientifique.)

A. A. POUYANNE. *Dragages de Cochinchine. Canal Rachgia-Hatien.* Saigon, S. I. L. I., 1930. (Gouvernement général de l'Indochine, Inspection générale des Travaux publics.) [*Dép.*]

ID. *L'hydraulique agricole au Tonkin.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale des Travaux publics.) [*Id.*]

ID. *L'hydraulique agricole au Tonkin.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, 1 vol. de texte et 1 atlas. (Extrait du Bulletin Economique de l'Indochine.) [*Id.*]

Dr. K. Th. PREUSS. *Tod und Unsterblichkeit im Glauben der Naturvölker.* Tübingen, J. C. B. Mohr, 1930. (Sammlung Gemeinverständlicher Vorträge, 146.)

A. PROCOPÉ-WALTER. *Le prototype local des animaux galopants dans l'art de l'Asie antérieure.* Paris, P. Geuthner, 1929. (Extrait de la Revue Syria, 1929.)

Jean PRZYLUSKI. *Exposé des titres de* Jean PRZYLUSKI (Bibliographie, 1930.) [*Don de M. P. Mus.*]

ID. *La légende de Kṛṣṇa dans les bas-reliefs d'Angkor-Vat.* Paris, G. Van Oest, 1928. (Extrait de la Revue des Arts asiatiques.) [*Don de l'auteur.*]

ID. *Un chef-d'œuvre de la sculpture chame. Le piédestal de Trà-kiệu.* Paris, G. Van Oest, 1930. (Extrait de la Revue des Arts asiatiques.) [*Id.*]

Fernaõ de QUEYROZ. *The Temporal and Spiritual Conquest of Ceylon.* Translated by S. G. PERERA. Books 1-6. Colombo, A. C. Richards, 1930.

Diwan Bahadur K. RANGACHARI. *The Sri Vaishnava Brahmans.* Madras, Government Press, 1931. (Bulletin of the Madras Government Museum. New Series. General Section, Vol. II, Pt. 2.) [*Don.*]

Hemchandra RAYCHAUDHURI. *Political History of Ancient India from the Accession of Parikshit to the Extinction of the Gupta Dynasty.* 2d edition, revised and enlarged. Calcutta, University of Calcutta, 1927.

Recueil des avis du Comité consultatif de jurisprudence annamite sur les coutumes des Annamites du Tonkin en matière de droit de famille, de succession et de biens cultuels. Hanoi, Imprimerie Trung-Bắc Tân-văn, 1930. [*Dép.*]

Recueil général de la législation et de la réglementation de l'Indochine. Publié par le Service de Législation et d'Administration du Gouvernement général. Supplément de 1926-1927. 2e partie (Arrêtés, décisions et circulaires du Gouverneur général et des Chefs d'administration locale). 3e partie (Ordonnances des souverains de l'Annam, du Cambodge et de Luang-Prabang). Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. [*Dép.*]

Réglementation du travail en Indochine. Textes en vigueur au 31 octobre 1930. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931 (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Inspection générale du Travail.) [*Id.*]

Relations of Golconda in the Early Seventeenth Century. Edited by W. H. Moreland. London, Hakluyt Society, 1931. (Hakluyt Society, 2d Ser., no LXVI.)

Jean Renaud. *Le Laos. Dieux, bonzes et montagnes.* Documentation de Pierre Deloncle. Paris, A. Redier, 1930. (Toutes nos colonies, no 1.) [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

Repertorium op de Literatuur betreffende de Nederlandsche Koloniën. Tweede vervolg (1901-1905) samengesteld door A. Hartmann. Derde-Zesde vervolg (1906-1925) samengesteld door W. J. P. J. Schalker en W. C. Muller. 's-Gravenhage, M. Nijhoff, 1906-1928.

Michel Revon. *Le shinntoïsme.* T. I. *Les dieux du shinnto.* Paris, E. Leroux, 1907.

Riziculture en Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section économique. Inspection générale de l'Agriculture, de l'Elevage et des Forêts.) [*Dép.*]

Charles Robequain. *L'Indochine française.* Paris, Horizons de France, 1930. (Extr. de *La France lointaine.*) Cf. *supra*, p. 223.

Guy C. Robson. *Céphalopodes des mers d'Indochine.* Saigon, A. Portail, 1928. (Service océanographique des Pêches de l'Indochine, 10e note.) [*Dép.*]

Erwin Rohde. *Psyché. Le culte de l'âme chez les Grecs et leur croyance à l'immortalité.* Edition française par Auguste Reymond. Paris, Payot, 1928. (Bibliothèque scientifique.)

Louis Roubaud. *Việt-nam. La tragédie indo-chinoise. 2 enquêtes.* 6e mille. Paris, Librairie Valois, 1931.

J. Helen Rowlands. *La femme bengalie dans la littérature du Moyen-Age.* Paris, A. Maisonneuve, 1930. [*Don de l'éditeur.*]

W. Ruinen. *Gids in het Volkenkundig Museum.* VII. *De Molukken.* Amsterdam, Druk De Bussy, 1930. (Koninklijke Vereeniging Koloniaal Instituut.) [*Ech.*]

Henri Russier. *L'Indochine française*, par Henri Russier, avec la collaboration de Henri Gourdon et Edouard Russier. Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. [*Don des éditeurs.*] Cf. *supra*, p. 234.

Saddhammapajjotikā, the Commentary on the Mahā-Niddesa. Edited by A. P. Buddhadatta. Vol. I. London, Humphrey Milford, 1931. (Pali Text Society.)

Dr A. Sallet. *Bibliographie des travaux publiés par le Docteur* A. Sallet *au 1er octobre 1930.* Huế, Đắc-lập, 1930. [*Don de l'auteur.*]

Id. *La médecine vétérinaire chez les Annamites.* Hanoi, 1931. (Extrait du Bull. de la Soc. médico-chirurgicale de l'Indochine, nos 10-11, octobre-novembre 1930.) [*Id.*]

P. Sambamoorthy. *Catalogue of the Musical Instruments exhibited in the Government Museum Madras.* Madras, Government Press, 1931. (Bulletin of the

Madras, Government Museum. New Series, General Section, vol. II, Part 3.) [*Don.*]

John SANDERSON. *The Travels of* John SANDERSON *in the Levant 1584-1602*. With his Autobiography and Selections from his Correspondence. Edited by Sir William FOSTER. London, Hakluyt Society, 1931. (Hakluyt Society, 2d Ser., N° LXVII.)

Kr. SANDFELD. *Linguistique balkanique. Problèmes et résultats*. Paris, Edouard Champion, 1930. (Collection linguistique, XXXI.)

Albert SARRAUT. *Indochine*. Documents commentés par Charles ROBEQUAIN. Paris, Firmin-Didot, 1930. (Images du Monde, III.)

P. P. S. SASTRI. *A descriptive catalogue of the sanskrit manuscripts in the Tanjore Mahārāja Serfoji's Sarasvati Mahāl Library Tanjore*. Vol. VII-IX. Srirangam, Sri Vani Vilas Press, 1930. [*Don de l'éditeur.*]

F. M. SAVINA. *Histoire des Miao*. 2e édition. Hongkong, Imprimerie de la Société des Missions-Etrangères, 1930. [*Don de l'auteur.*]

Le Service de l'Instruction publique en Indochine en 1930. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des Services d'intérêt social. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Dép.*]

Service Géographique de l'Indochine. Son organisation. Ses méthodes. Ses travaux. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Gouvernement général de l'Indochine.) [*Id.*]

Siam. General and Medical Features. Far Eastern Association of Tropical Medicine. Issued by the Executive Committee of the Eighth Congress. Bangkok Times Press, 1930. [*Don de l'éditeur.*] Cf. *BEFEO.*, XXX, 471.

Siam. Nature and Industry. Issued by the Ministry of Commerce and Communications. Bangkok Times Press, 1930. [*Id.*] Cf. *BEFEO.*, XXX, 471.

Walter SIMON. *Tibetisch-Chinesische Wortgleichungen, ein Versuch*. Berlin, Walter de Gruyter, 1930.

S. M. SISAVANG VONG. *Athi Phommacharyakasikkha. Petit manuel de discipline bouddhique*. Vientiane, Institut bouddhique au Laos, 1931. [*Dép.*]

Arthur H. SMITH. *La vie des paysans chinois*. Traduit par B. MAYRA et le Lt-Cl de FONLONGUE. Paris, Payot, 1930. (Coll. d'ét., de doc. et de tém. pour servir à l'histoire de notre temps.)

G. Elliot SMITH. *Elephants and Ethnologists*. London, Kegan Paul, 1924.

Vincent A. SMITH. *A history of Fine Art in India & Ceylon*. 2d edition, revised by K. de B. CODRINGTON. Oxford, Clarendon Press, 1930.

Bernard SOL. *Recueil général et méthodique de la législation et de la réglementation des colonies françaises*. Textes émanant du Pouvoir central, recueillis, classés et mis à jour par Bernard SOL et Daniel HARANGER. Première partie. Législation générale et organisation judiciaire. T. II. *Code de commerce. Code d'instruction criminelle. Code pénal*. (A jour au 31 décembre 1929). Paris, Société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales, 1930. [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

W. E. SOOTHILL. *The Lotus of the Wonderful Law or the Lotus Gospel, Saddharma Pundarīka Sūtra, Miao-Fa Lien Hua Ching*. Oxford, Clarendon Press, 1930. Cf. *supra*, p. 278.

Statistique générale de l'Indochine. Résumé rétrospectif 1913-1929. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931.

Indochine française. Section du Commerce et de l'Industrie. Inspection générale des Mines et de l'Industrie.) [*Dép.*]

Sir Aurel Stein. *An archaeological tour in Upper Swāt and adjacent hill tracts.* Calcutta, Government of India Central Publication Branch. (Memoirs of the Archaeological Survey of India, nº 42.) [*Ech.*]

E. Steinilber-Oberlin. *Les sectes bouddhiques japonaises. Histoire. Doctrines philosophiques. Textes. Les sanctuaires.* Par E. Steinilber-Oberlin, avec la collaboration de Kuni Matsuo et de plusieurs prêtres et professeurs bouddhistes. Paris, G. Crès, 1930.

S. R. Steinmetz. *Gesammelte kleinere Schriften zur Ethnologie und Soziologie.* Vol. I-II. Groningen, P. Noordhoff, 1928-1930, 2 vol.

Margaret Sinclair Stevenson. *Without the Pale. The Life Story of an Outcaste.* London, Association Press, 1930. (Religious Life of India.)

C. A. Storey. *Catalogue of the arabic manuscripts in the Library of the India Office.* Volume II, 1. *Qur'ānic literature.* London, Oxford University Press, 1930. [*Don de l'éditeur.*]

B. H. Streeter et A. J. Appasamy. *Le Sadhou. Etude de mysticisme et de religion pratique.* Traduit de l'anglais. Paris, Fischbacher, 1930.

Samdach Chaufea Thiounn. *Danses cambodgiennes,* d'après la version originale du Samdach Chaufea Thiounn, revue et augmentée par Jeanne Cuisinier. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. [*Don de la Bibliothèque royale de Phnom Penh.*]

G. Tirant. *Œuvre ichtyologique* de G. Tirant. Réimpression. Saigon, A. Portail, 1929. (Service océanographique des Pêches de l'Indochine, 6e note.) [*Dép.*]

Charles Tisserant. *Dictionnaire banda-français.* Paris, Institut d'Ethnologie, 1931. (Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, XIV.) [*Ech.*]

Id. *Essai sur la grammaire banda.* Paris, Institut d'Ethnologie, 1930. (Trav. et Mém. de l'Inst. d'Ethn., XIII.) [*Id.*]

R. Torii. *Etudes anthropologiques. Les Mandchoux.* Tokyo, The University, Taisho III, 1914 (Journ. of the College of Science, Imp. Univ. of Tokyo, vol. XXXVI, art. 6.) [*Don de M. A. Matsumura.*]

Id. *Etudes archéologiques et ethnologiques. Populations préhistoriques de la Mandchourie méridionale.* (Journ. Coll. Sc., Imp. Univ. Tokyo, vol. XXXVI, art. 8, oct. 1915.) [*Id.*]

Trần-kê-Xương. *Vị-xuyên thi-văn tập. Văn thơ giật sử ông* Trần-kê-Xương. Publié par Lê-Dư. Hanoi, Nam-kỳ thư-quán, 1931. (Quốc-học tùng-san, 2.) [*Don de M. Lê-Dư.*]

Travaux de l'Ecole de Médecine de l'Indochine. Extrait des observations recueillies dans les Services de clinique médicale, chirurgicale et obstétricale. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. Section des sciences et des Services d'assistance sociale. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Dép.*]

Traypranam. Morceaux choisis traduits du pâli en cambodgien par Phra Khru Vimala Pannha, Um Su. Traduit en laotien par Mahaphal, Phra Phichit Pricha. Revu et corrigé par Mahakeo. Vientiane, Institut bouddhique au Laos, 1931. [*Id.*]

[*Tripiṭaka.*] *Syāmaraṭṭhasa Tepiṭakaṃ.* Bangkok, E. B. 2469-2473 (1926-1930), 45 vol. [*Don du Gouvernement siamois.*]

Walter TRITTEL. *Einführung in das Siamesische.* Berlin, Walter de Gruyter, 1930. (Lehrbücher des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin, Band XXXIV.)

Ralph Lilley TURNER. *A Comparative and Etymological Dictionary of the Nepali Language.* With Indexes of all words quoted from other Indo-Aryan Languages compiled by Dorothy Rivers TURNER. London, Kegan Paul, 1931.

TÚY-LÂN. *Gia-đình với học-đường có nên hợp tác không?* Huê, 1930. [*Don de la Résidence supérieure en Annam.*]

René VANLANDE. *L'Indochine sous la manace communiste.* Paris, J. Peyronnet, 1930. [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

VIÇÂKHADATTA. *Le sceau de Râkchasa (Moudrârâkchasa)*, drame sanskrit en sept actes et un prologue, traduit sur la dernière édition par Victor HENRY. Paris, Maisonneuve, 1888. (Collection orientale, II.)

Vijñaptimātratāsiddhi. La Siddhi de Hiuan-tsang, traduite et annotée par Louis de LA VALLÉE POUSSIN. Fasc. 7-8. Paris, P. Geuthner, 1929. (Buddhica, 1ère série : Mémoires, t. V.)

J. Ph. VOGEL. *De cosmopolitische beteekenis van het buddhisme.* Rede uitgesproken ter herdenking van den 356sten dies natalis der Leidsche Universiteit op 9 februari 1931 door den rector magnificus Dr J. Ph. VOGEL. Leiden, E. J. Brill, 1931. [*Don de l'auteur.*]

[*Voyage de S. M. Prajadhipok en Indochine.* En siamois.] Bangkok, E. B. 2473 (1930). [*Don.*]

Cecil WALSH. *Mœurs criminelles de l'Inde.* Traduit par Maurice GERIN. Paris, Payot, 1930. (Coll. d'ét., de doc. et de témoign. pour servir à l'hist. de notre temps.)

E. H. WARMINGTON. *The Commerce between the Roman Empire and India.* Cambridge, University Press, 1928.

Georges WEILL. *L'éveil des nationalités et le mouvement libéral (1815-1848).* Paris, F. Alcan, 1930. (Peuples et Civilisations, Histoire générale publiée sous la direction de Louis Halphen et Philippe Sangac, XV.)

J. V. S. WILKINSON. *The Shāh-Nāmah of* FIRDAUSĪ. Described by J. V. S. WILKINSON, with an introduction on the paintings by Laurence BINYON. London, The India Society, 1931. [*Don de l'éditeur.*]

R. O. WINSTEDT. *Malaya. The Straits Settlements and the Federated and Unfederated Malay States.* Edited by R. O. WINSTEDT. London, Constable, 1923.

ID. *Shaman Saiva and Sufi. A Study of the Evolution of Malay Magic.* London, Constable, 1925.

Stuart N. WOLFENDEN. *Outlines of Tibeto-Burman linguistic Morphology. With special reference to the Prefixes, Infixes and Suffixes of Classical Tibetan and the Languages of the Kachin, Bodo, Nâgâ, Kuki-Chin and Burma Groups.* London, Royal Asiatic Society, 1929. (Prize Publication Fund, vol. XII.)

C. Leonard WOOLLEY. *Les Sumériens.* Traduction française de E. LÉVY. Paris, Payot, 1930. (Bibl. hist.)

Yong-lo ta tien 永樂大典, k. 2948-49, 2952-55. Ms. [*Don de la National Library de Peping.*]

Ernst ZIMMERMANN. *Altchinesische Porzellane im alten Serai.* Berlin, Walter de Gruyter, 1930. (Meisterwerke der Türkischen Museen zu Konstantinopel, Band II.)

S. Zuckerman. *The Adichanallur Skulls.* With notes by G. Elliot Smith. Madras, Government Press, 1930. (Bull. of the Madras Government Museum. New Series. General Section, Vol. II, Pt 1.) [*Don.*]

* * *

Musée de Hanoi. — L'immeuble du nouveau Musée étant terminé, l'Ecole a dû s'occuper de son aménagement intérieur. D'accord avec le Gouvernement général, il a été décidé que des vitrines en bronze, sans aucun ornement, seraient commandées en France, et que les glaces seraient fournies et montées par la Société des Verreries d'Extrême-Orient. Le coût des 79 vitrines prévues excédant les disponibilités de la caisse de réserve de l'Ecole, le Gouverneur général a bien voulu, par arrêté en date du 4 mars 1931, accorder à l'Ecole une subvention de 15.000 piastres. Un marché a été passé avec la Société des Verreries d'Extrême-Orient ; et l'Agence Economique de l'Indochine, à Paris, a été chargée de traiter avec la maison Sage, de Paris, pour la confection des cadres des vitrines, qui doivent être embarquées à Marseille vers le 10 août 1931. L'Ecole Française d'Extrême-Orient espère être en état d'inaugurer son Musée à la fin de janvier 1932, époque à laquelle se réunira à Hanoi le Congrès des préhistoriens d'Extrême-Orient.

Pendant le premier semestre 1931, les collections se sont accrues d'environ 150 objets, parmi lesquels on peut signaler : un petit stūpa en terre cuite (H. : 0 m. 43) provenant de l'Ile aux Buissons (Hongay) et offert par le Cne Pinault (v. supra, p. 213) ; — une statuette du Bodhisattva enfant, debout sur un lotus devant une auréole formée de neuf dragons (H. : 0 m. 63), en bronze doré, provenant de la province de Hà-đông ; — une collection de costumes méo, lolo, thổ et mán achetés par le P. Savina dans les régions de Lao-kay, de Lai-châu, de Sơn-la et de Yên-bay ; — une collection de porcelaines sino-siamoises donnée par l'Institut Royal de Bangkok ; — un dvārapāla (H. : 0 m. 68) moderne, mais d'intéressante facture, provenant de Bali et offert par un des rajahs de cette île, S. E. Anak Agoeng Ngoerah Agoeng Anak Agoeng de Gianjar.

Musée de Tourane. — En l'absence du Dr Sallet, conservateur, le Musée est resté sous la surveillance de M. J. Y. Claeys, conservateur des monuments de l'Annam-Champa, qui nous a envoyé la note suivante au sujet d'une restauration du grand piédestal de Trà-kiệu :

« Parmi les nombreuses pièces sculptées mises au jour au cours des fouilles de Trà-kiệu, une base cylindrique portant sur sa face extérieure un décor à godrons, brisée en trois morceaux fut reconnue comme faisant partie de l'autel circulaire transporté autrefois à Tourane et monté actuellement devant la façade principale du Musée cham. Un tambour en maçonnerie avait été construit pour suppléer à la pièce absente. Celle-ci a été installée à sa place normale et l'aspect de l'autel en a été considérablement amélioré. Nous donnons ici une vue de la disposition nouvelle (pl. XX).

« Les godrons qui ornent le pourtour de ce cylindre méritent une mention particulière. Ils ne sont pas sphériques, mais s'allongent en forme d'ogive d'obus. Ce type n'est d'ailleurs pas exceptionnel au Champa ; d'autres godrons, présentant les mêmes caractères, appartenant à des pièces semblables, mais de dimensions moindres,

ont été également trouvés sur le terrain de la capitale chame. Des autels, même sur plan carré, portant le même décor, existent ailleurs, notamment à Mĩ-sơn. Faut-il voir là des figurations de seins ou même de bouts réalistes de liṅgas ? La question n'est pas tranchée ; cette forme, rituelle puisqu'on la retrouve sur plusieurs sites, a le mérite d'être esthétiquement plus heureuse que celle de la sphère proprement dite. Par la pointe ainsi formée la lumière est mieux « accrochée ». La facture de la base qui nous intéresse est, en tout cas, égale à celles des meilleures œuvres de la grande époque chame à laquelle elle appartient. »

Musée Khải-định (Huế). — Du rapport semestriel qu'a bien voulu nous adresser M. J. H. Peyssonnaux, conservateur, nous extrayons les passages suivants :

« Collections. Modifications apportées dans leur présentation. — Grâce à la bienveillance que S. E. Vương-Tử-Đại, ministre des Travaux publics et membre de la Commission d'administration du Musée, veut bien, en toute occasion, manifester à notre œuvre, d'importantes modifications ont été apportées cette année au bâtiment principal du Musée, le palais Bảo-định : *a*) Une grande partie de la toiture du Palais a été refaite ; *b*) Le plancher de l'immense estrade qui occupe les trois quarts du sol du palais et sur laquelle sont présentés de nombreux ensembles mobiliers, a été démonté et raboté. Ce plancher a, de ce fait, pu être passé à la cire, et les tapis qui, auparavant, en dissimulaient les imperfections, mais détonnaient quelque peu dans le cadre magnifique que constitue l'aménagement intérieur actuel du palais Bảo-định, ont pu être supprimés ; *c*) Le remplacement sur les côtés du palais de nombreux panneaux de bois par des vitres, a permis de réaliser une grosse amélioration en ce qui concerne l'éclairage naturel des collections, précédemment insuffisant.

« L'étiquetage des objets a été complètement modifié. Les anciennes étiquettes étaient simplement peintes sur métal et se détérioraient rapidement. Elles ont été remplacées par des étiquettes peintes également sur métal, mais renfermées dans un petit cadre et protégées par une glace.

« A l'intérieur de quatre tables-vitrines ont été présentées les collections suivantes : *a*) Céramiques de fabrication chinoise pour le Siam (provenant des régions occupées par les Chams) ; *b*) Céramiques européennes ou chinoises surdécorées dans les anciens ateliers du palais de Huế par ordre des empereurs Minh-mạng et Thiệu-trị ; *c*) Céramiques chames ; *d*) Céramiques Song, à décors (céladons).

« Réparations. — Quelques meubles ont été prudemment réparés. De nombreuses feuilles de paravents, ornées de peinture sur marbre ou sur verre, et provenant du Palais impérial avaient été, il y a quelques années, déposées en vrac au Musée Khải-định. Il a été possible de reconstituer, avec ces feuilles seize paravents complets. Des montures en bois, d'une facture sobre, permettent à l'heure actuelle la présentation de ces paravents, dont seuls quelques rares spécimens existent encore au Palais impérial.

« Acquisitions d'objets. — Depuis le 1er janvier 1931, les principaux objets acquis par la Commission d'administration du Musée sont : quatre lanternes en bois sculpté et verres peints ; deux bahuts en bois sculpté ; un grand lit-coffre à roulettes, en bois sculpté et incrusté de nacre ; une grande table en bois sculpté ; deux fauteuils en bois sculpté ; deux grands bancs à dossier en bois sculpté et incrusté de nacre, et une table en bois sculpté ; un meuble bas en bois sculpté, pour placer à la tête du lit de camp ; des céramiques Song ; des céramiques, potiches, vases à vin, assiettes, etc., dites « Bleus de Huế ».



Musée de Tourane. — Piédestal provenant de Tra-kiệu après reconstitution de la partie médiane (cf. p. 309).

« Dons d'objets. — Depuis le 1er janvier 1931, il a été fait don au Musée d'un certain nombre d'objets.

« Cet établissement constitue actuellement, en raison de l'importance de ses collections et de leur bonne présentation, une attraction touristique de premier ordre pour les voyageurs de passage à Huê. Les artistes européens ou indigènes fréquentent de plus en plus le Musée Khải-định, car ils savent y trouver de nombreux spécimens des arts anciens de l'Annam et des pays avoisinants. »

Musée Blanchard de la Brosse (Saigon).— Pendant le premier semestre de 1931, le Musée a été géré par Mme About, du Service des Archives et Bibliothèques. L'installation des collections dans de nouvelles vitrines s'est poursuivie régulièrement.

Une statue de divinité féminine de style khmèr et de facture assez grossière, exhumée au village de Nham-lạng, canton de Nhiêu-khánh, province de Soc-trang, a été déposée au Musée par les soins de M. Kerjean, administrateur de Soc-trang.

Le Musée continue à attirer une foule de visiteurs dont le nombre mensuel se maintient aux environs de 10.000.

Musée Albert Sarraut (Phnom Penh). — La conservation du Musée a été assurée depuis le 12 décembre 1930 par M. Stoeckel, directeur p. i. des Arts cambodgiens. L'inventaire des collections a fait l'objet d'une revision qui était devenue nécessaire, et sauf pour la céramique et les soieries, le catalogue sur fiches a été mis complètement à jour.

Quelques pièces provenant de la Conservation d'Aṅkor et de Saṃbór Prei Kŭk, qui n'avaient pas encore été mises en place, ont été provisoirement installées dans la galerie consacrée aux collections lapidaires.

Parmi les entrées au Musée figurent : une stèle de Văt Pŏrŏn, province de Tà Kèv (D. 59) ; deux pièces de harnachement d'éléphant ; quelques pièces de sculpture chame, dont deux ont été cédées au Musée de Tourane ; deux têtes anciennes recueillies dans la province de Tà Kèv par M. Paris, et rapportées par M. Parmentier.

D'autre part, les pierres sculptées enlevées à Bantãy Srĕi, et conservées au Musée depuis le procès auquel ce vol donna lieu, ont été renvoyées à Aṅkor et ont repris leur place primitive au cours de la restauration du monument.

⁂

Service archéologique et Conservation des monuments historiques. — L'exportation des objets anciens a continué à être surveillée par les membres ou agents de l'Ecole Française, chargés de la délivrance des certificats de non-classement.

Un arrêté du 20 janvier 1931 a modifié l'arrêté du 30 septembre 1929 relatif à la perception du droit d'entrée dans le Parc d'Aṅkor, dont certaines dispositions s'étaient révélées inapplicables. Un autre arrêté, réglementant au Cambodge la vente des objets anciens, est actuellement à l'étude.

En dehors de ces mesures administratives, le Service archéologique a pu, grâce à un personnel assez nombreux, et à l'aide financière des Gouvernements locaux (sauf l'Annam), poursuivre d'une manière satisfaisante ses travaux de conservation des monuments anciens. Il a notamment procédé à d'importants travaux de restauration aux

pagodes bouddhiques de Bút-tháp et de Phật-tích (province de Bắc-ninh), au sanctuaire de Pō Nagar à Nha-trang, au temple de Bantãy Srĕi (province de Siem Rãp), et au That Luong de Vieng Chan.

Il ne faudrait pas en conclure que, se départant de la saine prudence qui, à l'origine, lui a été recommandée par l'Institut, l'Ecole Française ait désormais l'intention de se lancer dans de vastes, mais aventureuses entreprises de restauration. Pour les monuments en construction légère du Tonkin et du Laos, dans lesquels le bois tient une grande place, tout travail de consolidation ou de réfection entraînant le remplacement des colonnes ou des charpentes pourries, prend par la force des choses le caractère d'une véritable reconstruction : c'est ainsi que les travaux effectués au Một-cột de Hanoi en 1929 ont consisté dans la démolition de cet édifice ruineux, et dans sa reconstitution exacte d'après un relevé d'une grande précision.

Les tours chames en brique, généralement rongées à leur base par le temps et par les hommes, posent un problème fort délicat ; les abandonner à leur sort aurait pour conséquence, dans un avenir proche, leur ruine totale ; les reconstruire après démolition est impossible, ne fût-ce qu'à cause de la difficulté (pour ne pas dire l'impossibilité) actuelle d'appliquer le procédé cham de liaison des briques sans mortier. On verra plus loin, par la description des travaux de restauration de Pō Nagar, comment le problème a été résolu.

Pour les monuments khmèrs, sans vouloir critiquer le remarquable travail qui a été accompli à Aṅkor durant ces 25 dernières années, il faut reconnaître que le respect parfois un peu exagéré de la « ruine » a abouti, notamment au Bàyon d'Aṅkor Thoṃ, à un emploi abusif du ciment armé pour étayer des piliers ou des pans de mur qui auraient pu être redressés, et pour consolider des encadrements de portes ou de fenêtres qui auraient pu être refaits. D'autre part, l'abandon de toute tentative de restauration entraîna la mise au rebut et la destruction d'un nombre considérable de pierres tombées des superstructures : leur utilisation n'apparaissait pas possible alors, mais leur disparition sera peut-être regrettée dans un avenir plus ou moins éloigné, lorsque, le dégagement général des monuments d'Aṅkor étant achevé, on pourra songer à relever et à reconstituer certains d'entre eux.

Au cours de sa mission aux Indes Néerlandaises, M. MARCHAL a pu se convaincre qu'après une série de restaurations hardies et de restitutions hypothétiques, qu'il faudrait se garder de prendre comme modèles, le Service archéologique néerlandais était arrivé à mettre au point une méthode strictement scientifique qui a donné dans les restaurations de Kalasan, de Prambanan et de Čandi Sewu les meilleurs résultats. Cette méthode n'est pas applicable en bloc aux monuments khmèrs dont la matière et la construction diffèrent complètement de celles des monuments javanais ; mais elle peut être adaptée dès maintenant à la restauration de quelques édifices de petite dimension, présentant un intérêt particulier, et construits avec un certain soin : c'est le cas de plusieurs monuments préangkoréens (Hàn Čei, Mahàrosĕi, etc.), c'est aussi le cas du temple de Bantãy Srĕi, célèbre depuis le procès auquel donnèrent lieu les actes de piraterie et de vandalisme dont il fut le théâtre. C'est ce dernier monument qui a été choisi pour l'application des procédés de reconstruction employés aux Indes Néerlandaises : commencés au début de l'année 1931 avec l'aide d'une petite subvention du budget local, ils se poursuivent de la manière la plus satisfaisante, et leur succès aura, sans nul doute, une heureuse répercussion sur les méthodes du Service archéologique.

— Le Chef du Service archéologique a adressé aux Inspecteurs de son service les instructions suivantes pour les prises de vues photographiques :

« Pour la comparaison des photographies successives d'un même monument, pour l'exactitude des renseignements fournis par ces clichés et pour l'utilisation possible d'une photographie en vue de l'établissement d'un géométral rigoureux, trois conditions sont indispensables, et suffisantes : 1° avoir un cliché, ou plusieurs, établis avec une chambre rigoureusement horizontale ; 2° connaître chaque fois exactement la distance de l'appareil, plus exactement de l'objectif à un élément du plan ; 3° pour les restitutions perspectives et la création de géométraux aisés et rigoureux, posséder un relevé soigné du plan de l'édifice à une hauteur déterminée et constante.

« L'utilisation d'une photographie prise avec un appareil qui n'est pas horizontal, pour l'établissement d'un géométral, est possible, mais très délicate. Il faut, dans ce cas, connaître avec rigueur le dévers de la plaque sensible sur la verticale en avant et par côté. Encore dans ce cas, la restitution donne-t-elle lieu à des risques considérables et la moindre irrégularité — elles ne sont pas rares dans les monuments khmèrs — peut amener des erreurs considérables dans le métré reconstitué. Ce système est donc à condamner d'une façon absolue et l'appareil doit être dans tous les cas rigoureusement horizontal.

« Dans ces conditions, les verticales se projettent toujours verticalement sur le cliché, toutes les photographies restent toujours comparables, ce qui n'est jamais le cas lors de la moindre déviation horizontale, et de véritables relevés économiques en géométral peuvent être obtenus dans certaines conditions que je vais exposer.

« Je tiens le système du Dr Le Bon : celui-ci en a fait un usage constant, et nombre des remarquables photographies de ses ouvrages en sont l'application. Il est probable que l'idée lui en est venue du fait que, n'étant ni architecte ni dessinateur, il avait à étudier des monuments aux détails extrêmement multiples (Inde et Islam). Profitons-en : il a trouvé ainsi un système de relevés qui, pour des architectes comme nous, appelés par les conditions du pays à réaliser dans un minimum de temps des travaux très longs, peut rendre les plus grands services.

« Il préconisait l'établissement de photographies faites avec un appareil placé rigoureusement dans le plan de la façade qu'il avait à reproduire. On peut voir deux clichés de ce genre dans l'*I.K.*, I, fig. 38, p. LXXXVII, et fig. 112, p. 124, par exemple. Dans ce cas, l'image photographique est une reproduction parfaite dans toutes ses parties de l'objet photographié, où tous les éléments d'un même plan sont à la même échelle, tous les angles, toutes les déformations reproduites comme un moulage. C'est ce qu'on appelle en perspective un plan de front.

« Déplacez l'appareil sur les quatre faces et vous avez en quelques minutes quatre géométraux précis du monument, géométraux que vous n'auriez pu obtenir autrement que par des relevés souvent très compliqués, exigeant parfois des gymnastiques dangereuses ou des échafaudages coûteux. Si vous avez établi un plan rigoureux de l'édifice, la distance de chaque élément à la façade vous donne par une simple règle de trois l'échelle du plan de front correspondant. Vous aurez donc ainsi, sans y monter et avec une rigueur qui tiendra seulement au soin avec lequel vous lirez vos photographies, la hauteur du coq du clocher.

« On peut même obtenir ainsi aisément les dimensions d'une colline en métrant une dimension parallèle à l'appareil (boussole) sur le sommet de celle-ci (écart de

deux arbres caractéristiques, par exemple). Si cet écart est représenté par un arc, celui-ci se dessinera par une courbe absolument semblable sur laquelle pourra être reportée la mensuration (fig. 24, *a*).

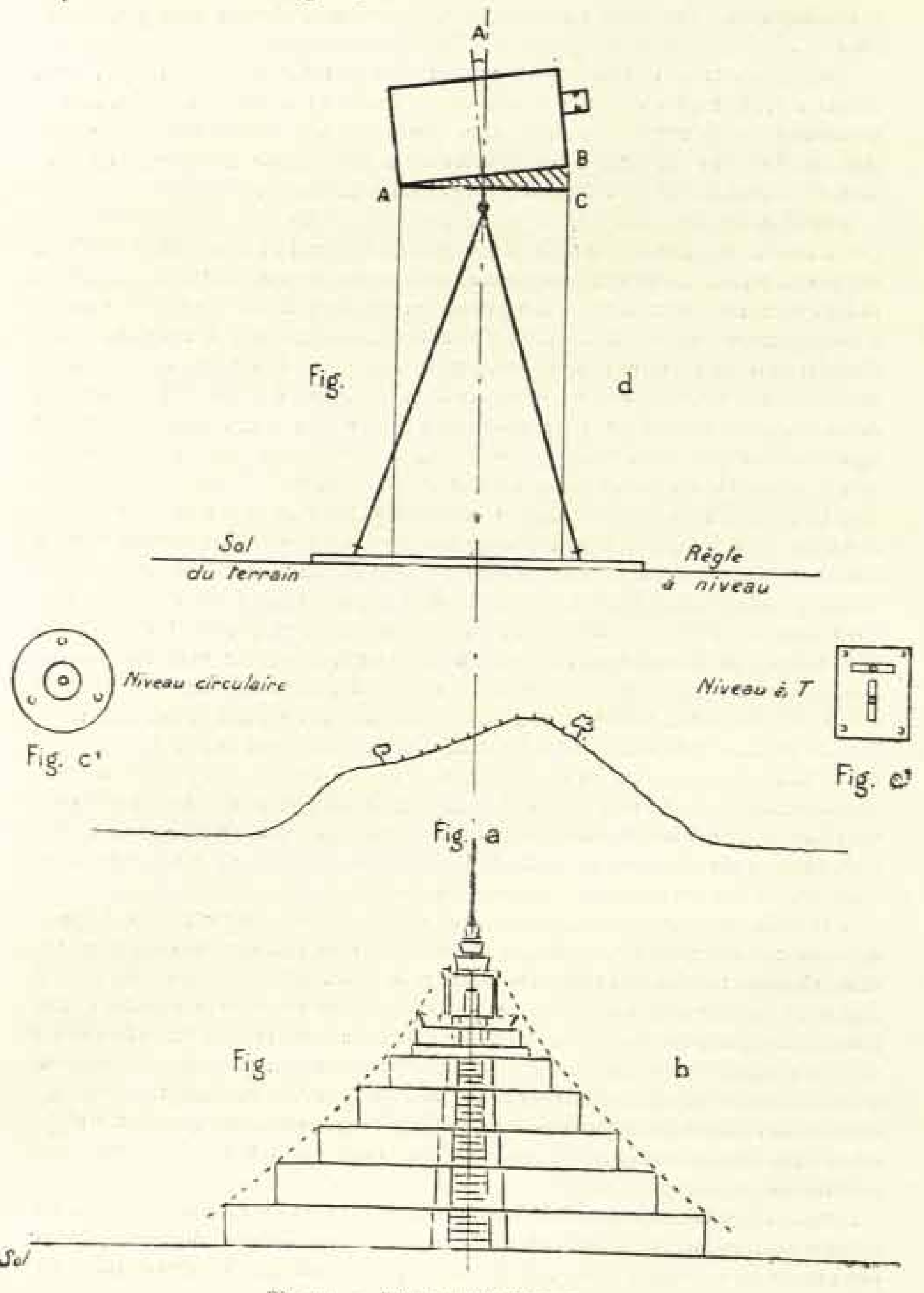


Fig. 24. — Prise de vue photographique.

« Cette méthode permet même d'établir ce que ne peut fournir un relevé : par exemple, le prăṅ de Kòḥ Ker, mal exécuté, ruiné et irrégulièrement tassé, ne donne pas pour l'espace vertical entre deux gradins consécutifs une seule mesure constante et les moyennes ne paraissent pas sûres ; son relevé est en somme à peu près impossible.

« Une photo faite sur l'axe par ce procédé révèle directement la disposition réelle et accuse les irrégularités, tandis que la connaissance de la distance de l'appareil à la façade E. et à l'axe N.-S. donne rigoureusement la hauteur totale. On s'aperçoit alors que les arêtes du prăṅ sont enfermées entre deux courbes concaves, détail important qu'aucun relevé n'avait encore révélé jusqu'ici (fig. 24, *b*).

« Pour demander cette aide à un appareil photographique, trois conditions sont nécessaires et fort aisées à réaliser : 1° l'appareil devra être rigoureusement horizontal et, pour cela, la planchette doit être munie d'un niveau à eau, au moins circulaire, placé à demeure ; celui-ci sera avantageusement remplacé par un niveau rectangulaire à deux branches en T, d'une lecture bien plus aisée et bien plus sûre (fig. 24, *c*, *c'*) ; l'horizontalité sera obtenue ainsi du premier coup sans la complication du réglage toujours très difficile des trois pieds, grâce à un genou robuste dont tout appareil devra toujours être muni ; 2° la glace dépolie doit être soigneusement divisée par lignes horizontales et verticales espacées rigoureusement de 1 cm. d'écart ; 3° une mire graduée doit être placée bien verticale contre la façade.

« Avec un appareil ainsi équipé les opérations deviennent extrêmement aisées : les verticales se projettent automatiquement sur les verticales de la plaque graduée, si elles sont encore verticales dans la réalité. Supposons-le, comme c'est le cas le plus fréquent : pour s'assurer que le plan de la glace et par suite de la plaque, est exactement dans le plan de la façade, il suffit, après avoir desserré légèrement le genou, de faire tourner la chambre jusqu'à ce qu'une horizontale entre en contact avec une des horizontales du cadre dépoli ; toutes les autres s'y placent immédiatement ; un déplacement d'angle imperceptible de la glace s'accuse par un non parallélisme criant.

« Il est bien entendu, pour la restitution perspective en géométral déjà aux trois quarts faite ainsi, qu'il faut établir avec rigueur la distance de l'objectif par rapport à chaque façade. La réduction de la mire — on sait que le cliché est divisé en centimètres, invisibles — la fait connaître par une simple règle de trois ; mais une mesure sur place est infiniment plus sûre, en raison de la réduction considérable de cette mire sur le cliché ; celle-ci suffira, si on n'a pu placer cette mire.

« Mais je suppose que le monument est très ruiné et qu'il n'y reste presque plus de verticales ou d'horizontales reconnaissables : il vous sera toujours aisé de déterminer dans l'édifice un plan parallèle à la façade et d'en prendre l'orientation précise à la boussole ; puis de déterminer une perpendiculaire à cette direction et d'y placer votre appareil horizontal en réglant l'orientation de la plaque graduée par la même boussole : vous aurez encore une image précise de l'objet avec toutes ses déformations dont le relevé vous demanderait un temps infini, pour un résultat médiocrement sûr. Une seconde image prise à 90° avec l'aide de la boussole vous donnera l'indication du dévers des fausses verticales, et cela sans opérations de fil à plomb toujours très délicates sur le terrain.

« Mais je suppose que, pour telle raison d'encombrement ou de végétation, vous ne puissiez prendre aucune de ces vues de front, si utiles : il va de soi qu'une restitution perspective est toujours possible avec une photographie oblique, si votre appareil est

bien horizontal et si vous possédez la distance de l'objectif à un point bien déterminé du plan relevé par vous. Il y a d'ailleurs toujours intérêt à prendre une ou plusieurs photographies de ce genre : 1° parce qu'elles révèlent souvent des irrégularités voulues ou non dans la construction ; 2° parce qu'elles sont toujours d'un aspect infiniment plus artistiques que les photos en géométral ou de front. Dans la pratique, ce sont celles-là qui passeront dans les illustrations de vos travaux ; les autres resteront le plus souvent de simples moyens d'étude destinés à ne pas sortir de l'atelier.

« Enfin il arrive, et bien trop souvent, que le manque de recul ne permet pas de prendre une photographie complète sur un même cliché d'une même façade et c'est là qu'on est trop souvent tenté de renverser légèrement l'appareil. Ne cédez jamais à cette tentation : souvenez-vous d'abord qu'avec un appareil bien horizontal le déplacement toujours possible de l'objectif de bas en haut ne change pas le plan de front, et que toute verticale, toute horizontale de front garde le même sens. Dans ce cas-là, montez votre appareil sur trois caisses ou neuf bambous, attachés par quelques ligatures de rotin : ce sera merveille si vous n'arrivez pas à remonter votre appareil d'un mètre au-dessus de la position normale. Mettez alors votre objectif au point le plus bas où votre chambre permette de le placer, puis tirez un second cliché en le plaçant au maximum de hauteur : il vous faudra bien de la malchance pour ne pas faire tenir l'objet dans ce double champ. Verticales et horizontales gardant rigoureusement leurs sens respectifs et leurs écarts, un simple trait de scalpel sur une des deux épreuves vous permettra de rajouter vos deux photos l'une au-dessus de l'autre, sans que la dualité apparaisse ; seul un perspecteur remarquera que les fuyantes, qui d'ailleurs comptent peu dans une photographie de façade, ont un double point de fuite.

« Enfin j'admets que, malgré toutes les peines que vous vous donniez, vous ne puissiez obtenir le cliché d'ensemble qui se trouverait absolument nécessaire, sans incliner l'appareil. Veuillez dans ce cas : 1° veiller à ce que le dévers soit dans un sens absolument unique ; 2° donner avec exactitude l'angle de l'inclinaison de l'appareil : vous l'obtiendrez aisément en prenant la hauteur, au-dessus d'une règle horizontale à niveau, des deux extrémités de la planchette de votre appareil et la dimension de sa projection dans cette pose inclinée sur l'horizontale, tout cela avec le plus grand soin en millimètres et fractions, bien entendu. Le triangle ABC vous donnera avec rigueur l'angle A demandé ; vous n'aurez plus qu'à en indiquer le sens positif ou négatif, suivant que l'appareil lèvera le nez ou, fait bien plus rare, mais que je n'ai pas été sans rencontrer, plongera (fig. 24, *d*).

« En résumé, en appliquant avec rigueur la loi de tenir toujours votre appareil bien horizontal, point sur lequel les opérateurs indigènes sont toujours extrêmement négligents, vous aurez toujours des clichés comparables et capables de vous donner dans un cas de ruine — par exemple — un géométral exact permettant la reconstruction.

« Vous voudrez donc bien désormais, sur la fiche qui doit établir l'état civil de chaque cliché que vous prenez, porter : 1° le numéro provisoire du cliché ; 2° la désignation de l'édifice, avec la face ou l'angle photographiés ; 3° l'orientation rigoureuse à la boussole de l'axe de l'appareil ; 4° l'angle de celui-ci avec la verticale qui doit dans presque la totalité des cas être de 0°. Si cette différence est autre, l'inspecteur responsable devra donner les coordonnées indiquées plus haut et motiver cette dérogation aux instructions reçues.

« Vous voudrez bien, pour éviter des erreurs et des oublis dans les opérations photographiques ainsi conduites, ouvrir un cahier avec autant de colonnes que de prescriptions et le faire tenir exactement à jour. — H. Parmentier. »

— *Echange de personnel scientifique avec le Service archéologique des Indes néerlandaises.* — Voici un compte rendu sommaire du voyage du Dr. F. D. K. Bosch, en Indochine :

Arrivé le 2 décembre 1930 à Saigon, où il fut reçu par son collègue, M. Parmentier, qui ne devait pas le quitter durant tout le temps de sa mission, le Dr. Bosch fit une conférence le 3 janvier sur l'art javanais à la Société des Etudes indochinoises ; il visita le 4 le Musée Blanchard de la Brosse, et le 5 les vestiges mégalithiques de Xuân-lộc. Du 6 au 13, il vit, entre Phan-thiết et Tourane, les principaux monuments chams situés aux abords de la route coloniale, et consacra à la visite de Huê les journées du 14 au 18. Pendant son séjour à Hanoi du 19 au 26 décembre, le Dr. Bosch eut le loisir d'étudier la marche des divers services de l'Ecole, de faire la connaissance de ses membres et de ses correspondants présents au Tonkin, et de visiter les principaux monuments classés de Hanoi et des environs. Le 26 au soir, il voulut bien donner sous les auspices de l'Ecole Française d'Extrême-Orient et de la Société de Géographie de Hanoi, une remarquable conférence avec projections sur l'archéologie et l'art indo-javanais et les méthodes du Service archéologique des Indes Néerlandaises. Un nouveau séjour à Huê (où il refit cette conférence devant l'Association des Amis du Vieux Huè) lui permit d'aller voir le 29 décembre, les ruines de Mĩ-sơn et de Trà-kiệu. Arrivé le 31 à Savannakhet, après une vaine tentative pour gagner Vieng Chan par Thakhek, Nakhon Phanom et la piste siamoise de Nong Khai, le Dr. Bosch redescendit la piste longeant la rive gauche du Mékong, visitant au passage les points archéologiques, et notamment, le 5 janvier 1931, les ruines de Vat Phu, gagnant ensuite Phnoṃ Péñ par Stŭṅ Trêṅ, Kraćèḥ et Tây-ninh. Après un séjour à Phnoṃ Péñ du 10 au 13 janvier, occupé par la visite du Palais et du Musée, le Dr. Bosch se rendit le 13 à Vắt Nokor de Kômpoṅ Ćăṃ et le lendemain aux monuments de Hân Ćei et de Prăḥ Thăt. Revenu à Phnoṃ Péñ, il en repartit le 15 pour Kômpoṅ Thoṃ (visite de Sambór le 16) d'où il se rendit le 17 à Prăḥ Khân de Kômpoṅ Svày, le 19 à Bĕṅ Mālā et le 20 à Kòḥ Ker. Arrivé à Siem Rāp le 21, il y reste jusqu'au 2 février, étudiant à loisir les monuments du groupe d'Aṅkor, qu'il quitta le 3 au matin pour Aranya et le Siam. Dès son retour à Java, le Dr. Bosch a rendu au Consul général de France une visite dont celui-ci a rendu compte dans la lettre suivante :

N° 23. Batavia, le 21 février 1931.

Le Consul Général de France aux Indes Néerlandaises, à Son Excellence Monsieur le Gouverneur Général de l'Indochine, Hanoi.

Le Dr. Bosch, Chef du Service archéologique aux Indes Néerlandaises, est revenu le 13 février d'un séjour en Indochine qui a duré plus de deux mois. Il est, très aimablement, venu me rendre aussitôt visite et a d'autre part fait part à la presse des impressions qu'il rapporte de son voyage.

Le Dr. Bosch se loue publiquement de l'excellent accueil qui lui a été réservé par les autorités indochinoises et spécialement par les membres de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Il a également exprimé son admiration pour les efforts déployés par nos services en vue de recenser et de préserver, dans toute la mesure du possible, les

innombrables trésors archéologiques offerts par les différentes régions de l'Indochine française et particulièrement par le Cambodge.

Si l'on considère, a déclaré le Dr. Bosch aux *Nouvelles du jour*, que les services français de conservation ne datent que d'une vingtaine d'années, on ne peut que s'étonner des résultats qu'ils ont dès maintenant obtenus, résultats qui dépassent, à certains égards, ceux qu'ont atteints les services hollandais, d'existence beaucoup plus ancienne. Ces derniers peuvent donc étudier avec fruit l'exemple français, tant dans ses réussites que dans ce qu'il révèle encore d'insuffisances. Le Dr. Bosch cite, sur ce dernier point, la clause des décrets indochinois qui exige le consentement du propriétaire pour permettre le classement d'un monument historique. Il souhaite que cette clause fâcheusement restrictive ne se retrouve pas dans l'ordonnance hollandaise actuellement en préparation.

Dans l'ensemble, le Dr. Bosch estime que les services français ont été organisés avec une grande largeur de vues et de moyens et qu'ils sont dirigés avec un dévouement dont témoignent les rapides progrès accomplis par les cinq musées créés à Hanoi, Saigon, Huè, Tourane et Phnom Penh. Il souligne notamment l'intérêt des efforts faits pour conserver, non seulement les reliques du passé, mais les traditions vivantes des arts indigènes. Les instituts d'enseignement artistique indochinois lui paraissent des modèles du genre.

GERARDIN.

L'échange de personnel scientifique entre l'Ecole Française d'Extrême-Orient et le Service archéologique des Indes Néerlandaises, si heureusement inauguré par les missions de M. Marchal et du Dr. Bosch, sera continué en 1931-1932 par la venue en Indochine du Dr. VAN STEIN CALLENFELS, Inspecteur du Service archéologique des Indes Néerlandaises et l'envoi à Java de M. CLAEYS, Inspecteur du Service archéologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

* * *

Tonkin. — La plupart des infractions à la législation et à la réglementation sur les monuments historiques en Indochine étant dues à l'ignorance des lois et règlements en vigueur, l'Ecole Française d'Extrême-Orient a pris des mesures pour les faire connaître ou les rappeler aux intéressés. Au Tonkin, comme en Annam l'an dernier, des circulaires ont été transmises par la Résidence supérieure aux chefs de province, leur exposant les grandes lignes de la législation, et les invitant à veiller à ce qu'elle soit respectée. En même temps des écriteaux en français, quốc-ngữ et caractères, ont été apposés dans chacun des monuments classés, marquant que l'édifice est classé et qu'aucune modification ne peut y être faite sans l'autorisation du Gouvernement général.

— Les travaux de restauration des temples de Vạn-phúc (Phật-tích) et de Ninh-phúc (Bút-tháp), décidés l'année précédente, ont commencé respectivement aux mois de janvier et avril 1931 sous la direction de M. BATTEUR. Au village de Phú-mãn (province de Bắc-ninh), la réparation de la partie postérieure du *đình*, endommagé par la chute d'un arbre, a occupé les mois de février à mai. A la pagode Thiên-phúc (vulg. Chùa Thầy) du village de Đa-phúc (province de Sơn-tây), la toiture du pavillon construit au milieu de la pièce d'eau, a été entièrement refaite.

— Des tournées d'inspection, motivées par des demandes d'autorisation formulées par divers villages désireux de réparer des temples classés, ont porté sur les monuments suivants : dans la province de Nam-định : le temple de Thần-quang (vulg. Chùa Keo), village de Hành-thiện, phủ de Xuân-trường ; — dans la province de Hải-dương, le đền de Quỳnh-hoa, village de Cẩm-đài, canton de Bao-trung, huyện de Gia-lộc ; — dans la province de Hà-nam, le temple des Lê, village de Ninh-thái, canton de Hoa-ngãi, huyện de Thanh-liên. A Hanoi, l'Ecole Française a obtenu de l'autorité militaire le transfèrement du colombier qui déparait le mirador de la Citadelle, et a surveillé la reconstruction d'un pan de mur de la pagode de Ngọc-sơn sur le Petit-Lac.

— Le C[ne] PINAULT, dont nous avons signalé l'an dernier les trouvailles à Sept-Pagodes (*BEFEO.*, XXX, p. 527), en a fait de nouvelles cette année à l'Ile aux Buissons, Hongay (v. ci-dessus, *Notes et Mélanges*, p. 213).

. ˙ .

Annam. — M. J. Y. CLAEYS a remis au Directeur de l'Ecole le rapport suivant, relatif aux travaux de réparations entrepris au temple de Pō Nagar, à Nhatrang :

« Le problème posé par la conservation des monuments en briques est des plus délicats. Il se pose pour tous les monuments chams dont l'état est, la plupart du temps, fort précaire. Parmi ces monuments, un des plus importants par sa situation à proximité de la route mandarine, et par conséquent des voies fréquentées du tourisme, autant que par sa valeur historique et archéologique, est le Pō Nagar de Nhatrang. La Conservation de l'Annam-Champa, créée en 1930, eut à envisager immédiatement les travaux concernant la tour principale de ce groupe. Les tours secondaires avaient bénéficié en 1902 et 1907 de la présence de M. PARMENTIER qui les avait consolidées définitivement. Elles n'ont pas évolué depuis cette date. Seule la tour principale N.-E. avait été laissée à peu près dans l'état où elle avait été découverte. Son état de ruine et ses grandes dimensions faisaient du travail de restauration une entreprise difficile. Les réductions d'édifices écroulées ou pivotées, les racines de gros arbres, les fissures allant de haut en bas de l'édifice dictaient, il y a près de trente ans, au Chef du Service archéologique les lignes suivantes (1) : « *La tour centrale est dans un état de délabrement très avancé, quatorze ou quinze lézardes dont une ou deux de plus de dix centimètres de largeur, la sillonnent de haut en bas... Il est donc à craindre, en raison de son état de dislocation avancée, que le monument ne soit destiné dans un avenir prochain, sinon à une ruine complète, au moins à une destruction partielle qui lui enlèvera la plus grande partie de son intérêt. Il serait intéressant... d'y faire les reprises nécessaires pour en assurer la conservation. Malheureusement en certains points (..., superstructures de la tour centrale), ces reprises nécessiteraient absolument la descente des parties hautes. Il serait alors regrettable et fort difficile de les remonter, dans l'état de ruine où elles sont actuellement : on serait entraîné ainsi à une véritable réédification partielle...* »

---

(1) H. PARMENTIER, *Le Sanctuaire de Po-Nagar à Nhatrang*, BEFEO, II, 1902, p. 53.

« Il est superflu d'ajouter qu'en 1931, comme aucune reprise sérieuse n'avait été tentée, la situation précaire de certaines parties du monument n'avait fait que s'accentuer. Quelques ferraillages, brides ou tendeurs exécutés par les soins de M. Parmentier, des témoins de plâtre qui auraient signalé une évolution trop rapide, l'ancrage, pratiqué en 1928, de la baie de la porte de la tour (1), sont les seuls travaux dont avait bénéficié la tour principale de Pō Nagar depuis 1902.

« Une campagne de restauration définitive fut décidée au cours du second semestre de 1930. Le programme de ces travaux fut élaboré en accord avec le Chef du Service archéologique, de passage sur le site en décembre 1930. La surveillance et l'exécution en furent confiées à M. Pajot, des Douanes et Régies, dont les services rendus à l'Ecole Française, autant au Thanh-hoá qu'à Trà-kiệu, ne se comptent plus. M. Ducrest, Ingénieur subdivisionnaire, voulut bien nous faire bénéficier de ses précieux conseils techniques.

« D'après les correspondances et rapports de M. Pajot et à la suite de nos propres observations, voici quel était l'état de la tour avant les travaux, puis les directives et la marche donnée à ceux-ci.

« Le plateau supérieur de l'éminence sur laquelle s'élève le groupe de Pō Nagar n'est pas de structure homogène. Autour d'un massif rocheux dont les blocs affleurent au niveau de la terrasse, se trouvent des masses de madrépores plus ou moins colmatés de terre et fixés par la végétation. La tour principale N.-E. repose en partie sur ce blocage. Le tassement de ce dernier, provoqué sans doute par le poids du monument, a eu pour résultat un commencement de dislocation de la tour.

« Il est utile de souligner que la construction chame est loin d'être d'une homogénéité parfaite. Les parements des murs sont construits avec des briques de choix, solidement « collées » entre elles par un liant sans épaisseur notable (2), et ceci autant à l'intérieur de la tour que pour les parements extérieurs. Elles n'ont pas été, à proprement parler, usées les unes sur les autres ainsi qu'on l'a longtemps supposé. Une colle dont la nature exacte est à déterminer, mais dont la composition doit se rapprocher des colles de riz ou de décoction de végétaux encore employée par les Annamites, a vraisemblablement été étendue sur chaque lit successif au moyen d'un large balai. Nous avons relevé des traces très nettes, sans aucun doute possible, de ces « coups de pinceau ». De la poudre d'argile sèche était peut-être malaxée avec la mixture agglutinante. Un léger mouvement de va-et-vient chassait l'air du joint au moment de la pose de la brique. Celle-ci avait été préalablement « dressée » aussi rigoureusement que possible. On conçoit aisément que ce dispositif, après dessiccation, ait pris une consistance homogène susceptible d'intriguer l'archéologue. Le liant ainsi formé, sans épaisseur, maintient chaque brique étroitement soudée à ses voisines supérieures et inférieures. Ses joints verticaux contrairement, ne subissant pas la pression due au poids, sont beaucoup plus précaires. On sait d'ailleurs avec quelle facilité tous les monuments construits suivant cette méthode se lézardent dans le sens vertical.

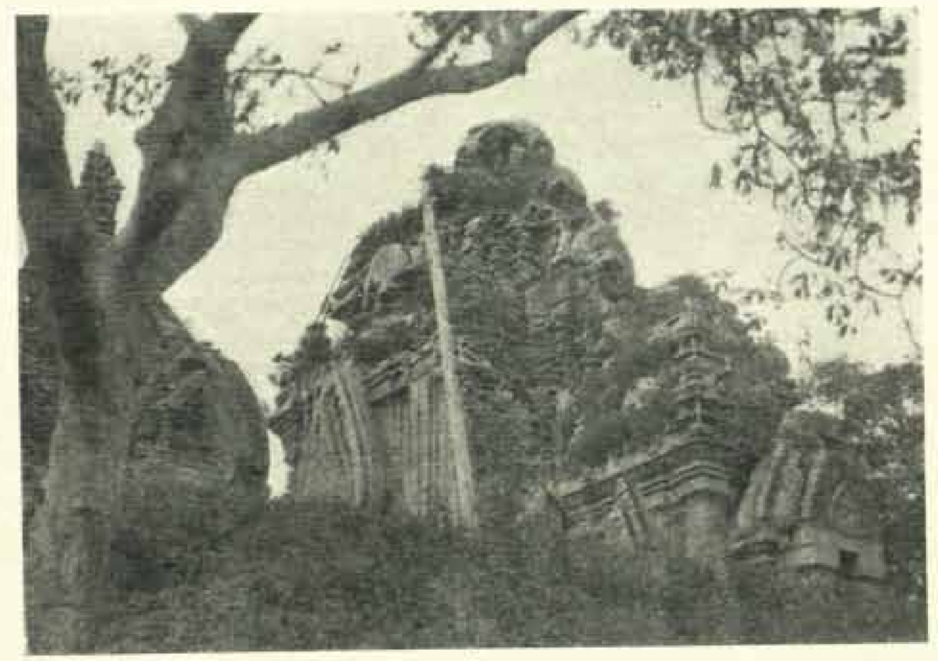
« Par contre, le remplissage à l'intérieur des murs, qui atteignent une épaisseur de 3 m. environ à la base, n'a pas été fait avec tout le soin désirable. Souvent des

(1) Cf. *BEFEO*, XXVIII, p. 607.

(2) Cf. *I.C.*, t. II, p. 213.



A



B

TEMPLE DE PÔ NAGAR À NHATRANG (avant la consolidation). — *A*, Angle Nord-Ouest.
B, Angle Sud-Est (cf. p. 321).

briques de qualité inférieure ont été employées, parfois il semble que l'on ait affaire à un simple remplissage de terre. L'eau de pluie qui s'infiltre est maintenue par les parements qui forment ainsi une sorte de réservoir transformant le blocage intérieur en pâte molle. Les racines d'une végétation qui ne demandait qu'à croître et proliférer, après avoir profité d'une fissure du parement ou même l'avoir perforé, ont ainsi trouvé dans cette masse humide un aliment de premier ordre à leur vitalité.

« Les murs de la tour ont inégalement joué sur le tassement de la terrasse. Il semble que les têtes de rochers aient soutenu les parements intérieurs, en les écartant toutefois à la façon d'un coin. Extérieurement les panneaux se dissocièrent et de grandes lézardes verticales (1) en résultèrent, tandis que les fausses portes s'étaient détachées du corps principal (pl. XXI, A). Les superstructures appuyèrent, de tout leur poids, sur le sommet de la voûte à encorbellements et, les faces extérieures de la tour ayant baissé de niveau par rapport au noyau intérieur, les motifs d'angles, les réductions d'édifice basculèrent et pivotèrent sur leur base et finalement furent entraînées par leur poids. Seul, l'angle N.-O. était à peu près intact ayant sans doute une assiette plus stable. La réduction d'édifice de l'angle S.-O. avait pivoté sur sa base et il ne restait rien des superstructures de l'angle S.-E. (pl. XXI, B).

« D'autre part, le poids du vestibule avait sans doute accentué le mouvement général de l'édifice dans la direction de l'Est. Les débris avaient comblé le vide formé entre la tour et le couronnement de l'avant-corps jusqu'à faire littéralement jouer à ce dernier le rôle de contrefort. Il allait d'ailleurs payer la rançon de l'apport imprévu qui lui était demandé en s'écroulant en avant : le cadre de la baie et le tympan figurant la danse de Çiva s'étaient déjà détachés vers l'Est (pl. XXII, A).

« Au cours de cette évolution, heureusement assez lente, la végétation s'était emparée de la tour. Tout compte fait, il y aurait presque lieu de s'en féliciter, car les dégâts occasionnés par les racines et les arbres sont moins importants, dans le cas qui nous occupe, que le bénéfice de la conservation imprévue ainsi offerte par la nature. L'immense réseau de branches, de lianes, de racines traçantes, courantes, grimpantes et perforantes, avait enserré la désagrégation dans les mailles d'une sorte de filet végétal extrêmement résistant. Par contre, il restait à craindre qu'un arbre trop important, abattu par un typhon, n'entraînât dans sa chute tout ou partie de la tour enserrée par ses racines.

« Si nous insistons ainsi sur la marche de la destruction de Pô Nagar, c'est qu'elle est typique pour le cas des tours de briques. Tandis que le monument en pierre est disloqué, puis jeté à bas et que sa reconstruction est conditionnée, comme à Java, par l'état des pierres et le nombre qui en est retrouvé, devant les monuments de briques nous assistons à une véritable désagrégation de la matière composant le monument. La nature l'assimile petit à petit, « digère » en quelque sorte les morceaux que le mauvais équilibre ou la végétation ont dissociés et mis à bas (2).

(1) Assez importantes sur l'angle S.-E. pour qu'un homme puisse y pénétrer.

(2) Nous ne tenons pas compte, dans la description de ces causes de destruction, de l'œuvre de l'homme. Les briques chames ont toujours excité la convoitise des Annamites et, hélas ! aussi des colons et des missionnaires. Le nombre de monuments ainsi démolis pour réemploi de leurs matériaux est considérable. Pô Nagar, grâce au culte actif qui y fut et y est encore rendu, se trouva heureusement à l'abri des vandales.

« On conçoit aisément maintenant que le principe qui a toujours guidé le Service archéologique en Indochine, c'est-à-dire « *fixation des ruines dans l'état où on les rencontre* », était à proprement parler impossible à observer littéralement. Il fallait, soit mettre à bas de nombreuses parties que la trame des racines ne maintiendrait pas, soit reconstruire ou tout au moins établir de solides contreforts. C'est ce dernier parti qui fut adopté, moins afin de conserver la silhouette du monument, que de lui assurer une homogénéité ainsi qu'une étanchéité définitives et complètes.

« Un double échafaudage en bambous, encageant littéralement le monument fut d'abord monté (pl. XXII, B). M. Pajot dirigea ensuite l'enlèvement des débris et le nettoyage da la végétation. Ce travail était particulièrement délicat, car le sectionnement inopportun d'une racine ou l'enlèvement maladroit d'une brique coincée pouvait déclencher l'écroulement de tout ou partie des superstructures de la tour. Des étais et des liens provisoires furent même établis en plusieurs points, notamment sur la face Est au-dessus du vestibule. Quand les éboulements qui bloquaient celui-ci furent enlevés, un tassement de plusieurs centimètres se produisit, prouvant que l'installation des étais avait été prudente.

« Le nettoyage des fissures fit apparaître des crevasses considérables entre les deux parements, crevasses se manifestant à l'extérieur par des failles occupant toute la hauteur du corps de la tour. Grâce à l'obligeance de l'Ingénieur en chef des Travaux publics, une machine à injecter le ciment sous pression put être utilisée pour ces travaux. Elle rendit d'appréciables services, d'abord pour le nettoyage par simple projection d'eau. Ce violent arrosage entraîna à l'extérieur dans la mesure du possible toute la terre à brique dissociée et les menus fragments de végétation. Un mélange de mortier et de briques neuves, puis du ciment sous pression [1] furent ensuite projetés à l'intérieur des crevasses dans le but de reconstituer le blocage primitif. C'est par mètres cubes que ce remplissage fut nécessaire. Lorsque le ciment était projeté en surface, soit pour colmater un parement ruiné, soit sur la surface d'une fissure bouchée, de la poudre ocre rouge était mélangée au dosage normal afin que sa couleur ne tranchât pas en blanc sur la surface des murs de la tour.

« Nous avons noté que tout l'angle Sud-Est s'était écroulé. Une véritable reconstruction de la maçonnerie de cet angle fut nécessaire pour soutenir les parties hautes que la végétation maintenait suspendues dans le vide. Le nouveau parement ainsi refait fut accroché au corps de la tour par des crampons scellés. Des retraits successifs à la hauteur de la corniche furent ménagés afin de ne point donner à cette reconstruction nécessaire l'aspect de la maçonnerie ancienne (pl. XXIII, A). Il en fut de même pour les angles des corps successifs supérieurs comme pour une partie de l'angle N.-O. (pl. XXIII, B). La solution qui aurait consisté à fixer simplement la surface décapée, solution qui fut étudiée et que nous eussions préférée, fut écartée comme impraticable. Elle aurait été insuffisante pour soutenir ultérieurement les superstructures, aurait nécessité une véritable démolition de certaines parties suspendues (face Est notamment), et n'aurait constitué qu'une protection vraiment précaire contre l'inévitable développement ultérieur de la végétation. Dans l'état actuel de la restauration, cette éventualité nous paraît reportée à une date fort lointaine. Les reprises ainsi exécutées ne constituent pas cependant une réfection susceptible de tromper

(1) Dosé pour la bonne marche de l'appareil à parties égales de ciment et de sable fin.



A

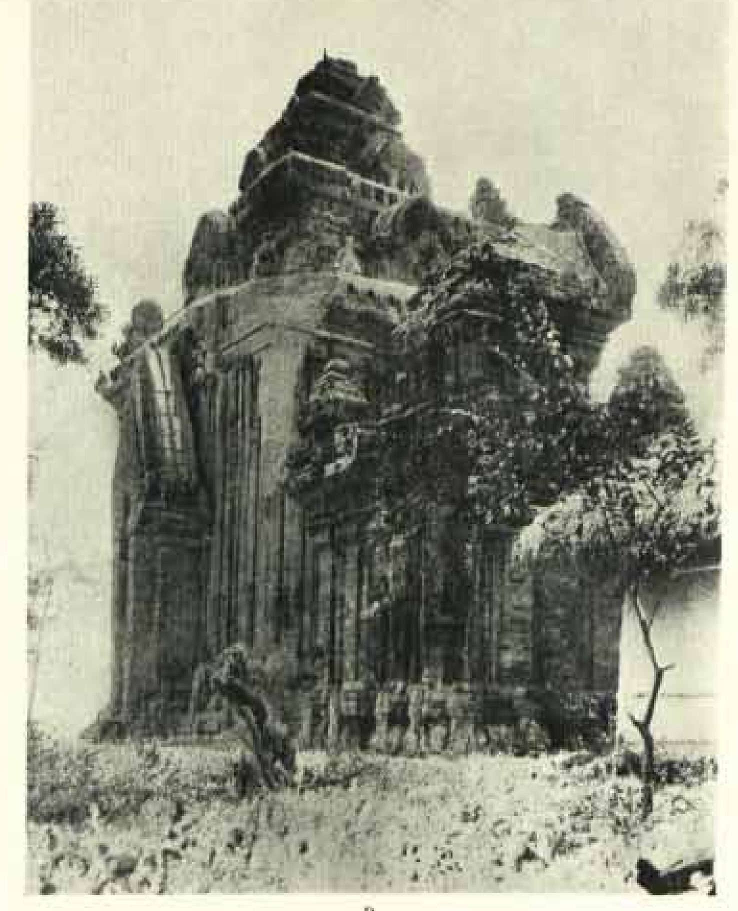


B

Temple de Pô Nagar à Nhatrang. — A. A droite, cadre de la baie et tympan (avant la consolidation ; cf. p. 321). B. Travaux de consolidation (cf. p. 322).



A



B

Temple de Pô Nagar à Nhatrang. Après les travaux de consolidation. — A, Angle Sud-Est. B, Angle Nord-Ouest (cf. p. 322).

l'observateur ; le fait même que les briques sont jointoyées au mortier affirme la restauration, le nouveau parement est tenu dans un plan sans moulures. Les briques employées sont cependant strictement des briques chames provenant de la ruine antérieure du monument. La coloration générale de l'ensemble reste donc homogène.

« Soutenir ainsi les parties défaillantes était bien, mais encore fallait-il constituer un lien entre ces reprises, tout en assurant l'homogénéité de la tour en même temps que l'étanchéité des terrasses. Ce but fut atteint par l'établissement au niveau de chacune de ces dernières d'un radier en béton solidement armé, formant anneau autour du pied de chaque réduction d'édifice ainsi que des différents corps superposés du bâtiment central. Les trois terrasses et le terrasson supérieur furent ainsi recouverts d'un plateau en béton armé, invisible du bas (pl. XXIIV, A), parfaitement homogène et chaîné, constituant un glacis cimenté sur sa surface supérieure légèrement déclive, afin d'assurer l'évacuation normale des eaux pluviales à l'extérieur. Les animaux basculés, gazelles, haṃsas et éléphants qui furent retrouvés ont été réinstallés à leurs places respectives devant le corps de chaque étage, et leur socle fut solidement cimenté. Une reprise en sous-œuvre fut nécessaire pour rétablir le cadre en grès de la porte du vestibule, le fronton fut soulevé avec toute sa maçonnerie, puis replacé sur les pieds-droits rétablis dans leur position primitive sur une assise reconstruite. Ce travail délicat ne donna lieu à aucune surprise. Un ancrage noyé dans la maçonnerie et invisible maintient le tout dans sa position actuelle.

« Par surcroît de précautions, un lien supplémentaire fut établi au niveau du bas de l'entablement du corps principal : quatre tirants de fer de o m. 025 avec tendeurs intérieurs traversant les murs par des trous forés de o m.03 passant au ras de la muraille à l'intérieur de la tour et venant se fixer sur des bandes de fer de o m. 08 × o m. 015 dissimulées dans une moulure extérieure de l'entablement furent posés. Cet ancrage a pour but d'éviter que le parement extérieur, sous l'effort des poussées verticales tant de haut en bas que de bas en haut, ne prenne du fruit dans l'avenir.

« Toutes les surfaces horizontales, ainsi que le dessus des piliers de la salle précédant la tour à l'Est et en contre-bas, ont été recouvertes d'un glacis cimenté pour éviter l'infiltration des eaux pluviales et l'apport des graines à l'intérieur. La base de ces piliers a également été l'objet d'une reprise en maçonnerie de briques (pl. XXIV, B), car ils présentaient la particularité d'avoir été tous amincis à la base, comme par l'usure des briques, usure dont la cause exacte a provoqué plusieurs hypothèses, mais reste à déterminer.

« A l'intérieur de la tour, le pagodon de bois édifié par les Annamites fut démoli, en accord avec les mandarins du lieu, et les nombreux dons faits à la déesse relégués sur les deux côtés de la salle où deux tables cimentées furent établies à cet usage. La déesse, ainsi débarrassée de l'habillage qui la masquait, fut photographiée comme on n'avait pas encore pu le faire. Il apparaît nettement que la tête a été rapportée ; la facture en est annamite et le cou démesurément long. Nous en donnons ici la photographie ainsi que celle du dos du chevet dont la sculpture est particulièrement intéressante (pl. XXV, A et B). Le remplissage qui masquait l'ancien carrelage cham fut enlevé et permit de constater que, sans avoir déplacé l'autel, des fouilleurs avaient opéré sous celui-ci dans le but de rechercher le trésor supposé dans tous les monuments chams. La tour étant construite sur des têtes de roches ne paraît pas avoir de fondations comme celle qui a été mise au jour à Trà-kiệu. Un lit de sable fin sert de remplissage sur la surface rocheuse pour assurer le

niveau du dallage de la tour. Les chercheurs de trésor paraissent avoir porté leur effort sur le vide formé par l'intérieur du socle du piédestal de la cuve à ablutions. Cependant, devant celui-ci, sous une pierre plate de o m. 60 × o, 40, une petite barre d'or de o m. 065 sur o, 006 d'épaisseur fut découverte. Ce petit dépôt ne paraît toutefois pas ancien et semble avoir été déjà déplacé. Il est sans doute contemporain de l'édification du pagodon et du dallage fait par les Annamites. Ce travail aurait été exécuté, d'après le dire des indigènes, sous Minh-mạng.

« L'enlèvement du dallage annamite a provoqué la découverte des quatre petits socles de o m. 40 de côté environ. L'une des pierres porte sur deux de ses faces latérales une inscription.

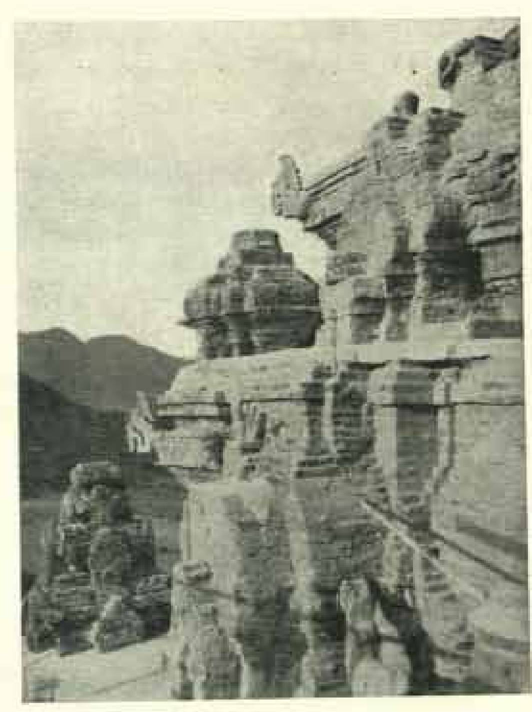
« Par la même occasion, la colline fut débarrassée de certains ornements annamites, la salle aux piliers nettoyée. Un aménagement du plateau en jardin et un gardiennage méthodique, en accord avec le ministère des rites, sont en outre en voie d'exécution.

« Telle qu'elle est, ainsi remise en état, la grande tour de Pō Nagar peut paraître, surtout sur la face Est qui était la plus abîmée, restaurée avec trop de soins. Mais si l'observateur veut bien se reporter à l'état dans lequel elle se trouvait avant les travaux, et s'imaginer la consistance de ces matériaux en voie complète de désagrégation, parfois suspendus dans le vide par blocs dissociés et maintenus par le réseau d'une végétation qui n'en assurait provisoirement l'équilibre qu'au prix de la ruine de l'édifice, si le visiteur veut bien songer que les moyens mis à la disposition du conservateur sont souvent précaires et que la main-d'œuvre est toujours nettement insuffisante, le résultat obtenu lui paraîtra au contraire satisfaisant et le but recherché largement atteint (cf. pl. XXVI, A et B). »

— Les travaux de consolidation de la tour centrale de Pō Nagar à Nhatrang ont amené la découverte d'une inscription, gravée sur un petit socle de pierre. Cette inscription, en cham, mentionne une fondation pieuse au bénéfice de la déesse Bhagavatī Kauṭhāreçvarī, en 1211 çaka.

— D'une tournée dans la province de Thanh-hoá, M. GASPARDONE a rapporté de bons estampages des inscriptions funéraires des Lê à Lam-sơn et Dao-xá, canton de Quảng-an, phủ de Thọ-xuân. Les dates de ces inscriptions vont de 1440 à 1505 A. D.

Littérature chame. — Amorcée par M. MUS au cours d'une mission dans le Sud-Annam, poursuivie depuis au compte de l'Ecole par le lettré BỒ-THUẬN, une recherche méthodique des manuscrits chams a donné les meilleurs résultats. On a recouru non à l'achat, mais à des locations à court terme. Les manuscrits sont envoyés à Hanoi et dépouillés. Ceux qui présentent quelque intérêt sont copiés ou photographiés. Cette méthode nous a valu, à la longue, le prêt spontané d'ouvrages nombreux et importants, à mesure que les premiers manuscrits communiqués faisaient retour à leurs propriétaires. Deux cents manuscrits, allant de quelques feuillets à plus de cent pages, ont pu être examinés ; la moitié d'entre eux ont été photographiés. Des trouvailles inattendues ont été faites : un lexique sanskrit-cham, une courte version chame, réduite à quelques pages, du Rāmāyaṇa, des prières en malais et un dictionnaire malais-cham. Le point le plus saillant est la découverte de toute une littérature



A

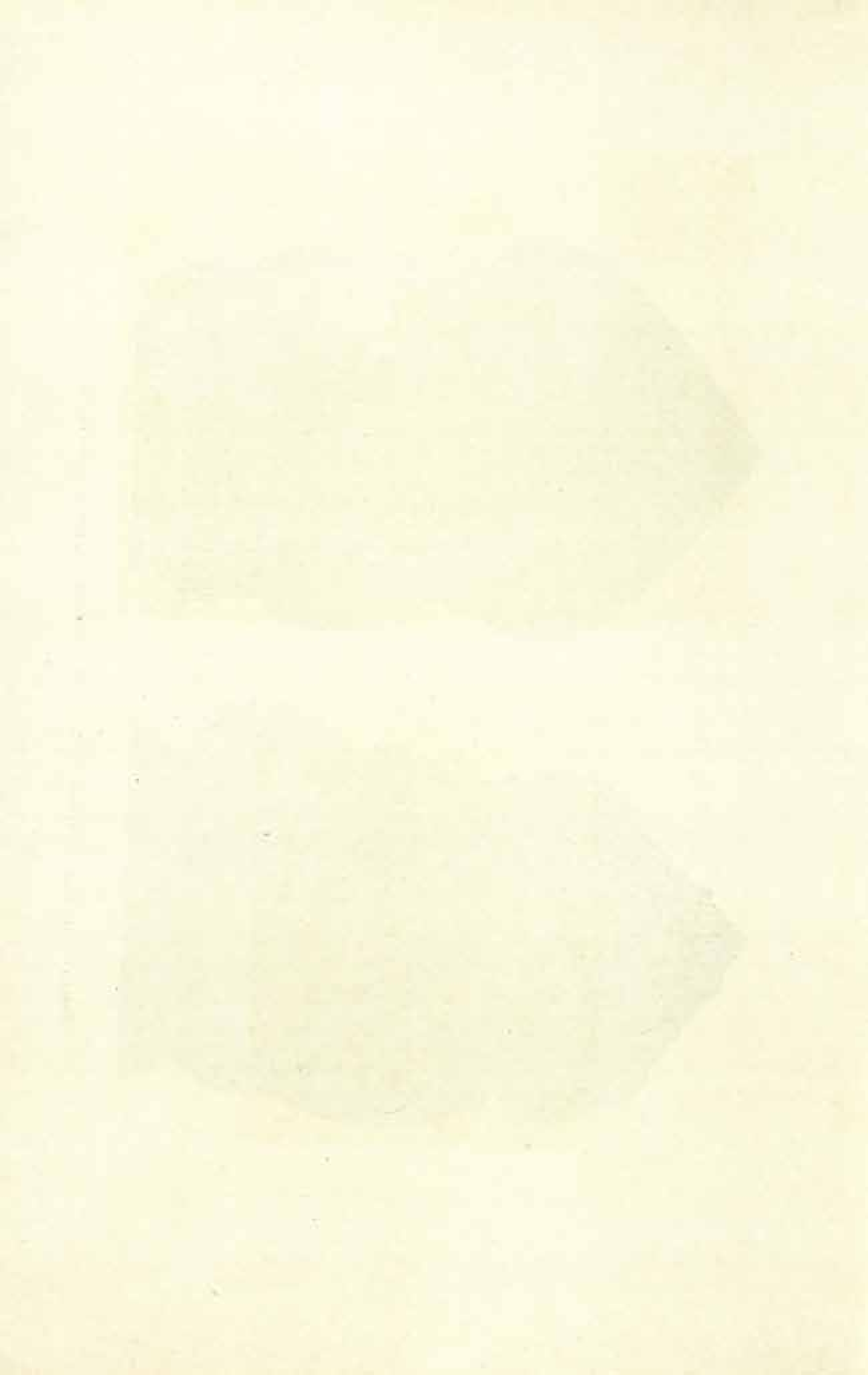


B

Temple de Pô Nagar à Nhatrang. Après les travaux de consolidation. — A, Terrasse et terrasson supérieur (cf. p. 323). B, Piliers de la salle précédant la tour (cf. p. 323).



Temple de Pō Nagar à Nhatrang. — *A*, Statue de la déesse. *B*, Dos du chevet (cf. p. 323).





A



B

Temple de Pô Nagar à Nhatrang. Après les travaux de consolidation. — A. Ensemble vu du Sud-Est. *B.* Angle Sud-Ouest (cf. p. 324).

romanesque traduite du malais, notamment l'*ākayet Devamanū* et l'*ākayet Inrapatrā*, versions chames des deux romans malais *hikayat Devamandu* et *hikayat Indraputra*.

La littérature religieuse comprend des fragments d'hymnes en un sanskrit corrompu, hérités des anciens rituels, et des hymnes en cham, d'une langue difficile, adressés aux dieux constituant le panthéon « brahmanique » moderne (Pō Nogar, Pō Klauṅ Garai, Pō yaṅ In). Ces hymnes ont été publiés par M. CABATON, avec un essai de traduction, sur un manuscrit unique incomplet et peu correct. L'étude critique de diverses versions provenant tant de Phanri que de Phanrang montre qu'on peut attendre une certaine somme d'information de ces textes jusqu'ici pratiquement inutilisés.

***

Cochinchine. — Au village de Nham-lang, canton de Nhiêu-khánh, province de Soc-trang, une statuette de grès, représentant une divinité féminine de style khmèr et de facture assez grossière, a été fortuitement exhumée en février 1931 : elle est entrée au Musée Blanchard de la Brosse.

Deux Buddhas siamois ont été trouvés dans une mare du village de Hoà-hội, province de Tây-ninh.

Conformément aux règlements en vigueur, ces diverses trouvailles ont été immédiatement signalées à la direction de l'Ecole Française d'Extrême-Orient par le Gouverneur de la Cochinchine.

***

Cambodge. *Aṅkor*. — M. H. MARCHAL, conservateur d'Aṅkor, a adressé au Directeur de l'Ecole le rapport suivant sur les travaux exécutés dans le groupe d'Aṅkor et dans la province de Siem-Rāp pendant le premier semestre 1931 :

« A Práḥ Khân (fig. 25), on a achevé le dégagement de l'édicule à colonnes rondes dans l'angle intérieur Nord-Est de la 3e enceinte ; on a aligné de chaque côté les

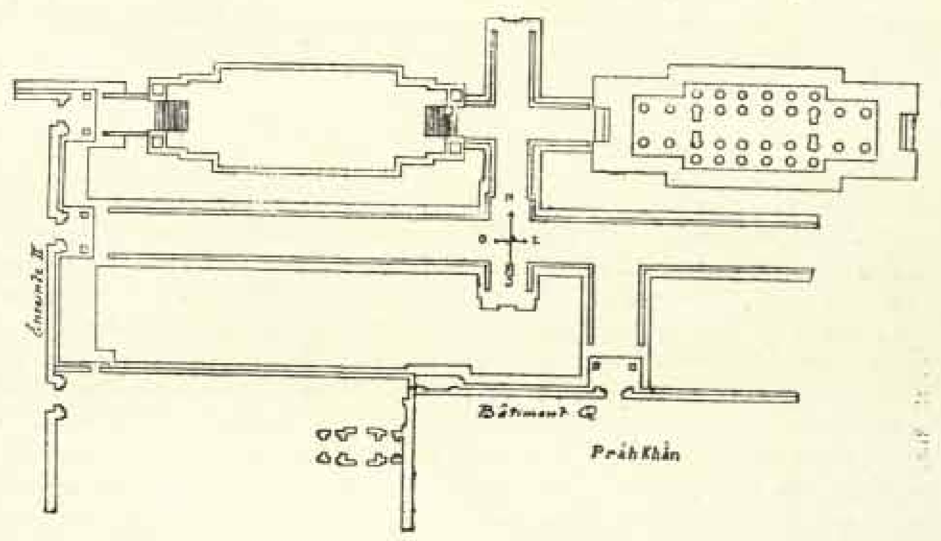


Fig. 25. — PRÁḤ KHÂN. Angle intérieur Nord-Est de la 3e enceinte.

pierres du premier étage de cet édicule retrouvées dans les décombres, sans pouvoir, tout au moins avec les moyens dont nous disposons actuellement, songer à les remettre en place (pl. XXVII, B).

« Le dégagement de cette partie du temple s'est continué par celui de la terrasse en latérite à l'Ouest de l'édicule précédent (pl. XXVIII, A). L'enlèvement de la brousse et des terres autour de cette terrasse a laissé voir une chaussée dallée légèrement surélevée qui lui est parallèle au Sud et qui servait à relier les entrées latérales Nord des deux enceintes orientales II et III (pl. XXVIII B).

« Cette chaussée était bordée d'une balustrade en corps de nāga dont un grand nombre de pierres, beaucoup il est vrai plus ou moins cassées, furent retrouvées et remises en place sur leurs dés ; cette chaussée se raccorde à une autre qui relie l'édicule à colonnes rondes à la terrasse en latérite et est également décorée de nāgas.

« On a pu reprendre et consolider certaines parties de cette terrasse en latérite qui étaient, ou démolies, ou en péril de s'écrouler ; on a également rajusté les pierres des deux perrons, et les lions qui décorent les échiffres ont pu être complétés par les morceaux qu'on en a retrouvés.

« Le gopura IV Nord de Prăḥ Khẵn, complètement dégagé (pl. XXVII, A), a eu certaines parties des tours et des porches des entrées latérales, soit complétées par des pierres qui manquaient et qu'on a retrouvées, soit consolidées et renforcées par des potelets ou calfeutrages en ciment placés avec le plus de discrétion possible pour réserver à ce matériau la place secondaire qu'il doit occuper désormais dans les travaux de conservation.

« Au Bàkhèṅ, on a achevé le dégagement de tous les petits sanctuaires ou de ce qui en subsistait à la base de la pyramide. Beaucoup de ces édicules en briques sont démolis et les briques ont dû en être enlevées par les indigènes car, notamment près de l'angle Nord-Est, on ne retrouve plus sous les décombres que le massif de latérite de base : même le revêtement extérieur en grès mouluré de ce massif a presque totalement disparu.

« On a fait quelques consolidations dans les sanctuaires restés debout, aux endroits où des briques déchaussées ou tombées laissaient des cavités béantes, soit en bouchant ces cavités avec des briques retirées des déblais, soit par du ciment là où il a été impossible de faire autrement.

« A Prè Rup, deux équipes continuent de mener de front le dégagement de ce temple. L'une au rez-de-chaussée, après avoir complètement dégagé le gopura extérieur Est dont les ailes latérales étaient absolument enfouies sous la végétation et les éboulis, commence à enlever le remblai de terre autour des trois tours en briques au Sud de ce gopura. Toutefois des arbres très hauts et très volumineux s'élevant sur ce remblai, il a fallu d'abord enlever ces arbres et pour cela les couper branches par branches et tronçons par tronçons. On descend ceux-ci au moyen de cordages afin d'éviter des accidents, travail long et parfois même dangereux au début pour le couli chargé de la besogne. Des consolidations ont été exécutées en même temps que ce travail sur les parties de murs où les racines avaient déchaussé la maçonnerie.

« L'autre équipe travaille sur la terrasse supérieure du monument ; elle continue à déplacer toutes les pierres du dallage ou du soubassement du sanctuaire central encombré autrefois d'arbres qu'on a fait disparaître, mais dont il reste à enlever les racines et les souches disjoignant les pierres. Quelques blocs moulurés appartenant

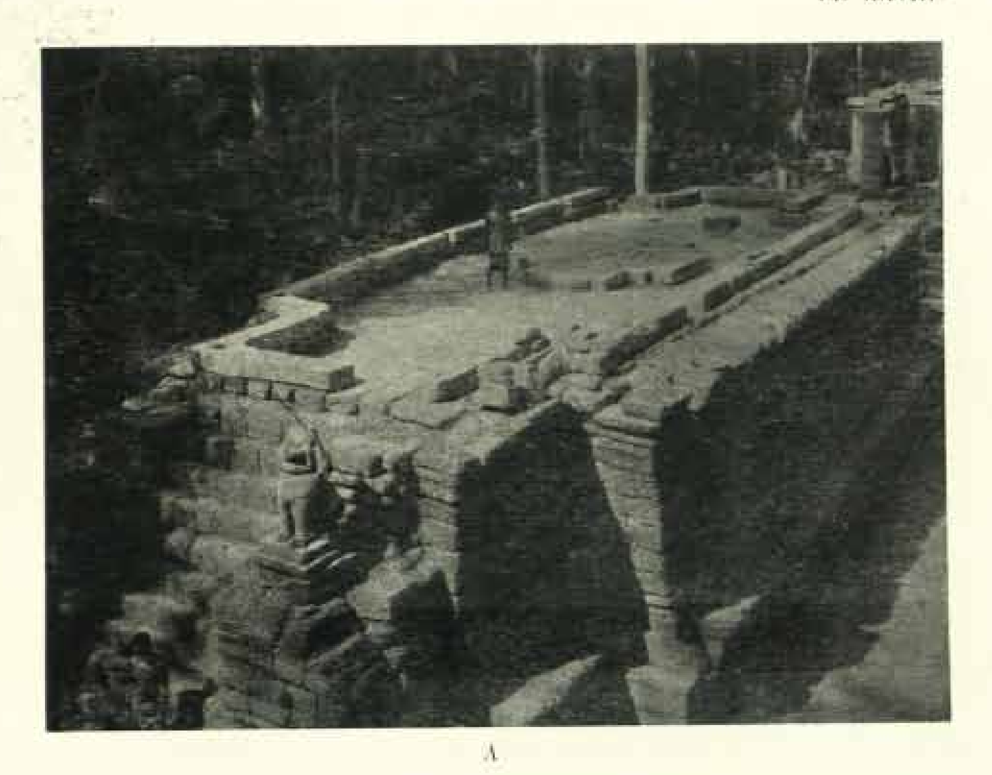


A



B

Práḥ Khằn. — *A*, Gopura IV Nord : berme dégagée à l'Ouest de la face Nord. *B*, Édicule à colonnes rondes : fragments de l'étage reconstitués sur la face Sud (cf. p. 326).

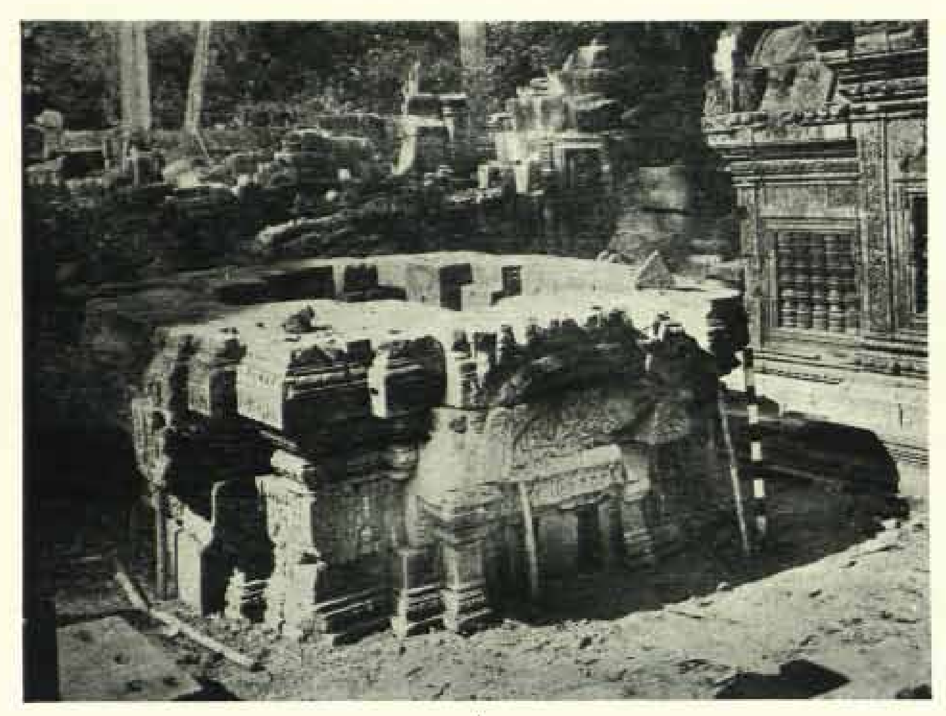


A

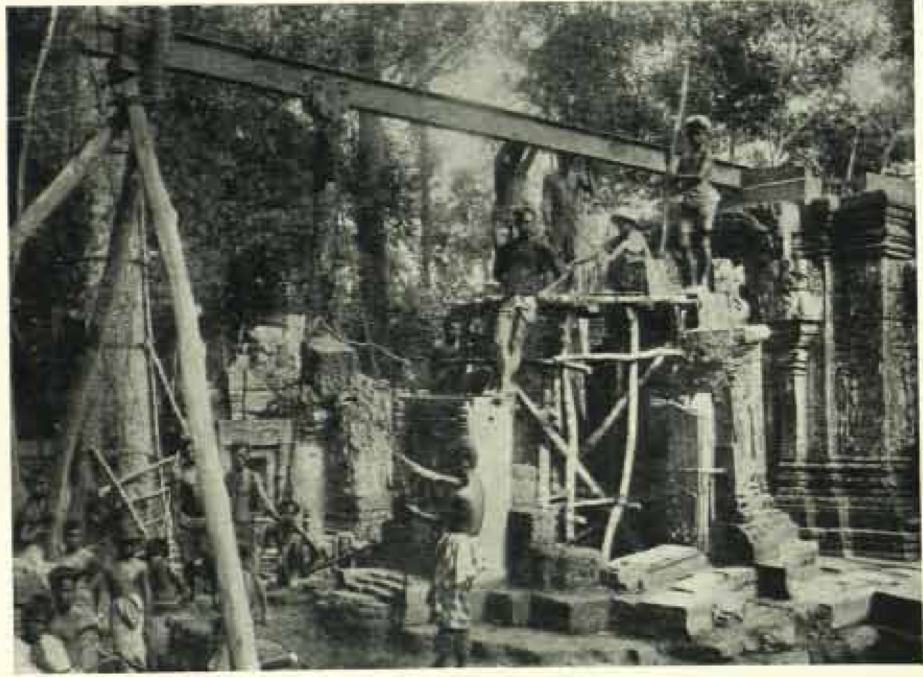


B

Práh Khằn. — A, Terrasse en latérite à l'Ouest de l'édicule à colonnes rondes.
B, Chaussées au Sud-Ouest de l'édicule à colonnes rondes (cf. p. 326).

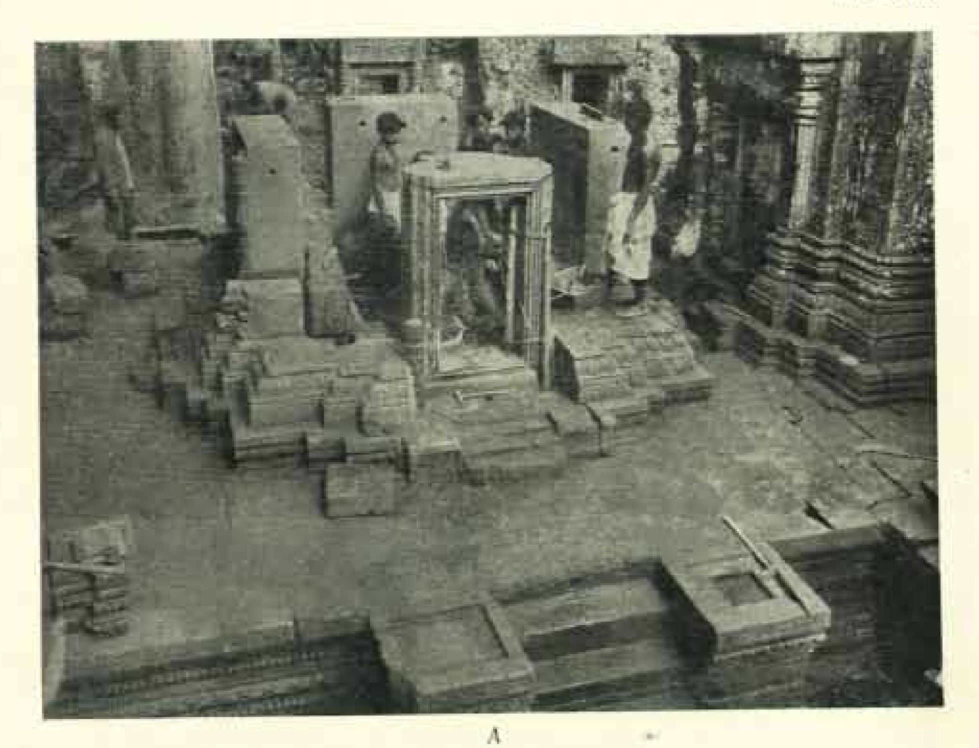


A



B

Bantãy Srěi. — A. Premier étage du sanctuaire Sud reconstitué sur le sol. *B*, Enlèvement des pierres du sanctuaire Sud (cf. p. 327).



A



B

BANTĀY SREI. — A et B, Reconstruction du sanctuaire Sud (cf. p. 327).



A



B

Bantāy Srĕi. Sanctuaire Sud, à la date du 24 juin 1931. *A*, Façade Est. *B*, Façade Ouest (cf. p. 327).

aux échiffres des perrons, aux angles du soubassement et aux murs de soutènement de la terrasse ont été retrouvés et remis en place.

« Bien que situé en dehors du groupe d'Aṅkor, le temple de Bantãy Srĕi a vu l'inauguration de nouvelles méthodes de travaux de la part du Conservateur d'Aṅkor. Ce temple, par la petitesse de ses dimensions, la netteté de ses profils et l'abondance du décor, se prêtait tout particulièrement à l'essai des procédés en usage aux Indes Néerlandaises. Les différentes phases de ce travail peuvent se résumer comme suit.

« Après débroussaillement de la partie centrale où se dressent les trois sanctuaires de la première enceinte, on a, pour les dégager et obtenir le maximum d'espace libre autour du soubassement, procédé à la recherche des blocs de pierres provenant des parties écroulées ; on a pu ainsi reconstituer sur le sol les différents étages des trois sanctuaires, plus ou moins complètement, mais avec un nombre suffisant de pierres pour pouvoir envisager la reconstruction de ces édifices (pl. XXIX, A). Ne pouvant songer à entreprendre les trois sanctuaires à la fois, on a décidé de commencer par le sanctuaire Sud. Des dessins cotés, plans et élévations, relevés sur place des différentes parties de ce sanctuaire, furent entrepris, ce qui, joint aux nombreuses photographies de l'état actuel du temple, permit de commencer la dépose des pierres du sanctuaire sans risque d'erreur ou d'hésitation pour le remontage (pl. XXIX, B). D'ailleurs, en plus de ces précautions, chaque pierre, avant d'être enlevée, était marquée de signes de repérage.

« Une fois le terrain complètement net, bien nivelé et damé, on a coulé un béton en mortier de ciment formant radier sur tout l'emplacement des maçonneries qui venaient d'être enlevées.

« Ensuite on a remonté le mur de soubassement en grès mouluré, assises jointives et réglées de niveau ; l'intérieur de ce mur, qui auparavant n'était constitué que par un conglomérat de blocs de latérite, désagrégés et mélangés à de la terre, a été repris avec un remplissage de latérite taillé et placé par assises régulières jointoyées au mortier de ciment.

« Par-dessus, on a replacé le dallage en grès et on a commencé à remonter les murs du sanctuaire lui-même : au cours de cette dernière opération, on a pu remettre en place les pierres qui avaient été volées en décembre 1923 et qui étaient conservées en dépôt au Musée de Phnoṃ Péñ (pl. XXX).

« Le mauvais état de la piste reliant Siem Rãp à Bantãy Srĕi à la suite des pluies a obligé d'interrompre ces travaux vers la fin du mois de juin (pl. XXXI).

« Un secrétaire de la Conservation d'Angkor, envoyé en reconnaissance dans le khând de Siem Rãp et celui de Sŭtnikom, a découvert une vingtaine d'anciens sanctuaires inédits, beaucoup presque totalement écroulés, mais dont il restait toujours le motif de la porte en grès avec son encadrement. Un débroussaillement sommaire et un commencement de fouilles a pu faire découvrir quelques motifs de sculptures, piédestaux, statues, bas-reliefs, etc., quelques-uns assez intéressants et différents de ceux qu'on trouve habituellement dans le groupe d'Aṅkor (pl. XXXII). On a même eu la chance de trouver une inscription inédite au Pràsàt Prei Pràsàt, entre Bàkoṅ et Rolûos.

« Des photographies, estampages, descriptions et croquis de ces différents vestiges, ont été pris pour joindre à l'inventaire des monuments de cette région.

« L'entretien des divers monuments du groupe d'Aṅkor s'est continué avec l'équipe volante chargée de ce travail, cependant qu'une autre équipe continuait à débarrasser le fossé Ouest d'Aṅkor Văt du *lục-bình* qui s'y accumule.

« Au mois de juin, une équipe a repris le jointoiement des parties fissurées de la chaussée extérieure Ouest de ce temple, pour prévenir des affaissements que des affouillements d'eau eussent pu provoquer en saison des pluies. Le même travail de rejointoiement a été exécuté dans les galeries des entrées occidentales et sur la chaussée intérieure conduisant au temple.

« Enfin cette équipe a réparé le dommage causé sur la balustrade de corps de nāga autour des galeries du premier étage par deux énormes manguiers que le vent avait renversés ; elle a également refait la partie des gradins de la douve Ouest d'Aṅkor Vât (bord Ouest) qui s'étaient affaissés à la suite des pluies de l'an dernier.

« La partie de gradins sur le bord Est n'a pu encore être refaite à cause de l'importance que présente ce travail. »

— M. P. Paris, résident de Tà Kèv, a bien voulu communiquer à l'Ecole Française d'Extrême-Orient les renseignements recueillis au cours de ses tournées administratives sur les monuments anciens qui se trouvent dans sa province. De plus, il a trouvé dans les photographies aériennes destinées au cadastre une mine précieuse de renseignements : la province de Tà Kèv s'y révèle sillonnée de vestiges de routes et de canaux (cf. supra, p. 221), absolument invisible sur le sol, et qui sont vraisemblablement khmèrs. Cela est certain pour deux avenues qui se dirigent vers le pied de l'escalier du Phnoṃ Bàyaṅ. Une recherche de M. Parmentier sur le terrain lui a permis de retrouver une série de bornes jalonnant ces avenues.

Voici, sur ces découvertes, le rapport adressé au Directeur de l'Ecole par M. Stoeckel, Directeur p. i. des Arts cambodgiens :

« M. Paris, Résident de Tà Kèv, nous ayant signalé plusieurs pagodes et vestiges archéologiques intéressants, nous avons fait avec lui quatre tournées dans sa province au cours desquelles nous avons pu photographier la première fois à la pagode de Pôthivân une statue intéressante de Viṣṇu, récemment sortie du bassin situé autour de la pagode.

« Deux tournées successives dans la région de Tonlâp nous ont permis de photographier à la pagode de Vàt Lơ une pierre circulaire à ablution munie d'un somasūtra d'un genre absolument nouveau affectant la ferme d'une tête de buffle (pl. XXXII, a).

« A la pagode de Kaṃpèṅ (*I. K.*, I, n° 6), nous avons pu constater que, contrairement aux indications de M. de Lajonquière, le pràsàt en briques signalé par Aymonier existe toujours, et, malgré les restaurations regrettables que les bonzes lui ont fait subir, il nous semble encore mériter de figurer dans la liste des monuments historiques classés.

« A la pagode de Vàt Slèṅ (khŭṃ de Kôk Préc), nous avons photographié sur un tertre à côté du terre-plein de la pagode, un liṅga de taille remarquable (1 m. 75 environ hors de terre).

« Nous avons fait également l'ascension du Phnoṃ Pràḥ Trapâṅ (*I. K.*, n° 7) et nous avons encore trouvé au sommet, sous un abri chinois, les restes très abîmés d'un Gaṇeça, qui sont encore actuellement l'objet d'un culte.

« Nous avons également, avec M. le Résident Paris, retrouvé les vestiges de la grande chaussée qui conduisait au pied du Phnoṃ Bàyaṅ. M. Paris fait actuellement procéder à un débroussaillement sommaire qui permettra une visite plus facile de ce point.



A



B

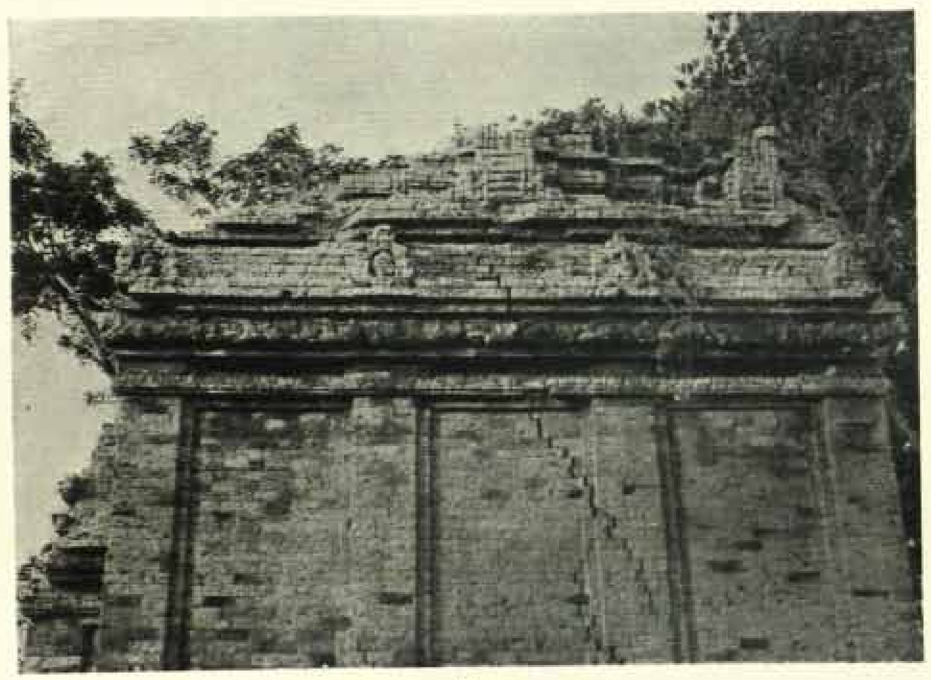


C

Tà Kév. — A, Somasūtra de Vắt Lo (cf. p. 328). — B. Prâsat Thlây (cf. p. 329). — C. Prâsât Ta Ñân.



A



B

Tà Kèv. — Vât Bathây (cf. p. 329).

« D'accord avec M. Parmentier, nous avons fait transporter sur le bord de la piste ouverte par M. Paris les restes d'un pressoir à canne à sucre en grès. Cette pièce curieuse en elle-même, semble d'une ancienneté douteuse ; d'autre part son poids et son encombrement nous ont fait différer son transport au Musée, au moins jusqu'à la prochaine saison sèche.

« Enfin, au cours de notre dernière tournée (16-17 mai), nous avons visité le point de l'Inventaire Lajonquière n° 13, Pràsàt Thlãy (E). La photographie ci-jointe (pl. XXXII, B) montrera que le sanctuaire, bien que très ruiné, existe cependant encore. A quelques kilomètres à l'Ouest, dans la pagode de Bàthãy, khũṃ de Añ Thnàl, khånd de Tralàč (pl. XXXIII), nous avons trouvé le pràsàt en briques dont photo ci-jointe, signalé par le Service géographique, mais qui ne figure ni à l'Inventaire de Lajonquière, ni à la liste des monuments historiques. La frise très bien conservée représente des oies ; les figurines placées au-dessus sont malheureusement trop ruinées pour nous permettre une identification certaine ; dans l'une d'elles cependant nous avons cru reconnaître Brahmā avec ses quatre visages.

Sur un petit tertre dans le khũṃ de Añkåñ, khånd de Tralàč, nous avons également trouvé au lieu dit Liek Svåy les ruines d'un pràsàt dont il ne reste plus qu'une porte prise dans la végétation. »

Epigraphie. — L'épigraphie du Cambodge s'est enrichie de cinq inscriptions nouvelles. Une d'entre elles a été trouvée par M. Paris dans la province de Tà Kèv, à Vàt Pòrõñ : c'est une stèle gravée sur ses deux faces, relatant des donations d'esclaves à l'occasion d'une fondation remontant au VIIe ou au VIIIe siècle. Cette stèle est entrée au Musée Albert Sarraut.

Quatre inscriptions ont été découvertes dans la région d'Añkor. Sur le piédroit d'un édicule ruiné qui s'élevait devant l'angle Est de la base Nord de la pyramide centrale du Phnoṃ Bàkhèṅ, est gravée une inscription relatant des donations au dieu du Vnaṃ Kantāl (mont central) qui pourrait désigner ici le monument du Bàkhèṅ A Pràsàt Prei Pràsàt, près du groupe de Rolũos, une inscription en mauvais état présente l'intérêt d'appartenir à la période préangkoréenne. Deux autres inscriptions proviennent de deux des monuments récemment découverts dans la province de Siem Rãp : Pràsàt Hè Phkà et Pràsàt Dón Sò.

*
* *

Laos. — La restauration du That Luong de Vieng Chan se poursuit activement sous la direction de M. Fombertaux.

A la fin du mois de juin 1931, les travaux de maçonnerie étaient terminés en ce qui concerne les éléments suivants : au rez-de-chaussée, la porte Ouest ; les piliers, banquette et mur d'enceinte au Nord (côté Ouest), à l'Ouest et au Sud ; le mur de contrefort, talon renversé, mur de soutènement du premier étage, bahut et merlons, à l'exception des emplacements occupés par les pavillons d'axe ; — au premier étage, le mur bahut précédant la plate-forme en avant du mur de soutènement du deuxième étage, la partie Nord-Est du soutènement, les oves éboulées du deuxième étage, et les escaliers d'accès au deuxième étage sur les faces Nord et Ouest. Quant aux travaux de charpente, la couverture des galeries Ouest, Nord (côté Ouest) et Sud (côté Ouest) a été confectionnée et posée ; la plupart des fermes de galeries Est,

Sud (côté Est) et Nord (côté Est) sont terminées ainsi que la charpente de la porte Ouest, et ne tarderont pas à être mises en place (pl. XXXIV).

— Au début de l'année 1931, M[lle] M. COLANI a continué ses recherches dans la province de Cammon.

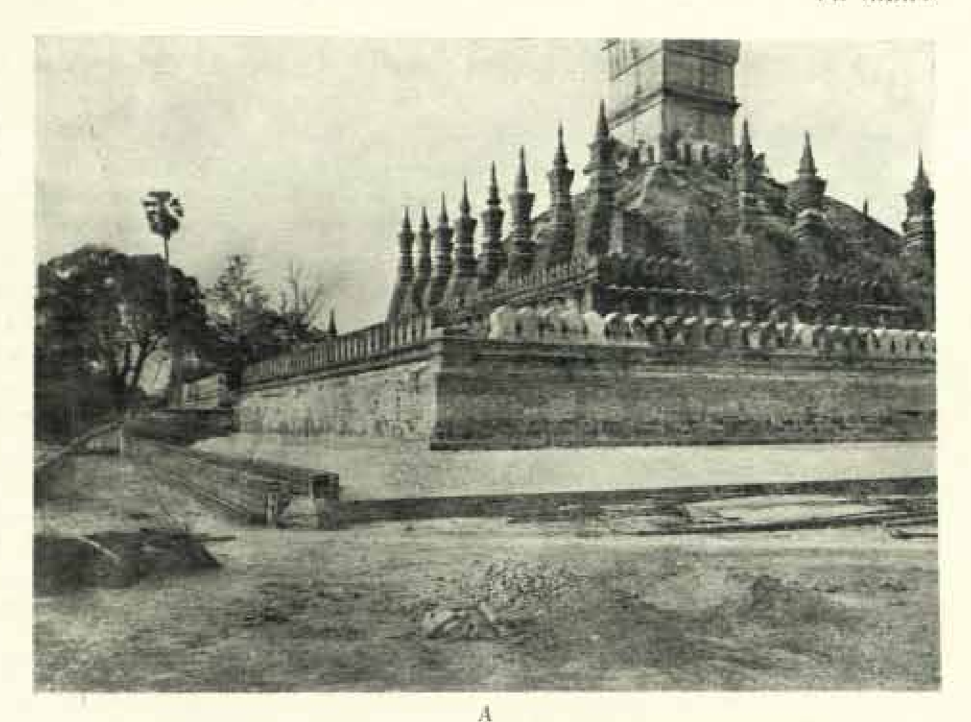
Longeant au Sud, l'énorme bande calcaire de direction E.-O. qui s'étend de la contrée voisine de Đồng-hới jusqu'au bassin du Mékong, M[lle] Colani rechercha : 1° si la culture bacsonio-hoabinhienne avait laissé des traces dans ces régions occidentales ; 2° si le Néolithique découvert par elle aux environs de Tha Khek (abri sous roche de Kuan Pha Vang) se retrouverait le long du cours oriental de la Sé Bang Fai. Les trouvailles faites dans la région de Mahaxai (grande grotte et abri sous roche de Mahaxai, grotte de Ban Dong, fissure sépulcrale de Ban Na Har, grotte de Ban Pak Phun, grotte de Ban Na Veng) révèlent deux séries de faits : 1° les néolithiques, qui laissèrent en ces lieux des vestiges de leur occupation, avaient l'habitude de cacher les cadavres ou les squelettes des leurs dans les fissures des rochers calcaires, avec un mobilier funéraire ; 2° une culture préhistorique semblable à celle du littoral d'Annam (Minh-cam, Duc-thi) se retrouve dans cette partie du Cammon ; les coquilles *marines* y jouaient un grand rôle ; or le commerce de ces coquilles servant à la parure obligeait marchands ou acheteurs à parcourir des centaines de kilomètres dans une contrée des plus ingrates et fort périlleuse. Cette civilisation néolithique a donc franchi, dans un sens ou dans l'autre, la chaîne annamitique ; les Bacsonio-hoabinhiens seraient restés à l'Est, le long de la zone côtière.

Les recherches de M[lle] Colani au Trấn-ninh, dans la fameuse plaine des Jarres, ont donné des résultats fort importants, dont voici un premier aperçu extrait d'un rapport adressé au Directeur de l'Ecole :

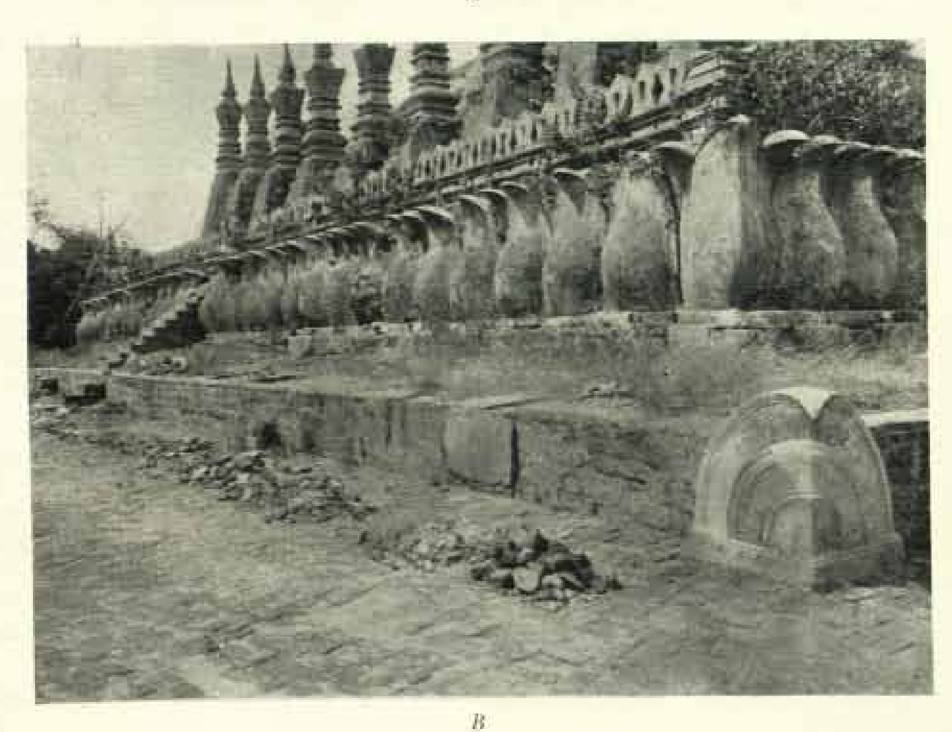
« Le plus important groupe de ces monolithes, à 23 km. de Xieng Khuang, se divise en trois sous-groupes, entourant et dominant une grotte naturelle légèrement modifiée par l'homme, creusée dans un petit massif calcaire. Elle est dans le pays le seul refuge contre les intempéries. Si les auteurs des jarres vivaient dans des cases, ils se servaient probablement aussi de cet asile naturel et quelques objets pouvaient être restés dans le sol. Les fouilles ont donné les résultats suivants : poteries extrêmement grossières, quantité de tessons et grand nombre de récipients ; parmi ces derniers deux modèles principaux, sorte de marmites à fond rond, hautes au maximum d'une douzaine de centimètres et bols peu profonds, hauts de 5 à 6 centimètres. Les uns et les autres contenaient le plus souvent des débris d'os humains en partie calcinés. Des traces de grands feux se voient dans le sol et à la voûte. La grotte n'était donc pas seulement un asile, mais aussi une façon d'énorme four crématoire. Des instruments et bijoux en fer et même en cuivre et en bronze accompagnaient ces céramiques.

« Ensuite, des recherches *sous les jarres* n'ont pas donné de résultats ; le poids de ces urnes gigantesques aurait broyé toute pièce placée au-dessous. Des tranchées méthodiques *autour des jarres* ont livré un mobilier purement funéraire ; près de chacune, des fragments de poterie, souvent un grand vase grossier subcylindrique en terre ; parfois un petit récipient à parois minces ; des disques et des perles, en terre ; des pièces, surtout des bijoux, en fer et en cuivre ; de très petites perles bleues, roses et vertes, etc.

« Ces recherches résolvent, au moyen de faits et non d'hypothèses, plusieurs des



A



B

THAT LUONG. — A. Talon renversé et soutènement du 1er étage, angles Sud et Ouest. — B. Plateforme en avant du soutènement du 2e étage, face Ouest (cf. p. 330).

inconnues du problème : grotte crématoire, mobilier funéraire autour des jarres. Une étude plus minutieuse des matériaux rapportés éclairera d'autres points.

« Les jarres sembleraient avoir été de grandes urnes funéraires (Néolithique, Age du bronze et même temps modernes, Europe, Chine, Japon, etc.), mais au lieu d'être en argile, elles sont en pierre comme les cistes. »

— Mlle S. Karpelès, secrétaire de l'Institut Bouddhique, s'est rendue au Laos en décembre 1930, afin d'y organiser la section laotienne de l'Institut et d'y préparer la cérémonie d'inauguration.

En passant par la province de Tha Khek, elle a constaté que le petit that des ruines de Mường Kao, face Est, côté Sud, avait subi de nouveaux dégâts dus, très probablement, à la dernière saison des pluies. La frise en stuc qui représente des danseuses et des haṃsa enlacés, motif si populaire dans la décoration du Sud de l'Inde et à Ceylan, est particulièrement endommagée ; tous les débris gisent heureusement intacts sur le sol. Le chef de la pagode de Mường Kao a promis de les rassembler au pied du that et de faire dresser tout autour une palissade pour les préserver, en attendant la visite du Service archéologique de l'Ecole Française.

Le Chao Muong de Tha Khek venait de recevoir de l'administration locale deux types d'inventaire que tous les chefs de pagodes auront à remplir : un exemplaire pour les manuscrits et l'autre pour les objets du culte. Lors de sa tournée dans le Bas-Laos, en juin 1930, Mlle Karpelès, en inspectant les pagodes de cette région, avait remarqué d'importantes collections de manuscrits et quelques objets du culte qui présentent, de nos jours, un intérêt documentaire, en dehors de leur valeur artistique. Il fallait sans tarder tâcher de les sauver de l'incurie de certaines pagodes et de l'indifférence de quelques bonzes. C'est à cette fin qu'elle a dressé ces modèles d'inventaire en priant l'administration locale de les faire imprimer en caractères laotiens et de les envoyer en triple exemplaire à chaque pagode, depuis le Bas-Laos jusqu'au royaume de Luang Prabang : un exemplaire pour la pagode, un second pour les archives du bureau du Chao Mường et un troisième pour l'Institut à Vieng Chan.

Ces inventaires auront l'avantage : 1° de faire connaître la richesse de chaque pagode ; 2° de compléter vraisemblablement le travail amorcé par M. Louis Finot sur la littérature laotienne (voir *BEFEO*, XVII, v, p. 175). Les inventaires de chaque province seront collationnés au secrétariat de l'Institut où l'on enverra, pour les faire copier, les manuscrits que la Bibliothèque bouddhique de Vieng Chan ne possède pas encore. L'original sera conservé et la copie envoyée à la pagode.

A peine arrivée à Vieng Chan, Mlle Karpelès a dû aussitôt monter à Luang Prabang afin de rencontrer le roi Sisavang Vong avant son départ pour le 5e territoire.

Durant son séjour à Luang Prabang, elle s'est occupée à faire traduire en laotien plusieurs ouvrages relatifs à l'étude du bouddhisme ; et, à la demande de la Direction des cultes, elle a revu certains articles de la nouvelle réglementation des bonzes au Laos (voir *BEFEO*, XXIX, 522) qui semblaient s'écarter par trop des prescriptions contenues dans le Vinaya. L'Ecole de Pāli de Vat Pa Fang sera bientôt terminée et un ancien élève de l'Ecole supérieure de Pāli de Phnom Penh en sera le directeur.

De retour à Vieng Chan, le 15 janvier, Mlle Karpelès a soumis à l'approbation du Résident supérieur, M. Bosc, le programme des cérémonies en l'honneur de l'ouverture de la section de l'Institut bouddhique au Laos. Trois livres, dont deux sont traduits du cambodgien et un a été écrit par S. M. le Roi de Luang Prabang, ont pu être

distribués le jour de l'inauguration. La cérémonie officielle s'est déroulée au siège de l'Institut, à Vat Chan, où plusieurs discours ont été prononcés (v. infra, p. 334). Le lendemain, une commission se réunissait pour élaborer un programme d'action.

Durant son séjour à Vieng Chan, M[lle] KARPELÈS a pu assister à deux fêtes locales. L'une, en l'honneur de la lecture du *Vessantara jātaka*, peut avoir lieu à partir du 3[e] mois laotien (février), une fois par mois. Chaque pagode, à tour de rôle, organise une grande fête. La veille, la pagode se remplit de bonzes venus de fort loin pour entendre la lecture de cette histoire édifiante, de 5 heures à 7 heures du soir, tandis que les jeunes gens arrivent à la nuit pour faire leur cour aux jeunes filles. Le lendemain matin, dès 6 heures, la lecture recommence et ne prend fin qu'à la tombée de la nuit. A 7 heures et demie, offrande de nourriture aux bonzes, puis récitation de l'action de grâce, après quoi, les vénérables reprennent la lecture du *Pha Vet* jusqu'au soir, se succédant à intervalle régulier. Dans la cour de la pagode, on a édifié tout exprès pour cette cérémonie, une sālā au centre de laquelle s'élève une chaire à prêcher, en tronc de bananier, entièrement sculptée et entourée sur trois faces de tentures, afin de masquer le public au bonze ; au pied des quatre piliers qui supportent la chaire, on a disposé quatre jarres d'eau parfumée couvertes d'une feuille de bananier et, au centre, un sac de semence de paddy et un panier de sel. Le long des murs de cette sālā provisoire, se déroule toute l'histoire du *Pha Vet*, peinte sur étoffe. Chaque bonze lecteur reçoit un panier où les offrandes sont disposées avec plus ou moins de fantaisie. A la fin de la lecture de chaque chapitre, tous les auditeurs jettent une poignée de riz grillé. Au dehors, aux quatre points cardinaux, se dressent de petits autels, avec des offrandes de riz. A l'Est, en retrait, s'élève un autel plus important et couvert, où sont disposés une natte, un matelas-miniature, des oreillers, des bâtonnets d'encens, des cierges, des boulettes de riz, des fleurs, une théière et un bol à aumône. C'est là qu'après y avoir été convié, l'esprit du Buddha (*sic* !) vient assister à la lecture du *Pha Vet*.

L'autre cérémonie à laquelle M[lle] KARPELÈS a pu assister et qui tend à disparaître complètement, est celle de la pêche au *pá bü̦'k*, poisson de la famille des Siluridés, dont le corps est allongé et lisse, d'un blanc argenté, complètement dépourvu d'écailles et dont le poids peut atteindre jusqu'à 200 kilos. Cette pêche a lieu chaque année en cinq endroits différents : à Ang (25 km. environ en amont de Vieng Chan) du 13[e] au 15[e] jour de la lune croissante du 3[e] mois laotien, entre janvier et février ; à Luang Prabang (au milieu du fleuve, en face de la ville) du 6[e] au 7[e] mois laotien, entre mai et juin ; à Nong Khieu (22 km. environ en amont de Paklay) le 15[e] jour de la lune croissante du 3[e] mois laotien (février) ; à Nong Thèo (30 km. environ en amont de Paklay), entre le 4[e] et le 5[e] mois laotien, pas de date fixe ; à Ban Sèo (27 km. environ en amont de Huei Sai), du 6[e] au 7[e] mois laotien, entre mai et juin.

Dans le bief de Vieng Chan, dès le 9[e] jour de la lune croissante, le Chao Mường de la province ou son représentant, quitte le chef-lieu pour s'occuper de l'organisation de cette fête. Par petites étapes, il se rend en pirogue jusqu'à Ang, sorte de vaste anse, propice à la pêche de *pá bü̦'k*. Le Chao Mường et sa suite s'arrêtent tout d'abord à Ban Si Khay, « village de la crasse », où se trouve le génie du village qui jouit d'une grande réputation et que des sorcières, habitant au Nord du village, adorent continuellement. Au pied de l'arbre supposé être la demeure du génie, se dresse un autel s'élevant à 2 mètres du sol. C'est là que le Chao Mường, entouré de tous les pêcheurs, dépose cinq poulets rôtis, deux bouteilles d'alcool de riz, six

noix de coco, des feuilles de bétel, des noix d'arecs, des gâteaux, des bâtonnets d'encens, des cierges en cire d'abeille, et les offre au génie, en lui demandant d'intervenir en leur faveur pour que la pêche, cette année, soit fructueuse.

On s'adresse au génie par l'intermédiaire de l'une des sorcières du village. Celle-ci entre dans des transes lorsqu'elle est « possédée » par le génie. Elle est alors inconsciente de ce qui se passe autour d'elle et le génie répond par la bouche de la sorcière, aux questions que lui posent les pêcheurs. Invariablement la réponse du génie est la même : la pêche sera fructueuse si l'on agit selon les traditions particulières à la pêche au *pâ bü'k*. La possédée, entourée d'un cercle de pêcheurs, est d'abord debout et tient entre ses mains une coupe dans laquelle se trouvent des fleurs, des bâtonnets d'encens, dix cierges en cire d'abeille. Ses mains commencent à trembler lorsque le génie la pénètre ; elle dépose la coupe à ses pieds et, par-dessus ses vêtements ordinaires, endosse ceux que les pêcheurs lui offrent sur un plateau, en l'honneur de ce sacrifice : un *sin* ordinaire, une veste de coton teinte en rouge, une ceinture et un turban également en coton et teints en rouge, auxquels ils ont joint une piastre métallique et une brasse d'étoffe en coton blanc pour son usage personnel. Après avoir tournoyé sur elle-même, elle s'accroupit, le buste mû par un mouvement giratoire et c'est à partir de ce moment qu'elle parle au nom du génie.

Le 10e jour de la lune croissante, le Chao Mương et les pêcheurs arrivent à Kao Lieu (les neuf méandres du Mékong) où se trouve un génie très réputé et beaucoup plus puissant que celui de Ban Si Khay. En grande procession, on va chercher la sorcière du village avec parasols, lances, épées et gongs. Sur un plateau à offrandes sont entassés neuf barres d'argent, deux kilos de cire d'abeille, dix cierges, quatre noix de coco, des feuilles de bétel, des noix d'arecs, une piastre métallique, une brasse d'étoffe blanche, un œuf de poule cru, une bouteille d'alcool de riz. La procession revient avec la sorcière devant les autels qui sont de véritables maisons et tout le monde s'y installe. L'entrée se trouve à l'Ouest, c'est-à-dire face au fleuve. Les offrandes pour le génie sont quatre fois plus importantes qu'à Ban Si Khay et chaque autel reçoit neuf poulets rôtis, neuf barres d'argent, quatre noix de coco, arec, bétel, cierges, bâtonnets d'encens. En outre, on sacrifie tous les trois ans un buffle et les années intermédiaires, un porc. Mêmes questions et réponses qu'à Ban Si Khay.

Dans la nuit du 11e au 12e jour de la lune croissante on s'arrête à Hat Hin Siou où l'on fait quelques offrandes au génie de la localité : deux noix de coco, deux poulets, etc., tout en lui demandant d'être favorable à la pêche. Il y a encore deux arrêts avant d'atteindre Ang où l'on doit arriver le 12e jour de la lune croissante, à 8 heures du matin. Le soir, tous les pêcheurs vont au village interroger la sorcière. Pas de processions, et mêmes dons qu'à Ban Si Khay, mêmes questions, mêmes réponses. Le 13e jour, à 7 heures du matin, on se rend à l'autel du génie avec des offrandes pour l'inviter à venir résider dans l'abri provisoire que l'on a dressé sur le banc de sable à Ang, au Nord du village et pour le prier de favoriser la pêche. Toute la procession se dirige alors vers l'autel provisoire et y dépose les offrandes.

Le 13e jour de la lune croissante, la pêche commence au moment précis où la lune disparaît derrière la montagne, c'est-à-dire à 4 heures du matin.

On frappe le gong et aussitôt les 384 pirogues de pêche se rendent au havre. Chaque pirogue est décorée de feuillage, de sept fils de coton non tordus et d'une bouteille d'alcool de riz, et occupée par deux pêcheurs. Ils lancent un filet de 3 mètres de large et 6 mètres de long qui, à l'aide de plombs, plonge jusqu'à 35 brasses

de profondeur. Le premier poisson pêché est offert au génie ; on le couche légèrement sur le côté, la tête tournée vers le soleil levant et la queue vers le soleil couchant. On dépose sur sa joue quelques fleurs que l'on asperge d'alcool, tandis que le maître de cérémonie s'exprime en ces termes : « Le moment de célébrer la fête de Ang qui est votre fête est arrivé. Les offrandes rituelles vous ont été faites. Pour mettre bonne fin à cette fête, nous vous demandons de donner aux pêcheurs des *pă bă'k* en grande quantité. »

Ensuite on tue le poisson à l'aide d'une lamelle de bambou de o m. 70 de long que l'on enfonce entre les yeux. Puis on le partage en deux. Le foie, préparé en mets comestibles, est offert au génie, accommodé de différentes manières d'après les recettes rituelles ; des fleurs, des cierges, des bâtonnets d'encens décorent les neuf plateaux à offra des où se trouve le bol de nourriture.

— *Inauguration de l'Institut Bouddhique.* — Voici, d'après un rapport qu'a bien voulu nous communiquer M. le Résident supérieur Bosc, un compte rendu de l'inauguration de l'Institut Bouddhique au Laos.

La cérémonie a eu lieu à Vieng Chan dans la pagode Vat Chan, un des temples les plus vastes de la ville, où s'étaient réunis plusieurs centaines de bonzes, ainsi qu'un grand nombre de fonctionnaires laotiens et de simples habitants. Chaque province du Laos, y compris le 5[e] Territoire, avait envoyé à Vieng Chan des délégués religieux et laïques pour assister à la cérémonie.

M. l'Administrateur en chef Aubert représentant le Gouverneur général, M. l'Administrateur Mantovani représentant le Résident supérieur du Cambodge, S. E. Tiao Phetsarath, Président de l'Institut du Laos, S. A. le Prince Sisaleum, délégué de S. M. Sisavang Vong, et les Chefs de service de la Résidence supérieure avaient pris place aux côtés de M. Bosc. S. A. le Prince Sutharoth, Président de l'Institut du Cambodge, s'était fait excuser, son état de santé ne lui permettant pas de faire le long voyage de Vieng Chan.

La séance a été ouverte par une allocution dite par le Prince Sisaleum au nom du roi de Luang Prabang. Le Résident supérieur a prononcé ensuite le discours d'inauguration dans lequel il s'est efforcé, en évoquant la grande mémoire d'Auguste Pavie, de définir l'œuvre du progrès moral et intellectuel que la France poursuit au Laos, parallèlement à l'exécution de son programme de mise en valeur et de développement économique du pays.

Le Secrétaire de l'Institut, M[lle] Karpelès, qui a été l'âme de cette manifestation et qui l'a organisée avec la plus intelligente activité, a donné lecture de son rapport sur le fonctionnement de l'Institut au cours de l'année 1930 et sur le programme de travaux projetés pour 1931.

Cette lecture terminée, les bonzes ont récité une courte prière, après laquelle le Résident supérieur a procédé, en levant la séance, à une distribution de livres de morale écrits en caractères laotiens et édités par l'Imprimerie de Vieng Chan. La diffusion de ces brochures a eu un vif succès.

Dans l'après-midi, le Résident supérieur a inauguré la Bibliothèque de Vat Sisaket, récemment restaurée par les soins de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. A cette occasion, le Chef des bonzes de Vieng Chan a prononcé une allocution pour remercier l'Administration française de l'intérêt qu'elle portait à la conservation des monuments religieux du pays et de la sollicitude dont elle entourait la pratique du culte bouddhique.

Le lendemain, les bonzes se réunissaient à la pagode de Vat Chan sous la présidence de S. E. Chao Phetsarath, en vue d'examiner le programme d'études et de travaux dressé par le Secrétaire de l'Institut pour l'année en cours. Les Chao Mương de Vieng Chan et des autres provinces du Laos ont pris part à ces délibérations qui ont abouti aux résolutions suivantes :

1° Création d'une Ecole élémentaire de Pāli à Bassac. La région de Bassac très fertile, très peuplée, se développe rapidement au point de vue économique, surtout depuis l'ouverture de pistes carrossables vers le Cambodge et la mise en service de la voie ferrée Ubôn-Bangkok. La province est riche en vieux sanctuaires, dont Vat Phu est le plus important, et en pagodes desservies par un clergé nombreux. Celui-ci subit inévitablement l'attrait de Bangkok et, chaque année, des bonzes laotiens vont dans la capitale du Siam pour leurs études religieuses. La création d'une Ecole de Pāli à Bassac, serait de nature à remédier à cette fâcheuse situation et à retenir chez nous les jeunes gens désireux de se livrer à l'étude de la langue sacrée ;

2° L'Assemblée a émis le vœu qu'une fois par semaine les enfants des écoles franco-laotiennes fussent conduits dans un local spécial, en dehors des bâtiments scolaires et en dehors des heures de classe, pour assister à un cours de morale fait par un bonze désigné d'accord avec le chef du diocèse et le chef de la province ;

3° A l'unanimité, l'Assemblée a exprimé le désir de voir se créer aussitôt que possible, le foyer du milicien laotien. Une ou deux fois par mois, les gardes se rendraient dans un local mis à leur disposition pour y entendre la conférence d'un bonze sur la morale en général, la discipline, etc. Des livres, des gravures, des manuscrits, choisis par le chef de province et le chef de diocèse, seraient mis à la disposition de ces miliciens ;

4° Enfin, le vœu a été émis qu'une fois par mois, une conférence soit faite aux prisonniers par un religieux du chef-lieu de la province. Les autorités laïques ont vivement insisté pour que l'Administration prenne en considération ce vœu à la réalisation duquel elles attachent une grande importance.

Le lendemain 19, les bonzes et les délégués provinciaux ont visité les établissements administratifs de Vieng Chan, les pagodes, le temple du That Luong. La plupart d'entre eux sont partis par le service régulier du 20. Quelques-uns, désireux de visiter les pagodes de Luang Prabang, s'y sont rendus en pirogue à moteur.

Discours prononcés a l'occasion de l'inauguration de l'Institut Bouddhique.

Allocution prononcés par S. A. R. le Prince Sisaleumlak.

Monsieur le Résident supérieur,

Sa Majesté Sisavang Vong, qui se trouve actuellement sur une des lointaines frontières de Son royaume, m'a chargé de vous apporter ici Ses regrets de ne pouvoir assister en personne à cette cérémonie.

Il lui eût été agréable de présider, à vos côtés, l'inauguration de l'Institut Bouddhique et de vous dire combien Elle est heureuse de voir ainsi se réaliser un de Ses désirs les plus chers, qui n'est autre que l'expression de l'aspiration la plus élevée de Son peuple.

En créant cet Institut, la France nous apporte, une fois de plus, le témoignage du respect qu'elle a pour notre civilisation, nos mœurs, nos croyances et nos coutumes.

Et en nous accordant votre bienveillant appui pour entreprendre une œuvre aussi importante que celle que va poursuivre l'Institut, tant au point de vue moral qu'au point de vue intellectuel, vous nous donnez à nouveau l'occasion de constater votre inlassable sollicitude à notre égard et le souci constant que vous avez de rendre le peuple laotien plus heureux.

Au nom personnel de S. M. Sisavang Vong et au nom de tous ses sujets, qu'il nous soit permis de vous exprimer ici à haute voix, le désir que nous formulons tous en notre cœur, celui de vous voir bientôt revenir au Laos, pour le plus grand bien du développement du pays et de cette nouvelle institution que vous inaugurez aujourd'hui.

Discours du Résident supérieur.

Messieurs,

En ouvrant, l'année dernière, à Phnom Penh, la séance d'inauguration de l'Institut Bouddhique, M. le Gouverneur général s'est exprimé en ces termes : « L'Institut Bouddhique forme un organisme autonome. Il complète des œuvres plus anciennes qui ont déjà puissamment contribué au renouveau des études bouddhiques : l'Ecole de Pâli et la Bibliothèque Royale. Placé sous la protection des souverains du Cambodge et de Luang Prabang, il étend son action de rénovation, de protection et de conservation, sur tous les éléments bouddhiques de la Cochinchine, du Cambodge et du Laos... Leurs Majestés Sisowath Monivong et Sisavang Vong, zélateurs pieux et éclairés de la religion bouddhique, les gouvernements cambodgien et laotien applaudirent à son organisation. Le Résident supérieur au Cambodge et le Résident supérieur au Laos, le Gouverneur de la Cochinchine, donnèrent une adhésion sans réserve à sa formation. »

Pour répondre à la voix du Chef de la Colonie, le Laos à son tour, avec un joyeux empressement, prend sa place dans cette fondation qui est, suivant la parole de S. M. Sisowath Monivong, « la maison de l'amitié franco-bouddhique où l'élite intellectuelle de la société bouddhiste laotienne et cambodgienne est assurée de trouver auprès d'une élite française, la plus intelligente sympathie ».

Cette institution vient à son heure pour sauver les imposants vestiges et les reliques vénérées d'une civilisation qui reflète l'idéal humanitaire et le génie littéraire et artistique de la doctrine du grand Maitre. Il est bon qu'un peuple ne soit pas oublieux de son passé, surtout d'un passé dont l'éclat a illuminé l'histoire des grands pays de l'Asie attachés à la Loi du Buddha.

Le peuple laotien a donc l'impérieux devoir de puiser dans ce précieux héritage les enseignements et les préceptes qui ont guidé ses ancêtres sur la route de la vie heureuse et qui sont la sauvegarde de l'ordre social et du bien public. C'est dans les paroles édifiantes qui transmettent fidèlement la pensée du Buddha, que les habitants de ce pays trouveront la volonté de se rendre dignes de leurs aïeux, de leur survivre par le travail qui ennoblit l'homme et par l'observance de la morale traditionnelle qui lui dicte clairement ses droits et ses devoirs. C'est en suivant le sillage lumineux que le Maitre et ses disciples ont tracé sur le chemin de leur vie terrestre, que les Laotiens resteront fidèles à leurs traditions, à leur foi, à leurs croyances délaissées sous le coup des épreuves et des calamités qui dévastèrent leur pays au cours des siècles derniers.

Quand la France est venue au Laos pour le sauver de l'anarchie, pour y faire régner l'ordre et la paix, elle n'a trouvé au milieu de ses populations, que désespoir et accablement. Partout des villages incendiés, des campagnes désertes, des temples et des sanctuaires ruinés et saccagés. Les bonzes eux-mêmes, loin de ranimer le courage

défaillant de leurs fidèles, s'abandonnaient avec eux à leur sort lamentable comme pour sonner le glas de la catastrophe finale. C'est alors qu'est apparu Auguste Pavie, envoyé à Luang Prabang pour y représenter le Gouvernement français auprès de S. M. le Roi Oun Kham. Témoin des malheurs immérités qui frappaient la population laotienne, il la prit en pitié, car il avait une âme d'apôtre et un cœur d'une grande générosité. Son premier soin fut de s'assurer le concours des religieux de la capitale du Lan Sang et de leur chef, le vénérable Satou de Vat Mai.

Avec l'appui de leur influence et de leur autorité, par son inépuisable bonté et l'ardente affection qu'il avait vouée aux Laotiens, Auguste Pavie parvint rapidement à leur inspirer une inébranlable confiance, à relever leur moral abattu, calmer leurs alarmes.

Au nom de la France, il donna au Souverain de Luang Prabang la promesse solennelle que les traditions et les coutumes du peuple laotien seraient respectées, que sous l'égide de notre drapeau, à la faveur de la paix dont il était la sauvegarde, les habitants pourraient continuer le libre exercice du culte dans leurs pagodes restaurées, et que l'Administration française donnerait aux religieux toutes facilités pour exercer leur ministère et remplir leur mission qui est de prêcher la morale au peuple et d'instruire la jeunesse.

Les promesses d'Auguste Pavie ont été loyalement tenues.

Le Gouvernement général ne s'est pas borné à entourer de sa protection la pratique de la religion bouddhique. Son action s'est encore manifestée par les œuvres de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, foyer de science et de haute culture, qui a jeté tant d'éclat sur l'histoire de la religion de ce pays, dans le domaine de l'art, de la littérature et de l'archéologie. Et, pour assurer la pérennité de l'œuvre entreprise, M. le Gouverneur général Pasquier a créé cet Institut Bouddhique dont il a défini le but en quelques mots que j'ai rappelés en ouvrant en son nom cette séance d'inauguration. M[lle] Karpelès, Secrétaire de l'Institut, vous donnera tout à l'heure connaissance d'un rapport sur l'activité de la fondation, sur les travaux réalisés dans le courant de l'année 1930 et sur les résultats obtenus.

M[lle] Karpelès a été l'âme de cette rénovation des études bouddhiques; elle y a consacré un zèle fervent, un labeur infatigable, une connaissance approfondie des sciences orientales, donnant ainsi un admirable et magnifique exemple de la collaboration précieuse autant que désintéressée que la femme française est à même d'apporter dans notre action civilisatrice en Extrême-Orient.

Je lui adresse ici les remerciements de l'Administration du Laos et l'expression de ma vive gratitude.

Rapport du Secrétaire de l'Institut.

Monsieur le Résident supérieur,

Vénérables,

Messieurs,

L'Institut Bouddhique, dont nous célébrons aujourd'hui l'inauguration au Laos, a été créé par arrêté du 25 janvier 1930, et le 12 mai de la même année, le Cambodge tenait à célébrer à Phnom Penh, l'ouverture de la section khmère. Le champ d'action de ce nouvel organisme s'étend, non seulement sur tout le Cambodge et le Laos, mais aussi sur une grande partie des provinces du Sud-Ouest de la Cochinchine, où plus de 200.000 âmes demeurées foncièrement cambodgiennes et profondément attachées au sol natal, continuent, en dépit des nombreuses épreuves qu'elles subirent, à pratiquer

avec ferveur les préceptes du Buddha. Pour les aider à conserver intact ce pieux héritage de leurs ancêtres, l'Institut leur a apporté l'appui moral dont elles avaient besoin, en établissant une liaison constante entre elles et leurs frères du Cambodge.

Pour le Laos et le royaume khmèr, l'Institut s'efforce de renouer les relations de sympathie intellectuelle qui existaient autrefois entre ces deux pays. Des ouvrages d'études et des échanges fréquents de visites entre vénérables éminents des deux pays sont, semble-t-il, les moyens les plus efficaces; les religieux du Cambodge auront la surprise de découvrir cette belle floraison d'art et de littérature bouddhiques qu'ils ignorent en partie et qui faisait, il y a peu de temps encore, la gloire du Laos; et les bonzes de ces régions auront une véritable révélation, en voyant la magnifique renaissance de la foi bouddhique en pays khmèr.

Mais tous ces efforts seraient vains si l'Institut n'avait pas aussitôt établi, sur des bases solides, son programme d'études. L'une de ses grosses préoccupations, pour le Laos notamment, a donc été de créer un enseignement rationnel de la langue pâlie et des bibliothèques bouddhiques où tous les manuscrits et les livres, pouvant servir à l'étude du bouddhisme, se trouveront réunis. Mais de nombreux instruments de travail sont indispensables pour alimenter ces bibliothèques, et actuellement les matériaux nécessaires se trouvent dispersés dans les diverses bibliothèques de pagode à travers le Laos. Dresser l'inventaire de tous les manuscrits de ces bibliothèques de pagode devenait une obligation, et c'est ce que l'on est en train de faire dans toutes les provinces du Laos. D'ici peu nous saurons quelles sont les richesses littéraires profanes et religieuses de ce pays, et quels sont les manuscrits qui valent la peine d'être copiés, pour en conserver un double à la Bibliothèque bouddhique de Vieng Chan.

Une autre des préoccupations que l'Institut a eue dès sa fondation, a été celle de procurer aux peuples laotien et cambodgien des gavures bouddhiques, conformes à leur idéal artistique, national et religieux, car l'image est un facteur qui joue un rôle important dans l'éducation du peuple et l'Institut se devait de ne point le négliger.

Jusqu'à présent, Laotiens et Cambodgiens, pour orner leurs pagodes et leur intérieur, n'avaient pas d'autres ressources que celle d'acheter des chromos étrangers qui, en plus du désavantage d'être d'un prix relativement élevé, ont exercé une influence fâcheuse sur leur goût. A la demande de l'Institut, des dessinateurs locaux se sont mis à l'œuvre, et le succès que ces images imprimées en couleurs ont remporté, tant au Laos qu'au Cambodge, a dépassé de beaucoup notre attente.

Quant aux livres imprimés jusqu'à ce jour, le Cambodge en possédait fort peu et le Laos aucun, en dehors de quelques publications administratives. Tous les livres que l'Institut fait actuellement imprimer à Phnom Penh et qui sont des traductions du pâli, ou des études ayant trait à l'histoire de la doctrine et de l'art bouddhiques, vont également paraître ici, en langue laotienne. Au Cambodge et en Cochinchine, toutes ces publications sont transportées régulièrement par l'auto-librairie de l'Institut qui pénètre jusque dans les centres les plus reculés. Lorsque ce pays sera doté d'un réseau routier suffisant, l'auto-librairie montera également au Laos. Pour le moment, il faut se contenter de faire imprimer des livres à Vieng Chan et d'en envoyer quelques exemplaires au Chau Mương de chaque province pour les diffuser. Exceptionnellement, aujourd'hui, le Résident supérieur tient à offrir lui-même, à toute l'assistance laotienne, les premiers livres imprimés par les soins de l'Institut qui marquent une ère nouvelle dans l'évolution intellectuelle du Laotien.

Il me reste un mot à vous dire au sujet d'une œuvre sociale que vient d'entreprendre l'Institut et relative à la fondation des foyers du tirailleur et du milicien cambodgien. Chaque foyer, qui presque toujours se trouve dans l'enceinte du cantonnement, est doté d'un fond de bibliothèque bouddhique et de gravures pour orner les murs. L'Institut y organise périodiquement des causeries pour maintenir, parmi les hommes, les préceptes salutaires de la discipline bouddhique. Nous espérons qu'un jour, l'Institut

pourra également prêter son concours au Laos et l'aider à ouvrir des foyers du milicien laotien.

Enfin, tout dernièrement, à la demande de la Direction des cultes du Royaume de Luang Prabang, l'Institut Bouddhique a été appelé à reviser certains statuts de la réglementation des bonzes au Laos.

Telles sont, brièvement exposées, les diverses activités de l'Institut, après une année d'existence. Par les quelques statistiques qui vont suivre vous pourrez vous rendre compte que la création de ce nouvel organisme répondait à une véritable nécessité.

Discours du vénérable Nath, représentant du clergé cambodgien.

En qualité de représentant du clergé bouddhique du Cambodge désigné par le Gouvernement cambodgien à l'inauguration solennelle de l'Institut Bouddhique du Laos, j'ai la lourde tâche de prendre la parole en cette cérémonie mémorable.

Aucune religion, ici-bas, ne se conserve intacte après la mort du Maître, c'est-à-dire du prophète qui l'a créée. Elle subit toujours des déformations et tend à dégénérer de plus en plus avec le temps et les générations. Les préceptes de morale prescrits par le Maître ne sont pas toujours observés ; ils sont mal compris et mal interprétés, le plus souvent ils sont appliqués d'une manière négligente et fort éloignée des prescriptions du fondateur, et la plupart du temps ils sont complètement déformés. Dans ce cas, pour connaître les véritables préceptes moraux, tels qu'ils ont été édictés par le Prophète à l'origine, et la bonne manière de les appliquer, il faut remonter aux sources de la religion et consulter pour cela les livres sacrés.

Pour nous, c'est le *Tripiṭaka* (Triple corbeille sacrée), écrit en langue pâlie et contenant toutes les règles morales de notre Grand Maître Buddha, qui est la base et le principe de notre belle religion bouddhique. Mais cette chère religion perdra de sa splendeur et ne pourra faire aucun progrès, si elle n'a pas de protecteurs et si les gens ne cherchent pas à l'étudier, à la comprendre et à suivre rigoureusement ses préceptes moraux.

Il est dit dans une section du *Suttanta-Piṭaka* intitulée *Aṅguttara-Nikāya* qu'un jour le Maître s'adressa ainsi à des bhikkhus rassemblés : « Frères, voici les cinq principaux points qui forment la base du progrès de ma religion : 1° Les bonzes et les laïques doivent écouter la bonne Loi avec attention ; 2° Ils doivent étudier avec application les règles contenues dans les livres sacrés ; 3° Ils doivent apprendre par cœur ces règles ; 4° Ils doivent les savoir par cœur et les comprendre ; 5° Ils doivent les suivre strictement et rigoureusement. Ces cinq points principaux que je viens de vous énumérer, ô bhikkhus, font vivre ma religion et lui donnent de l'éclat. »

Au moment même de son entrée dans le Nirvāṇa, le Maître fit cette recommandation aux disciples : « Lorsque je ne serai plus, les 84.000 règles contenant toute la morale que je vous laisse vous enseigneront ma religion. » Ces 84.000 règles que nous a laissées le Maître sont contenues dans le *Tripiṭaka*. Mais celui-ci ne saurait être utile et ne rendrait aucun service aux adeptes de la religion bouddhique, s'il était sans protection et si l'on ne cherchait pas à l'apprendre et à le comprendre, car, en matière religieuse, la chose à laquelle on doit penser le plus, c'est la protection et l'étude de la sainte doctrine. Pour la protection, c'est le gouvernement et, en premier lieu, le souverain qui doivent s'en charger. Quant à l'étude qui est, avec l'application des règles prescrites, le point essentiel dans l'enseignement religieux, ce sont les bonzes qui doivent y songer le plus.

Aujourd'hui, Son Excellence Monsieur le Gouverneur général de l'Indochine française, d'accord avec leurs Majestés les Rois du Laos et du Cambodge, Messieurs les Résidents supérieurs et les Ministres des deux Royaumes, ainsi qu'avec Monsieur le

Gouverneur de la Cochinchine, a créé, par arrêté du 25 janvier 1930, une institution nouvelle : l'Institut Bouddhique, qui s'occupe de toutes les affaires concernant le bouddhisme hînayâniste. L'Ecole supérieure de Pâli où l'on donne l'enseignement du pâli, et la Bibliothèque Royale, qui renferme les précieux documents que sont les manuscrits sacrés, font aussi partie de cette nouvelle institution et concourent à lui donner plus de force et plus de grandeur. Cette création, qui est pour nous de la plus grande importance, nous fait éprouver un très grand enthousiasme, et nous en remercions profondément Son Excellence Monsieur le Gouverneur général, à qui nous devons toute notre reconnaissance.

Au Cambodge, depuis l'existence de l'Ecole supérieure de Pâli et de la Bibliothèque Royale, l'instruction des bonzes dans la science religieuse et la moralité du peuple ont fait de grands progrès, et nous constatons que ces progrès augmentent de plus en plus depuis que l'Institut Bouddhique a été créé.

Pour les miliciens et les tirailleurs du Cambodge par exemple, depuis la création de l'Institut, le Gouvernement a délégué des bonzes dans toutes les circonscriptions résidentielles pour prêcher la doctrine et la sagesse du Buddha. A Saigon également, des bonzes ont été envoyés pour prêcher la doctrine bouddhique à des tirailleurs cambodgiens. Cette mesure prise par l'Administration a des conséquences très heureuses ; ces tirailleurs et ces miliciens se montrent des adeptes fervents de la religion et leur moralité s'est beaucoup améliorée, car la doctrine bouddhique est une doctrine qui nous enseigne à avoir de l'intelligence et de l'amour-propre, à fuir ce qui est vil, mauvais et faux, et à rechercher et à aimer ce qui est bon et juste. Cet état de choses n'a pu être obtenu que grâce à la bienveillance et à la haute protection de l'Administration qui a bien voulu confier la direction de cette œuvre à Mademoiselle Karpelès qui, comme nous l'avons pu remarquer, a fait preuve d'une grande application, d'un grand amour pour le travail et d'une habileté admirable. L'Administration a eu raison de lui confier la direction de la Bibliothèque Royale et de l'Institut Bouddhique. Par son inlassable activité digne de tous nos éloges, Mademoiselle Karpelès a mis beaucoup de zèle au service de notre belle religion bouddhique ; nous lui en sommes profondément reconnaissants et nous la remercions de tout notre cœur.

Aujourd'hui, cet établissement, de concert avec le Gouvernement cambodgien, a décidé de faire une édition complète du *Tripiṭaka* en langue pâlie avec traduction cambodgienne, et en ce moment la commission d'élaboration a déjà commencé ses premiers travaux. Du 9 décembre 1930 au 31 janvier 1931, en ce court espace de 53 jours, un grand nombre de Cambodgiens du Cambodge et de la Cochinchine ont offert gracieusement de l'argent à l'Institut pour contribuer à l'impression de la Triple Corbeille sacrée : le montant de leurs contributions s'élève déjà à plus de 2.500 piastres. Quant aux souscripteurs pour la collection complète du *Tripiṭaka*, ils sont déjà assez nombreux.

L'inauguration de l'Institut au Laos est un événement heureux et peut être considéré comme un concile bouddhique. Nous deux, les vénérables Nath et Tath, qui prenons part à cette cérémonie, nous éprouvons une très grande joie à la perspective qu'à partir de ce jour, grâce à l'Institut Bouddhique, les adeptes de la religion du Buddha au Cambodge, au Laos et en Cochinchine pourront, grâce à une connaissance complète et exacte de la théologie bouddhique, faire beaucoup de progrès. Nous éprouvons un très grand contentement à l'idée du progrès que fait actuellement la propagande des idées de justice et d'honnêteté répandues par l'Ecole supérieure de Pâli et la Bibliothèque Royale. Nous espérons qu'il y aura une bonne entente et une collaboration plus étroite entre les bonzes du Laos et du Cambodge et cette seule pensée nous emplit déjà de satisfaction.

Enfin, nous adressons des vœux aux Devas pour leur communiquer notre joie à l'occasion de cette cérémonie de l'inauguration de l'Institut au Laos et nous les prions

de vouloir bien continuer à couvrir de leur protection notre belle et chère religion bouddhique. Pour finir, nous demandons la protection des Devas et nous formons des vœux pour que le noble pays de France et le beau pays d'Indochine puissent toujours prospérer dans la paix et le bonheur.

Discours du chef des bonzes de Vieng Chan, prononcé lors de l'inauguration de la bibliothèque restaurée de Vat Sisaket.

Monsieur le Résident supérieur,

Cette journée sera pour le peuple laotien un des jours les plus fastes qu'il ait connus.

L'inauguration de l'Institut Bouddhique qui eut lieu ce matin à Vat Chan constitue en effet un événement d'une haute importance pour le bouddhisme au Laos et pour le peuple laotien.

Avec cette cérémonie, c'est l'ère de rénovation et de conservation qui s'ouvre pour le bouddhisme, quelque peu délaissé depuis environ un siècle, par suite des malheurs qui accablèrent le Laos.

Pour le peuple laotien, la création de l'Institut lui assure la protection de ses traditions et de ses croyances et la pratique des enseignements et des préceptes du Maître vénéré.

Un tel événement ne peut que remplir de joie et de reconnaissance le cœur de ce peuple. Aussi nous vous prions de transmettre à Monsieur le Gouverneur général, qui a eu la générosité de créer cet organisme, la vive et profonde reconnaissance des Laotiens, et d'agréer pour vous qui avez puissamment collaboré à cette œuvre leurs remerciements bien sincères.

A la joie considérable occasionnée par l'inauguration de l'Institut s'ajoute celle de vous voir présider, Monsieur le Résident supérieur, l'inauguration de cette bibliothèque.

Ainsi, grâce à l'intérêt que vous portez au culte de vos administrés, cet édifice, héritage du dernier souverain de Vieng Chan, a pu être sauvé de la ruine qui le menaçait.

Les manuscrits Tham disent que quiconque édite des livres saints, construit ou restaure des bibliothèques, recevra du ciel de grands mérites. Aussi, nous prions le Buddha pour que vous soient accordés longévité, bonheur, santé, abondance en force physique, en force intellectuelle, en paroles et en biens; que vos souhaits soient toujours exaucés et enfin que le paradis Tavatiṃsa ou le Nirvāṇa vous soit accordé.

Pour le présent, veuillez agréer, Monsieur le Résident supérieur, les remerciements de vos Laotiens et leur gratitude pour la restauration de cette bibliothèque et aussi pour le haut intérêt que vous avez toujours témoigné aux vestiges de notre passé, tels que le That Luong, le Vat Sisaket, etc.

Nous remercions également l'Ecole Française d'Extrême-Orient ainsi que Monsieur l'architecte Fombertaux dont l'activité et la compétence ont su vaincre maintes difficultés et redonner à cet édifice ses lignes primitives.

— A l'occasion de l'inauguration de l'Institut Bouddhique, une pancarte portant le texte suivant, en français et en laotien, a été imprimée et distribuée aux pagodes du Laos :

« Sera passible de 5 à 20 ans de travaux pénibles quiconque aura détruit ou tenté de détruire ou de détériorer gravement des pagodes, des Buddhas, des Thats ou tous autres édifices ou monuments religieux, ou qui aura soustrait dans une pagode ou tout autre édifice consacrés à un culte ou dans ses dépendances, des statues, des

objets d'or ou d'argent ou tous autres objets servant à un culte, au décor ou à l'ornement des édifices d'un culte (*Code pénal laotien*, article 100). »

France.

La participation de l'Ecole Française d'Extrême-Orient à l'Exposition Coloniale lui a valu les félicitations du Ministre des Colonies, transmises par un télégramme de M. Goloubew, délégué de l'Ecole, en date du 22 mai 1931.

Par lettre en date du 23 avril 1931, M. le Gouverneur général *p. i.* a bien voulu autoriser, à la clôture de l'Exposition, la remise au Musée Guimet des pièces originales de sculpture khmère et chame et des céramiques de Thanh-hoá. D'autre part, les moulages doivent être déposés au Musée indochinois du Trocadéro, et les collections d'instruments préhistoriques au Musée d'ethnographie du Trocadéro.

Etranger.

Allemagne. — Le 6 mars 1931, M. Goloubew a fait à Cologne à la Vereinigung der Freunde ostasiatischer Kunst une conférence en français sur les *Antiquités chinoises de l'Indochine*; et le lendemain une causerie en allemand sur l'*Art khmèr*. Le 10 mars, il a donné à Berlin à la Gesellschaft für ostasiatische Kunst une conférence en allemand sur *l'Art khmèr primitif et les fouilles de Saṃbór Prei Kŭk*. Le 16 mars, il a fait à Munich à la Gesellschaft der Freunde asiatischer Kunst und Kultur une conférence en allemand sur l'*Art khmèr primitif*.

Autriche. — Le 13 mars 1931, M Goloubew a exposé à Vienne devant le Verein der Freunde asiatischer Kunst und Kultur, les résultats des *Travaux archéologiques de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*.

Pays-Bas. — Au 18e congrès international des Orientalistes qui doit se réunir à Leyde au début de septembre 1931, l'Ecole Française d'Extrême-Orient sera représentée par M. J. Przyluski, professeur au Collège de France.

Indes Néerlandaises. — Le Dr. F.D.K. Bosch a bien voulu nous signaler la découverte, tout près de Palembang, de trois statues de bronze (pl. XXXV) qui gisaient dans la vase du Komering, près de son embouchure dans le Mœsi (rivière de Palembang). Ces images qui, nous écrit le Dr. Bosch, sont « les premiers objets de style incontestablement indo-javanais trouvés près de l'ancien emporium » représentent le Buddha (à droite), Avalokiteçvara (au centre, H. 0 m. 47) et probablement Maitreya (à gauche).

Siam. — Au cours de sa mission au Siam, pendant laquelle il a visité les principaux sites anciens du Nord et de l'Est, M. Parmentier s'est surtout attaché à recueillir des données en vue d'élucider les rapports entre les dérivés de l'art khmèr au Cambodge, au Siam et au Laos. L'Inventaire archéologique du Laos, établi depuis plusieurs années par M. Parmentier, mais encore inédit, profitera grandement du supplément de connaissances et d'informations que son auteur a rapportées du Siam.

De sa mission, M. Parmentier est revenu au Cambodge accompagné de Luang Boribal Buribhand, Conservateur du Musée de Bangkok, chargé de mission par le gouvernement siamois, qui, après avoir visité Phnom Penh, a passé quelque temps à Añkor.

Statues de bronze trouvées près de Palembang (cf. p. 342).

NÉCROLOGIE.

Le Lieutenant-colonel BONIFACY.

La conquête et la longue pacification du Tonkin ont suscité une pléiade d'officiers coloniaux d'un type très moderne, aussi experts aux tâches civiles qu'aux opérations militaires, administrateurs habiles, juges avisés, déliés dans la négociation autant que fermes dans l'action, constructeurs de routes, créateurs de marchés et de postes, dont ils savaient faire des centres de confiance et de sécurité. Pour s'entendre directement avec leurs administrés, ils apprirent leurs langues ; pour les mieux comprendre et les juger avec équité, ils s'informèrent de leur passé et de leurs coutumes ; et ainsi ils se trouvèrent tous naturellement conduits à l'étude des sciences qui ont pour objet la structure, les traditions et les affinités des groupes humains : histoire, ethnologie, linguistique, archéologie. Plusieurs d'entre eux ont été pour l'Ecole Française de précieux et excellents collaborateurs : tel fut le colonel Bonifacy que la mort nous a enlevé le 3 avril 1931.

Auguste Bonifacy était né le 6 avril 1856 à Valréas (Vaucluse). Il appartenait à cette fine race provençale, à la fois entreprenante et adroite, qui unit au goût de l'aventure le talent de la mener à bonne fin. Engagé volontaire en 1874, sous-officier, puis sous-lieutenant de chasseurs à pieds, il s'évade, au bout de quelques années, de la vie de garnison en passant dans l'infanterie de marine, qui lui ouvre les larges perspectives de la carrière coloniale (1889). Il y débute par la Guyane ; mais, en 1894, il est envoyé en Indochine, où il reviendra désormais après chacun de ses congés en France. Nommé capitaine, il reçoit le commandement d'une compagnie de tirailleurs dans la province de Tuyên-quang, où il se trouve en contact avec d'importants groupes mán ; c'est là qu'il amorce les belles études qu'il consacrera plus tard à cette race.

A la différence de beaucoup d'autodidactes, Bonifacy avait une tournure d'esprit essentiellement scientifique et un sens très net des conditions techniques d'un bon travail. Aussi n'est-il pas surprenant que l'Ecole Française, à peine installée au Tonkin, ait reçu sa visite et ses offres. M. Foucher reconnut aussitôt le mérite de cet auxiliaire bénévole et réussit à le faire attacher pour quelques mois à l'institution. On lit dans la chronique de 1901 : « M. le Général commandant en chef a consenti à détacher pour trois mois à l'Ecole M. le capitaine Bonifacy, de l'infanterie coloniale, breveté pour la connaissance de l'annamite et des caractères chinois. M. Bonifacy achève en ce moment ses études sur les Mán Quần cộc et a l'intention de les étendre aux autres groupes de Mán (Cao lan, Quần trắng, Đại bản, etc.), qui habitent les provinces tonkinoises de Thái-nguyên, Vĩnh-yên, Tuyên-quang et Hưng-hoá [1]. » L'année suivante, M. Foucher constatait en ces termes les heureux résultats de cette mission : « Notre attente n'a pas été déçue. De sa brève, mais laborieuse mission, M. le capitaine

[1] *BEFEO*, I, 406.

Bonifacy ne nous a pas rapporté moins de cinq notices détaillées sur autant de tribus tonkinoises et 86 objets divers, choisis parmi les plus représentatifs de leur genre de vie [1]. » Le *Bulletin* publiait en même temps d'intéressants extraits de ces monographies sous le titre : *Contes populaires des Mans du Tonkin* [2].

Cette brève mission avait laissé dans la mémoire du colonel Bonifacy une trace lumineuse. Bien des années plus tard, il croyait ne pouvoir mieux contribuer à la commémoration du vingt-cinquième anniversaire de l'Ecole Française qu'en racontant les curieux incidents de son premier voyage ethnographique [3] : « Une des époques les plus agréables de ma vie, dit-il en commençant, est celle pendant laquelle, échappant à la servitude militaire, je fus chargé de mission par M. Foucher, directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. » Et il continue en retraçant, avec la savoureuse bonhomie qui caractérisait tous ses propos, ses procédés d'enquête et leurs résultats. Avant de s'installer chez ses hôtes, il s'enquiert de leurs coutumes et apporte le plus grand soin à s'y conformer ; il ne s'offense pas que les femmes lui passent la main dans la barbe ou lui mettent dans la bouche une chique de bétel, car ce sont des marques non d'irrespect, mais d'amitié ; il est l'ami de la maison, le conseiller des pères de famille, le parrain des nouveau-nés. Que pourrait-on refuser à un hôte si poli et si bienveillant ? Aussi ne lui cache-t-on rien. Tous les renseignements qu'il demande lui sont aussitôt fournis ; toutes les cérémonies s'accomplissent en sa présence. Souhaite-t-il examiner l'édifice compliqué de la coiffure féminine ? La bru de son hôte déroulera pour lui, et pour lui seul, le foulard qui cache strictement ses cheveux, tandis que le beau-père, respectueux des tabous familiaux, s'éloignera discrètement. Le tact de Bonifacy ne lui vaut pas seulement des informateurs de premier ordre, mais des partisans et des auxiliaires inappréciables. A l'époque où il préparait la poursuite du Đề Thám, il rencontre dans le bureau du résident de Vĩnh-yên un lieutenant du chef pirate, qui vient rendre compte de sa complicité. Surprise : c'est une vieille connaissance, le Mán Kim, avec qui il avait des entretiens ethnographiques, quelque dix ans plus tôt, au village de la Combe Fleurie. « Il ne m'avait pas oublié depuis dix ans, et c'est grâce à lui que je pus chasser le vieux chef de la position formidable qu'il avait organisée sur le sommet du Núi Lang, disloquer sa troupe et abattre sa puissance. » C'est que les Mán tiennent à honneur de reconnaître les égards qu'on a pour eux. Au sujet d'une de leurs grandes fêtes, le colonel Bonifacy raconte le trait suivant : « La célébration de cette fête est essentielle pour les Mán : il faut se garder de l'empêcher et surtout de la troubler. En pleine colonne contre les Réformistes, je n'ai pas hésité à retirer les troupes d'un village en première ligne, pour permettre aux habitants de la célébrer. La fête terminée, les habitants reconnaissants participèrent avec entrain à la lutte. »

Cette condescendance n'empêche nullement les répressions nécessaires : mais celles-ci, infligées avec une tranquille fermeté et reconnues justes par les délinquants eux-mêmes, ne laissent derrière elles aucune haine. En 1914, un groupe mán se mit

---

(1) *BEFEO*, II, 440.

(2) *Ibid.*, II, 268-279. Les monographies elles-mêmes ont paru dans la *Revue indochinoise*, 1904-1908.

(3) *Une mission chez les Mán, d'octobre 1901 à la fin de janvier 1902.* (Etudes Asiatiques..., I, 49-102.)

en tête d'exterminer les Tay de la région et en demanda la permission, qui leur fut naturellement refusée ; non moins naturellement les Mán passèrent outre à la défense et furent refoulés avec quelques pertes. Mais, ajoute le colonel, « leurs blessés furent soignés dans notre ambulance et, peu de temps après, je parcourais les rizières des rebelles et logeais chez eux ; ils riaient eux-mêmes de leur erreur ».

Cette confiance sans réserve des indigènes de la haute région accompagna le colonel Bonifacy pendant toute sa carrière militaire. Elle lui rendit des services essentiels au cours de ses deux principales campagnes : la première contre les « réformistes » chinois en 1908-1909, la seconde contre le Đề Thám en 1909-1910. Cette dernière mit fin à la vie aventureuse du vieux condottiere, qui avait jusque là échappé à toutes les poursuites.

En 1914, l'heure de la retraite sonna pour le colonel Bonifacy ; mais à peine était-il sorti du service actif que la guerre l'y rappelait.

Il fut chargé d'un commandement à Sept-Pagodes où, menant de front, comme toujours, ses fonctions militaires et ses enquêtes scientifiques, il découvrit et signala aussitôt à l'Ecole Française un groupe d'anciens tombeaux chinois, dont le mobilier funéraire, préservé par ses soins, enrichit les collections du Musée de Hanoi (1).

En 1917, le colonel Bonifacy fut enfin rendu définitivement à la vie civile. Un instant le tenta l'idée de finir ses jours dans son pays natal ; mais un bref séjour qu'il y fit lui montra que seule sa seconde patrie, le Tonkin, lui réservait une retraite conforme à ses habitudes et à ses goûts. Il revient donc se fixer à Hanoi. Là commence pour lui une période de merveilleuse activité. Il devient journaliste, professeur, conseiller municipal. Il donne à l'*Avenir du Tonkin* et à l'*Eveil économique* des articles sur les sujets les plus variés. A la Commission des Antiquités du Tonkin, comme au Conseil municipal de Hanoi, il s'attache à défendre les souvenirs historiques et les anciens monuments du pays. Il assiste l'Etat-major de sa vieille expérience, préside les Provençaux du Tonkin, protège les métis, soutient auprès des autorités la cause de ses chers montagnards. A quoi ne s'intéresse pas cet esprit ouvert et ce cœur généreux ? L'histoire est son étude de prédilection et la bibliothèque de l'Ecole Française son abri préféré ; mais son labeur ne l'isole pas de la vie environnante. Il n'est guère de fête officielle, de solennité commémorative, de revue militaire, de conférence où sa barbe blanche de patriarche ne mette sa note familière et en quelque sorte indispensable. Un jour vint pourtant où on ne la vit plus : l'infatigable travailleur avait terminé sa tâche. Avec lui disparaît une belle figure indochinoise qui mérite de survivre. Son œuvre est malheureusement très dispersée. Si on excepte son *Cours d'ethnographie indochinoise*, professé à l'Ecole supérieure d'agriculture (Hanoi, 1919), sa brochure sur *Les débuts du christianisme en Annam* (Hanoi, s. d. [1930]), celle qu'il a écrite sur la guerre franco-chinoise de 1884-1885, sous forme de commentaire à une collection de peintures chinoises acquise par l'Ecole Française (2), son bagage

---

(1) *BEFEO*, XVII, 1, 16 ; vi, 62.

(2) *Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. Indochine française. A propos d'une collection de peintures chinoises représentant divers épisodes de la guerre franco-chinoise de 1884-1885 et conservées à l'Ecole Française d'Extrême-Orient.* Par le lieutenant-colonel Bonifacy. Hanoi, 1931.

posthume ne se compose guère que d'articles dont un bon nombre ont paru dans des journaux et autres publications éphémères. Il serait à désirer qu'on recueillît parmi ces feuillets qu'il jetait libéralement et insoucieusement au vent ceux où il a consigné ses expériences et ses souvenirs : les jeunes officiers y trouveraient d'utiles leçons et les historiens de précieux renseignements. En tout cas, l'Ecole Française gardera fidèlement la mémoire de cet homme de bien qui fut pour elle, pendant tant d'années, un actif et dévoué collaborateur.

Louis Finot.

Bibliographie.

Contes populaires des Mans du Tonkin. BEFEO., II, pp. 268-279 ; et Rev. indoch., 3 nov. 1902, pp. 1022-1024 ; 10 nov. 1902, pp. 1054-1057.

Etude sur les chants et la poésie populaire des Mans 蠻 *du Tonkin.* Ier Cong. intern. Etudes Extr.-Orient, Hanoi, 1902, pp. 85-89.

Les groupes ethniques de la Rivière Claire. Rev. indoch., 30 juin 1904, pp. 813-828 ; 15 juill. 1904, pp. 1-16.

Les rites de la mort chez les Tho. Rev. indoch., 31 mars 1904, pp. 361-365.

La légende de Pèn-hu d'après les chants sacrés des Mans Lam diên (藍 靛). *Chant en l'honneur de l'ancêtre Bòn-vuông* (盤 皇). Rev. indoch., 15 mai 1904, pp. 636-640.

Chant de Dan-nòng. Trad. du manuel des prières et d'évocation de Mâns Lamdiên de Lào-trại, 3e territoire militaire. Rev. indoch., 15 août 1904, pp. 188-194.

Monographie des Man Quan-coc. Rev. indoch., 30 nov. 1904, pp. 726-734, 15 déc. 1904, pp. 824-832 ; 30 janv. 1905, pp. 138-148 ; 15 déc. 1905, pp. 1696-1711.

Etude sur les langues parlées par les populations de la haute Rivière Claire. BEFEO., V, pp. 306-323.

La légende de Tsun 舜 *d'après les Mans Quan-coc.* Rev. indoch., 30 déc. 1905, pp. 1776-1782.

Contes thổ recueillis sur les bords de la Rivière Claire. Rev. indoch., 15 mars 1905, pp. 306-310.

Monographie des Mans Cao-lan. Rev. indoch., 15 juill. 1905, pp. 899-928.

Monographie des Mâns Quần-trắng. Rev. indoch., 30 nov. 1905, pp. 1597-1613.

Etude sur les coutumes et la langue des La-ti. BEFEO., VI, pp. 271-278.

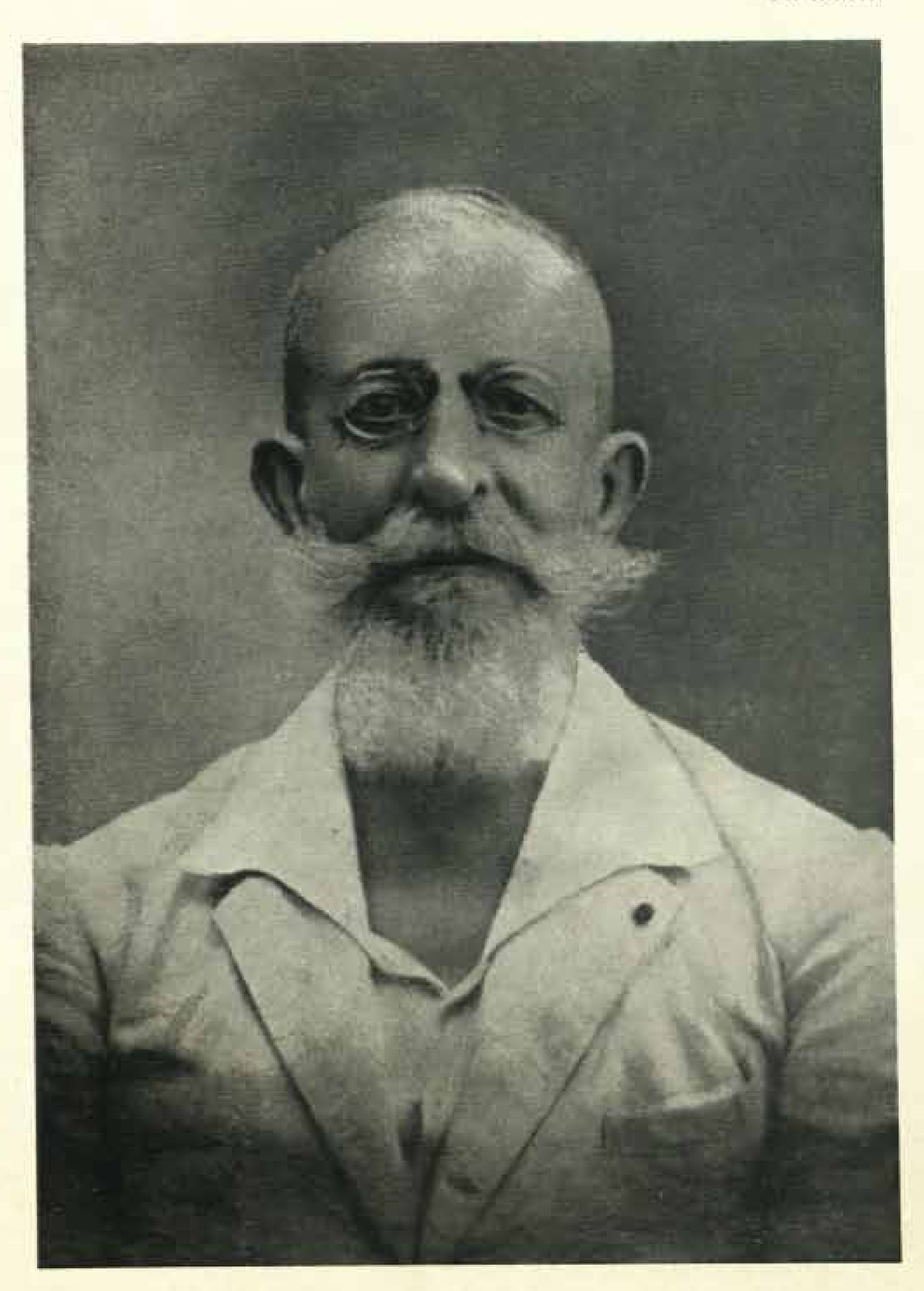
Les groupes ethniques du bassin de la Rivière Claire (Haut-Tonkin et Chine méridionale). Bull. et Mém. Soc. d'anthrop. Paris, 1906, pp. 296-330, pl. I-XXI.

Monographie des Mans Chàm ou Lam-diên. Rev. indoch., 15 fév. 1906, pp. 168-182 ; 28 fév. 1906, pp. 257-269.

Légendes indo-chinoises. La Fiancée du prince Hoàng-Chiêu. Rev. des Troupes colon., 1906, II, pp. 638-644.

Les Annamites et les Cambodgiens. Etude anthropométrique. (En collaboration avec J. Deniker). Bull. et Mém. Soc. d'anthrop. Paris, 1907, pp. 107-115.

Communication au sujet de l'antiquité du fer en Chine, chez les Chinois et chez les Préchinois. Bull. et Mém. Soc. d'anthrop. Paris, 1907, pp. 512-514.



Auguste L. M. Bonifacy.

Etude sur les Tày de la Rivière Claire, au Tonkin et dans la Chine méridionale (Yunnan et Kouang-si). T. P., 1907, pp. 77-98.

Etude sur les Cao-lan. T. P., 1907, pp. 429-438.

Monographie des Mans Tiền Bản ou Đeo tiền. Rev. indoch., 30 juin 1907, pp. 817-827 ; 15 juill. 1907, pp. 909-932.

Le laquage des dents en noir chez les Annamites. Bull. et Mém. Soc. d'anthrop. Paris, 17 oct. 1907, pp. 437-440.

De certaines croyances relatives à la grossesse chez les divers groupes ethniques du Tonkin. BEFEO., VII, pp. 107-110.

Notes additionnelles sur les prétendus Mường de la province de Vĩnh-yên. BEFEO., VII, pp. 357-359.

Légendes indo-chinoises. Le Pèlerin. Conte annamite. Rev. des Troupes coloniales, 1907, I, pp. 395-397.

Légendes indo-chinoises. Le Pieux orphelin. Conte thổ. Rev. des Troupes coloniales, 1907, II, pp. 64-70.

Fragilité de la vertu des femmes. Conte man. Rev. des Troupes coloniales, 1907, II, pp. 264-266.

L'inaltérable patience. Conte thổ. Rev. des Troupes coloniales, 1907, II, pp. 371-373.

Histoire du roi Cam-Lo. Rev. des Troupes coloniales, 1907, II, pp. 458-460.

Contribution à l'étude des différentes colorations de la peau, des muqueuses et de la conjonctive chez les Annamites. Bull. et Mém. Soc. d'anthrop. Paris, 1908, pp. 31-36.

Etude sur les coutumes et la langue des Lolo et des La-quả du Haut-Tonkin. BEFEO., VIII, pp. 531-558.

Monographie des Mán Đại-bản, Cốc ou Sừng. Rev. indoch., 30 juin, 15 et 30 juill. 1908, pp. 877-901, 33-62, 121-128.

Les Kiao Tche, étude étymologique et anthropologique. Bull. et Mém. Soc. d'Anthrop. Paris, 15 oct. 1908, pp. 699-705.

Monographie des Pa-Teng et des Na-ê. Rev. indoch., nov.-déc. 1908, pp. 696-706, 773-786.

Annotation de Che Fan, *Les Barbares soumis du Yunnan.* BEFEO., VIII, pp. 149-176, n., 333-379, n.

Conférences faites aux officiers de la garnison de Hanoi. (Autogr.) 1ère conférence : *Esquisse de l'état social des Annamites, de leur histoire militaire et de l'organisation de leur armée.* [Hanoi,] in-4°, 22. pp. 2e conférence : *Principes qui doivent régler l'organisation des troupes indigènes et leur emploi dans l'attaque et la défense si on tient compte de leurs qualités et de leurs défauts ataviques.* [Hanoi.] 20. pp. 3e conférence : *Les montagnards. Leur utilisation au point de vue des militaires dans les troupes régulières et comme partisans. Comment on doit se servir des partisans.* [Hanoi,] 19 pp.

Les métis franco-tonkinois. Bull. et Mém. Soc. d'Anthrop. Paris, déc. 1910, pp. 607-642.

Les génies thériomorphes du xã de Huồng-thượng. BEFEO., X, pp. 393-401.

Les génies du temple de Thè-lộc. BEFEO., X, pp. 683-694.

Tirailleurs tonkinois et partisans. Rev. indoch., nov.-déc. 1910, pp. 467-492, 593-606.

CR. : Cne MAGNABAL, *L'Indochine française. Géographie physique, politique, économique. Organisation militaire et maritime.* BEFEO., X, pp. 617-618.

Les races actuelles de l'Indochine française. Ass. fr. pour l'avancement des Sciences, Compte rendu de la 40e session, Dijon, 1911, Notes et Mémoires, t. II, pp. 688-692.

CR. : KEMLIN, *Les songes et leur interprétation chez les Reungao.* Rev. anthrop., 1911, pp. 359-362.

Conseils aux sous-officiers des Troupes indigènes d'Indochine. Paris, Ch. Lavauzelle, 31 pp. Rev. des Troupes coloniales, 1911, I, pp. 444-469.

Les mines de la province de Tuyên-quang en 1861. (Extrait d'une monographie). Rev. indoch., 2e sem. 1912, pp. 16-23.

Les bois « de cercueil » dans la région de Hà-giang (Tonkin). Bull. écon. Indochine, sept.-oct. 1912, pp. 708-716.

Notice sur le thảo-quả 草菓, sur sa culture et sa valeur économique, comme produit d'échange. Bull. écon. Indoch., nov.-déc. 1912, pp. 804-807.

De l'emploi des partisans au Tonkin. Opérations dans le Dông-quang en 1896. Paris, Imprimerie militaire universelle, 1913, 31 pp., carte.

Notice sur la plante et le rhizome appelés tam-thất (En collaboration avec Ch. LEMARIÉ). Bull. écon. Indochine, mars-avril 1913, pp. 220-223.

Notes sur la plante et le fruit appelés « sa-nhơn ». Bull. écon. Indochine, sept.-oct. 1913, pp. 929-931.

Nouvelles recherches sur les génies thériomorphes au Tonkin. BEFEO., XIV, v, pp. 19-27.

La révolte des Tày en 1833. Hanoi Imprimerie d'Extrême-Orient, 1914, 33 pp., carte.

La révolte de Nông-văn-Vân. Rev. indoch., 1914, juill., pp. 25-57.

La fête tày du hô-bô. BEFEO., XV, III, pp. 17-23.

La légende de Khổng-lồ. Rev. indoch., juill.-août, 1917, pp. 73-102.

Recherches sur les génies thériomorphes au Tonkin. 3e série. BEFEO., XVIII, v, pp. 1-50.

Cours d'ethnographie indochinoise. Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1919, 110 pp.

Sur deux cas d'albinisme en Indochine. Bull. et Mém. Soc. d'anthrop. Paris, 20 mai 1920, pp. 134-135.

Sur le mouvement de la population métisse au Tonkin. Bull. et Mém. Soc. d'anthrop. Paris, 3 juin 1920, pp. 136-139.

La province de Tuyên-quang. Rev. indoch., sept.-oct. 1922, pp. 135-192 ; nov.-déc. 1922, pp. 403-434 ; janv.-févr. 1923, pp. 97-126.

La province de Tuyên-quang. Composition littéraire de M. ĐẶNG-XUÂN-BẢNG traduite et annotée. Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient. 1923, 118 pp.

Chinois et Annamites. L'Eveil économique de l'Indochine, 4 et 8 nov., 20 déc. 1923.

Les habitants du Haut-Tonkin. L'Eveil économique de l'Indochine, 21 juin et 1er juill. 1923.

L'anthropologie préhistorique en Indochine. L'Eveil économique de l'Indochine, 27 juillet, 2 août 1924.

Conférence sur les groupes ethniques du Haut-Tonkin, au Nord du Fleuve-

Rouge. Hanoi Imprimerie d'Extrême-Orient, 1924, 30 pp., phot. (Cahier de la Société de Géographie de Hanoi, n° 7.)

Du mariage dans les races humaines. Bull. de la Soc. d'Enseig. mutuel du Tonkin, juill.-sept. 1924, pp. 289-301.

Le canton de Tụ-long et la frontière sino-annamite. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1924, 1 carte h. t.

CR. : ABADIE, *Les races du Haut-Tonkin, de Phong-tho à Lạng-sơn*. BEFEO., XXIV, pp. 588-594

Précis de palethnologie générale. Bull. gén. instr. publ., 1925, n° 3, pp. 405-410.

Palethnologie de l'Indochine française (suite au *Précis de Palethnologie générale*). Bull. gén. instr. publ., 1925, n° 1, sept., pp. 1-5.

Une mission chez les Man d'octobre 1901 à la fin de janvier 1902. Etudes asiatiques, 1925, t. I, pp. 49-102.

Roland Dorgelès et l'Indochine. Rev. indoch., 1925, 24 pp. (Extr. Rev. indoch., juill.-août 1925, pp. 139-162).

Les Chinois sous les Lê au Tonkin. Bull. gén. instr. publ., mars 1926, pp. 133-140.

Causeries sur l'histoire d'Annam. L'Eveil économique de l'Indochine, 20 juin 1926 — 8 mars 1931.

La palethnologie de l'Indochine et les races actuelles. Bull. gén. instr. publ., 1927, n° 1, sept., pp. 1-8.

Le brahmanisme. Bull. gén. instr. publ., déc. 1927, pp. 171-177.

Le bouddhisme. Bull. gén. instr. publ., fév. 1928, pp. 317-325.

Le taoïsme. Bull. gén. instr. publ., déc. 1928, pp. 54-60.

Le confucianisme. Bull. gén. instr. publ., mars 1929, pp. 112-113.

Valréas : le peuple, les seigneurs, l'Université, Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1929, 99 pp.

Les débuts du christianisme en Annam. L'Avenir du Tonkin, 23 avril-15 nov. 1929.

Les débuts du christianisme en Annam. Des origines au commencement du 18e siècle. Hanoi, Imprimerie tonkinoise, 1930.

Notice sur la vie et les travaux du P. Alexandre de Rhodes.

La montagne, vieux souvenirs. L'Avenir du Tonkin, 14, 20, 29 mars ; 4, 9, 16 avril ; 18 mai 1929.

Hanoi. L'Avenir du Tonkin, 19 et 28 décembre 1929.

CR. : Georges MASPERO, *Un Empire colonial français. L'Indochine*. T. Ier, Bull. gén. instr. publ., 1930, janv., pp. 385-390 ; — T. II, ibid., 1930, déc., pp. 60-72.

CR. : R. GROUSSET, *Histoire de l'Extrême-Orient*. Bull. gén. instr. publ., mars 1930, pp. 218-222.

Les Martyrs du Tonkin au 18e siècle. L'Avenir du Tonkin, 21 fév. et 6 mars 1931.

A propos d'une collection de peintures chinoises représentant divers épisodes de la Guerre franco-chinoise de 1884-1885 et conservées à l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, 42 pp. et 17 pl. (Exposition coloniale internationale).

Relation de la nouvelle mission des Pères de la Compagnie de Jésus au royaume de la Cochinchine, écrite par le Père Cristoforo BORRI... Traduit et annoté par le Lt-Cel BONIFACY. Bull. Amis du Vieux Hué, 1931, pp. 277-405.

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS.

6 janvier 1931.

— Arrêté chargeant M. Henri PARMENTIER, chef du Service archéologique de l'Ecole, d'une mission d'études et de recherches au Siam (*J. O.*, 1931, p. 190).

— Arrêté chargeant M. Jean STOECKEL, professeur technique principal de 1ère classe de l'Enseignement professionnel en Indochine, directeur des Arts cambodgiens, des fonctions de conservateur du Musée Albert Sarraut, en remplacement et pour compter du jour du départ en congé de M. GROSLIER (*J. O.*, 1931, p. 147).

11 janvier 1931.

Décision chargeant Mme Edm. ABOUT, dame-bibliothécaire aux Archives et Bibliothèque de la Cochinchine, de la délivrance des certificats de non-classement concernant les objets d'art indochinois exportés par le port de Saigon, en remplacement de Mlle G. NAUDIN, partie en congé.

14 janvier 1931.

— Arrêté accordant à l'Ecole une subvention extraordinaire de 5.000 piastres à titre de participation du Budget général aux travaux de restauration du That Luong de Vieng Chan.

— Arrêté accordant à l'Ecole une subvention de 30.000 piastres pour l'aménagement du Parc archéologique d'Angkor (4e annuité).

19 janvier 1931.

Arrêté autorisant le transfèrement à Siemreap d'une statue de dvārapāla provenant d'une terrasse ruinée sur la digue Sud du Baray oriental et actuellement conservée au dépôt archéologique d'Angkor Thom, sous le no d'inventaire 4242 (*J. O.*, 1931, p. 277).

20 janvier 1931.

ARRÊTÉ MODIFIANT CELUI DU 30 SEPTEMBRE 1929 RELATIF A L'ORGANISATION DU PARC D'ANGKOR (*J. O.*, 1931, p. 349).

Le Gouverneur général *p. i.* de l'Indochine, Commandeur de la Légion d'honneur,

Vu les décrets du 20 octobre 1911, portant fixation des pouvoirs du Gouverneur général et organisation financière et administrative de l'Indochine ;

Vu le décret du 25 novembre 1930 ;

Vu la circulaire ministérielle du 20 juin 1911 ;

Vu l'arrêté du 30 septembre 1929, relatif à l'organisation du parc d'Angkor ;
La Commission permanente du Conseil de Gouvernement entendue,

Arrête :

Art. 1er. — Sont abrogés les paragraphes 2 et 4 de l'article 5 de l'arrêté du 30 septembre 1929.

Art. 2. — Est abrogé l'article 6 du même arrêté, et remplacé par les dispositions suivantes :

Nouvel article 6 : « En dehors du personnel de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, toute personne désirant prendre des moulages ou des estampages sur des monuments ou objets archéologiques, devra se munir préalablement d'une autorisation spéciale qui lui sera délivrée gratuitement par le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient ou par son délégué. Ce permis s'applique à tous les monuments, sauf les exceptions qui y sont spécifiées. Bien que ces permis soient gratuits, leurs titulaires sont néanmoins tenus au paiement du droit d'entrée prévu à l'article 8. »

Art. 3. — Le paragraphe 1er de l'article 7 du même arrêté est modifié comme suit : « Les permis de cinématographier pour professionnels et les permis de prises de films avec acteurs sont délivrés dans les mêmes conditions, mais donnent lieu à la perception d'une taxe spéciale basée sur les tarifs dégressifs ci-après. »

Le reste sans changement.

Art. 4. — Est ajouté à l'article 8, in fine, du même arrêté, le paragraphe suivant : « Sont également exemptes du droit d'entrée les personnes pouvant établir qu'elles viennent dans la région pour l'exercice de leur profession à l'exclusion de tout but touristique ou artistique. Elles auront à en faire la preuve au Résident de Siemreap qui leur délivrera un permis à présenter aux préposés chargés de la perception du droit d'entrée. Au cas où ces personnes seraient surprises à visiter les ruines, application leur serait faite des peines prévues à l'article 16 du présent arrêté. »

Art. 5. — L'article 16 du même arrêté est modifié comme suit : « Les manquements ou infractions aux dispositions des articles 5, 6 et 7, et des 3 derniers paragraphes de l'article 8 du présent arrêté sont passibles de peines de simple police. »

Art. 6. — Le Secrétaire général du Gouvernement général de l'Indochine, le Résident supérieur au Cambodge et le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Hanoi, le 20 janvier 1931.

René Robin.

7 février 1931.

Arrêté du Résident supérieur au Cambodge accordant à l'Ecole une subvention de 1.500 piastres à titre de participation du Budget local du Cambodge aux dépenses occasionnées par les travaux de restauration du groupe central de Banteay Srei (*Bull. adm. du Cambodge*, 1931, p. 39).

11 février 1931.

Arrêté accordant à M. Ch. Batteur, membre permanent de l'Ecole, un congé administratif de 12 mois (*J. O.*, 1931, p. 651).

4 mars 1931.

Arrêté accordant à l'Ecole une subvention exceptionnelle de 15.000 piastres pour procéder à l'ameublement du nouveau Musée de l'Ecole (*J. O.*, 1931, p. 854).

17 mars 1931 et 1er juin 1931.

Arrêté accordant à M. E. Gaspardone, membre permanent de l'Ecole, un congé administratif de sept mois (*J. O.*, 1931, p. 995).

16 avril 1931.

Arrêté approuvant l'Ordonnance royale n° 44 du 16 avril 1930 qui autorise la reconstruction de la pagode de Pachey-Pa-Ar-Khnong (Vat Nokor), sise dans la circonscription résidentielle de Kompong Cham (*J. O.*, 1931, p. 1344).

22 avril 1931.

Arrêté nommant M. G. Trouvé, architecte diplômé par le Gouvernement, membre temporaire de l'Ecole (*J. O.*, 1931, p. 1472).

16 mai 1931.

Décision chargeant M. G. Trouvé, membre temporaire de l'Ecole, de la Conservation des monuments historiques dans le secteur Cochinchine-Cambodge, non compris le Parc d'Angkor.

19 mai 1931.

Arrêté fixant la solde de présence du Directeur de l'Ecole (*J. O.*, 1931, p. 1749).

4 juin 1931.

Arrêté chargeant M. E. Gaspardone, membre permanent de l'Ecole, à l'expiration du congé administratif dont il est titulaire, d'une mission d'études et de recherches en Chine, en Corée et au Japon.

12 juin 1931.

Décision chargeant M. Marcel Ner, professeur agrégé au Lycée Albert Sarraut, d'une mission d'études et de recherches sociologiques dans les régions moï du Sud-Annam pendant la durée de son congé annuel correspondant aux vacances scolaires.

Le Directeur Gérant : G. Cœdès.

NOTRE TRANSCRIPTION DU SIAMOIS

La plupart des langues orientales, dont le *Bulletin* a l'occasion de citer des mots ou de publier des textes, possèdent actuellement un système de transcription en caractères latins, auquel nos collaborateurs ont pris l'habitude de se conformer.

Les langues anciennes de l'Inde : sanskrit, prâkrit, pâli, sont romanisées suivant la méthode fixée par le X[ème] Congrès des Orientalistes (Genève, 1894) (¹). La transcription du chinois, établie par Vissière, a été depuis 1902 adoptée par l'Ecole Française avec quelques légères modifications (*BEFEO*, II, p. 178). Pour le japonais, le système Hepburn est d'un usage courant.

Parmi les langues de la péninsule indochinoise, l'annamite est doté d'une notation en caractères latins, dont un usage plusieurs fois séculaire a imposé les défauts et les qualités. La transcription du cambodgien a été créée par M. Finot en 1902 (*BEFEO*, II, p. 1). Le même auteur a adopté pour le laotien une transcription (*BEFEO*, XVII, v) sur laquelle nous reviendrons plus loin. Le malais, plus heureux que le birman qui souffre d'une transcription compliquée à l'image de l'orthographe anglaise, possède depuis 1904 une romanisation parfaitement simple et claire (²).

Mais pour le siamois, c'est l'anarchie la plus absolue.

Les différents systèmes énumérés valent chacun pour la langue qu'ils servent à transcrire, et présentent entre eux de notables divergences dues aux traits particuliers de ces diverses langues et aux nécessités qui en résultent. L'idéal serait évidemment l'emploi d'un système unique, par exemple, de celui qui est recommandé par l'Institut d'Ethnologie dans ses *Instructions d'enquête linguistique*. Mais cette transcription, comme tous les alphabets internationaux, nécessite un grand nombre de caractères de formes spéciales, susceptibles de dérouter le lecteur qui n'est pas linguiste. De plus, pour les langues pourvues d'une écriture alphabétique, il y a un intérêt évident, dans les travaux de philologie, à employer une translitération qui permette de reconstruire la forme en caractères, généralement conservatrice. Il n'est d'ailleurs pas toujours aisé de concilier cette translitération avec une romanisation

(¹) Pour les langues d'Extrême-Orient dont l'écriture est dérivée de l'écriture indienne et dont on possède des inscriptions anciennes (malais, khmèr, čam, etc.), il y a avantage, pour transcrire les textes épigraphiques, à employer la romanisation du sanskrit. Cette translitération donne sans doute une image beaucoup plus approchée de la prononciation ancienne que ne le ferait une transcription basée sur l'état phonétique actuel.

(²) Du moins pour les continentaux, car l'emploi des voyelles avec la valeur qu'elles ont en italien a pour résultat que les Britanniques prononcent couramment *Ipoh* : Aïpoh, et *Kuala Lumpur* : Kuêlê Lampeur.

capable de reproduire la prononciation actuelle au moyen de signes ayant à peu près la valeur qu'ils ont en français : c'est précisément à cette difficulté que se sont heurtés jusqu'ici les essais de transcription du siamois.

L'écriture siamoise, dérivée de l'ancienne écriture cambodgienne, est basée sur l'alphabet sanskrit. Mais l'emploi de la transcription officielle du sanskrit pour romaniser le siamois, système qui jouit d'une certaine faveur au Siam depuis le règne du roi Râma VI, aboutit pour cette langue à des résultats encore plus étonnants que les graphies mentionnées par M. Finot à propos de la transcription du cambodgien (*BEFEO*, II, p. 2). En effet, si le son des voyelles sanskrites est mieux conservé en siamois qu'il ne l'est en cambodgien, par contre les occlusives qui sont sonores en sanskrit sont prononcées en siamois non comme des sourdes simples, ainsi qu'en cambodgien, mais comme des sourdes aspirées. Enfin le siamois, comme tous les autres dialectes t'ăi, n'admet pas à la finale d'autres phonèmes que les voyelles, les nasales et les occlusives sourdes non aspirées. La translitération suivant le système adopté pour le sanskrit ne donne qu'une idée très lointaine de la prononciation actuelle, et d'autre part une transcription tendant à reproduire cette prononciation ne permet pas de reconstruire la forme écrite. Telle est la grosse difficulté qui a entravé jusqu'ici tous les essais de transcription du siamois, compliquée du fait que les Européens qui se sont occupés de cette question au Siam sont divisés entre deux tendances opposées, les Britanniques cherchant à imposer leur graphisme jusque dans ses conséquences les plus absurdes, les Français et les Allemands s'en tenant à la prononciation latine des lettres de l'alphabet.

La transcription adoptée par Pallegoix dans son *Dictionnaire* a pour le lecteur français le grand avantage de lui permettre de prononcer à peu près correctement les mots siamois. Pour les travaux philologiques, elle a le grave inconvénient de confondre sous la même transcription (occlusive suivie de *h*), d'une part les caractères correspondant aux sourdes aspirées de l'alphabet sanskrit qui n'ont pas changé d'articulation et appartiennent au point de vue tonique à la série « haute », et d'autre part les caractères correspondant aux sonores aspirées et non aspirées de l'alphabet sanskrit qui se prononcent actuellement comme des sourdes aspirées et appartiennent à la série « basse » [1]. Ainsi, dans la transcription Pallegoix, *kh* représente trois caractères siamois différents, qui correspondent respectivement pour la forme aux caractères sanskrits *kh*, *g*, *gh*, actuellement confondus dans la prononciation siamoise et se différenciant seulement par leur ton.

Ce qu'il faut au siamois, comme au cambodgien, c'est une transcription « qui satisfasse à la fois aux besoins de la philologie et à ceux de la pratique, en tenant compte à la fois de l'écriture qui est l'élément fixe du langage, et

---

[1] Pour abréger, nous les appellerons « anciennes sonores », sans vouloir affirmer par là que dans les mots t'ăi elles étaient autrefois réellement sonores.

de la prononciation qui en est l'élément vivant. Elle suffira aux exigences de la philologie, si les mots romanisés peuvent être retranscrits avec certitude dans l'écriture originale, qui est l'instrument indispensable de toute étude philologique. Elle suffira aux besoins de la pratique, si ces mots romanisés peuvent, moyennant quelques conventions préalables, être prononcés d'une manière intelligible pour une oreille indigène. » (FINOT, *Notre transcription du cambodgien*, *BEFEO*, II, p. 5). C'est ce double but qu'a atteint M. FINOT par sa transcription du cambodgien. Il n'a réussi qu'à s'en rapprocher avec la transcription du siamois et du laotien qu'il a adoptée dans ses excellentes *Recherches sur la littérature laotienne* (*BEFEO*, XVII, v). Il est bien parvenu à distinguer les occlusives sourdes véritables des sourdes issues d'anciennes sonores en employant l'italique pour ces dernières (skt. *k*, *kh*, *g*, *gh* = siamois et laotien k, kh, *k*, *kh*), mais ne marquant aucun signe d'aspiration pour la sourde aspirée issue d'une ancienne sonore non aspirée, il donne de l'état phonétique une image qui est vraie pour les dialectes t'äi prononçant sans aspiration les occlusives sourdes correspondant aux sourdes aspirées siamoises issues d'anciennes sonores, mais qui est inexacte pour le laotien commun et surtout pour le siamois.

De quoi s'agit-il en somme ? De marquer l'aspiration qui affecte en siamois les anciennes sonores non aspirées par un signe *qui soit un signe d'aspiration* et qui *diffère* du signe marquant l'aspiration des anciennes aspirées. Pour une langue comme le siamois, dont l'écriture est d'origine indienne, il est raisonnable de représenter l'aspiration des anciennes aspirées par un *h* comme dans la transcription du sanskrit ; quant à l'aspiration des anciennes sonores non aspirées, nous proposons de la représenter par un esprit rude.

Ce système nous semble présenter un double avantage. Il permet de distinguer nettement les anciennes sourdes des anciennes sonores et de restituer ainsi la graphie en caractères. Il rend de plus la transcription du siamois applicable à l'ensemble des dialectes t'äi, moyennant la convention suivante : pour les dialectes qui possèdent une écriture d'origine indienne comportant les occlusives sonores non aspirées du sanskrit et dans lesquels ces occlusives sont prononcées comme des sourdes non aspirées (T'äi noir, Lư, Yuon), il suffira de convenir que l'esprit rude est muet. Quant aux dialectes occidentaux qui, comme le shan, n'ont qu'un seul caractère pour chacune des occlusives sourdes non aspirées, la transcription de celles-ci par *k*, *č*, *t*, *p*, sans autre signe diacritique, répond à la fois à l'orthographe et à la prononciation actuelle.

Cet avantage n'est guère acheté qu'au prix du léger inconvénient résultant de l'emploi simultané de *h* et de l'esprit rude dans la transcription des anciennes sonores aspirées : skt. *gh* = siam. *kh'*. Cet inconvénient nous a paru négligeable en comparaison de l'intérêt qu'il y a à représenter par un signe uniforme la qualité d'ancienne sonore et d'intonation basse qui distingue les occlusives affectées de l'esprit rude dans notre transcription.

Nous avons adopté l'apostrophe pour distinguer les caractères *s*, *f* et *h* appartenant à la série basse qui sont rangés dans l'alphabet siamois avec les anciennes sonores : cette apostrophe n'a aucune valeur phonétique et n'est qu'un artifice de translitération. Nous employons *ḳh* et *ḳ'* pour les gutturales aspirées secondaires, deux lettres d'un usage extrêmement restreint.

Les consonnes finales des mots d'emprunt indiens, khmèrs ou autres, dont la prononciation primitive a été modifiée en siamois par suite des interdictions à la finale dont il a été parlé plus haut, présentent deux cas : 1) Seule importe la prononciation actuelle du mot, comme par exemple dans une étude géographique ou historique ; dans ce cas, on ne tiendra compte que de cette prononciation et l'on écrira *năk'ŏn*, sans chercher à reproduire la graphie siamoise qui conserve le *r* de *nagara* ; 2) Il est nécessaire, dans une étude philologique, de faire ressortir la graphie siamoise qui peut fournir d'utiles renseignements étymologiques et montrer notamment l'origine cambodgienne des mots *t'un* (avec un *l* final, camb. *tul*), *sădĕ̄t* (avec un *č* final, camb. *sdǎč*), etc. ; dans ce cas, nous proposons de reproduire la transcription du caractère final, tel qu'il est écrit (et non tel qu'il est prononcé) entre parenthèses, à la suite du mot en question, soit *t'un(l)*, *sădĕ̄t(č)*, etc.

Pour les voyelles, diphtongues et triphtongues, notre transcription reproduit en gros celle de PALLEGOIX. Les seules différences essentielles sont l'emploi de *u* au lieu de *o* comme second ou troisième élément des diphtongues et des triphtongues, et la notation facultative du *vĭsǎnc'ǎni* par l'abrègement de la voyelle ([1]), toutes les fois qu'il n'est pas absolument nécessaire de signaler la présence de ce signe : auquel cas, il est transcrit par *ḥ*.

La notation des tons est celle de PALLEGOIX. Quant à *h* initial devant nasale ou semi-voyelle (*hŏ năm*), la transcription n'en est pas indispensable, sa présence étant suffisamment indiquée par le ton ; mais il y aura avantage à le transcrire dans les travaux de philologie et de linguistique.

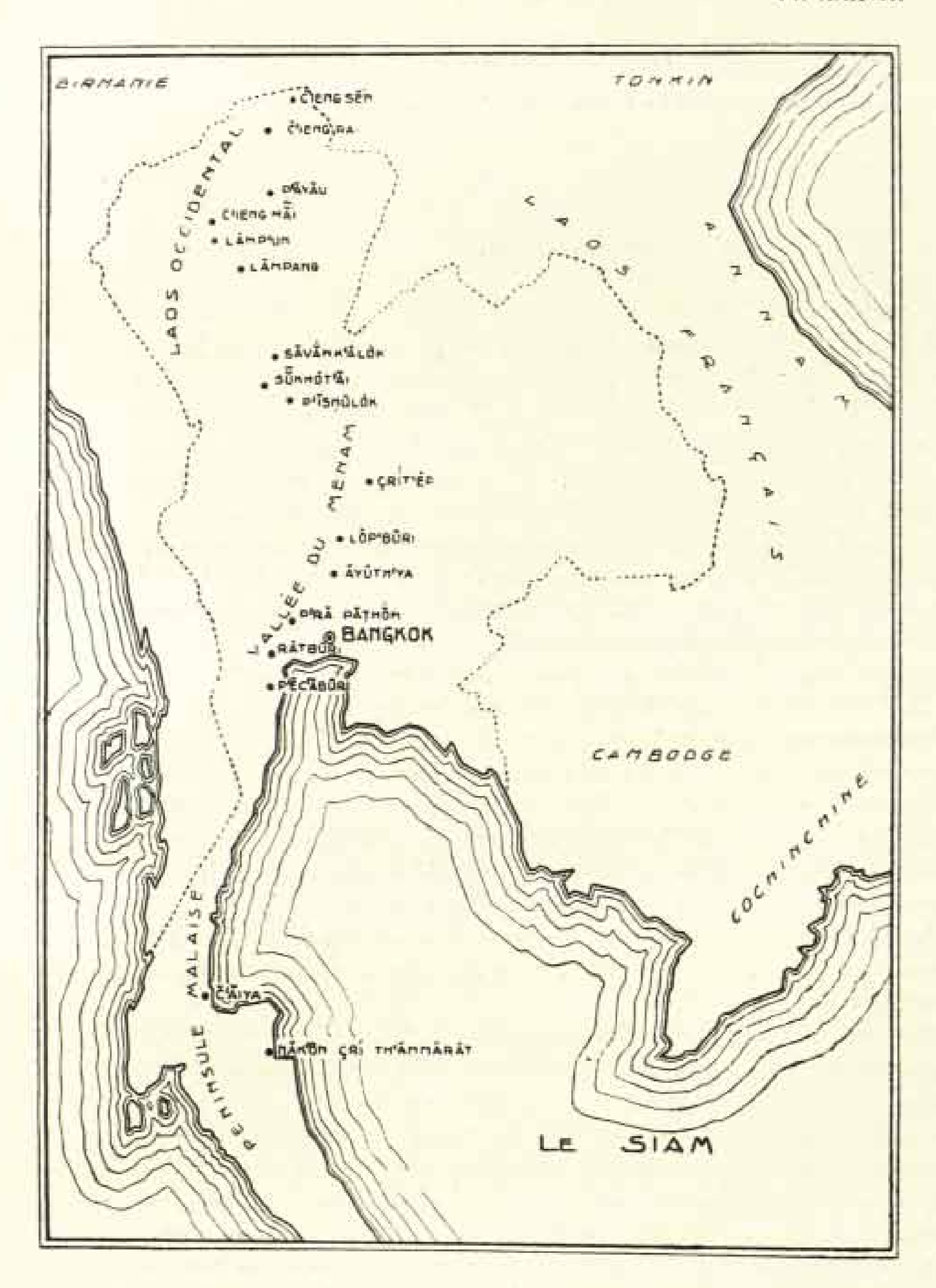
Nous ne prétendons pas avoir résolu par cette méthode le problème ardu de la transcription du siamois à la satisfaction de tous. Nous avons seulement voulu établir à l'usage des collaborateurs du *Bulletin* un système qui ne déroute pas trop les habitudes françaises et, tout en restant pratique, soit suffisamment précis pour être utilisable dans les travaux scientifiques. On en trouvera la première application dans l'article de M. J. Y. CLAEYS publié à la suite de cette note.

([1]) Dans beaucoup de cas en effet, surtout dans les manuscrits anciens, le vĭsǎnc'ǎni ne représente ni un « glottal stop », ni l'affaiblissement d'une ancienne sifflante ou d'une aspirée : dans *kaḥvi* (skt. *kavi*) il marque simplement que *ka* forme syllabe et qu'on ne doit pas lire *kwi* ; la transcription *kăvi* nous semble donc meilleure que *kaḥvi*. Mais dans tous les cas où le vĭsǎnc'ǎni a une valeur étymologique, il ne faut pas hésiter à le transcrire.

TABLEAU DE TRANSCRIPTION.

Consonnes				Voyelles et diphtongues		Diphtongues et triphtongues formées avec les semi-voyelles y et v	
ก	k	ด	d	อ	ŏ	ออย	ôi
ข	kh	ต	t	ออ	ô	อาย	ai
ฃ	ḳh	ถ	th	อั	ă	อุย	ui
ค	k'	ท	t'	อา	a	เอย	ơi
ฅ	ḳ'	ธ	th'	อิ	ĭ	เอือย	ươi
ฆ	kh'	น	n	อี	i	โอย	oi
ง	ng	บ	b	อึ	ư̆	อาว	au
จ	č	ป	p	อื	ư	อิว	iu
ฉ	ch	ผ	ph	อุ	ŭ	เอว	eu
ช	c'	ฝ	f	อู	u	แอว	êu
ซ	s'	พ	p'	เอ	e	เอียว	ieu
ฌ	ch'	ฟ	f'	เอ็	ĕ	อัว	ua (à la finale, uo devant consonne).
ญ	ñ	ภ	ph'	แอ	ê	อวก	uok
ฎ	ḍ	ม	m	เอิ, เออ	ơ	อวย	uoi
ฏ	ṭ	ย	y	เอือ	ưa (à la finale, ươ devant consonne).	อวา	-wa
ฐ	ṭh	ร	r	เอีย	ia (à la finale, ie devant consonne).	อวาย	-wai
ฑ	ṭ'	ล	l	ไอ	ăi	แอว	-wê
ฒ	ṭh'	ว	w	ใอ	ăĭ	ไอว	-wăi
ณ	ṇ	ศ	ç	โอ	o		
		ษ	ṣ	เอา	ău		
		ส	s	อำ	ăm		
		ห	h	อะ	aḥ (ă)		
		ฬ	ḷ	เอาะ	ôḥ (ô)		
		ฮ	h'				

Tons: montant ó; descendant ò; égal inférieur ō; retombant ọ.


BIRMANIE
TONKIN
LAOS OCCIDENTAL
LAOS FRANÇAIS
ANNAM
LÂMPANG
LÔP'BÛRI
ÂYÛTH'YA
VALLÉE DU MENAM
BANGKOK
CAMBODGE
COCHINCHINE
PENINSULE MALAISE
LE SIAM

L'ARCHÉOLOGIE DU SIAM

Par J. Y. CLAEYS,

Membre de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

INTRODUCTION.

Les études archéologiques n'ont été entreprises par le Gouvernement siamois que depuis peu d'années. Le service chargé de ces recherches fut créé par un édit du roi RÂMA VI en date du 17 janvier 1924 et les travaux commencèrent l'année suivante. Le roi actuel, S. M. PRĂC'ATH'IPŎK, porte un très vif intérêt aux questions touchant à l'histoire et à l'art de son pays, mais en fait, c'est son oncle, S. A. R. le Prince DĂMRŎNG, qui fut l'âme des études historiques au Siam. A l'époque où il était encore ministre de l'Intérieur, le Prince collectionnait déjà, avec une érudition passionnée, les vestiges artistiques qu'il lui était donné de rencontrer au cours de ses tournées. Cet éminent homme d'état, savant autant qu'infatigable, fut la force agissante qui se donna sans compter aux recherches archéologiques.

Une organisation homogène groupait, à partir de février 1926, sous la dénomination d'« Institut royal de littérature, d'archéologie et des beaux-arts », la Bibliothèque nationale, le Service archéologique, le Musée et l'ancien Département des Beaux-Arts. La présidence de cette institution fut donnée naturellement à S.A.R. le Prince DĂMRŎNG. Le 14 novembre 1926, S. M. le Roi PRĂC'ATH'IPŎK inaugurait le Musée national. En trois années d'existence ce Musée a conquis une place que l'on peut considérer comme l'une des plus importantes parmi les Musées se rapportant à l'Extrême-Orient. Et c'est grâce à la cohésion des services groupés sous le nom d'Institut royal, que l'étude de l'archéologie au Siam a pu, d'un bond extrêmement rapide, prendre cette place prépondérante.

Le Siam est un pays de mentalité homogène où chacun, dans sa sphère, est conscient de l'effort qu'il doit fournir pour le bien du royaume. C'est ainsi que, souvent, sous l'impulsion d'un gouverneur ou d'un vice-roi, les pièces archéologiques sont réunies dans les musées provinciaux comme il en existe dans tout le royaume, de Ligor (Năk'ŏn Çrí Th'ămmărăt) à P'ră Păṭhŏm, d'Ăyŭth'ya à P'iṣṇŭlŏk, de Săvănk'ălŏk à Lămp'un. La visite d'un représentant du Service archéologique et souvent de S. A. R. le Prince DĂMRŎNG lui-même, décide de l'opportunité d'un envoi au Musée national de Bangkok. On conçoit aisément, maintenant, comment ce Musée a pris une importance considérable en aussi peu de temps.

Mais ce n'est là, en quelque sorte, qu'un résultat passif. L'activité du Service archéologique, quoique ses membres soient peu nombreux en fait, et recrutés au hasard des capacités individuelles plus que par la sélection des compétences spécialement préparées ([1]), s'est développée en plusieurs points du royaume. Un de ses premiers actes a été de provoquer la création des Musées de province, si utiles à la conservation et au développement de celui de Bangkok. Les vice-rois et les gouverneurs ont été encouragés et conseillés dans leurs collections. Malgré les emprunts, portant sur les pièces les plus caractéristiques, ou ayant la plus grande valeur historique et artistique, faits par le Musée national, ces groupements provinciaux contiennent souvent, à côté d'objets hétéroclites d'un intérêt purement local ou anecdotique, des morceaux tout à fait remarquables. Parfois, quand il s'agissait principalement de statues du Buddha, en assez grand nombre, la collection a été groupée dans le wăt dépendant d'une bonzerie et le culte pourvoit à l'entretien des images du Bienheureux. Un exemple intéressant de cette dernière disposition existe à Sŭkhót'ăi aussi bien dans le Wăt Măĭ Prăc'ŭmp'ŏn (Wăt Bang Kĕu) que dans le Wăt Ràc'ăth'ani. Malheureusement, les morceaux de sculptures y voisinent avec des crânes de crocodiles et des fragments disparates de poteries où le visiteur amusé reconnaît les restes d'un filtre Chamberland.

Sur le terrain, le Service archéologique a procédé à des débroussaillements, à des recherches et à des fouilles. Les premiers ont été pratiqués plusieurs fois à l'occasion du passage et pour faciliter la visite des souverains, comme à Săvånk'ălòk. Ailleurs, les fouilles et les dégagements ont été entrepris pour consolider des monuments dont l'équilibre et la durée étaient compromis par le vandalisme des pilleurs de ruines, comme à Lŏp'bŭri. A Ăyŭth'ya les ruines furent parfaitement dégagées. Parfois ce fut dans un but de reconnaissances ou de recherches épigraphiques, ou encore à la suite d'une trouvaille fortuite ayant attiré l'attention sur un point particulier, que les fouilles furent décidées. Par exemple, à P'ŏng Tŭk où l'aménagement d'une bananeraie provoqua la découverte imprévue, entre autres objets, d'une lampe romaine ([2]), ou à C'aiya d'où provient un des plus beaux bustes de Bodhisattva que l'influence indo-javanaise nous ait permis de connaître ([3]), buste qui fut découvert par S. A. R. le Prince Dămrŏng lui-même au pied d'un banian devant le Wăt P'ră Th'ăt.

([1]) Nous entendons par là les éléments siamois. En plus de la remarquable impulsion de M. Cœdès, le Service archéologique a en effet bénéficié pendant deux ans de la collaboration d'un architecte italien, M. Manfredi, qui a cessé ses services en 1929 et que nous n'avons pas rencontré.

([2]) *BEFEO*, XXVII, p. 500.

([3]) Cf. G. Cœdès, *Le Musée de Bangkok*, pl. XV-XVI.

* * *

Avant que les Siamois n'entreprissent eux-mêmes l'étude de leur pays au point de vue de l'archéologie, cette « branche de l'histoire qui s'occupe des archives », plusieurs explorateurs ou savants avaient parcouru le Siam. Ce fut d'abord FOURNEREAU, dont la fin prématurée a malheureusement interrompu la publication des relevés consciencieux et très « architecte », commentés par un texte descriptif scrupuleusement objectif. Ce furent PAVIE et AYMONIER dont il est inutile de rappeler ici les études ; ce fut le Commandant LUNET DE LAJONQUIÈRE qui a parcouru plusieurs fois le Siam (seul ou avec M. FINOT), dont les rapports ont été publiés par le *Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine* (1909 et 1912) et dont l'*Inventaire descriptif des Monuments du Cambodge*, traitant de toute la partie orientale du Siam, a paru dans les Publications de l'Ecole Française d'Extrême-Orient (vol. VII, VIII, IX). Ce fut le Général DE BEYLIÉ qui consacra au Siam un chapitre de son ouvrage sur l'*Architecture hindoue en Extrême-Orient*. C'est le Prince DĂMRŎNG lui-même qui connaît son pays mieux que quiconque, et c'est enfin M. CŒDÈS qui, par ses articles, ses conférences, ses notes, dans le *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, dans *Indian Arts and Letters*, dans *Ars Asiatica*, etc., peut être considéré comme la principale autorité dans les études épigraphiques et archéologiques siamoises à l'heure actuelle. Ajoutons encore les noms de BARTH, SCHMITT, et constatons en passant que l'œuvre accomplie au Siam est presque exclusivement due à des explorateurs et savants français : nous nous garderons d'omettre toutefois les utiles contributions de BASTIAN, GERINI, C. BRADLEY et du Ct SEIDENFADEN.

Mais en fait, aucun ouvrage d'ensemble, traitant de l'évolution des formes architecturales, de leurs sources d'inspiration comme de leurs tendances, n'a encore été entrepris pour le pays actuellement dénommé Siam. Le problème est fort complexe. Nous constatons au Siam des influences multiples, des apports opposés, des occupations successives, des invasions de peuples qui se substituent à leurs devanciers, mais s'assimilent leur développement artistique. Au Siam l'étude de l'archéologie est plus étroitement liée à celle de l'histoire qu'elle ne l'est ailleurs ; non seulement à celle de l'histoire locale, mais à celle de l'évolution de la culture indienne, comme à celle de l'influence de la Chine méridionale.

Ayant parcouru le Siam de la Péninsule Malaise au Nord du Laos occidental en passant par les anciennes capitales de la vallée du Mènăm, ayant observé, relevé ou photographié de nombreux monuments d'influences diverses, nous ne désirons pour notre modeste part qu'apporter quelques documents nouveaux ou plus précis aux savants qui, dans un avenir que nous souhaitons rapproché, entreprendront une étude complète et approfondie de ce pays.

Cependant, avant de commencer notre exposé, nous tenons à exprimer tout ce que nous devons à ceux qui nous permirent de mener à bonne fin notre

mission et nos études sur le Siam. Nous voulons parler de S. A. R. le Prince DĂMRÖNG et de M. G. CŒDÈS. Grâce à une courtoisie où nous voyons toute la bienveillance de la dynastie régnante pour les études françaises, nous avons bénéficié, avec les lettres de recommandation du Prince et dans toute l'étendue du pays siamois, d'un accueil qui a singulièrement facilité notre tâche. Partout, les gouverneurs ou les lords-lieutenants vinrent au devant de nous, nous reçurent parfaitement et souvent nous conduisirent eux-mêmes aux points, d'un accès parfois difficile, qui nous intéressaient. A eux aussi vont nos remerciements : ils nous permirent de parcourir en un minimum de temps le plus grand nombre de sites qu'il fût possible de voir. S. A. R. le Prince DĂMRÖNG nous fit accompagner par un de ses subordonnés particulièrement qualifié pour nous guider : le Conservateur du Musée national, Inspecteur du Service archéologique, Khŭn BŎRĪBAN BŬRIPH'ĂN [1], d'une jeunesse pleine de promesses, et qui joint à un sûr instinct archéologique une connaissance précieuse des choses de son pays.

Enfin, nous remercions tout particulièrement M. G. CŒDÈS, alors Secrétaire général de l'Institut royal, qui achevait au Siam un long séjour avant de prendre la succession de notre vénéré maître, M. L. FINOT, à la direction de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. De l'organisation matérielle de notre mission à la documentation la plus détaillée de ses différents objets, nous ne saurions exprimer ici complètement tout ce que nous devons à la bienveillance sans limites de M. CŒDÈS.

* * *

Une des grandes perplexités du collectionneur comme du conservateur de musée devant un nombre important d'objets à classer et à exposer est l'adoption d'un ordre de présentation. La méthode chronologique doit-elle céder le pas au groupement par écoles artistiques ? La réunion par régions d'origine est-elle préférable aux rassemblements par matières mises en œuvre ? Si, dans notre cas, nous nous sommes soustrait à ce dernier facteur discriminant, notre préoccupation portant exclusivement sur la matière archéologique, notre embarras reste celui du collectionneur en présence des questions précédentes. Le Siam groupe, sous une apparente homogénéité, des influences très diverses, dans le temps comme dans l'espace. Une visite telle que fut la nôtre nous fit passer de l'art de Çrīvijaya à des monuments d'inspiration khmère, du wăt purement siamois à des formes indiennes filtrées par la Birmanie ou nettement chinoises. Les différentes régions se développèrent simultanément sous des influences diverses, quant à la forme tout au moins, jusqu'à l'époque de la création du Siam proprement dit, au XIIIe siècle, sous l'impulsion des T'ăi venus du Nord.

---

[1] Nommé aujourd'hui au grade de Luong.

D'autre part, notre exposé ne saurait grouper tout le Siam. Limités dans notre mission, nous avons recherché particulièrement ce qui avait été généralement laissé dans l'ombre dans les études précédentes. C'est ainsi que nous avons délibérément rayé de notre programme toute la partie orientale du Siam, dont les monuments khmèrs constituent la matière d'un chapitre de l'inventaire des monuments du Cambodge.

Force nous est donc de nous limiter ici, et la solution la plus saine semble être de reprendre, à peu de choses près, l'ordre de l'itinéraire de notre visite, c'est-à-dire la ligne Sud-Nord qui va de Năk'ôn Çrî Th'ămmărât à C'ieng Sên, sorte d'épine dorsale du pays partant des plaines maritimes de la Péninsule Malaise pour aboutir aux régions montagneuses de l'ancien Laos, en traversant la riche plaine de rizières irriguées du delta du Mênạm.

Cependant, afin de fixer dans le temps la description des vestiges rencontrés au cours de nos étapes, nous la ferons précéder d'un court résumé rappelant l'état actuel de nos connaissances sur les phases de l'évolution historique et artistique du Siam.

* * *

Nos connaissances sur les premiers habitants du sol siamois ne nous permettent pas de distinguer une différence notable entre ceux-ci et les autres occupants de la péninsule indochinoise : les armes de pierre semblent remonter à un âge néolithique offrant les mêmes caractéristiques sur toute l'étendue de la péninsule.

Les premiers colons indiens rencontrèrent probablement sur ce sol des aborigènes de type indonésien semblables à ceux qui occupaient le Cambodge ou le Sud de l'Annam actuel. Ces colons, qui apportaient avec eux leurs industries, leur religion et leur culture sanskrite, venaient de la côte orientale de l'Inde. Au Siam, comme au Čampa (1) ou au Cambodge, le type d'écriture employé dans les inscriptions rappelle celui des Pallavas. Antérieurement à l'époque des premières inscriptions, les annalistes chinois nous renseignent d'une façon fragmentaire sur l'histoire du Sud de la péninsule indochinoise, et notamment sur un vaste royaume, le Fou-nan. Ce nom semble s'appliquer toutefois plus particulièrement au Cambodge actuel et à la Basse-Cochinchine (2). Certaines statues susceptibles de nous donner une idée de ce que fut l'art du Fou-nan ont été trouvées à Çrî T'èp (3), à côté d'une inscription malheureusement mutilée, mais dont l'écriture est du Ve siècle (4). La pose

(1) L. Finot, *BEFEO*, II, p. 186.
(2) P. Pelliot, *BEFEO*, III, p. 268.
(3) G. Cœdès, *A.A.*, XII, p. 24 et pl. vii.
(4) L. Finot, *BCAI*, 1910, p. 152.

naturelle du personnage, le mouvement harmonieux d'un bras levé (fig. 26), le réalisme du modelé d'une jambe ou d'un genou, montrent que les sculpteurs de cette époque savaient se placer devant le modèle et le voir simplement, sans déformation. Seuls quelques éléments subissent l'influence de canons (*tribhaṅga*) ou de règles traditionnelles : la chevelure qui semble la figuration d'une perruque, la coiffure tiarée comme dans l'art khmèr primitif, la largeur presque monstrueuse du cou et des épaules, procèdent indubitablement de prescriptions d'école (fig. 27 et 28). Au Cambodge, nous trouverons rarement une liberté d'expression semblable à ces exemples trop rares de la sculpture prékhmère. Il faudra pousser jusqu'au Čampa pour rencontrer ainsi sous le ciseau de l'artiste la palpitation du modèle et l'expression d'une image vraiment humaine.

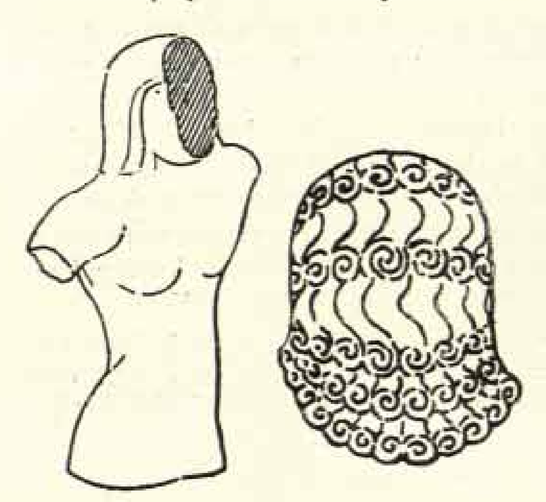


Fig. 26. — Statue trouvée à Çrî T'ėp.

Un siècle plus tard, un état vassal, le Kambuja, absorbait le Fou-nan, puis s'étendait ensuite à l'Ouest vers le bassin du Mènăm ([1]). Déjà progressait l'art appelé art « khmèr primitif » ou « préangkoréen » suivant les auteurs. Dans la région Nord-Ouest du golfe de Siam, de C'ăiya à Ràtbŭri, de P'ră Păthŏm à Lŏp'bŭri et Pračin, à la même époque, se développait l'art auquel on a donné le nom d'art de Dvāravatī ([2]). Au début de cette période où l'influence du bouddhisme sur la statuaire est particulièrement accusée, la règle qui, selon la tradition des styles de Bhārhut, Sānchi ou d'Amarāvatī, prescrit de ne pas représenter le Buddha sous une forme humaine, avait laissé des traces. Les roues

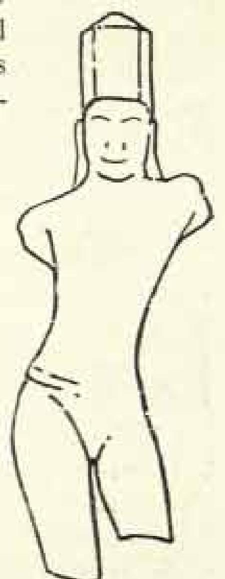


Fig. 27. — Statue trouvée à Çrî T'ėp.

Fig. 28. — Statue trouvée à Çrî T'ėp.

(1) P. Pelliot, *BEFEO*, IV, p. 223.

(2) Sur le nom de Dvāravatī, appliqué à cet art et à cette époque, voir Cœdès, *A.A.*, XII, p. 20 sqq.

de la Loi, *Dharmacakra* ([1]), dont un très beau spécimen provenant de P'rā Pāṭhŏm, est actuellement au Musée de Bangkok, sont un témoignage de l'emploi de cette figuration symbolique.

Lorsque le Buddha est représenté, — plusieurs statues provenant du Musée d'Ăyŭth'ya sont parfaitement typiques —, c'est dans une attitude hiératique, parfois atténuée par une agréable souplesse de la facture et de l'exécution. La pose peut être très légèrement déhanchée, avec simplicité, sans que le mouvement des épaules accompagne ou contrarie celui du bassin. La robe monastique, fermée au cou, est drapée à la manière de l'art Gupta ou à celle de l'art khmèr primitif du Cambodge méridional. Une première bordure s'arrondit au deuxième tiers supérieur de la jambe en tombant pesamment des avant-bras. Deux autres bordures dépassent la première et forment, aux retombées des bras, deux séries de plis se terminant en accolades symétriques très gréco-bouddhiques (fig. 29). Quoique l'étoffe paraisse pesante, l'orifice ombilical est indiqué et le corps modelé. La tête de ces images a pu passer pour khmère, mais s'apparente au type de Sārnāth ou de Mathurā ([2]). La coiffure surmontée d'un uṣṇīṣa sphérique peu relevé est faite d'enroulements simples et larges, elle n'est pas bordée. Les sourcils se relèvent et s'arrondissent aux extrémités en une élégante accolade. Les paupières bordées et relevées s'entr'ouvrent sur un iris indiqué en gravure, les lèvres sont légèrement bordées et au cou sont indiqués les plis de beauté. Le visage est empreint d'un calme paisible et quelque peu mystérieux (fig. 30).

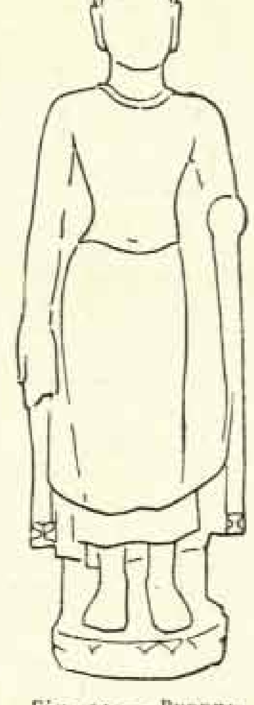


Fig. 29. — BUDDHA. Art de Dvāravatī.



Fig. 30. — TÊTE DE BUDDHA. Art de Dvāravatī.



L'influence du royaume de Dvāravatī se fit sentir au Nord jusqu'à Lămp'un. Ainsi que nous l'avons montré plus haut, la statuaire à l'époque de Dvāravatī est apparentée pour une part variable à l'Ecole de Mathurā et de Sārnāth et à la statuaire « pré-khmère » du

(1) FOURNEREAU, *Le Siam ancien*, t. I, p. 120; et LAJONQUIÈRE, *BCAI.*, 1907, p. 221, fig. 17.

(2) G. CŒDÈS, *A.A.*, XXII, pl. VI.

Cambodge (fig. 31), mais l'architecture semble plus directement inspirée des modèles indiens, tout au moins d'après ce que nous pouvons juger par certains motifs décoratifs, car, des constructions, élevées en matériaux légers, peu de chose est parvenu jusqu'à nous.

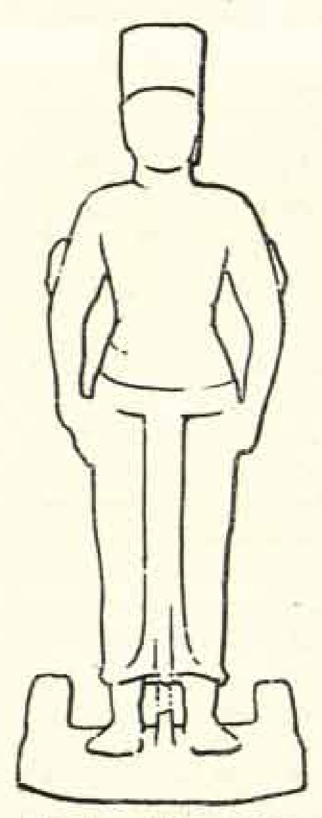


Fig. 31. — Viṣṇu. Art du Fou-nan ou de Dvāravatī.

Le reste de la Péninsule Malaise est divisé en un certain nombre de petits états ; c'est grâce à M. Cœdès que nous en connaissons la localisation géographique (1). La diversité des styles de cette région s'explique ainsi aisément. L'influence de Çrīvijaya (2) qui s'y faisait sentir dès le VIIe siècle se manifeste en plusieurs sites. Nous verrons, au cours de la relation de notre voyage un relevé du Wăt Kêu à C'ăiya, qui apparaît nettement de la même famille que certains temples de brique čams dits « d'art cubique », et du Wăt P'ră Th'ăt dont on retrouve les caractéristiques sur les figurations des bas-reliefs de Borobudur (3).

La statuaire nous a laissé les admirables bronzes dont nous avons parlé au cours de l'Introduction (p. 362). L'un d'eux est certainement une des meilleures pièces que possède le Musée de Bangkok. « La bienveillante sérénité du visage, la noblesse du port des épaules, la magnificence de la parure, classent cette statue, malheureusement incomplète, parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture indienne en Indochine » (4) (fig. 32).



Fig. 32. — C'aiya. Bodhisattva. Art de Çrīvijaya.

L'influence indo-javanaise se fait sentir sur ces images par maints détails : l'orfèvrerie d'une richesse opulente, le mode d'indication du Dhyāni-Buddha dans la chevelure, sont

(1) Cf. S. Levi, *Et. Asiat.*, II, p. 26.
(2) G. Cœdès, *BEFEO*, XVIII, 6 — XXX, p. 29.
(3) H. Parmentier, *Et. Asiat.*, II, p. 210.
(4) G. Cœdès, *A. A.*, XII, pl. xv.

autant de caractéristiques communes aux deux arts. Parfois, c'est à l'art čam qu'il faut recourir pour trouver la note d'accord. La haute coiffure, qui retombe latéralement, après plusieurs liens, en mèches étagées, se retrouve presque exactement sur de nombreuses figures d'ascètes du fameux piédestal de Mĩ-sơn au Musée de Tourane ([1]) et sur certains décors de liṅgas du même Musée (fig. 33).

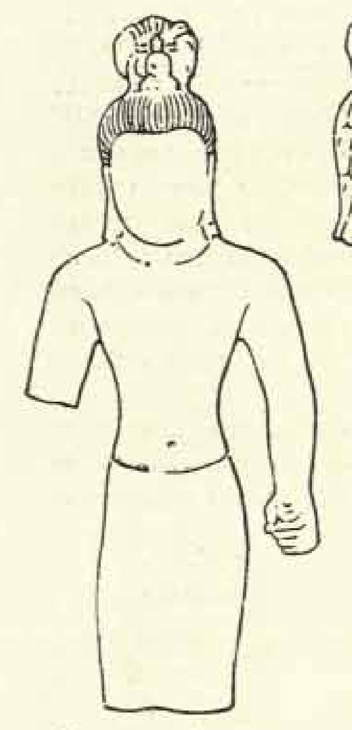






Fig. 33. — Coiffures d'influence indo-javanaise.

Ainsi de l'art čam à celui de la Péninsule Malaise et à Java par le Cambodge, l'expression du concept esthétique et les formes architecturales semblent au VIIe siècle resserrer les liens de famille qui trahissent l'influence d'une même origine ([2]), de même que commencent à se dessiner à cette époque les traits généraux de la civilisation « coloniale » indienne, important élément dans l'élaboration de l'étude d'une histoire générale de l'Extrême-Orient ([3]).

Cette suzeraineté du royaume de Palembang sur la Péninsule Malaise devait s'étendre jusqu'à la fin du XII[e] siècle pour être remplacée pendant le XIII[e] par celle du Malāyu (Jambi). C'est l'époque où l'expansion t'ăi allait rencontrer là une région facile à soumettre ([4]).

* * *

Du X[e] au XII[e] siècle, le Cambodge étend son pouvoir vers l'Ouest et finit par englober le royaume de Dvāravatī. L'art khmèr a inspiré à cette époque de nombreux monuments dont nous aurons l'occasion de faire mention en parcourant Lŏp'bŭri, P'iṣṇŭlòk et Sŭkhŏt'ăi. Jusqu'alors au Siam s'étaient

(1) H. Parmentier, *I. C.*, II, p. 321, fig. 83.
(2) H. Parmentier, *Et. Asiat.*, II, p. 241 ; *BEFEO*, XXVII, p. 4.
(3) Cf. P. Mus, *BEFEO*, XXVIII, p. 151.
(4) G. Cœdès, *Indian Art and Letters*, IV, 1930, p. 23.

répandus les Môn-Khmèrs. Ce n'est qu'à partir du XI[e] siècle que l'immigration t'ăi commence à prendre quelque importance dans le bassin du Mĕnăm.

Parmi les indications que peut nous donner la statuaire pour l'élaboration d'une histoire de l'art au Siam, retenons les caractéristiques présentées par le type de Buddha khmèr de Lŏp'bŭri (fig. 34). L'uṣṇīṣa est fait de tores concentriques et décroissants, affectant la silhouette d'un mukuṭa et se terminant par un cône. Une bordure, parfois en forme de diadème, comme sur l'admirable Buddha méditant du Wăt Măhâth'ât de Lŏp'bŭri, limite la coiffure sur le front. Les sourcils sont légèrement en relief et ne se joignent pas comme ils le feront plus tard sous l'influence de l'école de Ū T'ông. Le demi-sourire du visage est caractéristique de l'art khmèr. Parfois la tunique n'est indiquée que par le remplissage entre le flanc gauche et le bras (fig. 35). Enfin, comme silhouette générale, au cours des siècles qui précédèrent l'invasion t'ăi la proportion entre la largeur et la hauteur de l'image évolua en faveur de cette dernière dimension : tandis qu'au début la statue s'inscrivait dans un carré parfait, au XIII[e] siècle elle s'encadre dans un rectangle nettement plus haut que large (fig. 36). La proportion du visage évolue également dans le même sens et l'ensemble conduit à l'aspect allongé de la forme siamoise du Buddha.



Fig. 34. — Type du Buddha khmèr de Lŏp'bŭri.



Fig. 35. — Type du Buddha khmèr de Lŏp'bŭri.

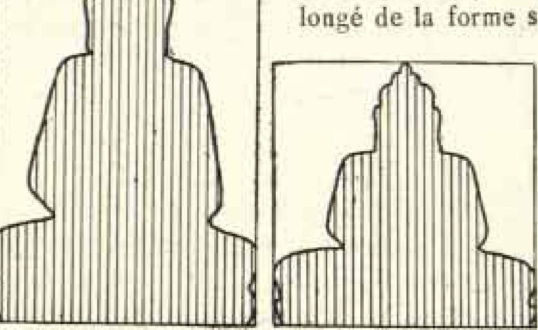


Fig. 36. — Evolution des proportions de l'image du Buddha.

La fondation du royaume t'ăi indépendant de Sŭkhôt'ăi n'est pas antérieure au XIII[e] siècle [1]. A cette époque les T'ăi devinrent suffisamment puissants pour expulser les gouverneurs

[1] Cf. G. Cœdès, A.A., XII, p. 28 ; *Les origines de la dynastie de Sukhodaya*, JA, 1920, I, 233 ; *Journal Siam Society*, XIV, 1, 1921, et *Documents sur la dynastie de Sukhodaya*, BEFEO, XVII, II.

cambodgiens qui les administraient et, tandis que la première capitale du Siam proprement dit était ainsi fondée à Sŭkhót'ăi, ils renversaient également dans le Nord la dynastie môn régnant à Lămp'un et, en 1296, fondaient C'ieng Māī.

Nous reproduirons au cours de notre voyage quelques types caractéristiques du Buddha de Sŭkhót'ăi. La diversité des influences que nous retrouverons très accentuée pour l'architecture se fit à cette époque sentir aussi très nettement dans la statuaire. L'école de Sŭkhót'ăi nous donne le type classique du Buddha siamois ; l'uṣṇīṣa prend rapidement la forme de flamme caractéristique que nous lui connaissons, d'origine singhalaise (1). Le retour de l'écharpe sur l'épaule gauche est allongé, et la position des jambes est en *paryaṅkāsana*, c'est-à-dire qu'elles sont simplement posées l'une sur l'autre (fig. 37, *a*). Les

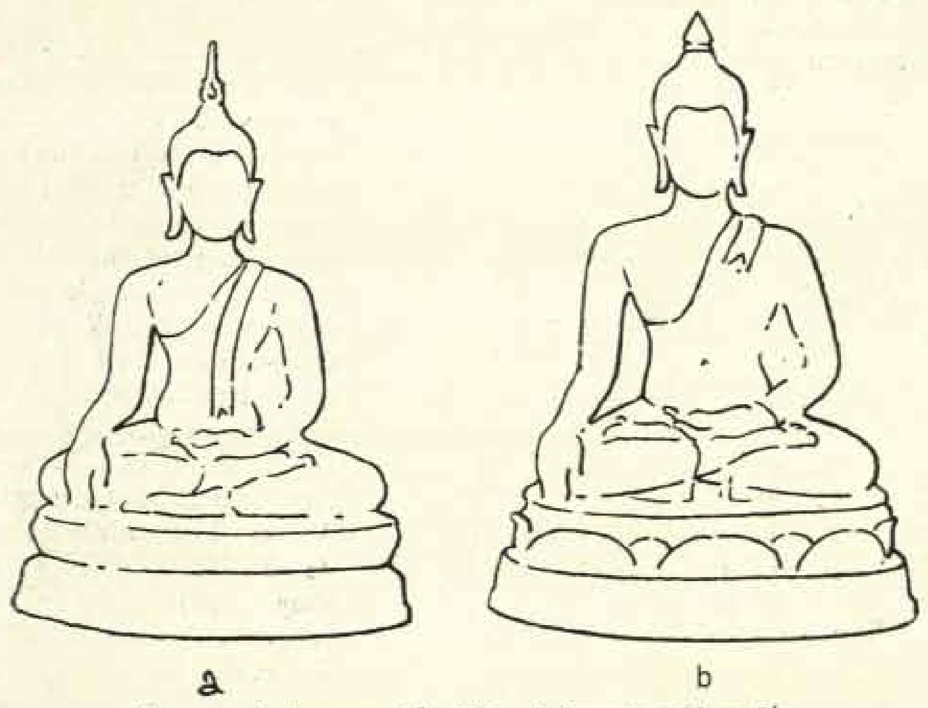


Fig. 37. — *A*, Buddha de Sŭkhót'ăi ; *B*, Buddha de C'ieng Sĕn.

caractéristiques de l'art de C'ieng Sĕn étaient nettement différentes. Pas de flamme, un uṣṇīṣa en bouton de lotus, les jambes étroitement croisées, la plante des pieds vers le haut, en *vajrāsana*, enfin l'écharpe courte ; le siège du Buddha, lorsqu'il est assis, est une fleur de lotus (fig. 37, *b*). Nous devons sans doute au cheminement d'influences semblables, par voie terrestre et par

---

(1) A. Foucher, *L'art gréco-bouddhique du Gandhâra*, pp. 569-572.

mer, de constater le fait singulier de caractéristiques identiques au point le plus opposé du Siam, c'est-à-dire à Ligor, pour les rares images de Buddha que cette époque nous a laissées. Certains traits du visage, le nez busqué, les sourcils aigus, l'aspect féminin et replet du corps sont des marques communes à ces différentes écoles.

Les siècles qui suivirent virent le développement de l'empire. Nous nous évaderions du cadre de ce rapide exposé si nous entreprenions le récit détaillé et connu de l'histoire du royaume de Siam au cours de cette période. Nous n'avons voulu d'ailleurs ici que préparer une sorte de canevas dont le seul but est de nous guider au cours de notre relation de voyage, réaliser au point de vue du temps ce qu'une simple carte donne pour la surface. Nous nous contenterons de noter que le XIVe siècle vit le développement des cités de Sûkhôt'ăi, de P'iṣṇŭlòk, de Kămp'èng P'ĕt, etc.

Pour achever la présentation des écoles caractéristiques du Siam, il convient toutefois de citer encore celle connue sous le nom de Ũ T'ông dont nous avons déjà fait mention. Ũ T'ông, à une certaine distance de Sûp'ăn, était situé au centre de l'ancien royaume de Dvāravatī. L'art khmèr eut une grande influence sur l'art de cette région avant le XIVe siècle. Celle-ci vit se développer un art de transition qui unit à certaines caractéristiques de l'art khmèr (liséré de la coiffure, sourcils) des éléments dérivant directement de l'art de Sûkhôt'ăi : proportion du visage, uṣṇīṣa, longueur du retour de l'écharpe (fig. 38). M. Cœdès a dit fort justement que les artistes siamois de cette école avaient voulu « faire khmèr » en n'y parvenant toutefois en général qu'imparfaitement. C'est un prince de Ũ T'ông qui, fuyant devant une épidémie de choléra, vint fonder en 1350 la capitale Ăyŭth'ya. Rapidement il domina les autres chefs t'ăi, et au XVe siècle le roi d'Ăyŭth'ya avait sous son pouvoir la nation siamoise actuelle tout entière. Dès lors les grands ennemis des



Fig. 38. — Buddha de Ũ T'ông.

Siamois furent les Birmans. A la suite de guerres malheureuses pour les Siamois, Āyŭth'ya fut incendiée (1767). Bangkok, la capitale actuelle, fut fondée en 1782.

* * *

Telles sont, sommairement exprimées, la marche de l'évolution plastique au Siam et les influences artistiques qui s'y manifestèrent, sur le canevas schématique de son histoire politique. Nous allons parcourir maintenant le pays du Sud au Nord et, chaque fois que nous en aurons l'occasion, nous essayerons d'épingler à ce canevas la référence architecturale que notre voyage nous a permis de relever [1].

PREMIÈRE PARTIE

La Péninsule Malaise.

Năk'ŏn Çrí Th'ămmărăt.

C'est sous la forme abrégée de Năk'ŏn ou de Ligor que l'on désigne communément, au cœur de la Péninsule Malaise, une des villes les plus anciennes du Siam : Năk'ŏn Çrí Th'ămmărăt. Une inscription trouvée à C'ăiya, due à un « Seigneur de Tāmbraliṅga » portant le titre de Çrī Dharmarāja, donne l'origine du nom de cette localité. C'est vraisemblablement l'ancienne capitale de l'état de Tāmbraliṅga, vassal de Çrīvijaya [2].

La ville est située à 12 km. environ de la côte Est de la péninsule. Elle forme une vaste île de potagers, dans un rectangle de murailles au centre de la plaine de rizières. Elle est protégée de la mousson du Sud-Ouest par de hautes montagnes boisées dont certains sommets, le Khău Prŏng et le Khău Luóng s'élèvent respectivement à 1371 et à 1767 m. Le Ct Lunet de Lajonquière en a donné une description et un plan d'ensemble exacts [3]. La muraille de l'enceinte, ses douves et les créneaux formés par l'intervalle des sema semblent ne pas avoir subi de modifications appréciables depuis qu'il a fait son inventaire.

A l'intérieur de la ville, c'est par erreur qu'il a donné le nom de *Nà P'ră Narai* à un sanctuaire se nommant en réalité *Bŏt P'rahm* [4]. Ce petit groupe

(1) Les photographies des planches XLIII, A, LII, LIII, A, LIV, LVI-LIX, LXVIII, LXXI, B-C, LXXV, A, LXXVI, A, sont dues à la courtoisie de M. G. Cœdès. Celles des planches XXXIX, A-B, LXIV, A, LXXIII, A, C et D, LXXIV, B-D, LXXVI, C, LXXVIII, A-B, LXXIX, A-C, LXXXVIII, B, XC, B-C, XCII, XCIII, A, C, B, ont été prises avec nous par Khŭn Bŏrĭban Bŭriph'ăn, qui nous a autorisé à les mettre en œuvre et que nous remercions vivement.

(2) *BEFEO*, XVIII, VI, p. 17.

(3) *BCAI*, 1912, p. 145.

(4) Cf. *BEFEO*, XXVII, p. 502.

brahmanique n'avait en effet, comme ce culte, qu'une importance secondaire dans un centre de bouddhisme tel que devait l'être Năk'ŏn Çrī Th'ămmărăt. La paillote qui l'abritait a été remplacée par une construction plus sérieuse mettant à l'abri les vestiges du sanctuaire : le panneau sculpté figurant un deva et le liṅga passablement déformé sur le croquis de L. de Lajonquière, ainsi d'ailleurs que le chapiteau du pilier Sud de la porte du sanctuaire dont la mouluration est plus nerveuse et plus indo-javanaise que ce croquis ne l'avait laissé entrevoir. L'édicule voisin, vers le Nord, contenant les images en bronze de Çiva dansant, de Gaṇeça et de Pārvatī, porte le nom de *Săn P'ră Içuŏn*. Il a également été reconstruit depuis la visite du C[t] L. de Lajonquière. C'est toutefois une simple salle étroite et exempte d'intérêt, les trois divinités brahmaniques sont posées sur une sorte de marche-autel sans aucun apparat. Ces deux pauvres édifices sont à l'Ouest de la route Nord-Sud traversant la citadelle dans sa grande largeur. Un peu plus au Nord et à l'Est de la route est le petit bâtiment dont le nom *Nà P'ră Narai* a induit en erreur L. de Lajonquière. Cette construction a été aussi refaite récemment sans plus d'apparat ni de dignité. Elle abrite une statue de Viṣṇu d'influence indienne, caractère que l'on peut constater sur presque toutes les figures de cette région (1).

Wăt Bŏrŏmăth'ăt ou *Wăt P'ra Th'ăt*. — Ce wăt qui est la plus importante construction religieuse de Năk'ŏn Çrī Th'ămmărăt a été abondamment décrit par L. de Lajonquière (2). Malheureusement, le dessin reproduit par celui-ci est un peu indigent et ne donne qu'une idée très approximative de cet ensemble important. La brièveté de notre séjour, d'ailleurs défavorisé par un temps extrêmement pluvieux, ne nous a pas permis d'en faire les photographies que nous aurions désirées. Néanmoins nous aborderons à son sujet la question importante des monuments réduits, sorte de maquettes commémoratives, dont nous avons vu de nombreux exemples au Siam.

Une tradition qui paraît être douée de quelque vigueur veut que, lorsque des modifications ont été apportées à un reliquaire ou à un stūpa ou que le monument primitif a été enrobé dans le corps d'une construction plus importante, les maîtres d'œuvre aient eu la coutume d'édifier, non loin de celui-ci, un modèle réduit, une sorte de maquette de la forme primitive. Cette pratique a été constatée plusieurs fois à P'ĕc'ăbūri, P'ră Păṭhŏm, etc. Nous verrons qu'elle fut sans doute également pratiquée dans le Nord, à C'ieng Măï.

En ce qui concerne le Wăt P'ra Th'ăt de Năk'ŏn Çrī Th'ămmărăt, il existe en effet à proximité de la cour centrale et vers la porte de l'Est, une réduction d'édifice qui nous a été donnée comme le modèle de l'ancien stūpa recouvert par la construction actuelle. Ceci n'est pas invraisemblable, néanmoins

(1) *BEFEO*, XXVII, p. 502.
(2) *BCAI*, 1912, p. 148, et 1909, p. 46.

certaines réserves méritent d'être faites. Architecturalement parlant, une réduction de monument dans les proportions que nous envisageons ici ne peut être édifiée exactement en conservant aux dimensions leurs valeurs relatives réduites. Des modifications sont nécessaires. Ainsi que nous le verrons plus tard, à P'ĕc'ăbŭri, deux édifices, deux čedi, sont donnés comme étant la figuration du monument central avant la restauration. Or ces deux modèles réduits sont assez différents entre eux pour qu'il soit permis de supposer qu'ils le sont également, et sans doute un peu plus, de l'édifice central primitif.

Peut-être, au cours d'une cérémonie, transférait-on dans l'édifice-maquette les vertus et la puissance religieuse (si ce n'est tout ou partie des reliques elles-mêmes) attribuées au stūpa central. Dans cette hypothèse, le déplacement ne devait être que temporaire et ne durer que pendant le cours des travaux. Au seul point de vue architectural, ces petits monuments sont charmants ; au cours de notre voyage, nous aurons plusieurs fois l'occasion d'en examiner des exemples.

Une distinction mérite cependant d'être faite ici avec la découverte intéressante faite à Ăyŭth'ya au cours des travaux de dégagement du Wăt Çrí Sånp'ĕt (1). Des trois stūpas centraux du Wăt Çrí Sånp'ĕt, le plus ancien, celui du centre, contenait en effet un petit édifice en briques recouvert d'un décor en stuc, qui devait contenir les reliques royales. Ce petit monument a été muré par la suite dans l'édifice définitif. Le dégagement de la porte de l'Est au cours des travaux, entrepris par le Service archéologique siamois, a permis de reconnaître la construction primitive.

Un dispositif semblable a été découvert au Wăt Nang P'ăya de Săvånk'ălòk. Comme aucun de ces deux sites ne possède de reproduction extérieure et indépendante des petits monuments enrobés dans des constructions différentes et de plus vastes dimensions (2), il est manifeste que ces petites constructions sont de véritables reliquaires aménagés à l'intérieur de stūpas.

La réduction d'édifice qui orne la cour extérieure du Wăt Pr'ă Th'ăt (fig. 39-40 et pl. XXXVIII) se compose d une sorte de large piédestal à redans d'un peu plus de 2 m. de haut. Deux décrochements font saillie sur la forme cubique centrale. Sur chaque face, exactement orientée, se trouve une niche contenant une statue adossée figurant le Buddha debout. Le massif central s'amincit en étages successifs en retrait les uns sur les autres et sensiblement égaux, pour aboutir à une cloche circulaire très élégante dont la forme est dérivée du stūpa singhalais. Sur chaque décrochement de la base se trouve une petite réduction d'édifice, ornée d'une niche et surmontée d'un petit stūpa aigu. L'ensemble

(1) Cf. *BEFEO*, XXVII, p. 498.

(2) A Pagan, le Pet Leak Paya, « la pagode de la feuille frisée », datant d'après les témoignages épigraphiques du XIe siècle, contenait également une construction primitive enrobée dans une maçonnerie portérieure, Cf. *BEFEO*, VII, p. 185.

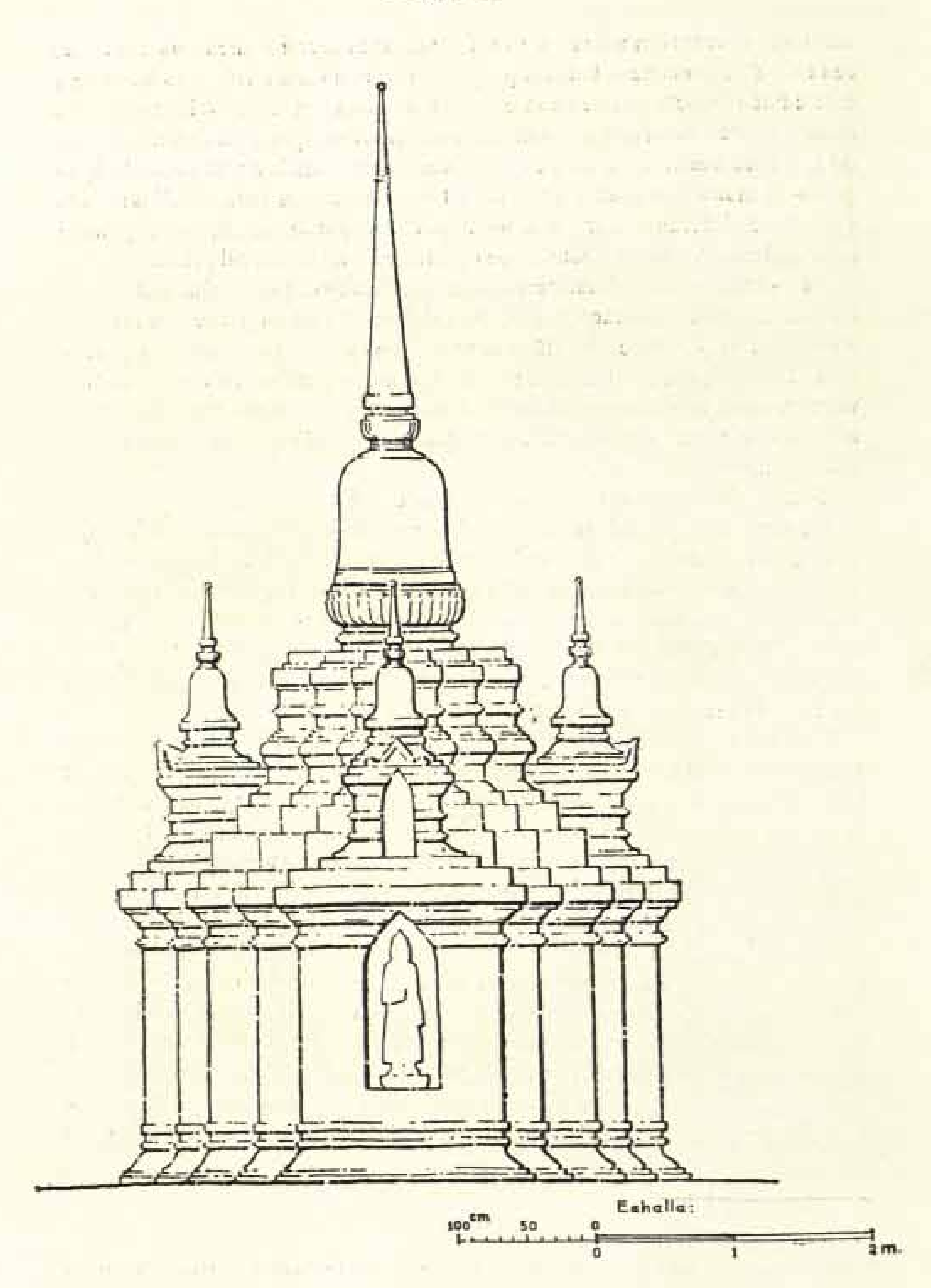
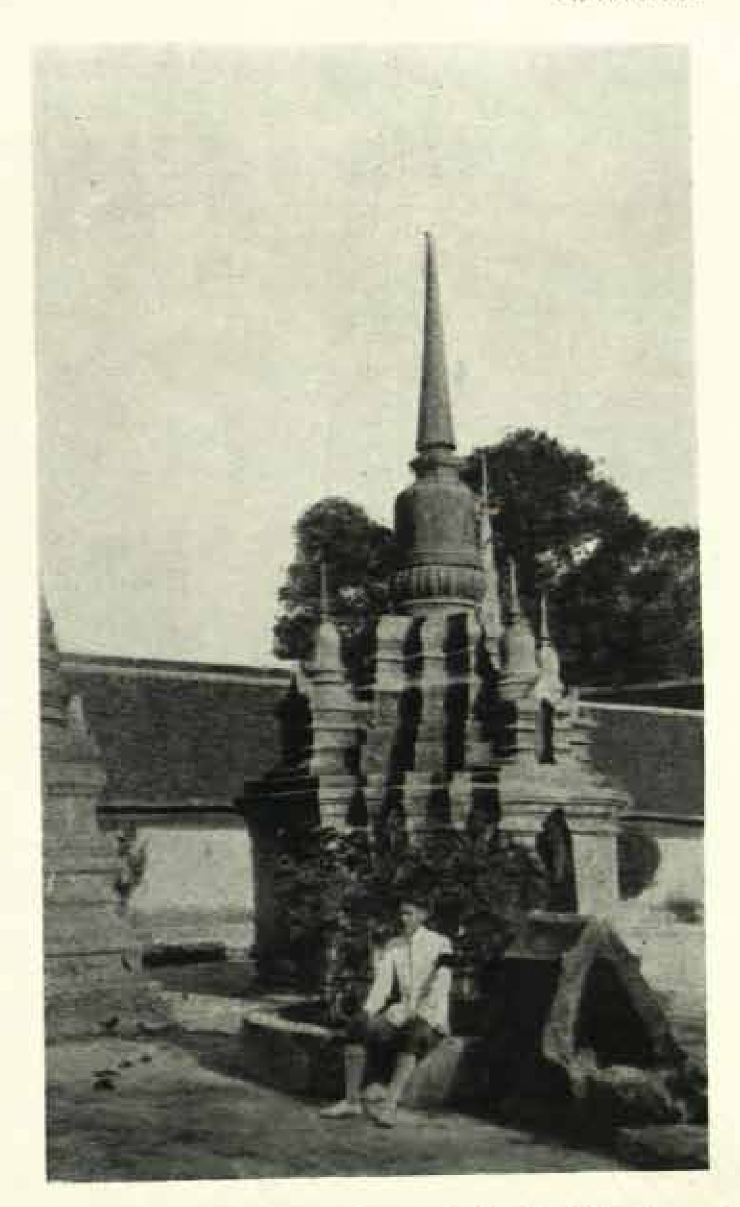


Fig. 39. — Năk'ŏn Çrî Th'ămmărăt. — Reliquaire du Wăt P'ră Th'ât.



NĂk'ŏn Çrî Th'ămmărât. — Reliquaire du Wăt P'rā Th'āt (p. 375).

est d'une grande délicatesse et rappelle l'architecture coloniale indienne. Nous y retrouvons le plan d'un grand monument, réduit aux dimensions d'un édicule, évoquant le Čandi Kalasan de Java central ou les tours čames de Đồng-dương et Mĩ-sơn. La base de la cloche du stūpa supérieur semble reposer sur une fleur de lotus, symbolisée par une moulure cylindrique ornée de feuilles lancéolées verticales.

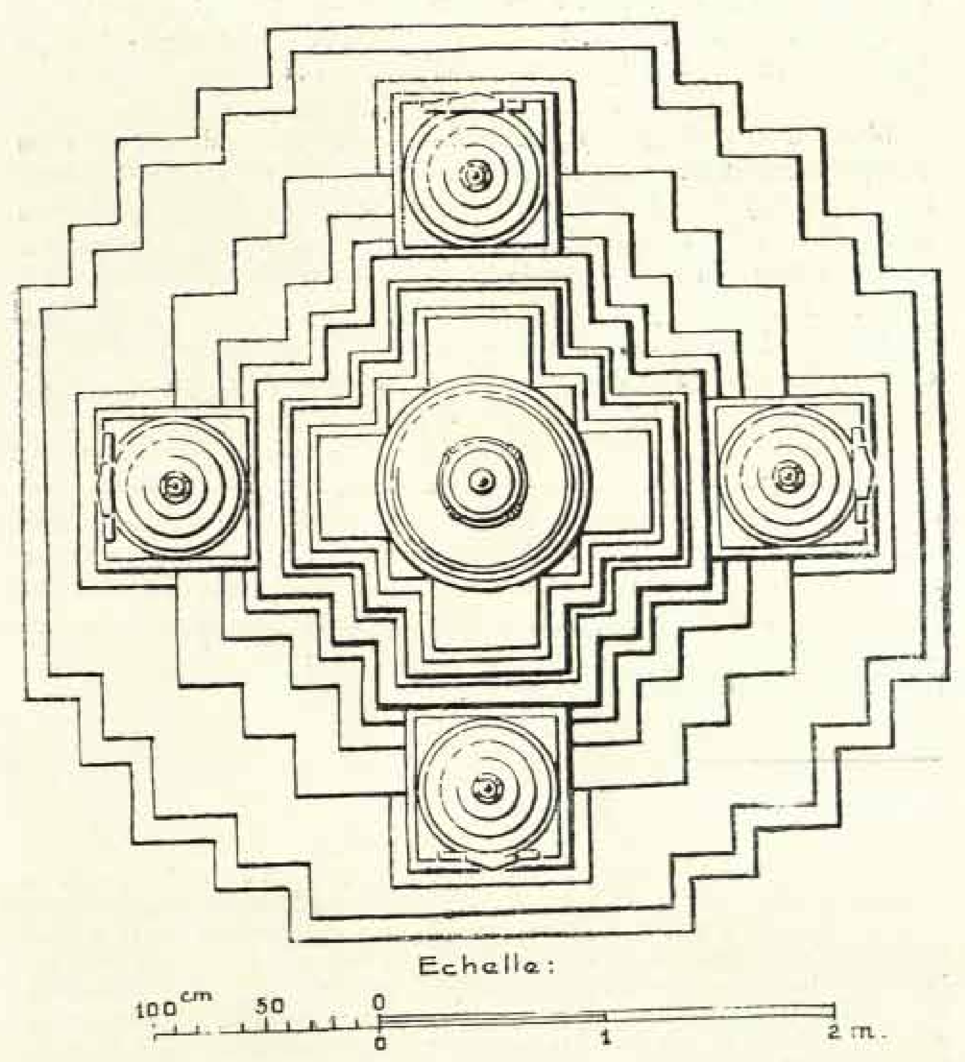


Fig. 40. — Năk'ôn Çrî Th'ămmărăt. Reliquaire du Wăt P'ră Th'ăt.

En ce qui concerne le reste du Wăt P'ră Th'ăt, la description de L. de Lajonquière paraît toujours exacte. L'ensemble du monument est constamment entretenu par les bénéfices d'un culte pratiqué par une foule de pèlerins.

est d'une grande délicatesse et rappelle l'architecture coloniale indienne. Nous y retrouvons le plan d'un grand monument, réduit aux dimensions d'un édicule, évoquant le Čandi Kalasan de Java central ou les tours čames de Đồng-dương et Mĩ-sơn. La base de la cloche du stūpa supérieur semble reposer sur une fleur de lotus, symbolisée par une moulure cylindrique ornée de feuilles lancéolées verticales.

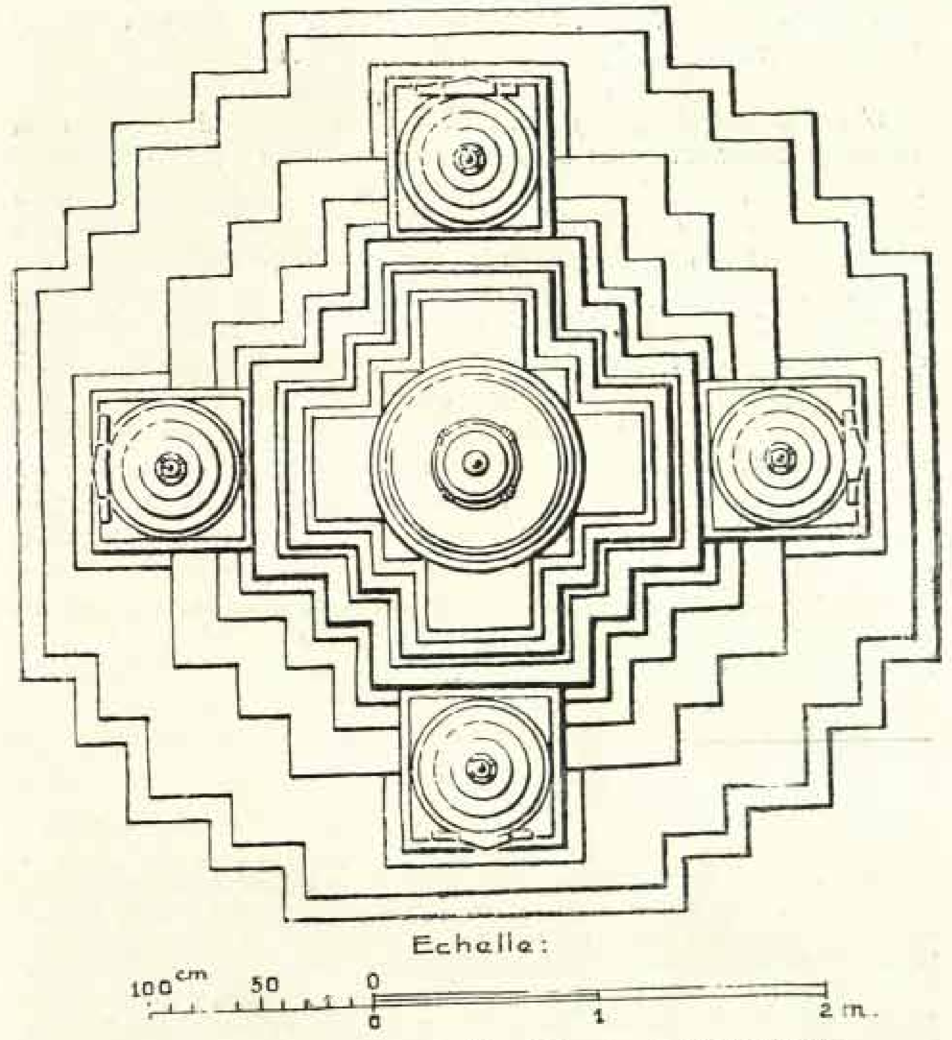


Fig. 40. — Năk'ôn Çrî Th'ămmărât. Reliquaire du Wăt P'ră Th'ât.

En ce qui concerne le reste du Wăt P'ră Th'ât, la description de L. de Lajonquière paraît toujours exacte. L'ensemble du monument est constamment entretenu par les bénéfices d'un culte pratiqué par une foule de pèlerins.

C'ĂIYA.

Un peu plus au Nord de la Péninsule Malaise, vers la partie Sud de la baie de Bàn Dôn, se trouve le site ancien de C'ăiya. Cette région fit partie pendant plusieurs siècles des dépendances de Çrīvijaya. De nombreux vestiges sont répartis dans ce district. Nous avons pu visiter un certain nombre de monuments, et nous en commencerons la description par celui-là même que L. de LAJONQUIÈRE [1] désigna sous le nom de Wăt Th'àt.

Wăt P'ră Th'àt (fig. 41 et pl. XXXIX). — Cet ensemble avait été restauré en 1901 par le roi CHULALONGKORN ; mais le th'àt, frappé par la foudre, fut démoli le 22 février 1928. Au moment de notre passage, les réparations étaient en cours d'exécution. Pouvoir visiter un monument lorsque les circonstances permettent d'examiner la structure intérieure de l'édifice est toujours une bonne fortune pour l'archéologue. Nous avons ainsi pu vérifier le mode d'appareillage des briques. Celles-ci sont placées les unes sur les autres, sans mortier de chaux ou ciment. Elles ont certainement subi le même traitement que celles qui sont employées dans les monuments čams [2].

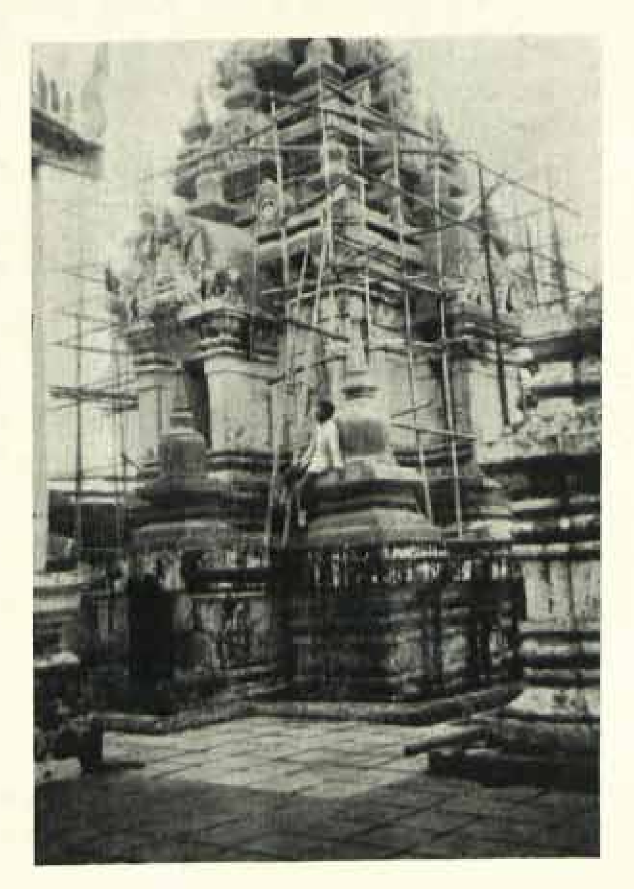
Cette absence de liant visible caractérise la construction des monuments de haute époque. Les conclusions de L. de LAJONQUIÈRE à ce sujet sont donc tout à fait vraisemblables, et il faut voir avec lui, dans le wăt central, un édifice antérieur à l'occupation t'ăi et contemporain de l'époque où cette région était sous la tutelle sumatranaise. A sa description, quelques petites modifications peuvent être apportées. Dans la première cour, l'emplacement du petit vihāra en ruines n'est plus indiqué que par la présence de trois statues mutilées du Buddha assis. Le monument central est élevé sur un piédestal qui a

---

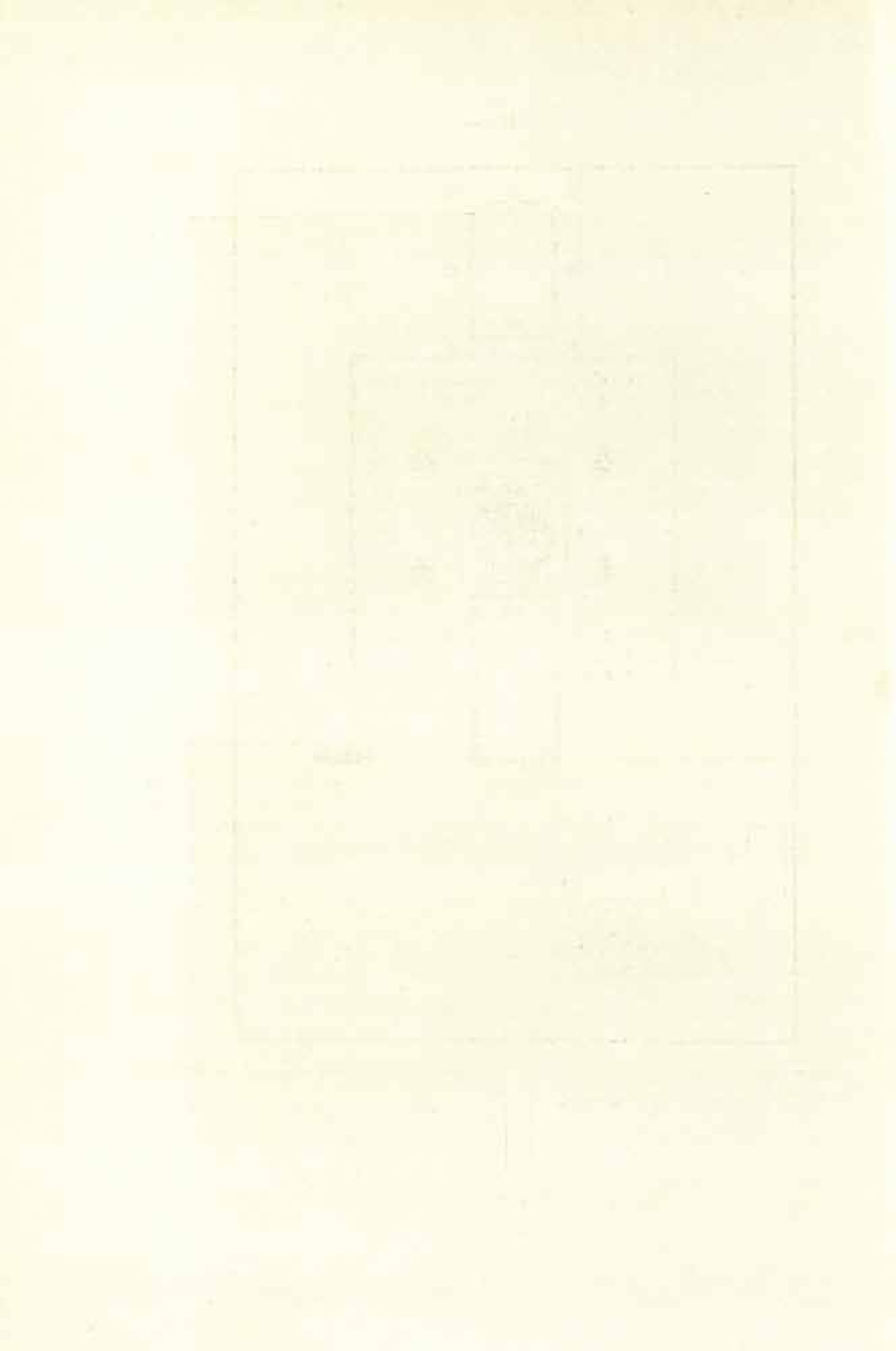
(1) *BCAI*, 1909, p. 44 ; 1912, p. 132.

(2) Ainsi que nous avons pu le constater récemment au cours de travaux exécutés à Po Nagar de Nha-trang, les briques constituant la maçonnerie čame n'ont pas été à proprement parler usées les unes sur les autres comme on l'a longtemps supposé. Une colle dont la nature exacte est à déterminer, mais dont la composition doit se rapprocher des colles de riz ou de décoction de végétaux encore employées par les Annamites, a été étendue sur chaque lit successif au moyen d'un large balai. Nous avons relevé des traces très nettes, sans doute possible, de ces « coups de pinceau ». De la poudre d'argile sèche était peut-être malaxée avec la mixture agglutinante. Un léger mouvement de va-et-vient chassait l'air du joint au moment de la pose de la brique. On conçoit aisément que ce dispositif, après dessiccation, ait pris une consistance homogène susceptible d'intriguer l'archéologue. Le liant ainsi formé, sans épaisseur, maintient chaque brique étroitement soudée à ses voisines supérieures et inférieures. Les joints verticaux, contrairement, ne subissant pas la pression due au poids, sont beaucoup plus précaires. On sait d'ailleurs avec quelle facilité tous les monuments construits suivant cette méthode se lézardent dans le sens vertical.





C'ăiya. — Wăt P'ră Th'ăt (p. 378).



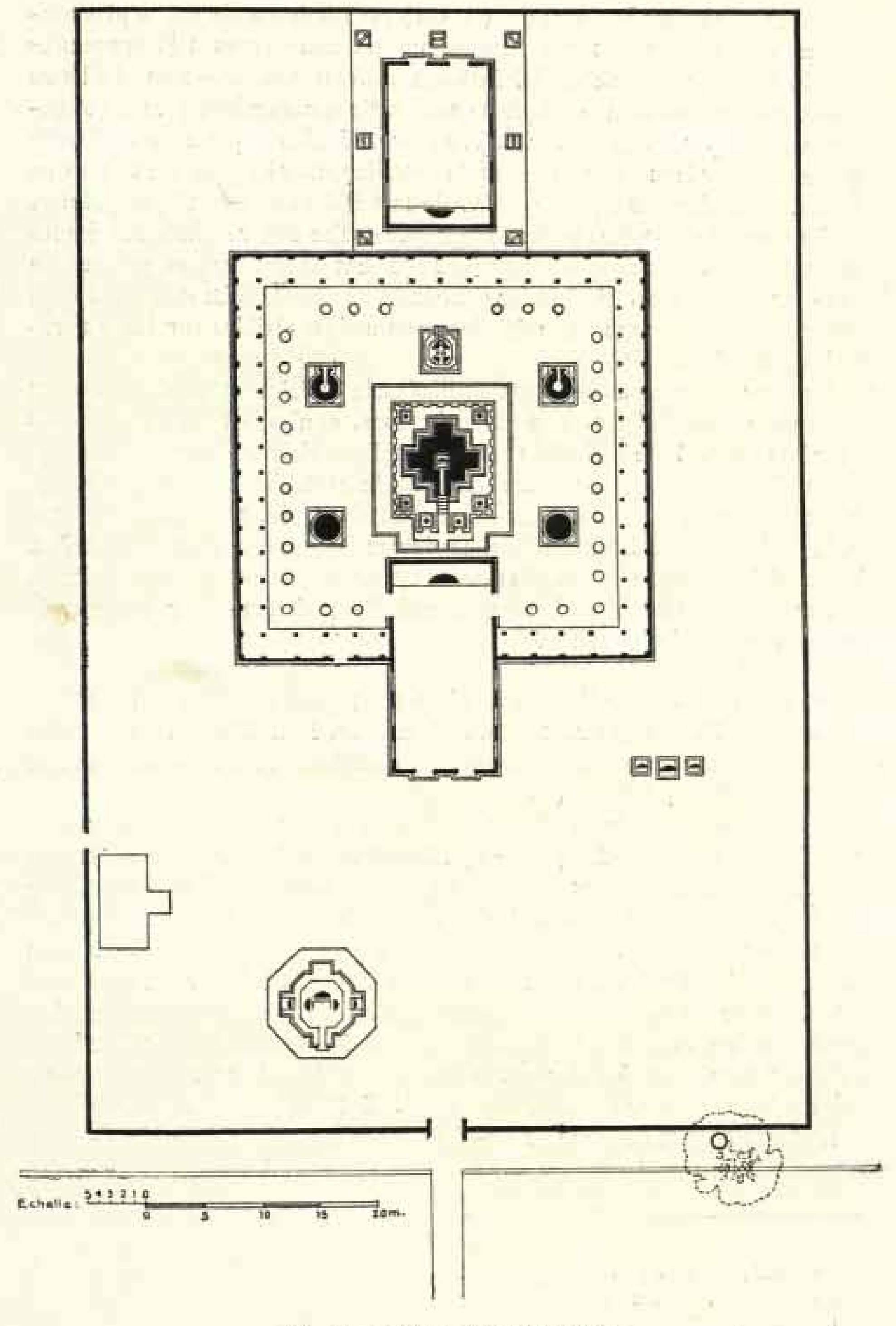


Fig. 41. — C'AIYA. Wăt P'ră Th'ât.

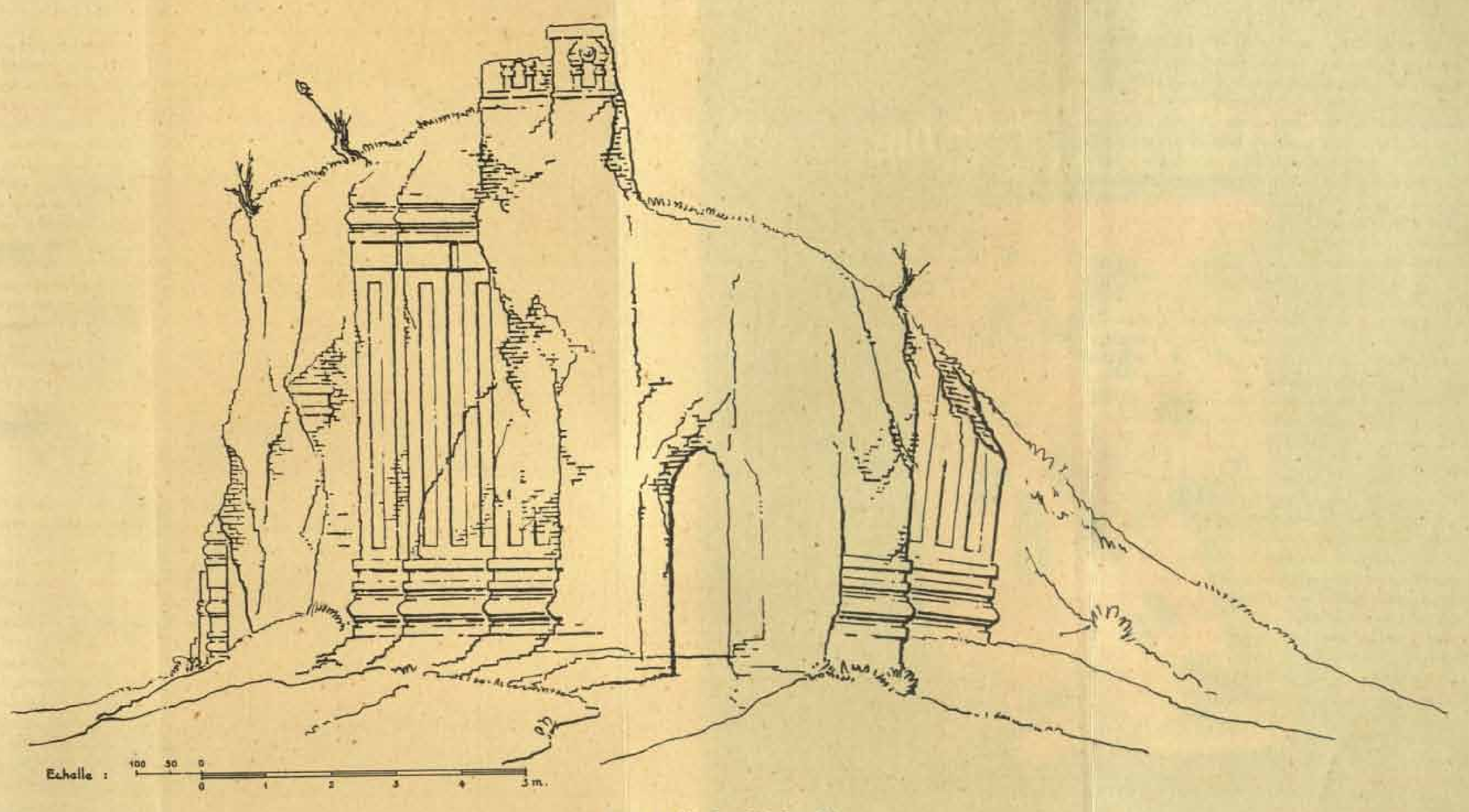
12 m. 40 de côté (et non 6 m. 30) (¹). On y reconnaîtra aisément le plan crucial et la succession d'étages décroissants que nous avons déjà rencontrés dans le reliquaire de Nāk'ŏn Çrī Th'ănmărăt. Nous nous proposons d'ailleurs de poser ultérieurement le calque de ces profils si caractéristiques sur le canevas donné par les Çilpaçāstras, et « l'air de famille » que nous ne faisons que noter pour le moment au cours de notre inventaire rapide sera, nous en sommes convaincu, marqué du sceau de la vérification scientifique précise. Si l'archéologie apporte le complément nécessaire aux résultats des études épigraphiques, la sculpture nous offre également de nombreuses preuves de cette étroite parenté. Ainsi M. PARMENTIER a pu dire du Wăt P'ră Th'ât qu'il présentait le même type que celui des constructions visibles sur les bas-reliefs de Borobudur (²).

Les statues rencontrées dans la Péninsule Malaise et particulièrement aux environs de C'ăiya sont assez nombreuses, et n'appartiennent pas toutes au même type. Cette variété de styles s'explique aisément par les influences successives qu'eut à subir cette région. L'admirable buste de Lokeçvara en bronze dont nous avons donné un croquis plus haut (fig. 32) a été trouvé par S. A. R. le Prince DĂMRŎNG lui-même devant la porte de l'Est du Wăt P'ră Th'ât. Malgré les fouilles rapides que nous avons exécutées en ce point et autour du monument, nous n'avons pas eu la bonne fortune de rencontrer le bas de cette admirable statue.

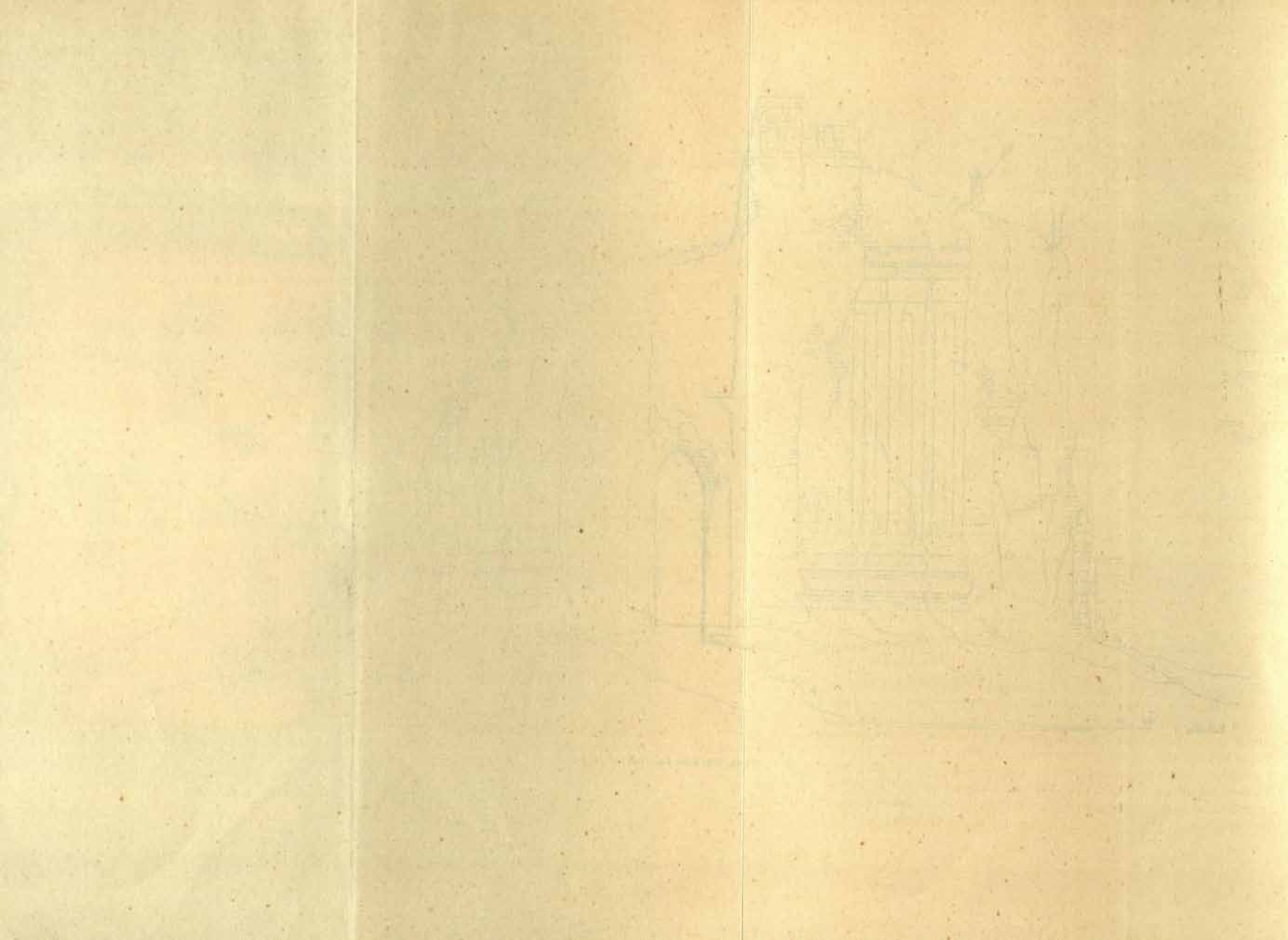
Wăt Kĕu. — Le second monument important que nous avons visité dans les environs de C'ăiya s'apparente étroitement à l'art čam. C'est un « sanctuaire en briques dont l'architecture rappelle l'art cubique du Čampa et le Pràsàt Kraham du Phnoṃ Kûlèn » (³).

A vrai dire, le dessin du plan complet de ce monument ne peut être relevé sans fouilles sérieuses (fig. 42-43 et pl. XL-XLI). Les faces Nord et Ouest sont écroulées et leur base gît sous un amas de décombres qui demanderait de longs travaux de déblaiement. Par contre, les faces Sud et Est sont suffisamment intactes pour que l'on puisse déduire, par raison de symétrie, le plan général de l'ensemble. L'épannelage du décor dans la brique reste également intact autour de la chapelle Sud et de certains points du couronnement. Les étages supérieurs sont malheureusement complètement détruits et il ne reste qu'une amorce, en équilibre précaire, du motif qui surmontait la porte principale du monument (fig. 44, *a*; pl. XLIV, B). Comme dans tous les sanctuaires de cette époque, celle-ci était ouverte à l'Est. Elle est obstruée

(¹) *BCAI.*, 1912, p. 133.
(²) *Et. Asiat.*, II, p. 210.
(³) *BEFEO*, XXVII, p. 501.



C'AIYA. Wăt Kĕu. Face Est (cf. p. 380).



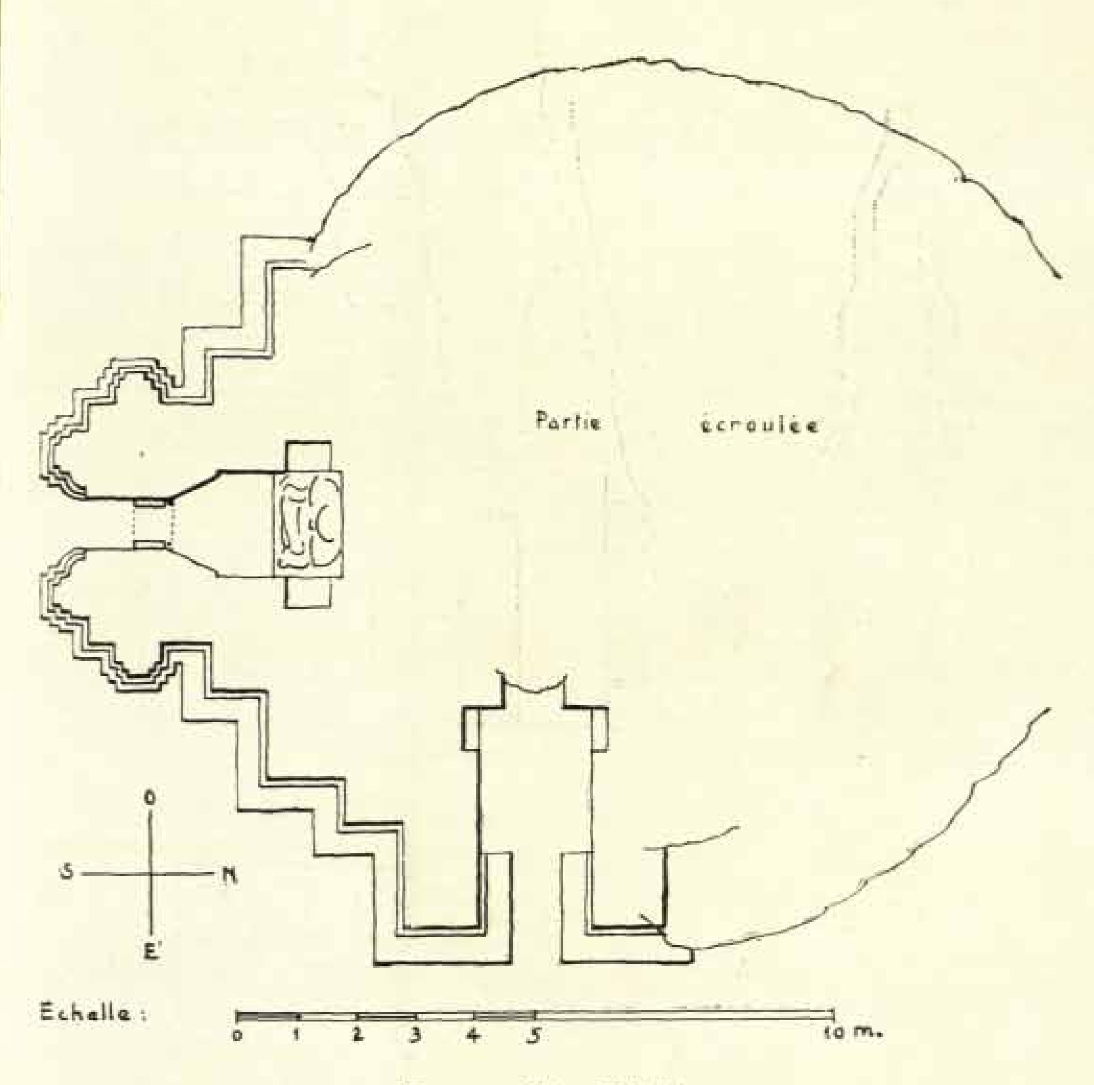


Fig. 42. — C'ăiya. Wăt Kéu.

dès le vestibule par les décombres de la tour. Au Sud s'ouvre une chapelle adossée, dans un bâtiment en avant-corps faisant une saillie de 2 m. 50 environ sur la masse de la tour. La voûte intérieure de cette chapelle est élevée au-dessus de murs droits de 2 m. 55 et atteint 5 m. 50 environ. Naturellement, c'est une voûte construite suivant la méthode, dite par « encorbellements successifs ». Sur les faces latérales sont deux petites « niches à luminaires ». Le massif sur lequel est élevée la statue de Buddha en maçonnerie actuelle fut construit postérieurement à l'ensemble de l'édifice (fig. 43).

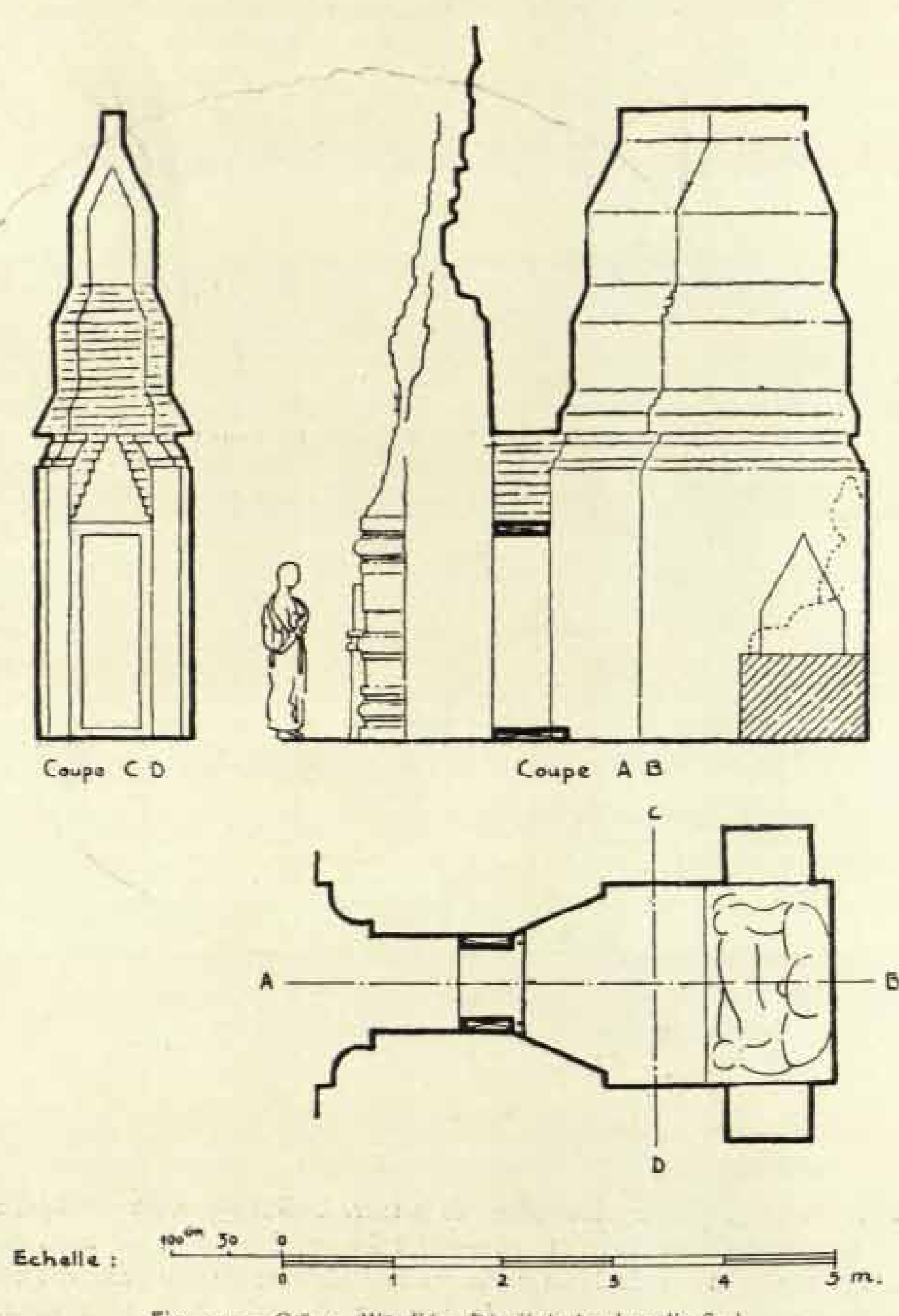
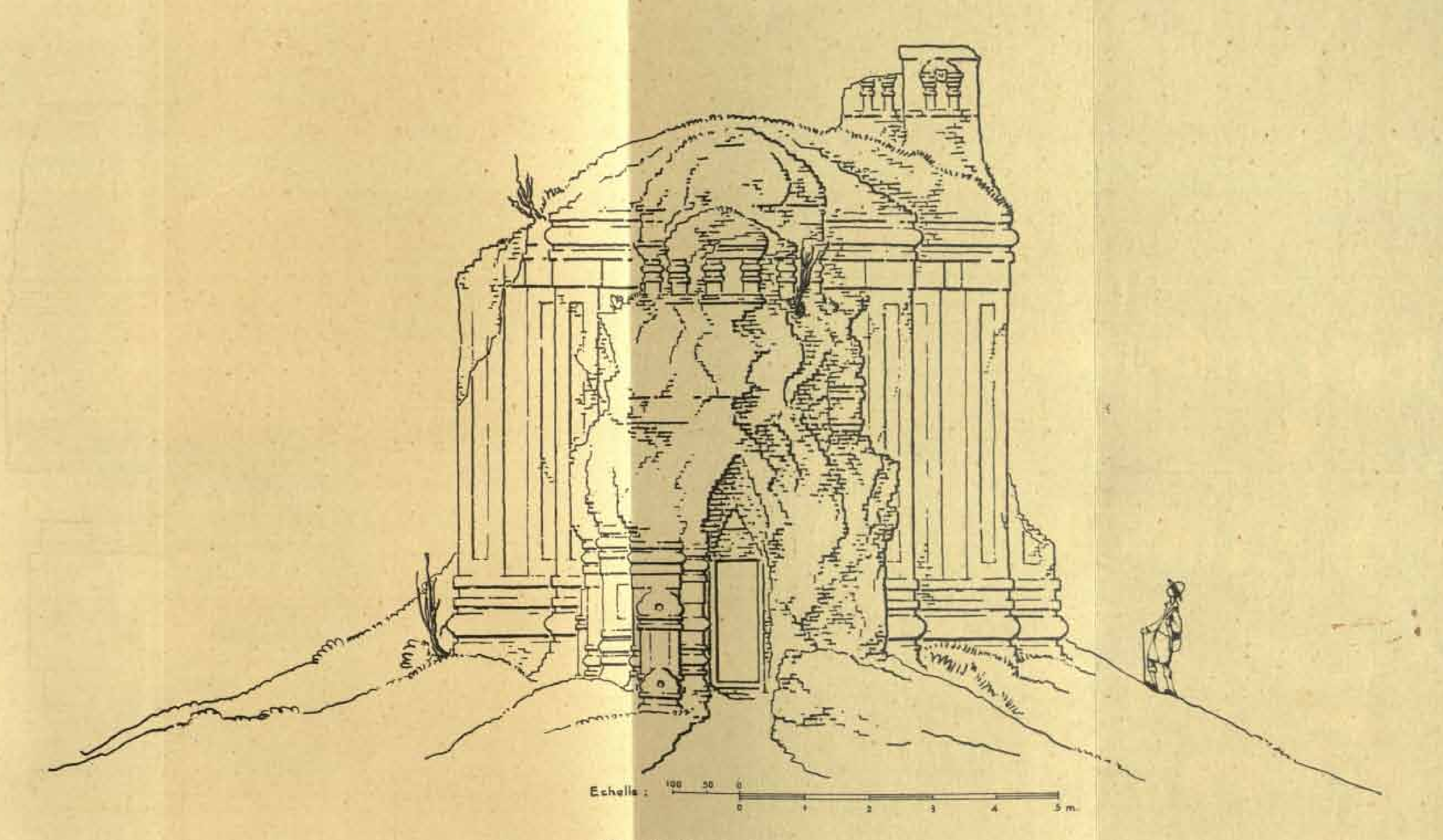


Fig. 43. — C ăiya. Wăt Kéu. Détail de la chapelle Sud.

Comme dans les monuments čams, les briques ne sont pas jointoyées par un liant visible. Le parement a été recouvert d'un enduit de stuc peu épais, dont il ne reste que des traces, et qui semble postérieur au monument primitif car il n'épouse pas la mouluration épannelée dans la brique. Cependant, au



C'ĀITA. Wăt Kéu. Face Sud (p. 380).

sujet du décor assez simple figuré par les moulures, il y a lieu de faire une distinction très nette avec la fine sculpture directe sur briques qui orne les monuments de Saṃbór Prei Kük par exemple, ou ceux de l'art čam en général. Il semble malgré tout qu'au Wăt Kĕu, nous soyons en présence d'un parement simplement épannelé et destiné à recevoir ultérieurement un enduit (fig. 44). On ne peut admettre que la surface de la brique se soit à ce point usée (pl. XLII-XLIV). Une autre hypothèse, et nous trouverons confirmation

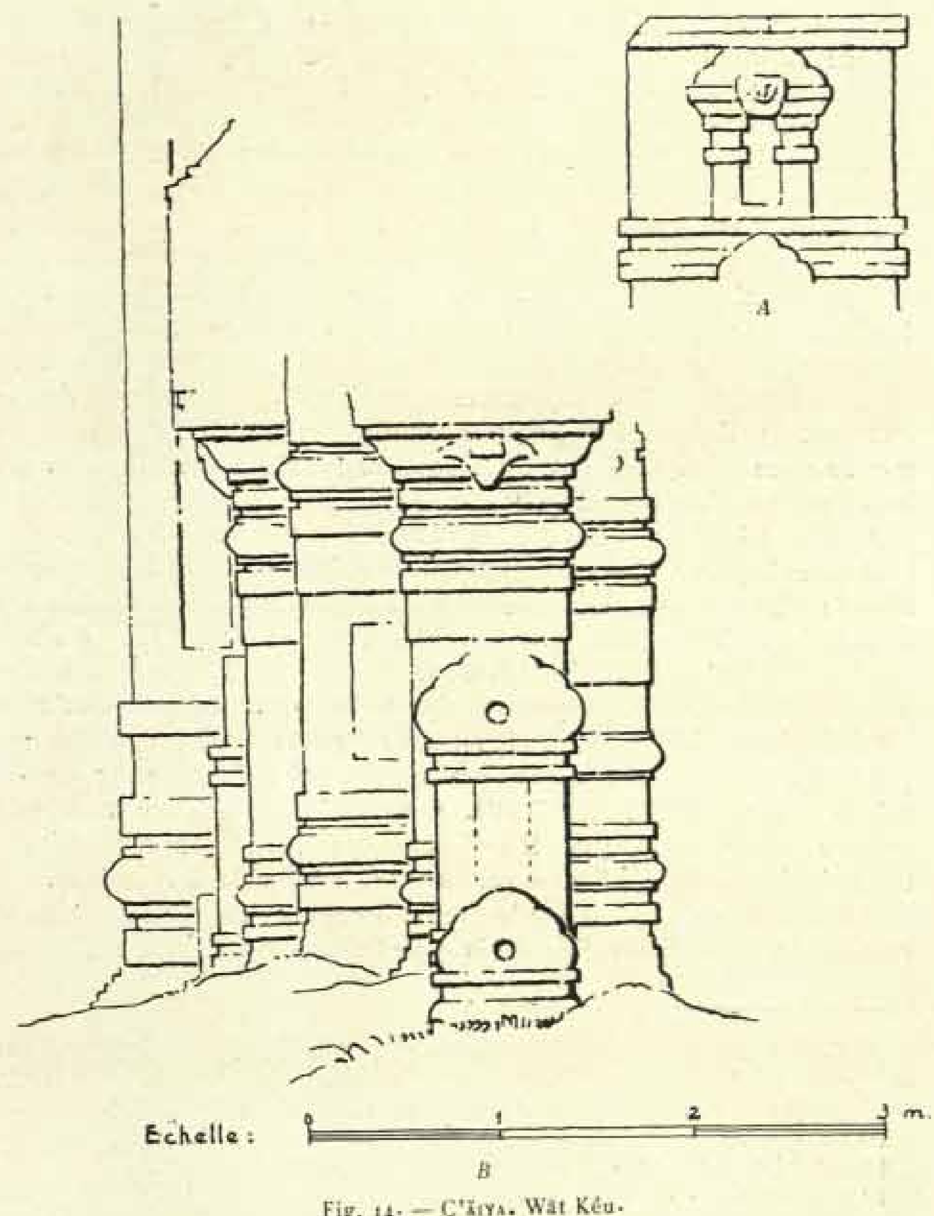


Fig. 44. — C'ĕiya. Wăt Kĕu.

de cette pratique sur un monument placé à l'opposé du royaume siamois, sur le Wăt Cĕt Yôt à C'ieng Măï (¹) serait que la brique eût été reprise postérieurement à la construction du monument, au cours d'une réfection de celui-ci, pour permettre d'appliquer un décor de stuc, presque complètement disparu, transformant l'aspect et la décoration générale de l'édifice. Il ne subsiste pas de traces de cette décoration sur les restes du revêtement en stuc. Le corps central du monument, sans compter la saillie des avant-corps, porte-vestibule ou chapelles latérales, avait une dizaine de mètres de large. Sa hauteur jusqu'au niveau approximatif de la première plate-forme est également d'une dizaine de mètres. Les assises du monument sont faites de gros degrés de latérite. L'ensemble, malgré la proximité d'une bonzerie et la présence d'un petit bâtiment cultuel à l'Est, n'est pas entretenu, la broussaille l'envahit presque entièrement et de gros arbres que nous avons fait enlever avaient poussé sur la colline formée par les éboulis des faces Nord et Ouest. Le blocage intérieur des murs a régressé de l'état de brique à celui de simple terre rouge.

Dans le petit vihāra situé à l'Est, quelques rares sculptures gisent encore. Il y a là, particulièrement, un buste assez mutilé dont le diadème est d'un décor caractéristique. Une statue également mutilée, décapitée, y figure à son côté. Le drapé de celle-ci l'apparente à l'art Gupta et aux formes de l'art de Dvāravatī (²). Une statue de Viṣṇu actuellement au Musée de Bangkok a été trouvée en ce point. La divinité est debout, coiffée d'une mitre décorée. Les bras sont au nombre de quatre (³).

Au Sud (⁴) du Wăt Kĕu et à trois ou quatre kilomètres, se trouve une colline isolée dans la plaine. Cette éminence boisée et broussailleuse a une quarantaine de mètres de haut. A son pied et à l'Ouest, au niveau de la plaine, une source d'eau chaude jaillit. Elle a donné son nom au site : *Khău Năm Rộn* (en siamois : colline d'eau chaude). La face de la colline est rocheuse, une grotte profonde de vingt-cinq mètres s'ouvre dans cette paroi ; de nombreux débris de pierres gisent à l'entrée de cet abri naturel, et certaines de ces pierres portent encore des traces de sculptures ou de moulurations (fig. 45, *a*). Le sol de la grotte n'a pas été fouillé, et nous n'en avions pour notre part malheureusement pas le temps. Il est fort probable que ce point révélerait des traces de l'occupation de l'homme et peut-être à des stades fort anciens.

Ce qui est certain, c'est que le site fut occupé par les contemporains de ceux qui édifièrent le Wăt Kĕu voisin. En effet, au sommet de la colline, les

(¹) Nous avons dit dans notre avant-propos (p. 371) comment, pour la statuaire tout au moins, des influences semblables, ayant progressé par des voies différentes, terrestres et maritimes, se faisaient sentir au Sud et au Nord du pays siamois.

(²) Cf. *supra*, p. 368 et fig. 29.

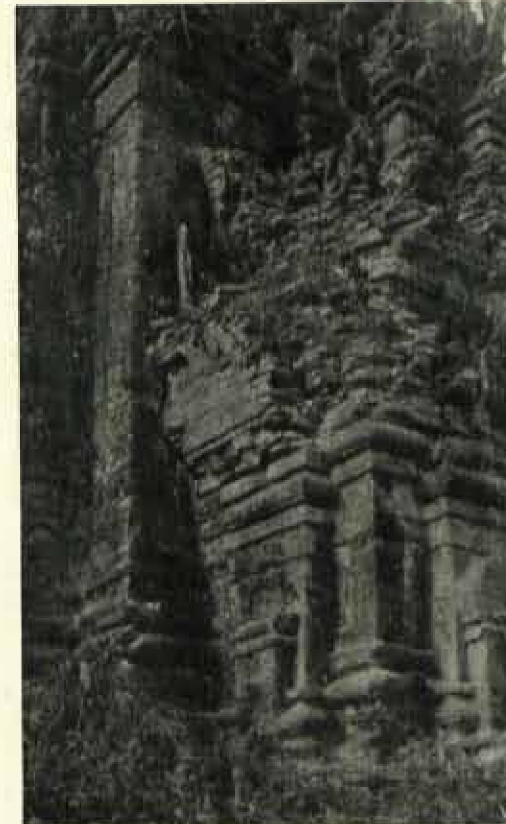
(³) *Ars Asiatica*, XII, pl. x.

(⁴) Exactement 15° Sud-Est.



A



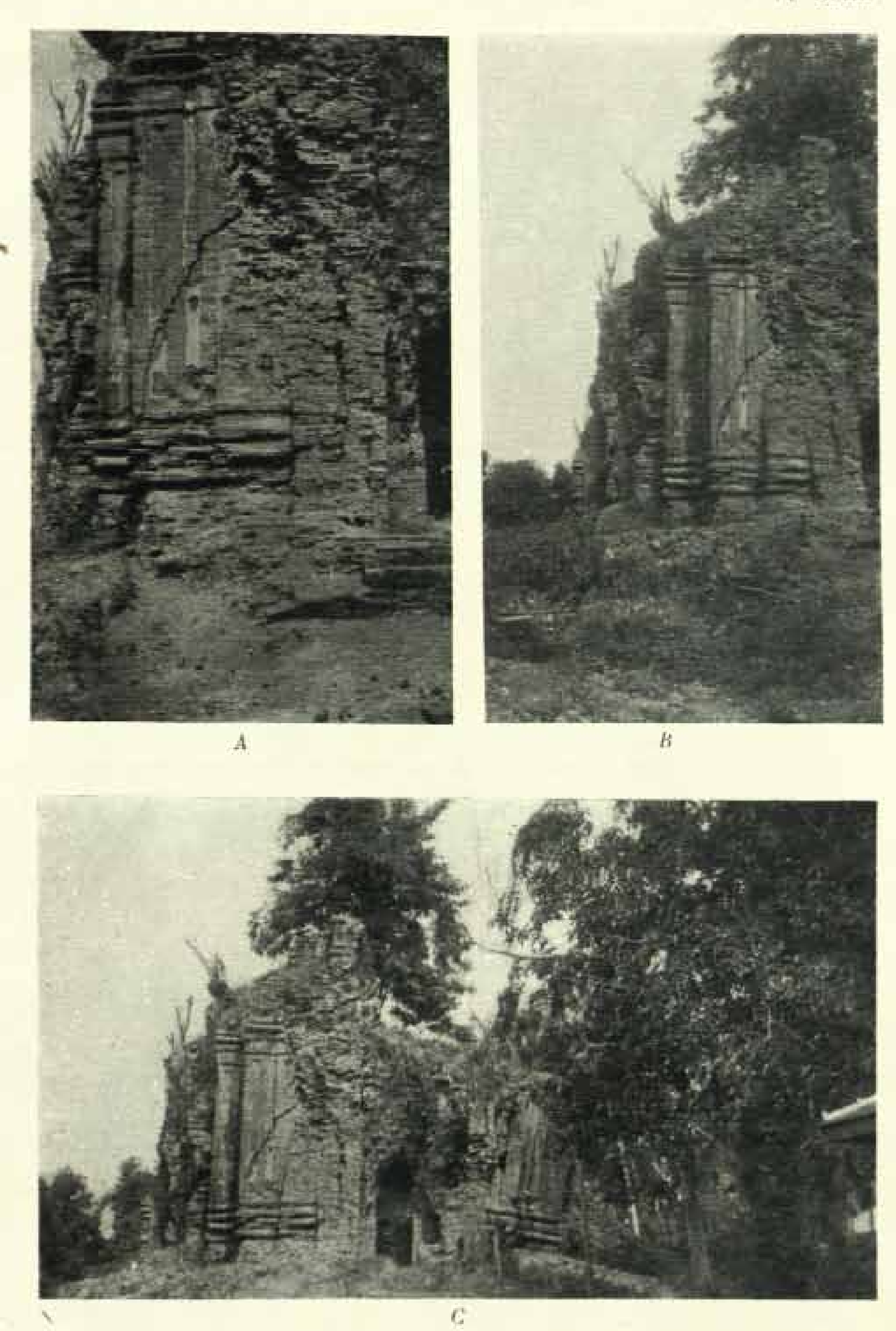


B



C

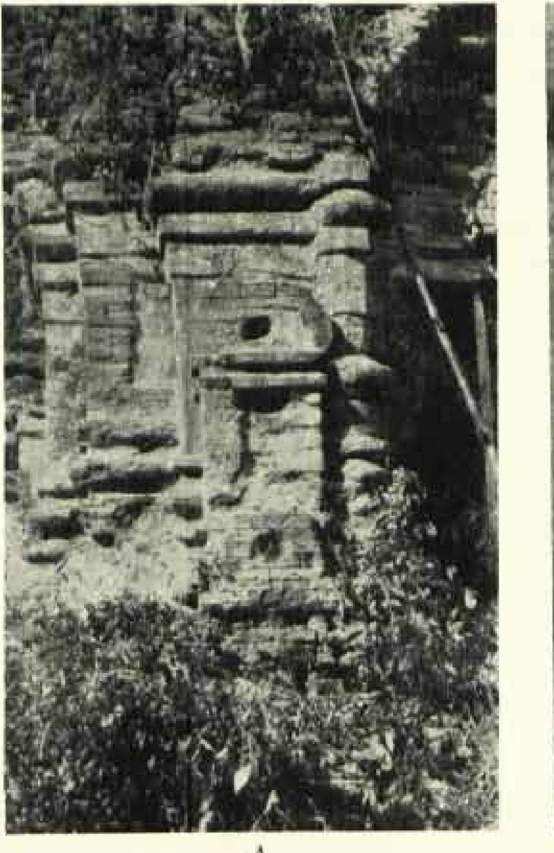
C'ĀIYA. — Wăt Kéu. Façade Sud (p. 383 sq.).



A B

C

C'ăiyă. — Wat Kẽu. Face Est (p. 383 sq.)



A

B

C

C'ăiya. — Wăt Kêu. Détails (p. 383 sqq.).

vestiges d'une construction dans l'enchevêtrement des lianes et de la brousse sont encore suffisamment nets pour nous avoir permis un petit relevé (fig. 45, *b*). L'architecture de ces vestiges est de même nature que celle du Wăt

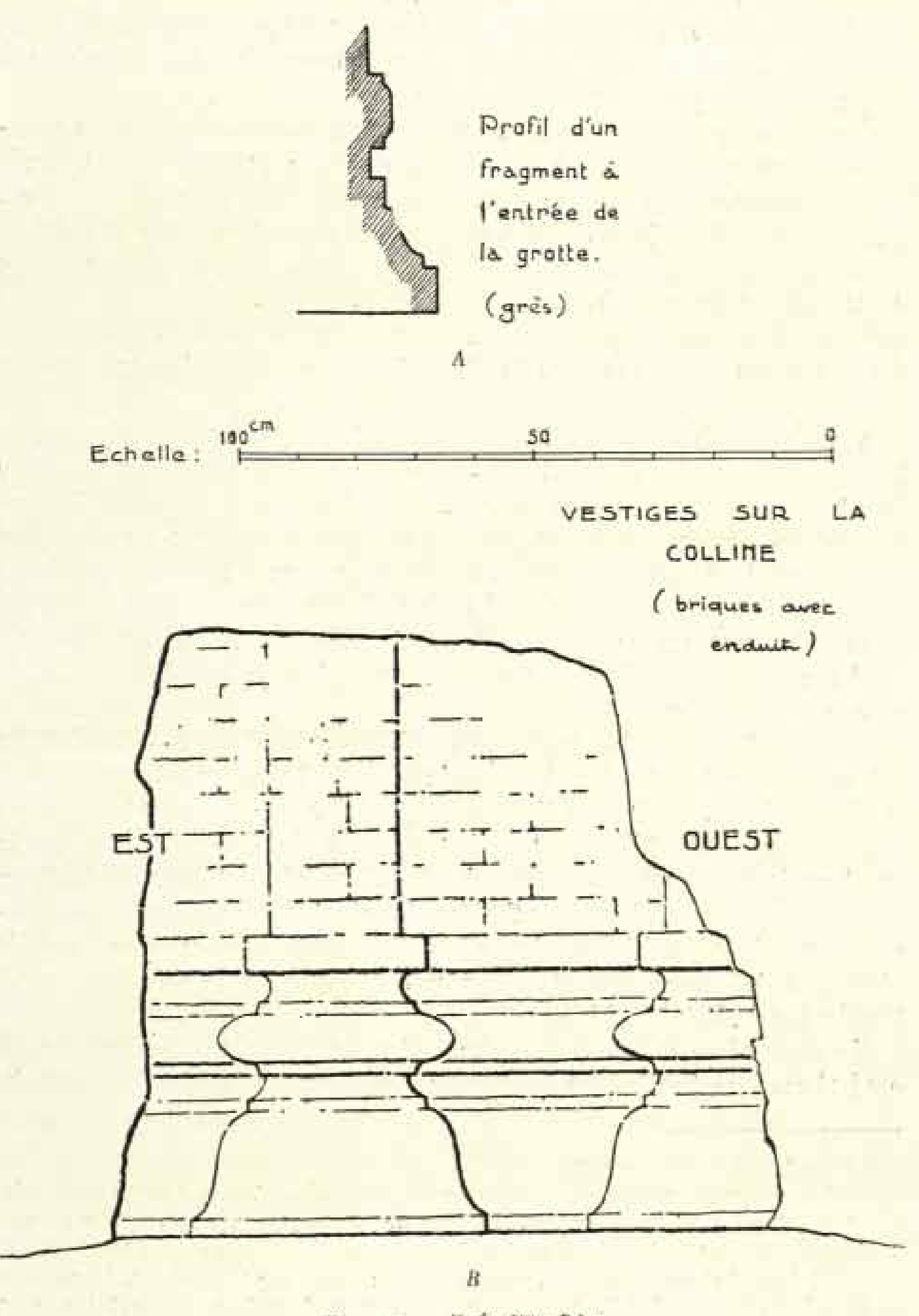


Fig. 45. — Khẩu Nặm Rộn.

Kêu : les briques sont montées sans mortier apparent ; un enduit y adhère encore par places, et empâte d'ailleurs assez désagréablement ce qui reste des moulures. Ce petit monument fut absorbé, en quelque sorte « digéré », par la brousse. De fortes branches achèveront d'ici peu le travail de dislocation. De nombreuses briques provenant des parties écroulées de cet édifice se désagrègent sous la végétation environnante. Une tête de Bodhisattva provenant de ce point, est exposée au Musée de Bangkok [1].

Les traces de monuments sont assez fréquentes dans la région, mais ceux-ci ont été pour la plupart démolis et il n'en reste que quelques débris auprès d'un emplacement plus ou moins respecté des habitants. Un peu au Nord, entre le Khẩu Nặm Rộn et le Wăt Kêu, quelques pierres en forme de dalle ou de sema se trouvent sur le bord du chemin. Un torse de personnage y figurait également encore en 1926 : il a disparu depuis. Ce site, qui se nomme le *Wăt Nŏp* est encore marqué par un tertre de plan carré ayant 6 à 8 m. de côté, formant en son centre une sorte de dépression qui semble indiquer vaguement le plan d'une construction [2].

Après avoir dépassé le Wăt Kêu, sur le chemin du retour vers C'ăiya, contre le sentier, s'élève un monticule de quatre mètres de haut, de forme carrée dont les côtés ont environ 12 m. de long. Leur direction est à peu de différence près celle des points cardinaux. Sur la partie supérieure de la terrasse ainsi formée sont des images de Buddha, la face tournée vers l'Est, d'assez fortes dimensions. Ce site se nomme le *Wăt Lổng*. Ces sculptures sont très mutilées et ne présentent pas un grand intérêt. L'une d'elles pourrait appartenir à une bonne époque, mais ses proportions et sa facture indiquent une copie maladroite, peut-être récente.

Après un débroussaillement rapide, nous avons fait faire quelques fouilles qui ne nous ont donné qu'une indication : c'est que le terrain sablonneux était truffé de briques. Sur la face Nord existe un mur mal appareillé. Ainsi que nous le verrons plus loin, les Siamois ont souvent réuni les débris d'un temple ou d'un vihāra et ont fait une terrasse sommaire sur laquelle ils ont placé, en ayant soin seulement d'observer l'orientation rituelle, les vestiges de sculptures trouvés dans le voisinage. Cependant, les notables nous apprennent que la plupart des briques provenant du monument qui était en ce point ont servi à la réfection du Wăt P'ră Th'ăt.

Nous abordons maintenant un site d'où proviennent des inscriptions qui ont jeté quelque lumière sur l'histoire de la Péninsule Malaise [3]. Ce point

---

(1) *Ars Asiatica*, XII, pl. XIII.

(2) Ces traces de monuments se rencontrent souvent au Čampa. Les Annamites les appellent *lò gạch*, c'est-à-dire (ancien) four de briques. Leur fouille donne souvent des renseignements intéressants, parfois des objets comme dans la région de Đồng-hới.

(3) Cf. L. DE LAJONQUIÈRE, *BCAI*, 1909, p. 228 ; 1912, p. 137 ; G. CŒDÈS, *Le royaume de Çrīvijaya*, *BEFEO*, XVIII, VI, p. 32 ; *A propos de la chute de Çrīvijaya*, Bijdr., 1927, p. 459.

est connu sous le nom de *Wăt Huá Vieng*. Il ne présente plus d'ailleurs que des traces assez vagues de constructions, restes d'une enceinte et d'un vihāra en briques.

Il existe là également une terrasse entourée de murs de briques anciennes réemployées, sur laquelle ont été réunies les statues et les vestiges sculptés recueillis aux environs. Cette construction a 6 m. de côté. La plus grande statue de Buddha assis atteint 2 m. 50 de haut environ ; les images sont tournées comme toujours, la face vers l'Est. Le bŏt restauré se trouve à l'Est. Dans la salle de cet édifice, salle qui contient, comme à l'ordinaire, deux grandes images du Buddha et plusieurs de dimensions plus modestes, une cuve à ablutions se trouve devant l'autel, placée à l'envers et maçonnée dans le dallage du sol ; le bec, brisé, est tourné vers l'autel. Cette cuve mesure 78 cm. au carré ; au centre de la pierre se trouve une mortaise de 20 cm.

A 100 mètres à l'Ouest du Wăt Huá Vieng, mais vraisemblablement à l'intérieur de l'enceinte du monument ancien, se remarquent les traces d'un édifice sur plan carré. Sur le sol, différents morceaux de sculpture sont abandonnés. Parmi ceux-ci on reconnaît la statue dont L. de Lajonquière a donné un dessin [1] et une cuve à ablutions dont le bec brisé gît à côté. Elle porte la trace d'une base circulaire de liṅga ou de statue. Nous avons fait pratiquer quelques fouilles en ce point. Le premier résultat a consisté dans le dégagement d'un mur, à l'Ouest, orienté exactement, puis d'un ensemble de plan carré. La partie Ouest est constituée par un mur de 1 m. 60 d'épaisseur. La construction formait un carré de 7 m. de côté, mais l'état des briques enfouies dans un sable noir, ne permet pas de mieux identifier le bâtiment ancien.

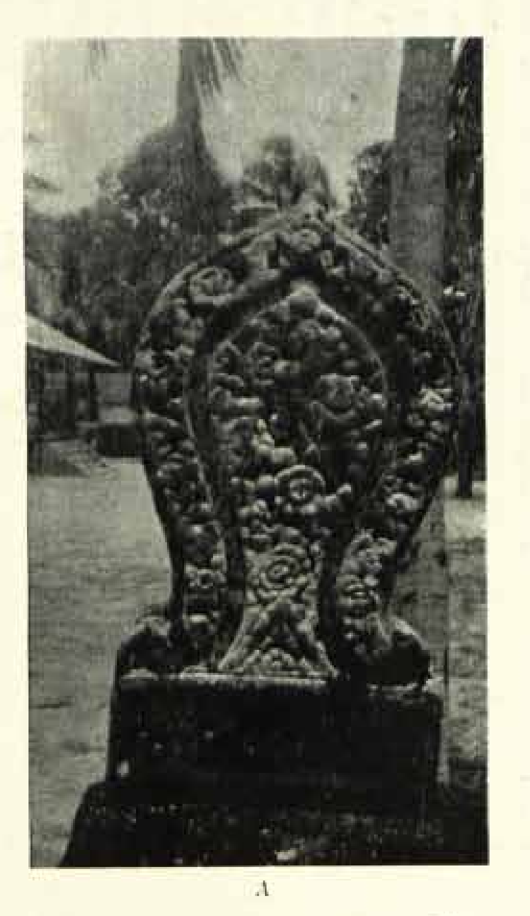
Pour achever la description de ce point dont l'importance historique, grâce à l'épigraphie, dépasse de beaucoup la qualité archéologique, notons dans la partie dégagée de la cour du bŏt, au Sud-Ouest de celui-ci, la présence d'un pan de mur vétuste, avec traces de pilastres, appuyé sur un blocage fait de terre argileuse comme on en rencontre à l'intérieur des tours de briques écroulées. Serait-ce l'unique et dernier vestige du temple qui s'est élevé là autrefois sous la domination des rois de Tāmbraliṅga ? [2]

Nous avons parlé plus haut des petits reliquaires voisins des wăt. La région de C'ăiya nous en offre deux exemples fort gracieux. Le type de ces édicules à étages et à décrochements émane toujours d'une même conception, mais la facture et l'exécution varient chaque fois avec une diversité charmante. Les modèles et les types sont anciens. Néanmoins, au sujet de leur construction et de leur restauration périodique, il est bon de faire ici une remarque qui garde sa valeur à toutes les époques. Sans aller jusqu'à prétendre que le Siamois

(1) *BCAI.*, 1909, fig. 23.
(2) *Bijdr.*, loc. cit., p. 466.

soit paresseux, — le magnifique développement du pays est la preuve du contraire, — cet Asiatique préfère, pour le gros-œuvre des constructions, faire appel à la main-d'œuvre étrangère, chinoise en l'occurrence. Le chef religieux d'un wăt décide, les fonds sont réunis, le style de l'édifice adopté et la réfection entreprise (qui dit réfection dit modernisation malheureusement dans la plupart des cas). C'est à un entrepreneur chinois que l'on fait appel. Les stucs sont repris par ses soins et naturellement la représentation des motifs subit un métissage qui nous offre des formes évoluées ou influencées devant lesquelles l'archéologue de l'avenir hésitera longtemps. Nul doute que ces méthodes n'aient été pratiquées depuis des siècles. N'assistons-nous pas à un fait semblable dans la poterie par exemple ? Les admirables céladons de Săvănk'ălòk sont proches parents des poteries Song et cependant le nombre considérable de pièces collées, de ratés de four que l'on extrait encore de la région de Săvănk'ălòk-Sŭkhót'ăi ne prouve-t-il pas au plus hésitant la fabrication locale ? L'artisan chinois a suivi la voie des importations, chaque fois que c'était chose possible, pour aller fabriquer dans le pays demandeur l'objet qui intéressait celui-ci. Simultanément, la Chine a fabriqué des pièces décorées suivant le goût du pays auquel elles étaient destinées. Nous voyons ainsi au Siam de nombreuses pièces polychromes fabriquées en Chine. Mais ceci est une autre histoire et cette diversion n'était utile que pour nous conduire aux stucs qui décorent ces délicieux reliquaires des Wăt To et Palelăi. Les délicieuses petites devatās qui les décorent portent des robes à la chinoise et les personnages ont l'allure générale des acteurs du théâtre de ce pays, ce qui ne manque pas de donner une certaine saveur à ces petits monuments bouddhiques de stricte filiation indienne. Il en est de même pour la mouluration. L'épannelage du piédestal de l'édifice (Wăt Palelăi) dépend directement des Çilpaçāstras. La base du corps central du monument repose sur des pieds semblables à ceux des meubles chinois, tandis que le fronton des avant-corps est nettement indien ainsi que le couronnement en forme de stūpa avec tores annelés dégressifs. De petits personnages révélant la nationalité du maçon-stuqueur et jouant le rôle d'antéfixes sont placés aux angles des différents étages. Le petit reliquaire du Wăt To est exactement du même type : les faces latérales des avant-corps sont également ornées de dvārapālas de stuc en bas-relief de même aspect.

Le *Wăt Palelăi* où est installée une bonzerie, contient un bōt avec quatre images du Buddha atteignant 2 m. 00 de haut. Celle du centre reçoit les offrandes du singe et de l'éléphant, mais l'ordre habituel de ceux-ci est interverti, l'éléphant se trouvant placé à droite. Ce bōt est entouré de P'ră Séma ornés d'un motif floral fort intéressant (pl. XLV, A), mais qui ne daterait, paraît-il, pas de plus de 60 ans. Le reliquaire dont nous avons déjà parlé (fig. 46 ; pl. XLV, B) a approximativement 6 m. 50 de hauteur.



A



B



C'AIYA. — Wat Palelai (p. 388).
(p. 388)

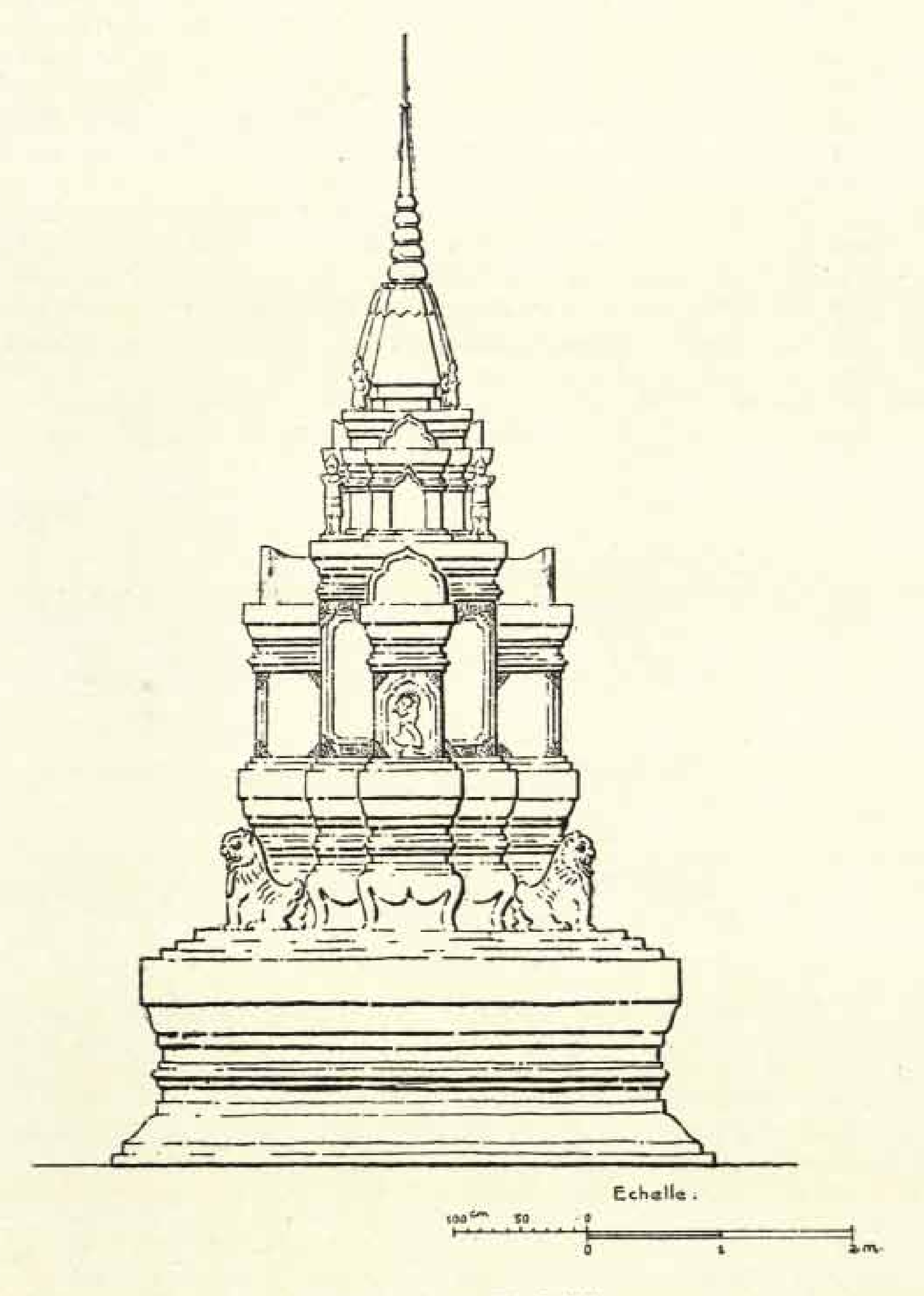


Fig. 46. — C'ăiya. Wăt Palelăi.

Le *Wăt To*, à environ 2 km. 500 Est-Nord-Est de C'ăiya, ne comporte plus que des ruines abandonnées. Ce sont celles du bŏt, entouré des restes des P'ră Séma, sur un terre-plein où gisent deux grandes images du Buddha assis, décapitées, et de nombreux morceaux de figures plus petites. Au Nord et à 35 m., se trouvent les ruines d'un petit édicule, long de 3 m. 90, large de 2 m. 80, dont la porte est orientée vers l'Ouest. C'est à l'Est de cette petite salle sans toiture que se voit le reliquaire déjà décrit (fig. 47).

Dans les environs de C'ăiya, toujours à l'Est de la petite ville actuelle et de la voie ferrée, se trouvent encore divers emplacements que nous avons visités et qui méritent de retenir l'attention par plus d'un détail. C'est d'abord le *Wăt Prăsŏp*, auquel on accède par une sorte de gopura relativement moderne, construit en matériaux périssables, mais dont le style vaut une mention

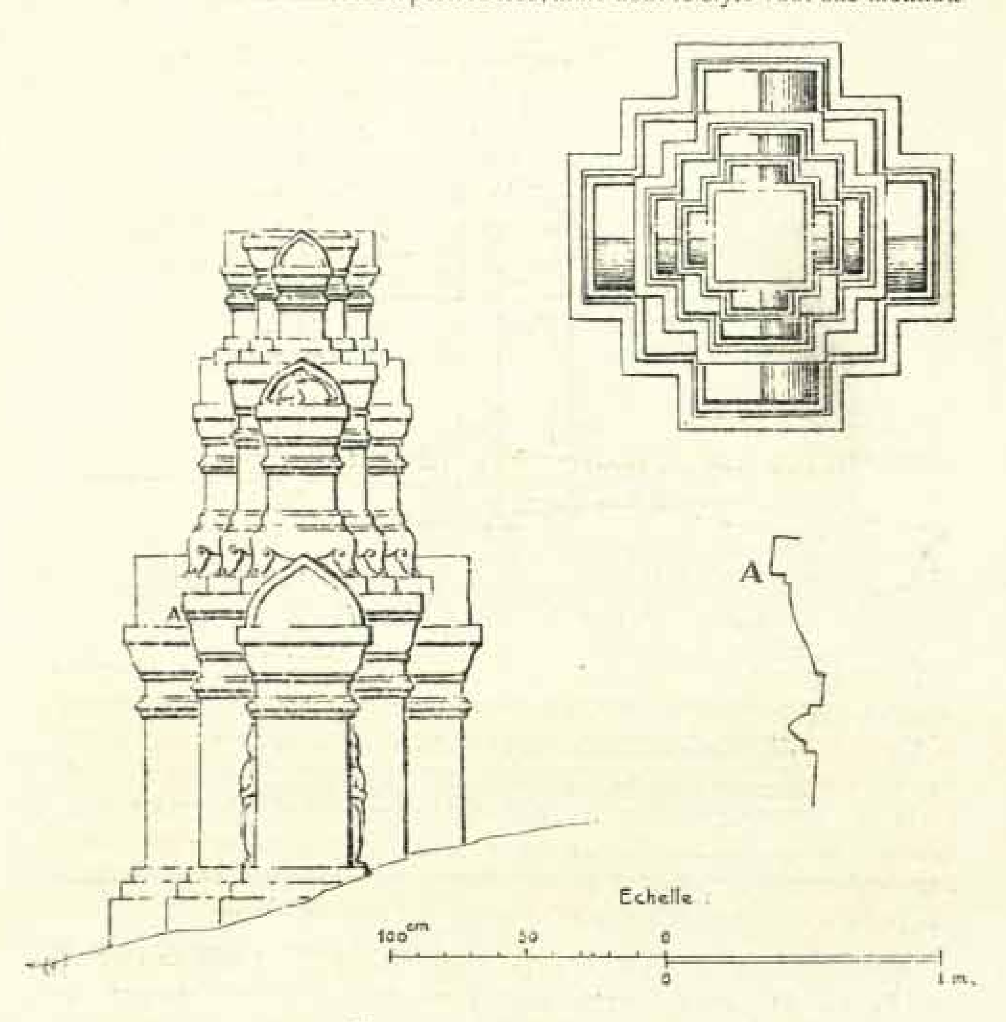


Fig. 47. — C'ĂIYA. Wăt To.

(fig. 48). L'intérieur du wăt qui abrite également une bonzerie comporte des bâtiments, čedis et stūpas, récents sauf deux reliquaires dont il ne reste, à proprement parler, que des tas de briques. Quelques vestiges sculptés de bois ou de pierre plus ou moins informes sont groupés à leur pied.

A l'intérieur du bŏt, il y a comme toujours de très nombreuses images en maçonnerie et en bois doré, dont certaines ici, notamment celles du Buddha paré, rappellent les statues tiarées de la période d'Āyŭth'ya.

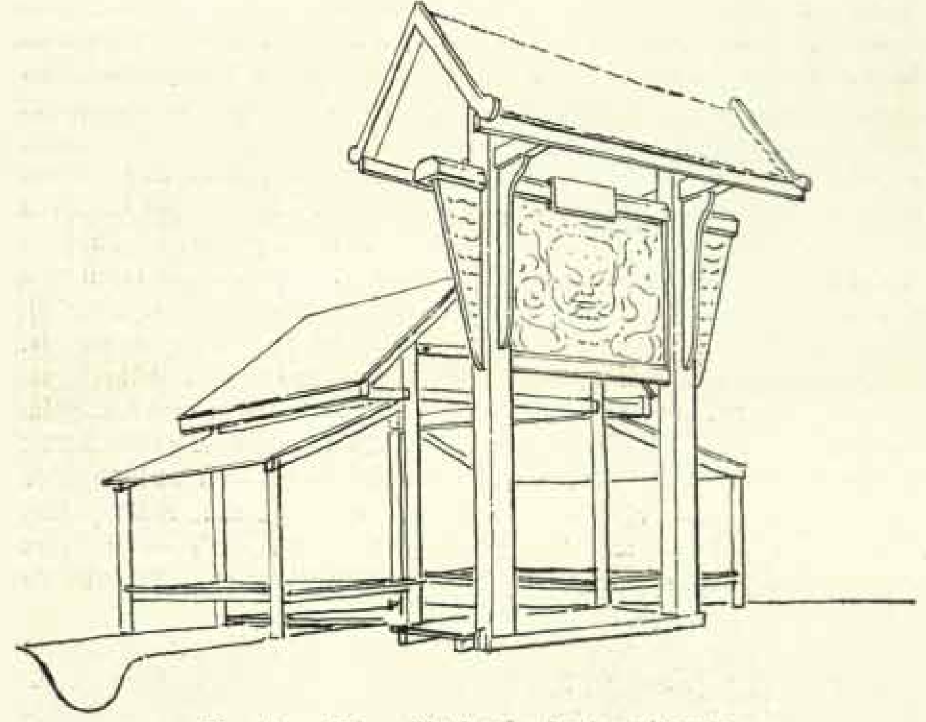


Fig. 48. — C'ĀIYA. Wăt Prăsŏp. Portique d'entrée.

Le *Wăt Măĭ C'ŏlăth'an*, situé plus près de C'āiya, contient des débris de statues brahmaniques : quatre fragments de corps décapités dont deux images de Viṣṇu. Le plus grand est en calcaire poreux et friable, il est presque complètement désagrégé. Le second est brisé au niveau des chevilles. Sur son socle est la trace d'un montant, la massue probablement. Il porte le cordon brahmanique triple. Son long sarong est retenu par une grosse ceinture à motif décoratif central important. Ces sculptures sont assez frustes et ne comptent pas parmi les chefs-d'œuvre esthétiques de la Péninsule Malaise.

Wăt Săla T'ŭng. — Non loin du précédent, mais de l'autre côté de la route de l'Est, ce wăt marque l'emplacement d'une ancienne tour brahmanique qui n'est plus indiquée que par une légère levée de terre de forme quadrangulaire. Aucune pierre ne gît aux environs immédiats. Dans la cour du bŏt voisin,

de pauvre apparence, il y a trois ou quatre morceaux de sculptures brahmaniq es grattées et bûchées. Une statue de Lokeçvara a été naguère trouvée en ce point. Elle est exposée au Musée de Bangkok (1). Le Bodhisattva, reconnaissable à la figure de Dhyāni-buddha devant la chevelure, est debout, dans une position déhanchée. Les bras sont malheureusement brisés. Le style de la coiffure l'apparente de très près à plusieurs figures de l'art čam (2) ou des bas-reliefs de Borobudur, détail qui met en évidence le cousinage étroit de ces arts.

Nous ne quitterons pas cet important centre historique, dont plusieurs sites furent certainement des lieux fréquentés de pèlerinages bouddhiques, sans signaler les nombreuses tablettes votives que l'on y rencontre. L'usage de ces tablettes, appelées en siamois *P'rä P'ĭm* (*braḥ bimba*) ou « saintes empreintes », est d'une origine extrêmement ancienne et remonte aux premiers temps du bouddhisme. Il ne paraît pas que le culte brahmanique ait jamais connu semblable pratique. Leur histoire a été retracée par M. A. Foucher et leur emploi au Siam décrit par M. G. Cœdès (3). Le procédé de fabrication en est fort simple ; ce sont des plaques d'argile, cuites ou séchées au soleil, dont le décor a été obtenu en série au moyen de coins ou de gros cachets. Ces moules sont connus et il en existe plusieurs exemplaires à la Bibliothèque nationale de Bangkok aussi bien qu'au Cambodge (4). Nous ne voulons point reprendre ici l'étude iconographique de M. Cœdès, nous nous contenterons, au cours de notre reconnaissance, de noter la présence de P'rä P'ĭm et de signaler le type rencontré. Ce qui peut être considéré comme remarquable, c'est que les différents modèles siamois peuvent se répartir en plusieurs groupes correspondant chacun à l'une des grandes périodes de l'histoire de ce pays.

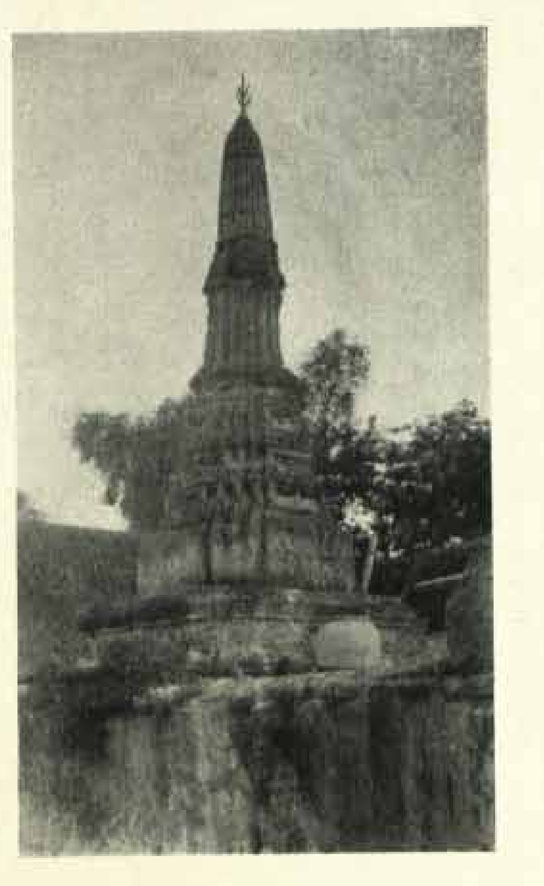
Au point de vue chronologique, les modèles de la Péninsule se classent immédiatement après ceux de P'rä Päṭhŏm et remontent aux environs du Xe siècle. Ils sont en terre crue et représentent l'image du Buddha ou des Bodhisattvas. Ils sont de forme généralement circulaire et leur facture rappelle naturellement le style des images indo-javanaises. Les caractères de la formule du credo bouddhique porté par ces tablettes confirment, pour l'épigraphiste, les présomptions offertes par l'aspect et déterminent l'époque de ces ex-voto. Nous avons rencontré de nombreux morceaux de P'rä P'ĭm, soit au cours des fouilles rapides exécutées sur l'emplacement du Wăt Lŏng, soit autour des

(1) A. A., XII, pl. xii. — *J. Siam Society*, XIX, pl. xiii (droite).

(2) Cf. avant-propos, p. 369.

(3) A. Foucher, *Les débuts de l'art bouddhique* (*JA*, janv. 1911, p. 65). — G. Cœdès, *Tablettes votives bouddhiques au Siam* (Et. Asiat., t. I, p. 145-167). — Cf. également Fournereau, *Le Siam ancien* I, p. 105 et pl. xxiii.

(4) G. Cœdès, *loc. cit.*, p. 166.





P'ĕc'xbūn. — Wāt P'ra Th'āt (p. 393).

statues du Buddha dans les vihāras de C'äiya. Il va sans dire que, parmi ces nombreuses images, rares étaient celles qui appartenaient à la belle époque. La pratique de ces amulettes s'est poursuivie au cours des siècles. De tout temps les pèlerins ont tenu, à quelque confession qu'ils appartiennent, soit à emporter une image sacrée douée de vertus bienfaisantes, soit à déposer au pied de la divinité l'ex-voto propitiatoire. Ces tablettes ont sans aucun doute longtemps rempli ces deux offices. Aujourd'hui la forme modernisée s'est inspirée des pratiques occidentales et nous avons pu acquérir à Năk'ôn Çrî Th'ămmărât des médailles représentant le grand stūpa du Wăt P'ră Th'ât en métal, argent niellé ou or gravé. Comme à Lourdes d'ailleurs, l'objet pieux offert dans l'enceinte du lieu de culte est plus onéreux qu'à la boutique voisine. Les modèles de la Péninsule Malaise qui ont motivé cette parenthèse et qui datent du Xe siècle proviennent, à C'äiya, principalement de Khẩu Khrỏm, ou de P'ăt'ălŭng, des grottes de Khẩu Khẩu et de Thẩm K'ŭhá Săvẩn.

P'ĔC'ĂBŬRI.

C'est au Wăt P'ră Th'ât de P'ĕc'ăbŭri que deux reliquaires récemment reconstruits nous ont été donnés comme modèles du monument avant les travaux de réfection. S'ils possèdent en réalité tous deux la même ligne générale, ils n'ont pas, par contre, les mêmes proportions (pl. XLVI). Ce n'est donc qu'idéalement qu'ils peuvent avoir été faits à l'image d'un autre monument. Les travaux du wăt étaient en cours au moment de notre passage.

Notre arrivée à P'ĕc'ăbŭri nous a permis de saluer une découverte récente, entreposée par les soins du gouverneur à la caserne de la Police en attendant son envoi au Musée de Bangkok. C'est une très belle statue de Buddha debout provenant de la grotte de Wăt Thẩm Krăp.

Cette image (pl. XVII) est haute de 1 m. 47 moins les pieds malheureusement brisés. Les avant-bras manquent également. Sa facture générale la rattache à l'art de Dvāravatī avec quelques variantes, qui évoquent plutôt l'art khmèr, telles que la bordure de la coiffure et les yeux baissés dont l'iris n'est pas indiqué. La robe monastique est fermée au cou et son bord inférieur s'arrondit par de lourds plis sur les jambes à la manière de l'art Gupta. Sur la ceinture et la retombée de celle-ci devant le corps, la broderie du tissu est indiquée en gravure. Le Buddha, légèrement obèse, est coiffé de larges boucles sous lesquels l'uṣṇīṣa peu proéminent se termine en cône.

Les grottes de *Thẩm Krăp* sont précédées du wăt qui porte leur nom. De la visite que nous y avons faite avec le gouverneur, le conservateur du Musée de Bangkok et le chef de la bonzerie, nous avons rapporté trois autres têtes : deux de l'art de Dvāravatī, l'autre plus nettement khmère. Il reste encore quelques morceaux de sculptures de moindre importance dans cette grotte,

derrière les rangées de Buddhas de maçonnerie de facture moderne et d'intérêt médiocre. Ce groupement de vestiges intéressants, dû à l'initiative du chef de la bonzerie, finira sans doute par l'entremise du gouverneur, par prendre le chemin du Musée de Bangkok. C'est une des causes de la prospérité de celui-ci, ainsi que nous l'avons noté dans notre avant-propos.

RÀTBŪRI.

Les « affreux hangars couverts de tôle ondulée » qui sévissent sur tout le territoire siamois et dont le Ct L. de LAJONQUIÈRE [1] se plaignait plus particulièrement au sujet du Wăt P'ră Th'ât existent, hélas ! toujours... Ce très beau monument nous donne une idée de ce que serait vraisemblablement devenu l'art khmèr si son évolution cambodgienne avait pu se réaliser (pl. XLVIII). Néanmoins, aux beaux matériaux de grès se sont substitués ici le stuc, la brique et la latérite. Ceux-ci sont relativement dans un bon état de conservation. Le décor exubérant a conservé une finesse qui lui laisse sa valeur sous une agréable patine (pl. XLIX). Presque toute la construction de la tour principale est en briques et particulièrement soignée. Les acrotères à l'angle de chaque décrochement font masse avec le corps de l'édifice, tout en accusant un assez fort relief. Les frontons des fausses portes sont ornés de nāgas polycéphales, nāgas que nous retrouverons plus au Nord, à P'ĭṣṇŭlòk par exemple au Wăt Cūḷamāṇi. Le Wăt P'ră Th'ât de Ràtbūri mériterait un entretien dont il ne nous a pas paru bénéficier.

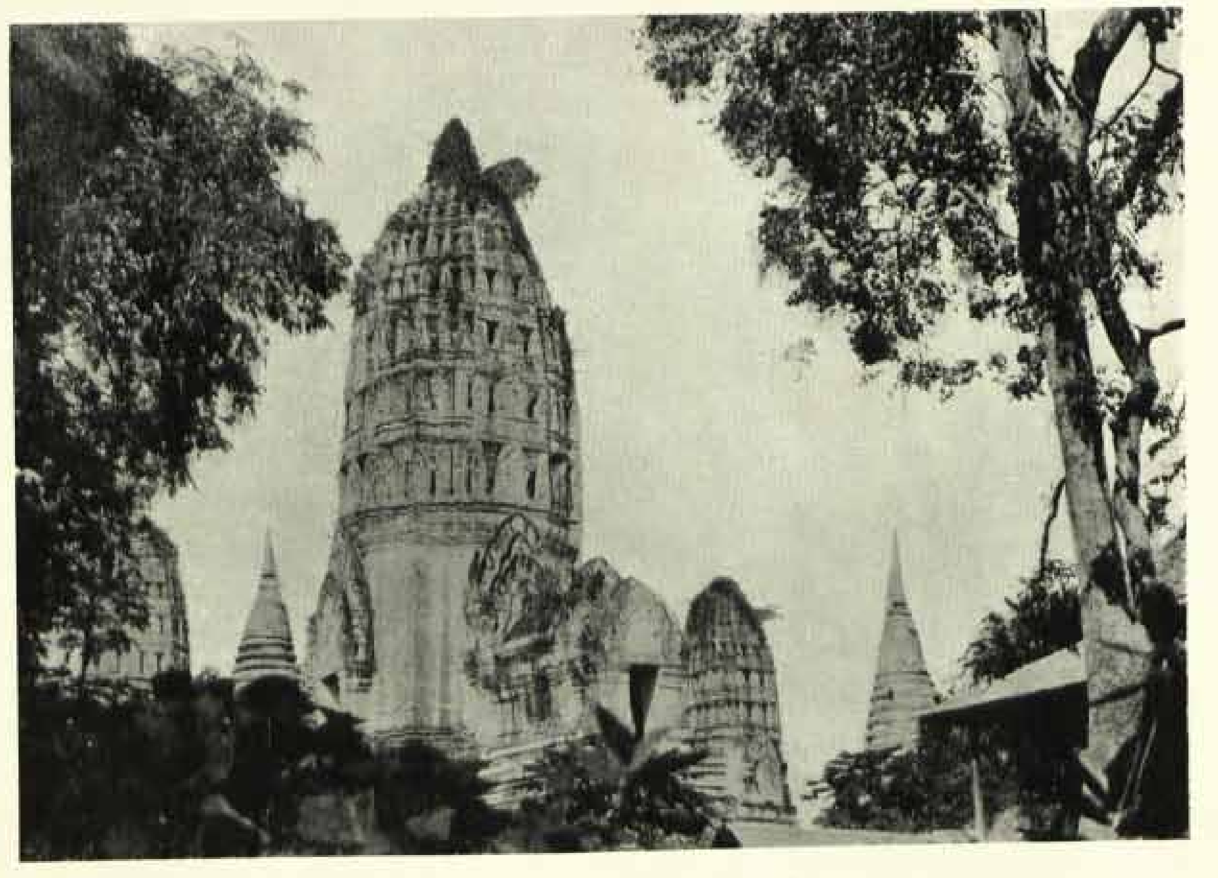
A 7 ou 8 km. au Nord-Ouest de Ràtbūri, se trouve le massif calcaire de *Ph'u Khău Ngu*. L. de LAJONQUIÈRE a décrit l'image de Buddha rupestre de *Thăm Rŭṣī* qui se trouve dans l'une des grottes de ce massif [2]. Il en a donné également un croquis [3]. Nous avons pu, non sans peine, en prendre une photographie (pl. L) que nous reproduisons ici. L'image a 3 m. 45 de haut (et non 2 m. 50 comme le dit le Ct L. de LAJONQUIÈRE). Ce qui rend attachante cette sculpture, par ailleurs assez fruste, c'est en plus du fait qu'elle est assise « à l'européenne », position presque inconnue dans l'iconographie khmère, qu'elle est signée. Son auteur se nomme Samādhigupta [4]. On peut, semble-t-il, attribuer cette statue rupestre à l'époque de Dvāravatī.

---

[1] *BCAI*, 1912, p. 115.
[2] *BCAI*, 1912, p. 117.
[3] *BCAI*, 1909, fig. 21, p. 226.
[4] *A. A.*, XII, p. 22.



P'ÉC'ÂBURI. — Buddha de Thâm Krâp (p. 393).



RÂTBURI. — Wăt P'ră Th'ât (p. 394).



Râtbûri. — Wat P'ra Th'at (p. 394).

DEUXIÈME PARTIE

La vallée du Mĕnạm

P'RĂ PĂTHŎM.

Nous ne mentionnerons les sites placés hors de notre itinéraire que lorsqu'il nous fut donné de rencontrer, soit dans les musées locaux, soit au Musée de Bangkok, des vestiges intéressants qui en proviennent. C'est ainsi qu'une visite rapide à P'ră Păṭhŏm, dans le Nord-Ouest du golfe du Siam, nous permet de préciser l'origine de certaines sculptures qui comptent parmi les plus anciennes. Nous voulons parler des roues de la loi et des gazelles qui les accompagnent généralement, signalées au début de notre essai historique (p. 367). Ces images, conformes à la tradition prégandhârienne sont, on le sait, des symboles suggérant la personne du Buddha sans toutefois la représenter. « On a provisoirement attribué ces sculptures à l'art de Dvāravatī, nom d'un royaume que les historiens chinois placent vers le VII[e] siècle de notre ère entre la Birmanie et le Cambodge, situation et date qui correspondent bien au lieu d'origine et à l'ancienneté probable de ces objets. » (1)

Les roues de la loi (*dharmacakra*) et les gazelles qui évoquent le parc du premier sermon (2) indiquent que le monument de P'ră Păṭhŏm était bouddhique à l'origine. Il ne reste rien du premier édifice, sans doute un stūpa, mais là aussi survit la tradition d'après laquelle le monument actuel enrobe la construction ancienne. A ce premier stūpa une tour khmère a succédé. Elle existait encore sous le règne de P'ră Nâng Klâu au milieu du XIX[e] siècle, et son soubassement était, paraît-il, formé par les restes de l'ancien reliquaire. Le roi Mŏngkŭt, en 1854, décida la construction de l'énorme stūpa actuel. Celui-ci mesure 80 m. de diamètre sur une terrasse large de 240 m. et s'élève à 120 m. de haut. Il enroberait donc dans sa masse sphérique colossale, étincelante de la multitude de ses tuiles vernissées, les deux monuments de la période de Dvāravatī et de l'époque khmère (pl. LI, A et C).

Une galerie, transformée en musée, ceinture la base du stūpa. Quatre chapelles, dans la direction des points cardinaux, contiennent des statues et des images du Buddha dont plusieurs sont intéressantes.

Nous avons vu à C'aiya ce que l'on entend par P'ră P'ĭm et la pratique encore en usage de ces tablettes votives « si intimement liées à la fortune du bouddhisme au Siam ». La région de P'ră Păṭhŏm a fourni également de nombreux exemplaires de ces objets votifs. Ils se rattachent ici à deux types, correspondant à deux périodes. L'origine du premier remonte du IV[e] au milieu du VII[e] siècle et s'apparente directement aux statues de type Gupta (3). Le Buddha y est représenté assis à l'européenne, c'est-à-dire les

(1) G. CŒDÈS, *Les collections archéologiques du Musée National de Bangkok*, A. A., XII, p. 20.

(2) G. CŒDÈS, *op. cit.*, pl. 1. Cf. également FOURNEREAU, *Le Siam ancien*, I, p. 120.

(3) G. CŒDÈS, *Et. Asiat.*, I, p. 152.

jambes pendantes. Nous verrons à Ăyŭthy'a, au Wăt Nà P'ră Men, une statue de Buddha dans cette position, appartenant à l'art de Dvāravatī et provenant également de P'ră Păṭhŏm. Les images du premier groupe de tablettes sont du même type que la statue du Wăt Nà P'ră Men. Rappelons également à ce sujet la figure rupestre du Buddha de Thàm Rŭṣi dont nous avons parlé à Ràtbŭri. La date fixée pour ces tablettes correspond donc, en ne considérant que le point de vue iconographique, à la période du IVe au VIIe siècle à laquelle ces statues appartiennent. Le second type ne comporte malheureusement pas d'inscription, mais l'image du Buddha trahit une influence certaine des représentations avec lesquelles nous a familiarisés l'art khmèr. Il est donc d'une époque beaucoup plus récente. Les nombreux modèles trouvés proviennent soit de P'ră Păṭhŏm même, soit du Nord de la Péninsule Malaise.

Notons encore, parmi les objets divers réunis dans les galeries de P'ră Păṭhŏm, un fragment sur lequel nous aurons à revenir à propos du Buddha du Wăt Nà P'ră Men d'Ăyŭth'ya. C'est un fragment du chevet de la statue, qui fut elle-même transportée de P'ră Păṭhŏm sur le site où elle est actuellement. Le décor d'abord, puis l'épannelage de la partie destinée à l'assemblage de l'ensemble, associent sans aucun doute les deux blocs sculptés (pl. LI, B et D).

Ăyŭth'ya.

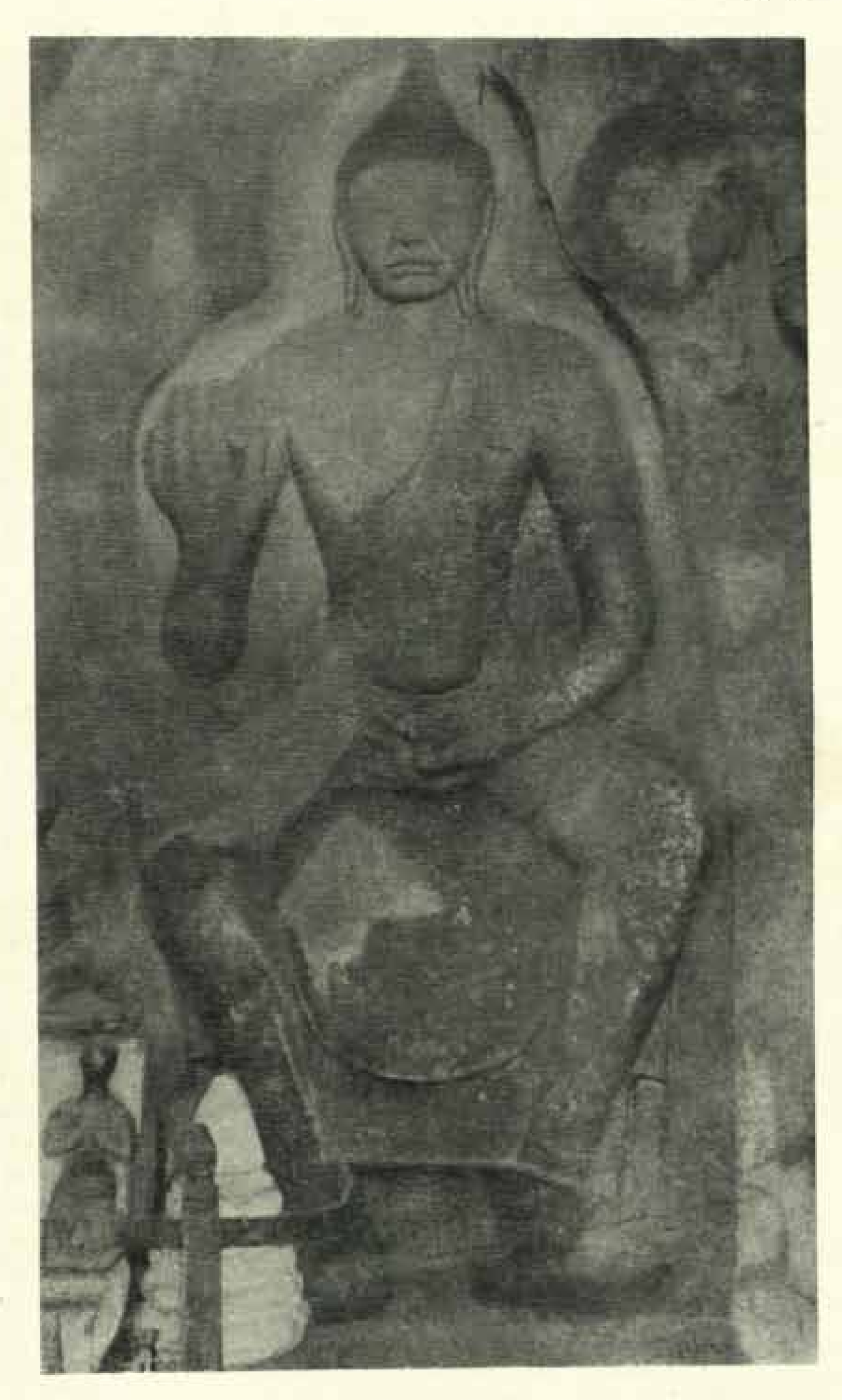
En l'année siamoise 2467 (1924-1925), la création du Service archéologique permit d'entreprendre des travaux qui débutèrent par Lŏp'bŭri et par Ăyŭth'ya. Sur ce dernier site, ils consistèrent dans le dégagement des stūpas et de l'ensemble du Wăt Çrī Sănp'ĕt (ou Sárăp'ĕt = Sarvajña) dans l'enceinte de l'ancien palais royal [1].

La ville d'Ăyŭth'ya, détruite en 1767 par les Birmans, était construite sur une île formée par les bras du Mènạm à son confluent avec le Nạm Săk. La résidence royale se trouvait dans la partie septentrionale de l'île. C'était une ville active, peuplée de Malais, de Chinois, d'Hindous, de Birmans et même d'Européens.

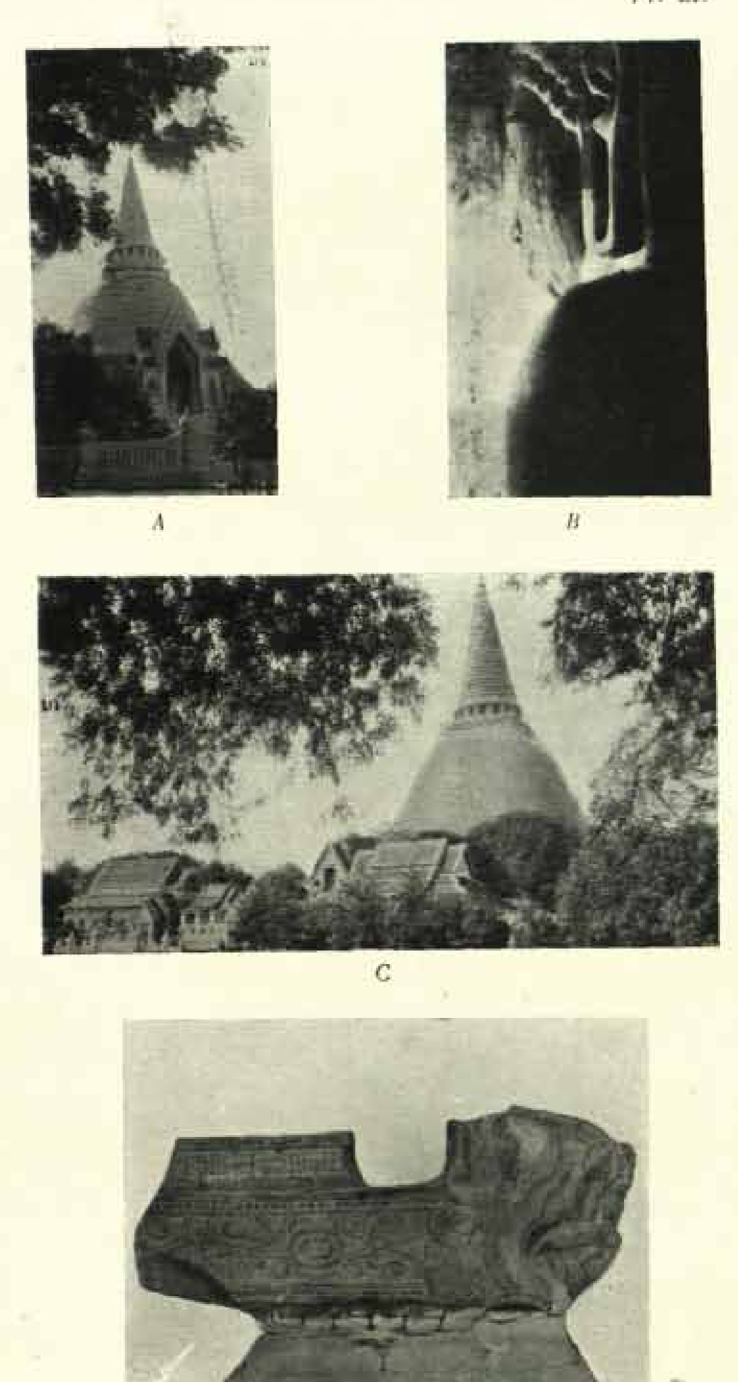
Le *Wăt Çrī Sănp'ĕt* est situé dans l'ancien palais royal dont il occupe toute la région Sud. La partie centrale du temple est constituée par trois grands stūpas de briques alignés sur l'axe Est-Ouest (pl. LII) et précédés d'une petite salle. Ils s'élèvent sur une terrasse à l'Est de laquelle sont les restes de plusieurs vihāras. Le stūpa central (pl. LIII, A) avait été élevé en 1492 par Rāmādhipati II pour y déposer les cendres de son père, Paramatrailokanātha [2]. Au cours des travaux, une intéressante découverte fut faite dans ce monument. Le stūpa central comportait sur chacun de ses axes un avant-corps surmonté d'une réduction d'édifice, également en forme de stūpa, et précédant une fausse porte. Or, les dégagements pratiqués par le Service archéologique ont révélé que cette fermeture avait été maçonnée ultérieurement et n'était qu'une véritable porte murée, tout au moins en ce qui concerne la direction de l'Est. Ce

---

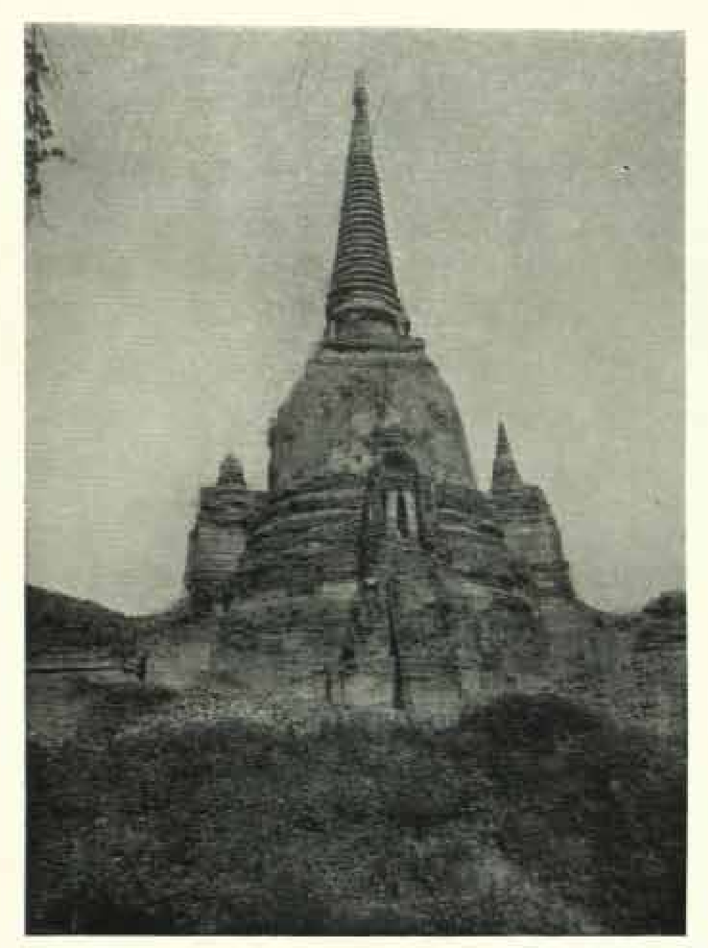
(1) *Journal of the Siam Society*, vol. XIX, 1925, p. 38.
(2) *BEFEO.*, XXVII, 1927, p. 498.



Rātbūri. — Ph'u Khāu Ngu. Buddha rupestre de Thâm Rụsi (p. 304).



A, *C* et *D*. P'RĂ PĀṬHŎM (p. 395). — *B*. ĂYŪTH'YA. Wăt Nă P'ră Men. Sur l'épaule de cette statue s'applique le chevet *D*, exposé à P'ră Paṭhŏm (p. 396 et 397).

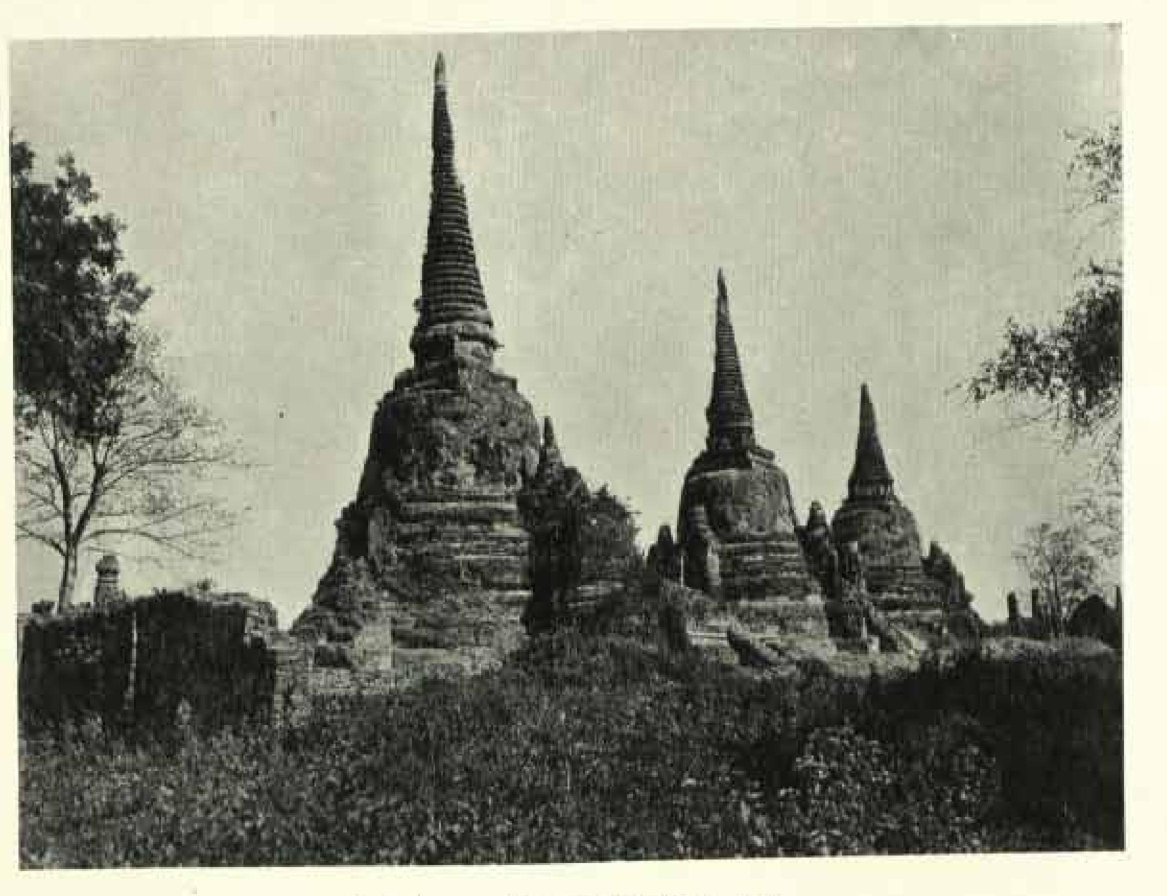


A



B

ĀYŪTH'YA. A, Stūpa central du Wat Çrí Sánp'ĕt (p. 396). — *B*, Wat Nà P'rà Men (p. 397).



Ăyŭth'ya. — Wăt Çri Sănp'ĕt (p. 396).

blocage soigneusement enlevé, on découvrit que le stūpa enrobait un petit édifice en briques (*antargṛha*) recouvert d'un délicat décor de stuc primitivement doré, édifice sans aucun doute destiné à recevoir les reliques royales. Deux hypothèses se présentent à l'esprit pour expliquer le blocage constaté par le Service archéologique. Le reliquaire central a été enrobé dans le grand stūpa actuellement existant au cours d'une réfection de l'édifice, ou bien le stūpa fut dès le début l'écrin du délicat reliquaire intérieur. Dans ce dernier cas, la nécessité d'une consolidation ou simplement le besoin de dissimuler les reliques aux pillards profanateurs ont pu motiver le blocage de la porte Est. La même disposition se rencontre d'ailleurs à Săvănk'ălòk au Wăt Nang P'ăya et des recherches ultérieures, le révélant dans d'autres stūpas, donneront peut-être l'exacte solution de cet intéressant problème.

De l'autre côté du bras du fleuve et au Nord du palais royal se trouve le *Wăt Nă P'ră Men*. Cette pagode fut fondée au XVI[e] siècle. Ce qui la rend intéressante, c'est qu'on y a réuni, en plus des pièces qui ont été rassemblées au Musée du Palais de Čănt'ărăkăṣém, différentes pièces sculptées remarquables, Buddhas khmèrs, cuves à ablutions, etc. Dans une chapelle s'élève une grande statue de Buddha appartenant à l'art de Dvāravatī. Cette image du Bienheureux est assise à l'européenne sur un trône finement sculpté [1]. Les pieds de ce trône sont supportés par deux atlantes (pl. LII, B).

Nous donnons deux photographies, l'une de trois quarts arrière de la statue (pl. LI, B), montrant en premier plan dans l'ombre la mortaise dans laquelle vient s'encastrer le tenon de la pièce représentée sur la seconde photographie (pl. LI, D) et conservée à P'ră Păṭhŏm.

Les p'ra čedi, les prang sont nombreux au-dessus de la forêt qui recouvre maintenant cette région. Comme dans les autres anciennes capitales siamoises, les terrains sacrés, les temples, les bonzeries ont envahi petit à petit tout le terrain disponible et la population s'est vue refoulée sur la rivière où elle vit encore actuellement sur des barques, radeaux et maisons flottantes. Des différents points du site, nombreux sont les vestiges qui ont été transportés, d'abord au Musée d'Ăyŭth'ya, puis au Musée de Bangkok. Citons seulement parmi ces derniers, deux statues de Buddha debout, hautes de 1 m. 50 et 1 m. 75, de l'époque de Dvāravatī, c'est-à-dire du VI[e] siècle ou antérieures, et une tête de Buddha se rattachant au type Gupta de Sārnāth et de Mathurā [2].

Nous avons vu rapidement à Ăyŭth'ya le *Wăt P'ŭtth'ăisăvăn*, tour d'esprit khmèr datant de 1353, mais dont le vestibule et l'avant-corps ont été refaits. Egalement dans le même esprit le *Wăt C'ăiyavăṭh'ănaram* et enfin le *Wăt P'ănăn C'œng*, où se trouve une colossale statue de Buddha assis [3].

---

(1) Cf. *supra*, p. 395.

(2) Cf. G. Cœdès, *A. A.*, XII, pl. II, III, VII.

(3) Cf. au sujet des wăt d'Ăyŭth'ya : Fournereau, *Le Siam ancien*, t. II, pl. XLIII et suiv.

Il existe également un type de P'ra P'ĭm, dit d'Āyŭth'ya, qui est incontestablement des plus modernes. Les tablettes sont souvent laquées ou dorées et le Buddha y est figuré dans une des trois principales positions rituelles : debout, assis, couché. Au point de vue esthétique, elles ne sont pas dénuées de valeur, mais sont de peu d'intérêt pour l'historien. Parfois elles reproduisent l'image du Buddha sous l'aspect du Buddha paré qui fut « toujours considéré comme un élément remarquable de l'iconographie indochinoise » (1).

Lŏp'bŭri.

A une soixantaine de kilomètres au Nord d'Āyŭth'ya et sur un bras du Ménăm, dans une bouche de ce fleuve, se trouve le chef-lieu de la province. Lăvo, l'actuelle Lŏp'bŭri, était une ville importante dès l'époque de Dvāravatī.

Les inscriptions qui furent trouvées à Lŏp'bŭri prouvent l'existence, à cet emplacement, de la ville principale d'une province khmère (2). Jusqu'au XIVe siècle inclus, l'architecture de Lŏp'bŭri est directement inspirée de l'architecture du Cambodge (3). Au XVIIe siècle Lŏp'bŭri, après avoir suivi la fortune d'Āyŭth'ya, servit au roi de résidence d'été. Dans cette seconde capitale de nombreux monuments furent alors construits. Ce furent la citadelle, le palais du roi, les travaux d'adduction d'eau, dont plusieurs sont dus au génie inventif de l'aventurier grec Constance Phaulkon dont le titre siamois était P'ya Vĭc'āyen. Les ruines de sa maison témoignent encore de l'importance de l'influence occidentale à cette époque.

Les traces de deux périodes bien distinctes sont donc en présence sur le site de Lŏp'bŭri. Les derniers occupants ont à peu près respecté les ruines de l'époque khmère ; à peu près, car on a constaté au cours des travaux récents que les reliquaires avaient été fouillés par des pirates à la recherche des trésors. Ces déprédations, dont on voit encore les traces sur la plupart des tours, ont compromis sérieusement la solidité des édifices.

En 1924, le Service archéologique entreprit de dégager les restes du *Wăt Măhāth'ăt*. Aux amas de décombres qui soutenaient les monuments de leurs cônes de débris embroussaillés furent substitués des étais de bois destinés à être remplacés à bref délai par des soutiens plus durables. De nombreuses statues du Buddha sur le nāga, du type khmèr particulier à Lŏp'bŭri, furent dégagées (pl. LIV), et leur nombre nécessita la création du musée local installé dans l'édifice nommé *P'ră T'inăng Čănt'ăraph'ĭsăn*.

---

(1) P. Mus, *Le Buddha paré*, BEFEO, t. XXVIII, p. 153.

(2) Cf. Aymonier, *Le Cambodge*, II, p. 82.

(3) G. Cœdès, A. A., XII, p. 29 ; cf. également *BCAI*, 1909, p. 197 ; 1912, p. 47 ; L. de Lajonquière, *Inv.*, II, p. 322.



Lŏp'bŭri. — Wăt Măhâth'ât (p. 398).



LÔP'BÛRI. — Wat Mahath'at (p. 399).



Lop'buri. — Wat Mahâth'ât (p. 399).



LŎP'BŬRI. — Wăt Măhâth'ăt (p. 399).

Le monument ainsi nettoyé présente un ensemble non ordonné de petits édifices entourant le prang central (pl. LV). Celui-ci est une grande tour (pl. LVI-LVII) de latérite recouverte d'un fin stucage décoré. Les restes en sont suffisants pour faire regretter l'intégrité de l'ensemble. Cette tour est elle-même précédée d'un avant-corps important, qui présente la particularité d'être flanquée de portes latérales surmontées de linteaux finement ouvragés. Les antéfixes qui ornent les angles des étages supérieurs sont ici dégagées du corps de la tour. Les prang ou les stūpas qui entourent l'édifice central, élevés en briques, supportent également un enduit de stuc délicatement mouluré. L'ensemble était précédé dans la direction de l'Est par un grand vihāra dont il ne reste que les ruines. Cet édifice date vraisemblablement de P'ra Narai, c'est-à-dire du XVII[e] siècle. Ces constructions étaient entourées d'une galerie rectangulaire en briques dont il ne subsiste que la partie basse et, notamment à l'angle S.-E., quelques rares portions du mur extérieur. Une seconde enceinte de briques existe encore sur la face N.

Il est regrettable que FOURNEREAU ait été emporté par la maladie avant de terminer la rédaction de son *Siam ancien*. A. BARTH, auquel il avait confié, avant de mourir, la mission de mettre au net ses notes, vit, dit-il, son rôle réduit « aux fonctions de prote » et ne put nous donner que les planches [1] relatives au Wăt Prang Sám Yôt et au Wăt Măhâth'ât.

Les plans de ce dernier complexe d'édifices nous en donnent une reconstitution. Celui-ci, qui était complètement abandonné à l'époque où les travaux furent entrepris, en février 1924, n'était visité que par les chercheurs de trésors qui aidaient puissamment aux efforts destructeurs du temps et des intempéries.

Les travaux permirent de déterminer l'emplacement d'une seconde tour de briques, non figurée sur le plan, symétrique de celle qui est au Nord de la tour principale, mais au Sud. La tour, précédée d'un escalier que FOURNEREAU indique dans l'axe de la porte Sud de la galerie intérieure, est en réalité beaucoup plus à l'Est, au droit de l'angle S.-E. de la galerie. De plus, un certain nombre d'édifices manquent à ce plan ; ils devaient cependant être visibles au moment où FOURNEREAU visita Lŏp'bŭri. Les édicules qui existent en dehors de la galerie extérieure n'ont pas été relevés non plus.

L'autre planche donnée par FOURNEREAU sur l'antique Lăvo est moins sujette à revision. Elle figure un groupe de trois tours d'architecture khmère de basse époque, mais vraisemblablement dues à la main-d'œuvre siamoise. Ces tours sont encore debout. C'est le monument connu sous le nom de *Wăt Prang Sám Yôt* (pl. LVIII) [2]. Il est en latérite recouverte de stucages. Les trois tours, de front sur le plan Nord-Sud, sont réunies par des galeries contenant des statues du Buddha assis sous le chaperon du nāga. Un essai de restauration, en 1927,

---

(1) *Le Siam ancien*, t. II, pl. XLII et XLIII.

(2) Le n° 466 de l'*Inventaire des Monuments du Cambodge* de L. de LAJONQUIÈRE.

consista à remettre en place les pierres tombées du fronton, ainsi que les antéfixes des tours.

Un second monument également dû, semble-t-il, à la main-d'œuvre siamoise est le *P'ră Prang Khĕk* (1). Il est plus à l'Ouest et construit sur le même plan que le précédent, mais ne possède pas de galeries réunissant les trois tours. Les deux édifices latéraux ne sont pas comme dans le P'ră Prang Sám Yôt, de dimensions égales à celles de l'édifice central, mais sensiblement réduites. Un des trois prasăt paraît avoir, ce qui au Cambodge est exceptionnel, conservé son couronnement. Le monument était consacré au culte brahmanique (2).

Le Palais royal fut restauré pour l'installation du Musée archéologique. La création de ce dernier était nécessaire pour abriter les vestiges exhumés au cours des fouilles et des dégagements. La salle nommée P'ră T'inăng Čănt'ăraph'ĭsán fut aménagée en salle d'exposition. Les pièces les plus belles ont cependant été transportées au Musée national de Bangkok (3), ce qui diminue sans aucun doute la valeur du Musée de Lŏp'bŭri, plus intéressant actuellement au point de vue de l'art local qu'à celui de l'archéologie siamoise en général.

Le Palais royal est une des constructions élevées par les architectes français sous le règne de Pr'a Narai. Il comporte trois enceintes ; les palais, dont la salle du Musée, se trouvent dans la partie Ouest. Au point de vue historique la salle du trône est la plus intéressante. Cette salle porte le nom de *P'ră T'inăng Th'ăññămăhápraśăt*. De ses appartements le roi venait donner audience par une sorte de fenêtre surplombant la salle de réception. Cette ouverture existe encore, bien conservée. Des mortaises dans les murs indiquent également l'emplacement des solives du plafond et des boiseries qui ont disparu. La fenêtre d'audience dont le sommet a la forme d'une sorte d'ogive surbaissée est percée dans un avant-corps. Sur les côtés de celui-ci deux escaliers assez raides conduisent à deux portes qui donnaient sur les appartements royaux. Un soubassement marquait le niveau de cette partie de l'édifice sur les murs de la salle sous forme de haut lambris d'appui (pl. LIX).

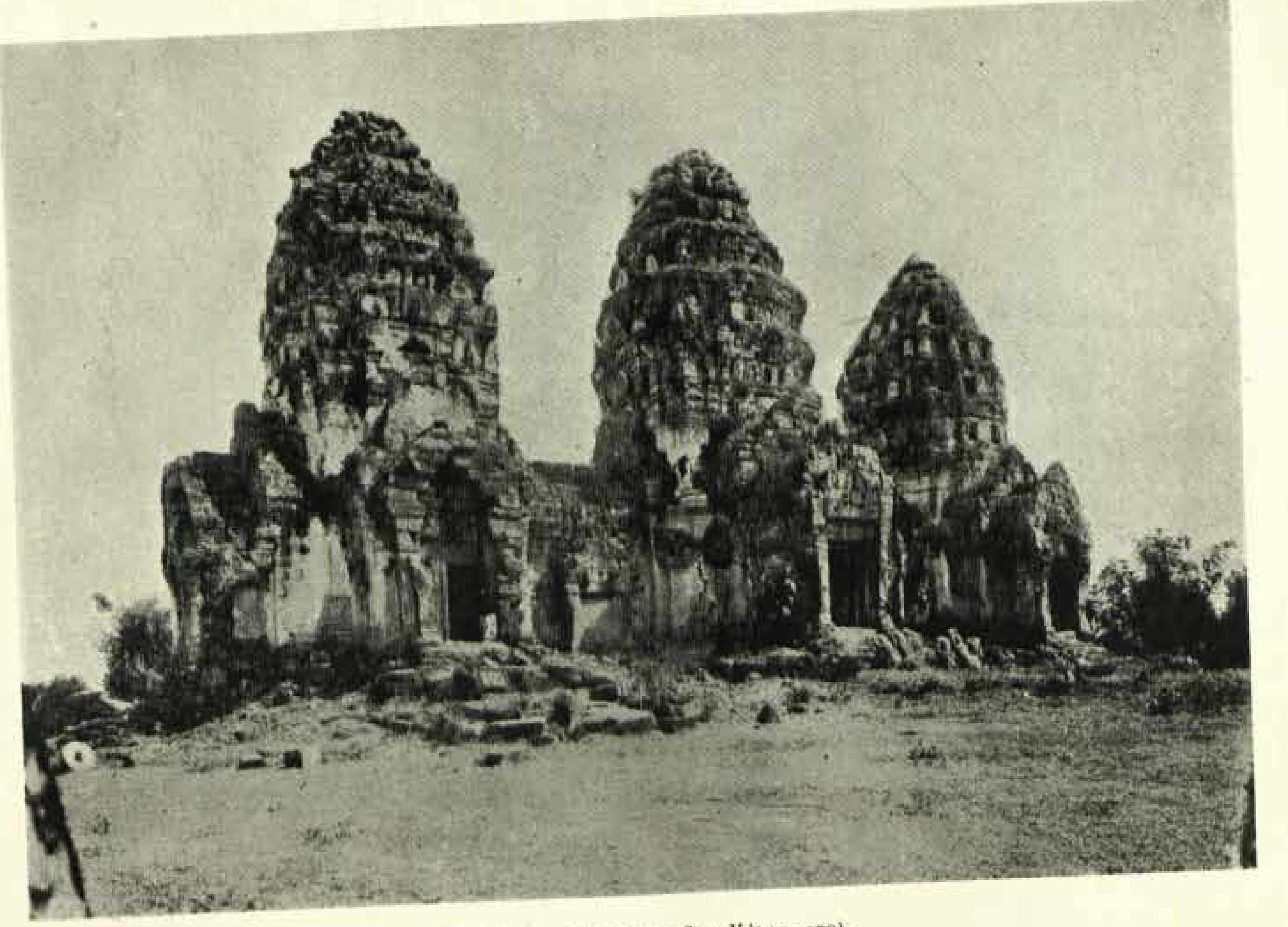
Constance Phaulkon, le conseiller de P'ra Narai, avait fait construire une vaste demeure, dont les vestiges sont encore importants et rappellent le style Louis XIV. Leur aspect est assez inattendu non loin des tours khmèrisantes de Lŏp'bŭri. Les murs de deux corps de bâtiments sont encore debout. L'ensemble devait être de belle apparence au XVIIe siècle.

---

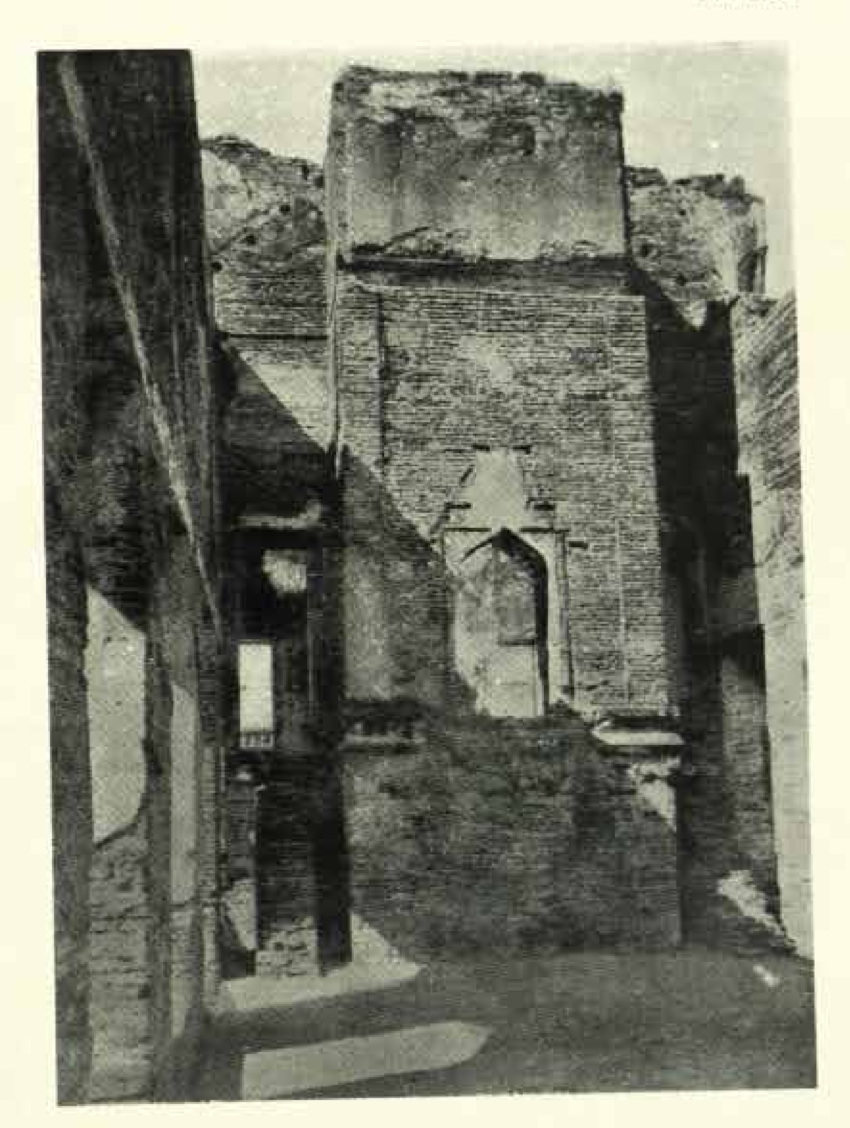
(1) Appelé par L. de Lajonquière Vat Thesathan (*Devasthāna*), *Inv.*, 465.

(2) L. de Lajonquière, p. 322.

(3) Notamment : le magnifique torse de Yakṣī de Çri T'ép. Une tête d'Asura de style khmèr analogue à celles des chaussées d'Aṅkor Thom provenant du Wăt S'ăk et les plus intéressantes têtes de Buddha provenant du Wăt Măhăth'ăt.



Lŏp'bŭri. — Wăt Prang Sām Yŏt (p. 399).



LŎP'BŪRI. — Palais Royal. P'rà T'inâng Th'âññāmmāháprasāt (p. 400).

La construction d'une voie ferrée est souvent un témoignage de la sottise de l'homme, quand elle ne tient pas plus compte du respect dû à la beauté d'un site que du danger pouvant en résulter pour un vestige archéologique. Il en est ainsi, hélas ! au Siam comme ailleurs. Après avoir approché le Wăt Măháth'ât, la ligne du chemin de fer passe à Lŏp' būri entre le *Wăt Năk'ôn Koṣá* et le *Wăt Sán Súng*. L'édifice d'entrée du premier de ces monuments est un petit sanctuaire carré en briques[1] qui possède la particularité, déjà signalée par L. de Lajonquière, de présenter des piédroits de portes en briques et un linteau en bois supportant un tympan en stuc et non en grès. La facture très habile des décors en stucage en fait à juste titre suspecter l'originalité par L. de Lajonquière.

Le *Sán Súng* ou *Sán P'ră Kan* est plus attachant au point de vue historique qu'archéologique. Sur son emplacement est un vaste hangar, couvert naturellement en tôle ondulée, que fréquentent des singes peu farouches. Une statue de Viṣṇu sans grand intérêt existe encore sur la haute terrasse en latérite ; une autre image de la même divinité, de meilleure facture, a été autrefois transportée à Äyŭth'ya. Cependant ce monument est sans doute le plus ancien de Lŏp'būri. Une inscription en môn datant des VIe-VIIIe siècles y a été trouvée ; elle se trouve actuellement au Musée de Bangkok. L. de Lajonquière a fait une bonne description de ce monument dans son *Inventaire des Monuments du Cambodge* [2].

A 2 km. au Nord-Est de Lŏp'būri, se trouve un tertre de décombres où apparaissent des briques et de la latérite marquant l'emplacement du *Wăt S'àk*. Ce monticule n'a pas encore été fouillé et il est impossible de déterminer la nature du monument qu'il recouvre. Cependant une particularité mérite d'être retenue. Les matériaux que nous avons pu examiner comportent un dispositif assez exceptionnel, employé également au Wăt Măháth'àt pour la tour principale. Plusieurs rangées de briques, jointoyées avec un ciment visible et épais, alternent dans l'appareil de la construction des tympans avec des lits de blocs de latérite. Peut-être s'agit-il là des reprises postérieures car le ciment n'apparaît pas dans les parties hautes de la tour. Le site de Wăt S'àk a donné plusieurs fragments de sculptures d'âges divers. En plus de différentes têtes siamoises, il y fut trouvé pour l'art khmèr trois têtes d'Asuras et trois têtes de Devas rappelant de très près les images des chaussées d'Añkor Thom [3]. Une grande tête de l'époque de Dvāravatī fut également recueillie en ce point. Elle figure actuellement au Musée de Bangkok, ainsi qu'une tête de Deva et une tête d'Asura.

---

(1) L. de Lajonquière, *Inv.*, t. II, p. 328.

(2) *Loc. cit.*; cf. également G. Cœdès, *Documents...*, BEFEO., XXV, p. 186, et *Journal of the Siam Society*, vol. XIX, p. 37.

(3) G. Cœdès, A.A., XII, pl. xxii.

Çrí T'èp.

Quoique nous n'ayons pu aller à Çrí T'èp, près de P'ĕc'ăbun au Nord-Ouest de Lŏp'bŭri, nous ne voulons pas omettre de noter ce site, car il est devenu d'une importance primordiale dans l'archéologie siamoise depuis les dernières découvertes qui y ont été faites. De superbes statues (pl. LX-LXII), que M. Cœdès a longuement décrites [1], y ont été trouvées récemment, complétant les renseignements que L. de Lajonquière donnait déjà sur cette région [2]. Le lieu d'origine de ces sculptures sur la rive gauche du Nặm Săk est d'un accès malheureusement assez difficile, ce qui l'a jusqu'à ce jour tenu hors de portée des archéologues en mission dont le temps est forcément limité. Mais le nombre déjà important des statues qu'on y a rencontrées justifiera pleinement à l'avenir une expédition spéciale ; les renseignements d'ordre architectural donnés par l'emplacement d'origine des sculptures pourra contribuer à éclaircir définitivement la situation dans le temps, de ces œuvres qui sont le témoignage d'un art puissant.

La différence de conception entre ces statues et les images de l'art khmèr avait déjà fortement impressionné le Ct de Lajonquière. Mais ce savant, faute de données suffisamment étendues, ne concluait que par une présomption très forte en faveur « d'un nouveau groupe, hindou d'origine, brahmaniste de religion, et ayant vécu de sa propre vie pendant un temps indéterminé » [3]. Par bonheur l'épigraphie vient confirmer les présomptions basées sur l'iconographie. Une inscription dont l'écriture est de forme nettement archaïque permet de fixer la date de ces vestiges aux environs du Ve siècle de notre ère. Seules, sur la péninsule indochinoise, les inscriptions čames de Võ-cạnh et de Bhadravarman Ier sont plus anciennes. Avec les statues de Çrí T'èp nous tenons le plus ancien chaînon actuellement connu de l'histoire de l'art dans la péninsule tout entière, et nous atteignons l'époque Gupta. Au milieu des développements, des courants, des interférences des arts hindous en Extrême-Orient, de leurs composantes et de leurs dérivés, il n'est pas inutile de fixer, lorsque l'occasion s'en présente, une des fiches qui permettent d'unir les fils de l'énorme trame de cet enchevêtrement. L'art de Çrí T'èp serait donc capital à ce point de vue, en ce sens qu'il est au début de l'évolution indochinoise, et peut-être indonésienne, de l'art colonial indien. Les archéologues se sont parfois refusé à voir dans les arts d'Extrême-Orient dont ils étaient spécialistes autre chose qu'une évolution locale à peu près indépendante des sources indiennes. Les documents de construction ne sont

---

[1] *Ann. du Musée Guimet, Bibl. d'études, Mélanges Linossier*. Cf. également A.A., XII, pl. VII.

[2] *BCAI*, 1909, pp. 198-200.

[3] *Loc. cit.*



STATUE DE ÇRÍ T'ÊP, Musée de Bangkok (p. 402).



Statue de Çrí T'ép. Musée de Bangkok (p. 402).



Statue de Çrí T'ép, Musée de Bangkok (p. 402).

pas les seuls qu'il faille envisager; les données épigraphiques, les parentés iconographiques sont également précieuses. M. G. Cœdès fait lumineusement ressortir à ce sujet la cristallisation conventionnelle, conséquence des prescriptions d'école, qui, de la formule indienne *tribhaṅga* si expressivement humaine, conduit à la rigidité figée des images postérieures au VIIe siècle.

P'ĭṣṇŭlòk.

A 250 kilomètres au Nord de Lŏp'bŭri, se trouve la petite ville de P'ĭṣṇŭlòk à cheval sur les rives du Mĕnăm Nan. Les monuments les plus anciens se trouvent en aval à 8 km. environ, à l'emplacement probable que la ville occupait primitivement. Nous verrons d'ailleurs à Sŭkhót'ăi et à Săvănk'ălòk ces mêmes déplacements dus aux changements survenus dans les cours d'eau, aux pillages des conquérants, aux caprices des souverains. L'ancienne ville de P'ĭṣṇŭlòk date de l'occupation khmère. Les vestiges intéressants de celle-ci se réduisent aux ruines d'un monument, le Wăt Čŭḷamăṇi, construit sur le modèle de l'édifice central du Wăt Măháth'ăt de Lŏp'bŭri. Les stucages qui en constituent le décor sont particulièrement fins et intéressants. Nous y reviendrons après avoir jeté un coup d'œil sur les monuments postérieurs de la ville actuelle.

Au centre de la ville se dresse le *Wăt Măháth'ăt* (ou *Wăt P'ră C'ĭnărăt*). Les planches dessinées par Fournereau [1] reproduisent le plan reconstitué de cet important ensemble. Un prang central, construit en 1482 en remplacement, paraît-il, d'un čedi t'ăi datant de l'époque de Sŭkhót'ăi, était entouré sur chaque axe de quatre sanctuaires. Celui de l'Est est ruiné, il n'en reste que les hautes colonnes et un Buddha debout en maçonnerie (pl. LXIII, a). Ceux du Nord et du Sud servent de dépôts où sont réunies des images du Buddha d'intérêt très divers. Dans le wăt de l'Ouest où le culte se célèbre avec assiduité se trouve une image du bienheureux considérée par les Siamois comme la plus belle statue en bronze du Buddha qui soit dans leur pays (pl. LXIII, b). C'est le fameux P'ră C'ĭnărăt (*Jinarāja*). La reproduction exacte de cette statue se trouve au Wăt Bĕñčămăbŏp'ĭt à Bangkok. Ce dernier temple, de construction toute récente, se distingue par la recherche de matériaux de choix, heureuse réaction contre la pauvreté de la matière généralement employée en Extrême-Orient. Le fait d'avoir choisi la reproduction du P'ră C'ĭnărăt pour un sanctuaire aussi soigné est tout à fait significatif de l'estime dans laquelle les Siamois tiennent cette image. Ce Buddha, dont l'uṣṇīṣa se termine en forme de flamme, dont le rabat de l'écharpe est allongé sur le torse et dont les jambes sont en paryaṅkāsana, c'est-à-dire posées l'une sur l'autre, est du type siamois classique de Sŭkhót'ăi.

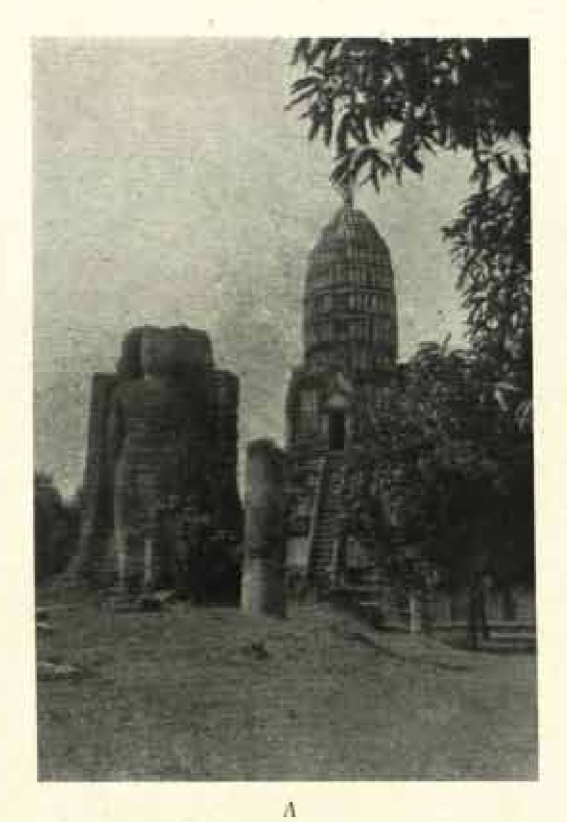
(1) *Le Siam ancien*, t. II, pl. xli.

La tour principale du Wăt Măhâth'ât a la forme générale d'une tiare aux multiples décrochements tendant vers la silhouette cylindro-conique. Cette tour est assise sur un haut soubassement avec chapelles et portes axiales, auxquelles on accède par un escalier fort raide dans la direction de l'Est. Ce genre de monument est justement défini ainsi par de LAJONQUIÈRE [1] : « Le Prang est... le lien entre les architectures cambodgienne et siamoise.... Afin de ne pas créer de confusion... nous ne l'avons pas classé parmi les monuments de l'art cambodgien comme nous avons été tenté de le faire tout d'abord. » Si nous comparons ce monument avec le Wăt P'ră Th'ât de Râtbŭri par exemple, que nous avons défini « d'art khmèr évolué » (pl. XLVIII), nous constatons en effet qu'à P'ĭṣṇŭlòk, tandis que les parties hautes conservent à peu de chose près le même nombre d'éléments : étages, décrochements, acrotères d'angles, frontons, la proportion générale de l'ensemble a évolué et s'est en quelque sorte abâtardie. Au lieu de s'affiner en ogive, le profil de la tour monte verticalement au long de quatre étages pour s'amincir brusquement et angulairement vers le sommet. Cela donne à ce vaste dôme fait de petits éléments un aspect lourd et disgracieux d'où toute dominante est exclue. Les détails ont pris plus de volume tout en diminuant de finesse. Quant au vestibule qui précédait l'entrée de la chapelle centrale vers la face Est, il s'est réduit et s'est accolé au corps même du prang. A P'ĭṣṇŭlòk encore, il est perché sur un haut soubassement, destiné sans doute à permettre à l'ensemble de se dégager au-dessus des toits des sanctuaires axiaux.

Rapprochant ainsi les exemples de cette architecture dérivée de l'art khmèr, on reconstituerait facilement les étapes d'une évolution qui, empressons-nous de l'ajouter, aurait donné sans aucun doute un tout autre résultat sur le territoire khmèr et sans l'influence t'ăi. En ce qui concerne le plan général de l'édifice et en conservant Râtbŭri à titre de comparaison, nous constatons que ce dernier monument agrémenté de tours secondaires dans les diagonales, donnait avec plus d'échelle à l'ensemble un sentiment d'homogénéité qui fait défaut à P'ĭṣṇŭlòk. Le prang « khmèr évolué », ainsi associé aux wăts à la siamoise, va se transformer encore lorsque nous allons le voir tout à l'heure accolé aux bibliothèques, aux reliquaires et stūpas birmans ou t'ăi.

A 200 m. à l'Est de la voie ferrée, près d'un km. au Nord de la gare, se trouve le *Wăt Ărăññĭk* (fig. 49 ; pl. LXIV). A vrai dire, la broussaille ne nous a pas permis d'approcher du pied du monument. Le terrain sur lequel celui-ci est construit porte plusieurs tumuli de petites dimensions. Des dégagements ou des fouilles donneraient sans doute des résultats intéressants en ce point. La partie qui émerge de la broussaille est constituée par un corps sur plan carré comportant sur chacune de ses faces et dans une niche une image du Buddha debout. Le tympan de la niche contient également une image assise du Bienheureux. Ce motif ne subsiste que sur une face du monument : le décor

(1) *Inv.*, t. II, p. XI.

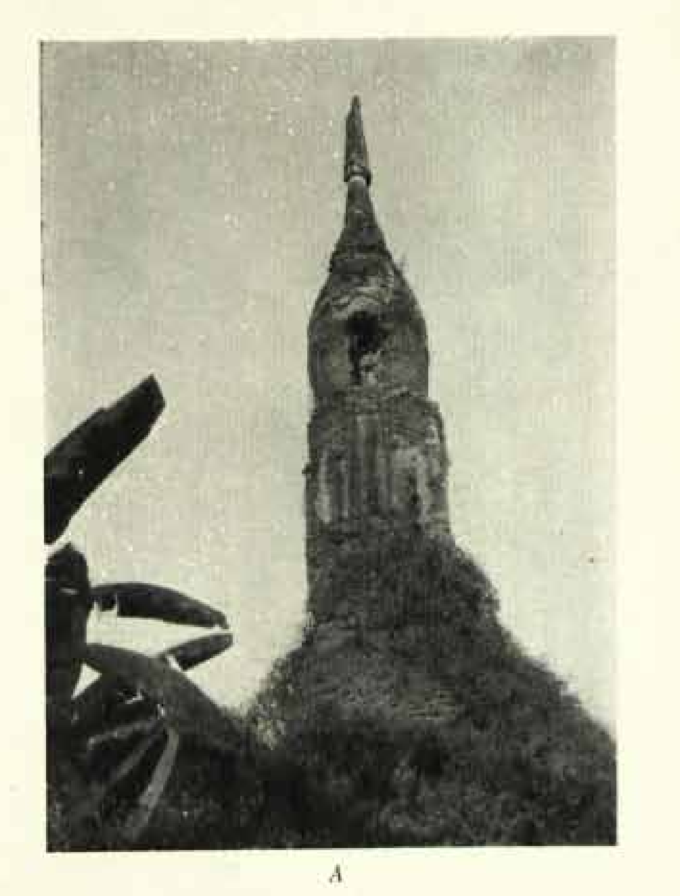


A



B

P'ISṆŪLŌK. — Wăt Măhāth'ăt (p. 403).



A





B

P'iṣṇŭlôk. — Wăt Árăññĭk (p. 404).

sculpté dans le stuc sur corps en briques a disparu sur presque toute la surface de la construction. Le corps sur plan carré comporte aux angles un double décrochement qui sert à rattraper la forme circulaire du bulbe surmontant cet étage ; ce bulbe s'amincit pour devenir très effilé vers son sommet. Son aspect

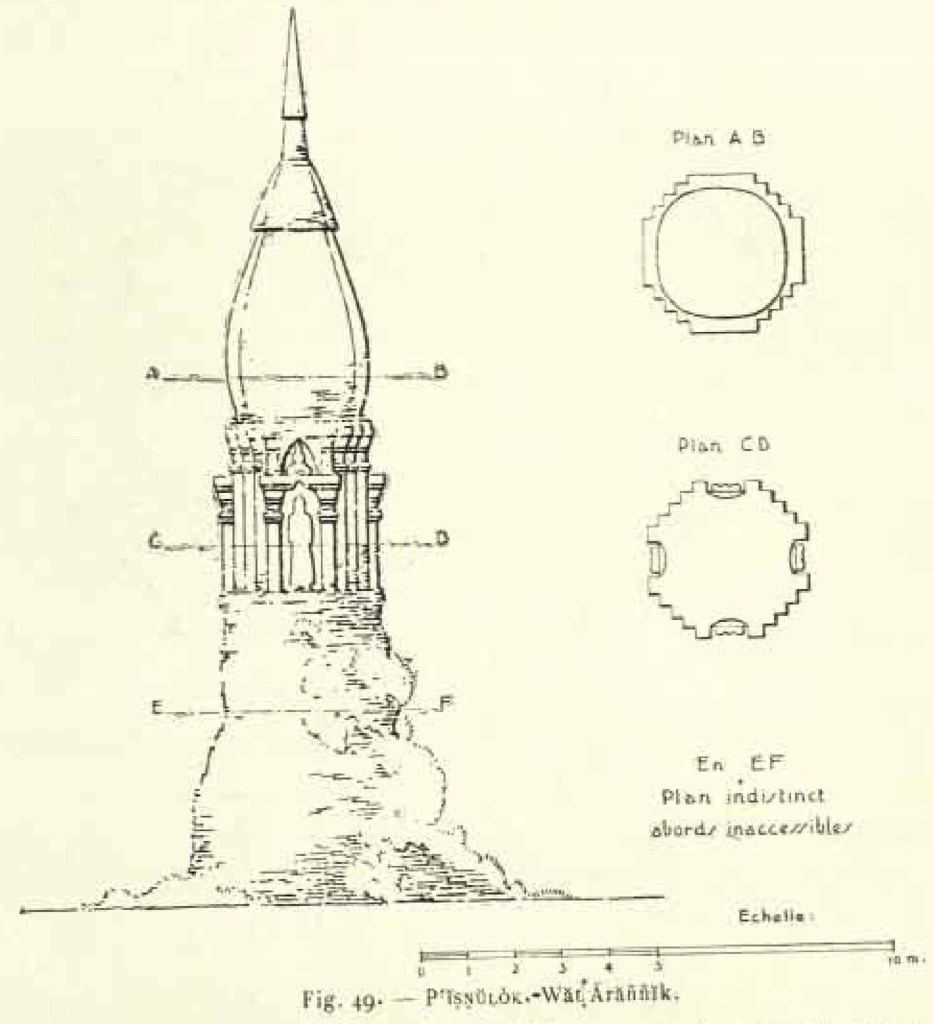


Fig. 49. — P'ịṣṇŭlŏk.-Wăt Ârăññĭk.

est nettement influencé par l'architecture t'ăi et ne rappelle aucun des monuments déjà visités dans le Sud. Une cavité a été bûchée jusqu'à l'axe de l'édifice, sur une des diagonales, sans doute par des pilleurs de ruines à la recherche d'un trésor imaginaire.

Nous avons cité plus haut la ville ancienne et le *Wăt Čŭḷamăṇi*. Une inscription due à P'ră Narai encore in situ nous apprend que c'est au roi Paramatrailokanātha qu'est due la construction du vĭhán.

Ce qui reste de la partie ancienne de ce monument est réduit au vestibule ; encore la toiture en est-elle écroulée. Ce vestibule s'ouvre, dans la partie

Est de son corps principal, par deux portes Nord et Sud en plus de la porte normale de l'Est. Les deux portes latérales sont semblables à cette dernière (fig. 50-52 ; pl. LXV-LXVII). Le gros œuvre est fait de blocs de latérite très

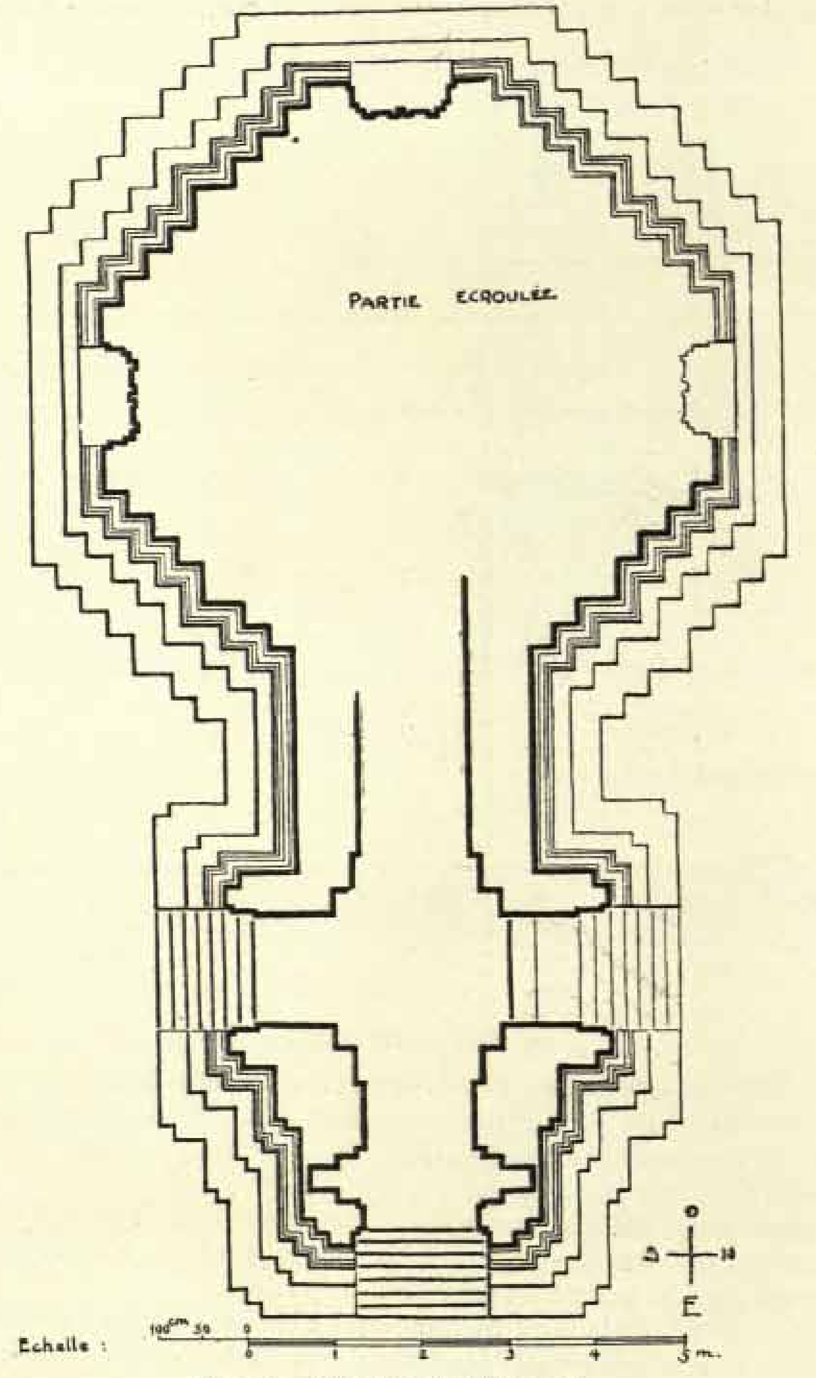
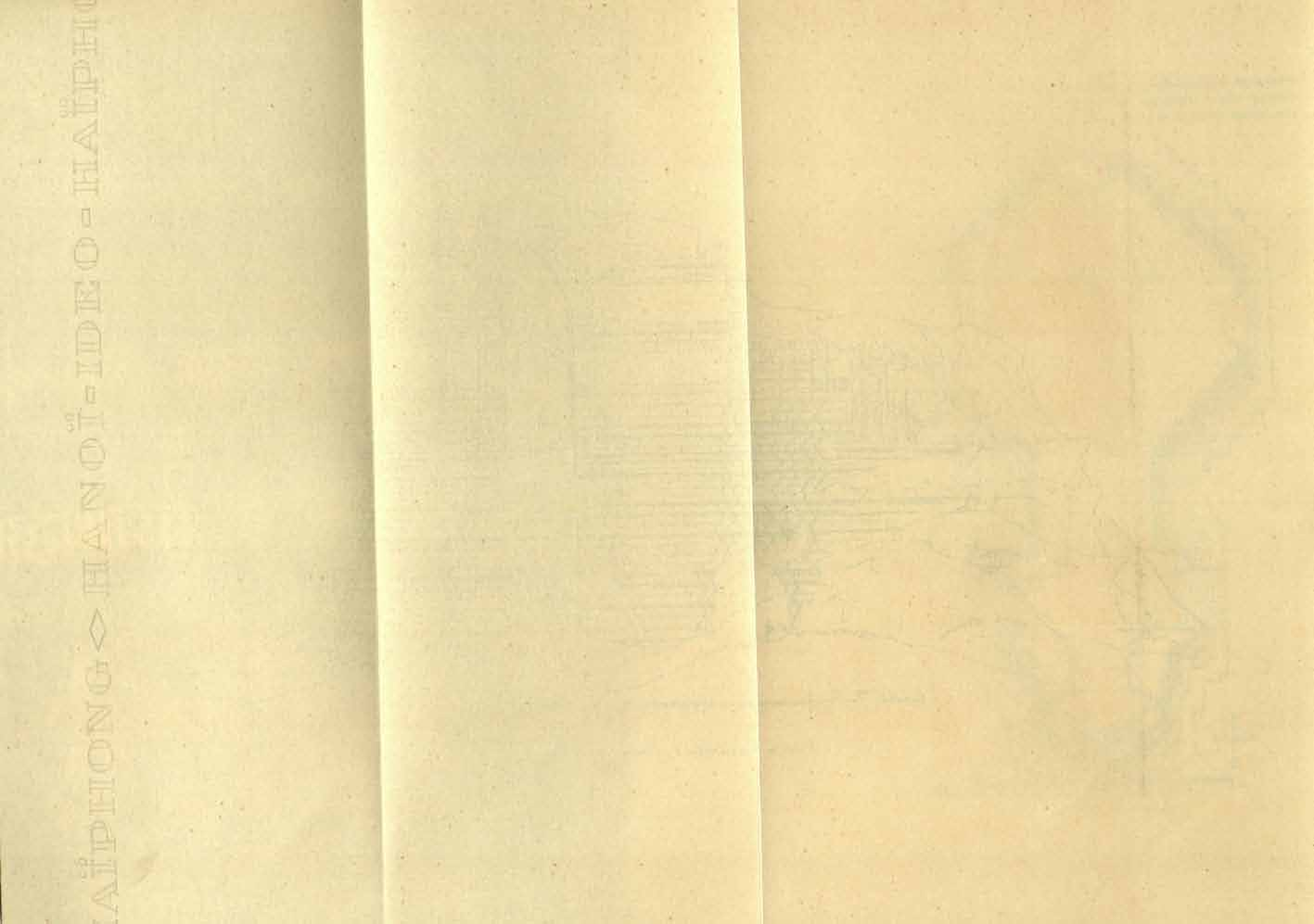
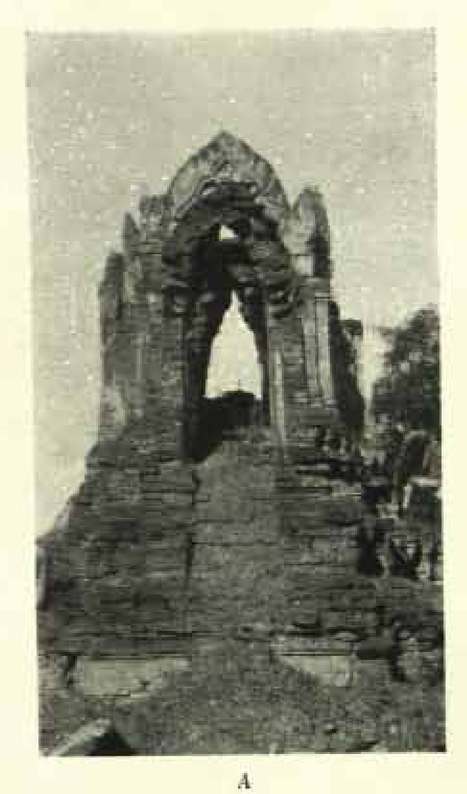


Fig. 50. — P'ĬṢṆŬLÒK. Wăt Čŭḷamāṇi.

Echelle: 100 50 0 — 0 1 2 3 4 5 m.

P'issnulōk. Wat Čūlamāṇi. Face Sud (p. 406 sqq.).





A



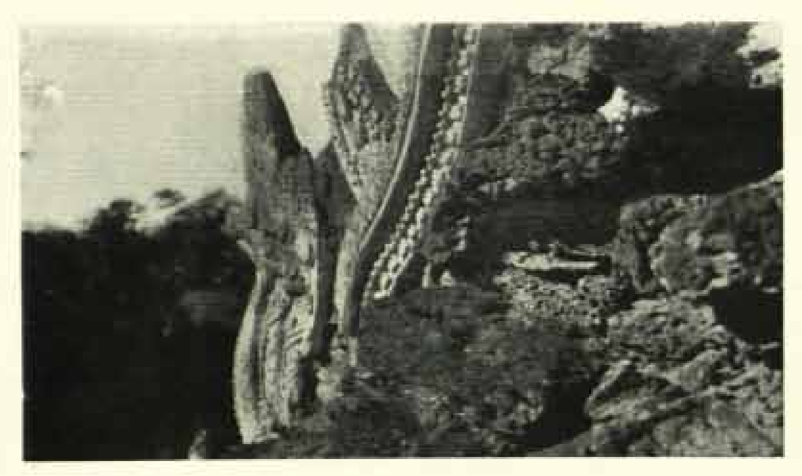
B

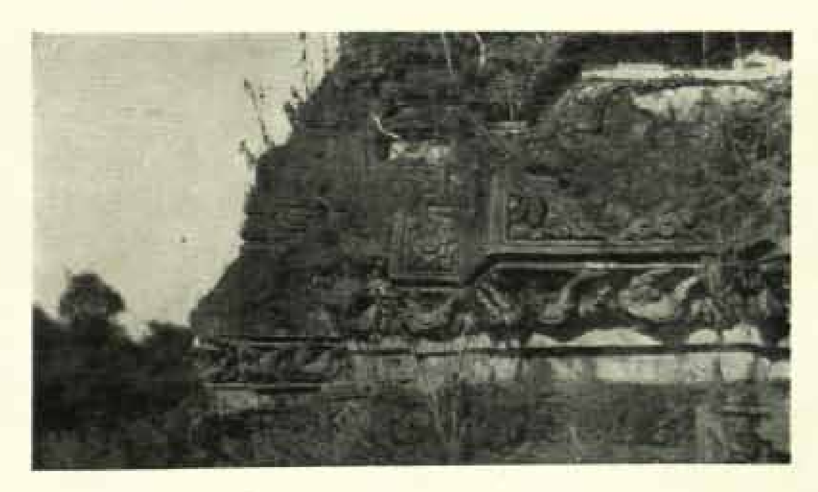


C

P'IṢṆULŌK. — Wät Čūḷamaṇi (p. 406 sqq.).
A, Face Est. B, Face Sud. C, Vue du Nord-Est.







P'iṣṇulōk. — Wăt Čūḷamaṇi. Détails du décor sur stuc (p. 406 sqq.).

aérée et irrégulière. La latérite était recouverte, et l'est encore en partie, par du stuc très finement sculpté. Le décor est particulièrement fouillé à l'imitation de certains monuments de grès où peu de place a été laissée sans ornementation. Les pilastres et les panneaux latéraux des murs présentent même un lambris et un lambrequin de peu de relief, dont le décor paraît emprunté à des motifs de broderie. Sous le bandeau orné de rosaces et de feuillages en rinceaux, qui sert de cimaise au soubassement, la doucine est décorée d'oiseaux,

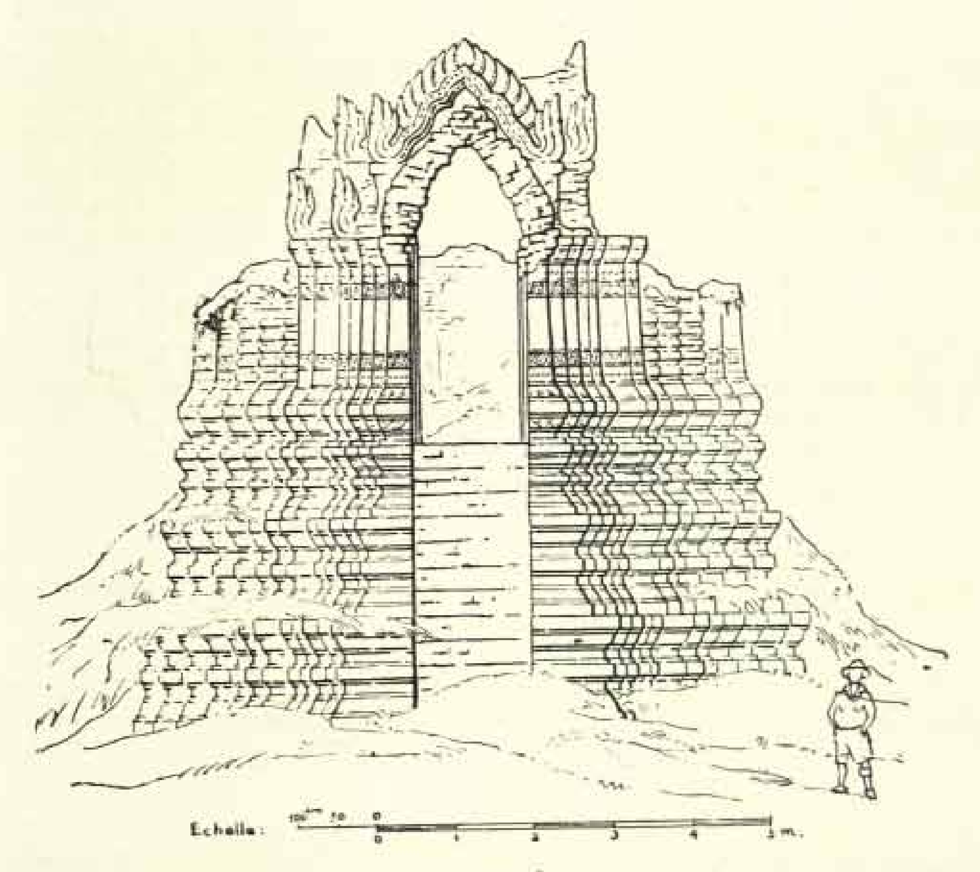
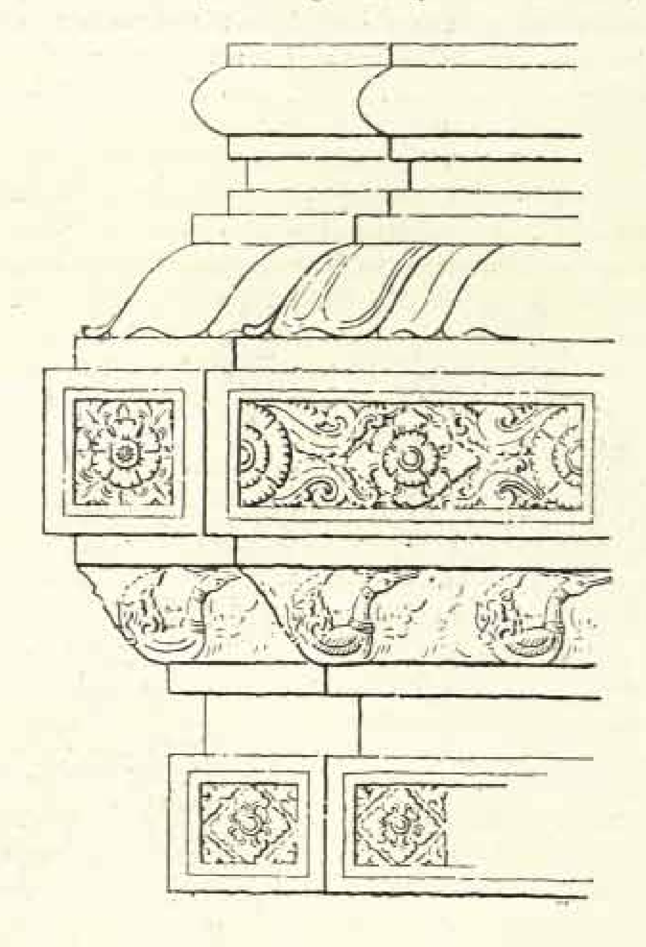


Fig. 51. — P'IṢṆULŌK. Wăt Čūḷāmaṇi. Face Est.

sorte d'aigrettes ou de haṃsa en file (pl. LXVII, c). Les tympans semblent ne pas avoir existé. Le fronton au dessin en courbes en forme de fleurons pour les portes Nord et Sud (pl. LXVI, c) découpe sur le vide sa forme souple. A l'Est, il est prolongé à la place du tympan qu'il encadrerait, par un léger avant-corps : il n'en reste que l'appareil de la voûte à encorbellements successifs, faits de blocs de latérite particulièrement hétérogènes (pl. LXVI, B). Les motifs d'angles de ce couronnement sont constitués par cinq nāgas assez

curieusement stylisés, ou mieux quatre nāgas entourant un garuḍa [1] : l'état du stucage laisse un léger doute à ce sujet. Au-dessus de l'animal central qui est de mêmes dimensions que ses voisins, est un petit personnage à cheval sur une sorte d'arçon triangulaire (pl. LXVII, A et B). La moulure



Echelle : 1 m.

Fig. 52. — P'IṢṆULÔK. Wat Čūḷamaṇi. Détail du soubassement du corps principal.

courant autour du fronton est semée de fleurons, perlettes, rinceaux en files et chapelets. Des tailles de truelle ont simulé dans le stuc, à éloignements convenables, un appareil très fin, ce qui conduit à penser que les artisans du

(1) Cette figuration du garuḍa entre les nagas existe en bronze. FOURNEREAU, *Siam ancien*, t. I, p. XXV, nous en donne un très bel exemple dont le décor et la facture sont nettement apparentés aux motifs d'angle du Wat Čūḷamaṇi. Cf. également fig. 53.

monument ont voulu systématiquement imiter le travail sur pierre autant qu'il était en leur pouvoir et jusqu'au trompe-l'œil. Sur l'extrados de la voûte sont figurées par des rainures alternativement larges et étroites les tuiles de la couverture. A la croisée de l'axe des baies Nord et Sud avec l'axe principal devait s'élever un couronnement de prasāt ; le motif d'angle Sud-Est de cette partie centrale existe encore. Le sanctuaire proprement dit est complètement écroulé.

Le monument tout entier avait 7 m. 50 de large sur 15 m. de long à la base. La partie du vestibule qui subsiste mesure près de 9 m. de haut. La porte du Nord a été murée sans doute pour consolider l'ensemble à une époque indéterminée. Ce monument est entouré de six petits stūpas écroulés et pillés le bordant au Sud et au Nord. A l'Ouest, se trouvent les vestiges du bōt entouré, ainsi qu'il est d'usage, de p'rā séma. A l'Est, on voit les restes d'une autre salle largement encadrée de vestiges de stūpas. Au Nord de cette salle, toujours dans l'intérieur de la grande enceinte quadrangulaire qui entoure l'ensemble du monument, est un petit lieu de culte également ruiné qui contient l'inscription dont il a été parlé plus haut.

Tel qu'il est, le Wāt Čūḷamāṇi est surtout intéressant comme un témoignage d'architecture khmère à la périphérie de la zone d'expansion du Cambodge, et comme l'exemple d'une recherche un peu décadente et maniérée dans la profusion du décor. Celui-ci tend à s'inspirer directement, soit de dessins de broderie ainsi que nous l'avons montré précédemment, soit de la finesse du détail des objets en bronze. Le motif des frontons se retrouve d'ailleurs à peu près exactement dans un encadrement de statue en bronze provenant de Sûp'ăn, actuellement au Musée de Bangkok, qui « reproduit fidèlement le motif du nāga flammé si caractéristique de l'architecture khmère » (1) (fig. 53). Sans toutefois établir de rapprochement avec le temple de Bantāy Srĕi (2), on ne peut s'empêcher de penser à ce bijou d'architecture devant le Wāt Čūḷamāṇi de P'ĭṣṇŭlòk. On y rencontre le même excès de surfaces ornées, les mêmes frontons en accolades fleuronnées et trilobées, les mêmes amortissements en nāgas polycéphales.



Fig. 53. — Sûp'ăn.
Encadrement de statue en bronze.

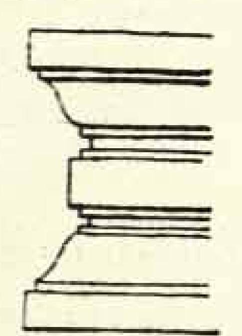
(1) G. Cœdès, A.A., XII, pl. xxiv.
(2) *Le Temple d'Içvarapura*. Mém. archéol. EFEO. I.

Săvănk'ălòk.

Comme à P'ĭṣṇŭlòk, l'emplacement de la ville actuelle de Săvănk'ălòk est d'un choix relativement récent. Il date en effet du fondateur de la dynastie régnante. L'ancienne cité, « Mương Kău », se trouve sur la rive droite du Mènăm Yŏm, à 16 km. de la ville actuelle qui est située sur la rive gauche. Le cours de la rivière descend vers Sŭkhót'ăi qu'elle rencontre à 50 km. en aval. Les vestiges encore importants du *Wăt Măhăt'ăt* se trouvent à l'emplacement de la ville ancienne, à l'angle saillant formant promontoire dans un coude prononcé de la rivière coupée de rapides. Cette ville, nommée probablement *C'ălieng*, fut une des dernières villes septentrionales soumises à l'influence khmère. Les T'ăi, au cours de leur lente infiltration, comprirent l'importance stratégique de ce site commandant l'aval du Mènăm Yŏm et construisirent une ville nouvelle à moins d'une lieue à l'Ouest. Ce fut Çrī Sătc'ănalăi, capitale jumelle de Sŭkhót'ăi.

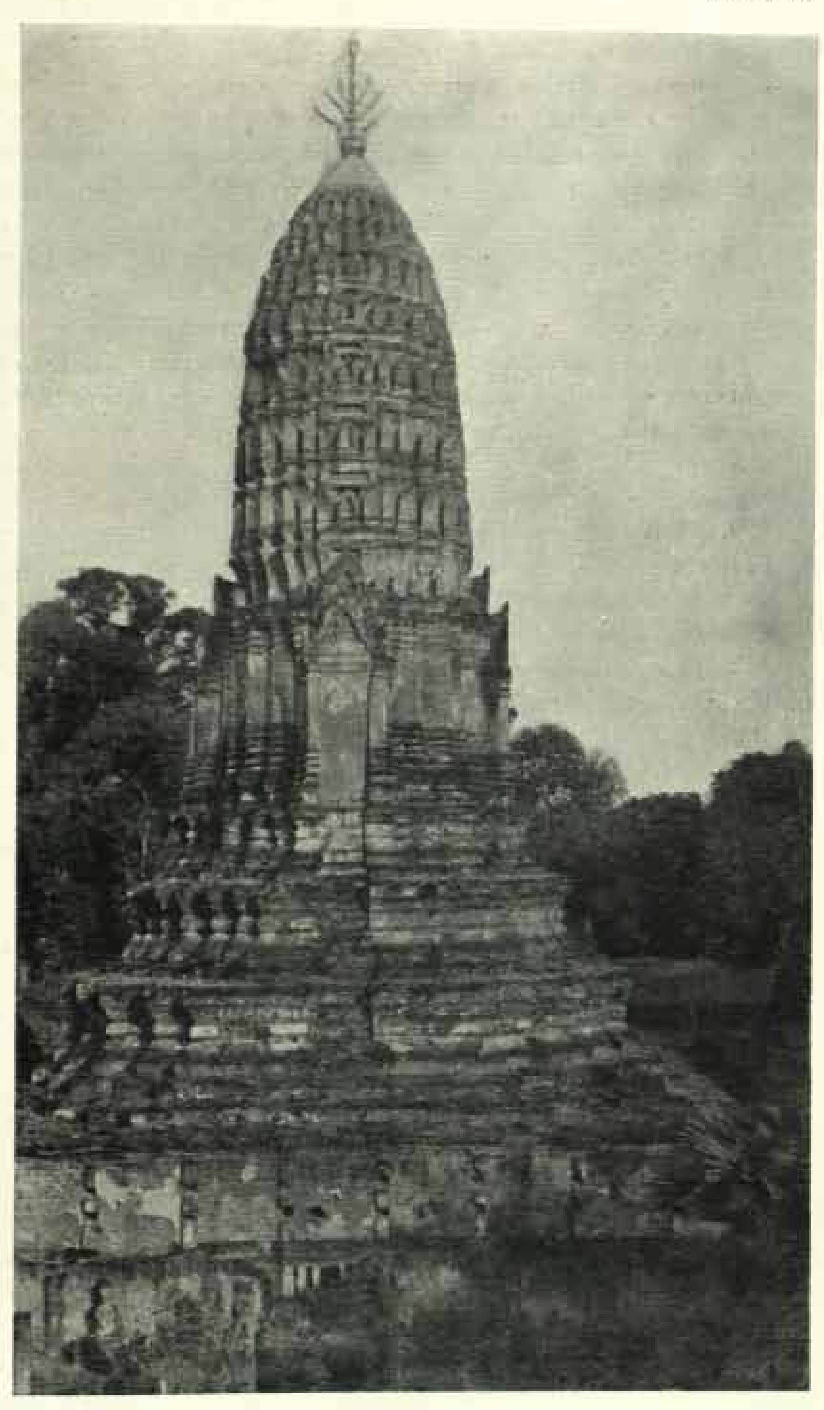
Il n'y aura donc pas lieu de nous étonner de rencontrer à l'emplacement de l'ancienne cité de C'ălieng un monument d'esprit khmèr, comptant d'ailleurs parmi les plus beaux de cet art, et à Çrī Sătc'ănalăi des stūpas d'inspiration nettement siamoise.

Le plan restitué du *Wăt Măhăth'ăt* a été dessiné par Fournereau [1] sous le nom de *Wăt P'ra Prang*. Les ruines qui existent actuellement ont grande allure. Quoiqu'un monastère en activité soit à proximité, ni entretien, ni culte ne semblent présider, à défaut du Service archéologique siamois, à la conservation de ce monument (pl. LXVIII-LXXI). Le prang central (pl. LXVIII) élevé sur un haut soubassement comporte huit étages dont le galbe adouci et progressif forme une ogive harmonieuse. Chacun de ces étages présente, en plus de frontons axiaux, vingt-huit antéfixes qui ne portent aucun décor, mais sont en harmonie avec les proportions de l'ensemble. Le couronnement a été restauré récemment. Il est surmonté du navaçūla ou triple triçūla et de parasols de grandeur décroissante en métal doré. Le soubassement est à trois hauts piliers dont le profil correspond au type à moulures symétriques : talons droits et renversés séparés par un large bandeau rectangulaire (fig. 54). Il repose lui-même sur un large socle de plan carré entouré d'une quadruple galerie-portique. Deux de celles-ci étaient occupées par des images du Buddha.

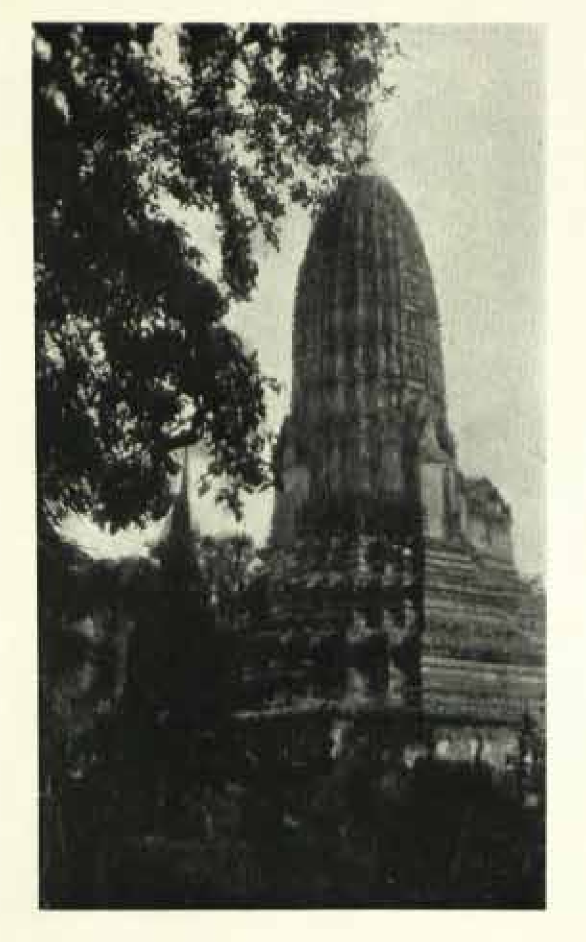

Fig. 54. — Soubassement à moulures symétriques.

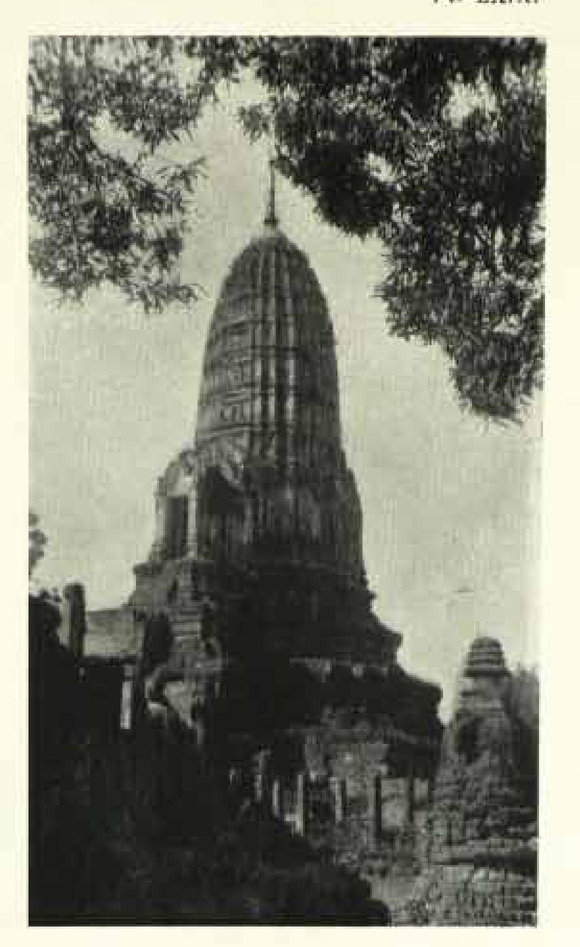
Sur les axes existaient trois chapelles, et un sanctuaire à l'Est, dont il ne reste en place que les hautes colonnes et quelques

[1] Fournereau, *Le Siam ancien*, t. II, pl. xxxvii.

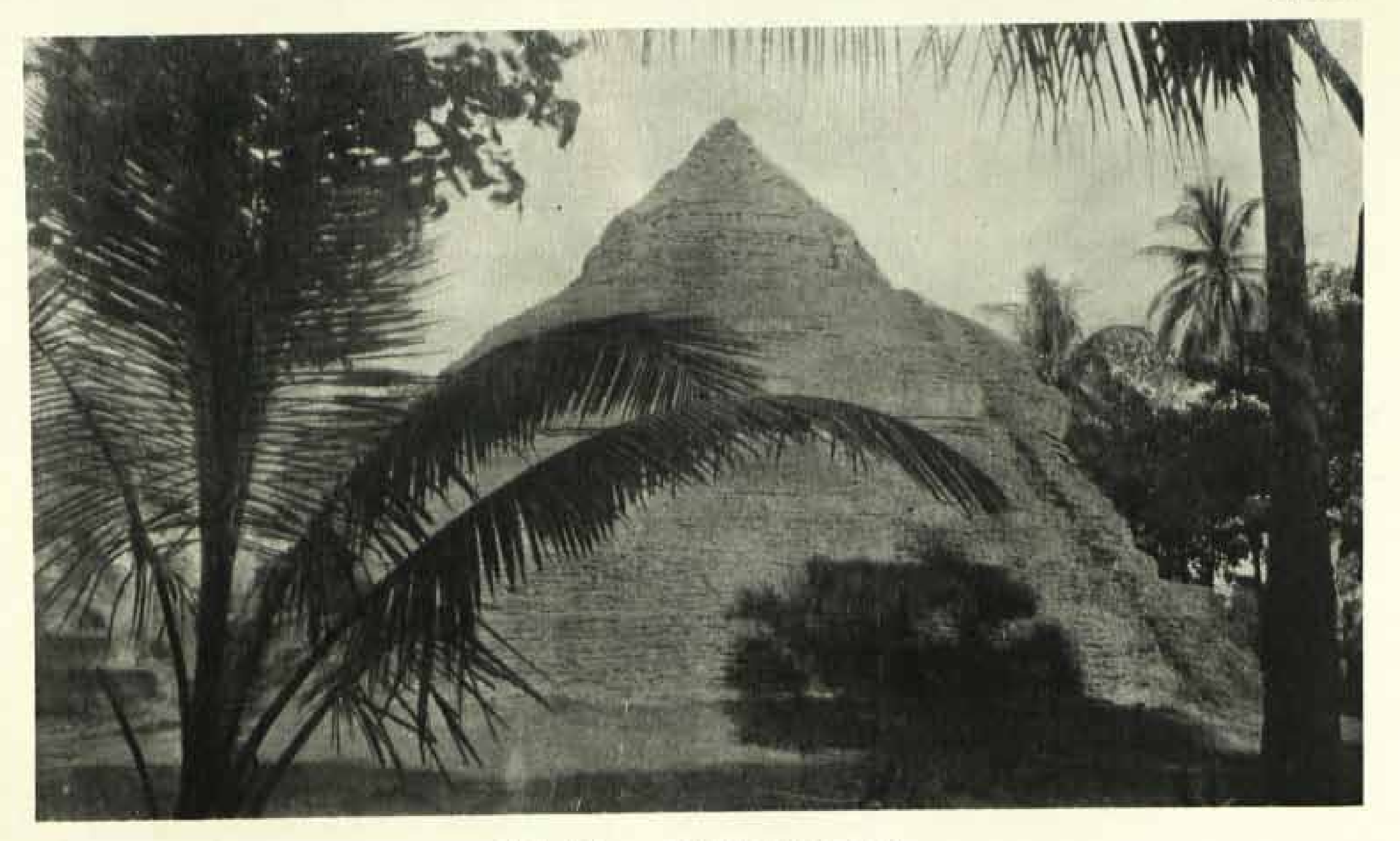


Săvănk'ălŏk. — Wăt Măhăth'ăt (p. 410 sqq.)





SĀVĀNK'ĀLŌK. — Wăt Máhāth'at (p. 410 sqq.).



Săvănk'ălôk. — Wăt Măhath'at (p. 411).



A



B

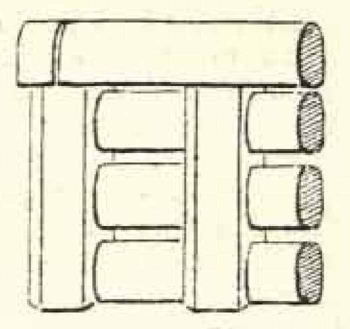


C

Săvănk'alŏk. — Wat Mâhâth'ât (p. 410-411).

images du Buddha en maçonnerie (pl. LXIX). Parmi celles-ci, un Buddha marchant, en haut relief (pl. LXXI, A) d'une taille imposante (6 à 7 m. de haut), est un remarquable exemple de la statuaire du type de Sŭkhót'ai. Malgré la matière ingrate, la robe monastique et les plis du rabat sont d'une excellente exécution; l'expression du visage, d'une majesté simple, est bienheureuse et calme.

Quelques petits stūpas se dressent dans l'enclos même des prang et des sanctuaires. Cet enclos est limité par une enceinte rectangulaire d'un type assez inusité pour qu'on s'y arrête quelques instants. La meilleure comparaison qu'on en puisse faire est sans aucun doute celle de la célèbre clôture du stūpa de Sānchi (fig. 55). C'est la traduction en matériaux cyclopéens, blocs énormes de latérite taillée en cylindres et demi-cylindres, de ce qui devait être à l'origine fait de gros troncs d'arbres (pl. LXXI, B et C). Les portes de cette enceinte, à l'Est et à l'Ouest, sont composées de trois longs tambours verticaux d'une taille supérieure à celle des montants de la clôture, sur lesquels reposent, en guise de linteaux, deux blocs considérables taillés à deux pentes comme une toiture, avec décrochement au droit des piliers latéraux. L'arête de ces décrochements s'agrémente d'une pierre taillée en forme de fronton surmonté d'un pinacle, et dans l'axe de l'ensemble se trouve une réduction de prasāt fort spirituellement placée avec ses diagonales sur les axes cardinaux. Le sol extérieur à l'enceinte est au niveau de la partie supérieure des colonnes de la clôture. Celle-ci constitue donc, au surplus, une sorte de mur de soutènement des terres extérieures. On descend au portail de l'enclos par un escalier en déblai. Ce mur date vraisemblablement du XIIIe siècle et aurait été construit par le roi Rāma K'ămhêng.


Fig. 55. — Clôture du stūpa de Sānchi.

A l'Ouest et dans l'axe de cet ensemble, se trouve un vaste stūpa (pl. LXX) inachevé ou ruiné qui se présente sous l'aspect d'un énorme tronc de cône. Il est entouré d'une enceinte, qui prolonge celle que nous venons de décrire par ses faces Nord et Sud, et qui contient un autre sanctuaire derrière le stūpa conique.

Nous avons noté dans les premières pages de notre préface le fait que le Service archéologique procédait parfois à des débroussaillements pour le passage des souverains. Ce fut le cas à Çrī Săc'ănalăi il y a quelques années. Malheureusement la brousse a repris ses prérogatives. La planche LXXII montre le *Wăt C'ang Lôm* « entouré d'éléphants » derrière sa barrière de ronces. Les stūpas de ce modèle, avec éléphants cariatides, se rencontrent sur plusieurs sites. Ils sont d'ailleurs inspirés du *Mahāthūpa* de Ceylan. Une muraille de latérite entoure celui-ci. Elle est de même type que celle que nous venons de

décrire au Wāt Māhāth'āt de Sāvǎnk'ālòk et sans doute due au même souverain. Les éléphants, comme le corps du stūpa, sont en latérite recouverte de stucage et considérablement ruinés.

Notons encore, toujours au sein d'une végétation gênante, le *Wāt Čedi Čĕt Thèu* (pl. LXXIII, A) qui couvre une vaste superficie. La ville était entourée d'un rempart de latérite qui s'étendait sur plus de 4 km. et qui est bien conservé. On accède par des degrés de latérite perdus sous la brousse au sommet d'une colline où se dresse également un stūpa singhalais, le *Wāt Khâu Ñāï*, qui domine au Nord-Ouest l'ancienne cité.

Une étude approfondie des influences diverses et de leurs conséquences architecturales ou iconographiques à propos de chaque objet rencontré nous entraînerait en diversions dépassant le cadre de cette étude. Cependant, les musées locaux de Sāvǎnk'ālòk et de Sŭkhót'āi nous en fournissant le prétexte, nous ne voulons pas passer sous silence les poteries dont on trouve de nombreux spécimens dans les musées et surtout les traces de fours que l'on rencontre dans la région.

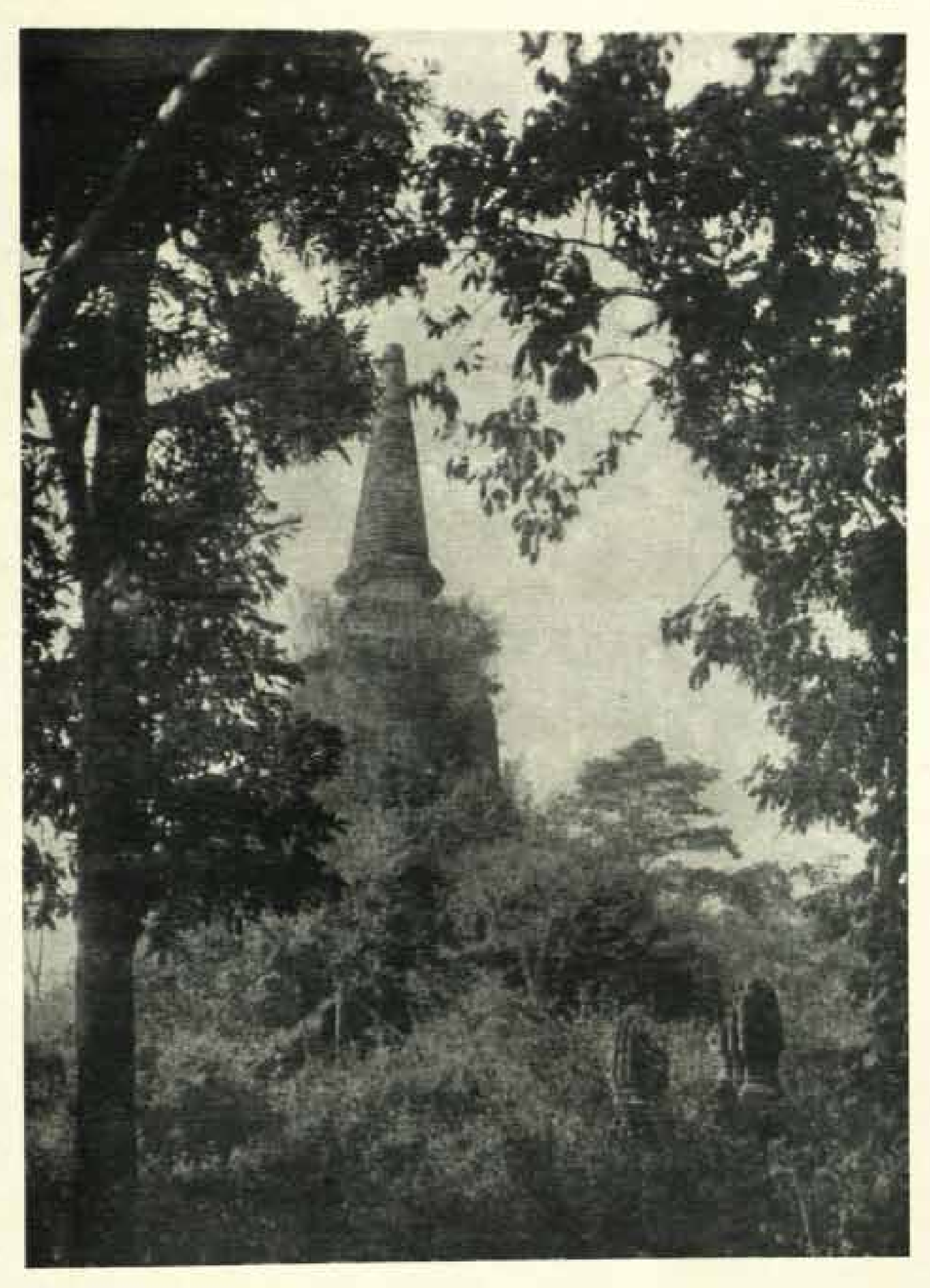
A l'étude des nombreuses vaisselles indochinoises, depuis l'âge de la fabrication dite « au panier » jusqu'au « bleu de Huê » moderne, la région de Sāvǎnk'ālòk-Sŭkhót'āi offre un exemple à peu près unique à notre connaissance et irréfutable d'industrie locale. Si on n'avait pas trouvé les fours anciens, le nombre de pièces collées ou soudées, de « ratés », déformés par le feu, de poteries brisées, usagées ou non, que renferme le sol de la région suffiraient à prouver le voisinage immédiat de l'industrie créatrice. Mais, suivant l'opinion formulée par FOURNEREAU dans son excellente étude sur la céramique t'āi, cette fabrication a succédé à une période d'importation de Chine de poteries analogues, telles qu'on les retrouve sur tout le reste de la péninsule indochinoise, du Cambodge au Čampa.

Les poteries de Sāvǎnk'ālòk-Sŭkhót'āi sont le plus souvent revêtues soit d'une couverte verte, soit d'une couverte blanche à décor brun [1].

FOURNEREAU écrit que la fabrication de ces céramiques a complètement cessé et qu'on n'en fait plus au Siam. Nous avons pu voir, pour notre part, des ateliers et des fours où des artisans shans à C'ieng Māī fabriquent des poteries, d'ailleurs fort bon marché, rappelant de très près les céramiques de Sāvǎnk'ālòk. A côté de ces vases, ils manufacturent également des services de toilette copiés sur des modèles européens. Notons ceci simplement pour

---

[1] G. CŒDÈS, *A. A.*, XII, pl. XI. Voici, d'après cet auteur, les ouvrages ou articles, en plus de FOURNEREAU, ayant étudié la céramique de Sāvǎnk'ālòk : T. H. LYLE, *Notes on the ancient pottery kilns at Sawankalok* (Journ. anthrop. Inst., XXXIII, 1903) ; C. H. READ, *A chapter in the history of Celadon* (Japan Soc. of London, 1909) ; E. A. VORETZSCH, *Ältere siamesische Töpferarbeiten* (O. Z., 1916, pp. 164-173) ; W. A. GRAHAM, *Pottery in Siam* (J. Siam Society, XVI, p. 1) ; R. S. le MAY, *A visit to Savankalok* (Ibid., XIX, p. 63).



Çrî Sătc'ănalăi. — Wăt C'ąng Lọm (p. 411).

prouver, à titre d'exemple, l'importance d'influences précises, pour l'étude des formes anciennes. Si l'industrie des poteries céladonées et blanches de Sävånk'ālòk survit à proximité de son site d'origine, elle a su d'autre part évoluer selon la demande des besoins modernes siamois. Cette souplesse d'adaptation a été constatée déjà, en d'autres manifestations, de la part des artisans chinois.

Th'ani (Sůkhót'ăi).

Ainsi que Sävånk'ālòk, Sůkhót'ăi comporte deux villes, l'ancienne capitale et *Th'ani*, la ville administrative moderne.

Fournereau [1] en fait une description qui est encore à peu près exacte. Seules les difficultés d'accès ont été supprimées, grâce à l'automobile dont le développement dans ce pays a paradoxalement précédé celui des routes. Le *Vat Raxathan* de cet auteur n'est autre que la *Wăt Răc'ăth'ani* (*Rājadhāni*) où figurent toujours les nombreuses images du Buddha (pl. LXXIII, b-c, LXXIV et LXXV, a-b) et les collections réunies par les bonzes. Les objets hétéroclites y voisinent avec des pièces d'une valeur certaine. Dans la galerie qui entoure le bŏt sont des Buddhas debout des écoles de Sůkhót'ăi et de Ū T'ōng. Un second wăt, le *Wăt Prăc'ŭm P'ŏn* (ou *Wăt Bang Kĕu*), également moderne et sans aucun intérêt architectural, renferme aussi de nombreuses statues du Bienheureux de dimensions presque humaines (pl. LXXIV, b-d). On en compte jusqu'à dix-neuf debout, dont un seul exemple marchant est tout à fait intéressant. Les gestes sont peu différents les uns des autres : une des deux mains, tantôt la gauche, tantôt la droite, parfois les deux font l'abhaya-mudrā, le geste de l'assurance ; souvent la roue de la loi est indiquée dans la paume de la main droite. Certaines de ces statues se rapprochent sans aucun doute de l'art de Ū T'ōng, mais la mollesse et la féminité du corps les rattachent pour la plupart à l'art de Sůkhót'ăi. Néanmoins, on observe également sur certaines d'entre elles l'influence khmère dans l'interprétation de détails tels que le liséré de la coiffure. L'uṣṇīṣa est invariablement en forme de flamme et la coiffure-diadème que portent certaines de ces statues autoriserait des réserves justifiées quant à leur ancienneté et les ramèneraient à l'époque d'Ăyŭth'ya. On serait tenté de supposer à première vue le buste nu : les pointes des seins, saillantes parfois, confirmeraient cette impression. Mais il n'en est rien ; le liséré léger du col, un ourlet à l'avant-bras, le remplissage entre les bras et le corps prouvent que celui-ci est drapé.

Un seul Buddha, celui qui marche (pl. LXXIV, d), porte rituellement la robe, l'épaule droite dégagée et le rabat de l'écharpe allongé sur un abdo-

---

[1] *Le Siam ancien*, t. I, p. 206.

men où l'orifice ombilical est si visible que la robe semble transparente ou mouillée. La pose des hanches et l'envol de la robe sont précieux par leur figuration de mouvement extrêmement rare dans les statues du Bienheureux. Celui-ci est le seul qui n'ait point de rabat de ceinture. Sur plusieurs autres statues, celle-ci est doublée d'une ceinture de pierreries, conformément à la coutume t'ăi de représenter le Buddha orné et paré de bijoux (1). Enfin, fait notable qu'il convient de souligner pour marquer tout le poids d'une tradition, et qui laisse supposer que les artistes fondeurs auteurs de ces œuvres avaient de bons modèles sous les yeux, comme dans les écoles d'art on a les exemples de l'antique, le drapé du bas de la robe monastique s'apparente de très près à l'art de Dvāravatī, celui-ci étant lui-même sous l'influence directe de l'art Gupta. Il suffit de comparer les exemples reproduits sur les planches LXXIII (B-C)-LXXV (A-B) aux statues du Buddha debout provenant du *Wăt Rô* ou du *Wăt Nâ Pr'ă Men* à Ăyüth'ya, et actuellement au Musée de Bangkok, pour s'en convaincre (2).

SŬKHÓT'ĂI.

Quittant Th'ani, après avoir traversé la rivière, on atteint par une route en construction, la ville ancienne de Sŭkhót'ăi (3). Le Musée national de Bangkok conserve une stèle de Rāma K'ămhêng (fin du XIIIe siècle), qui est justement célèbre par sa description de l'ancienne cité : elle fut trouvée dans les ruines du Wăt Măhāth'ât (*Vat Jaï* de FOURNEREAU) (4). La longueur du mur intérieur de la ville, qui mesure au total six kilomètres et demi, correspond à peu près aux dimensions qu'en a données Rāma K'ămhêng. Les statues de Buddha y étaient, dit-il, nombreuses ainsi que les sanctuaires « grands et moyens ». On sait qu'il n'est pas toujours aisé d'identifier un site ancien d'après les documents épigraphiques ou les récits de voyageurs. La description de la cité de Rāma K'ămhêng dont l'emplacement est certain, est précieuse à titre de comparaison, pour donner une idée des exagérations des narrateurs et, en quelque sorte, de la transposition qui s'opère dans leur esprit.

Sŭkhót'ăi fut réellement le lieu de fusion de l'architecture khmère et des apports t'ăi venus du Nord, le creuset d'où sortirent, encore mal défini, le type d'architecture proprement siamois et le type sculptural, celui-ci plus net. Nous avons vu comment ce dernier présentait des traces d'influences variées, coiffure bordée à la khmère, uṣṇīṣa en flamme nettement dérivé du même ornement singhalais en forme de lyre, embonpoint replet et féminin de type régional, chute de la robe de style Dvāravatī-Gupta. Nous rencontrerons

---

(1) Cf. MUS, *Le Buddha paré*, BEFEO, XXVIII, p. 153.
(2) G. CŒDÈS, *A. A.*, XII, pl. II et III. Cf. également *supra*, fig. 29.
(3) G. CŒDÈS, *Recueil des inscriptions du Siam*, 1ère partie. Cf. BEFEO., XXIV, p. 265.
(4) Cf. FOURNEREAU, *Siam ancien*, t. I, p. 225; G. CŒDÈS, *loc. cit.*



A

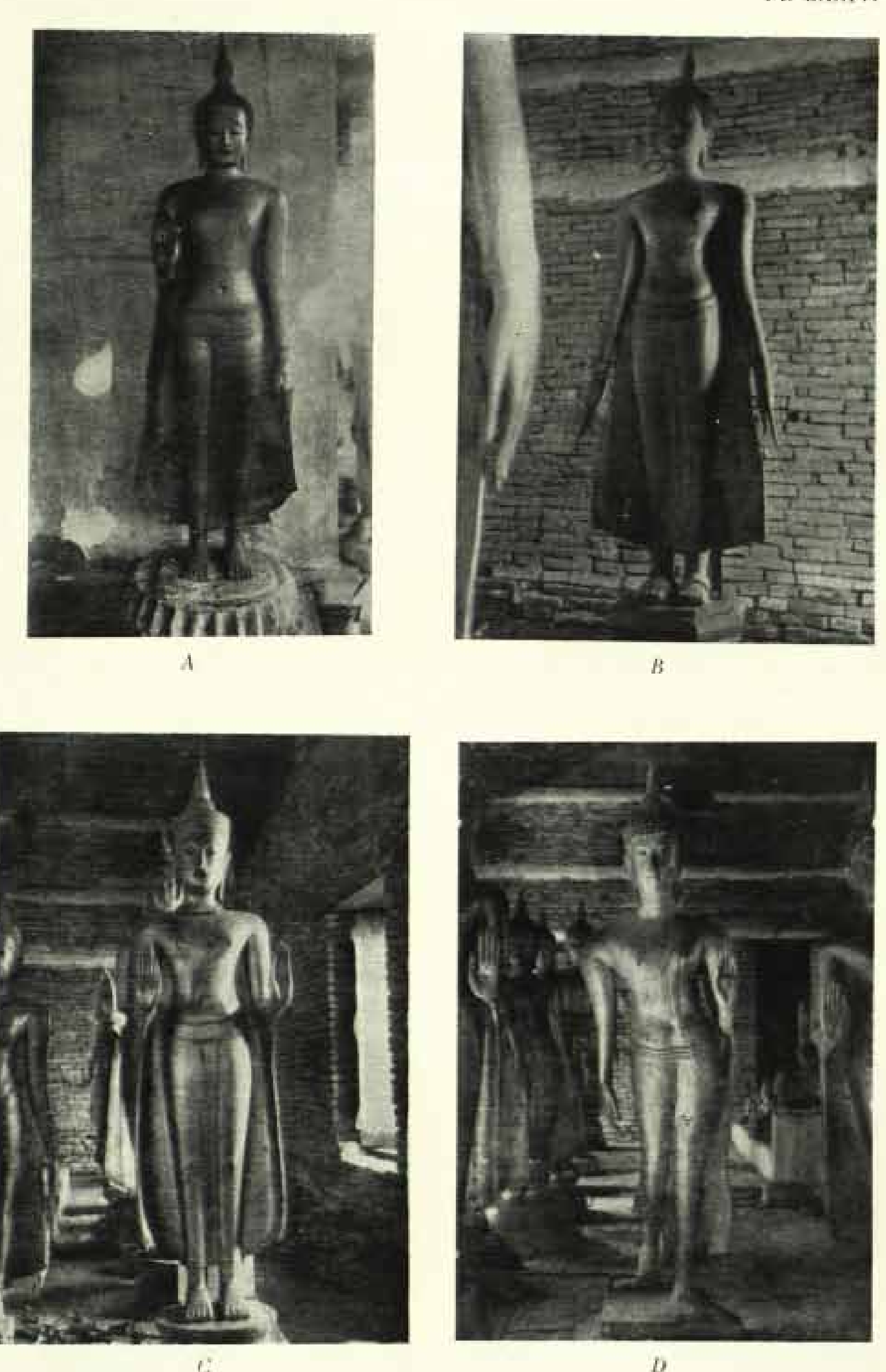


B



C

A, Çrî Sătc'ănalăi. — Wăt Ċedi Ċĕt Thèu (p. 411).
B, Th'ani. — Buddhas du Wăt Răc'ăth'ani (p. 413).



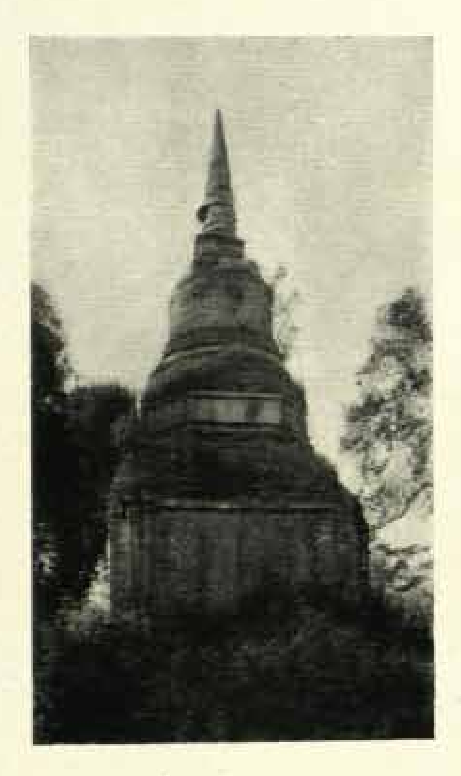
A *B* *C* *D*

T'ʜ'ᴀɴɪ. — *A*. Buddha du Wăt Răc'ăth'ani. *B-D*, Buddhas du Wăt Prăc'ŭm P'ŏa (p. 413).





Tʼʼᴀɴɪ. — Buddhas du Wăt Răcʼăthʼani (p. 413).



Wăt Ĉedi Sūng (p. 415).



Wăt Pʼră Pʼai Luóng (p. 417).

également des modèles divers de constructions d'où devait sortir à la période suivante, c'est-à-dire pendant celle d'Ăyŭth'ya, le type spécifique du prang siamois avec les vihāras et les bôt couverts à la birmane.

Notons, en entrant dans la ville, le *Wăt Čedi Sŭng* (pl. LXXVI, c) qui présente sur un haut soubassement de forme parallélépipédique un stūpa de silhouette commune, et l'inévitable *Wăt C'ạng Lộm*, stūpa également en profil de cloche, porté par des éléphants cariatides, semblable à celui que nous avons aperçu dans la brousse à Çrí Sătc'ănalăi.

Nous nous arrêterons un peu plus longuement au *Wăt Trăp'ăng T'ŏng Lăng* que l'on rencontre à moins d'un km. de la muraille de la ville. Une salle précédait le maṇḍapa ; les piliers ont disparu, il n'en reste plus que les pierres de socle marquant leur emplacement. De grandes niches ou « fausses portes » décorées sur stuc ornent trois faces du maṇḍapa de plan carré (9 m. de côté) dont la porte s'ouvre à l'Est (pl. LXXVI ; fig. 56).

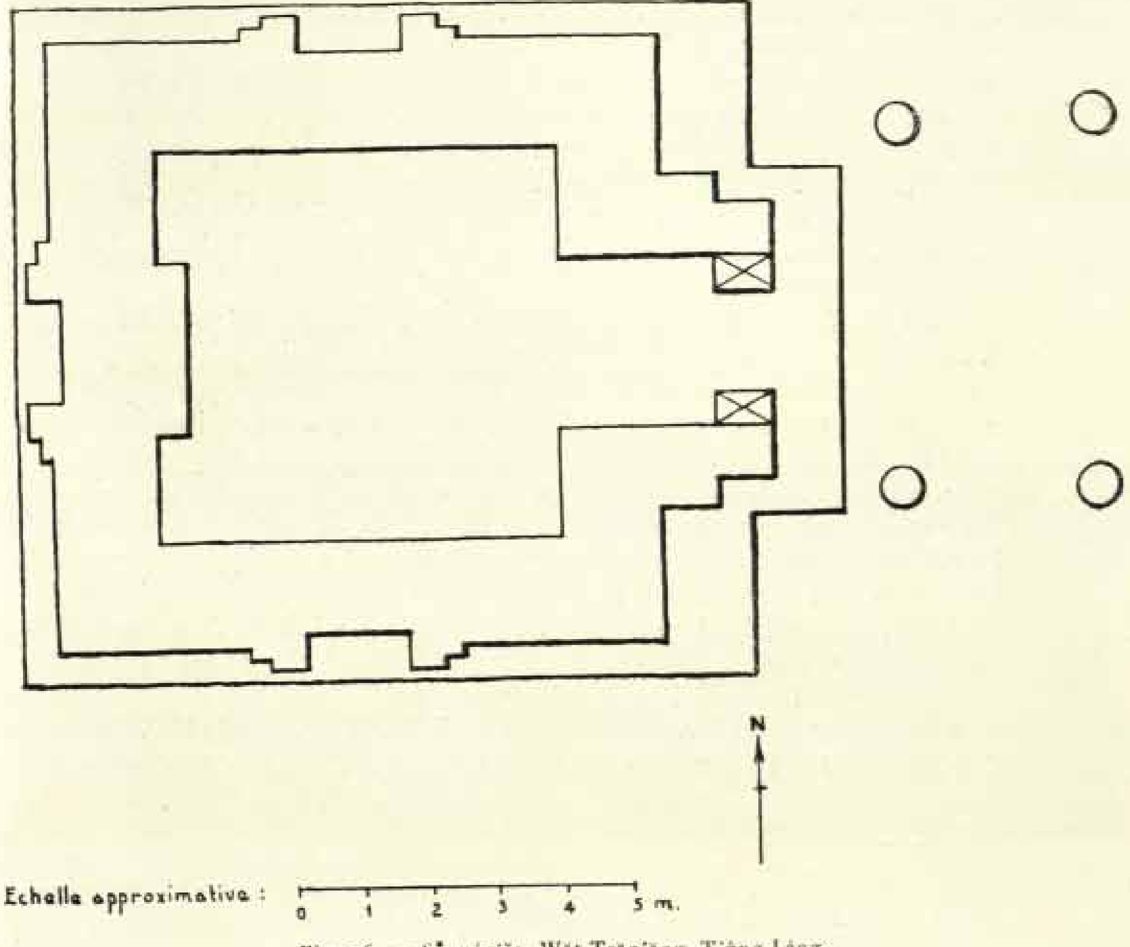


Fig. 56. — Sŭkhŏt'ăi. Wăt Trăp'ăng T'ŏng Lăng.

L'aspect général de ce monument se ressent vaguement de l'influence de l'art khmèr. Les niches sont surmontées d'un fronton dont le dessin en accolade se termine par des retours d'angle en forme de makara. La décoration des niches, en bas-relief sur stuc, trahit une facture postérieure au monument. L'image de Buddha y est figurée au cours de trois épisodes de sa vie. Son costume et le galbe du corps le rattachent à l'art de Sŭkhót'ăi. Sur chaque face il est encadré par une sorte de nimbe flammé et entouré de personnages dont la tête ressort sur une auréole en amande. Sur les deux faces Sud et Ouest, le Bienheureux est représenté marchant, le pied gauche portant sur le sol, la main droite étendue le long du corps dans le geste naturel du balancement qui accompagne une démarche harmonieuse. Le bras droit a disparu, car ces hauts reliefs ainsi que le maṇḍapa qui les porte sont, hélas ! en piteux état. Le Buddha n'est paré d'aucun bijou ; mais sur la face Sud, les deux personnages qui l'encadrent en premier plan portent des costumes ornés et compliqués de banderoles, lemnisques et rabats multiples. Nous retrouvons une facture semblable beaucoup plus au Nord, à C'ieng Măĭ, sur les bas-reliefs en stuc qui ornent le Wăt Čĕt Yót et qui paraissent également, un détail de construction nous permettra de démontrer pourquoi, postérieurs au monument.

Trois murailles concentriques constituaient l'enceinte de la ville. L'une, celle de l'intérieur, est en latérite, les autres ne sont que des levées de terre. Chaque face de cette enceinte est percée d'une porte en son centre. Inutile de spécifier qu'aujourd'hui cette muraille ne se signale le plus souvent dans la forêt envahissante, que par deux simples dépressions marquant l'emplacement des fossés intermédiaires.

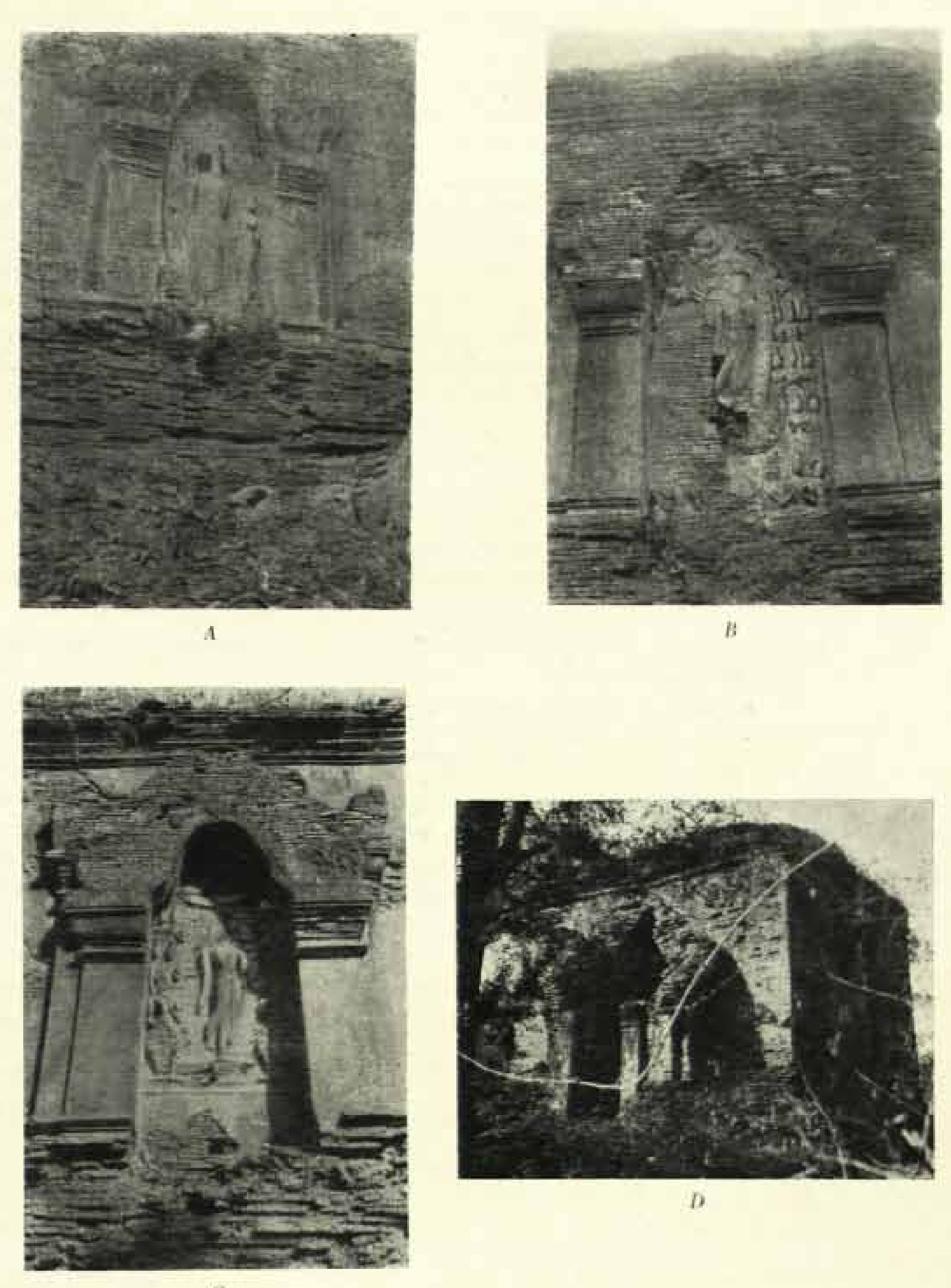
C'est du *No'n Prasăt* que fut rapportée la fameuse inscription de Rāma K'ămhêng « sur laquelle s'est exercée l'ingéniosité de plusieurs savants : Bastian, Schmitt, Bradley, et dont M. Cœdès a eu le mérite de dissiper les dernières obscurités » (¹). Le trône de pierre appelé Manaṅśilāpātra qui se trouve actuellement dans la salle du trône à Bangkok fut enlevé de ce site en même temps que la stèle. Le point d'où ils proviennent marquait l'emplacement de l'ancien palais. Il ne se signale plus que par des vestiges informes ou des inégalités du terrain. Le conservateur du Musée national qui nous accompagnait, avec le gouverneur de la province, au cours de la visite de l'ancienne Sŭkhót'ăi, nous a affirmé que le sol n'avait jamais été fouillé. Sans doute, comme en bien d'autres points du Siam, des trouvailles intéressantes sont là en réserve pour les archéologues de l'avenir.

A peu de distance à l'Ouest, se trouve le *Wăt Măhāth'ăt* (pl. LXXVII). C'est le Vat Jaï de Fournereau (²) qui en a donné un plan d'ensemble

---

(¹) L. Finot, *BEFEO*, XXIV, p. 267. — Cf. G. Cœdès, *Notes critiques sur l'inscription de Rama Kamheng*, Journal Siam Society, XII, 1918 ; XVII, 1923, p. 113.

(²) *Siam ancien*, t. I, p. 257.



A B C D

SŬKHÔT'ĂI. — Wăt Trăp'ăng T'ông Lâng (p. 415). A, Face Nord; *B*, Face Ouest; *C*, Face Sud; *D* Angle Nord-Est.

dont le mérite est grand, car ce groupe d'édifices est aussi complexe par les styles différents de ses multiples éléments que par leur disposition désordonnée. Le « chaos végétal », ainsi que s'exprime très exactement l'auteur du relevé, augmentait certainement la difficulté.

Par son exubérance, la végétation a d'ailleurs à peu près repris possession du site et une simple vérification du plan proposé demanderait un débroussaillement égal à celui qui fut nécessaire pour l'établir. L'ensemble du monument comprenait cent quatre-vingt-neuf constructions diverses. Au centre est un čedi t'ăi avec ses annexes de style khmèr. Celles-ci portent un décor bouddhique dans leurs frontons et dans leurs fausses portes. Des stūpas aux angles des tourelles présentent un décor de même esprit. A l'Est de cet édifice se trouvait un grand vihāra d'une cinquantaine de mètres de long dont il ne reste plus que les colonnes. Les blocs de latérite formant les éléments de ces colonnes sont taillés en gros tambours cylindriques. Dans l'enceinte qui mesure 200 m. environ, au carré, se trouvent dispersés ou groupés tous les éléments de ce vaste ensemble.

Wăt P'ră P'ai Luóng (pl. LXXV, D) (1). Ce monument se trouve hors de l'enceinte de la capitale t'ăi probablement à l'emplacement de l'ancienne colonie khmère : son style et son type en sont un témoignage. Il existait trois tours, alignées sur un front Nord-Sud, dont une seule est encore en bon état. Les deux édifices méridionaux sont ruinés. De l'examen des intéressants stucages qui ornent encore ce temple, il ressort qu'il était primitivement destiné à la religion brahmanique ; mais, ainsi que le fait se présente pour de nombreux monuments khmèrs, le culte bouddhique lui succéda. La construction est en latérite ; comme dans les monuments précédents, le décor est porté par le revêtement en stucage. La sculpture des motifs est très fine et rappelle dans l'orfèvrerie de ses détails le Văt Čūḷamāṇi. Nous retrouvons l'arc à contre-courbe formant nervure à un décor rayonnant. Ce fronton encadre un tympan où la figure du Buddha est représentée assise en paryaṅkāsana sur un trône. Sous le Bienheureux sont figurés six personnages en prière, curieusement assis, un genou relevé. Tandis que certaines antéfixes qui ornent les angles et les décrochements des étages portaient des figurations de personnages, d'autres sont décorées du nāga polycéphale. Il est possible que la tour n'ait été restaurée qu'en partie et que certains motifs primitifs aient été conservés par les T'ăi. La pièce axiale au Sud, au-dessus du tympan de la fausse porte, porte une image d'Indra sur son vāhana tricéphale.

Non loin et à l'Ouest du Wăt P'ră P'ai Luóng, se trouve le *Wăt Çrī C'ŭm* (Vat Si Jum de Fournereau) (2) dont le principal intérêt est qu'il offre une repré-

---

(1) *BCAI*, 1912, p. 92.
(2) *Siam ancien*, t. II, p. 1. Cf. également *BEFEO*, XXIV, p. 267.

sentation exceptionnelle des Jātakas. La découverte de ces scènes fut pour cet auteur « une véritable surprise » qui se conçoit assez bien. Elles n'ont peut-être pas l'importance exceptionnelle qu'il leur attribuait, mais méritent néanmoins l'enthousiasme avec lequel il en a fait un relevé et une description.

Les Jātakas du Wăt Çrí C'ŭm sont sculptés en gravure à l'intérieur d'un étroit couloir en escalier qui, débutant par une mince ouverture dans le tableau Sud de la porte du monument (à l'Est naturellement), se déroule dans l'intérieur des murailles épaisses de 3 m. 25 à 3 m. 40 et fait les 3/4 d'un tour complet de l'édifice. Cette galerie est couverte au moyen de dalles formant linteaux en schiste fin qui constituent le plafond du couloir, tantôt en galerie, tantôt en escalier parallèlement aux marches. Ce sont ces linteaux qui portent les scènes de Jātakas que FOURNEREAU a estampées. Cependant, des faits nouveaux permettent de revenir sur l'explication donnée par BARTH [1] sur l'existence de ces Jātakas, remarquables, disait-il, « par la place singulière qu'elles occupent, où elles n'ont jamais pu être vues de personne et où les inscriptions dont elles sont munies font presque l'effet d'une plaisanterie ».

En effet, la stèle [2] trouvée en 1887 dans l'entrée même du monument contenant les Jātakas, dit [3] que les cetiyas entourant le Wăt Măhāth'ăt étaient décorés de cinq cents Jātakas sculptés sur pierre. Or, la seule série connue des Jātakas retrouvée à Sŭkhŏt'ăi est celle du Wăt Çrí C'ŭm. Il est donc tentant de supposer que ces pierres gravées, transformées en linteaux et dissimulées soigneusement dans l'intérieur d'une construction dont l'entrée actuelle pouvait être murée, aient été ainsi mises à l'abri pour leurs vertus particulières. Cette hypothèse se renforce du fait que la stèle du Wăt Çrí C'ŭm, qui semble se rapporter au Wăt Măhāth'ăt, peut provenir également de ce dernier point. Ce transport expliquerait du même coup les remarques de BARTH concernant la disposition des sculptures.

Nous ne voudrions pas nous aventurer sur un terrain qui n'est pas strictement archéologique et nous mêler d'interpréter les textes, mais le problème a un intérêt à notre point de vue, en ce sens qu'il concerne la construction du monument. La série des scènes de Jātakas est tirée du recueil pāli [4]. BARTH constate que leur succession dans le corridor du Wăt Çrí

---

(1) Préface du t. II de FOURNEREAU.

(2) G. CŒDÈS, *JA*, 1920, I, p. 233, et *J. Siam Soc.*, XIV, 1, 1921.

(3) Face 2, l. 39. Cf. G. CŒDÈS, *Recueil des inscriptions du Siam*, première partie, et L. FINOT, *BEFEO*, XXIV, p. 267.

(4) A Pagan, les fouilles pratiquées à l'emplacement du *Pet Leak Paya*, datant du XIe siècle, ont révélé également un corridor voûté dont les murs sont décorés à l'intérieur et à l'extérieur de représentations tirées, elles aussi, des Jātakas palis exactement ordonnés. Ces bas-reliefs sont ici en terre cuite. Une pagode voisine contenait les mêmes motifs décoratifs semblablement disposés. Cf. *BEFEO*, VII, p. 185.

Pl. LXXVII

Sŭkhŏt'ăi. — Wăt Măhath'at (p. 416).

C'ŭm procède par sauts, par groupes séparés, par transpositions. Il attribue cette dispersion par lots à une erreur que FOURNEREAU aurait faite en numérotant les estampages ou mieux, par le fait que les artisans travaillaient par équipes disposant chacune d'une série à représenter. Si nous admettons l'hypothèse émise par M. CŒDÈS, nous pourrons concevoir l'explication de cette anomalie beaucoup plus simplement. Les linteaux portant la série des Jātakas auraient été transportés à pied d'œuvre, du Wăt Măhāth'ât au Wăt Çrí C'ŭm, où ils devaient être mis à l'abri de la destruction. La construction du corridor de Wăt Çrí C'ŭm se serait faite par équipes qui « montaient » les dalles de grès par séries numérotées et étaient naturellement dans l'obligation de débuter simultanément en plusieurs points. On peut admettre ainsi que le maître de l'œuvre, architecte « à la canne », comme beaucoup de ses contemporains (le Wăt Çrí C'ŭm étant alors nettement postérieur à la date de l'inscription) n'avait qu'une connaissance imparfaite de l'ordre des textes pālis qui devaient commander la répartition des Jātakas.

Nous ne pousserons pas plus loin sur ce terrain, et pour le reste du monument nous ajouterons simplement qu'il ne nous est pas apparu beaucoup plus abîmé qu'à l'époque des magnifiques relevés de FOURNEREAU, tout au moins pour le wăt proprement dit, les colonnes du bōt ayant été victimes des intempéries et de la végétation.

Notons en passant qu'il existe également un type de P'ră P'ĭm de Sŭkhót'ăi. Nous avons déjà parlé de ces amulettes à propos de la Péninsule Malaise, de P'ră Păṭhŏm et d'Āyŭth'ya. Nous avons dit comment elles permettaient de reconstituer, dans une forme réduite mais complète, toute l'histoire du bouddhisme au Siam. Le modèle général de la région dont nous nous occupons actuellement reproduit le type du Buddha marchant que nous avons rencontré dans les wăt de Th'ani. Même forme souple, mêmes caractères physiques qui jouissaient d'une grande faveur parmi les artistes t'ăi. M. G. CŒDÈS fait, à propos du Buddha marchant, un rapprochement tout à fait séduisant qu'il nous paraît opportun de transcrire ici : « La prédilection des premiers sculpteurs t'ăi pour cette représentation du Maître n'est peut-être pas fortuite, dit-il. Au XIIIe siècle, les T'ăi étaient un jeune peuple en pleine période d'expansion. Eux aussi étaient en marche pour la conquête de l'Indochine centrale. En même temps que les T'ăi de Sŭkhót'ăi chassaient les Khmèrs du bassin du Mĕnăm et y implantaient le bouddhisme pâli, leurs cousins de C'ieng Sên et de C'ieng Rai expulsaient les Môn du bassin du Mĕ P'ĭng. Et de même qu'à Sŭkhót'ăi, Rāma K'ămhêng et ses successeurs multipliaient les images du Buddha marchant, de même le grand Măngrai, vainqueur des derniers rois Môn de Lămp'un et fondateur de C'ieng Măi, faisait fondre de grandes statues du Buddha marchant dont on peut voir encore un bel exemple dans le Wăt Kalăkŏt de C'ieng Măi. En vérité, les aspirations des T'ăi de cette époque ne pouvaient guère trouver de symbole plus expressif que celui-là. C'est du moins ainsi que je m'explique l'abondance des P'ră P'ĭm représentant

le Bienheureux dans cette attitude, qui n'est d'ailleurs pas sans grâce [1] ».

Au Nord du Wăt Măhâth'ăt, se trouve encore un édifice khmèr écroulé, le *Sán P'ră Sùa Mɯơng*, et, toujours dans ce même style, mais au Sud-Ouest, le *Wăt Sîsăvăi* [2], dû probablement à la main-d'œuvre t'ăi, qui rappelle le P'ră Prang Sám Yŏt de Lŏp'bŭri. L'orientation sur le plan donné par Fournereau (pl. lxxxiii) est fautive. Ainsi qu'il le fait remarquer dans sa description, la position de ce monument est exceptionnelle en ce sens que les portes principales sont ouvertes vers le Sud, et que les trois tours placées de front le sont sur une ligne Est-Ouest. Ces trois tours de style khmèr, curieusement construites sur une sorte de sous-sol en crypte, sont d'un aspect un peu lourd, mais qui ne manque pas de caractère. Elles sont construites en latérite dans les œuvres basses, et en briques dans la partie supérieure ; le tout est recouvert de stucages. Si l'on cherche à analyser ce qui peut séduire dans cet édifice, d'esprit classique sans doute, mais marqué d'un caractère très particulier, on trouvera que c'est vraisemblablement l'alternance des gros blocs, des parties nues, des larges bandeaux plats, avec les frontons richement encadrés ou les pièces d'accent finement sculptées. A l'encontre de certains prang d'art khmèr évolué, comme ceux de Săvănk'ălŏk et de P'ĕc'ăbŭri, dans lesquels les éléments de même échelle s'accumulent jusqu'à donner une grisaille où l'œil ne trouve point de place pour se reposer, ou de prasăt comme le Wăt Čŭḷamăṇi, dont le décor rappelle par son abondance l'art de l'orfèvre ou le canevas du brodeur, le Wăt Sîsăvăi, par sa simplicité lourde et un peu brutale, satisfait notre besoin d'équilibre entre le gris du décor et la blancheur des faces nues, de rythme et d'harmonie entre les « masses » et les scènes détaillées.

TROISIÈME PARTIE.

Laos occidental.

Nous abordons maintenant la troisième partie de notre voyage en pénétrant dans les provinces siamoises du Nord-Ouest, ou Laos occidental. Si l'aspect du pays change en même temps que le costume des habitants, les auteurs qui nous guidèrent jusqu'à présent dans nos recherches se raréfient. On a peu écrit sur l'histoire et l'archéologie du Laos. C'est encore à M. Cœdès que nous ferons le plus souvent appel dans nos références, en particulier à ses *Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos Occidental* [3]. Les mémoires de M. Lefèvre-Pontalis dans le *T'oung Pao*,

---

[1] G. Cœdès, *Et. Asiat.*, t. I, p. 159.

[2] Fournereau, t. I, p. 311.

[3] *BEFEO*, XXV, p. 1-206. Pour plus de commodité, nous abrégeons désormais cette référence sous les lettres : *Doc.*, suivie de l'indication du n° de la page.

les *Etudes diverses* de la *Mission Pavie*, les études du P. SCHMITT (1), de SALMONY (2), de M. C. NOTTON (3), quelques récits de voyageurs anglais (4) sont, avec les travaux purement siamois, chroniques ou autres documents utilisés par M. CŒDÈS (5), les seuls ouvrages ayant trait jusqu'à ce jour à l'histoire du Laos siamois.

Ce pays a formé longtemps un royaume indépendant : aujourd'hui il est constitué à peu de chose près par les Mŏnt'ŏn de P'ayăp et de Măhárăt. C'est la région montagneuse constituant le haut bassin des divers affluents du Mènăm Cău P'ăya. Elle est limitée, à l'Est par le Mékong, au Sud par la plaine, à l'Ouest par la limite du bassin de la Salouen. Au point de vue ethno-linguistique, c'est le pays des Yuon, limité, à l'Est par les Laotiens proprement dits, au Sud par les Siamois, à l'Ouest par les Môns, les Birmans et les Karens, au Nord par les Shans et les Lŭrs (6).

Les travaux du Service archéologique siamois dans cette région, à part un débroussaillement pour le passage des souverains en 1927, se sont bornés à la réfection, au cours de la même année, de la bibliothèque située à l'entrée du Wăt P'ră Sĭng à C'ieng Măĭ.

La première partie de notre itinéraire au Laos concerne l'ultime portion de notre itinéraire direct Sud-Nord, vers les états shans et la frontière birmane par P'ăyău, C'ieng Rai et C'ieng Sên. Nous reprendrons ensuite notre tournée à Lămpang, vers Lămp'un et C'ieng Măĭ, qui en marquera le terme.

P'ĂYĂU.

Les monuments de cette région ont presque tous été l'objet de remaniements récents. Nous ne ferons que passer rapidement, d'abord auprès du *Wăt Ŭmong K'ăm* (ou *Wăt Súng*) dont il ne reste qu'un stūpa sans caractère particulier, situé sur un monticule et derrière un bŏt restauré récemment. Celui-ci contient des images de Buddha et des sculptures assez naïves et sans grand intérêt. Non loin se dresse le *Wăt Răč'ăk'ru*, constitué principalement par un stūpa assez massif construit sur d'anciennes fondations. L'enceinte, restaurée depuis peu, porte des soldats, des personnages divers et des animaux d'un effet assez médiocre, plus curieux qu'intéressant, qu'on ne peut souhaiter voir adopter comme point de départ d'une forme moderne de

---

(1) Ces travaux sont considérés, dit M. FINOT, comme « surannés et complètement annulés par les publications plus récentes ». Cf. *BEFEO*, XXVIII, p. 292.

(2) *La sculpture au Siam*. Paris, 1925 ; cf. C.R. *BEFEO*, XXVII, p. 374.

(3) *Annales du Siam*. Paris, 1926-1930, 2 vol.

(4) Avec, en plus de ceux cités par M. CŒDÈS : Reginald LE MAY, *An Asian arcady*, Londres, 1926.

(5) Cf. *Doc.*, Appendice, p. 172.

(6) *Doc.*, p. 1.

l'art religieux. D'ailleurs, les bonzes paraissent particulièrement actifs et surtout novateurs dans cette région. Faut-il le regretter ? Poser cette question, c'est envisager le problème général de l'évolution des arts et de leur histoire. En présence des réfections que nous constatons à P'äyău, contentons-nous de l'humble fonction de chroniqueur et notons un fait qui jouera peut-être un rôle dans les recherches des temps futurs.

Les bonzes maîtres d'œuvre de notre époque ont découvert récemment ce matériau nouveau : le béton armé. Employer le béton armé aux murs de monuments tels que prasăt, tours, stūpa ou čedi habituellement en brique, latérite ou grès, n'est pas une application saine et économique de ce mode de construction. Le substituer au bois est beaucoup plus conforme à ses propriétés. L'architecture des wăt et des bōt en est donc directement tributaire. Déjà, au Cambodge, on constate de plus en plus le remplacement de l'arbre équarri par le poteau armé fait de béton. Celui-ci, peint et maquillé, joue discrètement le rôle de son prédécesseur. Les pièces d'accent, consoles, motifs de décor qui étaient en bois découpé et sculpté sont remplacées par des pièces semblables en ciment faites au moule et en série. Si l'art, considéré sous l'angle de la richesse de la matière, de la finesse et de l'individualité de chaque détail (ce qu'en composition on appelle la « fausse symétrie ») y perd quelques points, l'aspect général du monument ne change guère et n'évolue pas, même lorsque les bonzes, décidés à « faire noble », vont, comme ils l'ont fait pour une récente pagode de Siem Răp, mouler sur les monuments anciens voisins des motifs de bas-reliefs en ciment. Ces derniers sont d'ailleurs appliqués sur les murs neufs sans souci de la chronologie et le modèle emprunté au Bàyon est voisin de celui provenant d'Aṅkor Văt. Mais le grand maître des bonzes de P'äyău n'en est encore qu'à la période de transition : bois et béton armé sont employés simultanément dans la construction. Il en résulte quelques conséquences que nous croyons utile de noter ici, car des formes nouvelles peuvent en résulter dont l'origine resterait un problème quand la cause en aura disparu.

Nous avons fait ces constatations devant le *Wăt P'ră Čău Tōn Luóng*. La charpente d'une travée ordinaire de ce genre de monuments est portée par quatre poteaux. La travée centrale constitue la nef proprement dite, encadrée de deux bas-côtés. La ferme qui supporte la couverture est invariablement du type dit « à flexion », c'est-à-dire qu'elle est constituée de poinçons et d'entraits, strictement verticaux et horizontaux, ceux-ci supportant ceux-là en flexion, la toiture est toujours à pente accentuée, plus ou moins concave ; les bas-côtés sont parfois couverts en appentis s'appuyant sous la saillie du toit de la nef principale (pl. LXXVIII, c, et LXXIX, A). Cette courbure ou ces ressauts sont obtenus par la hauteur relative de l'angle droit extérieur formé par les poinçons et les faux-entraits. Tout ce système détermine un compartimentage de la façade de la pagode qui contribue pour une bonne part à son caractère architectural.

Or le constructeur du wăt considéré, ayant sans doute voulu « faire grand », a remplacé les piliers de la nef principale par des poteaux en béton armé (fig. 57). Mais ceux-ci ne montent pas jusqu'à leur hauteur habituelle, c'est-à-dire jusqu'à l'entrait qui les joint pour supporter le plafond haut de la pièce. Ils sont continués par des pièces de bois, ils *seraient* plutôt, car le bonze, architecte novateur, a trouvé astucieux de déplacer les poteaux de béton vers l'extérieur et d'élargir ainsi sa nef. Ils ne sont plus ainsi sous leur partie haute conservée en bois. Cette partie ainsi transformée en poinçon est supportée

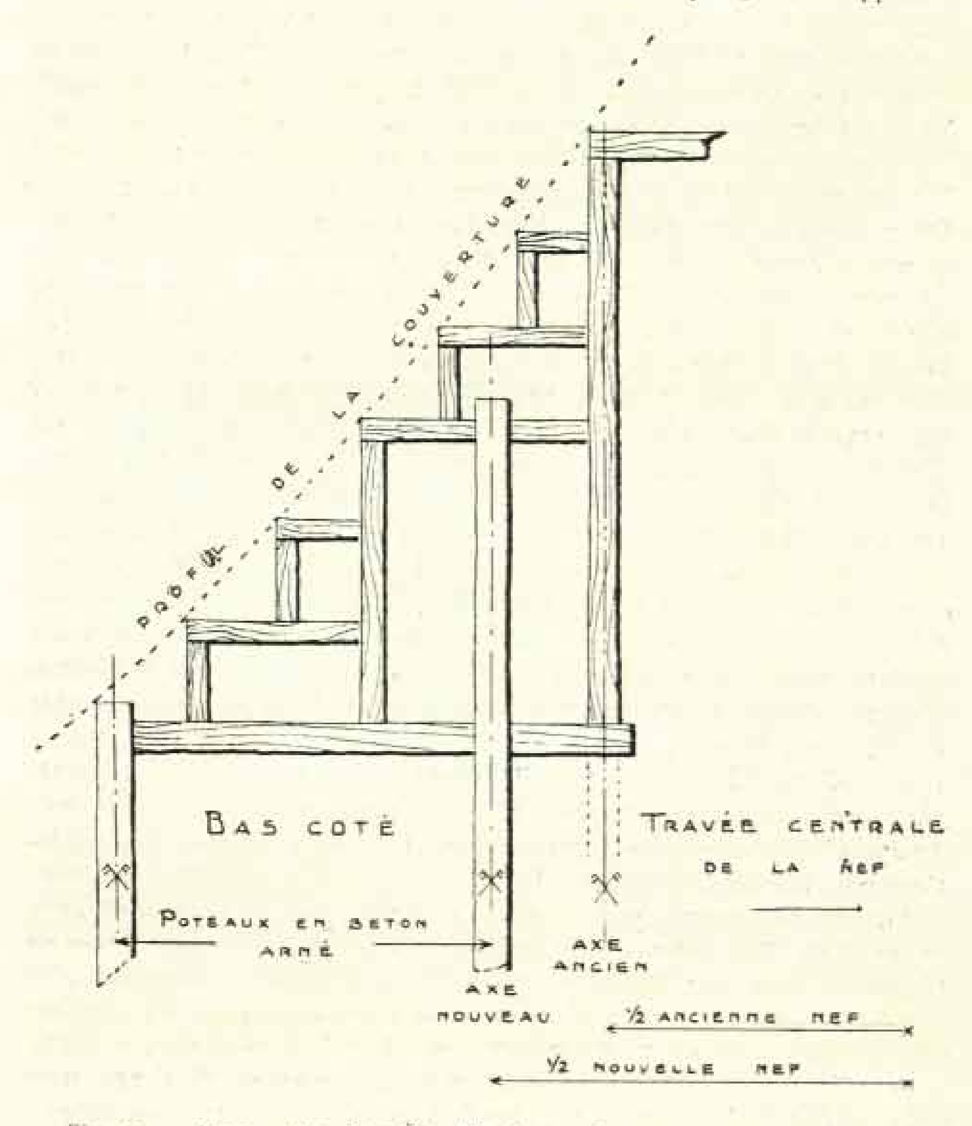


Fig. 57. — P'ĂYĂU. Wăt P'ră Cău Tôn Luông. Stratagème employé dans la reconstruction du wăt pour l'emploi partiel de poteaux en béton armé.

par l'entrait de la ferme latérale qui travaille donc, en « console ». Il en résulte 1° que les matériaux employés le sont dans un parti statique encore plus précaire qu'à l'ordinaire, en raison du grave porte à faux ainsi établi ; 2° que le compartimentage de la façade en est passablement transformé.

Si cette pratique se généralisait et surtout si elle était recopiée ensuite en matériaux de construction homogènes ne justifiant plus le subterfuge ici adopté (si toutefois il peut se justifier), notre trop long arrêt sur ce sujet pourrait être de quelque utilité pour ceux qui, plus tard, chercheraient les causes d'une forme nouvelle dans les pagodes de cette région.

A proximité de la route qui conduit de P'äyău à C'ieng Rai ([1]), se trouvent, au km. 189, sur une éminence, une bonzerie et un wăt qui portent le nom de *P'ră Th'àt Čôm Wè* (pl. LXXVIII, A). Le stūpa reliquaire qu'ils contiennent évoque déjà l'architecture birmane telle que M. Parmentier l'a décrite succinctement ([2]) : « Edifice carré, couronné d'une pyramide d'étages en corps de moulures, sommé d'un petit motif... », ici, un stūpa en forme de cloche surbaissée à la pointe aiguë. Les étages ne sont qu'au nombre de deux, et leurs décrochements pourraient encore les apparenter à l'art khmèr évolué, mais les portes évidemment plus modernes de l'enclos du stūpa figurent nettement le motif birman décrit ci-dessus. Les angles du mur constituent de larges socles en tourelles avec parasols que nous allons maintenant rencontrer dans tous les édifices de ce genre. Parasols de métal ajourés avec pointes, aiguilles et clochettes, s'ajoutent aux flèches du stūpa et des portes pour augmenter avec le « déchiquetage des baies », « l'effet hérissé » particulier à cette forme de l'art birman ([3]).

C'ieng Rai.

Cette ville encore isolée des services de communications réguliers et directs, calme et quiète au sein du Laos siamois, est le site d'une ancienne capitale des T'ăi, avant leur descente vers la plaine de Lămp'un et la fondation de C'ieng Măĭ, à la fin du XIIIe siècle. Elle avait été fondée, disent les chroniques, en 1262 ([4]). Capitale t'ăi, elle constitue une des sources de ce courant d'émigration ayant apporté au Siam la révolution ethnique et artistique qui en a fait la nation actuelle.

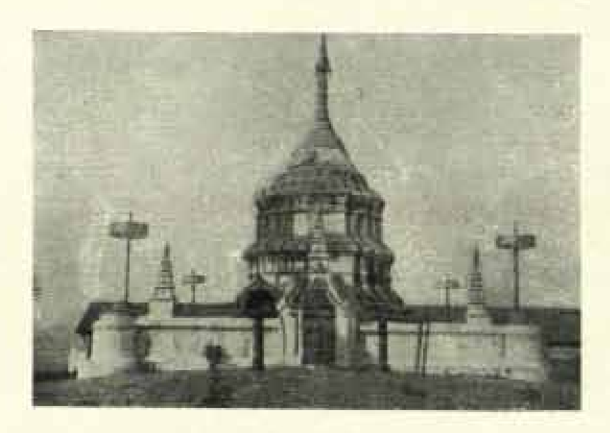
De ses monuments, peu de restes importants ont été respectés par le temps. Les wăts sont modernes et se rapprochent de la construction sur

([1]) Une des seules routes qui méritent ce nom au Siam où l'admirable réseau ferroviaire supplée au tracé routier.

([2]) *Architectures hindoues*, Et. Asiat., t. II, p. 208.

([3]) *Ibid.*

([4]) *Doc.*, p. 28.



ROUTE DE P'ĂYĂU À C'IENG RAI. — Wăt P'ră Th'ât Čôm Vè (p. 424).



P'ĂYĂU. — Wăt Pr'ă Th'ât Čôm T'ông.



C'IENG RAI. — Wăt P'ră Sĭhĭng (p. 425).

laquelle nous avons insisté à propos des réfections dues aux bonzes dans la région de P'äyäu. Au *Wăt P'ră Sĭhĭng* (pl. LXXVIII, c), nous admirons le compartimentage de la façade correspondant aux pièces de la ferme de la charpente. Les ouvertures ménagées sous l'entrait le plus bas sont décorées au moyen d'un lambrequin de bois découpé en accolade et sculpté de motifs décoratifs, feuillages, animaux et personnages. Sous ce lambrequin le jour et l'air pénètrent au travers de clausiri faits de balustres en bois tourné.

Parfois, comme au *Wăt P'ră Kĕu* (pl. LXXIX, A), nous retrouvons la toiture que l'on a appelée « télescopique », d'un qualificatif qui fait image. Les bords de cette toiture sont ornés de planches découpées qui se relèvent à leurs extrémités, ainsi que l'arête supérieure des toitures en flammes, ayant la silhouette d'un dragon. Les murs latéraux et postérieur montent jusqu'à la charpente. Des fenêtres à barreaux tournés occupent les trumeaux entre les poteaux de chaque ferme. Des consoles de bois ajouré soutiennent au droit de celles-ci la saillie de la toiture, nous ne dirons pas l'arbalétrier, car à proprement parler ce système de couverture ne s'appuie sur aucun arbalétrier.

Sur la façade principale, le mur n'est qu'un bahut supportant le système d'aération déjà cité sous le lambrequin. Ce mur se retourne en avant pour constituer les échiffres d'un important escalier, le dallage du sanctuaire étant élevé de 1 m. à 1 m. 50 au-dessus du sol environnant. Sur les échiffres inclinés court parfois (Wăt P'ră Kĕu) le corps d'un dragon également en maçonnerie, dont la tête se dresse en forme de grosses pièces d'accent et dont la queue se termine en bas-relief sur le mur bahut de la façade principale. Nous verrons plusieurs exemples intéressants de cette forme de décor dans l'architecture des wăts et des vihāras laotiens.

Les bâtiments de ce genre, entretenus et refaits (parfois fâcheusement), précèdent en général un stūpa qui a le plus souvent le mérite d'être ancien et exempt de dégradantes restaurations. Ces stūpas présentent des formes diverses. Celui qui se trouve à l'Ouest du Wăt P'ră Kĕu est sur plan circulaire ; assez vétuste, il a la forme d'un cône à moulurations annelées décroissantes (pl. LXXIX, B).

C'ieng Sèn.

La ville de C'ieng Sèn est la plus septentrionale du Siam, aux confins des états shans dont les caravanes traversent, sur les anciennes pistes, la province pour se rendre en Birmanie. La ville nouvelle s'est installée un peu au Sud de l'ancienne cité, ceinte de murailles où abondent les vestiges de monuments. Elle est baignée par le Mékong qui la sépare du Laos français. Le Mènậm Kŏk qui arrose C'ieng Rai se jette dans le Mékong à quelques kilomètres en aval de C'ieng Sèn. Sur cette rivière s'élevait autrefois une ville, *C'ieng Sèn Nội* ou *Mương Nòng* (1), dont la fondation précéda de deux ans celle de C'ieng

(1) *Doc.*, p. 93.

Sên. Sén Ph'u fut en 1327 A. D. le fondateur de C'ieng Sên et lui donna son nom, comme Măngrai le fit pour C'ieng Rai. En 1331, Sén Ph'u construisit un grand vihāra au centre de cette ville [1], probablement le Wăt P'ra Luóng Klang Vieng mentionné sur une inscription, puis éleva une statue de pierre.

Nous avons décrit, en passant en revue les types de la statuaire au début de cette étude, le type des Buddhas de l'école dite de C'ieng Sên [2]. A vrai dire, nous ne connaissons de l'école de C'ieng Sên que des statues de bronze, la pierre ne semble pas avoir été employée. Quant au brahmanisme, il est seulement représenté par quelques figures tardives de devas. La figure du Buddha est toujours assise.

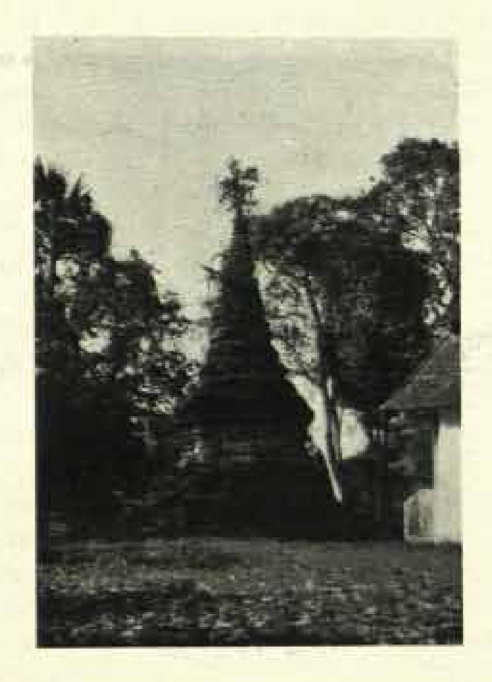
Quelques kilomètres avant d'arriver à C'ieng Sên, à droite de la route, se rencontre un premier monument isolé dans la brousse. C'est le *Wăt Kŭ Tâu* (pl. LXXX, c). Son origine est quelque peu mystérieuse pour les habitants de la région qui l'attribuent aux Hô, c'est-à-dire aux gens du Yunnan. C'est une haute tour en briques sur plan polygonal à seize faces. La tour comporte un corps, séparé en deux registres égaux sur un haut soubassement. Après un retrait existe un étage également polygonal. Le stucage portant le décor est bien conservé sur les deux corps, et certaines moulures de soubassement. Un large bandeau décoré de huit triangles (c'est-à-dire pour une face sur deux du polygone) dont la pointe est tournée vers le bas, sépare les deux registres de l'étage. Sur chaque angle (et non sur chaque face) et sur chaque registre sont sculptés en bas-relief des personnages, vraisemblablement des apsaras. Elles sont toutes présentées de face : dans le registre supérieur elles ont les mains jointes sur la poitrine ; sur la partie inférieure elles lèvent les bras, les mains sur la tête, les coudes écartés. Le costume est à peu de chose près celui que nous avons entrevu au Wăt Trăp'ăng T'ông Láng de Sŭkhôt'ăi et que nous allons retrouver sur le Wăt Čĕt Yôt de C'ieng Măï [3]. Il se compose ici d'une jupe à trois volants agrémentés de rabats de ceinture et de banderoles, que le souci de représenter en mouvement de danse a tenu relevés et flottants. Les figures de l'étage supérieur ont également les bras levés.

Ce monument ne manque pas d'un certain caractère et ne ressemble, en fait, à aucun autre examiné par nous dans la région. Cependant, en analysant le principe de la composition et certains détails de décor, il est aisé de trouver des liens de famille avec les monuments birmans, tels que : étages égaux et superposés, décor des bandeaux en triangles ou losanges (sur le soubassement se distingue encore une de ces dernières figures). En voie de décrépitude, envahi par la brousse, déjà légèrement incliné sur sa base, ce

(1) *Doc.*, p. 93.
(2) Cf. supra, p. 371 et fig. 37.
(3) Cf. infra, p. 441 sqq.



C'ieng Rai. — Wăt P'ră Kêu (p. 425).



C'ieng Rai. — Wăt P'ră Kêu (p. 425).



C'ieng Sên. — Wăt P'ră Th'ât Côm Kĭtĭ (p. 427).

monument mériterait d'être sauvé d'une ruine totale, vraisemblablement prochaine.

C'ieng Sên était entourée de murailles qui subsistent et ont fort bon air. Leurs portes sont protégées par des redoutes en demi-lune et le chemin y pénètre en faisant un crochet par une face latérale du polygone, excellente chicane défensive dont nous retrouvons le principe ailleurs en Extrême-Orient, par exemple dans les fortifications annamites antérieures à l'époque de Gia-long et à l'influence des officiers français. Les ruines de monuments sont pratiquement laissées à l'abandon. La ville tout entière mériterait un débroussaillement de ses points principaux ; débroussaillement et fouilles donneraient sans aucun doute des résultats intéressants.

Un de ces monuments principaux est le *Wăt Čedi Luông* qui constitue un groupe important avec vihāras, stūpa comportant d'intéressants stucages, levées de terre recouvrant sans aucun doute des vestiges effondrés et enfouis. Un Buddha de bronze gît encore au milieu des ruines ainsi d'ailleurs qu'au *Wăt Mŭm Mưo'ng*. Dans ce dernier monument, nous ne noterons qu'un petit reliquaire (pl. LXXX, B) recouvert de stucages. Le décor est ici particulièrement fin. Nous y trouvons dans de petits panneaux encadrés de pilastres, des danseurs de même famille que ceux du Wăt Kū Tâu. La position du corps est ici de trois quarts, la tête restant de face, les mains sont jointes en avant, dans le sens de la marche naïvement donné par les pieds. C'est bien le costume des danseuses, si étroitement apparenté à celui qu'elles portent encore actuellement. Le fond du panneau est « brodé », en léger relief, d'un décor filiforme et floral s'évadant sur les pilastres, les décrochements et les entablements. Ce petit reliquaire est sans aucun doute la reproduction d'une grande construction, les glacis sont relevés en toitures avec arêtes et pièces d'accent, des fenêtres sont représentées à des échelles décroissantes aux axes des deux étages. Si le mot « charmant » était possible dans un vocabulaire archéologique, il conviendrait seul pour définir exactement l'impression qui se dégage de cette construction de dimensions réduites.

Tous les vestiges ne sont pas contenus dans l'enceinte de la ville. Au Nord-Ouest de celle-ci, sur une colline, sont les restes d'un stūpa où nous retrouvons, à peine allégée, la forme de cloche singhalaise au sommet d'une succession d'étages polygonaux, qui sont eux-mêmes sur un soubassement carré avec décrochements aux angles et niches sur les faces. C'est le *Wăt P'rā Th'àt Čôm Kītī* (pl. LXXIX, C). Notons à propos de ce reliquaire l'usage qui consiste dans les villes du Nord à recouvrir le stuc de ces monuments de plaques de bronze ornées et dorées. Nous avons pu recueillir une de ces plaques [1] au pied du Wăt Pā Săk à l'Ouest de la ville. Le métal est repoussé en son centre pour former un motif décoratif en fleur de lotus.

[1] Actuellement au Musée de Hanoi.

Le *Wăt Pā Săk* est une des plus massives constructions que nous ayons vues à C'ieng Sĕn (pl. LXXX, A). Le couronnement, en sphères superposées et décroissantes, avec son corps de bâtiment carré, décoré de pilastres et de niches axiales, reposait sur une succession de larges gradins s'évasant en vaste soubassement. Dans ce soubassement s'ouvraient des niches dont il ne reste malheureusement que des vestiges informes. Le piédestal est enseveli sous les décombres de l'ensemble. Les troncs d'arbres coupés sur le monument indiquent qu'il y eut récemment une tentative de débroussaillement due à l'initiative privée : ce beau monument mérite mieux et vaudrait un séjour plus prolongé que ne le fut le nôtre.

Il faudrait décidément au Service archéologique siamois une activité répartie à la fois sur de nombreux points de son territoire. Tant que le respect ressenti par les indigènes protège les vestiges du passé, il n'y a rien d'autre à craindre que les méfaits de la nature ardente, mais quelle proie facile seraient ces constructions avec leurs monceaux de briques de premier ordre pour des vandales utilitaires tels que nous les avons vus opérer en Annam sur nos pauvres monuments čams! Les monuments de C'ieng Sĕn, divers dans l'expression d'un même art nettement défini, en sont au stade de la décrépitude où ils peuvent encore donner des renseignements archéologiques utiles. Bientôt il ne sera plus temps, et ce sera grand dommage pour l'histoire de l'art, la connaissance des influences indiennes et l'étude des expressions locales de l'art du constructeur.

Ne quittons pas la partie orientale du pays des Yuon sans signaler l'île de *Dôn T'ĕn*, « île de l'autel » (pl. LXXXI), située entre l'embouchure du Mênạm Kŏk et les ruines de la ville de C'ieng Sĕn [1]. S'il y a identité avec l'île de Pallaṇkadīpaka dont il est question dans la *Jinakālamālinī* [2] il est à craindre que les monuments qui sont décrits dans ce texte aient à jamais disparu. Lorsque vient l'inondation annuelle, l'île est totalement submergée, et, aux basses eaux, elle se présente sous l'aspect d'un long banc de sable d'où la végétation elle-même est presque totalement exclue.

* * *

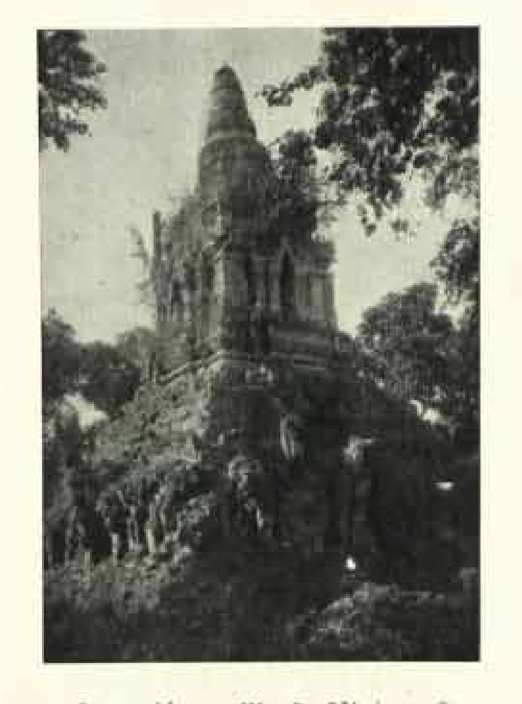
Lămp'un.

Redescendons maintenant à 140 km. au Sud, à *Lămpang*, où nous n'avons malheureusement pas pu visiter le *Wăt P'rà Th'àt Lămpang Luóng* qui est tenu pour le plus intéressant monument de la région. Reprenons ensuite la voie ferrée qui va nous conduire vers le Nord-Ouest à Lămp'un, puis à C'ieng Māī, où nous achèverons notre voyage.

Si nous avions voulu étudier le groupe des villes laotiennes du point de vue historique, c'est par Lămp'un qu'il nous aurait fallu débuter. La fille d'un roi de Lăvo, nommée Cāmadevī, aurait fondé en 654 A.D. la ville de *Haripuñjaya*.

(1) F. Garnier, *Voyage d'explor.*, I, p. 361.

(2) *Doc.*, p. 102, n. 1.



C'IENG SÊN. — Wăt Pă Săk (p. 428).



C'IENG SÊN. — Wăt Mŭm Mương (p. 427).



C'IENG SÊN. — Wăt Kŭ Tău (p. 426).



C'ieng Sèn. — Île de Dôn T'ên (p. 428).

Grâce à sa situation septentrionale, sans doute, cette ville ne semble avoir jamais subi l'occupation khmère. Cependant, non sans provocation de sa part, elle eut à résister aux essais d'invasion de ses voisins du Sud au moment de l'expansion de ceux-ci vers les XIe et XIIe siècles. Sept inscriptions en langue mône ont été découvertes sur l'emplacement de Haripuñjaya et dans ses environs. Elles sont réunies actuellement dans un petit musée organisé dans le cloître-galerie du *Wăt P'ră Th'àt* (1) et proviennent des différents wăt, dont le *Wăt Kŭkŭt* que nous allons examiner en premier lieu. Ces inscriptions datent vraisemblablement du XIIe siècle et du début du XIIIe siècle (2), et témoignent de l'occupation mône à cette époque. Nous avons vu qu'à la fin du XIIIe siècle les princes t'ăi de Sŭkhót'ăi secouèrent la domination khmère. Vers la même époque le roi Măngrai, fondateur de C'ieng Rai, s'empara de Haripuñjaya qu'il incendia, et fonda une nouvelle capitale à C'ieng Măĭ. La *Jinakālamālinī* donne comme époque de la construction d'une muraille en pierre autour de Lămp'un la date relativement tardive : 1516 A. D. (3).

Avant d'arriver à la porte Ouest de la ville, vers le Nord, se détache un chemin local qui conduit au *Wăt Kŭkŭt* (1 km. environ). La stèle qui fut trouvée au pied de ce monument donne le nom du roi qui le fit construire, Sabbādhisiddhi (4), et la date de cette fondation, probablement 1218 A. D. Empruntons à M. Cœdès son commentaire sur le passage de la *Jinakālamālinī* relatif à la fondation du Wăt Kŭkŭt : « Le texte traduit dans la *Mission Pavie* (p. 163) dit : Il prit les soldats des deux armées et leur fit construire un monument à quatre faces, à l'Ouest d'Haripoun. Il y plaça trente statues du Bouddha en souvenir de sa victoire sur Louvo et le nomma Maha Pol Chady. — Le nom de Sån Măháp'ŏn (Mahābala) est encore porté par un hameau situé à environ 700 mètres à l'Ouest-Nord-Ouest de la porte occidentale de Lămp'un, auprès des ruines de Wăt Kŭküt. Je suis tenté d'identifier celles-ci (qui sont en tout cas d'un âge respectable, puisqu'on y a récemment découvert deux inscriptions mônes du début du XIIIe siècle où il est question de restaurations) avec le Mahābalacetiya : la tour centrale est construite en effet sur un plan carré, et chacune de ses quatre faces est ornée de cinq rangées de trois statues du Buddha debout. Ce monument offre de remarquables analogies avec le Sat Mahal Prasada de Polonnaruwa (Ceylan) qui date des dernières années du XIIe siècle (cf. de Beylié, *L'architecture hindoue en Extrême-Orient*, p. 384 ; V. A. Smith, *A history of fine arts in India and Ceylon*, p. 55 ; J. E. Mitton, *The lost cities of Ceylon*, p. 208) ». (5)

---

(1) L'inscription du Wăt P'ră Yưn n'est pas en môn, mais en t'ăi, et se trouve encore in situ. Voir infra.

(2) *Doc.*, p. 189. — Cf. Halliday, *Les inscriptions môn du Siam*, BEFEO., XXX, p. 91.

(3) *Doc.*, p. 33.

(4) *Doc.*, p. 192.

(5) *Doc.*, p. 83.

En fait, le Wät Kūkūt ne comporte pas trente, mais soixante statues de Buddha, trois par étage, soit quinze sur chacune des quatre faces. C'est une tour sur plan carré, à cinq étages formant degrés sur un large soubassement de 15 m. de largeur (pl. LXXXII-LXXXIII ; fig. 58-61) [1]. Ce soubassement

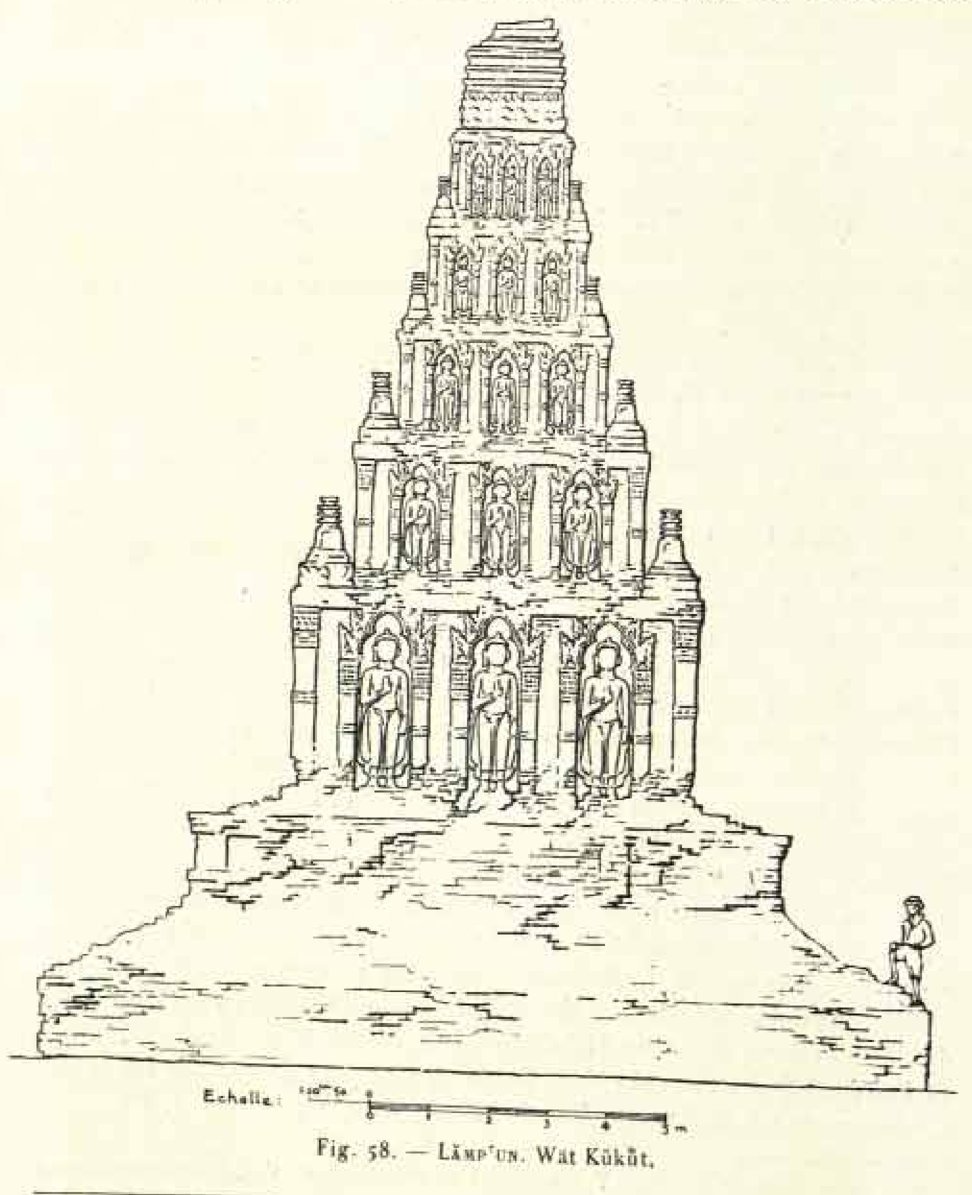
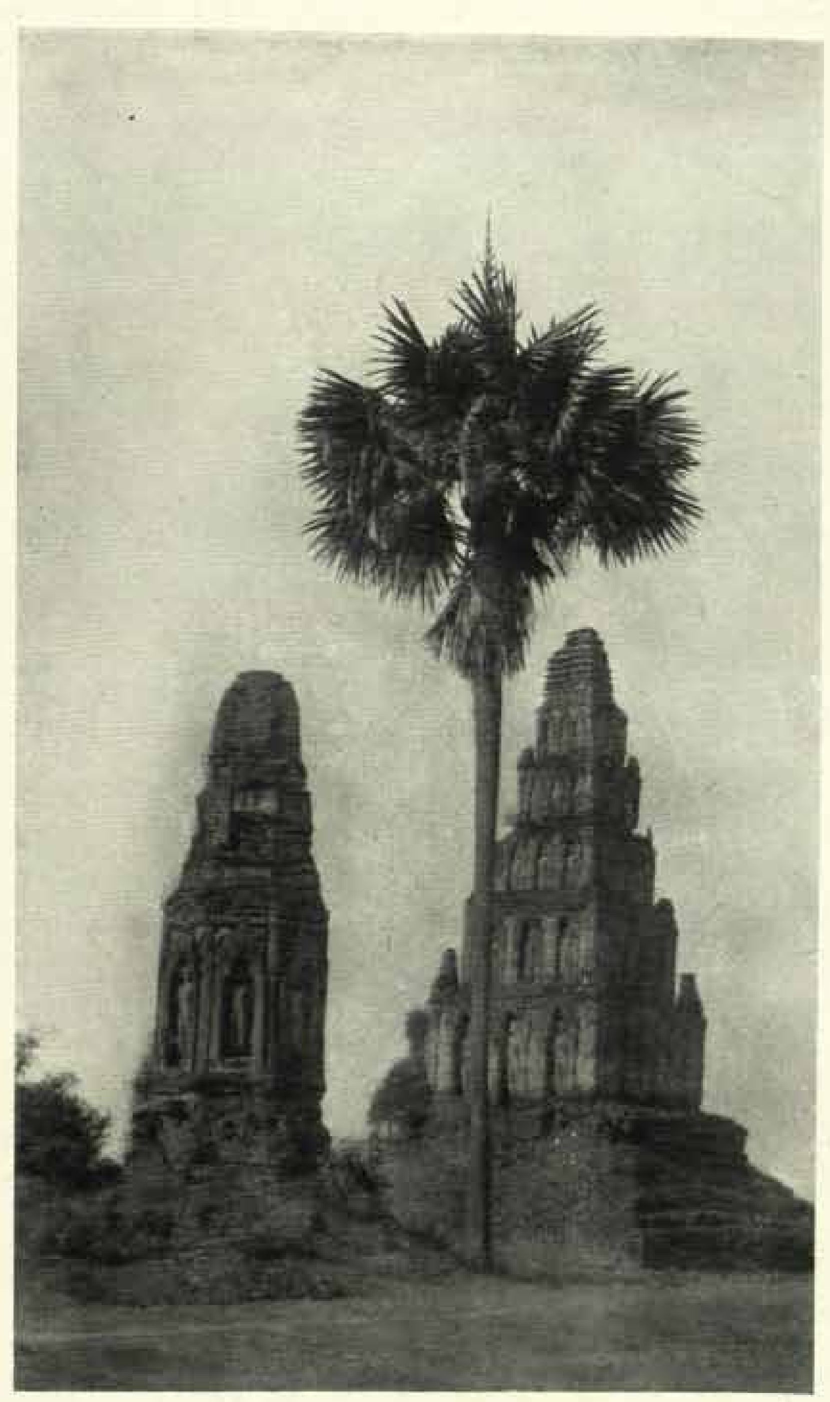
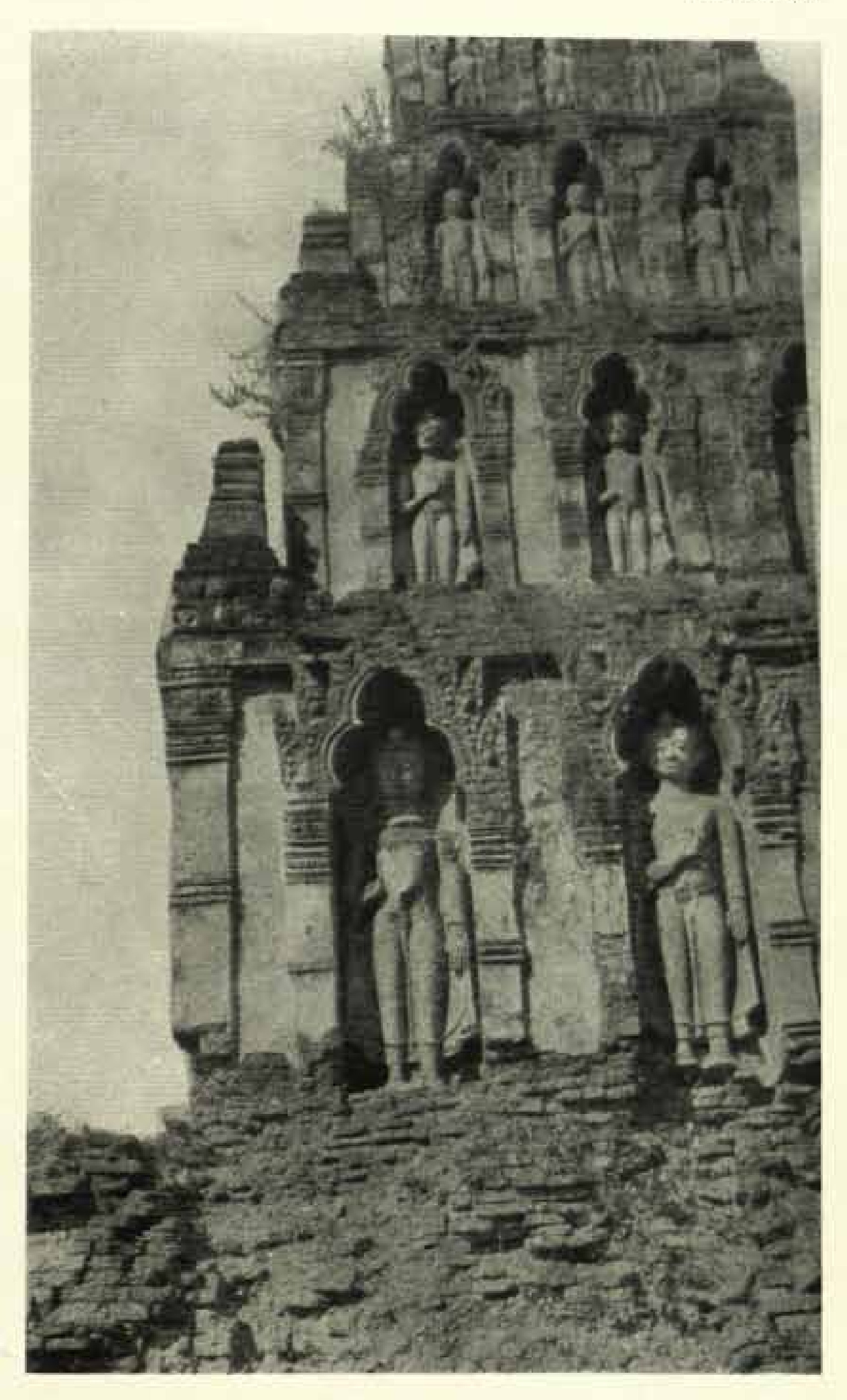


Fig. 58. — Lămp'un. Wät Kūkūt.

[1] La reproduction du Wät Kūkūt n'a été à ce jour publiée à notre connaissance que dans *Doc.*, pl. VII, et dans *Indian Arts and Letters*, 1927, p. 71 et pl. XVIII. Il en existe aussi une bonne photographie d'album dans Martin Hürlimann, *Ceylan et l'Indochine*, pl. 138 ; cf. C.R. dans *BEFEO.*, XXX, p. 180.



Lămp'un. — Wăt Kŭkŭt (p. 430 sqq.).



Lămp'un. — Wăt Kŭkŭt. Détail (p. 430).

est dans un état de décrépitude qui le rend méconnaissable. Les étages sur maçonnerie sèche de latérite sont enduits de stuc portant le décor sculpté. Chaque étage sur chaque face comporte trois niches dans lesquelles sont logées des images du Buddha en demi-relief, debout et de face. Tous ces

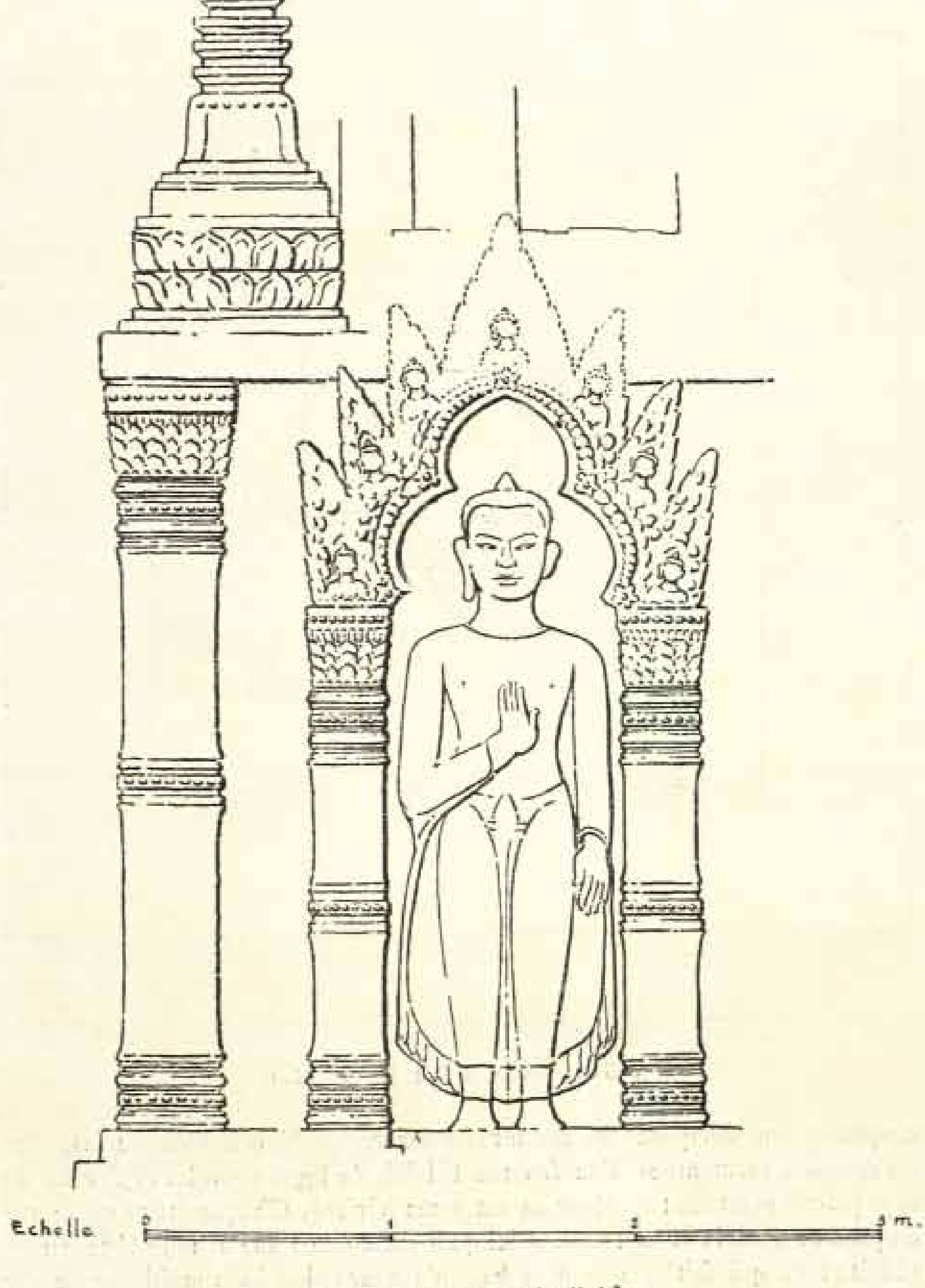


Fig. 59. — Lămp'un. Wăt Kŭkŭt.

Buddhas font le même geste, la main droite sur la poitrine, la paume en avant ; la main et le bras gauche retombent sur le côté et la robe monastique est du style Dvāravatī simplifié. Les niches qui contiennent ces images, en fait assez frustes, prises individuellement, mais imposantes dans leur ensemble, sont encadrées de deux pilastres dont la base, la partie centrale et le



Fig. 60. — Lămp'un. Wăt Kŭkŭt. Plan.

chapiteau sont composés de moulures horizontales décorées de perles. Ces niches sont surmontées d'un fronton trilobé, de ligne ogivale, et flammé de sept pièces relevées : le décor en est assez hérissé. Chaque étage comporte un pilastre d'angle et reproduit celui qu'il surmonte à une échelle légèrement réduite : ce qui fait que le plus haut n'a guère plus de la moitié de l'étage

inférieur. Néanmoins, pilastres, décors, niches, amortissements et Buddhas sont homomorphes. A l'angle de chaque petite terrasse ainsi laissée par les retraits successifs des étages sont des pinacles carrés, en forme de petits stūpas avec base décorée en feuilles de lotus, corps à profil campaniforme et succession de moulures saillantes. Celles-ci, comparables à de petits enta-

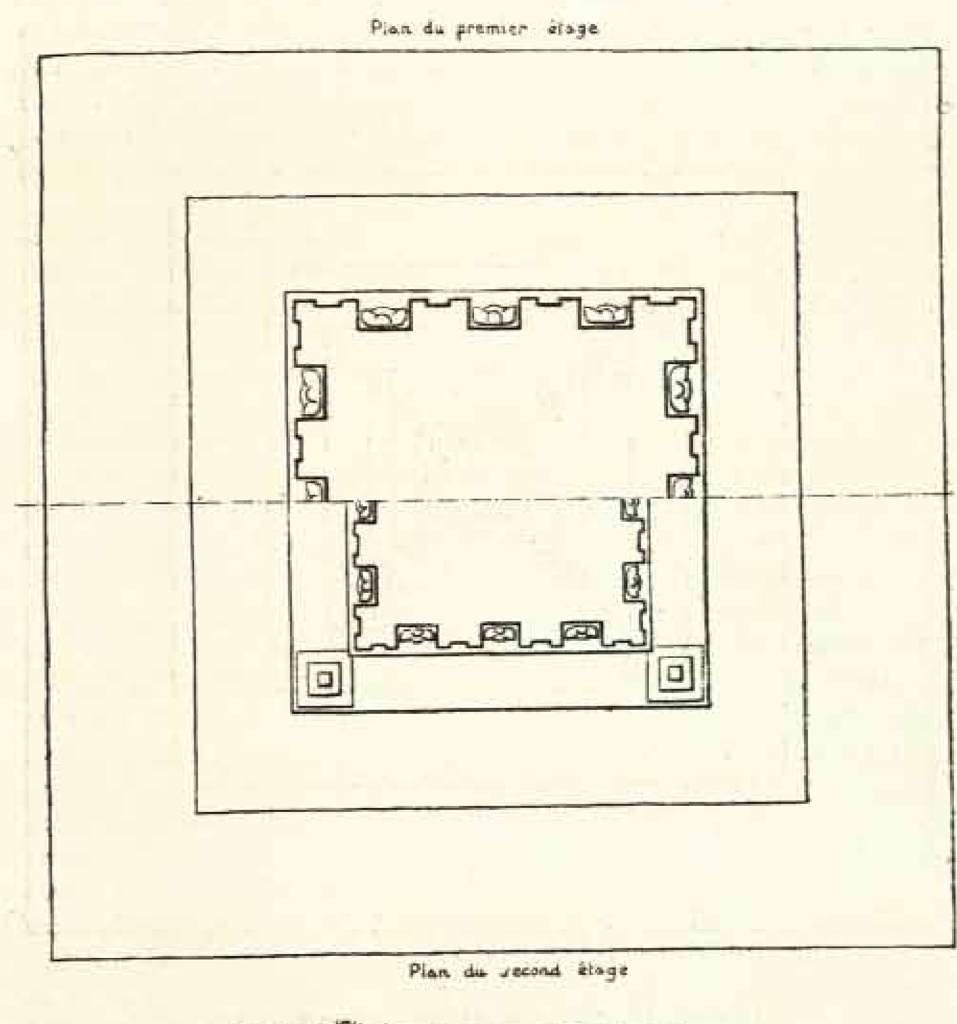


Fig. 61. — LĀMP'UN. WĀT KŪKŪT. Plan des étages.

blements empilés et dégressifs, se retrouvent au sommet même de l'édifice. Sans doute peut-on voir là une transposition en corps de maçonnerie et stuc des parasols décroissants qui couronnent généralement les stūpas.

Ce monument n'était sans doute pas isolé, il a vraisemblablement fait partie d'un groupe d'édifices construits postérieurement, dont un seul vestige

subsiste encore (au premier plan de la planche LXXXII). C'est une petite tour octogonale dont l'étage principal est également orné de niches et de Buddhas debout. Leur geste semble être différent, les bras sont tous brisés aux coudes et on ne peut plus reconnaître quelle était la mudrā. Les lignes supérieures de l'édifice sont ruinées, on peut cependant encore distinguer sur chaque face des petites niches contenant des figures de Buddha assis. Cet édifice est en briques et, par son mode de construction, semble être postérieur au Wăt Kŭkŭt lui-même. L'encadrement des niches est copié dans sa forme générale sur celui du monument principal, mais ne porte pas de décor. Cette petite tour a été sérieusement mutilée sur une de ses faces par des chercheurs de trésors, qui l'ont à proprement parler évidée jusqu'à l'axe en pratiquant une brèche de haut en bas.

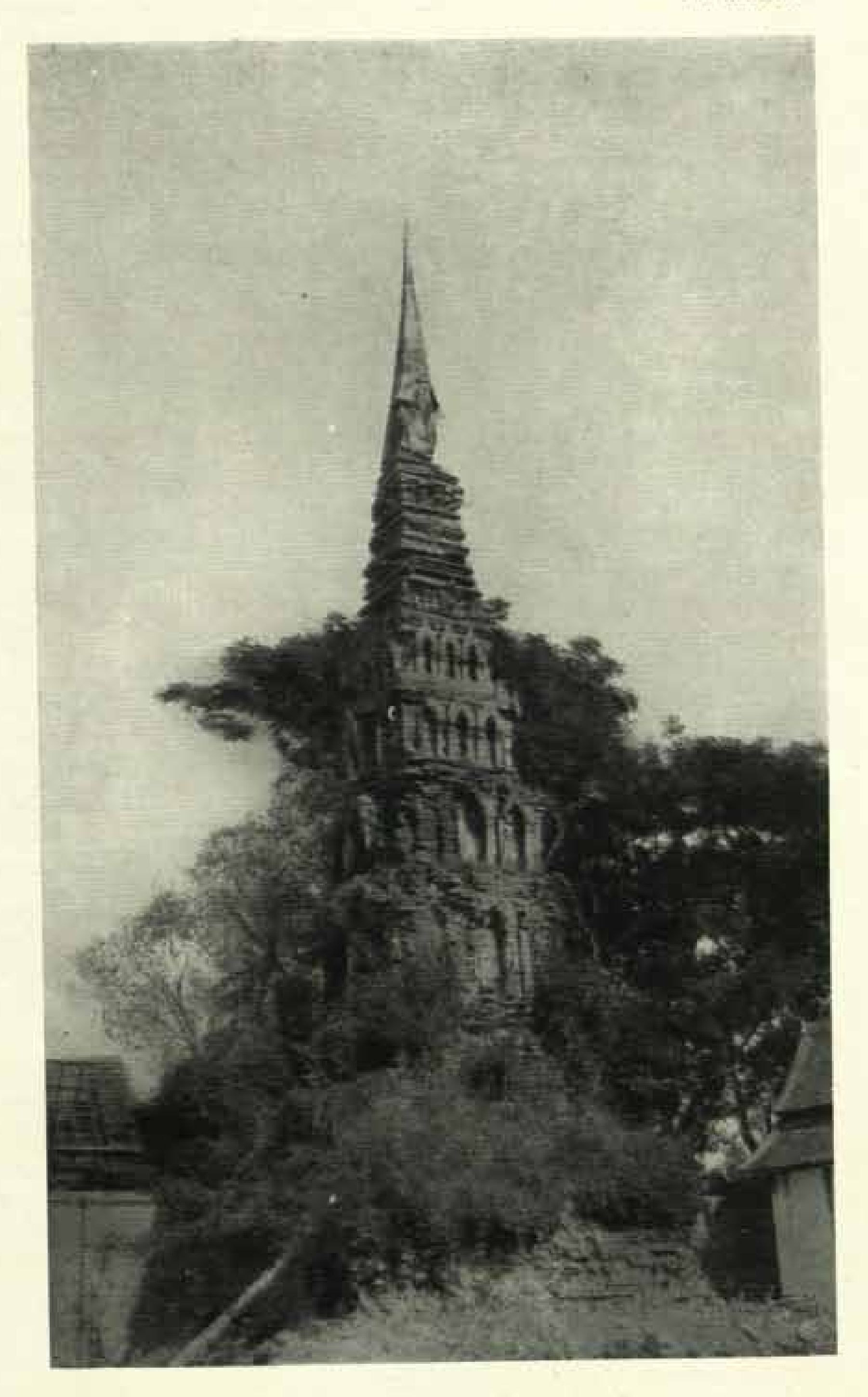
Une tour qui ressemble étrangement au Wăt Kŭkŭt va nous servir de transition pour aborder le monument principal de Lămp'un à l'intérieur de la ville : le *Wăt Măhāth'ăt*. Cette tour (pl. LXXXIV) se trouve au Nord-Ouest de l'enceinte de la « Grande Relique » (*Mahādhātu*). D'après la tradition, elle serait la reproduction du stūpa en forme de prasăt qui doit se trouver à l'intérieur du stūpa actuel ([1]).

Voici, d'après les données de la *Jinakālamālinī*, la chronologie des fondations et restaurations de ce groupe d'édifices ([2]) :

« La grande relique fut fondée à Haripunjaya 1383 années après que le roi Asoka eut distribué les reliques dans le Jambudīpa... c'est-à-dire en 1063 A.D. Sabbāsiddhi élève à 24 coudées le prasăt construit par Adiccarāja. Vers 1400, Sĕn Mưӧng Ma la couvre de 210.000 feuilles d'or. En 1447, le vénérable Medhaṅkara enferme l'édifice primitif dans un nouveau stūpa mesurant 52 coudées de côté à la base et s'élevant à une hauteur de 92 coudées et le roi recouvre celui-ci de plaques de cuivre doré. En 1511-1519-1521, P'ră Mưӧng Kéu redore le stūpa... etc. » Si la tradition est exacte et si l'édifice primitif, recouvert par un stūpa en 1447, a été effectivement reproduit à proximité, nous retrouvons ici la coutume signalée à propos des monuments de la Péninsule Malaise ([3]) et jusqu'à Ăyŭthy'a. Nous avons déjà noté ([4]) des similitudes esthétiques entre les images du Buddha trouvées aux deux points les plus opposés du Siam : C'ieng Sĕn et Ligor. L'histoire nous apprend d'autre part que les relations entre Ceylan et le Laos occidental se faisaient également par Năk'ŏn Çrī Th'ămmărăt. C'est précisément dans ce port de la Péninsule Malaise que la miraculeuse image de P'ră Sĭhĭṅg débarqua pour atteindre, après un stage à Çrī Sătc'ănalăi, le Laos occidental. Il n'y a donc

---

([1]) *Doc.*, p. 85, n. 2.
([2]) *Doc.*, p. 33.
([3]) Cf. *supra*, p. 374 sqq.
([4]) Cf. *Doc.*, p. 15.



LAMP'UN. — Wät Mähāth'āt (p. 434).



Lămp'un. — Wăt Mahâth'ât (p. 435).

rien d'impossible à ce que les traditions des architectes maîtres-d'œuvre de la région septentrionale aient été influencées par une coutume courante dans les états du Sud.

Un second point qui n'est éclairci ni par les textes, ni par la tradition, est la ressemblance frappante de ce « monument-maquette » avec le Wăt Kŭkŭt. On peut en conclure seulement que ce type de monument était en faveur à l'époque. Nous avons noté également la remarque de M. Cœdès [1] au sujet des analogies du Wăt Kŭkŭt avec le Sat Mahal Prasada de Polonnaruwa (Ceylan) qui date des dernières années du XIIe siècle. Etant donné que ce n'est qu'au XVe siècle que le prasăt contenant la grande relique fut recouvert par le « stūpa de 92 coudées », que le Wăt Kŭkŭt date du début du XIIIe (c'est-à-dire qu'il est légèrement postérieur au prāsāda de Polonnaruwa), peut-être peut-on imaginer, sans grandes chances d'erreur, que certaines formes architecturales aient pu être importée de Ceylan au cours des échanges fréquents entre les deux pays à cette époque.

Achevons de noter les différences entre le Wăt Kŭkŭt déjà décrit et ce léger monument, hélas ! passablement ruiné, sans entretien, appelé à une prochaine disparition. Les étages ne sont ici qu'au nombre de quatre. Il y a trois niches par étage comme au Wăt Kŭkŭt ; par contre, le décor de leur fronton est plus compliqué. Au lieu de trois lobes dans l'arc, il y en a cinq, le sommet du fronton se relève en forme de kuḍu, ce qui confirmerait étrangement l'influence directe de l'Inde dravidienne. Malheureusement les frontons des étages inférieurs ont disparu presque en entier. Le haut de monument, plus effilé que dans le modèle déjà décrit, présente également les saillies faites de frontons empilés, évoquant le parasol, et se termine par une flèche aiguë en forme de haute pyramide quadrangulaire. Cette pyramide est encore à demi gantée de plaques de bronze qui se gondolent, se détachent et tombent comme une mince écorce desséchée. Sont-ce là les plaques de cuivre séculaires, souvent redorées depuis P'ră Mưӧng Kĕu ?

Tout autre est le stūpa central, le grand reliquaire du *Wăt Măhăth'ăt* qui est situé au centre d'un complexe d'édifices, vihāra, bŏt, bibliothèque, musée des antiques et musée de maquettes de palais modernes. Le tout est en pleine activité cultuelle. Il n'y a réellement que le prasăt témoin qui soit laissé à l'abandon, bien qu'il soit, historiquement et archéologiquement, le plus intéressant. Le stūpa central repeint à neuf et redoré se détache sur le ciel bleu (pl. LXXXV). Ce violent effet de couleurs crues est accentué par la blancheur éclatante du soubassement. Le rouge et or des bibliothèques voisines contribue à enluminer cet ensemble dans une gamme ardente.

Ce stūpa a la forme habituelle de la cloche singhalaise. Il comporte un soubassement à moulures en larges bandeaux plats. Le plan est carré, mais

---

[1] Cf. *supra*, p. 429.

avec trois décrochements par face, entouré d'un mur bahut avec grillages en barreaux d'un aspect assez fâcheux. Des brûloirs à offrandes, de petits maṇḍapas et de hauts parasols en métal ajouré, intéressant travail de fer forgé, sont placés aux quatre angles extérieurs de cette clôture. Le soubassement se couronne par un bandeau-entablement dont chaque angle, à chaque décrochement, est accentué d'une antéfixe triangulaire sans moulures, de silhouette très birmane. Sur ce soubassement, le reliquaire en plan circulaire élève son cône annelé de trois gros bandeaux où s'intercalent des moulures plus petites. Tout le reliquaire est recouvert, avec art et netteté, de bronze doré. Les plaques de la cloche proprement dite sont ornées de huit rosaces quadrilobées. Au-dessus, la forme carrée, avec décrochement unique, reprend et forme en quelque sorte le soubassement de l'aiguille, annelée aux deux tiers, elle-même surmontée de douze parasols décroissants. Parasols d'angles, parasols du sommet, antéfixes, bandeaux, anneaux et angles sont agrémentés de pendeloques et clochettes en métal, bruissant, sonnant et tintinnabulant à la moindre brise.

Si nous avons ainsi copieusement décrit ce reliquaire, c'est parce qu'il constitue incontestablement un des plus beaux types de stūpas modernes du Siam septentrional. Notons encore que la construction en est massive et qu'on ne peut pas la pénétrer pour percer la mystérieuse origine de son noyau central.

Nous avons dit que l'ensemble du Wăt Măhâth'ât comportait encore un nombre respectable de constructions. Citons parmi celles-ci la bibliothèque juchée sur un haut soubassement blanc. La richesse de son décor or et rouge s'associe agréablement avec une architecture aiguë, découpée sur le ciel de toutes ses pointes et épis : les toits télescopiques se dédoublent en appentis et vérandas aux lambrequins ornés, et les murs sont décorés de losanges polychromes. Cette construction de bois est placée sur un soubassement blanc en maçonnerie, assez sobre de lignes, mais percé de fenêtres encadrées de pilastres en gaines et surmontées d'un fronton.

Achevons cette nomenclature descriptive par un petit reliquaire (à droite sur la pl. LXXXVI) qui n'est pas sans élégance avec ses glacis simulant une pente de toiture d'où jaillit un pinacle à trois étages, ses décrochements multiples dans le corps principal et ses larges bandeaux plats. L'énumération des différentes constructions, wăt ou reliquaires composant l'ensemble du Wăt Măhâth'ât, ainsi que des motifs décoratifs, beaux éléphants agenouillés, ou brûloirs à offrandes circulaires en forme de fours, demanderait un nombre de pages dépassant le cadre de cette étude d'ensemble. Tout cela est d'ailleurs, sinon absolument moderne, du moins récent, restauré et entretenu par le culte actif de ce centre religieux.

Le petit musée qui est installé dans l'enceinte du Wăt Măhâth'ât contient diverses pièces de sculpture provenant de la région, beaucoup d'objets d'un intérêt purement local et les inscriptions déjà citées qui en constituent en fait la valeur principale.

Lămp'un. — Wăt Măhăth'ăt (p. 436).

Nous verrons encore à Lămp'un, à un peu plus d'un kilomètre à l'Est de la ville, le *Wăt P'ră Yưn* (pl. LXXXVII) qui, derrière un vihāra aux toits aigus décoré de larges rinceaux, monté sur un soubassement mouluré, offre un exemple typique de reliquaire birman. Il est porté par un haut soubassement à degrés, avec stūpas d'angles, le corps de la construction est percé sur les axes de portes surmontées de frontons en kuḍu, permettant de pénétrer dans les niches qui contiennent quatre Buddhas debout, les bras le long du corps (Wăt P'ră Yưn : « Temple du Buddha debout ») (1). Sur ce massif à décrochements montent les étages décroissants avec pièces d'accent triangulaires et stūpas. La pointe aiguë de ces derniers, en forme de cône annelé, comporte des parasols à clochettes. Tout l'ensemble de cet édifice rappelle beaucoup le style de certains monuments birmans de Pagan, notamment celui du That-byn-nyu (2). La fondation du Wăt P'ră Yưn est relatée en détail dans l'inscription gravée sur une stèle de grès rouge actuellement placée sous un petit abri à la base de l'angle Nord-Ouest de l'édifice (3). Nous apprenons ainsi qu'il a été construit en 1369 A.D. pour abriter une relique miraculeusement recueillie par le thera Sumana.

C'IENG MĂĪ.

La dernière ville qui nous reste à examiner n'est pas la moins importante. Les monuments y sont extrêmement nombreux. Ainsi que nous l'avons signalé pour Ăyŭth'ya, la propriété religieuse y a pris une telle extension que peu à peu elle a amoindri, puis repoussé la vie civile hors des murailles de la cité. Les wăt, les pagodes, les bonzeries se côtoient et se succèdent presque sans interruption à l'intérieur des murailles. Hors de cette enceinte on compte également un bon nombre de sites où existent des vestiges religieux dont un des plus importants, le *Wăt Cĕt Yŏt*, retiendra particulièrement notre attention. Après un rappel des phases de l'histoire de C'ieng Măī, nous parcourrons rapidement les monuments de la ville sans toutefois les voir tous : ils sont trop nombreux et d'un intérêt inégal.

C'ieng Măī, nous l'avons vu, succéda à Lămp'un après que Măngrai, chef t'ăi, eut dépossédé la dynastie môn régnant dans cette dernière ville. La chronique *Jinakālamālinī*, traduite par M. Cœdès, place en 1296 la fondation de C'ieng Măī. La cité, agrandie en 1336-1355, fut entourée d'une muraille en briques en 1517 par P'ră Mưang Kĕu. La muraille actuelle qui forme un carré de 1500 m. de côté a été refaite par P'ya Kawīla en 1788 : elle ne manque pas d'allure avec ses quatre portes axiales et ses douves dont l'eau dormante

(1) *Doc.*, pl. IV.
(2) *Doc.*, p. 97, n. 1, et *Journal of the Burma Research Society*, 1918, pl. VI et IX.
(3) *Doc.*, p. 195.

est couverte de lotus. Les créneaux en sont encore intacts en plusieurs portions. Le royaume de C'ieng Mãĭ ne fut jamais, à proprement parler, incorporé au royaume d'Ăyŭth'ya. Encore actuellement, un prince laotien sert, tout au moins théoriquement, d'intermédiaire entre la population et le Gouvernement siamois. L'apogée de la cité eut lieu vers le XVIe siècle et dura jusqu'aux luttes avec les Birmans qui rasèrent la ville. Sa restauration, en 1793, marqua sa soumission à Bangkok. C'est le roi Chulalongkorn qui l'annexa définitivement au royaume de Siam.

Le centre de la ville est occupé par le *Wăt P'ră Čedi Luóng*, fondé en 1401 A.D. En 1478, le monument prit sa forme définitive et ne fut achevé qu'en 1481, date à laquelle on y plaça le « Buddha d'émeraude » [1]. Actuellement le grand stūpa est ruiné, mais les dimensions de sa base dépassent tout ce que nous avons vu jusqu'ici dans le même style (pl. LXXXVIII, c). Trois énormes soubassements avec éléphants cariatides supportent le massif de maçonnerie, dont il ne reste que la face Nord et une partie des faces Est et Ouest. Sur cette base se dressait le gigantesque stūpa qui devait être vu, dit la légende, à 2.000 brasses de distance. Les soubassements sont sur plan carré, ainsi que la base qui se décroche en deux avant-corps successifs sur chaque face. Sur ce socle considérable la base du stūpa s'amorce en un plan octogonal. La construction est en latérite et brique. Les arcs des baies qui s'ouvrent sur le haut soubassement sont appareillés à la romaine ainsi que les arcs de décharge sous les escaliers des perrons. Ces arcs sont faits de briques taillées en biseaux, en voussoirs faits « à la demande », selon le terme expressif employé en construction pour bien spécifier que l'élément de voûte a été spécialement fabriqué pour l'emploi particulier auquel on le destinait. Ceci est nouveau pour nous, qui n'avons vu, depuis que nous parcourons le Siam (sauf au Wăt P'ră Yưn de Lămp'un) que des voûtes « en encorbellements successifs » comme chez les Khmèrs et les Čams. Ajoutons cependant que nous allons étudier bientôt un des plus beaux exemples de monuments comportant ce mode de construction en maçonnerie sèche. Ce qui n'est pas le cas au Wăt Čedi Luóng, tout au moins pour les arcs de décharge des perrons où le mortier est nettement visible.

Le bōt qui précède le grand stūpa au milieu d'édifices secondaires était en reconstruction au moment de notre visite. L'ancien bâtiment avait été démoli complètement, le mur de fond (Ouest) seul avait été respecté avec les images adossées du Buddha en maçonnerie. De nombreuses figures du Bienheureux, en bronze, avaient été également laissées en place. Elles étaient près d'une cinquantaine, de forte taille; leurs caractères à peu près identiques, sauf quelques détails, laissaient cependant apparaître une diversité d'expression qui donnait à leur examen successif un aspect de vie palpitante et secrète quelque

---

(1) *Doc.*, p. 34.



Lămp'un. — Wăt P'ră Yưn (p. 437).

peu troublant. Nous donnons ici la photographie d'une partie de cette collection (pl. LXXXIX). Il est assez rarement donné de pouvoir examiner ainsi à la lumière solaire un ensemble aussi complet. A part les statues adossées au mur de fond laissé intact, il n'existe qu'une seule image de Buddha debout (pl. LXXXVIII, B) sur lequel on pourra reconnaître aisément la différence de costume déjà mentionnée à propos des Buddhas de Sŭkhŏt'ăi. Rappelons que ceux-ci, au contraire, sont généralement représentés debout et souvent marchant.

Un autre monument important à l'intérieur de la ville, est le *Wăt P'ră Sĭng Luòng*. Celui-ci fut commencé vers 1350 et peu après une crypte fut construite, dit la chronique, pour abriter la fameuse statue de P'ră Sĭhĭng qui a donné son nom au wăt. *Sĭhĭng* peut avoir le sens de « lion », soit que cette comparaison glorieuse évoque l'image ou la magnificence du Buddha lui-même. Une autre interprétation est également possible : *Sĭng* serait la forme abrégée de *Siṅhaḷa*, « Ceylan ». En effet, cette image du Buddha, dont les tribulations et les déplacements furent longs et fréquents, viendrait de Ceylan [1]. Elle se serait arrêtée à Năk'ŏn Çrî Th'ămmărăt, puis à Çrî Sătč ănalăi [2] avant d'atteindre le Laos occidental. Nous avons déjà noté ces relations pour expliquer certaines similitudes iconographiques ou architecturales. La présence de la statue a été successivement signalée à Ligor, Sŭkhŏt'ăi, Ăyŭth'ya, Kămp'êng P'ĕt, C'ieng Măĭ, C'ieng Rai, C'ieng Sèn, puis encore à C'ieng Rai, enfin à C'ieng Măĭ. Les documents épigraphiques paraissent confirmer la légende de ces migrations successives [3]. Trois statues portent actuellement le nom de P'ră Sĭhĭng : une est au Musée de Bangkok [4], la seconde à Năk'ŏn Çrî Th'ămmărăt, enfin la troisième dans le wăt dont nous nous occupons actuellement et qui porte son nom. Ces trois images appartiennent à des types différents, mais toutes les trois prétendent représenter le fameux P'ră Sĭhĭng de la légende. Celle qui est à C'ieng Măĭ fut stupidement mutilée par un voleur en 1922.

De la légende du P'ră Sĭhĭng, M. Cœdès tire une leçon qui mérite d'être citée ici, car elle nous achemine vers la conclusion de cette étude panoramique du Siam archéologique : « On est tenté de considérer le P'ră Sĭhĭng comme le symbole de l'influence artistique de Ceylan, s'exerçant sur le Siam naissant, par l'intermédiaire de Ligor, dont l'importance comme foyer bouddhique au XIIIe siècle est confirmée par l'inscription de Rāma K'ămhèng, et engendrant à Sŭkhŏt'ăi un style nouveau qui se répandit rapidement au XIVe siècle dans toutes les villes t'ăi, d'Ăyŭth'ya à C'ieng Sèn. » [5] En fait, c'est la statue actuel-

(1) L'étude de ces migrations fait l'objet des p. 97-103 de *Doc.*

(2) *Doc.*, p. 31.

(3) Cœdès, *Documents sur la Dynastie de Sukhodaya*, BEFEO, XVII, II.

(4) Cœdès, A. A., XII, pl. XXXV.

(5) *Op. cit.*, p. 33.

lement conservée au Musée de Bangkok qui semble s'identifier le mieux à celle que se disputèrent au XIV[e] siècle les principautés t'ăi. Son type est celui des statues de Sŭkhŏt'ăi, sauf le visage qui est moins allongé et plus proche du type des images de C'ieng Sĕn d'où elle aurait été rapportée en dernier ressort.

Le monument du Wăt P'ră Sĭng Luŏng (pl. XC-XCII) est composé de différents édifices, en plus du petit bŏt contenant à l'Ouest, dans une sorte de crypte, la statue, malheureusement mutilée maintenant, qui a donné son nom à l'ensemble. Au Nord-Est de cette construction se trouve un stūpa de la forme habituelle sur un soubassement à niches axiales. Les différents vihāras qui le précèdent sont orientés, soit Est-Ouest, soit Nord-Sud. Ils ont toujours des toitures à décrochements sur façades compartimentées à lambrequins dorés, laqués et sculptés. Un de ces édifices contient une sorte de reliquaire, maṇḍapa surchargé de décors polychromes de construction ou restauration récente, dont nous pouvons reproduire, grâce au Conservateur du Musée de Bangkok qui nous accompagnait, une excellente photographie (pl. XCII). L'architecture de cette construction intérieure est tout à fait caractéristique, avec sa porte à tympan, ses kuḍu successifs, ses pièces d'accent triangulaires alternant avec des têtes de dragons relevées.

Un autre stūpa plus modeste posé sur un soubassement en forme de fleur de lotus précède ce complexe. Une bibliothèque, certainement le meilleur des édifices de ce genre que nous ayons rencontré, s'élève au Nord de ce stūpa (pl. XCI). Son soubassement blanc, élevé, comporte, entre les ouvertures, des statues d'apsaras aux mains jointes. Un haut perron entre deux dragons conduit à la bibliothèque polychrome qui s'ouvre par une sorte de véranda, richement sculptée. Les boiseries enluminées se superposent en plusieurs reliefs au-dessus de la porte. Le soubassement de maçonnerie est légèrement décroché en hauteur pour supporter la salle de la bibliothèque proprement dite (1).

Signalons encore à l'intérieur de la ville parmi les wăt, trop nombreux à visiter dans un temps limité, le *Wăt Kalăkŏt* qui contient une grande statue du Buddha marchant (2) provenant de Kŭmkam et attribuée au roi Măngrai (pl. XCIII), et le *Wăt Sĭrĭkŏ't* qui contient une image du Buddha de style khmèr, vraisemblablement une copie, datant de 1483.

---

(1) Au sujet de ces bibliothèques et de leur identification avec les édicules correspondants dans l'art khmèr, cf. L. Finot, CR. de G. Groslier, *Recherches sur les Cambodgiens*, BEFEO, XXII, p. 182. Ce dernier auteur considérait ces édicules comme étant des salles de danse. Les bibliothèques du Wăt Luŏng de Lămp'un et du Wăt P'ră Sĭhĭng dont nous nous occupons ici sont données en exemple convaincant de l'attribution exacte de ces constructions.

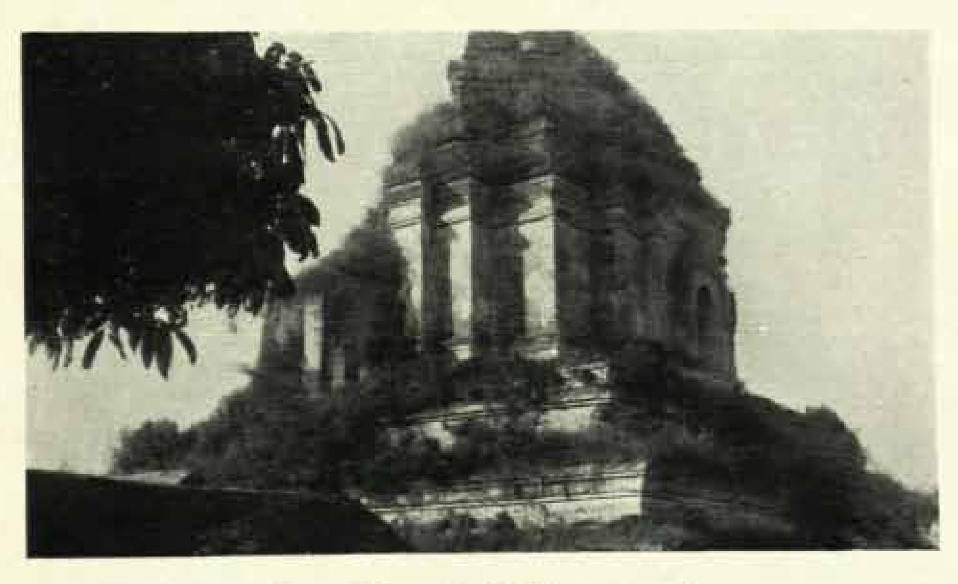
(2) *Doc.*, p. 31.



C'ieng Mâï. — Wăt Kû Tâu (p. 441).



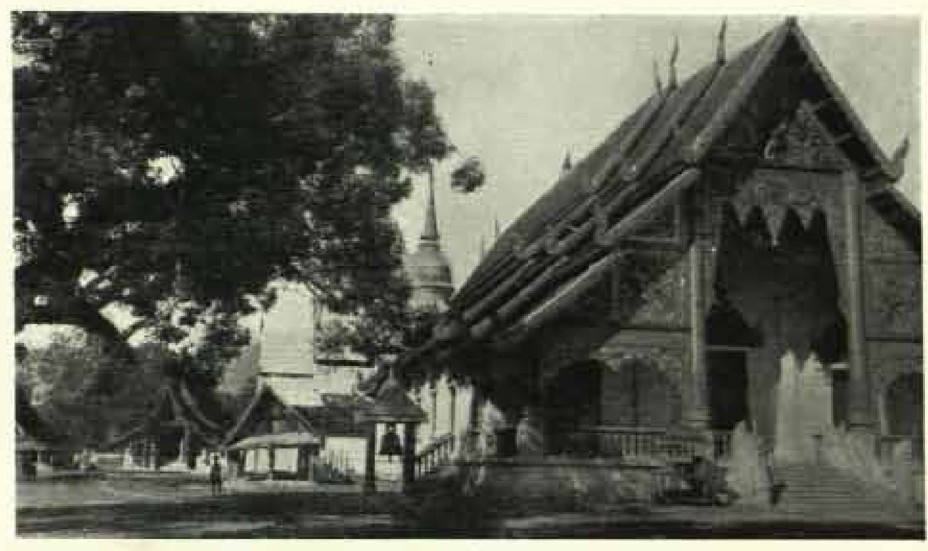
C'ieng Mâï. — Wăt Čedi Luóng (p. 439).



C'ieng Mâï. — Wăt Čedi Luóng (p. 438).



C'IENG MÃI. — Wăt Čedi Luong (p. 439).



A



B

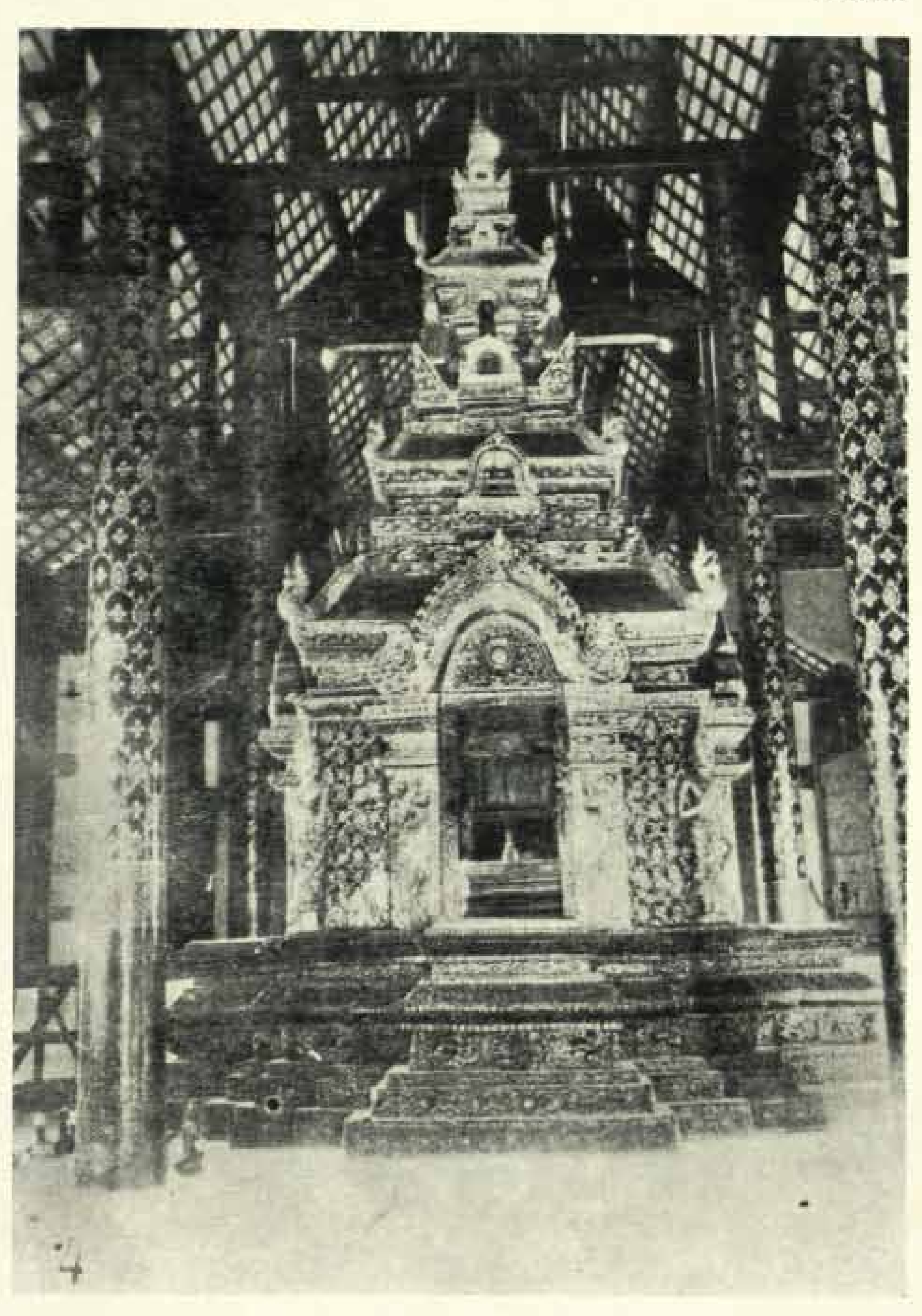


C

C'IENG MĂÏ — Wăt P'ră Síng Luóng (p. 440).



C'IENG MĀI. — Wăt P'rà Sĭng Luóng (p. 440).



C'IENG MÂI. — Wăt P'ră Sĭng Luóng (p. 440).

En dehors de l'enceinte passons rapidement devant le *C'ạng P'ữơk* qui, ainsi que son nom l'indique, contient, en deux édicules voûtés, des statues d'éléphants blancs. Il convient de noter également le *Wăt Kū Tầu*, qui est un curieux édifice dont le stūpa, sur un soubassement carré à décrochements, est fait de cinq sphères superposées de grandeur décroissante ouvertes par des niches sur les axes (pl. LXXXVIII, A). Le tout est naturellement surmonté de la flèche habituelle.

Le *Wăt Suản Dōk* fut fondé en 1371 sur un jardin de plaisance offert par le roi Kilanā à la communauté [1]. Une relique y fut apportée ensuite et la chronique nous révèle différentes phases de son développement. Il est en ruines actuellement, mais son stūpa, entouré de reliquaires plus petits dans un terrain clôturé et fermé de portes (pl. XCIII, B-XCIV), domine un ensemble méritant un relevé soigné. Les petits stūpas modernes sont des mausolées élevés en mémoire des princes de la dynastie de C'ieng Mãĭ. Le vihāra, toujours entretenu, contient une statue de Buddha de grande taille déjà reproduite par M. Cœdès [2].

Le Wăt Čĕt Yŏt (Bodhārāma). — Nous avons vu les similitudes iconographiques que l'on relevait entre certaines images de C'ieng Sĕn et de Ligor. Nous avons suivi l'influence indienne par la voie de mer et envisagé son expansion du Sud au Nord du pays actuellement devenu le Siam. Nous avons également conclu à la possibilité d'apports indiens par les pistes terrestres de Birmanie. Le Wăt Čĕt Yŏt que nous allons examiner maintenant semble apporter la preuve archéologique de cette dernière hypothèse. En effet, 1° un monument d'un type défini dans l'Inde : la tour de Bodh Gāyā (Ve siècle de notre ère); 2° sa copie sur l'Irraouady : le temple de Mahābodhi à Pagan construit au début du XIIIe siècle [3]; 3° l'interprétation de cette copie à C'ieng Mãĭ : le Wăt Čĕt Yŏt, voilà, semble-t-il, les trois étapes de ce cheminement. La date de la fondation de ce dernier monument est incertaine. Le roi Bilakarāja le « découvrit » vers 1453. « En disant que le roi découvrit cet emplacement, le texte laisse entendre qu'il était abandonné à cette époque, donc qu'il existait antérieurement » [4]. La chronique mentionne ensuite différents faits se rapportant au Bodhārāma, dont l'aspect lui a valu son nom moderne de « Temple aux sept tours », Wăt Čĕt Yŏt : fondation d'un ārāma, construction d'un grand vihāra, d'un stūpa, restauration de la bibliothèque, dorure du stūpa, installation d'une statue khmère, puis de la statue en bois de santal, sont autant de faits se plaçant entre le XVe et le début du XVIe siècle. Nous verrons à l'examen de la construction comment les deux époques séparées par une

---

(1) *Doc.*, p. 34.
(2) Cf. *Doc.*, pl. XIII.
(3) Général de Beylié, *L'architecture hindoue en Extrême-Orient*, p. 12 et 271.
(4) G. Cœdès, *Doc.*, p. 11.

période d'abandon, peuvent être reconnues sur le monument (pl. XCV-C et fig. 62-64).

L'édifice se présente ainsi. Un vaste soubassement de plan rectangulaire, dont la longueur Nord-Sud est de 11 m. environ, comporte à l'Est deux



Fig. 62. — C'IENG MĀI. Wāt Cĕt Yôt.

décrochements faisant une saillie de 1 m. 30 sur une longueur de 5 m. 25 et correspondant à une partie légèrement surbaissée de la terrasse supérieure devant le corps proprement dit du monument. Sur cette terrasse sont deux petits stūpas dont la maçonnerie sèche de latérite a perdu actuellement tout

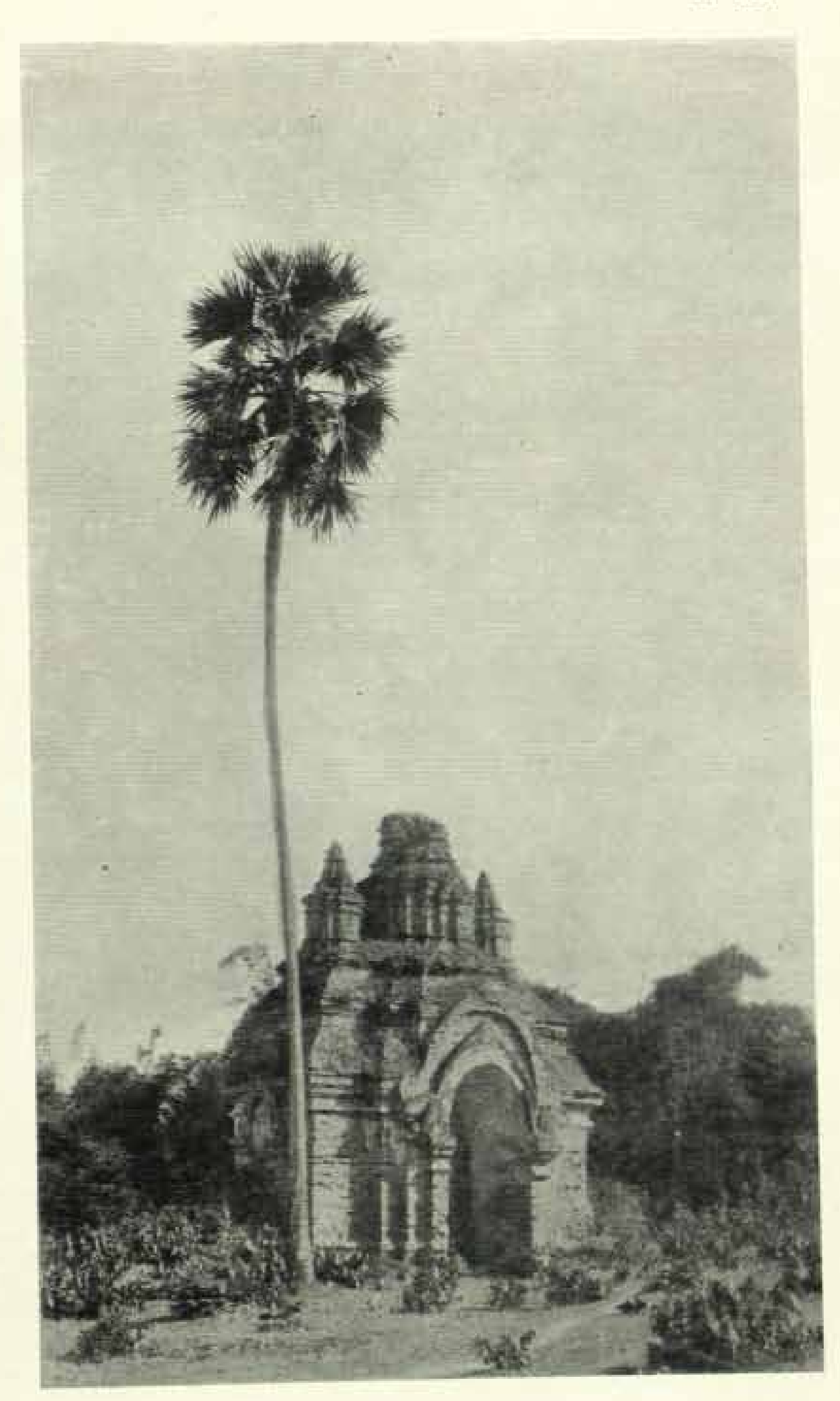


A



B

C'IENG MĂI. — A. Buddha de Wăt Kalăkŏt (p. 440). — B. Wăt Suón Dŏk (p. 441).



C'IENG MĀI. — Wăt Suón Dŏk (p. 441).



C'ieng Mai. — Wat Cet Yot. Vue du Sud-Est (p. 442).

enduit. Plus à l'Ouest est le corps central de l'édifice. Sur ce corps central s'élèvent cinq tours pyramidales quadrangulaires, quatre aux angles et une,

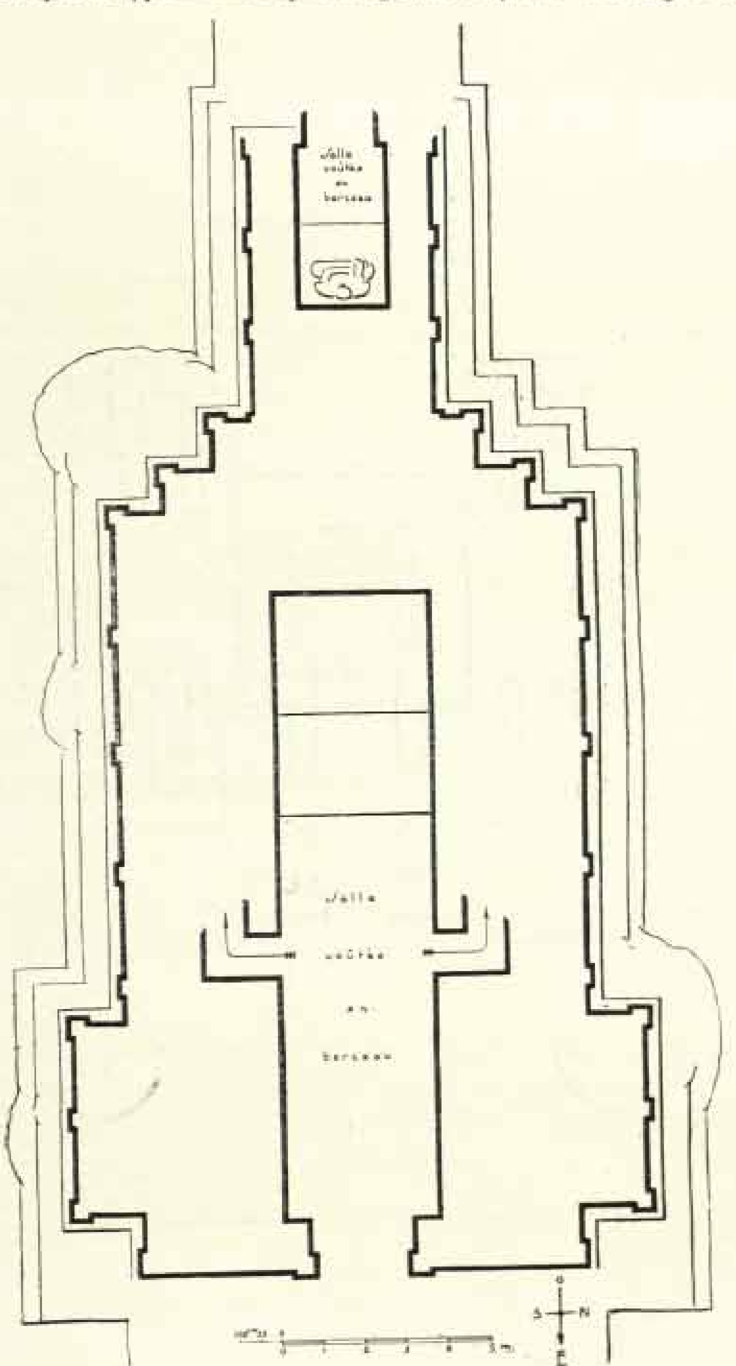


Fig. 63. — C'ieng Mâi. Wăt Čĕt Yôt. Plan du rez-de-chaussée.

de dimensions doubles, au centre. Sur ces tours s'élèvent des couronnements de stūpas à cône annelé sur forme de campane. A l'Ouest de ce soubassement,

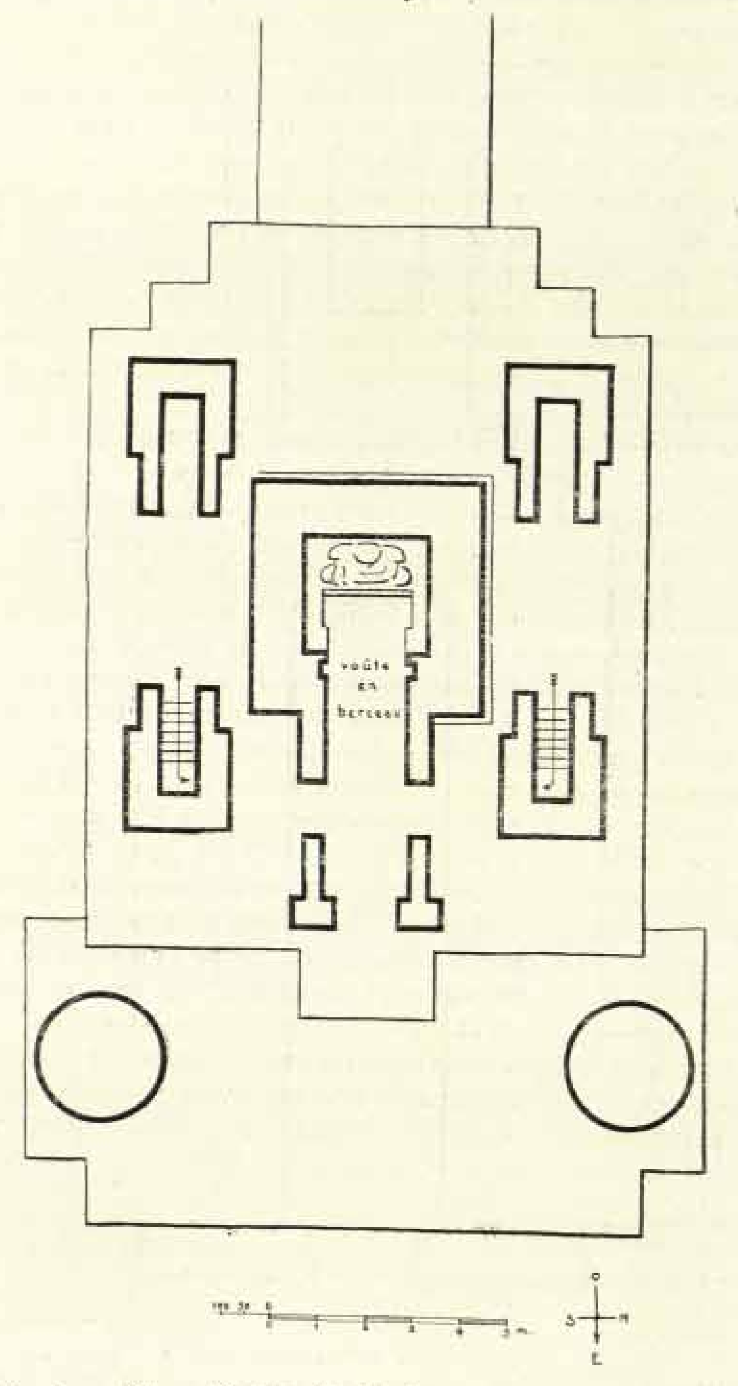


Fig. 64. — C'IENG MĀI. Wāt Čēt Yôt. Plan au niveau de la terrasse.

deux décrochements encadrent une petite chapelle de 4 m. environ de largeur contenant une statue du Buddha assis.

Si nous pénétrons dans le monument par le vihāra de construction postérieure construit contre la face Est, nous nous trouvons dans une salle voûtée en berceau elliptique, le plus grand axe de la courbe étant l'axe vertical. La salle a plus de 16 m. de profondeur, l'arc de la baie de la porte ainsi que la partie Est de la voûte ont été reconstruits au moyen de briques posées sur champ [1]. Sur deux autels de maçonnerie sont deux images du Buddha de grandeur inégale. Deux portes latérales permettent d'accéder à la terrasse supérieure par deux petits escaliers n'ayant guère que 0 m. 65 de largeur aboutissant à l'intérieur des deux petites tours Nord-Est et Sud-Est. Les deux autres tours contiennent des niches s'ouvrant à l'Est; la tour centrale comporte une chapelle de 2 m. 50 de largeur où se trouve également une image assise du Buddha.

Ce qui frappe d'abord dans la construction de ce monument, c'est l'emploi de la voûte en berceau, à claveaux placés « à la romaine ». De ce mode de construction, nous ne connaissons d'autre exemple sur la péninsule indochinoise que les deux précédemment cités au cours de la troisième partie de ce voyage [2]. La méthode uniquement employée est celle de la voûte dite « par encorbellements successifs » dans laquelle les assises, briques, latérite ou grès, sont placées sur leur lit horizontal en dépassement de l'assise immédiatement inférieure. Série de porte-à-faux que la masse de construction supérieure maintient en équilibre. Ce mode de construction tient la résultante des poussées dans une direction pratiquement verticale. La voûte, au contraire, apporte des composantes horizontales dans le parallélogramme des forces et nécessite un mur épais formant contrefort de telle manière (et pour que ce système soit en équilibre) que la résultante passe à l'intérieur de la base du mur. Afin de diminuer l'épaisseur de celui-ci, les architectes d'Occident ont imaginé de diminuer l'inclinaison de la résultante des forces en augmentant la composante verticale, c'est-à-dire l'effort de haut en bas. Le stratagème inventé pour augmenter ainsi le poids sur les murs a provoqué dans notre architecture occidentale de la fin du Moyen âge et de la Renaissance, l'admirable floraison de fleurons, pinacles, clochetons, campaniles et amortissements sur les contreforts de nos cathédrales. Cette parenthèse sur l'équilibre statique d'une construction voûtée n'est pas inutile en ce sens qu'au Wăt Čĕt Yŏt les tours d'angles remplissent exactement le rôle demandé chez

---

(1) Notons que les briques qui ont servi à cette restauration n'ont pas été moulées en biseau à la demande de leur destination particulière comme pour le Wăt P'rā Čedi Luŏng (cf. *supra*, p. 438). On rencontre cependant dans la région des puits en brique dont les éléments ont été moulés avec des faces faisant entre elles l'angle désirable pour obtenir le cercle complet à chaque lit sans remplissage de mortier de jointoiement.

(2) Nous n'envisageons ici, bien entendu, que les monuments d'influence indienne.

nous aux pinacles. Il n'est guère possible de présumer si cette subordination aux lois de l'équilibre des bâtiments de ce genre a été pressentie par les constructeurs, mais on peut en déduire qu'au point de vue purement esthétique elle satisfait notre goût pour ce qui est harmonieux et logique. La méthode de construction de ces voûtes aurait été, d'après le Général de Beylié, celle en usage dans le Turkestan chinois, c'est-à-dire le système persan ou mongol qui n'exige pas de cintrage en bois ([1]).

La grande salle du bas, la chapelle sous la tour principale ainsi que la chapelle de la face Ouest sont construites suivant ce mode. Les niches sous les tours ainsi que les baies des escaliers font exception. Nous retrouvons là une voûte en encorbellements. Réfection sans doute, ou emploi d'une méthode dont les constructeurs avaient une pratique plus grande, à moins qu'ils n'aient pu réussir a monter leur voûte, le mur d'appui n'étant pas assez épais. Le vestibule de la chapelle de l'étage présentait ce défaut de manque de contrefort; néanmoins, les constructeurs l'avaient voûté (pl. XCIX, c), ce qui semble infirmer leur science des lois de la statique. Un écroulement prématuré en est résulté et la poussée latérale vers l'extérieur continue visiblement. Ceci prouve l'excellence de l'emploi de contreforts raisonnables dans les systèmes de constructions voûtées ([2]).

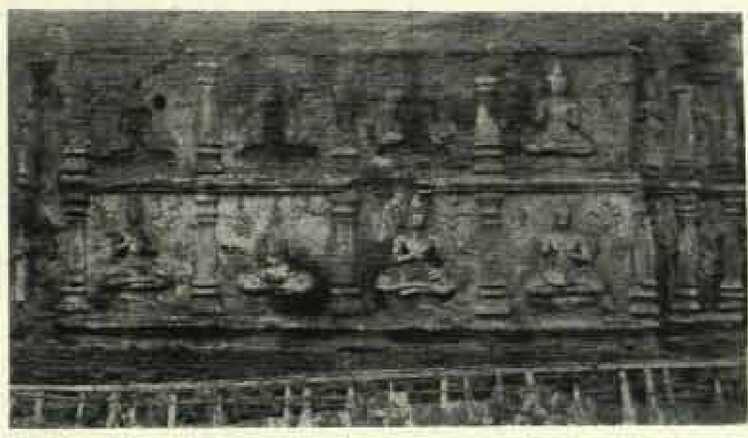
Examinons maintenant le décor de ce monument si particulier. Le soubassement est divisé en deux registres compartimentés par des pilastres ventrus, sensiblement égaux en hauteur (pl. XCVI, A et B). Chacun des panneaux ainsi formés contient, en demi-relief un personnage assis en paryaṅkāsana (pl. XCVI, c). Le monument, nous l'avons spécifié, est en maçonnerie sèche de latérite recouverte d'un enduit de stuc épais dans lequel est sculpté le décor. Nous avons vu également que « découvert » vers 1453, le monument avait été par la suite restauré Or, si on considère les parties où le revêtement est tombé (registres supérieurs), on constate que pour les pilastres, l'épannelage du volume a été ménagé en saillie au moment de la construction, tandis que pour l'établissement des figures l'emplacement a été bûché en creux afin de disposer dans l'alvéole ainsi formée le blocage nécessaire au maintien de la masse du personnage. Fait d'importance, ce blocage, qui a été entraîné dans la chute du revêtement en stuc, était fait de briques. Il est donc logique de déduire que les figures ont été rapportées postérieurement aux pilastres et que l'ensemble a été repris à une époque indéterminée, en utilisant l'épannelage des saillies du Bodhārāma (peut-être en en modifiant le profil au ciseau) et en ajoutant les figures dont nous avons sous les yeux les vestiges.

([1]) De Beylié, *Prome et Samara*, p. 97, et Cœdès, *Doc.*, addenda.

([2]) Ou de tirants comme on le rencontre souvent dans l'architecture italienne de la renaissance (Loggia dei Lanzi à Florence, Hopital de Pistoja, etc.).



A



B



C

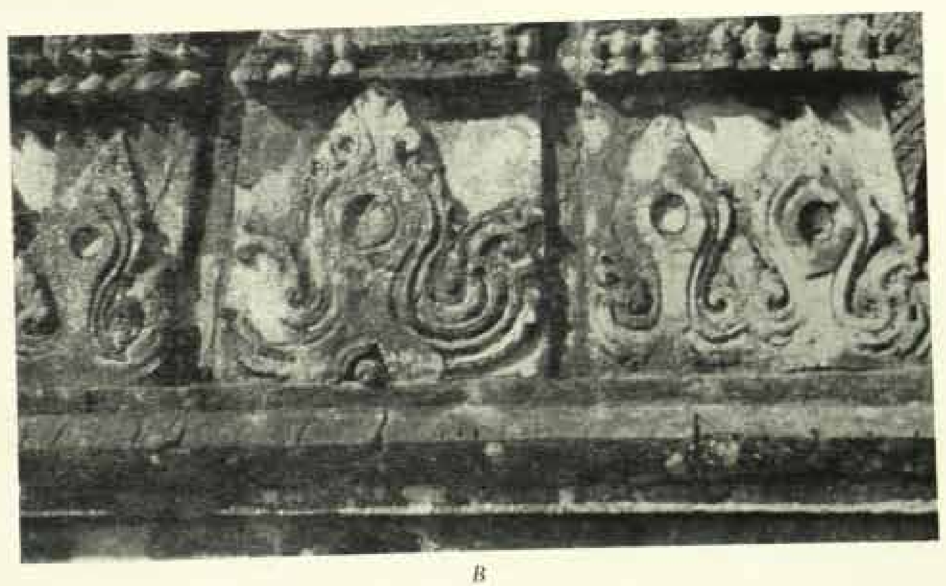
C'IENG MĀI. — Wăt Čĕt Yôt. *A*, Face Sud. *B*, Face Nord. *C*, Détail de la face Nord (p. 446).



C'ieng Mâi. — Wat Čĕt Yôt. Détail du décor sur stuc (p. 447).



A



B

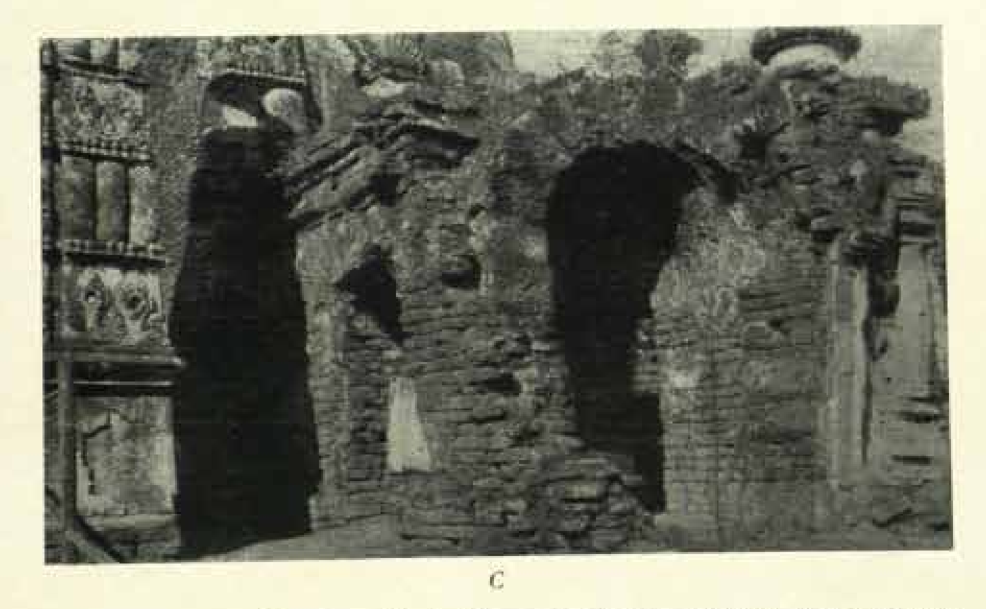
C'IENG MĂI. — Wăt Cĕt Yôt. *A*, Détail de la tour Sud-Ouest.
B, Décor des tours (p. 447).



A



B



C

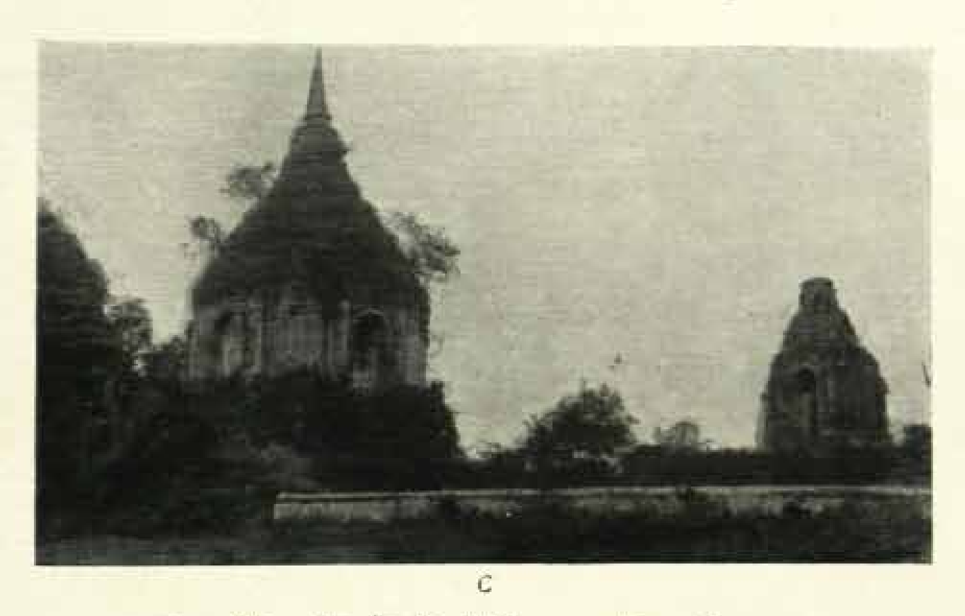
C'IENG MÂI. — Wăt Čĕt Yôt. A, Détail de la mouluration des pilastres. B, Face Ouest. C, Entrée voûtée de la salle sur la terrasse (p. 446).



A

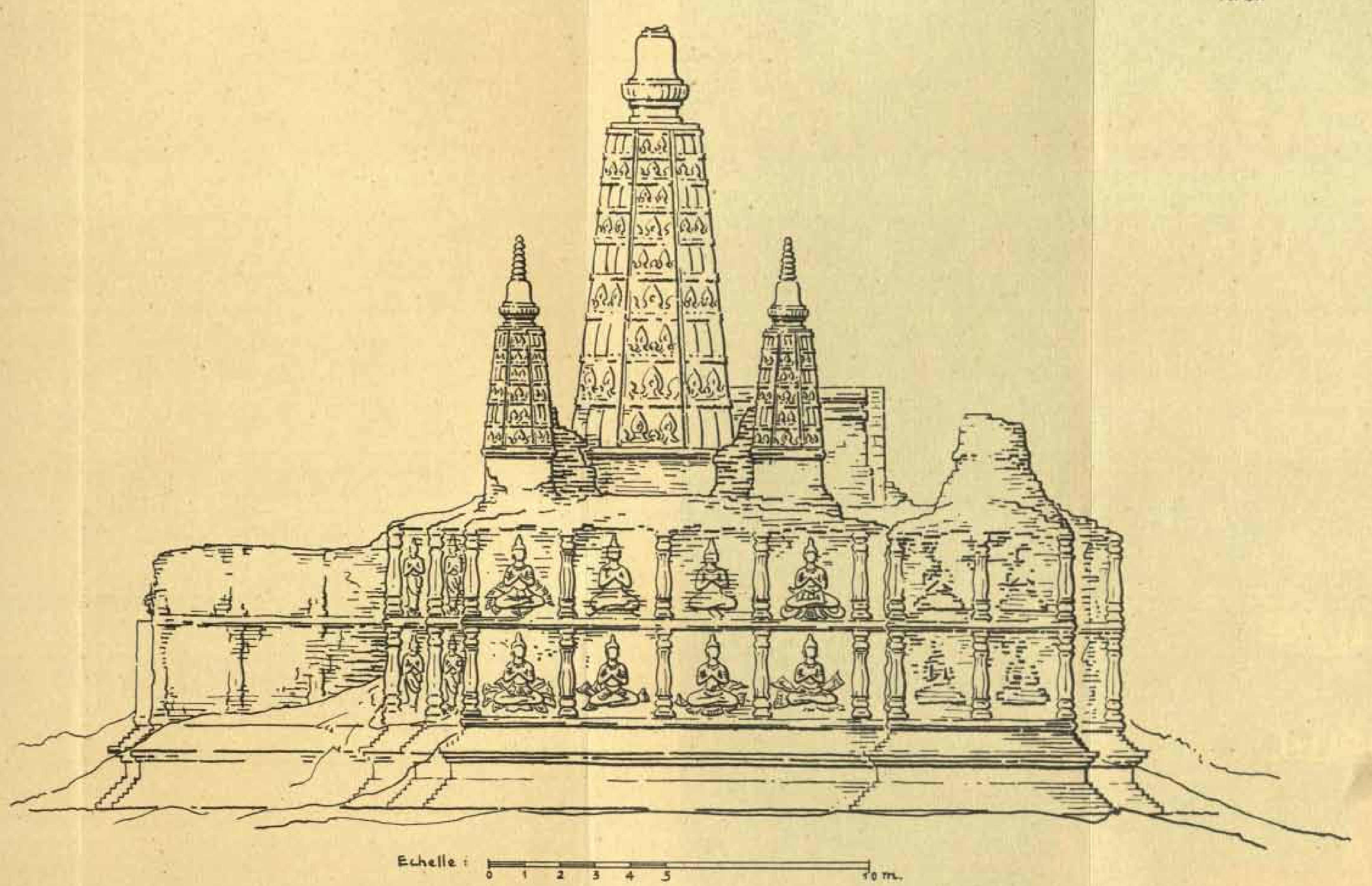


B

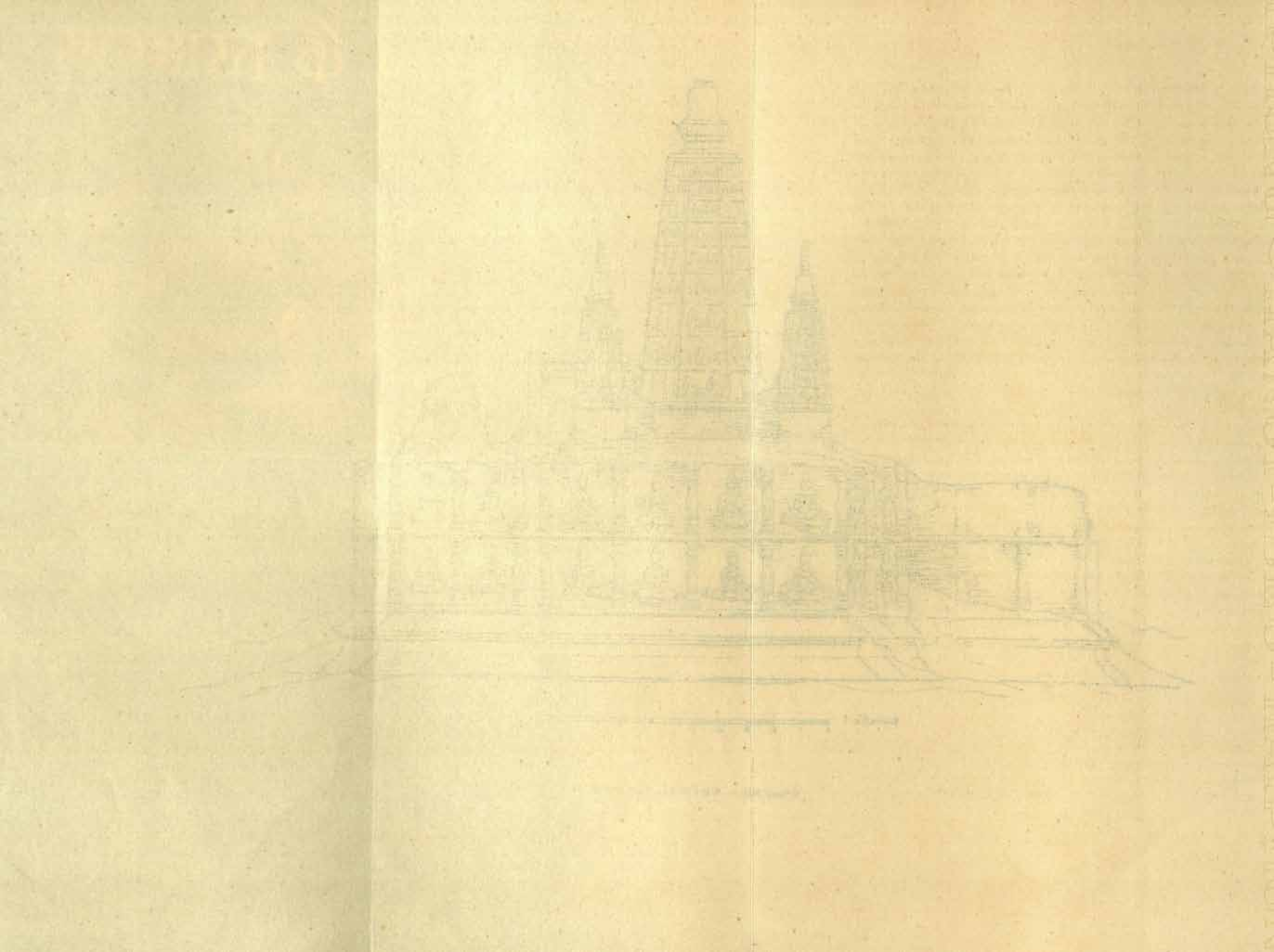


C

C'IENG MĂI. — Wăt Čĕt Yôt. Edifices secondaires. Cf. p. 447.



C'ieng Mǎi. — Wǎt Čět Yôt. Face Sud (p. 447).



Les tours et stūpas supérieurs datent-ils de l'époque de l'ancien édifice? Il semble que l'on puisse répondre sans erreur par l'affirmative. La construction d'une voûte semblable à celle du rez-de-chaussée prouve l'unité de conception et, à propos de cette dernière, il semble à peu près impossible d'attribuer aux artisans du monument une reprise en sous-œuvre suivant une méthode aussi spéciale pour eux. La maçonnerie de latérite des tours également, est semblable à celle du soubassement.

La faible saillie des décrochements ne permettait pas aux sculpteurs de faire sur leur surface une image assise; le personnage est donc debout (pl. XCVII). Son attitude est particulièrement souple sans être toutefois déhanchée. Il est coiffé d'un haut mukuṭa à diadème et sa tête est placée sur une auréole en olive. Il porte des bracelets de bras et un collier orfévré. Le sarong figurant une riche étoffe brodée est enjolivé de rabats, rubans et ceintures. Les pieds sont représentés de trois quarts et reposent sur la corolle d'une fleur de lotus. Les personnages assis des grands panneaux portent le même costume enrichi de falbalas supplémentaires. Les fonds sont ornés d'un décor floral « au naturel » remplissant les blancs, au moyen du mouvement onduleux des tiges de quelques fleurs et feuilles. Les pilastres galbés jusqu'à être ventrus sont agrémentés de bases et de chapiteaux aux multiples moulures. La planche CI en donne le profil et le détail.

Le motif du décor des tours mérite une mention particulière. La hauteur de la pyramide est divisée en cinq tranches horizontales, deux cannelures divisent ces registres en trois dans le sens de la hauteur. Dans les espaces ainsi délimités deux motifs alternent (pl. XCVIII, A). Sur les angles sont des sortes de godrons verticaux en grosses nervures cylindriques galbées par trois; entre ceux-ci, aussi bien que dans l'axe, simples ou par paire, existe un motif de décor rappelant beaucoup le *kuḍu* indien (pl. XCVIII, B). La pyramide quadrangulaire est surmontée d'un couronnement de stūpa en forme de cloche, avec aiguille conique portant des tores concentriques décroissants; la tour centrale porte exactement le même décor, conservé jusqu'au-dessus de la campane.

L'entretien du monument dû à la proximité d'une bonzerie paraît satisfaisant. L'ensemble comporte encore quelques édifices secondaires et postérieurs, grands et petits reliquaires (pl. C) en ruines dans l'enceinte.

Conclusion.

Tirer une leçon complète de l'enseignement recueilli dans les pays que nous venons de parcourir serait prématuré. Notre ambition, nous l'avons dit dans la préface, se limite à l'apport de quelques documents nouveaux.

Les monuments de style khmèr que nous avons rencontrés se rattachent à l'histoire de l'art du Cambodge que nous n'avons fait qu'effleurer ici. L'art du

Fou-nan englobe également les débuts d'une civilisation qui s'étendait jusqu'au Sud de la Cochinchine actuelle. La Péninsule Malaise, par sa vassalité au royaume de Çrīvijaya, se rattache à l'Indonésie. Il reste l'art purement siamois ; mais, même en celui-ci, l'apport t'ăi, les écoles régionales du Nord, l'influence mône ont constitué autant de groupes particuliers avec leurs développements locaux.

S'ensuit-il donc que la matière archéologique au Siam ne participe que par un lien ténu à celle des pays voisins ? Nous ne le croyons pas. L'histoire de l'art d'un pays est obligatoirement soumise aux vicissitudes des événements politiques. Comme ceux-ci, elle subit les efforts imposés par le lent et constant mouvement des races qui fusionnent et s'interpénètrent. Elle est sujette aux invasions brutales, aux destructions rapides, à l'imposition d'une conception nouvelle, ayant subi son évolution propre avant son introduction dans le pays. C'est ainsi qu'au Siam, un art particulier, subordonné à des influences aisément discernables, mais ayant ses caractères propres, s'est révélé brusquement. Il n'y eut pas au Siam évolution dans le sens ordinaire du mot, avec lequel les écoles d'art du monde entier nous ont familiarisé, mais *révolution* (1).

Même en limitant le champ de ses recherches à la période qui a suivi l'invasion t'ăi du XIIIe siècle, l'étude de l'archéologie siamoise devrait obligatoirement tenir compte de l'influence des vestiges laissés au long de la vallée du Mĕnăm et de la Péninsule Malaise par les prédécesseurs des conquérants. Remontant aux sources, cette étude engloberait la recherche des différentes expressions de la commune influence de l'Inde sur les traces laissées par les premiers occupants. Ayant ainsi fixé l'état du Siam au moment où le trouvèrent les Siamois, il faudrait ensuite suivre leur infiltration ; puis brusquement leur passage de la condition de vassaux à celle de maîtres, se traduisant par un regain d'activité et un souci d'innover, d'où cette révolution, inconnue de l'archéologue qui étudie l'art indo-javanais ou l'art khmèr sur leurs propres territoires.

Jusqu'à ces dernières années on pouvait craindre de voir les vestiges de ce vaste domaine artistique s'effriter peu à peu pour se perdre dans l'oubli. Heureusement il n'en est rien, le jeune Service archéologique siamois a abordé vaillamment l'immense tâche qui lui est dévolue. Il a beaucoup à faire. Nous serons heureux si ces pages peuvent contribuer dans une faible mesure à cette œuvre considérable, contribution qui sera de notre part le meilleur remerciement au Gouvernement siamois pour la bienveillance avec laquelle il a facilité notre tâche.

---

(1) G. Cœdès, *Indian influence upon Siamese art*, Indian Art and Letters, IV, 1930, p. 20.

CHOIX DE PIÈCES

DU

THÉÂTRE LYRIQUE JAPONAIS[1]

transcrites, traduites et annotées
par le Colonel G. RENONDEAU
Ancien attaché militaire à l'Ambassade de France au Japon

XIII. — MAKIGINU

(LES ROULEAUX DE SOIE)

A une époque où, s'il faut en croire la littérature ancienne du Japon, les hommes entretenaient de très fréquentes relations avec les êtres surnaturels, qui leur apparaissaient en songe ou au cours de leurs méditations, un empereur fit un rêve où le divin avait justement une certaine part. Nous ne savons pas ce qui lui fut dit, mais le souverain décida que mille rouleaux de soie seraient offerts au célèbre temple shintoïque de Mikumano, dans le pays de Kii. Il chargea un de ses fonctionnaires de rassembler dans le temple les étoffes commandées en diverses provinces.

Pour le jour dit, les offrandes sont là, sauf celles que la capitale doit envoyer. L'homme qui les apporte s'est mis en retard pour avoir fait un détour par un autre temple, situé au pied de la montagne de Mikumano, et qui est dédié à Temman, un dieu de la poésie. Car ce porteur, malgré la modestie de son emploi, est tout de même un poète. Ce brave homme se contente probablement de courtes poésies en 5 vers et 31 syllabes, mais une bonne partie de l'œuvre poétique japonaise est justement formée de ces tanka. Si l'on peut leur reprocher d'épuiser leur souffle en cinq lignes, il faut reconnaître cependant qu'ils excellent à noter une impression délicate ou à tracer un croquis charmant. L'homme se rend donc chez le dieu Temman pour lui faire ses dévotions. Là, il est inspiré par un prunier fleuri ; il compose sur le champ un petit poème dont il fait hommage au dieu. Mais voici sans doute qu'il est tard ; malgré son désir de s'acquitter au plus vite de la mission dont il sent tout le poids, il ne remet que le lendemain sa charge de soie au fonctionnaire, de sorte que ce dernier, irrité par l'attente, le fait lier à un arbre pour le punir.

---

(1) Cf. *BEFEO.*, XXVI, 257-358 ; XXVII, 1-147 ; XXIX, 107-259.

A ce moment apparaît une prêtresse-danseuse du temple de Temman. C'est à elle que le porteur a remis son offrande en vers. C'est elle qui va prendre sa défense, ou plutôt c'est le dieu lui-même, car on nous dit que « le dieu parle par sa bouche » ; cette fille est possédée. Aussi le fonctionnaire, qui était peu disposé à croire au talent poétique du porteur, est-il maintenant très impressionné par la présence occulte d'un dieu qu'il a peut-être courroucé ; il ne s'oppose pas à la délivrance de son prisonnier et il n'a qu'une hâte : c'est de voir la prêtresse se libérer par un exorcisme de la puissance surnaturelle qui se manifeste en elle.

En somme, le nō de *Makiginu*, un kyōjo-mono (pièce de folle) ou un kami-nō (nō de choses divines) développe ce thème : la poésie est aimée des dieux ; en retour ces derniers protègent les poètes.

La glorification de la poésie n'est pas pour nous le seul intérêt de cette pièce. Nombre d'autres nō révèlent un mélange intime des deux religions du Japon, mais il est permis de choisir celui-ci pour étudier un modèle d'inspiration shintō-bouddhique.

Le ministre Michizane, que la crainte populaire d'un courroux posthume porta au panthéon shintoïque sous le nom de Temman Tenjin, est ici, tout comme un roi-Dragon du bouddhisme, soumis aux tourments des Trois Ardeurs, et si ce dieu est sensible au poème que lui présente le pauvre porteur, c'est un peu parce que ses souffrances sont effacées par la joie qu'il éprouve à écouter les vers qu'on lui dédie. Il y a donc identification d'une divinité du shintoïsme avec un roi-Dragon ? dira le lecteur non averti [1].

Les poèmes japonais, le nō de *Makiginu* nous le prouve, peuvent valoir à leurs auteurs la protection d'un dieu shintoïque. Or cette vertu propitiatoire ne conduit-elle pas, ainsi que nous y invite le chœur, à les comparer aux formules magiques recommandées par plusieurs sectes bouddhiques, aux dhāraṇī ? Elles présentent la même concision de forme et ont des conséquences analogues.

L'exorcisme final auquel la prêtresse a recours pour que la quitte le dieu shintoïque qui a pris possession d'elle est une suite d'éjaculations bouddhiques où se succèdent les noms d'Amida (Amitābha), de Yakushi Nyorai (Bhaiṣajyaguru), de Monju (Mañjuçrī) et de plusieurs autres personnages bouddhiques, cependant elle est bien une miko, c'est-à-dire une prêtresse-danseuse shintoïque, mais tantôt elle brandit sa baguette aux rubans de papier blanc, qui est proprement un attribut shintoïque, et tantôt elle frotte entre ses paumes un chapelet bouddhique.

---

(1) Dans le nō de *Kazuraki* le dieu de la montagne Kazuraki (qui apparaît dans la pièce sous une forme féminine) se plaint lui aussi d'éprouver les souffrances des Trois Ardeurs.

Nous sommes donc dans un milieu qui appartient aussi bien à l'une qu'à l'autre religion.

Lorsque, au VIe siècle, le bouddhisme fut introduit au Japon, ce pays ne connaissait que le culte des forces de la nature et de divinités topiques, juxtaposé à celui des ancêtres mythiques de la race et de certains personnages du passé. Le bouddhisme, qui apportait une philosophie d'un ordre plus élevé et dont les cérémonies se célébraient avec une pompe qui effaçait la simplicité primitive du shintoïsme, se propagea sans que l'histoire nous ait gardé le souvenir de ces guerres religieuses qui ont désolé tant d'autres contrées. Le nombre de ses adeptes s'accrut, mais furent-ils nombreux, ceux d'entre eux qui effacèrent complètement de leur esprit les anciennes croyances ? Il est permis de le nier. D'assez longs séjours au Japon m'ont fait connaître un peuple très tolérant au point de vue religieux, sans doute parce qu'il n'est pas aussi tourmenté que nous le sommes en Occident par la soif de la précision, de la logique et de la vérité, et qu'à des problèmes peut-être insolubles il se résigne à voir donner des solutions vagues et même contradictoires. Les Japonais d'il y a 1000 ou 1200 ans ne devaient pas montrer moins d'indifférence que ceux d'aujourd'hui à l'égard des religions importées. Objectera-t-on à cette opinion l'exemple de la lutte soutenue par les Mononobe contre les Soga ou encore celui des persécutions dont plus tard les chrétiens ont souffert ? Il semble bien que les Mononobe au VIe siècle comme Ieyasu au XVIIe obéirent à des considérations politiques beaucoup plus qu'à un fanatisme religieux.

Sans insister sur la pérennité vraisemblable des caractères de l'âme japonaise, relisons l'histoire.

Aux premiers âges du bouddhisme japonais l'empereur Kōtoku (645-654) recommanda l'observance des lois du bouddhisme dont, un peu plus de vingt ans auparavant, le prince-régent Shōtoku avait fait une religion d'état, mais cela ne l'empêcha pas de créer une sorte de ministère du culte shintoïque chargé de veiller à ce que les cérémonies en fussent dûment célébrées.

Un siècle plus tard, en 742, l'empereur Shōmu ayant eu l'idée d'élever à Nara un grand temple bouddhique qui devait être le Tōdaiji, prit d'abord sur ce point l'avis de la déesse Amaterasu. Il envoya donc en massager au temple d'Ise le célèbre bonze Gyōgi : l'oracle fut favorable. Ses scrupules n'étant pas suffisamment apaisés, il chargea son ministre Tachibana Moroe de la même mission : Tachibana rapporta une confirmation. Sans doute l'esprit de Shōmu ne connut-il tout à fait le repos qu'après le songe où son ancêtre la déesse du soleil lui apparut et lui déclara qu'elle était identique à Vairocana.

Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que des apparitions faisaient connaître à des Japonais le rôle tenu par des divinités shintoïques dans le monde bouddhique. En 671, l'anachorète En no Gyōja, évoquant le dieu de la montagne sur laquelle il s'était retiré, avait entendu une voix qui lui disait : « Jadis j'écoutais Shaka (Çākya) lui-même quand il prêchait. . . . . Plus tard je devins un empereur du Japon et je gouvernai l'Empire. . . . . Maintenant je

suis ici. . . . dans le but de secourir les êtres animés. . . » ([1]) Et le bonze Enkei (VIII[e] siècle) rapporte qu'en 715 Fujiwara Muchimaro vit dans un rêve un personnage qui lui demanda ceci : « Ne voudriez-vous pas élever à mon intention un temple pour que je fisse mon salut ? En raison d'un karma malheureux je dois rester le dieu que je suis pendant un temps considérable. Je voudrais obtenir un meilleur karma en recevant les enseignements bouddhiques. » ([2]) Muchimaro sut que ce personnage était Kehi, une déesse de la nourriture.

Dès le VIII[e] siècle on vit des temples bouddhiques s'élever au milieu des temples shintoïques et inversement. Citons l'exemple de Hachiman, le dieu de la guerre qui, en 749, eut un temple dans l'enceinte du Tōdaiji ; beaucoup plus tard, en 1201 fut élevée au même lieu une statue qui représentait sous le costume d'un bonze cet empereur divinisé. En 765, lors du Daijōsai ([3]) célébré à l'occasion de l'intronisation de l'impératrice Shōtoku, des bonzes eurent leur place à ce banquet shintoïque. L'année suivante, une statue de Buddha fut placée au milieu des temples shintoïques d'Ise. Les prêtres bouddhiques se mirent à célébrer des services à l'intérieur des temples de l'autre religion.

Mais ce sont les fondateurs au Japon des sectes Tendai et Shingon, c'est-à-dire Dengyō (767-822) et Kōbō (774-835), qui donnèrent une forme définitive à l'union des deux religions.

Lorsque Dengyō Daishi installa vers 788 le berceau japonais de la secte Tendai parmi les forêts du mont Hiei près de Kyōto, il commença par prier la divinité shintoïque du lieu, Ō-yama-kui no kami, dont le temple s'élevait sur la montagne à Kohie et il plaça son entreprise sous sa protection ainsi que sous celle d'une autre divinité shintoïque, O-kuni-nushi. Faisant disparaître le temple modeste consacré à Ō-yama-kui, il lui en bâtit un plus vaste au pied de la montagne et en construisit un autre pour O-kuni-nushi à côté du grand temple bouddhique qu'il fondait, l'Enryakuji. Ainsi l'un des plus fervents bouddhistes de son temps, fondateur d'une secte qui allait rapidement se ranger parmi les plus puissantes, avait si peu renié les dieux de ses ancêtres que son premier soin fut de se les concilier avant d'élever de nouveaux autels. Ne nous hâtons pas de l'accuser d'illogisme ; la secte chinoise T'ien-t'ai qu'il allait introduire au Japon s'était efforcée de mettre d'accord les contradictions des écritures et de ne condamner aucun système recommandé par les sectes antérieures pour faire son salut. Dengyō fit seulement un pas de plus, mais cette fois en dehors du bouddhisme ; il identifia les dieux du shintoïsme avec les satellites du Buddha. A ses yeux la vérité des shintoïstes

---

([1]) D'après un passage de la biographie de En no Gyōja (*En no Gyōja hongi*) écrit par Gigen en 724 ; cité par Coates et Ishizuka dans *Hōnen*, p. 18.

([2]) Cité dans le même ouvrage, p. 17.

([3]) Cf. *Cérémonies de l'avènement de l'empereur Hirohito*, BEFEO., XXVIII, 3-4.

et celle des bouddhistes était la même ; la Vérité était une, vue par des côtés différents. On devait donner plus tard à ce principe le nom de Ichijitsu Shintō, le Shintoïsme de l'Unique Vérité.

Cette absorption du panthéon shintoïque par la secte Tendai fut imitée par la secte Shingon, établie au Japon quelques années après la précédente et destinée à un développement plus brillant encore. En 796, Kōbō Daishi éleva côte à côte à Kyōto le temple bouddhique Tōji et un temple shintoïque dédié à Toyo-uke no hime, ou Inari, déesse de la nourriture à qui il confia la protection de l'œuvre bouddhique qu'il commençait. Puis, ayant choisi le Kōya san pour y fonder la maison mère de la secte Shingon, il plaça son temple Kongōbuji sous sa garde.

Suivant l'école Shingon, l'univers se compose du monde de la forme (ou Plan de Matrice) et du monde de l'esprit (ou Plan de Diamant), le premier étant formé de cinq des grands éléments (terre, eau, feu, air, espace) et le second du sixième élément (la Notation). Tout en étant différents, la forme et l'esprit sont identiques en leur nature suprême et absolue qui est le Corps d'Essence de Buddha. Autrement dit, ce dernier étant constitué par les six grands éléments, tout être participe de la nature de Buddha. Appliquant ce principe syncrétique aux divinités du shintoïsme, Kōbō Daishi en fit, lui aussi, des satellites de Buddha. Ce système fut appelé au début du IX[e] siècle (par l'empereur Saga, dit-on), le Ryōbu Shintō, le Shintoïsme en deux parties (butsudō 佛道 et shintō 神道).

Cet amalgame ne rencontrant que peu d'adversaires (Ise résista cependant de son mieux) devait s'affermir avec les siècles et, sous les Tokugawa, Minamoto no Yoshiyasu 源慶安 écrivait ce qui suit dans son ouvrage *Ryōbu Shintō kuketsushō* 兩部神道口訣抄 (Copie d'apophtegmes secrets sur le Ryōbu Shintō), V, 13 : « Toutes les divinités du ciel et de la terre, les divinités ancestrales, les divinités des montagnes et de la mer ne sont autres que les différentes manifestations de l'Unique essentiellement vrai. Par conséquent, elles sont toutes des manifestations d'Amitābha ou Mahāvairocana. Pour cette raison et pour d'autres, dans la doctrine des sectes Tendai et Shingon, nous rencontrons l'Unique essentiellement vrai d'où sortent toutes les différentes manifestations divines du shintoïsme » (1). Ce n'est qu'à la fin du XVII[e] siècle que le shintoïsme fit un sérieux effort pour désagréger le bloc des deux religions ; la restauration impériale de 1868 consacra la séparation.

Convient-il de voir dans l'incorporation du shintoïsme au bouddhisme réalisée par Dengyō et Kōbō un habile calcul ? C'est peut-être ce qu'on pourrait inférer d'une note que j'ai mise au bas de la traduction de *Yōrō* dans le *BEFEO.*, XXVII, 41, et c'est une opinion courante (2). Je suis cepen-

(1) Cité d'après Katō, *A study of shintō*, p. 136.
(2) Cf. P. Martin, *Le shintoïsme ancien*, p. 322.

dant disposé maintenant, et je me suis attaché à montrer ci-dessus sur quoi je fonde ma manière de voir, à penser que les bonzes qui tentèrent d'unir les deux religions étaient sincères. Ils eurent le bonheur de trouver dans les écritures innombrables du bouddhisme des textes dont l'interprétation subtile mais honnête leur permit de faire entrer dans la religion nouvelle des vieilles croyances décidément indéracinables.

A l'époque où furent composés les nō, c'est-à-dire aux XIVe et XVe siècles, l'union des deux religions était un fait accompli depuis longtemps. Certaines pièces sont imprégnées plus particulièrement de l'une ou de l'autre : des nō tels que *Yorobōshi* sont d'inspiration purement bouddhique ; d'autres sont essentiellement shintoïques avec çà et là une touche plus ou moins accusée de bouddhisme (ex. : *Kamo*), mais un très grand nombre de pièces reflètent l'intimité du mélange shintō-bouddhique, et *Makiginu* est le type parfait de ces dernières.

Makiginu est attribué au premier des Kwanze, à Kwañami Kiyotsugu, qui mourut en 1406. C'est peut-être ce qui explique pourquoi sa construction semble révéler une époque différente de celle qui est considérée comme classique. La pièce comprend trois personnages : le waki (c'est le fonctionnaire de la cour), le shite (c'est la prêtresse) et un troisième que les livrets appellent un tsure (suivant) mais d'une manière impropre puisqu'il n'accompagne personne et qu'il est indépendant ; c'est un otoko, un homme, un porteur de la cour. Citons pour mémoire un kyōgen, le porteur de sabre du waki, dont le rôle à peu près muet pourrait être passé sous silence (les livrets de nō ne le mentionnent même pas) ; son jeu est toutefois nécessaire lorsqu'il attache l'homme pour le punir.

L'otoko ne rentrant pas dans le cadre normal des acteurs de nō, l'enchaînement des parties chantées et parlées en est troublé. Ceci est vrai surtout au début. Le waki commence la pièce sur un nanori, puis l'otoko arrive et c'est lui qui chante le shidai, un sashi, puis un uta qui n'est autre qu'un michiyuki. Ensuite se développe un dialogue entre le waki et l'otoko, dialogue auquel se mêle deux fois le chœur avant que ne se montre le shite. Alors, et surtout à partir du moment où le prisonnier délivré n'est plus qu'un spectateur muet qu'on oublie dans son coin près du flûtiste, le plan se rapproche de ce que l'on connaît dans les nō dits classiques ; il est seulement moins développé.

Komparu est la seule école qui ne compte pas *Makiginu* dans son répertoire. J'ai suivi le texte de l'école de Kwanze, signalant les quelques différences que présentent avec lui ceux de Hōshō, Kita et Kongō.

Je prie M. Demiéville de trouver ici mes sincères remerciements pour l'aide très précieuse qu'il a bien voulu me donner à l'occasion de cette traduction. Sa connaissance si approfondie du bouddhisme a éclairé pour moi des écueils qui auraient dangereusement faussé ma route.

MAKIGINU

PERSONNAGES.

Le Waki : Un fonctionnaire.

L' Otoko : Un porteur de la cour.

Le Shite : Une prêtresse-danseuse.

L'action se passe en hiver dans la province de Kii.

MAKIGINU

WAKI.

(*Kotoba.*) Somosomo [1] kore wa tōgin ni tsukae tatematsuru shinka nari. Sate mo waga kimi arata naru reimu wo kōburi tamai, sem-biki no makiginu wo Mikumano ni osame mōse to no senji ni makase [2], kuniguni yori makiginu [3] wo atsume sōrau [4]. Saru aida miyako yori mairubeki makiginu [5] osonawari sōrau [6]. Mairite sōrawaba shinzen ni osamebaya to zonji sōrau.

OTOKO.

(*Shidai.*) Ima wo hajime no tabigoromo [7] (*bis*)
Ki no ji ni iza ya isogan.

(*Sashi.*) Miyako no teburi nari tote mo
Tabi wa kokoro no yasukarubeki ka ?
Kotosara kore wa [8] ōdo no mei
Omoni wo kakuru minami no kuni
Kiku dani tōki chisato no hamabe

---

(1) Hō. supprime « somosomo ».

(2) Kg. : « senji wo kōmuri » (même sens).

(3) Kg. supprime les trois mots qui précèdent.

(4) Hō., Kg. : « atsume moshi sōrau ».

(5) Ki. ajoute « mada », sont encore en retard.

(6) Kg. : « makiginu imada mairazu sōrau hodo ni », comme les rouleaux ne sont pas encore venus.

(7) Ki. et Kg. modifient le premier vers : « Ima wo hajimete Mikumano no ». C'est maintenant que vers Kumano, pour la première fois, sur la route du Kii, allons ! je vais me hâter.

(8) Kg. inverse les mots : kore wa, kotosara.

MAKIGINU

Introduction musicale par la flûte et les tambourins à main. Sur le pont-galerie arrive le waki (large pantalon de soie blanche à plis raides *ōguchi* 大口, robe de dessous dite *atsu-ita* 厚板, recouverte d'un manteau croisé *chōken* 長絹, marron foncé ; chapeau noir de forme haute cassé par le travers *kaza-ori eboshi* 風折烏帽子 ; éventail). Il est suivi par un serviteur en vêtements bleus très simples.

Le waki s'arrête à l'entrée de la scène ; son serviteur s'assoit derrière lui.

Le Waki.

De notre Souverain actuel je suis un vassal et à son service. Or, Sa Majesté a été favorisée d'un songe merveilleux envoyé par le ciel [1]. Elle m'a chargé de recueillir à Mikumano mille rouleaux de soie et je rassemble des rouleaux de toutes les provinces. Cependant ceux qui doivent venir de la capitale sont en retard. Quand ils seront arrivés, j'irai les ranger devant l'autel.

Il s'avance au centre de la scène, appelle son serviteur à qui il donne un ordre bref et va s'asseoir au wakiza. Son suivant se place à sa droite.

Musique. Entre un porteur. Large pantalon blanc analogue à celui du waki ; robe de dessous dite *noshime* 熨斗目 ; manteau de dessus (*kakezuō* 掛素襖) bleu foncé à reflets verdâtres. Il porte sur l'épaule un bâton auquel est attachée une charge représentée par un mince rouleau d'étoffe.

L'Homme,

face aux musiciens.

C'est aujourd'hui que pour la première fois je revêts l'habit de voyage (*bis*).

Sur la route du Kii [2], allons, hâtons-nous !

Il se retourne face à la salle.

---

(1) Cette expression revient souvent dans les nô et nous ne pouvions mieux faire que d'adopter la traduction que Peri en a donnée dans *Oimatsu*.

(2) La province de Kii 紀伊 ou Kishū 紀州 se trouve à la partie méridionale de la presqu'île formée par le Japon au Sud de Kyōto. Elle porte encore le nom de Kumano 熊野. Cette dernière appellation s'applique plus particulièrement à ces trois temples (Mikumano) : 1° Shingū 新宮 situé à l'embouchure de la rivière Kumano ; 2° Hongū 本宮 établi assez haut dans la vallée de la même rivière ; 3° Nachi 那智 à quelque distance au Sud de la rivière. Le Hongū a été fondé environ un siècle av. J.-C. ; le Shingū vers la fin du siècle suivant, le Nachi à une date inconnue. Ces temples sont dédiés à diverses divinités shintoïques ; Fusumi no mikoto, Hayatama no mikoto sont vénérés dans tous, Amaterasu au Hongū, Izanagi au Nachi, etc. Les temples de Mikumano comptaient parmi les plus célèbres du Ryobu Shintō. Ils sont redevenus purement shintoïques

Yama wa kokeji no sagashiki wo
Itsu ka wa koen tabi no michi
Yasurau ma mo naki kokoro kana.

(*Sage uta.*) Kore tote mo
Kimi no megumi ni yomo moreji.

(*Age uta.*) Asa mo yoi
Ki no seki koete harubaru to (*bis*)
Yama mata yama wo soko to shi mo
Wake tsutsu yukeba kore zo kono
Ima zo (1) hajimete Mikumano no
Mi yama (2) ni hayaku tsuki ni keri (*bis*).

(*Kotoba.*) Isogi sōrau hodo ni (3) Mikumano (4) ni tsukite sōrau. Mazumazu Otonashi no Tenjin e mairabaya to omoi sōrau. Ya (5). Fuyu-ume no nioi no kikoe sōrau. Izuku ni ka sōrauran ? Ge ni (6) kore naru ume nite sōrau. Kono ume wo mite nani to naku omoitsuranete sōrau.

Namu Temman Tenjin
Shinjū no negai wo kanaete tamawari sōrae to (7)

---

(1) Ho., Ki., Kg. : « ima wo ».
(2) Ki. : « O yama ».
(3) Ki. intercale ici : « kore wa haya », ce qui donne : me voici déjà arrivé.
(4) Kg. remplace Mikumano par « mi yama », la montagne sacrée.
(5) « Ya » est supprimé par Ki. et Kg.
(6) « Ge ni » est supprimé par Hō. Ki. commence la phrase ainsi : « Ya ! Sareba koso kore naru ume . . .» Tiens ! Eh bien, mais oui, c'est ce prunier-ci . . .
(7) Ho. : « negai wo kanae tamai sōrae to » (m. s.). Kg. supprime wo.

(Par ici) les coutumes sont celles de la capitale ; pourtant,
En voyage, peut-on avoir l'esprit tranquille ?
Et surtout, me voici par un ordre de la cour
Qui est d'importance, sous une lourde charge ! Une province du Sud (1) !
Rien que d'entendre ces mots (elle paraît) lointaine ! Lointaine aussi la plage de Chisato (2). . . .
Ces montagnes aux raides chemins moussus,
Un jour je les aurai franchies. En voyage
Mon esprit ne connaît pas le repos.

Après tout
Sa Majesté ne m'oubliera sûrement pas dans ses bontés.

Du pays de Ki aux beaux matins (3)
Je passe la barrière (4). Au loin (*bis*)
Cette montagne, puis cette autre : c'est bien là-bas !
Je les franchis et poursuivant ma route, le voici :
C'est lui que pour la première fois je vois, ce Mikumano.
A sa montagne sacrée rapidement je suis arrivé (*bis*).

Comme j'ai fait diligence, me voici arrivé à Mikumano. Mais d'abord j'irai faire mes dévotions au dieu d'Otonashi (5). Tiens ! Je sens le parfum d'un

---

après 1868. (Il faut noter qu'un temple bouddhique consacré à Kwannon a été fondé en 1590 à Nachi, à côté du temple shintoïque.)

Ce nō ne précise pas le temple auquel se rend le waki ; or le Hongū est à une vingtaine de kilomètres des deux autres qui sont eux-mêmes distants l'un de l'autre de dix kilomètres environ. Il est permis de supposer que par Mikumano il faut entendre ici le Hongū.

(1) La province de Kii, les îles de Shikoku et d'Awaji, étaient appelées les provinces du Sud, ou plus exactement les provinces du Nankaidō 南海道, de la route maritime du Sud.

(2) Chisato no hama, petite localité du canton de Hitaka 日高, au bord de la mer dans le pays de Ki. Son nom vient là par amusement verbal. Chi est un pivot : kiku dani tōki chi (trad. ci-dessus) ; tōki Chisato . . . (la plage lointaine de Ch.).

(3) Les livrets de Kz. et de Hō. portent la graphie 朝もよい. En réalité, à l'origine, *asamo yoshi* est le *makura-kotoba*, l'épithète classique, de *ki*. *Asamo* 麻裳 est un vêtement de chanvre et *ki* est à la fois : 1° la racine de *kiru*, mettre, endosser (un vêtement), 2° le mot : bois, 3° le nom d'une province, etc. D'où la possibilité de nombreux jeux de mots, surtout si l'on écrit *asa* 朝, c'est-à-dire : matin.

(4) D'après les commentateurs japonais, il s'agit de la barrière dite de Shirodori 白鳥, placée au col de Onoyama 雄ノ山 où elle séparait les provinces d'Izumi et de Kii. Ce col est très peu élevé, ne se trouvant qu'à 10 kilomètres au N.-E. de Wakayama. Là passe la route qui vient de Kyōto par Ōsaka et qui, traversant à quelques kilomètres plus au Sud la rivière de Ki, se prolonge par la route que l'on appelle encore la route de Kumano (Kumano kaidō).

(5) Le temple d'Otonashi était voisin de la rivière du même nom qui coule au pied du Hongū.

Ji.

Kami ni inori no koto no ha wo [1]
Kokoro no uchi ni tamuke tsutsu
Isogi mairite
Mazu kimi ni tsukae mōsan.

Otoko.

(Kotoba.) Ika ni annai [2] mōshi sōrau. Miyako yori makiginu wo mochite mairite sōrau.

---

[1] Les écoles autres que Kz. disent : « Ii mo aeneba koto no ha wo », sans prendre le temps de les dire, il présente la prière, le poème (qu'il cache) au fond de son cœur.
[2] Ho. supprime « annai ».

prunier d'hiver... Où peut-il être ? En vérité, c'est ce prunier-ci. Sa vue me fait penser à des choses......

Il s'avance sur le devant de la scène, dépose son fardeau, puis s'agenouille et prie.

Dieu Temman que j'implore [1],
Daignez exaucer la prière (que je forme) au fond de mon cœur. — Ainsi.

LE CHŒUR.

Dans le fond de son cœur, au dieu
Il présente une prière, un poème [2],
Et se hâtant,
Il s'en va assurer le service de l'Empereur.

Il s'est relevé et s'est porté au fond de la scène.

L'HOMME,

parlant dans la direction du waki.

Holà ! Puis-je entrer ? J'apporte les rouleaux de soie de la capitale.

Le serviteur du waki vient au centre, face à son maître à qui il rapporte les paroles du porteur. Le waki donne l'ordre de le faire entrer.

---

(1) Temman 天満 est le nom sous lequel fut divinisé Sugawara no Michizane 菅原道眞 (845-903). Né d'une famille ancienne, il se distingua très tôt par ses talents littéraires et son habileté au pinceau. Gouverneur de province très jeune, il fut remarqué par l'empereur Uda qui en fit bientôt son conseiller et son ami. Uda ayant abdiqué, Michizane devint en 899 ministre de droite de son fils et successeur Daigo, le ministre de gauche étant Fujiwara Tokihira. Les Fujiwara, jaloux et inquiets de l'influence de Michizane, craignant que la charge de premier ministre, qui était vacante, ne lui fût confiée, organisèrent un complot contre lui, et en 901 le jeune et influençable Daigo, qui n'avait que 17 ans, exila son ministre de droite à Dazaifu 太宰府 dans la province de Chikuzen (en Kyūshū). Retiré dans un temple, il y composa des poésies qui sont restées et mourut bientôt. La légende ne tarda pas à le venger. Des maladies contagieuses, des morts surnaturelles, des orages, des incendies, des inondations, tous les désastres qui frappèrent le Japon pendant le demi-siècle qui suivit sa mort furent attribués à son ressentiment. Le shintoïsme le divinisa et le ryōbu shintō le regarda comme l'incarnation d'un bodhisattva. Il eut son premier temple à Kitano, près de Kyōto, dès 947. On lui en éleva beaucoup d'autres ; l'un d'eux fut bâti au pied de la montagne où était construit le Hongū. Temman fut considéré comme le protecteur de la littérature et de la calligraphie. PERI lui a consacré dans la préface d'*Oimatsu* une notice biographique très détaillée.

(2) *Inori no koto no ha*, les paroles de la prière. Mais *koto no ha* a aussi le sens de poème. La suite du nō nous autorise à supposer qu'il offre au dieu le poème qu'il a composé à la vue du prunier en fleurs et qu'il lui demande d'exaucer ses désirs.

WAKI.

Nani tote osonawaritaru zo ? Sono tame ni [1] hikazu [2] wo sadame mairu naka ni

Nanji ichi nin oroka naru

JI.

Sono mi no toga wa nogareji to (*bis*)
Yagate imashime arakenaki
Kurushimi wo misete manoatari
Tsumi no mukui wo shirasekeri (*bis*).

SHITE.

(*Kotoba.*) Nō nō ! Sono genin wo ba nani tote [3] imashime tamau zo ? Sono mono wa kinō Otonashi no Tenjin nite isshu no uta wo yomi, ware ni tamukeshi mono nareba nōju areba kami-gokoro sukoshi suzushiki sannetsu no kurushimi wo manukaru, sore nomi ka

Jinrin kokoro nashi.
Sono nawa toke to koso
Toke ya tegushi no midaregami

---

(1) Ki. ajoute « koso ».
(2) 日數. Ki. et Kg. imposent la lecture « nisshu ». En outre, dans le langage courant moderne on dit aussi « nissū » (le nombre de jours).
(3) Les autres écoles remplacent « nani tote » par « nani shi ni » (m. s.).

Le Waki, se levant.

Pourquoi donc es-tu en retard ? Pour ceci les dates ont été fixées : parmi ceux qui sont venus

Il n'y a qu'un sot, c'est toi.

Le Chœur.

Sa faute n'échappera pas au châtiment (*bis*).
Il est bientôt ligoté avec rudesse.
Ses souffrances frappent tous les yeux ;
La punition de son crime est publique (*bis*).

Le serviteur du waki a fait agenouiller l'homme au centre de la scène et lui a lié les mains derrière le dos.

Le rideau de la chambre du miroir se soulève et laisse passer le shite. Masque de jeune femme dit *fukai* 深井, coiffure noire très haute et arrondie (*mae-ori eboshi* 前折烏帽子), large pantalon de soie rouge aux plis raides (*ōguchi*) à demi caché par une grande robe blanche brochée d'argent (*mizu-goromo* 水衣). Elle tient une baguette à laquelle sont attachés des rubans de papier blanc (*gohei* 御幣) et un éventail. Elle ne fait que quelques pas sur le pont-galerie.

Le Shite (1).

Oh ! Oh ! Pourquoi donc attacher ce pauvre homme ? Hier au temple d'Otonashi, il a composé une poésie et m'en a fait l'offrande. Le dieu ayant agréé ses vers a connu un peu d'apaisement et a échappé aux tourments des Trois Ardeurs (2).

---

(1) Les *miko* 神子 ou 巫 furent peut-être, dans le shintoïsme ancien, chargées de la récitation des prières comme de véritables prêtresses, mais aujourd'hui ce soin ne leur incombe plus ; elles se bornent à danser des danses rituelles, ce qu'elle ont fait de tout temps. En outre, elles étaient des sorcières, qui avaient le pouvoir d'entrer en rapport avec les dieux et les âmes des défunts, de les consulter, de transmettre aux vivants leurs ordres ou leurs désirs, de les apaiser. Dans *Makiginu* nous allons voir une *miko* possédée par le dieu Temman imposer la volonté de ce dernier à un fonctionnaire, puis se délivrer de la présence du dieu par une prière magique.

(2) Les rois-Dragons, qui habitent l'Embudai 閻浮提 (Jambudvīpa), ce grand pays situé au Sud du mont Sumeru, sont en proie à trois sortes d'ardeurs (*san netsu* 三熱) : un vent et un sable ardents leur brûlent la peau, la chair et les os ; un mauvais vent s'élève en bourrasques dans leurs palais, les dépouille de leurs vêtements précieux qui sont perdus ; quand ils se divertissent dans leurs palais, l'oiseau Garuḍa fait irruption et les tourmente. Il n'y a que le roi-Dragon Anokudatsu 阿耨達 (Anavatapta) qui échappe à ces tourments. Le dieu Temman est ici identifié à un roi-Dragon.

Ji.

Toke ya tegushi no midaregami no
Kami wa ukezu ya mishime no nawa no
Hikitate tokan to kono te wo mireba
Kokoro-zuyoku mo Iwashiro no matsu no
Nan to ka musubishi nasake na ya !

Waki.

(Kotoba.) Kore wa sate nani to mōshitaru on koto nite sōrau zo [1] ?

Shite.

(Kotoba.) Kono mono wa Otonashi no Tenjin nite isshu no uta wo yomi ware ni tamukeshi mono nareba tokutoku nawa wo toki tamae.

---

[1] Hō. inverse « kore wa » et « sate ». Kg. : « Kore wa nani to mōshitaru go shintaku nite sōrau zo », qu'est-ce donc que ce message divin là ?

Cela seul ne marque-t-il pas autre chose que des relations entre humains ?
Que cette corde soit donc dénouée !
Que les bandelettes sacrées de ma baguette soient démêlées ! [1]

Elle entre en scène.

LE CHŒUR.

Que les bandelettes sacrées de ma baguette soient démêlées !
Le dieu n'a-t-il pas agréé l'offrande ? Que la corde [2] sainte qui est tendue soit détachée !
Au moment de dénouer la corde qui le serre, je regarde ses mains :
Avec quelle cruauté elles ont été liées
A un pin d'Iwashiro [3] ! Quelle pitié !

Elle s'est agenouillée derrière le prisonnier pour voir ses mains et se relève avec un geste de douleur.

LE WAKI.

Çà, qu'est-ce que cela veut dire ?

LE SHITE.

Au temple d'Otonashi cet homme a composé une poésie et m'en a fait l'offrande, aussi dénoue, dénoue vite cette corde !

---

(1) Cette baguette est une baguette rituelle (*tegushi*) à laquelle sont attachées des bandelettes de papier blanc (*gohei*) dont chacune est pliée de manière à présenter une suite de petits rectangles accolés et légèrement en retrait les uns par rapport aux autres. Quand ces bandelettes sont emmêlées, elles peuvent évoquer l'image d'une chevelure en désordre (*midaregami*). Comme *tegushi* peut signifier, par un jeu de mots, un peigne, et que *toku* veut dire démêler (une chevelure) aussi bien que dénouer (une corde), on voit comment l'auteur a accumulé dans cette phrase des à peu près qui laissent le traducteur dans l'embarras.

(2) La corde de paille à laquelle sont attachées à intervalles réguliers des bandelettes de papier qui en indiquent le caractère religieux, est tendue en travers des torii, à l'entrée de lieux ou autour de pierres ou d'arbres sacrés. Un jeu de mots sur *shime* de *mishime* (corde sacrée) et de *shimeru* (lier, attacher) est la seule raison d'être de cette phrase inutile au sens général.

(3) Le *Mañyôshû* fait, en termes assez vagues, plusieurs allusions à une coutume d'Iwashiro, dans le pays de Ki, suivant laquelle on attachait ensemble des branches d'un pin de la plage quand un homme du pays partait pour un voyage. Il semble que la manière dont elles se relevaient permettait d'augurer des conditions de son retour.

WAKI.

Kore wa fushigi naru (1) koto wo uketamawari sōrau mono kana. Kahodo (2) iyashiki mono no uta nado yomubeki koto omoimoyorazu (3). Ikasama ni mo utagawashiki shinryo ka to zonji sōrau yo (4) !

SHITE.

Nao mo shinryo wo itsuwari to ya ! Sa araba kano mono kinō ware ni tamukeshi koto no ha no (5) kami no ku wo kare ni toi tamae. Ware mata shimo no ku (6) wo ba tsuzukubeshi.

WAKI.

Kono ue wa tokaku mōsu ni oyobazu. Ika ni nanji makoto ni uta wo yomitaraba sono kami no ku wo mōsubeshi.

OTOKO.

Ima wa habakari mōsu ni oyobazu.
Kano Otonashi no yamakage ni
Samo utsukushiki fuyu-ume no
Iro kotonarishi wo nani to naku
Kokoro mo somite kaku bakari
Otonashi ni katsu sakisomuru ume no hana

SHITE.

Niowazari seba tare ka shirubeki to
Yomishi wa utagai naki mono wo

---

(1) Kg. : « Kore wa omoimoyoranu koto wo », une chose inattendue.

(2) Kg. : « kahodo ni ».

(3) Ki. : « yomubeki ka omoimoyorazu sōrau ». Un homme grossier comme celui-ci peut-il composer des poésies ? Voilà qui est inattendu.

(4) Ki. : « Shinryo ka to koso zonji sōrae » (m. s.). Kg. : « Ikasama ni mo utagawashū koso sōrae », de toutes manières cela est bien suspect !

(5) Hō., Kg. : « koto no ha no sono kami no ku ».

(6) Hō. et Kg : « shimo wo ba ». Ki. raccourcit encore : « shimo wo ».

Le Waki.

C'est une chose singulière que celle que j'entends ! Qu'un être grossier comme celui-ci puisse composer des poésies, voilà qui est inattendu ! Vraiment je doute fort qu'il y ait là une idée divine !

Le Shite.

Comment ! (Vous prenez) une idée divine (pour) une supercherie ! Alors demandez à cet homme le premier vers de la poésie dont il m'a fait l'offrande hier et puis, le dernier, c'est moi qui l'ajouterai.

Le Waki.

Après cela, il sera inutile de discuter. Eh bien ! toi, s'il est vrai que tu as composé une poésie, tu vas en dire le premier vers.

L'Homme.

Maintenant rien ne sert d'hésiter.
A l'ombre de cette montagne d'Otonashi
Les cerisiers sont vraiment jolis,
Leur teinte est merveilleuse. Inconsciemment
Mon cœur s'est ému et j'ai dit simplement :
« Sans bruit [1] les fleurs de prunier sont écloses.

Le Shite.

Sans leur parfum qui le saurait ? »
Qu'il ait composé cela, on n'en peut douter.

---

[1] L'auteur a emprunté ce poème, à quelques variantes près, au recueil intitulé *Shasekishū* (ou *Sasekishū* 沙石集) dans lequel il est dit que l'empereur-moine Go Saga (後嵯峨法皇, début du XIIIe siècle), rencontra au cours d'un de ses pèlerinages à Mikumano un homme qui avait composé ce poème :

Otonashi ni
Sakisome ni keru
Ume no hana
Niowazari seba
Ikaga de shiramashi

« Sans bruit les fleurs de prunier sont écloses ; si elles n'avaient pas de parfum, comment le saurait-on ? »

Otonashi, nom de lieu, voulant dire : sans bruit, on peut entendre aussi bien : A Otonashi les fleurs . . ., ou bien : Sans bruit les fleurs . . .

Ji.

Motoyori [1] shōjiki sha hōben no chikai
Kumoranu kami-gokoro
Sugu naru yue ni kakuba nari [2].
Nōju areba ima wa haya
Utagawase tamawade utabito wo
Yurusase tamaubeshi.
Mata wa shinjū ni kakushi uta mo
Kami no tsūriki to shiru nareba
Ge ni utagai no adagokoro
Uchitoke kono nawa wo
Tokutoku yurushi tamae ya.

(*Kuri.*) Sore kami wa hito no uyamau ni yotte [3] i wo mashi
Hito wa kami no kago ni yoreri.

Shite.

(*Sashi.*) Sareba tanoshimu yo ni au koto
Kore mata sōji no gi ni yoreri.

---

(1) Kg. ajoute « no ».
(2) Hō., Kg. : « kaku bakari » (m. s.).
(3) Kg. : « uyamai ni yorite » (m. s.).

LE CHŒUR.

Certes le serment de parler « tout droit en rejetant tout artifice » (1)
Demeure inaltéré, et comme les dieux (aussi) ont une nature
Droite, il en va ainsi (aujourd'hui) (2).
Le poème ayant été agréé, sur le champ,
Sans plus douter, il faut qu'au poète
Vous pardonniez.
Et si les poèmes cachés au fond des cœurs
Sont eux-mêmes dévoilés, c'est grâce au pouvoir surnaturel d'un dieu.
Alors délivrez vraiment votre esprit d'un vain scepticisme ;
Dénouez cette corde
Et hâtez-vous de pardonner.

Le shite s'agenouille derrière le prisonnier et le délivre. L'homme s'écarte au fond et sur la droite ; le shite reste au centre.

C'est ainsi qu'un dieu accroît sa puissance par la vénération d'un homme,
Et qu'un homme se repose sur la protection d'un dieu.

LE SHITE.

Eh bien ! renaître dans un monde agréable
(Peut) tenir aussi à l'excellence d'une formule magique (3).

---

(1) Je dois à M. DEMIÉVILLE l'intelligence de ce passage qui ne s'éclaire qu'à la lumière du contexte d'un passage du *Lotus de la Bonne Loi* (chap. II, 方便 les artifices salvifiques). Voici ce passage et la traduction de M. D. (Le Buddha fait ce serment :) « 鈍根小智人．著相憍慢者．不能信是法．今我喜無畏．於諸菩薩中．正直捨方便．但說無上道． Les gens aux organes obtus et aux connaissances médiocres, qui s'attachent aux signes extérieurs et s'enorgueillissent, ne peuvent avoir foi en cette Loi. (Mais) maintenant, joyeux et sans crainte, parmi des Bodhisattva, tout droit, directement et en renonçant à tout artifice salvifique je ne prêcherai plus que la voie Suprême. » Le Buddha expose dans ce chapitre que, pour convertir ses auditeurs, il a recours à l'artifice de voies détournées ; mais quand ses auditeurs auront compris (ils seront alors des Bodhisattva), il pourra leur prêcher la Vérité sans détours, tout droit et en rejetant tout artifice.

(2) Les dieux (*kami*) ont une nature droite, ils ne peuvent pas mentir ; idée qu'on trouvait déjà en Chine avant le bouddhisme.

(3) Les poèmes japonais font oublier à un dieu les souffrances qu'il endure dans un enfer. Des formules magiques (*sōji* 總持, *dhāraṇī*) ont la vertu d'aider à renaître dans un monde meilleur ; à cet égard elles sont d'un grand secours aux preta (*gaki* 餓鬼, les revenants affamés) que déjà elles soulagent de leurs tortures présentes. D'où le rapprochement auquel nous invite l'auteur.

JI.

Kotoba sukunau shite kotowari wo fukumi,
Sannan mimi taete [1], jakunen kanjō no yuka no ue ni wa
Neburi haruka ni manako wo saru.

(*Kuse.*) Kore ni yotte
Hoñu [2] no reikwō tachimachi ni terashi
Jishō no tsuki yōyaku kumo wo samareri.
Isshu wo eizureba
Yorozu no akunen wo tōzakari.
Ten wo ureba kiyoku,
Chi wo ureba yasushi. Arakajime
Yui u ichi jissō
Yui ichi kongō to wa tokazu ya

---

[1] Au lieu de 三難耳絶エテ, Kg. (édition de la 31e année de Meiji) écrit 山庵 (l'ermitage de la montagne). Fantaisie de calligraphe dont on cherche vainement la raison.

[2] 本有 se transcrit également honnu, comme il se prononce.

Le Chœur.

(Poésies et dhāraṇī) [1] en peu de mots renferment tout le sens.
(Par elles) les Trois Difficultés [2] s'arrêtent aux oreilles.
Sur le siège de la méditation et de la concentration spirituelle [3]
Le sommeil (de l'erreur) s'enfuit loin des yeux.

Grâce à elles,
La lumière divine innée brille soudain (en nous) ;
Comme la lune sort des nuages, l'esprit bientôt s'éveille de l'obscurité.

Quand on compose [4] une poésie,
Toutes les mauvaises pensées s'éloignent ;
En s'identifiant au ciel, on se purifie,
En s'identifiant à la terre, on s'affermit [5].

---

(1) Les six premiers vers que chante ici le chœur présentent une ambiguïté. L'auteur n'a pas indiqué de sujet. Ce sujet peut être à volonté : une poésie (un tanka, c'est-à-dire 5 vers) ou une formule magique.

(2) *San nan* 三難, les Trois Difficultés, que l'on éprouve sur les Trois Voies Mauvaises (*san akudō* 三惡道) ou les Trois Mauvaises Destinations (*san akushu* 三惡趣). On s'engage sur ces chemins fâcheux quand on se rend coupable de l'un des Dix Péchés Majeurs, *jū aku* 十惡. Ces Trois Voies Mauvaises sont, en commençant par la moins pénible, celle des animaux, *chikushōdō* 畜生道 (tiryagyonigata), celle des revenants affamés, *gakidō* 餓鬼道 (pretaloka ou pitṛviṣaya), enfin celle de l'enfer, *jigokudō* 地獄道 (naraka).

(3) *Jakunen kanjō no yuka* 寂念閑定の床. *Yuka*, le siège, traduction approximative pour indiquer l'endroit où un fidèle de la secte Zen s'assoit pour méditer, le pied droit sur le genou gauche, ou le pied gauche sur le genou droit, ou chaque pied sur le genou opposé. Ce peut être une partie surélevée dans une chambre, ou une natte, un coussin.

(4) Ou qu'on « récite », ou « chante », ou « lit ». Yomu a tous ces sens.

(5) Lao-tseu a écrit (art. 39) : « . . . . . . 天得一以清. 地得一以寧. 神得一以靈. . . . . . . 天無以清將恐裂. 地無以寧將恐發. . . . . . », ce qu'on peut traduire : « Le ciel obtient l'unité et par ce moyen, la pureté . . . » ou plus librement : « C'est en vertu de l'Un que le ciel est pur, que la terre est ferme, que les dieux ont des pouvoirs surnaturels. . . . . . . Si le ciel n'était pas pur, il serait à craindre qu'il ne se fendît, si la terre n'était pas stable, il serait à craindre qu'elle ne s'écroulât. . . . » L'auteur du nō a fait une transposition pour célébrer la vertu des poèmes.

SHITE.

Sareba Tenjiku no

JI.

Baramon sōjō wa
Gyōgi bosatsu no mite wo tori
Ryōzen no
Shaka no mimoto ni chigirite
Shinnyo kuchisezu aimitsu to
Eika areba go henka ni
Kapirae ni
Chigiri shi koto no kai arite
Monju no mi kao wo
Ogamu nari to tagai ni
Hotoke hotoke wo arawasu mo

« Il n'y a qu'une Réalité [1],
Un seul Diamant ! » Pourquoi ne pas d'abord expliquer ces mots ?

Le shite a commencé une danse très lente.

LE SHITE.

Eh bien ! à l'évêque hindou

LE CHŒUR.

Baramon (arriva ceci) [2].
Il prit la sainte main du bodhisattva Gyōgi et ce dernier dit :
« Au Gṛdhrakūṭa
Aux pieds de Çākyamuni nous avons fait ce serment :

---

(1) Cherchant le lien qui existe entre cette phrase et ce qui précède, nous hasardons l'explication suivante. L'auteur vient de se souvenir d'un passage de Lao-tseu sur l'unité. Il n'en a d'ailleurs pris que les mots pour les employer dans un autre sens. Mais l'idée d' « unité » est restée dans son esprit et il y arrive dans la phrase qui nous occupe. *Jissō* 實相, c'est littéralement l'aspect ou le caractère vrai ou réel des choses, qui ne peut être qu'unique. C'est pourquoi on l'appelle « la Réalité unique » (一實 *ichijitsu*). La secte Tendai emploie particulièrement ce terme de *jissō* comme l'ensemble du monde de l'esprit et du monde de la forme, qui ne font qu'un.

(2) Baramon 婆羅門 (704-760), brahmane de l'Inde méridionale dont le vrai nom était Bodhi. Il se trouvait en Chine lorsqu'un prêtre japonais, Rikyō 理鏡, qui le vit, engagea Tajihi no Mabito Hironari 多治比眞人廣成 qui était depuis 733 en ambassade en Chine, à inviter Baramon à se rendre au Japon. Baramon consentit.

Gyōgi 行基 (670-749) était un célèbre prêtre de la secte Hossō qui devint l'un des plus ardents partisans de l'adoption des divinités shintoïques par le bouddhisme. Jouissant de la confiance de l'empereur Shōmu 聖武, il fut envoyé par celui-ci à la tête d'une ambassade officielle à la rencontre de Baramon à Naniwa (Ōsaka) (736 ?). Gyōgi reçut Baramon en grande pompe et l'emmena à Nara où il le présenta à l'empereur. Shōmu accueillit Baramon très cordialement. Gyōgi étant mort le 2e mois de 749 (dit le *Hōnchō kōsōden* 本朝高僧傳, biographie de bonzes composée en 1702 d'après un certain nombre de livres anciens dont quelques-uns sont perdus), ce fut à Baramon que l'empereur Shōmu demanda d'officier lors de la cérémonie de l' « ouverture des yeux » de la statue du buddha Vairocana à Nara (752 ?). En 751 il avait été nommé sōjō 僧正 (évêque). Il enseigna le sanskrit et le bouddhisme et mourut au Ryōzenji en 760.

Le *Fukurozōshi* 袋草子 de FUJIWARA KIYOSUKE 藤原清輔 (XIIe s.) contient le passage suivant : « Le bosatsu Gyōgi dit : « Au Ryōzen en la présence auguste de Shaka nous avons fait ce serment : Sans que l'Identité absolue soit altérée nous nous reverrons. Le sōjō Baramon répondit par ce poème : D'avoir fait ensemble ce serment à Kapirae me vaut de voir la noble figure de Monju. — Lorsque Baramon, après avoir

Waka no toku ni arazu ya mata
Kami wa Izumo yaegaki
Katasogi no samuki yo no tameshi
Iwazu to mo tsutae kikutsubeshi
Kami no shime-yū itozakura no
Kaze no toke to zo omowaruru.

Sans que l'Identité absolue (1) soit altérée nous nous reverrons.»
A ces vers (Baramon) répondit :
« D'avoir à Kapilavastu
Fait ce serment me vaut
De voir le noble visage de Mañjuçrī. »
Que l'un à l'autre
Des bodhisattva se soient apparu,
N'est-ce pas dû à la vertu des poèmes japonais ? En outre,
Chez les dieux (2) les « haies multiples d'Izumo » (3).

été prié d'officier à un service au Tōdaiji, descendit de bateau à Naniwa, le bosatsu Gyōgi lui prenant la main composa ce poème .»

L'auteur a repris le texte des deux poésies citées ici et qui sont bien entendu apocryphes, puisque Baramon ne parlait certainement pas assez bien le japonais à son arrivée au Japon pour composer des vers. En outre, ce récit est fantaisiste puisqu'il semble que la cérémonie du Tōdaiji fut postérieure à la mort de Gyōgi.

L'histoire de Baramon a été faussée par des légendes qui remontent au XIIe siècle au moins. Je ne puis que renvoyer à ce qu'en a dit M. Takakusu Junjirō 高楠順次郎, notamment dans *Le Voyage de Kanshin en Orient* (BEFEO., XXVIII) et à une étude de M. Demiéville sur *La Musique čame au Japon* (dans *Etudes asiatiques publiées à l'occasion du 25e anniversaire de l'E.F.E.O.*). Cette dernière semble reléguer dans la légende nombre de détails donnés comme historiques par les ouvrages auxquels le savant japonais se réfère.

Gyōgi a passé pour un avatar de Mañjuçrī. Les deux poèmes supposent en outre que Baramon était aussi l'avatar d'un autre bodhisattva.

(1) *Shinnyo* 眞如, tathatā, est l'ainsité, la réalité absolue qui subsiste toujours identique à elle-même, tandis que les phénomènes changent continuellement. Le terme est à rapprocher de *jissō* 實相, rencontré plus haut.

(2) L'auteur vient de nous citer des poèmes composés par des bodhisattva. Il va faire maintenant allusion à des poèmes qui passent pour avoir été laissés par des dieux shintoïques.

(3) D'après le *Kojiki* et le *Nihongi*, Susa-no-wo, le turbulent frère d'Amaterasu, après avoir été banni du ciel, se mit à la recherche d'un lieu où il pût élever une maison et célébrer son mariage. Ayant choisi Suga, dans la province d'Izumo, il aurait composé ce poème :

Ya kumo tatsu	Des nuages, encore des nuages s'élèvent :
Izumo yae-gaki	Des haies multiples d'Izumo !
Tsuma-gomi ni	Pour abriter ma femme
Yae-gaki tsukuru	J'élève des haies multiples.
Sono yae-gaki wo	Oh ! Ces haies multiples !

Il compare les nombreux nuages qui s'élèvent à des haies plantées les unes derrière les autres et derrière lesquelles il abritera sa femme. Ce poème assez médiocre a été traduit bien des fois (Aston, trad. du *Nihongi* ; Chamberlain, trad. du *Kojiki* ; Dickins, *Japanese texts* ; Florenz, trad. du *Kojiki* ; P. Martin, *Le shintoïsme ancien*) et plusieurs de ces ouvrages contiennent des remarques intéressantes.

WAKI

(*Kotoba.*) Sa araba notto wo mairaserare sōraite (1) shin wo age mōsare sōrae (2).

SHITE (3).

Kinjō saihai.
Somosomo tōzan wa
Hosshōkoku no tatsumi
Kongōzan no reikwō
Kono chi ni tonde reichi to nari (4)
Ima no Ōmine kore nari.

---

(1) Hō. : « mairaserarete ». Kg. supprime « sōraite ».

(2) Kg. : « Shin wo suzushime mōsare sōrae », apaisez le dieu.

(3) Hō. fait commencer le shite par « kokoroete sōrau », Kg. par « kokoroe mōshite sōrau ». Ces expressions reviennent à : Bien entendu.

(4) Ki. : « naru ».

« La nuit froide sous les poutres croisées » (1), sont autant d'exemples (poétiques).
Point n'est besoin de vous les dire : la tradition vous les a transmis.
La corde sacrée est attachée : des cerisiers pleureurs
Je pense que c'est le vent qui dénouera (les boutons) (2).

Le shite cesse de danser.

LE WAKI.

Eh bien ! Dites une prière pour que le dieu remonte au ciel.

LE SHITE,

agenouillé au centre et élevant sa baguette dans un geste d'offrande.

Très respectueusement je prie.
Voici. Cette montagne (3)
Est au Sud-Est du pays de la Loi.

---

(1) Allusion à un poème du *Shin Kokinshū* (livre 19, *jingika*, poèmes dus aux dieux), attribué au dieu de Sumiyoshi, autre protecteur de la poésie.

Yo ya samuki
Koromo ya usuki
Katasogi no
Yukiai no ma yori
Shimo ya okuran.

« Est-ce le froid de la nuit ? Est-ce la minceur de mon vêtement ? Ce doit être le givre qui tombe par les jours au croisement des chevrons. »

Les chevrons (ou les poutres) dont il s'agit sont ceux qui dans les temples très anciens du Japon, dont le mode de construction s'est conservé dans certains temples shintoïques (Ise), se prolongeaient au-dessus de la poutre faîtière en formant une fourche. On les appelle *chigi*. Leur extrémité est coupée en biseau (*katasogi*). Ici *katasogi* veut dire, par extension, toute la partie supérieure du chevron. Plus tard les *chigi* devinrent de simples ornements. Un homme passe la nuit dans un temple shintoïque ; il a froid ; il pense d'abord que c'est à cause de la fraîcheur de la nuit, puis que son vêtement est trop mince ; enfin il se dit que dans le temple délabré qui l'abrite mal la toiture en mauvais état présente des fissures par lesquelles le givre tombe sur lui.

(2) Ces deux derniers vers dont les mots évoquent de multiples sens, sont assez obscurs. On peut supposer que la corde sacrée (*shimenawa*) qui est tendue à l'entrée d'un temple ou qui entoure un arbre, un rocher sacré, protège ici un cerisier pleureur dont les boutons s'ouvriront naturellement, aidés par le vent.

(3) Ou : ce temple. Cette métonymie est constante et naturelle. Le pays de la Loi (qui a pour essence la Loi 法性國) est l'Inde. N'insistons pas sur l'exactitude de cette orientation géographique.

JI.

Sareba Mitake wa Kongōkai no mandara

SHITE.

Kezō sekai
Kumano wa Taizōkai

JI.

Mitsugon Jōdo, arigataya ! *(kagura)*

JI.

Fushigi ya ! Notto no miko monogurui
Fushigi ya ! Notto no miko monogurui no
Samo arata naru higyō wo idashite (1)
Kami-gatari suru koso osoroshikere

SHITE.

Shōjōden wa Amida Nyorai

---

(1) Ki. : « higyō wo nashite » (m. s.).

La lumière surnaturelle de la Montagne de Diamant (1)
Tombant sur ce lieu l'a rendu sacré ;
Aujourd'hui on l'appelle Ōmine.

LE CHŒUR.

Ainsi le Mitake (2) est le microcosme du Plan de Diamant (3),

LE SHITE.

Le monde de la Matrice de Lotus (4).
Quant à Kumano, c'est le Plan de Matrice,

LE CHŒUR.

Le Paradis aux ornements mystérieux (5). O bonheur !

Le shite commence une longue danse sacrée (*kagura*) accompagnée par les instruments auxquels s'est joint le tambourin à baguettes.

LE CHŒUR.

C'est étrange : la prêtresse aux prières est possédée (*bis*).
On dirait que ses bonds sont d'un être surnaturel,
Et c'est le dieu qui parle par sa bouche . . . Chose effrayante !

LE SHITE,

dont la danse déjà très sobre de gestes est devenue plus lente.

Au Shōjōden (6) est Amitābha Tathāgata

---

(1) Kongōzan 金剛山, la Montagne de Diamant, qui entoure le monde. Elle est appelée aussi Tetsuisen ou Tetchisen 鐵圍山, le Mont circulaire de fer. Le mot Kongōzan a été appliqué aussi au Sumeru qui lui-même s'est encore nommé Kwōmyōsen 光明山. Cette dernière interprétation expliquerait la lumière surnaturelle qui tombe de cette montagne sur l'Ōmine.

(2) Ōmine 大峰, Kimbuzan 金峯山, Mitake 御嶽, sont les différents noms d'une même montagne de la région de Yoshino.

(3) Voir la préface.

(4) *Kezōkai*, abréviation de *Rengezō sekai* 蓮華藏世界, le monde de la Matrice de Lotus, qui semble désigner le Paradis mystique de Buddha et particulièrement de Vairocana.

(5) *Mitsugon Jōdo* 密嚴淨土. Désignation du Paradis de Vairocana dans les sectes ésotériques.

(6) Depuis l'établissement du ryōbu shintō un temple bouddhique, le Shōjōden 證誠殿 était consacré à Amida dans l'enceinte du temple shintoïque de Kumano.

JI.

Jū aku wo michibiki

SHITE.

Go gyaku wo awaremu

JI.

Naka no gozen wa

SHITE.

Yakushi Nyorai

JI.

Kusuri to natte

SHITE.

Nise [1] wo tasuku

JI.

Ichiman Monju

---

(1) Se lit aussi « futayo ».

LE CHŒUR.

Qui guide les (coupables des) dix Péchés Majeurs ([1])

LE SHITE.

Et prend pitié des cinq Péchés de Damnation-immédiate ([2]).

LE CHŒUR.

Dans le temple du Milieu

LE SHITE.

Est Bhaiṣajyaguru ([3]),

LE CHŒUR.

Remède

LE SHITE.

Qui secourt les deux mondes ([4]).

LE CHŒUR.

Dix mille Mañjuçrī ([5]),

([1]) Les dix Péchés Majeurs (*jū aku* 十 悪 daça akuçalāni) sont : trois péchés du corps : le meurtre, le vol, la luxure ; quatre péchés de la parole : le mensonge, la grossièreté de langage, la calomnie, le verbiage ; trois péchés de la pensée : la cupidité, la malveillance, les vues perverses.

([2]) Les cinq Péchés de Damnation-immédiate (*go gyaku* 五 逆, pañcānantaryaṇi) : tuer sa mère, un Arhat, son père, diviser la communauté, verser le sang du Buddha avec une pensée de haine.

([3]) Yakushi ou Yakushi rurikō 薬 師 瑠 璃 光 (Bhaiṣajyaguru-vaiḍūrya-prabha), le buddha qui fit douze vœux parmi lesquels celui de guérir toutes sortes de maux.

([4]) Le monde actuel et le monde futur.

([5]) 10.000 Monju (Mañjuçrī), c'est-à-dire Monju intervenant dix mille fois parmi es vivants. De même plus bas : un million de Fugen (Samantabhadra). Iconographie : c'est Monju qui est représenté assis sur un lion à la gauche de Shaka, tandis que Fugen est de l'autre côté, assis sur un éléphant.

SHITE.

Sanze no kakubo tari

JI.

Jū man Fugen

SHITE.

Manzan gohō

JI.

Kazukazu no kamigami
Kano kannagi ni tsukumogami no
Gohei mo midarete sora ni tobu tori no
Kakeri kakerite chi ni mata odori
Juzu wo momi sode wo furi
Kōsoku (1) gesoku no mai no te wo tsukushi
Kore made nari ya (2).
Kami wa agarase tamau to ii sutsuru
Koe no uchi yori kurui samete
Mata honshō ni zo nari ni keru.

(1) Ki-écrit 擧足 et fait prononcer « gosoku » comme d'ailleurs Kg.
(2) Ho., Kg. : « nare ya ».

Le Shite.

Mères des buddhas dans les Trois Mondes ([1]).

Le Chœur.

Un million de Samantabhadra...

Le shite s'éloigne sur le pont-galerie, sa danse devient de plus en plus agitée et le chant du chœur se précipite.

Le Shite.

Gardiens de la Loi de toute cette montagne...

Le Chœur.

Dieux shintoïques innombrables...
La prêtresse possédée, la chevelure en désordre ([2])
Comme les bandelettes sacrées de sa baguette, bondit vers le ciel,
Que sillonnent les oiseaux, puis (revenant) à terre, elle continue à danser :
Elle frotte son chapelet entre ses mains, elle agite ses manches.
Elle se donne toute aux pas du kōsoku gesoku ([3]).
Et maintenant c'est fini :

(Le shite est rentré en scène et s'agenouille au centre.)

« Le dieu est monté au ciel », annonce-t-elle.
Par son chant sa folie s'est apaisée,
Elle a repris sa vraie nature.

Elle s'en va.

([1]) Les mondes passé, présent, futur.

([2]) Le mot *tsukumogami* introduit dans ce passage plusieurs images. Il indique d'abord que la prêtresse est possédée, et littéralement les deux premiers vers peuvent se lire : « des dieux innombrables possèdent cette prêtresse ». On peut aussi supposer que ces deux vers forment deux phrases soudées sur le mot *kami* comme pivot, et c'est ainsi que nous avons traduit. Puis le mot *tsukumogami* a le sens de cheveux (*kami*) raides et en désordre comme les joncs (*tsukumo*) dont on fait les nattes ; la chevelure de la prêtresse s'agitant au cours d'une danse qui n'est pas désordonnée sur la scène, mais qui donne l'impression de l'être, est comparée aux bandelettes de papier (*gohei*) attachées à la baguette rituelle que brandit sa main droite. Enfin, parmi les graphies employées pour écrire *tsukumo*, le jonc, existe celle-ci 九十九 « 99 ». Faisons grâce au lecteur de lui reproduire l'explication subtile que donne de cette graphie le Grand Dictionnaire du Japon (*Kotoba no Izumi*) et osons pourtant en faire voir l'aboutissement. Si l'on retire au caractère 百 « 100 », le trait supérieur (c'est-à-dire 一, 1), il reste 白 qui veut dire : blanc. Et voilà pourquoi *tsukumogami*, a aussi le sens de cheveux blancs... Peut-être aurions-nous dû passer ceci sous silence, car à la représentation la miko n'est pas une vieille femme et sa chevelure est d'un beau noir.

([3]) *Kōsoku gesoku* 高足下足, « pieds haut levés et abaissés », nom d'une danse.

NOTES ARCHÉOLOGIQUES

par le Dr. F. D. K. BOSCH

Chef du Service archéologique des Indes néerlandaises
Membre d'honneur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

Les notes suivantes ont été rédigées à la suite d'un voyage d'étude que j'ai fait en Indochine, chargé de mission par le Gouvernement des Indes néerlandaises, de novembre 1930 à février 1931.

Si quelques-unes de ces notes peuvent contribuer à la solution des problèmes communs à l'Inde transgangétique et à l'Insulinde, j'en sais gré en premier lieu au Directeur et aux Membres de l'École Française d'Extrême-Orient, qui m'ont accueilli, guidé, renseigné et n'ont rien négligé pour rendre mon séjour aussi utile et agréable que possible.

C'est surtout à mon campagnon et ami de voyage, M. Henri PARMENTIER, le doyen de l'archéologie indochinoise, qui m'a fait profiter largement de ses grandes connaissances et n'a ménagé aucune peine pour m'initier aux arts khmèr et čam, que je tiens à apporter ici le témoignage de ma plus profonde reconnaissance.

I. — LE MOTIF DE L'ARC-A-BICHE A JAVA ET AU CHAMPA.

L'élément le plus caractéristique de l'art indojavanais de la période dite classique (environ 750 à 950 de notre ère), est sans aucun doute le motif du kāla-makara. Il se compose, dans le haut, d'une tête de lion stylisée d'où s'échappent deux groupes de moulures qui forment l'encadrement de la porte ou de la niche et se terminent en bas par deux têtes de makaras relevées vers l'extérieur ou, plus rarement, vers l'intérieur [1].

Cette composition est, comme on le sait, d'un emploi universel à Java central. Elle devient très rare quand l'art se localise dans l'Est de l'île où l'on trouve la tête de monstre (*kīrtimukha* ; jav. *banaspati*) au-dessus de la porte, ainsi que le makara, employé comme gargouille : mais la combinaison de ces deux motifs y fait presque totalement défaut. Il y a toutefois un équivalent. L'art javanais oriental connaît un encadrement en forme d'arc comportant une tête de monstre au plus haut point de la courbure et se termine en bas par deux têtes de biche (jav. *kidang*). A côté de cette composition

---

[1] Cp. PARMENTIER, *Études Asiatiques*, p. 210.

achevée de l'arc, il existe une autre forme plus simple où la première tête a disparu, et la courbure reste sans ornement.

On emploie ce motif de manières différentes, soit comme encadrement de porte, ainsi qu'on le voit sur un des bas-reliefs du caṇḍi Tigawangi (1388 A. D.; pl. CII, A) et à Seṇḍang ḍuwur (groupe islamique de 971 de l'hégire = 1562/4 A. D.; pl. CII, B), soit comme encadrement d'un bas-relief, ainsi qu'à Sukuh (XV[e] siècle; pl. CIII, A); ou bien encore il figure sur les reliefs au-dessus d'un héros comme au caṇḍi Panataran (XIV[e] siècle; pl. CIII, B, et CIV, B, à gauche) et au caṇḍi Jago (1268 A. D.; pl. CIV, A, à gauche).

Une scène curieuse de la terrasse supérieure du caṇḍi Panataran, représentant la défaite de Rukma par Kṛṣṇa, montre au-dessus du héros vaincu l'arc-à-biche se cassant en pièces (pl. CIV, B, à droite).

La composition de l'arc-à-biche a survécu dans l'art javanais et balinais moderne. Elle figure entre autres comme une sorte de baldaquin au-dessus de l'image qui dans le wayang représente le dieu suprême, Batara Guru, et nous la retrouvons sur les miniatures très curieuses du manuscrit balinais du *Darmo lelangon*. Dans ce dernier document l'arc affecte la forme d'un serpent qui se termine des deux côtés par des biches à mi-corps, et se dégage de son entourage en se voûtant librement dans l'air (pl. CV, A).

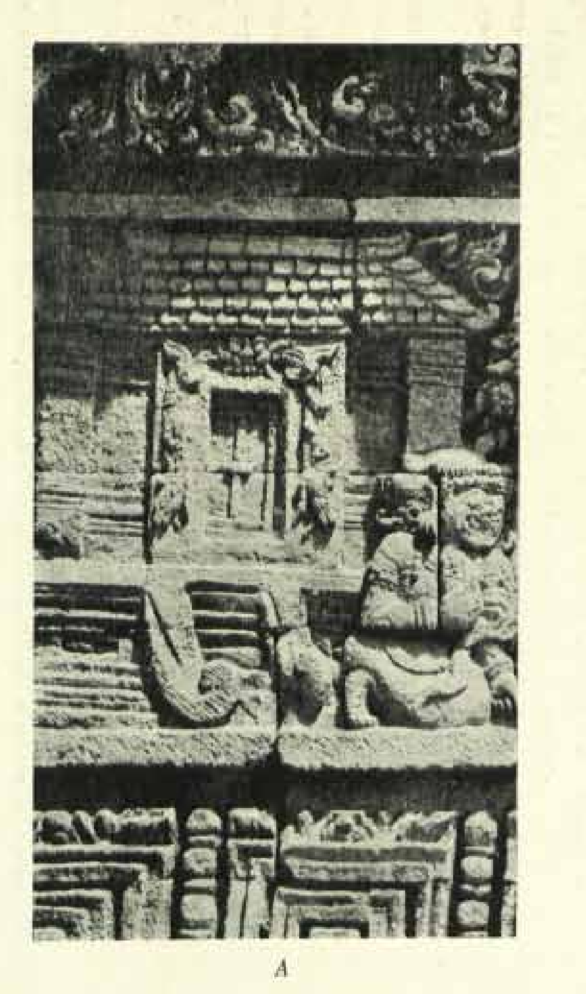
Nous nous demandons à présent quel est le sens de ce motif, qui, sans jouer un rôle très important dans l'art javanais, attire pourtant l'attention par son caractère insolite. Le Dr. VAN STEIN CALLENFELS a répondu à cette question. En discutant les bas-reliefs du caṇḍi Tigawangi, il a fait remarquer [1] que le Javanais du peuple se représente l'arc-en-ciel comme un arc qui se termine aux deux extrémités par des têtes de biche. Dans le *rĕrĕnggan*, la description poétique du royaume et du palais royal qui constitue le début de chaque *lakon*, mention est toujours faite d'un des principaux éléments du palais : le gopura ou porte d'entrée qui est muni d'un auvent de cuivre, incrusté d'émail bleu, et représente un arc-en-ciel qui d'un côté absorbe l'eau de la mer et de l'autre la rejette sur la place royale.

M. le Dr. POERBATJARAKA me signale encore que, suivant la croyance populaire, l'arc-en-ciel a le corps d'un serpent qui se dresse au-dessus de l'île de Java dans la direction Nord-Sud, se terminant par deux têtes de biche ou de vache, dont l'une absorbe l'eau de la mer de Java et l'autre de l'Océan indien. Rassasié, le serpent vomit l'eau sous forme de pluie sur la terre [2]. Quant à l'apparition d'un arc semblable au-dessus d'un héros,

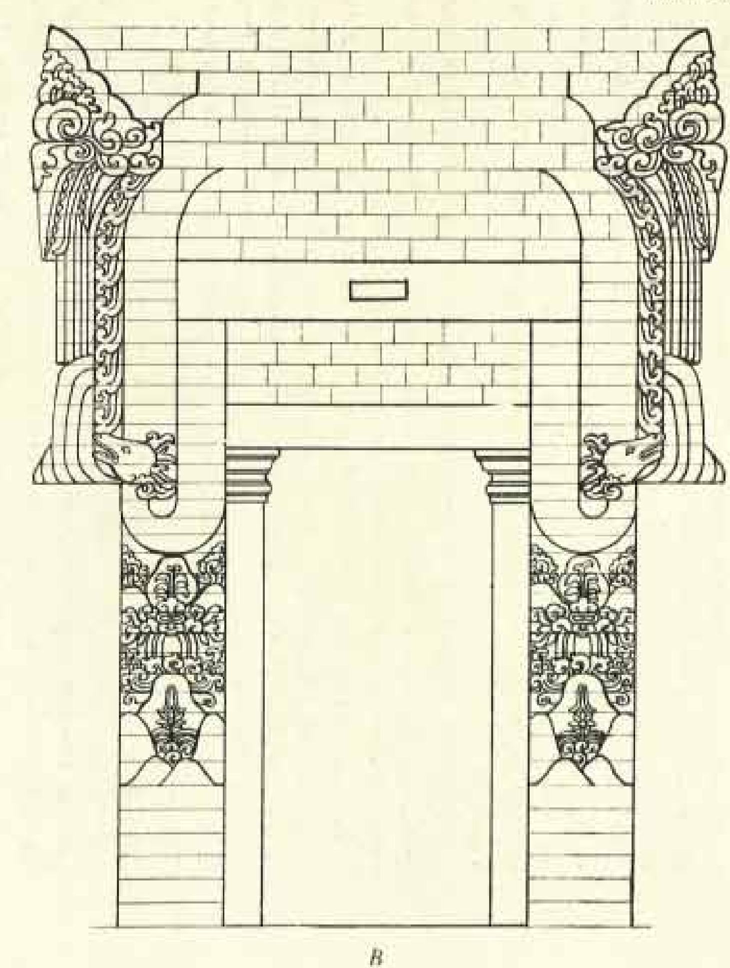
---

(1) VAN STEIN CALLENFELS, *De Sudamala in de Hindu-Javaansche Kunst*, Verhandelingen Bataviaasch Genootschap, LXVI, p. 118.

(2) M. POERBATJARAKA a eu la complaisance de me communiquer encore la légende suivante, extraite du *Pustaka Raja* (coll. mss. Bat. Gen., n° 142), où la princesse



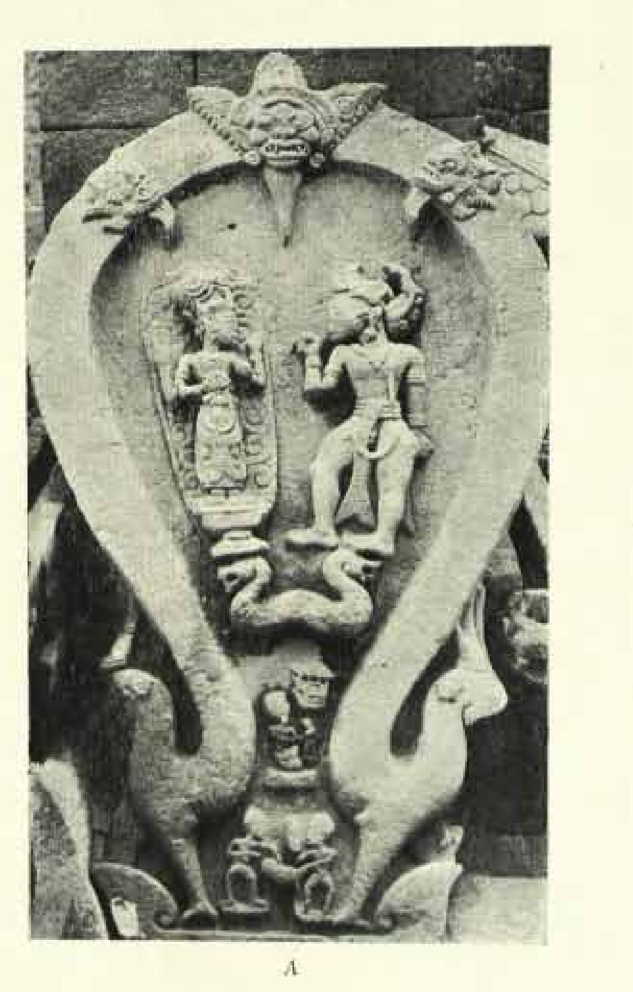
A



B

LE MOTIF DE L'ARC-À-BICHE À JAVA.

A, Partie d'un bas-relief du caṇḍi Tigawangi, 1388 A.D. — *B*, Encadrement d'une porte délabrée à Seṇḍang ḍuwur, 1563/1564 A.D. (Cf. p. 486).



A



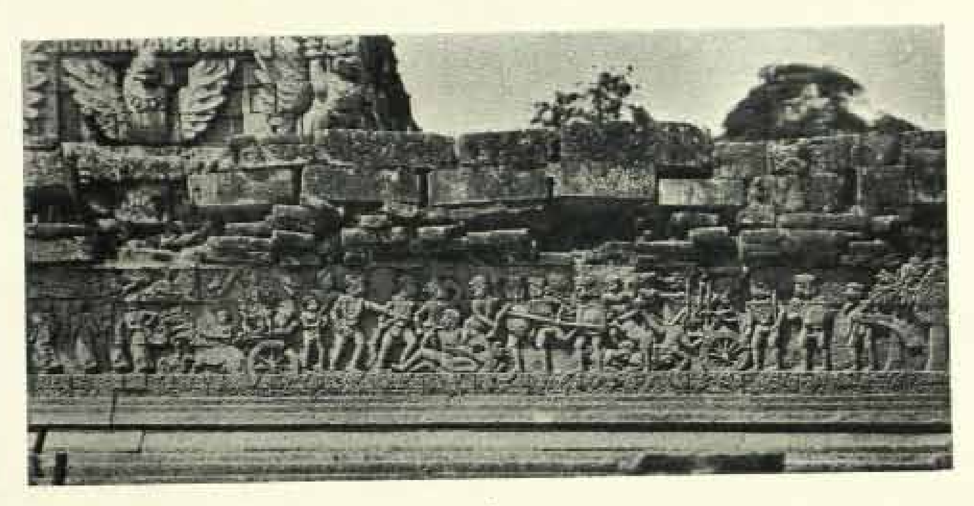
B

Le motif de l'arc-à-biche à Java.

A, Sculpture du caṇḍi Sukuh, XVe siècle. — *B*, Bas-relief du caṇḍi Panataran, XIVe siècle. (Cf. p. 486).



A



B

Le motif de l'arc-à-biche à Java.

A. Partie d'un bas-relief du caṇḍi Jago, 1268 A.D. (L'arc figure à gauche, au-dessus du personnage agenouillé). — *B*. Bas-relief de la deuxième terrasse du caṇḍi Panataran. (Cf. p. 486).

ajoutons qu'il n'est pas douteux en ce cas que l'arc-en-ciel ne soit l'arc du dieu Indra (*Indrāyudha*), qui, comme dans le fameux combat entre Arjuna et Karṇa, se dresse dans l'air au-dessus du Pāṇḍava en signe de bon augure.

Si l'on est après cela tenté d'envisager l'arc-à-biche comme un phénomène d'origine purement javanaise — javanaise même de basse époque — on ne manque pas d'être surpris quand on retrouve le même motif au Champa.

Des deux exemples qui me sont connus — il y en a probablement d'autres — et qui se trouvent au musée de Tourane, le premier fait partie de l'arc au-dessus des représentations de musiciens assis dans les deux niches de la face principale du beau degré de piédestal (nº 22, 4), provenant du sanctuaire E du cirque de Mĩ-sơn (pl. CVI, A) et appartenant, selon M. Parmentier, à l'art primitif (VIIe-VIIIe siècle). L'arc qui est d'une forme légèrement aplatie n'a pas la tête de kāla en haut, et se termine aux deux extrémités par une tête de makara, d'où s'échappe une biche à mi-corps, les pieds recourbés sous la poitrine et la tête et les cornes nettement visibles.

L'autre pièce (nº 22, 5) est originaire de la colline de Bửu-châu, Trà-kiệu (art primitif) et forme la partie inférieure d'un degré de piédestal (pl. CVI, B). Pour le détail qui nous intéresse nous citons la description de M. Parmentier [1]: « La corniche et la base sont de profils à doucine, mais sont traitées différemment. Les danseuses reposaient sur un support complexe, qui est donné par le fragment inférieur médian. Elles ont leurs pieds croisés sur un coussin de lotus porté par un groupe de trois têtes. Au centre c'est une tête de lion aux dents saillantes, aux yeux cornus, flanquée de deux têtes de makara à trompe relevée, et ses trompes lui font comme deux cornes. De la gueule de chaque makara s'échappe comme une sorte de bouquetin à cornes droites ou un peu en crochet. »

Inutile de dire que l'existence d'une forme de l'arc-à-biche au Champa rend insoutenable l'explication qu'on a donnée de l'origine de ce même motif dans l'art de Java oriental, — à savoir que les artisans javanais, à un certain moment, ne comprenant plus le sens de l'ornement kāla-makara ont mal interprété le dernier animal et en ont fait une biche. Il est tout simplement impossible que les Javanais et les Čams, aient indépendamment mal interprété le makara, qui d'ailleurs leur était trop bien connu pour être le sujet d'une si grave erreur.

Yukti raconte une de ses aventures : « Pendant qu'il pleuvait doucement, après avoir pris un bain, je (Yukti) vis une vache qui buvait l'eau du lac. La couleur de cette vache était éblouissante. Lorsque je m'en approchai, elle se montra très traitable. Frappée par sa beauté, je me mis sur son dos pour la conduire chez moi. Mais tout à coup la vache s'éleva avec moi dans l'air et les gens qui virent ce spectacle s'écrièrent à haute voix : Oh ! notre princesse Yukti est emportée par l'arc-en-ciel . . . . »

(1) *IC.*, I, p. 410, fig. 90 bis, et *Catalogue du Musée čam de Tourane*, BEFEO., XIX, III, p. 59. Cp. *Ars Asiatica*, IV, pl. IV.

Comme un emprunt direct entre les Javanais et les Čams est très peu probable, on doit supposer, pour tracer l'origine du motif, que les deux peuples l'ont puisé à une source commune. Ne disons pas trop vite qu'en ce cas, comme presque toujours, l'Inde doit être le lieu d'origine. Dans la littérature indienne, *mṛgamukha* et ses synonymes désignent le capricorne dans le zodiaque, mais ne s'appliquent jamais à l'arc-en-ciel ou à l'arc du dieu Indra et — autant que je le sache — le motif du *kāla-mṛga* fait défaut dans l'art indien.

Où donc faut-il chercher si l'Inde n'entre pas en ligne de compte ?

Nous croyons que feu le Dr. Brandes, grâce à l'intuition qui lui a tant de fois montré le chemin, a indiqué une solution probable. Il a signalé dans l'art de Java oriental certains éléments qui semblent être apparentés ou même empruntés à celui de la Chine (1) ; et, à propos du motif de l'arc-à-biche, il a attiré l'attention sur une scène d'un bas-relief de Hiao-t'ang-chan (2) (IIe siècle avant J.-C.) où figure une charrette remplie de monde sous un ruban qui flotte dans l'air et se termine aux deux côtés par la tête cornue d'une biche ou d'un cerf (3) (pl. CV, b).

Faut-il maintenant supposer avec Brandes qu'au moyen âge ce motif a été importé à Java par des mercenaires ou des immigrants chinois ? Nous hésitons à accepter cette explication trop facile. Nous ne sommes pas sûrs si, après l'époque de Hiao-t'ang-chan, d'autres exemples du décor à biche apparaissent dans l'art chinois ; en tout cas il y est extrêmement rare, et rien ne favorise l'idée que par cet intermédiaire il se soit insinué dans l'art čam et dans l'art javanais.

Si le motif n'a pas survécu dans les temps modernes en Chine, en revanche il y a un indice très curieux qu'il y était connu longtemps avant le IIe siècle de notre ère. Dans un article récent, M. Hopkins vient d'étudier (4) un des pictogrammes qui sont burinés sur une omoplate trouvée parmi les ossements qui ont été mis au jour à Ho-nan en 1899 et datent selon ce savant du VIe siècle avant notre ère (5). Le signe doit avoir eu le sens « d'arc-en-ciel » et représente un arc en forme de fer à cheval aux jambes écartées qui se termine aux deux extrémités par une tête d'animal minuscule, dont les deux cornes sont parfaitement visibles (fig. 65).

Si de nouveau nous nous trouvons ici devant le fameux motif de l'arc-à-biche — ce qui paraît infiniment probable (6) — le problème à résoudre se

(1) *Rapporten Oudheidkundige Commissie*, 1903, p. 28.

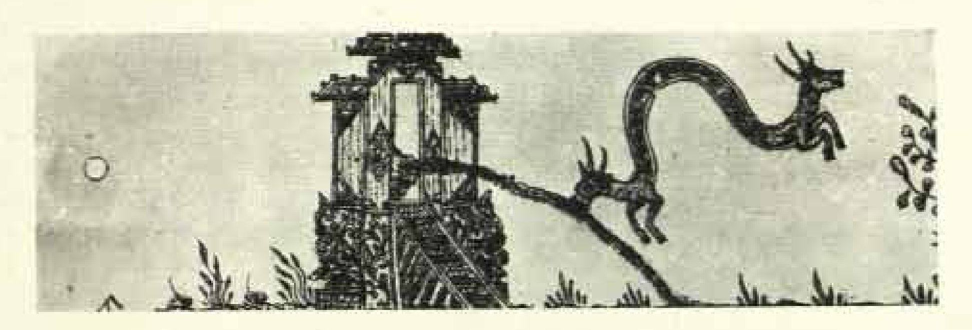
(2) Paléologue, *L'art chinois*, p. 145.

(3) *Tjandi Djago*, Arch. Onderzoek op Java en Madoera, I, *Singosari en Panataran*, même série, II, 1909, p. 47.

(4) *Where the Rainbow ends*, JRAS, July 1931, p. 603.

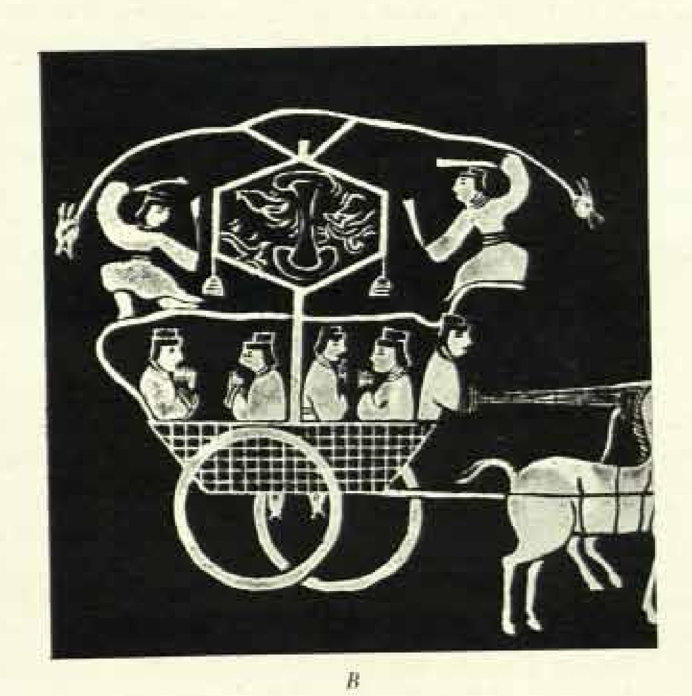
(5) Hopkins, *The Development of Chinese Writing*, 1910.

(6) M. Hopkins dit (*l. c.*, p. 604) : « What should we see in this simple but striking image ? We should, I now feel sure, discern a Rainbow terminating in two animal





A



B

L'arc-à-biche à Bali et en Chine.

A, Illustrations du manuscrit balinais *Darmo telangon* (cf. p. 486). — *B*, Bas-relief de Hiao-t'ang-chan (Paléologue, *L'Art chinois*). Cf. p. 488.



A



B

Le motif de l'arc-à-biche au Champa.

A, Niche d'un degré de piédestal du sanctuaire E, du cirque de Mĩ-sơn. Musée de Tourane, 22, 4. — B, Partie inférieure d'un degré de piédestal de Bửu-châu, Trà-kiệu, Musée de Tourane, 22, 5. (Cf. p. 487).

pose ainsi : comment se fait-il que, pour représenter l'arc-en-ciel, les arts chinois et javanais, qui sont séparés dans le temps par au moins dix-huit siècles, aient fait usage du même signe symbolique ?

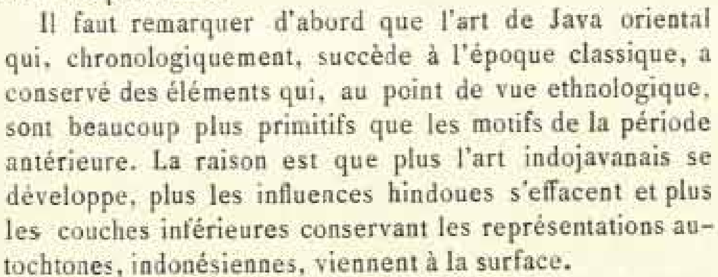


Fig. 65. Pictogramme d'un ossement trouvé au Ho-nan.

Signalons quelques faits qui pourront contribuer à élucider ce problème.

Il faut remarquer d'abord que l'art de Java oriental qui, chronologiquement, succède à l'époque classique, a conservé des éléments qui, au point de vue ethnologique, sont beaucoup plus primitifs que les motifs de la période antérieure. La raison est que plus l'art indojavanais se développe, plus les influences hindoues s'effacent et plus les couches inférieures conservant les représentations autochtones, indonésiennes, viennent à la surface.

Si nous admettons alors que l'arc-à-biche qui ne figure pas dans l'art indianisé du centre de l'île, était déjà connu des ancêtres des Javanais lorsqu'ils

---

heads. But of what animal ? Certainly of the Dragon, must be the answer. For the design of the character is, in the main, naturalistic, in so far as it is clearly modelled on the semi-circular Bow in the sky, but symbolistic through the addition of two heads, for where the rainbow ends, there the Dragon begins ! » Pour soutenir son opinion que les têtes d'animal sont celles de dragons, M. Hopkins fait observer e. a. (*l. c.*, p. 603) : « There is in the Chinese written language a character standing for a word pronounced usually *hung*, and meaning Rainbow. It is, *mutatis mutandis*, written in the same way in the Lesser Seal, and falls under the Phonetic Compound group, having 工 *kung* for the sound and 虫 *ch'ung* « creeping thing » for its Determinative or « Radical ». Et plus loin (*l. c.*, p. 606) : « Further, it is part and parcel of my thesis that before the Lesser Seal character existed, the latter being, as stated in the *Shuo Wen*, a Phonetic compound, there had been current an earlier and pictographic form, which I believe I have identified in the hitherto unknown character, the problem of this paper. As in hundreds of other instances, awkward or too elaborate pictures were discarded, and a new synthesis introduced, consisting of a Determinative (Karlgren's « Signific », or « Radical » in the old and misleading terminology), and some character that was homophonic. And thus when, in the case of *hung* the Rainbow, this drastic reform was effected, the reformers with a certain reminiscent piety conceded to the neologism the character 虫 *ch'ung*, « reptile » or « insect » *vice* the Dragon figured deposed. »

Contre cette interprétation l'objection s'impose que — comme M. H. l'a fait observer lui-même, *l. c.*, p. 606 — le dragon chinois est, suivant la croyance chinoise populaire, la cause que la pluie tombe, tandis que, suivant la même croyance, l'arc-en-ciel apparaît justement quand la pluie cesse. Une autre difficulté se présente dans le fait que le dragon chinois n'est jamais représenté avec des cornes saillantes comme les têtes d'animal du pictogramme. Quant à l'argument cité ci-dessus, il y a à remarquer que, comme nous venons de le voir, le corps de l'arc-à-biche sur le relief de Hiao-t'ang-chan, comme souvent à Java et aussi à Bali, affecte la forme d'un serpent, de sorte que le sens du radical « creeping thing » peut aussi bien dériver de l'arc à la tête de biche que de celui à la tête de dragon.

habitaient le continent asiatique, les rapports que nous venons de signaler entre la Chine, le Champa et l'île de Java, apparaissent dans une tout autre lumière. Rappelons-nous seulement l'analyse pénétrante que M. PRZYLUSKI a faite des contes et légendes de la Princesse à l'odeur de poisson, l'histoire de la nāgī et celle de la Princesse Perle (1), appartenant tous à une même famille de récits fabuleux, répandus à la fois dans le monde indien et le monde chinois. Quant à la patrie où ces vieilles traditions ont pris naissance, M. PRZYLUSKI fait remarquer : « Au lieu d'admettre que ces traditions se sont déplacées de l'Inde aryenne ou de la Chine du Nord vers les Mers du Sud, il est permis de se demander si elles n'ont pas au contraire rayonné vers l'Ouest et vers le Nord. Cette conjecture qu'on se fût sans doute refusé à examiner il y a quelques dizaines d'années, a sa place aujourd'hui à côté d'une série de faits que des recherches récentes ont commencé à mettre à la lumière. On sait que, dès les temps préhistoriques, le Sud-Est de l'Asie a vu se développer une importante civilisation maritime dont le foyer n'est pas exactement localisé, mais dont la force d'expansion était considérable. »

C'est le même foyer dont Ed. CHAVANNES a soupçonné l'existence après avoir remarqué que certains contes indiens étaient connus en Chine longtemps avant l'époque où ils apparaissent dans les ouvrages bouddhiques traduits en chinois. « De ces indices, ajoutait M. CHAVANNES (2) — nous croyons pouvoir conclure que, bien avant l'introduction du bouddhisme en Chine au Ier siècle de notre ère, des contes de l'Inde avaient dû pénétrer en Extrême-Orient, puisqu'on en trouve des traces dès le IIe siècle avant notre ère. La question se posera d'ailleurs de savoir si ces contes sont directement venus de l'Inde ou s'ils ne procèdent pas d'une autre source de diffusion qui les aurait envoyés dans la Chine à l'Est et jusque dans l'Inde au Sud..... »

Or, étant donné un centre de civilisation austro-asiatique, que KERN a localisé dans l'Inde transgangétique aux bords de la mer de Chine, d'où ont rayonné des influences vers le Nord et vers le Sud, il ne semble pas impossible que le motif que nous avons observé, ayant pris naissance dans cette région, ait pénétré en Chine pour y paraître dans l'écriture du VIe et dans l'art du IIe siècle avant notre ère ; que ce même motif se montre non loin de son lieu d'origine, dans l'art čam primitif du VIIe siècle et que, enfin, faisant partie de l'ancien patrimoine que les peuples indonésiens ont emmené du continent asiatique, l'arc-à-biche reparaisse dans l'art javanais au moment où les influences hindoues se sont affaiblies et où les réprésentations primitives reprennent leur droit.

Il ne faut pas se dissimuler que l'explication proposée ne suffit pas à résoudre toutes les difficultés soulevées par le motif de l'arc-à-biche — si

(1) *Études asiatiques*, II, p. 265.

(2) *Cinq cents contes*, Introduction, p. XV. Apud PRZYLUSKI, *l. l.*, p. 283.

simple en apparence (1). Aussi le but modeste de ces remarques n'a été que d'attirer l'attention de mes collègues sur un problème qui semble appartenir à un groupe beaucoup plus grand de phénomènes intéressant l'archéologie de l'Inde aussi bien que celle de l'Indochine, de l'Insulinde et de la Chine et qui ne pourra être élucidé que par la collaboration des chercheurs et à la suite de nombreuses observations.

II. LA LIṄGODBHAVAMŪRTI DE ÇIVA EN INDOCHINE.

Dans le ve chapitre du IIe tome de son grand ouvrage sur l'art čam, M. PARMENTIER énumère les diverses formes du *liṅga* et dit à propos du *mukhaliṅga* (2) : « La première représentation d'un *mukhaliṅga* est au tympan de Trạch Phô (fig. 115) ; il figure sans doute plutôt le *liṅga* revêtu de son habituel koça qu'un *mukhaliṅga* de pierre ; le *liṅga* est de proportions anormales et la tête n'en occupe qu'une faible partie.... » Et plus loin : « Enfin Trạch Phô nous montre le seul exemple de tympan où Çiva est figuré par le *liṅga*, plutôt sans doute, comme nous l'avons dit, un koça à visage qu'un *mukhaliṅga* de pierre ; la tête porte l'œil frontal. Viṣṇu et Brahmā rendent hommage au dieu » (pl. CVII, A).

Le *liṅga* en question est de forme cylindrique allant de la base au sommet du tympan et ayant en bas le filet habituel, au-dessus duquel, en équilibre instable, se dresse le buste de Çiva. Le dieu porte de longs pendants d'oreille, une haute chevelure conique, composée de cinq étages de nattes avec des contours dentelés en forme de flammes. Brahmā, agenouillé à la droite du *liṅga*, est aisément reconnaissable à ses visages multiples. Viṣṇu Caturbhuja est assis à gauche ; ses attributs, le *çaṅkha* et le *cakra* planent au-dessus de ses mains supérieures, tandis que *gada* est enfoncé dans le sol à gauche.

Il y a encore un détail qui nous intéresse, parce qu'il nous permet de déterminer le sens de la scène représentée ici. C'est que Viṣṇu est assis sur un sanglier et qu'au-dessus de la tête de Brahmā vole un oiseau : or ce sont ces deux animaux qui jouent un rôle important dans le mythe de Çiva naissant du *liṅga*. Ce récit qui figure dans les principaux purāṇa dit en substance (3) que

---

(1) Nous ne signalons que le rapport qui existe d'une part, entre le makara et la biche (le bouquetin), qui tous les deux entrent en combinaison avec la tête de kala ; d'autre part, entre le makara et le bouquetin (capricorne) qui tous les deux symbolisent le solstice d'hiver dans le zodiaque. Reste la question de savoir si entre le bouquetin à corps de poisson d'origine mésopotamienne et le bouquetin au corps de serpent que nous venons d'étudier il y a quelque liaison lointaine.

(2) *I.C.*, II, p. 395, 410 et fig. 115 ; cp. I, p. 515.

(3) *Vāyupurāṇa*, chap. LV.

lorsque Brahmā et Viṣṇu se querellèrent une fois pour savoir lequel des deux était le créateur du monde, un pilier gigantesque apparut tout à coup, pareil au grand feu cosmique, entouré de centaines de flammes. Les deux dieux cessèrent de se quereller et se mirent à chercher les deux bouts de la masse de feu cosmique; Brahmā prit la forme d'un *haṃsa* pour en atteindre le sommet en volant, et Viṣṇu se métamorphosa en sanglier pour en trouver la base en creusant la terre. Après avoir cherché pendant des *kalpa* ils comprirent que leurs efforts étaient vains et qu'il existait quelqu'un de beaucoup plus grand qu'eux-mêmes. Humiliés, ils s'approchèrent du pilier ardent et se mirent à l'adorer. Alors Çiva, satisfait de leurs prières, se manifesta dans le corps de ce *liṅga* enflammé comme une divinité à mille bras et jambes, avec le soleil, la lune et le feu formant ses trois yeux, portant l'arc *pināka* et brandissant le *triçūla*. Et d'une voix tonnante il adressa à Brahmā et Viṣṇu les paroles suivantes : Vous êtes tous deux nés de moi, Brahmā étant émané de mes reins droits et Viṣṇu de mes reins gauches. En réalité, nous trois ne faisons qu'un, quoique actuellement nous soyons séparés sous forme de Brahmā, Viṣṇu et Maheçvara. — Après cette déclaration, Maheçvara disparut, et, à partir de ce moment, le *liṅga* fut vénéré par tout le monde (1).

Dans l'Inde britannique ce récit a donné naissance à une série de représentations de Çiva Liṅgodbhavamūrti (2). Le centre y est toujours occupé par un grand pilier cylindrique avec une ouverture en amande par laquelle, comme par une fenêtre, le dieu Çiva à huit ou à quatre bras est visible, se tenant debout, tandis que les dieux Brahmā et Viṣṇu se tiennent à droite et à gauche faisant l'añjali; ordinairement, le *haṃsa* et le sanglier figurent au-dessus et au-dessous du pilier.

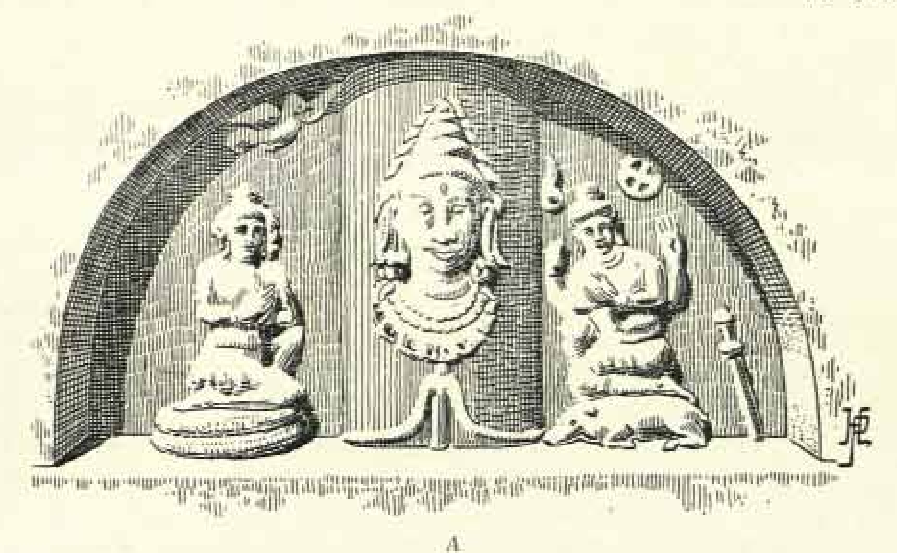
Auprès de ces sculptures, la scène du tympan čam paraît très simplifiée. La grande fenêtre du pilier a disparu et de la statue de Çiva il n'est resté que la tête. Nous nous trouvons donc ici devant un des nombreux cas qui sont à signaler dans l'iconographie čame, khmère, et aussi javanaise, où les sculpteurs ont suivi une tradition qui se distingue très sensiblement de celle qui était courante dans l'Inde.

Une autre sculpture čame nous montre encore la représentation de la même scène. C'est une pierre qui se trouve actuellement, cassée, usée et ensablée sur le bord de la lagune de Thủy Triệu, mais qui, selon M. Parmentier,

---

(1) A comparer avec le pilier ardent de la Çivodbhavamūrti, le *stambha* d'où Viṣṇu sort dans son Narasiṃhavatāra. L'Atharvaveda connaît déjà la manifestation de l'être suprême comme un pilier cosmique appelé ici *skambha* — qui remplit les régions supérieure, médiane et inférieure de l'univers ainsi que le passé, le présent et le futur dans le temps et qui est dit réunir tous le dieux en soi. Muir, *O. S. T.*, V, p. 284.

(2) Gopinatha Rao, *Elements of Hindu Iconography*, II, 1, p. 105. Krishna Sastri, *South-Indian Images of Gods and Goddesses*, p. 93.



A

B

LA LIṄGODBHAVAMŪRTI DE ÇIVA.

A, Tympan de Trạch Phổ (cf. p. 491). — *B*, Linteau de Vat Eṅ Khnā, Musée Albert Sarraut, S 35, 5 (cf. p. 493).

provient sans doute de la tour de Phanrang. « Le seul fragment, dit-il [1], encore visible est la partie la plus importante d'un tympan qui fut cassé en deux..... Au centre et en haut est une tête saillante coiffée d'une mitre cylindro-conique ; les lobes des oreilles sont déformés et paraissent avoir eu des boucles. Il est probable qu'elle représente Viṣṇu. A sa gauche une petite figure de Çiva est assise sur un sanglier. Elle a quatre bras, deux unis sur la poitrine, deux élevant en l'air des attributs effacés dans l'usure générale. On ne distingue de même aucun détail de sa coiffure conique. L'autre fragment, aujourd'hui disparu ou ensablé, représentait une figure de Brahmā à trois têtes, les mains jointes, le genou gauche relevé et le droit plié ; au-dessus, un ornement peu distinct rappelait vaguement le *triçūla*....... »

Il ressort d'une comparaison de cette scène avec le tympan de Trạch Phồ, que la tête coiffée d'une mitre doit être celle de Çiva figurant sur un *liṅga* qui n'est pas mentionné, et que la petite figure à sa gauche représente Viṣṇu sur le sanglier, qui faisait pendant à Brahmā sur le fragment disparu.

Que la représentation de la Liṅgodbhavamūrti de Çiva ait été connue au Cambodge aussi, cela est prouvé par la sculpture très remarquable d'un linteau originaire de Vat Eñ Khnà, qui se trouve à présent au Musée Albert Sarraut sous la cote S 35. 5 [2].

La pierre comporte deux scènes, l'une au-dessus de l'autre (pl. CVII, B). Sous l'arc figure une procession composée de brahmanes et de nobles qui s'approchent des deux côtés d'un personnage central, coiffé d'une haute couronne, et assis sur un trône sous un *maṇḍapa* [3].

Je ne crois pas que les gens du défilé portent des présents, comme on l'a supposé. Les pots ronds et trapus que plusieurs d'entre eux ont à la main sont des *kumbha* ayant une ressemblance évidente avec les pots à eau bénite qui sont en usage actuellement à Bali. Le brahmane le plus en avant, à droite du personnage central, lève le *kumbha* au-dessus de la tête de ce dernier comme pour l'arroser et son confrère à gauche fait le même geste avec une conque [4]. Or, en tenant compte du fait que dans l'Inde, pour administrer

---

(1) *I. C.*, II, p. 97.

(2) Parmentier, *L'art khmèr primitif*, I, p. 88, fig. 44.

(3) Les brahmanes et les kṣatriya se distinguent les uns des autres par le *mukuṭa* dont le sommet est arrondi pour les premiers, et pointu pour les autres ; en outre par le *sampot*, porté en forme de jupon par les brahmanes, et montrant un long pan qui pend de la ceinture pour les kṣatriya ; enfin par le fait que les brahmanes sont barbus et les kṣatriya n'ont pas de barbe. Dans la procession les brahmanes devancent les nobles ; à droite du spectateur il y a six brahmanes, à gauche trois, suivis par les kṣatriya.

(4) Le sixième brahmane à droite a aussi une conque à la main ; le quatrième porte un objet méconnaissable.

l'*abhiṣeka*, on faisait usage d'un çaṅkha [1] — qui devait avoir la particularité que la spire se tournait à droite — il y a de bonnes raisons pour interpréter la scène comme un *abhiṣeka* royal.

L'autre représentation de la même sculpture figure sur l'arc du linteau. Au milieu d'un listel perlé, juste au-dessus du roi, on voit un pilier cylindrique de forme à peu près pareille à celui du tympan de Trạch Phổ ; il est posé sur un coussin de lotus et est entouré de flammes stylisées ; la tête de Çiva se trouve sur le front, malheureusement effritée, de sorte que les détails ne sont plus reconnaissables : à droite le buste de Brahmā à quatre visages, à gauche Viṣṇu Caturbhuja ; entre les dieux et le *liṅga*, sur le listel du côté de Brahmā un oiseau, de l'autre côté un sanglier. Comme la scène a été reconnue déjà par M. Parmentier comme une représentation de la Liṅgodbhavamūrti [2], il n'y a pas lieu d'insister sur cette interprétation. En revanche, il vaut peut-être la peine de faire remarquer qu'un certain rapport semble exister entre les deux scènes qui figurent, l'une au-dessus de l'autre, sur le même linteau : de même que, sur le registre supérieur, Çiva se manifeste, rayonnant, dans toute sa gloire, aux yeux de Brahmā et de Viṣṇu, ainsi, probablement, sur le registre inférieur, le roi, comme lieutenant de Çiva sur la terre, est supposé briller par sa puissance et sa sagesse parmi ses sujets. Et comme, pendant le culte, le pilier ardent qui est le *liṅga* est arrosé par des eaux rafraîchissantes du Gange, ainsi le souverain, pendant l'*abhiṣeka*, subit la même cérémonie des mains des principaux brahmanes. Si l'on rejette ce parallélisme comme étant trop hypothétique, en tout cas il y a ce lien entre les scènes d'en haut et d'en bas que l'*abhiṣeka* royal sur la terre se passe sous l'égide des principaux dieux dans les cieux.

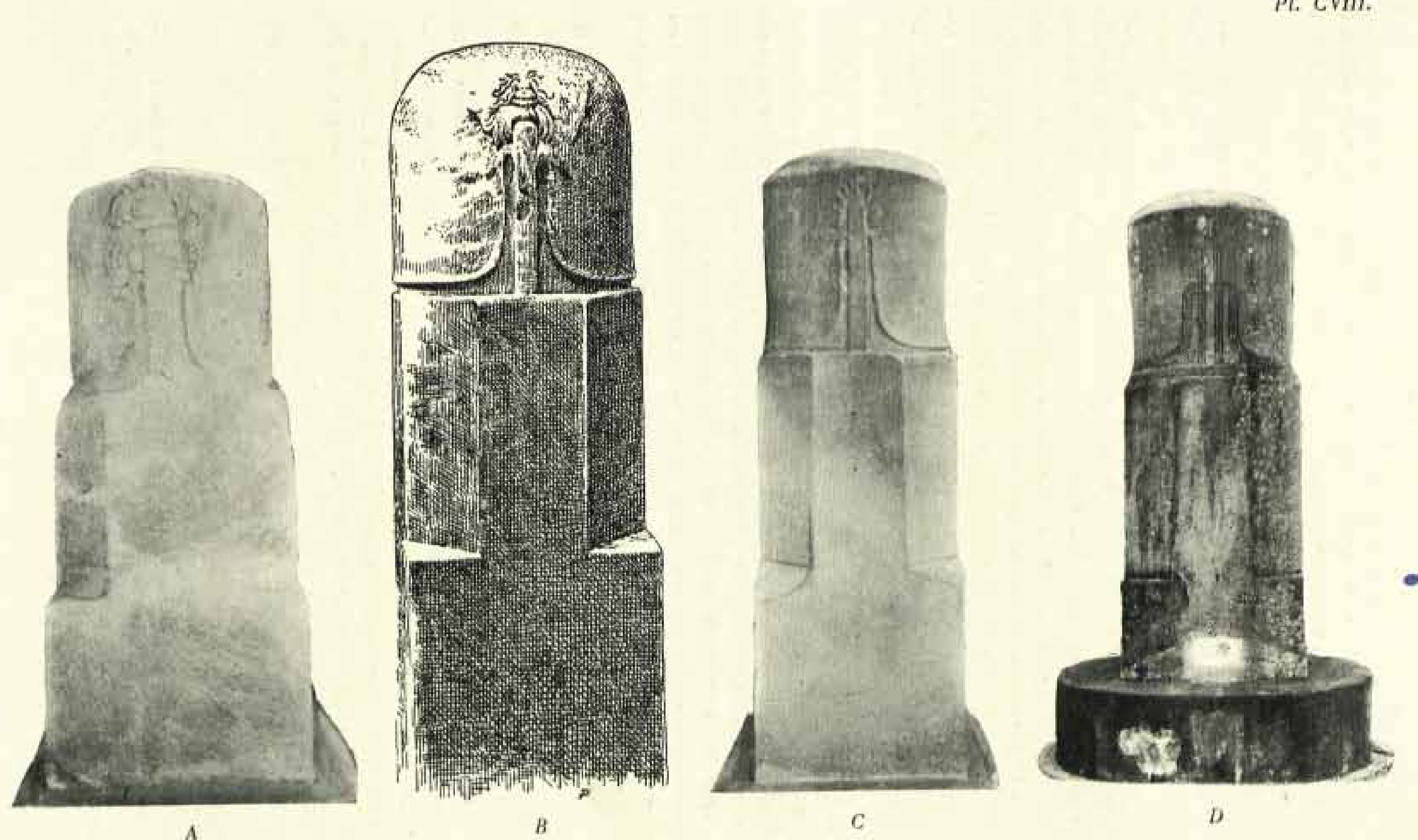
Mais revenons à notre thème. Alors que les sculptures étudiées jusqu'ici ne laissent pas de doute que la Liṅgodbhavamūrti de Çiva y soit représentée, il y en a un grand nombre d'autres pour lesquelles la même interprétation n'est que vraisemblable.

Comme on le sait, les représentations des récits épiques et pouraniques les plus connus ont subi, très souvent au Cambodge, beaucoup plus rarement au Champa, un procès de schématisation, de sorte que quelques traits essentiels d'un seul événement y figurent et tous les traits accessoires sont éliminés. C'est ainsi que — pour ne citer qu'un seul exemple — sur les frontons et les piédroits des monuments khmèrs, une ligne droite horizontale qui est croisée au milieu par une ligne verticale, et qui montre aux deux extrémités des

---

(1) Crucq, *De gouden schelp in de schatkamer van het Bataviaasch Museum* (La coquille d'or dans la trésorerie du Musée à Batavia), *Oudheidkundig Verslag*, 1930, p. 225, où le jātaka pāli nº 492 est cité. Cp. aussi Jochim, *Sangka-schelpen*, Tijdschrift voor Indische Taal-, Land- en Volkenkunde, XLIX, 1907, p. 188.

(2) *Loc. cit.*, p. 88.



LA LIṄGODBHAVAMŪRTI DE ÇIVA.

A, Liṅga de Phong-lệ, Musée de Tourane, 2, 1. — *B*, Liṅga de Mĩ-sơn, F_1. — *C*, Liṅga de Trà-kiệu, Musée de Tourane, 2, 2. — *D*, Liṅga de Trà-kiệu, Musée de Tourane, 2, 3. (Cf. p. 496).

figures humaines vaguement indiquées, a suffi aux contemporains pour leur suggérer le mythe du barattement.

Si de la même façon la représentation du Liṅgodbhava a été schématisée et si de la même façon des détails importants, exprimés ailleurs, ont été supprimés, alors que peut-on attendre de ce résultat de simplification ?

D'abord, il est possible que les animaux caractéristiques de Brahmā et de Viṣṇu fassent défaut — comme c'est souvent le cas dans l'Inde britannique — et qu'il ne reste que le *liṅga* ou Çiva au milieu et les deux dieux en attitude d'adoration aux deux côtés de Maheçvara.

C'est ainsi que, entre autres, le grand relief de Vat Phu, sculpté sur la paroi de la grotte à la terrasse supérieure [1], représentant au centre Çiva à dix bras et à cinq têtes, et Brahmā et Viṣṇu agenouillés, faisant l'*añjali*, à droite et à gauche, peut être interprété comme une version iconographique abrégée de la Liṅgodbhavamūrti [2].

Un tout autre résultat se produira si les sculpteurs ont choisi, comme moment principal à illustrer, l'apparition du pilier ardent : les images de Brahmā et de Viṣṇu sont alors supprimées et la sculpture ne présente qu'un pilier cylindrique avec la tête de Çiva en face, donc un *mukhaliṅga*.

Il serait certes trop hardi de vouloir identifier tous les *mukhaliṅga* du Cambodge et du Champa avec la manifestation de Çiva dans le mythe en question. D'autre part, on ne saurait nier que le Çivodbhavaliṅga de Trạch Phổ, caractérisé par la forme cylindrique du pilier, ainsi que par l'ornement et la chevelure de la tête, ne se distingue par aucun trait important de plusieurs *liṅga* connus sous le nom de *mukhaliṅga*. Il ne paraît donc pas invraisemblable, puisque le Çivodbhaliṅga de Trạch Phổ a été appelé un *mukhaliṅga*, que, inversement, des *liṅga* connus comme des *mukhaliṅga* représentent le pilier Çivodbhava du mythe [3].

Enfin, il nous reste à discuter quelques formes de *liṅga*, dont le décor curieux et inexpliqué semble se rattacher aux représentations étudiées ci-dessus.

Les *liṅga* que nous avons en vue ont en commun la répartition du corps en trois : le Brahmabhāga carré, le Viṣṇubhāga octogonal et le Çivabhāga cylindrique ; ils offrent en outre cette particularité que le filet qui est à sa place normale renferme une espèce de pilier dont le sommet dépasse les bords du filet en haut. Le « pilier » du Çivabhāga de quelques-uns de ces *liṅga* est

---

(1) Lunet de Lajonquière, *Inv.*, II, p. 83, fig. 28.

(2) V. aussi les médaillons du linteau de V. Eñ Khnā, Mus. Albert Sarraut, 24. 4 ; Parmentier, *A.K.*, I, p. 276, fig. 92, et pierre sculptée sur les quatre faces à Tép Praṇām, où Çiva figure entre Brahmā et Viṣṇu.

(3) V. les *mukhaliṅga* de Pō Klaung Garai (*I. C.*, II, p. 396), de Cu-hoan (*I. C.*, I, p. 525) et de Yang Prong (*I. C.*, I, p. 558).

plus ou moins richement orné. Sur le *liṅga* de Phong-lệ entre autres la décoration est très détaillée et consiste en une pyramide de couches de hauteurs différentes, qui semble reposer sur l'arc du filet et d'où s'échappent aux deux côtés des nattes touffues (pl. CVIII, A). Si l'on compare ce décor avec la chevelure de la tête de Çiva sur le pilier du tympan de Trạch Phổ, la ressemblance saute aux yeux. Le *liṅga* de Mĩ-sơn F (pl. CVIII, B) a le pilier couronné par un décor, qui est aisément reconnaissable comme le jaṭāmakuṭa de Çiva. Sur un autre *liṅga*, provenant du village de Trà-kiệu (Musée de Tourane, 2. 2, pl. CVIII, C) la chevelure a disparu et à sa place des flammes stylisées entourent l'extrémité supérieure du pilier. Enfin, il y a encore un *liṅga*, originaire du même village (Mus. de T., 2. 3, pl. CVIII, D), où même ces flammes font défaut, sauf une seule qui plane au-dessus du sommet de la partie centrale. Cette représentation-ci forme une espèce de transition avec les *liṅga* qui ne se distinguent du type ordinaire que par une protubérance plus ou moins élevée au milieu de la double courbure du filet [1].

Faute de documents littéraires pour nous renseigner sur tous ces détails iconographiques, il est malheureusement impossible d'en définir le sens précis ; pourtant l'hypothèse qu'il n'y a pas une fantaisie en jeu ici, mais qu'on a voulu exprimer l'idée qu'un rapport étroit existe entre le Çivabhāga et le pilier ardent, où Çiva est présent et d'où il prend naissance, cette hypothèse semble bien s'accorder avec le rôle assez important que la Liṅgodbhavamūrti de Çiva paraît avoir joué dans l'iconographie khmère et čame.

III. — UN BAS-RELIEF DU BÀYON.

Le relief en question (pl. CIX) se trouve dans la galerie intérieure Est, aile Nord, dans la chambre contiguë à l'entrée latérale Nord. Voici ce que dit M. Marchal [2] : « À gauche une scène a été l'objet de diverses interprétations. La femme au centre doit être une statue ; des soldats mettent en œuvre divers moyens pour la renverser et la détruire : coups de masse et de hache, câbles tirés par des éléphants, brasier au-dessous, etc. Au-dessus volent des apsaras. On conçoit mal dans un temple la représentation d'une mutilation sacrilège d'une statue de déesse ; mais comme en définitive la statue a tout l'air d'être intacte et de sortir indemne de cette épreuve, la reproduction de cet acte de vandalisme peut être un témoignage de l'invulnérabilité de la statue, et par suite de la puissance de la divinité dont elle est l'image. »

Je ne crois pas qu'un acte de vandalisme soit représenté ici. En étudiant de plus près les détails de cette scène, on observe que les cordes auxquelles

---

[1] *I. C.*, pl. CLXXXII, fig. A, B, G, I et J.
[2] *Guide archéologique aux temples d'Angkor*, 1928, p. 100.



Bayon. — Bas-relief intérieur, façade Est, aile Nord (cf. p. 496).

les deux éléphants sont attelés, ne passent pas autour du corps ou des bras de la femme, mais s'arrêtent nettement aux bords du rocher ; ce qui veut dire que les bêtes sont en train de faire écarter les deux moitiés du rocher dans lequel la femme est emprisonnée.

L'interprétation de la scène change alors complètement : bien loin de s'efforcer de renverser ou de détruire quelque chose, des gens sont occupés à rendre à une prisonnière le grand service de la délivrer de sa prison. Au-dessus de sa tête on ouvre le rocher avec des pioches ; les éléphants l'écartent ; en bas on applique l'ancienne méthode pour fendre la pierre dure : on la chauffe avec du feu, puis on l'arrose avec de l'eau ou plutôt avec du vinaigre.

Il n'y a pas lieu de supposer qu'une statue, ni une déesse, soit l'objet de ces efforts. Il semble plus probable que la scène se rapporte à une légende d'un type très répandu, racontant qu'un roi ou un prince passe devant une montagne et entend une voix féminine qui chante ou pousse des gémissements ; il fait ouvrir le rocher et délivrer la femme (princesse, nāgī, source) qu'il épouse.

Quoi qu'il en soit de cette dernière conjecture, c'est seulement en interprétant la scène comme la délivrance d'une femme de sa prison dans un rocher, qu'on arrivera à en donner une explication satisfaisante.

NOTES ET MÉLANGES

PROCÉDÉS DE DÉCORATION D'UN POTIER DE VILLAGE (CAMMON — LAOS)

Le village de Nông-Ane [1] se trouve à 4 kilomètres environ au Nord-Ouest de Nhommalat [2]. Il se compose de deux groupes de maisons situés à 500 mètres environ l'un de l'autre. Dans les deux, on fait des marmites en terre cuite et des coupes, dont la forme rappelle un peu celle de nos compotiers. Les marmites de celui du Sud sont décorées.

Nous allons décrire l'outillage grossier et les procédés que nous avons vus dans ce hameau méridional. Les dimensions approximatives sont celles de quelques instruments rapportés par nous, elles doivent varier d'une pièce à l'autre.

Outillage. — Il comprend : 1° un tour (fig. 66, 1-*a*, *b*, *c* ; pl. CX), disque en bois massif (en *a* et en *b*) (diamètre 240 millimètres ; épaisseur 50 à 75 millimètres). Sa face supérieure est parcourue par des sillons sinueux, dirigés à peu près dans le même sens. Au centre de la face inférieure du disque est fixé un pivot en bois (en *c*) (longueur 270 millimètres ; diamètre 25 millimètres). On l'introduit dans un tube en bambou (en *a*) (longueur 280 millimètres ; diamètre intérieur 33 millimètres) au fond duquel on place un caillou ;

2° une sorte de spatule (fig. 66, 2-*d*, *e*, *f*,*g* ; pl. CX), grossière (longueur 235 millimètres ; largeur à l'extrémité de la région active 80 millimètres ; épaisseur 20 millimètres), en bois, faite d'une seule pièce. Elle comprend deux parties : un manche et une espèce de planchette subrectangulaire portant des sillons parallèles et équidistants sur les deux faces (en *e* et en *g*), séparés par des bandes, mais ceux d'une des faces sont plus rapprochés les uns des autres (en *e*) et moins profonds. Les instruments accessoires sont un lissoir et une bande épaisse d'étoffe de coton écru (fig. 66, 4).

Procédés de fabrication. — On prend de l'argile cuite, à laquelle on a mêlé des glumelles de riz [3], pour éviter le retrait, et de l'argile crue,

---

(1) Nous ne sommes certaine ni de l'orthographe, ni même de l'entière exactitude de ce nom.

(2) Nhommalat ou Nhommarat (longitude 114 G 27 ; latitude 19 G 57), gros village laotien, sur la route de Thakhek à Napé.

(3) Glumelles d'*Oryza sativa*.

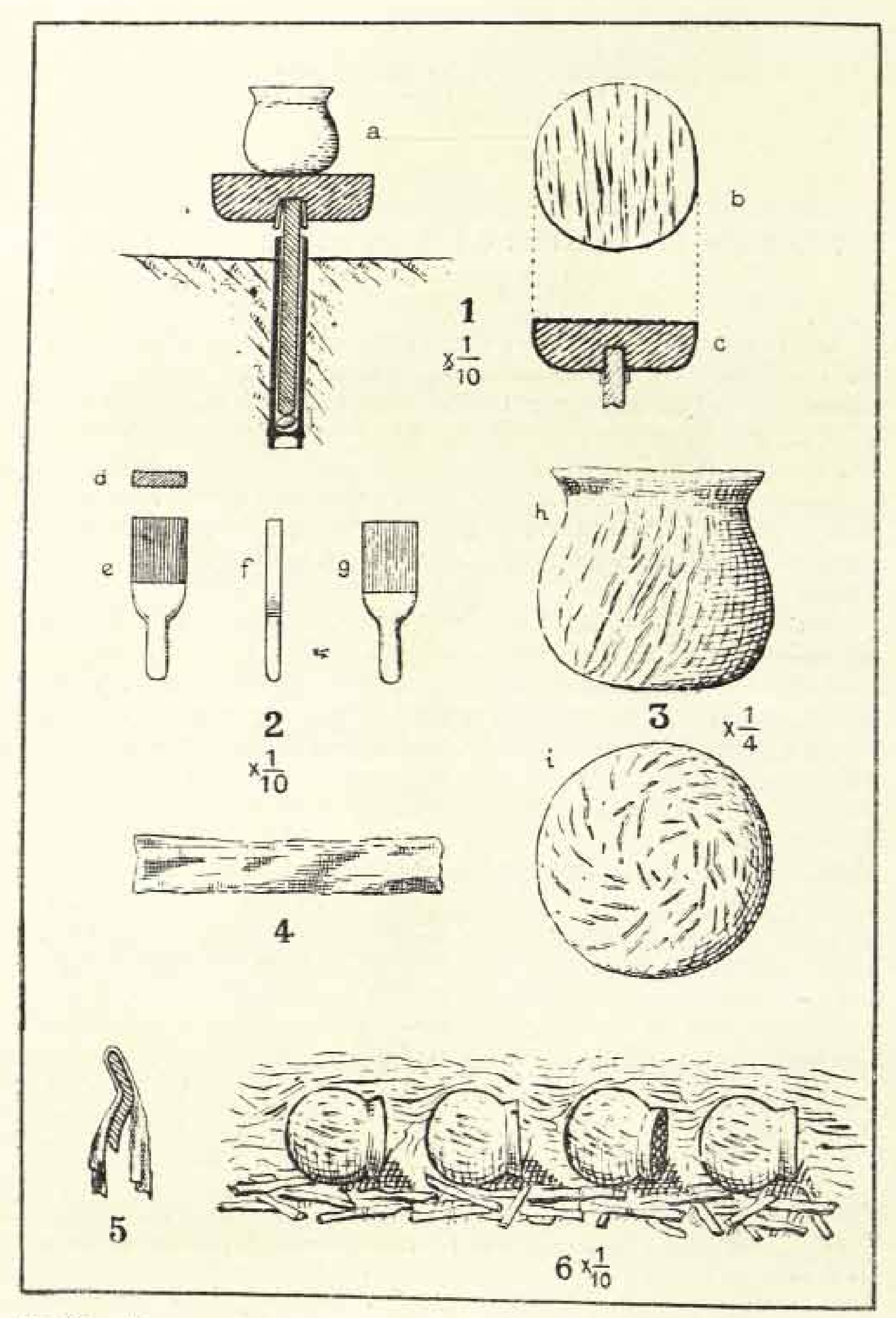
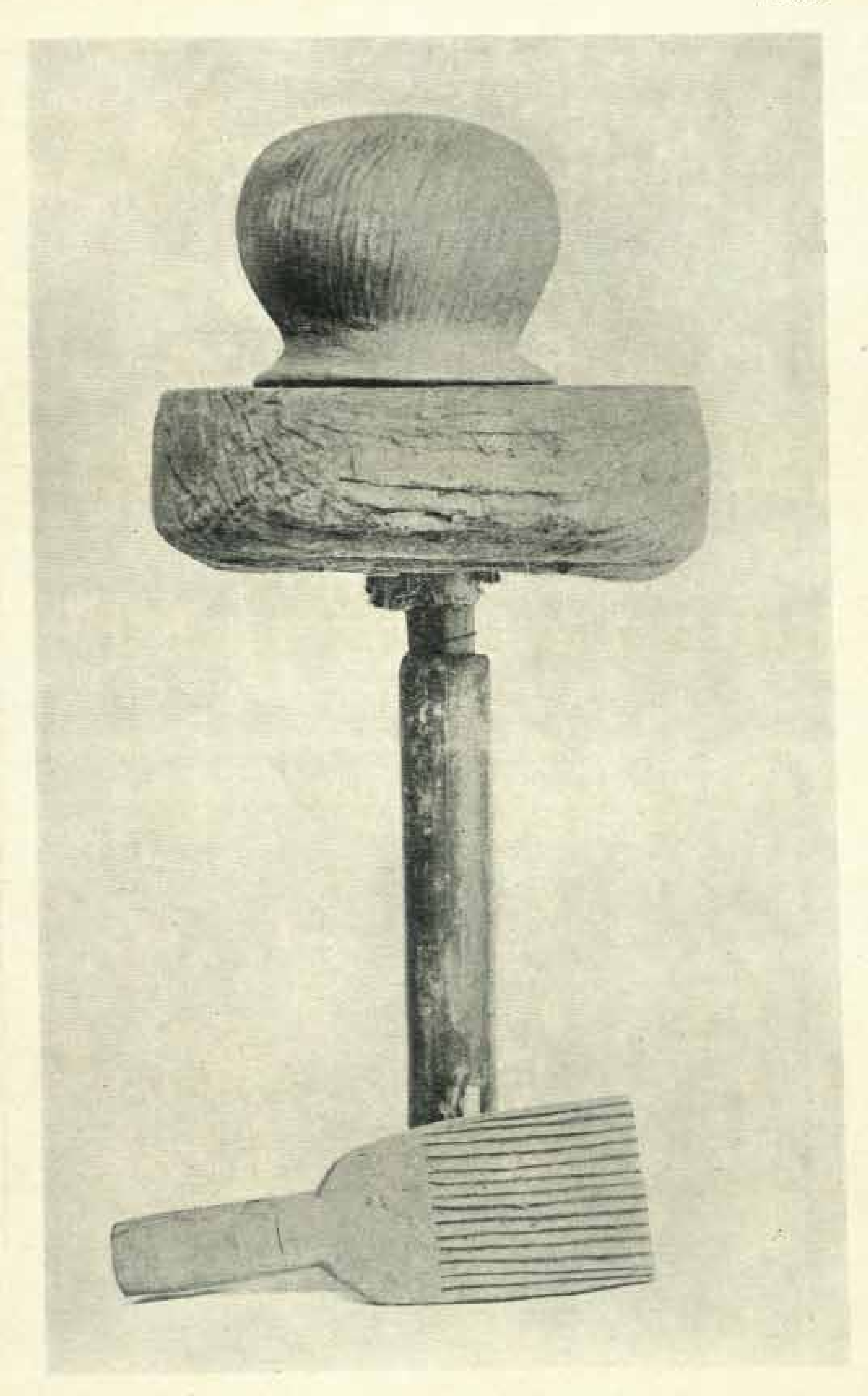


Fig. 66. — Fabrication de poterie décorée au Cammon (Laos). 1. Tour : *a*, tour complet, coupe ; en haut, la pièce à décorer ; *b*, plateau, face supérieure ; *c*, plateau, coupe. — 2. Spatule : *e* et *g*, vues de face ; *f*, profil ; *d*, coupe transversale. — 4. Rectangle d'étoffe. — 5. Le même en place. — 6. Cuisson des marmites : en haut, paille enflammée ; en bas, bambous allumés.



Cammon. Marmite, tour et spatule (cf. p. 499).

grise ; on les réduit l'une et l'autre en poudre et on les mélange. On façonne le vase à la main. Puis on plante en terre le tube de bambou (fig. 66, 1 en *a*) ; on ne laisse dépasser que quelques centimètres. On place au fond un caillou pour rendre la rotation plus facile et on introduit le pivot dans le tube. Pour décorer une marmite [1], on la met sur le tour (fig. 66, 1 en *a*), on lui donne un certain fini à l'aide du lissoir en bois. Les parties saillantes du plateau s'impriment dans le fond externe de la pièce. On la maintient à l'aide de la bande d'étoffe, ce qui évite les empreintes digitales. On communique un mouvement de rotation à l'appareil, en même temps on promène de haut en bas sous le col et le long de la panse du récipient la spatule. Stries parallèles et bandes en relief sont dirigées de telle sorte que le récipient s'orne de traits obliques, courbes, subparallèles, assez peu réguliers.

Quand plusieurs objets sont ainsi décorés, on les couche (fig. 66, 6) sur des bambous allumés les uns à la file des autres, mais un peu écartés. On les recouvre de paille enflammée. Pendant l'opération, on les fait tourner sur eux-mêmes. La cuisson est imparfaite. Elle laisse des traces.

Remarques. — Le potier du hameau Sud ne possède pas ce tour [2], du moins, il me l'a affirmé ; ses pièces sont lisses.

La marmite reproduite (fig. 66, 3 ; pl. CX) rappelle d'une manière vague les poteries au panier. On parle souvent de tessons néolithiques en terre cuite portant des empreintes de brindilles. Sommes-nous sûrs que certains hommes préhistoriques n'employaient pas aussi des procédés peu différents de celui décrit ici ? Ne classons-nous pas parfois à la légère dans la catégorie des débris de vases au panier des tessons façonnés d'après d'autres procédés ? Nous ne soupçonnons peut-être même pas quelques-uns des outils dont se servaient les céramistes préhistoriques.

M. Colani.

---

(1) Les marmites seules sont décorées.

(2) Ce tour est employé aussi au Tonkin, mais nous ne l'y avons pas vu. On s'en servirait, paraîtrait-il, pour tourner les vases et non pour les décorer.

BIBLIOGRAPHIE

Indochine française.

LISTE DES OUVRAGES ÉDITÉS PAR LE GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'INDOCHINE A L'OCCASION DE L'EXPOSITION COLONIALE INTERNATIONALE DE 1931.

Nous donnons ci-dessous une liste complète des ouvrages et des brochures publiées par le Gouvernement général à l'occasion de l'Exposition coloniale, en suivant l'ordre même du prospectus imprimé. Nous y avons ajouté quelques brochures qui sont sorties avec un certain retard et ne figurent pas dans ce prospectus. Les titres précédés d'un astérisque sont ceux des publications qui ne sont pas encore parvenues à Hanoi au moment où nous mettons sous presse, et sur lesquelles nous n'avons aucun renseignement. Les ouvrages se rapportant plus ou moins directement aux études poursuivies par l'Ecole Française font l'objet d'un bref compte rendu. Nous avons renoncé à signaler les innombrables fautes d'impression qui défigurent le texte des publications imprimées en Indochine et qui sont dues à la hâte extrême avec laquelle elles ont été composées et corrigées (le plus souvent par des tiers).

I. — OUVRAGES GÉNÉRAUX (Géographie, Monographies de pays).

L'Indochine française. — Etampes, Imprimerie la Semeuse, 1931, in-8°, 59 pp., 23 planches dans le texte et 1 carte.

Indochine. Ouvrage publié sous la direction de M. Sylvain LÉVI. Vol. 1-2. — Paris, Sté d'Editions géographiques, maritimes et coloniales, 1931, in-8°. Vol. I, 232 pp. et 14 pl. ; vol. II, 215 pp., 14 pl. et 1 carte dans le texte.

« La substance de ce volume, dit M. Sylvain LÉVI dans sa préface, est, pour la plus grande partie, empruntée aux publications de l'Ecole française d'Extrême-Orient, à Hanoi. Les collaborateurs sont presque tous des membres de cette Ecole : tous sans exception ont vécu autour d'elle, auprès d'elle. »

Il n'appartient donc pas à celle-ci de se juger elle-même ; laissant à d'autres le soin de critiquer cet ouvrage, on se bornera à transcrire ici la table des matières :

T. I. Charles ROBEQUAIN, *Le pays et les hommes.* — J. PRZYLUSKI, *Les populations de l'Indochine française.* — Louis FINOT, *Histoire ancienne.* — André MASSON, *Histoire moderne.* — Paul MUS, *Les religions de l'Indochine.* — Maurice-G. DUFRESNE, *Littérature annamite.* — George CŒDÈS, *Littérature cambodgienne.* — Paul MUS, *Littérature chame.* — Victor GOLOUBEW, *Art et archéologie de l'Indochine.*

T. II. Documents officiels. — *Organisation administrative et politique.* — *L'armée.* — *La marine.* — *Organisation judiciaire.* — *Organisation financière.* — *Douanes et Régies.* — *Organisation du Service des Postes, Télégraphes et Téléphones.*

— *Service des Affaires économiques. Chambres de commerce et Chambres mixtes de commerce et d'agriculture. — L'agriculture, l'élevage et les forêts. — La chasse. — La pêche. — Mines et industries. — L'enseignement. — Les Services médicaux. — La protection et la réglementation du travail. — Service géographique. — L'Ecole française d'Extrême-Orient et les Musées d'art indochinois. — Les Archives et Bibliothèques. Le mouvement intellectuel en Indochine.* — Annexes. *Population. Races.*

La Cochinchine. Publié sous le patronage de la Société des Etudes Indochinoises. — Saigon, P. Gastaldy, 1931 ; in-8°, 168 pp., 1 graphique, 3 plans, 3 cartes et 133 planches hors texte [1].

René Morizon. *Monographie du Cambodge.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 284 pp., 36 pl. h. t., 3 graphiques et 6 cartes.

J'aime à croire que l'auteur de cette monographie, qui est administrateur-adjoint des Services civils, donne sur tout ce qui touche à l'administration contemporaine du Cambodge, des renseignements exacts. Les chapitres qu'il a consacrés à l'histoire et à l'ethnographie sont au-dessous du médiocre ; voici deux extraits des pp. 89-90 qui donneront une idée de sa manière : « Les Cambodgiens sont en grande majorité monogames. Se rattachant par la forme de leur crâne aux races européennes, ils se distinguent au point de vue moral par leur douceur, leur affabilité, la profondeur de leurs sentiments... Le peuple cambodgien est éminemment artiste ; la facture de ses monuments s'apparente aux sources auxquelles nous devons *les palais des Mongols à Delhi*, les temples de Tripetty, de Trichinopoli, de Chillambaram. Il est probable que *les premières œuvres khmères furent contemporaines des premières œuvres grecques*. A l'époque où se serait produit l'épanouissement de l'Hellade aurait commencé le mouvement aûquel nous devons les premiers monuments cambodgiens. Certains auteurs assignent comme date aux premières constructions khmères connues, la moitié du IXe siècle après J.-C. Le monument primitif serait le Beng Méaléa. Les deux suivants seraient le Bapuon et le Phiméanakas. Quant à l'épanouissement de cette architecture fixé par erreur à l'an 638 de notre ère, il ne remonterait en réalité qu'aux derniers jours du XIIe siècle. Ainsi semble le démontrer la lecture des inscriptions lapidaires et la traduction des annales chinoises et cambodgiennes. »

N'est-ce pas affligeant ?

G. C.

L'Annam. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931 ; in-8°, 227 pp., 36 pl. h. t., 2 cartes, 7 tableaux et 2 croquis dans le texte.

Pour la rédaction de sa monographie, l'Annam a pris le sage parti de s'adresser à l'Association des Amis du Vieux Hué, c'est-à-dire, en fait, au P. Cadière. Celui-ci a

[1] Ce fascicule nous est malheureusement parvenu trop tard pour nous permettre d'en donner ici le compte rendu qu'il mérite. Il est fort bien présenté et contient de bons chapitres, mais la partie historique laisse à désirer.

fait appel au concours des chefs des divers services locaux, en chargeant chacun du chapitre relatif à son service. Il en est résulté un livre qui n'est peut-être pas d'une parfaite homogénéité, mais qui constitue un recueil de faits exacts présentés par des spécialistes possédant bien leur sujet.

Voici le plan de l'ouvrage :

Partie I. *Le Pays*. Chap. 1. *Géographie*, par B. Bourotte. Chap. 2. *Richesses touristiques*, par A. Sallet.

Partie II. *Les habitants*. Chap. 1. *Ethnographie*, par L. Cadière. Chap. 2. *Histoire*, par L. Cadière. Chap. 3. *Administration*, par A. Bonhomme.

Partie III. *Les produits*. 4 chapitres par L. Gilbert.

Partie IV. *L'œuvre de la France*. Chap. 1. *L'enseignement*, par P. Antoine. Chap. 2. *Assistance médicale*, par L. Normet, A. Sallet, P. Daleas. Chap. 3. *Travaux publics*, par J. de Fargues. Chap. 4. *Le Service forestier*, par J. D. Fangeaux. Chap. 5. *Colonisation*, par F. Roule.

Par une modestie, qu'il sera permis de trouver excessive, le P. Cadière s'est effacé devant ses collaborateurs et ses deux chapitres d'Ethnographie et d'Histoire n'occupent que 30 pages. Inutile de dire qu'ils sont excellents.

G. C.

P. Gourou. *Le Tonkin*. — Mâcon, Protat, 1931 ; in-8°, 347 pp., 25 fig., 4 cartes et 30 pl. h. t. (C. R. par M. Robequain, infra, p. 516.)

Roland Meyer. *Le Laos*. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930 ; in-8°, 113 pp., 27 pl. et 7 cartes.

M. Roland Meyer est un littérateur. Sa monographie s'en ressent : c'est probablement, de toutes les plaquettes publiées à l'occasion de l'Exposition coloniale, la plus facile et la plus agréable à lire. Les questions administratives n'y tiennent presque aucune place : les deux courts chapitres sur l'œuvre de la France et l'avenir du Laos énoncent sans emphase un certain nombre de vues justes. Les chapitres historiques et ethnographiques sont un peu superficiels et manquent d'originalité : du moins ne contiennent-ils pas trop d'inexactitudes. L'illustration est abondante et bien choisie.

G. C.

G. Aymé. *Monographie du Ve territoire militaire*. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930 ; in-8°, 178 pp., 25 pl. h. t., 6 croquis h. t. et 5 croquis dans le texte.

L'auteur se défend d'avoir voulu faire, dans cette monographie, œuvre originale : il en reporte les mérites qu'on pourra lui trouver, aux travaux des Commandants Dominé, Dussault, Mordant, Roux. Savoir utiliser de bonnes sources est déjà un grand mérite. Le chapitre consacré à l'ethnographie est très développé et illustré de remarquables photographies qui contribueraient, à elles seules, à faire de cette brochure un document utile.

G. C.

A. Monfleur. *Monographie de la province du Darlac (1930).* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient. 1931 ; in-8°, 65 pp., 13 pl. h. t., 3 plans, 5 cartes.

Travail honnête, mais où l'on chercherait vainement, soit sur l'histoire, soit sur l'ethnographie du Darlac, aucun renseignement original, aucune donnée nouvelle. Une monographie du Darlac écrite par M. Sabatier eût sans doute été plus instructive.

G. C.

II. — Climat.

E. Bruzon et P. Carton. *Le climat de l'Indochine et les typhons de la mer de Chine.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 310 pp., 15 pl. h. t., 49 cartes, 57 graphiques et 1 code de signaux sémaphoriques.

Le Service Météorologique et l'Observatoire Central de l'Indochine. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 20 pp., 8 pl. h. t.

P. Carton. *La météorologie et ses applications dans les pays tropicaux.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930 ; in-8°, 20 pp., 4 pl. h. t., 2 tableaux et 1 questionnaire.

Service Météorologique. *Atlas publié sous la direction de E. Bruzon, Directeur.* — Hanoi, Service Géographique de l'Indochine, 1930, in-8°, 42 cartes.

III. — Administration.

J. de Galembert. *Les Administrations et les Services publics indochinois.* 2e édition revue et augmentée par E. Erard. — Hanoi, Lê-văn-Tân, 1931, in-8°, xxiv-1023 pp. (C.R. *supra*, p. 238.)

Administration des Douanes et Régies en Indochine. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 87 pp. et 1 tableau.

Direction des Finances. *Histoire budgétaire de l'Indochine.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 105 pp.

Id. *Les budgets annexes du budget général de l'Indochine.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 39 pp., 5 graphiques et 2 tableaux.

Id. *Les budgets locaux en Indochine et leurs caisses de réserve.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 43 pp., 4 graphiques et 1 tableau.

Id. *Les impôts directs en Indochine.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 28 pp., 1 graphique.

Direction de l'Administration de la Justice. *La Justice en Indochine. Organisation générale. La justice indigène.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 121 pp.

Le Service de l'enregistrement, des domaines et du timbre en Indochine. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 17 pp.

P. de Feyssal. *La réforme foncière en Indochine.* — Paris, « Printory », 1931, in-8°, 39 pp., 9 fac-similés de certificats, etc.

* *Monographie du cadastre en Indochine.*

L'Inspection générale des Mines et de l'Industrie. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 20 pp., 6 pl. h. t. et 1 plan.

IV. — Défense.

Troupes du Groupe de l'Indochine. *Les Services militaires en Indochine.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 143 pp., 20 pl. h. t., 4 cartes et 3 graphiques.

Id. *L'Aéronautique militaire de l'Indochine.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 208 pp., 37 pl. h. t., 1 carte et 4 gravures.

Id. *Historique de l'Aéronautique d'Indochine.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 89 pp., 37 pl. h. t. et 2 gravures dans le texte.

Id. *Historique de l'Aéronautique d'Indochine*, 2e partie. — Hanoi, Lê-văn-Tân, 1931, in-8°, 97 pp., 19 pl. h. t., 1 grav. dans le texte et 1 graphique.

Id. *Historique de l'Aéronautique d'Indochine.* Annexe. — Hanoi, Lê-văn-Tân, 1931, in-8°, 8 pp., 1 pl. h. t.

[V.-E. Marrou.] *Notice sur la Garde Indigène du Tonkin.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 92 pp., 8 pl. h. t. et 2 tableaux.

V. — Assistance médicale et hygiène.

Dr L. Gaide. *L'Assistance médicale et la Protection de la santé publique.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 419 pp., 12 graphiques et 72 pl. h. t.

Id. *Congrès scientifiques et sanitaires en Extrême-Orient (1908 à 1930).* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 59 pp.

Id. *Les stations climatiques en Indochine.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 49 pp., 14 pl. h. t. et 4 cartes.

Dr B. Menaut. *Matière médicale cambodgienne.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 181 pp.

Dr Albert Sallet. *L'Officine sino-annamite en Annam.* I. *Le médecin annamite et la préparation des remèdes.* Préface du Dr Gaide. — Paris, Les Editions G. Van Oest, 1931, in-8°, xvi-153 p., 16 pl.

Malgré des erreurs dans la transcription des caractères chinois et des lacunes qu'il importe de ne pas dissimuler, notamment dans la « bibliographie médicale sino-annamite » (p. 6-11) [1] et dans le chapitre des « proverbes et comparaisons ayant rapport avec les choses de la médecine » (p. 134-148), l'ouvrage du Dr A. SALLET présente à d'autres égards un aspect scientifique. Ses recherches sur la préparation des remèdes annamites sont, autant que nous en pouvons juger, complètes, approfondies ; elles atteignent des résultats neufs, précis, dont il faudra que tiennent compte les personnes qui s'intéressent à la médecine et à la pharmacopée sino-annamites.

P. 6. Houang-ti, auteur du *Nei king* 內經, s'écrit 黃帝, et non 皇帝 (cf. p. 10, n. 1). — P. 7, n. 1, Ts'in Che-houang-ti, et non Tsin Che Houang Ti. — P. 10, au lieu de « 樂生 *Lạc sinh* » (ne pas confondre avec le 樂生集 *Lạc sinh tập*, Bibl. EFEO., A. C. 663, f°s 23-31), lire 藥性 *Dược tính*. — P. 14, 秦芃 se lit *tần bông*, et non *tần cửu*. — P. 18, *thăng ma* s'écrit 升麻, et non 斤麻 ; *xuyên liên*, 川連 et non 椒連 ; *hoàng cầm*, 黃芩 et non 黃苓, etc. — P. 145 sqq., ajouter les proverbes suivants, recueillis par le P. V. BARBIER (TRIỆU HOÀNG HÒA, *Tục-ngữ an-nam dịch ra tiếng tây*) : *Không đau, làm giàu biết mấy !* « Sans maladie, comme on devient riche ! » ; *Làm khi lành để dành khi đau*, « Travaillez quand vous êtes bien portants afin d'épargner pour les cas de maladie » ; *Một con ngựa đau, cả tàu chê cỏ*, « Un cheval est-il malade, toute l'écurie rejette l'herbe » ; *Thà đau ngất, chẳng thà giắt răng*, « Mieux vaut ressentir une douleur aiguë que d'être agacé par quelque reste de nourriture entre les dents », etc.

Tel qu'il est, ce premier volume fait le plus grand honneur au Dr S., et il serait regrettable que la publication des volumes suivants fût interrompue.

NGUYỄN-VĂN-TỐ.

Drs GAIDE et DOROLLE. *La tuberculose et sa prophylaxie en Indochine française*. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 47 pp.

Drs GAIDE et BODET. *La prévention et le traitement de la lèpre en Indochine*. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 47 pp., 1 carte, 1 plan et 4 gravures dans le texte.

Drs GAIDE et BODET. *Le choléra en Indochine*. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 55 pp., 12 graphiques.

Drs GAIDE et CAMPUNAUD. *Le péril vénérien en Indochine*. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 41 pp.

Drs GAIDE et BODET. *La fièvre récurrente et le béribéri en Indochine*. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 23 pp., 4 graphiques.

Drs GAIDE et BODET. *La variole et les vaccinations jennériennes en Indochine*. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 32 pp., 6 graphiques.

---

(1) Cf. M. COURANT, *Bibliothèque nationale, Catalogue des livres chinois, coréens, japonais, etc.*, t. II, p. 81-144.

Drs Gaide et Bodet. *La peste en Indochine.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 33 pp., 7 graphiques.

Dr A. Le Roy des Barres. *Le cancer de la verge.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 79 pp., 16 pl. h. t. et 23 fig.

J. Bablet. *La rage en Indochine.* — Saigon, Albert Portail, 1931, in-8°, 18 pp.

Dr L. A. Bordes. *Le paludisme en Indochine (Historique, épidémiologie, état actuel de la lutte antipalustre).* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 34 pp., 10 pl. h. t. et 5 graphiques.

J. Bablet et J. Guillerm. *L'eau potable en Indochine.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 26 pp., 5 pl. h. t., 2 graphiques et 4 plans.

VI. — Agriculture, forêts, élevage, industrie, travaux publics.

Inspection générale de l'Agriculture, de l'Elevage et des Forêts. *Riziculture en Indochine.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 45 pp., 5 pl. h. t., 5 cartes, 3 graphiques et 3 tableaux.

A. Yersin et A. Lambert. *Essais d'acclimatation de l'arbre à quinquina en Indochine.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 23 pp., 13 tableaux dans le texte et 2 planches h. t.

Yves Henry. *Terres rouges et terres noires basaltiques d'Indochine. Leur mise en culture.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931 ; in-4°, 211 pp., 3 gravures, 81 tableaux dans le texte, 15 cartes, 7 plans, 51 graphiques et 1 planche hors texte.

* *Economie agricole et forestière.*

P. Carton. *La météorologie agricole en Indochine.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 15 pp., 3 cartes, 3 gravures dans le texte.

J. Guillerm. *L'industrie du nước-mắm en Indochine.* — Saigon, Albert Portail, 1931, in-8°, 36 pp.

Inspection générale de l'Agriculture, de l'Elevage et des Forêts. *Le crédit populaire agricole en Indochine.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 43 pp., 8 modèles d'actes et 6 cartes.

Id. *La protection et l'amélioration du bétail en Indochine.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 133 pp., 19 pl. h. t.

H. Jacotot. *La peste bovine en Indochine.* — Saigon, Albert Portail, 1931, in-8°, 71 pp.

L'Institut océanographique de l'Indochine. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 368 pp., 83 pl., 1 carte et 2 graphiques.

Les graphiques, ces profils aigus des froides statistiques, prouvent, paraît-il, que la population indochinoise, essentiellement ichtyophage, n'extrait de ses mers, lacs et fleuves, que le tiers de la quantité de poissons qui serait nécessaire à son alimentation. Tout progrès permettant d'améliorer le rendement des pêches et d'augmenter en

quantité comme en qualité le tonnage des produits d'origine marine ne peut donc que contribuer à développer la vie économique de ce pays. C'est là le but poursuivi et heureusement atteint, parallèlement aux recherches purement scientifiques, par l'Institut océanographique de l'Indochine. Ces « résultats pratiques » échappent malheureusement aux observateurs superficiels, à la critique facile. Les institutions scientifiques passent volontiers pour un luxe inutile en période dite « de crise ». Même si les profits ne sont point immédiats, il serait toujours maladroit d'en tarir les sources. L'ouvrage dont nous nous occupons ici prouve surabondamment au lecteur attentif la haute valeur et les heureux résultats obtenus par la « source » en question. Il suffit, pour s'en rendre compte, de parcourir la somme des travaux acquis jusqu'en 1931 : 1° Recherches scientifiques sur la faune et la flore de la Mer de Chine auxquelles ont largement collaboré non seulement les membres de l'Institut, mais les spécialistes auxquels cette institution s'est adressée pour faire étudier ses récoltes. 2° En morphologie, l'embryogénie a été l'objet de recherches serrées ; il ne nous appartient pas de faire ressortir ici l'intérêt primordial de ces études pour la connaissance des lois de la vie. 3° En biologie et sur les rythmes de la croissance du poisson, des découvertes ont été faites qui peuvent avoir des conséquences de premier ordre pour les résultats des pêches. 4° Dans le domaine de l'océanographie, grâce aux campagnes du *De Lanessan*, par ses relevés de fonds, ses études sur les moussons, les températures de l'eau, les courants et les typhons, sur la formation des récifs coralliens, des atolls, sur les mouvements verticaux des côtes et les rythmes marégraphiques, la France se place au premier rang en Extrême-Orient. 5° Enfin les recherches tech iques sur la pratique de la pêche et le traitement industriel du poisson [1] occupent la meilleure part des travaux de l'Institut.

Ayant ainsi donné un rapide aperçu des travaux de l'Institut océanographique, et puisque la similitude d'organisation administrative avec l'Ecole Française d'Extrême-Orient crée de nouveaux liens entre ces deux établissements scientifiques, qu'il nous soit permis de formuler un vœu. Nous aimerions voir les résultats de ses travaux publiés en un solide ouvrage périodique comme notre *Bulletin*. Indépendamment d'articles originaux des collaborateurs et des correspondants, une bibliographie critique et des index feraient des travaux de l'Institut des matériaux de documentation et de recherches plus utilement accessibles que les formes diverses de ses publications actuelles.

J. Y. Claeys.

Les bois et les principaux sous-produits forestiers de l'Indochine. — Belfort, Imprimerie nouvelle, 1931, in-8°, 63 pp., 1 carte, 1 graphique, 8 tableaux et 11 pl. h. t.

• *Travaux de plantation d'essences forestières.*

---

(1) La production indigène des saumures ne représente que la moitié environ de la quantité consommée, ce qui est un encouragement à la fraude ; les sous-produits de la pêche sont également sacrifiés. Les travaux de l'Institut ont abouti à des méthodes rationnelles tirant le maximum de valeur des produits marins et permettant également des présentations nouvelles, telles que les farines de poissons appelées à un grand avenir dans l'amélioration de l'alimentation indigène.

J. GAUTHIER. *Hydraulique agricole. Travaux de défense contre les inondations. Digues du Tonkin.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 118 pp., 44 pl. h. t., 12 cartes et plans, 3 graphiques.

A. A. POUYANNE. *L'hydraulique agricole au Tonkin.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 124 pp.

Les ports autonomes de l'Indochine. [Paris,] 1931, in-8°, 59 pp., 4 pl. h. t.

Aménagement des ports, éclairage et balisage des côtes de l'Indochine. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-4°, 1er fasc., I, 7 pp.; II, 87 pp., 3 pl.; III, 4 pp.; IV, 18 pp., 8 pl.; V, 9 pp., 4 pl.; VI, 11 pp., 2 pl.; VII, 8 pp., 1 pl.; 2e fasc., I, 16 pp., 3 pl.; II, 6 pp., 1 pl.; III, 15 pp., 4 pl.; IV, 6 pp.; V, 17 pp.; VI, 9 pp.

Les dragages de Cochinchine. — Saigon, 1930, in-8°, 81 pp., 3 graphiques, 29 planches et 4 cartes.

L'Industrie minérale en Indochine. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 72 pp., 8 pl. h. t., 1 carte et 8 diagrammes dans le texte.

Inspection générale de l'Agriculture, de l'Elevage et des Fôrets. *Le benjoin.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 17 pp., 6 gravures dans le texte.

Inspection générale des Mines et de l'Industrie. *L'Indochine économique.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 49 pp.; 8 pl. h. t. et 1 carte.

Id. *Statistique générale de l'Indochine. Résumé rétrospectif, 1913-1929.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, xxv p. et 6 graphiques.

Annuaire statistique de l'Indochine. 2e volume, 1923-1929. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 380 pp., 18 graphiques, 1 carte dans le texte et 8 croquis h. t.

VII. — ENSEIGNEMENT.

Direction générale de l'Instruction publique. *Le Service de l'Instruction publique en Indochine en 1930.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 142 pp., 60 pl. h. t., 26 graphiques, 4 cartes et 4 diagrammes.

Id. *La pénétration scolaire dans les pays annamites (Tonkin-Annam-Cochinchine).* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 33 pp., 4 diagrammes, 2 pl. h. t., 3 graphiques et 4 cartes.

Id. *La pénétration scolaire en pays cambodgien et laotien.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931; in-8°, 30 pp.; 3 pl. h. t. et 2 cartes.

Id. *La pénétration scolaire dans les minorités ethniques.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 22 pp., 3 pl. h. t. et 1 carte.

Id. *Le Petit Lycée de Dalat.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 28 pp., 4 pl. h. t., 1 carte et 7 consignes générales.

Direction générale de l'Instruction publique. *L'enseignement secondaire indochinois et les humanités extrême-orientales.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 40 pp., 6 pl. h. t.

Id. *La Cochinchine scolaire. L'enseignement dans le pays le plus évolué de l'Union indochinoise.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 56 pp., 58 pl. h. t. et 1 carte.

Id. *L'Annam scolaire. De l'enseignement traditionnel annamite à l'enseignement moderne franco-indigène.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 144 pp., 46 pl. h. t., 4 tableaux, 7 cartes et plans, 16 graphiques.

Id. *Le Tonkin scolaire. Un pays d'adaptations pédagogiques originales.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 100 pp., 3 plans, 12 graphiques et 28 planches h. t.

Id. *Les manuels scolaires et les publications pédagogiques de la Direction générale de l'Instruction publique.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 25 pp., 7 pl. h. t., 1 graphique, 2 tableaux, 8 gravures dans le texte et 1 carte.

Id. *L'Ecole de plein exercice de Médecine et de Pharmacie de l'Indochine.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 41 pp., 11 pl. h. t., 5 graphiques et 1 plan.

Id. *Travaux de l'Ecole de Médecine de l'Indochine. Extrait des observations recueillies dans les services de cliniques médicale, chirurgicale et obstétricale.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 191 pp.

Id. *Le centre de formation professionnelle de Hué.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 28 pp., 9 pl., 2 plans.

Id. *Trois écoles d'art de l'Indochine : Hanoi, Phnom-Penh, Biên-hoà.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 37 pp., 16 pl. h. t.

Id. *Le Comité central d'instruction physique et de préparation militaire de l'Indochine.* — Màcon, Protat, 1931, in-8°, 27 pp., 5 pl. h. t.

VIII. — Organisation et protection du travail.

Le Travail en Indochine. S. l. n. d., in-8°, 8 pp. et 1 carte.

Inspection générale du Travail. *Réglementation du travail en Indochine. Textes en vigueur au 31 octobre 1930.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 182 pp., 2 pl. h. t.

E. Delamarre. *L'émigration et l'immigration ouvrière en Indochine.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 53 pp., 8 graphiques, 1 carte et 1 tableau.

Dr Henry G. S. Morin. *Sur la lutte contre le paludisme dans les collectivités ouvrières (Est-Cochinchine et Sud-Annam). Essai de prophylaxie rationnelle et pratique à l'usage des exploitations agricoles,*

industrielles et forestières des chantiers de travaux publics et de chemin de fer, etc. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 67 pp., 2 pl. h. t., 12 gravures.

IX. — Arts et sciences.

H. Mansuy. *La préhistoire en Indochine. Résumé de l'état de nos connaissances sur la préhistoire et l'ethnologie des races anciennes de l'Extrême-Orient méridional.* — Mâcon, Protat, 1931 ; in-8°, 26 pp., 3 pl. h. t.

Excellent exposé de l'état des connaissances en préhistoire indochinoise, connaissances qui sont pour la plus grande partie le résultat des recherches de M. Mansuy lui-même.

Les principaux traits de la structure géologique de l'Indochine française (d'après les explorations antérieures à 1931). — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931 ; in-8°, 36 pp. et 5 cartes.

Histoire militaire de l'Indochine française. — Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°. Tome I, 232 pp., 42 pl. h. t. et 60 croquis dans le texte ; tome II, 309 pp., 44 pl. h. t. et 55 croquis dans le texte ; 1 pochette de 5 cartes.

Réédition de l'ouvrage publié en 1922 par les officiers de l'Etat-major du Général Puypéroux (C. R. dans *BEFEO.*, XXII, p. 161). Les premiers chapitres ont été remaniés et améliorés.

F. M. Savina. *Histoire des Miao.* — Hongkong, Sté des Missions étrangères de Paris, 1930 ; in-8°, xxii-303 pp., 13 pl.

Réédition d'un ouvrage publié en 1924.

P. Le Boulanger. *Histoire du Laos français.* — Paris, Plon, 1930, viii + 381 pp., 16 gravures et 4 cartes (C. R. dans *BEFEO.*, XXX, p. 423).

L'Ecole Française d'Extrême-Orient. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930, in-8°, 59 pp., 16 pl. h. t.

Réédition, mise à jour, de la brochure publiée en 1922 à l'occasion de l'Exposition coloniale de Marseille.

Lt-Cel A. Bonifacy. *A propos d'une collection de peintures chinoises représentant divers épisodes de la guerre franco-chinoise de 1884-1885*

et conservées à l'Ecole Française d'Extrême-Orient. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 43 pp., 17 pl. h. t.

Il s'agit d'une collection de peintures présentées à l'Empereur de Chine peu après la campagne de Lạng-sơn, et donnant des opérations militaires une version exagérément favorable aux Chinois. L'étude critique du Lt-Cel Bonifacy est basée en partie sur des recherches personnelles dans les archives de l'Etat-major.

Thiounn. — *Danses cambodgiennes*, d'après la version originale du Samdach Chaufea Thiounn, premier ministre du Gouvernement cambodgien, revue et augmentée par Jeanne Cuisinier. Illustrations de Sappho Marchal. Préface de M. P. Pasquier, Gouverneur général de l'Indochine. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, in-8°, 95 pp., 77 gravures dans le texte.

Cette plaquette, qui est certainement la mieux présentée de toutes celles que l'Imprimerie d'Extrême-Orient a dû bâcler pour l'Exposition, contient une mine de renseignements précis qu'on chercherait vainement ailleurs, et dont l'exactitude est garantie par la personnalité de l'auteur. La partie la plus faible est naturellement la première qui traite des origines : l'identification du Práḥ Ket Mālā avec Jayavarman II n'est qu'une hypothèse sans fondement. L'illustration a toute la précision désirable.

G. C.

L. Gallin. *Le Service Radiotélégraphique de l'Indochine, de sa création (1909) à la fin de 1930.* — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931, in-8°, 63 pp., 13 pl. h. t., 5 graphiques et 1 carte.

Le Conseil des Recherches scientifiques de l'Indochine. — Paris, C. Lemonnier, 1931, in-8°, 53 pp.

J. Delacour & P. Jabouille. *Les oiseaux de l'Indochine française.* — Aurillac, Imp. du Cantal Républicain, 1931, in-8°, T. I, LVI-281-XLVI pp., 1 croquis, 2 cartes dans le texte, 14 planches h. t. ; T. II, 341-LXI pp., 13 planches h. t. ; T. III, 348-LXXIII pp., 23 planches h. t. ; T. IV, 297-LXVI pp., 17 planches h. t.

Service Géographique de l'Indochine. Son organisation, ses méthodes, ses travaux. — Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931 ; in-8°, 35 p., 1 carte, 2 graphiques et 2 tableaux d'assemblage des cartes de l'Indochine au 100.000e.

Cette notice est claire, méthodique, sagement conduite, et conçue dans un esprit scientifique. Elle comprend les divisions suivantes : 1° Historique des travaux cartographiques concernant la Péninsule indochinoise ; 2° Création du Service géographique de l'Indochine ; 3° Composition actuelle du Service géographique ; 4° Programme

général des travaux à exécuter ; 5° Travaux géodésiques et astronomiques ; 6° Travaux topographiques ; 7° Reproduction et tirage des travaux ; 8° Travaux de photo-topographie ; 9° Etat d'avancement de la cartographie en 1930.

Il y a dix ans seulement, il eût été impossible au Service géographique de faire les belles cartes que nous lui devons aujourd'hui, et c'est avec raison qu'il a dit que les résultats obtenus dans ces dernières années, avec l'aide de photographies aériennes, surpassent, en nombre et en importance, ceux des phases antérieures de l'exploration de l'Indochine. Faut-il signaler dans l'historique qu'il nous en donne quelques-unes de ces lacunes et de ces erreurs de détail qu'il est souvent plus aisé de relever que d'éviter ? Indiquons seulement dans le premier chapitre les corrections et additions qui paraissent indispensables. P. 5, Ajouter à « La Péninsule indochinoise suivant un Atlas portugais du XVI[e] siècle », reproduite par Henri MAITRE dans *Les Jungles moï*, carte 2, la « Carte de l'Extrême-Orient, par les frères VAN LANGREN, 1595, tirée d'un Atlas appartenant à M. G. MARCEL », et reproduite dans *Le Siam ancien* de L. FOURNEREAU, pl. VI [1]. — Ib., Au lieu de G. de Mercator, lire G. Mercator. — P. 6, Citer la carte de Jacopo Gastaldi (1561), où « nous trouvons la première mention de Hanoi sous son ancien nom de Kẻ-chợ (Cachu) » (Cf. E. MAITRE, *Note sur l'histoire de la cartographie indochinoise*, préface à l'*Atlas de Chabert-L. Gallois*, p. II). — Ib., l. 3 et 12, Au lieu de van Linschooten, lire Van Linschoten. — Ib., Au lieu de Tochard, lire Tachard. — Ib., Les observations de Simon de La Loubère ont été publiées en 1691, et non en 1729, date de sa mort. — P. 7, La carte de l'évêque Taberd, 安南大國畫圖 *Annam đại quốc họa đồ, Tabula geographica Imperii Anamitici* (Calcutta, Oriental Lith. Press, 1838), a été établie sur des documents indigènes, et non « en collaboration avec le capitaine de Rosily ». Le capitaine de Rosily, commandant de la frégate *La Méduse*, qui ramena de Pondichéry l'évêque d'Adran et le jeune prince Cảnh, est l'auteur des premières cartes marines de la Cochinchine (1798). « Mais l'honneur de cet important travail revient surtout à Jean-Marie Dayot, le commandant de la flotte de Gia-long, dont les cartes, rapportées en France en 1807 par Renouard de Sainte-Croix, furent gravées en 1818. » (Cf. E. MAITRE, *loc. cit.*, p. III). — P. 11, Ajouter à la Bibliographie le *Siam ancien* de L. FOURNEREAU, le *Facsimile-Atlas* et le *Periplus* de A. E. NORDENSKIÖLD.

NGUYỄN-VĂN-TỐ.

---

(1) FOURNEREAU reproduit (*loc. cit.*) plusieurs autres cartes anciennes de l'Indochine. L'une d'elles (pl. XI) porte dans son cartouche le titre de *Carte du Royaume de Siam et des pays circonvoisins*, par le R. P. PLACIDE... ; gravée par C. ROUSSEL, Paris, Dezauche, ingénieur-géographe, s. d. « Le P. Placide de Sainte-Hélène, — dit FOURNEREAU (*loc. cit.*, p. 33), ou plus exactement G. MARCEL (cf. p. 1), — était un moine augustin déchaussé, ami et allié de Pierre Duval doit il revit et publia nombre de cartes. » Celle dont il est question ici vient d'être reproduite par MM. P. BOUDET et A. MASSON dans leur *Iconographie historique de l'Indochine française*, pl. IV, mais avec le cartouche suivant : *Carte du Royaume de Siam et des pays circonvoisins*, par P. DU-VAL, géographe ordinaire du Roy... ; gravée par C. ROUSSEL ; Paris, J. Besson, 1686. L'une et l'autre de ces cartes sont dédiées « à M. le Chevalier de CHAUMONT, Ambassadeur du Roy à Siam ». Elles sont conservées au Dépôt des Cartes de la Bibliothèque Nationale.

X. — Brochures éditées en anglais, allemand, espagnol.

Conditions, Organisation, Protection and Regulation of Labour in Indochina. — Belfort-Paris, Imprimerie Nouvelle, 1931, in-8°, 22 pp., 7 tableaux, 4 graphiques dans le texte et 1 carte h. t.

Arbeitsbedingungen, Organisation, Schutz und Regelung in Indochina. — Belfort-Paris, Imprimerie Nouvelle, 1931, in-8°, 22 pp., 7 tableaux, 4 graphiques dans le texte et 1 carte h. t.

Condiciones, Organización, Protección y Reglamentación del Trabajo en Indochina. — Belfort-Paris, Imprimerie Nouvelle, 1931, in-8°, 22 pp., 7 tableaux, 4 graphiques dans le texte et 1 carte h. t.

Teaching in French Indochina. — Belfort-Paris, Imprimerie Nouvelle, 1931, in-8°, 28 pp., 1 tableau et 10 graphiques dans le texte.

Der Unterricht in Französisch Indochina. — Belfort-Paris, Imprimerie Nouvelle, 1931, in-8°, 28 pp., 1 tableau et 10 graphiques dans le texte.

La Enseñanza en Indochina Francesa. — Belfort-Paris, Imprimerie Nouvelle, 1931, in-8°, 28 pp., 1 tableau et 10 graphiques dans le texte.

Organisation and Operation of Medical Services in Indochina. — Belfort-Paris, Imprimerie Nouvelle, 1931, in-8°, 51 pp., 3 tableaux et 33 graphiques dans le texte.

Einrichtung und Tätigkeit der medizinischen Dienste in Indochina. — Belfort-Paris, Imprimerie Nouvelle, 1931, in-8°, 51 pp., 3 tableaux et 33 graphiques dans le texte.

Organización y Funcionamiento de los Servicios médicos en Indochina. — Belfort-Paris, Imprimerie Nouvelle, 1931, in-8°, 51 pp., 3 tableaux et 33 graphiques dans le texte.

⁂

P. Gourou. *Le Tonkin.* — Mâcon, Protat, 1931, in-8°, 347 p., 25 fig., 4 cartes et 30 planches phot. hors-texte. (Exposition coloniale internationale, Paris, 1931.)

Le Tonkin, le pays le plus peuplé, sinon le plus vaste de l'Union, vient d'être l'objet d'une étude géographique, la première digne de ce nom ; publiée à l'occasion de l'Exposition Coloniale, elle restera longtemps utile. M. Pierre Gourou a, en effet, dépouillé une documentation abondante, dont l'accès, souvent impossible aux métropolitains, n'est pas toujours facile aux Français d'Indochine. Il ne l'utilise pas sans critique, mais en montre toujours loyalement les erreurs et les insuffisances. Il y ajoute enfin les données d'enquêtes personnelles, qu'il a faites aussi nombreuses que possible dans le délai restreint qui lui était accordé.

Bien que le détail des frontières soit ici comme ailleurs le résultat d'accidents historiques, le Tonkin n'est pas seulement une unité politique et administrative : bien encadré de montagnes épaisses à travers lesquelles s'est propagée la civilisation du delta, il est un véritable « pays », une région naturelle.

M. P. G. commence judicieusement par l'étude du climat. Utilisant les documents du Service météorologique, il souligne l'importance de la nébulosité dans ce pays tropical (2,9 en moyenne à Phủ-liễn), l'instabilité de la mousson, la brusquerie des changements de temps, et la variabilité d'une année à l'autre des éléments du climat, et en particulier des précipitations (à Hanoi : 1331 mm. en 1925, 2741 en 1926). Les moyennes, dont l'évolution au cours de l'année est figurée par des graphiques expressifs, ne peuvent donc pas donner une idée exacte de la complexité de ce climat, et l'auteur multiplie les exemples précis. On peut reconnaître quelques variétés régionales : une zone relativement sèche s'étend au Nord-Ouest du delta, à l'abri des collines de Đông-triều ; la côte accidentée de Moncay est au contraire très arrosée, et la pluviosité, assez faible dans la plaine de Lạng-sơn, semble augmenter vers l'Ouest en même temps que l'altitude moyenne. Il n'est pas douteux que la multiplication des stations météorologiques permettra bientôt de distinguer dans les limites du Tonkin d'autres régions climatiques, et d'expliquer certains phénomènes encore un peu mystérieux comme le crachin, si important pour l'agriculture, mais si irrégulier.

Mais c'est le relief, avant tout, qui permet de démembrer cette unité tonkinoise. Le contraste est classique entre delta et région montagneuse. Le delta lui-même, limité par la courbe de niveau de 25 m., mesure environ 14.700 km², soit la superficie d'à peine trois départements français moyens, mais il nourrit plus de 6 millions d'habitants. Il n'est pas absolument plat, mais présente de nombreuses irrégularités, qui modifient les paysages en même temps que l'économie agricole. L'auteur y distingue ainsi plusieurs régions ; il est souvent bien difficile de préciser leurs limites : terres hautes du Nord-Ouest, terres moyennes du centre, terres basses du Nord-Est et du Sud qui marquent l'emplacement de l'ancienne lagune, cordons littoraux, lais de mer conquis par l'homme et surtout étendus dans le Sud du delta sous l'influence d'un courant marin emportant dans cette direction les alluvions du Fleuve Rouge.

L'évolution naturelle du delta par colmatage a été arrêtée par l'endiguement, qui a déterminé toute une marqueterie de casiers : la carte hypsométrique du casier de Hà-đông (p. 60) est un exemple excellent de ces compartiments à l'hydrographie généralement indépendante, et qui restent très déprimés entre les digues et les bourrelets fluviaux.

La description des cours d'eau conduit naturellement à l'étude de leur régime, et l'auteur souligne à cette occasion des vérités encore insuffisamment répandues : à savoir l'effet limité du déboisement sur les grandes crues du Fleuve Rouge, et la nécessité absolue de conserver et de renforcer par conséquent le réseau des digues, en fonction duquel s'est organisée toute la vie du pays.

La densité moyenne de la population du delta est de 430 habitants au km² : valeur toute provisoire d'ailleurs, étant donnée l'incertitude des recensements officiels, mais qui ne semble pas exagérée. Une carte hors texte précise les variations de la densité : la région la moins peuplée du delta (100 à 250 au km²) s'étend au Nord, en bordure de la montagne, dans les terres hautes des provinces de Phú-thọ, Vĩnh-yên, Phúc-yên ; c'est dans les provinces de Thái-bình et de Nam-định, sur les rives du Fleuve Rouge, que les Annamites sont les plus pressés (plus de 1000 au km² dans certaines circonscriptions). Le surpeuplement est un fait évident, si l'on considère combien la sous-alimentation est fréquente. Il paraît certain que la population a augmenté depuis l'établissement des Français, mais il est impossible de fixer le taux de cette augmentation. Les grands travaux agricoles entraînent des migrations intérieures temporaires dont l'intensité et les directions sont encore mal connues. La colonisation de la montagne

par les gens de la plaine est extrêmement lente, tandis que les lais de mer sont rapidement occupés, à mesure de leur émersion. Quant à l'émigration annamite vers les pays du Sud indochinois, ou vers la Nouvelle-Calédonie et les Nouvelles-Hébrides, émigration qui est d'ailleurs généralement dirigée, elle ne fixe en dehors du Tonkin qu'un très petit nombre de paysans.

L'étude des villages est tout à fait intéressante. Si la population est toujours concentrée, les types d'agglomérations sont divers, suivant la topographie : villages allongés des digues, des bourrelets fluviaux, des bras morts, des cordons littoraux, villages assez régulièrement espacés des basses terres, villages moulés sur la base des collines, villages des lais de mer perpendiculaires au rivage. Les cartons schématiques, calqués sur la carte au 1/100.000ᵉ, illustrent cette variété.

L'auteur corrige fort raisonnablement, semble-t-il, les chiffres de pourcentage des rizières donnés par MM. Yves Henry et de Visмes dans leurs *Documents de Démographie et de Riziculture* : elles ne doivent pas occuper plus de 75% de la superficie totale du delta (49% pour les rizières à 2 récoltes, 20% pour les rizières du 5ᵉ mois, 31% pour celles du 10ᵉ mois). De longues et minutieuses enquêtes seront nécessaires pour fixer la répartition des sols au point de vue agronomique, et aussi celle de la propriété : le morcellement est extrême, puisqu'on peut compter, d'après les chiffres du service du Cadastre, une moyenne de 12 parcelles à l'hectare.

Il a été impossible, en raison de l'insuffisance de la documentation, de dresser un tableau complet de la pêche et des industries villageoises : mais l'étude des petits métiers de la région de Hà-đông pourra servir de modèle. La nécessité de maintenir ces industries rurales, en les organisant mieux, est énergiquement posée, et les efforts de M. Crevost heureusement mis en valeur.

La région montagneuse fait l'objet de développements plus brefs ; bien qu'elle soit plus grande et plus variée que le delta, elle nourrit à peine un million d'habitants. Le contraste de cet arrière-pays avec la plaine maritime est bien analysé. M. P. G. insiste sur la lourdeur générale de ces montagnes, sur l'abondance et la variété des massifs calcaires si caractéristiques du Haut-Tonkin, sur l'opposition qu'introduit le relief entre le Nord et le Sud du Fleuve Rouge.

Si la répartition des groupes ethniques est à peine ébauchée, l'auteur a pu étendre à toute la zone montagneuse le calcul des densités humaines et leur représentation sur la carte hors texte. Certaines régions périphériques sont relativement bien peuplées : ainsi le littoral de Moncay, les bassins de Lạng-sơn, Thất-khê, Cao-bằng, les environs de Hà-giang, de Lao-kay, de Sơn-la. La densité moyenne est de 8 à 10 habitants au km².

En raison de la complexité structurale et de la jeunesse morphologique de ces montagnes, on y distingue peu de grandes régions naturelles nettement délimitées. La pénurie de documents précis sur la végétation, l'habitat, la vie humaine complique encore la tâche du géographe. On n'en aura que plus de gré à M. P. G. de l'avoir courageusement tentée. Ses subdivisions régionales peuvent encore paraître bien artificielles : on voit mal l'unité du « versant du Si Kiang », du « bassin moyen de la Rivière Claire », des « pays de la Rivière Noire ». Mais c'est là une première approximation qui facilitera grandement les recherches ultérieures.

Dans la quatrième et dernière partie de l'ouvrage est examinée impartialement l'œuvre de la France au Tonkin. Les voies fluviales ne sont pas toujours convenablement entretenues, mais les voies ferrées et les routes intensifient le commerce intérieur : le riz en est le principal élément, le Chinois le grand animateur et le grand profiteur.

Mais, sous notre action, ont surgi d'autres ressources : si la colonisation européenne, en dépit de quelques succès fort honorables, ne témoigne pas d'un essor très rapide, le développement de la production minière est remarquable, et il se poursuivra sans doute, sans qu'il faille pourtant l'escompter prodigieux.

L'industrie moderne ne tenant encore qu'une petite place au Tonkin, la grosse masse de ces produits miniers est exportée. L'étude que M. P. G. a faite du commerce extérieur est tout à fait neuve. Elle était très difficile, en raison de l'insuffisance des statistiques douanières. Ce commerce est encore très faible relativement à la population : à peine 15 piastres par tête, contre 57 en Cochinchine. Depuis 1913, il semble avoir à peine doublé en valeur, et si, depuis 1907, il a triplé en poids, c'est avant tout par les exportations de charbon et de ciment. Cinq produits bruts ou demi-bruts — riz (le riz blanc l'emportant sur le cargo depuis 1901), houille, huile de laque, maïs, zinc — représentaient en 1929 92% en poids, 77% en valeur du total des exportations. D'autre part, le Tonkin n'absorbe que 20 kilos de fer ou d'acier par habitant et par an ; et il est obligé d'importer des produits qu'il pourrait fournir, tels que le coton, la soie grège, le soja, le sucre, le thé, le tabac. Les exportations sont surtout dirigées vers les pays d'Asie (80% en 1929, dont 52% pour Hongkong) ; la part de l'Europe est plus grande aux importations, et surtout celle de la France (52% en 1929). Beaucoup des observations qui précèdent trahissent une évolution économique encore peu avancée, et l'étude du commerce extérieur « fait ressortir plus de traits permanents que d'éléments nouveaux » (p. 314).

L'auteur examine ensuite le développement des trois grandes villes du delta : Nam-định, Hanoi et Haiphong. Cette dernière, création française, le retient davantage, et il analyse objectivement l'activité de ses industries et les insuffisances de son port.

S'il reste beaucoup à faire encore dans ce pays, l'œuvre accomplie est cependant considérable. M. P. G., qui a marqué courageusement les ombres, n'en est que plus à l'aise pour établir dans son dernier chapitre, les bienfaits de notre occupation. La tâche est souvent difficile dans ce pays « où il faut travailler sur du vieux », et où la diversité ethnique, malgré la prépondérance annamite, reste grande.

On n'a pu donner qu'un aperçu bien sec de cet ouvrage très riche de faits et d'idées, intelligemment illustré, et auquel manque malheureusement une bibliographie méthodique. Il fait le point de nos connaissances géographiques sur le Tonkin ; il est précieux non seulement par ce qu'il nous donne, mais par l'aveu de ce qu'il ne peut pas nous donner. Porteur de suggestions pratiques, il montre aussi la voie aux chercheurs désintéressés, avides de la seule vérité.

Ch. Robequain.

⁂

Paul Boudet et André Masson. *Iconographie historique de l'Indochine française. Documents sur l'histoire de l'intervention française en Indochine.* — Paris, Van Oest, 1931, in-4°, 62 pages et 60 planches. (Direction des Archives et des Bibliothèques de l'Indochine.)

L'ouvrage publié par MM. P. Boudet et A. Masson a pour but d'assurer plus de durée et plus de diffusion à l'exposition de documents historiques divers que la Direction des Archives et des Bibliothèques de l'Indochine avait organisée à l'occasion de

l'Exposition Coloniale Internationale (Paris, 1931). Cet ouvrage reproduit un choix restreint de documents, et non pas tous les documents iconographiques publiés en France ou en Europe sur les pays qui constituent aujourd'hui l'Indochine française ; c'était là, d'ailleurs, chose matériellement impossible ; mais il sera fort utile de donner un jour un répertoire aussi riche que possible des documents iconographiques existants. Il faut espérer que les auteurs du présent ouvrage aborderont cette tâche, qu'ils sont mieux que quiconque capables de mener à bien.

L'importance scientifique de ce recueil est donc limitée, mais son intérêt reste considérable : les documents reproduits sont tous de grande valeur et la qualité des planches est impeccable. L'on trouvera dans ce recueil de magnifiques héliotypies classées de la façon que voici : *Première partie*, Les précurseurs (des origines au milieu du XIXe siècle). I, L'Indochine vue par les premiers voyageurs européens ; II, Missionnaires et voyageurs français (XVIIe et XVIIIe siècle) ; III, La première collaboration franco-annamite (1787 à 1825) ; IV, Voyages et persécutions religieuses au début du XIXe siècle. *Deuxième Partie*, L'Intervention officielle (seconde moitié du XIXe siècle). I, Cochinchine ; II, Tonkin et Annam ; III, Cambodge et Laos. On voit que le contenu de ce recueil répond exactement au sous-titre : *Documents sur l'histoire de l'intervention française en Indochine*.

Les documents iconographiques publiés appartiennent aux catégories suivantes : Portraits (Taverrier, le P. de Rhodes, Mgr Pallu, Mgr Lambert de la Motte, Poivre, Mgr Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran, le prince Cảnh, Montmorin, Chaigneau, Vannier, Jean-Marie et Félix Dayot, Amiral Rigault de Genouilly, Amiral Charner, Chasseloup-Laubat, Amiral Jauréguiberry, Đỗ-hữu-Phương, Amiral Pallu de la Barrière, Amiral Page, Amiral Bonard, Amiral de la Grandière, Amiral Rose, Phan-thanh-Giản, Phạm-phú-Thứ, Amiral Dupré, Mgr Puginier, Jean Dupuis, Francis Garnier, Commandant Rivière, Louis Delaporte, Balny d'Avricourt, Harmand, Amiral Courbet, Jules Ferry, Général de Négrier, Général Brière de l'Isle et son Etat-major, Empereur Đồng-khánh, Paul Bert, Henri Mouhot, le roi Norodom, Doudart de Lagrée, les membres de la mission Doudart de Lagrée photographiés sur les marches d'Angkor Vat, Pavie entouré des membres de la Commission franco-anglaise du Mékong, Đeo-văn-Tri, le roi de Luang Prabang Oun Kham) ; MM. B. et M. doutent que le portrait qu'ils publient du P. de Rhodes (reproduction du portrait conservé au Séminaire des Missions Etrangères), et que d'autres avaient publié avant eux, donne la physionomie exacte du personnage : il offre une ressemblance frappante et troublante avec un portrait du P. Ricci (1551-1610).

Autographes (de Mgr Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran, de Montmorin, de Barisy, de J. M. Dayot, d'Olivier de Puymanel, de l'Amiral Jauréguiberry, de Chasseloup-Laubat, de l'Amiral Charner, de l'Amiral de la Grandière, de Mgr Puginier, de Francis Garnier, de Hautefeuille, de l'empereur Đồng-khánh, de Paul Bert, de Henri Mouhot, de Pavie).

Textes de grande importance historique (première page du catéchisme latin-annamite du P. de Rhodes ; premières et dernières lignes du traité de 1787 ; brevet posthume délivré à Mgr d'Adran ; lettre de Hautefeuille à Philastre lui annonçant en caractères grecs la mort de Francis Garnier).

Images relatives à d'importants événements historiques (attaque de la citadelle de Saigon, le 17 février 1859 ; prise de la Grande Redoute de Kì-hoà le 24 février 1861 ; sceau délivré par Francis Garnier aux mandarins tonkinois ; cachet d'Harmand à

Nam-định ; porte Sud-Est de la citadelle de Hanoi démantelée en 1882 ; le Pont de Papier en 1883 ; torpillage d'une frégate chinoise à Che-p'ou (Shei Poo) ; les héros de la campagne du Tonkin ; siège de Tuyên-quang ; sceau établissant la vassalité du royaume de Luang Prabang vis-à-vis de la Chine).

Images simplement pittoresques (le royaume de Champa, d'après le manuscrit d'Odoric de Pordenone ; représentation théâtrale annamite, d'après l'ouvrage de Tavernier ; vue de Hanoi au XVIIe siècle, cour du *chúa* du Tonkin, examens littéraires au Tonkin, d'après l'ouvrage de Baron ; scène d'un opéra cochinchinois, groupe de Cochinchinois occupés à jouer, navires cochinchinois sur la rivière de Faifo, offrande des premiers fruits au dieu Fo, d'après l'ouvrage de Barrow ; tambour royal de Huê, aux armes de France ; homme et femme de Cochinchine, d'après Grasset-Saint-Sauveur (1806) ; Cochinchinoise, d'après une gravure du voyage de Finlayson (1826) ; mandarins civil et militaire, personnage de qualité voyageant en palanquin, d'après le Journal de Crawfurd ; réceptions d'officiers français à Tourane en 1825 et 1831 ; Grotte dans les Rochers de Marbre (Voyage de la *Favorite* en 1831) ; Vues de Tourane, et de ses environs (voyage de la *Bonite*, 1837) ; La première maison européenne, le premier café et la première résidence des Gouverneurs à Saigon ; salon et salle de spectacle de l'hôtel du Gouverneur à Saigon ; diptyque offert par les membres annamites de la Chambre de Commerce de Hanoi, en souvenir de Paul Bert ; poignard cambodgien de Mouhot ; monument funéraire de Mouhot, ruines de Práḥ Khăn, par L. Delaporte ; Bĕṅ Mālā, par le même). Ces aquarelles de L. Delaporte sont d'une étonnante inexactitude.

Cartes (carte des frères van Langren, 1595 ; du Tonkin et de l'Annam, par le P. de Rhodes, 1653 ; carte de la péninsule indochinoise, par P. du Val, 1686 ; carte de la côte d'Annam, de Faifo à Huê, 1787 ; plan de Saigon par Dayot ; plan de la citadelle de Nha-trang, par Olivier).

Imagerie populaire française (images d'Epinal relatives à la prise de Nam-định et de Lạng-sơn ; mouchoir imprimé reproduisant une vue de la prise de Sơn-tây).

Peintures annamites (martyre du P. Marchand en 1835 ; martyre du P. Borie en 1838 ; prise de la citadelle de Hưng-hoá par les troupes françaises).

Pierre Gourou.

Hermann Norden. *A travers l'Indo-Chine*, traduit de l'anglais par B. Mayra. — Paris, Payot, 1931, g^d^ in-8°, 263 p., ill. (Collection d'études, de documents et de témoignages pour servir à l'histoire de notre temps.)

M. Hermann Norden a fait un beau voyage. Tout au long de la route mandarine, sur la Rivière Noire, sur la frontière chinoise, le long du Nam Kan et du Mékong, sur le plateau des Bolovens, plus souvent à cheval qu'en auto, parfois en pirogue, il a promené par toute l'Indochine sa bonne humeur de globe-trotter confirmé. De hauts appuis lui ont ouvert toutes les portes. Il en est résulté un livre meilleur qu'on n'eût pu l'attendre. Ses descriptions tiennent de la carte postale ; nulle ambition littéraire, un simple album, et c'est tant mieux. On mettrait plus d'un nom sur chacune des silhouettes qu'il a fixées : le délégué ethnographe, l'administrateur dont chaque

promenade est une manière de tournée pastorale, le médecin de poste perdu, mais fier d'une ambulance assez bien fournie de médicaments « pour guérir la population entière du Tonkin de la syphilis », le lieutenant qui n'hésiterait pas à mettre son caporal annamite « en face de trois mille bandits », ou, figure peut-être la plus touchante, la femme du colonel qui a mis tout le monde aux pièces et qui reçoit son hôte en lui lâchant à bout portant une conférence sur « l'ancien royaume de Ba-Thuc qui renversa la dynastie légendaire de Van-lang ». Il fait bon voir chacun s'étendre, avant même que de parler de lui, sur le métier, l'idée, le district qui lui est cher. A côté de ces portraits, les groupes : notabilités locales et fonctionnaires français réunis autour de tables où l'on sert des cochons de 200 kilos, tout cuits ; ou posant sous une porte ornée de fleurs, de drapeaux français et d'une pancarte immense : VIVENT LA FRANCE ET SES ALLIÉS ! Enfin ce que l'on voit d'un pays quand des lettres officielles vous y précèdent.

Fort heureusement il se rencontre aussi chez M. N. des panoramas et surtout des scènes de la vie indigène non toujours dénuées d'intérêt. Dans une clairière des Bolovens il nous dit notamment être tombé sur un véritable village des Iles Salomon « avec ses huttes en kalsomine, très spécifiquement mélanésiennes ». De la description de son premier marché laotien — M. N., observateur expérimenté, a su beaucoup et utilement flâner sur les marchés — il a tiré un effet piquant. Ayant laissé loin derrière lui cette côte d'Annam ouverte à la civilisation, dont un farouche écran le séparait désormais, et se croyant entré en pleine barbarie, il s'est soudain trouvé devant l'étalage le plus inattendu : « des allumettes de fabrication tchécoslovaque, des sardines de Los Angelès, du blanc anglais pour nettoyer les casques... ». Ce simple trait ne peint-il pas mieux qu'un dithyrambe la rencontre soudaine d'une autre aire économique, celle où rayonne Bangkok ? Sans effort et sans beaucoup d'éclat, M. N. nous dessine ainsi une image de l'Indochine qui, à tout prendre, n'est point tellement éloignée de la réalité.

Il lui est pourtant arrivé quelques mésaventures en chemin, moins avec les brigands et les panthères, dont il est aisément venu à bout, qu'avec les noms propres : Savannakhet, « le Champ d'Or », qu'il traduit « Porte du Ciel », ou l'énigmatique Saravarnum II, fondateur d'Angkor Vat (l. Sūryavarman !) — et avec l'histoire : il n'y a malheureusement pas à Pō Nagar de tour datant du IIe siècle et l'on ne peut que tirer un trait rouge sur tout ce qui est dit des Chams, p. 24. L'auteur brouille les notes qu'a dû lui fournir le Dr Sallet. Ce dernier ne lira pas sans surprise ce qu'on publie de lui : « Historien, archéologue, architecte, ce savant Conservateur est chargé du dégagement du temple Mi-s'ou dans la vallée des Rois de Champa ». Le Dr Sallet est tout ce que dit M. N., il est même par surcroît botaniste, pharmacologue et folkloriste, mais il se trouve qu'il n'est pas architecte, bien trop riche déjà de titres scientifiques pour qu'il soit besoin de lui attribuer le dégagement du site de *Mĩ-sơn* même sous un nom de fantaisie. Gia-long en personne ne se voit d'ailleurs pas traiter avec moins de légèreté. Ce roi de la dynastie cochinchinoise avait réussi, selon M. N., « à réunir sous un sceptre unique tout ce qui constitue aujourd'hui l'Indochine. Mais son triomphe ne fut qu'éphémère. Des conflits avec des ennemis trop puissants l'obligèrent à se réfugier au Siam . . . » C'est mettre la charrue avant les bœufs. P. 9, il est excessif d'écrire que le sobriquet courant des Eurasiens est *Poule-canard* : je lis ce mot pour la première fois. N'est-ce pas simplement la traduction de l'annamite *mẹ gà con vịt* « métis », litt. « mère poule, fils canard » ? Autant que je sache, et du moins au Tonkin, l'expression n'est pas entrée dans « l'argot colonial », comme l'a cru M. N.

Par là-dessus le traducteur brode, pour sa part, bon nombre de naïvetés. Certains contresens sont transparents, tel « le triple salut d'obéissance » de la p. 26 : obeisance = révérence, un *faux-ami* ! Les dames de l'aristocratie annamite deviennent sous sa plume « les femmes mandarines », ce qui est galant. Ailleurs on nous dit du *sa mou* que cet arbre est « abattu vivant » pendant la saison des pluies . . . Ces légers écarts de langage risquent de donner des distractions et c'est regrettable car, somme toute, le livre de M. N., honnête, et parfois instructif, méritait qu'on en fît une lecture plus sérieuse.

P. Mus.

René Théry. *L'Indochine française*. — Paris, Les Editions pittoresques, 1931, in-8°, 220 pp., 32 photographies, 3 cartes. (Coll. "Arista".)

Ce livre a un but de vulgarisation. Dans un avant-propos, l'auteur déclare lui-même que son ouvrage est un ouvrage de « juste milieu », « susceptible d'être lu commodément et apportant des renseignements assez détaillés pour permettre ensuite de conduire sûrement des enquêtes plus approfondies ».

L'ouvrage de M. Théry est surtout consacré aux choses économiques. L'outillage public, l'organisation économique, les productions agricoles, les productions du sous-sol, les industries, le commerce et les transports (l'on a suivi dans cette énumération le plan du livre) occupent cent trente pages sur un total de deux cent seize. La vie économique de l'Indochine est exposée de façon superficielle ; des faits essentiels sont rapidement traités, sinon passés sous silence, tandis que des faits sans importance sont assez longuement étudiés (pas un mot sur les petites industries du delta tonkinois ; et un tiers de page sur l'usine de soude de Haiphong, qui n'a jamais été ouverte). La documentation de cette étude économique a été puisée aux sources officielles, ou aux sièges parisiens des grandes sociétés commerciales, agricoles, industrielles.

L'étude économique est précédée de deux chapitres proprement géographiques : ceux-ci témoignent d'une ignorance solide des choses indochinoises et fourmillent de renseignements inexacts. Il serait oiseux de citer ici toutes les erreurs de fait et d'appréciation que l'on y trouve. Contentons-nous d'en relever quelques-unes. L'étude des précipitations est d'une particulière fantaisie : Savannakhet recevrait 0^{m}90 de pluie (chute moyenne réelle : 1.541^{mm}), Sơn-la, 0^{m}85 (chute moyenne réelle : 1.535^{mm}), Haiphong, 2^{m}450 (chute moyenne réelle : 1.688^{mm}) ; selon l'auteur (p. 11), le régime des pluies du Tonkin est semblable à celui de l'Europe occidentale. L'étude des races donne lieu à quelques savoureuses observations : les Moï, vêtus du « langousti » (*sic*, p. 22), sont de race négrito (p. 20) ; les Mường, Meo, Lolo sont des sauvages aussi peu évolués, mais ils sont de « type nettement chinois » ; les « Chan » (l'auteur tient à cette orthographe, répétée p. 21 et p. 25 ; mais il veut parler des Chams) ont des rites bouddhistes (p. 26), ils sont quelques centaines de milliers « comprimés dans le Centre-Annam [*sic*] et organisés à l'instar des Annamites, avec lesquels ils se croisent [*sic*] de plus en plus » (p. 21). Chez les Annamites, « l'œil, grand et sombre, est très expressif » (p. 27) ;

les Annamites occupent effectivement le Haut-Tonkin et le Laos (p. 22). Une énumération, même très incomplète, des erreurs à signaler nous mènerait trop loin. L'on peut s'en tenir, semble-t-il, à ces exemples suggestifs. Les photographies sont puisées dans les collections du Gouvernement général ; les cartes sont nulles.

P. G.

Hội Khai-trí-tiến-đức khởi thảo [Association pour la formation intellectuelle et morale des Annamites, AFIMA.]. *Việt-nam tự-điển* [Dictionnaire annamite. 1er fasc., *Lettre A*]. — Hanoi, Imprimerie Trung-Bắc Tân-Văn, 1931, grand in-8°, 16 p.

L'AFIMA. nous dit, dans un de ses procès-verbaux (cf. *Nam-phong tạp-chí*, août 1923, p. 175 ; cf. p. 112), qu'elle a commencé ce Dictionnaire depuis plus de huit ans ; nous la croyons sans peine à l'aspect seul de ce fascicule : le soin avec lequel sont définis les mots et expressions, le grand nombre des exemples, l'accumulation des « matériaux littéraires » (*văn-liệu*), proverbes et chansons populaires, dénotent un travail persévérant et consciencieux.

Il semble que tout d'abord l'Association se soit fait un plan et qu'elle ait voulu se borner ; mais elle n'a pas tardé, au grand préjudice de son œuvre, à s'affranchir des limites déjà trop étendues qu'elle s'était tracées. C'est ce qui ressort nettement, en l'absence de toute préface, de la composition de ce premier fascicule. On peut dire qu'elle s'est précipitée dans un vaste champ où elle a moissonné à la hâte et à pleines mains, il est vrai, mais non sans laisser beaucoup de belles et grosses gerbes à faire derrière elle. Nous en parlons savamment, puisque, dépouillant, par curiosité, certains recueils, nous y trouvons bon nombre de locutions et de mots omis, et quelques-uns qui ne sont pas rares du tout. Ce sont, par exemple, p. 1 : *a-di-đà phật* (Amitābha), formule de salutation ; p. 2, s. v. *ác* : *ác-tật*, maladies sociales ; *phản-ác*, « traître, rebelle » (on trouve p. 13, s. v. *âm*, un exemple de *phản-ác*) ; p. 3, s. v. *ai* : *đèn nhà ai, nhà ấy rạng*, « la lampe de chacun éclaire sa maison » ; *khi vui thì vỗ tay vào, đến khi hoạn nạn thì nào thấy ai*, « Quand nous sommes heureux, [tout le monde] nous applaudit ; dès que nous tomberons dans un malheur, nous ne verrons plus personne » (à rapprocher des vers d'Ovide) ; p. 4, s. v. *ai* : *ai-bi* « affligé » ; *ai-tín*, « nécrologie » ; ibid., s. v. *am* : *am-thông*, « comprendre, pénétrer » ; p. 5, s. v. *an* : *an cư lạc nghiệp*, vivre heureux et content ; p. 6, s. v. *anh* : *gần chùa gọi Bụt bằng anh*, « auprès de la pagode, on appelle Buddha : [mon] frère » (trop de familiarité engendre le mépris ; cf. Génibrel, *Dict. ann.-fr.*, s. v. *gần*) ; *anh-hùng ca*, « épopée » ; p. 7, s. v. *áp* : *áp-bách*, « contraindre » ; p. 12, s. v. *ăn mày* : *chó chẳng cắn không, chẳng thằng ăn trộm thì ông ăn mày*, « les chiens n'aboient jamais pour rien : si ce n'est pas un mendiant, c'est un voleur » ; *nhà giàu đứt tay bằng ăn mày xổ ruột*, « un riche qui se blesse à la main, c'est comme un mendiant qui se fait éventrer » ; p. 16, *Âu-lạc*, nom donné à l'Annam par le roi Thục dont le titre de règne, An-Dương vương (257-208 av. J.-C.), est donné p. 5, s. v. *an* ; etc.

Ces omissions ne nous empêchent aucunement de reconnaître toute la valeur et toute l'importance du Dictionnaire de l'AFIMA. Il nous eût même été beaucoup plus facile de faire sur son travail un article tout admiratif; mais il n'aurait profité ni à l'AFIMA., ni au public.

NGUYỄN-VĂN-TỐ.

Louis CHOCHOD. *Cours de langue annamite.* — Saigon, A. Portail, 1931, in-8°, 151 p.

Après une bonne bibliographie et un « résumé historique » de deux pages, l'auteur étudie « les formes verbales » (p. 12-32), « le genre » (p. 32-36), « le nombre » (p. 37-39), « les parties du discours » (p. 39-97), « la syntaxe » (p. 97-123), et « le vocabulaire » (p. 124-151).

Si, dans les notes grammaticales, nous constatons des idées générales fort justes sur les adjectifs, sur le genre et le nombre, nous devons faire beaucoup de restrictions quand nous entrons dans les détails. Pourquoi séparer l'étude des « éléments du quòc-ngữ » (p. 13-14) de celle des « six tons » (p. 21-28) par un chapitre sur « les caractères et la formation des mots annamites » (p. 14-18) et sur la « ponctuation » (p. 18)? Pourquoi établir une comparaison, qui ne pourrait que prêter à confusion, de la « langue vulgaire » (langue annamite) à la « langue mandarine » (caractères chinois)? — P. 11, les concours triennaux ou *hương-thí* se passaient en 1876 dans cinq centres d'examens, et non dans quatre : Qui-nhơn, Huê, Vinh, Thanh-hoá et Nam-định ; cf. A. MASSON, *Hanoi pendant la période héroïque*, p. 44. Ils ont cessé d'exister au Tonkin non depuis 1912, mais depuis 1916 ; cf. *Discours prononcé par M.* LE GALLEN, *Résident supérieur p. i. au Tonkin, à l'occasion de la proclamation des résultats du concours des lettrés de Nam-định, novembre-décembre 1915*, Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1916, p. 1. — P. 16, le groupe *uă* comporte d'autres mots que *quăng*, « lancer » ; ce sont : *quăm*, « crochu », *quăn*, « crépu », *quặc*, « accrocher », *kỳ quặc*, « étrange », etc. ; cf. G. CORDIER, *Dictionnaire annamite-français*, p. 951. — P. 34, *con hầu*, « concubine, servante » (G. CORDIER, *Dictionnaire*, s. v. *hầu*), ne désigne pas au Tonkin « les courtisanes, les prostituées (en style noble) », mais « une catégorie de femmes non mariées, celle des servantes (*hầu*), qui sont achetées et ne sont pas épousées ; elles peuvent devenir femmes de second rang par un mariage régulier ; elles n'existent guère que dans les familles très aisées, principalement chez les hauts mandarins » (*Recueil des avis du Comité consultatif de jurisprudence annamite sur les coutumes des Annamites du Tonkin en matière de droit de famille, de succession et de biens cultuels*, p. 7). — P. 43, *ầm-ầm* ne signifie pas « murmure de la pluie et du vent » (cf. p. 73), mais « bruit sourd et prolongé, comme celui de la mer, du tonnerre, d'une troupe d'hommes. . . » (GÉNIBREL, *Dictionnaire annamite-français*, s. v. *ầm*) ; cf. les vers 1054 et 1641 du *Kim Vân Kiều* : *Ầm ầm tiếng sóng kêu quanh ghế ngồi*, « Sourdement, la voix des vagues gémit autour de la chaise [où elle] s'assied » ; *Ầm ầm khóc quỉ, kinh thần mọc ra*, « Bruyamment, pleurant [comme des] démons, épouvantant [comme des] génies, ils surgirent ».

Mais si les traductions de M. C. ne sont pas toujours exactes, si même il arrive à la discussion de certaines règles grammaticales de se perdre dans le vague des à peu près et des probabilités, du moins l'auteur a le mérite de réunir et de grouper commodément une masse considérable de matériaux que les annamitisants mettront à profit.

NGUYỄN-VĂN-TỐ.

Japon.

S. GOTO et M. PRUNIER. *Episodes du Heiké Monogatari*, traduits par S. GOTO et M. PRUNIER. Avant-propos de M. Sylvain LÉVI. — Paris, Ernest Leroux, [1930], in-8°, 148 pp. (Collection japonaise publiée sous les auspices de la Maison Franco-japonaise et sous la direction de M. Sylvain LÉVI, ancien directeur de la Maison Franco-japonaise.)

En traduisant ces quatorze épisodes du *Heike Monogatari*, MM. G. et P. ont eu l'intention d'entreprendre une œuvre de propagande en faveur de la civilisation et de la littérature japonaises en Europe et surtout de faire œuvre de vulgarisation. Dans un court avertissement, ils nous apprennent qu'ils ont préféré la méthode de traduction qui « avait pour but de faciliter la compréhension de ces extraits et d'y intéresser même un public encore insuffisamment informé en employant aussi peu de mots étrangers que possible », et ils ont déclaré que « bien des termes français . . . ne pourraient être que vaguement approximatifs ». Il est donc certain qu'on ne pourrait exiger d'eux une exactitude rigoureuse dans leur traduction, et nous ne voulons pas y insister. Dans la présentation, l'ordre des épisodes n'a pas été suivi ; c'est ainsi que l'épisode du vol. IX, chap. 14, est placé avant ceux du vol. VIII, chap. 4, et du vol. IX, chap. 4 (pp. 93, 97 et 106). Mais MM. G. et P. ont bien fait de traduire entièrement chaque épisode, ce qui permet d'éviter le danger de transformer ce précieux classique en un conte de fée et de garder la réelle valeur de l'œuvre originale.

Nous nous permettons de signaler quelques petites erreurs. Il semble qu'il soit peu admissible de rendre *Heike Monogatari* 平家物語 par « Histoire de la famille Heike » (p. 9). L'usage japonais exige qu'une expression composée de plusieurs caractères chinois soit prononcée selon un des dialectes chinois, mais qu'un caractère isolé le soit suivant la manière japonaise. Il est donc très correct de transcrire le composé 平家 par *Heike*. Mais en traduisant 家 par « famille », MM. G. et P. isolent le caractère 平 qui devrait dès lors être prononcé *Taira*.

Dans la conclusion de l'introduction (p. 18), MM. G. et P. ont traduit un passage de l'épisode de *Guion shōja* 祇園精舍の事, compris dans le *Shōhiji* 小秘事, de la façon suivante : « . . . on entend vibrer la voix de la cloche du temple de Guion répétant : « Tout est instable en ce monde. L'éclat de la fleur du teck proclame que les plus florissants vont infailliblement à la ruine. Les orgueilleux ne subsistent pas longtemps et leur vie n'est que le songe d'une nuit printanière. Les vaillants guerriers eux-mêmes succombent, pareils à une flamme exposée au vent. »

Or voici le texte: 祇園精舍の鐘の聲. 諸行無常の響あり. 娑羅雙樹の花の色. 生者必滅の理を顯す. 驕れるもの久しからず. 唯春の夜の夢の如し. 猛き人も遂には亡びぬ.

Il ne faudrait pas traduire 祇園精舍 par «Temple de Guion», mais par «Temple de Jetavana» (1). Les expressions: 理 = 眞理 «vérité», 遂には «à la fin», ne sont pas traduites. — Le mot 塵 ne signifie pas «flamme», mais bien «poussière». — Le 娑羅 est un arbre qui ne pousse que dans les régions himalayennes; il vaudrait donc mieux lui garder son nom indien de Sālā (2). L'expression 猛き人 est traduite par «vaillants guerriers»; nous ne croyons pas que cette traduction soit très heureuse. Les personnages historiques chinois mentionnés dans le texte (趙高 Tchao Kao, cf. GILES, *Biogr. Dict.*, n° 165; 王莽 Wang Mang, cf. *ibid.*, n° 2203; 周 [公] Tcheou [Kong] *ibid.*, n° 418; 伊 [尹] Yi [Yin], *ibid.*, n° 913) et auxquels s'applique l'expression 猛き人, ne furent pas toujours des guerriers.

Nous terminerons par une observation d'ordre philologique, étrangère au but poursuivi par nos traducteurs. Ils ont transcrit 祇王 en Guio, 有王 en Ario, 小督 en Kogo; mais d'après le *Heike Monogatari hyōshaku* (appendice, p. 1), il faut les transcrire en Guiō, Ariō et Kogō, etc. L'o long de la finale est très important dans la prononciation japonaise.

Le livre de MM. G. et P. inaugure la collection japonaise éditée par la vieille maison Ernest Leroux, qui «n'attend plus que les encouragements du public pour se développer rapidement». Il est digne de tous éloges et sera lu avec fruit par tous ceux qui s'intéressent aux classiques japonais du XIIIe siècle.

TRẦN-VĂN-GIÁP.

Le *Heike Monogatari* est une chronique guerrière qui a été transmise oralement par les Biwahōshi 琵琶法師, chanteurs aveugles qui le chantaient en s'accompagnant de la *biwa* 琵琶 ou luth japonais à quatre cordes (3). L'identification de son auteur n'est donc pas chose facile. MM. G. et P. attribuent cette chronique à YOUKINAGA 行長 comme principal auteur; selon eux, SOUKETSOUNE 資經 n'en fut qu'un des auteurs secondaires.

La bibliographie détaillée du *Heike Monogatari* a été étudiée par M. YAMADA Takao 山田孝雄, membre-adjoint du Koku go chōsa iin kai 國語調查委員會

(1) Cf. *Heike Monogatari hyōshaku* 平家物語評釋 (*Heike Monogatari* avec commentaire et critique) de UMEZAWA Waken 梅澤和軒 (appendice, p. 1). *Heike Monogatari shō* 平家物語抄, vol. I, 1e section et *Heike Monogatari kōshō* 平家物語考証 de NOMIYA Sadamoto 野宮定基, vol. I.

(2) Cf. *Nihon hyakha tai jiten* 日本百科大辭典 (Encyclopaedia Japonica), t. VI, p. 931-32.

(3) La note de musique s'appelle *Heikyoku* 平曲, «musique du *Heike Monogatari*», ou *Heike biwa* 平家琵琶, «[musique de la] *biwa* du *Heike Monogatari*».

ou Commission de recherches de la langue japonaise, dans l'ouvrage intitulé *Heike Monogatari ni tsukite no kenkyū* 平家物語につきての研究, « Etudes sur le *Heike Monogatari* », qui a été publié en 1911, sous la direction de M. Ueda Mannen 上田萬年, dans la collection *Kokugo shi ryō* 國語史料, « Matériaux pour l'histoire de la langue japonaise ».

M. Yamada Takao a décrit les différentes éditions du *Heike Monogatari* et les a classées en trois *mon* 門. Dans la première sont groupées les éditions dont le *Kanchō no maki* 灌頂卷 est extrait indépendamment des épisodes du *Heike Monogatari*; dans la seconde, les éditions dont il n'est pas extrait indépendamment; et dans la dernière, les éditions dont on ne sait pas si le *Kanchō no maki* est extrait ou non, à cause de certaines lacunes.

Il ne sera pas inutile de relever ici et de signaler à l'attention des japonologues quelques-unes des éditions les plus anciennes :

Ippō kengyō hon 一方檢校本 (1626-1727), 12 vol.;
Saga hon 嵯峨本, 12 vol.;
Ippō fu hon 一方譜本, de 10 à 38 vol., accompagnées de notes de musique;
Editions accompagnées du *Kagami no maki* 鏡卷, 12 vol.;
Edition accompagnée du *Tsurugi no maki* 劍卷 et du *Kagami no maki* 鏡卷, 12 vol.;
Editions accompagnées du *Tsurugi no maki* 劍卷, du *Kagami no maki* 鏡卷 et du *Shū ron* 宗論, 12 vol.;
Kakuichi hon 覺一本, 12 vol.;
Shi bu gas-sen jō hon 四部合戰狀本, 12 vol.;
Nagato hon 長門本, 20 vol.;
Gen-pei seisui ki 源平盛衰記, de 25 à 48 vol.;
Yasaka hon 八坂本, de 12 à 13 vol.;
Nyohaku hon 如白本, 12 vol.;
Kamakura hon 鎌倉本, 12 vol.;
Nanto hon 南都本; il n'en reste plus que 8 vol.;
Enkei hon 延慶本, de 12 à 48 vol.

Kim Yung-Kun.

Siam

R. Lingat. *L'esclavage privé dans le vieux droit siamois (avec une traduction des anciennes lois siamoises sur l'esclavage)*. — Paris, Les éditions Domat-Montchrestien, F. Loviton et Cie, 1931, in-8°, xi-395 pp. (*Etudes de sociologie et d'ethnologie juridiques*, publiées sous la direction de René Maunier, VI.)

Le titre de ce livre — qui se scande comme un alexandrin classique — ne donne qu'une faible idée de l'intérêt général qu'il présente non seulement pour le juriste, mais encore pour tous ceux qui étudient les origines et l'histoire de la civilisation siamoise. Dans son introduction, en effet, l'auteur a été amené à rechercher les sources

du vieux droit siamois, et son enquête aboutit à une conclusion qui, sans être définitive, ouvre toutefois des horizons nouveaux.

« C'est par l'intermédiaire du droit môn, enseigne M. LINGAT (pp. 24-25), qu'a pénétré dans la législation siamoise l'influence indoue, la seule en somme qui ait été mise en lumière jusqu'ici, mais dont l'importance pour l'interprétation du droit siamois est loin d'être aussi grande qu'un examen superficiel des vieilles lois a pu le faire penser. Les correspondances qu'on peut relever entre le droit indou et le droit siamois se retrouvent, en effet, dans le droit môn-birman. Celui-ci est même en général, plus près de la tradition indoue que ne l'est le droit siamois, lequel, à son tour, est plus voisin de la tradition birmane que de la tradition indoue. »

La critique du fond même de cette thèse de doctorat dépasse ma compétence. Ce dont je puis témoigner, c'est de la richesse de la documentation de M. L. et de la sûreté de son information. Ni dans ses références à l'épigraphie siamoise, ni dans ses citations relatives au Cambodge, je n'ai pu le prendre en défaut. D'excellents index complètent un ouvrage qui fait le plus grand honneur à la méthode scientifique de son auteur.

G. CŒDÈS.

Indonésie.

RENWARD BRANDSTETTER. *Wir Menschen der indonesischen Erde*. VII. *Das Sprechen und die Sprache im Spiegel der indonesischen Idiome und Literaturen*. — Lucerne, E. Haag, 1931, in-8°, 35 pp.

Le Dr BRANDSTETTER a adopté une formule qui lui permet de vulgariser à la fois les principaux faits de la linguistique indonésienne et les grands traits de la psychologie des Indonésiens. Le septième fascicule de la série *Wir Menschen der indonesischen Erde* prend pour texte les diverses expressions désignant la parole, ses organes, ses modes d'expression, etc., dans les langues indonésiennes et met en relief à leur propos quelques faits linguistiques et psychologiques.

P. 6. La racine *ñam*, que M. B. n'a rencontrée isolée dans aucun parler indonésien, existe comme mot autonome en khmèr avec le sens de « manger » (employé pour les enfants). — P. 7. M. B. donne *surat* « écrit » comme un mot indonésien commun formé de la racine *rat* « gratter ». J'avais toujours cru, avec le dictionnaire malais de WILKINSON, mais peut-être à tort, que c'était un mot d'emprunt arabe.

G. CŒDÈS.

Inde et Bouddhisme.

K. A. NILAKANTHA SASTRI. *The Pāṇḍyan Kingdom from the earliest times to the sixteenth century*. — Londres, Luzac & Cᵒ, 1929, in-8°, VII-277 pp.

Ce livre est un précis aussi clair que peut l'être le récit d'une histoire par elle-même confuse et embrouillée. Il témoigne d'une documentation sérieuse et d'un esprit

critique supérieur à la moyenne des historiens indiens de la jeune génération. Pour toute la partie ancienne, dont la chronologie est flottante, ses conclusions sont prudentes et trahissent toujours le souci de ne pas entrer en conflit avec l'épigraphie : sage méthode dont pourraient s'inspirer certains auteurs européens.

G. Cœdès.

Kern Institute, Leyden. *Annual Bibliography of Indian Archaeology for the year 1929*. — Leyde, Brill, 1929, in-4°, xi-140 pp., 10 fig., 8 pl. h. t.

La bibliographie annuelle de l'Institut Kern poursuit sa brillante carrière pour le plus grand profit de l'archéologie indienne et continue à ne mériter que des éloges. Dans le volume consacré aux travaux parus pendant l'année 1929, les articles originaux tiennent peut-être une place moins grande que dans les volumes précédents, mais la qualité compense largement la quantité : le mémoire de M. Sylvain Lévi intitulé *The Karmavibhaṅga illustrated in the sculptures of the buried basement of the Barabuḍur* est capital. Les deux notes de M. Goloubew sur le dégagement de Prāḥ Khằn par M. Marchal et les fouilles de M. J. Y. Claeys à Trà-kiệu donnent aux travaux de l'Ecole Française une excellente publicité. Les autres articles sont consacrés à l'archéologie de Ceylan par M. J. Pearson, à l'exploration préhistorique du Balūchistān par M. Hargreaves et aux recherches de M. Herzfeld dans le Kurdistān et le Lūristān. L'illustration est toujours aussi soignée.

Il reste à souhaiter que la crise ne tarisse pas les subventions des gouvernements de l'Inde anglaise et des Indes néerlandaises qui ont permis jusqu'ici de maintenir l'*Annual Bibliography* à ce haut degré d'excellence.

G. Cœdès.

René Grousset. *Les Philosophies indiennes. Les systèmes*. Avant-propos d'Olivier Lacombe. — Paris, Desclée De Brouwer, 1931, 2 vol. in-8°, xviii-344, 416 p. (Bibliothèque Française de Philosophie. Nouvelle série.)

M. Grousset nous apporte un nouvel ouvrage qui mérite de prendre place entre ses deux productions les mieux réussies, j'entends *Sur les traces du Bouddha* et surtout cette *Histoire de l'Extrême-Orient* qui est bien le manuel d'ensemble le plus sérieux et le plus utile dont nous disposions. C'est fort de l'excellente préparation acquise par de tels travaux que M. G. revient à la philosophie de l'Inde, dont il a déjà traité dans un précédent essai. Il ne donne pourtant son nouveau livre que comme un simple résumé des principaux ouvrages indiens. Il a pensé, nous dit-il, qu'avant de tenter une interprétation générale des idées et des systèmes, il convenait de les présenter en détail. C'était, en fait, courir au plus difficile : il lui eût certainement été plus commode de philosopher pour son compte, en marge des textes.

Il est plaisant de penser que dans le public étendu atteint par son livre, d'aucuns prendront pour une profession de modestie l'énoncé d'un programme dont ce n'est pas un petit mérite que d'être venu à bout.

Aux 250 pages consacrées à la pensée indienne dans l'*Histoire de la philosophie orientale*, parue en 1923, M. G. substitue donc deux volumes compacts, où l'interprétation personnelle n'a rien perdu à s'être précisée et condensée et où une profusion de citations habiles témoignent d'une recherche bien dirigée, toujours curieuse et pénétrante. Une meilleure conduite de l'exposé n'est pas le seul bénéfice qu'il ait retiré de ce long travail de maturation : le style s'en est également ressenti. Il fallait une main très affermie pour envelopper d'un dessin cohérent tout ce que contient l'ouvrage sans que tant de matériaux accumulés rompissent le trait. M. G. s'en est bien acquitté : il a fait net et sobre. D'ailleurs, si la sympathie s'étale moins, dans la nouvelle version, en de ces comparaisons de race à race et de système à système qui ne sont jamais très fécondes, elle n'a — et c'était un point essentiel — rien perdu de son premier élan (1).

Rompant avec l'ordre adopté en 1923, M. G. n'oppose plus l'ensemble des systèmes brahmaniques à l'ensemble du bouddhisme. Il classe les doctrines particulières selon l'ordre chronologique, autant que celui-ci peut être saisi, et c'est en somme avec une approximation suffisante pour qu'apparaisse l'enchaînement logique. L'entrée en matière s'est allégée. Les Indo-européens s'en sont évadés — M. G. peut désormais renvoyer à l'*Histoire de l'Extrême-Orient* pour les généralités — et le Veda n'y fait plus qu'un fond de tableau. Tout l'accent a été mis, avec raison, sur les Upaniṣad (I, p. 3-38). Une esquisse du bouddhisme ancien, qui suit immédiatement (p. 39-59) se trouve là mieux à sa place que, naguère, reléguée à la suite des darçana brahmaniques (2). Ainsi sont noués dès l'abord l'un à l'autre

(1) Signalons, parmi les améliorations les plus sensibles, celle dont a bénéficié la transcription. Il subsiste toutefois quelques flottements dans l'emploi des italiques. Upanis*h*ad (I, p. 31, l. 7 du bas) devient deux lignes plus bas upanishad, puis *upanishad* au bas de la même page, contre *upanishad*, toujours à la même page, l. 16 du bas. Ces italiques ont donné des cauchemars aux compositeurs qui les ont introduites jusque dans des mots français (p. 79, l. 17 : *in*causé). Relevons : I, p. 28, l. 5 du bas, Yajñvalkya : lire Yājñav° ; p. 46, l. 18, *Cullavaga* : lire °*vagga* ; p. 125, l. 21, divinité : lire diversité ; p. 148, l. 5 et 8 du bas, vâsana : lire vâsanâ et rétablir le féminin ; p. 165, l. 3, lire : de couleur translucide ; p. 167, l. 6, lire : L'esprit ... ; il faudrait unifier la transcription des noms d'agents : p. 229, l. 7, kartar, p. 232, l. 7, upâdât*ri*. — II, p. 31, l. 9, *virupadhiçesa*, lire *nirupadhiçesha* ; p. 100, l. 2 et 4 du bas, rétablir : plutôt, et : comporte. — Ces coquilles n'empêchent d'ailleurs pas le livre d'être dans l'ensemble très agréablement présenté, dans un caractère particulièrement net et bien venu. — M. G. emploie parfois quelques termes, tels que *connaisseur*, *entendeur*, un peu en marge de l'acception courante. Je lui signale un effet inattendu obtenu de la sorte : I, p. 32, l. 11 sq. : « Comme un homme, dans les bras d'une femme aimée, ne sait plus rien du dehors ni du dedans, de même l'*âtman* corporel embrassé par l'*âtman* intellectuel ne sait plus rien du dehors ni du dedans ». L'image passait, mais voilà que M. G. ajoute : « En cet état le voyeur et la vue ne se séparent pas... ».

(2) Pour le Jainisme, par contre, j'ai le sentiment que M. G. n'a pas eu la main aussi heureuse (I, p. 60-68). Après avoir concédé à la doctrine une antiquité au moins

les deux maîtres-fils que M. G. va tresser avec adresse : successivement, en effet, il suspendra son exposé du Petit et du Grand Véhicules (I, p. 150-344, II, p. 7-149, *additamentum*, p. 404-414) à l'analyse préalable des systèmes vaiçeṣika, nyāya, sāṃkhya et yoga (I, p. 69-149) [1], puis, d'un large mouvement, il ramènera le brahmanisme par dessus la série adverse (le Vedānta, II, p. 150-430).

Pour illustrer tout ce que, chemin faisant, l'ouvrage a gagné en profondeur, il ne sera sans doute pas inutile d'esquisser une brève comparaison. Un bon exemple est celui des deux traitements que l'idée de *brahman* reçoit des mains de l'auteur, à huit ans d'intervalle. Dans sa première versio , après avoir montré la pensée indienne s'efforçant de dégager « de la masse des anciens concepts naturalistes la notion d'un dieu total », M. G. poursuivait : « Contrairement à ce qu'on aurait pu attendre, ce rôle de premier plan n'échut pas à l'une des divinités védiques, mais à un dieu nouveau, d'origine purement sacerdotale et qui n'avait d'abord symbolisé que la parole du sacrifice, le *Brahman* » (p. 31). Qu'on rapproche de cette vue un peu fruste l'analyse qui l'a remplacée : les dieux « étaient si flottants et l'importance rituelle du sacrifice si considérable que bientôt le sacrifice égala les dieux et que ses éléments furent proclamés divins. Tel fut surtout le cas du *brahman*, la parole rituelle et magique du sacrifice. N'était-ce pas par son intermédiaire que se concluait, entre les dieux et les hommes, le pacte qui liait les dieux comme les hommes ? Le *brahman* avait donc le pouvoir d'obliger, d'enchaîner les dieux ? Mais alors il était supérieur aux dieux ? Et ce fut ainsi qu'il fut proclamé la divinité suprême dont tous les dieux védiques n'étaient que les manifestations » (I, p. 5). Voilà tout un moment de l'Inde présenté dans un raccourci qui donne une assez heureuse idée de la manière de M. G. en cet ouvrage : alerte, avertie, et toujours proche des bonnes sources. Je me laisserais aller à croire qu'un tel livre va beaucoup contribuer à désensorceler la philosophie indienne en France, où le public cultivé s'est jadis trop précipitamment détourné de la princesse merveilleuse, une fois déçus ses premiers espoirs — qui n'avaient pourtant point été trop grands, mais sans doute mal placés. La philosophie indienne a bien son mot à dire et son interprète va en convaincre un cercle plus étendu de lecteurs, poursuivant l'œuvre de diffusion commencée par lui-même et par M. Masson-Oursel. Bref, M. G. nous livre là un bon instrument et qui vient à son heure.

égale à celle du bouddhisme primitif, il nous en donne un exposé et c'est forcément en se fondant sur les textes de compilation relativement récente qui nous sont seuls parvenus. M. G. n'en avertit pas assez expressément. On sera donc tenté de rapporter au jaïnisme ancien les « points de doctrine », qu'il énumère (p. 63 sq.). Mais la « monadologie doublée d'une atomistique » qu'il nous décrit ainsi se trouve farcie d'éléments datant sans nul doute des controverses contre les tenants des darçana orthodoxes et les bouddhistes, avec de larges emprunts réciproques. Il en résulte que bien des thèses destinées à reparaître dans le cours du livre auront déjà figuré sous la rubrique d'une doctrine qu'on nous dit « relativement fort ancienne » et dont dès lors on les croira tirées, quand le contraire est au moins possible. Il y a là une fausse route tout ouverte et qu'une petite note mise au bas de la page 68 n'interdit pas avec assez de fermeté.

[1] Je regrette que M. G. n'ait point jugé bon de parler du système mīmāṃsaka.

Naturellement il ne se pouvait éviter qu'un travail de cette étendue ne donnât prise par quelqu'endroit à la critique. Il conviendrait toutefois d'établir un ordre d'urgence. Quand un auteur embrasse un aussi vaste objet, on est en droit de lui reprocher sévèrement ce qu'il a mis de trop, mais les griefs d'omission ne devraient venir qu'en seconde ligne, avec les querelles d'interprétation. Au premier chef, je ne doute pas que l'unanimité ne se fasse pour acquitter cordialement M. G., tant il n'y a rien que de franc et d'utile dans son livre. Au second, et tout bien pesé, j'aurai peut-être quelque chose à dire, et je m'en réjouis, puisque cela me vaut de rester plus longtemps auprès d'un écrivain attachant.

Je reproche à M. G. d'être quelquefois l'homme d'un seul livre, l'homme d'une seule idée, l'homme d'un seul exemple. Voilà mon procès, et il n'est peut-être pas aussi mauvais qu'on le croira d'abord. Je sais bien que je le fais à un auteur dont l'œuvre témoigne, contrairement à ce que je parais dire, que sa curiosité l'a porté sur les domaines les plus divers. Mais cela, c'est la *saṃtati* de M. G., et moi, je l'attaque *kṣaṇamātreṇa*. M. G. possède des dons exceptionnels d'assimilation, qu'il pousse jusqu'à la quasi-identification avec l'idée qu'il exprime pour le moment : d'où ce trait incisif, nerveux, qui nous a valu des tableaux d'une netteté et d'un style parfaits, mais qui tire impérieusement au premier plan ce qui frappe l'esprit de l'auteur, parfois au détriment de la vérité d'ensemble. J'ai déjà eu l'occasion de rappeler ici même à M. G. qu'il faudrait reconstruire tout un Yi-tsing plus scolastique et, pour tout dire, plus prosaïque derrière l'esquisse brillante qu'il a tracée du célèbre pèlerin [1]. Cet exemple appuie ma thèse et sans la fausser, car le portrait empruntait en fait son éclat non à la pure invention, je me hâte d'en convenir, mais à l'heureuse restitution d'un côté du personnage jusque là insuffisamment mis en lumière. De même, à un moindre degré, pour Hiuan-tsang, voire pour Harṣa . . . Je sais tout le prix qu'il faut attacher, en des domaines où la science en est à jeter ses fondements, à une pensée qui a le courage de son choix, et qu'en l'absence de synthèses assurées s'en tenir à un seul point de vue, s'il est bon, est parfois sauver plus qu'on ne perd à n'avoir pas introduit les termes antagonistes. Je sais aussi qu'on doit voir en cela chez M. G. un procédé d'exposition plutôt qu'une méthode de recherche. Je n'en maintiens pas moins que sa pensée, toujours élevée, gagnerait par endroits à s'élargir. Reprenons son analyse de la conception ancienne du sacrifice, dans le passage où il nous montre le *brahman* aupaniṣada émergeant de la donnée védique. Après voir retracé cette évolution avec beaucoup de lucidité, il conclut en deux mots : « déduction abstraite ». Pourtant n'y a-t-il là-dessous qu'une longue méditation théorique portant sur le comportement rituel ? Si M. G. avait adjoint un index à son excellent ouvrage, peut-être se fût-il aperçu à temps qu'un mot fait défaut dans ce premier chapitre où il est traité des fondements de la pensée indienne : c'est Magie. M. G. ne l'a pas écrit, et s'il définit bien en passant le *brahman* « la parole rituelle et magique du sacrifice », c'est uniquement sur la première des deux qualifications qu'il insiste. Il n'est point inexact d'écrire que les Veda ne sont que des répertoires liturgiques pour le sacrifice et que « leur caractère essentiellement ritualiste explique l'orientation ultérieure de la pensée indienne (I, p. 3) » — mais il n'était pas indifférent d'avertir le lecteur du rôle capital qu'y jouent des fins éminemment concrètes et des procédés magiques, attestés dès les parties tardives du

---

(1) Cf. *BEFEO.*, XXIX (1929), p. 435.

Ṛgveda par tels hymnes qui sont de simples charmes contre la vermine, ou pour ramener un mort à la vie ou encore pour frustrer une rivale de l'affection d'un commun époux [1]. M. G. néglige ainsi un facteur dont l'importance me paraît considérable. Peut-être est-ce pour n'avoir pratiquement atteint la pensée de l'Inde, en dehors des livres, qu'auprès de peuples où elle subsiste mutilée, mais j'avouerai à M. G. que je ne puis lire chez lui telle citation relative au *puruṣa* « de la grandeur du petit doigt et pareil à un feu sans fumée » (I, p. 16), sans évoquer un monde de notions purement magiques. J'attribuerais volontiers (et sans aller aussi loin que V. Henry, ce ne serait qu'avec de bons répondants) la prépondérance des impersonnels et des abstraits dans l'évolution religieuse et philosophique de l'Inde autant à l'effet de la spéculation magique qu'à celui du ritualisme desséchant auquel seul M. G. s'en prend ici. Ces valeurs magiques sont une monnaie qui a toujours eu cours dans l'Inde, quels qu'aient été les types empreints à son revers par les systèmes successifs, et leur persistance maintient seule jusqu'au sein du bouddhisme des conceptions aussi extraordinaires que ce que révèle par exemple la légende de la mère de Mahāmaudgalyāyana. Comment admettrait-on, quand le serment n'est plus un dieu, qu'une femme d'une vertu confirmée se damnât pour avoir un jour péché contre lui, et par pure ignorance, si ce n'était au moins pour une bonne part que la croyance populaire en quelque valeur magique survit sous des détails empruntés aux théories nouvelles ?

Les chroniques *yonaka* du Laos siamois nous montrent de leur côté Ādityarāja, roi de Haripuñjaya, faisant jaillir du sol de saintes reliques par la force d'une singulière incantation. Le roi récite un saṃkṣepa des principaux jātakas, Çibirājaj°, Ṣaḍdantaj°, etc., et conclut chaque énoncé par une formule telle que : « Si ce récit est vérité, Reliques, apparaissez ! » [2] Dans ce conte, quoi qu'en vaille l'aune aux yeux de l'histoire, l'efficace conjuratoire du texte sacré est certainement toute trempée de magie. Que si, par là-dessus, l'on relit certains textes mahāyānistes, comme le *Saddharmapuṇḍarīka*, il apparaît bien que le même esprit a dicté ces chapitres entiers où l'ontologie transcendante prend pour thème le texte sacré lui-même. J'aurais aimé que M. G. fît mieux apparaître les antécédents de ces données remarquables. Mais je n'insisterai pas, bien convaincu qu'il est loin d'ignorer l'importance de l'élément magique dans l'histoire de la pensée indienne ; s'il a un peu élagué de ce côté, sans doute n'en pouvait-il aller autrement, dans une entreprise aussi écrasante.

Que M. G. me permette de lui dire toute ma pensée. Il s'est formé en grande partie par l'étude des œuvres d'art et des monuments figurés. Il se trouve ainsi armé d'une méthode de travail qui en vaut bien une autre, — j'ai eu l'occasion de lui dire qu'entre ses mains je la savais féconde [3] — et qu'il nomme un peu abruptement peut-être, la méthode archéologique [4]. Un trait essentiel en est de chercher à saisir les objets en compréhension avant que de déterminer l'extension des faits considérés. Méthode utile à de certains moments : n'est-ce pas ainsi qu'un archéologue

---

(1) A. B. Keith, *Religion and Philosophy of the Vedas and Upaniṣads*, 1925, p. 15.

(2) Cf. *BEFEO.*, XXX (1930), p. 468.

(3) *BEFEO.*, XXIX, 1929, p. 432.

(4) Voir à ce sujet les critiques de E. Gaspardone, *BEFEO.*, XXX (1930), p. 485. L'ouvrage qui leur a donné prise n'est heureusement qu'une exception un peu fâcheuse dans l'ensemble de la production de M. G.

comme M. Foucher a si bien renouvelé le contenu de l'histoire du Nord-Ouest de l'Inde que les chronologies inconciliables qui tapageaient sur le devant de la scène se sont vues ramenées, pour un temps, à l'état discret de servantes ? On tend les mains vers les faits caractéristiques, concrets, étudiés pour eux-mêmes qui sont l'appui trop particulier, mais net de la « méthode archéologique » ! Deux inconvénients cependant : le goût du fait caractéristique conduit à l'isoler d'autres faits qui le sont moins et qu'on sacrifie, quand c'est peut-être justement la proportion de ceux-ci et de celui-là dans l'ensemble étudié qui constitue la vérité profonde de la matière. Pour en revenir au *brahman*, j'aurais, pour ma part, appuyé cet exemple, le meilleur, de celui, moins fort, de l'évolution du terme *dharma*, qui elle aussi a conduit à une personnification. En deux lignes au besoin, mais deux exemples distincts font beaucoup plus que doubler la valeur de la preuve : je renvoie M. G. à la théorie des probabilités !

D'autre part, quand la sociologie, l'économique et même l'histoire pure d'un peuple ne sont qu'ébauchées, l'intuition archéologique ouvre la science, mais manque de bases pour l'achever : on en a des exemples récents dans les études indochinoises. Ils ont montré ses limites en même temps que sa réelle valeur. On peut donc à la fois être heureux de voir M. G. marcher de son pas ferme sur l'espèce de voie moyenne qu'un esprit juste et fin lui permet d'entrevoir, et regretter qu'il ne chancelle pas un peu par moments, fût-ce exprès, pour appeler l'attention sur les gouffres ouverts autour de lui. Telles sont les exigences contradictoires auxquelles il devra se plier !

Mais voici qu'en dépit que j'en aie, mon compte rendu tourne à la *ṭīkā* : j'ai piétiné sur le seul mot de *brahman* relevé dans le texte. Une pareille contagion ne démontre-t-elle pas assez combien notre auteur s'est identifié à la pensée de l'Inde ? Il faut dire que c'est un régal de lire M. G., tant il s'est nourri des images indiennes, dont il serait excellent qu'il contribuât à faire passer certaines dans la langue. Et si parfois sa manière s'orne jusqu'à rappeler un peu celle de l'auteur de *Sagesse et Destinée*, comme quand il s'écrie : « Nous descendons ici dans la région mystérieuse où parmi les ténèbres inviolées se meut l'ombre immense du dieu brahmanique » (I, p. 9), il faut savoir reconnaître là l'écho de textes authentiques :

taṃ durdarçaṃ gūḍhapraviṣṭaṃ guhāhitaṃ gahvareṣṭhaṃ purāṇam |
adhyātmayogādhigamena devaṃ matvā, etc.

(*Kaṭha Up.*, II, 12)

comme aussi l'image du trésor si bien enfoui qu'il est perdu rappelle l'anuṣṭubh classique :

yad adho'dhas kṣitau vittaṃ nicakhāna mitaṃpācaḥ |
tad adhonilayaṃ gantuṃ cakre panthānam agrataḥ ||

Je recommanderai comme des modèles d'interprétation pénétrante autant que pour leur forme accomplie, des pages comme celles où l'auteur, s'appuyant sur un jeu habile de citations, nous montre la prakṛti sous les traits d'une danseuse qui a honte qu'on la surprenne (I, p. 134 sq.). Rien et non point même la terrible dialectique de Nāgārjuna, n'a déjoué la claire compréhension de M. G., qui non seulement expose très habilement le système (I, p. 200 sq., bon résumé p. 202-212), mais en juge avec finesse, ce qui nous vaut un parallèle remarquable, en sa concision, entre Nāgārjuna et Āryadeva (p. 302).

Je ne ferai de légères réserves que sur deux points : l'analyse de la causalité universelle dans le système nyāya (I, p. 86) et l'interprétation de la dialectique de la substance et de l'attribut chez les Mādhyamikas (I, p. 282).

« Pour obtenir la délivrance, écrit M. G. dans son *Aperçu de la doctrine des nyāya sūtras*, il faut ici, comme dans le bouddhisme par exemple, dissiper l'erreur. Et toujours comme dans le bouddhisme, on nous présente une série causale qui explique la douleur universelle. Dans cette série, l'erreur procède de la faute, la faute de l'activité, celle-ci provient de la naissance ou, si l'on préfère, de la transmigration, laquelle n'aurait point lieu si le mal n'existait pas. En supprimant le mal, on détruit donc la transmigration, l'activité, la faute et l'erreur. » M. G. renvoie au Sūtra de Gautama I, 1, 1-2, où l'enchaînement causal me semble tout différent :

« . . . *duḥkhajanmapravṛttidoṣamithyājñānām uttarottarāpāye tadanantarābhāvād apavargaḥ* » (1).

Ce passage fait difficulté et les traductions qu'on en a données paraissent n'avoir pas entièrement satisfait M. G., puisqu'il en a pris le contre-pied. Il y a là un point qui intéresse directement la doctrine et qui vaut qu'on s'y arrête. Voici les traductions proposées :

[R]. Dadurch, dass von Leid, Geburt, Betätigung, Fehlern und falschen Erkenntnis beim Furtfall des jeweils Folgenden das ihm unmittelbar Vorhergehende schwindet, erfolgt die Erlösung.

[V]. Pain, birth, activity, faults and misapprehension — on the successive annihilation of these in the reverse order, there follows release.

[C]. Pains, birth, activity, faults, false notions — on the successive annihilation of these in turn, there is the annihilation of the one next before it [compléter : and there follows release] ».

On voit bien ce qui a embarrassé les traducteurs : *uttarottara*, en acception progressive, dénote le parcours d'une série dans l'ordre direct, d'un terme à celui qui le suit ; en l'espèce ce serait : duḥkha > janma > pravṛtti > doṣa > mithyājñāna, comme l'a entendu M. G. Mais tous les traducteurs se sont arrêtés à l'ordre inverse, avertis par le commentateur qui précise : *kramapratipādana*, « succession à rebours », et guidés d'ailleurs par le sens général de la doctrine. V offre une paraphrase du commentaire plutôt qu'une traduction. C rend *uttarottarāpāye* par « on the successive annihilation &c. », en abandonnant la connotation de succession directe. Il réussit même à introduire celle de succession régressive, imposée par le commentaire, mais c'est par une véritable acrobatie : il traduit *tadanantara* non : « the one next after it », mais, contre l'usage : « the one next *before* it ». R suit C ; il reporte en outre l'ablatif °*abhāvāt* sur *apavargaḥ* : « dadurch dass . . . erfolgt die Erlösung ».

Ce qui me semble au contraire dominer la construction, c'est la relation établie par la différence même de leurs sens entre *a-BHŪ* et *apa-Ī*, « ne pas, ne plus être » et « s'éclipser ». Dans le processus de la libération, avant toute considération d'ordre d'énumération, il est d'entière évidence que c'est « ce qui a [déjà] disparu », posé et ôté, qui doit entraîner à sa suite « ce qui s'anéantit ». On a donc toutes les raisons du monde de traduire *tadanantarābhāvāt* : « du fait que le terme qui le suit

(1) Gaṅgādhara Śāstrī Tailaṅga, *Nyāyasūtras*, Bénarès, 1896, p. 1 (éd.) ; Satīśa Chandra Vidyābhuṣana, *The Nyāyasūtras of Gotama*, Allahabad, 1911, p. 2 (éd. et trad.) [V]. Ruben, *Die Nyāyasūtra's*, Abhandl. f. d. K. d. Morg. Land., XVIII, 11, 1928 [R] ; cf. *Sarvadarçanasaṃgraha*, trad. Cowell-Gough, p. 165 [C].

[dans l'énumération] a [déjà] disparu ». Voilà l'amorce d'une succession régressive. Mais n'avons-nous pas dans *uttarottara*° l'indication du contraire ? En aucune façon, si l'on prend ce redoublement non plus comme un progressif, mais comme un distributif. *Uttarottarāpāya*, c'est : « la disparition des derniers termes successivement, à chaque fois du dernier terme », et je traduirai :

« La délivrance réside dans la résorption successive de chaque terme restant au dernier rang quand tombe celui qui le suivait dans la série : douleur — transmigration — activité — faute — erreur ».

Soit : *mithyājñānābhāvād doṣāpāyaḥ* | *doṣābhāvāt pravṛttyapāyaḥ* | etc. C'est bien là la série régressive du commentaire. Il est d'ailleurs certain que pour le nyāya comme pour le bouddhisme la suppression de la douleur est le but, la réduction de l'erreur le moyen, et non l'inverse. M. G. le dit lui-même expressément et je reste surpris, même en tenant compte de la petite difficulté de texte que j'ai signalée, de lui voir établir son enchaînement à l'envers !

Quant au second point sur lequel nous nous trouvons en désaccord, à savoir la dialectique de la substance et de l'attribut chez Āryadeva, je crains fort qu'il n'ait payé là la rançon d'une de ses qualités. M. G. a mis beaucoup de lui-même dans son exposé. J'ai dit qu'il a saisi, à l'endroit de Nāgārjuna, plus que n'eût atteint une analyse objective, quelques vérités de sentiment qui constituent une notable contribution à notre connaissance du grand polémiste. Mais pour Āryadeva, si ce disputeur impénitent a suscité des impressions vives, elles ont été d'un tout autre ordre : la sympathie de M. G. va droit à ses adversaires infortunés, qu'il nous peint s'efforçant en vain de lui faire toucher du doigt l'évidence (I, p. 279-80). C'est même dans un mouvement de satisfaction, j'en jurerais, qu'il écrit : « la tradition ne nous étonne qu'à demi quand elle nous apprend que ce fougueux polémiste fut tué par un de ses adversaires, un brahmane exaspéré » (p. 302) ; d'où des interprétations incontestablement fort animées, mais qui ne sont peut-être pas tout à fait impartiales. Dans ces controverses, ce qui irrite surtout M. G., c'est de rencontrer constamment chez Āryadeva « une sorte d'incapacité à comprendre que la manière d'être de l'attribut doit nécessairement être différente de celle de la substance » (p. 282). Que l'esprit de dispute est contagieux ! Je sens M. G. tout frémissant devant ce qu'il prend pour un entêtement congénital : il voudrait s'être trouvé là ! Or, de mon côté, c'est justement au secours d'Āryadeva que je suis prêt à voler. Je maintiens que la manière d'être de l'attribut ne peut nécessairement être différente de celle de la substance, car l'attribut n'est que la manière d'être de la substance, *tanquam eiusdem essentiam constituens*. En fait, si je connais mon Ethique, Spinoza a dû transporter à l'attribut une définition procédant de la définition même de la substance : *unumquodque unius substantiae attributum per se concipi debet*. C'est toute l'essence de la substance, hors le fait de l'être pur, réserve qui fonde peut-être une distinction positive de la substance à l'attribut, mais non de l'attribut à la substance : l'attribut n'est rien que ne soit la substance. Qu'on ne m'objecte pas que substance et attribut sont distingués par ceci que l'attribut pensée, par exemple, ne peut être dit étendu, bien que la substance qui a la pensée pour attribut puisse aussi être dite étendue. C'est en effet le fond même du système qu'on ne puisse rapporter *additivement* à la substance ses attributs, et notamment les deux qui nous sont connus. Chacun est exhaustif et, *in suo genere*, en exprime complètement l'essence éternelle et infinie. Ce en quoi sera dit consister essentiellement un attribut sera donc dit *ipso*

facto de la substance, sans qu'il y ait lieu d'introduire un processus de reconduction ou une seconde assertion.

La dialectique d'Āryadeva me paraît introduire entre l'hypothétique ātman et sa caractéristique générale (*lakṣaṇa*) une relation analogue. En effet, le système contient, à titre de moment dépassé, ou mieux de thèse partielle, toute une ontologie, la plus rigoureuse qu'ait conçue l'esprit indien, comme l'a bien dit M. G. Le polémiste joue ici avec des notions d'une belle profondeur. Pour couper court à mes objections, il ne suffit pas en effet de remplacer dans l'argument *attribut* par *mode*. C'est bien l'attribut, au sens de Spinoza, qu'Āryadeva entend, comme le prouve son refus constant d'admettre que la substance soit aucunement séparable de sa « caractéristique générale » (p. 286, 294 et pass.). Si l'on sépare un être pur, l'être en soi, il sera comme n'étant pas et l'on n'en parlera plus, s'il n'a un attribut. Mais cet attribut, hormis le fait de l'être pur, tire à soi tout ce qui peut être dit de la substance. De là à soutenir que la notion de substance est une notion vide, tout le contenu étant passé à celle d'attribut et que la notion d'attribut est une notion sans fondement, toute sa réalité étant dans la substance, il n'y a qu'un pas, et que le mādhyamika a aisément franchi. On peut observer que cette terrible dialectique réfléchit comme l'image renversée d'une ontologie comparable à celle de Spinoza : c'est la base de l'argumentation d'Āryadeva contre le Sāṃkhya et le Vaiçeṣika, très bien résumée par M. G. (p. 279 sq.). Je ne pousserai pas plus loin le parallèle, moi qui justement félicitais naguère M. G. de s'être abstenu de tels exercices. Ces quelques lignes étaient toutefois nécessaires pour écarter le reproche d'incompréhension qu'il lance contre Āryadeva, sur un point où celui-ci me paraît au contraire singulièrement profond. Mais ces discussions de détail seront mieux de mise à propos de l'ouvrage où M. G. interprétera et commentera les systèmes indiens, maintenant qu'il les a exposés dans un travail préliminaire : nous nous retrouverons !

Pour terminer, signalons qu'on donnerait une idée imparfaite de ce qui recommande ce bon livre si l'on omettait de mentionner les notes dont M. de La Vallée Poussin l'a enrichi : elles sont admirables.

P. Mus.

Marcelle Lalou. *Iconographie des étoffes peintes (paṭa) dans le Mañjuçrīmūlakalpa*. — Paris, Geuthner, 1930, gd in-8°, 117 p., VII pl. (Buddhica. Documents et travaux pour l'étude du Bouddhisme publiés sous la direction de Jean Przyluski. Première série : Mémoires. Tome VI.)

Sous le nom d'*Āryamañjuçrīmūlatantra*, qui est de tradition tibétaine, Burnouf rangeait déjà le *Mañjuçrīmūlakalpa* parmi les textes dont il y aurait avantage à faire un dépouillement régulier. Dans sa belle étude sur les Vidyārāja [1], où il l'a le premier mis en œuvre, M. Przyluski le définit « une sorte d'encyclopédie qui traite sous forme

(1) J. Przyluski, *Les Vidyārāja*, contribution à l'histoire de la magie dans les sectes mahayānistes, *BEFEO.*, XXIII (1923), p. 301-318.

de sermons des sujets les plus variés : iconographie, rituel, astrologie, etc. ». Une édition du texte sanskrit établie à l'aide d'un seul manuscrit, d'ailleurs incomplet — il s'arrête au chapitre XV —, a paru, on le sait, dans la *Trivandrum Sanskrit Series* (1). Quant aux deux versions chinoise et tibétaine, elles ont été exécutées l'une entre 980 et 1000, l'autre au XIe siècle A. D. M. PRZYLUSKI a montré que les trois premiers chapitres sont rapportés : le gros du texte s'en sépare assez clairement par des différences de fond comme de forme. Il est d'avis qu'on peut placer « la rédaction définitive sinon l'élaboration de ce traité entre le début du VIIIe et la fin du Xe siècle ». Le présent mémoire de M[lle] LALOU nous apporte une édition très soignée des chapitres IV à VII du *Mañjuçrīmūlakalpa*, établie sur les deux recensions de Narthang et de Pékin, outre une traduction pour laquelle les versions tibétaine, sanskrite et même chinoise (avec l'aide de M. PRZYLUSKI) ont été utilisées. Elle y a joint une introduction assez étendue et quelques pages enfin sur le culte de Mañjuçrī, ses analogies brahmaniques et celles qui se décèlent dans la tradition du Hīnayāna.

L'iconographie du Grand Véhicule est à l'ordre du jour. L'Asie Centrale a fourni une telle profusion de documents figurés qu'« il faudra sans doute des années pour en tirer tous les enseignements qu'ils peuvent livrer, résoudre tous les problèmes qu'ils soulèvent », comme l'écrivait PETRUCCI au seuil de ses tentatives d'interprétation, qu'un médiocre succès devait d'ailleurs couronner (2). Sans nier l'intérêt d'une comparaison avec les panthéons modernes, tibétain ou japonais, il est manifeste que, pour avancer cette étude, la tâche la plus urgente est de réunir ce qui peut subsister dans les textes indiens de formes antécédentes ou de développements parallèles et c'est justement là le grand intérêt de la monographie de M[lle] L. Elle contient les renseignements les plus détaillés sur l'exécution technique d'une importante série de peintures, aussi bien que sur le panthéon qui s'y déploie et sur le rituel magique dont de telles images constituaient le principal instrument. Ce n'est donc pas seulement une précieuse contribution à l'iconographie : on trouvera à glaner dans ces pages même pour la connaissance des doctrines, sinon *in abstracto*, du moins en leurs valeurs actives et journalières, ce qui a bien son prix.

Comme les travaux du maître qui en a été l'inspirateur, le mémoire de M[lle] L. se recommande par la haute probité du plan. On n'avance rien que l'on n'ait enrichi l'œuvre commune d'une ample traduction, couvrant le champ où s'aventurera l'interprétation personnelle. Et la traduction de M[lle] L. est d'une précision qui témoigne des mêmes qualités sérieuses que son *Catalogue du fonds tibétain de la Bibliothèque Nationale*, publié dans la deuxième série de la même collection, ou que ses utiles tables de concordance des *Prajñāpāramitā* : exercices austères, — mais l'auteur en sort armée d'une force de travail dont on peut prédire qu'elle fera bon usage.

Elle abordait cependant ici pour la première fois des questions de plus grande étendue. Le lui avouerai-je ? Je crains un peu qu'elle n'ait péché par excès de vertu.

---

(1) GAṆAPATI ŚĀSTRĪ, *The Āryamañjuśrīmūlakalpa*, Triv. S. S., LXX, LXXVI, LXXXIV, 1920-1925.

(2) Sir Aurel STEIN, vol. III (1921), App. E, *Essays on the buddhist paintings from the caves of the thousand Buddhas, Tun-huang*, by R. PETRUCCI and L. BINYON, p. 1401. Cf. *BEFEO*., XXVIII, 1928, p. 208 sq.

S'est-elle assez distraite de son travail d'éditeur et de traducteur pour prendre une vue suffisante du sujet ? Trop habituée à des travaux de pur dévouement, s'est-elle assez servie pour son propre compte des matériaux neufs et importants qu'elle fournit ?

M.lle L., avec juste raison, revendique une place pour le mot *paṭa* « étoffe peinte » dans la terminologie iconographique. PETRUCCI nommait *maṇḍala* telles peintures de Touen-houang qui sont, par leur composition, toutes pareilles aux *paṭa* du *Mañjuçrīmūlakalpa*. C'était là suivre l'usage japonais (1), mais c'est aussi risquer d'introduire une confusion entre ces peintures et le *maṇḍala*, au sens restreint du mot, que M. FOUCHER définit avec précision : « cercle magique divisé en nombre de cercles ou de carrés dans chacun desquels est inscrite l'image d'une divinité » (2). Il serait donc souhaitable que l'on convînt avec M.lle L. « d'adopter le terme de *paṭa* pour les peintures sur étoffe dont la décoration ne comporte pas de diagramme » (3). On devra toutefois se garder de pousser trop loin dans ce sens : s'il est commode de désigner d'après leur support matériel une catégorie de peintures, rien n'autorise à prendre pour le nom de la composition elle-même, autrement dit du sujet, le simple nom de l'étoffe et quand M.lle L. écrit p. 3 : « le *paṭa* est toujours peint sur étoffe (*paṭa*) », n'est-ce pas un peu tautologique, comme de dire, trivialement : « la peinture à l'huile se fait avec de l'huile » ?

L'auteur eût pu utilement s'étendre davantage sur la comparaison des *paṭa* et des *maṇḍala*. Je ne suis pas très sûr que les personnages des *paṭa* soient seulement « groupés avec un certain souci de l'équilibre » et que « les diagrammes ne jouent aucun rôle dans leur composition décorative ». La composition des *paṭa* et l'ordonnance des *maṇḍala* ont des affinités secrètes. M.lle L. ne paraît voir dans les *maṇḍala* que des figures géométriques. Ils me semblent avant tout des schémas d'orientation. Le grand foisonnement du bouddhisme mythologique procède non par une multiplication de groupes plus ou moins symétriques, mais, que je sache, sans exception, par répartition entre les cinq ou dix points cardinaux. Telle est la signification profonde des *maṇḍala* schématiques, projection horizontale pourrait-on dire, d'une cosmogonie transcendante. De celle-ci, les *paṭa* comme aussi certaines sculptures, ne sont-ils pas des projections verticales ? On sait toute l'importance des faits d'orientation dans les *sādhana*. Un bon exemple est celui de la Mārīcī jaune étudiée par M. FOUCHER. « Un quatuor de déesses l'entoure, dit le texte technique ; parmi elles, du côté de l'Orient, est *Vattālī*, rouge, . . . puis, au Sud, *Vadālī*, jaune, . . . puis à l'Ouest, *Varālī*, blanche, . . . puis, du côté du Nord, *Varāhamukhī*, rouge, à trois yeux, etc. ». Que voyons-nous sur la sculpture correspondante, qui provient du Magadha, et où ces acolytes reparaissent, avec une légère variante ? « Il n'était pas difficile d'en placer une *en avant* de la grande statue, ce qui dans les idées indiennes équivaut à l'Est, une autre *à droite*, c'est-à-dire au Sud, une autre enfin à sa gauche, ou au Nord ; mais ensuite moitié pour laisser au Dhyāni-Buddha sa place traditionnelle,

(1) Cf. Sir Aurel STEIN, *loc. cit.*, p. 140, remarque préliminaire.

(2) A. FOUCHER, *Étude sur l'iconographie bouddhique de l'Inde*, I, p. 234.

(3) M. CŒDÈS me signale que le mot *paṭa* survit, avec cette acception, dans l'usage courant du Siam : *p'rā tôṅ*, vulg. « bannière de pagode ».

moitié par amour de la symétrie, il [= l'artiste] a dû dédoubler celle de derrière, ou de l'Ouest [1] ». Compte tenu de pareilles conventions, toujours imposées par l'abandon d'une dimension, il paraît bien que les *paṭa* de M[lle] L., avec les quatre ou huit buddhas surmontant la scène centrale (omis par erreur dans le schéma de la pl. II), n'échappent pas aux lois de répartition orientée dont les *maṇḍala* schématiques sont l'illustration. L'étude des peintures d'Asie Centrale renforcerait cette impression.

Les chapitres I à IV du mémoire donnent la traduction des *paṭalavisara* IV à VII du *Mañjuçrīmūlakalpa*, relatifs aux rites des *paṭa* supérieur, moyen, petit et « simplifié » ; viennent ensuite, sous la rubrique *Appendice*, quelques passages tirés de diverses autres sections du texte, et où sont mentionnés les *paṭa*. Là-dessus survient encore, un peu à l'improviste, un chapitre V, glissé entre les traductions et le texte tibétain. Ce chapitre s'intitule *Pañcaśikha-Mañjuśrī*. On y a établi en cinq pages une comparaison entre Mañjuçrī, et le gandharva Pañcaçikha du Petit Véhicule, l'un et l'autre coiffés de cinq « pointes », doués l'un et l'autre d'une voix mélodieuse, l'un et l'autre d'une florissante jeunesse : le gandharva « est présenté comme une émanation de Brahmā Sanatkumāra, une forme de Brahmā, *éternellement jeune* [2] ; Mañjuśrī, qui est le fils spirituel du Buddha Saṅkusumita, *celui qui fait revivre les fleurs fanées*, est appelé Kumārabhūta, Kumāra, et doit être représenté sous l'aspect d'un adolescent » (p. 68). Le rapprochement est loin de manquer d'intérêt. M[lle] L. suit ici l'exemple de notre commun maître et ami, M. PRZYLUSKI : elle a su tirer de son effacement l'une de ces figures grises et ambiguës de la tradition pālie, l'un de ces personnages épisodiques, gandharva, moine errant, vil mercenaire, en qui la méthode comparative fait soudain reconnaître d'importants personnages, voire les plus grands dieux, mais travestis, rapetissés à la taille d'homuncules. Ce n'est pas un petit miracle que de voir de la sorte s'animer peu à peu la monotonie des *sutta* !

Je n'en suis que plus fâché d'avoir à relever dans ce chapitre quelques traces d'une précipitation de jugement dont la traduction et l'édition sont si heureusement exemptes. Selon M[lle] L., Mañjuçrī aurait le premier coiffé la tiare à cinq pointes dans l'iconographie bouddhique, et cette mode se serait progressivement étendue à « d'autres divinités ». L'histoire du diadème à cinq pointes me semble difficilement réductible à cette vue sommaire, même à s'en tenir au bouddhisme. D'autres bodhisattva se le voient attribuer dès une haute époque. Dans cette histoire, qui reste à faire, qu'il y ait place pour un important chapitre de Mañjuçrī, M[lle] L. le fait bien voir ; ce n'est pourtant qu'un aspect du problème. L'embarras de M[lle] L. commence quand elle rencontre des Mañjuçrī qui n'ont plus cinq, mais trois « pointes », parfois une seule. Elle se tire d'affaire en posant que « le nombre cinq et les mots signifiant pointe sont *séparément ou associés* des attributs constants de Mañjuśrī ». M[lle] L. avance là une naïveté. Le nombre cinq, le nombre trois et le nombre un, ainsi que les « pointes » sont d'ailleurs bien plus simplement et généralement « associés » aux diadèmes royaux par la tradition vestimentaire indienne, comme l'atteste notamment Varāhamihira, *Bṛhat-Saṃhitā*, XLVIII, 5, décrivant les *paṭṭa* :

---

(1) A. FOUCHER, *op. cit.*, II, p. 94-95 et fig. 7.

(2) On peut maintenant consulter sur ce point le *Hōbōgirin*, s. v. *Bon*, p. 114, col. 1, p. 115, col. 2, et p. 116, col. 2.

pañcaçikho bhūmipateś triçikho yuvarājaparthivamahiṣyoḥ ekaçikhaḥ sainyapateḥ...

« A cinq pointes [le diadème] du Roi, trois pour ceux du Prince et de la Reine, une à celui du Commandant en Chef » [1].

La coiffure à cinq pointes est ainsi celle des rois, celle à trois pointes distingue le prince héritier : il est normal de les voir attribuer l'une et l'autre à un bodhisattva souvent nommé « le Prince Royal », *kumāra* [2]. On voit également que la tradition indienne commune donne quelques lumières sur le diadème à pointe unique. Quant au nombre cinq, c'est moins « un attribut constant de Mañjuśrī » que le symbole des cinq Jina. Je n'ignore pas que Mañjuçrī a des attaches avec les Jina : encore n'est-il pas le seul. Mlle L. a donc soulevé une question très intéressante, mais en croyant à tort la saisir à son état primaire. En fait, il ne s'agit que de dérivations secondaires, d'ailleurs d'une incontestable importance.

L'*Introduction* (p. 3-16) témoignait déjà d'une certaine partialité en faveur du kumāra. Mlle L. s'est même crue en mesure d'affirmer que « le culte de Mañjuśrī a dû précéder dans l'Inde celui d'Avalokiteśvara » (p. 13). Pour ma part, j'avoue que je ne serais pas sans inquiétude s'il me fallait énoncer une proposition de pareille envergure à la page 13 d'un travail, quand il n'en reste que trois pour terminer tout l'exposé. Quelles sont les preuves de Mlle L. ? Le catalogue de NANJIO fournit les titres de quelque 1.500 ouvrages traduits en chinois antérieurement au XIIe siècle de notre ère. 86 de ces titres — ce qui est peu — contiennent le nom de Mañjuçrī ou celui d'Avalokiteçvara. Mlle L. en a dressé la table comparative, qui montre « que dès la dynastie des Han postérieurs (A. D. 25-220) et jusqu'au douzième siècle les Chinois ont traduit sans interruption des *sūtra* présentés sous l'invocation de Mañjuśrī tandis que leur zèle ne s'est vraiment exercé sur les *sūtra* annoncés sous le nom d'Avalokiteśvara qu'à partir du VIIe siècle » (p. 10).

Mlle L. ne pouvait passer sous silence une première objection : « aux grottes de Long-men, qui ont été aménagées du VIe au VIIIe siècle de notre ère, les inscriptions relevées par Ed. CHAVANNES ne mentionnent pas une fois Mañjuśrī, tandis qu'Avalokiteśvara est, avec Amitābha, la divinité la plus populaire : il est nommé dans quatre-vingts inscriptions » (p. 12). Mais l'objection entrevue est aussitôt détournée avec une incroyable adresse : Mlle L. l'a même captée et s'en sert à l'appui de sa thèse. De ce qu'elle voit à Long-men, elle déduit que les Chinois n'avaient pas Mañjuçrī en vénération particulière, en dépit de quelques traditions qui mettent en Chine ce bodhisattva. Si donc ils ont surtout traduit des « sūtra de Mañjuśrī » au moment même où à Long-men leurs sculpteurs ne connaissaient qu'Avalokiteçvara, il faut, dit-elle, en conclure que c'est dans l'Inde même, d'où provenaient les textes originaux, que le culte de Mañjuçrī l'emportait à date ancienne sur celui d'Avalokiteçvara, « ce qui explique suffisamment la fréquence du nom de Mañjuśrī dans les plus anciens *sūtra* traduits en chinois ». Mlle L. ne s'est pas avisée que si c'est de l'Inde que tout

(1) Ed. SUDHĀKARA DVIVEDI, Vizianagram Sk. Series, vol. X, Benares, 1895-1897, p. 605, cf. H. KERN in *JRAS.*, vol. 6, 1872, p. 80.

(2) Noter cependant qu'à Touen-houang la coiffure princière de Siddhartha paraît être à *quatre* pointes (A. WALEY, *Catal. Painting of T. H.*, p. 118, 126).

procède — j'aimerai mieux : du monde indo-iranien — la prédominance d'Avalokiteçvara à Yun-kang et à Long-men conduirait, de son côté et en vertu du même raisonnement, à une hypothèse diamétralement opposée à la sienne : en Chine et, comme on pourra l'en inférer, d'abord dans l'Inde, Avalokiteçvara s'affirmerait avant Mañjuçrī. J'avoue que les sculptures de la Chine du Nord sont postérieures aux premiers travaux des traducteurs. Ce conflit de déductions n'en enseigne pas moins qu'il y aurait imprudence à former une opinion définitive sur la popularité d'un bodhisattva en la fondant sur une coutume relativement accessoire comme celle qui introduit son nom dans les titres des sūtra.

M[lle] L. a-t-elle assez fait la critique de ses témoignages ? Sa liste ne comprend pas seulement, comme elle le donne à entendre, « des ouvrages consacrés à Mañjuśrī », mais aussi nombre de sūtra « prêchés sur sa demande » (1), ce qui est tout autre chose. Peut-être aura-t-on là la clef de la difficulté. Mañjuçrī, plus directement lié à l'appareil de la prédication, l'emporte dans le canon, mais surtout dans les titres, les sous-titres et les introductions de sūtra (cf. *Lotus de la Bonne Loi*, etc.). Avalokiteçvara, sans doute plus intimement lié aux croyances eschatologiques, l'emporte par contre à Yun-kang et à Long-men, où tant de fondations pieuses s'assignent expressément pour but l'obtention d'une naissance au Paradis. Ces deux catégories de témoignages ne se recouvrant pas nous laissent donc dans une égale impossibilité de départager les deux bodhisattva, quant à l'ancienneté et l'étendue de leur rôle dans l'ensemble de la religion. Si je ne me suis pas abusé en croyant retrouver dans les grandes scènes des grottes chinoises l'image de la prédication du *Lotus de la Bonne Loi* (2), on rencontrera une confirmation de ce que j'avance ici dans le fait que le *Lotus* est justement prêché « sur la demande de Mañjuçrī », du moins en ce qui concerne l'enseignement ésotérique (3). Les deux bodhisattva étaient donc l'un et l'autre partout présents dans le bouddhisme de Long-men, mais ils apparaissent plus ou moins en relief selon les circonstances et selon les fins poursuivies par les fidèles.

Il n'est pas difficile de montrer qu'il en va réciproquement de même dans les textes. Pour le *Saddharmapuṇḍarīka*, M[lle] L. note simplement que « dans les plus anciennes couches de rédaction. . . Mañjuśrī est nommé tandis qu'Avalokiteśvara ne l'est pas ». Le fait est cependant qu'Avalokiteçvara joue un rôle important dans toutes les recensions qui nous sont parvenues. Je veux bien que le chapitre xxiv, l'*Avalokiteçvarabodhisattvasamantamukhāparivarta* soit une addition comme le pensait Kern, encore que le *Lotus* soit singulièrement plus complexe que ne l'a cru son illustre traducteur. Il est bon toutefois de rappeler que l'incorporation en était effectuée dès l'époque des Tsin Occidentaux (265-316), quand fut rédigée la version chinoise de Dharmarakṣa (Nj. 138).

M[lle] L. avoue qu'elle n'a pas essayé « de prouver que le culte d'Avalokiteśvara n'existait pas dans l'école mahāyāniste antérieurement au V[e] siècle de notre ère » (p. 13). Mais pourquoi faut-il qu'elle ait ajouté : « cette démonstration, on ne pourrait la

---

(1) 文殊師利問...經 ; cf. Nanjio, 112, 251 (les deux exemples les plus anciens dans la liste de M[lle] L.), 238, 1191, etc.

(2) Cf. *BEFEO.*, XXVIII (1928), p. 210 sq.

(3) *Ibid.*, p. 178.

faire avec certitude qu'après avoir dépouillé tous les textes chinois »? Croit-elle avoir commencé à administrer la preuve? Croit-elle qu'il ressort si évidemment « de l'examen des textes que le culte de Mañjuśrī a dû précéder dans l'Inde celui d'Avalokiteśvara »? Quels textes a-t-elle examinés? Point n'était besoin de « dépouiller tous les textes chinois » : il n'y avait qu'à ouvrir le *Mañjuçrīparinirvāṇasūtra*, Nanjio 508, traduit sous les Tsin Occidentaux ; c'est le sixième ouvrage sur le tableau dressé par Mlle L. et je le choisis parce qu'il se rapporte véritablement à Mañjuçrī et n'est point simplement prêché à son instigation. Si l'on ne s'en tient pas au titre, voici ce qu'on y lit : « En ce temps-là le Buddha résidait à Çrāvastī dans le Jetavana, dans le jardin d'Anāthapiṇḍika, au milieu de la grande assemblée des 8.000 bhikṣu, à la tête desquels les Anciens Çāriputra, Mahāmaudgalyāyana, Mahākāçyapa et Mahākātyāyana. Là se trouvaient encore les 16 bodhisattva mahāsattva, et les 1.000 bodhisattva du Bhadrakalpa, Maitreya à leur tête et en outre 1.200 bodhisattva [venus] des autres Régions, à la tête desquels était Avalokiteçvara 觀世音菩薩而爲上首 » (1). Ce texte témoigne donc du même état des croyances que ce qu'atteste d'autre part, vers la même époque, la rédaction du *Saddharmapuṇḍarīka* utilisé pour la première traduction en chinois : à demeure auprès du Maître, des bodhisattva mahāsattva au nombre desquels on range ordinairement Mañjuçrī ; Maitreya, un peu à l'écart de leur cercle ; enfin la légion des bodhisattva transcendants conduits par Avalokiteçvara et descendus des Terres lointaines (2). Maitreya mis à part, des uns et des autres quels sont les premiers, et quels les derniers venus dans le bouddhisme? Grave problème, sur quoi l'on doit avouer que le tableau de Mlle L. ne répand qu'une lueur indécise. Ce n'est pas que ce petit tableau ne soit très ingénieux. Je crois même qu'il y aurait le plus grand profit à ce que Mlle L. poursuivît ses recherches dans la voie qu'elle a ouverte : il suffirait qu'elle évitât de s'attaquer prématurément à des problèmes d'origine première.

Mais c'est à la suite d'une remarque qu'elle a faite sur la place occupée par Avalokiteçvara dans l'ordonnance des *paṭa* que Mlle L. a cru devoir entreprendre cette excursion en plein canon chinois, où elle nous a entraînés. Le *Mañjuçrīmūlakalpa*, nous dit-elle, assigne à ce bodhisattva « une place qui ne lui est pas habituelle dans les productions tardives de l'école mahāyāniste. Sur le *paṭa* du premier type il ne doit être représenté qu'au troisième rang, après Maitreya et Samantabhadra, symétriquement à Sudhana ; sur d'autres types de *paṭa*, il est à gauche ou à droite du personnage central... » (p. 9). Je crains qu'il n'y ait ici un léger manque d'intuition iconographique. Si Mlle L. s'était figurée avec assez de vivacité la noble ordonnance des tableaux que résument un peu pauvrement ses schémas (pl. I, II), fût-ce en empruntant analogiquement traits et couleurs aux beaux albums de Sir Aurel Stein, comment devant une telle image lui eût-il échappé que l'équilibre de la composition repose sur l'égale mise en valeur, de part et d'autre du Buddha, de deux personnages principaux : Mañjuçrī et Avalokiteçvara? Sur le *paṭa* du rite supérieur (pl. I) l'un et l'autre sont

(1) *Tripiṭaka*, éd. Takakusu, vol. XLIII, n° 463, 佛說文殊師利般涅槃經, p. 480, 2.

(2) Le *Lotus* ne mentionne pas les 1.000 bodhisattva du Kalpa ; au lieu d'être réunies dès l'origine, les diverses catégories de bodhisattva y entrent d'autre part successivement en scène.

en vedette, du fait qu'ils se partagent tout le registre du bas : Maitreya, Samantabhadra sont de simples participants de l'assemblée céleste, mais Mañjuçrī et Avalokiteçvara trônent au contraire chacun au-dessus d'une montagne merveilleuse où, les yeux fixés sur eux, Yamāntaka et Tārā, leurs émanations respectives, se tiennent à leurs ordres. Le *paṭa* moyen (pl. II) n'a qu'une montagne, au milieu, mais Mañjuçrī et Avalokiteçvara, placés immédiatement à la droite et à la gauche de Çākyamuni, sont encore les seuls qu'accompagnent leurs « émanations », les mêmes que ci-dessus. Ils sont donc aussi de la sorte les seuls avec lesquels le *Mañjuçrīmūlakalpa* établisse une communication particulière, au profit du donateur et par l'intermédiaire de Yamāntaka et de Tārā. Du seul fait que le texte est placé sous l'invocation de Mañjuçrī, le *sādhaka* ne pouvait naturellement être représenté qu'auprès du ministre de ce grand bodhisattva. Il n'est pas d'autre point sur lequel Avalokiteçvara le lui cède.

Qu'en conclure, sinon que la popularité d'Avalokiteçvara était assez grande pour lui assurer, à défaut de la prééminence, du moins presque l'égalité de traitement jusque sur un domaine dévolu en propre à Mañjuçrī ? Six siècles au moins avant ces *paṭa*, c'est bien ce que montre déjà l'exorde du *Mañjuçrīparinirvāṇa*.

P. Mus.

L. S. S. O'Malley. *The Indian Civil Service, 1601-1930*. — London, John Murray, 1931 ; in-8°. 310 p.

On lira avec intérêt cette étude rapide, écrite en un style clair et simple ; peut-être ne va-t-elle pas toujours au fond des choses et se contente-t-elle le plus souvent d'informations de seconde main ; peut-être offre-t-elle généralement un caractère cursif qui lui ôte de la précision et de la solidité.

L'Indian Civil Service constitue les cadres supérieurs de l'administration anglaise aux Indes. Dans chaque district, le magistrat membre de l'Indian Civil Service a sous ses ordres ou sous son contrôle des fonctionnaires appartenant aux services civils provinciaux ou aux services techniques. Cet état-major est peu nombreux : il compte seulement 1.014 membres en 1930 (dont environ un tiers est fait d'Hindous).

L'auteur expose avec netteté les étapes de la formation de ce service. Les employés de la Compagnie des Indes qui se consacraient à l'administration furent groupés en un Service civil en 1793 par Warren Hastings. Depuis cette date, avec des modifications de détail, ce service s'est maintenu, avec un recrutement de plus en plus choisi (d'abord recrutement au seul choix des Directeurs ; puis préparation des futurs « Civilians » au Collège spécial de Haileybury, où l'on entrait sur simple recommandation, de 1806 à 1857 ; enfin recrutement au concours à partir de 1858).

Les premiers temps furent pénibles : de 1762 à 1784, sur 508 employés civils de la Compagnie au Bengale, 150 moururent. Encore est-on loin de la mortalité du XVIIe siècle : on évaluait la vie moyenne d'un Européen à Bombay à deux moussons.

L'auteur a fait partie de l'Indian Civil Service ; et il exprime l'opinion générale de ce service en déclarant que celui-ci traverse une grave crise. C'est une crise de recrutement et plus encore une crise de confiance : nombreux sont ceux qui se retirent avant l'âge de la retraite ; le feu sacré semble abandonner ce service, autrefois si plein de zèle. Et cela, d'après l'auteur, s'expliquerait par plusieurs raisons : d'abord parce que les troubles sont dans beaucoup de régions trop fréquents, et

rendent la vie de l'administrateur impossible, puisqu'on ne lui donne pas les moyens et la liberté de les réprimer ; parce que les traitements sont insuffisants ; enfin parce que les administrateurs sont de plus en plus dépouillés de leur autorité. Avec les réformes récentes en effet le pouvoir administratif est passé en bonne partie aux conseils de district et aux municipalités élus : vis-à-vis de ces corps élus, l'administrateur n'a aucun pouvoir, sinon celui de donner des avis, que les politiciens locaux sont résolus à ne pas écouter ; l'administrateur doit assister les bras croisés au glissement vers le chaos et la banqueroute de l'édifice construit par ses prédécesseurs (d'après un rapport du gouvernement de Bihar et d'Orissa pour 1927). Une telle situation est décourageante. Voilà quel serait, selon M. O'MALLEY, l'état d'esprit des membres de l'Indian Civil Service.

Pierre GOUROU.

Bibliographie bouddhique. II, mai 1929 – mai 1930, par A. J. BERNET KEMPERS, G. L. M. CLAUSON, Nalinaksha DUTT, Jan JAWORSKI, M. LALOU, L. de LA VALLÉE POUSSIN, E. J. LÉVY, Robert LINGAT, K. OKAMOTO, Jean PRZYLUSKI, Otto STEIN, E. TOMOMATSU, Paul TUXEN, James R. WARE. — Paris, Geuthner, 1931, gr. in-8°, IX-97 pp. (Buddhica, Deuxième série : Documents, tome V.)

Le deuxième volume de la *Bibliographie bouddhique* mérite les mêmes éloges et appelle les mêmes critiques générales que le premier (cf. *BEFEO.*, XXX, p. 450). Il apporte une intéressante innovation, sous la forme d'une « bibliographie rétrospective » consacrée cette année à *L'Œuvre de Léon Feer*.

La bibliographie générale présente des lacunes. En voici quelques-unes ; on pourrait certainement allonger la liste.

Georges MASPERO, *Un empire colonial français. L'Indochine*, Paris et Bruxelles, G. Van Oest, 1929-1930, 2 vol. in-4°, contient dans le premier volume un chapitre sur les religions où il y a quelques renseignements sur le bouddhisme. Parmi les nouvelles éditions de textes, il y aurait lieu de citer les deux volumes de la *Pāli Text Society* parus pendant la période mai 1929 – mai 1930 : *Samantapāsādikā*, BUDDHAGHOSA's *commentary for the Vinaya Piṭaka*, edited by J. TAKAKUSU and M. NAGAI, vol. III, et *Manorathapūraṇī, commentary for the Aṅguttaranikāya*, edited by M. WALLESER and H. KOPP ; — ainsi que le volume suivant de la *Bibliotheca Buddhica* : *Abhisamayālaṅkāra-prajñāpāramitā-upadeśa-śāstra. The work of Bodhisattva* MAITREYA, edited, explaned and translated by Th. STCHERBATSKY and E. OBERMILLER. Leningrad, Acad. des Sciences, Bibl. Buddh., XXIII. Fasc. 1, Introduction, sanskrit text and tibetan translation, 1929.

Dans la section « Archéologie, Epigraphie », je note l'absence de K. de B. CODRINGTON, *An introduction to the Study of Mediaeval Indian Sculpture*. London, Goldston, 1929 ;

Sir Aurel STEIN, *On Alexander's track to the Indus*. London, Macmillan & C°, 1929 ;

T. N. RAMACHANDRAN, *Buddhist sculptures from a Stūpa near Goli village, Guntur district*. Madras, Govt Press, 1929 (Bull. of the Madras Govt Mus., New ser., Gen. section, vol. I, Pt 1) ;

Sten Konow, *Kharoṣṭhi inscriptions, with the exception of those of Asoka* (= Corpus inscriptionum indicarum, vol. II, pt 1), Oxford, Clarendon, 1929.

Pour l'Extrême-Orient, la bibliographie la plus complète est celle du Siam, grâce à la collaboration de M. Lingat. Celle de Birmanie semble assez lacunaire : je ne suis malheureusement pas en mesure de la compléter, sauf par R. Halliday, *Gavampati, Talaing text*, Moulmein, 1929, Burma Research Society.

Depuis quelque temps, grâce au développement de la Bibliothèque Royale et de l'Institut bouddhique, le Cambodge se met à publier : par l'intermédiaire de Mlle S. Karpelès, il sera facile à M. Przyluski de suivre cette production et d'en faire profiter sa *Bibliographie*. Pour la période en question, je note :

Louis Finot. *Le bouddhisme, son origine, son évolution*. Traduit en cambodgien par M. Choum-Mau. Phnom Penh, A. Portail, 1929 ;

S. A. R. le Prince Damrong Rajanubhab. *Iconographie bouddhique*. Traduit du siamois en cambodgien par Préas Mahā Pitou Krasem. Phnom Penh, Imprimerie du Gouvernement, 1929 ;

Paññāsa Jātaka. Vol. I, *Samuddaghosa Jātaka* et *Sudhana Jātaka*. Traduit du pāli par le Vénérable Préas Nhéan Bavarvichéa Em. Phnom Penh, Imp. du Gouvt, 1929.

G. Cœdès.

En ce qui concerne la Chine, il conviendrait de signaler entre autres les articles et notes parus dans les publications de l'Institut de philologie et d'histoire de l'Université nationale Sun Yat-sen à Canton 國立中山大學語言歷史學研究所. Dans son Bulletin hebdomadaire 週刊, je note : les deux articles de Kou Hie-kang 顧頡剛 sur la sculpture des statues de Lo-han (Arhat) dans le Pao-cheng sseu 保聖寺 du *tchen* de Kio-tche 角直 au Kiang-sou 江蘇 ; de Yang Houei 楊惠, artiste des T'ang, au début du XIe siècle ; ils sont extraits de la *Revue mensuelle Yen-ta* 燕大月刊, t. V, nos 3-4 (1930, 5 février, p. 4-12, et 12 février, p. 1-7). Et dans sa publication intitulée *Min-sou* 民俗 « Revue ethnographique », je relève : une curieuse légende notée par Yi-mong 亦夢, de *Kouan-yin et de Kin-kiang se disputant pour avoir la première place dans un temple* (1929, 29 mai, p. 137-138) ; les notes de Ye King-ming 葉鏡銘 sur *la ferveur du culte de Buddha des habitants de Fou-yang* 富陽 (10 juillet, p. 39-41) ; l'intéressante étude de Li Cheng-houa 李聖華 sur *Kouan-che-yin (Avalokiteçvara)* 觀世音菩薩之研究 (18 septembre, p. 5-23) ; les notes de Lou Kouan-si 盧冠西 sur la *Fête de bain du Buddha au* hien *de Yong-ting* 永定縣 (22 septembre, p. 14-16) ; de Li Tche-yen 李芝衍 sur la *Fête de Yu-lan* 盂蘭會 (*ullambana*) au *tchen* de Siao-lan 小欖鎮 de Tchong-chan 中山 (p. 18-20) ; les notes critiques de Ts'ien Nan-yang 錢南揚, sur *Mou-lien (Maudgalyāyanī-putra) sauvant sa mère* 目連救母行孝戲文 (*Moku-ren Kyū-bo kō-kō ki-bun*), de Kura-ishi Take-ji-rō 倉石武四郎, traduit du japonais par Wang Fou-ts'iuan 汪馥泉 et publié dans le *Siao-chouo yue-pao* 小說月報 (7 août, p. 1-6) ; les notes de Tchang Ling-jouei 張靈瑞 sur la *Pagode de Tch'ou-mi* 出米寺 *de Ts'ang-wou* 蒼梧 au Kouang-si 廣西 (30 octobre, p. 29-30) ; de Mei-yin 梅痕 sur la *Fête ullambana célébrée par les habitants de Fou-tcheou* 福州 *à la pagode Nan-p'ou-t'o* 南普陀寺

à Amoy (4 décembre, p. 100-102); de YANG WEN-WEI 楊文蔚 sur l'histoire de *Che-fo* 石佛 « Buddha de pierre » au Yun-kang 雲岡 (1930, 9 avril, p. 17-18).

Pour l'Indochine, plus particulièrement l'Annam, il serait utile d'ajouter quelques articles parus dans la revue *Nam phong*. Partie chinoise: *Phật đệ-tử truyện* 佛弟子傳 « Biographie des disciples de Buddha », article d'un auteur inconnu, qui relate l'histoire des dix disciples intimes de Çakyamuni: 舍利舍 Çāriputra, 目犍連 Maudgalyāyana, 大迦葉 Mahā Kaçyapa, 阿難 Ananda, 阿那律 Anuruddha; 須菩提 Subhūti, 富樓那 Pūrṇa, 迦旃延 Kātyāyana, 優婆離 Upāli, 羅睺羅 Rahula (1929, octobre, n° 143, p. 36-40); la *Lettre de remerciements de Hiuan-tsang au roi de Kao-tch'ang* (1) 玄奘謝高昌王啓 (*Hiuan-tsang sie Kao-tchang wang k'i*), pour l'avoir aidé dans son voyage aux Indes et la *Préface de San tsang cheng kiao* 三藏聖教序 de l'empereur T'ai-tsong des T'ang 唐太宗 (p. 41-42). Partie annamite: *Phật giáo tổng luận*, traduction de THƯỢNG-CHI de l'article de M. J. PRZYLUSKI intitulé *Le Bouddhisme* paru dans la *Revue de Paris*, n° du 15 mars 1929, p. 321-341 (1929, septembre, n° 142, p. 213-226); *Truyện-ký một bậc cao-tăng nước Tầu, ông Đường tăng Huyền-trang* « Biographie d'un religieux éminent de la Chine, le religieux Huyền-trang [Hiuan-tsang] des T'ang », article extrait du *Thiếu niên tùng-thư* 少年叢書 (*Chao nien ts'ong-chou*) et traduit en annamite par ĐÔNG-CHÂU (p. 227-242 et octobre, n° 143, p. 374-387); *Khảo về tôn-giáo Nhật-bản* « Etude sur les religions du Japon » de ĐỒ-NAM (1930 février-mai, n°s 147-149, pp. 129-135, 265-269, 331-343 et 420-427). Nous signalons, à titre de renseignement, qu'il existe en Annam de nouvelles publications de textes chinois éditées au Tonkin et particulièrement par la pagode de Bà-đá (Hanoi, rue de la Cathédrale). Ces textes ont été copiés du *Tripiṭaka* chinois de Kyōto conservé dans la Bibl. de l'EF. par des bonzes de la dite pagode et gravés sur des planches. Cette entreprise a commencé en 1924 et les ouvrages suivants ont paru successivement: *Diệu pháp liên-hoa kinh huyền nghĩa* 妙法蓮華經玄義 (*Miao fa lien-houa king hiuan yi*) de TRẠM-NHIÊN 湛然 (Tchan-jan) des T'ang, 20 quyển (chapitres) en 10 vol., 989 f°s, 514 planches dont la gravure commencée en 乙丑 1925, a été terminée en 丁卯 1927, et qui sont conservées dans la pagode de Hưng-long 興隆寺, village de Phúc-trinh 福整, huyện de Yên-khánh, Ninh-bình (Cf. *Trip. K.*, b. XXI, fasc. 8-10; NANJIO, n° 1535, col. 340); *Tứ phận luật tỉ-khâu-ni sao* 四分律比丘尼鈔 (*Sseu fen liu pi-k'ieou ni tch'ao*) de ĐẠO-TUYÊN 道宣 (Tao-siuan), des T'ang, 6 quyển en 3 vol., 268 f°s, planches conservées dans la pagode de Bảo-khám 寶龕寺, village de Tê-xuyên 細川, huyện de Nam-sang, Hà-nam (Cf. *Trip. K.*, Suppl. I, b. LXIV, fasc. 1); *Đại bảo tích kinh* 大寶積經 (*Ta pao tsi king*) « Mahāratna-kūṭa-sūtra » de BỒ-ĐỀ-LƯU-CHÍ 菩提流志 (P'ou-t'i-lieou-tche) (Bodhiruci) (2), 120 quyển en 24 vol.,

---

(1) Le roi de Kao-tch'ang dont il s'agit ici serait K'iu Wen-t'ai 麴文泰 qui vécut au début du VIIe siècle (voir *Kao-tch'ang K'iu che nien-piao* 高昌麴氏年表 de LO TCHEN-YU 羅振玉, f°s 11 sq.).

(2) Cet ouvrage n'est pas à proprement parler une reproduction fidèle du *Tripiṭaka* chinois; outre les préface, postface et table générale, etc., concernant sa réédition, il contient après chaque chapitre une *Etude de comparaison des variantes* existant dans les trois anciennes éditions: annamite, chinoise et japonaise, et une *Liste de mots difficiles* contenus dans ce chapitre avec explications et indication de prononciation d'après le système *fan-ts'ie* 反切.

2710 f^{os}, 1388 planches dont la gravure commencée en 丙寅 1926 a été terminée en 己巳 1929 et qui sont conservées dans la pagode de Linh-quang 靈光寺, dite Bà-đá 婆𥗍寺 à Hanoi (Cf. *Trip. K.*, b.v, fasc. 7 à b. vi, fasc. 2 ; Nanjio, n° 23, col. 9-20) ; *Thích-ca như-lai thành đạo kí* 釋迦如來成道記 (*Che-kia jou-lai tch'eng tao ki*) de Vương Bột 王勃 (Wang Pou) des T'ang, avec commentaire de Đạo-thành 道誠 (Tao-tch'eng), 1 vol., 2 + 42 + 3 f^{os}, réédité en la 3e année Bảo-đại (1928) par Nguyễn Trinh-Căn 阮楨幹 selon un ancien texte trouvé dans une pagode aux environs de Nghệ-an, planches conservées dans la pagode de Thụy-linh 瑞靈寺, village de Cự-linh 巨靈, Bắc-ninh.

Trần-văn-Giáp.

En dehors du *Mis-shū gaku-hō* 密宗學報, publié par Shin-gon-shū Kyō-to dai-gaku I-shin-kai 眞言宗京都大學而眞會, dont l'omission a déjà été signalée par M. E. Gaspardone (*BEFEO.*, XXX, p. 452), d'autres revues bouddhiques japonaises n'ont pas été dépouillées dans la *Bibliographie* de M. J. Przyluski, par exemple *Butsu-ten ken-kyū* 佛典研究, *Mik-kyō ken-kyū* 密教研究, *Buk-kyō* 佛教, etc.

Le *Gen-dai buk-kyō* 現代佛教, publié par le Dr. J. Takakusu 高楠順次郎, a été utilisé, mais on a laissé échapper les articles et notes bibliographiques de M. Y(ōshū) Tsujimori 辻森要修 : *Gak-kai sō-ran* 學界綜覽, qui sont très utiles.

Les sections 宗教 religion et 藝術 arts, etc., de la Liste des ouvrages et thèses sur l'histoire du Japon (1929-1930) 昭和四,五年國史學關係論文著書目錄 du *Shō-wa shi, go nen no koku shi gaku* kai 昭和四,五年の國史學界, publié par Yoyogi-kai 代代木會, auraient pu être mentionnées. Notons aussi l'absence de *Shō-wa shin san Koku yaku Dai-zō-kyō* 昭和新纂國譯大藏經, Tripiṭaka en japonais, nouvelle compilation de Shō-wa, publié sous la direction de M. S(hōshi) Mitsui 三井晶史, rédacteur en chef au *Shō-wa shin san Koku yaku Dai-zō-kyō Hen-shū bu* 昭和新纂國譯大藏經編輯部, Tōbō-shoin 東方書院, Tōkyō ; 宗典部 « Section des livres sacrés des sectes diverses de Bouddhisme » : vol. I, 天台宗聖典 « Livres sacrés de la secte de Tendai 天台 » (janvier 1930) ; vol. IV, 眞宗聖典 « Livres sacrés de la secte de Shin 眞 » (avril 1930) ; vol. V, 曹洞宗聖典 « Livres sacrés de la secte de Sō-dō 曹洞 » (août 1929) ; vol. VIII, 華嚴宗, 法相宗, 律宗, 融通念佛宗, 時宗聖典 « Livres sacrés de la secte de Kegon 華嚴, de la secte de Hossō 法相, de la secte de Ritsu 律, de la secte de Yūzūnenbutsu 融通念佛 et de la secte de Ji 時 » (septembre 1929) ; vol. IX, 日本支那淨土門聖典 « Livres sacrés des sectes de Jōdomon 淨土門 en Chine et au Japon » (juillet 1929) ; vol. X, 日本支那淨土門聖典 « Livres sacrés des sectes de Jōdomon 淨土門 en Chine et au Japon » (décembre 1929) ; 經典部 « Section des livres sacrés du Bouddhisme » : vol. I, 法華三經外五經 « Trois livres sacrés de Hoke-kyō 法華經, *Saddharma-puṇḍarīka-sūtra*, et cinq autres » (mai 1929) ; vol. II, 淨土三經外七經 « Trois livres sacrés de Jōdo 淨土 et sept autres » (février 1930) ; vol. VIII, 眞言三經 « Trois livres sacrés de Shingon 眞言 », 解深密經 Gejinmitsu-kyō (mai 1930) ; vol. X, 華嚴經 Kegon-kyō, Gaṇḍa-vyūha (juin 1929) ; vol. XI, 華嚴經 Kegon-kyō, Gaṇḍa-vyūha (octobre

1929) ; vol. XII, 因果經 Inka-kyō, 佛所行讃 Busshogyōsan, Buddhacarita-kāvya, 法句經 Hokku-kyō, Dharmapada (septembre 1929) ; 解說部 « Section des commentaires » : vol. I, 佛像解說 « Notes sur les statues de Buddha » (mai 1930) ; — K(ōyō) Akaino 境野黃洋, *Shi-na Buk-kyō shi no ken-kyū* 支那佛教史之研究, « Etudes sur l'histoire du Bouddhisme en Chine », 1 vol. pp. 414, Tōkyō, Kyōritsu-sha 共立社, janvier 1930 ; C(hizen) Akanuma 赤沼智善, *Kan pa shi bu shi a-gon go shō roku* 漢巴四部四阿含互照錄, The comparative catalogue of chinese Āgamas and pāli Nikāyās, 1 vol. pp. 424, Nagoya, Hajinkaku-shobō 破塵閣書房, septembre 1929.

Kim Yung-Kun.

Tibet.

Marcelle Lalou. *Catalogue du fonds tibétain de la Bibliothèque Nationale.* Quatrième partie. I. *Les Mdo-maṅ.* — Paris, Geuthner, gr. in-8°, 111 p. (Buddhica, Deuxième série : Documents, Tome IV.)

Ce premier volume de la quatrième partie du *Catalogue du fonds tibétain de la Bibliothèque Nationale* contient une analyse du manuscrit tibétain 492. Le contenu de ce manuscrit est à peu de chose près identique à celui du xylographe tibétain 509 de la Bibliothèque Nationale, et de trois autres xylographes conservés au Musée Guimet (Tibétain 107 et 105-106) et à la bibliothèque de l'Institut (3546-3547). En faisant l'analyse du B. N. 492 et en la faisant suivre d'une table de concordances des cinq textes énumérés, Mlle Lalou nous donne d'un seul coup le catalogue de cinq collections dites *Mdo-maṅ.*

« Le principal intérêt de ces recueils, nous dit-elle dans l'introduction, est leur abondance en textes dont les titres ou les colophons ne se retrouvent ni dans le Kanjur ni dans le Tanjur... Quelques colophons mentionnent des titres de tantras inconnus ailleurs... La table de concordance des cinq recueils signale des identités, des divergences, des foisonnements de textes, qui ne seront pas négligeables lorsqu'on cherchera à expliquer la composition du Kanjur. »

Ce volume de *Buddhica* est, non pas imprimé avec des caractères mobiles, mais autographié — signe certain du malheur des temps. Il est d'ailleurs d'une lecture claire et facile. Mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi l'auteur n'a pas jugé bon d'inscrire des titres en tête de chacune des divisions de son travail, sauf pour la première, intitulée « Bibliographie et abréviations ». Il faut se reporter à la Table des matières pour apprendre que le texte des pp. 2-3 est un « Avertissement », que les cinq pages qui suivent donnent la « Description des manuscrits », que le corps même de l'ouvrage (pp. 9-75) est le « Catalogue du ms. B. N. 492 », *ce qui n'est indiqué nulle part.* Le seul aspect des pp. 76 à 82 montre évidemment qu'il s'agit d'une « Table de concordances », mais pourquoi chaque colonne de cette table est-elle numérotée par une lettre double AA, BB, etc. ? mystère qui n'est expliqué nulle part. C'est de nouveau la table des matières, *et elle seule,* qui nous enseigne que les pp. 83-94 contiennent les « Notes des tables de concordances », et qui nous donne la

clef des divers index terminant le volume. Je ne vois absolument pas ce qu'il en aurait coûté de mettre des titres au début de chaque section du livre. Mais peut-être cette présentation ésotérique d'un recueil tibétain est-elle plus « couleur locale ».

G. Cœdès.

Généralités.

The Travels of Marco Polo, translated into English from the text of L. F. Benedetto *by Professor* Aldo Ricci. *With an Introduction and Index by Sir* E. Denison Ross. — Londres, Routledge, [1931], in-12, xviii-439 pp., 3 fig., 4 pl. h. t., 4 cartes. (The Broadway Travellers, edited by Sir E. Denison Ross and Eileen Power.)

L'édition critique de Marco Polo publiée à Florence en 1928 par L. F. Benedetto, et basée sur le manuscrit de Paris (Fr. 1116), marque sur les éditions antérieures un progrès considérable. Malheureusement le nombre limité des exemplaires et son prix fort élevé la rendent inaccessible au commun des mortels. Sir E. Denison Ross a donc été bien inspiré en donnant au grand public une version anglaise de ce texte capital. Cette version, œuvre de feu Aldo Ricci, a été faite sur une traduction italienne du texte français due à Benedetto lui-même et intégrant au texte de son édition de 1928 divers passages qu'il n'avait pas cru devoir y admettre, notamment des passages figurant dans les éditions de Pauthier et de Yule. La nouvelle traduction anglaise donne donc en définitive un texte plus complet, sinon plus près de l'original perdu, que l'édition de 1928.

Il est regrettable à mon sens, que l'éditeur ait renoncé à donner en note les nombreuses explications que réclame le récit de Marco Polo, et surtout les identifications des noms géographiques. Celles-ci sont rejetées dans un index et données généralement sans références. L'absence d'une table des matières est fâcheuse. Celle d'une carte permettant de suivre l'itinéraire de Marco Polo l'est encore plus.

G. Cœdès.

Stephen H. Roberts. *History of french colonial policy (1870-1925).* — London, P. S. King and son, 1929; in-8°, xiv-741 p. en 2 vol. (Studies in Economics and Political Science, n° 95.)

Le ton de cet ouvrage est donné par ce passage extrait de la conclusion (p. 677) : la politique coloniale française « est un mélange dans lequel beaucoup d'éléments ou d'influences se rencontrent d'une façon inextricablement confuse. C'est une décoction composée de beaucoup d'éléments et plus abondante que la somme de ces éléments [*sic*]. La base fondamentale est tartarinesque et quichottesque. « Il y a toujours un peu de Tartarin dans le tempérament français », s'exclame Daudet ; et dans le monde colonial, Tartarin fournit la donnée de base du tempérament français. Ajoutez-y le

marsouin Barnavaux, le type, créé par Pierre Mille, du soldat colonial, de l'homme qui a fait l'Empire colonial, — en n'oubliant pas le vaillant tirailleur indigène qui l'a aidé. Mêlez-y des administrateurs sortis de l'Ecole Coloniale, à cheval sur les règlements, rangés dans la classe B de l'*Annuaire du Ministère*, pensant rarement comme des individus sensibles, et limitant leur monde et leurs préoccupations aux actes qui peuvent leur assurer la rosette rouge de la Légion d'Honneur après trente ans de laborieux services. Bava, le type falstaffien créé par Zimmer, ne doit pas être oublié : il caractérise les politiciens et les fonctionnaires de Paris, pleins de bonnes intentions et toujours affairés, mais ne se rendant jamais compte de la réalité des choses. Viennent ensuite nombre d'éléments aromatiques, jouant vis-à-vis des éléments essentiels énumérés ci-dessus le même rôle que les extraits de fleurs mêlés à une vieille eau-de-vie dans une bonne « liqueur » : l'idéalisme de Gallieni, le dilettantisme du colon tel que nous le montre le Cassard de Randau, la brutalité atavique de Toqué, les plans parfaits et jamais réalisés de Sarraut, quelques Luigi Antonelli ou Ah Toy créateurs des seules entreprises privées et un peu de Guignol pour nuancer ce mélange de drame et de comédie. Puis agitez le tout, et neutralisez ce qui pourrait donner quelque accent au mélange en y ajoutant de nouveau un peu de l'esprit des messieurs cravatés de la rue Oudinot, remuez ce liquide avec la cuiller des intérêts industriels français (la seconde force agissante de la colonisation française), et placez le mélange dans le seul milieu où il ait sa place, — le dîner de l'existence générale de la France. »

Est-il possible de faire preuve d'un mauvais goût plus décidé, et de se tenir sur un plan aussi éloigné de l'histoire ? Le ton qu'adopte M. Stephen H. Roberts est celui du journalisme, du mauvais journalisme s'entend. Et l'impression que l'on retire de ces deux gros volumes, qui totalisent 741 pages, est bien conforme à celle que donnent ces lignes gonflées d'humour que nous avons extraites de la conclusion : ces 741 pages ne s'élèvent jamais au-dessus du plus pauvre article de vulgarisation du quotidien le plus populaire. D'un bout à l'autre cet ouvrage est superficiel, hâtif, bâclé. L'auteur a fait de vastes lectures, mais l'ouvrage fourmille d'erreurs de fait et d'appréciation. Il est d'autre part confus et mal construit, et l'auteur y multiplie les redites et les contradictions.

Ce n'est donc pas encore cet ouvrage qui nous apportera une solide histoire de la colonisation française. Et il vaudrait mieux ne pas insister davantage sur une œuvre dont la légèreté fait un triste contraste avec son aspect massif. Pourtant il ne sera pas inutile de relever certaines erreurs et de redresser certains jugements.

D'une manière générale, M. S. H. R. est fort hostile à l'esprit d'assimilation qui anime l'administration coloniale de la France. C'est là une opinion parfaitement légitime et à laquelle nous n'avons pas à redire. Il faudrait simplement qu'elle fût solidement appuyée, et exprimée en termes sereins. Une autre grande idée de l'auteur, c'est que la France a complètement échoué en Afrique du Nord, et auprès des musulmans.

Ce sont là choses graves et qui méritent qu'on s'y arrête. L'opinion courante est que ce qu'il y a de plus réussi et de plus important dans l'Empire colonial français, c'est l'Afrique du Nord, et particulièrement l'Algérie. L'auteur s'inscrit en faux contre cette opinion ; pour lui le chef-d'œuvre de la colonisation française, c'est Madagascar. Il est évident que ce sont des affirmations ridicules, purement livresques, qui ne s'appuient pas sur une connaissance directe du sujet, mais peut-être sera-t-il bon d'y insister quelque peu

Le grand reproche que M. S. H. R. fait à l'Algérie, c'est de n'être pas un Dominion. Il semble qu'il y ait là une critique qui ne mérite pas d'arrêter notre attention : l'historien constate, expose et fait comprendre et n'a pas à se livrer à des comparaisons ou à exprimer des regrets. M. S. H. R. pense d'autre part que la France a fait subir aux Algériens un épouvantable régime de violences, de massacres et de spoliations ; il en serait resté une haine inextinguible. Les faits parlent d'eux-mêmes contre de pareilles opinions : les indigènes sont maintenant deux fois plus nombreux qu'il y a un siècle, et ils sont incontestablement plus heureux : les terres cultivées par les Européens ont été obtenues non pas en dépouillant les tribus, mais en exploitant des territoires qu'un élevage nomade et une agriculture très extensive ne mettaient pas en valeur. Les indigènes sont plus riches maintenant qu'en 1830. Leur conduite pendant la guerre fut excellente ; l'élite indigène entre dans les cadres français sans rencontrer d'obstacles infranchissables. La situation en Tunisie est un peu différente : le sentiment islamique y est beaucoup plus vif qu'en Algérie ; peut-être même est-ce l'un des pays du monde où il est le plus vif. Cependant la France n'y rencontre pas de sérieuses difficultés : en tout cas, les libertés accordées en 1919 par les Italiens aux Tripolitains, et dont M. S. H. R. se réjouit comme d'un bon tour joué à la France, n'ont jamais été prises au sérieux ; on sait d'ailleurs, ce que M. S. H. R. ne dit pas, que tout cela a été supprimé et que la Libye connaît maintenant le régime le plus sévère d'autorité.

Enfin la France aurait échoué en Algérie pour une autre raison : parce que des noyaux étrangers hostiles s'y seraient créés. Erreur : les Espagnols entrent sans difficulté et même avec joie dans la nationalité française et les Italiens d'Algérie ne font pas parler d'eux. Quant aux Italiens de Tunisie (pour lesquels M. S. H. R., avec beaucoup de malveillance, adopte non pas les statistiques officielles, mais les statistiques italiennes), ils sont fort tranquilles et ne demandent qu'à travailler en paix.

Il est un pays comparable à l'Algérie, c'est l'Union Sud-Africaine. Les indigènes y sont-ils mieux traités qu'en Algérie ? Les Bantous y sont fort mécontents, accablés de mépris ethnique. Les rapports entre les populations indigènes et les populations immigrés, et les rapports entre les populations blanches elles-mêmes sont loin d'avoir l'harmonie que l'on découvre en Algérie. Tandis qu'en Algérie, il n'y a pas de guerre de races, la lutte entre Boers et Anglo-Saxons n'est-elle pas un des gros problèmes de l'Afrique du Sud ? Enfin si l'on compare la politique de la France en Afrique du Nord à la politique indigène suivie par d'autres peuples en pays tempérés, n'apparaît-il pas que la France n'a jamais rien fait d'équivalent à l'extermination des Tasmaniens, au massacre des Australiens et des Peaux Rouges ? Il ne semble pas que l'Afrique du Nord française, et plus particulièrement l'Algérie, soit un échec.

Sur l'Indochine française, l'auteur fait un exposé pâle et relativement correct. Quelques erreurs: François Garnier au lieu de Francis Garnier (p. 424). Il n'y a de *tổng-đốc* que pour certaines grandes provinces, et non pas dans toutes les provinces, « les préfectures et les sous-préfectures » (p. 435). On demande à saisir la différence qu'il y a entre province et préfecture. Il n'y a pas de Résidents généraux en Indochine française, mais des Résidents supérieurs (p. 432). Pas un mot sur les grands travaux d'hydraulique agricole réalisés en Cochinchine centrale et occidentale et qui ont seuls permis l'accroissement des exportations de riz (p. 447). La carte de la p. 453 est grossièrement inexacte. Contrairement à ce que dit l'auteur (p. 482), l'Indochine française est bien

loin d'être le deuxième pays producteur de riz dans le monde. Hưng-yên a bien été fréquenté par des navires hollandais au XVIIe siècle, mais cela prouve que les navires de cette époque étaient plus petits que les navires d'aujourd'hui, et non pas que le delta tonkinois a gagné, en deux siècles, tout le territoire compris entre Hưng-yên et le rivage actuel. Nous n'indiquerons pas les erreurs de détail que nous avons relevées dans les autres parties du livre ; cela nous mènerait trop loin.

Pierre Gourou.

Dr. A. D. A. de Kat Angelino. *Le Problème colonial*. Traduction de E. P. van den Berghe. — La Haye, Martinus Nijhoff, 1931, 2 vol. in-8°, xvi-502 et xii-791 pp.

M. le Dr. A. D. A. de Kat Angelino a consacré au « Problème colonial » deux gros volumes, formant un total de douze cent quatre-vingt treize pages grand in-octavo. Le premier volume (cinq cent deux pages) examine « principes et méthodes » ; les Indes Néerlandaises font l'objet du second volume, le plus important (sept cent quatre vingt onze pages). La présentation typographique est fort belle, le papier d'une remarquable qualité ; cette publication est tout à fait à l'honneur de la maison d'éditions Martinus Nijhoff, de La Haye.

Les dimensions de l'ouvrage de M. le Dr. A. D. A. de K. A. sont donc imposantes, et c'est avec respect, avec un respect mêlé de la satisfaction joyeuse que nous éprouvions à nous instruire plus solidement sur les Indes Néerlandaises, que nous avons ouvert ces deux volumes. Il nous est impossible de cacher que nous avons subi une légère déception ; ces gros volumes, destinés par leurs dimensions à des spécialistes des questions coloniales ou extrême-orientales et non pas au grand public, sont extrêmement pauvres en contenu solide. La méthode de l'auteur consiste à se lancer dans de longues dissertations à propos de questions coloniales, dissertations où il développe une remarquable aptitude à accumuler les phrases de même signification et les propositions abstraites, mais où il évite toujours soigneusement d'exposer avec détails le sujet même dont il parle ; ce sujet, il le suppose connu, mais les lecteurs français, auxquels cette traduction est probablement destinée, n'ont pas une connaissance très approfondie de l'organisation des Indes Néerlandaises dans les domaines politique, social, économique, et ils ne peuvent suivre l'auteur. Celui-ci expose d'ailleurs sa méthode dans ces termes (p. 458 du second volume) : « Il n'est pas possible et il ne serait guère utile de décrire, en détail, l'organisation, les fonctions, la réglementation électorale, etc., des communautés autonomes issues de la réforme administrative. Nous ne donnerons sur ce sujet que quelques indications de faits, en nous référant, pour le reste, aux publications spéciales et aux ouvrages traitant de cette matière. » C'est d'un bout à l'autre de l'ouvrage que M. le Dr. A. D. A. de K. A. estime qu'« il n'est pas possible » et qu'« il ne serait guère utile de décrire en détail ». Nous nous permettons de penser, nous qui voulons nous instruire et nous faire une opinion personnelle, que ce sont au contraire les faits, le détail, qui importent avant tout. Ouvrage donc beaucoup moins utile que son apparence le ferait croire, gâté par le défaut de précision et un langage extraordinairement redondant et abstrait, qui fait une débauche de mots comme dynamisme et synthèse.

Il est probable que l'auteur n'a pas été servi par son traducteur ; celui-ci a laissé passer dans sa traduction trop de phrases mal construites ou incorrectes ; mais il semble que le traducteur ne soit pas entièrement responsable du caractère nuageux, insaisissable de la majeure partie de cet ouvrage ; ce remarquable résultat a été obtenu par une efficace collaboration de l'auteur et du traducteur. On nous permettra de donner quelques exemples, mais l'on voudra bien croire que ce sont là vraiment des exemples rendant compte du ton réel de l'ouvrage et non pas des passages exceptionnellement verbeux et obscurs. P. 98 (1er volume) : il faut que l'esprit « dynamique » de l'Occident s'adapte à l'ordre social (?), puis à l'ordre spirituel (?) qui comporte « une intensification du dynamisme proportionnée à la nouvelle ampleur d'horizon, dans les élancements (*sic*) des cœurs vers le zénith spirituel de la régénération et de l'idéal progressif, par les voies de la perfectibilité morale et intellectuelle, sociale, économique et politique, technique et matérielle ». P. 117 (1er volume) : l'Ame de l'Orient et l'Esprit de l'Occident « témoignent de cette puissance de vie qui échappe à la tyrannie de la matière, parce qu'elle sait se créer, en s'appuyant sur le sentiment de la distance et en s'élevant par le pouvoir de déférence, un horizon social et un zénith spirituel ». Le chapitre IX a pour titre : « Les gouvernes de l'Avenir », et voici des sous-titres : « Le bon combat de la synthèse », « Première gouverne : l'amplification de l'orbite de l'existence ». P. 306 (2e volume) : « L'Etat se présente à nos yeux comme un moyen et un but à la fois, comme l'organe par excellence de la société vivante et comme son moteur central. Nous n'en devons pas moins rester attentifs à la vraie nature des rapports réciproques. Nous serons alors amenés à voir de nouveau dans la société, avec son activité consciente, sa composition diversiforme, ses tensions spirituelles et morales, le sol continuellement remué d'où surgissent, parmi tant d'autres productions, aussi bien la notion de l'Etat que son organisation », etc. Tout cela, mis en français simple et clair, perd les trois quarts de sa longueur, et se réduit à quelques banalités.

La responsabilité du traducteur apparaît entière dans d'autres passages ; signalons les quelques détails que voici dans le premier volume : tardiveté (p. 6), insurrection des Sepoys (p. 58 ; le français est Cipayes), si pas toujours (p. 82), le recueillement des souvenirs (p. 82), n'incrimine pas ce principe (p. 103 ; pour « ne ruine pas . . . »), si pas à l'observateur (p. 174). Dans le second volume, on peut entre autres signaler les incorrections et bévues suivantes, parmi des milliers d'autres (nous n'exagérons en rien en donnant cette évaluation, chacune des 1293 pages de l'ouvrage ayant sa coquette part de gaucheries et d'incorrections) : Aleppo (p. 4 ; nous disons Alep), elle n'était pas intentionnée (p. 6), « La Compagnie avait acquis le pouvoir des clefs » (p. 6), les fonctionnaires sont nommés et « démis » (p. 30), le Gouverneur général devait « s'évertuer à tenir toutes les cordes » (p. 58), « plusieurs dizaines de mille d'habitants . . . que leurs capacités intellectuelles permettent de remplir des fonctions administratives » (p. 326), « nonobstant l'existence momentanément encore inconfirmable de » la collectivité indo-néerlandaise unitaire (p. 335 ; traduit en français, cela doit vouloir dire : bien que la collectivité . . . n'existe pas encore), prêts usuriers (p. 362), etc., etc. Tout cela est évidemment grave ; mais il ne faut pas exagérer la part du traducteur dans les faiblesses de cet ouvrage ; il a la pleine responsabilité des incorrections et de la lourdeur et de l'obscurité de la forme, mais il n'est pas responsable de l'étourdissante logomachie que constitue le texte lui-même.

Dans le premier volume l'auteur examine bien moins le problème colonial que le problème des rapports entre l'Occident et l'Orient. L'Indochine française n'est guère connue de l'auteur, qui ne fait allusion à elle qu'à deux reprises, dans ce premier volume, aux pages 363 et 378, d'après l'ouvrage de Sir Hesketh Bell dont nous rendons compte ici même. Il n'y a rien à retenir de cette confrontation de l'Orient et de l'Occident ; elle conduit l'auteur à conclure que la domination occidentale cessera quand les peuples orientaux seront mûrs pour une vie démocratique, c'est-à-dire quand on n'y trouvera plus d'illettrés, quand les communautés villageoises seront fortes, quand la vie économique sera prospère, quand il existera une bonne classe moyenne. Mais n'y a-t-il pas quelque naïveté à se réclamer de l'idéal démocratique à une époque où, dans des nations indépendantes, cet idéal est foulé aux pieds ? Nous ne voulons pas dire par là que nous méprisons cet idéal, mais qu'il est peut-être singulier de donner comme condition de l'émancipation des peuples colonisés une évolution démocratique avancée, alors que dans nombre de pays indépendants la démocratie est ruinée et méprisée.

On chercherait en vain dans le second volume une étude précise et poussée de la Compagnie Néerlandaise des Indes Orientales, non plus que du système van den Bosch ; celui-ci est traité en quelques lignes vagues du 1er volume (p. 27). L'on n'y trouvera pas non plus une étude de la vie économique : celle-ci est vaguement esquissée en sept pages (sept pages sur sept cent quatre vingt onze ! p. 318-325). L'on y trouvera des dissertations de style abstrait sur des sujets sociaux et politiques, groupées artificiellement en chapitres aux titres vagues.

Il faut être reconnaissant à l'auteur d'avoir pourvu chaque volume d'un index ; la consultation de ces deux volumes en sera rendue plus facile. Signalons cependant que ces index ne sont peut-être pas complets : on chercherait en vain dans l'index le nom de la ville de Balikpapan cité p. 73 du premier volume ; c'est d'ailleurs avec la plus grande surprise qu'à la fin de l'énumération des grandes villes modernes de l'Orient, énumération fort arbitraire qui comprend les villes de « Chang-Haï, Hongkong, Saïgon, Singapour, Osaka, Yokohama, Kobé, Dairen, Harbin, Canton, Hankow, Bombay, Calcutta, Soerabaïa », on trouve le nom de Balikpapan, localité sans importance de Bornéo.

P. G.

Sir Hesketh Bell. *Foreign colonial administration in the Far East.* — London, Edward Arnold and C°, 1928, in-8°, XII-307 p.

L'objet du livre n'est pas aussi vaste que le titre pourrait le faire croire. L'auteur étudie seulement les Indes Néerlandaises et l'Indochine française. Il n'examine pas l'administration coloniale anglaise dans la Malaisie, le Nord de Bornéo, et à Hong Kong, ni l'administration portugaise à Timor et à Macao, ni l'administration américaine aux Philippines, ni l'administration japonaise à Formose.

L'Indochine française absorbe la plus grande partie de l'ouvrage (176 pages sur 301). L'auteur l'examine à de nombreux points de vue, tout en concentrant surtout son attention sur les questions administratives ; les jugements qu'il porte sont ceux d'un

technicien, car Sir H. B. est un administrateur colonial anglais : et le principal intérêt de cet ouvrage réside en effet dans les nombreuses comparaisons qu'établit l'auteur entre les institutions et les méthodes coloniales de la France et de la Grande Bretagne.

L'auteur est assez bien informé des choses indochinoises ; il lui arrive de commettre des erreurs de fait, mais on ne saurait guère lui en vouloir, car elles sont attribuables non pas à lui-même, mais aux sources officielles d'information, qu'il a dû inévitablement consulter. S'il écrit que le Tonkin se consacre plus à l'industrie qu'à l'agriculture, que ce pays tire ses revenus de ses mines et de ses usines de ciment, de phosphates et de tannerie (p. 131) beaucoup plus que de ses rizières, il doit cette erreur à des brochures de propagande publique et privée ; il y aurait mauvaise grâce à lui imputer des erreurs qui n'appartiennent qu'à ses sources. Mais Sir H. B. est bien au courant du mécanisme de l'administration indochinoise, et ne commet pas à ce sujet d'erreurs dignes d'être notées.

Il juge cette administration en termes favorables, et l'on ne peut que se féliciter de voir ce spécialiste porter des appréciations flatteuses sur l'administration indochinoise ; il la considère dans l'ensemble comme active, compétente, honnête. Il note bien des différences entre les administrations anglaise et française, mais ne remarque pas de supériorité bien évidente au compte de celle-là. Il est frappé de l'attitude si opposée adoptée par les Anglais et les Français à l'égard des populations coloniales, ceux-là distants et froids, ceux-ci accessibles et cordiaux. Contrairement à une idée répandue, l'auteur estime que les administrateurs indochinois n'ont rien à envier sous le rapport matériel à leurs collègues des colonies anglaises : les chefs de province lui paraissent beaucoup plus généreusement logés, meublés, que les administrateurs anglais de même grade.

L'auteur estime trop poussée la centralisation des affaires coloniales à Paris. Il décrit avec soin le complexe organisme de direction que constituent le Ministère des Colonies, l'Agence générale des Colonies, le Conseil supérieur des Colonies, mais cette organisation complexe lui paraît prêter à quelques critiques : « les réunions de ces conseils sont rares, et l'existence même de ces conseils est mal connue de ceux qui s'intéressent aux colonies. Il y a trop de membres, et pas assez de concentration effective... L'influence des intérêts particuliers est trop évidente dans ces conseils... L'impression est que les financiers et les politiciens de Paris ont sur l'administration de l'Indochine beaucoup plus d'influence qu'ils n'en devraient avoir. » L'auteur s'étonne, peut-être à juste titre, de l'abondante flore de journaux et de revues coloniaux qui s'épanouit à Paris : le total de ces publications égalerait largement celui des publications de même nature que l'on imprime en Angleterre.

En parcourant cette étude consacrée à l'administration coloniale, il est peut-être un peu inattendu, mais fort agréable, de lire au détour d'une page (p. 278) que l'œuvre accomplie par l'Ecole Française d'Extrême-Orient à Aṅkor est « almost beyond praise ».

P. G.

Albert Sarraut. *Grandeur et servitude coloniales.* — Paris, Editions du Sagittaire, 1931 ; in-8°, 287 p. (Grandeur et servitude.)

M. Albert Sarraut est un technicien de l'administration coloniale. Il a gouverné l'Indochine ; ses vues personnelles sur la politique coloniale sont donc du plus haut

intérêt. L'auteur est un partisan résolu de la colonisation ; il expose ses convictions avec chaleur, en un style oratoire qui leur donne de l'envolée et leur retire peut-être un peu de précision. Il est dangereux de résumer un pareil ouvrage, car on banalise les idées qu'il contient en les dépouillant de leur forme éloquente. On se contentera de signaler quelques-uns des points les plus importants. L'on trouve dans cet ouvrage les vues classiques (grâce à M. P. Valéry) sur la situation menacée de l'Europe dans le monde ; en exportant ses techniques, l'Europe a fait naître de nouveaux centres de puissance matérielle. L'auteur expose le projet généreux d'une politique coloniale basée sur le respect des grands principes libéraux ; il exprime une répudiation totale du Pacte colonial, — pacte colonial pourtant encore en vigueur si l'on se réfère aux régimes douaniers généralement appliqués dans les diverses colonies — ; l'auteur met au point une intéressante thèse de la légitimité de la conquête et de l'occupation coloniales : la colonisation est une « œuvre de solidarité humaine », car « plus haut que tous les droits se dresse le droit de l'espèce humaine à vivre sur la planète une vie meilleure » ; or des races attardées ne tirent pas parti des richesses de leur sol et privent par là le reste du monde de ces richesses ; il faut intervenir pour aider ces populations à mettre ces richesses dans la circulation mondiale.

P. G.

Gaston Pelletier et Louis Roubaud. *Images et réalités coloniales.* — Paris, André Tournon, 1931 ; in-8°, 403 p.

L'Exposition Coloniale Internationale de Paris en 1931 a déterminé une grande floraison d'ouvrages consacrés aux colonies. Certains de ces ouvrages, quoique paraissant en 1931, sont le fruit de longues réflexions et d'un labeur mûri ; d'autres ne sont que des œuvres de circonstance que leurs auteurs ont hâtivement lancées pour profiter de l'attention du public attirée sur les problèmes coloniaux, ou pour obtenir ou essayer d'obtenir des subventions ou des souscriptions des divers gouvernements coloniaux.

C'est à cette seconde catégorie qu'appartient, semble-t-il, l'ouvrage de MM. G. Pelletier et L. Roubaud, dont nous ne nous occuperons que pour ce qui concerne l'Indochine française. L'on y trouvera, exposées pêle-mêle et dans un style sans simplicité, des notions toujours banales et souvent inexactes sur ce pays ; il serait vain de vouloir relever ici toutes les erreurs de fait, toutes les erreurs d'appréciation, toutes les lacunes dont ce livre fourmille. On se contentera d'en indiquer quelques-unes, qui donneront le ton de l'ouvrage et suffiront à montrer qu'il est de ceux qu'il ne faut pas avoir dans sa bibliothèque.

La première partie du livre est consacrée à une description rapide, empruntée aux manuels de géographie des écoles primaires, des colonies françaises. L'on apprend avec plaisir que l'Indochine française a plus de « 20.000 kilomètres carrés » de routes empierrées, que la population y est « presque entièrement concentrée dans les deltas du Fleuve Rouge et du Mékong », et que les « Thai, Malaisiens et Lolos » y forment la population des montagnes. La « France d'Asie » (on devine que c'est de l'Indochine française qu'il s'agit, comme les Indes Néerlandaises pourraient être les Pays-Bas d'Asie, la Birmanie, la Grande Bretagne d'Asie, Macao, le Portugal d'Asie) a fait en-

suite l'objet d'une étude spéciale, douée d'un plan dont la rigueur apparaîtra à la simple énumération des chapitres : « Une vision de l'Indochine française », « Les grands travaux publics en Indochine », « Le tourisme en Indochine », « L'aviation au service du prestige français ; un grand mandarin français descend du ciel », « Une visite au foyer des étudiants annamites de Hanoi ». La « vision de l'Indochine française » est la reproduction d'une description rédigée dans le style des discours officiels des gouverneurs généraux par un fonctionnaire qui fut au service de l'Indochine durant le gouvernement de M. Alexandre Varenne. On y trouvera quelques indications intéressantes : « les plateaux calcaires du Sud de l'Annam » (p. 142), le mûrier est une plante introduite par les Français au Tonkin (p. 149), les richesses minières du Tonkin sont « incroyables » (p. 149), le commerce de l'Indochine « a quadruplé depuis 1913 » (p. 154 ; mais l'on ne dit pas qu'il s'agit pour l'après-guerre de statistiques en francs-papier). Signalons en passant que ce livre prend parfois des allures de plaidoyer en faveur de M. Alexandre Varenne qui, « par la clairvoyance et la générosité, a pu, en moins de deux ans, dissiper des malentendus qui risquaient de devenir graves » (p. 132).

Le chapitre sur le tourisme est fait de citations de Boissière, F. Garnier, Bonnetain, P. Bourde, Loti. On y apprendra avec intérêt que la côte d'opale (c'est de la côte du Cambodge qu'il s'agit ; il est inutile d'essayer de comprendre pourquoi cette côte est d'opale) pourrait un jour faire concurrence à la côte d'Azur. Dans l'étude des gisements de pierres précieuses des colonies l'on a oublié de parler des saphirs de Païlin ; les charbonnages du Tonkin sont inexactement classés au point de vue géologique.

P. G.

Walter B. Harris. *East for pleasure.* — London, Edward Arnold and C^{o}, 1929, in-8°, xii-394 p., photographies, une carte.

L'on trouvera dans ce livre une relation alerte et agréable du voyage que l'auteur a fait dans l'Asie du Sud-Est. Cent pages (p. 280-378) sont consacrées à l'Indochine française. L'auteur a visité Saigon, a pris le vapeur de rivière de Mỹ-tho à Phnom Penh, a visité Aṅkor ; le chemin de fer l'a conduit de Saigon à Nha-trang ; l'auteur a voyagé en autocar de Nha-trang à Tourane, en train de Tourane à Huê. L'auteur a vu le pays, ses habitants, l'œuvre de la France avec un intérêt et une amitié qui commandent la sympathie. Il y a d'ailleurs peu de choses à dire de ce récit sans prétention ; il est honnêtement informé, ne contient pas d'erreurs. Un chapitre entier est consacré au peuple annamite : on n'y trouvera rien de neuf, mais des vues intelligentes et modérées. L'ouvrage s'achève par une étude synthétique des colonies chinoises de l'Asie du Sud-Est : ici encore l'exposé reste rapide et peu nouveau, mais il est clair et exact ; les ressemblances et les différences qui apparaissent entre les établissements chinois de la Malaisie britannique, du Siam, de l'Indochine française, des Indes Néerlandaises sont heureusement mises en valeur.

P. G.

Victor Piquet. *Histoire des Colonies françaises.* — Paris, Payot, 1931, in-8°, 350 p. (Bibliothèque historique.)

L'Indochine n'occupe dans cette histoire qu'une très faible place : de la p. 258 à la p. 281. Ces vingt-trois pages ne sont qu'un résumé insignifiant, fait d'après des ouvrages de seconde main.

P. G.

Le Domaine colonial français, suivi d'un aperçu général sur les colonies étrangères. Histoire, industrie, agriculture, mœurs, vie, coutumes, beaux-arts. — Paris, Les Editions du Cygne, 1929-1930 ; 4 vol., grand in-4°, ill. (1), t. I, xv-462 pp. ; t. II, 476 pp. ; t. III, 476 pp. ; t. IV, 476 pp.

Ces quatre beaux volumes sont destinés à répandre dans le grand public la connaissance, à tous les points de vue, « de l'œuvre coloniale des puissances civilisées et de celle de la France en particulier » (préface du Maréchal Lyautey, p. xiii). Des publicistes, des fonctionnaires, des hommes politiques se sont associés pour cette œuvre. Ils ont l'enthousiasme de leur sujet et s'efforcent de le communiquer au lecteur. Leur livre, qui se trouve ainsi être une collection d'articles détachés, contient, sur l'Indochine, les études suivantes : *Nos premiers pas en Indochine*, par Maurice Besson (t. I, p. 98-103) ; *La France impériale à Madagascar et en Indochine*, par le même (ib., p. 161-170) ; *La conquête de l'Indochine*, par le même (ib., p. 209-222) ; *L'Indochine*, le pays, les populations, les œuvres sociales, la mise en valeur, la vie régionale, par Jean Haelewyn et Pierre Kresser (t. III, p. 153-276) ; *L'art en Indochine*, par Paul-Sentenac (t. IV, p. 263-302) ; *Les produits...* (ib., passim).

L'étendue du sujet, la complexité des matières empêchent que l'ensemble de l'ouvrage puisse être de première main. Cependant, plusieurs chapitres revêtent un certain caractère scientifique et dépassent le public spécial auquel ils semblent destinés. Leurs auteurs ont su n'être ni banals ni aventureux. Ils ont des qualités qui les gardent des lieux communs ou des généralisations trop promptes.

---

(1) T. III-IV, une trentaine de photographies sont empruntées aux collections de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. — T. III, les figures 168, 169 et 170, sont reproduites, non « d'après une gravure anonyme du XVIIIe siècle », comme dit l'auteur ou l'éditeur, mais d'après deux planches du *Recueil de plusieurs relations et traitez singuliers et curieux* de J. B. Tavernier, Paris, 1681, p. 187 : « Le grand Chancelier du Royaume de Tunquin . . . », et p. 238 : « Ordre de la marche, quand la Reyne Mere ou la Reyne Regnante du Tunquin sortent de leur Palais ». — Ib., les figures 175 (Guerrier cochinchinois), 215 (Groupe de Cochinchinois jouant au dé), 242 (Offrande au dieu Fo) et 252 (Représentation théâtrale en Cochinchine), sont dessinées par W. Alexander et non par Rampoldi ou Darguez. Elles ont été reproduites pour la première fois dans *A Voyage to Cochinchina* de John Barrow, London, 1806, p. 284, 296, 308 et 328. — Ib., fig. 207, au lieu de « Chaussée d'accès à Gopura, à Angkor Thom. (Coll. Ecole Française d'Extrême-Orient) », lire : Praḥ Khǎn, gopura IV Est, vue de la chaussée des géants ; Cliché EFEO. — Etc., etc.

Mais, à côté de ces parties vraiment supérieures, il en est de médiocres, de faibles et d'insuffisantes. Si plusieurs auteurs ont fidèlement copié en certains cas les erreurs de leurs devanciers, ils ont commis, çà et là, des méprises dont on doit leur laisser toute la responsabilité. T. I, p. 101, «... Les pays du Tonkin s'étaient,... vers 1765, révoltés contre la dynastie Nguyen résidant à Hué. » Il s'agit moins de « révolte » que de rivalité entre deux familles, celle des Nguyễn et celle des Trịnh, rivalité qui, commencée en 1620, ne prit fin qu'au début du XIXe siècle ; cf. Charles B.-Maybon, *Histoire moderne du pays d'Annam*. — P. 103, « Olivier de Puymaniel », pour Olivier de Puymanel ; « Girard », pour Girard de l'Isle Sellé ; cf. H. Cosserat, *Notes biographiques sur les Français au service de Gia-long*, in *Bulletin des Amis du Vieux Huê*, 1917, p. 165-206. — P. 163, « amiral Bonnard », pour amiral Bonard ; « Le Phang », pour Lê Phụng ; « port de Balet », pour port de Balat. — P. 210, Francis Garnier a été tué le 21 et non le 22 décembre 1873 ; « Hueng-Yên », pour Hưng-yên ; « Chandor », pour Châu-đốc. — P. 211, l. 3 et 7, « Jauréguibéry », pour Jauréguiberry. — P. 321, « Hiang-Tse-Kiang », pour Yang-tseu kiang. — Ib., Francis Garnier n'a pas écrit « en collaboration avec Doudart de Lagrée » son grand ouvrage sur le voyage d'exploration de 1866-1868, dont le titre complet est : *Voyage d'exploration en Indo-Chine, effectué pendant les années 1866, 1867 et 1868, par une Commission française présidée par M. le Capitaine de frégate Doudart de Lagrée, et publié par les ordres du Ministre de la Marine, sous la direction de M. le Lieutenant de vaisseau* Francis Garnier, *avec le concours de M.* Delaporte, *lieutenant de vaisseau, et de MM.* Joubert *et* Thorel, *médecins de la Marine, membres de la Commission* [1]. — T. IV, p. 267, « ... le Siam, par traité du 23 mars 1907, rendait au Gouvernement français les provinces de Battambang, de Siemréap et de Melu Prei... ». Cette dernière est à corriger en Sisophon ; cf. R. Abor, *Conventions et traités de droit international intéressant l'Indochine*, p. 92. — P. 269, Prosper Odend'hal (et non d'Odend'hal) a été tué, non par « des fanatiques Cambodgiens », mais par des Moï Jaraï ; cf. *BEFEO.*, IV, 529 sqq. — Etc., etc.

Notons, en terminant, deux desiderata importants. D'abord, le besoin d'un index se fait impérieusement sentir. Faute d'en avoir donné un, beaucoup d'informations utiles, mêlées à la masse un peu confuse des matériaux, seront perdues pour les lecteurs qui ne pourront employer l'ouvrage que comme livre à consulter ; il est même difficile, en le lisant, tant ce défaut est sensible, de ne pas compléter à la main la maigre table placée à la fin de chaque volume. En second lieu, il serait à souhaiter que, dans une deuxième édition, l'indication des sources fût plus générale ; le livre ne contient presque pas de notes bibliographiques (la liste des « principaux ouvrages à consulter » des p. 238, 240, etc., ne suffit pas), et le lecteur d'un ouvrage semblable, quelle que soit l'érudition des auteurs, n'aime pas à toujours croire sur parole et veut qu'on l'aide à vérifier, si bon lui semble.

Nguyễn-văn-Tố.

---

(1) Plusieurs de ces erreurs reparaissent dans le dernier ouvrage de M. Maurice Besson : *Histoire des colonies françaises*, Paris, Boivin, [1931] : p. 342, « Hueng-Yen » ; ib., « C'est en refoulant une attaque de ceux-ci (les Pavillons noirs), le 22 décembre, que Garnier tombait » ; p. 343, le traité de commerce entre la France et l'Annam fut signé le 31 août 1874, et non « en avril 1875 », etc., etc.

CHRONIQUE

INDOCHINE FRANÇAISE.

Ecole Française d'Extrême-Orient. — M. G. Cœdès, directeur, a fait durant les mois de juillet-août, une tournée d'inspection en Annam et au Cambodge. A la fin d'octobre, il s'est rendu de nouveau au Cambodge où, en compagnie de ses collaborateurs, MM. Parmentier, Marchal, Goloubew et Trouvé, il a reçu à Aňkor et guidé dans les ruines, M. Paul Reynaud, ministre des Colonies. De retour à Hanoi, il s'est principalement occupé de l'aménagement du nouveau Musée et de la préparation du Congrès des préhistoriens d'Extrême-Orient. Il a dirigé la publication du *Bulletin* (tome XXXI) dans lequel il a publié un article sur *Le piédestal de Trà-kiệu* (supra, p. 201-212), une note sur la transcription du siamois (supra, p. 355-359) et plusieurs comptes rendus. Il a donné au *Bulletin of the School of Oriental Studies*, vol. VI, part 2 (*A Volume of Indian Studies presented to Professor E. J. Rapson*), un article intitulé *A propos de l'origine des chiffres arabes*. Il a pris part aux délibérations du Comité consultatif des Langues orientales et du Conseil de recherches scientifiques de l'Indochine.

— M. P. Mus, secrétaire-bibliothécaire, a secondé le directeur dans l'administration de l'Ecole et assuré en son absence l'expédition des affaires du 1er juillet au 7 septembre. Il a surveillé pendant cette période les premiers travaux d'aménagement du Musée. Il a notamment établi le plan détaillé de la salle d'épigraphie. Il a continué le dépouillement du fonds cham dont un catalogue analytique a été rédigé en collaboration avec le lettré Bô Thuận. Enfin il a établi pour le catalogue par matières de l'Ecole les fiches de dépouillement correspondant aux acquisitions de la bibliothèque de 1920 à 1924. La lacune de dix années que présentait ce catalogue se trouve ainsi presque à moitié comblée.

— M. E. Gaspardone, membre permanent, sinologue, en congé en France, a collaboré au *Bulletin* par l'envoi de plusieurs comptes rendus ; il a terminé la rédaction d'une étude sur le *Ngan-nan tche yuan* et son auteur, qui paraîtra incessamment. L'édition de ce texte a été, comme on le sait, préparée par Léonard Aurousseau ; l'étude de M. Gaspardone lui servira de préface. Titulaire d'une mission en Chine, en Corée et au Japon par arrêté du 4 juin 1931, M. Gaspardone a quitté la France à la fin de décembre 1931, se rendant en Chine par la voie transsibérienne.

— M. V. Goloubew, membre permanent, historien de l'art, est revenu en Indochine le 17 octobre 1931. Il s'est directement rendu à Aňkor afin d'y prendre un certain nombre de clichés photographiques en vue de l'impression des 2e et 3e volumes de la IIIe partie du *Temple d'Angkor Vat* (la galerie des bas-reliefs). Il est arrivé à Hanoi le 13 novembre 1931 et a secondé le directeur dans les travaux d'aménagement du Musée et la préparation du Congrès des préhistoriens d'Extrême-Orient. Il a donné au *Bulletin* un compte rendu (supra, p. 263-280).

Service archéologique.

— M. H. Parmentier, chef du Service archéologique de l'Ecole, a employé le second semestre de l'année principalement à préparer et à exécuter l'illustration de la notice du Práḥ Vihār établie au cours de trois visites en ces dernières années. Cette illustration considérable comporte, en plus d'assez nombreuses figures dans le texte, 12 planches de photographies et 31 planches de relevés-restitutions à la plume, dont plusieurs de format considérable. Cette notice avec celle du groupe de Kòḥ Ker dont seule l'illustration reste à faire, et la reprise de l'étude parue autrefois dans le *Bulletin* sur le temple de Văt Phu, constitueront une des nouvelles publications de l'Ecole consacrée à cette série si précieuse de monuments du Nord-Est qui nous conservent le souvenir de la construction antique en matériaux légers. Après ce long travail, il a repris la mise au point des notices sur les édifices khmèrs, qui doivent constituer le nouvel Inventaire détaillé des monuments khmèrs du Cambodge, appelé à compléter et à mettre à jour le travail de M. de Lajonquière. Ainsi pourra être créée une première histoire de l'art khmèr, essai que les découvertes nouvelles de monuments et d'inscriptions datées, et l'examen minutieux des édifices permettent enfin de tenter avec quelques chances de succès.

M. Parmentier a profité des excellentes dispositions de M. Paris, résident de Tà Kèv et notre nouveau correspondant, pour préparer les mêmes notices sur divers monuments de la province, les uns du début de l'art classique comme les pràsàt des Phnoṃ Tà Mau et Thma Dòḥ (11 juillet), et un autre d'art khmèr primitif que l'on croyait disparu, le Văt Bàrày (4 septembre). Il a été examiner à Tháp-mười, dans le Plaine des Joncs (4-6 août), les possibilités de dégagement d'un monument remontant peut-être au Fou-nan, mais où bien peu de choses semblent subsister ; il y a reconnu cependant une inscription que l'on supposait perdue (v. infra, p. 610).

Il a fini l'année par quelques reconnaissances dans les régions de Pursat et de Bằttaṃbaṅ, établissant encore en ces points les notices des monuments classés et faisant un inventaire détaillé de l'intéressant musée réuni dans le Văt Pô Văl de Băttaṃbaṅ par le vénérable Tûot. Enfin, il a piloté le Dr. van Stein Callenfels, inspecteur du Service archéologique des Indes Néerlandaises, dans les monuments du Cambodge méridional et les vestiges préhistoriques de la Cochinchine, puis de concert avec M. Claeys, dans la visite des édifices du Sud-Annam, partiellement, jusqu'à Huê.

— M. H. Marchal, conservateur d'Aṅkor, a dirigé les travaux sur les différents chantiers du parc d'Aṅkor. Il a fait établir par le dessinateur de la Conservation les relevés suivants : un plan des différents bâtiments, édicules ou chaussées qui viennent d'être dégagés dans l'intérieur de l'angle Nord-Est de la 3e enceinte de Práḥ Khẵn, le plan d'ensemble du Pràsàt Trapẵṅ Ropou qui vient également d'être dégagé, et celui des trois édicules du Kuṭîçvara pour lesquels il a écrit une notice descriptive architecturale. Il a préparé et exécuté les envois de pièces de sculptures qui avaient été désignées pour prendre place au Musée de Hanoi et de Phnom Penh. Il s'est également occupé de réunir parmi les pierres sculptées du dépôt d'Aṅkor Thoṃ un certain nombre de morceaux dépourvus d'intérêt archéologique ou artistique pour les proposer au déclassement, afin qu'elles puissent être mises en vente conformément à l'arrêté du 31 juillet 1931 ; la commission prévue par cet arrêté s'est réunie sous sa présidence

le 2 septembre au dépôt d'Aṅkor Thoṃ. Il a surveillé les travaux en cours du Service forestier pour l'enlèvement de la petite brousse et l'aménagement en futaie autour des principaux monuments du parc d'Aṅkor et a proposé au Résident de Siem Rāp un projet de percement de la nouvelle route devant desservir le parc d'aviation, dans l'axe même du temple d'Aṅkor Vàt devant l'entrée principale Ouest. Ce projet, ayant été accepté et suivi d'un commencement d'exécution, a permis de reconnaître la présence d'une levée de terre perpendiculaire aux douves du temple. M. Marchal a participé à la visite du Ministre des colonies à Aṅkor en octobre et, en décembre, a accompagné le Dr. VAN STEIN CALLENFELS, du Service archéologique des Indes Néerlandaises, dans sa visite des principaux temples du groupe d'Aṅkor et au site préhistorique de Saṃrôṅ Sèn.

— M. Ch. BATTEUR, membre permanent, inspecteur du Service archéologique, s'est trouvé en congé pendant tout le semestre.

— M. J. Y. CLAEYS, inspecteur du Service archéologique, conservateur des monuments de l'Annam-Champa, a continué à Huê la préparation de l'inventaire des monuments de l'Annam. A plusieurs reprises, il s'est rendu à Tourane pour vérifier la surveillance et l'entretien du Musée cham. En août, il a rejoint à Dalat M. G. CŒDÈS avec lequel il s'est rendu à Aṅkor. Il a accompagné le Directeur de l'Ecole dans ses différentes visites aux monuments du groupe, puis, revenu à Phnom Penh, il a visité avec lui plusieurs sites de la région de Tà Kèv, tels que Tà Prohm de Bàti et le Phnoṃ Čisór. Pendant son retour à Huê, il a inspecté différents monuments de l'Annam.

En septembre, M. Claeys s'est rendu à Hanoi où il a mis au point plusieurs comptes rendus et rapports, puis il est revenu à Tourane afin de faire exécuter quelques remaniements au Musée cham avant la visite du Ministre des colonies, M. P. REYNAUD. Cette visite a eu lieu le 1er novembre ; M. Claeys a également accompagné le Ministre dans sa visite des monuments et tombeaux de Huê.

Dès le début de décembre, M. Claeys est parti pour la Cochinchine, s'arrêtant en cours de route pour régler différentes questions, notamment à Phan-thiêt et Xuân-lộc. Il a ensuite été à Tháp-mười, province de Sadec, où il a exécuté quelques recherches : on en trouvera plus loin un compte rendu, avec celui des fouilles de Đức-hòa, province de Cholon, qu'il a entreprises ensuite. Dans les derniers jours du mois, M. Claeys, accompagnant le Dr. VAN STEIN CALLENFELS et M. PARMENTIER, a repris la route mandarine et la visite des différents sites chams en commençant par le dépôt du trésor royal de Tịnh-mỹ, les tours de Phố-hài et le Pō Nagar de Nhatrang.

— M. L. FOMBERTEAUX, membre permanent, conservateur des monuments du Laos, a continué les travaux de restauration du Th'at Luong de Vieng Chan (cf. infra, p. 623).

— M. G. TROUVÉ, membre temporaire, conservateur des monuments du Cambodge, a d'abord continué sous la direction de M. MARCHAL la visite et l'étude des divers monuments d'Aṅkor, afin de se familiariser avec les méthodes employées pour le dégagement et la conservation des ruines. A partir du 15 août, il a dirigé les travaux de réfection et de consolidation du Bàyon. En même temps, il a entrepris le dégagement du Pràsàt To (543) et du Spān To, situés à l'angle N.-E. du Bàrày oriental

(530). Il a commencé à rédiger une notice descriptive de ces deux monuments, avec relevés, dessins et photographies à l'appui. Il a fait en outre plusieurs tournées d'inspections sur lesquelles on trouvera plus loin quelques précisions (cf. infra, p. 616).

* * *

Assistants.

— M. Nguyễn-văn-Tố a préparé l'index général des tomes XXI-XXX du *Bulletin*, qui formera un supplément au tome XXXI. Il a surveillé l'impression des publications de l'Ecole, notamment du *Bulletin*, auquel il a donné plusieurs comptes rendus. Il a continué sa collaboration au *Pháp-viện báo, revue judiciaire franco-annamite.*

— M. Nguyễn-văn-Khoan a continué à assurer, sous la direction du Secrétaire-bibliothécaire, le fonctionnement du fonds européen de l'Ecole.

* * *

Membres d'honneur.

— M. le Dr. F. D. K. Bosch, chef du Service archéologique des Indes Néerlandaises, a envoyé au *Bulletin* un article intitulé *Notes archéologiques*, qui a été publié plus haut (p. 485-497).

— M. L. Finot, professeur honoraire au Collège de France, a continué à se tenir en contact étroit avec l'Ecole. Il a rédigé la notice nécrologique du Lieutenant-Colonel Bonifacy (supra, p. 343-346).

— M. A. Foucher, membre de l'Institut, a rédigé sur les travaux de l'Ecole de 1926 à 1930, un rapport qu'il a lu à la séance du 24 juillet de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (v. infra, p. 627).

* * *

Membres correspondants.

— Deux nouveaux membres correspondants ont été nommés par un arrêté du Gouverneur général du 27 juillet 1931. Ce sont : M. P. Paris, administrateur des Services civils, qui, en qualité de Résident de la province de Tà Kèv (Cambodge), a notablement enrichi l'inventaire archéologique de la province et a donné au *Bulletin* une note sur les *Anciens canaux reconnus sur photographies aériennes dans les provinces de Tà Kèv et de Châu-đôc* (v. supra, p. 221-224) ; et le P. F. M. Savina, missionnaire apostolique au Tonkin, bien connu par ses travaux lexicographiques sur les langues du Haut-Tonkin et de Hai-nan, dont l'Ecole Française a déjà publié un certain nombre.

— M. J. Burnay a donné au *Bulletin* une note sur *L'Or des fourmis* (supra, p. 212-213).

— M. P. Paris a continué à tenir l'Ecole au courant de ses tournées archéologiques dans la province de Tà Kév.

— M. J.-H. Peyssonnaux, conservateur du Musée Khải-định, a été chargé par décision du Directeur en date du 9 octobre 1931, de la délivrance des certificats de non classement des objets d'art indochinois exportés par le port de Tourane. Il a été chargé en outre, par décision du 2 décembre 1931, des fonctions de conservateur-adjoint du Musée cham de Tourane, en remplacement de M. Enjolras. Il a géré et entretenu la Section des antiquités chames au Musée Khải-định, créée par l'arrêté du 26 décembre 1927. Il a assuré la mise en vente pour le compte du budget de l'Ecole Française d'Extrême-Orient: 1° de moulages de sculptures chames du Musée de Tourane; 2° de représentations d'art cham, éditées en cartes postales d'après les clichés de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

* * *

— M. J. Przyluski, professeur au Collège de France, représentant de l'Ecole à Paris, a surveillé l'impression du 1er volume de la IIIe partie du *Temple d'Angkor Vat* (Mémoires archéologiques, tome II).

* * *

— Mlle M. Colani, chargée de mission, est revenue au début de juin 1931, d'une tournée au Trân-ninh (Laos). De juin à fin septembre, elle a étudié et classé l'important matériel rapporté par elle: pierre polie, céramique, perles en verre, fer, bronze, etc. (fouilles de la grotte funéraire et du pourtour des jarres voisines du village de Ban Ang). Elle a rédigé un travail sur la description des monolithes, du mobilier, etc. Elle a fait exécuter des dessins et des photographies et surveillé la mise au net de cartes, plans et croquis cotés. Du 2 octobre au 19 décembre, elle a repris dans la Plaine des Jarres ses recherches sur lesquelles il sera donné plus loin quelques renseignements (infra, p. 626).

Mlle M. Colani est rentrée à Hanoi le 19 décembre. Jusqu'à l'ouverture du Congrès de préhistoire, elle a classé et rangé au Musée les objets préhistoriques rapportés par elle à l'Ecole Française d'Extrême-Orient depuis février 1929. Elle a surveillé l'exécution de la reconstitution en ciment armé de deux couvercles de jarres, d'après ses moulages et ses croquis cotés.

— M. M. Ner, chargé de mission, a parcouru du 15 juin au 15 septembre 1931 les régions moï d'où il a rapporté un grand nombre de documents qu'il mettra en œuvre dans la thèse de doctorat ès-lettres qu'il prépare actuellement.

* * *

Section de photographie. — Au cours du 2e semestre 1931, la section de photographie de l'Ecole, dirigée par M. M. Chavanieux, a exécuté les travaux suivants:

1° Clichés. Il a été catalogué 390 clichés 18 × 24 nouveaux exécutés à l'atelier, ce qui porte le fonds à 8160 clichés 18 × 24 ; la plupart de ces clichés concernent la préhistoire et ont été faits en vue du Congrès des préhistoriens d'Extrême-Orient qui doit se tenir en janvier 1932 à Hanoi.

2° Epreuves photographiques. *a*) Afin de compléter la collection des manuscrits chams qui se compose de 2686 clichés 18 × 24, il a été tiré sur papier 1321 clichés 18 × 24. *b*) En outre, afin de faciliter les recherches des membres de l'Ecole pour leurs travaux, le Directeur a décidé de composer des albums de photographies se rapportant chacun à un seul monument ou à un seul sujet ; la section de photographie a commencé ce travail en tirant, au cours du 2e semestre 1931, 2413 épreuves 18 × 24 sur les 8160 dont se compose sa collection au 31 décembre de cette même année.

Bibliothèque. — Voici la liste des acquisitions nouvelles (1) :

Livres.

Cyrus Adler. *The International Catalogue of Scientific Literature.* Washington, Smithsonian Institution, 1905. (Reprinted from Smithsonian Miscellaneous Collections, vol. 48, n° 2.) [*Don.*]

N. Adriani. *Spraakkunst der Bare'e-Taal.* Bandoeng, A. C. Nix, 1931. (Verh. van het Kon. Batav. Gen. van Kunst. en Wetensch., Deel LXX.) [*Ech.*]

L'aéronautique militaire de l'Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931 (Exp. Col. Intern. Paris, 1931. Indochine fr. Sect. gén. Troupes de l'Indochine.) [*Dép.*]

S. Krishnaswami Aiyangar. *Manimekhalai in its historical Setting.* London, Luzac, 1928. (Madras University Special Lectures.)

Ali Muhammad Khan Bahadur. *Mirat-I-Ahmadi.* Supplement (Persian Text). Critically edited with a foreword by Syed Nawab Ali. Baroda, Oriental Institute, 1930. (Gaekwad's Oriental Series, L.) [*Ech.*]

Johan Gunnar Andersson. *Der Drache und die fremden Teufel.* Leipzig, F. A. Brockhaus, 1927.

Richard Andree. *Seltene Ethnographica des Städtischen Gewerbe-Museums zu Ulm.* Leipzig, B. G. Teubner, 1914. (Baessler-Archiv, IV, 1.)

Anesaki-Masahar. *Religious History of Japan.* An Outline with two appendices on the Textual History of the Buddhist Scriptures. Revised for private circulation from the article written for the Encyclopedia Americana. Tōkyō, 1907.

A. H. Arden. *A Companion Reader to* Arden's *Progressive Tamil Grammar.* Vol. I. Madras, Society for Promoting Christian knowledge, 1893.

---

(1) Les titres suivis de la mention [*Don*] sont ceux de livres ou de périodiques offert par le corps savant, la société, l'institution ou le service officiel qui les a fait éditer. Les autres donateurs sont l'objet d'une mention spéciale. Les publications suivies de la mention [*Ech.*] sont celles qui ont été reçues à titre d'échange. La mention « dépôt légal » [*Dép.*] désigne les livres ou périodiques envoyés obligatoirement à notre bibliothèque en exécution de l'article 26 de l'arrêté du 20 septembre 1920. Les titres qui ne sont suivis d'aucune mention sont ceux des ouvrages qui sont entrés par voie d'achat.

A. H. Arden. *A Progressive Grammar of Common Tamil.* Madras, Society for Promoting Christian knowledge, 1910.

Āryabhaṭa. *The Āryabhaṭīya of* Āryabhaṭa. An Ancient Indian Work on Mathematics and Astronomy. Translated with notes by Walter Eugene Clark. Chicago, University of Chicago Press, 1930.

Prabodh Chandra Bagchi. *Le canon bouddhique en Chine. Les traducteurs et les traductions.* T. Ier. Paris, P. Geuthner, 1927. (Sino-Indica, t. Ier.)

W. Rouse Ball. *Récréations mathématiques et problèmes des temps anciens et modernes.* Nouveau tirage de la 2e édition française traduite d'après la 4e édition anglaise et enrichie de nombreuses additions par J. Fitz-Patrick. 1ère-2e parties; 3e partie, avec additions de Margossian, Reinhart, Fitz-Patrick et Aubry. Paris, J. Hermann, 1926-1927.

Bâna. *Kâdambarî* (Pûrvabhâga). With Commentary, notes & Introduction. By M. R. Kale. 3d ed. Bombay, Gopal Narayan, 1928.

Baralâm and Yĕwâsĕf. Being the Ethiopic version of a Christianized recension of the Buddhist Legend of the Buddha and the Bodhisattva. An English Translation and Introduction, etc., by Sir E. A. Wallis Budge. Cambridge, University Press, 1923.

A. J. Barry. *Railway expansion in China and the influence of foreign powers on its development.* London, Central Asian Society, 1910. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Dr. Ferdinand Christian Baur. *Das Manichäische Religionssystem.* Göttingen, Vandenhoeck, 1928.

Johann von der Behr. *Reise nach Java, Vorder-Indien, Persien und Ceylon, 1641-1650.* Neu herausgegeben nach der zu Breslau im verlag von Urb. Spalt-Holtz im jahre 1668 Erschienenen original-ausgabe. Haag, Martinus Nijhoff, 1930. (Reisebeschreibungen von Deutschen Beamten und Kriegsleuten em dienst des Niederl. West- und Ost Indischen Komp., 1602-1797, IV.)

C. A. Bell. *English-Tibetan Colloquial Dictionary.* 2d ed. Calcutta, Bengal Secretariat Book Depot, 1920.

Shripad Krishna Belvalkar. *An account of the different existing systems of sanskrit grammar.* Being the Vishwanath Narayan Mandlik Gold Medal Prize-essay for 1909. Poona, Aryabhushan Press, 1915.

Id. *History of Indian Philosophy.* By S. K. Belvalkar and R. D. Ranade. Vol. II. *The Creative Period.* Poona, Bilvakunja Publishing House, 1927. (Under the Patronage of the University of Bombay.)

Id. *Shree Gopal Basu Mallik.* Lectures on Vedānta Philosophy delivered (december, 1925) by S. K. Belvalkar. Part 1 : Lectures 1-6. Poona, Bilvakunja Publishing House, 1929. (Under the Auspices of the University of Calcutta.)

Le Benjoin. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exp. Col. Intern. Paris, 1931. Indochine fr. Sect. écon. Inspection générale de l'Agriculture, de l'Elevage et des Forêts.) [*Dép.*]

Cel C. E. de la Poer Beresford. *Russian railways towards India.* London, Central Asian Society, 1906. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Anna Bernhardi. *Frühgeschichtliche Orakelknochen aus China.* (Sammlung wirtz im Museum für Völkerkunde zu Berlin). Leipzig, B. G. Teubner, 1914. (Baessler-Archiv, IV, 1.)

Bharavi. *Kirâtârjunîyam* (Cantos I-III). Edited with the Commentary of Mallinâtha, Prose order of the Ślokas, a Literal English Translation, Critical and Explanatory notes, and an Introduction by M. R. Kale. 3rd ed. Bombay, Gopal Narayan, 1928.

Bhartṛhari. *The Nîti and Vairâgya Śatakas of* Bhartṛhari. Edited with a commentary in Sanskrit, an English Translation and Notes by M. R. Kále. 6th ed. Bombay, Gopal Narayan, 1922.

Bhása. *Bālacarita.* Die Abenteuer des Knaben Krischna. Text herausgegeben und übersetzt von Hermann Weller. Leipzig, H. Haessel-verlag, 1922.

Charles E. Drummond Black. *A Railway from the Mediterranean to India.* London, Central Asian Society, 1909. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Frank R. Blake. *A Grammar of the Tagalog language.* The chief native idiom of the Philippine Islands. New Haven, American Oriental Society, 1925. (American Oriental Series, vol. I.)

Jules Bloch. *Aśoka et la Magadhi.* London Institution, 1931. (Bulletin of the School of Oriental Studies, London Institution, Vol. VI, Part 2.) [*Don de M. P. Mus.*]

Boas Anniversary Volume. Anthropological Papers written in honor of Franz Boas, Presented to him on the twenty-fifth Anniversary of his doctorate ninth of august nineteen hundred and six. New York, G. E. Stechert, 1906.

Bodhisattvabhūmi. A Statement of Whole Course of the Bodhisattva (being fifteenth section of Yogācārabhūmi). Edited by Unrai Wogihara. Vol. I. Tōkyō, San shūsha, 1930.

Alfred Bohner. *Wallfahrt zu Zweien, die 88 heiligen Stätten von Shikoku.* Tōkyō, Deutsche Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens, 1931. (Mitt. d. Deutschen Ges. für Natur- und Völk. Ost., Suppl. XII.)

Biren Bonnerjea. *L'ethnologie du Bengale.* Paris, P. Geuthner, 1927.

Pierre-Dumoulin-Henri Borie. *Vie du vénérable serviteur de Dieu Pierre-Rose-Ursule-Dumoulin* Borie, *évêque élu d'Acanthe, vicaire apostolique du Tonquin occidental...* suivie d'un appendice sur les missions chez les infidèles ; par un prêtre du diocèse de Tulle [Pierre-Dumoulin-Henri Borie]. 2ᵉ éd. Paris, Sagnier et Bray, 1846.

J. Magnan de Bornier. *L'empire britannique. Son évolution politique et constitutionnelle.* Paris, Albert Mechelinck, 1930.

Manindra Mohan Bose. *The Post-Caitanya Sahajiā Cult of Bengal.* Calcutta, University of Calcutta, 1930.

Boullard-Devé. *Figures d'Indochine. Annam.* Paris, Gillot, 1931.

Renward Brandstetter. *Wir Menschen der indonesischen Erde.* VII. *Das Sprechen und die Sprache im Spiegel der indonesischen Idiome und Literaturen.* Luzern, E. Haag, 1931. [*Don de l'auteur.*] Cf. supra, p. 529.

J. Brandt. *Introduction to Literary Chinese.* Peking, North China Union Language School, 1927.

James E. Bridges. *Burmese Grammar.* Rangoon, British Burma Press, 1915.

E. G. Browne. *The Persian Constitutionalists.* London, Central Asian Society, 1909. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Major C. D. Bruce. *Chinese Turkestan.* London, Central Asian Society, 1907. (Proceedings of the Central Asian Society.)

John Bucknill. *The Coins of the Dutch East Indies.* An Introduction to the study of the series. London, Spink, 1931.

A. P. Buddhadatta. *Buddhadatta's Manuals.* Part II. *Vinayavinicchaya and Uttaravinicchaya Summaries of the Vinaya Piṭaka.* Edited, for the first time in Europe, by A. P. Buddhadatta. London, Pali Text Society, 1928.

S. Khuda Bukhsh. *Contributions to the History of Islamic Civilization.* Vol. I-II. 2d ed. Calcutta, University Press, 1929-1930.

Captain F. W. Butt-Thompson. *West African secret societies, their organisations, officials and teaching.* London, H. F. Witherby, 1929.

A. de Calonne-Beaufaict. *Azande.* Introduction à une Ethnographie générale des Bassins de l'Ubangi-Uele et de l'Aruwimi. Bruxelles, Maurice Lamertin, 1921. (Instituts Solvay. Trav. de l'Institut de Sociologie.)

L. Capitan. *La préhistoire.* Edition revue et augmentée par Michel Faguet. Paris, Payot, 1931. (Bibl. scient.)

Robert J. Casey. *Four Faces of Siva.* The Detective Story of a Vanished Race. London, George G. Harrap, 1929.

Dom Ioam de Castro. *Roteiro em que se contem a viagem que fizeram Os Portuguezes no anno de 1541, partindo da Nobre Cidade de Goa Atee Soez, que he no fim, e Stremidade do Mar Roxo.* Com o sitio, e pintura de todo o Syno Arabico. Paris, de Baudry, 1833.

Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Auteurs. T. CVI. Marchan-Martimprey. Paris, Imprimerie nationale, 1931. [*Don du Minist. Instr. Publ. Paris.*]

Catalogue of the Imperial Treasures in the Shōsōin. English notes on plates in volume VI. Tōkyō, Imperial Household Museum, 1931.

Prabhat Chandra Chakravarti. *The Philosophy of sanskrit grammar.* Calcutta, University Press, 1930.

Gal E. F. Chapman. *Our Commercial Policy in the East.* London, Central Asian Society, 1904. (Central Asian Society.)

Suniti Kumar Chatterji. *The Origin and Development of the Bengali Language.* I. Introduction, Phonology. II. Morphology, Bengali Index. Calcutta, University Press, 1926.

Robert Chauvelot. *En Indochine.* Aquarelles de Marius Hubert-Robert. Grenoble, B. Arthaud, 1931.

Stephen Chauvet. *Les arts indigènes en Nouvelle-Guinée.* Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1930. (Travaux non médicaux du Dr Stephen Chauvet. 14.)

Eugene Ch'en. *Chinese affairs.* London, Central Asian Society, 1913. (Proceedings of the Central Asian Society.)

André Chéradame. *The Baghdad Railway.* London, Central Asian Society, 1911. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Chình - lục yều - lược 程錄要略 (Manuscrit). [*Don de M. Hoàng-thủy-Chi.*]

Valentine Chirol. *Pan-Islamism.* London, Central Asian Society, 1906. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Louis Chochod. *Cours de langue annamite.* Saigon, Albert Portail, 1931. [*Don de l'auteur.*] Cf. supra, p. 525.

Chōsen tosho kaidai 朝鮮圖書解題. Séoul, Chōsen sōtokufu, 1915. [*Don de M. Kim Yung-Kun.*]

Chow Ching-yü. *Proben chinesischer Literatur- und Umgangssprache im Originaltext mit deutscher und englischer Übersetzung sowie in Umschrift nach Lessing-Othmer und dem System der Association Phonétique Internationale auf Schallplatten gesprochen oder gesungen von* Chow Ching-yü und W. Chan. Unter Leitung von Dr. Wilhelm Schüler. Stuttgart, Otto Sperling, 1929.

Clave de las Mitologías. Origen de las Religiones. I. Toledo, Imp., Fot. y Enc. del Colegio de Maria Cristina, 1931. (Escuela Filosefica de Madrid.) Suppl.: Conferencia data en el Ateneo Teosófico el día 25 de Abril de 1931, por D. Ramón Soto. (Atenes Teosófico, núm. 3, 1931.)

La Cochinchine scolaire. L'enseignement dans le pays le plus évolué de l'Union indochinoise. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exp. Col. Intern. Paris 1931. Indochine fr. Direction générale de l'Instruction publique.) [*Dép.*]

George Cœdès. *Etudes cambodgiennes.* XXV-XXVII. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Extr. du *BEFEO.*, t. XXXI, n°s 1-2.)

Madeleine Colani. *Recherches sur le préhistorique indochinois.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Extr. du *BEFEO.*, t. XXX, n°s 3-4.)

Charles Coleman. *The Mythology of the Hindus, with Notices of various Mountain and Island Tribes, inhabiting the Two Peninsulas of India and the Neighbouring Islands*; and an Appendix, comprising the Minor Avatars, and the Mythological and Religious Terms, &c. &c. of the Hindus. London, Parbury, Allen, 1832.

Collection Jacques Doucet. Céramiques d'Extrême-Orient, Bronzes, Sculptures, Peintures chinoises et japonaises, Laques du Japon, Faïences de la Perse, de la Transcaspie et de la Mésopotamie, Miniatures persanes. Paris, 1930.

Lt.-Gl. Sir Edwin Collen. *The Defence of India.* London, Central Asian Society, 1906. (Proceedings of the Central Asian Society.)

The Commercial Code of Japan Annotated. Published by the Codes Translation Committee, The League of Nations Association of Japan. Vol. I. Tōkyō, Maruzen Company, 1931.

J. J. Cooksey. *Religion and Civilization in West Africa.* A Missionary Survey of French, British, Spanish and Portuguese West Africa, with Liberia, by J. J. Cooksey and Alexander Mc Leish. London, World Dominion Press, 1931.

Henri Courbin. *Grammaire élémentaire du sanskrit classique.* Paris, Adrien-Maisonneuve, 1931, 2 vol. (Ouvrage publié sous les aupices de l'Institut de civilisation indienne de Paris.)

Henri Cucherousset. *Une intéressante affaire de transports au Tonkin. La Société indochinoise de transports et d'exploitation forestière.* Hanoi, Imprimerie Tonkinoise, 1930. [*Don de l'auteur.*]

Cūlavaṃsa being the more recent part of the Mahāvaṃsa. Vol II. Edited by Wilhelm Geiger. London, Oxford University Press, 1927. (Pali Text Society.)

Cūlavaṃsa being the more recent part of the Mahāvaṃsa. Part I-II. Translated by Wilhelm Geiger and from the German into English by Mrs. C. Mabel Rickmers (née Duff). London, Pali Text Society, 1929-1930. (Pali Text Society, Translation series, n°s 18, 20.)

William Dampier. *Voyages and Discoveries.* With an Introduction and Notes by Clennell Wilkinson. London, The Argonaut Press, 1931.

K. W. Dammerman. *Een tocht naar Soemba.* Batavia, Ruygrok, 1926. (Indisch Comité voor Wetenschappelijke Onderzoekingen, I.) [*Don de l'auteur.*]

Theodor-Wilhelm DANZEL. *Symbole, Dämonen und heilige Türme.* Bildtafeln zur Ethnologischen Religionskunde und Mythologie. Hamburg, Friederichsen, De Gruyter, 1930.

S. N. DASGUPTA. *Yoga Philosophy in Relation to Other Systems of Indian Thought.* Calcutta, University Press, 1930.

Alexandra DAVID-NEEL. *Mystiques et magiciens du Thibet.* Paris, Plon, 1929.

Salvador DEBENEDETTI. *L'ancienne civilisation des Barreales du Nord-Ouest Argentin, la Ciénega et la Aguada d'après les collections privées et les documents de* Benjamin Muniz BARETTO. Paris, G. Van Oest, 1931. (Ars Americana, II.)

J. J. M. DE GROOT. *Chinesische Urkunden zur Geschichte Asiens.* I. Die Hunnen der Vorchrislichen Zeit. II. Die Westlande Chinas in der Vorchristlichen Zeit. Herausgegeben von O. FRANKE. Berlin, Walter de Gruyter, 1921-1926.

ID. *Universismus.* Die Grundlage der Religion und Ethik, des Staatswesens und der Wissenschaften Chinas. Berlin, Georg Reimer, 1918.

P. DE KAT ANGELINO. *Mudrās auf Bali, handhaltungen der priester.* Zeichnungen von Tyra DE KLEEN. Hagen, Folkwang-Verlag, 1923. (Schriften-Reihe, Kulturen de Erde.)

Fra ces DEL MAR. *A year among the Maoris: a study of their arts and customs* Prepared for the Press by T. J. PEMBERTON. London, Ernest Benn, 1924.

Frances DENSMORE. *Music of the Tule Indians of Panama.* Washington, Smithsonian Institution, 1926. (Smithsonian Miscellaneous Collections, vol. 77, n° 11.) [*Don.*]

Paul DESCAMPS. *Etat social des peuples sauvages.* Chasseurs, Pêcheurs. Cueilleurs. Essai de Sociologie descriptive et explicative. Paris, Payot, 1930. (Bibl. scient.)

Dictionnaire de théologie catholique contenant l'exposé des doctrines de la théologie catholique, leurs preuves, leur histoire. Fasc. XCIII-XCVI, *Nicole-Othon de Freising.* Paris, Letouzey et Ané, 1931.

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques. Fasc. XXXI-XXXII, *Baeder-Barbançon.* Paris, Letouzey et Ané, 1931.

Śri Rājachūdāmani DĪKSHITA. *The Rukminīkalyana Mahākāvya of* Śri Rājachūdāmanī DĪKSHITA, *with the Commentary, Mauktikamalika of* Śri BĀLAYAJÑAVEDEŚVARA, edited by the Pandits of the Adyar Library. Madras, Vasanta Press, 1929.

Archibald J. DUNN. *British interests in the Persian Gulf.* London, Central Asian Society, 1907. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Sir H. Mortimer DURAND. *The Amir Abdur Rahman Khan.* London, Central Asian Society, 1907. (Proceedings of Central Asian Society.)

René DUSSAUD. *La Lydie et ses voisins aux hautes époques.* Paris, P. Geuthner, 1930.

Nripendra Kumar DUTT. *Origin and Growth of Caste in India.* Vol. I (c. B. C. 2000-300). London, Kegan Paul, 1931.

Erich EBELING. *Tod und Leben nach den Vorstellungen der Babylonier.* I. Teil : Texte. Berlin, Walter de Gruyter, 1931.

Ali Abd ELWAHED. *Contribution à une théorie sociologique de l'esclavage.* Etude des situations génératrices de l'esclavage avec Appendice sur l'esclavage de la femme et Bibliographie critique. Paris, Editions Albert Mechelinck, 1931.

Alfred ELWALL. *Dictionnaire anglais-français.* 33e éd. Paris, Delagrave, 1930.

Encylopaedie van Nederlandsch-Indië. Aanvullingen en Wijzigingen. Afl. 26-27 's-Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1931.

Episodes du Heike Monogatari, traduits par S. GOTO et M. PRUNIER. Paris, Ernest Leroux, 1930 (Collection japonaise.) [*Don de l'éditeur*.] Cf. supra, p. 526.

Eduard ERKES. *Das Weltbild des Huai-nan-tze*. Ein beitrag zur ethnographie und kulturgeschichte des Alten China. Berlin, Oesterheld, 1917. (Ostasiatischen Zeitschrift, Jahrgang V, Heft 1-4.)

Jean ESCARRA. *The Extraterritoriality Problem being a Memorandum presented to the Commission for Extraterritoriality*. Peking, Librairie française, 1923. (Reprinted from the Peking Leader, June 1923.)

Daniel ESSERTIER. *La Sociologie*. Paris, Félix Alcan, 1930. (Philosophes et Savants français du XX[e] siècle. Extraits et notices, V.)

Exposition coloniale internationale, Paris, 1931. L'effort colonial dans le monde. Edition de propagande du Sud-Ouest économique. N° 213, août 1931. Bordeaux-Paris, Publications Delmas, 1931.

Cyril P. K. FAZAL. *A Note on Sales of Land between the Notified Agricultural Tribes in the Punjab during the Quinquennium 1922-23 to 1926-27*. Lahore, C. & M. Gazette Press, 1931. (The Board of Economic Inquiry, Punjab. Rural Section Publication, 23.) [*Ech*.]

Gabriel FERRAND. *Essai de phonétique comparée du malais et des dialectes malgaches*. Paris, Paul Geuthner, 1909.

J. Walter FEWKES. *Aboriginal Wooden Objects from Southern Florida*. Washington, Smithsonian Institution, 1928. (Smithsonian Miscellaneous Collections, vol. 80, n° 9.) [*Don*.]

ID. *Additional Designs on Prehistoric Mimbres Pottery*. Washington, Smithsonian Institution, 1924. (Smithsonian Miscellaneous Collections, vol. 76, n° 8.) [*Id*.]

ID. *An Archeological Collection from Young's Canyon, near Flagstaff, Arizona*. Washington, Smithsonian Institution, 1926. (Smithsonian Miscellaneous Collections, vol. 77, n° 10.) [*Id*.]

ID. *Archeological Investigations in New Mexico, Colorado, and Utah*. Washington, Smithsonian Institution, 1917. (Smithsonian Miscellaneous Collections, vol. 68, n° 1.) [*Id*.]

ID. *Preliminary Archeological Explorations at Weeden Island, Florida*. Washington, Smithsonian Institution, 1924. (Smithsonian Miscellaneous Collections, vol. 76, n° 13.) [*Id*.]

Louis FINOT. *Rapport sur une mission archéologique à Ceylan*, par Louis FINOT et Victor GOLOUBEW. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Extr. du *BEFEO*., t. XXX, n[os] 3-4.)

Alfred FORKE. *Die Indischen Märchen und ihre Bedeutung für die vergleichende Märchenforschung*. Berlin, Karl Curtius, 1911.

David FRASER. *The Strategic Position of Russia in Central Asia*. London, Central Asian Society, 1907. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Everard D. H. FRASER. *Index to the Tso chuan* (左 傳) compiled by Everard D. H. FRASER. Revised and prepared for the press by James Haldane Stewart LOCKHART. London, Oxford University Press, 1930. [*Don de l'éditeur*.]

Lovat FRASER. *Gun-running in the Persian Gulf*. London, Central Asian Society, 1911. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Lovat FRASER. *Some Problems of the Persian Gulf*. London, Central Asian Society, 1908. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Georg FRIEDERICI. *Beiträge zur Völker- und Sprachenkunde von Deutsch-Neuguinea*. Berlin, Ernst Siegfried Mittler und Sohn, 1912. (Wissenschaftliche Ergebnisse einer amtlichen Forschungsreise nach dem Bismarck-Archipel im Jahre 1908, II.)

Sir Frederic FRYER. *Tribes on the frontier of Burma*. London, Central Asian Society, 1907. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Tokutarō FUJITA 藤田德太郎. *Kindai kayō shū* 近代歌謠集. Tōkyō, Hakubunkan, 1929. (Kōchū nihon bungaku ruijū 校註日本文學類從.)

E. P. GAUTIER. *Mœurs et coutumes des Musulmans*. Paris, Payot, 1931. (Coll. d'Et., de Doc. et de Tém. pour servir à l'histoire de notre temps.)

Fr. Augustini Antonii GEORGII. *Alphabetum tibetatum Missionum Apostolicarum commodo editum*. Romae, Typis Sacrae Congregationis de Propaganda Fide, 1762.

U. N. GHOSHAL. *Contributions to the history of the Hindu Revenue System*. Calcutta, University Press, 1929.

Giao-châu dư địa-đồ 交州輿地圖 (manuscrit). [*Don de M. Hoàng-thủy-Chi.*]

Samuel James GUERNSEY. *Explorations in Northeastern Arizona*. Report on the Archaeological Fieldwork of 1920-1923. Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1931. (Papers of the Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology Harvard University, vol. XII, n° 1.) [*Ech.*]

Curt GLASER. *Japanisches Theater*, herausgegeben von Curt GLASER mit beiträgen von Fritz RUMPF, Friedrich PERZYNSKI, Kazuhiko SANO. Berlin-Lankwitz, Würfel Verlag, 1930.

Theodor GOLDSTUCKER. *Pāṇini: his place in sanskrit literature*. An investigation of some literary and chronological questions which may be settled by a study of his work. London, N. Trübner, 1861.

I. GOLDZIHER. *Le dogme et la loi de l'Islam*. Histoire du développement dogmatique et juridique de la religion musulmane. Traduction de Félix ARIN. Paris, Paul Geuthner, 1920.

Roger GOODLAND. *A Bibliography of Sex Rites and Customs*. An annotated record of Books, articles, and illustrations in all languages. London, George Routledge, 1931.

General Sir T. E. GORDON. *The Reform Movement in Persia*. London, Central Asian Society, 1907. (Proceedings of the Central Asian Society.)

David Crockett GRAHAM. *Religion in Szechuan Province China*. Washington, Smithsonian Institution, 1928. (Smithsonian Miscellaneous Collections, vol. 80, n° 4.) [*Don.*]

George GROSLIER. *Les collections khmères du Musée Albert Sarraut à Phnom-Penh*. Paris, G. Van Oest, 1931. (Ars Asiatica, XVI.)

Albert GRÜNWEDEL. *Padmasambhava und Verwandtes*. Leipzig und Berlin, B. G. Teubner, 1913. (Baessler-Archiv, III, 1.)

P. GUHA-THAKURTA. *The Bengali Drama, its origin and development*. London, Kegan Paul, 1930.

Marcel GUIARD. *Natacha et le Tchékiste*. 6ᵉ éd. Paris, Editions Argo, 1930. [*Don de M. G. Cœdès.*]

E. HAENISCH. *Lehrgang der Chinesischen Schriftsprache*. I. Textband. II. Hilfsmittel, Zeichentafel, Noten zu den Lektionen, Grammatischer Abriss, übersetzung

der übungsstücke, Wörterverzeichnis. Leipzig, Asia Major, 1929-1931. [*Don de l'éditeur.*]

M. C. Haguenauer. *Notions d'archéologie japonaise.* Tōkyō, 1931. (Bull. Maison franco-japonaise, Série fr., t. III, n°s 1-2.) [*Éch.*] Cf. supra, p. 262.

Joseph Halkin. *Les Ababua (Congo belge)*, par Joseph Halkin avec la collaboration de Ernest Viaene. Bruxelles, Albert de Wit, 1911. (Coll. de Mon. ethn., VII.)

Seiryō Hamada 濱田青陵. *Tōa bunmei no reimei* 東亞文明の黎明. Tōkyō, Tōkō shoin, 1930.

Paul Hambruch. *Hamburgisches Museum für Völkerkunde.* Einführung in die Abteilungen Australien, Indonesien und Südsee (Geschichte, Lebensraum, Umwelt und Bevölkerung). Hamburg, de Gruyter, 1931.

Mahāmahopādhyāya Haraprasāda Shāstrī. *A Descriptive Catalogue of Sanskrit Manuscripts in the Government Collection, under the care of the Asiatic Society of Bengal.* I, *Buddhist Manuscripts.* II, *Vedic Manuscripts.* III, *Smṛti Manuscripts.* IV, *History and Geography.* V, *Purāṇa Manuscripts.* VI, *Vyākaraṇa Manuscripts.* Calcutta, Baptist Mission Press, 1917-1931.

Townsend Harris. *The Complete Journal of* Townsend Harris, *First American Consul General and Minister to Japan.* Introduction and notes by Mario Emilio Cosenza. New York, Doubleday, 1930. (Japan Society, New York.)

Edwin Sidney Hartland. *The Science of Fairy Tales.* An inquiry into fairy mythologie. 2d ed. London, Methuen, 1925.

Unokichi Hattori 服部宇之吉. *Shina no kokuminsei to shi-sō* 支那の國民性青思想. 4e éd. Tōkyō, Kyōbunsha, 1926.

Sven Hedin. *Rätsel der Gobi.* Die Fortsetzung der Grossen Fahrt durch Innerasien in den Jahren 1928-1930. Leipzig, F. A. Brockhaus, 1931.

Robert Heine-Geldern. *Die Sammlungen aus Hinterindien und Assam im Besitze des Museums für Völkerkunde in München.* Anlässlich der Neuaufstellung des Museums. Wien, Anthropologischen Gesellschaft, 1927. (Sond. aus Band LVII der Mitt. Anthrop. Ges. Wien.) [*Don de l'auteur.*]

Id. *Die Steinzeit Südostasiens.* Wien, 1927. (Sond. Sitz. d. Anthrop. Ges. Wien, 1926-1927.) [*Id.*]

Albrecht Herport. *Reise nach Java, Formosa, Vorder-Indien und Ceylon, 1659-1668.* Neu herausgegeben nach der zu Bern im verlag von Georg Sonnleitner im jahre 1669 erschienenen original-ausgabe. Haag, Martinus Nijhoff, 1930. (Reisebeschreib. Nach West- und Ost-Indien 1602-1797, V.)

Ernst Herzfeld. *Die Vorgeschichtlichen Töpfereien von Samarra.* Berlin, Reimer, 1930. (Forsch. zur Islam. Kunst, II, Bd. V.)

Id. *Der Wandschmuck der Bauten von Samarra und seine ornamentik.* Berlin, Reimer, 1923. (Forsch. zur Islam. Kunst, II, Bd. I.)

Alfred E. Hippisley. *The Chinese revolution: present conditions and future outlook.* London, Central Asian Society, 1912. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Histoire de l'Aéronautique d'Indochine. 2e partie et Annexe. Hanoi, Lê-văn-Tân, 1931. (Exp. col. intern. Paris, 1931. Indochine fr. Sect. gén. Aéronautique militaire.) [*Dép.*]

Le P. Hoang. *Concordance des chronologies néoméniques chinoise et européenne.* Chang-hai, Imprimerie de la Mission catholique, 1910. (Variétés sinologiques, n° 29.)

A. M. Hocart. *The Temple of the Tooth in Kandy*. London, Luzac, 1931. (Mem. Arch. Survey of Ceylon, vol. IV.) [*Don.*]

Lewis Hodous. *Buddhism and Buddhists in China*. New York, Macmillan Company, 1924. (The World's Living Religious.)

A. F. Rudolf Hoernle. *Three Further Collections of Ancient Manuscripts from Central Asia*. Calcutta, Baptist Mission Press, 1897. (Repr. J. A. S. Bengal, LXVI, 1, nº 4, 1897, and presented to the XIth Intern. Congress of Orient. Paris, 1897.)

J. Hoffmann. *Mundari Grammar*. Calcutta, Bengal Secretariat Press, 1903.

A. Hohenberger. *Die Indische Flutsage und das Matsyapurāṇa*. Ein Beiträg zur Geschichte der Viṣṇuverehrung. Leipzig, O. Harrassowitz, 1930.

Sir Thomas Holdich. *England's Strength in Asia*. London, Central Asian Society, 1905. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Holmes. *Voyage en Chine et en Tatarie, à la suite de l'Ambassade de Lord* Macartney ; auquel on a joint les Vues, Costumes, etc., de la Chine, par W. Alexandre, les Planches de l'Atlas original de cette Ambassade, omises dans la traduction française, et leur Explication. Ouvrage traduit de l'anglais par MM. XXX, revu et publié avec des Observations sur les relations politiques et commerciales de l'Angleterre et de la France avec la Chine, et quelques Notes, par L. Langlès. Paris, Delance et Lesueur, 1805, 2 tomes en 1 volume.

Henry H. Howorth. *History of the Mongols from the 9th to the 19th century*. Part IV, Supplement and indices. London, Longmans, 1927.

Aleš Hrdlička. *The Races of Russia*. Washington, Smithsonian Institution, 1919. (Smithsonian Miscellaneous Collections, vol. 69, nº 11.) [*Don.*]

Huang-Ts'ing k'ai kuo fang-lüeh 皇淸開國方略. *Die Gründung des Mandschurischen Kaiserreiches*, übersetzt und erklärt von Erich Hauer. Berlin, Walter de Gruyter, 1926.

Aph. Hubrecht. *Grandeur et suprématie de Péking*. Peking, Imprimerie des Lazaristes, 1928.

G. Hue (Tây-dương). *Petit Passe-Partout de la presse sino-annamite*. Hanoi, Trung-hoà thiện-bản, 1931. Cf. supra, p. 234.

Id. *Recueil des caractères du Petit Passe-Partout suivant l'ordre alphabétique et tonique*. Hanoi, Trung-hòa thiện-bản, 1931. Cf. supra, p. 234.

J. H. Hutton. *The Angami Nagas*. With Some Notes on Neighbouring Tribes. London, Macmillan, 1921.

Id. *The Sema Nagas*. London, Macmillan, 1921.

The Hymns of the Samadeva, translated with a popular commentary by Ralph T. H. Griffith. Benares, E. J. Lazarus, 1926.

Fuyū Iha 伊波普猷. *Kōchū Ryūkyū kigyoku shū* 校註琉球戯曲集. Tōkyō, Shunyōdō, 1929.

Tadao Iijima 飯島忠夫. *Shina kodai shiron* 支那古代史論. Tōyō bunko ronsō 東洋文庫論叢, nº 5. Tōkyō, Tōyō bunko, 1925.

L'Indochine économique. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exp. col. intern. Paris 1931. Indoch. fr. Sect. écon. Insp. gén. des Mines et de l'Industrie.) [*Dép.*]

Indochine. Ouvrage publié sous la direction de M. Sylvain Lévi. Paris, Société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales, 1931, 2 vol. (Exp. col. intern. de Paris, Commissariat gén.) Cf. supra, p. 503.

L'Industrie minérale en Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Insp. gén. des Mines et de l'Industrie de l'Indochine.) [*Dép.*]

L'Industrie minérale en Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931 (Exp. col. intern. Paris 1931. Indoch. fr. Sect. écon.) [*Id.*]

L'Inspection générale des Mines et de l'Industrie. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exp. col. intern. Paris 1931. Indoch. fr.) [*Id.*]

Bunjirō ISHIDA 石田文四郎. *Nihon kokumin shisō shi kōwa* 日本國民思想史講話. Nlle éd. Tōkyō, Nishōdō, 1929.

W. G. IVENS. *Melanesians of the South-east Solomon Islands.* London, Kegan Paul, 1927.

Yukinari IWABASHI 岩橋遵成. *Kinsei nihon jugaku shi* 近世日本儒學史. Tōyō, Hōbunkan, 1927.

L. K. Anantha Krishna IYER. *The Cochin Tribes and Castes.* Madras, Higginbotham, 1909-1912, 2 vol.

C. R. JAIN. *Jaina Psychology.* Allahabad, Indian Press, 1929.

Champat Rai JAIN. *Riṣabha Deva the Founder of Jainism.* Allahabad, Indian Press, 1929.

The Japanese Empire. Tōkyō, Japan Times, 1930. [*Don du Consul général du Japon.*]

Charles-F. JEAN. *La religion sumérienne d'après les documents sumériens antérieurs à la dynastie d'Isin (-2186).* Paris, P. Geuthner, 1931.

J. A. JEANÇON. *Archeological Investigations in the Taos Valley, New Mexico, during 1920.* Washington, Smithsonian Institution, 1929. (Smithsonian Miscellaneous Collections, vol. 81, n° 12.) [*Don.*]

Arthur W. JOSE. *Histoire de l'Australie depuis sa découverte jusqu'à nos jours.* Edition française par George ROSH. Paris, Payot, 1930. (Bibl. hist.)

JUDSON. *The Judson Burmese-English Dictionary.* Revised and enlarged by Robert C. STEVENSON. Revised and edited by Rev. F. H. EVELETH. Rangoon, American Baptist Mission Press, 1921.

La Justice en Indochine. Organisation générale. La justice indigène. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exp. col. intern. Paris 1931. Indoch. fr. Sect. d'administration générale. Dir. de l'Adm. de la Justice.) [*Dép.*]

H. H. JUYNBOLL. *Oudjavaansch-Nederlandsche Woordenlijst.* Leiden, E. J. Brill, 1923.

KĀLIDĀSA. *The Abhijñāna Śakuntalam of* KĀLIDĀSA. With the Commentary of RAGHAVABHAṬṬA, various Readings, Introduction, literal Translation exhaustive Notes and Appendices. Edited by M. R. KALE. 6th ed. Bombay, Gopal Narayan, 1925.

Abhinava KĀLIDĀSA. *Nañjarājayaśobhūṣaṇa.* Critically edited with Introduction and Index by Embar KRISHNAMACHARYA. Baroda, Oriental Institute, 1930. (Gaekwad's Oriental Series, XLVII.) [*Ech.*]

Pandurang Vaman KANE. *History of Dharmaśāstra (Ancient and mediaeval religious and civil law).* Poona, Bhandarkar Institute Press. (Bhandarkar Oriental Research Institute, Class B, n° 6.)

Alma M. KARLIN. *Mystik der Südsee.* Liebeszauber, Todeszauber, Götterglaube seltsame Bräuche bei Geburten usw. Teil I : Polynesien. Teil II : Melanesien-Mikronesien. Berlin-Lichterfelde, Hugo Bermühler Verlag, 1931. (Weltreisen, Eine Bücherreihe für Länder- und Völkerkunde.)

Katalog des Ethnographischen Reichsmuseums. Leiden, E. J. Brill. I-II. Borneo von H. H. Juynboll. 1910. — IV. Die Inseln ringsum Sumatra, von H. W. Fischer. 1909.— V. Javanische Altertümer, von H. H. Juynboll. 1909.— VI. Atjèh, Gajō- und Alasländer (Sumatra I), von H. W. Fischer. 1912. — VII. Bali und Lombok, von H. H. Juynboll. 1912. — VIII. Bataklãnder, mit anhang : Malaiische Länder an der Nordost-Küste Sumatra's (Sumatra II), von H. W. Fischer. 1914.— IX. Java. 1ter Teil von H. H. Juynboll. 1914. — X. Mittel-Sumatra (Sumatra III), von H. W. Fischer. 1916. — XI. Java. 2ter Teil, von H. H. Juynboll. 1916. — XII. Süd-Sumatra (Sumatra IV), von H. W. Fischer. 1918. — XIII. Java. 3ter Teil, von H. H. Juynboll. 1918. — XIV. Sumatra. Supplement, von H. W. Fischer. 1920. — XV. Java. 4ter Teil. Anhang. Baduj und Tĕnggĕresen. Madura und Umliegende Inseln (Bawean und Kangean), von H. H. Juynboll. 1920. — XVI. Celebes. I. Süd-Celebes. 1ter teil, von H. H. Juynboll. 1922. — XVII. Die Östlichen Kleinen Sunda-Inseln. I. Sumbawa. II. Flores. III. Sumba. Von H. W. Fischer und W. H. Rassers. 1924. — XVIII. Celebes. II, Süd-Celebes (Schluss). Südost- und Ost-Celebes und Mittel-Celebes (1ter Teil), von H. H Juynboll. 1925. — XIX. Celebes. III, Mittel-Celebes (Schluss) und Nord-Celebes, Sangir- und Talaut-Inseln, von H. H. Juynboll. 1927. — XX. Philippinen von H. H. Juynboll. 1928. — XXI. Molukken. I, Sula-Inseln, Buru, Ambon und Ceram (1ter teil), von H. H. Juynboll. 1930. – XXII. Molukken. II. Ceram (2ter Teil), Ternate, Tidore, Batjan, Halmahera, Aru- und Kei-Inseln (1ter Teil), von H. H. Juynboll. 1931. [*Ech.*]

Genchi Katō. *Le Shintō, religion nationale du Japon.* Paris, Paul Geuthner, 1931. (Ann. Musée Guimet. Bibl. vulg., 50.)

Walter Kaudern. *Ethnographical Studies in Celebes.* Results of the author's expedition to Celebes 1927-1920. I. Structure and Settlements in Central Celebes. II. Migrations to the Toradja in Central Celebes. III. Musical instruments in Celebes. IV. Games and dances in Celebes. The Hague, M. Nijhoff, 1925-1929.

Miss E. G. Kemp. *An artist's impressions of Western Tibet and the Turkestans.* London, Central Asian Society, 1913. (Proceedings of the Central Asian Society.)

H. N. Kiliaan. *Javaansche Spraakkunst.* s'-Gravenhage, Nijhoff, 1919.

Id. *Madoereesch-Nederlandsch Woordenboek.* Vol. I-II. Leiden, E. J. Brill, 1904-1905.

Id. *Madoereesche Spraakkunst.* 1ste stuk, Inleiding en Klankleer. 2de stuk, Woordleer en Syntaxis. Batavia, Landsdrukkerij, 1897.

Taiken Kimura 木村泰賢 et Tsūshō Hiratomo 平等通昭. *Bon-bun butsuden bungaku no kenkyū* 梵文佛傳文學の研究. Tōkyō, Iwanami shoten, 1930.

Sadao Kiyohara 清原貞雄. *Nihon dōtoku shi* 日本道德史. Tōkyō, Chūbunkan, 1930.

Id. *Nihon shisō shi : Jō-dai kokumin no seishin seikatsu* 日本思想史, 上代國民の精神生活. Tōkyō, Chūbunkan, 1929.

W. Kirfel. *Die Religion der Jaina's.* Leipzig, A. Deicherische Verlagsbuchhandlung D. Werner Scholl, 1928. (Bilderatlas zur Religionsgeschichte, 12.)

J. Klaproth. *Mémoires relatifs à l'Asie, contenant des recherches historiques, géographiques et philologiques sur les peuples de l'Orient.* Paris, de Dondey-Dupré, 1824.

H. C. Klinkert. *Nieuw Maleisch-Nederlandsch Woordenboek met Arabisch*

karakter naar de beste en laatste bronnen bewerkt. 4[de] druk. Leiden, E. J. Brill, 930.

Augustin KRÄMER. *West-Indonesien. Sumatra, Java, Borneo.* Stuttgart, Franckh'sche Verlagshandlung, 1927. (Atlas der Völkerkunde.)

Philipp KRÄMER. *Die Sterbenden Inseln. Rechenschaft einer Reise.* München, Georg Müller, 1928.

Gregor KRAUSE. *Bali. La population. Le pays. Les danses. Les fêtes. Les temples. L'art.* Paris, Duchartre et Van Buggenhoudt, 1930. (Coll. Images.)

Von KREMER. *The Orient under the Caliphs.* Translated from VON KREMER'S Culturgeschichte des Orients by S. Khuda BUKHSH. Calcutta, University Press, 1920.

K'ÜH YÜAN. *Das älteste Dokument zur Chinesischen Kunstgeschichte: T'ien-wen* 天問 *die « Himmelsfragen » des* K'ÜH YÜAN, Übersetzt und erklärt von August CONRADY. Abgeschlossen und herausgegeben von Eduard ERKES. Leipzig, Asia Major, 1931. (China-Bibliothek der « Asia Major », II.)

J. KUNST. *Over zeldzame fluiten en veelstemmige muziek in het Ngada- en Nageh-Gebied (West-Flores).* Batavia, Koninklijk Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen, 1931. (Oudheidkundige Dienst in Ned.- Indië. Musicologisch Onderzoek, I.) [*Ech.*]

ID. *Songs of North New Guinea.* Batavia, Koninklijk Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen, 1931. (Oudheidkundige Dienst in Ned.- Indië. Musicologisch Onderzoek, II.) [*Id.*]

ID. *A study on Papuan Music written at the hand of phonograms recorded by the ethnographer of the expedition, Mr.* C. C. F. M. LE ROUX, *and of other data.* Weltevreden, G. Kolff, 1931. (Indisch Comité voor Wetenschappelijke Onderzoekingen Batavia, V.) [*Don de l'éditeur.*]

Dr. Julius KURTH. *Die Geschichte des Japanischen Holzschnitts.* Leipzig, Hierseman, 1925-1929, 3 vol.

Joannes de LAET. *Iaerlyck Werhael van de Verrichtinghen der Geoctroyeerde West-Indische Compagnie in derthien Boecken.* Uitgegeven door S. P. L'HONORÉ NABER, 1[te] Deel. Boek I-III (1624-1626). s'-Gravenhage, M. Nijhoff, 1931. (Linschoten-Vereeniging, XXXIV.)

Marcelle LALOU. *Catalogue du fonds tibétain de la Bibliothèque nationale.* Quatrième partie. I, *Les Mdo-Mañ.* Paris, Paul Geuthner, 1931. (Buddhica, 2[e] série, tome IV.) Cf. supra, p. 550.

E. LAMAIRESSE. *Poésies populaires du Sud de l'Inde.* Traduction et notices par E. LAMAIRESSE. Morale de Tirouvallouver. Légende et tragédie de Saranga. Chants sacrés en l'honneur de Siva et de Vichnou. Paris, A. Lacroix, 1867.

Lord LAMINGTON. *A Recent journey through Persia.* London, Central Asian Society, 1913. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Etienne LAMOTTE. *Notes sur la Bhagavadgītā.* Paris, P. Geuthner, 1929. (Société belge d'études orientales.)

Sir R. Hamilton LANG. *The New régime in Turkey.* London, Central Asian Society, 1910. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Louis de LA VALLÉE POUSSIN. *Le dogme et la philosophie du bouddhisme.* Paris, Gabriel Beauchesne, 1930. (Et. sur l'hist. des Religions, 6.)

ID. *Nirvâṇa.* Paris, Gabriel Beauchesne, 1925. (Et. sur l'hist. des Religions, 5.)

Viktor LEBZELTER. *Rassen und Kulturen in Südafrika.* Band I. Die Vorgeschichte

von Süd- und Südwestafrika Wissenschaftliche Ergebnisse einer Forschungsreise nach Süd- und Südwestafrika in den Jahren 1926-1928. Leipzig, Karl W. Hiersemann, 1930.

Albert von LE COQ. *Bemerkungen über Türkische Falknerei.* Leipzig und Berlin, B. G. Teubner, 1914. (Baessler-Archiv, IV, 1.)

ID. *Sprichwörter und Lieder aus der Gegend von Turfan.* Mit einer dort aufgenommenen wörterliste. Leipzig, B. G. Teubner, 1911. (Baessler-Archiv, Beiheft I.)

F. Rudolf LEHMANN. *Die polynesischen Tabusitten.* Eine ethno-soziologische und religionswissenschaftliche Untersuchung. Leipzig, R. Voigtländers, 1930. (Veröffentlichungen des Staatlich-Sächsischen Forschungsinstitutes für Völkerkunde in Leipzig. 1te Reihe, 10ter Band.)

LESAGE. *Gil-Blas de Santillane.* Traduction annamite par NGUYỄN-VĂN-VĨNH. Hanoi, Editions du Trung-Bắc Tân-văn. (La Pensée de l'Occident, Sér. A, n° 6.) [*Dép.*]

Lucien LÉVY-BRUHL. *Le surnaturel et la nature dans la mentalité primitive.* Paris, Félix Alcan, 1931. (Bibl. de Philos. cont.)

LI CHIH-CH'ANG. *The Travels of an Alchemist.* The Journey of the Taoist Ch'ang-Ch'un from China to the Hindukush at the Summons of Chingiz Khan. Recorded by his disciple LI CHIH-CH'ANG. Translated with an Introduction by Arthur WALEY. London, Routledge, 1931. (The Broadway Travellers.)

Robert LINGAT. *L'esclavage privé dans le vieux droit siamois* (Avec une traduction des anciennes lois siamoises sur l'esclavage). Paris, F. Loviton, 1931. (Et. de sociologie et d'ethnologie juridiques, VI.) [*Don de l'auteur.*] Cf. supra, p. 528.

Herman LOMMEL. *Die Religion Zarathustras nach dem Awesta dargestellt.* Tübingen, J. C. B. Mohr, 1930.

London Missionary Society. A Register of Missionaries, Deputations, Etc. From 1796 to 1923. Prepared by James SIBREE. 4th ed. London, London Missionary Society, 1923.

Sir Alfred LYALL. *Some Aspects of Asiatic History.* London, Central Asian Society, 1910. (Proceedings of the Central Asian Society.)

H. F. B. LYNCH. *The future of British relations with Persia.* London, Central Asian Society, 1908. (Proceedings of the Central Asian Society.)

ID. *Railways in the Middle East.* London, Central Asian Society, 1911. (Proceedings of the Central Asian Society.)

G. MACARTNEY. *Eastern Turkestan : The Chinese as rulers over an alien race.* London, Central Asian Society, 1909. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Cap. D. I. MACAULAY. *India in Imperial defence.* London, Central Asian Society, 1910. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Donald A. MACKENZIE. *Myths from Melanesia and Indonesia.* London, Gresham Publishing Company, 1931. (Myth and Legend in Literature and Art.)

F. A. MCKENZIE. *The Colonial policy of Japan in Korea.* London, Central Asian Society, 1906. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Rev. R. S. MACLAY. *Dictionary of the Foochow Dialect by The Rev.* R. S. MACLAY *and the Rev.* C. C. BALDWIN. Revised and Enlarged by the Rev. Samuel H. LEGER. Shanghai, Presbyterian Mission Press, 1929.

The Mahābhārata, for the first time critically edited by Vishnu S. SUKTHANKAR with

the co-operation of Shrimant Balasaheb Pant PRATINIDHI, S. K. BELVALKAR, A. B. GAJENDRAGADKAR, P. V. KANE, V. G. PARANJPE, R. D. KARMARKAR, P. L. VAIDYA, V. P. VAIDYA, M. WINTERNITZ. Ādiparvan: Fasc. 5. Poona, Bhandarkar Oriental Research Institute, 1931.

MAHIPATI. *Tukaram, translation from* MAHIPATI's *Bhaktalilamrita, chapters 25 to 40* by Justin E. ABBOTT. Summit, 1930. (The Poet-Saints of Maharashtra, n° 7.)

MAITREYA. *The Sublime Science of the Great Vehicle to Salvation, being a Manual of Buddhist Monism.* The Work of Ārya MAITREYA with a Commentary by ĀRYĀSANGA. Translated from the Tibetan with introduction and notes by E. OBERMILLER, Lugduni Batavorum, E. J. Brill, 1931. (Repr from Acta Orientalia, vol. IX.)

Abhay Kumar MAJUMDAR. *The Sāṅkhya Conception of personality, or A New Interpretation of the Sāṅkhya Philosophy.* Edited by Jatindra Kumar MAJUMDAR. Calcutta University Press, 1930.

Bronislaw MALINOWSKI. *The Sexual Life of Savages in North-Western Melanesia.* An Ethnographic Account of Court-ship, Marriage, and Family Life among the Natives of the Trobriand Islands, British New Guinea. 2d Impr. London, George Routledge, 1931.

Edward Horace MAN. *A Dictionary of the Central Nicobarese Language (English-Nicobarese and Nicobarese-English), with Appendices containing a Comparison of Synonymous Words in the remaining Nicobarese Forms and other matters, preceded by notes on the grammar of the central form.* London, W. H. Allen, 1889.

Mannen UEDA 上田萬年, Masayuki OKADA 岡田正之, Tadao IIJIMA 飯島忠夫, Takeshi HAEDA 榮田猛猪, Denichi IIDA 飯田傳一. *Tai ji-ten* 大字典. 360° éd. Tōkyō, Keiseisha, 1931.

H. MANSUY. *La préhistoire en Indochine.* Résumé de l'état de nos connaissances sur la préhistoire et l'ethnologie des races anciennes de l'Extrême-Orient méridional. Mâcon, Protat, 1931. (Exp. col. intern. Paris, 1931. Indoch. fr. Sect. des Sciences.) [*Don.*] Cf. supra, p. 513.

MANU-SMṚTI. *The laws of* MANU *with the Bhāṣya of* MEDHĀTITHI. Translated by GANGĀ-NĀTHĀ JHĀ. Vol. I. Part 1. Vol. III. Part 2. Vol. IV. Parts 1-2. Vol. V. Comprising Discourses IX to XII. Calcutta, University Press, 1920-1926.

Henri MARCHAL. *Rapport sur une mission archéologique aux Indes néerlandaises.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. (Extr. du *BEFEO.*, t. XXX, n°s 3-4.)

Sappho MARCHAL. *Danses cambodgiennes.* Saigon, Editions de la Revue Extrême-Asie, 1926.

MARCO POLO. *The Travels of* MARCO POLO, Translated into English from the text of L. F. BENEDETTO by Aldo RICCI. With an Introduction and Index by Sir E. Denison Ross. London, George Routledge, 1931. (The Broadway Travellers.) [*Don.*] Cf. supra, p. 551.

D. S. MARGOLIOUTH. *Pan-Islamism.* London, Central Asian Society, 1912. (Proceedings of the Central Asian Society.)

J. M. MARTIN. *Le shintoïsme, religion nationale. I. Les origines. Essai d'histoire ancienne du Japon. II. Le shintoïsme ancien.* Hongkong, Imprimerie de Nazareth, 1924 et 1927.

Jirō MATSUKAWA 松川二郎. *Zen-koku kyōdo minyō shū* 全國鄉土民謠集. Tōkyō, Seibundō, 1930.

A. Mauron. *Nouvelle grammaire anglaise avec de nombreux exercices de traduction, de lecture et de conversation, suivie de vocabulaires indiquant la prononciation de tous les mots anglais employés dans l'ouvrage.* Revue et corrigée par René Mallet. 15ᵉ éd. Heidelberg, Jules Groos, 1929.

Id. *Corrigé des exercices (Thèmes et versions) contenus dans la Grammaire anglaise.* Revue et corrigée par René Mallet. 8ᵉ éd. Heidelberg, Jules Groos, 1929.

Philip Ainsworth Means. *Preliminary Survey of the Remains of the Chippewa Settlements on La Pointe Island, Wisconsin.* Washington, Smithsonian Institution, 1917. (Smithsonian Miscellaneous Collections, vol. 66, nº 14.) [*Don.*]

Kurt Meissner. *Tanabata das Sternenfest.* (Redigiert von H. Bohner). Hamburg, Otto Meissners, 1923.

Oswald Menghin. *Weltgeschichte der Steinzeit.* Wien, Anton Schroll, 1931.

W. R. H. Merk. *Afghanistan.* London, Central Asian Society, 1913. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Johann Jacob Merklein. *Reise nach Java, Vorder- und Hinter-Indien, China, und Japan, 1644-1653.* Neu herausgegeben nach der zu Nürnberg im verlag von Joh. Friedrich Endter (1672) gedruckten verbesserten ausgabe des im jahre 1663 zum ersten mal erschienenen textes. Haag, Martinus Nijhoff, 1930. (Reisebeschreib. nach West- und Ost-Indien 1602-1797, III.)

C. Hart Merriam. *The Classification and Distribution of the Pit River Indian Tribes of California.* Washington, Smithsonian Institution, 1926. (Smithsonian Miscellaneous Collections, vol. 78, nº 3.) [*Don.*]

Elmer D. Merrill. *An Enumeration of Philippine Flowering Plants.* Vol. 3. Fasc. 1, 2, 3. Manila, Bureau of Printing, 1923. [*Ech.*]

Sushil Chandra Mitter. *La pensée de Rabindranath Tagore.* Paris, Adrien-Maisonneuve, 1930.

Johann Jakob Meyer. *Sexual life in Ancient India.* A Study in the Comparative History of Indian Culture. Vol. I-II. London, George Routledge, 1930. (Broadway Oriental Library.)

Mrs. Leslie Milne. *A Dictionary of English-Palaung and Palaung-English.* Rangoon, Govt. Printing, 1931. [*Don du Gouvernement de Birmanie.*] Cf. supra, p. 239.

P. G. von Möllendorff. *A Manchou Grammar, with analysed Texts.* Shanghai, American Presbyterian Mission Press, 1892.

Nguyễn-can-Mộng. *Nam-học hán-tự khóa-bản* (Leçons de caractères chinois à l'usage des Annamites). 2ᵉ éd. Hanoi, Imprimerie Tonkinoise, 1929. [*Don de l'auteur.*]

Asutosh Mookerjee (Sir). *Silver Jubilee Volumes.* Vol. III, *Orientalia.* Parts 2-3. Calcutta, Baptist Mission Press, 1925-1927.

James Mooney. *The Aboriginal Population of America North of Mexico.* Washington, Smithsonian Institution, 1928. (Smithsonian Miscellaneous Collections, vol. 80, nº 7.) [*Don.*]

René Morizon. *Monographie du Cambodge.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exp. col. intern. Paris, 1931. Indoch. fr.) [*Dép.*] Cf. supra, p. 504.

Noel Morss. *Notes on the Archaeology of the Kaibito and Rainbow Plateaus in Arizona. Report on the Explorations, 1927.* Cambridge, Massachusetts, Plimpton

Press, 1931. (Papers of the Peabody Museum of Amer. Arch. and Ethn. Harvard Univ., vol. XII, n° 2.) [*Ech.*]

G. A. de C. de Moubray. *Matriarchy in the Malay Peninsula and neighbouring Countries.* London, George Routledge, 1931.

Herbert Mueller. *Beiträge zur Ethnographie der Lolo.* Katalog der Sammlung Weiss im Kgl. Museum für Völkerkunde zu Berlin. Leipzig und Berlin, B. G. Teubner, 1913. (Baessler-Archiv, III, 1.)

Subodh Chandra Mukerjee. *Le Rasa. Essai sur l'esthétique indienne.* Paris, Félix Alcan, 1926.

Noritsugu Muraoka 村岡典嗣. *Nihon shisō shi kenkyū* 日本思想史研究. Tōkyō, Oka shoin, 1930.

Paul Mus. [*Notes critiques, 1930.*] Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Extr. du *BEFEO.*, t. XXX, n°s 3-4.) [*Don de l'auteur.*]

Myamma Min Okehokpon Sadan with Appendix to King Bodaw Phaya's Yazathat Hkaw « Ameindaw Tangyi », Part I. Rangoon, Government Printing, 1931. [*Don de l'éditeur.*]

Nâgâ Varmmâ. *Karṇâṭaka Bhâshâ-Bhûshaṇa. The oldest grammar extant of the language.* Edited with an introduction by Lewis Rice. Bangalore, Mysore Government Press, 1884.

Jiujirō Nakaya 中谷治宇二郎. *Nihon sekki jidai teiyō* 日本石器時代提要. Tōkyō, Oka shoin, 1929.

Nāsaketarī Kathā, an old-Rājasthānī tale. Edited with notes, a grammar and a glossary by Charlotte Krause. Leipzig, Asia Major, 1925.

Muḥammad Nāzim. *The Life and Times of Sulṭān Maḥmūd of Ghazna.* Cambridge, University Press, 1931.

Julius von Negelein. *Weltgeschichte des Aberglaubens.* Iter Band. *Die Idee des Aberglaubens. Sein Wachsen und Werden.* Berlin und Leipzig, Walter de Gruyter, 1931.

A. W. Nieuwenhuis. *Der Sexualtotemismus als Basis der dualistischen Kulturen und derer Exogamie in Ozeanien. Die Wurzeln des natürlichen, grammatikalischen Wertgeschlechts.* Leiden, E. J. Brill, 1931. (Intern. Archiv für Ethn., Suppl. zu Band XXXI.) [*Ech.*]

Nihon chiri taikei 日本地理大系. Tōkyō, Kaizōsha, 1929-1931. 22 vol.

Yayoshi Nomura 野村八良. *Koku-bungaku kenkyū shi* 國文學研究史. 2e éd. Tōkyō, Seibundō, 1930.

Hermann Norden. *A travers l'Indochine.* Traduit de l'anglais par B. Mayra. Paris, Payot, 1931. (Coll. d'ét., de doc. et de tém. pour servir à l'histoire de notre temps.) [*Don de l'éditeur.*] Cf. supra, p. 521.

Notice sur les soins médicaux aux fonctionnaires coloniaux et à leurs familles à Paris et dans les Ports. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Ministère des Colonies.)

The Nyāyapraveśa. Part I. Sanskrit Text, with Commentaries. Critically edited with Notes and Introduction by Anandshankar B. Dhruva. Baroda, Oriental Institute, 1930. (Gaekwad's Oriental Series, XXXVIII.) [*Ech.*]

T. K. Oesterreich. *Possession, demoniacal and other, among Primitive Races, in Antiquity, the middle Ages, and Modern Times.* London, Kegan Paul, 1930.

Toshitake ŌHARA 大原利武. *Chōsen shi taikei* 朝鮮史大系. 4e éd Séoul, Chōsen shigaku kai, 1929. [*Don de M. Kim Yung-Kun.*]

Keini OKAMOTO 岡本瓊二. *Kokka oyobi kokumin seikatsu no jissō o josu: Meiji taishō shisō shi* 國家及國民生活の實相を叙す：明治大正思想史. 5e éd. Tōkyō, Nitō shoin, 1929.

Kindō OKUYAMA 奥山錦洞. *Nihon shodō shi* 日本書道史. Tōkyō, Keibunsha, 1930.

Adam OLEARIUS. *Voyages très curieux & très renommez, faits en Moscovie, Tartarie et Perse.* Traduits de l'original & augmentez par le Sr. de WICQUEFORT. Nlle éd. Leide, Pierre Vander, 1719, 2 vol.

L. S. S. O'MALLEY. *The Indian Civil Service 1601-1930.* London, John Murray, 1931. Cf. supra, p. 545.

Pierre PASQUIER. *Discours prononcé le 25 novembre 1931 à la session ordinaire de 1931 du Grand Conseil des Intérêts économiques et financiers de l'Indochine.* Saigon, A. Portail, 1931. [*Dép.*]

ID. *Discours prononcé à l'ouverture de la session du Conseil de Gouvernement le 8 décembre 1931.* Saigon, Imprimerie de la « Dépêche », 1931. [*Id.*]

Federico PATETTA. *Le Ordalie studio di storia del diritto e scienza del diritto comparato.* Torino, Bocca, 1890. (R. Univ. di Torino. Ist. di Esercitazioni nelle Sc. Giur., polit., Mem. VIII.)

R. P. PATWARDHAN. *Source Book of Maratha History.* Vol. I. *To the Death of Shivaji.* Bombay, Government Central Press, 1929.

Franz PAULSSEN. *Rechtsanschauungen der Eingeborenen auf Ukarra.* Leipzig und Berlin, B. G. Teubner, 1914. (Baessler-Archiv, IV.)

Nathaniel PEFFER. *China: The Collapse of a Civilization.* London, George Routledge, 1931.

Paul PELLIOT. *L'origine des relations de la France avec la Chine. Le premier voyage de « L'Amphitrite » en Chine.* Paris, P. Geuthner, 1930. (Extrait du *Journal des Savants.* [*Don de l'éditeur.*] Cf. supra, p. 253.

P. A. PÉTELOT. *Eléments de botanique indochinoise,* par P. A. PÉTELOT et M. MAGALON. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1929.

Phonetic transcription of Indian Languages. Report of Committee of American Anthropological Association (Reprint). Washington, Smithsonian Institution, 1916. (Smithsonian Misc. Coll., vol. 66, n° 6.) [*Don.*]

Lt.-Cl. H. PICOT. *Railways in Western Asia.* London, Central Asian Society, 1904. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Th. PIGEAUD. *Klapper of den Inhoud van Djåwå, Tijdschrift van het Java-Instituut, 1921-1930.* Batavia, G. Koff, 1931. [*Ech.*]

A. W. PINNICK. *Silver and China. An investigation of the monetary principles governing China's trade and prosperity.* London, P. S. King, 1931.

Fernand Mendez PINTO'*s abenteuerliche Reise durch China, die Tartarei, Siam, Pegu und andere Länder des Östlichen Asiens.* Neu bearbeitet von Ph. H. KULB. Jena, Hermann Costenoble, 1868. (Bibliothek geographischer Reisen und Entdeckungen älterer und neuerer Zeit. 2ter Band.)

Hartmut PIPER. *Der Gesetzmässige Lebenslauf der Völker Indiens.* Leipzig, Theodor Weicher, 1931. (Die Gesetze der Weltgeschichte. Zweite Abteilung: Zweiter Teil.) [*Don de l'éditeur.*]

Maria PIPER. *Die Schaukunst der Japaner. Dramen, Scenenbilder und Schauspielerporträts des Altjapanischen Volkstheaters.* Berlin, Walter de Gruyter, 1927.

Johann de PLANO CARPINI. *Geschichte der Mongolen und Reisebericht 1245-1247*, übersetzt und erläutert von Friedrich RISCH. Leipzig, Eduard Pfeiffer, 1930. (Veröff. des Forschungs-Inst. für Vergl. Relig.-Gesch. an der Univ. Leipzig, II. Reihe, Heft XX.)

Po KIU-YI. *Lieder eines chinesischen Dichters und Trinkers* (*Po Chü-i*), übertragen von L. WOITSCH. Leipzig, Asia Major, 1925.

Political Missions to Bootan, comprising the reports of the Hon'ble Ashley EDEN, *1864 ; Capt.* R. B. PEMBERTON, *1837, 1838, with Dr.* W. GRIFFITHS's *Journal ; and the Account by Baboo* Kishen Kant BOSE. Calcutta, Bengal Secretariat Office, 1865.

Saxton T. POPE. *A Study of Bows and Arrows.* Berkeley, University of California Press, 1930.

N. N. POPPE. *Practical Handbook of the Mongolian Colloquial Language* (*dialect of Chalcha*). [En russe.] Leningrad, 1931. (Publ. de l'Inst. Oriental de Leningrad, 41.)

M. V. PORTMAN. *A Manual of the Andamanese Languages.* London, Grosby Lockwood, 1887.

Les principaux traits de la structure géologique de l'Indochine française (d'après les explorations antérieures à 1931). Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exp. col. intern. Paris, 1931. Indoch. fr.) [*Dép.*]

La protection et l'amélioration du bétail en Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exp. col. intern. Paris, 1931. Indoch. fr. Sect. écon. Insp. gén. de l'Agriculture, de l'Elevage et des Forêts.) [*Id.*]

S. G. Mohiuddin QADRI. *Hindustani Phonetics.* A phonetic study of Hindustani Language as spoken by an educated person of Hyderabad Dn. Villeneuve-Saint-Georges, Imprimerie L'Union Typographique, 1930.

Phạm QUỲNH. *La poésie annamite.* Hanoi, Đông-kinh ấn-quán, 1931. (Nam-phong tùng-thư, III.)

S. RADHAKRISHNAN. *L'hindouisme et la vie.* Traduit par P. MASSON-OURSEL. Paris, Félix Alcan, 1929. (Bibl. de philos. cont.)

RAZAFINTSALAMA. *La langue malgache et les origines malgaches.* I. *Le fond initial de vocabulaire malgache* (*Etude de vocabulaire*). II. *La morphologie malgache, ses origines* (*Essai d'analyse linguistique*). Tananarive, G. Pitot, 1928-1929.

Louis RÉAU. *Dictionnaire illustré d'art et d'archéologie.* Paris, Larousse, 1930.

S. A. REITSMA. *Van Stockum's Travellers' Handbook for the dutch East Indies.* The Hague, W. P. Van Stockum, 1930.

Ferdinand Freiherr von REITZENSTEIN. *Das Weib bei den Naturvölkern. Eine Kulturgeschichte der primitiven Frau.* Berlin, Neufeld, 1931.

R. REITZENSTEIN. *Das iranische Erlösungsmysterium, Religionsgeschichtliche Untersuchungen.* Bonn, A. Marcus, 1921.

The relations between China and Japan during the last Twenty-five years. Published for The China National Defence League in Europe ; Le Comité Démocratique Chinois en France ; The Central Union of the Chinese Students in Great Britain. London, George Allen, 1919. (Pamphlets on Chinese Questions.) [*Don de l'éditeur.*

W. Rickmer Rickmers. *Impressions of the Duab (Russian Turkestan)*. London, Central Asian Society, 1907. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Frank H. H. Roberts. *Recent Archeological Developments in the Vicinity of El Paso, Texas.* Washington, Smithsonian Institution, 1929. (Smithsonian Misc. Coll., vol. 81, n° 7.) [*Don.*]

J. N. Roerich. *The Animal Style among the Nomad Tribes of Northern Tibet.* Prague, Seminarium Kondakovianum, 1930.

The Earl of Ronaldshay. *Some problems of Western China : commerce, communications, and reform.* London, Central Asian Society, 1908. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Id. *Notes on a journey across Asia.* London, Central Asian Society, 1904. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Max de Saint-Félix. *A travers l'Orient (1930). Itinéraire de la frontière du Cambodge à Paris par les Indes et le proche Orient.* Paris, Eugène Figuière, 1931.

Saint-Maurice de Saint-Leu. *Etat actuel de l'art et de la science militaire à la Chine : tiré des livres militaires des Chinois. Avec diverses observations sur l'étendue & les bornes des connoissances militaires chez les Européens.* Par de Saint-Maurice de Saint-Leu et le marquis J. Fr. Maxime Chastenet de Puysegur, revu par le comte Fél. Fr. d'Espie. Paris, Didot l'aîné, 1773.

Dr. Walter Saise. *A Visit to Afghanistan.* London, Central Asian Society, 1911. (Proceedings of the Central Asian Society.)

H. Saito. *Japanese-English Dictionary.* Nichieisha, 1931.

Julio C. Salas. *Etnografia Americana. Los Indios Caribes. Estudio sobre el Origen del mito de la antropofagia.* Barcelone, Talleres Graficos « Lux », 1921.

Albert Sallet. *Les fiels. Leurs utilisations en pays d'Indochine. Médecine et coutumes.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Extr. du Bull. de la Soc. Méd.-chir. de l'Indochine, n° 3, Mars 1931). [*Don de l'auteur.*]

Id. *Médecins et Médecines d'Annam.* Paris, Vuibert, 1931. (Gazette médicale de de France, n° 15, 1er août 1931.) [*Id.*]

Id. *Les richesses touristiques de l'Annam.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Extr. du Bull. des Amis du Vieux Hué, nos 1-2, janv.-juin 1931.) [*Id.*]

Alfred Salmony. *Asiatische Kunst-Ausstellung Köln, 1926. Bearbeitet von* Alfred Salmony *mit Anmerkungen von* Paul Pelliot. München, F. Bruckmann, 1929.

Das Śāntiśataka, mit Einleitung, kritischem Apparat, Übersetzung und Anmerkungen, herausgegeben von Karl Schönfeld. Leipzig, Otto Harrassowitz, 1910.

Albert Sarraut. *Grandeur et servitude coloniales.* Paris, Editions du Sagittaire, 1931. (Grandeur et servitude.) Cf. supra, p. 557.

K. A. Nilakanta Sastri. *Cōḷa Legends.* Being a detailed notice of some manuscripts. (Journal of Oriental Research, IV.) [*Don de l'auteur.*]

Id. *The Pāṇḍyan Kingdom. From the Earliest Times to the Sixteenth Century.* London, Luzac, 1929. [*Id.*] Cf. supra, p. 529.

Id. *French Policy in India in 1777 A. D.* (A paper read at the thirteenth public meeting of the Indian Historical Records Commission held at Patna in December 1930). Calcutta, Government of India Press, 1931. [*Id.*]

Id. *Grāma. An Examination of a new Interpretation.* (Journal of Oriental Research, IV.) [*Id.*]

K. A. Nilakanta Sastri. *The Study of South Indian History.* (Reprinted rom the Journal of the Madras University.) [*Id.*]

Stanislaw Schayer. *Ausgewählte Kapitel aus der Prasannapadā* (v, xii, xiii, xiv, xv, xvi). Einleitung, Übersetzung und Anmerkungen. Krakowie, Académie polonaise des Sciences et des Lettres, 1931. (Mém. de la Comm. orient. de l'Ac. polonaise des Sc. et des Lett., 14.) [*Don de l'éditeur.*]

L. Scherman. *Zur altchinesischen Plastik. Erläuterung einiger Neuzugänge im Münchener Ethnographischen Museum.* München, Roth, 1915. (Sitzb. Kön. Bayer. Ak. Wiss., 1915, 6 Abh.)

P. Wilhelm Schmidt. *Handbuch der Vergleichenden Religionsgeschichte.* Ursprung und Werden der Religion. Munster in Westf., Aschendorffschen Verlagsbuchhandlung, 1930.

Arved v. Schultz. *Die Pamirtadschik.* Auf Grund einer mit Unterstützung des Museums für Völkerkunde zu Giessen in den Jahren 1911/12 ausgeführten Reise in den Pamir (Zentralasien). Giessen, Alfred Töpelmann, 1914. (Veröff. des Oberhessischen Museums, I.)

Id. *Landeskundliche Forschungen im Pamir.* Hamburg, L. Friederichsen, 1916. (Abh. des Hamburg. Kolonialinst., Band XXXIII.)

Margarete Schurig. *Die Südseetöpferei.* Leipzig, Bruno Schindler, 1930

J. B. Scrivenor. *The Geology of Malaya.* London, Macmillan, 1931.

Surendranath Sen. *Studies in Indian History.* Calcutta, University Press, 1930.

Le Service météorologique et l'Observatoire central de l'Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exp. col. intern. Paris, 1931. Indoch. fr. Sect. des Serv. d'intérêt soc.) [*Dép.*]

Les Services militaires en Indochine. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Exp. col. intern. Paris, 1931. Indoch. fr., Sect. gén Troupes du Groupe de l'Indochine.) [*Id.*]

Rev. W. G. Shellabear. *An English-Malay Dictionary.* Singapore, Methodist Publishing House, 1916.

Id. *Malay-English Vocabulary.* Containing over 7000 Malay Words or Phrases with their English equivalents, together with an Appendix of Household, Nautical and Medical Terms, etc. 3d ed. Singapore, Methodist Publishing House, 1925.

A Short Sketch of the National Library of Peiping. Peiping, National Library of Peiping, 1931. [*Don de l'éditeur.*]

Shōsōin Gyobutsu Zuroku 正倉院御物圖錄 (*Catalogue of the Imperial Treasures in the Shōsōin*). Vol. I-III et VI. English Notes on plates. Tōkyō, Imperial Household Museum.

Sibirische Sovjet Enzyklopädie. T. II. Novosibirsk, Harrassowitz, 1930.

Siu Tchoan-pao. *Le droit des gens et la Chine antique.* I. *Introduction.* Partie I : *Les idées.* Paris, Jouve, 1926. (Faculté de Droit de l'Université de Paris.)

Harlan I. Smith. *An album of Prehistoric Canadian Art.* Ottawa, F. A. Acland, 1923. (Canada Dep. of Mines. Museum Bull., Anthrop. Series, n° 8.) [*Ech.*]

R. Soliva. *Vues économiques sur la production du caoutchouc.* Traduction revue par l'auteur. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. (Bull. écon. de l'Indochine, 34e année, A-3.) [*Dép.*]

Some Problems of the Chinese Republic, being certain papers on extraterri-

toriality and the present position in China. London, Central Asian Society. (Reprinted from the « Journal of the Central Asian Society ».)

W. E. Soothill. *China and Education with special reference to the University for China.* London, Central Asian Society, 1912. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Harold Spencer. *A Kanarese Grammar with graduated exercises.* Mysore, Mission Press, 1914.

B. W. Stainton. *The Educational Position in Persia.* London, Central Asian Society, 1912. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Statuten van het Koninklijk Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen opgericht den 24sten April 1778 onder de Zinspreuk: « Ten Nutte van het Gemeen ». Weltevreden, G. Kolff. [*Don de l'éditeur.*]

Sir Aurel Stein. *An Archæological Tour in Gedrosia by Sir* Aurel Stein, *with an Appendix by Lt-Cl.* R. B. Sewell *and* B. S. Guha. Calcutta, Government of India Central Publication Branch, 1931. (Mem. of the Arch. Survey of India, n° 34.) [*Ech.*]

Rudolf Steiner. *Aegyptische Mythen und Mysterien.* Zwölf Vorträge von Dr. Rudolf Steiner. Nach einer vom Vortragenden nicht durchgesehenen Nachschrift mit einem Vorwort herausgegeben von Marie Steiner. Goetheanum, Dornach, Schweiz, Philosophisch-Anthroposophischer Verlag, 1931.

Emil Stephan. *Südseekunst.* Beiträge zur Kunst des Bismarck-Archipels und zur Urgeschichte der Kunst überhaupt. Berlin, Dietrich Reimer, 1907.

Melanie Stiassny. *Einiges zur « Buddhistischen Madonna ».* Leipzig, Klinkhardt. (Sonderdr. aus Jarhr. der Asiat Kunst, 1924.) [*Don de M. V. Goloubew.*]

Id. *Ostasiatische Kunst am Wiener Markt* (Separat. aus Belvedere Zeitschr. für Kunst und Künstl. Kultur). [*Id.*]

E. P. Stibbe. *An Introduction to Physical Anthropology.* London, Edward Arnold, 1930.

Shigesuke Sukenaga 補永茂助. *Nihon shisō no kenkyū* 日本思想の研究. 2e éd. Tōkyō, Kyōiku kenkyū kai, 1931.

Sun Yat-sen. *The Triple Demism of* Sun Yat-sen. Translated from the Chinese annotated and appraised by Paschal M. d'Elia with Introduction and Index. Wuchang, The Franciscan Press, 1931.

Suvarṇaprabhāsa (Das Goldglanz-Sūtra) aus dem Uigurischen ins Deutsche übersetzt von Dr. W. Radloff *nach dem Tode des Übersetzers mit Einleitung von* S. Malov *herausgegeben.* I-III. Leningrad, Académie des Sciences de l'URSS, 1930. (Bibliotheca Buddhica, XXVII.)

The Suvarnaprabhāsa Sūtra. A Mahāyāna Text called « The Golden Splendour ». First prepared for publication by Bunyiu Nanjio, and after his death revised and edited by Hokei Idzumi. Kyōto, Eastern Buddhist Society, 1931.

Bon Suyematsu. *Chinese expansion historically reviewed.* London, Central Asian Society, 1905. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Daisetz Teitaro Suzuki. *Essays in Zen Buddhism.* First Series. London, Luzac, 1927.

Id. *Studies in the Laṅkāvatāra Sūtra, one of the most important texts of Mahāyāna buddhism, in which almost all its principal tenets are presented, including the teaching of Zen.* London, George Routledge, 1930.

H. R. Sykes. *Our recent progress in Southern Persia, and its possibilities.* London, Central Asian Society, 1905. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Mark Sykes. *Asiatic Turkey and the New Régime.* London, Central Asian Society, 1909. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Tabari. *Chronique de Abou-Djafar-Mo'hammed-Ben-Djarir-Ben-Yezid* Tabari, traduite sur la version persane d'Abou-'Ali Mo'hammed Bel'Ami, d'après les manuscrits de Paris, de Gotha, de Londres et de Canterbury, par M. Hermann Zotenberg. Paris, Imprimerie Impériale, 1867-1874, 4 vol.

Tagungsberichte der Gesellschaft für Völkerkunde, herausgegeben vom Vorstand. Bericht über die I. Tagung 1929 in Leipzig. Leipzig, Bruno Schindler, 1930.

Tamil Lexicon. Published under the authority of the University of Madras. Vol. I, Parts 1-3. II, Parts 1-4. III, Parts 1-5. IV, Parts 1-3. Madras, Diocesan Press, 1924-1931.

Tan Malakka. Indoneziia i ëe mesto na probujdaïushtshems ia vostoke, perevod s hollandskoĭ rukopisi C.-H. Zaĭmovskogo. Moskva, 1925.

Tantri Kāmandaka. Een Oudjavaansche Pañtjatantra-Bewerking in tekst en vertaling uitgegeven door C. Hooykaas. Bandoeng, A. C. Nix, 1931. (Bibliotheca Javanica, 2.) [*Don de l'éditeur.*]

Bernard Temple. *The place of Persia in world-politics.* London, Central Asian Society, 1910. (Proceedings of the Central Asian Society.)

H. J. E. Tendeloo. *Malaische Grammatica.* Leiden, E. J. Brill, 1901, 2 vol.

René Théry. *L'Indochine française.* Paris, Les Editions pittoresques, 1931. (Coll. Arista.) Cf. supra, p. 523.

Auguste Tholance. *Conseil des Intérêts français économiques et financiers du Tonkin. Session ordinaire de 1931. Discours prononcé le 5 octobre 1931.* Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. [*Dép.*]

Richard Thurnwald. *Die Menschliche Gesellschaft in ihren Ethno-soziologischen Grundlagen,* 1ter Band. Repräsentative Lebensbilder von Naturvölkern. Berlin, Walter de Gruyter, 1931.

J. Tideman. *Koninklijke Vereeniging. Koloniaal Instituut. Gids in het Volkenkundig Museum.* IX. *Celebes.* Amsterdam, de Bussy, 1931. [*Don de l'éditeur.*]

W. St. Clair Tisdall. *A Conversation-Grammar of the Hindūstānī Language.* Heidelberg, Julius Groos, 1911.

Id. *Key to the Hindūstānī Conversation-Grammar.* Heidelberg, Julius Groos, 1911.

Abbate D. Clemente Tosi. *Dell' India Orientale descrittione geographica et historica.* Roma, Michele Ercole, 1669, 2 vol.

F. M. Trautz. *Japan, Korea und Formosa. Landschaft, Baukunst, Volksleben.* Aufgenommen von A. von Graefe, G. von Estorff, Gertrud Fellner, Herbert Ponting. Berlin, Atlantis-Verlag, 1930.

V. Trenckner. *A Critical Pali Dictionary begun by* V. Trenckner. Revised, continued, and edited by Dines Andersen and Helmer Smith. Vol. I, Part 3. Copenhagen, Andr. Fred. Host, 1931.

Mary Luella Trowbridge. *Philological Studies in Ancient Glass.* Urbana, University of Illinois Press, 1928. (Univ. of Illinois Stud. in Lang. and Lit. Vol. XIII, Nos 3 4.

G. Tucci. *On some Aspects of the Doctrines of Maitreya [Nātha] and Asaṅga.* [Being a course of five lectures delivered at the University of Calcutta]. Calcutta, 1930. (Calcutta Univ. Read. Lect.)

A. Cotterell Tupp. *French Indo-China.* London, Central Asian Society, 1906. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Heinrich Ufer. *Religion und religiöse Sitte bei den Samojeden.* Erlangen, Palm & Enke, 1930. (Veröff. des indogerm. Sem. der Univ. Erlangen, V.)

[Upaniṣads.] *The Sāmānya Vedānta Upanishads, with the Commentary of Sri Upanishad-Brahma-Yogin.* Edited by A. Mahadeva-Sastri. Madras, Adyar Library, 1921.

Id. *The Vaishnava-Upanishads, with the Commentary of Sri Upanishad-Brahma-Yogin.* Edited by A. Mahadeva-Sastri. Madras, Adyar Library, 1923.

Id. *The Śaiva-Upanishads, with the Commentary of Sri Upanishad-Brahma-Yogin.* Edited by A. Mahadeva-Sastri. Madras, Adyar Library, 1925.

Id. *The Yoga Upanishads with the Commentary of Sri Upanishad-Brahma-Yogin.* Edited by A. Mahadeva-Sastri. Madras, Adyar Library, 1920.

Id. *The Thirteen Principal Upanishads, translated from the sanskrit with an outline of the philosophy of the Upanishads and an annotated bibliography by* Robert Ernest Hume. 2d ed. by George C. O. Haas. London, Oxford University Press, 1931.

Cyr. van Overbergh. *Les Mangbetu (Congo belge) par* Cyr. van Overbergh avec la collaboration de Ed. de Jonghe. Bruxelles, Albert de Wit, 1909. (Coll. de Monogr. ethnogr., IV.)

Siddheshwar Varma. *Critical Studies in the Phonetic Observations of Indian Grammarians.* London, Royal Asiatic Society, 1929. (James G. Forlong Fund, VII.)

Vasubandhu. *L'Abhidharmakośa de* Vasubandhu, traduit et annoté par Louis de La Vallée Poussin. Troisième chapitre. Paris, Paul Geuthner, 1926. (Soc. belge d'Et. orient.)

James Herbert Veitch. *A Traveller's Notes, or Notes of a Tour through India, Malaysia, Japan, Corea, The Australian Colonies and New Zealand during the years 1891-1893.* London, James Veitch, 1896.

Johann Verken. *Molukkenreise 1607-1612.* Neu herausgegeben nach der zu Frankfurt am Main im Verlag Joh. Th. de Bry im Jahre 1612 erschienenen Originalausgabe. Haag, M. Nijhoff, 1930. (Reisebeschreib. nach West- und Ost-Indien 1602-1797, II.)

Việt-nam tự-điển. Hội Khai-trí-tiến-đức khởi-thảo. Fasc. I, A. Hanoi, Trung-Bắc tân-văn, 1931. Cf. supra, p. 524.

Krishna-Dwaipayana Vyasa. *The Srimad-Bhagbatam of Krishna-Dwaipayana-Vyasa.* Translated into English Prose from the Original Sanskrit Text by J. M. Sanyal. Vol. I, part 4. Calcutta, Oriental Publishing, 1931.

Arthur Waley. *A Catalogue of Paintings recovered from Tun-huang by Sir Aurel Stein.* London, British Museum, 1931. [*Don.*]

Wang Chung-hui. *Law Reform in China.* Published for The China National Defence League in Europe; Le Comité Démocratique Chinois en France; The Central Union of the Chinese Students in Great Britain. London, George Allen, 1919. (Pamphlets on China Questions.) [*Don de l'éditeur.*]

Wang Yun-wou 王雲五. *Ta ts'eu tien* 大辭典. *Chinese-chinese dictionary with technical and scientific appendices.* Shanghai, Commercial Press, 1930.

A. Wedemeyer. *Japanische Frühgeschichte. Untersuchungen zur Chronologie und Territorialverfassung von Altjapan bis zum 5. Jahrh. N. Chr.* Tōkyō, Deutsche Gesellsch. für Natur- u. Völkerk. Ostasiens. 1930. (Mitt. der Deutschen Gesellsch. für Natur- u. Völkerk. Ostasiens, Supplementband XI.)

Gerald Camden Wheeler. *Mono-Alu Folklore.* London, George Routledge, 1926.

Léon Wieger. *Amidisme chinois et japonais.* Hien-hien, Imprimerie de Hien-hien, 1928.

Richard Wilhelm. *Die Chinesische Literatur.* Wildpark-Potsdam, Akademische Verlagsgesellschaft Athenaion M. B. H., 1930. (Handb. der Kunst- und Literaturgesch. des Orients.)

Id. *Histoire de la civilisation chinoise.* Traduction française de G. Lepage. Paris, Payot, 1931. (Bibl. hist.)

Helena de Willman-Grabowska. *Les composés nominaux dans le Śatapathabrāhmaṇa.* Première partie. *Index de la composition nominale du Śatapathabrāhmaṇa* avec quatre suppléments. Krakowie, Nakladem Polskiej Akademji Umiejetności, 1927. (Mém. de la Comm. orient. de l'Ac. polonaise des Sc. et des Let., Nr. 10.)

George Dee Williams. *Maya-Spanish Crosses in Yucatan.* Cambridge Mass., Harvard University Press, 1931. (Papers of the Peabody Museum of Americ. Arch. and Ethn., Harvard Univ., Vol. XIII, N° 1.) [*Ech.*]

Thomas Williams. *Fiji and the Fijians.* By Thomas Williams and James Calvert. Edited by George Stringer Rowe. New York, D. Appleton, 1859.

Robert W. Williamson. *The Social and Political Systems of Central Polynesia.* Cambridge, University Press, 1924, 3 vol.

Augusta de Wit. *Java, Facts and Fancies.* The Hague, W. P. van Stockum, 1912.

Erich Wolff. *Zur Lehre vom Bewusstsein (Vijñānavāda) bei den späteren Buddhisten. Unter besonderer Berücksichtigung des Laṅkāvatārasūtra.* Heidelberg, Carl Winters Universitätsbuchhandlung, 1930. (Materialien zur Kunde des Buddhismus, 17.)

R. S. Woodward. *Smithsonian Geographical Tables.* 3rd ed. Washington, Smithsonian Institution, 1929. (Smithsonian Misc. Coll., 854.) [*Don.*]

Monpeng Wou. *L'évolution des corporations ouvrières et commerciales dans la Chine contemporaine.* Paris, P. Geuthner, 1931.

B. von Wüllerstorf-Urbair. *Reise der Oesterreichischen Fregatte Novara um die Erde, in den Jahren 1857, 1858, 1859.* Wien, Kaiserlichköniglichen Hof- und Staatsdruckerei, 1861-1862, 3 vol.

Wilhelm Wundt. *Völkerpsychologie. Eine Untersuchung der Entwicklungsgesetze von Sprache, Mythus und Sitte.* I-II, *Die Sprache.* 4te unveränderte Aufl. — III, *Die Kunst.* 4te Aufl. — IV-VI, *Mythus und Religion.* — VII-VIII, *Die Gesellschaft.* — IX, *Das Recht.* — X, *Kultur und Geschichte.* Stuttgart, Alfred Kröner, 1917-1926.

Yang Tch'eng-tche. *Yun-nan Lo lo ts'ou ti wou che ki k'i king tien* 雲南羅羅族的巫師及其經典. Kouang-tcheou, Yu-hing, 1931. [*Ech.*]

A. C. Yate. *Baluchistan.* London, Central Asian Society, 1906. (Proceedings of the Central Asian Society.)

A. C. Yate. *The proposed Trans-Persian railway.* London, Central Asian Society, 1911. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Sir Francis Younghusband. *Our position in Tibet.* London, Central Asian Society, 1910. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Id. *Europe and Asia.* London, Central Asian Society, 1913. (Proceedings of the Central Asian Society.)

Yoyogi-kai 代代木會. *Shōwa go nen no koku shi gaku kai* 昭和五年の國史學界. Tōkyō, Tsukuba kenkyū-bu, 1931.

Atlas, Cartes et Plans.

Service météorologique. Atlas publié sous la direction de E. Bruzon. Dessiné, héliogravé et imprimé par le Service géographique de l'Indochine. Hanoi, 1930. (Exp. col. intern. Paris, 1931. Indochine fr. Sect. des sc.) [*Dép.*]

Carte de Cochinchine au 1 : 25.000^e. Dressée, héliogravée et publiée par le Service géographique de l'Indochine. Feuille 227, 3, Trà-lạch, septembre 1931 ; 4, Châu-đôc, septembre 1931 ; 8, Nhà-bang, septembre 1931 ; 15, An-tuc, septembre 1931. Feuille 234, 1, Nui-Sap, septembre 1931. Feuille 221, 5, Bén-co, octobre 1923. Hanoi. [*Id.*]

Carte de l'Indochine au 1 : 100.000^e. Dressée, héliogravée et publiée par le Service géographique de l'Indochine. Feuille n° 38, Bắc-ninh, septembre 1931 ; 49, Hanoi, septembre 1931 ; 88, Phú-diễn, juillet 1931 ; 101, Ban-sot, août 1931 ; 104, Hà-tĩnh, janvier 1926 ; 127-128, Taphane, août 1931 ; 133, Kham-thong-niai, août 1931 ; 174, Phú-yên, août 1931 ; 183, Hon-khoi, août 1931. Hanoi. [*Id.*]

Carte de l'Indochine. Echelle 1 : 500.000^e. Dressée et publiée par le Service géographique de l'Indochine. Edition de 1931. 21 f^{lles}. [*Id.*]

Carte des Deltas de l'Annam au 1 : 25.000^e. Dressée, héliogravée et publiée par le Service géographique de l'Indochine. Feuille 70, 4, Nha-trang, août 1925. Hanoi. [*Id.*]

Carte du Delta du Tonkin au 1 : 25.000^e. Dressée, héliogravée et publiée par le Service géographique de l'Indochine. Feuille n° 8, Phúc-yên, février 1927 ; 9, Phù-lỗ, février 1927 ; 12, Sơn-tây, février 1924. Hanoi. [*Id.*]

Carte du Groupe et du Parc d'Angkor. Arrêté du 21 mai 1930. D'après les cartes au 1 : 25.000^e et au 1 : 50.000^e des L^{ts} Buat et Ducret (juin 1909) et la carte du Service géographique au 1 : 100.000^e. Mise à jour par H. Parmentier. Echelle 1 : 40.000^e. Septembre 1930. (Service géographique de l'Indochine.) [*Dép.*] Cf. *BEFEO.*, XXX, pl. xxxii.

Ebauche de la carte archéologique de la province de Takeo par P. Paris. Echelle 1 : 100.000^e. S. l. n. d. [*Don de l'auteur.*]

Environs de Lạng-sơn. Dressé, héliogravé et publié par le Service géographique de l'Indochine. Hanoi. Echelle : 1 : 20.000^e. Edition de juillet 1931. (4 feuilles.) [*Dép.*]

Indochine. Echelle 1 : 20.000^e. Dressé, héliogravé et publié par le Service géographique de l'Indochine. Edition d'octobre 1930. (2 feuilles.) [*Id.*]

Périodiques.

Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften, 1930, n°s 3-4 1931, n°s 1-3.

Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes, t. XIX (1931), n°s 1-3. [*Ech.*]

Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des Beaux-Arts, 1931, n 1-8. [*Ech.*]

Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des Lettres et des Sciences morales et politiques, 1931, n°s 1-11. [*Id.*]

Acknowledgment. Being a report of the books received by the Sun Yatsen University Library from August 1929 to December 1930. Canton, 1931. [*Id.*]

Acta Orientalia, vol. IX (1930), n°s 2-4 ; vol. X (1931), n°s 1-3. [*Id.*]

Almanach des Postes, Télégraphes, Téléphones de l'Indochine, 1932. [*Don.*]

Analecta Bollandiana, t. XLVIII (1930), n°s 3-4 ; t. XLIX (1931), n°s 1-2 [*Ech.*]

Annales de géographie, t. XXXIX (1930), n°s 217-222 ; t. XL (1931), n°s 223-228.

Annales de la Faculté de droit d'Aix (1918-1931), n°s 1-20. [*Ech.*]

Annales des Douanes et Régies de l'Indochine, 1931, n°s 1-12. [*Don.*]

Annales du Service météorologique de l'Indochine. Année 1929. *Climatologie*. Hanoi, Lê-văn-Tân, 1931. (Gouvernement général de l'Indochine, Observatoire central, Phủ-liên, Tonkin.) [*Dép.*]

Annales du Service météorologique de l'Indochine. Numéro spécial : *Le climat de l'Indochine et les typhons de la Mer de Chine* par E. Bruzon et P. Carton. 1930. [*Id.*]

Annals of the Bhandarkar Institute, vol. XI (1930), n°s 3-4 ; vol. XII (1931), n°s 1-4. [*Ech.*]

L'année sociologique. Nouvelle série. Tome II (1924-1925). Paris, Félix Alcan, 1927.

Annuaire administratif de l'Indochine, 1931. [*Dép.*]

Annuaire de l'Académie royale de Belgique, 1931. [*Ech.*]

Annuaire de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, 1931. [*Id.*]

Annual Report of the Archæological Department of His Exalted Highness the Nizam's Dominions, 1927-1928. [*Id.*]

Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution, 1929. [*Id.*]

Annual Report of the Bureau of Science Philippine Islands, 1930-1931. [*Id.*]

Annual Report of the Imperial Household Museums Tokyo and Nara, 1929-1930. [*Don.*]

Annual Report on South-Indian Epigraphy for the year ending 31st. March 1929. Madras, 1931. [*Ech.*]

Annual Report (33rd) *on the Administration of the Royal State Railways* (Government of Siam), 1929-1930. [*Don.*]

Annual Report on the Archæological Survey for 1930. Colombo, Ceylon Government Press, 1931. [*Ech.*]

Annuario della Reale Accademia d'Italia (1929-1930). Roma, Tipografia del Senato, 1931. [*Id.*]

L'Anthropologie, t. XLII (1931).

Anthropos, t. XXVI (1931). [*Ech.*]

Archæological Survey of India. Annual Report, 1926-1927. [*Id.*]

Archiv Orientální, Journal of the Czechoslovak Oriental Institute. Prague. Vol. III, 1931. [*Id.*]

Archives de médecine et pharmacie navales, t. CXIX (1930), nos 3-4; t. CXX (1931), nos 1-4. [*Don.*]

Archives des Instituts Pasteur d'Indochine, nos 11-13 (1931). [*Dép.*]

Asia, 1931.

Asia Major, vol. VII (1931). [*Ech.*]

L'Asie française. Bulletin mensuel du Comité de l'Asie française, 1931. [*Id.*]

Atti della Reale Accademia Nazionale dei Lincei. Rendiconti. Classe di scienze fisiche, matematiche e naturali, vol. XI (1930), n° 12; XXIII (1931), nos 11-12. [*Id.*]

Atti della Reale Accademia Nazionale dei Lincei. Rendiconto, vol. IV (1929-VIII-1930-IX), fasc. 1-2. [*Id.*]

L'Avenir du Tonkin, 1931.

Baessler-Archiv, t. VII-XIV (1923-1931), nos 1-12.

The Bangkok Times, 1931.

Bengal past and present. Journal of the Calcutta Historical Society, vol. XLI-XLII (1931).

Bhandarkar Oriental Research Institute Poona. Report for 1930-1931. Poona, Bhandarkar Oriental Research Institute, 1931. [*Ech.*]

Bibliographie bouddhique. II, mai 1929-mai 1930, par A. J. BERNET KEMPERS, G. L. M. CLAUSON, Nalinaksha DUTT, Jan JAWORSKI, M. LALOU, L. de LA VALLÉE POUSSIN, E. J. LÉVY, Robert LINGAT, K. OKAMOTO, Jean PRZYLUSKI, Otto STEIN, E. TOMOMATSU, Paul TUXEN, James R. WARE. Rétrospective : *L'œuvre de Léon Feer* par Marcelle LALOU, 1931. Cf. supra, p. 546.

Bibliographie géographique (XXXVIIIe, XXXIXe-XLe), 1928-1930. Paris, A. Colin, 1929-1931. [*Don de la Direction des Archives et des Bibliothèques de l'Indochine.*]

Bibliotheca Buddhica, vol. XXVII, fasc. 1-3. [*Don.*]

Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië, D. 88 (1931), nos 1-4. [*Ech.*]

The Buddhist Annual of Ceylon, vol. IV, n° 1 (1931).

Budget de la Cochinchine. Exercice 1931. [*Dép.*]

Budget de la ville de Cholon. Exercice 1931. [*Id.*]

Budget de la ville de Haiphong. Exercice 1931. [*Id.*]

Budget de la ville de Hanoi. Exercice 1931. [*Id.*]

Budget de la ville de Saigon. Exercice 1931. [*Id.*]

Budget général de l'Indochine. Exercice 1931. [*Id.*]

Budget local de la Cochinchine. Exercice 1931. [*Id.*]

Budget local de l'Annam. Exercice 1931. [*Id.*]

Budget local du Cambodge. Exercice 1931. [*Id.*]

Budget local du Laos. Exercice 1931. [*Id.*]

Budget local du Tonkin. Exercice 1931. [*Id.*]

Budget supplémentaire de la ville de Saigon. Exercice 1931. [*Id.*]

Budget supplémentaire des recettes et des dépenses de la ville de Cholon. Exercice 1931. [*Id.*]

Bulletin administratif de la Cochinchine, 1931. [*Id.*]

Bulletin administratif de l'Annam, 1931. [*Id.*]

Bulletin administratif du Cambodge, 1931. [*Id.*]

Bulletin administratif du Laos, 1931. [*Id.*]

Bulletin administratif du Tonkin, 1931. [*Dép.*]

Bulletin de l'Académie des Beaux-Arts, n°s 11-13. [*Id.*]

Bulletin de l'Académie des Sciences de l'Union des Républiques soviétiques socialistes, 1931, n°s 1-8. [*Ech.*]

Bulletin de l'Académie malgache, t. XII (1929). [*Id.*]

Bulletin de l'Académie royale de Belgique (Classe des Beaux-Arts), n°s 1-12 (1930); n°s 1-8 (1931). [*Id.*]

Bulletin de l'Académie royale de Belgique (Classe des Lettres), 1931, n°s 1-11. [*Id.*]

Bulletin de la Chambre d'Agriculture du Tonkin et du Nord-Annam, 1931. [*Id.*]

Bulletin de la Chambre de Commerce de Hanoi, 1931. [*Id.*]

Bulletin de l'Agence économique de l'Indochine, 1930-1931, n°s 36-48. [*Id.*]

Bulletin de la Maison Franco-japonaise. Tōkyō. Série française, t. II, n°s 1-4; t. III, n°s 1-4, t. IV, n°s 1-4 (1929-1931). [*Id.*] Cf. supra, p. 258.

Bulletin de la Section de Géographie (*Comité des travaux historiques et scientifiques*), t. XLIV (1929), XLV (1930). [*Don.*]

Bulletin de la Société « Autour du monde », 1930. [*Ech.*]

Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris, t. LIII (1931), n°s 1-6. [*Id.*]

Bulletin de la Société de Géographie et d'Etudes coloniales de Marseille, t. LI, 1930. [*Id.*]

Bulletin de la Société des Etudes indochinoises, t. V (1930), n°s 1-3; t. VI (1931), n°s 1-2. [*Id.*]

Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, t. XXXI, fasc. 1-3; XXXII, fasc. 1-3 (1931).

Bulletin de la Société médico-chirurgicale de l'Indochine, t. IX (1931), n°s 1-10. [*Don.*]

Bulletin des Amis du Vieux Hué, 1931. [*Id.*]

Bulletin des Musées royaux d'art et d'histoire. Bruxelles, 1929-1931. [*Don de M. Polain.*]

Bulletin d'informations économiques et financières japonaises, 1930-1931, n°s 17 20. [*Don du Consul général du Japon, à Hanoi.*]

Bulletin du Comité d'Etudes historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française, t. XII, 1929, n°s 3-4; t. XIII, 1930, n°s 1-2. [*Don.*]

Bulletin du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, n° 1 (janvier 1931). Evreux, Imprimerie Hérissey. [*Don de l'éditeur.*]

Bulletin du Museum national d'histoire naturelle, 1931. [*Ech.*]

Bulletin économique de l'Indochine, A, 1931. [*Dép.*]

Id. A-1, *Industrie, Commerce, Finances, Statistiques*, 1931. [*Id.*]

Id. Inspection générale de l'Agriculture, de l'Elevage et des Forêts. Compte rendu des travaux, 1931. [*Id.*]

Id. Renseignements, 1931. [*Id.*]

Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, 1929. [*Ech.*]

Bulletin général de l'Instruction publique (Gouvernement général de l'Indochine), 1931. [*Dép.*]

Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1928-1929. [*Don.*]

Bulletin municipal. Ville de Hanoi, 1931. [*Dép.*]

Bulletin of the American Institute for Persian Art and Archaeology. New York, American Institute for Persian Art And Archaeology. Vol. I, n° 1 (July 1931). [*Don de l'éditeur.*]

Bulletin of the Madras Government Museum, vol. II, part 1-3 (1929). [*Don.*]

Bulletin of the Metropolitan Museum of Art, 1931. [*Id.*]

Bulletin of the Museum of Far Eastern antiquities (Ostasiatiska Samlingarna, Stockholm), nos 1-2 (1929-1930). [*Ech.*]

Bulletin of the Museum of Fine-Arts, Boston, 1930-1931, nos 170-171, 173-176. [*Don.*]

Bulletin of the National Library of Peping, vol. IV, n° 3, mai-juin 1930. [*Id.*]

Bulletin of the School of Oriental Studies, London Institution, vol. VI, 1930, nos 3-4. [*Ech.*]

Bulletin van de Willebrord Snellius Expeditie. Uitgezonden door de « Maatschappij ter bevordering van het Natuurkundig Onderzoek der Nederlandsche Koloniën » en het « Koninklijk Nederlandsch Aardrijkuskundig Genootschap », n° 2. Weltevreden, G. Kolff, 1930. (Indisch Comité voor Wetenschappelijke Onderzoekingen.) [*Don.*]

The Burlington Magazine, 1931.

Canada Department of Mines. National Museum of Canada. Annual Report for 1929. Ottawa, F. A. Acland, 1931. [*Ech.*]

The China Journal of Sciences and Art, 1931.

Chine, Ceylan, Madagascar, nos 91-95 (1930-1931).

The Chinese Recorder, vol. LXI (1930), nos 11-12 ; vol. LXII (1931), nos 1-12.

Chot mai het Lao, Bulletin officiel laotien, 1931. [*Dép.*]

Chronique d'Egypte, 6e année (1931), n° 11. [*Don de M. Polain.*]

La Cochinchine agricole, 1930, nos 9-10, 12. [*Dép.*]

Le Colon français républicain, 1931. [*Ech.*]

Compte administratif du budget du Protectorat du Cambodge. Exercice 1930. [*Dép.*]

Compte administratif du budget de la Cochinchine. Exercice 1930. [*Id.*]

Compte administratif du budget local de l'Annam. Exercice 1930. [*Id.*]

Compte administratif du budget local du Cambodge. Exercice 1930. [*Id.*]

Compte administratif du budget local du Laos. Exercice 1929. [*Id.*]

Compte administratif du budget local du Tonkin. Exercice 1930. [*Id.*]

Compte administratif du maire de la ville de Saigon. Exercice 1930. [*Id.*]

Compte rendu annuel des travaux exécutés par le Service géographique de l'Indochine. Année 1930. Hanoi, Service géographique, 1931. [*Id.*]

Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1931. [*Don.*]

Công thị báo Haiphong. Moniteur de Haiphong, n° 18 (1er mars 1930). [*Dép.*]

Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Compte rendu de la 3e session, 1868. London, Longmans, 1869.

Id. Compte rendu de la 4e session, Copenhague, 1869. Copenhague, Imprimerie de Thiele, 1875.

Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique. Compte rendu de la 5e session à Bologne, 1871. Bologne, Fava et Garagnani, 1873.

Id. Compte rendu de la 6e session, Bruxelles, 1872. Bruxelles, C. Muquardt, 1873.

Id. Compte rendu de la 7e session, Stockholm, 1874. Stockholm, P. A. Norstedt, 1876.

Id. Compte rendu de la 10e session à Paris, 1889. Paris, Ernest Leroux, 1891.

Id. Compte rendu de la 11e session, Moscou, 1892. Tome I. Moscou, Université Impériale, 1829.

Conseil des intérêts français économiques et financiers du Tonkin. Session ordinaire du 8 au 15 octobre 1929 ; sessions extraordinaires du 16 décembre 1929 et 20 mars 1930. Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1930. [*Dép.*]

El Correo sino-annamita ó correspondencia de las misiones del Sagrado Orden de Predicadores en Formosa, China, Tong-king y Filipinas. Vol. XIII, XVII, XXXI, XXXV. Manila, Imprenta del Colegio de Santo Tomas, 1879-1907.

Le Courrier automobile, nos 158-163, 165, 166 (1931). [*Don.*]

Le Courrier d'Haiphong, 1931. [*Ech.*]

Direction des Archives et des Bibliothèques. Dépôt légal. Liste des imprimés déposés en 1930 (1er juillet au 31 décembre). Hanoi, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1931. [*Dép.*]

Djåwå. Tijdschrift van het Java-Instituut, 1931. [*Ech.*]

Documents. Doctrines. Archéologie. Beaux-Arts. Ethnographie, 1930, nos 7-8.

Dominion of Canada. Report of the Department of Mines for the fiscal year ending March 31, 1930. Ottawa, F. A. Acland, 1931. [*Ech.*]

Eastern Art, vol. II (1930).

The Eastern Buddhist, vol. V, n° 4 (juillet 1930).

Epigraphia Indica, vol. XX (1929), part 1-4. [*Ech.*]

L'Ethnographie. Nouvelle série, nos 19-20.

Ethnologische Studien. Zeitschrift für das gesamte Gebiet der Völkerkunde. Herausgegeben von Fritz Krause. Band I. Heft 1-2, 1929. Band I. Heft 3, 1931. Leipzig, Asia Major.

Ethnologischer Anzeiger. Jahresbibliographie und Bericht über die völkerkundliche Literatur, herausgegeben von M. Heydrich und G. Buschan. Band I. Heft 1-6, 1926-28 ; Band II. Heft 1-6, 1929-31. Stuttgart, E. Schweizerbart'sche Verlagsbuchhandlung.

Eurasia Septentrionalis Antiqua, t. VI, 1931.

L'Eveil économique de l'Indochine, 1931. [*Ech.*]

Extrême-Asie, Revue indochinoise illustrée, 1931, nos 54-59. [*Id.*]

Federated Malay States. Report of the Museums Department for the year 1930. Kuala Lampur, Federated Malay States Government Press, 1931. (Supplement to the « F. M. S. Government Gazette », April 24, 1931). [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

France-Indochine, 1931.

Gazette des Beaux-Arts, 1931.

Geibun 藝文, 22e année (1931), nos 1-2.

The Geographical Journal, 1931. [*Ech.*]

La Géographie, 1931. [*Id.*]

Gouvernement général de l'Indochine. Chemins de fer. Statistiques de l'année 1929 dressées à l'Inspection générale des Travaux publics. Hanoi, 1931. [*Dép.*]

Guide G. B. Indochinois, 1931 [par G. Broqua]. Hanoi, 1931.

Hespéris. Archives berbères et Bulletin de l'Institut des Hautes Etudes marocaines, 1930. [*Don.*]

Học-báo, 1931. [*Dép.*]

The Hongkong Weekly Press, 1931.

The Illustrated London News, 1931.

L'Illustration, 1931.

L'Impartial, 1931.

L'Indépendance tonkinoise, 1931.

Index generalis. Annuaire général des Universités, 1930-1931.

The Indian Antiquary, 1931. [*Ech.*]

Indian Art and Letters. N. S., vol. IV, 1930, nos 1-2.

Indian Historical Quarterly, vol. VII, nos 1-4. [*Ech.*]

Indogermanische Forschungen. Zeitschrift für Indogermanische Sprach- und Altertumskunde, vol. XLIX, 1931.

Inspection générale de l'Agriculture, de l'Elevage et des Forêts de l'Indochine. Compte rendu des travaux, 1928-1929. II. *Entomologie et Cryptogamie*, 1930. [*Dép.*]

Institut franco-japonais du Kansai. Livret-Guide de l'auditeur et du personnel. 5e année, avril 1931, mars 1932. Kyōto, 1931. [*Ech.*]

Institut franco-japonais du Kansai. Publications. Kyōto, 1931. [*Id.*]

Institut franco-japonais du Kansai. Statuts. Liste des membres de la Société. Octobre 1931. Kyōto. [*Id.*]

L'Intermédiaire des chercheurs et curieux, 1931.

Internationales Archiv für Ethnographie, vol. XXXI, 1930. [*Ech.*]

Inter-Ocean, vol. XII, 1931, nos 1-12.

Ipek. Jahrbuch für prähistorische und ethnographische Kunst, 1930.

Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts, vol. XLV (1930); nos 1-4; XLVI (1931), nos 1-2. [*Ech.*]

The Japan Advertiser. Annual Review. Finance, Industry and Commerce. 1930-1931. Tōkyō, B. W. Fleisher, 1931. [*Don du Consul général du Japon.*]

Journal Asiatique, t. CCXVI-CCXVII (1930); t. CCXVIII (1931). [*Ech.*]

Le Journal de Shanghai, 1931. [*Don.*]

Journal des Savants, 1931.

Journal judiciaire de l'Indochine, 1931. [*Dép.*]

The Journal of American Folk-lore. Edited by Ruth Benedict. Vol. 43 (1930). New York, American Folk-lore Society.

Journal of Indian history, vol. IX, parts I-III, 1930; vol. X, parts I-III, 1931. [*Ech.*]

Journal the American Oriental Society, vol. LI, 1931, nos 1-4.

Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland, t. XLI (janvier-juin 1931).

The Journal of the Anthropological Society of Bombay, vol. XIV, nos 5-7. [*Ech.*]

The Journal of the Bihar and Orissa Research Society, vol. XVII, 1931, parts 1-3. [*Id.*]

The Journal of the Bombay Branch of the Royal Asiatic Society, vol. V, n°s 1-2; vol. VI, n°s 1-2; vol. VII (1931), n°s 1-2. [*Ech.*]

Journal of the Burma Research Society, vol XXI, parts 1-3 (1931). [*Id.*]

Journal of the Central Asian Society, vol. 1-4, 1914-1917; vol. 5-7, 1918-20; vol. 8-9, 1921-22; vol. 10-11, 1923-1924; vol. 12-13, 1925-1926; vol. 14, parts I-IV, 1927; vol. 15, parts I-IV, 1928; vol. 16, parts I-IV, 1929; vol. 17, parts I-IV, 1930; vol., 18, 1931.

Journal of the College of Agriculture, Imperial University of Tōkyō, vol. XI (1931), n° 2. [*Ech.*]

Journal of the Department of Letters (University of Calcutta), vol. XXI (1931). [*Id.*]

Journal of the Royal Asiatic Society, 1931. [*Id.*]

Journal of the Society of Oriental Research, vol. XV, 1931, n°s 1-2.

Journal of the Straits Branch of the Royal Asiatic Society, vol. IX (1931), parts 1-2. [*Ech.*]

Journal officiel de l'Indochine française, 1931. [*Dép.*]

Journal officiel en langue laotienne, 1931. [*Don.*]

Kern Institute, Leyden. Annual bibliography of Indian Archaeology for the year 1929. Leyden, E. J. Brill, 1931. [*Ech.*] Cf supra, p. 530.

The Kokka, n°s 470-479, 1931.

Kōkogaku-zasshi 考古學雜誌, vol. XXI (1931), fasc. 1. Tōkyō, Kōkogaku-kwai.

Koninklijke vereeniging. Koloniaal Instituut. Amsterdam. Twintigste Jaarverslag, 1930. [*Don.*]

Kou hio ki k'an, vol. I, n°s 1-2. [*Ech.*]

Kouo li Tchong-chan ta hio wen che yen kieou so tsi k'an 國立中山大學文史研究所輯刊, vol. I, n° 1. [*Id.*]

Kouo li Pei-p'ing t'ou chou kouan k'an 國立北平圖書館刊, vol. V (1931), n° 3. [*Id.*]

The Library of Congress. Division of Chinese literature, 1929-1930. Washington, Government Printing Office, 1931. [*Id.*]

Maandblad voor beeldende Kunsten, 1931, n° 10. Amsterdam, J. H. de Bussy. [*Don de M. V. Goloubew.*]

Medeelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen, Afdeeling Letterkunde, deel 70, série B, n° 4, 1930.

Mémoires du Comité des Orientalistes (*Zapiski Kollegii Vostokovedopri Aziatskom Musei....*), t. IV-V, 1930. [*Don.*]

Memorie della R. Accademia delle Scienze di Bologna. Sezione di Scienze Giuridiche, série III, t. IV (1929-1930). [*Don.*]

The Metropolitan Museum of Art. Sixty-first Annual Report of the Trustees, 1930. New York, 1931. [*Id.*]

Minerva-Handbücher. Ergänzungen zu « Minerva », Jahrbuch der gelehrten Welt. 2 Abteilung. 1931.

Mitteilungen aus Justus Perthe's geographischer Anstalt, 1931.

Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien, t. 61, 1931. [*Ech.*]

Mitteilungen der Deutschen Gesellschaft für Natür- und Völkerkunde Ostasiens, 1931. [*Ech.*]

Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen zu Berlin. Ostasiatische Studien, t. 33 (1930), 1ère partie. [*Ech.*]

Le Monde colonial illustré. 9e année, n° 95, juillet 1931. Paris. [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

Le Moniteur d'Indochine, 1931.

Le Muséon, vol. XLIII, nos 3-4. [*Ech.*]

The Museum of Far Eastern Antiquities (*Östasiatiska Samlingarna*), *Stockholm. Bulletin*, n° 2, 1930. [*Id.*]

Nachrichten von der Gesells. der Wiss. zu Göttingen. Geschäftl. Mitt., 1931.

Nachrichten von der Gesells. der Wiss. zu Göttingen. Phil.-hist. Klasse, 1931.

Nam-phong, 1931. [*Dép.*]

Natuurwetenschappelijke Raad voor Nederlandsch-Indië te Batavia, n° 4, Mei 1931. Buitenzorg, Archipel Drukkerij, 1931. [*Don.*]

Nederlandsch-Indië Oud & Nieuw, 1931.

Nichi-futsu bunka 日佛文化. Vol. I, année 1931, nlle série. Tōkyō, Maison Franco japonaise de Tōkyō. [*Don.*]

Niên-lịch thông-thư. Almanach franco annamite, 1931. Hanoi, Trung-Bắc tân-văn, 1931. [*Dép.*]

The North-China Herald, 1931.

Ostasiatische Zeitschrift. N. S., 1930, nos 1-6 ; 1931, nos 1-5.

Oudheikundige Dienst in Nederlansch-Indië. Oudheidkundige Verslag, 1930-1931. [*Don.*]

Papers of the Peabody Museum, t. XII, nos 1-2 ; XIII, n° 1. [*Ech.*]

Pháp-viện báo. Revue judiciaire franco-annamite, 1ère année (1931), nos 1-8. Hanoi.

The Philippine Journal of Science, 1931. [*Ech.*]

La Politique de Pékin, 1931. [*Don.*]

Proceedings of the Imperial Academy. Tōkyō, 1931. [*Id.*]

Progress of Chinese Studies in the United States of America. Bulletin n° 1, May, 1931. Washington, American Council of Learned Societies, 1931. [*Don de l'éditeur.*]

Projet de budget supplémentaire de la ville de Hanoi. Exercice 1930. Hanoi, Lê-văn-Tân, 1930. [*Dép.*]

Projet de budget local du Tonkin pour l'exercice 1930. Hanoi, Lê-văn-Tân, 1931. [*Id.*]

La Quinzaine coloniale, nos 580-599 (1930-1931).

The Rangoon Gazette, 1931.

Rapport de l'Administration des Postes chinoises, 1923-1925. [*Ech.*]

Rapport d'ensemble sur la situation du Protectorat de l'Annam pendant la période comprise entre le 1er juin 1930 et le 31 mai 1931. [*Dép.*]

Rapport moral et aperçu de l'activité de l'Institut franco-japonais du Kansai. Année 1929-1930. Société de rapprochement intellectuel franco-japonais. Kyōto, 1930. [*Ech.*]

Rapport sur la Navigation et le Mouvement commercial de l'Indochine pendant l'année 1930. Hanoi, Administration des Douanes et Régies, 1930. [*Dép.*]

Rapport sur la situation administrative, économique et financière du Laos durant la période 1930-1931. [*Id.*]

Rapport sur la situation administrative, économique et financière de Kouang-tchéou-wan durant la période 1930-1931. [*Dép.*]

Rapport sur la situation administrative, économique et financière du Tonkin durant la période 1930-1931. [*Id.*]

Rapport sur l'exercice du Protectorat du Cambodge pendant la période 1930-1931. [*Id.*]

Recueil général de la législation et de la réglementation de l'Indochine. Supplément de 1926-1927, 2e-3e parties. Hanoi, Service de Législation et d'Administration du Gouvernement général, 1931. [*Dép.*]

Recueil général de jurisprudence, de doctrine et de législation coloniales et maritimes, 1931.

Rekishi-chiri 歷史地理, vol. LVII (1931) fasc. 2. Tōkyō, Nihon rekishi-chiri-gaku kwai.

Rendiconti della Reale Accademia Nazionale dei Lincei. Classe di Scienze morali, storiche e filologiche. Serie sesta, vol. VI, 1930, fasc. 1-12 ; vol. VII, 1931, fasc. 1-10. [*Ech.*]

Rendiconto delle sessioni della R. Accademia delle Scienze dell' Istituto di Bologna. Classe di Scienze morali, t. IV (1929-1930). [*Id.*]

Répertoire d'art et d'archéologie. 1929-1931. [*Id.*]

Répertoire législatif indochinois, 1931.

Report of the Librarian of Congress for the fiscal year ending june 30, 1930. [*Ech.*]

Report of the National Research Council of Japan, nos 4-5, april 1924-march 1926 (1930) ; nos 6-7, april 1926-march 1928 (1931). Tōkyō, 1931. [*Don de l'Académie Impériale de Tōkyō.*]

Report on the Post Office for the eighteenth year of Chung-hua Min-kuo (1929). [*Ech.*]

Report on the Post Office Savings Bank, 1929-1931. [*Id.*]

Report on the Work of the Ministry of Education of the Siamese Government. Bangkok, B. E. 2468 (1925-1926), 2569 (1926-1927). [*Don de M. G. Cœdès.*]

Report on the work of the Ministry of Education of the Siamese Government. B. E. 2467 (1924-1925) and Major Statistics. [*Id.*]

Review of Philosophy and Religion, 1931, no 1. [*Don.*]

Revue archéologique, 1931.

La Revue caodaïste. Revue mensuelle, 2e année, nos 7-12, janvier-juin 1931.

Revue critique d'histoire et de littérature, 1931.

Revue de l'aluminium et de ses applications. No 43, mai-juin 1931. Numéro spécial de l'Exposition coloniale. Paris, Draeger, 1931. [*Don de l'éditeur.*]

Revue de l'art ancien et moderne, 1931.

Revue de l'histoire des colonies françaises, 1931. [*Don.*]

Revue de l'histoire des religions, t. 101 (1930), nos 1-3. [*Ech.*]

La Revue de Paris, 1931.

Revue des Arts asiatiques, 7e année (1931), nos 1-2. [*Don.*]

Revue des deux Mondes, 1931.

Revue des sciences politiques, 1931. [*Ech.*]

La Revue du Pacifique, 1931. [*Don du Gouvernement général de l'Indochine.*]

La Revue nationale chinoise, 1931, nos 20-31. [*Don.*]

Revue scientifique, 1931. [*Ech.*]

School of Oriental Studies, London Institution (University of London). Report of the Governing Body and Statement of Accounts for the Year ending 31st July, 1929. London, Waterlow. [*Id.*]

School of Oriental Studies, London Institution (Université of London). Report of the Governing Body and Statement of Accounts for the Year ending 31st July, 1931. London, Waterlow. [*Id.*]

Service géographique de l'Indochine. Catalogue des plans et cartes. Avril 1931. [*Dép.*]

Service météorologique de l'Indochine. Bulletin mensuel des observations, juin-décembre 1930. [*Id.*].

Service météorologique de l'Indochine. Bulletin pluviométrique. Relevés journaliers. Année 1929. [*Id.*].

Shigaku 史學, vol. IX, nos 1-4 ; vol. X, nos 1-4. [*Ech.*]

Shigaku-zasshi 史學雜誌, vol. XLII (1931), fasc. 1-12. Tōkyō, Shigakukwai.

Shirin 史林, vol. XVI (1931), fasc. 1. Tōkyō, Mita-Shigaku-kenkyūkwai.

Siam. Report on the operations of the Royal Survey Department, Ministry of War, for the year 1929-1930. [*Don de l'éditeur.*]

S. Labh Singh. *Report on a Preliminary Survey of the Milk Supply of Lyallpur in 1927.* Lahore, « *C. & M. Gazette* » Press, 1930. (The Board of Economic Inquiry, Punjab. Rural Section Publication, 22.) [*Ech.*]

Sinica. Zeitschrift für Chinakunde und Chinaforschung. IV, Heft 5, Oktober 1929. V, Heft 1-6, 1930. VI, Heft 1-3, 1931. Frankfurt a. M., China-Institut.

Sitzungsberichte der Preussischen Akademie der Wissenschaften. Öffentl. Sitz., 1931.

Srok Khmer, Revue cambodgienne illustrée, 1931, nos 1-7, 9-31.

Studio. 1ère année (1930), nos 1-2.

Tetsugaku-kenkyū 哲學研究, vol. XVI (1931), nos 1-12. [*Ech.*]

The Times Literary Supplement. Thirtieth Year 1931. London, The Times Publishing Company.

Tijdschrift van het Koninklijk Nederlandsch Aardrijkskundig Genootschap, t. XLVIII (1931), nos 1-6. [*Ech.*]

Tijdschrift voor Indische Taal-, Land- en Volkenkunde, t. 71 (1931), nos 1-4. [*Id.*]

Tōkyō Imperial University Calendar, 1927-1928, 1929-1930. [*Id.*].

T'oung Pao, 1931. [*Id.*]

Tōyōgakuhō 東洋學報, vol. XIX (1931), nos 1-3. Tōkyō, Tōyōkyōkwai. [*Don.*]

Transactions and Proceedings of the Japan Society. London, vol. XXVII-XXVIII (1930-1931). [*Ech.*]

The Transactions of the Asiatic Society of Japan, 2nd ser., vol. VII (december 1930). [*Id.*]

Trung-Bắc tân-văn, 1931. [*Id.*]

Sei kyū gaku sō 靑丘學叢, vol. I-II. [*Don de M. Kim Yung-Kun.*]

University of California. Publications in American Archaeology and Ethnology, vol. XXX-XXXI. [*Ech.*]

University of California. Publications in Economics, vol. IX. [*Id.*]

Id. *Publications in Philosophy*, t. XIII (1930). [*Id.*]

University of California. Publications in Semitic philology, t. X (1931), nos 1-3. [*Ech.*]

University of Hong Kong. Calendar, 1931. [*Id.*]

Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen, t. 70 (1931). [*Id.*]

The Visva-Bharati Quarterly, t. VIII (1930-1931), parts 1-3. [*Id.*]

La Volonté indochinoise, 1931.

Wiener Beiträge zur Kunst- und Kulturgeschichte Asiens. Jahrbuch des Vereines der Freunde asiatischer Kunst und Kultur in Wien. Band V (1930). Wien, Krystall-Verlag, 1930. [*Ech.*]

Yenching Journal of Chinese Studies, 1930, nos 8-9. [*Don.*]

Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, Band 85, heft 1-3. [*Ech.*]

Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, 1931, nos 1-10. [*Id.*]

Zeitschrift für Buddhismus, 9e année, 1931. Heft 1-12.

Zeitschrift für Ethnologie, 1930-1931.

Zeitschrift für Indologie und Iranistik, Bd. VIII (1931), heft 1-2.

* * *

Musée de Hanoi. — L'aménagement intérieur du nouveau Musée a été poussé activement, en vue de l'ouverture qui doit avoir lieu au début de l'année 1932. Les vitrines métalliques commandées en Europe sont arrivées à Hanoi au mois de décembre, et ont été aussitôt montées et garnies de glace par la Société des Verreries d'Extrême-Orient. Dès le mois d'octobre, les principales pièces de nos collections avaient été provisoirement exposées dans les galeries, en prévision de la visite de M. Paul Reynaud, Ministre des Colonies, qui eut lieu le 7 novembre 1931.

Pendant le second semestre 1931, le Musée s'est enrichi de quelques pièces nouvelles parmi lesquelles on peut citer divers objets trouvés par le capitaine Pinault à l'Ile aux Buissons (cf. supra, p. 213, 309) ; — un beau *khánh* de bronze daté de la 33e année de Lê cảnh-hưng (1773) et ayant appartenu à la pagode de Viên-quang, village de Quyên-sơn, huyện de Kim-bảng, phủ de Lý-nhân, đạo de Sơn-nam (actuellement province de Hà-nam) ; — un gong de bronze à deux anses, inscrit : pagode de An-ninh, village de Đông-ba hạ ; — un petit bol en or et un fragment de manche de couteau (?) en or exhumé au village de Vĩnh-phúc, auprès de Hanoi (v. infra, p. 608).

Musée cham de Tourane. — En l'absence de son conservateur le Dr A. Sallet, parti pour la France, le Musée cham de Tourane est confié à la surveillance d'un secrétaire indochinois, placé sous l'autorité du conservateur des monuments de l'Annam-Champa. 1995 visiteurs, dont 460 Européens, se sont inscrits sur le registre du Musée pendant le second semestre de 1931. Il convient de rappeler que ce chiffre, tout au moins pour les Européens, est nettement inférieur au nombre total des visiteurs, l'inscription ne pouvant être pour ces derniers que facultative. Le Musée s'est enrichi de plusieurs pièces, notamment du grand autel sculpté provenant de la tour principale Ouest du groupe de Đồng-dương (1) qui a été enlevée et apportée par

(1) *Inv.*, t. I, p. 465 sqq. et fig. 104-107.

les soins de M. F. Enjolras, conservateur-adjoint. En octobre, le conservateur des monuments de l'Annam-Champa a installé provisoirement cet autel dans la salle de la bibliothèque. Les pièces de sculpture de cette salle ont été installées soit au dépôt, soit dans le Musée. L'admirable fragment de piédestal de Trà-kiệu (22, 5) a pris place sur un morceau correspondant de son socle mis au jour au cours des fouilles de 1927-1928. La bibliothèque a été transférée dans une salle du dépôt aménagée à cet effet.

M. Paul Reynaud, Ministre des Colonies, a visité le Musée le 1er novembre et a pris un intérêt tout particulier aux très beaux exemples de l'art cham qui y sont exposés.

M. Enjolras, ingénieur des Travaux publics, ayant été nommé à Vinh, c'est M. J.-H. Peyssonnaux, déjà conservateur du Musée Khải-định à Huế, qui a été nommé conservateur-adjoint du Musée de Tourane par décision du 2 décembre 1931.

La terrasse-couverture du Musée dont l'étanchéité laissait à désirer a été réparée au cours du semestre par les soins de M. Enjolras. Les façades et l'intérieur des salles ont reçu un nouveau badigeon. Le jardin a été amélioré par la suppression d'un certain nombre de filaos.

Musée Khải-định à Huế. — M. J.-H. Peyssonnaux, conservateur, nous a envoyé sur le fonctionnement du Musée, un rapport duquel nous extrayons les renseignements suivants :

« *Collections.* La toiture du bâtiment annexe au Musée, qui abrite les vitrines renfermant les collections, a été complètement refaite durant les mois d'août et septembre. A l'issue de cette réfection, le Conservateur a été amené, en raison de l'accroissement des collections, à en modifier la présentation en les réinstallant dans les vitrines ou sur les socles à gradins. Cette présentation est réalisée par pays, et, autant que possible, par ordre chronologique. Le nouvel étiquetage des objets de collections (étiquettes peintes sur métal, renfermées dans un petit cadre et protégées par une glace), commencé au début de l'année, est actuellement terminé.

« Quelques prudentes réparations de meubles ont été effectuées. Le matériel du Musée s'est augmenté de quatre grandes vitrines ainsi que de plusieurs socles destinés à rehausser la présentation d'objets divers.

« Plusieurs acquisitions, effectuées par la Commission d'administration, et quelques dons sont venus enrichir les collections.

« Dans l'après-midi du lundi 2 novembre 1931, le Ministre des Colonies a visité le le Musée Khải-định où une réception avait été organisée en son honneur. Le Ministre a été reçu par le Président de la Commission d'administration, M.M. Rigaux, Délégué de l'Annam au Conseil supérieur des Colonies, qui a retracé les étapes de la fondation du Musée Khải-định. Le Ministre a visité ensuite les différentes salles du Musée, sous la conduite du Conservateur. Son attention a été particulièrement retenue par la magnifique collection de meubles annamites que possède le Musée. La section chame a été présentée au Ministre par M. Claeys, conservateur de l'Annam-Champa. Le Résident supérieur de l'Annam, LL. EE. le Régent et les Ministres, la Commission d'administration du Musée, le Comité d'administration de l'Association des Amis du Vieux Huế ainsi que de nombreuses personnalités françaises et indigènes ont assisté à cette réception. »

Musée Blanchard de la Brosse à Saigon. — Mme Ed. About, conservateur, nous adresse le rapport suivant :

« Le Musée Blanchard de la Brosse continue à jouir de la faveur des personnalités de passage à Saïgon, des touristes, des groupes scolaires ainsi que de nombreux indigènes de Cochinchine et des autres pays de l'Union. Parmi ces visiteurs, il faut signaler plusieurs artistes européens et japonais venant étudier les spécimens de tous les arts d'Extrême-Orient que possède le Musée. La moyenne des visiteurs se maintient à environ 300 par jour.

« De juillet à décembre 1931, les collections archéologiques du Musée se sont accrues de : 10 pièces chames de Tourane, 1 nāga d'Aṅkor, 2 colonnettes sculptées d'art khmèr primitif, provenant des fouilles de Đức-hoà faites par M. Claeys, 9 pièces en bronze d'art siamois. Ces dernières viennent d'être offertes par Mme Trần-thị-Châu et représentent 2 mains bouddhiques, 3 petits Buddhas, 2 sommets de mukuṭa, 1 buste de Buddha debout et 1 fragment de trône bouddhique avec inscription siamoise.

« La nouvelle installation des pièces chames et du nāga d'Aṅkor sur des socles appropriés est faite. La salle chame jusqu'ici délaissée à cause de sa pauvreté conquiert maintenant la faveur du public.

« Pour permettre aux visiteurs profanes d'apprécier à leur juste valeur les collections du Musée, des étiquettes ont été placées en regard de chaque pièce, indiquant son nom, son origine, son âge approximatif et l'art auquel elle appartient.

« L'aménagement des vitrines se poursuit et sera probablement terminé en 1932. »

Musée Albert Sarraut à Phnom Penh. — M. G. Groslier, Directeur des Arts cambodgiens, conservateur du Musée, nous adresse le rapport suivant :

« Au cours du 2e semestre 1931 et dès le retour du Conservateur qui avait été délégué par le Cambodge à l'Exposition coloniale de Paris, l'organisation d'une nouvelle galerie d'exposition a été entreprise dans les locaux du Musée Albert Sarraut. Jusqu'au cours de l'année dernière, M. Groslier avait porté ses soins et les crédits dont il disposait à la constitution de collections archéologiques et d'objets de la grande époque khmère qu'il lui avait été possible d'atteindre.

« Cette mise à l'abri et ce classement assurés, et les trouvailles de cet ordre devant s'espacer fatalement, les efforts du Conservateur se dirigèrent aussitôt sur les objets cambodgiens d'époques plus récentes et encore en usage au cours du siècle dernier : ustensiles, armes, costumes, bijoux, pièces d'ameublement et d'architecture en bois, etc. Ces objets, presque tous en matières périssables, étaient en effet voués à une disparition certaine et bien plus rapide que les pierres et les bronzes du XIIe siècle. Par ailleurs, la plupart présentent un décor et des procédés de fabrication du plus haut intérêt dans lesquels se retrouvent, à tout instant, la lointaine influence d'Aṅkor. Ils appartiennent donc aussi bien à l'art qu'à l'ethnographie, à l'histoire du pays et à un passé qui, dans quelques années, sera plus difficile peut-être à atteindre que des périodes plus lointaines.

« En conséquence, leur réunion dans une seule galerie a été entreprise après des recherches fructueuses dans le pays. Parmi les quelque trois cents pièces qui vont faire l'objet de la présentation nouvelle, se trouvent une cabine de jonque de bonzerie entièrement sculptée, des charrettes et des litières décorées, une centaine d'outils et d'armes, des boîtes très variées, laquées et incrustées, des chaises de pagodes, des fragments de métiers à tisser, etc. Il est probable que la nouvelle installation sera ouverte au public en mars 1932.

« Dès lors, le Musée Albert Sarraut présentera ses diverses collections entièrement séparées les unes des autres, selon leurs natures et leurs époques. La galerie des bronzes anciens (jusqu'au XIVe siècle) et celles des bronze modernes (depuis le XIVe jusqu'au XXe) ; les salles de céramique ; la galerie de la statuaire ; et enfin la galerie de l'ethnographie et des arts modernes (du XVIe-XVIIe siècle au XXe).

« Parmi les pièces entrées au cours du 2e semestre 1931 dans nos collections anciennes, il convient de noter une série de statues en grès de personnages divinisés et un grand Lokeçvara provenant d'Aṅkor ; une collection de onze outils préhistoriques trouvés à Saṃròṅ Sèn offerts au Musée par le Dr. van Stein Callenfels du Service archéologique des Indes Néerlandaises ; une trentaine de statues et statuettes pierre et bronze, autant de bons exemples de l'art classique, mais ne présentant pas de faits nouveaux, soit en tout 190 pièces diverses.

« Pendant l'absence de M. Groslier, la conservation du Musée a été assurée avec diligence par MM. Stoeckel et Silice. Parmi les amis du Musée, il convient de citer tout particulièrement M. Paris, Résident de la province de Takèo, à qui nous sommes redevables de renseignements précieux et de l'entrée dans nos collections de pièces intéressantes trouvées par lui au cours de ses tournées.

« Le Musée a reçu le 22 octobre 1931 la visite de M. Paul Reynaud, Ministre des Colonies. »

Bibliothèque Royale du Cambodge et *Ecole Supérieure de pâli.* — On trouvera plus bas, sous la rubrique *Cambodge*, des renseignements détaillés sur l'activité de ces deux institutions pendant le second semestre 1931.

*
* *

Tonkin. — En l'absence de M. Ch. Batteur, conservateur des monuments du Tonkin, en congé administratif, les travaux entrepris aux deux pagodes de Bút-tháp et de Phật-tích (province de Bắc-ninh) ont marqué un certain ralentissement. M. Công-văn-Trung, agent technique adjoint au Service archéologique, a fait plusieurs tournées d'inspection dans des monuments classés, afin de surveiller de menus travaux ou de donner son avis sur des demandes en autorisation de réparations formulées par les villages. Il a visité notamment : No 81, Pagode de Hát-môn à Sơn-tây ; No 79, Pagode de Thiên-phúc à Sơn-tây ; No 85, Pagode de Tử-các à Thái-bình ; No 24, Đình de Xuân-quan (Bắc-ninh) ; No 94, Chùa Cói (Vĩnh-yên) ; No 42, Liên-phái, route de Bạch-mai, Hà-đông.

— Le 26 décembre 1931, des terrassiers travaillant à la construction d'un nouveau séminaire dans un terrain situé sur le territoire de Vĩnh-phúc, huyện de Hoàn-long, province de Hà-đông, en bordure de la digue Parreau, auprès de l'entrée du champ de courses, ont découvert un petit bol en or et un fragment de manche (de couteau ?). Conformément à la réglementation en vigueur, ces objets ont été remis par le tri-huyện de Hoàn-long, à l'Ecole Française qui a indemnisé le propriétaire du terrain et l'inventeur du trésor. D'après les dires des indigènes présents sur les lieux, ce trésor comprenait en outre une trompette et deux colliers (ou bracelets) également en or, qui ont été immédiatement brisés et ont disparu sans laisser de trace et sans qu'il soit possible d'identifier les coupables.

Le petit bol (pl. CXI, A-B) devait, semble-t-il, faire partie d'un service à bétel. Il contient un petit plateau percé de trois trous dans lesquels s'encastrent trois coupelles destinées probablement à contenir chacune une noix d'arec épluchée. Il est décoré sur la panse d'un fin décor incisé dans le métal en « spirale récalcitrante », absolument identique au motif qui figure sur des dalles en céramique vernissée trouvées également sur le site de Đại-la thành (pl. CXII). Le manche est orné d'une tête de perruche, identique elle aussi à des fragments de céramique provenant de l'ancienne capitale (Pl. CXI, C-D). Il n'est pas douteux que les deux objets en or exhumés à Vĩnh-phúc ne remontent à la grande époque de Đại-la thành.

* * *

Annam. — M. J. Y. Claeys, conservateur des monuments historiques de l'Annam-Champa, a continué au cours du second semestre 1931 la préparation sur fiches de l'inventaire archéologique des monuments annamites. L'étude d'une architecture dont les témoignages subissent des modifications et réfections constantes est intimement liée à l'étude des manifestations cultuelles des habitants. Cet inventaire peut donc en quelque sorte être considéré comme une branche — le chapitre premier — de l'étude ethnographique du groupe ethnique annamite. C'est sous cet angle que la préparation en a été faite, et la réalisation pratique de cette enquête pourra débuter dès les premiers mois de 1932. La collaboration de M. Võ-Chuẩn, nommé tá-lý au Ministère de l'Instruction publique, a été particulièrement précieuse pour le relevé dans les archives du Ministère des rites des monuments annamites anciens, aussi bien pour la province de Thừa-thiên que pour le reste du pays annamite, y compris le delta tonkinois.

Champa. — L'étude et le devis de réparation de la tour octogonale de Bằng-an ont été faits, mais la réalisation de ce travail n'a pu être exécutée faute de crédits. Cette chronique a déjà rendu compte, les années précédentes, des déprédations subies par les tours chames. A l'érosion éolienne, à l'usure des plantes herbeuses ou des animaux, sans omettre le vandalisme annamite, il convient d'ajouter les affaissements provoqués par le manque d'homogénéité des fondations. C'est le cas à Bằng-an et aux Tours d'argent, près de Qui-nhơn. Cet affaissement se produit généralement sous le vestibule qui se détache du corps du bâtiment. La cohésion de l'appareil de briques fait que l'avant-corps se sectionne en biais ; le bas de la porte s'écroule, laissant les parties hautes du cadre de la baie en suspens, en « potence », sur le vide. Si la baie est composée de piédroits de grès soutenant un linteau de même matière, le cadre entier bascule en avant. Ce mouvement a pu être heureusement arrêté au Pō Nagar de Nhatrang. L'état du vestibule de Phò-hài, comme celui des Tours d'argent et de Bằng-an, nécessitera une reprise en sous-œuvre dans un temps aussi proche que possible.

A plusieurs reprises au cours de l'année, M. Claeys a visité et inspecté les différents groupes classés de son secteur : en septembre, avec le Directeur de l'Ecole Francaise d'Extrême-Orient ; en décembre, avec le Dr. van Stein Callenfels, qu'il a accompagné au cours de sa visite en Annam.

Iles Paracels. — En juin 1931, M. J. Y. Claeys a participé à une croisière du chalutier de l'Institut océanographique, le *De Lanessan*, aux îles Paracels. Le but de

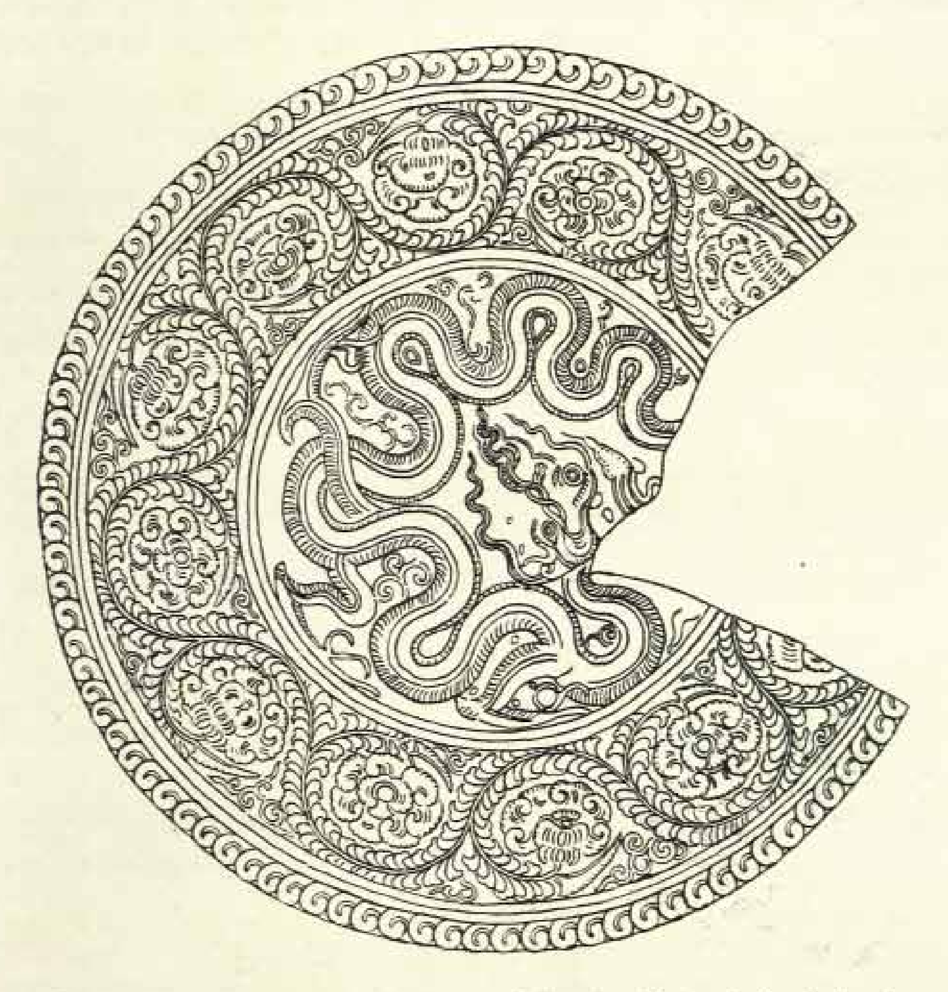
A

C

B

D

Objets en or trouvés au village de Vĩnh-phúc. *A*, Bol à arec vu de profil (Musée de Hanoï. I. 25254) ; — *B*, Le même, disposition intérieure ; — *C*, Extrémité d'un manche (de couteau ?), I. 25255 ; — *D*, Fragment de céramique provenant de Đại-la thành (I. 25099). Cf. p. 608.



Dalle en terre cuite trouvée au village de Vĩnh-phúc (Musée de Hanoi, I. 15633 et 16106). Cf. pl. CXI, A, et p. 608.

ce voyage était de reconnaître si des traces d'occupation a namite ancienne, dont auraient témoigné des constructions cultuelles ou autres, étaient encore reconnaissables. Celles, situées entre 150 et 180 milles à l'Est de Tourane, forment un groupe d'atolls très riches en phosphates de chaux. Ces phosphates ont été depuis longtemps exploités ; mais les établissements y furent toujours très sommaires, à part une installation japonaise, reprise il y a peu de temps par une société sino-anglaise sur l'Ile Boisée. Le *De Lanessan* a successivement visité les îles Money, Roberts, Lincoln, Boisée, Rocheuse et de l'Arbre.

Les seules traces de construction reconnues furent des sortes de *miêu* en pierres sèches, couverts de tôle ondulée, contenant des sentences sans intérêt, élevées par les Chinois, pêcheurs de tortues, qui, chaque année, s'installent quelque temps dans ces îles. La précarité des atterrages, le régime des pluies et des vents des îles Paracels, centre de formation ou lieu de passage des typhons, n'ont sans doute jamais invité les Annamites à y faire des aménagements sérieux. Aucune trace n'en a été relevée. Dans une grotte de l'île Boisée, il y a quelques médiocres statues de Buddha en bois de petites dimensions, sans doute débarquées d'une jonque de mer et laissées en ce lieu par les pêcheurs qui fréquentent ces parages inhospitaliers.

* * *

Cochinchine. — Au cours du second semestre de 1931, différents travaux ou inspections ont été exécutés en Cochinchine, notamment à Tháp-mười (province de Sadec) et à Đức-hoà (province de Cholon) par M. J. Y. Claeys, inspecteur du Service archéologique. De ses rapports, nous extrayons les passages suivants :

« *Xuân-lộc.* En arrivant en Cochinchine, nous nous sommes arrêtés à Xuân-lộc. Le tombeau mégalithique non entretenu s'enterre lentement pendant que poussent les broussailles. Grâce à l'amabilité de M. Bazé, directeur des plantations de Xuân-lộc, nous avons pu obtenir que quelques coulis, momentanément inoccupés sur les plantations, mettent en état le tombeau pour la visite du Dr. van Stein Callenfels [1], délégué des Indes Néerlandaises au premier Congrès de préhistoire à Hanoi.

« *Région de Biên-hoà.* Nous avons visité plusieurs pagodes dans cette région. Ces visites nous ont permis de connaître une statue khmère découverte par M. An, secrétaire de la Société des Etudes indochinoises. Elle est de basse époque et réparée par les Annamites. Haute de 0 m. 68, elle fait corps avec un socle où sont indiqués des pétales de lotus. La restauration annamite lui a ajouté un diadème et une coiffure. Les mains sont réunies, la paume tournée vers le haut, sur les jambes croisées en padmâsana. Elle se trouve dans la pagode de Long-ẩn tự, village de Tân-lại, canton de Phước-vinh thượng, province de Biên-hoà. Elle ne présente pas grand intérêt. Dans la même province, nous avons vu également le Gaṇeça de la pagode de Hội-phước au village de Tân-triêu đông (classé sous le n° 4) et le Viṣṇu inscrit de Bửu-sơn (n° 3). Posées entre les bras de celui-ci se trouvaient deux statuettes en bronze, l'une

[1] Cette visite eut lieu le 27 décembre avec M. Parmentier.

de Vişṇu, l'autre de Viçvakarman. Le Vişṇu a les pieds brisés, il est debout avec sarong court et quatre bras. Le dieu des artisans est assis et tient la pioche sur l'épaule. La statuette, malgré le socle légèrement abîmé, est d'une valeur assez exceptionnelle. Par l'intermédiaire de M[me] About, conservatrice *p. i.* du Musée Blanchard de la Brosse, nous avons fait demander à l'Administrateur de la province de bien vouloir faire transférer ces deux pièces, que l'on pourrait facilement dérober, dans un musée indochinois où elles seront à l'abri. Elles proviennent, au dire d'un bonze, d'un point archéologique ancien, situé non loin de la pagode de Bửu-sơn, entre celle-ci et la rivière.

« *Province de Sadec. Tháp-mười.* M. H. Parmentier, chef du Service archéologique, avait visité au cours de l'année, le site de Tháp-mười ; mais il n'y avait fait qu'un séjour très court. Nous nous y sommes rendus dans le but d'y trouver si possible les traces du monument ancien et y faire des estampages de l'inscription encore *in situ*. Toutes les facilités d'accès et de sécurité nous avaient été données par l'administrateur de la province, M. Lestrade.

« Tháp-mười se présente sous l'aspect d'une agglomération très réduite, réfugiée dans un bouquet d'arbres, au centre de la Plaine des joncs. Une construction relativement neuve sert de pagode au village. Nous en avons fait le relevé qui intéressera l'inventaire ethnographique entrepris par l'Ecole Française. Plusieurs débris de sculptures entourent la pagode, posés à terre au rebut ou utilisés comme marches. Nous avons fait retourner toutes ces pierres sans y découvrir quoi que ce soit d'intéressant, sauf un fragment de cuve à ablution avec mortaise circulaire qui servait de marche sur la face Est, devant laquelle est construit un abri en matériaux légers. Dans le mur de soubassement de la face Ouest de la pagode est encastrée une pierre schisteuse portant une inscription que nous avons estampée.

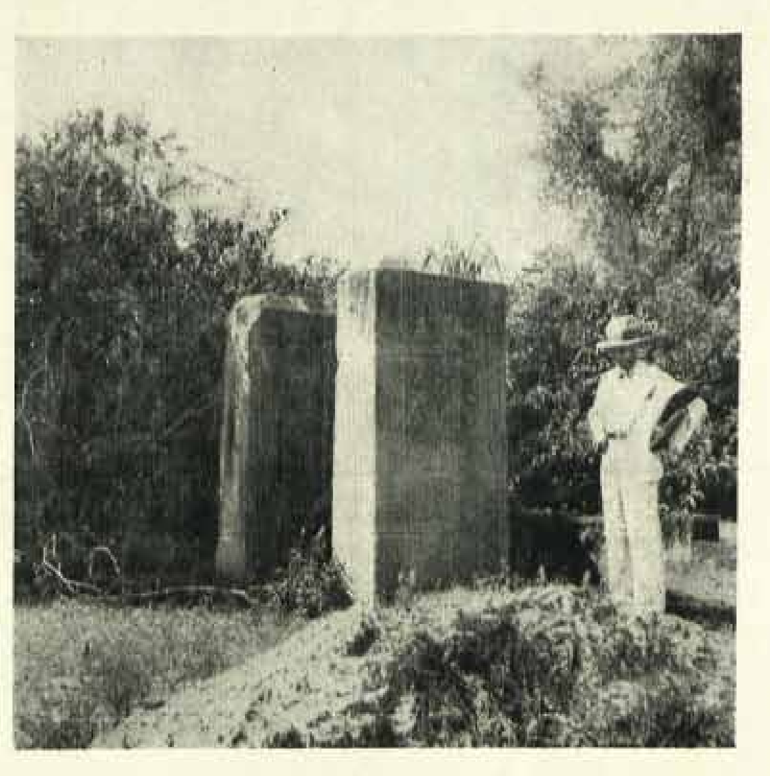
« Nous avons fait ensuite pratiquer plusieurs fouilles de recherches en prenant comme point de départ le pied du mur portant la pierre inscrite. Un lit de briques fut immédiatement mis au jour. Il ne se continue malheureusement pas loin à l'extérieur, et plusieurs recherches à quelque distance de la pagode n'ont donné que des fragments de briques épars. Dans la partie découverte, il se présente comme une assise de mur ou comme une partie de dallage ; les joints sont peu apparents et ne montrent pas de trace de mortier. L'orientation des lits est à peu près celle des points cardinaux ainsi qu'il conviendrait dans un pràsàt, tandis que les murs de la pagode sont nettement dirigés dans le sens Nord-Est. Les vestiges ainsi rencontrés se continuant sous le monument neuf, qu'il est impossible de songer à démolir, nous n'avons pas jugé opportun de continuer les recherches.

« A l'intérieur de la pagode, sur un chandelier en poterie blanche, se trouve une petite statuette diadémée de Vişṇu en bronze, à sarong court et quatre bras ; elle a 0 m. 09 de haut.

« Le site ne présente plus rien d'intéressant, mais on nous a signalé, à quelques kilomètres à l'Est, un autre monticule boisé où il y aurait des vestiges de pràsàt avec cadre de baie en grès encore debout. Notre temps limité nous a interdit de revenir à Tháp-mười, le renseignement nous ayant été donné après notre retour par M. Couégnas, directeur de l'Usine électrique à Sadec.

« *Đức-hoà.* En 1918, M. Parmentier signalait dans le *Bulletin* (XVIII, x, p. 63) autour de la délégation de Đức-hoà, région de Sơn-trà, province de Cholon, « quatre



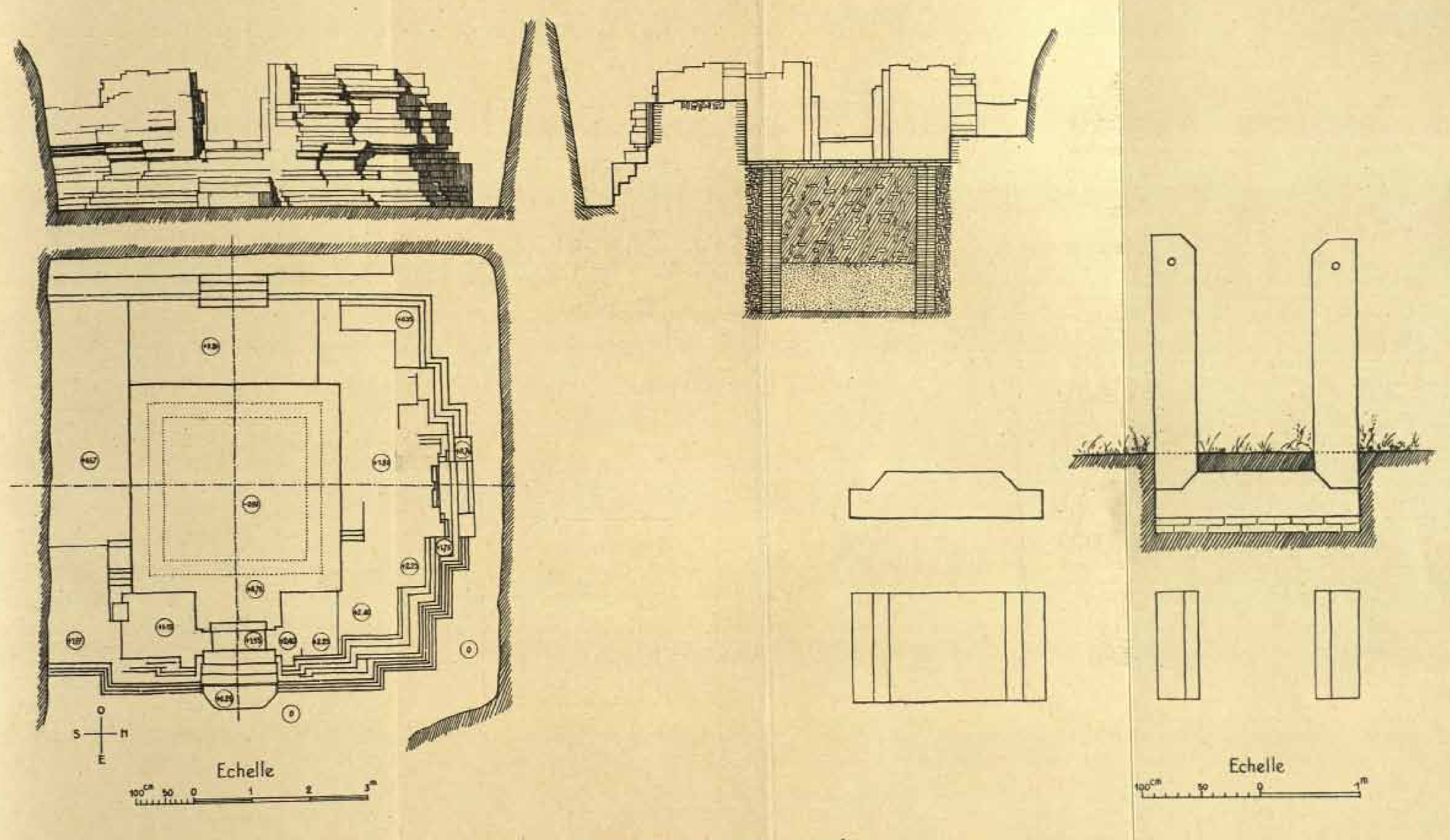




FOUILLES DE ĐỨC-HOÀ (cf. p. 611).

Coin Nord-Est du soubassement.

Cadre de porte.



Fouilles de Đức-hoà. Plan (cf. p. 612).

ou cinq tertres d'où l'on a retiré depuis bien longtemps des briques et qui ne sont plus marqués que par le léger exhaussement produit par les terres » (1). D'autre part, dans la pagode du village, il y avait « divers éléments architecturaux, une curieuse cuve à ablution et une statuette très médiocre de Lakṣmī, du type constant, permettant de les rattacher à l'art khmèr primitif. »

« Ce point nous ayant été indiqué comme pouvant présenter encore un certain intérêt, nous y avons fait quelques recherches et fouilles dont voici les résultats. La pagode de Linh-nguyên, canton de Cáu-an hạ, province de Cholon, contient toujours quelques vestiges sculptés, parmi lesquels un morceau de colonnette à décor et la cuve à ablution dont le bec est brisé, détail qui n'a pas été signalé par M. Parmentier, ou bris dont la cause fut postérieure à son passage.

« Les environs de la pogode, dans la région Sud-Est, présentent en effet un certain nombre de monticules, en général peu élevés, à des distances variant de 3 à 800 mètres. Désireux de vérifier par une fouille le contenu de ces tumuli, nous en avons choisi un, de forme allongée dans le sens Nord-Sud, paraissant recouvrir un groupe de trois édifices placés de front, la partie la plus haute se trouvant au Sud. Nous avons débuté là par deux fouilles de recherches, prises de la base au sommet. Toutes les facilités de recrutement de coulis et de prêt d'outils nous avaient été données par M. Renault, administrateur-préfet de Saigon-Cholon, que nous tenons à remercier ici.

« M. Công-văn-Trung, adjoint technique à l'Ecole Française d'Extrême-Orient, fut installé sur place, chargé de la surveillance du chantier et de la tenue du journal de fouilles.

« Dès les premières heures du travail, le haut d'un mur en partie écroulé fut décapé. Les terres déblayées contenaient de nombreux débris de briques. La fouille dégagea rapidement un angle de décrochement de pràsàt sur la face Est de celui-ci, puis le vide de sa porte. En avant du piédroit Nord, à 0 m. 80 de profondeur, la colonnette d'encadrement fut trouvée *in situ*. Elle est en grès rose violacé peu homogène. Symétriquement, la colonnette Sud fut dégagée ; mais elle était brisée, son fût renversé sous le remblai, sa base encore à peu près en place. Ces colonnettes sont à trois bagues plates, ornées d'un décor floral, séparées par deux fois trois filets. Chapiteau et base, d'ailleurs usés, sont du profil « maigre et lâche » caractéristique de l'art khmèr primitif (2). Nous les avons fait entrer au Musée Blanchard de la Brosse.

« Les jours suivants, les fouilles dégagèrent l'ensemble des restes du pràsàt. Le seuil de la porte était composé de deux dalles assez informes sans décor ni sculpture. Il reste de cette tour la base du monument jusqu'au niveau du tiers de la hauteur de la porte (pl. CXIII, a). En plan, la tour carrée à porte unique orientée vers l'Est, présente quatre décrochements sur chaque face, avec fausses portes sur les côtés autres que celui de l'Est. La mouluration est assez fruste, les divisions des profils carrés sont égales en hauteur et ne portent trace ni d'enduit ni de décor. L'angle Nord-Est est le mieux conservé. La construction de l'édifice est négligée, les matériaux sont de qualité douteuse et assez mal employés.

(1) Cf. également H. Parmentier, *Art khmèr primitif*, t. I, p. 108, fig. 121.
(2) Cf. *ibid.*, p. 240.

« A l'intérieur, le dégagement a permis de reconnaître d'abord une sorte de dallage de briques, en deux épaisseurs posées à plat. Nous avons profité de l'occasion qui nous était offerte de rechercher un dépôt sacré possible, ou tout au moins de connaître la méthode de construction des fondations d'un pràsàt pré-khmèr dans cette région. Ces fondations se présentent ainsi : sous les murs de la tour et immédiatement au-dessous du niveau du sol intérieur de celle-ci, il y a un béton fait de débris de briques et d'argile qu'une préparation spéciale ou que le poids de l'édifice a rendu relativement homogène et dur. Au centre de la tour, il existe une sorte de cuve, partant du sol naturel à 1 m. 60 au-dessous du dallage, longue et large de 2 m. 50, remplie de sable mêlé de briques entières ou brisées jetées sans ordre. Aucune trace de dépôt n'a été rencontrée dans cette cuve. De véritables murs, isolés des parois de la tour par un remplissage de débris de briques, limitent cette cuve. Ils sont faits de briques simplement posées les unes sur les autres sans liant ni mortier.

« Une simple tranchée a isolé le pràsàt des terres environnantes (pl. CXIV).

« Sur les autres tumuli des environs, nous avons fait rechercher les pierres et les points qui auraient pu porter un décor ou une inscription, mais nous n'avons rien trouvé.

« C'est à côté du monticule fouillé que se trouve le cadre de baie déjà signalé par M. Parmentier [1]. Deux dalles sont debout (pl. CXIII, B) ; le linteau gît sur le sol à quelques mètres. L'assemblage était à onglet, celui-ci faisant toute la largeur de la pierre. Nous avons fait fouiller la base des deux piédroits. Ils reposent sur une dalle symétrique et semblable au linteau, avec assemblage à onglet. »

* * *

Cambodge. *Aṅkor. Práḥ Khẵn.* — Les travaux ont continué dans la partie de l'enceinte III Est au Nord et à l'Ouest du bâtiment Q. On a pu remonter avec les pierres retrouvées dans le dégagement de cet emplacement la petite porte en grès avec cadre, colonnettes, pilastres et fronton (il est curieux de noter que le linteau habituel est ici absent) qui interrompt le mur en latérite entre l'angle N.-O. du bâtiment Q et la deuxième enceinte. Puis on a dégagé les abords de la petite chapelle adossée au mur Ouest du bâtiment Q près de l'angle Nord : en utilisant les pierres retrouvées dans ce travail, on a pu remettre en place le linteau et le fronton de la façade Ouest de cette chapelle ainsi que la presque totalité des pierres de voûte : quelques travaux de consolidation, rebouchage, étais, chaînages, etc., ont permis d'assurer la stabilité des parties remises et de suppléer aux pierres manquantes.

Le dégagement s'est poursuivi jusque devant le porche central de la façade Ouest du bâtiment Q. On a retrouvé un certain nombre de pierres qui provenaient des parties hautes, linteaux et frontons, et qui, réunies sur le sol provisoirement, pourront reprendre leur place primitive. Par mesure de précaution, avant de commencer ce travail, il a fallu déposer, pierres par pierres, deux tranches des murs latéraux de ce porche qui, repoussées par des racines, s'étaient déplacées et étaient dans un équilibre des plus instables. Ces pierres ont été remontées après nettoyage et nivellement des parties inférieures.

---

(1) *BEFEO.*, XVIII, x, p. 63.

On a commencé ensuite le dégagement du mur de façade Nord du bâtiment Q, ce qui a permis de retrouver et réunir sur le sol pour un essai de reconstitution des fragments importants des divers frontons de la porte centrale et des fausses portes latérales de cette façade : on a pu remettre en place après consolidation des parties inférieures les morceaux de frontons retrouvés aux fausses portes de l'angle Nord-Ouest. La fausse porte Est a nécessité un démontage préalable pour replacer en équilibre et verticalement les pierres des parties inférieures restées debout, mais avec une inclinaison assez accentuée.

On a déblayé la partie extérieure du porche donnant accès à l'intérieur de la galerie II Est dans l'axe de la chaussée surélevée reliant les entrées latérales Sud des gopuras III et II.

Une grande partie des pierres décorées du porche a pu être retrouvée ; mais cet endroit étant encombré par les racines d'un très haut fromager, il a fallu renoncer à l'opération de redressement du mur qui aurait permis de les remonter.

Prè Rup. — Le dégagement de ce temple se continue à la fois à la base sur la façade Est et sur la terrasse supérieure. Le gopura intérieur d'entrée Est a été nettoyé et quelque peu consolidé dans les parties des murs de façade qui se décollaient ; les deux premières tours en briques de l'enceinte extérieure au Sud du gopura ont été débarrassées des arbres très hauts qui chevauchaient leurs soubassements et ces derniers, en latérite, ont été mis au jour après enlèvement des terres qui sont rejetées au loin par le Decauville.

On nettoie maintenant les abords directs de l'escalier Est de la pyramide centrale autour de la cuve qui a fait donner son nom à ce monument (les indigènes y voient un sarcophage), mais dont l'explication n'a pas encore pu être donnée : le dégagement de la brousse qui obstruait cet endroit a permis de voir un dallage et de chaque côté un alignement de petits piliers en grès à tenons, dont plusieurs furent relevés ou consolidés. La supposition d'une charpente portée par ces piliers et recouvrant la cuve qui aurait pu être fermée et constituer une sorte d'autel n'est guère satisfaisante en ce sens que les piliers sont bien bas, et c'est pourtant la seule à retenir dans l'état actuel de nos connaissances (pl. CXV, A).

On a retrouvé, en dégageant les abords de cette cuve, une certaine quantité de blocs, les uns en latérite appartenant aux échiffres de l'escalier de la pyramide, les autres décorés en grès et provenant des socles qui supportaient les lions dressés sur les échiffres ; ces blocs ont pu être remontés à leur place primitive. On a retrouvé également un assez grand nombre de tuiles en terre cuite, décorées en relief avec une couverte blanchâtre ainsi que des morceaux moulurés d'un très grand piédestal en grès et un fragment de la pierre cubique à dépôt qui s'insérait à l'intérieur.

Sur la terrasse supérieure du monument, les travaux d'extraction des souches, enlèvement des racines et des terres qui ont déplacé les dalles ou les assises, continuent.

On a commencé l'enlèvement des terres rejetées sur les gradins inférieurs et dégagé les petites tours du deuxième gradin qui montrent peu à peu leur base, autrefois enfouie dans la brousse. Dans ce travail, on a retrouvé plusieurs petites poteries communes, quelques-unes avec couverte.

On a démoli sur la face Est de la terrasse supérieure un petit stūpa en briques sans aucun intérêt et qui, après enquête auprès des indigènes, a été reconnu de date récente : toutefois, croquis coté et photo en furent pris avant la démolition.

Bàyon. — La chute d'un pilier incliné au porche Nord de la façade Est du 2e étage ayant nécessité la présence d'une équipe à ce temple pour une revision des autres parties de cet étage où des pierres plus ou moins déplacées risquaient de glisser et tomber, cette équipe, sous la direction de l'inspecteur, M. G. TROUVÉ, a ensuite inauguré une nouvelle phase de travaux. Ces travaux sont la suite logique des premiers travaux accomplis jusqu'ici dans le groupe d'Aṅkor, dégagements et consolidations provisoires.

Les dégagements ont fait retirer des galeries et chapelles qu'ils obstruaient des quantités de blocs, les uns décorés et moulurés, laissés en général le plus près possible de l'endroit où ils furent trouvés, les autres, déchets et moellons plus ou moins cassés, évacués plus loin dans la brousse.

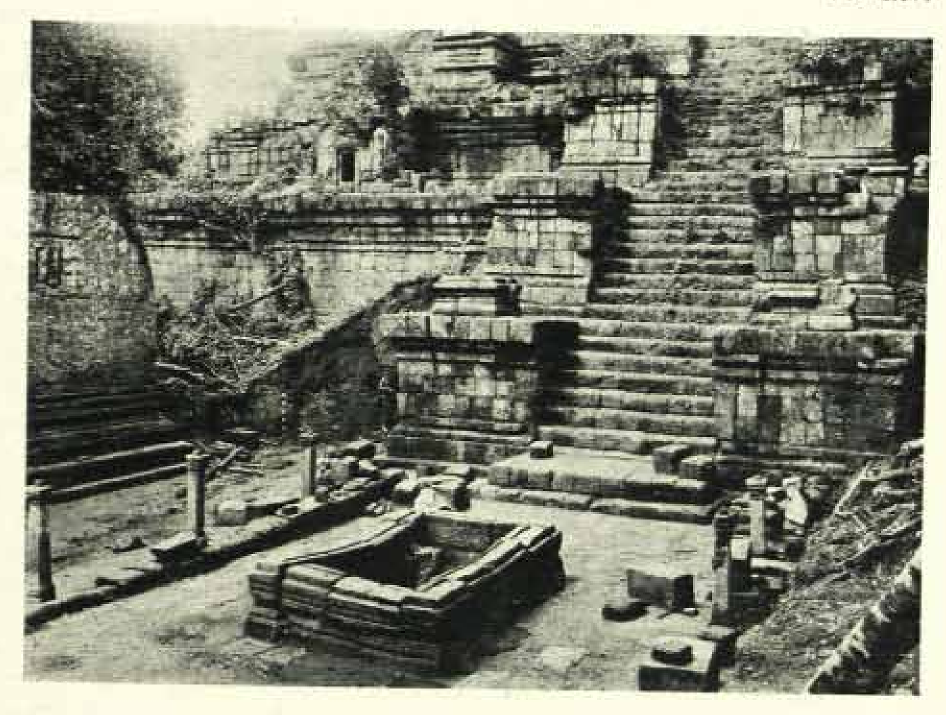
En même temps, au fur et à mesure de l'avancement des dégagements, des consolidations s'imposaient pour caler les parties trop inclinées, soutenir des pierres en porte à faux, etc., afin de permettre de poursuivre le travail en toute sécurité.

L'heure est venue d'éliminer dans cette multitude d'étais en ciment armé, placés provisoirement, ceux qu'un système plus judicieux d'accrochage, des moyens nouveaux de consolidations ou de remises en place de pierres peuvent rendre inutiles : une revision minutieuse des pierres rejetées à l'extérieur des galeries peut également faire reconstituer des fragments actuellement incomplets de murs ou de galeries. C'est ce travail qui a été commencé par M. TROUVÉ dans les galeries extérieures Ouest et Nord du Bàyon. Beaucoup de piliers ont été retrouvés et remontés, ainsi que des éléments décoratifs, statues ou motifs sculptés, remis à leur emplacement primitif. Plusieurs têtes de Buddhas qui avaient été détachées de leurs corps ont été replacées. Toutefois, ce travail n'a pas encore pu être fait complètement, faute d'un outillage et d'un matériel permettant de déplacer les fragments de voûtes ou de murs à redresser ou à soulever.

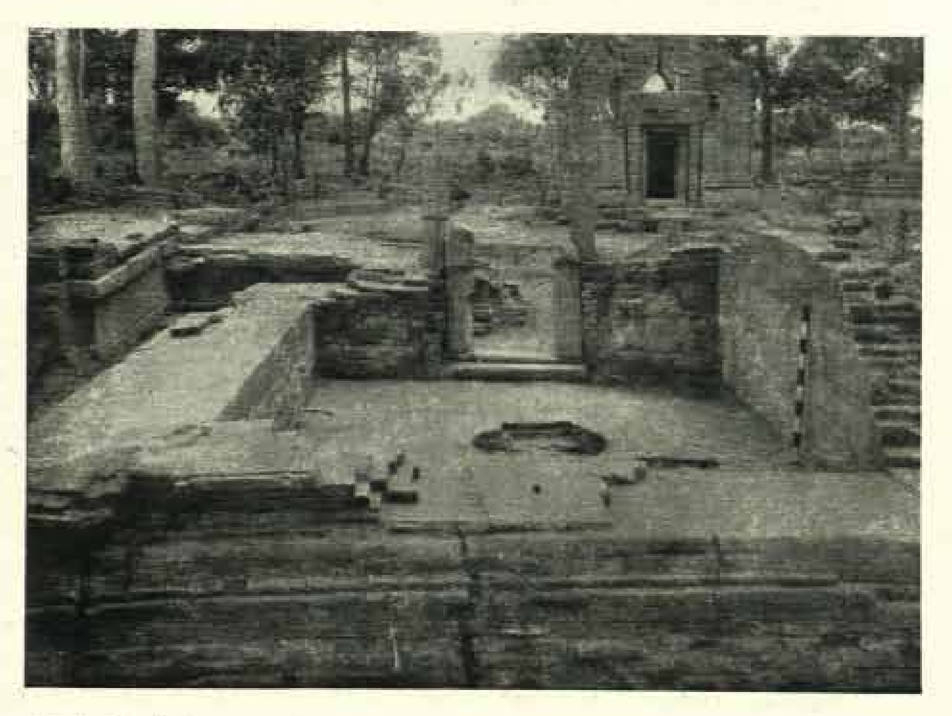
Pràsàt Trapãṅ Ropou (no 518). — Cet ensemble, situé en dehors du parc d'Aṅkor, mais qui vient d'être compris dans le périmètre réservé au parc d'aviation, a été dégagé complètement (pl. CXV, B). Il se compose de trois pràsàt en briques de la première époque classique, ouverts à l'Est et entourés d'un mur d'enceinte et d'un fossé. Le mur d'enceinte est interrompu dans l'axe à l'Est par une simple ouverture, sans même un cadre de porte, et au Sud par un massif maçonné et mouluré en briques formant terrasse. L'angle Sud-Est de l'enceinte est occupé par un édicule annexe rectangulaire dont les murs sont arasés nettement à partir d'un certain niveau. Les travaux de dégagement ont permis de trouver trois inscriptions inédites, deux sur les montants de la porte du sanctuaire Sud et une sur le montant de la porte de l'édicule annexe.

On a trouvé également diverses pierres sculptées, une pierre cubique à dépôt et des dalles en grès avec retroussement à l'angle du type de celles déjà trouvées au Bàkhèṅ et à Prè Rup. La ressemblance avec ces dernières s'est encore accentuée du fait que l'une d'elles portait un dessin d'arc dans l'angle ; ces pierres s'encastraient dans la maçonnerie en briques aux angles des étages.

Pràsàt Kravàn. — En faisant un dégagement partiel des sanctuaires de ce temple pour relever le niveau de la chaussée d'accès traversant le fossé, on a mis à nu à l'intérieur du dernier sanctuaire Nord des bas-reliefs taillés dans la brique, analogues



Pré Rup. — Base Est de la pyramide centrale (cf. p. 613).



Pràsàt Trapăṅ Ropou. — Vue intérieure de l'édicule annexe prise de l'Est (cf. p. 614).

Bàyon. — La chute d'un pilier incliné au porche Nord de la façade Est du 2e étage ayant nécessité la présence d'une équipe à ce temple pour une revision des autres parties de cet étage où des pierres plus ou moins déplacées risquaient de glisser et tomber, cette équipe, sous la direction de l'inspecteur, M. G. Trouvé, a ensuite inauguré une nouvelle phase de travaux. Ces travaux sont la suite logique des premiers travaux accomplis jusqu'ici dans le groupe d'Aṅkor, dégagements et consolidations provisoires.

Les dégagements ont fait retirer des galeries et chapelles qu'ils obstruaient des quantités de blocs, les uns décorés et moulurés, laissés en général le plus près possible de l'endroit où ils furent trouvés, les autres, déchets et moellons plus ou moins cassés, évacués plus loin dans la brousse.

En même temps, au fur et à mesure de l'avancement des dégagements, des consolidations s'imposaient pour caler les parties trop inclinées, soutenir des pierres en porte à faux, etc., afin de permettre de poursuivre le travail en toute sécurité.

L'heure est venue d'éliminer dans cette multitude d'étais en ciment armé, placés provisoirement, ceux qu'un système plus judicieux d'accrochage, des moyens nouveaux de consolidations ou de remises en place de pierres peuvent rendre inutiles : une revision minutieuse des pierres rejetées à l'extérieur des galeries peut également faire reconstituer des fragments actuellement incomplets de murs ou de galeries. C'est ce travail qui a été commencé par M. Trouvé dans les galeries extérieures Ouest et Nord du Bàyon. Beaucoup de piliers ont été retrouvés et remontés, ainsi que des éléments décoratifs, statues ou motifs sculptés, remis à leur emplacement primitif. Plusieurs têtes de Buddhas qui avaient été détachées de leurs corps ont été replacées. Toutefois, ce travail n'a pas encore pu être fait complètement, faute d'un outillage et d'un matériel permettant de déplacer les fragments de voûtes ou de murs à redresser ou à soulever.

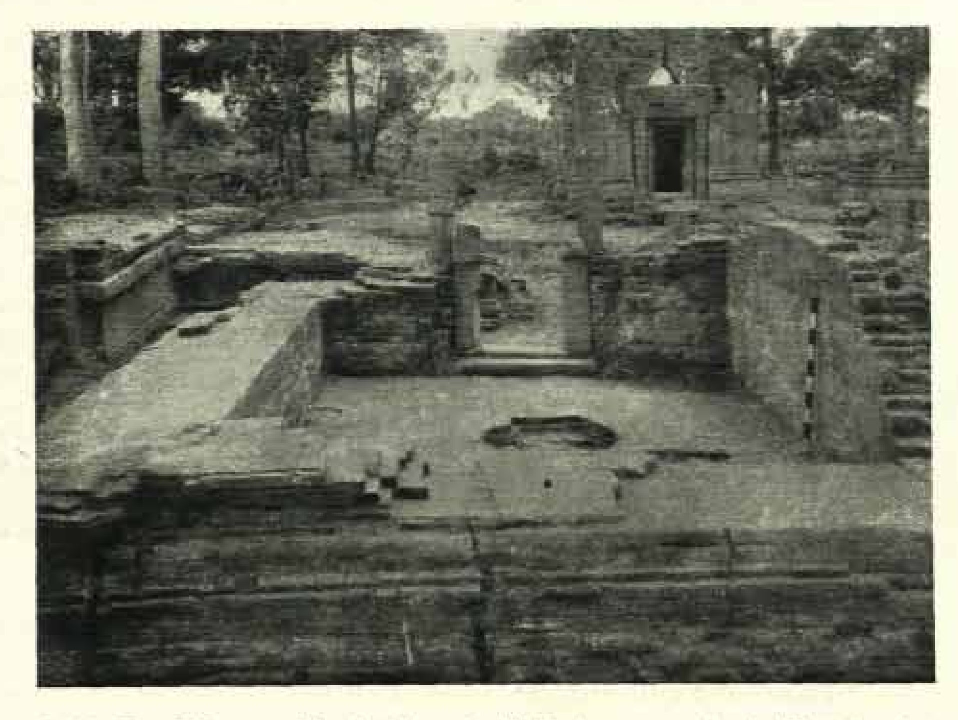
Pràsàt Trapāṅ Ropou (no 518). — Cet ensemble, situé en dehors du parc d'Aṅkor, mais qui vient d'être compris dans le périmètre réservé au parc d'aviation, a été dégagé complètement (pl. CXV, B). Il se compose de trois pràsàt en briques de la première époque classique, ouverts à l'Est et entourés d'un mur d'enceinte et d'un fossé. Le mur d'enceinte est interrompu dans l'axe à l'Est par une simple ouverture, sans même un cadre de porte, et au Sud par un massif maçonné et mouluré en briques formant terrasse. L'angle Sud-Est de l'enceinte est occupé par un édicule annexe rectangulaire dont les murs sont arasés nettement à partir d'un certain niveau. Les travaux de dégagement ont permis de trouver trois inscriptions inédites, deux sur les montants de la porte du sanctuaire Sud et une sur le montant de la porte de l'édicule annexe.

On a trouvé également diverses pierres sculptées, une pierre cubique à dépôt et des dalles en grès avec retroussement à l'angle du type de celles déjà trouvées au Bàkhèṅ et à Prè Rup. La ressemblance avec ces dernières s'est encore accentuée du fait que l'une d'elles portait un dessin d'arc dans l'angle ; ces pierres s'encastraient dans la maçonnerie en briques aux angles des étages.

Pràsàt Kravàn. — En faisant un dégagement partiel des sanctuaires de ce temple pour relever le niveau de la chaussée d'accès traversant le fossé, on a mis à nu à l'intérieur du dernier sanctuaire Nord des bas-reliefs taillés dans la brique, analogues



PRÈ RUP. — Base Est de la pyramide centrale (cf. p. 613).



PRÀSÀT TRAPÃṄ ROPOU. — Vue intérieure de l'édicule annexe prise de l'Est (cf. p. 614).

à ceux du sanctuaire central (pl. CXVI, A). La seule différence importante est que le personnage central entre les deux adorateurs agenouillés est une femme, probablement Lakṣmī. Au centre de la cella de ce sanctuaire on a trouvé encore en place un piédestal dont la plinthe inférieure est ornée sur trois côtés d'une figurine en prière se détachant en bas-relief.

Le sanctuaire voisin qui fut également dégagé a montré les parois intérieures de ses murs lisses et sans décor.

Vestiges inédits. — Des travaux de reconnaissance et de sondage ont été opérés à la demande de M. V. Goloubew en vue de vérifier une nouvelle hypothèse au sujet de l'ancienne ville de Yaçodharapura, dont le centre aurait été le Bàkhèṅ, le Vnaṃ Kantāl de l'inscription de Sồk Kăk Thoṃ.

Des recherches au Sud, à l'Ouest et au Nord de cette colline ont amené la découverte d'anciens vestiges, murs, terrasse ou levées de terre parmi lesquels un petit pràsàt en briques complètement démoli, mais dont on a retrouvé suffisamment d'éléments pour prouver l'existence. Ce pràsàt situé à l'Ouest du Pràsàt Bei avait son entrée précédée à l'Est par une petite terrasse en briques.

De même que plusieurs autres pràsàt en briques déjà retrouvés précédemment au pied du Bàkhèṅ de chaque côté de la route actuelle allant au Bàyon, tous ces vestiges sont çivaïtes et appartiennent à la première époque de l'art classique ; ils ont donc pu faire partie de l'ancienne ville fondée par Yaçovarman.

Une reconnaissance à l'angle Sud-Ouest de la double levée de terre qui s'élève au milieu des rizières en prolongement du bord oriental du Bàrày occidental a fait trouver quelques débris et fragments sculptés au sujet desquels on ne peut encore rien préciser, aucune fouille ou sondage n'ayant été pratiqué à cet endroit.

D'autres vestiges inédits ont été fouillés près des angles Est du Srah Srañ sans fournir aucun élément décisif, et des statues et sculptures diverses furent trouvées auprès de la digue Sud du Bàrày occidental.

Bàphûon. — Des travaux de consolidation qui s'imposaient d'urgence ont été faits à l'angle Nord-Est du 2ᵉ étage dont toute une tranche dut être déposée pierre par pierre, puis remontée ensuite en état d'équilibre.

Entretien des monuments. — Une nouvelle méthode a été appliquée pour maintenir les divers temples du groupe d'Aṅkor en état de propreté. Jusqu'ici, ce travail d'entretien avait été fait par une équipe volante qui se transportait d'un monument à l'autre, ce qui avait l'inconvénient de laisser chacun d'eux pendant un assez long laps de temps abandonné à lui-même ; désormais, les coulis de cette équipe sont répartis à demeure dans chacun des principaux temples où ils ne cessent de veiller à l'entretien, arrachant les herbes qui repoussent avec une rapidité extrême.

A Aṅkor Vat, on a nettoyé l'intérieur des joints ouverts entre les pierres des soubassements des divers étages et on les a remplis de pierraille concassée et bouchés à la surface avec un mortier de ciment, ce qui donnera moins de prise à la végétation et facilitera l'entretien de ce temple.

On a essayé le calfatage des fissures de la voûte des galeries du 1ᵉʳ étage par où la pluie s'infiltrait au grand préjudice des bas-reliefs que l'humidité corrodait

fortement : ce calfatage a été fait avec de l'étoupe de la résine et de l'huile de *yao* suivant les procédés en usage dans la marine.

Pour éviter les stagnations d'eau au pied des soubassements des entrées occidentales d'Aṅkor Vât en temps de pluie, on a fait creuser de chaque côté de la chaussée une rigole d'évacuation et remplir en même temps les dépressions de terrain qui pouvaient retenir l'eau. En cherchant des issues pour traverser le mur d'enceinte afin de rejeter les eaux vers la douve extérieure, on a reconnu, non loin des portes dites des éléphants, des fentes prévues par les Khmèrs dans la base du mur, qui ont pu être utilisées après enlèvement des terres qui les obstruaient. Là, comme partout d'ailleurs où les Khmèrs ont prévu des orifices d'évacuation d'eau vers l'extérieur, le colmatage qui s'est produit au cours des siècles a rendu ces précautions inefficaces à l'heure actuelle.

Une équipe a continué la lutte contre le *lục-bình* qui envahit les fossés autour du temple d'Aṅkor Vât ; vers la fin de l'année, ayant dû, pour raisons budgétaires, supprimer deux équipes, ce travail a été poursuivi par des prisonniers mis à la disposition de l'Ecole Française d'Extrême-Orient par le Résident de Siem Rāp.

— Nos chantiers d'Aṅkor ont reçu les 23 et 24 octobre la visite de M. Paul Reynaud, Ministre des Colonies, qui a pris un très vif intérêt aux divers travaux en cours et n'a pas caché son admiration pour les résultats obtenus avec des moyens restreints. Le Ministre et sa suite ont eu pour guides dans les ruines le Directeur de l'Ecole, assisté de MM. Parmentier, Marchal, Goloubew et Trouvé.

— En même temps qu'il conduisait au Bàyon les travaux dont il a été question ci-dessus, M. G. Trouvé a entrepris l'étude et le dégagement de divers monuments et vestiges situés à l'Est et au Sud-Est du Bàrày oriental. Voici les premiers résultats de ces recherches qui seront exposées en détail dans un article que M. Trouvé prépare pour le *Bulletin* :

Pràsàt To (543). Ce temple est situé à l'angle N.-E. du Bàrày oriental et en dehors de ses digues. Il est sis à l'angle de deux levées de terre, l'une parallèle à la digue E. du Bàrày (rive E. de l'ancienne rivière Ó To), l'autre perpendiculaire à cette dernière, un peu au Sud du prolongement de la digue N. de ce grand bassin (pl. CXVII).

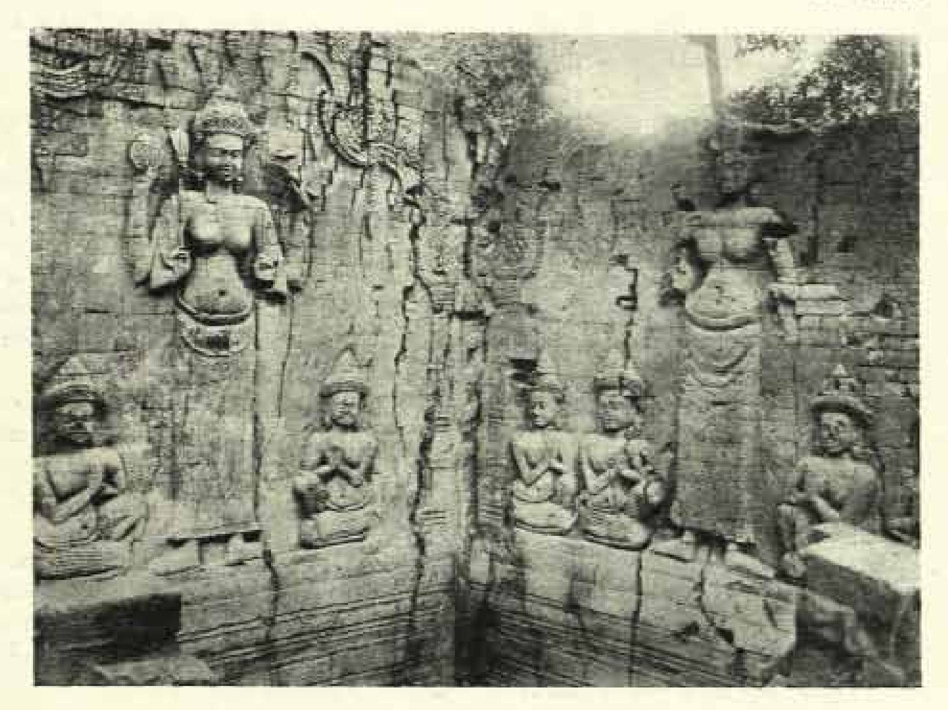
C'est un temple en latérite. Il était très enfoui sous la végétation et les termitières. Celles-ci, amoncelées à l'intérieur des édifices, rendaient leur accès impossible.

Le premier travail a consisté d'abord dans les dégagements intérieur et extérieur des sanctuaires. Le sanctuaire principal, situé au S.-O., est accompagné de deux sanctuaires secondaires, l'un N.-O., placé au N. du premier ; l'autre S.-E., placé à l'Est, dans l'axe E.-O. du sanctuaire principal et relié à celui-ci par un portique.

La deuxième phase des travaux a été consacrée à des fouilles qui ont eu comme résultat, non seulement de dégager les soubassements des trois sanctuaires, mais de montrer que ces édifices faisaient partie d'un ensemble assez important. En effet, les fouilles ont mis au jour :

1° une terrasse située au niveau du soubassement du sanctuaire S.-E. et le prolongement à l'Est ; peut-être est-ce l'ancien emplacement d'un vestibule d'entrée Est ;

2° les fondations d'un mur d'enceinte enterrées sous environ 0 m. 65 de terre ;



Prasàt Kravàn. — Bas-reliefs à l'intérieur du sanctuaire Nord (cf. p. 616).



Spân To. — Vue prise du Nord (cf. p. 618).

3° deux gopura Est et Ouest; ils sont situés dans l'axe E.-O. des sanctuaires S.-E. et S.-O. Seules les premières assises des fondations ont été trouvées au gopura Est. Quelques blocs du dallage existent encore au gopura Ouest;

4° un piédestal extérieur. Dans l'axe de la façade S. du sanctuaire principal S.-O. et près de son soubassement, les fouilles ont mis au jour un piédestal enterré de 1 m. 20 environ. Il est possible que ce piédestal en latérite ait été ultérieurement couvert par une construction légère, détruite à l'époque où aurait été exécuté le Pràsàt To;

5° un sanctuaire annexe S.-E. ou bibliothèque S.-E.

Au cours des fouilles dégageant l'angle S.-E. du mur d'enceinte, un très grand nombre de fragments de briques anciennes ont été trouvées. Un sondage a amené la découverte du soubassement d'un ancien petit temple, situé entre le mur d'enceinte et le sanctuaire S.-E. Cet ouvrage devait être destiné à supporter un édifice en briques et n'a pas été terminé, à moins que tous les matériaux n'aient été enlevés ultérieurement.

L'exploration des alentours du temple a fait découvrir un fossé-bassin entourant cet ensemble. Ce fossé est coupé : à l'Ouest par une diguette accédant à la rive Est de l'ancienne rivière Ó To, à l'Est par une autre chaussée, quoique celle-ci semble interrompue également par une dépression. Une étude devra être faite pour rechercher comment les Khmèrs accédaient au monument.

Diverses pierres et sculptures trouvées au cours des travaux. — Une stèle en grès, ayant la forme d'une borne, a été trouvée, couchée sous les éboulis du portique reliant le sanctuaire principal S.-O. au sanctuaire S.-E. La stèle est intacte, très bien conservée et très lisible. De section à peu près carrée, elle mesure 0 m. 345 × 0, 325 × 0, 445 de hauteur. Sa partie supérieure est couronnée en bonnet de prêtre, et sa partie inférieure possède une base de 0 m. 185 de hauteur. Un tenon de 0 m. 30 de haut, placé sous la partie visible de la stèle la termine. Cette pierre est couverte d'inscriptions sur les quatre faces (v. infra, p. 622).

En outre, divers piédestaux, deux statuettes, l'une de 0 m. 65, l'autre de 0 m. 50, un dvārapāla, le couronnement en grès du sanctuaire principal S.-O., de nombreux pinacles en grès, ont été trouvés, au cours du dégagement.

Spān To. — Le Spān To, pont jeté sur l'ancienne rivière Ó-To, à l'un de ses coudes, est situé à l'angle N.-E. du Bàrày oriental, à 120 m. environ au N. du Pràsàt To, à l'Ouest de la digue E.-O. venant du Sud du Phnoṃ Bók (pl. CXVI, B).

La rivière Ó To était un cours d'eau qui, en aval du pont, longeait la digue E.-O. précitée, venant du Phnoṃ Bók, et se coudait brusquement, arrêté par le prolongement de la digue E. du Bàrày oriental. A cet endroit, passant sous le pont, il se dirigeait vers Bantāy Saṃrè, suivant un nouveau cours, perpendiculaire au premier, et parallèle à la digue E. du Bàrày. Il est vraisemblable que cette rivière a été détournée de son lit naturel lorsque le Bàrày oriental et le Spān To ont été construits. Mais, sans doute, au cours d'une forte crue, l'étroitesse du pont a-t-elle empêché l'évacuation des eaux. La rivière a dû s'étaler au N., puis les infiltrations et le courant ont raviné et entraîné une partie E. de la digue E. du Bàrày et de celle qui la prolonge. A ce moment, un nouveau lit, passant à l'Ouest du pont et le contournant, s'est formé, s'est creusé petit à petit, et finalement, le niveau du pont s'est trouvé surélevé par rapport à celui du lit de la rivière.

Le Spăn To, avant les travaux de dégagement, était très enfoui sous les broussailles, et seule sa face Nord était à peu près visible. C'est un ponceau en latérite encore en bon état, ne possédant aucune pièce décorative en grès. Il est surélevé de 3 m. 00 environ au-dessus de l'Ó To, et est appuyé sur les deux rives de ce cours d'eau par les gradins d'un quai. Il mesure 10 m. 85 de long sur 5 m. 80 de large.

Composé de six arches inégales, le Spăn To comprend : 1° quatre petites arches, situées à l'Est et placées d'une façon continue ; 2° une autre arche, située à l'Ouest et un peu plus large ; 3° une grande arche sise entre cette dernière et les quatre petites désignées ci-dessus.

Les piles ont sensiblement toutes la même largeur et sont plus larges que les arches, sauf, bien entendu, l'arche principale qui est la plus grande.

Le tablier mesurant 0 m. 55 de hauteur est formé par trois rangées de dalles épaisses de latérite. Les diverses travées, sauf la principale, sont couronnées de blocs semblables faisant office de linteaux apparents sur les faces N. et S.

La grande arche est à ciel ouvert. Une fouille a été faite pour savoir si une pile intermédiaire avait existé qui, par la suite, aurait été renversée et entraînée par les eaux de la rivière. Cette fouille n'a rien révélé. Il en résulte que cette grande arche a toujours été telle. Cas assez bizarre, car le pont est, pour ainsi dire, partagé en deux tronçons. On peut en déduire les deux hypothèses suivantes :

1° Les Khmèrs, s'étant aperçus de l'erreur commise en jetant le Spăn To à cet endroit critique, auraient renoncé à terminer cet ouvrage ;

2° Les Khmèrs auraient été arrêtés par l'exécution d'un tablier en latérite de 2 m. 80 de portée.

En tout cas, il se pourrait fort bien que, devant le problème posé, ils aient reculé et simplement remplacé le tablier en latérite par une passerelle en bois.

Des recherches aux alentours du Pràsàt To et du Spăn To ont amené les découvertes suivantes :

Sur le prolongement de la digue E. du Bàrày oriental, à 20 m. au N. de la stèle inscrite, sise à l'angle N.-E. de cet ancien bassin et au S.-O. du Spăn To, ont été découvertes cinq stèles couvertes de représentations de Lokeçvara assez grossières. Il est à supposer que ces stèles formaient un ensemble qui devait être situé sur le prolongement de la digue E. précitée et dans l'axe du Spăn To ; mais, vu l'éboulement de cette digue, les habitants de la région, craignant leur disparition, les ont déménagées et mises à leur emplacement actuel.

Vestiges situés près du Pràsàt To. — Les vestiges d'un ancien petit sanctuaire ont été découverts à 150 m. au Sud du Pràsàt To et à 80 m. à l'Est de l'ancienne rivière Ó To longeant la digue E. du Bàrày (530). Ces ruines se trouvent sur un terre-plein entouré d'un fossé-bassin coupé à l'Est par une chaussée : levée de terre par laquelle on devait accéder à ce petit ensemble.

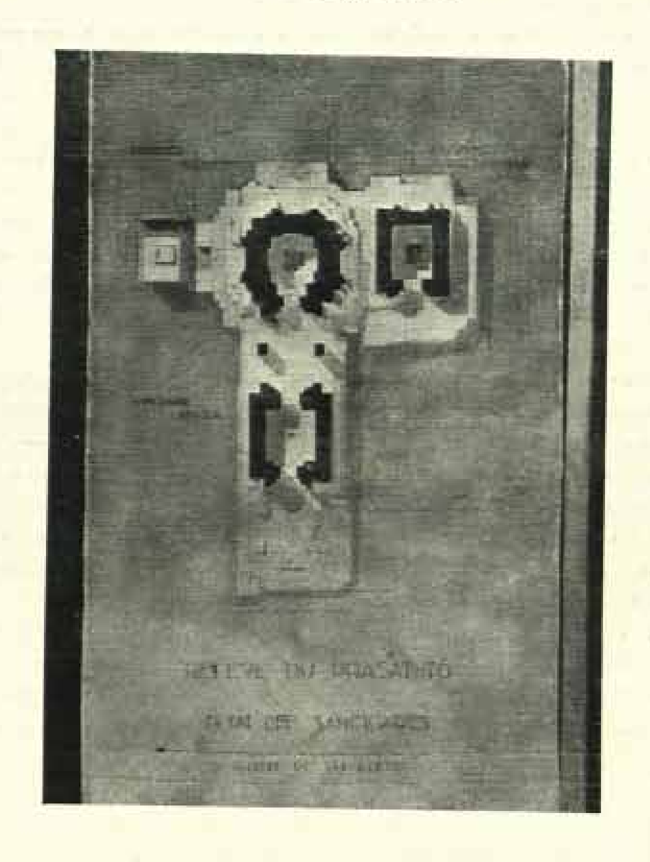
Les fouilles commencées ont mis au jour les fondations d'un sanctuaire N. C'est une base rectangulaire de 0 m. 85 de hauteur, mesurant 3 m. 25 sur les côtés N. et S. et 2 m. 85 sur les deux autres.

L'autre sanctuaire n'est pas encore dégagé. Ces fouilles ont mis au jour quatre statues incomplètes, deux piédestaux et deux pierres à dépôt sacré.

Prei Pràsàt. — A la demande du Directeur, M. Trouvé a repéré l'emplacement de la cinquième stèle inscrite qui, d'après les renseignements d'Aymonier et du Cᵗ



Prâsât To (cf. p. 616).



de Lajonquière, devait être située au Sud de l'angle S.-E. du Bàrày oriental (530).

Contrairement aux indications données (Aymonier, *Cambodge*, III, p. 46, et *I. K.*, III, 530), les ruines d'un ancien monument existent à 16 m. au S.-E. de la stèle. Appelé par les habitants de la région le Prei Pràsàt, ce monument, ainsi que la stèle, se trouvent à 700 m. environ légèrement au S.-O. de l'angle S.-E. du Bàrày oriental et à 500 m. environ au S.-E. du Khŭm Kŭk Rokà.

Le Prei Pràsàt est orienté E.-O., son entrée principale est à l'Est et semble avoir une entrée symétrique à l'Ouest. Ce sanctuaire est un monument en longueur, tout en latérite. Il possède deux vestibules E. et O. Celui de l'E. a ses deux piliers S. encore en place. Des emmarchements semblent accéder au monument.

La partie du mur, située près du vestibule E., côté S., existe encore et mesure environ 2 m. de hauteur. Toute autre maçonnerie est éboulée, on aperçoit encore les bases et les soubassements des murs N. et S. Les assises sont taillées d'une façon régulière. Elles ont une légère saignée à la partie supérieure, très peu profonde pour emboîter la partie inferieure de l'assise reposant sur elle. De même, sa base s'emboîte dans celle qui est située au-dessous. Quelques fragments de tuiles trouvés sur les ruines semblent indiquer que ce monument était recouvert par une toiture légère. Aucun bloc de voûte n'a été retrouvé.

A quelques mètres du pràsàt, entre le vestibule d'entrée et la stèle, un peu à l'angle N.-E. du sanctuaire, est située une fosse circulaire de 6 m. 35 de diamètre sur 1 m. 00 environ de profondeur. Autour d'elle se trouvent de nombreux blocs de latérite, entre autres, des assises de voûte. Toutes ces pierres sont enterrées dans un remblai provenant peut-être d'une fouille déjà faite.

Il est possible que cet endroit soit l'emplacement d'un ancien petit temple voûté. Celui-ci devait abriter la stèle inscrite, comme ceux qui existent aux quatre angles du Bàrày oriental.

Au Nord de la fosse, sur le remblai, a été trouvée une statuette de 0 m. 67. Elle représente une divinité masculine. Les pieds, le bras gauche, ainsi qu'une partie gauche de la poitrine, manquent. L'avant-bras a été trouvé à l'intérieur du pràsàt.

Stèle inscrite. — Le fragment inférieur de la stèle estampé par Aymonier et publié par Bergaigne (*ISCC*, n° LVI) avait été déjà ramené à la Conservation, enregistré par erreur sous le n° 1146 comme appartenant à la stèle inscrite sise à l'angle N.-E. du Bàrày oriental (celle-ci est complète et se trouve à sa place primitive). Le fragment supérieur trouvé à Prei Pràsàt a été également ramené au dépôt. Il reste à rechercher la partie centrale de la stèle actuellement disparue [1].

A un km. et demi du village de Srol (Khŭm Sral, province de Kralāñ), situé sur le Stŭṅ Srêṅ et à l'Est de ce cours d'eau, ont été trouvés deux piédestaux, dont l'un, décoré sur chacune de ses quatre faces de trois personnages accroupis, a été remené à la Conservation d'Aṅkor.

Au cours de diverses tournées d'inspection, M. G. Trouvé a recueilli les renseignements suivants :

---

[1] Ce fragment a été retrouvé au début de 1932.

Le Pràsàt Čhuk (549) se nomme en réalité Pràsàt Lăk Năń. Le sanctuaire principal est seul conservé. Les deux autres sont complètement ruinés. Celui du Nord possède encore en place ses fausses portes Nord et Sud et sa porte d'entrée Est. D'après le C^t de Lajonquière, le sanctuaire Sud n'aurait pas été construit. Un débroussaillement a fait retrouver parmi les éboulis presque tous les éléments des portes et des fausses portes ainsi que le piédestal et la cuve à ablutions de cet édifice.

Sur la chaussée Bĕń Mālā — Práḥ Khằn, M. Trouvé a relevé six ponts khmèrs, au lieu de trois, inventoriés dans l'*I. K.* Un autre ancien pont, coupé en deux, terminé dans sa moitié par un pont en bois, s'ajoute à cette liste. Il est à prévoir que d'autres ponts seront ainsi découverts entre Bĕń Mālā et Práḥ Khằn, quand cette chaussée sera dégagée. A ce moment, une revision totale de ces ouvrages devra être faite.

Une terrasse en latérite, non classée, se trouve à 100 m. au Nord du Prasàt Prằṃ (235) et à 200 m. au Sud de la piste actuelle. Elle devait se trouver sur la levée de terre reliant le sanctuaire précité à la chaussée khmère. Cette terrasse, de forme cruciale, est très enfouie sous la terre et les broussailles. Son mur de soutènement est peu visible; un angle déterré sur 0 m. 50 de hauteur montre ses moulurations qui semblent être classiques.

Epigraphie. — Le dégagement du Pràsàt Trapằń Ropou (v. supra, p. 614) a amené la découverte de trois inscriptions khmères nouvelles. Deux sont gravées sur les piédroits du sanctuaire Sud (K. 690). L'inscription du piédroit Sud comprend une quinzaine de lignes ruinées, dont la dernière laisse lire le nom du Vāp Çikhāvindu, personnage qui a laissé à Kòḥ Ker une inscription de 843 çaka (*BEFEO.*, XXXI, p. 15). Le piédroit Nord porte une trentaine de lignes en très mauvais état : les 11 dernières commençaient par une date à laquelle il y eut un ordre du roi au Steń añ Ācarya... et au Steń añ Çrī Vīrendravarman (probablement celui des inscriptions de Pràsàt Lăk Năń [K. 265] et de Nằk Tà Čàrĕk [K. 181]). Plus bas apparaît par deux fois le nom de la divinité : Vraḥ ay Travāń Rvvau, le dieu de Travāń Rvvau «l'étang des citrouilles». Le nom actuel de Trapằń Ropou remonte donc au moins au Xe siècle A. D.

La troisième inscription (K. 691) est gravée sur le piédroit Sud de l'édifice annexe. Elle comprend 8 lignes commençant par une date 924 çaka, le 3e jour de la lune croissante d'un mois dont le nom a disparu, un lundi. A cette date un loń dont le nom est également perdu érigea le Feu sacré (*sthāpanā vraḥ vleṅ*) et fit des fondations en son honneur.

Le Musée Albert Sarraut a acquis en septembre une stèle trouvée dans le Stừṅ Črap (khând de Môṅ, province de Bằttaṃbaṅ), à environ 6 km. en aval du village de Tano, et à 17 km. de la route de Bằttaṃbaṅ, en amont du village de Môṅ. Cette stèle est ornée à sa partie supérieure d'un bas-relief représentant un personnage assis sur un bœuf et tenant une massue dans la main gauche ; de chaque côté, deux personnages accroupis tiennent chacune une sorte de massue. Dans les angles supérieurs, deux médaillons figurent le soleil sur un char et la lune sur un autel. Les quatre faces portent des inscriptions khmères (K. 693). La première face comprend 17 lignes, débutant par une date : 925 çaka, le 5e jour de la lune croissante de bhadrapada, un dimanche. A cette date, le Vāp Brahmaputra fit remettre une

supplique (*saṃnvat*) au roi Çrī Jayavīravarman, relative à une ancienne fondation dont le texte donne ensuite l'historique. Cette fondation avait eu pour auteur un ancêtre de Brahmaputra nommé Paṇḍitāṅkura Ācārya Dharmādhipati; elle remontait au règne d'un souverain dont le nom posthume a disparu (l. 12 *vraḥ rājya ta stac dau....*), mais qui était antérieur à Yaçovarman dont le nom Paramaçivaloka apparaît un peu plus bas (l. 16).

La première petite face, comprenant 24 lignes environ, continue cet historique en mentionnant le roi Paramavīraloka (Jayavarman V). La deuxième grande face porte 31 lignes énumérant des redevances de terres et faisant connaître qu'en réponse à la supplique du Vāp Brahmaputra, le roi ordonna une action judiciaire (*vyavahāra*) dont l'instruction fut, semble-t-il, confiée au fonctionnaire chargé de l'administration du territoire de Malyāṅ (ll. 25-26: *mrataṅ... ta trvac vraḥ rājakāryya nā srāc pramān malyāṅ*). La deuxième petite face porte 27 lignes peu lisibles, où apparaît le nom de Stuk Ransi (l. 18).

Cette inscription est un nouvel exemple de ces procès en revendication de terrains qui étaient si fréquents dans l'ancien Cambodge: la stèle de Tûol Pràsàt (K. 158) qui est contemporaine en fournit un autre.

La mention du gouverneur de Malyāṅ semble confirmer que cette localité se trouvait dans l'actuelle province de Bằttaṃbaṅ. Enfin, le personnage sculpté en haut de la première face représente sans doute Yama, flanqué de Dharmādhipati, ce titre ayant justement été porté par l'auteur de la fondation.

La stèle découverte par M. Trouvé à Pràsàt To (K. 692) porte sur ses quatre faces une longue inscription sanskrite de 140 lignes (A: 36; B: 36; C: 36; D: 32) parfaitement conservée. Ce texte fut composé en 1111 çaka par Sūryasūri, président de tribunal (*sabhyādhipa*), sous le règne de Jayavarman VII.

Après un éloge du roi qui remplit les trois premières faces, il relate l'érection d'un liṅga «ici dans le Bhūpendradeça» par Bhūpendrapaṇḍita, haut magistrat ayant servi successivement sous Jayavarman VI, Dharaṇīndravarman I et Sūryavarman II. Ce personnage qui était fils de Namaççivāya et de Vāgīçvarī Bhagavatī n'est autre que le Subhadra, *alias* Mūrdhaçiva de l'inscription de Ban That (K. 364), qui mentionne en effet son titre de Bhūpendrapaṇḍita (st. III, XV = face C, l. 30). Cette première fondation semble être la première qui ait été faite à Pràsàt To et doit remonter au début du XIIe siècle A. D. Un fils de Bhūpendrapaṇḍita, ayant porté d'abord le même titre que lui, puis ayant été promu successivement à ceux de Rājendrapaṇḍita et de Sūryapaṇḍitā et exerçant les fonctions de président de cour (*sabhāpati*), fit une première fondation en faveur du liṅga élevé par son père, puis il installa, sans doute dans un second sanctuaire, les images de ses parents et fit une fondation en leur honneur. Ces données permettront de préciser la date et l'origine des divers édifices qui composent le groupe du Pràsàt To.

Institut bouddhique et Bibliothèque royale. — En l'absence de Mlle S. Karpelès, M. Desjardins, délégué du Protectorat auprès du Gouvernement cambodgien, nous a envoyé la note suivante sur les travaux de ces deux institutions pendant l'année 1931:

« I. *Tripiṭaka.* Presque tout l'effort de la Bibliothèque royale et de l'Institut bouddhique a porté, pendant l'année 1931, sur la mise en train des travaux de la commission du *Tripiṭaka*. L'ordonnance royale du 14 décembre 1929, modifiée et complétée par celle du 30 juillet 1930, précise ainsi les buts de cette commission: 1° Imprimer

la totalité des quatre-vingt quatre mille *prâḥ thom khân* (articles ou versets) de la Triple Corbeille. Cette impression sera faite en langue pâlie et en caractères cambodgiens dits *aksar mul* sur papier et sous forme ordinaire de livre ; 2° Transcrire, c'est-à-dire recopier le texte ainsi obtenu sur olles (feuilles de latanier) sous la forme traditionnelle de satras et pour la totalité des 84.000 versets ; 3° Traduire simultanément ce texte tout entier en langue cambodgienne pour être en premier lieu imprimé en caractères *crieṅ* sur papier et sous forme de livre, en second lieu copié sur olles sous forme traditionnelle de satras.

« On conçoit tout l'intérêt que l'annonce de cette publication devait susciter dans le pays, si l'on songe que jusqu'ici bonzes et laïcs bouddhistes qui voulaient se référer à un texte complet de la Triple Corbeille n'avaient d'autre ressource que de s'adresser au Siam, dont l'édition, d'ailleurs assez onéreuse, avait évidemment le tort pour un Cambodgien d'être rédigée en caractères siamois. La publication d'une version collationnée sur des satras cambodgiens, établie par des bonzes cambodgiens et éditée par un organisme aussi essentiellement cambodgien que la Bibliothèque royale, devait donc intéresser tous les bouddhistes de ce pays comme une entreprise capable à la fois de flatter leur amour-propre national et d'exciter leur zèle pour l'étude de la religion et des langues sacrées. Mais, pour si essentiellement bouddhique et cambodgienne qu'elle fût en soi, cette entreprise, par cela même qu'elle apportait une double innovation (impression sur papier, traduction en langue vulgaire), s'exposait à trouver quelque hostilité chez certains bonzes attachés aux vieux usages. Il est vrai qu'en compensation, une fois admis le principe de l'impression et de la traduction, l'ouvrage promettait par sa grande diffusion d'apporter l'apaisement des querelles qui divisent, depuis la fondation de l'Ecole de pâli, les bonzes partisans de la tradition écrite et les bonzes partisans de la tradition orale — les premiers confiants seulement dans la vertu de l'étude, les seconds satisfaits, plus modestement, de recevoir et de transmettre les enseignements que les générations se transmettent de bouche en bouche, leur ignorance du pâli ne leur permettant pas de contrôler dans les textes l'authenticité de ces traditions.

« Dès le mois de février de cette année, l'annonce de la publication du *Tripiṭaka* avait été faite dans tout le pays par voie d'affiches, de circulaires et de prospectus. Des spécimens des premières pages furent distribués. Le conservateur entreprenait dans le même temps des tournées dans les principales pagodes provinciales pour expliquer aux bonzes le but et les moyens de cette publication. Le succès fut presque immédiat. De la seule province de Svày Rieṅ, en un mois, parvenaient près de cent souscriptions. Aujourd'hui, le chiffre des souscriptions s'élève à plus de 700, ce qui est remarquable si l'on songe que la crise, appauvrissant les habitants, appauvrit par contre-coup les pagodes. Il faut noter comme une cause importante de ce succès le passage du Ministre des colonies, et l'heureuse initiative qu'il prit d'assumer lui-même les frais de publication du premier volume. Au cours d'une cérémonie solennelle, le 22 octobre, dans la salle du Trône, en présence de M. le Gouverneur général Pasquier, de M. le Résident supérieur Lavit, des dignitaires cambodgiens et d'un millier de bonzes venus des provinces pour la circonstance, M. Paul Reynaud remettait lui-même à Sa Majesté un exemplaire du premier volume du *Vinaya*, relié en plein parchemin, gravé aux armoiries des Rois du Cambodge. Le volume de de format in-8° de 800 pages est imprimé sur simili-Japon crème, le texte pâli sur la page de gauche, la traduction cambodgienne correspondante sur la page de droite ; en

tête du volume, figurent une dédicace en cambodgien et en français, une préface de Sa Majesté et une préface de la commission du *Tripiṭaka*.

« Tous les chefs de diocèse présents rapportèrent dans leurs provinces les paroles déférentes à eux adressées personnellement, dans son discours, par le Ministre et son invitation à soutenir par l'étude la grandeur de leur religion. Depuis ce jour, les pagodes les plus éloignées se sont prises de zèle pour l'enseignement du pâli et demandent qu'on leur envoie des moniteurs diplômés. Pendant les six années que durera la publication du *Tripiṭaka* (qui comprendra 90 volumes) on peut prévoir que l'enseignement du pâli aura pris un dévelopement tel dans le pays qu'il redeviendra — ce qu'il avait, hélas ! cessé d'être depuis l'installation de notre enseignement officiel — la base des humanités de tout bon lettré, et que le *Tripiṭaka* imprimé, avec sa traduction, deviendra l'ouvrage classique et le fondement de ces humanités.

« II. *Dictionnaire cambodgien officiel*. Bien que le *Tripiṭaka* ait relégué cette année au second plan certains de ses projets, la Bibliothèque royale, déchargée en partie par l'Institut bouddhique du soin des publications religieuses, a pu tourner son attention vers la littérature cambodgienne profane. Elle a dressé un programme de publications qui englobe la littérature romanesque, les œuvres poétiques (principalement le *Rāmker*), la dramaturgie, et des œuvres d'un intérêt documentaire folklorique, telles qu'un vieux traité médical et une astrologie. Mais la publication capitale de la Bibliothèque royale en 1932, et qui présente un intérêt scientifique réel, sera le *Dictionnaire cambodgien officiel*, établi par une commission de lettrés cambodgiens. Cette commission commença ses travaux en 1915, et vient seulement de les terminer. L'ouvrage sera préfacé par M. Cœdès, qui fut l'instigateur de cette publication, et mieux que personne pourra faire l'historique des querelles orthographiques assez vives qui retardèrent quelque temps les travaux de la commission. »

Ecole supérieure de pâli. — Pendant l'année scolaire 1931, l'Ecole supérieure de pâli a dispensé l'enseignement à 123 élèves répartis en cinq cours. La *Maṅgaladīpanī* et le *Visuddhimagga* ont continué à servir de base à l'enseignement des cours de première, deuxième et troisième années. En quatrième année, les élèves ont abordé la *Samantapāsādikā*, et, en cinquième année, le *Bhikkuvibhaṅga*, la *Kaṅkhāvitāraṇī*, l'*Abhidhammatthasaṅgaha*, le *Paṇṇāsajātaka* et la *Pathamasambodhi*. L'enseignement du sanskrit est actuellement réparti sur trois années : en première année, étude du sandhi et de la déclinaison nominale ; en deuxième année, étude de verbes et exercices de traduction du sanskrit en cambodgien ; en troisième année, traduction de 90 stances du *Buddhacarita* en cambodgien et exercices de traduction du pâli en sanskrit.

* * *

Laos. *Restauration du Th'at Luong de Vieng Čăn*. — Des rapports mensuels de M. L. Fombertaux, nous extrayons les renseignements suivants :

« Juillet : L'équipe des ouvriers maçons, mise dès le début de juin à la reconstruction du mur d'enceinte Est au rez-de-chaussée (côté Sud), a pu l'achever au commencement du mois. Cette équipe a été divisée en deux parties, dont une a été mise au remontage des piliers du cloître, du même côté, et la seconde, à rebâtir la porte Sud.

« Actuellement les maçonneries de cette partie à l'Est, comprenant le mur d'enceinte et les piliers, sont terminées et recevront ultérieurement la pose des fermes en charpente recouvrant la galerie de ce cloître. Le mur bahut qui le précède sur la cour du rez-de-chaussée, se trouve être en cours d'exécution.

« L'équipe des charpentiers a terminé fin juin la confection des dernières fermes de la charpente recouvrant la totalité des galeries du Th'at Luong et a commencé au début de juillet la confection de la charpente de trois étages à quatre pentes de la porte Sud ainsi que le complément nécessaire en pannes, linteaux, crémaillères et linteaux de toiture pour les galeries Sud-Est et Nord.

« L'équipe des sculpteurs sur bois a achevé au début de juillet les consoles des avant-toits des galeries Sud et Est (côté angle Sud-Est) et a entrepris la confection des dernières destinées à l'Est et au Nord (côté angle Nord-Est).

« Août : Les travaux se sont poursuivis par la construction des banquettes et la terminaison des piliers en maçonnerie des galeries à l'Est (côté Sud) ; par la pose des tuiles et la confection du faîtage en maçonnerie sur la charpente des galeries à l'Ouest, et au Nord (côté Ouest), et par la continuation des maçonneries de la porte au Sud, qui sera achevée dans les premiers jours de septembre.

« Les charpentiers ont continué la confection de la charpente de la porte Sud, et ont entrepris la pose de celle de la porte Ouest.

« Les coulis ont été employés au déblaiement de la dernière partie du mur d'enceinte renversé, angle Nord-Est, pour en permettre la démolition et la réfection.

« Septembre à novembre : Les travaux ont consisté dans 1° le déblaiement et la démolition de la porte à l'Est, et par l'enlèvement des gravois du Th'at Luong au 1er et au 2e étage ; 2° l'achèvement des maçonneries de la porte Sud au rez-de-chaussée, la consolidation des pétales de lotus du soutènement du 2e étage et de la terminaison de leur tête sur les orientations Nord, Ouest et Sud, ainsi que du bahut Nord (côté Est). La reconstruction de la porte Est a été commencée. La fondation du mur d'enceinte au rez-de-chaussée (côté Nord-Est) a été refaite jusqu'au niveau du sol de la galerie ; la continuation de ce travail ne pourra se faire qu'en 1932, comme pour le mur Est-Nord. Toutes les galeries et portes à l'Ouest, au Sud et au Nord (côté Ouest) ont été recouvertes en tuiles et leur faîtage fini en maçonnerie. L'escalier d'accès du premier étage sur l'orientation Sud a été rétabli comme auparavant, jusqu'au 2e étage.

« Les charpentiers ont posé toute la charpente sur la galerie Est (côté Sud), il ne leur reste plus qu'à poser la tuile dont une partie se trouve en approvisionnement sur chantier. Ils ont préparé les bois nécessaires à la couverture de la porte Est.

— M. H. Parmentier nous a adressé d'autre part sur les travaux du Service archéologique au Laos pendant l'année 1931 un rapport dont nous extrayons les passages suivants :

« Le travail le plus important a été la restauration du célèbre Th'at Luong. L'accès du monument a été facilité par les soins de l'administration locale et la route qui y conduit a été améliorée. L'arrivée par l'Ouest, naturelle, ne pourra cependant jamais être directe ; il faudrait en effet démolir les restes d'une des nombreuses pagodes qui entouraient ce saint monument et peut-être même les restes d'un th'at octogonal assez important, renversé en morceaux, qui était une belle chose et qu'il y aurait même intérêt à remonter intégralement.

« Le problème de conservation soulevé par les découvertes si curieuses de M. L.

Fombertaux indiquées dans le *BEFEO.*, XXX, p. 584, n'a pu être immédiatement résolu ; il faut attendre les fouilles, réservées provisoirement, à exécuter dans le pavillon S., qu'il y a un intérêt particulier à ménager ; car seul des quatre, il nous est parvenu avec son élégante toiture. Pour prendre une décision d'ensemble, la connaissance des vestiges qu'il doit contenir est nécessaire.

« Il est à présumer d'ailleurs que des fouilles purement archéologiques et réduites au strict indispensable devront être exécutées pour reconnaître au moins en partie les dispositions de l'édifice antérieur que le Th'at Luong actuel a dû englober, suivant les habitudes t'ăi et que la solution la meilleure sera de remettre ensuite les divers pavillons en état avec leurs toitures dans leur dernier état suivant les indications fournies par leurs bases apparentes et la couverture conservée sur le seul pavillon S. ; toute autre solution ouvrirait trop de problèmes dont la solution risquerait d'être chanceuse.

« M. Fombertaux a commencé de reconnaître des vestiges importants signalés aux portes même de Vieng Čăn par MM. Allard et Thiébaut : on y retrouve en particulier une délicieuse chapelle aux fins décors d'enduits qui peuvent compter parmi ce que les Laotiens ont fait de plus délicat en ce genre où ils furent maîtres. Il y aurait aussi un Buddha couché considérable. Il y a là un levé et un examen des plus intéressants à faire, en cet art sur lequel nous savons si peu de choses, bien que, dans ses reconstructions perpétuelles en matériaux fragiles, il nous conserve sans doute des formes bien plus anciennes que celles d'autres arts, dont les monuments durables ont chaque fois fait école, oblitérant le souvenir des formes plus anciennes dont ils dérivèrent.

« On voit au Commissariat de T'a Khêk, données comme provenant de la pagode principale du vieux centre voisin de Lăkhôn Kău, plus souvent appelé aujourd'hui Mương Kău (le vieux Mương), deux antéfixes khmères et une stèle laotienne. Les antéfixes sont du type à nāga encadré par un arc multilobé ; chaque face présente trois têtes et un motif de rinceaux remplaçant une dernière tête ; l'arc est entouré de feuilles rampantes qui le ramènent à la forme d'une ogive simple ; de la tête principale tombe une guirlande qui s'épanouit en bas. L'une dont j'ai pris un croquis sommaire, mesure 1 m. 07 ; l'autre est plus grande (1 m. 27), mais est brisée en deux morceaux. Ce type d'antéfixes semble pouvoir être rapporté, dans l'état actuel de nos connaissances sur l'art khmèr, au XIe siècle de notre ère.

« Auprès de la pagode même dont ces pièces sont censées venir, je n'ai vu, ni lors de mon premier voyage en 1911 ou 1912, ni dans la visite que j'en ai faite avec l'administrateur actuel, M. Grossin, aucuns vestiges d'un monument khmèr et cependant la dimension de ces antéfixes indiquerait un temple important dont même, s'il avait été construit en briques, devrait subsister un tertre de décombres considérables. »

— M. P. Grossin, Commissaire du Gouvernement à T'a Khêk, a entrepris, avec l'autorisation de l'Ecole Française, la réfection du th'at de Mương Kău, et l'a menée à bien d'une façon qui mérite tous les éloges.

La stèle vue en 1912 par M. Parmentier auprès de la pagode principale de Mương Kău, au N.-E. du grand th'at, a été ramenée au commissariat.

Voici la description que nous en communique M. Parmentier : « C'est une grande dalle en accolade de section un peu spéciale ; sur la face antérieure, un cadre d'un

joli motif avec, au sommet, un élément en amande, vient se terminer par des nāga qui n'ont nullement le caractère khmèr. Au-dessous, assez bas, est le cercle astronomique habituel. Une inscription suit le décor à l'intérieur et 4 lignes de grands caractères remplissent l'intervalle entre l'arc de décor et le cercle astronomique ; puis, plus nettes et plus régulières à droite, se voient au-dessous 22 lignes qui vont en se réduisant vers le bas comme grandeur de caractères. En arrière, une partie en légère saillie constitue une grande bande verticale occupée par deux (?) inscriptions successives, l'une de 17 lignes, l'autre immédiatement à la suite, de 11 lignes.

« A Lăkhôn Kău, dans le vắt, existe un bout de *sema* taillé dans une stèle analogue où ne subsiste plus que le petit cercle astronomique. C'est la seule raison qui me la fait croire laotienne, car les caractères donneraient plutôt une impression d'écriture khmère. La face principale qui paraît seule avoir été inscrite semble avoir présenté une quinzaine de lignes. »

Recherches préhistoriques. — M[lle] M. Colani a continué ses recherches au Tranninh, dans la Plaine des Jarres. Voici un extrait de ses rapports :

« La crête d'un mamelon situé au Nord du Camp d'aviation de Lat Sen est occupée par environ 83 grandes urnes en pierre, entières ou cassées. Les pièces accompagnant celles de l'Est seraient un peu plus récentes que les échantillons trouvés près de Ban Ang, tandis que dans la région occidentale, on constate, semble-t-il, une presque contemporanéité. Les objets récoltés sont des polissoirs, de rares haches et des pendeloques rectangulaires en pierre polie, de la céramique, disques auriculaires entre autres, des perles en verre de calibre et de couleur différente, parfois ornées, les très petites perles, toutes simples, fort abondantes ; du bronze et de fer : fragments de bijoux et d'instruments ; souvent beaucoup de menus morceaux de charbon. Plusieurs des jarres contenaient des tessons en terre cuite, minces, à pâte grossière, gris ou beige clair ; un examen minutieux de ces dernières pièces s'impose, étant donnée leur importance. A côté des monolithes, gisaient quelques grands fragments d'énormes couvercles taillés dans un seul bloc de pierre, ornés parfois de disques concentriques étagés.

« Ces fouilles furent terminées le 13 novembre. Du 14 novembre au 14 décembre, M[lle] M. Colani travailla à un groupe comprenant près de 156 jarres, entières ou cassées, peu éloigné du village de Ban Lun. Elles étaient accompagnées du même mobilier qu'à l'Ouest de Lat Sen, encore des pierres polies, quelques grosses perles en verre intéressantes, quantité de petites perles. Des couvercles en pierre peu mutilés de style semblable à ceux des environs du Camp d'aviation. Trouvailles, observations, etc., d'un intérêt capital : 1° dans une des jarres des os humains plus ou moins carbonisés, dans plusieurs autres des fragments d'émail et des dents calcinés ; 2° à quelques centaines de mètres du groupe d'urnes dans la forêt, à côté de roches quartzeuses en place, anologues à celles qui constituent les urnes de la région, une petite jarre, abandonnée à l'endroit où elle a été façonnée ; 3° un fait qu'elle n'a pu vérifier a été signalé à M[lle] M. Colani, aux alentours des groupes de jarres, se rencontrent dans les champs et dans les rizières, des pièces semblables à celles que composent ces mobiliers funéraires. »

FRANCE.

— **Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.** Au cours de la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du 24 juillet 1931, M. A. FOUCHER a lu le rapport suivant sur les travaux de l'Ecole Française d'Extrême-Orient de 1926 à 1930 :

« On voudra bien excuser le caractère quelque peu insolite du présent rapport à raison des conditions particulières que les circonstances ont imposées à sa rédaction : il s'agit en effet de renouer une tradition interrompue et de combler du même coup une lacune de cinq ans. Quand, en 1917, Edouard CHAVANNES entreprit de vous renseigner sur les travaux de l'Ecole Française d'Extrême-Orient aussi régulièrement que vous l'êtes sur ceux des Ecoles d'Athènes ou de Rome, il justifia si bien cette initiative que, depuis lors, la rubrique est toujours demeurée ouverte dans vos *Comptes rendus*. Malheureusement sa mort prématurée l'empêcha de continuer la série qu'il avait ainsi inaugurée ; et, après lui, Henri CORDIER a eu tout juste le temps de vous donner deux autres rapports couvrant les trois années 1918-1920. En juin 1926, sur la demande d'un autre confrère disparu et non moins regretté, Emile SENART, M. L. FINOT a résumé devant vous jusqu'à cette date l'activité archéologique de l'institution à laquelle il a consacré le meilleur de sa vie. Il reste aujourd'hui à vous rendre compte de la période comprise entre 1926 et 1931. Ce n'est pas que, dans l'intervalle, vous n'ayez jamais eu l'occasion d'entendre parler de l'Ecole Française d'Extrême-Orient. Vos deux derniers présidents ont tenu à profiter de la séance publique annuelle pour rendre à son personnel comme à son œuvre un hommage auquel je puis vous assurer qu'elle a été particulièrement sensible ; et son distingué secrétaire, M. Victor GOLOUBEW, vous a par deux fois présenté un exposé illustré des découvertes récemment faites au Cambodge comme en Annam. Toutefois vous avez droit à un rapport d'ensemble et qui devienne, autant que possible, annuel : car c'est la force et l'honneur de nos Académies que de ne jamais laisser tomber, faute de spécialiste, aucune des tâches qu'elles ont une fois assumées.

« *Direction*. — Les événements ont permis à M. L. FINOT — sa modestie dirait qu'ils l'ont contraint — de se dévouer inlassablement à l'Ecole qui doit son éclatant succès à l'organisation dont il a su la doter dès le début. Quand, dans les derniers mois de 1913, M. Cl.-E. MAITRE, à qui son mandat de Directeur venait d'être renouvelé pour une durée de six ans, rentra en congé, M. L. FINOT consentit à retourner en Indochine pour le remplacer temporairement : cet intérim devait durer jusqu'à la fin de la guerre. M. MAITRE n'ayant pas repris ses fonctions, M. FINOT accepta de diriger à nouveau, de 1920 à 1926, les destinées d'une fondation qui lui tenait si fort au cœur. Enfin, lorsqu'au début de 1928 son successeur, M. L. AUROUSSEAU, décida à son tour de prendre un congé trop longtemps différé, une fois de plus l'Ecole ne fit pas appel en vain à la sollicitude quasi paternelle de son premier directeur : et cette fois encore la tâche de l'intérimaire devait se prolonger au delà de toute prévision. Après la mort malheureuse de M. AUROUSSEAU en janvier 1929, M. FINOT se crut obligé d'attendre à Hanoi jusqu'en janvier 1930 l'arrivée de son nouveau successeur, M. G. CŒDÈS. Tranquille désormais pour l'avenir dans toute la mesure où celui-ci peut être garanti par le passé, il s'est démis à son retour de ses fonctions de professeur d'histoire et de philologie indochinoises au Collège de France,

et de représentant de l'Ecole à Paris : il a seulement gardé dans sa studieuse retraite de Provence la lourde tâche de publier le *Corpus* des inscriptions du Cambodge et du Champa, ne laissant à l'Académie que l'honneur de patronner cette publication. On peut, après plus de trente ans écoulés, lui rendre ce témoignage qu'il a pleinement justifié la confiance jadis mise en lui par M. Paul Doumer sur la recommandation de vos confrères Barth, Bréal et Senart. Il faut aussi féliciter rétrospectivement ces derniers de leur choix : car nulle part, et aux colonies moins qu'ailleurs, les choses ne se font sans un homme. Si l'Ecole Française d'Extrême-Orient est universellement considérée comme une institution scientifique modèle, ce n'est là qu'une justification de plus du vieux dicton : tant vaut l'ouvrier, tant vaut l'œuvre.

« Léonard Aurousseau (1888-1929), élève de Vissière et de Chavannes, entré à l'Ecole comme pensionnaire en 1911, bientôt professeur, puis secrétaire-bibliothécaire et directeur intérimaire, enfin directeur titulaire en 1926, s'était voué avec succès à l'étude de l'histoire annamite en même temps qu'il développait de réelles qualités d'administrateur. Il a pris notamment une part des plus actives à l'élaboration de la législation protectrice des monuments historiques de l'Indochine. On s'accorde à penser qu'il avait trop prolongé son séjour sous le climat des tropiques ; et sa perte prématurée a trompé les espérances que nous mettions dans son âge mûr.

« Par bonne chance pour l'Ecole, celle-ci, comme toutes les institutions nées viables, a su se forger à elle-même, en l'espace d'une génération, plus d'un chef capable de la conduire. M. George Cœdès, que le Siam lui avait emprunté en 1917 pour diriger sa Bibliothèque nationale Vajirañāṇa, puis son nouveau Service archéologique, lui est revenu plus riche d'expérience et de relations, et avec une autorité accrue par ses belles études sur les antiquités et l'épigraphie du Cambodge, du Siam et de la péninsule malaise. Les amis de l'Ecole la savent en bonnes mains.

« *Personnel.* — Parmi ses dévoués collaborateurs, il n'est que juste de mettre en vedette le nom d'un des ouvriers de la première heure, M. Henri Parmentier, directeur du Service archéologique. Dès 1900, deux ans à peine après sa création, l'Ecole Française d'Extrême-Orient s'était donné l'architecte que l'Ecole Française d'Athènes a dû attendre si longtemps, et vous pouvez vous souvenir que Georges Perrot la complimenta vivement de cette heureuse initiative. Voici donc plus de trente ans que M. Henri Parmentier se consacre à l'étude et à la conservation des édifices anciens de l'Indochine. A son *Inventaire descriptif des monuments chams de l'Annam* paru en 1918, il vient d'ajouter en 1927 un non moins important ouvrage sur l'*Art khmèr primitif* ; et en collaboration avec MM. Finot et Goloubew, il a inauguré en 1926 la nouvelle série in-4° des « Mémoires archéologiques » de l'Ecole par la publication du *Temple d'Īçvarapura* (*Bantāy Srĕi*). Infatigable, il continue actuellement ses inspections et ses tournées en vue de réviser et de compléter l'inventaire archéologique du Cambodge.

« Les lourdes responsabilités qu'entraînent l'exploration, le classement et la conservation des monuments historiques des cinq pays de l'Union indochinoise ont d'ailleurs multiplié le nombre des architectes attachés à l'Ecole. M. H. Marchal, le conservateur du groupe d'Angkor (dont il vient d'écrire un excellent *Guide*), a poursuivi presque sans répit l'organisation de ce « Parc archéologique » qui, pour l'honneur de notre Protectorat et pour l'émerveillement des touristes accourus de tous les coins du monde, constituera le dernier avatar de la vieille capitale khmère et de sa banlieue. M. Ch. Batteur a été le plus souvent retenu à Hanoi, tant par la reconstruction du Musée et

la restauration de divers temples du Tonkin que par ses cours à l'Ecole des Beaux-Arts. Une nouvelle recrue, M. J. Y. CLAEYS, a débuté dans ses fouilles de Trà-kiệu (Quảng-nam) par un coup de maître. Enfin M. L. FOMBERTAUX n'a cessé, soit au Cambodge, soit au Laos, de donner des preuves du zèle judicieux dont tous les rapports directoriaux s'accordent à louer l'efficacité.

« M. V. GOLOUBEW, secrétaire de l'Ecole depuis 1927, s'est tour à tour dépensé dans les besognes les plus variées. Tantôt il assurait à Hanoi l'expédition des affaires courantes en même temps qu'il réorganisait le service photographique et mettait à la disposition soit de ses jeunes collègues, soit des étudiants de l'Université, sa rare connaissance des arts de l'Asie ; tantôt il surveillait au Cambodge l'exécution des clichés qui ont fourni la matière des magnifiques albums, en cours de publication, sur le fameux *Temple d'Angkor Vat*, ou bien il procédait à ces fouilles de Sambor Prei Kŭk qu'il vous a lui-même décrites ; tantôt enfin il poursuivait au Tonkin et dans le Nord-Annam ces études de préhistoire sur l'*Âge du bronze*, dont il a été chargé, en qualité de représentant de l'Ecole, d'exposer les résultats au IVe Congrès scientifique du Pacifique tenu à Bandoeng (Java) en mai 1929, et dont il a tiré un important article pour le dernier numéro du *Bulletin*. En ce moment M. V. GOLOUBEW assure la brillante participation de l'Ecole à l'Exposition coloniale internationale de Paris.

« Sur votre proposition, MM. Paul MUS et E. GASPARDONE ont été nommés en 1929 membres permanents. Le premier a surtout orienté ses recherches du côté de la philologie et de l'archéologie indiennes ; il a notamment publié dans le *Bulletin* de 1928, sur les images du *Buadha paré* un article extrêmement touffu, mais plein de vues ingénieuses et qui dénote autant de maîtrise dans l'interprétation des textes que dans le maniement des monuments figurés. Le second s'est tourné du côté des études chinoises et annamites, et s'occupe de réunir des matériaux pour servir à l'histoire de l'Annam. A eux deux ils représentent donc bien les deux faces les plus apparentes de la civilisation indochinoise, mais de part et d'autre, sous le mince vernis indien ou chinois, grouille tout un bas-fond de races, de langues, de traditions, de coutumes qui, austronésiennes ou non, réclament une étude d'autant plus urgente qu'elles sont appelées à bientôt disparaître, et c'est pourquoi le Directeur a exprimé le légitime désir de s'adjoindre également un ethnographe qui serait par surcroît un linguiste.

« Parmi les membres temporaires nous ne saurions oublier M. ROBEQUAIN, à cause de la belle thèse de géographie qu'il a publiée sur la province annamite du Thanh-hoá (1929). Mais il nous est impossible de citer tous les noms et les travaux de la phalange fidèle — anciens correspondants ou nouveaux membres d'honneur — qui se serre autour de l'Ecole et a célébré son vingt-cinquième anniversaire en lui dédiant les deux beaux volumes des *Etudes Asiatiques* (1925). Bornons-nous à mentionner en passant les recherches du P. H. de PIREY dans les ruines du Quảng-bình ; du Dr SALLET dans les ruines chames de l'Annam central ; de M. PAJOT dans les tombeaux du Thanh-hoá ; de Mlle COLANI dans les sites préhistoriques du Tonkin, etc. Il nous faut enfin signaler l'extraordinaire ascendant que, pour le plus grand bien de la Bibliothèque royale et de l'Institut d'études bouddhiques qu'elle dirige à Phnom Penh, une ancienne pensionnaire de l'Ecole a su prendre sur la communauté des moines cambodgiens. Le fait est d'autant plus curieux à noter que les experts s'étaient trouvés d'accord pour prédire que son sexe seul vouait Mlle S. KARPELÈS à un échec certain.

« *Activité scientifique.* — La place nous manque également cette année pour reprendre dans le détail l'exposé des travaux de l'Ecole en dehors de l'aperçu qui vient de vous en être donné au cours de l'énumération de ses principaux membres ; mais peut-être l'occasion vous paraîtra-t-elle bonne pour vous entendre retracer brièvement la façon dont sa tâche va toujours s'élargissant et se compliquant avec les années. Dans la charte de fondation, datée du 15 décembre 1898, il n'est question que « de travailler à l'exploration archéologique et philologique de la péninsule indochinoise » et « de contribuer à l'étude érudite des régions et des civilisations voisines, Inde, Chine, Malaisie, etc. ». Le rôle essentiel du directeur était de guider les recherches de ses pensionnaires et des collaborateurs éventuels qu'il pouvait recruter dans le pays même. Certes, il lui était loisible de créer, « dans la mesure des ressources mises à sa disposition ... les organes qui paraîtront nécessaires au succès de l'entreprise », tels que bibliothèque, musée et publications : nul n'aurait pu alors penser qu'en trente ans cette bibliothèque deviendrait la mieux outillée du monde pour l'étude de l'Extrême-Orient ; qu'à trois reprises différentes il faudrait agrandir le local de ce musée ; et que ces publications dépasseraient le chiffre de soixante volumes, pour près de la moitié édités sur place : il convient d'insister sur ce dernier point, car ceux-là seuls qui sont au courant des difficultés de l'impression en pays exotique peuvent soupçonner ce qu'a coûté d'efforts et de soucis toujours renaissants l'imposante série des 29 gros bulletins annuels parus à Hanoi depuis 1901. Cependant la situation spéciale de l'Ecole en pays d'administration directe ou de protectorat entraînait bientôt avec elle la responsabilité du classement et de la conservation des centaines de monuments historiques dispersés sur le territoire de la colonie ainsi que l'élaboration de tout un ensemble de mesures administratives visant à les protéger. Cette charge nouvelle dont vous mesurerez mieux l'ampleur si je vous dis qu'à l'heure actuelle les monuments classés sont exactement au nombre de 1102, dont 703 pour le seul Cambodge, déterminait à son tour la fondation de musées ou de dépôts locaux non seulement à Hanoi, mais à Hué, à Tourane, à Saigon, à Angkor, à Phnom Penh, à Luang Prabang et à Vientiane. Des préoccupations d'ordre philologique dont l'Ecole ne pouvait davantage se désintéresser provoquaient parallèlement dans ces trois dernières villes la création de bibliothèques régionales destinées à recueillir les manuscrits conservés des anciennes littératures cambodgienne et laotienne. L'Ecole Française d'Extrême-Orient n'est pas, vous le savez, une institution enseignante ; mais le Gouvernement général fit tout naturellement appel à la compétence de ses membres, tous munis de grades universitaires, pour l'aider à organiser ou même à assurer l'enseignement : le Directeur devint membre du Conseil de perfectionnement de l'enseignement indigène, puis du Comité consultatif de l'instruction publique et de celui des langues orientales, tandis que les pensionnaires ne purent se refuser soit à donner des cours dans plusieurs des Ecoles supérieures dont l'ensemble constitue l'Université de Hanoi, soit à contrôler les examens de langue annamite ou de chinois. D'autre part, le Comité central du Tourisme n'avait pas manqué d'appeler dans son sein l'homme responsable de l'organisation du Parc d'Angkor. La tâche de préparer la participation de l'Ecole aux Expositions coloniales de Marseille et de Paris, si absorbante qu'elle fût sur l'instant, n'était que temporaire : c'est quotidiennement qu'il faut assurer les relations non seulement avec la métropole, c'est-à-dire, et avant tout, avec l'Académie et avec nos Musées nationaux, mais encore avec les services voisins du Gouvernement général, tels que les Travaux publics, les Archives

et Bibliothèques, le Service géographique, etc. ; avec les gouvernements locaux ; et aussi avec les autres institutions ou sociétés savantes tant de la colonie que des Indes ou de l'Extrême-Orient : d'un côté la Société de Géographie de Hanoi, les Amis du vieux Hué, et la Société des Etudes indochinoises de Saigon ; de l'autre l'Archæological Survey et la Greater India Society des Indes britanniques ; la vieille Société asiatique de Batavia et le Service archéologique des Indes néerlandaises, qui ont plus d'une fois procédé à des échanges de visites et avec qui il est même question d'organiser des échanges de personnel ; l'Institut Royal du Siam que préside avec tant d'autorité S. A. R. le Prince Damrong et dont M. G. Cœdès était récemment encore le Secrétaire général ; et, comme de juste, la nouvelle Maison franco-japonaise de Tōkyō, à laquelle l'Ecole avait fourni le précieux concours d'un des plus remarquables parmi ses anciens pensionnaires, M. P. Demiéville, et à qui elle vient encore de prêter temporairement M. Gaspardone. Il manquait enfin entre les divers services et institutions de l'Union indochinoise un organisme de liaison qui leur permît de tenir dans les Congrès étrangers la place à laquelle leur indéniable compétence leur donne droit ; et cette création était rendue particulièrement urgente par le fait que des assises scientifiques d'une périodicité régulière se tiennent à présent sur les divers rivages du Pacifique — présage des temps prédits par les modernes prophètes où l'axe de la civilisation, dans sa lente mais inexorable précession vers l'Ouest, passera par cet océan : l'arrêté du 5 juin 1929 qui a institué le « Conseil de Recherches scientifiques de l'Indochine » en a nommé le Directeur de l'Ecole membre de droit en même temps qu'il y faisait entrer MM. Goloubew et Marchal. . .

« On voit assez combien de besognes variées, et que leur multiplicité finit par rendre écrasantes, incombent à l'Ecole Française d'Extrême-Orient, et comment la force des circonstances — jointe, permettez-moi de vous le répéter encore, à la qualité de vos choix — tend à tranformer ce qui avait été d'abord conçu comme un simple atelier scientifique en un véritable service public. Aussi ne serez-vous pas surpris qu'il soit devenu une fois de plus nécessaire d'envisager une augmentation, tant du personnel de l'Ecole que de la subvention forfaitaire annuelle qui lui est servie par le budget de la colonie et qui, fixée en 1920 à 160.000 piastres, a dû être portée à 220.000 piastres par arrêté du 25 octobre 1928. Ce sera sans doute l'objet principal du prochain rapport que de vous entretenir du projet de réorganisation élaboré par MM. Finot et Cœdès, approuvé par le Gouvernement général, et actuellement soumis à l'examen des pouvoirs métropolitains, qui ne manqueront pas à leur tour de consulter l'Académie. Il est déjà permis d'augurer une ère de prospérité nouvelle, fondée sur l'accord de toutes les bonnes volontés. L'Indochine sait bien qu'en échange de sa subvention elle possède non seulement un institut de recherches archéologiques, historiques, linguistiques, ethnographiques qui lui fait le plus grand honneur, mais encore un service des monuments nationaux, des musées, des inscriptions, des manuscrits, des médailles, qui conserve et enrichit chaque jour son patrimoine. De son côté l'Académie ne peut qu'approuver une extension qu'elle n'avait peut-être pas prévue : car si ses délégués savent s'accommoder, avec toute la souplesse et aussi tout l'esprit de suite nécessaires, aux conditions spéciales des temps et des lieux, c'est sans jamais dévier des principes universels et, autant que nous pouvons imaginer, éternels de la méthode scientifique. »

— **Musée Guimet.** Le Musée Guimet nous a envoyé un rapport sur la conservation du Musée pendant l'année 1931. Nous en extrayons les passages suivants :

« *Acquisitions et aménagements.* — L'année 1931 se présente à nous comme une année décisive durant laquelle, grâce à l'appui de M. le Sous-Secrétaire d'Etat PETSCHE, du Rapporteur du budget des Beaux-arts, M. LOCQUIN, du Conseil des Musées, hier encore présidé par M. KŒCHLIN, du Gouverneur général de l'Indochine, M. PASQUIER, et de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, la conservation s'est trouvée en mesure d'exécuter le plan d'équipement et de rénovation depuis longtemps envisagé par M. HACKIN.

« La bienveillance du Service des Bâtiments civils des Palais nationaux, dirigé par M. PERCHET, nous a permis, par une série de travaux-peinture à l'huile en tonalités claires, révision et achèvement de l'éclairage électrique, réfection des stores, de remettre entièrement à neuf notre premier étage. Dans le cadre ainsi présenté, il a pu être procédé à un réaménagement général des collections. Les salles du premier étage sur l'avenue d'Iéna ont été intégralement consacrées à une vaste galerie indienne où ont été transportées, avec les pierres et les bronzes de l'Inde du Sud jusqu'ici provisoirement entreposés à l'entrée de la salle Delaporte, les nouvelles sculptures en pierre données il y a quelques mois par M. C. T. Loo et les reliefs des écoles Pâla acquis cette année également sur les crédits de la réunion des Musées nationaux. Une présentation toute nouvelle de ces sculptures, ainsi que des bois de chars dravidiens et de nos anciens bronzes dravidiens et javanais, présentation due à la précieuse collaboration de M. Roger WOUTERS avec M. Philippe STERN, permettra de mettre en valeur cette importante série.

« La salle d'Afghanistan, remaniée et dédiée à la mémoire du premier président de la Commission d'Afghanistan, M. Emile SENART, groupera l'ensemble des collections gréco-bouddhiques du Gandhâra et de l'Afghanistan. Les admirables pièces de la mission BARTHOUX, jusqu'ici entreposées dans notre salle d'Exposition temporaire, trouveront là, à la place d'honneur du Musée, au cœur de nos galeries, leur cadre définitif, dans des locaux singulièrement plus accessibles au public que la lointaine annexe sur jardin. Y trouveront également place les fresques de Kakrak dues à la mission de MM. HACKIN et CARL, ramenées et présentées avec une science parfaite par leur collaborateur M. BACQUET.

« Et puisque j'ai nommé les fresques de Kakrak et les stucs de Bâmiyân, qu'il ne me soit pas interdit de mentionner les services qu'a bien voulu nous rendre, pour décider de leur présentation et préparer leur exposition, durant son rapide passage parmi nous, Mme HACKIN elle-même.

« Les objets de l'ancienne galerie japonaise au premier étage, sur rue Boissière, ont été révisés par M. ELISSÉEV. Tous ceux d'entre eux qui ne présentaient pas une suffisante valeur archéologique ont été méthodiquement déposés dans l'ordre iconographique, secte par secte, dans de nouvelles réserves, éclairées à l'électricité, sur des rayons récemment aménagés à cet effet et où l'historien des religions peut, à tout instant, accéder. La grande galerie ainsi singulièrement éclaircie a été consacrée à l'archéologie de l'Extrême-Orient : Chine, Japon, Tibet. Parmi les collections chinoises qui y ont trouvé place, signalons le don par M. Albert POUYANNE, de bronzes et de céramiques du Thanh-hoá. Il vous souvient qu'au mois de mai dernier, M. POUYANNE avait, de concert avec M. V. GOLOUBEW, organisé au Musée une exposition de sa collection : il nous offre aujourd'hui, en une vitrine de choix quelques beaux spécimens de ces pièces. Je lui en exprime en votre nom toute notre reconnaissance. Le centre de la même galerie d'Extrême-Orient est occupé par les meilleures pièces

japonaises sélectionnées par M. Elisséev ; à la place d'honneur, le paravent des Portugais que nous avons fait encadrer sous glace, en grande partie grâce au généreux concours de l'Exposition portugaise du Jeu de Paume à laquelle il avait été prêté. Remercions à ce sujet notre collègue, M. André Dezarrois et M. Figueiredo, l'éminent directeur des Musées de Lisbonne. La même galerie renfermera enfin les collections tibétaines, bronzes et bannières désormais réunies : les bronzes, qui ont fait l'objet d'une savante et élégante présentation due, pour l'iconographie, à Mlle Marcelle Lalou et à Mme Joliclerc, pour la muséographie à M. et à Mme Roger Wouters ; les bannières de la collection Bacot, récemment encadrées et mises sous verre grâce aux crédits spéciaux du Conseil des Musées.

« En résumé, les collections du premier étage se présenteront désormais, conformément au programme qui avait toujours été celui de la Conservation, dans une distribution logique : sur l'avenue d'Iéna, galeries indiennes et javanaises ; sur cour, galeries d'Asie centrale depuis l'art gréco-bouddhique d'Afghanistan jusqu'à l'art du Turkestan de la Mission Pelliot, le gréco-bouddhique et le fonds Pelliot étant désormais immédiatement contigus ; sur rue Boissière, galerie d'Extrême-Orient, Chine, Japon et Tibet, le Tibet restant en liaison avec la collection Pelliot. Le tout s'enchaîne, comme on le voit, dans l'ordre même exigé pour les conférences-promenades.

« Il n'est pas jusqu'aux galeries du rez-de-chaussée, consacrées par M. Hackin à l'Indochine, qui n'aient reçu de nouveaux enrichissements. Les pièces originales envoyées par l'École Française d'Extrême-Orient à l'Exposition coloniale ont été, après la clôture de l'Exposition, déposées dans votre Musée. Remercions-en vivement MM. Cœdès, Goloubew, Parmentier, Henri Marchal et George Groslier, sans oublier, bien entendu, MM. Paul Reynaud, Ministre des Colonies, M. Pierre Guesde, Commissaire de l'Indochine, M. Blanchard de la Brosse, M. Henri Gourdon et M. Palewski. Cet apport est numériquement venu remplacer, dans la salle Delaporte, les pièces indiennes qui s'y trouvaient en attente, provisoirement juxtaposées aux pièces indochinoises, mais qui ont pu, de ce fait, être affectées à la nouvelle galerie indienne du premier étage dont je viens de vous entretenir. L'arrivée de ces nouvelles pièces khmères et chames et l'acquisition pour nous, par le Conseil des Musées, de cinq pièces siamoises ont permis à M. Stern de procéder, dans l'ensemble du rez-de-chaussée indochinois, à un regroupement de la sculpture khmère d'après les diverses écoles et styles de l'art combodgien. Je n'oublierai pas l'aide apportée en tout cela à M. Stern par Mlle Naudin, conservatrice du Musée de Saigon, qui emploie les mois de son congé à travailler pour nous.

« *Musée indochinois du Trocadéro.* — Le Musée indochinois du Trocadéro, rattaché au Musée Guimet, s'est, comme lui, fortement enrichi à la suite de l'Exposition coloniale. Les moulages du pavillon d'Angkor lui ont été confiés : moulages khmèrs qui avaient été exécutés à son intention par la Direction des Arts cambodgiens sur l'initiative de M. Groslier ; moulages du Musée de Saigon ; moulages chams du Musée de Tourane. Signalons particulièrement le piédestal de Mĩ-sơn et celui de Trà-kiệu, une grande tête de Çiva, le Skanda de Mĩ-sơn pour l'art cham, une grande statue de Çiva et plusieurs divinités d'art préangkoréen et du début de l'art angkoréen pour l'art khmèr.

« Grâce à ces moulages qui représentent différents types que le Musée ne possédait pas encore, un nouveau regroupement sera possible avec reclassement scientifique. »

— **Institut de civilisation indienne.** Comme l'année dernière, nous nous faisons un agréable devoir de reproduire in extenso le rapport sur l'activité de l'Institut de civilisation indienne à l'ouverture de l'année scolaire 1931-1932.

« L'Institut de Civilisation indienne, qui entre dans la 4e année de son existence (il a été créé par décret du 18 juin 1927), a poursuivi depuis deux ans sa progression, tant au point de vue des ressources dont il dispose, que du nombre et de l'activité des étudiants qui en suivent les cours.

« La nouvelle affiche de l'Institut, qui donne le programme annuel des cours pour la présente année scolaire, juxtapose un ensemble particulièrement riche d'enseignements professés dans les hautes institutions parisiennes : le Collège de France, la Faculté des Lettres, l'École des Hautes Études, l'École des Langues Orientales, l'École du Louvre.

« En premier lieu les enseignements relatifs à l'Inde même, tant ancienne que moderme : les doctrines philosophiques sont étudiées par M. S. Lévi qui explique un texte de Mîmâmsâ et par M. Masson-Oursel qui commente le *Sâmkhya-kârikâ* et définit la dogmatique çivaïte. Le bouddhisme fait l'objet d'un cours de M. Przyluski (*Les Triades dans le Bouddhisme ancien et dans les Upanishads*). L'enseignement élémentaire du sanskrit est assuré par M. Renou, qui expose les éléments de la grammaire et qui, comme suppléant de M. Foucher, fait expliquer par les candidats au certificat de l'Institut des passages du *Mahâbhârata*. M. Renou commente aussi la lecture d'hymnes du *Rig-Veda*, tandis que M. Bloch décrit le verbe sanskrit. A la demande de nombreux auditeurs, M. S. Lévi s'est chargé d'une conférence élémentaire de pâli, qui répondait à un besoin évident. Des lectures de textes sanskrits ou moyen-indiens sont données par M. S. Lévi (*Les Centuries de Bhartrihari*), par M. Bloch (*La Mricchakatikâ*), par M. Przyluski (*Un texte pâli*), par Mme Stchoupak suppléant M. Foucher (*Les lois de Manu*), par M. Renou suppléant M. Foucher (*La Svetâçvatara-Upanishad*). Les langues modernes de l'Inde sont représentées par une série de leçons données par M. Bloch : grammaire de l'indo-aryen moderne, grammaire hindie avec lecture de textes littéraires, exercices de bengali avec explication d'auteurs contemporains. Enfin, l'histoire de l'art et l'archéologie font l'objet de cours par MM. Grousset et Stern, sur l'art indien ancien ; par M. Foucher qui, au second semestre, parlera des sculptures de Sanchi.

« Une seconde portion du programme groupe les enseignements relatifs aux pays voisins de l'Inde, aux disciplines connexes que relient à l'Inde des affinités linguistiques ou historiques : en premier lieu l'Indochine, à laquelle M. Przyluski consacre deux cours, l'un sur les inscriptions sanskrites du Champa, l'autre sur la chasse royale dans les traditions indochinoises. Ensuite, l'Indonésie et le pourtour de l'Océan Indien : M. Cabaton explique le *Râmâyana* malais (*Hikayat Seri Rama*) et M. Ferrand poursuit l'examen commencé l'année dernière des rapports officiels d'Albuquerque à la cour de Lisbonne et du livre de Duarte Barbosa relatif aux pays et aux îles de l'Océan Indien. L'enseignement relatif à l'Iran continue à être assumé par M. Benveniste, qui explique des textes avestiques et pehlevis. L'Asie Centrale est représentée par un cours de M. Bacot, *Eléments de tibétain classique*, et par une explication de textes koutchéens, donnée par M. S. Lévi avec la participation de M. Meillet. Enfin l'Islam fait l'objet de deux cours de M. Massignon : *Le symbolisme amoureux et la sincérité religieuse en poésie musulmane*, et *Recherches sur le Chiïsme à propos de textes Nuseïris récents*.

« Outre ce corps d'enseignements réguliers, l'Institut organise cette année, comme les années précédentes, une série de conférences temporaires : M. de La Vallée Poussin parlera, après Pâques, de la philosophie d'Asaṅga ; M. Stern exposera les théories musicales de l'Inde ancienne ; MM. Courtillier et Hérold préciseront le rôle de l'Inde dans la littérature française du XVIII° et du XIX° siècles. D'autre part, Mme Stchoupak a continué son enseignement bénévole d'exercices pratiques de sanskrit, qui complète l'exposé théorique donné par ailleurs.

« Une initiative qui paraît vouée à un franc succès, a été celle d'un cours collectif consacré aux publications récemment parues dans le domaine des études indiennes : ce cours consiste surtout en exposés faits à tour de rôle par des étudiants avertis, dirigés par les professeurs qui représentent les principales branches de ces études.

« Enfin, la série des conférences dites d'initiation, qui avait été inaugurée l'année dernière, sera reprise cette année, à partir de janvier : elle consiste en exposés généraux sur les différents aspects de l'indianisme. Les étudiants non indianistes sont spécialement invités à ces conférences, qui sont ainsi destinées à élargir le cercle des auditeurs habituels et à attirer vers nos études de nouvelles vocations.

« Des étudiants et auditeurs libres, en nombre particulièrement élevé, se sont inscrits à notre Institut, parmi eux, plusieurs étudiants cambodgiens qui viennent étudier le sanskrit et le pâli pour s'initier aux sources indiennes de leur civilisation et, à la fois, à nos méthodes d'étude et de recherche. Plusieurs fonctionnaires français d'Indochine profitent également de leurs congés pour prendre part à ces travaux.

« Plusieurs de nos étudiants se disposent à passer le certificat d'études indiennes délivré par l'Institut, certificat dont les épreuves ont été passées en juin dernier par Mme Morin et en novembre, avec mention, par M. Sellier. On rappellera à ce propos que cet examen, qui vaut comme certificat libre de licence ès-lettres auprès de la Faculté des Lettres, consiste en des épreuves écrites communes (thème et version sanskrites) et en épreuves orales en partie communes (explication d'un texte sanskrit pris dans le programme des cours), en partie choisies d'avance par le candidat dans un des domaines de l'indianisme qui l'intéresse spécialement. L'Institut est également compétent pour l'interrogation concernant (éventuellement) l'Inde, au programme des certificats d'histoire des religions et de linguistique. Divers professeurs de notre Institut font d'ailleurs aussi partie des Instituts d'Ethnologie, de Linguistique, des Etudes Islamiques, etc., qui complètent et élargissent le cadre des études indiennes.

« On rappellera aussi que les professeurs de l'Institut sont qualifiés et seuls qualifiés pour examiner et agréer les ouvrages scientifiques consacrés à l'Inde, qui sont présentés à la Faculté des Lettres à titre de thèses de doctorat (doctorat d'Etat et doctorat d'Université, ce dernier plus spécialement réservé aux candidats non français).

« Signalons, parmi ces ouvrages, la thèse de Mlle Ramakrishna sur *La Religion et l'Histoire des Sikhes* ; celle de M. Pandé sur *Le commerce de coton anglo-indien depuis la guerre*, de M. Pathy sur *Le Théâtre Telugu moderne*, qui seront soutenues au cours de l'année scolaire. Mlle Bamboat prépare une thèse sur *Les voyageurs français aux Indes* ; une autre étudiante hindoue, Mlle Ketkar, tout en poursuivant la préparation d'un diplôme de professeur de français, travaille à une thèse sur *Le Mariage dans le Mahârâstra*. Des thèses de doctorat ès-lettres sont préparées par

MM. Lacombe (*La notion de Dieu dans le Vedânta*) et Minara (*Les subordonnés dans la phrase sanskrite*). Mlle Nitti travaille à l'édition d'une grammaire prâkrite (de Pwrusottama).

« Une thèse sur l'*Education aux Indes* avait été commencée par M. Morris ; elle a été fâcheusement interrompue par la mort prématurée de cet étudiant de grand mérite qui avait gagné la plus grande estime de ses maîtres et de ses camarades, tant par son caractère que par son travail. Avec le concours de ses amis parsis il sera possible de publier les deux premiers chapitres de son ouvrage.

« La subvention accordée par le Ministère des Colonies a permis à l'Institut de contribuer à la publication d'un *Manuel de sanskrit*, dû à M. Courbin, professeur au Lycée de Lyon, et de poursuivre la publication d'un *Dictionnaire sanskrit-français*, dont le premier fascicule a été assuré grâce à la libéralité de Mme Bhanumati Krishnavarma, qui a subventionné cette publication en souvenir de son mari, Pandit Shyâmaji Krishnavarma. Dans la collection des Classiques Indiens, le second volume (la *Ratnâvali* de Harsha), dû à M. Lehot, est sur le point de paraître.

« Plusieurs membres du Conseil Directeur de l'Institut n'enseignent pas ou donnent des cours qui sortent du domaine de nos études : MM. A. Boyer, Finot et Meillet. M. Hackin a prolongé cette année encore sa mission en Asie ; M. Bacot est absent une partie de l'année ; de même M. Foucher qui, depuis la mort de Senart, dirige l'Institut. Parmi les membres du Conseil, nous comptons aussi, dès l'origine, M. Delacroix, le Doyen de la Faculté des Lettres, dont la présence souligne les liens étroits qui rattachent notre Institut à l'Enseignement supérieur de Paris.

« Les réunions mondaines de l'Institut n'ont pas été moins suivies que les années précédentes, et d'éminentes personnalités, françaises et étrangères, les ont honorées de leur présence. Parmi les visiteurs de l'année dernière et du début de l'année scolaire actuelle, il convient de mentionner (dans l'ordre chronologique des visites) : Sir Phiroze Sethna, un des trustees de la Fondation Tata, le Prince Bishnu Shumshere du Népal et la Princesse, M. Sita Ram, M. R. P. Massani de qui l'activité se répand sur tant de domaines, Sir Akbar Haïdari, Diwan du Hyderabad, le Dr B. S. Moonje, Mme David-Neel, le Pandait Malaviya, chancelier de l'Université de Benarès. M. Daya Ram Sahni, Directeur de l'Archæological Survey, a exposé, devant un nombreux public, les résultats des fouilles récentes dans la vallée de l'Indus. Le Révérend P. O. Bodding a fait deux conférences intéressantes sur les Santals. Le Professeur F. Hrozny, de Prague, a donné, sous les auspices de l'Institut, une conférence remarquée sur le déchiffrement des textes hittites, auquel il a tant contribué ; les professeurs Lüders, de Berlin, et Woolner, de Lahore, sont venus à l'occasion des fêtes du 4e centenaire du Collège de France. Mme Courbaud, petite-fille d'Eugène Burnouf, le véritable fondateur des études indiennes en France, a bien voulu offrir à l'Institut un médaillon, par David d'Angers, représentant l'effigie de son illustre aïeul.

« La vaste rotonde entre la Galerie des Sciences et la salle Louis-Liard, où siège notre Institut, où sont groupés les enseignements, les bibliothèques, les salles de travail, le secrétariat permanent, assuré par Mme Stchoupak, veut être le vrai foyer des études indiennes à Paris, le centre des échanges spirituels entre l'Inde et la France. Notre bibliothèque s'accroît sans cesse. Inaugurée en 1920 en présence de M. Paul Doumer, aujourd'hui Président de la République française, commencée par

l'appoint précieux des livres de Senart, elle s'est accrue par un don important de Mme Bhanumati Krishnavarma, déjà nommée avec gratitude.

« D'autre part, la Société Asiatique a bien voulu prêter à l'Institut un lot considérable de livres qui lui appartiennent en vertu du legs Senart. Sur les fonds donnés par le Wadia Trust de Bombay, il a été acheté jusqu'à ce jour un total de 420 volumes, pour la plupart des publications nouvelles de grand intérêt, malaisément procurables ailleurs. Les fonds octroyés par le Ministère des Colonies ont permis de prendre des abonnements réguliers à un certain nombre de périodiques et de journaux indiens et indochinois qui sont à la disposition des visiteurs dans les salles de l'Institut. Un catalogue des divers fonds de livres est en voie d'exécution.

« La subvention de l'Université de Paris a été absorbée par les besoins courants. Celle des gouvernements de l'Indochine et de l'Inde française contribue à aider plusieurs publications en cours. Une bourse d'études est prévue pour cette année pour un étudiant de Chandenagor, qui viendra passer une année parmi nous.

« Parti du souci modeste de centraliser et de coordonner les enseignements relatifs à l'Inde qui sont donnés à Paris, et d'abriter les étudiants qui les suivent, l'Institut a élargi et veut élargir ses visées. Il veut servir de trait d'union entre deux civilisations sur le domaine scientifique et culturel. Désireux de vérifier les notions acquises par l'Inde à la lumière des méthodes critiques qui ont fait leurs preuves dans les disciplines occidentales, il ne se cantonne pas dans une philologie étroite, étrangère aux hommes et aux réalités. Il ne craindra pas d'aborder les problèmes actuels, avec un esprit objectif. A l'heure où l'Inde se trouve en face d'une destinée nouvelle, un institut de haute culture comme le nôtre a son rôle tout tracé pour éclairer l'opinion française, qui risque d'être égarée par des renseignements tendancieux, par des livres malfaisants comme celui de Miss Mayo. Entre les doubles excès de l'impulsivité sentimentale et du rigorisme politique, il y a place pour un organe modérateur et impartial, qui se doit aux traditions de libéralisme réfléchi qui ont fait l'honneur des Universités françaises.

« Mais, pour fournir à ses étudiants les instruments de travail qu'ils demandent, à ses visiteurs les sources d'intérêt qu'ils attendent de lui, pour étendre ses moyens d'action dans toutes les directions, il lui faut un budget assuré. Certes les premiers fonds réunis, en particulier la subvention allouée spontanément en 1929 par S. A. le Gækwar de Baroda, constituent déjà une base très appréciable. Nous pouvons dès maintenant maintenir à jour la bibliothèque, parer aux besoins les plus urgents. Mais nous voudrions faire mieux et davantage : nous voudrions notamment appeler à nous et rémunérer des personnalités de l'Inde, de passage en Europe, qui viendraient exposer loyalement, devant un public prêt à les écouter, le point de vue du groupe qu'ils représentent. Nous voudrions aussi aider dans une plus large mesure les étudiants indiens ou français, qui viennent avec des ressources souvent restreintes, préparer sous notre direction de méritoires travaux.

« Mais pour remplir ce programme, il faut de l'argent. Le premier appel lancé il y a deux ans n'est pas demeuré sans écho. Nous avons eu une aide effective ; nous avons eu des promesses dont la crise économique actuelle a retardé la réalisation. Nous avons pu amorcer ainsi un premier développement. Pour poursuivre les buts que nous nous sommes fixés, et donner tout son sens à notre initiative, nous adressons un nouvel appel à tous ceux, particuliers et collectivités, qu'intéressent les problèmes de l'Inde,

que sollicite ou passionne le génie indien, que préoccupe le contact à maintenir et à resserrer entre la France et l'Inde. »

— **Exposition coloniale.** M. V. Goloubew, qui fut attaché pendant le second semestre de 1930 et le premier semestre de 1931 au Commissariat du Gouvernement général de l'Indochine à l'Exposition coloniale de Paris, en qualité de délégué pour la préparation de l'exposition de l'Ecole, a adressé au Directeur le rapport que voici :

« Dès 1926, l'Ecole Française avait été invitée par une note circulaire de M. le Gouverneur général *p. i.* Pasquier, à prendre part à l'Exposition Coloniale de Vincennes, dont l'inauguration devait avoir lieu au printemps 1930. On attendait d'elle un effort proportionné à l'importance de son domaine scientifique et à l'envergure de l'œuvre réalisée au cours d'une existence de plus de trente ans.

« Les circonstances paraissaient particulièrement favorables à l'exécution d'un programme conçu sur une vaste échelle. Dans tous les champs de son activité, mais plus spécialement dans celui des travaux et recherches archéologiques, l'Ecole avait réalisé des progrès considérables. Au Cambodge, le dégagement du Práḥ Khản d'Aṅkor et de Sambór Prei Kŭk se poursuivait avec succès. En Annam, des fouilles entreprises à Trà-kiệu avaient livré une riche moisson de sculptures chames pour lesquelles il fallut construire un dépôt spécial à Tourane. Au Thanh-hoá et dans la province de Bắc-ninh, des travaux tout récents venaient d'enrichir le Musée de l'Ecole d'une foule de documents du plus haut intérêt, datant pour la plupart des Han et des Six Dynasties. En outre, l'activité de l'Ecole Française s'était manifestée dans un domaine, où jusqu'alors elle ne s'était engagée qu'exceptionnellement : celui de la préhistoire. Grâce aux missions de Mlle M. Colani dans les provinces de Hoà-bình et de Thanh-hoá, ses collections d'outils lithiques s'étaient considérablement accrues, et pouvaient rivaliser, quant au nombre des pièces et aux soins apportés à leur classement, avec celles du Service Géologique.

« Ayant déjà participé aux Expositions Coloniales de 1906 et 1922, l'Ecole a pu établir sans difficultés, d'accord avec le Commissaire de l'Indochine et son représentant à Hanoi, M. L. F. Eckert, un programme basé sur une expérience déjà acquise et dont les détails furent définitivement arrêtés au cours de l'hiver 1929-1930, l'ouverture de l'Exposition ayant été retardée d'un an. Ce programme envisageait l'envoi en France de collections représentant l'œuvre de l'Ecole Française sous ses divers aspects, ainsi que l'impression d'une brochure analogue à celle qui avait été publiée en 1922, à l'occasion de l'Exposition de Marseille. Les envois devaient être groupés par sections. Voici quelques brèves données sur la composition de ces sections et sur les conditions dans lesquelles elles furent réalisées.

« A. *Historique de l'Ecole Française.* — Cartes schématiques se rapportant à son rayonnement et son activité dans les divers pays de l'Asie, à ses Musées, dépôts et immeubles, aux institutions placées sous son contrôle scientifique, etc.

« B. *Publications.* — Les séries complètes du *Bulletin* (1901-30), des *Publications*, de la *Bibliothèque*, des *Mémoires archéologiques* de l'Ecole Française d'Extrême-Orient et de *Ars Asiatica*. Cette section devait en outre accueillir les publications parues en Indochine par les soins d'associations savantes ou artistiques privées, telles que les Amis du Vieux Hué, la Société de Géographie à Hanoi, et la Société des Etudes Indochinoises.

« C. *Histoire de l'Indochine.* — Cette partie du programme devait être réalisée

sous forme de deux sections distinctes. L'une, consacrée à l'Indochine pré-française, était du domaine propre de l'Ecole et se confondait avec son exposition archéologique; l'autre, destinée à renseigner le public sur l'Indochine des XVIIIe-XIXe siècles et sur ses relations avec la France, bien que placée sous le patronage de l'Ecole Française, était en réalité indépendante d'elle, et son organisation avait été confiée à M. P. Boudet, Directeur des Archives et Bibliothèques de l'Indochine, et à son adjoint, M. A. Masson. Elle devait se composer principalement de documents prêtés par les Musées et collectionneurs de Paris.

« D-E. *Archéologie et Arts anciens.* — Cette section s'annonçait comme de beaucoup la plus importante de toutes. Sa préparation réclamait beaucoup de soins et de temps. Pour assurer l'exécution du plan fixé, il fallut que le Directeur de l'Ecole fît appel non seulement à tous ses collaborateurs et services, mais qu'il s'assurât en même temps le concours d'institutions et ateliers techniques susceptibles de lui fournir des moyens de réalisation dont il ne disposait pas lui-même. Le programme de cette section ayant été définitivement arrêté, le travail fut réparti de la façon suivante :

« M. H. Parmentier. Cartes archéologiques du Cambodge; cartes du Parc d'Aṅkor et de Sambór Prei Kŭk.

« M. H. Marchal. Composition d'une série typique de sculptures originales, choisies parmi celles du dépôt d'Aṅkor ; leur emballage et expédition.

« M. J. Y. Claeys. Cartes-inventaires des monuments chams pour 1900-30, montrant la progression des travaux ; plans, perspectives et schémas relatifs aux fouilles de Trà-kiệu, avec un essai de reconstitution de l'ancienne ville royale de Siṃhapura.

« M. L. Fombertaux. Choix de spécimens d'art laotien. Inventaire photographique des monuments du Laos.

« Dr A. Sallet. Préparation d'un envoi de sculptures chames provenant des fouilles de M. J. Y. Claeys à Trà-kiệu (dépôt de Tourane).

« M. L. Pajot. Envoi d'une série sélectionnée de bronzes et poteries sino-annamites (Thanh-hoá).

« M. M. Chavanieux. Agrandissements et épreuves d'après les clichés du Service photographique de l'Ecole Française.

« M. Nguyễn-tiến-Lợi. Aquarelles représentant des céladons et autres pièces en céramique du Thanh-hoá.

« M. Công-văn-Trung. Pagodes et paysages du Tonkin (pastels).

« *Ecole des Beaux-Arts à Hanoi.* Dessins architecturaux ; plans et relevés de *đình* et de pagodes annamites (sous la direction de M. Ch. Batteur).

« *Direction des Arts Cambodgiens.* Travaux de moulage à Aṅkor et au Musée Albert Sarraut à Phnom Penh (M. G. Groslier).

« *Service Géographique.* Cartes en relief du cirque de Mĩ-sơn.

« *Ecole des Arts appliqués à Hanoi.* Travaux de moulage au Musée de Tourane. Copie en bronze du Buddha de Đồng-dương; reproduction en argent ciselé et repoussé du Trésor de Mĩ-sơn (travaux exécutés au Musée de Hanoi sous la direction de M. R. Mercier). Copie en terre cuite de la « citadelle de Nghi-vệ » (Musée de Hanoi).

« F. *Préhistoire.* — Collections d'objets typiques, composées par Mlle M. Colani et prélevées de préférence sur le produit de ses plus récentes recherches.

« G. *Ethnographie.* — Exposition limitée aux races secondaires de l'Indochine, et plus spécialement aux populations montagnardes du Haut-Tonkin et de la Chaîne annamitique. Pour la réunion et le classement des divers groupes d'objets, il avait été décidé de s'adresser aux résidents et aux commandants des territoires militaires. Les collections moï devaient être établies par M. L. Sabatier, ancien administrateur de Ban-Méthuot.

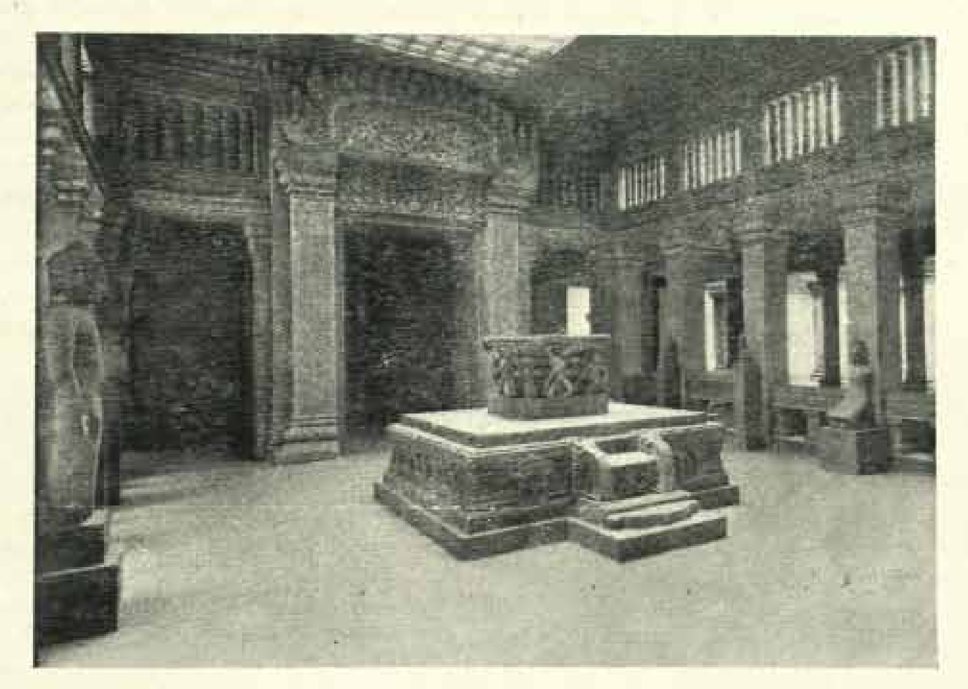
« L'importance du programme dont je viens d'exposer les détails justifiait la présence à Paris d'un délégué de l'Ecole, chargé de la représenter auprès du Commissariat de l'Indochine et de veiller sur l'installation de ses envois dans les locaux qui leur avaient été réservés. Sus la proposition du Directeur de l'Ecole Française, le Gouvernement général de l'Indochine me confia cette mission.

« En automne 1930, à l'expiration de mon congé de repos en France, je fus donc mis à la disposition de M. le Résident supérieur Pierre Guesde, commissaire de l'Indochine, avec qui j'avais déjà collaboré à l'Exposition de Marseille, en 1922. Les travaux d'installation commencèrent vers mi-mars, après l'arrivée et le déballage des caisses. Entre temps, une importante décision avait été prise par M. Guesde, d'accord avec M. Henri Gourdon, son distingué conseiller technique, au sujet du cadre où devaient se présenter nos collections. D'après un premier projet qui nous avait été communiqué à Hanoi par les soins de M. Eckert, notre section devait occuper l'une des quatre grandes salles du premier étage. Selon la nouvelle formule, on lui réservait l'étage au-dessus, c'est-à-dire un ensemble de salles, galeries et vestibules dont la disposition reproduisait assez exactement le plan de la partie centrale d'Aṅkor Vât. Ce changement présentait à la fois des avantages et des inconvénients. D'une part, en s'installant dans l'étage supérieur où l'on accédait par le grand escalier extérieur et où débouchaient tous les cortèges officiels, sans parler de la foule des visiteurs quotidiens, l'Ecole acceptait la place d'honneur, place à laquelle, d'ailleurs, elle avait tous les droits de prétendre dans cet éphémère palais qui évoquait un temple dégagé et décrit par ses soins. D'autre part, en dispersant ses collections, elle disloquait forcément un ensemble dont la présentation avait été étudiée par elle avec soin. Elle risquait en outre d'assumer une tâche des plus ingrates, celle du bouche-trou providentiel, appelé à combler les vides laissés par les architectes-décorateurs. Si j'ai pu éviter cet écueil, c'est surtout grâce à l'énergique appui de M. E. Auberlet à qui avaient été confiés tous les travaux d'installation, et qui ne m'a jamais refusé ni ses excellents conseils, ni le concours de ses équipes [1]. De grande utilité me fut également la collaboration du Musée Guimet dont les deux conservateurs-adjoints, M. René Grousset et M. Ph. Stern, eurent leur part dans les travaux d'installation ;

---

[1] Rappelons à ce propos, que M. E. Auberlet, décorateur-staffeur, construisit le « Palais d'Aṅkor » d'après les plans de MM. Charles et Gabriel Blanche, architectes. En réalisant ce tour de force technique, il profita de l'expérience acquise par lui à l'Exposition Coloniale de 1922, où il avait collaboré avec MM. A. Delaval et H. Johnson. En outre, ce fut lui qui prit les moulages destinés au Palais d'Aṅkor, en se servant, pour certains d'entre eux, des documents réunis au Trocadéro par L. Delaporte et utilisés précédemment pour l'Aṅkor Vât de Marseille.





Salles de l'Ecole Française d'Extrême-Orient à l'Exposition Coloniale de Paris (cf. p. 641).

ils consentirent en outre à prêter un certain nombre de moulages, photographies et sculptures originales, qui vinrent s'ajouter aux séries exposées par l'Ecole, me permettant ainsi de tirer un bon parti de tous les volumes et surfaces dont l'utilisation m'avait été imposée par le nouveau plan d'aménagement. Enfin, j'ai eu la bonne fortune d'avoir auprès de moi comme assistante à titre bénévole, pendant les semaines qui précédaient l'inauguration, M[lle] Georgette NAUDIN, conservateur *p. i.* du Musée Blanchard de la Brosse, qui n'a point hésité à sacrifier une partie de son congé en France pour se mettre à la disposition du délégué de l'Ecole Française.

« Une fois en place, sur leurs socles, panneaux ou rayons de vitrines, nos pièces, munies de leurs étiquettes, constituèrent un véritable Musée qui ne cessa d'être, pendant toute la durée de l'Exposition, un des principaux attraits du Palais d'Aṅkor (pl. CXVIII). D'accord avec M. V. TARDIEU, j'avais retiré à cet ensemble les dessins architecturaux exécutés par les élèves de M. Ch. BATTEUR, afin qu'ils pussent figurer dans la salle des Beaux-Arts. J'avais également renoncé à y joindre nos publications qui eussent été mal abritées contre le soleil et l'humidité dans les galeries de l'étage supérieur ; elles furent confiées à MM. BOUDET et MASSON, pour être exposées dans la section des Lettres, placée sous leur direction. Enfin, pour des raisons d'ordre surtout esthétique, j'avais accepté la proposition de M. H. POMMEZ, délégué du Laos, de grouper dans son pavillon tous les objets d'art laotien, et d'y associer l'inventaire photographique de M. L. FOMBERTAUX (1).

« La visite de notre section commençait par le vestibule N. du Palais ; cette pièce donnait accès à la grande salle axiale, où j'avais réuni une sélection de sculptures chames et khmères. C'est là qu'on pouvait admirer la belle statue d'une « Princesse divinisée », trouvée en 1928 par M. H. MARCHAL dans la brousse du Prâḥ Khân, œuvre parfaite de la plastique angkorienne du XII[e] siècle, et qui devait occuper, après la clôture de l'Exposition, une place d'honneur du Musée Guimet (2). Le milieu de la salle était réservé au moulage du piédestal de Mi-sơn que couronnait une « danseuse de Trà-kiệu », en plâtre patiné. La salle centrale du Palais avait d'abord reçu quelques bustes-portraits de bronze ainsi que des peintures murales par M. Charles FOUQUERAY. On les transporta par la suite ailleurs, et le moulage d'une sculpture khmère de taille monumentale, le Çiva de Bàsåk, y fut installé à leur place.

« Le plan (pl. CXIX) qui accompagne ce rapport me dispense d'une description détaillée (3). Les documents dont la présentation réclamait des surfaces murales d'une

---

(1) La section du Laos se présentait sous l'aspect d'un petit ensemble, très pittoresque, d'édifices comprenant plusieurs huttes sur pilotis, une pagode copiée d'après le Vàt C'ieng T'ong à Luaṅ P'râbaṅ, une porte d'enceinte, une cellule de moine et une bibliothèque. Les objets d'art exposés dans ces pavillons appartenaient pour la plupart à des pagodes de Vieng Čàn.

(2) Les sculptures originales exposées à Vincennes, ont été transportées, après la fin de l'Exposition, au Musée Guimet qui va les grouper dans une de ses grandes salles du rez-de-chaussée.

(3) Ce plan a été dressé et dessiné par M. L. BEZACIER, architecte, à qui j'exprime ici ma très sincère reconnaissance pour sa collaboration aussi dévouée qu'utile, toujours animée d'un grand intérêt pour l'art et l'archéologie de l'Indochine.

certaine étendue, tels que photographies, cartes, estampages et moulages de bas-reliefs, se trouvèrent réunis dans les galeries extérieures selon l'ordre suivant : Cambodge (Aile méridionale de la galerie Est et aile orientale de la galerie Nord) ; Tonkin (aile occidentale de la galerie Nord) (1) ; Annam-Champa (aile méridionale de la galerie Ouest). Les collections préhistoriques de Mlle COLANI furent réparties entre les pavillons d'angle Nord-Ouest et Nord-Est, où plusieurs vitrines plates avaient été aménagées exprès pour elles (2). Deux vitrines hautes furent en outre placées sur ma demande dans les galeries transversales N. ; elles contenaient les objets en bronze et en céramique, ainsi que les copies en argent des bijoux de Mĩ-sơn (3). Les onze vitrines de la section ethnologique renfermaient les riches collections réunies par MM. SABATIER (région moï), SAINT-POULOF (Sơn-la) et le lieutenant-colonel AYMÉ (Haut-Laos). Le soin de leur classement et installation avait été confié à Mlle G. NAUDIN qui s'acquitta de sa tâche avec autant de compétence que de goût. Voici une sommaire énumération des objets exposés dans ces vitrines (4) :

« *Galerie Ouest.* — Vitrine I. Province de Qui-nhơn, Annam, groupe moï. Maison moï. Métier à tisser les nattes. Engins de pêche. Porte-torche. Bracelets.

« Vitrine II. Province de Qui-nhơn, Annam, Groupe moï. Métier à tisser et couverture moï. Jeu de gongs. Tam-tam. Instruments de musique. Deux sculptures sur bois (art funéraire). Bijoux.

« Vitrine III. Haut-Tonkin. Lao-kay. Homme et femme Man Sung. Etoffes tissées de Lao-kay.

« Vitrine IV. Haut-Tonkin. Lao-kay. Femme meo à peigne. Homme t'ai. Armes et étoffes des Meo.

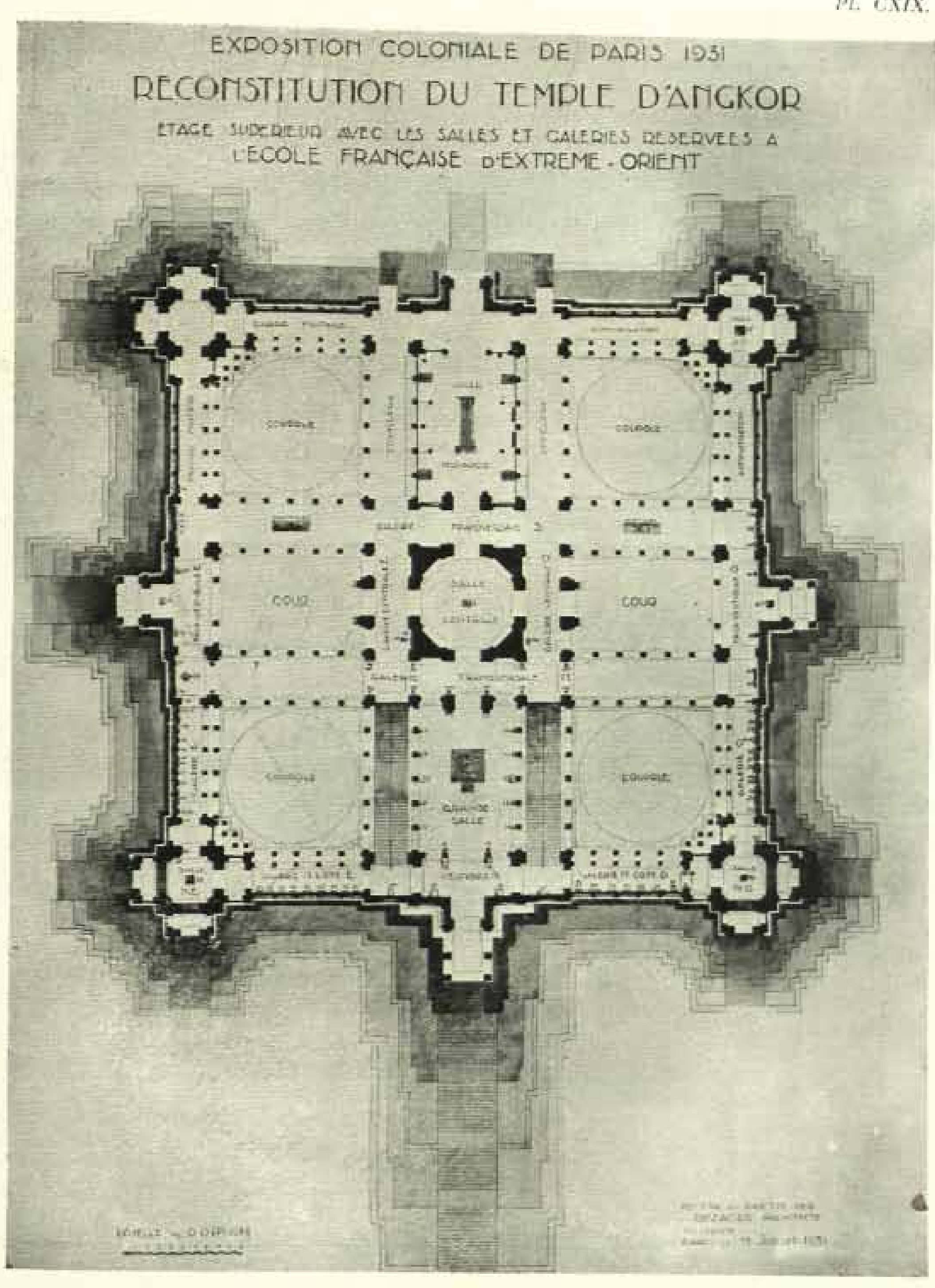
---

(1) Cet ensemble avait été conçu de façon à ne pas faire double emploi avec les collections d'art annamite modernes exposés par les soins de M. H. E. A. WINTREBERT et M. DEVÉ dans les Pavillons du Tonkin et de l'Annam. Il se composait uniquement de photographies, de dessins et de peintures.

(2) Cette collection, composée de 159 pièces, est maintenant au Musée d'Ethnographie du Trocadéro.

(3) Quelques jours avant l'inauguration de nos salles, j'ai pu joindre à ces collections un petit ensemble, fort bien composé, de bronzes et poteries Han, prêtés par M. A. POUYANNE ; plus tard, j'y ai ajouté plusieurs objets en bronze du type Đông-sơn que M. L. PAJOT m'avait remis lors de son passage à Paris. Le 27 mai, quelques jours après l'inauguration de nos salles, j'ai donné au Musée Guimet, en présence de M. le Gouverneur général PASQUIER, une conférence sur la céramique du Thanh-hoá dont les passages essentiels, accompagnés d'une trentaine d'illustrations, ont été reproduits dans la *Revue des Arts Asiatiques*, t. VII, nº 11, 1931, p. 112-116.

(4) Il convient de mentionner à ce propos les belles collections ethnologiques réunies et présentées par M. G. GROSLIER dans le Pavillon du Cambodge. La section du Laos contenait également des objets d'intérêt ethnographique, tels que mannequins habillés de costumes du pays, instruments de musique, ustensiles de ménage, etc. Ces collections, en complétant celles qui se trouvaient au Pavillon d'Ankor, formaient un ensemble très instructif et qui permettait au visiteur de se faire une idée assez précise sur les populations de l'Indochine.


EXPOSITION COLONIALE DE PARIS 1931
RECONSTITUTION DU TEMPLE D'ANGKOR
ÉTAGE SUPÉRIEUR AVEC LES SALLES ET GALERIES RÉSERVÉES A L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT
COUPOLE
COUPOLE
COUR
SALLE CENTRALE
COUR
COUPOLE
COUPOLE
GRANDE SALLE

« Vitrine V. Haut-Tonkin. Sơn-la. Homme et femme man tai pan. Costume de sorcier. Etendards et tabourets t'äi.

« *Galerie Est.* — Vitrine I. Haut-Tonkin. Sơn-la. Costumes de paysans t'äi. Femme portant son enfant. Khênes.

« Vitrine II. Haut-Tonkin. Sơn-la. Maison de tri-châu t'äi. Coiffure et selles.

« Vitrine III. Haut-Tonkin. Sơn-la. Chef et femme t'äi noirs. Femme t'äi blanche. Tissus d'or et d'argent. Armes de chef.

« Vitrine IV. Haut-Tonkin. Sơn-la. Instruments aratoires. Sampan. Noria. Oreillers.

« Vitrine V. Haut-Laos. V[e] Territoire militaire. Costumes de femmes A'Kha. Femme mariée du clan Nu Quay. Jeune fille du clan Pu-li. Femme mariée du clan O-pa.

« Vitrine VI. Haut-Laos. V[e] Territoire militaire. Femme Lu. Jeune fille Phu Noi. Etoffes laotiennes.

« Une douzième vitrine enfin, faisant suite aux autres, abritait une série de dix-sept crânes (moulages) présentée par M. H. Mansuy, avec un certain nombre d'outils en pierre, recueillis au Tonkin, dans les dépôts meubles de divers gisements préhistoriques.

« Je n'ai pas à donner ici la description du bel ensemble de documents réunis par M. A. Masson dans la salle consacrée à l'histoire moderne de l'Indochine. Cette importante collection de portraits, bustes, manuscrits et autographes vient d'être publiée, à Paris même, sous forme d'un beau volume in-4°, illustré de 60 planches [1].

« L'inauguration officielle du Palais de l'Indochine eut lieu le 21 mai. Notre section fut de celles qui attirèrent particulièrement l'attention du ministre des colonies. Le contact que M. Paul Reynaud prit en cette occasion avec l'œuvre de l'Ecole Française, contact tout pénétré de sympathie et de vive compréhension, devait se renouveler six mois plus tard, d'une façon plus suivie et intime, sur les chantiers d'Aṅkor.

« A partir du 22 mai, les portes du Palais de l'Indochine étaient ouvertes au grand public ; désormais, nos salles et galeries, tout comme, du reste, le premier étage et le rez-de-chaussée, étaient constamment envahies et comme prises d'assaut par une foule compacte de visiteurs, dont le nombre, surtout les dimanches et les jours de fête, se chiffrait par centaines de mille. Presque journellement j'avais à faire les honneurs de nos salles à des hôtes de marque.

« Dans les premiers jours de juin, M. Louis Finot visita longuement notre section. Il approuva l'arrangement de nos salles et me suggéra quelques modifications de détail.

« Le 19 juin, S. M. la Reine Wilhelmine de Hollande vint au Palais d'Aṅkor, accompagnée de la Princesse Juliane et du Prince Henri des Pays-Bas. La visite qui eut lieu le soir, à la clarté de nombreux projecteurs et lampes électriques, dura plus

---

(1) Paul Boudet et André Masson, *Iconographie historique de l'Indochine française*. Paris, les Editions G. Van Oest, 1931.

de deux heures. J'ai eu à fournir de nombreuses explications. Avant de quitter les salles de l'Ecole Française, Sa Majesté a bien voulu accepter l'hommage de nos *Mémoires archéologiques*, dont deux fascicules, consacrés aux sculptures d'Aṅkor Vàt, venaient justement de paraître. Les habitués de Vincennes étaient encore sous le charme des féeriques réceptions, données en l'honneur de la souveraine, lorsqu'on apprit avec consternation que le splendide pavillon des Indes Néerlandaises venait d'être la proie des flammes. Le désastre était irréparable et atteignait les proportions d'un deuil national [1]. Pour le peuple hollandais et pour sa Reine, ce fut l'occasion de manifester une fermeté d'esprit et un courage auxquels il convient de rendre un hommage ému. En moins de six semaines, un nouveau pavillon s'éleva sur les cendres de l'édifice détruit. Bien que moins grand et moins fastueux que l'autre, il évoquait d'une façon absolument parfaite les trésors d'art et les richesses naturelles d'un puissant et prospère empire colonial. J'ajouterai, pour compléter mon rapport, que le représentant de l'Ecole Française a eu la joie de pouvoir collaborer dans une très modeste mesure à cette œuvre de résurrection : le lendemain du désastre, je fus nommé membre d'un comité de savants et d'artistes, réuni par M. Sylvain Lévi, dans le but d'offrir à nos camarades hollandais l'apport de nos Musées et Sociétés savantes.

« A partir du 1er juillet, je cessais d'appartenir au personnel de l'Exposition coloniale [2]. La date de mon retour en Indochine était proche. Conformément aux instructions reçues de Hanoi, et d'accord avec M. le Résident supérieur Guesde, je transmis mes fonctions et pouvoirs de délégué à M. George Groslier, à qui furent remis en même temps le plan et l'inventaire de nos salles, avec les clefs des vitrines. Le 20 juillet, je fus nommé membre du Jury, l'Ecole Française se trouvant de ce fait, classée « hors concours ». Un mois plus tard je quittai Paris, après avoir adressé au Commissariat de l'Indochine un rapport détaillé sur l'organisation et le fonctionnement de notre section, avec une liste de nos principaux collaborateurs. »

---

(1) On peut mesurer l'étendue de ce désastre, lorsqu'on songe que parmi les objets d'art exposés au Pavillon des Indes Néerlandaises, il y avait des pièces, dont l'équivalent n'existe plus ni à Java, ni à Bali, ni ailleurs en Indonésie, tels par exemple, le Buddha en bronze de Kata Bangoen (Bornéo), la Cundā en argent de Djokjakarta et les statuettes en or prêtées par le Musée de Batavia-Weltevreden. Une liste des objets détruits vient d'être publiée par le Dr. F. D. K. Bosch et M. C. C. F. M. Le Roux dans un article intitulé *Wat te Parijs verloren ging*, Tijdschrift voor Indische Taal-, Land- en Volkenkunde, LXXI, fasc. 3 et 4, 1931, p. 663-683.

(2) En juillet, je revins à plusieurs reprises à Vincennes pour y rencontrer des savants étrangers désireux de voir nos collections. Une réunion de la Société asiatique eut lieu le 9 juillet, dans le pavillon du Commissariat de l'Indochine. Le 12 du même mois, une délégation de l'India Society, ayant à sa tête le Colonel Sir Francis Younghusband, M. J. de La Valette et M. F. J. P. Richter, fit le tour de l'Exposition, guidé par MM. R. Grousset et Ph. Stern. Le 21, enfin, le Palais d'Aṅkor reçut la visite du Duc et de la Duchesse d'York.

Liste des objets exposés par l'Ecole Française d'Extrême-Orient au palais de l'Indochine (voir pl. CXIX).

NUMÉROS	DÉSIGNATION DES OBJETS	PROVENANCE
	Salle centrale.	
1	Çiva de Bàsàk (moulage).	Dir. des Arts cambodgiens (Musée Albert Sarraut).
	Grande Salle.	
2	Piédestal de Mĩ-sơn (moulage).	Musée de Tourane (E. F. E. O.).
3	Danseuse de Trà-kiệu (d°).	d°
4	Danseur cham (sculpture originale).	Dépôt de Tourane (E. F. E. O.).
5	Tête de Buddha (d°).	Dépôt d'Añkor.
6	d°	d°
7	Grand Buddha debout du Práḥ Khân (d°).	d°
8	Tête masculine avec diadème (d°).	d°
9	Tête de divinité tricéphale (d°).	d°
10	Tête de Çiva (moulage).	Musée Guimet.
11	Apsaras en prière (sculpture originale).	Dépôt de Tourane.
12	Statue d'une princesse divinisée en posture d'orant, Práḥ Khân d'Añkor (d°).	Dépôt d'Añkor.
13	Fragment de haut-relief représentant un Viṣṇu (d°).	d°
14	Pièce d'accent à tête de lion (d°).	Dépôt de Tourane.
15	Divinité féminine debout, sans tête (d°).	Dépôt d'Añkor.
	Vestibule Nord.	
16	Ganeça (sculpture originale).	Dépôt d'Añkor.
16 *bis*	Apsaras ailées ; fragment de frise (d°).	d°
17	Fragment d'un pilastre (d°).	d°
17 *bis*	Buddha sur naga (d°).	d°
18	Éléphant en haut-relief (d°).	Dépôt de Tourane.
19	Éléphant coiffé d'un diadème, haut-relief (d°).	d°
	Galerie Nord, côté Est.	
20-22	Porte de la Victoire, Tours du Bàyon, Bantãy Chmàr (agrandissements d'après les clichés photographiques de l'E. F. E. O.).	Musée Guimet.
23-26	Bas-reliefs du Bàphûon (agrandissements d'après les clichés de Jean COMMAILLE).	d°
27-28	Bas-reliefs du Bàyon (moulage de Ch. CARPEAUX).	d°

NUMÉROS	DÉSIGNATION DES OBJETS	PROVENANCE
	Pavillon d'angle Nord-Est.	
29	Skanda de Mĩ-sơn (moulage).	Musée de Tourane.
30	Médaillon de bronze avec le portrait de Ch. Carpeaux.	Mme Clément-Carpeaux.
I	Vitrine contenant des objets préhistorique (Mlle M. Colani).	E. F. E. O.
II	Plan en relief du cirque de Mĩ-sơn (Service géographique).	d°
	Galerie Est, côté Nord et faux vestibule Est.	
31-41	Photographies sous verre.	E. F. E. O.
42-43	Panneaux photographiques avec vues des chantiers d'Aṅkor et de Saṃbór Prei Kŭk.	Musée Guimet.
44	Carte du Parc d'Aṅkor, peinte à l'huile d'après les documents communiqués par M. H. Parmentier.	d°
45	Carte de Saṃbór Prei Kŭk (d°).	d°
46-47	Cartes archéologiques du Cambodge établies par le Ct Lunet de Lajonquière et complétées par M. H. Parmentier.	E. F. E. O.
48	Groupe des naufragés s'accrochant à la queue du cheval Balâha, Nâk Pân, Aṅkor (moulage).	Dir. des Arts cambodgiens.
49	Divinité à tête de cheval (d°).	Dir. des Arts cambodgiens (Musée Albert Sarraut).
50	Divinité féminine (d°).	d°
51	Grande tête bouddhique (sculpture originale).	Dépôt d'Aṅkor.
52-55	Cartes représentant l'activité de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, depuis sa fondation (peintures à l'huile).	E. F. E. O.
	Galerie Est, côté Sud.	
56	Carte de l'Indochine préhistorique (d'après les travaux de Mlle M. Colani).	E. F. E. O
	Pavillon d'angle Sud-Ouest.	
57	La citadelle de Nghi-vệ (copie en terre cuite).	E. F. E. O. (Musée de Hanoi).
	Faux vestibule Ouest et galerie Ouest, côté N.	
58	Plan schématique d'Aṅkor Vât (peinture à l'huile).	Musée Guimet.

NUMÉROS	DÉSIGNATION DES OBJETS	PROVENANCE
59-60	Photographies (monuments du Cambodge).	E. F. E. O.
61	Brahmā de Sambŏr Prei Kŭk (moulage).	Dir. des Arts cambodgiens (Musée Albert Sarraut).
61 *bis*	Çiva de Trà-kiệu (d°).	Musée de Tourane.
63	Bas-reliefs du Bàyon (moulage de Ch. Carpeaux).	Musée Guimet.
64	Linteau décoratif (sculpture originale).	Dépôt d'Aṅkor.
65	Le nouveau Musée de l'E. F. E. O. à Hanoi (photographie).	E. F. E. O.
66-69	Sculptures et temples chams (photographies agrandies).	d°
70-71	Estampages d'après des tambours de bronze conservés au Musée de Hanoi.	d°
72-75	Fouilles de Trà-kiệu, avec un essai de reconstitution de l'ancienne capitale chame Siṃhapura (plans, relevés, aquarelles par M. J. Y. Claeys.	E. F. E. O.
76-78	Cartes archéologiques du Champa, 1900-1930 (par M. J. Y. Claeys).	d°
79-80	Stèles khmères.	Musée Guimet.
	Pavillon d'angle Nord-Ouest.	
81	Buddha de Đồng-dương (copie en bronze).	E. F. E. O. (Musée de Hanoi).
III et IV	Vitrines avec collections préhistoriques (M[lle] M. Colani).	E. F. E. O.
	Galerie Nord, côté Ouest.	
82-83	Pagodes annamites (photographies agrandies).	E. F. E. O.
89-91	Paysages et monuments du Thanh-hoá et du Tonkin (photographies).	d°
92-93	Vues du Tonkin (peintures par M. Công-văn-Trung).	d°
	Galerie transversale Sud.	
V et VI	Vitrines contenant :	
	a) des bronzes et poteries du Thanh-hoá ;	E. F. F. O.
	b) quelques objets de même nature et provenance, prêtés par M. A. Pouyanne ;	d°
	c) des poteries khmères appartenant à MM. Perret-Vibert (Paris) et à M[lle] G. Naudin.	d°

NUMÉROS	DÉSIGNATION DES OBJETS	PROVENANCE
	d) des aquarelles de M. NGUYỄN-TIÊN-LỢI représentant des poteries sino-annamites.	E. F. E. O.
	e) les copies des bijoux de Mĩ-sơn montées sur une statue de bronze.	d°
	f) des photographies (fouilles de M. PAJOT).	d°
	Galerie transversale Nord.	
94	Brahmane en prière. Sculpture originale (Champa).	Musée Guimet.
95	Yakṣa accroupi (d°).	d°
96	Viṣṇu de Bantãy Srĕi (moulage).	Dir. des Arts cambodgiens (Musée Albert Sarraut).
97	Statuette de Viṣṇu (d°).	d°
98	Çiva sur Nandin. Sculpture originale de style préangkorien.	Musée Guimet.
99	Tête de divinité féminine, art khmèr (sculpture originale).	d°
100	Divinité féminine, art khmèr préangkoréen (moulage).	Dir. des Arts cambodgiens (Musée Albert Sarraut).
101	Torse de divinité masculine, art khmèr classique (d°).	d°
102	Tête de monstre, sculpture originale provenant d'un linteau (d°).	MM. PERRET-VIBERT.
103	Tête de nâga, sculpture originale (d°).	d°
104	Tête féminine (d°).	d°
105	Tête de divinité avec un Buddha dans le chignon, art khmèr classique (sculpture originale).	Dépôt d'Aṅkor.
	Véranda centrale Est.	
106	Bas-relief du Bàyon (peinture à l'huile).	Musée Guimet.
107	Lion cabré (sculpture originale).	Dépôt de Tourane.
	Véranda centrale Ouest.	
108	Mascaron (moulage).	Musée de Tourane.
	Dans le jardin du pavillon de l'Indochine, côté Est, sur un piédestal de ciment.	
109	Linteau décoratif (sculpture originale).	Dépôt d'Aṅkor.

ÉTRANGER.

Angleterre. — Le 20 octobre 1931, Miss Lucille DOUGLASS a fait à Londres, devant l'India Society, une causerie sur Aṅkor, accompagnée de projections en couleurs et d'un film cinématographique. Au cours de sa causerie, à laquelle assistaient plusieurs membres de la Conférence de la Table Ronde, entre autres Dewan Bahadur KRISHNAMACHARI, Sir Akbar HYDARI, Rai Bahadur Pandit Amanath ATAL et M[me] Sarojini NAIDU. Miss Lucille DOUGLASS a mis en relief l'œuvre accomplie à Aṅkor par la science française et exprimé son admiration pour les travaux de l'École Française.

États Fédérés Malais. — Les travaux de dragage dans la mine d'étain Sungei Kinta située à Pengkalen près d'Ipoh dans l'état de Perak, ont ramené à la surface une remarquable statuette de Buddha debout et le trône d'un Buddha assis (pl. CXX). Si elles ne sont pas d'origine indienne, elles sont l'œuvre d'une école fidèle aux traditions de l'art indien de l'époque Gupta.





PERAK. — Statuette et socle découverts à Pengkalen (cf. p. 649).

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS.

27 juillet 1931.

Arrêté nommant M. P. Paris, administrateur des Services civils de l'Indochine, et le R. P. F. M. Savina, missionnaire apostolique au Tonkin, correspondants de l'Ecole (*J. O.*, 1931, p. 2563).

30 juillet 1931.

Arrêté relatif a la vente des objets anciens provenant des monuments du Cambodge (*J. O.*, 1931, p. 2612):

Le Gouverneur général de l'Indochine, Commandeur de la Légion d'Honneur,

Vu les décrets du 20 octobre 1911 portant fixation des pouvoirs du Gouverneur général et organisation financière et administrative de l'Indochine;

Vu le décret du 23 août 1928;

Vu le décret du 3 avril 1920 conférant la personnalité civile à l'Ecole Française d'Extrême-Orient;

Vu l'arrêté du 20 septembre 1920, réglant l'organisation et le fonctionnement de l'Ecole Française d'Extrême-Orient sous le régime de la personnalité civile;

Vu l'arrêté du 9 mars 1900 relatif à la conservation des monuments et objets ayant un intérêt historique et artistique;

Vu le décret du 23 décembre 1924 portant règlement d'administration publique pour l'application en Indochine de la loi du 31 décembre 1913 relative au classement et à la protection des monuments historiques;

Vu l'arrêté du Résident supérieur au Cambodge en date du 18 octobre 1923 rendant exécutoire l'ordonnance royale du 11 octobre 1923 relative à la protection des monuments historiques du Cambodge;

Vu l'arrêté du 30 avril 1925 portant réglementation de détail pour l'application du décret du 23 décembre 1924;

Vu les arrêtés des 16 mai 1925 et 29 avril 1930 portant classement des monuments historiques de l'Indochine;

Vu l'arrêté du 11 juillet 1925 relatif au classement, à la conservation et à la protection des monuments historiques des pays de protectorat;

Vu l'arrêté du 14 février 1923 réglementant la vente au Cambodge d'objets anciens provenant des monuments historiques;

Vu l'arrêté du 2 juin 1926 réglementant l'exportation des objets d'art indochinois;

Vu les arrêtés des 30 octobre 1925, 16 décembre 1926, 30 septembre 1929 et 21 mai 1930 créant le Parc d'Angkor et en fixant les limites;

Vu l'arrêté du 3 octobre 1929 autorisant la vente en Annam d'objets anciens provenant des monuments historiques;

Vu la décision du Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, en date du 12 juillet 1930 créant des conservations locales des monuments historiques;

Sur la proposition du Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient et l'avis conforme du Résident supérieur au Cambodge,

Arrête :

Art. 1er. — L'arrêté du 14 février 1923 est abrogé et remplacé par les dispositions ci-après.

Art. 2. — Les objets compris dans les zones et périmètres réservés visés à l'article 14 de l'arrêté du 11 juillet 1925 ainsi que ceux provenant de monuments ou d'immeubles classés seront, en principe, considérés comme classés. Toutefois, la vente desdits objets ou de ceux qui auront été trouvés dans les circonstances spécifiées par les articles 28, 29 et 30 de l'arrêté précité est autorisée au Cambodge dans les conditions suivantes.

Art. 3. — Ne pourront être mis en vente que les objets qui seront portés sur les listes définies à l'article 4.

Art. 4. — Une commission composée sous la présidence du Conservateur d'Angkor, d'un représentant du Chef d'administration locale, de l'Inspecteur du Service archéologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, chargé de la conservation des monuments du Cambodge, et du Directeur des Arts cambodgiens, conservateur du Musée Albert Sarraut, dressera chaque année une liste des objets qu'elle jugera susceptibles d'être aliénés comme ne présentant pas un intérêt scientifique ou artistique de nature à les faire retenir par les musées ou dépôts publics de la colonie. Cette liste comprendra les indications suivantes :

1° numéro d'ordre ;

2° désignation et description succincte de l'objet ;

3° dimensions ou poids ;

4° provenance ;

5° prix de vente.

Elle sera soumise pour avis au Résident supérieur au Cambodge, approuvée par décision du Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient et transcrite sur les registres prévus à l'article 5.

Art. 5. — La vente des objets s'effectuera au Musée Albert Sarraut sous la responsabilité de son conservateur et dans les hôtels et bungalows de Siemreap et d'Angkor sous la responsabilité du Conservateur d'Angkor. Les listes d'objets mis en vente au Musée Albert Sarraut et dans les hôtels désignés ci-dessus seront transcrites sur des registres conservés dans chacun des dépôts de vente.

Chaque objet sera accompagné d'un certificat d'origine reproduisant la notice de l'objet dans le registre, avec addition du nom et de l'adresse de l'acheteur. Ce certificat d'origine tenant lieu de reçu sera détaché d'un carnet à souche où les mêmes indications seront reportées, et signé suivant le cas du Conservateur du Musée Albert Sarraut ou du Conservateur d'Angkor.

Les objets vendus seront rayés du registre, les noms et adresses des acquéreurs portés en regard et un état en sera adressé à la fin de chaque année au Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

Art. 6. — Les recettes effectuées seront, sur un ordre de recette émis par le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, versées au Trésor, au compte du budget de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, pour être affectées aux travaux de conservation d'Angkor.

Art. 7. — Le Résident supérieur au Cambodge et le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Hanoi, le 30 juillet 1931.

P. PASQUIER.

14 août 1931.

Rapport sur l'activité de l'Ecole du 1er juillet 1930 au 30 juin 1931 (*Rapports au Grand Conseil des intérêts économiques et financiers et au Conseil de Gouvernement*, session ordinaire de 1931, p. 105-132).

25 août 1931.

ARRÊTÉ PROMULGUANT EN INDOCHINE LE DÉCRET DU 22 JUIN 1931, MODIFIANT CELUI DU 3 AVRIL 1930, PORTANT CONSTITUTION DE L'ECOLE EN ÉTABLISSEMENT PUBLIC DOTÉ DE LA PERSONNALITÉ CIVILE (*J. O.*, 1931, p. 2882).

Le Gouverneur général de l'Indochine, Commandeur de la Légion d'Honneur,

Vu les décrets du 20 octobre 1911, portant fixation des pouvoirs du Gouverneur général et organisation financière et administrative de l'Indochine ;
Vu le décret du 23 août 1928 ;
Vu le décret du 3 avril 1920, portant constitution de l'Ecole Française d'Extrême-Orient en établissement public doté de la personnalité civile ;
Vu le décret du 22 juin 1931, modifiant le décret du 3 avril 1920 précité ;
Vu le décret du 1er février 1902 relatif à la promulgation des actes officiels en Indochine,

Arrête :

Article unique. — Est promulgué en Indochine le décret du 22 juin 1931, modifiant le décret du 3 avril 1920, portant constitution de l'Ecole Française d'Extrême-Orient en établissement public doté de la personnalité civile.

Hanoi, le 25 août 1931.

P. le Gouverneur général absent
et par délégation :

Le Résident supérieur p. i. au Tonkin,
THOLANCE.

Rapport

au Président de la République française,

Paris, le 22 juin 1931.

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur de soumettre à votre haute approbation un projet de décret apportant certaines modifications au texte du décret du 3 avril 1920, qui a érigé l'École Française d'Extrême-Orient en établissement public doté de la personnalité civile.

Après une expérience de dix années au cours desquelles cette institution savante a réalisé des progrès considérables, ces modifications apparaissent comme absolument nécessaires pour lui donner une organisation répondant mieux aux circonstances actuelles et à la situation que l'École s'est acquise dans le monde scientifique.

J'ai estimé, d'accord avec l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et avec le Gouverneur général de l'Indochine, que le moment était venu de consacrer cette situation par des dispositions nouvelles et de réserver, pour l'avenir, à un établissement, dont l'importance ne cesse de grandir, la possibilité de poursuivre son œuvre dans des conditions normales.

Si vous approuvez cette manière de voir, je vous serais reconnaissant de vouloir bien revêtir de votre signature le projet de décret ci-joint.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'hommage de mon profond respect.

Le Ministre des Colonies.
Paul REYNAUD.

Décret.

Le Président de la République Française,

Sur le rapport du Ministre des Colonies ;

Vu l'article 126 de la loi de finances du 13 juillet 1911 ;

Vu le règlement du 14 janvier 1869, portant exécution, en ce qui concerne le département de la marine et des colonies, du décret du 31 mai 1862 sur la comptabilité publique ;

Vu le décret du 30 décembre 1912 sur le régime financier des colonies ;

Vu les décrets du 20 octobre 1911, portant fixation des pouvoirs du Gouverneur général et organisation financière et administrative de l'Indochine ;

Vu le décret du 3 avril 1920, conférant la personnalité civile à l'Ecole Française d'Extrême-Orient ;

Vu le décret du 23 décembre 1924, portant règlement d'administration publique pour l'application de la loi du 31 décembre 1913 relative au classement et à la protection des monuments historiques,

Décrète :

Article premier. — Les articles 4, 5, 6, 8, 10, 13, 14, 19, 20 et 24 du décret du 3 avril 1920, érigeant l'École Française d'Extrême-Orient en établissement public doté

de la personnalité civile, sont abrogés et remplacés par les dispositions suivantes :

Article 4. — Le personnel de l'École Française d'Extrême-Orient comprend un personnel européen et un personnel asiatique.

A. — *Personnel européen*, se subdivisant en : 1° personnel scientifique (1° un directeur ; 2° des membres permanents ; 3° des membres temporaires), et 2° personnel administratif ;

B. — *Personnel asiatique.*

Article 5. — Les traitements et le classement du personnel scientifique de l'Ecole sont fixés par arrêtés du Gouverneur général. Le traitement et le classement des membres engagés par contrat de durée limitée sont fixés par ce contrat.

Le statut du personnel administratif européen et du personnel asiatique est fixé par arrêté du Gouverneur général.

Art. 6. — Nul ne peut être nommé directeur, membre permanent ou membre temporaire, s'il n'a été l'objet d'une présentation de la part de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Cette présentation est également requise pour toute prorogation de mandat ou de terme de séjour.

Toutefois, elle n'est pas nécessaire pour l'attribution à un membre de l'Ecole de l'intérim de fonctions dont le titulaire est momentanément absent de la colonie ou hors d'état de les exercer.

Art. 8. — Le directeur est nommé pour six ans. Il est chargé :

1° d'accomplir tous les actes d'administration nécessaires au fonctionnement de l'Ecole ;

2° de préciser et de prendre part lui-même aux recherches qui font l'objet de l'institution ;

3° de diriger les publications et les autres services de l'Ecole, notamment les bibliothèques, musées ou sections de musée placés sous son autorité ou son contrôle ;

4° de proposer au Gouverneur général le classement et le déclassement des monuments historiques ainsi que les mesures destinées à en assurer la conservation, de prescrire et de surveiller l'exécution des travaux de dégagement, réparations, fouilles, etc., et de statuer sur le transfèrement aux musées des pièces détachées ; le Gouverneur général pourra, à cet égard, lui déléguer tout ou partie des pouvoirs qu'il tient des articles 9, 18, 20 et 21 du décret du 23 décembre 1924, relatif au classement et à la protection en Indochine des monuments historiques ;

5° d'exercer en justice tout ou partie des pouvoirs du Gouverneur général que celui-ci pourra lui déléguer, concernant la répression des infractions prévues aux articles 23 et suivants du décret du 23 décembre 1924 susvisés.

Il peut faire sans autorisation spéciale tous voyages d'inspection ou d'études à l'intérieur de la colonie. Ses voyages à l'étranger doivent être autorisés par le Gouverneur général.

Art. 10. — Le directeur désigne, parmi les membres permanents, un secrétaire-bibliothécaire qui le supplée d'office lors de ses déplacements temporaires ou en cas d'empêchement. Cette désignation est soumise à l'approbation du Gouverneur général.

Les membres de l'Ecole peuvent être chargés par le directeur de certaines fonctions spéciales, telles que : inspecteur du Service archéologique ; conservateur des monuments historiques, du groupe d'Angkor, conservateur de musée, etc.

Pour toutes les fonctions ou délégations pouvant comporter l'attribution d'une indemnité spéciale, le taux de cette indemnité est fixé par le Gouverneur général sur la proposition du directeur.

Art. 13. — Les membres permanents ou temporaires doivent, tout en poursuivant leurs travaux personnels, coopérer à l'objet spécial de l'Ecole.

Ils peuvent être chargés, suivant l'objet particulier de leurs travaux, de missions d'études ou de recherches.

Ces missions leur sont confiées par le directeur de l'Ecole lorsqu'elles doivent être effectuées à l'intérieur de la colonie. Elles leur sont accordées par arrêtés du Gouverneur général quand elles doivent être remplies hors de l'Indochine française, dans un des pays de l'Extrême-Orient (Inde, Chine, Japon, Indes néerlandaises, Malaisie, Siam, etc.).

Art. 14. — Les membres permanents qui remplissent par ailleurs les conditions exigées seront placés sous le régime des pensions applicable au personnel européen des services généraux et locaux de l'Indochine.

Les membres temporaires nommés membres permanents auront la faculté de faire valider pour le droit à pension le temps passé par eux depuis leur entrée à l'Ecole jusqu'au jour de leur nomination comme membres permanents. Cette faculté leur est accordée sous réserve du versement, dans le courant de la première année de leurs nouvelles fonctions, d'une somme égale au montant des retenues auxquelles leur indemnité de membre temporaire aurait été soumis conformément à la réglementation en vigueur.

Art. 19. — Le montant de la subvention annuelle du budget général de l'Indochine prévu à l'article 17 est fixé pour une période de cinq ans par arrêté du Gouverneur général soumis à l'approbation du Ministre des Colonies.

Cette subvention fixe n'est point exclusive des subventions supplémentaires que le Gouvernement général de l'Indochine peut décider d'accorder à l'Ecole Française d'Extrême-Orient en vue de l'exécution de travaux particuliers.

Si, au cours d'une période quinquennale, le budget de l'Ecole se trouve soumis à des charges imprévues, telles que celles qui résulteraient de mesures législatives ou réglementaires générales affectant la solde et les accessoires de solde du personnel, le directeur pourra demander, avant la préparation du budget général, une augmentation correspondante de la subvention forfaitaire.

Art. 20. — Le budget de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, établi par articles, est préparé par le directeur et soumis, chaque année, à l'approbation du Gouverneur général en Conseil de Gouvernement, après fixation au budget général du montant de la subvention forfaitaire à accorder au budget de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

Dans le mois qui suit la clôture de chaque exercice, un budget additionnel comprenant les sommes à reporter en recettes et en dépenses à l'exercice en cours est préparé et approuvé dans la même forme.

Les augmentations et les virements de crédits reconnus nécessaires doivent être autorisés par le Gouverneur général. Toutefois, les virements de crédits ne peuvent avoir pour effet de modifier l'emploi d'une ressource ayant une affectation spéciale.

Art. 24. — A la clôture de chaque exercice, l'excédent des recettes sera versé à un fonds de réserve et de prévoyance spécial à l'Ecole Française d'Extrême-Orient, et destiné à subvenir aux besoins courants, à l'insuffisance des recettes annuelles ou à des dépenses extraordinaires que des événements imprévus pourraient nécessiter. Les

prélèvements à opérer sur ce fonds de réserve et de prévoyance sont autorisés par le Gouverneur général en Commission permanente du Conseil de Gouvernement.

La partie du fonds de réserve dépassant le chiffre maximum de 100.000 piastres devra être convertie en rentes sur l'Etat, en titres émis par le Gouverneur général de l'Indochine et en titres garantis par l'Etat ou par le Gouvernement général de l'Indochine.

Il en est de même pour le capital des legs et donations lorsqu'il n'en a pas été disposé autrement. Les titres sont nominatifs et mentionnent, s'il y a lieu, leur affectation spéciale.

Art. 2. — Sont abrogées toutes les dispositions des décrets et arrêtés antérieurs, contraires à celles du présent décret.

Art. 3. — Les Ministres des Colonies et de l'Instruction publique et des Beaux-Arts sont chargés de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 22 juin 1931.

Paul Doumer.

Par le Président de la République :

Le Ministre des Colonies,

Paul Reynaud.

9 octobre 1931.

Décision chargeant M. J. H. Peyssonnaux, Conservateur du Musée Khải-định, de la délivrance des certificats de non-classement concernant les objets d'art indochinois exportés par le port de Tourane.

6 novembre 1931.

Arrêté nommant M. V. Goloubew membre suppléant de la Commission locale des Sites du Tonkin (*Bull. adm. du Tonkin*, 1931, p. 3401).

9 novembre 1931.

Arrêté nommant M. G. Cœdès, Directeur de l'Ecole, membre de droit du Conseil de Recherches scientifiques de l'Indochine (*J. O.*, 1931, p. 3800).

2 décembre 1931.

Décision chargeant M. J. H. Peyssonnaux, Conservateur du Musée Khải-định, des fonctions de conservateur-adjoint du Musée de l'Indochine, section des antiquités chames, en remplacement de M. Enjolras, Conservateur-adjoint du Musée cham de Tourane.

30 décembre 1931.

Arrêté chargeant le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient de l'organisation du Congrès des Préhistoriens d'Extrême-Orient qui se tiendra à Hanoi du 25 au 31 janvier 1932, et désignant pour prendre part à ce Congrès en qualité de délégués de l'Indochine : M. le Dr Paul Rivet, Professeur au Museum d'Histoire naturelle, Conservateur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro ; Mlle Madeleine Colani, docteur ès-sciences, chargée de mission par l'Ecole Française d'Extrême-Orient ; M. Victor Goloubew, membre de l'Ecole Française d'Extrême-Orient (*J. O.*, 1932, p. 62).

INDEX ANALYTIQUE

N. B. — Les noms des auteurs d'articles originaux sont en PETITES CAPITALES, et les titres de leurs articles en *italique*. Les noms des auteurs d'ouvrages ou d'articles dont il a été rendu compte sont en *italique*, et les titres de leurs ouvrages en caractères romains du corps. L'abréviation CR. = compte rendu.

ERRATUM

T. XXX (1930).

P. 351, l. 30-31. *Au lieu de* : Comme à Khé-tong et à Minh-cam, aucune trace de métal, ni fer, ni cuivre, pas un morceau de minerai, *lire* : Comme à Khe-tong et à Minh-cam, aucune trace de minerai ; mais, à la surface, des fragments de fer et de bronze.

T. XXXI (1931).

P. 9. « Le caractère *ṇ* a encore la forme très archaïque relevée dans l'inscription de Guṇavarman et totalement inconnue de celles de Bhavavarman I et de ses successeurs. » — Cette affirmation est trop absolue. La forme archaïque de *ṇ* apparaît en effet sporadiquement dans les inscriptions de Phnoṃ Bantāy Nāṅ K 213 (*nṛpeṇa*), de Kdĕi Aṅ Čuṃnik K 55 (A 2 : *rohiṇyāṃ* ; A 4 : *gaṇākirṇṇaṃ* ; B 5 : *puṣkariṇyām* ; B 6 : *karaṇa*) et de Vắt Kdĕi Trắp K 51 (l. 10 : *guṇa* ; l. 18 : *draviṇam*). Cette dernière inscription, qui n'a ni date ni nom de règne, présente la forme archaïque de *r*, avec la haste gauche plus courte : elle pourrait donc être antérieure à Bhavavarman I. Quant à la stèle de Kdĕi Aṅ, son écriture est très archaïsante dans toute la première partie, datée de 550 çaka, qui remonte au règne d'Içānavarman I : la forme moderne de *ṇ* à quatre jambages, la seule qui apparaisse dans l'inscription de Jayavarman I lui faisant suite, se trouve d'ailleurs dans la partie khmère de cette inscription d'Içānavarman I. Mais la preuve que la forme archaïque de *ṇ* est tout à fait insolite dans l'épigraphie de Bhavavarman I et de ses successeurs est donnée par Aymonier qui s'y est trompé et a lu ce caractère *no* à la première ligne du texte khmèr de Kdĕi Aṅ : *nirvvāno* (*Camb.*, I, p. 242) au lieu de *nirvvāṇa*.

Sur le point précis qui a motivé cette discussion paléographique l'affirmation dont je viens de rectifier le caractère trop absolu reste exacte. Les inscriptions de Jayavarman I, le seul roi du Cambodge auquel on aurait pu songer à attribuer l'inscription du Tà Prohm de Bàti, ignorent complètement la forme archaïque de *ṇ*.

P. 29, l. 1-2. *Au lieu de* : et d'autres points que j'ai rappelés en 1923 (p. 28), *lire* : de Célèbes, des Philippines, du Nord du Japon, de Corée (cf. von HEINE-GELDERN) (²).

Ib., l. 26. *Après* : typiques, *ajouter* : Mais ces faits sont à bien connaître pour rappeler le rôle possible des convergences en pareille matière.

Ib. *Ajouter la note suivante* : (²) A l'époque actuelle, on préparait encore des haches ou herminettes avec tenon, dans les îles Touamotou [Fakarava,... et, tout au S.-E., à l'île Pitcairn (hache en basalte à talon retaillé et non repoli, coll. Muséum, nº 19691)] comme dans les Archipels de Cook [Mangaïa,...] et de la Société.

P. 48, l. 22. *Au lieu de* : Pō Gavơr Mơtrī, *lire* : Pō Ganvơr Mơtrī.

P. 103, l. 8. *Au lieu de* : đày-fra çais, *lire* : đày-français.

P. 103, l. 10. *Au lieu de* : U tableau, *lire* : Un tableau.

Ib., l. 19. *Au lieu de* : d'appre dre, *lire* : d'apprendre.

P. 230, l. 3. *Au lieu de* : R. E. Majumdar, *lire* : R. C. Majumdar.

P. 232, l. 11. *Au lieu de* : pe ne, *lire* : peine.

Ib., l. 17. *Au lieu de* : p nsent, *lire* : pensent.

P. 235, antép. l. *Au lieu de* : so t, *lire* : sont.

P. 241, l. 27. *Au lieu de* : paratiront, *lire* : paraîtront.

P. 243, l. 30. *Au lieu de* : 'auteur, *lire* : l'auteur.

P. 248, l. 20. *Après* : 猶汝昔日, *supprimer* : etc.

P. 250, n. 1, dern. l. *Au lieu de* : p. 6 et 13, *lire* : p. 251 et 256.

P. 251, l. 11. *Au lieu de* : de Italie, *lire* : en Italie.

Ib., l. 23. *Au lieu de* : subjects, *lire* : subject.

P. 253, l. 8. *Au lieu de* : des mots, *lire* : de mots.

P. 254, l. 24. *Au lieu de* : Pontchratrain, *lire* : Pontchartrain.

P. 255, l. 17. *Au lieu de* : phénomène, *lire* : phonème.

Ib., texte, av.-dern. l. *Au lieu de* : retranché, *lire* : retranchée.

P. 257, l. 2. *Au lieu de* : Gotta, *lire* : Gotha.

P. 258, n. 1, av.-dern. l. *Au lieu de* : 1029, *lire* : 1929.

P. 261, l. 25. *Au lieu de* : nullement, *lire* : peu.

Ib., texte, dern. l. *Au lieu de* : encêtres, *lire* : ancêtres.

P. 263, l. 14. *Au lieu de* : ainsi que les, *lire* : ainsi que des.

Ib., l. 25. *Au lieu de* : Hè-toṅ čyo kuk keui, *lire* : Hè toṅ čy° kuk keui.

Ib., n. 1, l. 2. *Au lieu de* : dans la, *lire* : dans le.

P. 281, l. 34. *Au lieu de* : réal sable, *lire* : réalisable.

P. 320, l. 38. *Au lieu de* : Ses joints, *lire* : Les joints.

P. 323, l. 11. *Au lieu de* : pl. XXIIV, *lire* : pl. XXIV.

P. 332, l. 29. *Au lieu de* : complét ment, *lire* : complètement.

P. 334, l. 12. *Au lieu de* : offra des, *lire* : offrandes.

P. 335, l. 34. *Au lieu de* : Allocution prononcés, *lire* : Allocution prononcée.

P. 356, n. 1, dern. l. *Au lieu de* : t'ăi, *lire* : t'ăi.

P. 392, l. 2. *Au lieu de* : brahmaniq es, *lire* : brahmaniques.

P. 393, l. 26. *Au lieu de* : XVII, *lire* : XLVII.

P. 410, l. 33. *Au lieu de* : talons droits et renvarsés, *lire* : doucines droites et renversées.

P. 411, l. 36. *Au lieu de* : p ges, *lire* : pages.

Après la p. 424, légende de la pl. LXXVIII, l. 2. *Au lieu de* : Wăt Pr'ă Th'ât Côm T'ông, *lire* : Wăt P'ră Th'ât Côm T'ông.

P. 425, l. 7. *Au lieu de* : claustri, *lire* : claustra.

Après la p. 440. *Au lieu de* : pl. XXXIX, *lire* : pl. LXXXIX.

P. 447, l. 24. *Au lieu de* : de u motifs, *lire* : deux motifs.

P. 451, l. 32. *Au lieu de* : massager, *lire* : messager.

P. 467, n., l. 1. *Au lieu de* : (2), *lire* : (1).

P. 500, légende de la figure 66, l. 3. *Après* : transversale. —, *ajouter* : 3. *h*, marmite décorée, vue de profil ; *i*, fond de la marmite décorée.

P. 510, l. 22. *Au lieu de* : tech iques, *lire* : techniques.

Ib., l. 31. *Au lieu de* : feraie t, *lire* : feraient.

P. 514, av.-dern. l. *Au lieu de* : indochi oise, *lire* : indochinoise.

P. 515, l. 6. *Au lieu de* : an ées, *lire* : années.
P. 524, l. 37. *Au lieu de* : u voleur, *lire* : un voleur.
P. 527, l. 3. *Ajouter à la fin* : 偏に風の前の塵の如し.
Ib., l. 4. *Au lieu de* : 祗園精舍, *lire* : 祇園精舎.
Ib., n. 2. *Au lieu de* : Nihon hyakha tai jiten, *lire* : Nihon hyakka ta jiten.
P. 533, l. 33. *Au lieu de* . Après voir, *lire* : Après avoir.
P. 535, l. 32. *Au lieu de* : (Katha Up., II, 12), *lire* : (Kaṭha Up., I, II, 12).
P. 550, l. 4. *Au lieu de* : Akaino, *lire* : Sakaino.
P. 615, l. 11. *Au lieu de* : Sòk Kăk Thoṃ, *lire* : Sdŏ̀k Kăk Thoṃ.
P. 633, l. 22. *Au lieu de* : l'Expositio, *lire* : l'Exposition.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Planches hors texte.

Après la page

Figures dans le texte.

TABLE DES MATIÈRES

N°s 1-2.

NOTES ET MÉLANGES.

BIBLIOGRAPHIE.

CHRONIQUE.

CHRONIQUE.



Le Directeur Gérant : G. Cœdès.

